







THÉATRE

DE

ALEXIS DE COMBEROUSSE

I


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

THÉATRE

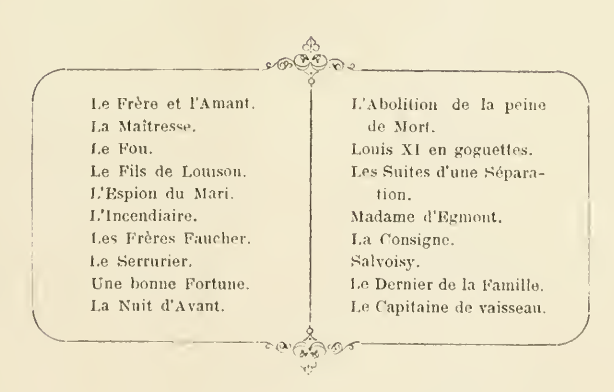
DE

ALEXIS DE COMBEROUSSE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR JULES JANIN

TOME PREMIER



Le Frère et l'Amant.
La Maîtresse.
Le Fou.
Le Fils de Louison.
L'Espion du Mari.
L'Incendiaire.
Les Frères Faucher.
Le Serrurier.
Une bonne Fortune.
La Nuit d'Avant.
L'Abolition de la peine de Mort.
Louis XI en goguettes.
Les Suites d'une Séparation.
Madame d'Egmont.
La Consigne.
Salvoisy.
Le Dernier de la Famille.
Le Capitaine de vaisseau.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1864



NOTICE

Un des plus féconds inventeurs de ce temps-ci, ajoutons un des plus heureux, M. Alexis De Comberousse, naquit à Vienne le 13 janvier 1793, aux heures les plus sombres de notre histoire; il est mort à Paris le 22 novembre 1862. Enfant du Dauphiné, né sur les bords du Rhône, dans l'antique cité où, trente ans plus tard, vint au monde, entouré des plus heureux présages, l'illustre auteur de *Lucrèce*, ils ont suivi l'un et l'autre les cours de l'École de droit, et leur nom fut inscrit sur le tableau des avocats avant d'être inscrit au temple de mémoire.

Alexis De Comberousse avait pour ancêtres des avocats, des notaires, des faiseurs de vers et de chansons, naturellement amoureux de paroles sonores. Son père, Michel De Comberousse, se retrouve partout au barreau, dans nos premières assemblées: à Romans, au Conseil des anciens, dont il fut président, au ministère de la justice, dans les cours impériales. Il est ainsi noté sur une liste remise par Regnauld de Saint-Jean-d'Angély au premier Consul : *beaucoup de talent, très-laborieux, incorruptible.* On pouvait ajouter qu'il était un grand faiseur de vers, habile à l'élégie et pas maladroit dans l'épître. C'est cet homme heureux et charitable qui faisait toujours danser les laides; et quand on voulait l'empêcher d'aller au bal : « Eh! disait-il, qui donc fera danser mes pauvres laides? »

Un de ses fils, le premier, Hyacinthe De Comberousse, avait fait représenter une *Judith* au Théâtre-Français par Mlle Duchesnois. Il avait donné aussi à l'Odéon : *le Présent du prince*, une amusante comédie. « Ah! disait le père, voilà mon Hyacinthe en bon chemin; mais vous me direz de bonnes nouvelles de mon Alexis. » Alexis était le troisième fils. En digne De Comberousse, il ne pouvait manquer de s'éprendre de bonne heure du théâtre et de la poésie.

La première fois qu'il se sentit la vocation, comme on disait alors, ce fut un

beau dimanche et devant une affiche de spectacle. Il avait quatorze ans. Il revenait, en coucou, du lycée de Versailles; il était bien près de quatre heures, et le dîner paternel n'était pas loin... Talma jouait ce soir-là ce rôle de Néron dans *Britannicus*, où la génération présente ne verra pas son pareil. Pensez donc à l'admiration du jeune homme! Il se passa de dîner, il rentra trop tard au lycée, il fut grondé de main de maître... Oui, mais il avait vu Talma dans le rôle de Néron, et s'était juré de devenir poëte à son tour.

Cependant, le père, enthousiaste à ses heures seulement, s'il permettait à ses enfants les loisirs poétiques, les poussait, sans crier gare, aux occupations sérieuses. C'est beau, sans doute, écrire une tragédie... Une éloquente plaidoirie a bien son charme. Ainsi, mon fils Alexis, tu seras avocat... avocat au barreau de Paris, sur les bords de la Seine, ainsi que beaucoup de tes ancêtres l'ont été sur les bords de ce *diantre* de Rhône.

Et pour complaire à son père, le poëte enthousiaste devint avocat à Paris, comme son plus jeune frère Joseph se fit notaire à Lyon, où il a laissé les plus honorables souvenirs. Maître Alexis rencontra pour son premier client un jeune soldat qui, dans un accès de jalousie, avait frappé d'un coup de couteau sa maîtresse; et si vraiment le sujet était bon en tragédie, il était difficile à débattre au pied d'un tribunal. Cependant, telle était l'émotion du défenseur qu'il gagna sa première cause; et sitôt que son client fut hors de cour: « Ah! se disait-il, voilà une profession qui ne me va guère; elle impose à mon esprit des transes trop cruelles, et mieux vaut encore renverser sur le théâtre dix empires à coups d'alexandrins, que d'avoir à trembler pour la vie et pour l'honneur de quelque infortuné dont vous êtes la seule espérance. »

Ayant fait ces sages réflexions, il jeta sa robe aux orties, et s'en fut chercher les conseils bienveillants d'Alexandre Duval et les encouragements de ce bon Picard, l'aimable homme au doux rire, esprit ingénieux et fécond, dont la porte et le théâtre étaient ouverts aux nouveaux venus de l'espérance et de la jeunesse. Ainsi, sa vocation étant encouragée, il commença par ces premiers actes si mal faits, mais si charmants à faire. On est jeune, on respire à l'aise, on attend l'heure... elle ne vient pas, elle viendra demain; il faudra bien qu'elle vienne. En même temps les enfants grandissent, le vieux père appelle à son aide; on assiste au réveil de sa propre génération; on applaudit avec fureur les nouveaux poëtes, sans trop s'apercevoir que c'est soi-même ainsi qu'on applaudit. On va d'un pas léger d'un succès douteux à une chute certaine; puis on rencontre un beau jour un collaborateur, un ami, un théâtre: à l'Odéon, ce bel esprit, Fulgence; au Gymnase, M. Merville et Léontine Fay, un des phénomènes de ce siècle. Sa grâce et son esprit faisaient tout valoir. Voilà la vie; à qui sait la bien prendre, elle n'est pas plus longue ni plus

malheureuse que cela. Le talent vient, le temps passe. On apprend à forger, dit le proverbe, en forgeant. Chaque jour augmente, en souriant, l'humble fortune: on se trouvait pauvre, on est riche; avec beaucoup de prudence et de bon sens, il faut si peu pour être un riche!

Et quand l'heure arrive enfin où les nouveaux venus demandent leur part de la renommée et du soleil, quand les impatients vous poussent et vous jetteraient volontiers dans le fossé, l'homme sage n'attend pas toutes ces violences. Il prend congé du monde enchanté qui l'abandonne. Il se recueille, il se résume, il regarde, il contemple à son tour; puis, il relit les maîtres, les jeunes anciens : Montaigne et Molière, Corneille et Racine, Voltaire et Rabelais, en écrivant pour lui-même des œuvres *inédites* que les siens ont bien fait de recueillir et qui ne le cèdent en rien à leurs aînées.

Alexis De Comberousse avait certainement l'instinct dramatique et plusieurs grandes qualités du théâtre. Il aura donc sa part dans les meilleurs souvenirs du bel esprit contemporain. Cette part, il l'a bien payée et bien méritée. En comédie, en drame, en vaudeville, à l'Opéra-Comique, il a grandement réussi, et l'on ne compte pas moins de soixante-quinze pièces, signées de son nom, auquel s'ajoutaient naturellement ces noms à bon droit populaires: Scribe et Bayard, Fulgence et Benjamin Antier, Mélesville et Rougemont; tantôt M. Dupeuty, tantôt M. Étienne Arago, l'auteur des *Aristocraties;* plus d'une fois M. Théaulon, ce merveilleux esprit qui n'a pas laissé de traces, et dont le sourire était si charmant. Je vois aussi sur la liste des collaborateurs de M. De Comberousse un poëte appelé Gustave Drouineau; celui-là ne fut pas assez fort pour résister longtemps aux émotions de la vie littéraire, et, jeune encore, il succomba sous le désastre de ses sens. Saluons aussi M. Merville et M. Rochefort; M. Béraud, mort naguère, accablé de vieillesse et d'ennui. Tels étaient les maîtres chanteurs qui tenaient le peuple attentif aux environs de la révolution de Juillet. M. De Comberousse était un des premiers; toujours prêt, jamais lassé. Il fit jouer au Théâtre-Français *l'Espion du mari; l'Aspirant de marine* et *la Sainte-Cécile* à l'Opéra-Comique; quinze comédies au Gymnase : *la Maîtresse;* or cette maîtresse avait les grands yeux de Léontine Fay en 1829; *le Serrurier,* pour Gontier, un des meilleurs comédiens de ce siècle; *Une bonne fortune* et *les Suites d'une séparation, Salvoisy* et *la Fille mal élevée.* Pour le grand comédien Bouffé, M. De Comberousse écrivait *Louis XI en goguettes* et *le Capitaine de vaisseau.* Il était l'âme et l'esprit de ce répertoire excellent. En même temps, il régnait au Vaudeville avec *l'Ami Grandet, Vouloir c'est pouvoir, la Liste des notables, les Maris vengés, le Serment de collége,* où gazouillaient Mme Doche et Lafont. Aux Variétés, la fée et la reine, et le sourire et la chanson, Jenny Colon, c'est tout dire, appelait à ses fraîches et trop brèves gaîtés la foule heureuse de l'entendre et de la voir; pour Jenny Colon, M. De Comberousse

écrivait *Madame d'Egmont*, *le Domino rose*. Il a fait aussi *le Père Goriot* pour Vernet: *la Consigne*, pour un bon comédien nommé Legrand. Et comme au Palais-Royal le rire et le bel esprit s'appelaient déjà, en ce temps-là, Mlle Déjazet, ce même homme écrivit pour elle, avec Bayard: *Ma Frètillon! ma Frètillon, cette fille qui frètille, mourra sans un cotillon.*

M. De Comberousse a fait aussi de très-gros drames, qui valaient pour le moins *le Bossu*, *le Médecin des pauvres*, et *les Étrangleurs de l'Inde*. En 1830, il composait *l'Incendiaire*, où l'on voyait Provost, Bocage et Mme Dorval; *les Frères Faucher*, lamentable histoire: à l'Ambigu, *le Cocher de fiacre*, une des magnificences de Frédérick Lemaître, et *le Fou*, pour Beauvallet, le dernier tragédien de la tragédie en proie aux déclamateurs. On lui doit aussi *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu*, *le Fils de Louison*, *le Marché de Saint-Pierre* et *l'Abolition de la peine de mort*, énergique et courageux plaidoyer, dans cette question terrible à qui nous devions, l'autre semaine encore, les pages les plus éloquentes qui aient agité le monde depuis *le Dernier jour d'un condamné*.

Telle est la tâche et tel fut le labeur de ce vaillant et sincère esprit. Que si maintenant vous nous demandez comment donc, après une vie à ce point laborieuse, il se fait si peu de bruit après la mort d'un homme, et par quel malheur il disparaît tout entier dans ce silence injuste, il est facile de répondre à cette question. M. De Comberousse appartenait, par son âge et par ses travaux, à la génération des beaux esprits qui soudain rencontrèrent, dans leurs sentiers, les poëtes, les inventeurs, les révolutionnaires, les turbulents de 1830. Telle une humble barque, au milieu de la Méditerranée où tout sourit, effleure sans peine et sans danger les eaux tièdes du lac français: un vent bien connu des matelots enfle à plaisir la blanche voile, et le port n'est pas loin; soudain un gros navire poussé par la flamme et la fumée, une machine inconnue, effroyable, arrive et précipite en ces abîmes la frêle nacelle. A peine on entend du rivage épouvanté les derniers chants des matelots. M. De Comberousse était un des chefs de la barque obéissante aux légers avirons, et peu s'en fallut qu'il ne succombât, écrasé sous les roues de ces frégates à toute vapeur: l'*Alexandre Dumas* et le *Victor Hugo*.

Ah! l'heure était belle et violente, et l'assistance était impossible! Ils arrivaient, les nouveaux venus, avec la rapidité du torrent, avec le bruit de la foudre, et décidés à tout renverser. La tragédie, ils la brisent! la comédie, ils l'effacent! le vaudeville, ils en rient! le mélodrame, ils s'en moquent! le couplet, ils le chantent dans le cénacle! En leur âme et conscience, ils apportaient un art tout nouveau de plaire aux hommes, et de les charmer par le drame et le poëme. A cette heure encore, après tant d'orages et de douleur, et la vieillesse approchant, écoutez les bruits superbes et charmants de 1830. Quel concert ineffable et quel beau moment

pour la France intelligente! Était-elle fière et charmée au bruit nouveau des odes nouvelles! Avec quelle ardeur elle adopta ces jeunes esprits superbes, audacieux jusqu'à l'insolence, implacables en leurs mépris, sans règle et sans frein dans leurs rêves de domination universelle! Ils étaient sans respect, que disons-nous? sans pitié pour les inventeurs qu'ils remplaçaient d'une façon violente! On se heurte! on s'écrase! Haut les âmes! haut les cœurs! Disparaissez, vieilleries condamnées par les nouveaux venus: *Sylla*, *Germanicus*, *Ninus II*, *Louis IX!* Soumet lui-même! en vain il résiste, il est mort! Voici venir, dans le sillon de MM. Scribe, Ancelot, Bayard, De Comberousse, les premiers drames: *Henri III*, — *Antony*, — *Hernani*, — *Marion Delorme*, et ce merveilleux *Othello* du grand poëte Alfred de Vigny; l'*Othello* d'Alfred de Vigny massacré naguère, dans un théâtre en ruines, par une comédienne et des comédiens sans nom! Profanation pleine de tristesses! Ses amis, ses disciples, ses admirateurs ont eu grand soin d'éloigner ce spectacle affreux des regards de M. Alfred de Vigny.

Résistez donc, avec des vaudevilles en trois ou en cinq actes et des chansons en deux couplets, à cette avalanche! Opposez *Frétillon* à *Marie Tudor*, *les Deux Nourrices* aux deux infortunées d'*Angelo, tyran de Padoue!* En présence de cet Ajax Télamon du drame, qui oserait murmurer: *O ma tendre musette, musette mes amours?*

Dans cette foule éloquente et ne doutant de rien, Balzac, Mérimée et Frédéric Soulié, Alfred de Vigny, George Sand et Jules Sandeau, Lamartine en ses sommets lumineux, il nous faudrait contempler Victor Hugo sur ses hauteurs! Mais comment ferais-je ici pour la phalange, et pour nommer ceux qui se sont éveillés à sa suite? Ceux qui ont disparu dans ses clartés? Ceux des nouveaux venus qui se sont levés à ses côtés? Ceux qui se sont levés contre lui? Ceux qui sont entrés dans la politique, cette lutte sans fin? Ceux qui ont pris l'enseignement, ce sacerdoce civil? Et ceux qui n'ont pas reculé devant l'exercice des lois; et les plus petits, tout au bas de l'échelle, ceux qui se sont dit: A nous la critique! à nous la tâche odieuse et stérile! à nous ce qui est triste et perdu dans ce grand art! A nous les haines quand nous serons vivants; à nous l'oubli quand nous serons morts!

En vain M. Scribe, un des plus rares esprits de ce siècle, opposait à cette immense débâcle une intarissable invention; peu s'en fallut que lui-même il ne fût entraîné dans l'abîme! Il surnagea, grâce à deux belles et sérieuses comédies, *la Camaraderie*, *Bertrand et Raton*, grâce à *Robert-le-Diable*, à tant de petites inventions souriantes à son appel! Alexandre Dumas, Victor Hugo, étaient les vrais maîtres. Le premier plus que tout autre, il avait l'instinct du drame; il en poussait toutes les passions jusqu'au délire; il avait le sourire, il avait les larmes; il commandait à l'invention même... A sa voix de stentor, les joueurs de musette ont fait silence!

Luttez donc avec ce tumulte! Agissez contre un pareil envahisseur! Arrivez avec les procédés anciens contre un si terrible athlète! Il a six pieds, un corps agile, une santé de fer; il écrit comme il parle; il va droit devant soi, franchissant la haie et le fossé. Et drame ou roman, prose ou vers, tenez-vous pour assurés que pas une fois, parmi tant de héros si divers, il ne les prendra l'un pour l'autre. Il les voit, il les suit, il les aime, il les entend venir, il les fait agir, il les fait parler, il les anime, il les pousse, il les suit, il les ressuscite, il est le maître absolu, plus que leur maître... il est un dieu!... Donc tenons compte de leurs efforts aux esprits délicats et prudents qui n'ont pas désespéré de leur propre invention, à ceux qui disaient, sauvés de l'orage : *J'en échapperai malgré les dieux !*

Fidèles dépositaires de cette heureuse renommée, et fiers justement des mérites d'un père et d'un mari si tendre, la femme et les dignes enfants de M. Alexis De Comberousse ont élevé à sa mémoire ce monument qui attestera du talent de leur père, et de la piété filiale dont toute cette famille est animée.

JULES JANIN.

LE FRÈRE ET L'AMANT

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON,
LE 14 SEPTEMBRE 1829

EN COLLABORATION AVEC FULGENCE

PERSONNAGES		ACTEURS
VALIN, manufacturier	MM.	DUPARAI.
GUSTAVE, son fils		JOURDAIN.
JULES DERFEUIL, amant de Cécile		DELAFOSSE.
EDOUARD DE MONTLÉON, ami de Jules		DELAISTRE.
PARLY, commandant de gendarmerie, tenue de ville, décoré		JEMMA.
BENOIT, domestique de Valin		ARMAND DAILLY.
CÉCILE, fille de Valin	Mlle	NOBLET.
MARGUERITE, tante de Valin	Mme	THÉNARD.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE		DUPONT.

La scène est dans une ville du Dauphiné.

LE FRÈRE ET L'AMANT

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour. A gauche de l'acteur, une maison avec un perron de deux ou trois marches. Du même côté, au dernier plan, un pavillon : au fond, un mûr de clôture allant jusqu'à la moitié du théâtre. L'autre moitié est fermée par une grille descendant en biais jusqu'au troisième plan. A gauche, sur le devant, un arbre au pied duquel est un banc.

SCÈNE I.

CÉCILE, MARGUERITE.

Au lever du rideau, Cécile et Marguerite sont assises sur le banc; Cécile fait la lecture à Marguerite qui tricote.

CÉCILE, lisant.

« Telles sont les mœurs et les habitudes de « l'Orient. Cet heureux climat serait un paradis « sur la terre, si la plus affreuse maladie, appelée « la fièvre jaune, n'y exerçait pas ses ravages. »

MARGUERITE, interrompant Cécile.

Oui; elle n'a pas épargné ton frère, mon cher Gustave, et qui sait maintenant!... Et c'est dans ce pays que l'on a consenti à le laisser aller... à l'âge de quinze ans... En voilà déjà onze qu'il est parti... tu étais bien jeune alors.

CÉCILE, vivement.

Oh! c'est égal : je me le rappelle bien; il était si bon pour moi!

MARGUERITE.

Ton père s'est repenti plus d'une fois,... et quel chagrin cette séparation n'a-t-elle pas causé à ton excellente mère! Ne pas pouvoir embrasser son fils à ses derniers moments... C'est moi, pauvre vieille, qui ne le reverrai peut-être pas non plus, qu'elle a chargée de ses derniers adieux pour lui! (Silence.) Ferme ton livre, Cécile, ces souvenirs m'ont trop émue pour que je puisse te prêter plus longtemps attention... Et puis, je m'intéresse à tes yeux; je ne veux pas trop les fatiguer. Ils sont à nous deux à présent. (Cécile prend une tapisserie dans une corbeille à ouvrage.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMMANDANT PARLY.

PARLY, sortant de la maison avec un brigadier de gendarmerie, et lui remettant un papier.

Portez cet ordre au maréchal des logis.

LE BRIGADIER, saluant.

Suffit, commandant. (Il sort.)

PARLY, s'approchant de Cécile.

Le charmant ouvrage, mademoiselle Cécile!

MARGUERITE.

Comment! Vous êtes encore ici, monsieur Parly?

PARLY.

J'avais quelques affaires à terminer, madame.

MARGUERITE.

Je vous croyais parti depuis une demi-heure, avec M. Valin, pour signer le contrat de mariage de son fermier.

PARLY.

Et vous pensez qu'on n'arrive jamais trop tôt pour signer le bonheur des autres; je vous reconnais bien là. Oh! oui; c'est un beau jour qu'un jour de mariage! surtout quand on s'aime tous les deux. (Examinant Cécile qui reste muette et les yeux baissés.) C'est la première clause du contrat. (Se frottant les mains.) J'espère que bientôt je n'aurai plus rien à envier aux nouveaux époux... Mais allons toujours figurer, comme témoin, en attendant que je monte en grade. (A Cécile, en riant.) Adieu, mon colonel. (Il salue et sort.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, CÉCILE.

MARGUERITE.

Dis donc, Cécile, pourquoi, lorsque le commandant t'adresse la parole, gardes-tu toujours le silence? Tout à l'heure encore, tu ne lui as pas répondu.

CÉCILE.

Tu crois...

MARGUERITE.

J'en suis sûre... Son caractère ne te conviendrait-il pas?

CÉCILE.

Au contraire, ma tante.

MARGUERITE.

C'est un ancien militaire qui a servi avec distinction.

CÉCILE, vivement.

Oh! je lui rends toute la justice qu'il mérite. Il a le plus grand attachement pour ma famille; et mon père a bien raison de l'aimer.

MARGUERITE.

Ton père, sans doute... mais toi?

CÉCILE.

Moi?... Pourquoi donc voudrais-tu que je fusse

la seule à ne pas reconnaître les qualités qui le distinguent? Il est bon, généreux, sincère, raisonnable...

MARGUERITE.

Et puis?...

CÉCILE.

Comment!... Mais il me semble que cet éloge...

MARGUERITE.

Oh! il est complet, j'en conviens, trop complet même, pour qu'il n'y manque pas quelque chose.

CÉCILE.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Je ne puis pas trop t'expliquer; mais ce charme, ce je ne sais quoi... dont on se plaît à embellir...

CÉCILE.

Voudrais-tu donc que j'en fisse un héros de roman?... Je n'ai pas assez d'imagination pour cela... Moi, je dis tout simplement ce que je pense.

MARGUERITE.

Je me rappelle pourtant qu'à ton retour de Provence tu me parlas d'un jeune homme. (Mouvement de Cécile.) Et tu m'en fis un éloge... où se trouvait... ce qui manque à celui du commandant... Tu vois bien que tu as de l'imagination.

CÉCILE, vivement.

Je te jure que c'était la vérité, et que je n'ai rien exagéré... Je le vois et je l'entends encore comme s'il était auprès de moi.

MARGUERITE.

Prends garde; souviens-toi que tu as accepté, devant ton père, la demande que M. Parly a faite de ta main.

CÉCILE.

Oui, mais c'était avant d'avoir vu M. Jules.

MARGUERITE.

Ah! oui, il s'appelle Jules. (Lui prenant la main.) Mon enfant, depuis longtemps tu es obligée de me conduire; mais, quoique aveugle, je pourrai peut-être te rendre le même service... Crains d'abandonner un avenir tranquille, honorable, pour un bonheur imaginaire. Sais-tu si ce jeune homme a conservé de toi quelque souvenir. Tu n'en as pas entendu parler depuis ton retour; peut-être même ne le reverras-tu jamais. (Ici, Jules et Édouard traversent le théâtre dans le fond, et s'arrêtent un instant devant la grille. Cécile reconnaît Jules.)

CÉCILE.

Jules!... (A Marguerite, d'un ton très-ému.) Tu crois donc que je ne le reverrai jamais?

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! comme tu es émue! (A part.) Pauvre enfant! Elle l'aime plus que je ne pensais.

CÉCILE, vivement.

Mais, s'il ne m'avait pas oubliée; s'il se présentait ici avec les idées de bonheur que tu veux me faire perdre?

MARGUERITE.

Alors, ma fille, il n'y aurait plus à balancer. Il faudrait que ton père reçût toute ta confidence.

CÉCILE, avec effroi.

Mon père!... Y penses-tu?... Oh! je n'oserais jamais.

MARGUERITE.

Pourquoi donc?

CÉCILE.

Il est si sévère!... si absolu!...

MARGUERITE.

Autrefois, oui. Mais tu ne t'es donc pas aperçue du changement qui s'est fait en lui depuis la mort de ta pauvre mère? Pourquoi être si timide avec son père?... C'est mal.

CÉCILE.

Oh! tu as bien raison, je me le reproche souvent. Mais c'est plus fort que moi.

MARGUERITE.

Eh bien! mon enfant, si le rêve que tu faisais tout à l'heure se réalisait jamais, rassure-toi... C'est moi qui me chargerais alors de parler.

CÉCILE.

Quoi! Vraiment?... tu serais assez bonne?... (A part.) Justement l'occasion vient de se présenter.

MARGUERITE.

Je n'ai jamais eu peur de ton père, moi : mon enfance a précédé la sienne, et j'ai vu un temps où c'était lui qui avait peur de moi.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, VALIN, PARLY.

PARLY.

Les excellentes gens!

VALIN.

Il y a longtemps que je les connais; ils sont fermiers de ma famille depuis tant d'années qu'ils me semblent en faire partie.

PARLY.

En effet, votre générosité envers eux le prouve assez.

VALIN.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; songeons au déjeuner.

PARLY.

Bravo! une bonne pensée après une bonne action! Nous sommes en veine aujourd'hui.

VALIN, appelant.

Benoît! Benoît!

MARGUERITE.

Il est allé chercher tes lettres à la poste, mais il a tout préparé avant de partir.

VALIN.

Alors, commandant, entrons. (A Cécile.) Est-ce que tu ne viens pas, Cécile?

CÉCILE, se levant aussitôt.

Tout de suite, mon père. (A Marguerite.) Si tu as besoin de quelque chose, ma tante, voilà la sonnette. (Parly va pour offrir la main à Cécile; celle-ci, feignant de ne pas s'en apercevoir, passe devant lui.)

VALIN, sévèrement à sa fille, montrant Parly.

Eh bien? Cécile.

CÉCILE, acceptant la main de Parly, qui est restée tendue.

Pardon, monsieur.

VALIN, à Marguerite, en s'en allant.

Quant à toi, tu as pris les devants.

MARGUERITE.

Oui, c'est une vieille habitude; on a tant de peine à s'en défaire! (Bas.) Ne parle donc pas si sévèrement à Cécile.

VALIN.

Comment?

MARGUERITE.

Oh! je sais bien que le cœur n'y est pour rien; mais le ton...

VALIN.

Ah! oui, tout à l'heure... Tu as raison. (A part, en s'en allant.) Toujours en contradiction avec moi-même. (Il rentre.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, seule.

Avec quelle déférence il m'écoute à présent! J'ai presque de l'ascendant sur son esprit! Ah! pourquoi n'en était-il pas déjà de même, lorsque mon Gustave a été éloigné de la maison paternelle! Mais si je n'ai rien pu alors pour le frère, tâchons du moins aujourd'hui de faire quelque chose pour la sœur... Ce sera toujours une consolation.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, BENOIT.

BENOIT, entrant en sautant de joie, et laissant la grille ouverte.

Madame, madame!... Bonne nouvelle.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est?

BENOIT.

C'est une lettre.

MARGUERITE.

Une lettre! qu'y a-t-il de si étonnant à cela? N'en reçoit-on pas tous les jours?

BENOIT.

Oui, mais elles ne viennent pas tous les jours de ce pays-là.

MARGUERITE.

D'où vient donc celle-ci?

BENOIT.

De Marseille.

MARGUERITE.

De Marseille!... Oh! mon Dieu! si c'était de Gustave!...

BENOIT.

Eh! de qui donc? Est-ce que toutes celles qui nous arrivent de là ne sont pas de lui?... Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il est de retour en France.

MARGUERITE.

En France! Gustave!... D'où le sais-tu?...

BENOIT, lui mettant la lettre sous le nez.

Dites-moi seulement si ça sent le vinaigre?

MARGUERITE, impatientée.

Je ne sens rien.

BENOIT.

Alors, vous êtes de mon avis : il est en France.. La lettre a été écrite à Marseille, puisqu'elle n'a pas une odeur de lazaret; c'est clair.

MARGUERITE.

S'il avait raison! Benoît, conduis-moi à l'instant près de M. Valin. Je veux assister à l'ouverture de cette lettre.

BENOIT, lui donnant le bras.

C'est comme si vous l'aviez lue.

MARGUERITE.

Mon Gustave en France! quel bonheur! (Ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE VII.

JULES, ÉDOUARD, ils avaient reparu à la grille, sur la fin de la dernière scène.

ÉDOUARD, franchissant la grille une valise à la main, et regardant avec inquiétude dans la campagne.

Entre vite... Dépêche-toi donc... Est-ce que tu ne t'es pas aperçu que nous venions d'être suivis?

JULES, entrant, et restant près de la grille.

Y penses-tu?... T'introduire ainsi dans une maison...

ÉDOUARD.

Où tu ne seras pas étranger, du moins pour un de ses plus aimables habitants. Ne viens-tu pas de reconnaître la jeune personne que tu aimes, et qui t'aime aussi sans doute?

JULES.

Mais songe donc, mon ami, qu'il ne faut pas agir ici avec légèreté, et que jamais circonstance ne fut plus grave.

ÉDOUARD.

A qui la faute?... Pourquoi diable aussi t'avises-tu, il y a cinq semaines, d'avoir un duel sans témoins et de tuer ton adversaire?... La nouvelle loi venait de paraître... c'était bien choisir ton moment! Cachés chez une de mes parentes, nous ne devions en sortir que pour nous réfugier à Paris, où les jeunes gens se perdent si facilement... dans la foule. Pas du tout... Tu apprends le prochain mariage de la dame de tes pensées,... ta tête se monte,... tu veux partir,... je cède,... et nous courons au-devant du danger. Ce que je craignais n'a pas tardé d'arriver. Plus heureux que tu ne le mérites, un moyen de salut se présente, et tu hésiterais!... Quand l'amour est devant toi, et que les gendarmes sont derrière... (S'approchant de la grille.) Tiens, regarde là-bas... Toujours ces maudits uniformes! Crois-moi, (Il se dirige vers la maison.) il n'y a pas un instant à perdre.

JULES, l'arrêtant.

Imprudent! que vas-tu faire?

ÉDOUARD.

Sonner. (Apercevant Benoit qui sort de la maison.)

Mais c'est inutile... Voici quelqu'un qui vient nous recevoir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT, sortant de la maison, à la cantonade.

Oui, monsieur, oui, mademoiselle; les deux chambres du petit pavillon. Dans un instant, tout sera prêt. Je vais me donner bien du mal, et avec plaisir encore.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Du courage!

BENOIT, sans les apercevoir.

Ah! il sera ici presque aussitot que sa lettre: et il viendra avec un ami!... Je savais bien qu'il était en France; qu'on dise encore que Benoit n'est qu'un imbécile. (Il remonte du côté de la grille.)

ÉDOUARD, d'un ton moqueur à Jules.

Il s'appelle Benoit.

BENOIT.

Ah! ah! j'avais laissé la grille ouverte. (Il va la fermer.)

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Tu vois, la retraite nous est fermée; à présent, vaincre ou mourir!

BENOIT, apercevant Jules et Édouard.

Tiens! deux jeunes gens ici!... Messieurs, que demandez-vous?

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Ne m'as-tu pas dit que le père se nommait Valin? (Haut à Benoit.) Annoncez-nous, je vous prie, à M. Valin, mon cher Benoit.

BENOIT, à part.

Il sait mon nom.

ÉDOUARD.

Il sera enchanté de nous voir, (Montrant Jules.) mon ami surtout.

JULES, à part.

Quelle audace!

BENOIT, surpris et examinant Jules attentivement.

Enchanté de voir monsieur!... (A part.) C'est singulier! je n'ai jamais vu cette figure-là.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Comme il t'examine! (A Benoit.) Je parie que vous cherchez à le reconnaitre?... Vous n'y parviendrez pas.

BENOIT, les yeux toujours fixés sur Jules.

Quelle idée!

ÉDOUARD, l'interrompant.

Mais dépêchez-vous, je vous prie : nous sommes fatigues; nous venons de loin.

BENOIT, à part.

Si c'était déjà... (Haut.) Ah! vous venez de loin... Et de quel pays?...

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Allons, voila l'interrogatoire qui commence.

BENOIT, continuant.

De Marseille. . peut-etre...

ÉDOUARD, inquiet.

Qui vous a dit?...

BENOIT, sautant de joie.

De Marseille?. . Quel bonheur!... C'est lui... (Montrant Édouard.) Justement voilà son ami. (Se précipitant au cou de Jules.) Monsieur Gustave... C'est vous! il faut que je vous embrasse!

ÉDOUARD, à part.

Gustave!

JULES, le repoussant avec humeur.

Qu'est-ce que vous faites donc? Vous m'étouffez!

BENOIT, toujours transporté.

Est-ce heureux! est-ce heureux!

ÉDOUARD.

A qui en a-t-il donc? Est-ce qu'il devient fou?

BENOIT, revenant à la charge.

Non; mais c'est que je ne peux pas me lasser...

ÉDOUARD, l'arrachant des bras de Jules.

Ah çà, mais c'est un enragé! à qui en a-t-il donc?

JULES, respirant à peine.

Ouf! je n'en puis plus...

ÉDOUARD.

Le butor!

JULES, réparant le désordre de sa toilette.

Je voudrais bien savoir pour quel motif...

BENOIT.

Ah! c'est juste!... Pardon, monsieur Gustave; mais le sentiment... l'amitié d'enfance... Je me suis laissé aller.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Pour qui te prend-il donc?

BENOIT, examinant Jules.

C'est singulier, plus je vous regarde et plus je trouve que vous n'êtes plus le même! Dame! ça n'est pas étonnant, quand on s'en va à quinze ans et qu'on ne revient qu'à vingt-six... Et puis, ce soleil d'Orient... c'est si chaud...

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Attention! tu reviens d'Orient.

BENOIT.

Mais je m'amuse au lieu de prévenir M. votre père.

ÉDOUARD, doutant de ce qu'il vient d'entendre.

Hein! Comment dites-vous?

BENOIT.

Eh bien! M. Valin; il est là.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Il te prend pour le fils de la maison.

JULES, de même, à Édouard.

Je ne le souffrirai pas.

BENOIT.

Pauvre cher homme!... va-t-il être content! (Il va pour sortir. Jules fait un mouvement vers Benoit; Édouard l'arrête. Benoit revenant.) Non; je pense à une chose. Je ne vais pas lui annoncer tout de suite votre retour... parce que, voyez-vous, l'émotion, la nature... avec ça qu'il est à table, vous comprenez...

JULES, bas, à Edouard.

Ne restons pas ici davantage. Partons.

BENOIT.

Mais mademoiselle Cécile est auprès de lui avec son prétendu...

JULES, avec un mouvement spontané de jalousie.

Son prétendu! On ne m'avait donc pas trompé!

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Veux-tu partir à présent?

BENOIT, continuant.

Et je vais leur dire tout bas que vous êtes ici; ça fait qu'ils prépareront M. Valin.

ÉDOUARD.

Excellente idée, (A part.) qui nous donnera le temps de nous préparer nous-mêmes.

BENOIT, à Jules qui a l'air de souffrir.

Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Gustave? Vous ne m'écoutez pas!...

ÉDOUARD.

Chut! N'ayez pas l'air de vous en apercevoir... Depuis sa dernière maladie,... mais ce n'est presque rien... (Il lui fait entendre par signes que Jules a quelquefois des absences.)

BENOIT.

Ah! j'y suis... depuis qu'il a eu la fièvre jaune.

ÉDOUARD.

Précisément. (Bas, à Jules.) Tu l'entends; tu as eu la fièvre jaune. La fièvre jaune nous sauve! Qu'on dise encore que c'est un fléau! Avec ça, on peut se présenter partout.

BENOIT, qui est resté absorbé dans ses réflexions.

Quel malheur! Comment! ça produit cet effet-là? C'est donc pour ça que M. Valin est si triste, depuis qu'il en a reçu la nouvelle.

JULES, bas, à Édouard.

Eh! tu veux que j'abuse le cœur d'un père!...

BENOIT.

J'ai eu aussi la fièvre jaune; mais celle de ce pays-ci : la jaunisse.

ÉDOUARD, à Benoît.

Allez, allez.

BENOIT.

Ne vous impatientez pas.

ÉDOUARD.

Et vous, ne vous pressez pas. (Benoît rentre dans la maison.)

SCÈNE IX.

JULES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Tu l'as entendu!.... Un prétendu!... un rival!...

JULES, absorbé.

Ainsi, non-seulement elle m'a oublié, mais elle trahit encore la foi qu'elle avait jurée au malheureux dont je ne me suis que trop vengé.

ÉDOUARD.

Comment! c'est donc pour elle que tu t'es battu? Je comprends maintenant ton duel sans témoins... tu voulais ménager la réputation d'une personne...

JULES, l'interrompant.

Qui me fut bien chère! C'est aussi le motif de la réserve que j'ai gardée envers toi; je t'en demande pardon, mon ami; je l'aimais tant!... et je me croyais aimé! Juge de ma surprise, de mon désespoir, lorsque au sortir d'une table d'hôte, excité sans doute par les fumées du champagne et les saillies inconvenantes que l'on s'était renvoyées de toutes parts sur la légèreté des femmes, un des convives tire de son sein et me fait admirer, avec une suffisance qu'il était facile d'interpréter, le portrait de Cécile. Furieux, je l'arrache de ses mains; je l'interroge; il refuse toute explication, me provoque... C'était me prévenir... Nous sortons sans être remarqués; il était nuit; nos épées se croisent, il tombe... Tu sais le reste...

ÉDOUARD.

Pauvre Jules! (Silence.) Mais, depuis que tu m'as tout expliqué, je ne te comprends plus; après une pareille perfidie, quel plaisir peux-tu donc trouver à la revoir?

JULES, contemplant une miniature.

Celui de la confondre en lui montrant son portrait.

ÉDOUARD, lui saisissant la main.

Fais voir! (Il regarde.) Oh! qu'elle est jolie! Tu as raison, elle est bien coupable, et tu dois te venger.

JULES.

Il ne me fallait qu'un instant, qu'un mot pour cela. Avais-je besoin d'être jeté au milieu de toute une famille, où il me sera impossible de jouer le personnage que toi... et cet imbécile m'avez imposé?... Quand un sentiment inexplicable me porterait à l'accepter, Cécile partagerait-elle l'erreur des autres?

ÉDOUARD.

Au fait, je n'y pensais pas. Il n'y a pas onze ans qu'elle t'a vu, il n'y a que onze mois; et, chez ces dames, la mémoire des yeux est plus fidèle que celle du cœur. Quel surcroît d'embarras! Que faire à présent? quel parti prendre? (Montrant la grille.) Reculer... le danger est là-bas; avancer... il est ici. Restons en place... et de l'aplomb, si c'est possible. On vient!... Voyons venir.

SCÈNE X.

LES MÊMES, VALIN, BENOIT.

VALIN, tenant à la main la lettre de Gustave ouverte.

Mon fils! mon fils! (Il hésite en voyant deux étrangers.)

BENOIT, lui indiquant Jules.

Celui-ci, mon parrain.

VALIN, regardant Jules avec surprise.

Gustave! Il se pourrait!...

ÉDOUARD, vivement.

Vous voyez, monsieur, nous arrivons presque en même temps que notre lettre.

VALIN, prenant la main de Jules.

Oh! que tu avais raison, mon fils, de m'écrire que je ne te reconnaîtrais pas... Cher enfant, embrasse-moi!... (L'examinant de nouveau.) Je ne reviens pas de ma surprise.

ÉDOUARD, à part.

S'il le reconnaissait, ce serait bien plus surprenant. (Montrant Benoit.) Il n'y a qu'un imbécile...

BENOIT.

Je l'ai reconnu, moi!

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Tu as reçu l'accolade; tu es adopté.

VALIN, à part.

Avec quelle indifférence il m'accueille! Et cependant ses lettres...

ÉDOUARD, avec intention.

Si vous saviez, monsieur, l'empressement que nous avons mis à abandonner Marseille! Nous l'avons quitté comme on fuit l'esclavage ou la prison.

VALIN.

D'où vient alors tant de froideur?

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Brûle donc!...

BENOIT.

Dame! mon parrain, onze ans de nourrice!...

VALIN, soupirant.

Il est vrai que c'était encore un enfant quand je l'ai fait partir, et c'est un homme que je revois. A son âge on réfléchit, on revient sur le passé, et si l'aspect du séjour paternel ne réveille que de tristes souvenirs...

JULES.

Croyez, monsieur, qu'auprès de vous... (Bas, à Édouard.) Je n'y tiens plus, je vais parler.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Attends, attends, je vais le consoler. (Haut.) C'est un moment d'absence, n'y faites pas attention.

VALIN, bas, à Édouard.

Que voulez-vous dire?

ÉDOUARD, à mi-voix, à Valin.

Que si le temps a changé ses traits, la fièvre jaune a exercé une influence plus funeste encore sur son esprit.

VALIN, regardant Jules avec intérêt.

Comment! Il se pourrait... sa raison!...

ÉDOUARD, de même, avec embarras.

Oh! non... mais sa mémoire... Les chagrins de l'éloignement,... les fatigues du voyage, et puis de nouvelles figures, pour ainsi dire, on a de la peine à se reconnaître... Mais, un peu de repos et de patience, le calme renaîtra; vous retrouverez un fils, et chacun reprendra sa place.

SCÈNE XI.

BENOIT, MARGUERITE, CÉCILE, VALIN, JULES, ÉDOUARD.

MARGUERITE, conduite par Cécile.

Où est-il? où est-il, ce cher enfant?

ÉDOUARD, à part.

La jeune fille!... Nous ne pouvions pas l'échapper; tout va se découvrir.

CÉCILE, reconnaissant Jules et reculant.

Que vois-je?... (A part.) Jules!...

MARGUERITE, qui a senti le mouvement de surprise de Cécile.

Qu'as-tu donc?... Tu t'arrêtes...

BENOIT.

Là! Ne voilà-t-il pas que mademoiselle ne reconnaît pas non plus son frère!

CÉCILE, à part, avec surprise, quittant le bras de Marguerite.

Mon frère!... (Édouard met un doigt sur sa bouche en regardant Cécile.) Quel est son projet?

BENOIT.

Il n'y a que madame Marguerite à qui ça ne fasse pas le même effet. (A part.) Il est vrai qu'elle a de bonnes raisons pour ça.

MARGUERITE.

Eh bien!... Est-ce qu'il ne vient pas nous embrasser?

ÉDOUARD, bas, à Jules, et le poussant.

Tout est perdu, si tu n'entres pas dans l'esprit de ton rôle.

VALIN.

Va donc, mon ami.

JULES, à part.

Allons, puisqu'il faut être le fils de la maison!... (Il passe du côté de Cécile pour l'embrasser; Édouard, qui, dans toute cette scène, est constamment sur le qui-vive, suit tous les mouvements de Jules, et arrive en même temps auprès de Cécile. Jules va pour embrasser Cécile; celle-ci fait un pas en arrière.)

ÉDOUARD, s'en apercevant, bas, à Jules.

Commence toujours par la vieille dame. Elle ne refusera pas. (Jules embrasse Marguerite; Édouard continue, bas, à Cécile.) Qu'il soit votre frère pour un seul jour; il y va de sa vie.

CÉCILE, avec effroi.

Grand Dieu!

ÉDOUARD, à part.

Elle tremble! Cela me rassure.

VALIN, à mi-voix.

Pourquoi cette réserve, Cécile?

MARGUERITE, retenant Jules auprès d'elle.

Ce cher Gustave! Enfin tu nous es rendu! J'espère bien que tu ne nous quitteras plus à présent.

VALIN, avec un peu d'impatience.

Ma tante, laissez-le donc embrasser sa sœur. (Jules embrasse Cécile, qui ne fait plus de difficultés.)

ÉDOUARD, soulagé, en voyant Jules embrasser Cécile.

Ah! je respire!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PARLY.

PARLY.

Charmant tableau de famille! Permettez-moi d'y prendre une petite place en anticipant sur les événements.

VALIN.

Je te présente, mon fils, M. Parly, commandant de gendarmerie.

ÉDOUARD, bas, à Jules, stupéfait.

De gendarmerie!... Je ne m'attendais pas à celui-là. Où diable nous sommes-nous fourrés?...

PARLY, à Jules.

Je suis, monsieur, un ancien ami de la maison...

ÉDOUARD, à part.

Payons d'audace... (A Jules.) A ton tour, mon ami, présente-moi donc à ton aimable famille...

JULES, bas, à Édouard, avec humeur.

C'est bien le moment de plaisanter...

ÉDOUARD, haut, avec assurance.

Sans doute, c'est le moment de me présenter.

JULES, à part.

Que le diable l'emporte!... (Haut, à Valin.) Vous voyez devant vous M. Édouard de Montléon, mon meilleur ami... qui n'a pas moins de titres que moi à votre bienveillant accueil...

VALIN, à Edouard.

Soyez le bienvenu, monsieur... Mais après un si long voyage, vous devez avoir besoin de vous reposer.

PARLY, avec rondeur.

Ou plutôt de vous rafraîchir... n'est-ce pas? Quant à moi, c'est toujours ce qui m'a paru le plus urgent.

ÉDOUARD, en riant.

Je vois, commandant, que vous jugez votre monde à première vue. (Bas, à Jules.) Nous en ferons une dupe.

PARLY.

Ma foi, messieurs, c'est mon métier.

VALIN.

Nous étions justement à déjeuner...

PARLY.

Nous sommes gens à nous remettre en route avec vous et à vous accompagner jusqu'au bout.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Toujours son métier.

VALIN.

Eh bien! messieurs, à table, et célébrons cet heureux retour.

ÉDOUARD et PARLY.

A table! à table!

PARLY.

C'est là qu'on fait bien connaissance.

ÉDOUARD.

C'est là qu'on est sensible. (Bas, à Cécile, en lui offrant la main.) Ne nous trahissez pas; bientot vous saurez tout. (Il entre dans la maison avec elle.)

MARGUERITE, prenant le bras que lui offre Valin.

As-tu remarqué, mon neveu, comme le caractère de Gustave est changé?... Lui, si ouvert autrefois...

VALIN, avec impatience et tristesse.

Oui, oui; je m'en suis aperçu. (Valin rentre avec Marguerite. Jules et Parly les suivent. Parly fait passer Jules devant lui. On sonne à la grille. Benoît ouvre. Le brigadier paraît et remet un papier à Parly qui s'est arrêté.)

PARLY, décachetant.

Ah! ah! de nouvelles instructions!... Voilà qui devient grave. (Il continue à lire, le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle de travail au rez-de-chaussée; les fenêtres et la porte du fond, qui sont ouvertes, laissent voir la cour et la grille du premier acte. — Au deuxième plan, à la droite du spectateur, portrait de Valin à vingt-cinq ans.

SCÈNE I.

MARGUERITE, ÉDOUARD, CÉCILE.

Marguerite est assise à gauche du spectateur. Cécile, à droite, devant un chevalet, travaille au portrait de sa tante. Édouard est debout, auprès de Cécile, regardant son ouvrage.

ÉDOUARD.

Le beau portrait!... Madame votre tante est d'une ressemblance...

MARGUERITE.

Quel dommage que je ne puisse pas me voir!...

CÉCILE, bas, à Édouard.

Son adversaire a donc été bien dangereusement blessé?

ÉDOUARD, bas, à Cécile.

Peut-être d'un coup mortel.

CÉCILE, de même.

Grand Dieu!

ÉDOUARD, regardant Marguerite qui a l'air d'écouter.

Seulement, mademoiselle, je crois que vous ferez bien d'adoucir cette ombre... (Bas, à Cécile.) Obligés de fuir, nous ignorons...

CÉCILE, à part.

Quel affreux malheur!

MARGUERITE.

Vous peignez aussi, monsieur Édouard?

ÉDOUARD.

Un peu de tout : c'est ma devise.

MARGUERITE.

Je conçois alors votre refus de tout à l'heure d'aller visiter notre manufacture. Vous avez mieux aimé inspecter les travaux de ma petite Cécile.

ÉDOUARD.

Mon choix ne pouvait pas être douteux. (A part.) Il était si important de l'intéresser à notre situation.

MARGUERITE.

Je suis sûre que Gustave aurait bien voulu faire comme vous; mais il ne pouvait pas se dis-

penser de visiter avec son père un établissement qu'il dirigera bientôt lui-même.

ÉDOUARD, bas, à Cécile.

Quand je rencontrai Jules, il avait presque perdu la tête...

CÉCILE, bas, à Édouard.

Combien il a dû souffrir!...

MARGUERITE.

Ça lui va d'autant mieux, que pendant son séjour à Smyrne il paraît s'être livré tout entier au commerce... N'est-ce pas?

ÉDOUARD, à part.

Allons, il faut encore lui répondre. Ces pauvres aveugles se dédommagent toujours par les oreilles. (Haut.) Au commerce?... Certainement... en grand encore. (A part.) Qu'est-ce qu'on vend donc chez Mahmoud?... Ah!... (Haut.) Il s'est d'abord jeté sur les tapis de Perse... Insensiblement, il a tout embrassé... Cochenille, indigo, bois de teinture. (A part.) J'espère que, dans tout cela, il y aura quelque chose de vrai.

CÉCILE, à part.

Il a une facilité vraiment effrayante. (Bas à Édouard.) Sortir de la retraite que vous lui aviez procurée, quelle imprudence!..

ÉDOUARD, de même, à Cécile.

Dites plutôt : que d'amour!... Il voulait vous voir; vous convaincre... (A part.) Ne lui disons pas que c'est pour la confondre.

MARGUERITE.

Et vous, monsieur Édouard, n'étiez-vous pas son associé?

ÉDOUARD, à part.

Encore! (Haut.) Son associé?... Moi, je n'ai jamais été que l'ami de Jules.

MARGUERITE.

De Jules!... De Gustave, vous voulez dire?

ÉDOUARD, à part.

Oh! quelle faute!... (Haut.) Ah! oui, oui, de Gustave.

CÉCILE, bas, à Édouard.

Comment!... C'est pour moi qu'il s'est exposé!...

ÉDOUARD, vivement, de même.

Sans doute... et ce n'est que par miracle que je suis parvenu à lui faire éviter tous les dangers de la route...

CÉCILE, avec abandon.

Ah! monsieur, que de reconnaissance... (Se modérant.) votre ami ne vous doit-il pas!...

ÉDOUARD, étonné, à part.

Quel intérêt!... Comment concilier?... Ma foi, perfide ou non, elle est attendrie!... C'est tout ce qu'il faut pour le moment... Jules verra plus tard.

MARGUERITE.

Ma petite Cécile, je suis fatiguée. Et puis, ton père doit être de retour... Voici l'heure où il me lit mon journal... J'y tiens, comme à mon café tous les matins. (Appelant.) Benoît!... (Cécile fait un mouvement pour aller offrir son bras à Marguerite.)

ÉDOUARD, bas, à Cécile.

Ne vous dérangez pas... Jules va venir. (Haut à Marguerite.) Est-ce pour vous conduire que vous l'appelez?

MARGUERITE.

Il le faut bien...

ÉDOUARD.

Inutile... Ne suis-je pas là?

MARGUERITE.

Vous seriez assez bon!...

ÉDOUARD, bas à Cécile.

Je vais la promener encore... Depuis une demi-heure, je ne fais que cela...

CÉCILE, blessée.

Quelle inconvenante plaisanterie!

MARGUERITE.

Il est vraiment aimable, ce jeune homme.

ÉDOUARD, allant à Marguerite et faisant des signes d'intelligence à Cécile.

Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE.

Allons, je vois, à vos attentions, que Gustave vous a parlé de moi. (Edouard et Marguerite sortent.)

SCÈNE II.

CÉCILE, seule un instant, puis ÉDOUARD.

CÉCILE.

Eh quoi! j'aurais pu autoriser, par ma conduite, que l'on tournât en ridicule ma tante, ma seconde mère? Et moi-même!... qui me dit que je ne suis pas le jouet d'une intrigue?... Si tout ce que je viens d'apprendre n'était imaginé que pour me forcer, par mon silence, à prolonger l'erreur de mon père...

ÉDOUARD, rentrant en éclatant de rire.

Ah! ah! Il n'y a vraiment pas de mérite.. Mais les moments sont précieux. Permettez-moi donc, mademoiselle, de vous adresser à mon tour quelques questions, à l'insu de mon ami, dans votre intérêt commun. Il s'agit de votre prochain mariage...

CÉCILE, froidement.

Excusez-moi, monsieur, si je ne puis, en ce moment, satisfaire votre curiosité. (Elle salue et va pour sortir.)

JULES, entrant, à Cécile.

Mademoiselle... (Cécile s'arrête un instant.)

ÉDOUARD, apercevant Jules.

Jules!... J'y suis! c'est à lui qu'elle veut répondre... C'est trop juste!... (Pendant ces mots d'Édouard, Cécile a fait une froide révérence à Jules et s'est retirée. Édouard se retournant.) Eh bien, elle est partie!!!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, JULES.

(Ils se regardent un instant tous les deux.)

JULES.

Elle évite ma présence... Je n'en suis pas surpris.

ÉDOUARD.

Et moi, j'en suis stupéfait!... Tout à l'heure, quand je lui parlais de toi, elle s'est émue, attendrie... Elle a été jusqu'à me témoigner de la reconnaissance à cause de mon amitié pour toi... Puis, en revenant d'offrir à sa tante le bras d'Antigone, je la retrouve indifférente et glacée...

JULES.

Eh! que m'importent à présent ses caprices!... Je n'ai plus qu'un désir, c'est de sortir au plus tôt de cette pénible situation. Si tu savais tout ce qu'il m'a fallu d'adresse et d'efforts pour éviter les confidences de M. Valin!... Tu n'as pas été, comme moi, témoin du chagrin que lui causait mon air d'indifférence... Je n'y puis plus tenir... je veux m'éloigner à l'instant...

ÉDOUARD.

Allons, allons, calme-toi... La journée est trop avancée pour que nous songions à partir ce soir. Je ne te demande que quelques heures de patience. D'ici là tu auras terminé tes affaires de cœur, et demain matin, au lever du soleil, nous reprendrons la clef des champs.... Attention! voici ton père, fils dénaturé!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALIN, CÉCILE, PARLY.

VALIN, à Cécile.

Non, certainement, je ne souffrirai pas que tu te retires dans ta chambre. Tu as la migraine,... eh bien, je te prescris, pour régime, la présence de ton frère.

PARLY.

Puis-je espérer que la mienne sera comprise dans l'ordonnance?

VALIN, à Jules.

Croirais-tu que nous l'avons trouvée dans l'allée la plus sombre du jardin, se promenant rêveuse et solitaire... le jour de ton arrivée!... (A Cécile.) Tu rougirais bien de ta conduite si tu savais que, dans le même moment, pour accourir auprès de toi, ton frère me laissait là avec une vivacité, une brusquerie...

JULES.

Vous penseriez?...

VALIN.

Oh! je t'ai deviné. (Avec une peine concentrée.) Mais je ne m'en plains pas... ton affection du moins ne sort pas de la famille.

PARLY, à Cécile.

Vous aimez donc beaucoup la solitude, mademoiselle?

CÉCILE, à Parly.

Quelquefois, monsieur.

JULES, blessé, bas, à Édouard.

Tu l'entends; c'est pour moi.

CÉCILE, continuant.

Pas toujours.

JULES, à Édouard, avec jalousie.

Pas toujours!... c'est pour le commandant.

PARLY.

Tant mieux : je serai trop fier de ma femme pour souffrir qu'elle se cache aux yeux du monde.

VALIN.

Vous ferez bien, mon ami, et Cécile fera mieux encore de se laisser diriger par vos conseils.

PARLY, bas à Cécile.

Soyez tranquille... toutes vos volontés seront les miennes. (Cécile baisse les yeux; Parly continue à causer bas avec elle.)

JULES, bas, à Édouard, les yeux fixés sur elle.

Vois-tu comme elle rougit! quel air de satisfaction!...

VALIN.

Tout favorise votre union, mon cher Parly; car mon fils (Se tournant vers Jules comme pour l'interroger.) semble arriver exprès pour joindre son consentement au mien.

JULES, se contenant à peine.

Comment donc, enchanté!... (Bas, à Édouard.) Cette contrainte est au-dessus de mes forces.

ÉDOUARD, de même, à Jules.

Malheureux! que vas-tu faire!

JULES, de même, à Édouard.

Laisse-moi. (A Parly.) Commandant, votre bonheur est assuré... il est facile d'en juger par l'impression que vos paroles font sur le cœur... de mademoiselle...et il n'y a que son frère qui puisse n'en pas être jaloux... Quant à moi...

ÉDOUARD, passant entre Jules et Valin; bas, à Jules.

Si tu continues, je te fais passer pour fou.

VALIN, à part, étonné.

Quel ton singulier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, BENOIT.

(Benoît conduit Marguerite à son fauteuil et se retire aussitôt.)

MARGUERITE, à Valin, lui tendant des papiers.

Mon ami, voici tes lettres et ton journal.

VALIN, les prenant.

Ma tante, je suis à tes ordres.

MARGUERITE, continuant, pendant que Valin jette les yeux sur la première page du journal.

Le voisin, en me le remettant, m'a dit qu'il était très-intéressant aujourd'hui.

VALIN, toujours les yeux sur le journal.

Ah! ah! parbleu, j'en suis bien aise!... Je m'intéressais vivement à cette affaire.

PARLY.

De quoi s'agit-il?

VALIN.

Vous savez bien... ce duel sans témoins, à Marseille, dont il a été question il y a six semaines environ?...

PARLY.

Eh bien?

VALIN.

Eh bien, c'est arrangé; les poursuites ont cessé.

(Mouvement de Jules, d'Édouard et de Cécile.) Vous devez en savoir quelque chose, commandant?

PARLY, tirant un papier de sa poche.

Oui, je viens même de recevoir de nouvelles instructions qui m'engagent à redoubler de surveillance, attendu que l'affaire est beaucoup plus grave qu'on ne l'avait pensé d'abord. (Mouvement contraire de Jules, d'Édouard et de Cécile.)

VALIN, étonné.

En vérité!

PARLY.

On a découvert que le jeune homme avait un complice, avec lequel il s'est enfui nuitamment de Marseille... ce qui constitue le guet-apens.

JULES, avec indignation.

Quelle horreur!

PARLY.

Crime prévu par nos lois.

CÉCILE, à part, accablée par ce qu'elle vient d'entendre.

Il est donc vrai!... Et j'ai pu douter...

PARLY, continuant avec indifférence et remettant les instructions dans sa poche.

Ainsi, au lieu d'un, en voilà deux à arrêter.

ÉDOUARD, bas, à Jules, lui prenant la main.

Tu l'entends!... moi aussi...

JULES, de même.

Sois tranquille; tu es compromis, je me tairai.

VALIN.

Eh bien! j'en suis fâché; j'aimais mieux mon journal que vos instructions.

ÉDOUARD, qui pendant la phrase de Valin est passé auprès de Cécile, bas, à la jeune fille.

Vous avais-je trompée?... (Haut, à Parly, d'un air de simple curiosité.) Et avez-vous quelque donnée sur la direction qu'ont prise les prévenus?

PARLY.

Pas précisément; mais ils ne m'échapperont pas, j'ai la main assez heureuse.

JULES, indigné.

Mais vous traitez cela, monsieur, comme une partie de chasse!

VALIN.

C'est ce que j'allais dire.

JULES, de même.

Si j'ai bien entendu, il s'agit de duel?

PARLY, appuyant.

Sans témoins.

JULES.

Sans témoins, soit! Qu'est-ce que cela prouve? Que l'honneur même prescrivait le mystère aux deux adversaires!

CÉCILE, à part.

Il va se trahir!

MARGUERITE, à part.

Il est toujours mauvaise tête... Je parie qu'il s'est déjà battu.

PARLY.

C'est possible... Mais le complice?

JULES.

Le complice?... Qui vous dit qu'il y en eût un?

PARLY.

Qui?... Eh! parbleu, mes instructions.

JULES, avec ironie.

Ah! c'est juste, j'oubliais... Les instructions de ces messieurs, c'est toujours infaillible.

PARLY.

Vous plaidez cette cause, jeune homme, avec une chaleur... comme si elle vous intéressait personnellement. (A part.) Est-ce que le frère de ma future?... Allons donc!

ÉDOUARD, à part.

Imprudent! (Haut.) Vous connaissez les jeunes gens, commandant, ils sont tous comme cela... Dès qu'il s'agit de duel...

PARLY, achevant gaîment.

Ils se mettent à la place des deux champions, n'est-ce pas?... Mais pour traiter un sujet plus agréable et qui nous touche de plus près, (S'adressant à Jules.) j'espère, monsieur, que vous voudrez bien achever de me concilier, par votre approbation, les sentiments de mademoiselle.

JULES.

Excusez-moi, commandant; mais je ne me crois pas l'ascendant que vous me supposez sur le cœur de... (Il hésite.) de Cécile. Après un aussi long éloignement, je suis devenu presque un étranger pour elle.

VALIN.

Allons donc, tu fais injure à ta sœur : elle ne t'aime pas moins qu'autrefois.

CÉCILE, s'oubliant un instant.

Mon père a raison. (Se modérant.) Mes sentiments sont toujours les mêmes; et je ne croirai jamais pouvoir suivre de meilleurs conseils, dans cette circonstance surtout, que ceux qui me seront donnés par... (Elle hésite.) par Gustave.

ÉDOUARD, à part.

Va pour Gustave.

JULES, s'efforçant de se modérer.

Eh bien, commandant, puisqu'il m'est permis de m'expliquer...

MARGUERITE, à part.

Que va-t-il dire?

JULES.

J'avouerai franchement que l'état militaire me paraît offrir peu de garanties pour le bonheur conjugal. (Surprise de Valin et de Parly.)

VALIN.

Gustave!...

MARGUERITE, à part.

Cécile lui a déjà parlé.

VALIN, continuant.

Tu oublies qu'il s'agit d'un ami de ton père.

ÉDOUARD, avec intention.

Qu'est-ce que tu dis donc?... L'état militaire, mais c'est pour un ménage une source de félicités! La science du commandement suppose néces-

sairement, chez le mari, la vertu de l'obéissance...

PARLY, à Édouard.

Je suis sensible, monsieur, à la manière tout à fait aimable dont vous venez de vous exprimer. (Se tournant vers Jules.) Je n'apprécie pas moins la franchise de monsieur, malgré le chagrin et l'étonnement que ses paroles me font éprouver... (A part.) Voilà mes soupçons qui renaissent...

ÉDOUARD, à part.

Il est piqué.

PARLY, continuant.

Mais je dois laisser le reste de cette journée aux affections de famille... Je finirais par être importun.

VALIN.

Y pensez-vous, mon ami ; au point où nous en sommes!...

PARLY, saluant.

J'aurai l'honneur de vous revoir.

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Un moment, commandant; j'ai encore moins de titres que vous pour être indiscret, et je vais imiter votre exemple. Mais la solitude m'effraie, et si vous consentiez à choisir, pour le lieu de notre exil, la salle de billard, je serais fier de me mesurer avec vous. (A part.) Tâchons de gagner sa confiance en perdant la partie.

PARLY.

Volontiers, monsieur, si cela peut vous être agréable. (A part.) Je pourrai peut-être éclaircir mes doutes. (Haut.) Je suis à vos ordres.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Pendant que je vais réparer tes sottises, n'en commets pas de nouvelles. (Parly et Édouard sortent.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, JULES, VALIN, CÉCILE.

VALIN, sévèrement, à Jules.

Mon fils, si je n'ai pas insisté davantage pour retenir M. Parly, c'est que j'étais impatient de vous témoigner mon mécontentement et ma surprise. Tout à l'heure, en me promenant avec vous, je vous ai parlé de ce mariage, et l'indifférence avec laquelle j'ai cru que vous m'écoutiez ne m'avait pas préparé à une opposition aussi tranchante de votre part. Il me semble que mon expérience et mon affection doivent vous rassurer, et qu'il n'appartient pas à un fils...

MARGUERITE, l'interrompant avec intention.

Tu ne me liras donc pas le journal aujourd'hui, mon neveu? Ce serait la première fois...

VALIN, revenant à lui, et comprenant l'interruption de Marguerite.

Ah! oui, pardon... ma tante... j'oubliais... (A part.) Je lui sais gré de m'avoir interrompu... (Prenant affectueusement la main de Jules.) Nous reprendrons plus tard notre conversation. Je te laisse avec Cécile, mon ami; vous étiez si jeunes l'un et l'autre, elle surtout, lorsque vous avez été séparés, que c'est, pour ainsi dire, d'aujourd'hui seulement que vous êtes frère et sœur. Nous finirons par nous entendre aussi tous les deux; mais, auparavant, je suis bien aise que les témoignages d'affection de Cécile disposent ton cœur à mieux comprendre le mien.

MARGUERITE, se levant et cherchant la main de Jules.

Et moi, en qui tu avais tant de confiance, n'aurai-je pas aussi mon tour? (Bas.) Nous parlerons de ta bonne mère...

VALIN, offrant sa main à Marguerite.

Je suis à vous, ma tante.

MARGUERITE, bas, à Valin, en prenant son bras.

Sans moi, tu allais oublier que Gustave n'est plus un enfant... Ton jugement est sans doute fort bon... mais son avis peut aussi n'être pas mauvais, et s'il obtenait la majorité...

VALIN, étonné.

Comment?...

MARGUERITE, l'entraînant.

Allons lire la séance de la chambre, et tu verras que toutes les opinions peuvent se soutenir. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

JULES, CÉCILE.

CÉCILE, regardant Valin et Marguerite qui s'éloignent.

Enfin, ils sont partis!... (S'approchant de Jules.) Jules, votre ami m'a tout dit,... et le silence que j'ai gardé devant mon père vous prouve combien votre danger m'épouvante. La fuite est le seul moyen de salut qui vous reste. De grâce, éloignez-vous, et faites cesser une méprise dont il m'est si cruel d'être complice.

JULES, avec amertume.

Que je m'éloigne!... je conçois votre impatience, mademoiselle, et je vais la satisfaire; mais, auparavant, je désire vous consulter. On vantait tout à l'heure, devant moi, votre talent... veuillez jeter les yeux sur ce portrait, et me dire si l'air de candeur et de bonté qu'il respire vous semble bien reproduire les sentiments du modèle. (Il lui tend le portrait qu'il a déjà montré à Édouard.)

CÉCILE, avec la plus grande surprise.

Mon portrait!...

JULES.

Oui, votre portrait.

CÉCILE, de même.

Comment se trouve-t-il entre vos mains?

JULES.

Dites-moi plutôt comment il se trouvait entre les mains d'un autre?

CÉCILE.

Je ne l'ai donné qu'à mon frère.

JULES, stupéfait.

Votre frère!... votre frère!... Ah!...

CÉCILE, effrayée.

Mais vous ne m'avez pas répondu... Comment se trouve-t-il entre vos mains?

JULES, avec effroi.

Ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Grand Dieu! quel soupçon!... Ce duel... cette fuite précipitée... quel horrible mystère!

JULES.

Cécile, revenez à vous.

CÉCILE.

Pourtant cette lettre de ce matin... (Avec désespoir.) Non, ce n'était que pour prévenir nos alarmes; et peut-être que dans ce moment même...

JULES.

Vous vous trompez!

CÉCILE.

Laissez-moi!

JULES.

Rien n'est encore désespéré. Vous le reverrez.

CÉCILE.

Vous en convenez donc?

JULES.

Qu'ai-je fait?... affreuse jalousie! Cécile, de grâce...

CÉCILE.

Mon frère!... Et vous venez prendre sa place!... (Elle sort.)

JULES, suivant Cécile jusqu'à la coulisse.

Cécile!... Cécile!... (Apercevant Valin qui entre par le fond.) Grand Dieu! son père!... Comment supporter sa présence!...

SCÈNE VIII.

JULES, VALIN.

VALIN.

Eh bien, Gustave, qu'as-tu donc? Cécile ne t'aurait-elle pas témoigné toute l'amitié d'une sœur pour son frère?

JULES.

Pour son frère!... Oh! si; elle l'aime toujours.

VALIN.

C'est bien, très-bien, mon ami. (Soupirant.) Ainsi donc, si ton cœur éprouve encore quelque contrainte dans la maison paternelle, ce n'est pas ta sœur qui en est cause; c'est moi, moi seul, mon fils.

JULES.

Vous!... Ah! croyez bien plutôt, monsieur...

VALIN, l'interrompant avec douleur.

Monsieur... Toujours monsieur... J'ai des torts envers toi, mon fils. (Mouvement de Jules.) Je m'aperçois que tu ne les as pas plus oubliés que moi-même...

JULES, à part.

Et je ne puis le désabuser...

VALIN.

Tu parais souffrir... Tu crois peut-être que cet aveu m'est pénible... Au contraire, il me soulage... Quel sort trop de sévérité a préparé à ma vieillesse! Aujourd'hui, je te revois! Mais ta sœur va se séparer de moi, et sans ton amitié... (Jules ému se détourne.) Tu détournes les yeux... N'aurais-je plus de fils?

JULES, hors de lui.

De grâce... Ne m'accablez pas! (Allant se jeter à ses pieds.) Pardon! moi seul je suis coupable.

VALIN, le relevant avec transport.

Viens dans mes bras!...

BENOIT, accourant.

Monsieur!... monsieur!... Mademoiselle qui se trouve mal... Et madame votre tante qui va bientôt faire comme elle.

VALIN.

Ma fille!... Courons!... (A Jules.) Faut-il qu'un premier instant de bonheur soit troublé par de nouvelles inquiétudes! (Il sort.)

SCÈNE IX.

JULES, BENOIT.

JULES.

Cécile!... Cécile!... Malheureux que je suis!

BENOIT.

Comme il est agité!

JULES.

Benoit, tu l'as vue... Elle souffre?... Oh! oui, elle doit souffrir.

BENOIT.

Ma foi, je ne l'ai jamais vue dans cet état-là... Elle a commencé d'abord par une attaque de nerfs, ensuite des mots entrecoupés, des hélas! Enfin elle a parlé de son frère... Elle a dit qu'il était mort... Elle l'appelle Jules... La tête n'y est plus... Venez, venez, monsieur, votre présence la calmera...

JULES.

Tu as raison... Je veux la voir... conduis-moi. (Il s'arrête tout à coup.) Que vais-je faire? insensé!... J'oublie que ma présence au contraire... Benoît, retourne seul auprès d'elle, écoute, observe; et reviens me dire ce que je dois craindre ou espérer... Je t'attends.

BENOIT.

Mais, monsieur, puisqu'elle vous appelle, elle serait heureuse de vous voir.

JULES.

Oh! je craindrais...

BENOIT.

Au fait, c'est possible... La joie, c'est traître quelquefois... Moi, quand je ris, ça me fait mal. Ne vous impatientez pas, monsieur, je reviens dans l'instant.

SCÈNE X.

JULES, seul.

Celui que j'ai frappé était son frère... Son frère!... Et je reviens prendre sa place!... Et c'est moi qu'un vieillard abusé accable de sa tendresse. (Se retournant, et apercevant le portrait suspendu à droite.) Que vois-je! Son portrait!... Oui, c'est bien lui... Je ne me trompe pas... Son image est gravée là... Et désormais elle me poursuivra toujours.

SCÈNE XI.

JULES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Victoire!... Il voulait me faire parler... Je lui ai répondu par un coup de sept... Je l'ai mis dedans... Un commandant de gendarmerie! C'est le monde renversé. Pourvu qu'il n'aille pas prendre sa revanche. Croirais-tu que je l'ai amené à solliciter ma protection auprès de toi! Ah! ah! ah! nous lui faisons une peur!... Il n'a pas affaire à des ingrats... Nous éprouvons bien pour lui le même sentiment. Mais qu'as-tu donc?

JULES, les yeux fixés sur le portrait.

Regarde...

ÉDOUARD.

Eh bien! c'est un portrait de famille... une croûte.

JULES.

C'est le frère!

ÉDOUARD.

Ah! et tu crains que la ressemblance... C'est juste! il pourrait te dénoncer, surtout s'il est parlant.

JULES.

Tu ne me comprends pas : c'est le portrait de celui que j'ai ravi à leur tendresse.

ÉDOUARD.

Que dis-tu? Comment! ton adversaire...

JULES.

C'est le frère de Cécile!

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Son frère!... Ah! mon ami, que je te plains!

JULES, dans la dernière agitation.

Partons!... Partir?... En emportant la malédiction de toute une famille?... En abandonnant à son désespoir celle dont j'avais juré de faire le bonheur?... Non... je resterai... Je veux subir ma peine... Ils ont raison de me poursuivre... Je suis un meurtrier.

ÉDOUARD.

Silence! Jules, reviens à toi!

JULES.

Mes forces m'abandonnent; ma tête s'égare!

ÉDOUARD.

Viens prendre un peu de repos; et compte sur le dévouement de ton ami. (Ils sortent.)

SCÈNE XII.

GUSTAVE, BENOIT. On voit paraître à la grille un jeune homme qui sonne avec force.

GUSTAVE, sonnant.

Eh bien! est-ce qu'on est déjà couché ici.

BENOIT, accourant.

M. Gustave, mademoiselle votre sœur... Eh bien, où est-il donc?

GUSTAVE.

Par ici... Me voilà! (Benoît, étonné, s'arrête; la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE I.

CÉCILE, puis VALIN.

CÉCILE, devant une table, une plume à la main. Elle est pâle et souffrante.

Il faut donc y renoncer!

VALIN, à lui-même, entrant, et regardant Cécile qui écrit.

Elle paraît plus calme : approchons.

CÉCILE, à part.

Mon père! (Elle quitte la plume, et se lève.)

VALIN.

Eh bien, mon enfant, comment te trouves-tu ce matin?

CÉCILE.

Mieux, mon père.

VALIN.

Ton indisposition m'avait inquiété... A présent, j'en connais la cause.

CÉCILE, effrayée.

Comment! vous sauriez?...

VALIN.

Oui, ta tante m'a tout dit; et je lui en sais gré... Mais j'aurais préféré l'apprendre de la bouche de ma chère Cécile. (Il lui prend la main affectueusement.) Pouvais-tu craindre que ton bonheur ne fût pas le premier de mes vœux?...

CÉCILE, à part.

Il ne sait pas encore...

VALIN, continuant.

Si ton cœur n'est plus libre, si tu n'es pas maîtresse de tes sentiments, je renonce au droit de disposer de ta main.

CÉCILE, s'oubliant un moment.

Quoi! vous consentiriez?...

VALIN.

Je suis sûr que celui que tu as choisi mérite ton amour et ma confiance... Parle donc, mon enfant; tu n'as plus qu'à me le faire connaître.

CÉCILE, vivement.

Oh! non jamais... C'est impossible!

VALIN.

Impossible!... Et pourquoi? A-t-il cessé d'être digne de nous? Aurais-tu appris...

CÉCILE, de même.

Je vous en supplie, ne m'interrogez pas davantage. (Dans le dernier abattement.) Dans ce moment, je ne pourrais vous répondre... Qu'il vous suffise de savoir que j'accepte la main de M. Parly, et que c'est de lui seul à présent que j'attends ma tranquillité.

VALIN.

Ton émotion m'effraye, et ce que j'entends ne s'accorde pas avec ce que m'avait dit ta tante... Calme-toi, ma Cécile, ton état de souffrance ne te permet pas de prendre une détermination.

CÉCILE.

Je viens de vous la faire connaître, et je suis décidée.

VALIN.

N'importe! je ne regarde pas encore ta résolution comme irrévocable... Cependant, si tu persistes, j'espère que l'avenir te dédommagera. Si tu avais vu le chagrin de ce pauvre Parly, quand il est venu tout à l'heure me proposer de me rendre ma parole... Mais je ne veux pas t'influencer... Adieu, mon enfant, confie toujours tes secrets à ton père. (Il l'embrasse et sort.)

CÉCILE, seule.

Que je souffre!... Jules! Était-ce là le bonheur que vous me promettiez!

SCÈNE II.

CÉCILE, BENOIT.

BENOIT, entrant, sur la pointe des pieds.

Elle est seule... Tant mieux... (Il s'approche avec précaution et se heurte contre une chaise.)

CÉCILE, se retournant au bruit qu'il fait.

Ah! c'est toi, Benoît! Que me veux-tu?

BENOIT.

Je venais savoir de vos nouvelles.

CÉCILE.

Je te remercie; cela va mieux.

BENOIT.

Que je suis content!... Alors il ne vous faut plus que quelques distractions agréables... Dites donc, mademoiselle, j'ai quelque chose à vous raconter... Avez-vous entendu du bruit, hier soir?

CÉCILE, l'écoutant à peine.

Non.

BENOIT.

On a cependant fait un fameux carillon... Au fait, je ne m'étonne pas que vous n'ayez rien entendu... Vous étiez si malade!... Mais c'est M. Valin... Il n'a rien entendu non plus, car il ne m'en a pas parlé, et je ne lui en ai pas ouvert la bouche. Il m'aurait encore dit que j'étais une commère... Et cependant l'aventure est joliment drôle... Imaginez-vous que je revenais rendre compte à votre frère de l'état dans lequel vous vous trouviez... Je l'avais laissé aussi malade que vous; il vous aime tant!... J'accours... plus personne. Je l'appelle : M. Gustave!... Ne voilà-t-il pas une grosse voix qui me répond en dehors de la grille : Par ici, me voilà... c'est moi. — Qui, vous? — Gustave Valin, le fils de la maison...

CÉCILE.

Gustave Valin!... Que dis-tu?... Gustave! mon frère! Est-il possible?

BENOIT, à part.

Allons! la voilà qui bat encore la campagne.

CÉCILE.

Insensée!... j'oublie...

BENOIT.

Comme j'étais bien sûr que ça ne pouvait pas être votre frère, attendu que vous n'en avez jamais eu qu'un, j'ai deviné tout de suite que c'était peut-être l'homme que poursuivent les gendarmes. Alors je lui dis : Vous venez de Marseille. — Justement, qu'il me répond.

CÉCILE, dans la plus grande agitation.

De Marseille!

BENOIT, continuant.

Vous vous êtes battu, en duel, sans témoins?... Il convient de tout. Et quand j'ajoute qu'il a tué son adversaire, il m'appelle imbécile et me dit qu'il m'assommera si je ne lui ouvre pas.

CÉCILE, de même.

Eh bien! qu'as-tu fait?

BENOIT.

Je ne lui ai pas ouvert.

CÉCILE.

Mais enfin, qu'est-il devenu?

BENOIT.

Ma foi, je lui ai indiqué l'auberge du *Cheval blanc*, sur la place; ça l'a décidé tout de suite. Il paraît que l'appétit était plus pressé chez lui que le sentiment. D'ailleurs, lorsqu'on a une affaire comme la sienne sur les bras, tant qu'on n'est pas où on devrait être, on est bien partout où on est.

CÉCILE.

Conduis-moi... je veux le voir... Ah! si c'était lui! Mon cœur ose à peine croire à tant de bonheur!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Cette fois, la grille était ouverte. (Apercevant Benoit.) Ah! c'est toi, imbécile!

BENOIT.

Ah! mon Dieu! le voilà encore!

GUSTAVE.

C'est ainsi que tu laisses l'amour filial à la porte?

CÉCILE, à Benoit.

Quel est ce monsieur?

BENOIT.

Eh parbleu! votre frère d'hier soir.

CÉCILE.

Quoi! c'est lui!... Gustave!...

GUSTAVE.

Mademoiselle... Quelle ressemblance!... Oui,

je ne me trompe pas... Le portrait était fidèle... Ma sœur!... (Ils s'embrassent.)

CÉCILE.

Ah! que je suis heureuse!...

BENOIT, stupéfait.

Comment!... Il l'embrasse!... (Appelant.) Gendarmes!... Pauvre jeune fille!... Ah! c'est trop fort! (Se mettant entre eux deux.) Monsieur, je ne souffrirai pas... Abuser ainsi de l'hospitalité .. qu'on vous refuse. C'est scandaleux!

GUSTAVE, regardant froidement Benoît.

Ah çà! c'est donc la continuation de la même plaisanterie?

CÉCILE.

Laisse-nous, Benoît.

GUSTAVE.

Benoît!... Ce petit nigaud que j'ai si souvent... (Il fait le geste de battre.) Ah! je ne m'étonne plus... Allons, va-t'en, si tu ne veux pas que je continue aussi mes plaisanteries d'autrefois.

BENOIT.

Est-il malin!... Il veut absolument que je le reconnaisse... Qu'il compte là-dessus.

GUSTAVE, s'avançant vers lui.

Eh bien! sortiras-tu?

BENOIT, reculant.

C'est ça: il prend sa revanche... Je l'ai empêché d'entrer, et il me fait sortir... Patience!... Nous verrons lequel des deux restera le dernier... (D'un ton goguenard.) Sans adieu, monsieur Gustave; au revoir, monsieur Gustave Valin; je vous demande bien pardon si, hier soir, je vous ai laissé dehors; mais j'espère réparer aujourd'hui... (A part.) En te faisant mettre dedans. (Il sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE.

Enfin, nous voilà seuls!... Combien je suis touché de votre... (Se reprenant.) de ton accueil, ma chère Cécile!

CÉCILE.

Ah! vous ne savez pas tout le bien que me fait votre présence!...

GUSTAVE.

Bonne petite sœur!... (Regardant autour de lui.) Oui, je me reconnais... Tout est bien à la même place qu'autrefois... (Jetant les yeux sur le portrait.) Jusqu'au portrait de mon père, brillant de jeunesse et de santé... Quand j'avais fait quelque sottise, je me rappelle que ma mère n'avait qu'à me le montrer du doigt pour me faire rentrer dans le devoir... Et notre tante Marguerite, toujours aussi bonne, mais un peu plus vieille... Et toi, Cécile, comme tu es embellie! quelle émotion j'éprouve en te revoyant!

CÉCILE.

Et moi aussi, j'avais besoin de vous revoir pour croire encore au bonheur.

GUSTAVE.

A peine, pourtant, si tu me connais!

CÉCILE.

Tout à l'heure encore, en pensant à vous, je pleurais de chagrin; à présent, c'est de joie.

GUSTAVE.

Comment! Et pourquoi ce chagrin?

CÉCILE.

Je croyais que vous étiez mort.

GUSTAVE.

Mort!... Je n'ai jamais eu cette prétention-là.

CÉCILE.

Mais ce duel à Marseille?

GUSTAVE, étonné.

Ce duel?... (A part.) Elle aussi!... Tout le monde ici connaît mon aventure... Comment est-il possible?... (Haut.) Puisque tu le sais, j'en conviens. Il est inutile de t'expliquer les motifs...

CÉCILE.

Je les connais... Mon portrait seul...

GUSTAVE.

Eh quoi! tu sais aussi ce qui ne s'est passé qu'entre mon adversaire et moi? (Gaîment.) Tu n'y étais pourtant qu'en peinture... Mon père alors doit être au désespoir, et je cours lui prouver...

CÉCILE, vivement.

Arrêtez! depuis hier, il croit vous avoir embrassé.

GUSTAVE.

Hier... Mais il me semble cependant que je suis resté à la porte... Serait-il venu à l'auberge pendant mon sommeil?

CÉCILE.

Non, mon frère... Mais avant de vous apprendre... j'ai besoin d'implorer votre générosité.

GUSTAVE.

Ma générosité!... Que veux-tu dire?... Est-ce que par hasard tu pourrais m'expliquer un mystère que je n'ai jamais pu comprendre? Comment ton portrait, entre mes mains, a-t-il pu devenir un sujet de querelle? (Lui prenant la main avec affection.) Cécile, réponds sans crainte... Ouvre-moi ton cœur... Connais-tu mon adversaire?

CÉCILE, dans le plus grand embarras.

Oui.

GUSTAVE.

Oui?... Eh bien! je m'en étais douté... Et vous allez voir que c'est par amour pour la sœur...

CÉCILE.

N'achevez pas... Cette idée me fait frémir...

GUSTAVE, cherchant à se rappeler.

Cependant il me semble que mon père m'avait fait part d'un projet de mariage entre toi et le fils d'un ancien ami... le commandant Parly. . Et cet amour ne s'accorde guère...

CÉCILE.

C'est en Provence, chez la cousine de mon père, que j'ai connu M. Jules Derfeuil.

GUSTAVE.

Jules Derfeuil... Précisément.

CÉCILE.

L'estime dont il jouissait auprès d'elle, le bien qu'elle m'en disait, son amour si respectueux, ses égards si délicats, si tendres...

GUSTAVE.

Ne pouvaient pas te trouver insensible... C'est trop naturel.

CÉCILE.

Je vous l'avouerai, je n'ai pu me défendre... Et je croyais pouvoir l'aimer toujours.

GUSTAVE.

Eh bien! qu'est-ce qui t'en empêche? Ce n'est pas l'idée qu'il t'est infidèle, car je te garantis qu'il t'aime furieusement. Que ce ne soit pas non plus sa conduite envers moi : elle a été celle d'un loyal adversaire. J'ai bien quelque chose à me reprocher, moi! ce diable de vin de Champagne... D'ailleurs, je ne peux pas faire un crime à M. Derfeuil de ma maladresse... Je t'avoue pourtant que tout à l'heure encore j'étais assez injuste pour lui en vouloir un peu; mais depuis que tu m'as appris le motif de la querelle, je conçois le sentiment qui a causé sa méprise, et je ne vois plus sa faute, en voyant son excuse.

CÉCILE.

Eh quoi! vous pourriez oublier?...

GUSTAVE, gaîment.

Oublier?... Je ne puis guère te le promettre... (Mettant la main sur sa poitrine.) C'est gravé là. Mais tu m'avais vengé d'avance; et je lui pardonne, en songeant que la blessure que tu lui as faite durera plus longtemps que la mienne.

CÉCILE.

Tant de générosité...

GUSTAVE.

Ne parle que de ma tendresse pour toi. Il y va de ton bonheur; je suis prêt à lui tendre les bras, et, s'il le faut même, j'irai au-devant de lui... à Paris, à Marseille, n'importe... Tu dois avoir de ses nouvelles? Où est-il?

CÉCILE, baissant les yeux.

Ici.

GUSTAVE.

Ici?...

CÉCILE.

Dans la maison.

GUSTAVE.

Dans la maison?... Tant mieux! les choses sont alors plus avancées que je ne croyais. Cela prouve que mon père consent.

CÉCILE.

Il ne sait rien.

GUSTAVE.

Comment?

CÉCILE.

C'est sous votre nom que, depuis hier seulement...

GUSTAVE.

Sous mon nom! Il aurait osé!... (A part.) Quel est son projet? ses intentions seraient-elles coupables?... Et l'honneur de ma famille... Oh! alors, il aurait ma vie, ou j'aurais la sienne!

CÉCILE, tremblante.

Comme il paraît en colère!...

GUSTAVE, avec un calme affecté.

Ne cherche pas à m'abuser, Cécile; tu as donc approuvé cette ruse?

CÉCILE, vivement.

Non, mon frère.

GUSTAVE.

Cependant, elle a réussi... Et un seul mot de toi...

CÉCILE.

L'aurait perdu. Il courait les plus grands dangers : errant, poursuivi, c'est dans notre maison qu'il est venu chercher un asile.

GUSTAVE.

Un asile!... (A part.) En effet, pendant ma maladie, j'ai appris que mon adversaire était accusé d'un crime odieux... J'ai même écrit à ce sujet... Eh! mais, Benoît a refusé de m'ouvrir... Ses questions, son conseil de m'aller faire pendre ailleurs, et ses menaces en se retirant... Plus de doute, il me prend pour mon adversaire : il est allé me dénoncer.

CÉCILE, après avoir observé Gustave et cherchant à l'attendrir.

Ne lui en veuillez pas; M. Derfeuil est bien à plaindre... Si vous aviez vu ses remords! J'entends du bruit... Si c'était lui!... De grâce... (Gustave lui fait signe de se calmer et remonte le théâtre.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, entrant précipitamment; il court vers Cécile, sans apercevoir Gustave.

Mademoiselle! mademoiselle! tout est perdu. Jules vient d'entrer dans le cabinet de M. votre père pour tout lui déclarer.

CÉCILE.

Grand Dieu!

ÉDOUARD.

Mes prières, mes représentations, rien n'a pu l'en empêcher. La délicatesse, les remords l'ont emporté. Il ne peut se pardonner sa conduite, et, malgré notre commun danger, il n'a pas voulu plus longtemps tromper M. Valin.

GUSTAVE, à part.

Bien, très-bien! (Cécile regarde son frère, qui lui fait signe de ne pas faire remarquer sa présence.)

ÉDOUARD.

Cependant il me reste encore un peu d'espoir... Quand j'ai vu qu'il était bien résolu à dire qui il était, je lui ai prudemment enlevé les moyens de le prouver. (Tirant de sa poche les papiers de Jules.) Voici ses papiers. (Gustave, qui s'est approché insen-

siblement, arrache froidement les papiers des mains d'Édouard. — Stupéfaction de celui-ci.)

ÉDOUARD, à Cécile.

Quel est ce monsieur?

GUSTAVE, bas, à Cécile.

Ne me fais pas connaître.

ÉDOUARD, à Gustave.

Mais enfin, monsieur, de quel droit?...

GUSTAVE.

Silence!

ÉDOUARD, à part.

Silence!... Ce ton d'autorité...

GUSTAVE, prenant Cécile à l'écart.

Cours auprès de mon père; tâche de le rassurer sans lui annoncer encore ma présence. Dis-lui qu'il embrassera bientôt son fils. (Mouvement d'hésitation de Cécile; Gustave l'entraîne du côté de la porte. Elle sort.)

ÉDOUARD, les examinant dans le plus grand étonnement.

C'est singulier! ils sont d'intelligence... Eh bien! elle s'éloigne, et sans rien me dire; elle me laisse seul avec lui; si c'était un gendarme déguisé!... N'importe, montrons de la dignité!

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Je ne suis point habitué, monsieur, à une pareille brusquerie... Il est possible, au reste, que la politesse et les égards ne soient pas dans vos attributions...

GUSTAVE.

Je vous dois, en effet, des excuses, monsieur; je m'y suis pris un peu vivement; mais il est des circonstances où, pour réussir, il faut à la fois de la promptitude, du mystère et des preuves écrites... Plus tard, vous saurez tout.

ÉDOUARD, à part.

Des paroles doucereuses d'abord, et bientôt, sans doute, un interrogatoire. C'est un juge d'instruction, à moins que ce ne soit un procureur du roi. (Apercevant Parly qui entre avec Benoît.) Précisément. (Montrant Gustave.) La justice, d'abord, et maintenant la force; accompagnement obligé.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PARLY, BENOIT.

BENOIT, dans le fond, bas à Parly, en lui montrant Gustave.

Tenez, le voici.

GUSTAVE, à part.

Benoît, et sans doute M. Parly... je m'y attendais.

PARLY.

Pardon de vous déranger, messieurs. (S'approchant de Gustave.) J'aurais, monsieur, quelques mots à vous dire en particulier.

GUSTAVE, suivant Parly à l'écart.

Parlez, monsieur.

PARLY, bas.

Je crains d'être obligé d'exercer ici, contre vous, un ministère de rigueur...

GUSTAVE, à part.

Nous y voici... attention.

PARLY, à part.

Il est embarrassé; c'est lui.

ÉDOUARD, à part.

Ils se concertent, je suis pris. (Apercevant Benoît qui lui fait des signes.) Qu'est-ce qu'il a donc, ce nigaud-là? Je crois qu'il se moque de moi.

PARLY, toujours bas à Gustave.

D'après les renseignements qui me sont parvenus, vous revenez...

GUSTAVE, répondant tout haut.

De Marseille.

ÉDOUARD, tremblant, à part.

Marseille! C'est bien cela. Ils préparent notre acte d'accusation.

PARLY.

Et pendant le peu de jours que vous y êtes resté, vous y avez eu...

GUSTAVE, haut.

Une affaire d'honneur.

ÉDOUARD, à part.

Une affaire d'honneur!... plus de doute, ils en sont au délit. (Regardant du côté de la porte.) Et ce maudit Benoît qui est toujours devant la porte!

PARLY, toujours bas.

Vos réponses n'attendent pas la fin de mes questions; je vous remercie, monsieur, de m'épargner ainsi la moitié du chemin... Jamais prévenu ne fut...

GUSTAVE, gaîment.

Plus prévenant, n'est-il pas vrai, commandant?...

PARLY, riant en voyant rire Gustave.

Pardon, monsieur, mais, malgré moi, votre gaîté...

BENOIT.

Tiens, les voilà qui rient à présent!

ÉDOUARD, à part.

Quelle inconvenance et quel endurcissement, devant leur victime!...

PARLY.

Je ne m'attendais pas à vous trouver si philosophe.

BENOIT, à part.

Philosophe! diable! Il paraît que son affaire est plus mauvaise que je ne pensais. (Haut, courant après Édouard qui se dirige vers la porte.) Ne vous en allez pas, le commandant va avoir besoin de vous.

ÉDOUARD.

Et lui aussi... il plaisante, le maraud!

GUSTAVE, à Parly.

Permettez-moi une question dans l'intérêt de la défense. Si l'adversaire de l'accusé était, par hasard, en parfaite santé?

PARLY.

Cela me serait parfaitement égal.

GUSTAVE.

Merci bien!

PARLY.

Le résultat du crime ne change rien à la culpabilité.

ÉDOUARD, à part.

Allons, il n'admet pas même les circonstances atténuantes.

GUSTAVE, à part.

C'est bien cela... La Cour d'assises en perspective. Il n'y a plus à balancer; continuons mon personnage. (Haut.) S'il en est ainsi, finissons-en, commandant; remplissez votre mandat.

ÉDOUARD, à part.

C'en est donc fait. J'ai vécu pour la liberté. (Gustave s'est approché d'Édouard et lui parle à l'oreille.)

PARLY, sur le devant de la scène.

Je n'ai jamais vu personne se laisser arrêter avec plus de grâce. Ce jeune homme est aussi tranquille que s'il s'agissait d'un autre.

ÉDOUARD, qui a écouté Gustave avec attention, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc? que je prévienne Jules de fuir?... que son adversaire n'est pas mort?... Ma foi, je n'y suis plus.

PARLY.

Puisque nous sommes convenus de tout, il ne me reste plus qu'à remplir une petite formalité avant d'emmener M. Jules Derfeuil. (Il va pour écrire.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULES.

JULES, qui a entendu les derniers mots, déposant un petit porte-manteau.

Me voilà, commandant. (Étonnement général.)

GUSTAVE, à part.

Quel contre-temps!

JULES.

Je vois que M. Valin vous a fait part de ma déclaration. Je suis prêt à vous suivre.

ÉDOUARD, à part, faisant des signes de mécontentement à Jules.

Le maladroit!

PARLY, à Jules et jetant sa plume.

Comment, monsieur?... Je ne comprends pas.

GUSTAVE, se plaçant entre Jules et Parly.

Je vais tout vous expliquer.

JULES, reconnaissant Gustave.

Eh! quoi!... je vous revois encore? (Il examine Gustave.)

ÉDOUARD, à part, avec surprise.

Il le reconnait!

GUSTAVE, bas, à Parly.

Il craignait que vous ne m'eussiez déjà emmené.

JULES, à Gustave.

Ah! monsieur! (Il se précipite vers Gustave, lui prend la main, et va pour fléchir le genou; mais Gustave l'en empêche et le presse dans ses bras.)

BENOIT, à part.

Qu'est-ce qu'ils font donc?

ÉDOUARD, à part.

Ils s'embrassent! Quel soupçon!

GUSTAVE, bas, à Jules.

Tout est oublié, silence! (Bas, à Parly.) Croiriez-vous, commandant, que voici la troisième fois qu'il veut se dévouer pour moi?... (Il va prendre la main de Jules.) Ce cher ami! (Il lui fait de nouveau signe de se taire.)

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Est-ce que par hasard ce serait...

JULES, avec joie.

Mon adversaire lui-même, quel bonheur!

ÉDOUARD, à part.

Je devine. C'est par générosité! L'aimable jeune homme! et moi qui le prenais pour un procureur du roi.

PARLY, à Jules.

J'admire, monsieur, votre dévouement...

JULES.

Que parlez-vous de dévouement?

PARLY, continuant.

Mais il est trop tard, M. Jules Derfeuil vient de tout avouer.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Tais-toi!

JULES.

Jules Derfeuil! Eh bien! sans doute, c'est moi.

GUSTAVE, bas, à Jules.

Vous vous perdez.

PARLY, montrant Gustave en souriant.

Alors, voilà donc M. Gustave Valin?

JULES, sérieusement.

Précisément, c'est lui. (Tout le monde éclate de rire, excepté Jules.)

BENOIT, bas, à Édouard.

Il ne se souvient plus de son nom; c'est peut-être sa fièvre jaune qui lui reprend.

PARLY.

Je vous le répète, monsieur a tout déclaré, il est inutile d'insister davantage.

GUSTAVE.

Allons, commandant, partons.

JULES.

Un moment. (A Gustave.) Monsieur, après ma conduite envers vous, j'admire votre générosité; et vous m'en voyez pénétré. Mais plus j'en suis reconnaissant, plus je tiens à m'en rendre digne en n'acceptant pas le secours que vous m'offrez. (A Parly.) Commandant, j'affirme sur l'honneur que je suis Jules Derfeuil, la personne que vous cherchez. (Mouvement de Parly.)

ÉDOUARD.

Quel entêtement!

BENOIT, à part.

Pauvre jeune homme! il me fait l'effet d'un fou... que je serais fâché d'être comme ça!

PARLY, à Jules.

Il ne fallait rien moins qu'un pareil serment pour m'inspirer des doutes...

ÉDOUARD, vivement.

Eh bien! commandant, dans le doute abstiens-toi, dit le sage.

PARLY.

Dans le doute, empare-toi, disent mes instructions. Et comme aucun de ces messieurs ne m'a donné de preuves...

JULES.

Ah! des preuves... C'est juste. (Il fouille dans ses poches.)

ÉDOUARD, à part.

Ses papiers... Oui, cherche.

JULES, cherchant toujours.

Puisqu'il vous en faut... des preuves...

GUSTAVE, donnant froidement à Parly les papiers de Jules.

En voici.

ÉDOUARD, à Jules, avec ironie.

Eh bien! tu ne trouves pas?

JULES, cherchant toujours.

C'est singulier! que sont devenus mes papiers?...

GUSTAVE, bas, à Jules, et très-rapidement.

Vous aimez ma sœur, j'en sais quelque chose; vous êtes un galant homme, vous la rendrez heureuse, mariez-vous; mais pour s'enchaîner, il faut être libre; allez-vous-en.

PARLY, lisant les papiers.

Jules Derfeuil! J'en étais sûr! (Il se met à écrire pendant la fin de la scène.)

JULES, stupéfait.

Jules Derfeuil!!!

ÉDOUARD, à Jules.

Eh! oui, entêté! Je t'expliquerai tout.

GUSTAVE, bas, à Edouard.

Allez tout préparer pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Avec enthousiasme. (A part.) O liberté, tu l'as échappé belle! (Haut.) Viens, Benoît.

BENOIT, à part.

Je savais bien que c'était lui. (Il sort avec Édouard.)

JULES, bas et rapidement, à Gustave.

Vous voulez donc suivre le commandant à ma place? Je n'y consentirai jamais.

GUSTAVE, gaiment.

Je n'ai pas besoin de votre consentement. M'avez-vous demandé le mien pour prendre mon nom? Chacun son tour.

SCÈNE IX.

PARLY, GUSTAVE, JULES, MARGUERITE.

MARGUERITE, très-agitée.

Que se passe-t-il donc ici depuis une demi-heure?

GUSTAVE, à part.

Je ne me trompe pas. C'est ma tante Marguerite... Si elle allait me reconnaître!

MARGUERITE.

On me laisse seule, il y a quelque chose d'extraordinaire... Gustave, es-tu là?

PARLY, qui s'est levé pour aller au-devant de Marguerite.

Oui, madame, de ce côté,... donnez-moi votre bras, je vais vous conduire auprès de lui. (Il se dirige vers Jules.)

GUSTAVE, à part.

O ciel! sa vue se serait-elle affaiblie à ce point? Je meurs d'envie de l'embrasser.

PARLY, à Marguerite.

Vous y voici.

JULES.

Je suis fâché de la peine que monsieur vous a fait prendre.

MARGUERITE, prenant la main de Jules.

Ah! oui... te voilà... Explique-moi donc...

JULES.

Excusez-moi, madame, mais je ne dois pas vous laisser plus longtemps dans l'erreur; je ne suis pas Gustave.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

PARLY, à part.

Il n'en démordra pas...

JULES, à Marguerite.

Mais rassurez-vous, il est ici, dans cette chambre, et s'approche déjà pour vous presser dans ses bras.

GUSTAVE, qui s'est approché, s'arrête tout à coup.

Je ne croyais pas mon rôle si difficile!...

MARGUERITE.

Comment! Il se pourrait!...

JULES.

A votre gauche... Étendez un peu la main. (Marguerite rencontre la main de Gustave.)

GUSTAVE, faiblement et avec émotion.

Ne le croyez pas; monsieur plaisante.

MARGUERITE.

Qui a parlé? Vous feriez-vous un jeu de mon infirmité?... Oh! non, cela n'est pas possible. (Montrant Jules, à part.) Sa froideur, cette voix qui vient de réveiller mon cœur...

SCÈNE X.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT.

Une lettre pour M. Gustave. (Mouvement de Gustave.)

PARLY.

Donne. (Il prend la lettre et la présente à Jules.)

JULES, refusant, malgré les signes de Gustave.

Elle n'est point à mon adresse.

GUSTAVE, vivement.

Ni à la mienne.

PARLY, gardant la lettre.

Je m'attendais à cette réponse.

MARGUERITE.

Plus de Gustave, et deux étrangers! Oh! non, je sens là qu'il y en a un...

PARLY, remettant la lettre à Benoit.

Puisque personne (montrant Jules et Gustave) ne veut la recevoir, porte-la à M. Valin.

BENOIT, en s'en allant.

Allons, il veut toujours aller en prison. Fi! l'esclave!

SCÈNE XI.

Les Mêmes, excepté BENOIT.

PARLY, prenant les papiers sur la table, à Gustave.

Je suis aux ordres de mon prisonnier...

JULES, vivement.

Je ne souffrirai pas...

MARGUERITE.

Arrêtez... Messieurs, approchez-vous tous les deux... Vous aussi, monsieur Parly. Écoutez : je suis chargée d'un devoir que mon cœur a juré de remplir fidèlement. Voici l'instant de m'en acquitter, et pour cela il faut que je m'adresse à Gustave. (Leur pressant la main à tous deux.) Il s'agit de sa mère...

GUSTAVE, à part.

Ma mère!

MARGUERITE.

De son dernier vœu. (Elle quitte leur main pour tirer un papier de son sein. Elle le présente à Jules, qui ne le prend pas et s'éloigne; elle cherche de la main et ne sent personne. A part.) Il s'est éloigné. (Elle présente le papier de l'autre côté à Gustave, qui le saisit avec entraînement. A part.) Il n'a pas même hésité.

GUSTAVE, lisant.

« Au moment de me séparer de mes enfants, « leur avenir occupe toutes mes pensées. Mon fils, « loin de ton pays, de ta famille, tu as su te pro- « curer un sort brillant, honorable. Cette idée a « pu seule donner à ta mère le courage de sup- « porter ton absence... Mais ta sœur... Si jeune « encore, que deviendra-t-elle quand je ne serai « plus? Ton père aussi veut son bonheur; mais « je crains qu'il ne se trompe sur les moyens de « l'assurer. Sois l'ami de Cécile, son guide, son « appui ; et si jamais on voulait disposer de sa main « sans consulter son cœur... Mais je n'ai plus la « force... La douleur... Ce n'est rien, mon fils... « demain j'achèverai... » Demain!!! (Entraîné.) Ma mère! ma bonne mère! oui, tes volontés seront accomplies. Mon cœur les avait devinées.

MARGUERITE.

Gustave, j'étais bien sûre que tu te trahirais!

GUSTAVE.

Ma bonne tante! (Il la presse dans ses bras.)

MARGUERITE, presque suffoquée.

Ah! pour le coup, je le reconnais; il m'a presque étouffée. (Appelant.) Monsieur Valin! Cécile! Cécile!

GUSTAVE.

Je cours au-devant d'eux. Jules, commandant, je suis à vous. (Il sort.)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PARLY, JULES.

MARGUERITE.

Jules! Quoi ! monsieur, vous seriez... Et Cécile qui ne m'en avait rien dit.

PARLY.

Cécile!

MARGUERITE.

Je comprends à présent. (Imitant la voix de Cécile.) « Mais s'il ne m'avait point oubliée, s'il se pré- « sentait ici avec les idées de bonheur que tu veux « me faire perdre... » On a beau dire que tout change, je vois bien que l'amour est toujours le même qu'autrefois.

JULES.

Vous ne doutez plus à présent, commandant, que je sois bien la personne que vous cherchiez.

PARLY.

Non, monsieur, et je commence à croire que vous êtes aussi celle que je ne cherchais pas.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, VALIN, GUSTAVE, CÉCILE.

VALIN, entre ses deux enfants.

Mon cher fils!... mes enfants! Mon cœur suffit à peine à tant d'émotions. Monsieur Derfeuil, vous appartenez à une famille honorable, je connais vos sentiments, et pour n'avoir plus à rougir de vous avoir pris pour mon fils, je consens à ce que mon erreur devienne une réalité.

CÉCILE.

Mon bon père!...

JULES, baisant la main de Cécile.

Qu'entends-je! Quoi! monsieur, vous seriez assez indulgent...

VALIN.

Non, mais je suis assez heureux pour pardonner.

GUSTAVE, à Parly.

Il vous reste, commandant, un dernier consentement à accorder. Vous êtes en ce moment le tuteur de monsieur, il ne peut disposer de sa personne sans votre aveu. (Lui donnant une lettre.) Lisez, et voyez si ce certificat de bonne conduite vous permet d'émanciper votre pupille. (Parly prend la lettre et lit.)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ÉDOUARD, BENOIT.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Tout est disposé pour notre fuite, tâche de t'esquiver.

BENOIT, bas, à Parly.

Commandant, on veut faire échapper votre prisonnier; je viens de préparer les chevaux.

PARLY, à Jules.

Soyez libre, monsieur, j'attendrai les nouveaux ordres annoncés par le ministre.

ÉDOUARD.

Libre!... Jules!

BENOIT, stupéfait.

Ah! mon Dieu! j'ai fait quelque bêtise; c'est impossible autrement.

JULES, à Valin.

Mon ami vient réclamer sa part dans votre indulgence.

VALIN.

Amnistie générale.

ÉDOUARD, bas, à Jules.

Décidément, pour qui te prend-on à présent?

JULES, haut.

Toujours pour le fils de la maison et l'heureux époux de Cécile.

ÉDOUARD, à Parly.

Eh bien! et vous, commandant?

PARLY.

J'ai donné ma démission.

ÉDOUARD, à part.

Je comprends; style ministériel... révoqué.

MARGUERITE, à Parly.

Vous voyez bien que, pour reconnaître le véritable Gustave, il fallait s'adresser à moi.

GUSTAVE, remettant à Jules ses papiers.

A propos, vous avez besoin de vos papiers pour le mariage.

JULES.

Je vais donc vous devoir tout mon bonheur, vous que j'ai tant offensé.

GUSTAVE.

C'est une vengeance comme une autre.

FIN DU FRÈRE ET L'AMANT.

LA MAITRESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE MADAME,
LE 6 MAI 1829

EN COLLABORATION AVEC MERVILLE ET H. LEROUX

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. SURVAL, banquier, 50 ans.	MM. Dormeuil.
RAIMBERT, colonel du génie, 45 ans.	Firmin.
ERNEST, fils de Surval, 20 ans.	Paul.
POLIVEAU, ami d'Ernest.	Numa.
AUDIBRAY, notaire.	Brienne.
MADAME DE TERCY, 45 ans.	Mmes Julienne.
HENRIETTE, sa fille, 18 ans.	Dormeuil.
MADAME DARBEL, 20 ans.	Mlles Léontine Fay.
MARIE, femme de chambre de madame Darbel.	Béranger.

Parents, Amis des familles Surval et de Tercy. — Amis et Amies de madame Darbel. — Un Domestique de madame Darbel. — Un Domestique de M. Surval.

La scène est à Paris. — Le premier acte se passe chez madame Darbel; le deuxième chez M. Surval.

LA MAITRESSE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un boudoir chez madame Darbel. — Porte au fond. — Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Darbel. — La porte à gauche, celle de la bibliothèque. — Un bonheur du jour, à droite. — Une psyché à gauche.

SCÈNE I.

MARIE, seule.

Allons, tout est préparé pour la toilette de madame... Quel dommage qu'une si bonne maîtresse... Cette lettre de Julien m'inquiète; ce qu'il m'écrit est-il possible?... (Elle lit.) « Je n'ai pas été vous « voir depuis trois jours, mam'zelle Marie, parce « que je suis toujours occupé chez ce banquier de la « rue d'Artois, qui marie son fils. Si vous saviez « ce que j'ai entendu dire sur le compte de votre « maitresse, madame Darbel!... Figurez-vous que « j'étais à poser les draperies d'un salon : j'entends « dans la pièce à coté le père qui disait à son fils : « Maintenant, je sais ce qu'elle est, votre madame « Darbel... Vous la disiez veuve, elle n'a jamais « été mariée. — Il est certain, mam'zelle, que « quand on n'a jamais été mariée, il est difficile « qu'on soit veuve. Mais, moi qui vous épouse, « parce que vous êtes une honnête fille, et que « vous avez tout ce qu'il faut pour faire une bonne « et jolie tapissière, vous sentez bien que je ne « peux pas voir de bon œil que vous restiez au « service de cette dame. Et, pardonnez-moi de « vous le dire, mais si vous voulez être ma femme, « j'ai bien peur que vous ne puissiez plus être sa « servante. Votre serviteur, JULIEN. » — Que faire?... Je ne peux pas croire ça... Pourtant Julien n'est pas médisant, et il a bien le droit... Un parti comme on n'en rencontre pas tous les jours... Garçon tapissier, de la conduite... (Elle range le boudoir.) Il a peut-être raison enfin... Madame a l'air de se cacher de moi... Et ce M. Ernest qui est si familier dans la maison. (En rangeant, elle trouve un portefeuille sur une ottomane ou au pied d'un fauteuil.) Un portefeuille! un souvenir!... Serait-ce à lui?... Oh! sans doute; car hier au soir, quand madame m'a sonnée, il était là, auprès d'elle... On vient!

SCÈNE II.

MARIE, POLIVEAU.

MARIE, à Poliveau qui entre par le fond.

Monsieur Poliveau, de si bonne heure!

POLIVEAU.

Moi-même, charmante femme de chambre... Cela te contrarie? (Il la cajole.)

MARIE.

Monsieur, finissez.

POLIVEAU.

Comment as-tu dit cela... finissez?

MARIE.

Oui, monsieur.

POLIVEAU.

Ah! je comprends... parce que je t'ai tutoyée. (A part.) C'est excellent, des mœurs chez la maîtresse d'un ami!... (Haut.) Tu n'as pas vu... (Se reprenant.) Vous n'avez pas vu Ernest, ce matin?

MARIE.

Pas encore, monsieur; mais il est venu hier au soir.

POLIVEAU.

Parbleu! c'est moi qui l'avais envoyé (A part.) pour rompre... Voilà dix fois qu'il vient pour ça, et il n'a pas encore osé. Il craint de l'affliger. (A Marie.) Je l'ai vu aussi hier au soir, nous nous sommes presque brouillés.

MARIE.

Vous, monsieur?

POLIVEAU.

Mon Dieu, oui, pour de l'argent. (A part.) Vingt mille francs qu'il fallait lui improviser, comme si ce n'était pas assez de la commission dont je me suis chargé auprès de madame Darbel, pour en finir... Je la plains de tout mon cœur; mais cette séparation est nécessaire au bonheur, à l'avenir d'Ernest.

A ce grand intérêt tout doit être immolé,

comme dit le tendre Racine. (A Marie.) Dites-moi un peu, votre maitresse...

MARIE.

N'est pas encore visible.

POLIVEAU.

Comment? et notre partie de campagne?... A-t-elle oublié que je dois l'accompagner aujourd'hui à sa délicieuse propriété de Luciennes?... Un pavillon historique... Partie charmante... (A part.) organisée par l'amitié, pour éloigner l'amour pendant qu'Ernest signera son contrat de mariage, rue d'Artois, dans l'hotel paternel. (On entend sonner dans l'appartement de madame Darbel.)

MARIE.

C'est madame qui sonne pour sa toilette.

POLIVEAU.

Ce qui veut dire : Faites-moi le plaisir de passer...

MARIE.

Dans le salon.

POLIVEAU.

Non, dans la bibliothèque, au milieu des grands hommes du jour, en bonne société. (On entend encore la sonnette. — Poliveau entre dans la bibliothèque [1].)

SCÈNE III.

MADAME DARBEL, en négligé, MARIE.

MADAME DARBEL, sortant de son appartement.

Vous n'entendez donc pas, Marie?

MARIE.

Madame, c'était M. Poliveau...

MADAME DARBEL.

Que désire-t-il?

MARIE.

Il paraît qu'il devait prendre madame ce matin...

MADAME DARBEL.

Pour aller à ma campagne, c'est juste. (A elle-même, en jetant les yeux sur un billet qu'elle tient à la main.) Que peut me vouloir cette dame qui me demande un moment d'entretien? (Elle s'assied devant le bonheur du jour.) Madame de Tercy... je ne la connais point, et pourtant ce nom ne m'est pas tout à fait étranger... Enfin, si je puis lui être utile, cette partie manquée sera un léger sacrifice. (A Marie.) Faites porter cette lettre.

MARIE, recevant la lettre d'une main, et remettant le portefeuille de l'autre.

Madame, c'est un portefeuille que j'ai trouvé là. (Elle indique l'ottomane.)

MADAME DARBEL, vivement.

Celui d'Ernest! (Se remettant.) Donnez, je sais ce que c'est. (Marie va l'habiller.) Non, laissez-moi, je vous sonnerai... Faites porter cette lettre.

MARIE, après une fausse sortie.

Et M. Poliveau?

MADAME DARBEL.

Qu'il attende. (Marie sort.) Son portefeuille... le dépositaire de ses pensées!... (Elle se lève.) J'y trouverai peut-être l'explication du changement qui s'est opéré en lui depuis quelque temps... Il n'est plus le même... Voyons. (Elle ouvre le portefeuille.) Une lettre! (Lisant.) « Mon cher ami. » (Elle va vivement à la signature.) « Prosper. » C'est un ami. « Il m'est impossible de te prêter les vingt « mille francs dont tu parais avoir un si pressant « besoin. » Et la lettre est d'hier!... Une somme aussi forte!... Et ce qu'il m'a dit tant de fois de la sévérité de son père! (Elle continue à feuilleter le portefeuille.) Une carte. « Jules de Sénart! » Le nom de mon bienfaiteur... de celui qui m'adopta comme sa fille, et me légua en mourant la brillante fortune dont je me plais à faire le même usage que lui... Un peu de bien... Singulier hasard!... (Elle continue.) Quel est ce papier!... Il est timbré et presque en lambeaux. « Nous, soussignés, créanciers du ci- « toyen Tercy, pour une somme de quatre cent « mille francs, reconnaissons l'avoir reçue en va- « leurs ayant cours. Paris, ce 8 thermidor, an III. » Et une note jointe, de la main de M. Audibray, mon notaire. « Au moyen de cette pièce que je « viens de retrouver dans les cartons de mon « étude, le trésor ne pourra plus se refuser au « payement des quatre cent mille francs d'indem- « nité revenant aux héritiers de Tercy. » (Elle regarde le billet avec lequel elle est entrée.) De Tercy... L'entrevue qu'on me demande... serait-ce pour cette indemnité?... Mais ce papier entre les mains d'Ernest... Quel rapport avec ces femmes?... Poliveau est là. (Elle sonne. — Marie paraît.) Faites entrer M. Poliveau. (Marie ouvre la porte de la bibliothèque et fait signe à Poliveau d'entrer. — Poliveau entre, et Marie sort au même instant.)

SCÈNE IV.

MADAME DARBEL, POLIVEAU.

MADAME DARBEL, vivement.

Je suis bien aise de vous voir.

POLIVEAU.

Je lisais là, en vous attendant, *le Dernier jour d'un Condamné*. Me voilà en gaîté pour notre partie de campagne.

MADAME DARBEL.

Impossible de m'y rendre aujourd'hui.

POLIVEAU.

Comment?

MADAME DARBEL, avec agitation.

Connaissez-vous une dame de Tercy?

POLIVEAU, hésitant.

Une dame...

MADAME DARBEL, appuyant.

Connaissez-vous madame de Tercy?

POLIVEAU.

Madame de Tercy... si je la connais?... (A part.) Saurait-elle?...

MADAME DARBEL, avec inquiétude.

D'où vient ce trouble?... Ernest la connaît aussi...

POLIVEAU, embarrassé.

Ernest?...

MADAME DARBEL.

Quelle est cette dame?

POLIVEAU.

Une amie de M. Surval, son père.

MADAME DARBEL, vivement.

Son âge?

POLIVEAU.

Ah!... ça peut aller à la quarantaine... galamment.

MADAME DARBEL, à part.

Je respire... (Après l'avoir examiné.) Mais elle a une fille?

1. Pendant toute cette scène, Marie est occupée à ranger le boudoir, de manière à n'être auprès de Poliveau que lorsqu'il lui parle.

POLIVEAU.

Une fille... une demoiselle.

MADAME DARBEL.

Jolie?

POLIVEAU.

Puh!...

MADAME DARBEL.

Vous ne répondez pas!

POLIVEAU.

Eh! mon Dieu!... cheveux blonds, yeux bleus, nez ordinaire, bouche moyenne, visage ovale... Enfin, figure de passe-port.

MADAME DARBEL, se remettant.

Ne plaisantez pas... ces dames sont dans une position...

POLIVEAU.

Ça dépend d'une indemnité.

MADAME DARBEL, tout à fait tranquille.

Je le sais.

POLIVEAU.

Bah!... (A part.) Est-ce qu'Ernest aurait fait quelque sottise?

MADAME DARBEL, à part.

Allons, j'avais tort de m'alarmer... Ce portefeuille... (Elle le serre dans un tiroir.) je le lui remettrai moi-même. (S'asseyant et écrivant, haut.) Je sais encore autre chose... Ernest a besoin de vingt mille francs. (Étonnement de Poliveau.)

AIR *d'Aristippe.*

Pourquoi cette réserve extrême?
Combien elle doit m'affliger!
Et puis-je croire encor qu'il m'aime,
Lorsque à sa peine, à son danger,
Il veut, qu'hélas! mon cœur reste étranger!
Pour réparer une erreur de jeunesse,
Que d'avouer tout lui faisait la loi;
A ses amis, quand il s'adresse,
Devait-il n'oublier que moi?

Tenez, tirez-le d'embarras! (Elle lui remet un billet.) Ce mot pour mon notaire.

POLIVEAU, le repoussant.

Ernest, accepter un semblable prêt!... Allons donc!... Autrefois, à la bonne heure... mais à présent...

MADAME DARBEL, vivement.

Comment, à présent?...

POLIVEAU, embarrassé.

Oui. Je veux dire, à présent, qu'il n'en a plus besoin, que son père les a payés. (A part.) Je voudrais bien que ce fût la vérité. (Haut.) Mais pourquoi ce caprice? pourquoi ne pas aller à votre campagne?... un temps superbe!... et nos amis... les vôtres?... tous jeunes gens aimables, et femmes charmantes, qui vont venir vous prendre.

MADAME DARBEL.

Que m'importe! Ernest n'y sera pas.

POLIVEAU.

Lui!... lui!... il faut bien se faire une raison: il ne peut pas toujours être auprès de vous. (A part.) Phrase de préparation. (Haut.) Son père ne lui laisse pas un moment... et c'est aujourd'hui jour d'échéance. (A part.) Il paye sa dette au mariage.

MADAME DARBEL.

J'ai accepté un rendez-vous, et je ne puis y manquer... j'ai même compté sur vous pour en prévenir nos amis.

POLIVEAU.

Mais à quelle heure, ce rendez-vous?

MADAME DARBEL.

Ce matin... Je n'ai pas fixé l'heure... et... pardon, si je vous quitte pour ma toilette... mais d'un instant à l'autre on peut venir.

POLIVEAU.

Je parie que vous allez vous priver d'un plaisir pour rendre quelque service. Avoir de la fortune, du crédit, des amis puissants, c'est très-bien... S'en servir pour obliger, encore mieux; mais il y a des circonstances... (A part.) Il faut pourtant que je l'éloigne pour le reste de la journée; je m'y suis engagé. (Il insiste par signes.)

MADAME DARBEL.

N'insistez pas... j'ai promis d'attendre. (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE V.

POLIVEAU, puis ERNEST.

POLIVEAU, seul.

C'est un parti pris!... elle reste... et il est impossible que le bruit de ce mariage n'arrive pas jusqu'à elle... l'événement du jour! le sujet de toutes les conversations du deuxième arrondissement... On vient... si ce pouvait être déjà... (Apercevant Ernest.) Ernest!

ERNEST, vivement.

Poliveau!

POLIVEAU.

Toi ici! quel motif?

ERNEST.

Et toi-même! pourquoi n'êtes-vous pas partis?

POLIVEAU.

Impossible de la décider... un maudit rendez-vous... Mais toi, chez elle?

ERNEST.

Ah! ne m'en parle pas!... le jour où je dois voir combler tous mes vœux... où je dois devenir l'heureux époux d'Henriette... tout est perdu pour moi.

POLIVEAU.

Tu me fais trembler... que t'est-il donc arrivé?

ERNEST.

Tu sais cette pièce... ce titre... la fortune de ma nouvelle famille...

POLIVEAU.

Eh bien?

ERNEST.

Il était dans mon portefeuille, que je n'ai plus. Je viens de courir partout... et si ce n'est point ici que je l'ai égaré...

POLIVEAU.

J'ai pourtant vu madame Darbel, elle ne m'en a pas parlé.

ERNEST.

Ah! si cette perte ne devait faire tort qu'à moi! mais Henriette... j'ose à peine prononcer ici son nom!... s'il faut que mon imprudence...

POLIVEAU.

Tu te désoles, là... Va plutôt au bureau des effets perdus, c'est le plus court. On y retrouve tout, excepté les billets de banque.

ERNEST.

Ah! trève de plaisanteries... et comme si je devais porter aujourd'hui la peine de toutes mes folies de jeune homme, M. Raimbert, de Metz, ce colonel à qui mon père m'avait chargé d'envoyer...

POLIVEAU.

Ces vingt mille francs!

ERNEST.

Oui, dont j'ai eu l'imprudence de disposer... un dépot...

POLIVEAU.

Tu as du temps devant toi; car ce M. Raimbert...

ERNEST.

Il est à Paris, et vient d'avertir qu'il se présenterait dans la journée.

POLIVEAU.

Eh bien! te voilà joli garçon!

ERNEST.

Aide-moi donc... conseille-moi.

POLIVEAU.

Oh! si tu ne me demandes que des conseils, je suis toujours en fonds. Mais une idée! Le créancier se présente aujourd'hui chez ton père. (Affirmation d'Ernest.) Ne rentre que demain.

ERNEST.

Oui... et mon mariage?

POLIVEAU.

C'est juste... autre inconvénient. Il faut que tu sois présent: on ne se marie pas par défaut. Quelqu'un à qui tu te seras confié m'a bien offert la somme...

ERNEST.

Quoi! vraiment?

POLIVEAU.

Oui, mais je l'ai refusée.

ERNEST, vivement.

Et tu te dis mon ami?

POLIVEAU.

Sans doute... tu ne pouvais accepter.

ERNEST.

C'était?...

POLIVEAU.

Madame Darbel.

ERNEST.

Sophie!... Ah! tu as bien fait. Mais d'où peut-elle savoir?...

POLIVEAU.

Ah! voilà... D'où connait-elle aussi madame de Tercy?

ERNEST.

Madame de Tercy!

POLIVEAU.

Ta future et honorable belle-mère... elle m'en parlait tout à l'heure, ainsi que d'Henriette... me questionnait sur sa beauté, sa fortune...

ERNEST.

Tu m'effrayes!... Ah! il ne manquerait que cela!

POLIVEAU.

Rassure-toi... j'ai donné le change à sa curiosité. Aussi, c'est ta faute... pourquoi es-tu déjà venu tant de fois... Hier au soir encore... pour rompre... il fallait rompre. (Mouvement d'Ernest.) Ce n'est pourtant pas difficile: on dit franchement à une femme...

AIR *du Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Vous êtes toujours jeune et belle,
Vous avez toutes les vertus...
Que sais-je? Vous êtes... fidèle!
Mais le fussiez-vous cent fois plus...
Enfin, je ne vous aime plus!

ERNEST.

Ah! dans un cas comme le nôtre,
Les femmes demandent pourquoi?

POLIVEAU.

Bien! alors on leur répond...

ERNEST.

Quoi

POLIVEAU.

Eh!... parce que j'en aime une autr
On leur dit simplement: ma foi,
C'est parce que j'en aime une autre!

Tu n'avais pas de meilleure raison à donner.

ERNEST.

Mais la délicatesse, les égards...

POLIVEAU.

Voilà ce qui nous perd toujours, nous autres hommes bien élevés et sensibles. Au surplus, je me suis chargé de la négociation, et cela ne te regarde plus... Ton mariage se fera... tu seras bon époux, bon père, bon ami; car j'espère bien que le mariage n'altérera pas notre amitié, et que je pourrai me dire un jour, en contemplant ton bonheur et ta petite famille: voilà mon ouvrage!

SCÈNE VI.

MARIE, RAIMBERT, POLIVEAU, ERNEST.

MARIE, avec joie.

Oui, monsieur, c'est moi. Ah! que je suis contente de voir quelqu'un du pays! Comme le hasard vous cause des surprises!... Y a-t-il longtemps que monsieur a quitté Metz?

POLIVEAU, vivement et bas.

Metz!

RAIMBERT.

Trois jours, mon enfant, et ton vieux père se portait bien. (Ernest et Poliveau sont très-attentifs.)

Mais, tiens, remets vite ces papiers à madame Darbel.

MARIE.

Je lui dirai que c'est de la part...

RAIMBERT.

De la personne dont son notaire, M. Audibray, lui a parlé.

MARIE, sortant.

M. le colonel Raimbert, enfin.

ERNEST, bas, à Poliveau.

Le colonel Raimbert!

POLIVEAU, de même.

Je voyais venir ça... c'est qu'il n'a pas l'air facile à manier.

ERNEST, de même.

Que devenir? Sortons.

POLIVEAU, de même.

C'est ce que nous avons de mieux à faire, certainement... Mais n'ayons pas l'air... (A Raimbert.) Monsieur le colonel...

RAIMBERT, étonné.

Monsieur...

POLIVEAU, saluant Raimbert.

J'ai bien l'honneur... (Bas, à Ernest, en sortant.) Être poli avec ses créanciers, article premier du Code civil. (Il sort avec Ernest par le fond.)

SCÈNE VII.

RAIMBERT, seul.

Il est singulier, ce monsieur... (Il jette les yeux autour de lui.) Au luxe qui règne ici, je vois qu'en m'adressant à madame Darbel, pour faire appuyer mes demandes au ministre, on ne m'a pas trompé sur son crédit... Le notaire en parle avec une sorte de mystère... Je suis fâché qu'elle aille sur mes brisées pour l'acquisition de la terre de Launay. Cela refroidira peut-être son zèle; car je ne suis rien moins que disposé à la lui céder.

AIR *de Renaud de Montauban.*

D'un vieil ami, cher à mon souvenir,
Ce fut longtemps la demeure tranquille...
Et le bonheur, toujours prompt à nous fuir,
Ne m'apparut qu'au sein de cet asile!
Ainsi l'on voit, souvent, le voyageur,
Après des jours de fatigue et d'orage,
Venir en paix achever le voyage
Aux lieux témoins de son bonheur,
Au lieu qui fut témoin de son bonheur.

SCÈNE VIII.

MARIE, RAIMBERT.

MARIE, sortant de l'appartement de madame Darbel.

Madame vous prie de vouloir bien l'attendre un moment... Elle vous connait, monsieur!...

RAIMBERT.

J'entends... M. Audibray lui a dit que c'était moi qui enchérissais sur elle, pour la petite propriété qu'elle veut acquérir en Lorraine.

MARIE.

C'est possible... Madame désire, en effet, acheter un domaine dans nos environs; je ne sais lequel, mais elle dit qu'il est si joli, si bien situé...

RAIMBERT.

Du tout : triste, enterré... mais il me convient... tu dois le connaître, c'est le château de Launay.

MARIE.

Ah! oui, je le connais... je sais... j'ai entendu dire à ma mère .. N'était-ce pas là que monsieur avait dû...

RAIMBERT.

Paix! paix! mon enfant.

MARIE.

Je comprends qu'un endroit où a demeuré une personne!... (Mouvement de Raimbert.) Il n'y a pas besoin qu'il soit riant et en belle vue pour qu'on s'y plaise... si vous disiez ça à madame... Pardon, je crois qu'elle renoncerait bien vite à ses idées... Elle est si bonne; elle aurait tant de regret d'avoir causé de la peine à quelqu'un, et à quelqu'un de son pays encore!...

RAIMBERT.

Comment?

MARIE.

Elle est de Metz; voilà pourquoi elle m'a prise à son service.

RAIMBERT.

Darbel! je ne connais dans notre ville personne... c'est le nom de son mari, sans doute?

MARIE.

Non; ce n'est pas ce nom-là que j'ai entendu dire... C'était M. le comte de... de Sénart... Je n'étais pas encore ici.

RAIMBERT.

Ah!... mais ce nom de Darbel?...

MARIE.

Il paraît que madame se l'est donné elle-même... (A demi-voix.) Mais une chose singulière, c'est que voilà plus d'un an que monsieur le comte est mort, et on prétend que madame n'est pas veuve...

RAIMBERT.

Pas veuve!

MARIE.

C'est ce que m'a écrit une personne... digne de foi... Cependant, il me semble que quand on laisse tous ses biens à une femme, ça prouve...

RAIMBERT, avec intérêt.

Marie, je ne vous vois pas avec plaisir dans cette maison.

MARIE.

Comment donc, monsieur? penseriez-vous aussi?... Ah! si vous connaissiez madame... Elle a tant d'indulgence pour moi... Elle me donne toujours de si bons conseils...

RAIMBERT, lui prenant la main.

Des conseils!... Mon enfant, vous êtes jeune, sans expérience, croyez-moi; je porte trop d'intérêt à votre père, pour ne pas insister sur ce que je vous dis.

MARIE, à part.

Comme Julien... c'est étonnant. (Elle voit entrer madame Darbel, et l'annonce.) Madame!... (Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DARBEL, RAIMBERT.

RAIMBERT.

Que vois-je! (Après un moment de silence.) Je ne me trompe pas... Vous, Sophie!

MADAME DARBEL.

Oui, colonel.

RAIMBERT.

Je ne reviens pas de mon étonnement... Mademoiselle de Launay à Paris, dans cette position brillante... sous un nom!... On nous avait dit que c'était dans une de nos villes du Midi, à Marseille je crois, que vous vous étiez retirée en quittant votre famille...

MADAME DARBEL.

Ah! ménagez-moi... Parlons du motif qui vous amène... Que je serais heureuse, si mon faible crédit pouvait vous être utile!

RAIMBERT.

Votre crédit! D'après ce que je venais d'apprendre, je vous l'avoue, il me coûtait déjà de devoir quelque chose à madame Darbel... mais à vous, Sophie...

MADAME DARBEL, l'interrompant vivement, avec embarras.

Mon notaire me mande que j'ai en vous un concurrent pour le petit domaine de famille que je lui avais donné ordre d'acheter.

RAIMBERT.

Je n'y prétends plus rien... Une crainte, que je croyais bien fondée, m'engageait à faire cette acquisition... « Un jour, me disais-je, celle que « l'inexpérience et les séductions ont égarée, en « sera cruellement punie, sans doute... Elle re- « grettera l'asile modeste où ses premières années « s'écoulèrent si doucement, au sein de l'innocence « et de la paix domestique... Alors l'amitié... (Appuyant.) désintéressée, pourra lui offrir ce re- « fuge... » (Jetant les yeux autour de lui.) J'avais bien calculé!

AIR *de Téniers.*

Voilà donc celle à qui ma prévoyance
Songeait à rendre un sort meilleur!
(Mouvement de madame Darbel.)
Ah! modérez votre reconnaissance...
Le devoir seul faisait agir mon cœur!
Je vous croyais sans appui, sans famille,
Et je disais : Ami constant,
Ne dois-je pas tendre à sa fille
La main qu'un père a pressée en mourant?

MADAME DARBEL, qui a saisi sa main avec la plus profonde émotion.

Ah! voilà bien votre âme noble et généreuse! (Elle met sa main sur ses yeux; et après un petit temps.) Je ne puis vous cacher ce que j'éprouve... je fus bien coupable! je le fus envers tout ce qui devait m'être cher et sacré... la mémoire de mon père, la tendresse de la mère la plus indulgente; je n'ai rien respecté... j'ai méconnu les sages conseils du sincère ami de ma famille... les vôtres, colonel!

RAIMBERT.

Vous vous en souvenez?

MADAME DARBEL.

J'ai préféré l'homme empressé, dont le langage et les dehors flatteurs devaient me perdre, à celui dont le caractère, peut-être un peu grave, mais délicat et élevé, m'eût assuré un sort digne d'envie... j'en ai porté la peine. Faut-il vous l'avouer? depuis ce moment, pas un plaisir pur, pas un instant de vrai bonheur, même au sein de cet éclat, de cette fortune dont vous semblez me faire un reproche. Ah! colonel, si vous saviez ce qui s'est passé de douloureux au fond de mon âme! (Raimbert a de la peine à cacher son émotion.) Quelle émotion n'ai-je pas dû ressentir en jetant les yeux sur ces papiers, lorsque j'y ai lu votre nom! (Raimbert garde le silence.) Votre cause est juste, reposez-vous sur moi. Il me serait si doux d'être pour quelque chose dans l'accomplissement de vos vœux! Je dois voir aujourd'hui des personnages puissants... je solliciterai, j'obtiendrai. (Raimbert, vivement affecté, lui reprend ses papiers avec un mouvement de douleur, et va sortir.) Quoi! vous sortez?

RAIMBERT.

Adieu! (Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME DARBEL, seule.

Il me quitte avec ce dédain... Il ne veut pas même de mes services. Lui! l'ami de ma famille! le mien... Ah! tout charme, tout prestige serait-il déjà détruit pour moi? Et l'amour même... la dernière, la plus chère illusion de mon cœur, en deviendrait-il le plus affreux tourment?... Ernest que je ne vois plus... après les sacrifices qu'il a exigés de moi, et que je lui ai faits dans l'abandon de l'âme la plus sincèrement éprise... Ah! il ne peut m'abandonner, c'est impossible... il en faudrait mourir!

SCÈNE XI.

MADAME DARBEL, MARIE, entrant par la porte de la bibliothèque.

MARIE.

Madame...

MADAME DARBEL.

Laissez-moi : je ne vous ai point sonnée; que me voulez-vous?

MARIE, intimidée.

Madame...

MADAME DARBEL.

Eh bien?

MARIE.

C'est que je ne sais comment dire à Madame... Julien... le jeune homme, que je vous ai dit,... qui me recherche...

MADAME DARBEL.

Achevez, voyons.

MARIE, avec timidité.

Il veut que je quitte le service de madame.

MADAME DARBEL.

Et pourquoi ?

MARIE, baissant les yeux.

Il doit... m'épouser.

MADAME DARBEL, frappée et pâlissant.

Ah! ah! c'est bien. (A elle-même.) Je comprends.

MARIE, vivement.

Je n'ai pas voulu offenser madame.

MADAME DARBEL, allant à son bonheur du jour, et lui donnant une bourse.

Tenez, Marie, obéissez à celui dont vous allez être la femme. Soyez heureuse; et souvenez-vous quelquefois que je me suis fait un plaisir d'y contribuer.

MARIE, lui baisant la main avec une grande émotion.

Ah ! madame !

MADAME DARBEL, avec émotion et dignité.

Allez, allez. (Marie sort par la gauche. — Avec amertume, après la sortie de Marie qu'elle accompagne des yeux.) Suis-je assez humiliée! jusqu'à ma femme de chambre!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame et mademoiselle de Tercy. (Le domestique sort.)

MADAME DARBEL, vivement.

Ces dames! (Elle court à sa glace, et compose son maintien.) Remettons-nous.

SCÈNE XII.

HENRIETTE, MADAME DE TERCY, MADAME DARBEL.

MADAME DE TERCY.

Excusez-moi, madame, de la liberté que j'ai prise de m'adresser à vous, sans avoir l'honneur de vous connaître. M. de Balmont, l'intendant militaire qui, m'a-t-il dit, est de vos amis, s'était chargé de solliciter pour moi votre obligeance. J'ai appris hier qu'un ordre du ministre l'avait obligé de partir, sans qu'il pût me tenir parole.

MADAME DARBEL.

Il est parti? N'importe, mesdames, ce sera toujours, pour moi, un plaisir d'être agréable aux amis de M. de Balmont. Que puis-je pour vous ? Mais prenez donc la peine de vous asseoir.

MADAME DE TERCY.

Non, je ne suis venue que pour ne pas manquer au rendez-vous que vous aviez eu la bonté de me donner. La réclamation dont j'ai à vous prier de vous charger est basée sur un titre qui se trouve entre les mains de mon gendre.. et nous ne l'avons pas vu de la matinée.

MADAME DARBEL.

Le mari de madame?

HENRIETTE, rougissant.

Je ne...

MADAME DE TERCY.

Vous la faites rougir. Je dis mon gendre, pour m'y accoutumer; ils ne sont pas encore mariés.

HENRIETTE.

Et c'est du succès de cette réclamation que dépend notre mariage.

MADAME DARBEL.

Vous pouvez compter sur mon empressement, mademoiselle; car je ne doute pas que vous n'ayez fait un choix...

HENRIETTE.

Madame, je m'en suis rapportée à ma mère.

MADAME DARBEL.

Vous en serez récompensée.

MADAME DE TERCY.

Mariage d'inclination. Il est vrai que les convenances, l'intérêt, tout s'y trouvait; du reste...

AIR *du Verre.*

La comédie offre, dit-on,
Des exemples souvent fort sages ;
A ma fille aussi, pour leçon,
J'ai fait voir les trois mariages...
De raison, d'argent... J'ai plus fait!
D'inclination... Que vous semble?
Et pour en former un parfait,
Nous les avons mis tous ensemble.

Vingt mille francs de rentes à eux deux. Si une inclination n'est pas heureuse avec ça... J'aurais pu faire davantage pour mon Henriette (ma fille s'appelle Henriette), si je n'avais pas été dépouillée de la succession de mon frère, par une femme...

HENRIETTE.

Ma mère, ces détails n'intéressent pas madame.

MADAME DE TERCY.

On nous avait conseillé d'intenter un procès. Des biens superbes... une succession considérable... Il a vraiment fallu...

HENRIETTE.

Et qu'importe, ma mère! Ernest ne m'eût pas aimée davantage.

MADAME DARBEL, vivement.

Ernest!

MADAME DE TERCY.

C'est le nom du futur, le fils d'un banquier dont vous avez entendu parler, sans doute, M. Surval.

MADAME DARBEL, accablée.

M. Surval... Ernest...

HENRIETTE.

Vous le connaissez, madame ?

MADAME DARBEL, avec un sentiment de douleur.

Oui. (Affectant la légèreté.) Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde.

HENRIETTE.

Moi, c'est à la campagne, il y a quelques mois. Son père était notre voisin... nous nous voyions.

MADAME DARBEL.

Souvent?

HENRIETTE.

Ah! mon dieu, tous les jours.

MADAME DE TERCY.

En ma présence.

MADAME DARBEL, à part.

J'étouffe!

HENRIETTE.

Air de *Caleb.*

Oui, j'ai de sa tendresse
Reçu l'aveu charmant;
Et de m'aimer sans cesse
Il a fait le serment.

MADAME DARBEL, avec douleur.

Ce serment...

HENRIETTE, vivement.

Oh! ma mère
Fut là pour l'accueillir;
Et bientôt, je l'espère,
Le ciel va le bénir!

(On entend au dehors, à gauche, Ernest disant :)

Madame est-elle ici?

MADAME DARBEL, à elle-même.

Ernest!... c'est lui!... quelle occasion! (Après une seconde d'hésitation, elle va pousser le verrou de la porte à gauche.)

MADAME DE TERCY.

Nous vous dérangeons, madame, nous allons nous retirer.

MADAME DARBEL, vivement et avec trouble.

Non, non; je serai bien aise d'avoir une note sur cette affaire. Passez dans mon cabinet... deux mots. (A Henriette.) Je vais penser à votre réclamation, mademoiselle.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bonne. (Madame de Tercy et Henriette entrent dans le cabinet de madame Darbel, à droite; et, après un mouvement de colère, celle-ci va tirer vivement le verrou de la porte à gauche.

SCÈNE XIII.

MADAME DARBEL, ERNEST.

(Un moment de silence.)

ERNEST, troublé.

Ah! c'est vous?

MADAME DARBEL, de même.

Vous êtes bien ému!

ERNEST.

Non; mais vous-même?

MADAME DARBEL.

Moi... le plaisir de vous voir me cause toujours de l'émotion. (Lui indiquant un fauteuil.) Asseyez-vous donc.

ERNEST.

Je n'ai qu'un instant.

MADAME DARBEL.

Vous êtes bien pressé?

ERNEST.

Je crois avoir hier... ici... oublié un portefeuille.

MADAME DARBEL, regardant le bonheur du jour.

Un portefeuille!

ERNEST.

Je me suis informé si quelqu'un de vos gens... Il contenait des papiers...

MADAME DARBEL.

Auxquels vous attachez quelque importance?

ERNEST.

Oh! beaucoup. La fortune tout entière d'une famille respectable...

MADAME DARBEL, lui prenant la main.

Et quel intérêt si grand prenez-vous donc à cette famille?

ERNEST.

Mais pas d'autre que...

MADAME DARBEL.

Comme vous tremblez!

ERNEST.

Moi?...

MADAME DARBEL.

Vous.

ERNEST.

C'est que...

MADAME DARBEL, vivement et avec force.

C'est que vous me trompez... c'est que vous êtes un ingrat!

ERNEST.

Sophie, que dites-vous?

MADAME DARBEL.

Osez soutenir que vous êtes toujours le même pour moi, que vous m'aimez toujours!

ERNEST.

Cet emportement...

MADAME DARBEL, exaspérée.

Répondez! répondez!

ERNEST.

Cette tyrannie... ces violences sont odieuses à la fin.

MADAME DARBEL, avec dépit.

Odieuses!

ERNEST.

Oui.

MADAME DARBEL.

Vous voulez rompre, je le vois.

ERNEST, élevant la voix.

Eh bien! puisque vous m'y forcez...

MADAME DARBEL, à demi-voix et avec intention marquée.

Ne parlez pas si haut. (Elle va ouvrir la porte du cabinet, et lui montre les dames de Tercy.) Tenez, regardez.

ERNEST, pétrifié.

Ah!

MADAME DARBEL, se retournant vers lui avec une fierté calme.

Eh bien! si j'étais ce que vous dites... (On entend les premières mesures de la ritournelle du morceau suivant.) Qu'entends-je?... Les personnes qui devaient venir à la campagne!... Poliveau ne les a pas prévenues. (Avec une ironie froide, à Ernest.) On voulait m'éloigner!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, POLIVEAU, AMIS et AMIES DE MADAME DARBEL, puis MADAME DE TERCY et HENRIETTE.

POLIVEAU, à madame Darbel.

Madame, nous voici au grand complet...

TRIO, *arrangé de la Neige* (3e acte).

MADAME DE TERCY, entrant avec sa fille.

Ernest ici, que signifie ?...
Par quel hasard ?

POLIVEAU, embarrassé.

Oui, j'en dois convenir.
C'est le hasard !

MADAME DARBEL, à madame de Tercy.

Monsieur venait...

ERNEST, bas et vivement.

Sophie !

MADAME DARBEL, bas, à Ernest.

Calmez-vous donc... vous allez vous trahir !
(Haut, à madame de Tercy.)
Monsieur... la chose est singulière,
Venait aussi... pour cette affaire...
(Mouvement de joie d'Ernest et d'étonnement de Poliveau.)

MADAME DE TERCY.

Quoi ! vraiment ?

MADAME DARBEL, à part.

Ah ! Dieu ! soutiens mon courage !

POLIVEAU, à madame Darbel.

Vous êtes libre... Pour ce charmant voyage
Allons, partons !

MADAME DARBEL, à Poliveau, avec intention.

Non, je veux demeurer.
(Bas, à Ernest.)
Voilà donc ce complot infâme !
(A madame de Tercy.)
De tout mon intérêt, je puis vous assurer.

HENRIETTE, à madame Darbel.

Vous rendez la joie à mon âme !

MADAME DARBEL, à Ernest.

Vous, monsieur, puisque vous partez,
Offrez donc la main à madame ..

ERNEST.

Comment !

MADAME DARBEL, avec dignité.

Allez...
(Elle le fait passer entre madame de Tercy et Henriette. — A Poliveau qui va suivre Ernest.)
Et vous... restez !

ENSEMBLE.

MADAME DARBEL.

Ah ! combien ce mystère
Me coûte ; mais je doi
Déguiser la colère
Qui s'empare de moi.

HENRIETTE.

Enfin, ce jour prospère
Dissipe mon effroi ;
Et bientôt, je l'espère,
Plus de tourment pour moi.

MADAME DE TERCY.

Un trouble involontaire
S'est emparé de moi ;
Oui, je tremble, et j'espère,
Sans deviner pourquoi.

ERNEST.

Ah ! grâce à ce mystère
Qu'à sa bonté je doi,
Personne ici, j'espère,
N'a compris mon effroi.

POLIVEAU.

Quel est donc ce mystère ?
On ne sait rien, je croi ;
Pourtant la belle-mère
Me cause de l'effroi.

CHŒUR.

Quel est donc ce mystère ?
On nous trompe, je croi ;
Oui, quelque grande affaire
Doit causer cet effroi.

(Ernest donne la main à madame de Tercy et à Henriette, et se dispose à sortir avec elles. — Madame Darbel retient Poliveau, et jette sur Ernest un regard d'indignation. — La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de la maison de M. Surval. — Porte au fond, ouverte sur un jardin. Portes latérales. — La porte à gauche de l'acteur est celle du cabinet de M. Surval. — Sur le devant de la scène, à droite, une table.

SCÈNE I.

AUDIBRAY, SURVAL.

(Audibray est assis devant la table, et parcourt des papiers.)

SURVAL.

Vous avez écrit les noms des futurs? Ernest Surval et Eulalie-Henriette de Tercy. Quant à la dot, aux stipulations, voici les notes; un notaire connait cela mieux que moi.

AUDIBRAY, se levant.

C'est notre affaire.

SURVAL.

Ah çà! la signature du contrat toujours pour cinq heures.

AUDIBRAY, sortant.

Comptez sur moi, je serai exact.

SURVAL, seul.

Encore quelques heures, et mon fils sera marié,

enfin!... S'il n'est pas bon mari, ce ne sera pas faute d'avoir bien mené la vie de jeune homme... La dissipation, les femmes, les dettes, rien n'y a manqué; jeunesse au grand complet! Cette madame Darbel m'avait fait trembler; mais une passion satisfaite, d'excellents conseils, et ma bourse fermée devaient nécessairement en faire un homme raisonnable... Voici ces dames... Ernest est avec elles.

SCÈNE II.

ERNEST, HENRIETTE, MADAME DE TERCY, SURVAL.

MADAME DE TERCY, entrant.

Vous voyez que nous n'avons pas été longtemps en visite.

SURVAL.

Je ne croyais pas que vous eussiez un cavalier. (Il adresse à Ernest un regard de satisfaction.)

MADAME DE TERCY.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer Ernest dans une maison...

HENRIETTE.

Chez une dame qui veut bien s'intéresser à notre réclamation.

MADAME DE TERCY.

Femme très-obligeante.

HENRIETTE.

Ah! oui.

ERNEST, à part.

Je tremble à chaque mot. (Aux dames.) Vous n'entrez pas?... l'heure approche.

SURVAL, à son fils, avec bonté.

Un moment, ne sommes-nous pas bien ensemble? (Aux dames.) Dites-moi donc quelle est cette dame?

ERNEST.

C'est...

MADAME DE TERCY.

Je le demandais à Ernest, en revenant. Nous ne la connaissons pas, nous... Mais, grand train de maison, grand ton...

HENRIETTE.

Et une amabilité, une grâce!... et jolie!... Mon Dieu, qu'elle est jolie! (Ernest est au supplice.) Ne trouvez-vous pas, Ernest?

ERNEST.

Je trouve...

SURVAL.

Quelle est-elle donc enfin?

MADAME DE TERCY.

Elle se nomme madame Darbel.

SURVAL.

Madame Darbel!

ERNEST, à part.

Voilà ce que je craignais.

SURVAL, lançant un regard sévère à son fils.

Et vous avez rencontré monsieur chez elle?

HENRIETTE.

Il y était allé lui-même pour nous.

SURVAL.

Pour vous?

MADAME DE TERCY.

Oui, pour lui remettre notre titre. (Mouvement de Surval.)

HENRIETTE.

Si vous saviez quel a été son empressement, lorsqu'elle a su qu'à ce titre étaient attachés...

MADAME DE TERCY.

Toute ma fortune.

HENRIETTE.

Et mon mariage.

SURVAL.

Comment?

ERNEST.

Mon père, vous saurez...

SURVAL, avec inquiétude et étonnement.

Et par quel hasard vous êtes-vous trouvées en rapport avec cette dame?

MADAME DE TERCY.

C'est par un de nos amis, M. de Balmont. Mais vous, est-ce que vous la connaissez?

SURVAL, regardant son fils.

Oui, je la connais.

MADAME DE TERCY, vivement.

Et vous ne nous en parliez pas?

SURVAL.

J'avais quelques raisons pour cela. (Poliveau entre. — Les dames remontent la scène pour lui parler. — Pendant ce temps, Surval, s'approchant de son fils, lui dit à demi-voix et d'un ton sévère.) Voilà donc comme vous tenez vos promesses?

SCÈNE III.

LES MÊMES, POLIVEAU.

POLIVEAU, saluant.

Mesdames, monsieur... (Aux dames.) Je me suis acquitté de vos commissions. (A Henriette.) Voici les boutons en brillants du futur. (Bas, à Ernest.) La parure en améthyste pour la signature. Demain, à huit heures, les diamants de la cérémonie. (Madame de Tercy et Henriette examinent les boutons, pendant que Surval reste pensif.)

ERNEST, à Poliveau, qui est venu auprès de lui.

Mais, Sophie...

POLIVEAU, bas.

Je l'ai calmée... Je lui ai fait croire que tu ne te mariais que dans quinze jours. Ça nous donnera du temps.

ERNEST, bas.

Ah! je suis plus tranquille!... Et ces vingt mille francs?

POLIVEAU, bas.

Nous allons en parler... J'ai là une lettre... (A madame de Tercy qui examine les boutons.) Vous les trouvez?...

MADAME DE TERCY.

Charmants.

POLIVEAU, allant à Surval.

Vous devez être content?... Le voilà arrivé, ce

jour tant désiré!... (Surval lui lance un regard sévère. — A part.) Ah çà! qu'est-ce qu'il a encore?... Figure aimable, pendant du colonel. (Se rapprochant des dames.) A la bonne heure, parlez-moi d'un mariage qui s'annonce sous d'aussi heureux auspices. (A Henriette.) Une femme charmante, douce, aimant son mari, qui de son côté est plein d'amabilité, de gaîté. (Il lui fait un signe.)

AIR : *A soixante ans.*

Que l'on médise encor du mariage!
Sur mon ami j'en vois l'heureux effet...
Il a déjà le calme du ménage...
Sa gaité douce... et son air... satisfait;
Bientôt l'hymen va le rendre parfait!
Ce fut toujours aux erreurs de jeunesse
Le seul remède...

SURVAL, à demi-voix, à Poliveau.

Oui, surtout pour mon fils;
Car j'entends bien que, suivant vos avis,
Le premier jour qu'il donne à la sagesse,
Soit le dernier qu'il donne à ses amis.

POLIVEAU, à part.

Ah! voilà le regard qui s'explique.

HENRIETTE, bas, à sa mère.

Maman, dès que nous serons mariés, je veux qu'Ernest rompe avec ce M. Poliveau.

MADAME DE TERCY, bas.

Tu feras bien.

POLIVEAU, à lui-même.

Je crois que j'ai fait la conquête de la belle-mère.

ERNEST.

Mon père... quelques ordres à donner...

SURVAL, vivement.

Restez, monsieur.

POLIVEAU.

Le temps est à l'orage. (Il se retire vers le fond, comme pour sortir, et revient à la gauche de Surval, lorsqu'il aperçoit Raimbert.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Quelqu'un désire parler à monsieur.

ERNEST.

Ah! c'est bien heureux!

SURVAL, à part.

L'importun!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAIMBERT.

ERNEST, voyant entrer Raimbert.

Ciel, le colonel!

POLIVEAU, à part.

L'homme aux vingt mille francs!

RAIMBERT, à Surval.

C'est à M. Surval que j'ai l'honneur de parler?

SURVAL, le saluant.

Monsieur...

RAIMBERT.

Je suis le colonel Raimbert.

ERNEST, à part.

Tout est perdu!

POLIVEAU, à part.

Il va commettre quelque indiscrétion.

SURVAL, avec inquiétude.

A quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite?

RAIMBERT.

Monsieur, c'est pour des fonds...

SURVAL.

Ces vingt mille francs... vous ne les avez pas reçus?

POLIVEAU, à lui-même.

Il n'y a plus à reculer. (Faisant signe à Ernest et tirant un paquet de sa poche.) Hum! hum! (Surval le regarde et intercepte ainsi les signes d'Ernest et de Poliveau.) Il ne bougera pas!

SURVAL.

Mon fils! (A M. Raimbert.) Ces fonds vous ont été expédiés à Metz.

RAIMBERT.

J'en suis parti depuis trois jours.

SURVAL.

Mais c'était avant... (Il jette un regard inquiet sur Ernest.)

ERNEST, bas à Raimbert et lui saisissant la main.

Monsieur, ne me perdez pas, vous serez payé.

RAIMBERT, embarrassé.

Monsieur...

SURVAL, à part.

Il aurait abusé...

HENRIETTE.

Ma mère, nous importunons peut-être...

MADAME DE TERCY, la retenant.

Non, restons.

POLIVEAU, qui est passé avec précaution à la droite d'Ernest, après : « Ne me perdez pas, vous serez payé, » lui remet un paquet.

Tiens, vois ce que tu as à faire. (Il se dissimule vivement vers le fond.)

ERNEST, le regardant.

Cette somme... comment?

SURVAL, à Ernest.

Je vois que vous avez oublié... (A Raimbert.) Venez, monsieur, je vais acquitter... (Il fait un pas.)

ERNEST, vivement, à Raimbert.

Arrêtez, monsieur... voici... (Il lui remet l'argent.)

POLIVEAU, avec trouble.

L'étourdi, qui donne la lettre avec. (Il lui fait de loin un signe de pitié. — Il se rapproche des dames, et cherche à les occuper, pour éloigner leur attention de ce qui se passe.)

RAIMBERT, après avoir compté les billets.

La somme est complète.

MADAME DE TERCY, à part.

Il m'avait fait trembler.

HENRIETTE.

Pourquoi donc, maman?

RAIMBERT, à lui-même.

Mais ce papier... (Il lit.) « Malgré l'ingratitude « d'Ernest, je ne puis le laisser dans un embar- « ras... (Courant à la signature.) — SOPHIE DARBEL. »

SURVAL, avec impatience.

Pardon, monsieur, si je vous presse... mais une affaire importante... Je marie aujourd'hui mon fils.

RAIMBERT, indiquant Ernest.

Monsieur?

POLIVEAU, vivement.

Oui, à mademoiselle. (A part.) La lettre fait son effet. (Surval marque son impatience.)

RAIMBERT.

Je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur ce matin, chez madame...

ERNEST, l'arrêtant.

Monsieur, ne parlez pas ici...

RAIMBERT, à lui-même.

Une telle obligation! et il se marie!

SURVAL.

Voudriez-vous m'accompagner?

RAIMBERT.

A l'instant. (Remettant les billets à Ernest, bas.) Tenez, monsieur. (Mouvement d'étonnement d'Ernest.) J'aime mieux attendre... (A Surval, avec gravité.) Je vais signer votre quittance. (Raimbert remonte le théâtre pour entrer dans le cabinet de Surval.)

SURVAL, après l'avoir fait passer devant lui, se rapproche de son fils, et lui dit à demi-voix, avec sévérité.

Je vous attends dans mon cabinet. (Surval entre dans son cabinet avec Raimbert.)

MADAME DE TERCY, à Ernest.

Ernest, j'ignore ce qui se passe... Si c'est une folie, que ce soit la dernière. (Elle va pour sortir.)

HENRIETTE, avec inquiétude, à Ernest.

Qu'est-ce que maman vient donc de vous dire?

MADAME DE TERCY, revenant sur ses pas et l'entraînant.

Allons, allons, ma fille, à notre toilette. (Les deux dames sortent par le fond.)

SCÈNE V.

ERNEST, POLIVEAU.

(Petit temps. — Ernest se croise les bras, et regarde Poliveau interdit et confus.)

ERNEST.

M'expliqueras-tu ce que tout cela veut dire?

POLIVEAU.

Ce n'est pas difficile... tu fais de belles choses... je t'en félicite.

ERNEST.

Quoi! quel est cet argent que tu me donnes, et que l'on ne veut pas recevoir?

POLIVEAU.

Regarde la lettre.

ERNEST, avec impatience.

Quelle lettre?

POLIVEAU.

Celle que tu tiens... celle qui est jointe à ces billets qui devaient te tirer d'affaire.

ERNEST, regardant la lettre.

Que vois-je?... de Sophie!... c'est elle!...

POLIVEAU.

Le moyen de refuser, quand on fait remettre à domicile.

ERNEST, vivement.

Il fallait renvoyer...

POLIVEAU.

Ç'a été ma première idée; mais la seconde, c'est que ça ne te tirait pas d'embarras.

ERNEST.

Il fallait m'y laisser.

POLIVEAU.

Ne semblerait-il pas qu'il n'y est plus... Je crois qu'à cet égard-là tu n'as rien à regretter...

ERNEST.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Faut-il que ton indifférence
Ajoute encore aux tourments d'un ami?
Et n'est-ce pas assez d'une imprudence
Qui, sans retour, va me perdre aujourd'hui...
Pour me tirer d'un péril ordinaire,
Dans un plus grand devais-tu me plonger?
On peut rougir encore aux yeux d'un père,
Jamais aux yeux d'un étranger.

POLIVEAU.

Ne va-t-il pas se plaindre?... Nous te donnons tous de l'argent, et tu n'es pas content?

ERNEST.

Ah! si j'avais pu soupçonner...

POLIVEAU.

Je ne t'ai pas pris en traître; je t'ai dit : vois ce que tu as à faire... Il me semble que c'est parler clairement.

ERNEST, lui rendant les billets.

Ah! reporte ces billets sur-le-champ... Je ne les accepte pas, je n'en veux pas.

POLIVEAU, prenant les billets.

Pauvre Sophie!... quelle âme!... de la bonté, de la délicatesse, et des billets de banque qu'on ne veut pas recevoir!... O Dieu! comme j'aurais répondu à la tendresse d'une femme comme celle-là... je n'aurais pas été ingrat, moi!

ERNEST.

Allons, il va me faire son éloge, à présent, lui qui s'est chargé...

POLIVEAU.

De la séparation? à l'amiable, c'est vrai... mais je n'ai pas dit que ça ne me ferait pas de peine... C'est qu'elle t'aime... à m'arracher les yeux, quand il n'y aura plus moyen de lui cacher la catastrophe : ton mariage!... Au surplus, grâce à moi qui l'ai encore trompée pour ton compte, nous avons devant nous quinze grands jours... (Ils vont pour sortir. — En ce moment madame Darbel, ouvrant la porte du fond, paraît.)

ERNEST.

La voilà!

POLIVEAU.

Elle!

SCÈNE VI.

ERNEST, MADAME DARBEL, POLIVEAU.

MADAME DARBEL, après avoir descendu la scène à pas lents.

Oui, moi! Vous ne m'attendiez pas!

POLIVEAU, à part.

Le fait est que si nous attendions quelqu'un...

MADAME DARBEL.

C'est aujourd'hui... (A Ernest.) Vous vous entendiez bien, tous les deux, pour me tromper, pour m'éloigner; mais...

ERNEST.

Sophie!

MADAME DARBEL.

Ah! ne cherchez pas à vous défendre, je sais tout!

ERNEST.

Qui a pu vous dire?...

MADAME DARBEL.

Celui qui rédige votre contrat de mariage...

POLIVEAU, à part.

Le notaire... mariez-vous donc par-devant, etc.

MADAME DARBEL.

Ma présence vous contrarie, je le conçois... mais je n'ai pu résister! en vain ai-je appelé à mon aide toutes mes forces, toute ma raison... Un pareil sacrifice est au-dessus de ma raison et de mes forces!

ERNEST, effrayé.

Que venez-vous donc faire ici?

MADAME DARBEL, avec force.

Je viens... je viens empêcher ce mariage.

ERNEST.

Sophie! (A part, et faisant signe à Poliveau de s'éloigner.) Elle va me perdre...

POLIVEAU.

Pardon... écoutez les conseils d'un ami, d'un véritable ami; car je suis le vôtre, le sien; et j'ai l'avantage d'être de sang-froid!

MADAME DARBEL, avec vivacité.

Je n'écoute rien.

POLIVEAU.

Vous avez parfaitement raison... mais un peu de calme, un peu d'empire sur vous-même... Après tout, qu'est-ce que l'amour?... Eh! mon Dieu! un sentiment plus ou moins durable... Quelques mois de plus ou de moins... il faut toujours...

MADAME DARBEL.

Laissez-nous.

POLIVEAU.

Ah! ce ton...

MADAME DARBEL, avec force.

Est celui d'une femme justement indignée... Sortez, vous dis-je, si vous ne voulez me forcer... Sortez!

ERNEST, bas à Poliveau, derrière madame Darbel.

Va, sors.

POLIVEAU, l'apaisant

Eh bien!... je sors... je vous obéis... (A part, en sortant.) Je vais passer l'habit de noce; mais j'ai bien peur pour le mariage. (Ernest le conduit jusqu'à la porte en lui imposant silence.)

SCÈNE VII.

ERNEST, MADAME DARBEL.

MADAME DARBEL.

Ainsi, vous êtes bien décidé?...

ERNEST.

J'aurais voulu vous le cacher.

MADAME DARBEL.

Quelle délicatesse!... et c'est de votre propre volonté?

ERNEST.

Mon père a désiré...

MADAME DARBEL.

Ah! votre père... Je vous trouve aujourd'hui bien soumis.

ERNEST.

Je l'ai dû... Mon âge, ma position... les convenances...

MADAME DARBEL.

Vous n'aimez donc pas cette jeune personne? (Hésitation d'Ernest. — Impérieusement.) Parlez!

ERNEST, faisant une fausse sortie.

Permettez que je vous conduise au jardin. Cet endroit n'est pas convenable pour une explication...

MADAME DARBEL.

Pourquoi? Craignez-vous qu'on ne m'entende? Quel ménagement me demandez-vous?... quand vous n'en avez eu aucun pour moi... Je reste ici.

ERNEST, avec dépit.

En vérité!... Parlez donc, je vous écoute.

MADAME DARBEL, avec une ironie amère.

Du dépit!... de l'impatience!... Oh! que cela vous sied bien avec moi!... avec une femme que vous avez cruellement blessée, et qui tient en son pouvoir votre destinée tout entière!... (Appuyant.) Mais vous vous flattez peut-être de me faire dévier de ma résolution. Vous vous trompez... je vous ai demandé si vous aimiez mademoiselle de Tercy... L'aimez-vous?

ERNEST, vivement et avec force.

Eh bien! puisque vous exigez si impérieusement une réponse que je ne puis plus vous refuser... celle dont les perfections ne souffrent aucune comparaison ne vous sera pas sacrifiée par une indigne condescendance... Oui! j'aime mademoiselle de Tercy!

MADAME DARBEL, après un temps.

Bien, bien!... j'en suis enchantée, car elle ne sera pas à vous. Dans mon malheur, il me restera du moins le plaisir de la vengeance.

ERNEST.

Vous venger!... et de qui, de quel droit?

MADAME DARBEL.

De quel droit?... de celui que vous m'avez donné.

ERNEST.

Moi!

MADAME DARBEL.

Vous!... (Avec douleur.) Il y eut aussi dans ma vie un moment d'espérance et de consolation, où une position honorable allait m'être rendue... Un jour de mariage dut aussi briller pour moi. De quel prix ne devait-il pas être aux yeux d'une infortunée qui n'avait plus le droit d'y prétendre?... Ce lien solennel qui devait me réconcilier avec moi-même et m'absoudre aux yeux du monde, vous en avez exigé le sacrifice; je l'ai fait!

ERNEST.

Je n'ai rien exigé.

MADAME DARBEL, douloureusement.

C'est vrai... vous n'avez fait que me menacer de votre mort... Lisez! (Elle lui présente une lettre.

ERNEST.

Sophie!...

MADAME DARBEL, le tenant par la main et lui lisant la lettre en sanglotant.

« J'apprends que vous allez vous marier... Vous « connaissez toute la violence de ma passion... » (S'interrompant.) Six mois à peine sont écoulés... (Continuant.) « Toute la violence de ma passion... « Je n'ai pas le droit d'empêcher ce mariage; mais « le jour où il sera célébré, songez-y bien, Sophie, « ce n'est point une vaine menace, ce jour sera le « dernier de ma vie! » (Elle s'attendrit en lisant et se couvre le visage de son mouchoir.)

ERNEST, attendri, et froissant dans sa main la lettre que madame Darbel y a laissée.

Ah! malheureux!... Sophie!...

MADAME DARBEL, avec sensibilité.

Ernest! mon ami! vous vous attendrissez!

ERNEST.

Sophie! ah! quel souvenir!... Ce que vous me demandez est impossible!... Jamais! jamais!

MADAME DARBEL, accablée.

Jamais!... Il n'est donc plus d'espoir! (Avec colère.) Ah! je suis bien heureuse du moins que le dernier témoignage de mon amour ait mis son honneur dans ma dépendance!...

ERNEST.

Mon honneur?... que voulez-vous dire?... Ah! je crois comprendre... Eh bien! vous vous trompez, ce fatal bienfait que vous pensiez m'avoir imposé, n'a pas été reçu. Poliveau est chargé de tout vous rendre.

MADAME DARBEL, avec dépit.

Quoi!

ERNEST.

Dans ma position, j'aurais préféré tout avouer à mon père, à ma nouvelle famille.

MADAME DARBEL, exaspérée.

Et il m'ose tenir un pareil langage!... à moi!... Vous ne savez donc pas ce que vous avez à craindre d'une femme au désespoir?

ERNEST.

Et que pouvez-vous faire de plus que de venir... ici... dans un pareil moment?...

MADAME DARBEL, avec force.

Ce que je puis? (Elle tire un papier.) Tenez, votre nouvel amour est si pur, il doit être désintéressé. (Déchirant le papier.) Prouvez-le maintenant.

ERNEST, vivement.

Ce papier, ce serait?...

MADAME DARBEL, en jetant les morceaux avec force.

La fortune de votre Henriette.

ERNEST, hors de lui.

Henriette?... malheureux!... (A madame Darbel.) Ah! j'ai bien mérité ce qui m'arrive!... Soyez donc satisfaite; cette menace que ma main avait tracée, il ne me reste qu'à l'accomplir... Ah! maudit, maudit soit le jour où j'ai eu le malheur de vous connaître! (Il sort dans le plus grand trouble, et rentre dans le cabinet de Surval.)

MADAME DARBEL, après un moment de silence, et pouvant à peine se soutenir.

Ernest!... Qu'a-t-il dit?... qu'ai-je fait?... Ah! malheureuse! (Elle tombe dans un fauteuil, pâle, effrayée de ce qu'elle vient de faire.)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE [1], MADAME DARBEL.

HENRIETTE.

Quel est donc ce bruit?... Quelqu'un!... (Courant à madame Darbel.) C'est cette dame... Ah! mon Dieu, comme elle est pâle! Seriez-vous indisposée, madame? Je vais appeler.

MADAME DARBEL, plus vivement.

Gardez-vous en bien, je me sens mieux. (A elle-même.) Je meurs.

HENRIETTE.

C'est sans doute pour nous annoncer une bonne nouvelle que vous avez pris la peine de venir?

MADAME DARBEL.

Oui, oui, je suis venue...

HENRIETTE.

Tout est donc enfin terminé? (Mouvement de madame Darbel.) Après les délais, les difficultés que nous avons éprouvés, c'est à vous que nous allons devoir...

MADAME DARBEL, l'interrompant.

Mademoiselle...

HENRIETTE.

Ah! vous croyez peut-être que c'est l'intérêt qui me fait témoigner tant de joie, de contentement? Non, madame, c'est un sentiment plus pur; car malgré des droits bien légitimes à une autre fortune...

MADAME DARBEL, se levant.

Une autre fortune?

1. L'entrée d'Henriette doit être ménagée de manière à laisser un instant madame Darbel dans son accablement.

HENRIETTE.

Nous y avons renoncé.

MADAME DARBEL, vivement, et avec inquiétude.

Renoncé, et pourquoi?

HENRIETTE.

Il fallait attaquer les dernières volontés d'un parent qui nous avait aimées. Ce frère de ma mère dont nous vous avons parlé ce matin... Il croyait avoir contre nous quelque sujet de plainte. Une femme qu'il rencontra dans une province éloignée, à Marseille, où l'appelait la confiance du gouvernement...

MADAME DARBEL, avec intérêt.

Monsieur votre oncle occupait un emploi?

HENRIETTE.

Il était alors gouverneur militaire.

MADAME DARBEL, effrayée.

Son nom?

HENRIETTE.

Le comte de Sénart.

MADAME DARBEL, à part.

Cette femme, c'est moi!... encore moi!... (Haut.) Et celle dont vous me parlez, on vous l'a dépeinte sous des couleurs...

HENRIETTE.

Peu favorables, je vous l'avoue...

MADAME DARBEL.

Ah! l'on est toujours pressé de condamner... de... (Avec un sentiment de douleur.) Mais que dis-je?... Maintenant, ai-je encore le droit de me plaindre?... (A Henriette.) Cependant, mademoiselle, un vieillard auprès duquel elle a remplacé une famille qui l'abandonnait sur le plus léger motif, ne pouvait-il pas lui tenir compte, à son tour, de ses soins, de son amitié constante?

HENRIETTE.

C'est ce que j'ai toujours dit à ma mère.

MADAME DARBEL, étonnée.

Vous avez dit... et votre mère?...

HENRIETTE.

Dans les premiers moments, on voulut la faire plaider... attaquer le testament... elle s'y refusa. (Mouvement de madame Darbel.) Nous venions de découvrir ce titre, que vous avez eu la bonté de faire valoir pour nous... (Madame Darbel jette en tremblant un regard sur le papier qu'elle a déchiré.) Cela nous suffira, dit-elle; je respecterai les dernières intentions de mon frère... je marierai ma fille modestement; et, pour être moins riche, elle n'en sera pas moins heureuse.

MADAME DARBEL.

Quoi, cette résignation?...

HENRIETTE.

Vous nous l'avez rendue plus facile encore par l'obligeance...

MADAME DARBEL, avec abattement.

Assez, assez!... Allons, tout est fini pour moi! (Elle se traine vers la table et écrit.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RAIMBERT, sortant du cabinet de M. Surval.

RAIMBERT, vivement à madame Darbel.

Vous ici!... après ce que je viens d'entendre?

MADAME DARBEL, continuant d'écrire.

Lui!... le colonel!

RAIMBERT.

Le jeune Surval vient de tout révéler à son père... Oserez-vous, en restant plus longtemps, braver la juste indignation d'une famille?... (On entend la ritournelle du chœur.) Tenez, entendez-vous leurs amis... leurs parents... éloignez-vous. (Il veut l'entraîner, elle s'y refuse.)

MADAME DARBEL, accablée.

Non, je reste... il le faut.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AUDIBRAY, CHŒUR, puis SURVAL, et MADAME DE TERCY.

CHŒUR.

AIR *de Valentine.*

Pour célébrer ce mariage,
Venons tous leur offrir le gage
De notre amitié, de nos vœux...
Que leur avenir soit heureux!

(Henriette court recevoir les personnes invitées.)

MADAME DE TERCY, suivie de Surval.

Non, M. Surval, non... (Au chœur.) Mes amis, ce mariage ne peut plus avoir lieu. (Étonnement général.)

HENRIETTE, courant dans les bras de sa mère.

Mon mariage!

MADAME DE TERCY, l'embrassant.

Mon enfant... (A Surval.) Je suis sensible à votre délicatesse; mais je ne veux pas...

SURVAL.

C'est l'imprudence de mon fils qui a causé votre ruine; je dois tout réparer. (A un domestique.) Prévenez mon fils pour la signature. (Le domestique entre dans le cabinet de Surval. — Apercevant madame Darbel, avec colère.) Que vois-je? vous ici, madame! (Mouvement de madame de Tercy; inquiétude de Raimbert.)

MADAME DARBEL, avec un grand effort sur elle-même.

Arrêtez, monsieur... (Mettant la main sur son cœur.) Il y a là un juge dont le langage est plus sévère que le vôtre... Je ne vous avais pas attendu pour l'écouter. (Elle s'approche d'Henriette, et lui remet le papier sur lequel elle a écrit à la scène précédente.) Mademoiselle... soyez heureuse... vous méritez de l'être... vous!

HENRIETTE, étonnée.

Comment? (Elle s'avance, et lit vivement.) « Je dé-« clare formellement renoncer à tous les droits

« qui m'étaient conférés par le testament de « M. le comte de Sénart.

« Sophie DELAUNAY. »

MADAME DE TERCY.

Quoi!

SURVAL.

Qu'entends-je!

RAIMBERT, avec attendrissement.

Sophie!... est-il bien vrai?

MADAME DARBEL, à Henriette.

Mademoiselle, en vous souvenant de la faute, n'oubliez pas la réparation...

HENRIETTE, vivement.

Ah! madame... (Mouvement de madame Darbel qui la repousse doucement. — L'orchestre reprend en sourdine la ritournelle du chœur.)

MADAME DARBEL.

Mais... vous êtes... ici... rassemblés... pour une fête... je comprends que... ma présence... (Elle fait deux pas pour sortir.) Adieu... adieu... (Chancelant.) Ah!... la force m'abandonne. (Raimbert s'élance vivement vers elle, et la soutient.)

HENRIETTE, vivement.

Ma mère! accepterons-nous un si grand sacrifice?... elle restera donc sans appui... sans fortune...

RAIMBERT, la soutenant.

Rassurez-vous!... un asile lui reste encore... modeste, mais honorable... celui qu'habita sa famille. (A Audibray qui est auprès de la table.) M. Audibray, la terre de Launay appartient à madame. (Madame Darbel lui exprime vivement sa reconnaissance. — Le rideau baisse sur ce tableau.)

FIN DE LA MAITRESSE.

LE FOU

DRAME EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE
LE 12 MARS 1829

EN COLLABORATION AVEC G. DROUINEAU ET A. BÉRAUD

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉBÉRARD, ex-avocat, fou, détenu à l'hospice de Dijon.	MM. Beauvallet.
LE COLONEL D'ORVILLIERS, père d'Amélie.	Valter.
DUFLOS, ex-munitionnaire, amant de Mme de Saint-Pol.	Vautrin.
D'ARBOIS, parent du colonel, jeune homme à la mode.	Davesne.
LE DOCTEUR ROLAND, médecin de l'hospice et de la prison.	Dubié.
UN MAGISTRAT.	Pécrus.
L'INSPECTEUR en chef de l'hospice et de la prison.	Ravet.
LAURENT, premier gardien.	Dubourjal.
THIBAULT, jardinier du château d'Orvilliers.	Baron.
DOMINIQUE, domestique de Mme de Saint-Pol, et ensuite du colonel.	Gilbert.
SERGY, } amis de d'Arbois.	Adolphe.
SAINT-CLAIR, } amis de d'Arbois.	Duant.
UN OFFICIER DE POLICE.	Sallé.
Mme DE SAINT-POL, maîtresse de Duflos, cousine-germaine de feue Mme d'Orvilliers.	Mmes Ysannaz.
THÉRÈSE, femme de chambre de Mme de Saint-Pol.	Édelin.
ANNETTE, fille de Thibault.	Dubourjal.
AMÉLIE, fille inconnue du colonel.	Mlles Louise.
UNE PAYSANNE.	Laure.
Le Concierge de l'hospice.	
Un sous-officier.	

Personnes des deux sexes invitées à la soirée de Mme de Saint-Pol, soldats, gardiens de l'hospice, deux affidés de Duflos, domestiques de Mme de Saint-Pol et du colonel, garçons de restaurant, peuple, paysans, paysannes.

La scène se passe, les deux premiers actes à Dijon; le troisième au château d'Orvilliers, situé près de cette ville.

LE FOU

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvrant, par trois portes vitrées, sur une autre pièce qu'on aperçoit au fond. A droite du spectateur, une porte conduisant à la salle de la roulette; à un plan plus loin, une porte-fenêtre. A gauche, une porte conduisant à l'appartement intérieur de madame de Saint-Pol. A droite et à gauche, tables de jeu, fauteuils, canapés, etc., etc.

SCÈNE I.

DOMINIQUE, DOMESTIQUES dans le fond.

(Ils sont occupés à ranger l'appartement.)

DOMINIQUE, à un domestique.

Voyons, vous qui restez là, les bras croisés, aidez-moi à placer ces fauteuils... Allons donc, plus de vivacité. (A un autre.) Et vous, rapprochez un peu cette table de la cheminée... Croyez-vous qu'on ira jouer l'écarté dans ce coin, près de la porte?... (A lui-même.) J'ai bien fait de quitter Paris pour revenir à Dijon, ma ville natale; et cependant, le guignon semble me poursuivre ici comme là-bas. Voilà deux mois que je suis arrivé, et j'ai déjà passé en revue trois maisons. Je ne suis que depuis trois jours dans celle-ci, et je crois que j'y resterai moins longtemps que dans les autres. C'est mon vieil ami Thibault, le jardinier du château d'Orvilliers, qui m'a fait entrer ici; s'il faut l'en croire... Le voici : tâchons de le faire un peu jaser.

SCÈNE II.

DOMINIQUE, THIBAULT.

THIBAULT, en entrant.

Bonjour, bonjour, Dominique.

DOMINIQUE.

Bonjour, mon ami. (Aux domestiques.) Vous allumerez les lustres et les candélabres, quand la femme de chambre de madame, mademoiselle Thérèse, vous en donnera l'ordre. (Les domestiques sortent.)

THIBAULT.

V'là qui va ben, mon ancien; on voit qu' t'es habitué au sarvice. C'est ce que j'ai dit à mam'zelle Thérèse, en te recommandant chaudement à elle. Ah! ça, j'venons te faire mes adieux: je r'tournons à d'Orvilliers.

DOMINIQUE.

Si tôt?...

THIBAULT.

Comment si tôt?... V'là près de quinze heures que j'sommes ici. Crois-tu que mes légumes et mes espaliers s'accommodiont bien d'ces absences-là?... Mais dam'! j'étions si aise de retrouver un vieil ami, un pays! J'espère qu' maintenant nous ne resterons pas des dix ans sans nous voir; car, sais-tu qu'il y a dix ans que t'as quitté Dijon....

DOMINIQUE.

Oui, oui, et plus... Je suis parti pour Paris, le lendemain juste de la mort du mari de madame de Saint-Pol. Elle était encore bien jeune à cette époque; je ne la connaissais que de nom.

THIBAULT.

Et tu n' seras pas fâché d' la connaître maintenant tout à fait. Eh! ben, mon bon Dominique, tu dois te plaire ici?

DOMINIQUE.

Veux-tu que je te parle franchement?

THIBAULT.

Sans contredit.

DOMINIQUE.

Je ne suis pas sûr d'y rester.

THIBAULT.

Oh! oh! qu' me dis-tu là?...

DOMINIQUE.

Vois-tu, Thibault, j'ai su hier que madame de Saint-Pol faisait beaucoup parler d'elle... On jase sur son compte, d'une manière qui ne me plaît pas trop... Moi, je tiens à la réputation des personnes que je sers; car, comme dit le proverbe : « Tel maître, tel... »

THIBAULT.

Bah! si l'on écoutait toutes les mauvaises langues...

DOMINIQUE.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela; car enfin, on aurait pour madame de Saint-Pol des motifs d'amitié plutôt que de haine : on estime et l'on chérit, dans le pays, la famille à laquelle elle appartient. Elle était la cousine de cette bonne et respectable madame d'Orvilliers, que toute la ville adorait, et dont l'affreux assassinat a fait tant de bruit dans le temps... J'étais à Paris quand ce fatal événement arriva; je sais bien qu'alors, on se permit de dire sur madame de Saint-Pol...

THIBAULT.

Halte là! Dominique, si c'est là c' qui t' dégoûte

de son sarvice, mort-non-de-ma-vie! je te déclarons...

DOMINIQUE.

Moi, que je l'accuse! que je la soupçonne! à Dieu ne plaise! je voulais t'expliquer seulement que ces propos...

THIBAULT.

Propos absurdes! propos infames!... Tu dois m'en croire, moi qui, d'puis quinze ans, sommes le jardinier du château d'Orvilliers. Je pourrions te conter c't' histoire dans les plus grands détails; mais queuq'ues mots suffiront : écoute. Pendant l'absence du colonel d'Orvilliers, qui était parti pour l'armée, sa femme, ma chère maîtresse, vint à hériter de la riche succession de son onque; succession que l' vieux bonhomme qui en voulliont, j' ne savons pourquoi, à mame de Saint-Pol, et qu'étiont entêté comme une mule, refusa de partager entre les deux cousines. C' t'héritage s' composait, en grande partie, d'argent comptant et de bons effets au porteur. Un parent du colonel, nommé Ébérard, un misérable...

DOMINIQUE.

Un misérable!... J'ai entendu dire que cet Ébérard était un fort brave homme.

THIBAULT.

Tu vas en juger. Criblé de dettes, ruiné par le jeu et les femmes...

DOMINIQUE.

Le jeu et les femmes!... On m'a assuré qu'Ébérard ne jouait jamais, et qu'il était, à cette époque, passionnément épris de madame de Saint-Pol, qu'il l'aimait uniquement, et comme on dit, à la folie.

THIBAULT.

C'est possible; mais on peut être amoureux d'une femme, et n'en être pas moins un fort mauvais sujet. Quant à mame de Saint-Pol, alle ne pouviont le souffrir; alle aimiont déjà celui qu'alle aime encore, M. Duflos.

DOMINIQUE.

Ah! ah! M. Duflos, l'ami de madame?... n'est-ce pas ainsi qu'on l'appelle?

THIBAULT.

Oui, mais tâche d' ne plus m'interrompre. Ébérard, donc, n' sachant plus où donner d' la tête, résolut d'enlever à ma maîtresse tout l'argent qu'alle avait cheuz elle. Le crime n'était pas difficile à commettre. Depuis l' départ du colonel, madame habitait le château d'Orvilliers, qu'est à trois lieues d'ici, à un bon quart de lieue du village, loin d' la grand' route. Un soir... un soir, à neuf heures, au moment d'un affreux orage... et, tians! c'est justement demain l'anniversaire de c' jour fatal; on la trouva assassinée, auprès du berceau de son enfant, dans l' pavillon du petit parc, où c' qu'alle logeait ordinairement, et l'on saisit Ébérard sur le corps même d' sa victime.

DOMINIQUE.

Grand Dieu!

THIBAULT.

Il n'avoua rien; mais les faits parliont assez haut. Dès le commencement du procès, sa tête, qui n'avait jamais été ben saine, s'dérangea tout à fait. Les juges n' purent l' condamner à mort; mais ben convaincus qu'il étiont coupable, ils le firent renfermer dans l'hôpital des fous de c'te ville, où c' qu'on dit qu'il est mort il y a peu de temps.

DOMINIQUE.

Voilà une bien terrible histoire!... Et ce pauvre colonel d'Orvilliers, quelle a dû être sa douleur!

THIBAULT.

Oh! l' colonel, qu'est-il d'venu?... On l'ignore. Fait prisonnier il y a longtemps, c'est cheuz l'étranger qu'il apprit ces tristes nouvelles, et v'là plusieurs années qu'il n'avont pas donné des siennes... Est-il vivant?... Est-il mort?... C'est ce qu'on saura bentôt, puisque la paix est faite.

DOMINIQUE.

Et l'enfant de madame d'Orvilliers?

THIBAULT.

Pauvre petite!... le jour même d' la mort d' sa mère, alle a disparu. Une preuve ben certaine que mame de Saint-Pol étiont étrangère à tous ces événements, c'est qu' pendant longtemps, alle avont fait chercher sa p'tite cousine, quoi qu'en la perdant, alle devint tout naturellement héritière des biens de son onque.

DOMINIQUE.

Ce que tu viens de me raconter peut être vrai, et, quant à moi, je le crois, mais j'en reviens à la réputation de madame de Saint-Pol : on m'assurait hier qu'elle n'était pas intacte, même avant la mort de madame d'Orvilliers, et que cette dame n'avait pas reçu chez elle sa cousine, après le départ de son mari. Et, par exemple, puisque madame de Saint-Pol l'aimait tant, ce M. Duflos, pourquoi ne l'a-t-elle pas épousé?...

THIBAULT.

Pourquoi?... Pourquoi?... Parce que M. Duflos a été obligé d' quitter longtemps la France, par suite d'opinions politiques; parce qu' y avont eu de part et d'autre des dérangements de forteune, des pertes, des embarras d' toute espèce; parce qu'enfin, on n' faisons pas toujours tout c' qu'on veut.

DOMINIQUE.

C'est vrai... mais...

THIBAULT.

Oh! mais, mais!... J' t'en avons dit assez pour t' convaincre, et j' te conseillons... Mais, chut!... voici Thérèse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Comment, Thibault, vous n'êtes pas encore parti?...

THIBAULT.

Pas encore... c'est un mot de reproche, ça, mam'zelle?

THÉRÈSE.

Pas du tout; vous savez bien qu'on a du plaisir à vous voir ici, moi, surtout.

THIBAULT, bas à Dominique.

Est-elle aimable!...

THÉRÈSE.

Mais vous m'aviez annoncé que vous partiriez de grand matin, et je vous croyais déjà à d'Orvilliers.

THIBAULT.

Qu' voulez-vous?... On n' s'est pas vu d' puis tant d'années! On jase, on jase, le temps file, et l'on ne songe plus au pauvre bidet qui vous attendons dans la cour, aux barreaux de la loge du portier. Mais v' là que j' m'en vas... Adieu, mam'zelle; j' vous r'commandons ben Dominique.

THÉRÈSE.

Bon, bon.

THIBAULT.

Au revoir... adieu, Dominique.

DOMINIQUE.

Adieu, mon ami.

THIBAULT, s'arrêtant en sortant, près de la porte-fenêtre qui est ouverte.

A propos, vous a-t-on dit la nouvelle? L' feu a pris à l'hospice qui servait en même temps de prison.

THÉRÈSE.

Nous savons cela.

THIBAULT.

Oui, mais c' que vous n' savez pas, c'est qu' depuis avant-hier on a provisoirement placé les prisonniers et les fous dans l' grand bâtiment qu'est là, en face d' vos fenêtres, et qui servions autrefois d' caserne.

THÉRÈSE.

Un hôpital! une prison!... si près de nous? Fi! l'horreur! Ah! que dira madame?...

THIBAULT, riant.

Ça fera un drôle d' contraste, tout d' même. Là bas, on entendra d'ici l' bruit des danses, le son des violons, les chants joyeux des convives; et ici on entendra d' là bas, les plaintes des malades, les cris des détenus, et les jurements des geôliers.

THÉRÈSE.

Voulez-vous bien vous taire!...

THIBAULT.

Ah! ah! comme dirait not' curé : Ça s'ra un sermon tout fait... Adieu! adieu!... (Il sort.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, DOMINIQUE.

THÉRÈSE.

Voilà une fort mauvaise nouvelle; mais il faut croire qu'on a mal informé Thibault.

DOMINIQUE.

C'est possible, Mademoiselle.

THÉRÈSE.

Laissons cela. Tout semble m'assurer que j'ai bien fait d'engager Madame à vous prendre à son service. C'est ce soir qu'il faut vous distinguer. Nous recevrons beaucoup de monde; je vous recommande l'exactitude et la célérité.

DOMINIQUE.

Comptez sur mon zèle... Donne-t-on souvent des soirées, ici?

THÉRÈSE.

Mais, oui...

DOMINIQUE, examinant attentivement Thérèse.

Madame aime donc beaucoup la danse?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas précisément pour cela qu'elle reçoit.

DOMINIQUE.

Elle joue peut-être?

THÉRÈSE.

Oh! non.

DOMINIQUE.

Vraiment?

THÉRÈSE.

Mais on joue pour elle.

DOMINIQUE, jouant l'étonnement.

Ah! ah! et qui donc?

THÉRÈSE.

M. Duflos.

DOMINIQUE.

Fournir de l'argent pour le jeu!... Il faut que notre maison soit riche pour faire tant de dépenses?

THÉRÈSE.

Écoutez, Dominique : bientôt nous ne devrons plus avoir de secrets pour vous, et je puis vous dire, dès ce moment, qu'après les pertes cruelles que madame de Saint-Pol a essuyées, c'est justement ce que vous regardez comme une dépense qui fait son revenu.

DOMINIQUE.

Ce M. Duflos est donc toujours sûr de gagner?

THÉRÈSE.

Mais... à peu près.

DOMINIQUE.

Bah!... (Montrant la porte à droite.) Et dites-moi, à quoi sert cette grande table verte, rouge et noire, qui se trouve dans cette pièce?...

THÉRÈSE.

Faites donc l'ignorant!... Mais que vous le soyez ou non, ce n'est pas cela dont il s'agit; soyez discret, attentif, intelligent, feignez toujours la même innocence, et vous verrez que vous avez rencontré une bonne condition.

DOMINIQUE.

Le service n'est pas pénible?

THÉRÈSE.

Non, et les profits sont certains... (Remontant la scène.) Mais, Madame tarde bien à revenir!

DOMINIQUE.

Où donc est-elle allée?

THÉRÈSE, à mi-voix.

Enlever une jeune fille.

DOMINIQUE.

Bah !...

THÉRÈSE.

Chut !... Je puis, et je dois même vous conter cela. M. Duflos, vous le savez peut-etre, doit épouser madame. Cependant, ce moment si longtemps attendu semble reculer de jour en jour. Comme ce n'est pas la faute de madame, nous avons pensé que ce retard avait un motif que nous avons cherché, et que nous sommes enfin parvenues à découvrir. Nous avons su par un ami intime de M. Duflos...

DOMINIQUE.

Un ami !

THÉRÈSE.

Eh ! oui, un ami... D'où venez-vous donc? Est-ce à ses ennemis qu'on confie ses secrets?... Nous avons su, dis-je, que M. Duflos faisait élever à Flavigny, dans une pension, une jeune personne fort belle dont il se dit le tuteur.

DOMINIQUE, à lui-même.

Dans une pension?... à Flavigny?... Mais je dois connaitre ça, moi?

THÉRÈSE.

Jugez de notre fureur! Nous apprenons en outre que M. Duflos ne paye plus, depuis un an, la pension de la jeune fille. Que fait madame? Elle vend quelques bijoux, et, munie d'une lettre de M. Duflos à la maîtresse de pension, que lui procure...

DOMINIQUE.

Le même ami intime?...

THÉRÈSE.

Fort bien... Elle part hier au soir pour Flavigny; et dans ce moment je l'attends avec la jeune personne. Que dites-vous de cela?

DOMINIQUE.

Que notre maîtresse est une maîtresse femme, et que M. Duflos...

THÉRÈSE.

N'aura plus qu'un moyen de se raccommoder avec elle.

DOMINIQUE.

Et ce sera?...

THÉRÈSE.

De l'épouser. Mais la voici... Oh! la jolie personne!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-POL, AMÉLIE.

MADAME DE SAINT-POL, à Amélie.

Vous voilà chez vous, ma chère enfant.

DOMINIQUE.

Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est bien mademoiselle Amélie!

AMÉLIE.

Vous ici, bon Dominique?

MADAME DE SAINT-POL.

Comment vous connaissez-vous?

DOMINIQUE.

Après avoir quitté Paris, le besoin d'argent me força de m'arrêter à Flavigny, et d'y chercher une condition; j'entrai domestique dans le pensionnat où était mademoiselle.

AMÉLIE.

Que je suis aise de vous revoir!

DOMINIQUE.

Je n'ai point oublié toutes vos bontés. Je regrettais presque d'avoir quitté Flavigny pour venir à Dijon ; mais...

MADAME DE SAINT-POL.

C'est bien, Dominique.

DOMINIQUE.

Mais je ne m'en repens plus.

MADAME DE SAINT-POL.

Laissez-nous.

DOMINIQUE, à part.

Pauvre petite!... C'est comme qui dirait une brebis parmi...

MADAME DE SAINT-POL, avec impatience.

Laissez-nous, vous dis-je ! (Dominique sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ DOMINIQUE.

MADAME DE SAINT-POL.

Thérèse, M. Duflos est-il venu?

THÉRÈSE.

Non, madame, pas encore.

MADAME DE SAINT-POL.

S'il vient, prévenez-moi. Je ne veux pas qu'il voie tout de suite cette aimable enfant. C'est une surprise que je lui prépare.

THÉRÈSE.

Il suffit, madame.

MADAME DE SAINT-POL.

Ah ! Thérèse... tout est-il disposé pour ce soir?

THÉRÈSE.

Oui, madame.

MADAME DE SAINT-POL.

Bien... Il est inutile de faire du punch ; il y aura un souper. Qu'on le tienne prêt pour deux heures du matin, pas avant. Il faut laisser le temps à ces messieurs de bien essayer leurs forces ; leur courage doublera après le souper.

AMÉLIE, à part.

Où suis-je donc? (On entend du bruit au dehors.)

MADAME DE SAINT-POL.

N'est-ce pas M. Duflos que j'entends.

THÉRÈSE.

C'est lui-même.

AMÉLIE, d'une voix un peu tremblante, et faisant un pas pour se retirer.

Si c'est M. Duflos, madame, permettez-moi...

MADAME DE SAINT-POL, l'arrêtant.

Non, mon enfant, pas encore. (Bas à Thérèse.) Retiens-le un moment sur l'escalier. (Thérèse sort

— Madame de Saint-Pol conduisant Amélie vers la porte à droite. Entrez dans cette pièce ; je vous appellerai tout à l'heure. (Amélie est entrée, et madame de Saint-Pol tire la porte sur elle, presqu'au moment où Duflos paraît.)

SCÈNE VII.

MADAME DE SAINT-POL, DUFLOS.

(Madame de Saint-Pol s'est assise à droite, près d'une table de jeu.)

DUFLOS.

J'ai vainement couru, madame ; on ne veut plus nous prêter sur notre signature.

MADAME DE SAINT-POL, froidement.

Vous m'en voyez au désespoir.

DUFLOS, étonné.

Vous dites cela bien tranquillement !

MADAME DE SAINT-POL.

Je compte sur notre soirée, sur le jeune d'Arbois et deux de ses amis qu'il doit amener.

DUFLOS.

Mais pour donner notre soirée, il faut d'abord de l'argent...

MADAME DE SAINT-POL.

Qui vous dit que je n'en ai pas ?

DUFLOS.

Il se pourrait ! et vous me l'avez caché ?

MADAME DE SAINT-POL, avec intention.

N'avez-vous point de secret pour moi ?

DUFLOS.

Moi ! mon amie !... Ah ! croyez... Combien avez-vous ?

MADAME DE SAINT-POL.

Pourquoi ?

DUFLOS.

J'ai le plus pressant besoin de mille francs, et je cours le plus grand danger...

MADAME DE SAINT-POL, l'interrompant.

De voir sans asile une jeune personne ?

DUFLOS, étonné.

Que voulez vous dire ?

MADAME DE SAINT-POL.

Rassurez-vous ; j'ai prévenu vos vœux ; j'ai voulu vous épargner de fréquents voyages, et, à moi, l'ennui de votre absence.

DUFLOS, à part.

Soupçonnerait-elle ?...

MADAME DE SAINT-POL.

Un pensionnat d'une de nos plus petites villes de province n'était pas digne de renfermer la pupille de M. Duflos, la charmante Amélie.

DUFLOS, à part.

Elle sait tout !

MADAME DE SAINT-POL.

Notre ville peut offrir du moins...

DUFLOS.

Et vous l'y avez conduite ?

MADAME DE SAINT-POL.

J'ai fait plus : elle est ici.

DUFLOS.

O ciel ! ici ?...

MADAME DE SAINT-POL, se levant.

Ici même, et vous allez la voir. (Appelant.) Thérèse !

DUFLOS, d'une voix basse et terrible.

Arrêtez, malheureuse ! Qu'avez-vous fait ?...

MADAME DE SAINT-POL.

Vous ne vous attendiez pas à tant de générosité de ma part ?

DUFLOS.

Cessez une ironie dont vous ne tarderez pas à vous repentir... Savez-vous bien quelle est cette jeune fille ?

MADAME DE SAINT-POL.

Non ; mais...

DUFLOS.

La fille de votre cousine !

MADAME DE SAINT-POL.

Grand Dieu ! ne m'aviez-vous pas dit...

DUFLOS.

Je vous ai trompée. Rappelez-vous ce jour maudit où le besoin, le désespoir, vos prodigalités sans mesure, la soif de l'or, m'armèrent contre les jours de votre infortunée cousine...

MADAME DE SAINT-POL.

Ah ! je ne voulais point sa mort !

DUFLOS.

Mais vous avez profité du crime.

MADAME DE SAINT-POL.

Vous l'avez commis malgré moi.

DUFLOS.

Votre silence vous a rendue complice.

MADAME DE SAINT-POL.

Comment puis-je aimer encore le meurtrier ?...

DUFLOS.

Ernestine ! c'est pour toi qu'il a tout fait : sans autoriser le crime, c'est toi qui, chaque jour, enflammais mon désespoir contre l'innocent objet de ta jalousie et de ta haine ; c'est toi, qu'en mourant, elle a maudite la première.

MADAME DE SAINT-POL, éperdue.

Affreuse pensée !...

DUFLOS.

Je crois encore et l'entendre et la voir, pâle, défigurée, sanglante, se traînant à mes pieds, appelant son époux et sa fille... Ses cris cessèrent ; la douce respiration de son enfant, qui s'était endormie près d'elle, troubla seule alors un effroyable silence.

MADAME DE SAINT-POL.

Cruel ! voulez-vous me voir expirer de douleur ?... Au nom de nos remords communs, éloignez ce terrible souvenir !

DUFLOS, revenant à lui après un silence.

Oui, vous avez raison, Ernestine... nos remords communs...

MADAME DE SAINT-POL.

Sa fille. . ne me parlez que de sa fille !

DUFLOS.

A la vue de cette enfant, je ne trouvai plus dans mon cœur d'autre sentiment que celui de la pitié. Après l'avoir enlevée du château d'Orvilliers, loin de songer à l'exécution de mes derniers projets, je la confiai à une vieille paysanne, près de Flavigny, et à l'âge de dix ans, je la fis entrer dans un pensionnat de cette ville. Fallait-il donc que votre folle jalousie l'arrachât à cette paisible demeure, et vînt accroître les nouveaux dangers qui nous environnent!...

MADAME DE SAINT-POL.

Quoi donc?

DUFLOS.

Il s'agit plus que jamais d'échapper à la justice: toutes les circonstances semblent se réunir pour nous accabler... le père d'Amélie, l'époux de votre cousine, d'Orvilliers, est de retour en France.

MADAME DE SAINT-POL.

Il existe?...

DUFLOS.

Demain, aujourd'hui, dans une heure peut-être, il va se présenter ici.

MADAME DE SAINT-POL.

Mon sang se glace!

DUFLOS.

Voulez-vous encore garder sa fille auprès de vous?

MADAME DE SAINT-POL.

Non, non, qu'elle parte, qu'elle s'éloigne... Eh! comment pourrais-je supporter sa présence!...

DUFLOS.

Où l'avez-vous enfermée?

MADAME DE SAINT-POL, montrant la porte à droite qui conduit à la salle de la roulette.

Là.

DUFLOS.

Là!... Que va-t-elle penser en voyant cet étrange ameublement?...

MADAME DE SAINT-POL.

Saura-t-elle ce que ce peut être?

DUFLOS.

Il faut qu'elle quitte cette maison...

MADAME DE SAINT-POL.

Un moment... vous ne savez pas encore tout ce dont nous sommes menacés.

DUFLOS.

Comment?

MADAME DE SAINT-POL.

Ne songez-vous plus à Ébérard?...

DUFLOS.

Ébérard?... privé de la raison, condamné à une réclusion perpétuelle, qu'avons-nous à craindre de lui?... Sa folie...

MADAME DE SAINT-POL.

A pris un caractère alarmant.

DUFLOS.

Pour lui?

MADAME DE SAINT-POL.

Pour nous!

DUFLOS.

Expliquez-vous.

MADAME DE SAINT-POL.

Peu de temps après sa condamnation, on s'était aperçu qu'il portait toujours sur lui un papier qui, jusqu'alors, avait échappé aux regards de ses gardiens, et dont la seule vue excitait sa fureur, ou faisait couler ses larmes. On voulut le lui enlever; il le défendit avec une force incroyable. Le médecin en chef de l'hôpital et des prisons ne voulut pas qu'on le tourmentât davantage à ce sujet, supposant, avec une apparence de raison, d'après le caractère connu d'Ébérard, que ce papier était quelque billet amoureux vers lequel une idée fixe le ramenait sans cesse.

DUFLOS.

Eh bien?

MADAME DE SAINT-POL.

Plusieurs années s'écoulèrent; on ne revit plus ce papier; mais, il y a quelques jours, il a reparu entre ses mains, et depuis ce moment, le nom de d'Orvilliers, le mien, le vôtre, qu'Ébérard n'avait jamais prononcés, reviennent souvent dans ses discours. Si ce papier était la fatale lettre que vous m'avez écrite avant que la mère d'Amélie...

DUFLOS.

Qui peut vous le faire craindre?

MADAME DE SAINT-POL.

Apprenez une circonstance que j'avais cru devoir vous taire, et que je ne puis plus vous cacher. Le malheureux amour qu'Ébérard avait conçu pour moi, vous le savez, allait jusqu'au délire; sans cesse il m'obsédait. Un jour... je venais de recevoir votre lettre, elle était encore ouverte devant moi, sur mon bureau... tout à coup j'aperçois Ébérard à mes côtés. Absorbée dans mes réflexions, je ne l'avais pas entendu entrer, et, dans sa jalouse fureur, il n'avait pas permis qu'on l'annonçât. Épouvantée à sa vue, mon premier mouvement fut de saisir votre lettre et de la jeter au feu; mais un autre billet se trouvait à côté, et lorsqu'Ébérard fut sorti avec un air de triomphe, plutôt que de colère, je ne pus le retrouver. Si, dans mon trouble, je m'étais trompée!... si je n'avais pas brûlé votre lettre!... si elle était entre ses mains!...

DUFLOS.

Funeste méprise!...

MADAME DE SAINT-POL.

La présence d'Ébérard au château d'Orvilliers, le jour même du meurtre, m'avait inspiré dans le temps les plus terribles craintes... Songez-y bien! profitez de la démence d'Ébérard; emparez-vous, à quelque prix que ce soit, du billet qu'il cache avec tant de soin.

DUFLOS.

Fût-ce aux dépens de sa vie!... mais je n'aurai pas besoin d'en venir à ces extrémités. Rassurez-vous... Le plus pressé, dans ce moment, est d'éloigner Amélie, et je cours lui chercher un asile.

MADAME DE SAINT-POL.

Ne tardez pas à revenir; je vous attends avec impatience. (Duflos sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE SAINT-POL, seule.

Amélie en ces lieux!... son père prêt à y reparaître! Je me sens défaillir... Et cependant, tout à l'heure, ici, dans ce salon, mon rôle sera d'être aimable, enjouée, brillante; je devrai sourire et plaire, quand la mort est dans mon cœur, quand mes yeux sont gonflés de larmes! On vient... si tôt! quelle contrariété!...

SCÈNE IX.

MADAME DE SAINT-POL, D'ARBOIS, SERGY, SAINT-CLAIR, et d'abord DOMINIQUE.

DOMINIQUE, entrant, et sortant aussitôt.

M. d'Arbois?

D'ARBOIS, après avoir baisé la main de madame de Saint-Pol.

Permettez-moi, belle dame, de vous présenter deux de mes amis, jeunes gens bien nés, du meilleur ton, et qui, comme moi, savent dépenser gaîment leur patrimoine.

MADAME DE SAINT-POL.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que la présence de ces messieurs, mon cher d'Arbois. Quant à vous, nous vous recevons ici, vous le savez, comme un ami.

D'ARBOIS, avec une légère ironie.

C'est un titre cher... bien cher à mon cœur.

MADAME DE SAINT-POL.

Nous nous connaissons depuis si longtemps.

D'ARBOIS.

Comment donc! nous sommes même un peu parents. Le père du colonel d'Orvilliers, votre cousin, avait épousé en secondes noces une tante de mon père. Cette parenté-là est tirée d'un peu loin, je l'avoue; mais, au château d'Orvilliers...

MADAME DE SAINT-POL, se hâtant d'interrompre d'Arbois.

Ces messieurs ne sont pas de notre province?

D'ARBOIS.

Non, non. M. de Saint-Clair vient y recueillir un héritage, et notre ami commun, M. de Sergy, a bien voulu l'accompagner. Je vous disais donc qu'au château d'Orvilliers... j'étais encore bien jeune à cette époque; votre pauvre cousine...

MADAME DE SAINT-POL, même jeu.

Vous allez prendre sans doute votre revanche ce soir, et réparer la petite perte que vous avez faite avant-hier?

D'ARBOIS.

La petite perte!... plaisantez-vous? dix mille francs!...

SERGY, SAINT-CLAIR.

Dix mille francs!

MADAME DE SAINT-POL.

Dix mille francs!... tant que cela? je l'ignorais. Je suis vraiment désolée...

D'ARBOIS.

La somme est quelque chose; mais la perdre dans une heure! c'est là surtout ce qui m'a piqué. Avouez que cela crie vengeance.

MADAME DE SAINT-POL.

Vous serez plus heureux ce soir.

D'ARBOIS.

Je l'espère parbleu bien! car si le sort se déclare encore contre moi, je serai forcé demain d'avoir recours à messieurs les hommes d'affaires, que, dans un siècle moins poli que le nôtre, on appelait tout bonnement des usuriers... Mais qu'avez-vous, belle dame? vous paraissez distraite, préoccupée? Tout à l'heure vous ne m'écoutiez pas. Quoi donc? l'époux futur, Duflos, le trop heureux Duflos, vous aurait-il causé quelque chagrin?... ah! d'honneur, si je le savais, je ferais bien voir à ce monsieur votre tyran...

MADAME DE SAINT-POL.

Taisez-vous, fou que vous êtes!

D'ARBOIS.

Fou! moi?... Ma foi, vous m'avez bien nommé; et l'on pourrait, en vérité, sans trop d'injustice, me placer parmi ces pauvres diables, dont la raison est déménagée pour jamais. J'aime le vin, le jeu et les femmes; et, comme un fou que je suis, oh! mais, un fou d'une espèce rare, je crois à l'honnêteté des joueurs et à la fidélité de ma maîtresse... Eh! mais, j'y suis!... oui, je cherchais d'où pouvait venir ce nuage un peu sombre qui obscurcit des traits charmants; je le sais.

MADAME DE SAINT-POL, d'une voix émue, s'efforçant de sourire.

Comment, vous le savez? (A part.) Que veut-il dire?

D'ARBOIS.

Oui, oui, je le sais, encore une fois... Je parierais que vous êtes au désespoir du tour odieux que vient de vous jouer le conseil municipal.

MADAME DE SAINT-POL, étonnée et tremblante.

Je ne vous comprends pas.

D'ARBOIS.

Eh! si; vous savez bien, cet énorme édifice planté justement en face de votre maison, qu'il vient de transformer en prison de ville et en hôpital des fous...

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Ah! grand Dieu!

D'ARBOIS.

Vous l'ignoriez?

MADAME DE SAINT-POL, hésitant.

Non. (A part.) Surcroît d'embarras et de douleur! Ébérard si près de moi!...

D'ARBOIS.

C'est une horreur! c'est une indignité!

MADAME DE SAINT-POL, comme à elle-même.

Dès demain, je quitterai cet hotel.

D'ARBOIS.

Il faut se plaindre. Si c'était moi, avant d'abandonner ainsi la place, je plaiderais contre le préfet, le maire et le conseil lui-même.

MADAME DE SAINT-POL.

Pardon, messieurs, je vous quitte un moment... j'ai quelques ordres à donner...

D'ARBOIS.

Ne vous gênez pas, je vous prie. Moi, en attendant vos invités, j'irai avec ces deux messieurs méditer quelques chances de victoire (Montrant la porte à droite.) sur le théâtre même de mes défaites.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Qu'ai-je fait? Amélie y est enfermée. (Haut.) Mon cher d'Arbois, cette pièce est dans un désordre... veuillez...

D'ARBOIS.

Comment donc! vous commandez, belle dame. Nous allons sortir, et nous reviendrons dans quelques instants.

MADAME DE SAINT-POL, en souriant.

Ne tardez pas. (Madame de Saint-Pol salue avec grâce d'Arbois et ses deux amis, et se retire en poussant, à part, un soupir de douleur.)

SCÈNE X.

D'ARBOIS, SERGY, SAINT-CLAIR, DOMINIQUE, DEUX VALETS au fond.

(Pendant cette scène, deux valets entrent avec Dominique; sous les ordres de celui-ci, ils achèvent d'arranger le salon, et allument le lustre, les candélabres et les flambeaux.)

DOMINIQUE, à part, faisant semblant de ranger les tables.

Écoutons-les.

SERGY, à d'Arbois.

Quel conte lui as-tu fait là?

D'ARBOIS.

Ce n'est pas un conte. Les deux aimables établissements dont je viens de parler touchent bien réellement à cet hôtel. (Riant.) Ah! ah! ah! la pauvre petite femme s'en va vivement contrariée de mes plaisanteries! tant mieux, morbleu! car je suis aussi piqué contre elle, moi.

SERGY.

Contre elle?

D'ARBOIS.

Et contre le Duflos, son âme damnée.

SAINT-CLAIR.

De quoi te plains-tu?

D'ARBOIS.

Je me plains de ce qu'ils connaissent trop bien l'une des quatre règles de l'arithmétique.

SERGY.

La soustraction?

D'ARBOIS.

C'est toi qui l'as nommée!

SAINT-CLAIR.

Et tu nous as conduits dans ce coupe-gorge?

D'ARBOIS.

Qu'as-tu à crier? y as-tu déjà perdu quelque chose, toi?

SAINT-CLAIR.

Mais...

D'ARBOIS.

Mais j'ai eu mes raisons pour vous amener ici. Je me suis tracé un nouveau plan de campagne. A nous trois, nous ferons un corps d'observation superbe.

SERGY.

Un corps d'observation?

D'ARBOIS.

Eh! oui, et d'attaque en même temps. Quand j'étais seul, abandonné à moi-même, pauvre innocent, je perdais mon argent comme un sot; mais, à nous trois, il en sera autrement. Tandis que l'un de nous tiendra les cartes, les deux autres examineront les yeux et les mains de ces messieurs, et ce sera bien le diable si l'on ose...

SAINT-CLAIR.

Décidément cette maison est une maison suspecte.

D'ARBOIS.

Non, non, elle n'est encore que soupçonnée d'être suspecte.

SAINT-CLAIR.

Avec un tel club de fripons...

D'ARBOIS.

De fripons!... Ah! le terme est trop fort... D'*industriels*, à la bonne heure; voilà l'expression juste. Cependant, pour dire la vérité, la police, qui gêne un peu ce genre d'industrie, a les yeux ouverts sur madame de Saint-Pol et son sournois de Duflos. Mais, je vous le répète, ce ne sont que des soupçons; il faudrait, pour autoriser une visite, une espèce de certitude, quelque circonstance imprévue; et ma foi, quant à moi, j'en serais très-fâché. Quoique Duflos m'ait soufflé avant-hier dix mille francs, j'aime cette maison, moi; c'est, à Dijon, une innovation toute parisienne; c'est une manière d'école pour la belle jeunesse. On y tue le temps en cent façons charmantes. On y fait des soupers délicieux, où l'on rencontre des femmes d'un ton, d'une grâce, d'une pétulance! toutes veuves de colonels et de généraux pour le moins. Oh! la société, en femmes, y est tout à fait bien choisie. (Il rit avec ses deux amis. Apercevant Dominique.) Voilà un vieux drôle qui nous écoute, je crois... sortons... Eh! mais, tout est allumé, la soirée va commencer. Restons, ma foi!... Tenez, venez avec moi. Il faut que vous fassiez connaissance avec le délicieux boudoir de madame de Saint-Pol... Je vous conterai là certaine petite aventure...

SERGY.

Mais n'y a-t-il pas quelque indiscrétion?...

D'ARBOIS.

Eh! non, venez... Je suis ici comme chez moi; j'ai les grandes entrées... Il est vrai que je les ai payées un peu cher... Venez, venez! (Il entre dans

l'appartement à gauche, avec ses deux amis, en riant aux éclats.)

SCÈNE XI.

DOMINIQUE, seul.

Qu'ai-je entendu? Quelle horrible maison! De quels gens, grand Dieu, mademoiselle Amélie se trouve-t-elle entourée?... Des joueurs, des escrocs, des libertins, des femmes... quelles femmes!... Je voulais sortir d'ici sans demander mon compte; mais à présent, je reste. Que deviendrait cette aimable demoiselle!

SCÈNE XII.

DOMINIQUE, DUFLOS.

DUFLOS, entrant vivement.

Dites à madame de Saint-Pol que je suis de retour.

DOMINIQUE, sortant.

Oui, monsieur. (A part.) C'est donc là le protecteur de mademoiselle Amélie?...

SCÈNE XIII.

DUFLOS, seul.

Ah! madame de Saint-Pol, vous avez usé de ruse et de violence pour m'enlever Amélie! Et vous avez pu croire que je le souffrirais?... Vous ne savez pas tout ce dont mon amour pour Amélie peut me rendre capable. Un obscur pensionnat, connu de moi seul, va me répondre d'elle jusqu'au moment où le titre d'époux... d'époux?... Est-ce bien là?... nous verrons... Une seule chose m'inquiète : ce nouveau caractère de la folie d'Ébérard... L'on vient; c'est madame de Saint-Pol... Tâchons de nous contraindre.

SCÈNE XIV.

DUFLOS, MADAME DE SAINT-POL, puis AMÉLIE, THÉRÈSE.

MADAME DE SAINT-POL, entrant vivement.

Nous n'avons pas, en effet, une minute à perdre, mon ami; il faut à l'instant même éloigner Amélie. (Elle va à la porte qui est à droite, l'ouvre, entre et reparait avec Amélie. Celle-ci, en entrant, parait inquiète et troublée à la vue de Duflos, qui, l'œil rayonnant de joie et de plaisir, fait avec vivacité deux ou trois pas au-devant d'elle; mais la presence de madame de Saint-Pol l'arrête. — A Amélie.) Venez, ma jeune amie, venez. (A Duflos.) Monsieur Duflos, voici l'intéressante personne que vous m'avez confiée. Je regrette beaucoup que ce ne soit pas pour un plus long temps; mais les circonstances ne vous le permettent pas, et je vous remercie toujours de me l'avoir fait connaître.

DUFLOS, bas, à madame de Saint-Pol.

Le temps presse, madame. (Haut.) Il se fait tard; permettez...

MADAME DE SAINT-POL.

Il est vrai. Adieu, mon enfant.

AMÉLIE.

Adieu, madame. (A part.) Je ne sais pourquoi l'aspect de cette femme me glaçait de terreur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DOMINIQUE, entrant vivement.

DOMINIQUE.

Madame, M. le colonel d'Orvilliers demande à vous parler.

MADAME DE SAINT-POL, DUFLOS, avec effroi.

D'Orvilliers?

THÉRÈSE, à part.

D'Orvilliers!

MADAME DE SAINT-POL, bas, à Duflos.

Vous me l'aviez bien dit... Ah! voici l'instant que j'ai toujours redouté.

DUFLOS, à part.

Diable! je ne croyais pas avoir été si véridique.

MADAME DE SAINT-POL, à Dominique.

Dans un moment, vous pourrez l'introduire. (Bas, à Duflos.) Duflos, par pitié, ne me quittez pas! Vous emmènerez plus tard cette enfant; mais il ne faut pas qu'il la voie... Ah! pourquoi l'ai-je amenée?...

AMÉLIE, à part.

Tout ce que je vois est loin de me rassurer.

DOMINIQUE, bas, à Amélie, en passant près d'elle.

De la prudence! (Amélie suit des yeux, avec surprise, Dominique, qui s'éloigne d'elle.)

DUFLOS, à part.

Fâcheux contre-temps!

MADAME DE SAINT-POL, à Dominique.

Faites entrer. (Dominique sort; madame de Saint-Pol continue à Thérèse.) Conduisez mademoiselle dans mon boudoir.

AMÉLIE, à Duflos.

Eh! quoi, monsieur, me laissez-vous ainsi?...

DUFLOS.

Rassurez-vous, chère Amélie; bientôt j'irai vous rejoindre. Une affaire importante...

THÉRÈSE, à Amélie.

Mademoiselle veut-elle me suivre? (Amélie sort avec Thérèse par la porte à gauche. Duflos la regarde sortir avec inquiétude.)

MADAME DE SAINT-POL.

Je puis à peine maitriser mon effroi.

DUFLOS.

Contenez-vous, madame.

SCÈNE XVI.

MADAME DE SAINT-POL, DUFLOS, D'ORVILLIERS, et d'abord DOMINIQUE.

DOMINIQUE, annonçant et se retirant.

M. d'Orvilliers.

D'ORVILLIERS, embrassant madame de Saint-Pol.

Mon amie!... ma chère cousine!... que votre vue me fait éprouver de plaisir! (avec un soupir) et de peine!... Hélas! je ne m'attendais pas,

lorsque tous mes vœux n'aspiraient qu'à revoir la France...

MADAME DE SAINT-POL, avec beaucoup d'émotion et de trouble.

Longtemps nous avons cru qu'un malheureux destin... Ce n'est que depuis peu... Fallait-il qu'une si longue absence... Votre présence aurait prévenu bien des malheurs!...

D'ORVILLIERS.

Fait prisonnier, conduit au fond des Indes, ce n'est que lorsque la paix a rendu la liberté aux mers, que j'ai pu songer à revenir. L'espoir d'embrasser ma femme et ma fille soutenait mon courage; l'idée de leur joie, lorsque j'étalerais à leurs yeux d'immenses richesses, m'enivrait; j'arrive...

MADAME DE SAINT-POL, mettant son mouchoir sur ses yeux.

Ah! Dieu!

D'ORVILLIERS.

Quelque douloureux que soit pour vous un tel récit, il m'importe de l'entendre de votre bouche.

MADAME DE SAINT-POL.

Ah! n'exigez pas...

D'ORVILLIERS.

Parlez, je vous en conjure! Je veux connaître de vous l'affreuse vérité; guidez-moi dans ce dédale d'horreurs... Quel est l'assassin de ma pauvre Adèle? quel est le ravisseur de ma fille?... S'ils ont échappé au glaive des lois, ils n'échapperont point à ma vengeance! (Madame de Saint-Pol et Duflos frémissent et reculent malgré eux.)

MADAME DE SAINT-POL.

Non, cela m'est impossible; mais voici M. Duflos qui, mieux que moi...

D'ORVILLIERS, se retournant, et regardant fixement Duflos.

Monsieur?

MADAME DE SAINT-POL.

Oui, mon cousin.

D'ORVILLIERS, à part, regardant toujours Duflos.

Duflos?... ce nom...

DUFLOS, à part.

Qu'a-t-il donc à me tant regarder?

D'ORVILLIERS.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir arrêté si longtemps les yeux sur vous... mais votre nom me rappelle celui d'un homme...

DUFLOS, à part.

Aie! aie!

D'ORVILLIERS.

Que je n'ai pas personnellement connu, mais dont on parla beaucoup dans le temps, à l'époque de nos belles campagnes d'Italie.

DUFLOS, en souriant.

Ah!

D'ORVILLIERS.

Je n'établis, comme vous pouvez le croire, aucun rapport entre cet homme et l'ami de madame de Saint-Pol; car l'un mérite sans doute toute mon estime, et l'autre ne m'a laissé qu'un honteux souvenir. Attaché en qualité de munitionnaire à la division Laharpe, il en fut chassé pour les malversations les plus infâmes... Mais, encore une fois, pardon, monsieur; laissons ce misérable, et veuillez, je vous prie, me donner les tristes détails que je demandais à ma cousine.

MADAME DE SAINT-POL.

C'est à M. Duflos que vous devez la punition du coupable.

D'ORVILLIERS.

Est-il possible?

DUFLOS.

Ancien ami de M. de Saint-Pol, cette liaison m'avait procuré l'entrée du château d'Orvilliers. J'étais venu pour entretenir madame d'Orvilliers d'une affaire d'intérêt qui s'agitait alors entre elle et sa cousine... A peine arrivé, j'entends des cris plaintifs; ils partaient du pavillon du petit parc... j'y vole... quel spectacle!... Je la trouve baignée dans son sang, et prête à rendre le dernier soupir...

MADAME DE SAINT-POL, avec terreur.

Assez, monsieur Duflos!

D'ORVILLIERS, cachant sa figure dans ses mains, et cherchant à étouffer ses sanglots.

Ma femme! mon unique bien! mon Adèle!... (A Duflos.) Et quel motif a pu pousser son meurtrier?... Quel est-il?...

DUFLOS.

Ébérard.

D'ORVILLIERS, poussant un cri.

Ébérard!... mon parent?...

DUFLOS.

Oui, colonel.

D'ORVILLIERS.

Ébérard!... non, cela n'est pas possible! on vous aura trompé... une exécrable calomnie...

DUFLOS.

Je l'ai arrêté moi-même au moment du meurtre.

D'ORVILLIERS.

Grand Dieu!

DUFLOS.

Ruiné par de fausses spéculations, il voulait réparer par ce crime...

D'ORVILLIERS.

Lui, si bon, si vertueux!... (Vivement, à madame de Saint-Pol.) Mais, lors de mon départ, il vous aimait, il aspirait à votre main?...

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Hélas!

DUFLOS.

Il feignait une passion utile à ses projets. (Moment de silence. D'Orvilliers semble plongé dans ses réflexions; madame de Saint-Pol et Duflos l'examinent avec crainte.)

D'ORVILLIERS, à lui-même.

Ébérard!... j'en aurais cru à peine mes propres yeux... (A Duflos.) Achevez... Il a reçu son châtiment?...

DUFLOS.

Pendant le procès, sa raison s'égara.

D'ORVILLIERS.

Eh bien!

DUFLOS.

Il fut condamné à une réclusion perpétuelle; il est enfermé dans l'hôpital des fous de cette ville.

D'ORVILLIERS.

Que dites-vous?... Tout accroît ma surprise... il faut que je le voie... je le verrai!...

MADAME DE SAINT-POL, effrayée.

Quel est votre projet?...

D'ORVILLIERS.

J'ai appris en arrivant à votre hôtel que l'hospice n'est qu'à un pas d'ici.

DUFLOS.

En effet, et je devais même engager madame à fuir cet odieux voisinage.

D'ORVILLIERS.

J'irai demain... Je veux...

MADAME DE SAINT-POL.

Ah! pourrez-vous supporter sa vue?

D'ORVILLIERS.

Je veux tout tenter pour acquérir l'entière certitude qu'Ébérard... Excusez-moi si je doute encore; mais cette idée que mon parent, que mon ami, le meilleur, le plus généreux des hommes, ait pu commettre un crime épouvantable, révolte tous mes sens.

DUFLOS.

Les juges en ont douté ainsi que vous; ils se sont rendus à l'évidence.

D'ORVILLIERS.

Eh bien! Ébérard avait des complices, peut-être... je les connaitrai... j'épierai jusqu'aux moindres écarts de sa raison égarée!...

MADAME DE SAINT-POL, à part.

O terreur!...

D'ORVILLIERS.

Peut-être je saurai de lui si ma fille... Hélas! j'ose à peine vous parler d'elle.

MADAME DE SAINT-POL.

Votre fille?... (Duflos lui fait un signe; elle se tait et cherche à se remettre.)

DUFLOS.

Peu de jours auparavant, elle avait été enlevée.

D'ORVILLIERS.

Son ravisseur?

DUFLOS.

Ébérard.

D'ORVILLIERS.

Encore lui!...

DUFLOS.

C'est du moins sur lui que tous les soupçons devaient naturellement tomber. Cet enlèvement favorisait ses desseins.

D'ORVILLIERS.

Ne put-on savoir de ce monstre?...

DUFLOS.

Rien... jamais il ne voulut s'expliquer à cet égard.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Madame...

MADAME DE SAINT-POL.

Que voulez-vous?

DOMINIQUE.

Des voitures arrivent.

MADAME DE SAINT-POL.

Dans un moment, vous introduirez. (Dominique sort.)

D'ORVILLIERS.

Vous recevez, ma cousine?

MADAME DE SAINT-POL.

Oui, quelques personnes ce soir se réunissent chez moi. Pardonnez; si j'avais pu prévoir...

D'ORVILLIERS.

Pourquoi? ma présence ne doit rien changer à vos dispositions.

MADAME DE SAINT-POL.

Je n'ose vous prier de rester.

D'ORVILLIERS.

Hélas! en effet, je ne puis... (D'Orvilliers est interrompu par un grand bruit qui part de l'appartement à gauche.)

DUFLOS.

D'où vient ce bruit?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMÉLIE, D'ARBOIS, SERGY, SAINT-CLAIR, THÉRÈSE.

(La porte de l'appartement, à gauche, s'ouvre avec violence; Amélie s'élance en scène, suivie de d'Arbois, puis paraît Thérèse, qui cherche à retenir les amis de d'Arbois.)

D'ORVILLIERS.

Qu'est-ce donc?

AMÉLIE, entrant en scène.

Laissez-moi! laissez-moi!

THÉRÈSE, de même, à Sergy et à Saint-Clair.

Insolents!

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Ciel! Amélie!

DUFLOS.

Que vois-je?

AMÉLIE, courant à Duflos.

Monsieur, protégez-moi!

DUFLOS, à d'Arbois.

Comment osez-vous, monsieur, dans une maison respectable...

D'ARBOIS, imitant le ton de Duflos.

Comment j'ose dans une maison respectable!... Eh! là, là, mon cher Duflos, ne prenez pas cet air courroucé; vous me feriez rire, fripon que vous êtes!...

DUFLOS.

Vos airs évaporés sont tout à fait déplacés en ce moment.

D'ARBOIS.

Pas tant que vos airs protecteurs.

MADAME DE SAINT-POL.

Monsieur, par égard pour moi et pour ma jeune parente...

D'ORVILLIERS, qui semble très-étonné de ce qui se passe autour de lui, et qui n'a cessé de regarder Amélie.

Mademoiselle est votre parente?

D'ARBOIS, d'un air railleur.

Votre parente!... soit; mais Duflos, l'appui de l'innocence! ah! ah! ah! c'est par trop risible.

DUFLOS, exaspéré.

Vous êtes un impertinent!

D'ARBOIS.

Oh! oh! les gros mots s'en mêlent.

MADAME DE SAINT-POL, bas, à Duflos.

Que faites-vous?

D'ARBOIS, à Duflos, en riant.

Vous me rendriez compte d'un tel propos, si rendre un compte quel qu'il soit vous était possible, monsieur le munitionnaire de l'armée d'Italie.

D'ORVILLIERS.

Qu'entends-je!...

DUFLOS, furieux, voulant s'élancer sur d'Arbois.

Sortez! (Les jeunes gens se jettent au-devant de Duflos. Madame de Saint-Pol, épouvantée, tombe à moitié évanouie entre les bras de Thérèse. D'Arbois et Duflos se menacent des yeux. Amélie, abandonnée par Duflos, a cherché un refuge auprès du colonel.)

AMÉLIE, tout en larmes, à d'Orvilliers.

Ah! monsieur, si vous êtes père, prenez pitié de moi!... emmenez-moi d'ici, au nom du ciel!...

D'ORVILLIERS, avec la plus vive émotion.

Rassurez-vous, mon enfant, vous n'avez rien à craindre auprès de moi. (A Duflos et à d'Arbois.) Ce n'est pas ici, messieurs, le lieu d'une explication... Il vous est échappé d'étranges propos... Vous, jeune homme, vous avez tort...

D'ARBOIS.

Et de quoi vous mêlez-vous, monsieur? Qui êtes-vous?

D'ORVILLIERS, d'un ton imposant.

Le colonel d'Orvilliers.

D'ARBOIS.

Le colonel d'Orvilliers! Ah! colonel, je suis honteux de ne vous avoir pas reconnu... Veuillez excuser le jeune d'Arbois.

D'ORVILLIERS.

Eh quoi! le fils d'un de mes meilleurs amis d'enfance!... Je vous revois avec plaisir, jeune homme; mais comment se fait-il que votre étourderie...

D'ARBOIS, d'un air ironiquement sérieux.

Je suis excusable, colonel, très-excusable, et c'est le boudoir de madame qu'il faut seul accuser.

D'ORVILLIERS, à part.

Tout ce que j'entends redouble ma surprise.

DUFLOS, à d'Arbois.

Monsieur, vos excuses sont une nouvelle insulte; il faut qu'à l'instant même. .

D'ARBOIS, en ricanant.

De tout mon cœur, valeureux chevalier du tapis vert!

DUFLOS, furieux.

C'en est trop! (Duflos, ne se connaissant plus, est prêt de nouveau à se précipiter sur d'Arbois. Épouvante de madame de Saint-Pol et d'Amélie, qui a saisi involontairement le bras du colonel. Tout à coup les portes du salon s'ouvrent; Dominique introduit les personnes invitées à la soirée de madame de Saint-Pol et sort.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PERSONNES DES DEUX SEXES INVITÉES A LA SOIRÉE.

MADAME DE SAINT-POL, à quelques personnes.

Vous avez donc bien voulu honorer ma soirée de votre présence? (A deux hommes.) M. Derfeuil, M. de Belmont, je vous salue. (Embrassant une dame.) Eh! bonjour, ma toute belle; vous êtes bien aimable d'être venue. (A quelques dames, à mi-voix.) Nous danserons jusqu'au jour. (A plusieurs hommes, à mi-voix.) Les tables de jeu vous attendent.

D'ORVILLIERS, à part.

Suis-je bien chez madame de Saint-Pol? Les bruits qui déjà sont venus jusqu'à moi et que j'ai repoussés seraient donc vrais?

D'ARBOIS, à voix basse, en riant, à ses deux amis.

Est-elle adroite? sait-elle passer d'un rôle à un autre?

MADAME DE SAINT-POL, à Duflos, qui paraît absorbé dans ses réflexions.

M. Duflos, veuillez dire à l'orchestre de commencer.

D'ORVILLIERS, à part.

Contraignons-nous encore, et observons tout. (Duflos, à la voix de madame de Saint-Pol, fait un effort sur lui-même et prend un air enjoué; il donne aux musiciens qui sont entrés l'ordre de commencer. Les danseurs et les danseuses courent prendre leurs places. Les joueurs se mettent aux différentes tables de jeu. On les entoure. On a ouvert la salle de la roulette : plusieurs hommes y sont entrés. Le bal commence. D'Arbois danse ainsi que ses deux amis. Après les premières contredanses, on sert des rafraîchissements. Pendant ce temps, le dialogue suivant s'établit sur le devant de la scène.)

D'ARBOIS, à ses deux amis.

Allons voir, mes enfants, si la fortune nous traitera avec moins de rigueur que ces dames. (Bas à Duflos, en passant près de lui.) Vous m'avez donné des leçons au jeu; je dois vous en donner d'une autre espèce. Vous m'avez insulté, il faut que je me venge... A demain matin, quatre heures. (A d'Orvilliers, haut, d'un air riant.) Je ne vous dis pas adieu, colonel... (A part. regardant Amélie.) Cette petite est vraiment charmante! (Il passe dans la salle de la roulette avec ses deux amis.)

DUFLOS, bas à madame de Saint-Pol, lui montrant Amélie.

La voilà donc près de son père!... si elle savait...

MADAME DE SAINT-POL, de même.

Dans deux heures vous pourrez partir avec elle; mais songez que cette soirée est notre dernière ressource, et que demain il faut quitter ces lieux.

DUFLOS.

J'y songe, madame. (Montrant le colonel, qui a eu, presque sans cesse, les yeux fixés sur Duflos et madame de Saint-Pol.) Mais voyez donc comme il nous observe!... il nous connaît!...

MADAME DE SAINT-POL.

Hélas! je suis perdue auprès de lui!... si je pouvais l'éloigner!... Vous, allez où nos intérêts vous appellent. (Duflos, après avoir salué d'Orvilliers et fait un signe à Amélie, entre dans la salle de la roulette. Madame de Saint-Pol s'est approchée du colonel.)

MADAME DE SAINT-POL, à d'Orvilliers.

Mon cousin, vous désirez sans doute vous retirer?

D'ORVILLIERS, d'un ton un peu sec.

Non, madame, je reste.

(Madame de Saint-Pol, surprise et effrayée du ton du colonel, baisse les yeux devant lui et s'éloigne. Le bal continue: c'est une succession de contredanses avec des intervalles. On sert de nouveau des rafraîchissements. Les danseurs invitent d'autres danseuses. On entend quelquefois ces mots des joueurs d'écarté: « Le roi. Démarquez. Monsieur, encore deux louis à prendre. » Et de temps en temps la voix de Duflos, dans la salle de la roulette: « Faites votre jeu, messieurs. Le jeu est fait, rien ne va plus. Trente et un, noir, impair et passe; zéro rouge, » etc., etc. Le colonel et Amélie sont sur le devant de la scène, et s'entretiennent pendant ce temps, sans que le mouvement qui règne autour d'eux s'arrête un seul instant.)

D'ORVILLIERS, à part.

Que d'or sur toutes ces tables! Plus de doute, je suis dans une maison de jeu... et c'est chez madame de Saint-Pol, chez ma cousine! Quelle honte!... Hélas! fallait-il que ce nouveau coup vînt encore me frapper!

AMÉLIE, d'une voix timide, au colonel.

Monsieur, vous êtes parent de madame de Saint-Pol? vous m'avez promis votre appui... j'ose espérer...

D'ORVILLIERS, prenant la main d'Amélie.

Mon appui... comptez-y. J'ignore quels sont les événements qui vous ont conduite dans cette demeure; mais elle ne peut vous convenir. Je me charge du soin de vous remettre entre les bras de vos parents.

AMÉLIE.

Mes parents... je n'en ai pas.

D'ORVILLIERS.

Que dites-vous? Madame de Saint-Pol...

AMÉLIE.

Je ne la connais pas... Je suis venue ici, aujourd'hui, pour la première fois. On m'y a conduite.

D'ORVILLIERS.

Qui donc?

AMÉLIE.

Madame de Saint-Pol.

D'ORVILLIERS.

Est-il vrai?

AMÉLIE.

M. Duflos, mon tuteur, est la seule personne qui ait pris soin de mon enfance.

D'ORVILLIERS, avec amertume.

Duflos!... lui!... (Avec douceur.) Quel est votre nom?

AMÉLIE.

Amélie.

D'ORVILLIERS, avec la plus vive émotion.

Amélie! et vous êtes orpheline?

AMÉLIE.

Oui, monsieur.

D'ORVILLIERS.

Orpheline!... ah! vous n'en êtes que plus intéressante à mes yeux!... mais, mon enfant, il faut que je vous parle.... il faut... (D'Orvilliers est interrompu par ces cris, qu'on entend du dehors. « Arrêtez! arrêtez! par ici! fermez les portes! Ébérard! Ébérard! » Les danses sont interrompues. On quitte les tables de jeu.)

MADAME DE SAINT-POL, effrayée au nom d'Ébérard et descendant la scène.

Ébérard! (Dominique entre précipitamment.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

D'ORVILLIERS.

Qu'est-ce?

MADAME DE SAINT-POL.

Qu'est-il arrivé?

DOMINIQUE.

Ah! madame, qu'on ferme les portes, les fenêtres. A l'instant même, un fou vient de s'échapper de l'hospice.

CRI GÉNÉRAL.

O ciel!

DOMINIQUE.

C'est, dit-on, ce malheureux Ébérard...

CRI GÉNÉRAL.

Ébérard!.. (Madame de Saint-Pol est au comble de l'effroi; le colonel s'élance vers Dominique en criant.)

D'ORVILLIERS.

Eh bien?

DOMINIQUE.

Il se promenait dans la cour que vous voyez d'ici; il lève les yeux sur cette maison, et disparaît. Aussitôt on se met à sa poursuite; geôliers, gardiens, inspecteurs, soldats, officiers de justice; car il y en a une demi-douzaine qui, depuis deux jours, rôdent dans le quartier.

D'ORVILLIERS, jetant un coup d'œil sur madame de Saint-Pol, dont l'agitation est visible, à part.

Qu'entends-je?

DOMINIQUE.

On crie, on court de tous côtés... Tenez, tenez, entendez-vous?... (Nouveaux cris dans le lointain : « Arrêtez! arrêtez! »)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ÉBÉRARD, puis DUFLOS, D'ARBOIS, SES DEUX AMIS, JOUEURS, UN OFFICIER DE JUSTICE, LAURENT, GARDIENS DE L'HOSPICE, AGENTS, SOLDATS, ETC.

(Tout le monde a remonté la scène et a couru vers la porte-fenêtre. Tout à coup elle s'ouvre, Ébérard s'élance en scène. A sa vue, tout le monde pousse un cri de terreur et recule devant lui. Madame de Saint-Pol se cache le visage et tombe presque sans connaissance dans les bras de Dominique et de Thérèse. Amélie est auprès du colonel qui la soutient.)

ÉBÉRARD.

M'y voici!... J'ai bien reconnu sa demeure... Oui, c'est bien là... Elle ne m'attend pas... Où est-elle?... Je veux la voir! je veux la voir!... Ne m'annoncez pas!

D'ORVILLIERS, à la vue d'Ébérard, faisant un mouvement furieux, et quittant Amélie.

Et c'est là l'assassin de ma femme! le ravisseur de ma fille!

ÉBÉRARD, s'arrêtant et regardant d'Orvilliers d'un air égaré.

Qui êtes-vous? que me voulez-vous? je ne vous connais pas. Vous êtes donc de ses amis?

D'ORVILLIERS, reculant et tournant ses regards vers madame de Saint-Pol.

Que dit-il?

MADAME DE SAINT-POL, à part.

O désespoir!..

ÉBÉRARD.

N'importe! elle est ici... allons à son cabinet... (D'une voix sourde et basse.) Il faut que je lui parle... (Ébérard, l'œil en feu, les cheveux épars, parcourt à grands pas l'appartement. En ce moment, on entend de nouveau en dehors un grand tumulte et les cris : « Ébérard! Ébérard! » La porte du fond et celle qui est à droite s'ouvrent brusquement et en même temps; d'un côté, l'on voit paraître Duflos, d'Arbois, ses deux amis et des joueurs, tenant, ainsi que d'Arbois, un râteau à la main; de l'autre, par la porte du fond, l'officier de justice, Laurent, des agents, des gardes. Ébérard a remonté vers la porte du fond.)

DUFLOS, paraissant.

D'où vient donc cet horrible tumulte? (Il court à madame de Saint-Pol.)

D'ARBOIS.

S'égorge-t-on ici, colonel?

L'OFFICIER DE JUSTICE, LES AGENTS, LES GARDIENS, ensemble, en entrant.

Ébérard! Ébérard!

LAURENT, bégayant.

Le voilà!.. emparez-vous de lui.

DUFLOS, reconnaissant Ébérard, à part.

Ébérard! (Les gardiens se jettent sur Ébérard qui, saisi d'une idée nouvelle, se laisse prendre facilement. Cependant, l'officier de justice, à l'aspect de d'Arbois et des joueurs, qui sont encore groupés sur le seuil de la porte à droite, court à eux, les écarte, et entre un moment dans la salle de la roulette. Ce mouvement doit être rapide comme l'éclair.)

D'ORVILLIERS, à part.

A l'aspect d'Ébérard, quelle terreur sur les traits de madame de Saint-Pol et de Duflos!

D'ARBOIS.

Ah! ça, m'expliquera-t-on?...

LAURENT, faisant signe à ses gens d'emmener Ébérard.

Partons! Partons!

L'OFFICIER, reparaissant.

On ne m'avait pas trompé! cette table de roulette, cet or... (S'avançant vers madame de Saint-Pol et vers Duflos qu'il saisit au collet.) Je vous arrête au nom du roi, ainsi que toutes les personnes de votre maison. (Les gardes entourent Duflos, madame de Saint-Pol, Amélie, Thérèse, etc. Tumulte. Les personnes invitées à la soirée fuient de tous les côtés; on en retient quelques-unes.)

DUFLOS, à part.

Tout est perdu!...

MADAME DE SAINT-POL, se jetant aux genoux de d'Orvilliers qui la repousse légèrement et baignant de pleurs les mains du colonel.

Au nom du ciel! mon cousin, ne m'abandonnez pas!

ÉBÉRARD, rendu peu à peu à tout son délire.

Encore cette voix!... T'abandonner, dis-tu? te trahir!... Ernestine!

D'ORVILLIERS, à part.

Quel langage!

ÉBÉRARD, apercevant madame de Saint-Pol.

Dieu! c'est elle! (S'arrachant par un violent effort des mains des gardiens.) Laissez-moi!... laissez-moi! (Il se précipite vers madame de Saint-Pol; mais à l'aspect de Duflos, qui est placé entre elle et lui, il s'arrête et le regarde d'un air égaré et plein d'horreur.) Ah! malheureux! (Ébérard tombe sans connaissance. Tout le monde s'empresse autour de lui. Duflos profite du moment, échappe aux deux hommes qui le tiennent, et s'enfuit; au cri de l'officier de justice, une partie des soldats se mettent à la poursuite de Duflos. On relève Ébérard et on l'emporte évanoui. Madame de Saint-Pol, Amélie, d'Arbois, etc., sont entourés par les gardes.)

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cour intérieure de l'hospice. A droite, un corps de bâtiment, percé d'un grand nombre de fenêtres grillées. Au fond, du même côté, un passage voûté qui est censé conduire dans d'autres cours; du même côté, à l'avant-scène, un escalier dont l'entrée est fermée par une grille; cet escalier conduit à la loge d'Ébérard. Au bas de cet escalier est une lampe. Au deuxième plan, à gauche, un petit pavillon servant de bureau à l'Inspecteur. Dans le fond est l'entrée principale, fermée par une grille. Auprès, la loge du concierge; au dehors, une guérite, devant laquelle se promène une sentinelle. Près du pavillon, un banc de pierre.

SCÈNE I.

ÉBÉRARD, L'INSPECTEUR, GARDIENS, LAURENT, EMPLOYÉS DE L'HOSPICE ET DE LA PRISON.

(Au lever du rideau, Ébérard est étendu sans connaissance sur le banc de pierre placé près du pavillon. L'Inspecteur, Laurent, les gardiens l'entourent. Près de lui, une civière tenue par deux hommes indique qu'on vient de l'apporter.)

L'INSPECTEUR, aux deux porteurs de la civière.

Vous pouvez vous retirer. (Les deux porteurs sortent par la grille du fond. Examinant Ébérard.) Toujours dans le même état! (A Laurent.) Le coup imprévu dont il a été frappé a donc été bien violent?

LAURENT.

Ah! mo... mo... monsieur... je vous raconterai tout cela... ça vous intéressera beau... beau... coup. C'est à... à... n'y... n'y rien comprendre.

L'INSPECTEUR.

A-t-on pris exactement les noms des personnes arrêtées?

LAURENT.

Oui... oui... mon... monsieur. Ils étaient là une douzaine de mauvais gar... garnements qui... qui n'étaient pas trop d'avis de se laisser prendre; mais j'ai déployé mon é... mon é... mon énergie accou... accou... tumée; en voici la liste.

L'INSPECTEUR.

Vous les placerez provisoirement dans la grand' salle de la seconde cour. (En ce moment, le docteur Roland sonne à la grille.) Voici le docteur Roland; allez. (Laurent s'éloigne par le passage voûté, avec un gardien.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté LAURENT, ROLAND.

(Le concierge a ouvert la grille; Roland entre vivement.)

ROLAND.

Bonjour, bonjour, monsieur l'Inspecteur. Eh bien? mon pauvre Ébérard, comment va-t-il? (A ceux qui entourent Ébérard.) En arrière! en arrière! vous autres. (Il s'approche d'Ébérard.) Infortuné!... J'ai tout appris chez madame de Saint-Pol, qui a eu besoin de mes soins. C'est une scène fort étrange, monsieur l'Inspecteur, tout à fait étrange, en vérité.

L'INSPECTEUR.

Craignez-vous pour Ébérard les suites d'un tel accident?

ROLAND.

Non, non; et même je ne serais pas fâché qu'il reçut de temps en temps des secousses de cette nature; peut-être en résulterait-il pour sa raison quelque effet salutaire. Mais, tenez, tenez! peu à peu il a repris ses sens. (A Ébérard qui s'est soulevé lentement et qui promène autour de lui des yeux égarés.) Mon ami, mon cher Ébérard...

ÉBÉRARD.

Qui m'appelle? (Attachant devant lui un regard fixe et reculant d'effroi.) Ah!

ROLAND.

Allons, mon ami, allons, il faut venir avec moi.

ÉBÉRARD.

Non, je veux la suivre! (Il fait un pas pour remonter la scène.) Ne me retenez pas!... Mais où donc est-elle?... Je suis certain de l'avoir vue, là, devant moi... elle m'a fui!... C'est pour lui qu'elle m'abandonne!... pour lui!... ah! malheureux! (S'approchant vivement de Roland, puis de l'Inspecteur.) Dites-moi?... savez-vous où ils sont allés?... indiquez-moi la route qu'ils ont prise?... Il faut que je coure après eux... c'est trop longtemps souffrir... ils se sont trop joués de mon désespoir!... (Il parcourt la scène à grands pas.)

ROLAND, bas à l'Inspecteur.

Le voilà retombé dans son délire accoutumé.

L'INSPECTEUR, bas à Roland.

Ne devrions-nous pas tâcher de le reconduire à sa loge?

ROLAND.

Sans contredit. (Sur un signe de l'Inspecteur, les gardiens s'approchent d'Ébérard.

ÉBÉRARD.

Pourquoi cette foule autour de moi?... Que me veut-on?... Des soldats!... ah! je comprends... l'on vient encore m'arrêter... Eh bien! approchez; vous voyez que je ne fais aucune résistance; emparez-vous de moi... J'en fais l'aveu à haute voix... c'est moi seul qui suis coupable!... (A voix basse, et comme s'il s'adressait à quelqu'un.) Coupable!... entendez-vous? vous seule savez si je le suis... êtes-vous contente?... Ernestine!... Ernestine!

quand Duflos en aura fait autant pour vous... (A haute voix.) Venez, messieurs! (Il marche vers la grille à droite, à l'avant-scène, et s'arrête.) O mon Dieu! faut-il donc que je sois replongé dans cet horrible lieu!... Si vous saviez combien j'y ai souffert, vous auriez pitié de moi!

ROLAND.

Mon cher Ébérard, vous n'avez plus rien à craindre.

ÉBÉRARD.

Au nom de l'humanité, jetez-moi dans une autre prison! Ici, on m'a fait souffrir d'horribles tortures. Ils ont dit que j'étais fou, fou furieux, et ils ont fait de moi leur victime. Voyez ce visage livide, voyez ces bras décharnés; tenez... ils portent encore l'empreinte des fers!

ROLAND.

Désormais, votre ami, le docteur Roland, veillera sur vous.

ÉBÉRARD, avec force.

Dieu veille aussi sur Ébérard!... Puisqu'il le faut, marchons! (Il s'avance avec noblesse et fierté vers la grille à droite, la pousse, entre, monte l'escalier et disparaît. Deux gardiens le suivent.)

ROLAND, aux gardiens qui suivent Ébérard.

Ne le quittez pas; je vous suis. (Pendant qu'Ébérard monte l'escalier à droite, l'Inspecteur a donné ordre aux gardiens et aux autres employés de l'hospice de retourner à leurs postes. Ils sortent par le passage voûté.)

SCÈNE III.

ROLAND, L'INSPECTEUR.

ROLAND, vivement à l'Inspecteur.

Mon cher monsieur, j'ai pris la liberté de vous recommander, ainsi qu'à tous les gens qui sont sous vos ordres, la plus grande douceur à l'égard d'Ébérard. Je vous la recommande plus que jamais. Il me semble que le sort de cet infortuné doit changer bientot. N'est-il pas surprenant que ce soit lui qui ait fait découvrir la conduite criminelle de madame de Saint-Pol? En vérité, je suis tenté de voir là un arrêt de la Providence.

L'INSPECTEUR.

Un arrêt de la Providence? Que voulez-vous dire, docteur?

ROLAND.

Rien, rien; vous savez bien que j'ai toujours quelque petit secret à moi, et qu'on m'appelle l'homme aux conjectures; j'en fais si souvent, par état, et de plus dangereuses!... Sans adieu... Ah! un mot encore. Apprenez-moi donc comment notre Ébérard a fait pour s'échapper?

L'INSPECTEUR, montrant son bureau.

Il a fui par la seconde porte de mon bureau. Établis ici depuis deux jours seulement, nous ignorions qu'une porte ouvrît sur la ruelle qui sépare ces bâtiments de la maison de madame de Saint-Pol. Nous la ferons murer. Laurent, le chef des gardiens, l'avait laissée ouverte, et c'est par cette négligence...

ROLAND.

L'ami Laurent n'en fait jamais d'autres... Ah çà! je vais un moment auprès d'Ébérard, puis je cours expédier mes autres malades. Sans adieu. (L'Inspecteur ouvre la grille de l'escalier au docteur. Celui-ci monte l'escalier et disparaît.)

SCÈNE IV.

L'INSPECTEUR, d'abord seul, puis D'ARBOIS, LAURENT, PLUSIEURS EMPLOYÉS.

L'INSPECTEUR, à lui-même.

L'excellent homme que ce docteur! il est un peu bavard, il cherche à faire des mystères de tout; mais son cœur est d'or, et il a autant de talent que de probité. (En ce moment, on entend un grand bruit du côté du passage voûté.) Qu'est-ce donc? (D'Arbois entre poursuivi par Laurent et quelques gardiens.)

LAURENT, arrivant essoufflé sur les pas de d'Arbois.

Mais... mo... mo... monsieur...

D'ARBOIS.

Eh! laissez-moi donc tranquille! croyez-vous que je veuille m'échapper?

L'INSPECTEUR.

Qu'y a-t-il, Laurent?

LAURENT.

Mo... monsieur ne veut pas...

D'ARBOIS, imitant d'abord Laurent.

Non, mo... mo... monsieur, je ne veux pas, je ne veux pas être confondu, ainsi que mes deux amis, avec la foule que vous avez claquemurée dans l'autre cour. Je ne le veux pas!

L'INSPECTEUR.

Le ton que vous prenez...

D'ARBOIS.

Le ton que je prends, monsieur, est celui d'un homme injustement accusé; je mérite quelques égards, ainsi que MM. de Sergy et de Saint-Clair.

L'INSPECTEUR.

Eh! monsieur, quand on a tant de prétentions aux égards, on commence par ne pas fréquenter ceux qui n'en méritent aucun.

D'ARBOIS, à part, en riant.

Il a, ma foi, raison! (Haut.) Quoi qu'il en soit, monsieur, on a commis une injustice à mon égard, et, pour en obtenir réparation, je veux parler sur-le-champ au directeur, inspecteur, ordonnateur, docteur, qui que ce soit enfin, qui commande en ce triste séjour.

L'INSPECTEUR.

L'Inspecteur en chef est devant vous, monsieur.

D'ARBOIS.

J'en suis ravi.

L'INSPECTEUR.

Quel est votre nom?

D'ARBOIS.

D'Arbois, fort peu à votre service en ce moment, monsieur, comme vous devez le penser.

L'INSPECTEUR.

Eh bien! monsieur d'Arbois, je vous engage à suivre à l'instant même le gardien.

D'ARBOIS.

Je ne le suivrai point.

LAURENT.

Co... co... comment donc?

L'INSPECTEUR.

Voudriez-vous faire résistance, monsieur?

D'ARBOIS.

Pourquoi pas? ce serait une nouvelle folie à ajouter à toutes celles dont on m'accuse.

L'INSPECTEUR.

C'est ce que nous allons voir. Holà!

D'ARBOIS.

Une attaque à force ouverte? La résistance est de droit. Voyons quel est celui d'entre vous qui osera, le premier, mettre la main sur moi!

L'INSPECTEUR.

Ce jeune homme est fou... A moi, gardiens! (A la voix de l'Inspecteur, des gardiens entrent en tumulte. D'Arbois se met en défense. Tout à coup la cloche de la porte d'entrée sonne violemment. Tout le monde s'arrête, la grille s'ouvre, et le colonel d'Orvilliers paraît.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, D'ORVILLIERS.

D'ARBOIS.

Eh! c'est vous, mon cher colonel! Parbleu! vous arrivez à propos pour me prêter main-forte.

D'ORVILLIERS.

Qu'est-ce donc? (A l'Inspecteur.) N'est-ce pas à monsieur l'Inspecteur que j'ai l'honneur de parler?

L'INSPECTEUR.

Oui, monsieur; mais, pardon, veuillez excuser... (A d'Arbois.) Voulez-vous enfin obéir, ou dois-je employer la force?

D'ORVILLIERS.

Arrêtez, monsieur; si vous aviez dessein d'emprisonner ce jeune homme, vous ne le pouvez plus; j'apporte l'ordre de le mettre en liberté. Lisez. (Il donne un papier à l'Inspecteur.)

D'ARBOIS.

Vivat!

D'ORVILLIERS, à l'Inspecteur.

L'ordre est-il formel?

L'INSPECTEUR.

Oui, colonel. Cependant la conduite que monsieur vient de tenir à mon égard, mériterait peut-être...

D'ARBOIS, de même.

Mais de quoi vous plaignez-vous, monsieur? Loin de me blâmer, vous me devez des remercîments : ne vous ai-je pas épargné un acte arbitraire?

L'INSPECTEUR.

Arbitraire! arbitraire! Une fois qu'on est ici, monsieur, ce mot-là n'a plus de sens. Vous êtes heureux, croyez-moi, d'en être quitte à si bon marché. (Il fait signe aux gardiens qui se retirent, excepté Laurent. Il entre dans son bureau, où il écrit un moment.)

D'ARBOIS.

Ah! colonel, comment pourrai-je jamais reconnaître...

D'ORVILLIERS.

En vous conduisant désormais, mon jeune ami, avec plus de sagesse et de prudence; en fuyant pour toujours ces maisons infâmes où l'on perd à la fois sa fortune et l'honneur.

D'ARBOIS.

Ne craignez pas que l'on m'y reprenne jamais.

D'ORVILLIERS, à l'Inspecteur qui est ressorti de son bureau.

Monsieur, me serait-il permis d'avoir quelques instants de conversation particulière avec le médecin en chef de l'hospice?

L'INSPECTEUR.

Sans doute, colonel. M. Roland est en ce moment auprès d'un malheureux dont vous avez sans doute entendu parler, d'Ébérard...

D'ORVILLIERS.

Ébérard!

L'INSPECTEUR.

Mais il ne tardera pas à descendre; si vous voulez l'attendre...

D'ORVILLIERS.

Très-volontiers.

L'INSPECTEUR, à d'Arbois.

Vous êtes libre, monsieur, et vous pouvez, si vous le voulez, sortir à l'instant même : voici votre laissez-passer.

D'ARBOIS.

Non pas, si vous le permettez; il faut avant que je sache si Sergy et Saint-Clair sont libres, ainsi que moi.

D'ORVILLIERS.

Je vous l'avouerai, j'ai oublié ces deux messieurs; mais demain...

D'ARBOIS.

Je ne sortirai donc que demain?

L'INSPECTEUR.

Je ne puis permettre...

D'ARBOIS.

Monsieur, vous ne me refuserez pas cette grâce.

L'INSPECTEUR.

Mais...

D'ARBOIS.

Allons, allons, je le vois; vous avez gardé contre moi un peu de rancune. Eh bien! si je vous ai offensé, je vous demande mille pardons. (Lui tendant la main.) Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

L'INSPECTEUR, prenant sa main en riant.

Comment vous en vouloir encore? En vérité, vous êtes un singulier jeune homme!...

D'ARBOIS.

Je ne sortirai qu'un moment; j'irai commander un bon dîner pour moi et mes amis, et je revien-

drai aussitôt me constituer prisonnier; pour une nuit seulement, entendons-nous!

D'ORVILLIERS.

Mais vous n'y songez pas, d'Arbois; vous devez...

D'ARBOIS.

Remplir mon devoir. Sergy et Saint-Clair, pauvres innocents! ont été, par ma faute, appréhendés au corps et incarcérés. Je leur dois une réparation, et je la leur donnerai... le verre à la main.

L'INSPECTEUR.

Je ne vois, au fait, dans tout ceci, rien qui contrarie directement mes devoirs.

D'ARBOIS.

Non, sans doute; et vous consentez?

L'INSPECTEUR.

Soit.

D'ARBOIS.

Bravo!

L'INSPECTEUR.

Pas d'imprudence, surtout; pas la moindre imprudence...

D'ARBOIS.

Soyez tranquille, monsieur l'Inspecteur; d'ailleurs si la bonne chère et la gaîté sont un remède à tous les maux, une nuit passée à rire et à boire est un bon exemple à mettre sous les yeux des malades, des fous et des geôliers. (L'Inspecteur sort en riant, suivi de Laurent.)

SCÈNE VI.

D'ORVILLIERS, D'ARBOIS.

D'ORVILLIERS.

Qu'avez-vous fait, d'Arbois? Comment n'avez-vous pas compris que vous auriez pu m'être utile, en profitant sur-le-champ de votre liberté? Vous auriez pu apprendre sur Duflos...

D'ARBOIS.

Et c'est aussi là ce que je veux faire; pendant le peu de temps que je resterai dehors, je vais mettre tous mes domestiques en campagne. J'ai, vous le savez peut-être, une petite affaire à vider demain matin avec lui.

D'ORVILLIERS.

Vous battre contre Duflos?

D'ARBOIS.

Ne m'a-t-il pas insulté?

D'ORVILLIERS.

Eh! que vous font les insultes d'un tel homme?

D'ARBOIS.

Oh! s'il fallait toujours y regarder de si près!...

D'ORVILLIERS.

Un Duflos, un homme que poursuit la justice?

D'ARBOIS.

Eh! mais, en effet, je n'y songeais pas, je crois que vous avez raison... La justice... diable! je ne veux pas aller sur ses brisées. D'ailleurs si je le rencontre, je pourrai, par forme de réparation, lui couper les deux oreilles.

D'ORVILLIERS.

Si le sort nous favorisait assez pour le faire tomber entre nos mains, gardons-nous de le maltraiter; contentons-nous de le livrer à la justice; c'est de lui que dépend peut-être le bonheur du reste de mes jours.

D'ARBOIS.

De Duflos!

D'ORVILLIERS.

Peut-être des aveux précieux lui échapperont-ils enfin.

D'ARBOIS.

Comment? colonel, soupçonneriez-vous cet homme...

D'ORVILLIERS.

Pardon, mon cher d'Arbois; veuillez ne pas m'interroger.

D'ARBOIS.

Il suffit, un mot encore cependant. Cette jeune et charmante personne, dont Duflos s'est déclaré le tuteur, Amélie... je crois que c'est ainsi qu'elle se nomme...

D'ORVILLIERS, avec un frémissement involontaire.

Amélie... oui, Amélie... c'est là son nom.

D'ARBOIS.

Avez-vous pu obtenir sa liberté?

D'ORVILLIERS.

Hélas non! on l'a malheureusement considérée comme faisant partie de la maison de madame de Saint-Pol; mais, d'après quelques renseignements que je veux obtenir, j'espère avant peu...

D'ARBOIS.

Ah! réussissez, colonel; c'est là un de mes plus chers désirs. Je ne puis vous peindre l'impression que l'air de candeur et d'innocence, les grâces modestes et naïves de cette aimable enfant, ont produite sur moi!... Je rougis de la conduite ridicule que j'ai tenue à son égard... que vous dirai-je?... Je crois qu'en pensant à elle, je m'effraie beaucoup moins de l'idée du mariage, et, si elle était votre fille...

D'ORVILLIERS.

Ma fille!...

D'ARBOIS.

Je pourrais bien vous supplier de m'accorder sa main.

D'ORVILLIERS.

Ma fille!... ah!... s'il se pouvait!... Quel nom, d'Arbois, avez-vous prononcé!...

D'ARBOIS.

Pardon! pardon! mon respectable ami; je viens de rouvrir vos blessures... Mais si vous ne devez plus revoir cette enfant chérie, veuillez me regarder comme votre fils, votre fils soumis et dévoué.

D'ORVILLIERS, le pressant dans ses bras.

Mon ami!...

D'ARBOIS.

Sans adieu, mon colonel... Qui vient donc par

cet escalier? Eh! c'est le docteur, sans doute... Je vous laisse avec lui; un mot à mes gens sur le Duflos, un bon dîner commandé pour cette nuit, au restaurant, ici près, et je reviens partager les fers de l'amitié. (Il sort par la grille, après avoir montré son laissez-passer au concierge. En même temps, le docteur a descendu l'escalier à droite, et est entré en scène. Il laisse la grille de l'escalier ouverte. Le colonel a accompagné d'Arbois jusqu'au fond du théâtre.)

SCÈNE VII.

D'ORVILLIERS, ROLAND.

ROLAND, à lui-même.

Sa santé ne me donne aucune inquiétude; mais sa tête me semble plus dérangée qu'à l'ordinaire, et le nom de cette madame de Saint-Pol revient plus souvent dans ses discours. Il est vraiment singulier que...

D'ORVILLIERS, s'approchant de Roland.

Un mot, monsieur, je vous prie.

ROLAND, sans regarder le colonel.

Je n'ai pas le temps; j'en suis fâché; mes malades m'attendent.

D'ORVILLIERS.

De grâce, veuillez vous arrêter un instant.

ROLAND, après avoir considéré le colonel.

Qu'y a-t-il pour votre service?

D'ORVILLIERS.

Je suis le colonel d'Orvilliers.

ROLAND, reculant étonné.

D'Orvilliers!... ô ciel!... cet époux, ce père infortuné?

D'ORVILLIERS.

Lui-même, monsieur... Vos instants sont précieux; je n'en abuserai pas.

ROLAND.

Parlez, parlez, colonel. C'est sans doute pour quelque important motif que vous avez voulu me voir? Je suis tout à vous; mes malades attendront.

D'ORVILLIERS.

Je vais vous expliquer l'éminent service que j'attends de vous.

ROLAND.

Je vous écoute.

D'ORVILLIERS.

Vous connaissez mes malheurs. En arrivant dans cette ville, j'ai appris, avec la plus profonde et la plus douloureuse surprise, qu'Ébérard avait été reconnu coupable du meurtre de ma femme et du rapt de ma fille. Ébérard! mon meilleur ami!... malgré le jugement qui l'a condamné, la conviction de son crime n'a pu entrer dans mon âme. Les motifs qu'on lui avait supposés m'ont paru vagues et faux, les circonstances de son crime improbables; son inconcevable silence à l'époque du procès, ne m'a fourni, malgré l'arrêt des juges, aucune arme contre lui.

ROLAND.

Ah! je rencontre donc un honnête homme qui partage mes idées à l'égard de mon bon Ébérard! Et c'est le colonel d'Orvilliers lui-même... Non, colonel, non, jamais Ébérard n'a pu être un assassin! Ah! si comme moi on l'étudiait tous les jours, au milieu des crises de sa longue et cruelle maladie; si, comme moi, on était témoin de sa résignation, de sa douceur, de ses plaintes touchantes; si l'on entendait ces cris du cœur qui lui échappent sans cesse, et qui tant de fois m'ont fait répandre des larmes, on casserait à l'instant même l'arrêt qui l'a condamné. Je respecte infiniment ses juges, mais je le déclare à vous, colonel, et puisse ma conviction passer dans votre âme : jamais, non, jamais, Ébérard n'a pu être un assassin!

D'ORVILLIERS, vivement, et pressant les mains du docteur.

Je vous ai fait part de mes incertitudes; une suite d'événements imprévus les a confirmées, ou plutot, fait jaillir à mes yeux une lumière inespérée. Il semble que le ciel ait attendu mon retour, pour faire descendre sa vengeance sur la tête des vrais coupables.

ROLAND.

Que dites-vous?

D'ORVILLIERS.

Des mots échappés à Ébérard, en présence de ceux que je dois maintenant accuser; leur trouble à sa vue, une vie entière passée dans le désordre et l'infamie, qui autorise tous les soupçons; une liaison criminelle, déjà formée à l'époque du meurtre! à cette même époque, un retour de fortune que rien ne justifie; aujourd'hui même l'apparition inattendue d'une jeune personne sans parents, sans famille, dont les traits me rappellent une image adorée; mille renseignements pris à la hâte, mais qui déjà forment un faisceau de preuves pour le cœur d'un époux et d'un père; tout a confirmé mes soupçons. Le magistrat auprès de qui je me suis empressé de me rendre, les a partagés, et j'ai osé accuser devant lui...

ROLAND, très-vivement et bas.

Duflos et madame de Saint-Pol!

D'ORVILLIERS.

Qui vous a dit?...

ROLAND.

Depuis longtemps j'avais cette pensée.

D'ORVILLIERS.

Monsieur, ce n'est qu'au magistrat et à vous seul que je me confie!...

ROLAND.

Ne doutez pas de ma discrétion, colonel. J'aurai aussi une foule de circonstances particulières à vous communiquer, et dès ce soir même...

D'ORVILLIERS.

Le magistrat est disposé à me prêter tous les secours que je pourrai réclamer; mais on ne peut accuser sans preuves. Quel a pu être le motif du silence d'Ébérard? Voilà ce qu'il faudrait savoir. J'ai appris qu'il avait en son pouvoir un papier

qu'il relisait souvent, et auquel il semble attacher la plus grande importance; si nous pouvions nous en emparer?

ROLAND.

On l'a tenté vingt fois, et toujours inutilement; chaque tentative nouvelle le faisait tomber dans d'horribles convulsions; enfin je m'opposai à ce qu'on lui arrachât ce papier, à la possession duquel sa vie semble être attachée. (D'une voix basse et confidentielle.) D'ailleurs, je craignais qu'il ne le compromît davantage; car, hélas! l'infortuné a bien été assez puni. Mais les confidences que vous venez de me faire, colonel, m'arment d'une nouvelle résolution. Encore une tentative; le ciel nous secondera cette fois peut-être. Puissé-je vous prouver, par mon zèle, le vif et respectueux intérêt que je vous porte!

D'ORVILLIERS.

Je ne vous parlerai point de ma reconnaissance; une âme comme la vôtre comprend la mienne. Désormais, daignez voir en moi un ami de plus.

ROLAND.

De tout mon cœur, colonel.

D'ORVILLIERS.

Je retourne chez le magistrat, dont la présence sera peut-être nécessaire ici; voulez-vous m'y suivre?

ROLAND.

Volontiers. Attendez un moment. (Appelant.) Laurent! Laurent! un mot.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAURENT.

ROLAND, à Laurent.

Laurent, n'empêchez pas Ébérard de sortir; il se promènera jusqu'à ce que la nuit soit tout à fait venue. Il a besoin de prendre l'air; cela lui fera du bien.

LAURENT.

Ça su... ça suffit, monsieur le docteur.

ROLAND.

Venez, colonel. (Roland et d'Orvilliers remontent la scène. A ce moment, paraissent à la grille, madame de Saint-Pol, Amélie, Thérèse et Dominique, avec des soldats, l'officier de police et des agents. L'Inspecteur paraît d'un autre côté; il entre en scène par le passage voûté, à droite. Laurent va ouvrir la grille.)

D'ORVILLIERS, apercevant madame de Saint-Pol et Amélie.

Hélas! madame de Saint-Pol... et cette charmante Amélie!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME DE SAINT-POL, AMÉLIE, L'INSPECTEUR, THÉRÈSE, DOMINIQUE, UN OFFICIER DE JUSTICE, SOLDATS, AGENTS, GARDIENS.

L'OFFICIER, à l'Inspecteur.

En vertu de cet ordre, monsieur, vous allez recevoir en dépôt les personnes que voici.

MADAME DE SAINT-POL, apercevant d'Orvilliers qui, après lui avoir lancé un regard sévère, s'est approché d'Amélie.

Grand Dieu! le colonel!

D'ORVILLIERS, bas au docteur, lui montrant Amélie.

La voilà.

ROLAND, à d'Orvilliers.

Elle est charmante!

L'INSPECTEUR, regardant Amélie.

Si jeune!...

LAURENT, à part.

C'est vrai... vraîment dom... dommage!

AMÉLIE, à l'Inspecteur.

Oh! monsieur, ne me méprisez pas, je vous en conjure! Je n'ai rien à me reprocher... Le hasard m'a conduite dans la maison de madame, et je me vois entraînée ici...

L'INSPECTEUR.

Je vous plains, mademoiselle; mais je dois remplir mon devoir, quelque pénible qu'il soit. (Il tire de sa poche un agenda, et se dispose à écrire, en causant un moment à voix basse avec l'officier de justice.)

D'ORVILLIERS, à Amélie.

Chère Amélie, vos amis veilleront toujours sur vous.

AMÉLIE.

Ah! c'est vous, monsieur!... Ne me quittez pas. Quand je suis près de vous, je me sens plus de courage.

D'ORVILLIERS.

Votre arrestation n'est que momentanée. (Fixant de nouveau les yeux sur madame de Saint-Pol.) Le magistrat, n'en doutez pas, saura bientôt reconnaître votre innocence, et punir les coupables.

L'INSPECTEUR, à Amélie.

Vos noms, s'il vous plaît, Mademoiselle?

AMÉLIE.

Amélie.

L'INSPECTEUR, après avoir écrit sur son agenda.

Amélie... et votre nom de famille?

AMÉLIE.

Je n'en ai point.

L'INSPECTEUR, étonné.

Ah!

D'ORVILLIERS, bas à Roland.

Vous entendez? (Roland fait un signe d'intelligence.)

L'INSPECTEUR, à madame de Saint-Pol.

Madame, les vôtres?

MADAME DE SAINT-POL, d'une voix si basse, qu'on peut à peine l'entendre.

Ernest... Ernestine...

L'INSPECTEUR.

Répétez, s'il vous plaît.

MADAME DE SAINT-POL.

Monsieur?...

L'INSPECTEUR.

Vous paraissez fort émue, Madame; remettez-vous; veuillez passer dans mon cabinet, et prendre un siége.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Quelle situation! (Elle entre avec Thérèse dans le pavillon à gauche. Elle s'assied en essuyant souvent ses larmes. L'Inspecteur se met à son bureau. Thérèse et Dominique sont successivement appelés par lui, et il interroge à plusieurs reprises l'officier de justice. Amélie, d'Orvilliers et Roland sont sur le devant de la scène, à droite.)

D'ORVILLIERS, à Amélie.

Mon enfant, j'ai pu à peine vous parler tantôt, et je le puis moins encore en cet instant. Un mot seulement : confiez-vous sans crainte votre destinée à mes soins?

AMÉLIE.

Ah! monsieur, en vous écoutant, je crois entendre la voix même d'un père!

D'ORVILLIERS.

Oui, d'un père! je veux désormais vous en consacrer toute la tendresse... Dites-moi, avez-vous éprouvé pour Duflos les sentiments que votre bouche m'exprime avec tant de charmes?

AMÉLIE.

Oh! jamais, jamais... et depuis quelque temps, surtout, les étranges discours qu'il me tenait...

ROLAND.

Quels discours?

AMÉLIE.

Il disait qu'il m'aimait... qu'il voulait unir son sort au mien...

ROLAND.

Le monstre!

D'ORVILLIERS.

Vous ne pouvez trop le haïr et le mépriser; c'est lui...

SCÈNE X.

LES MÊMES, D'ARBOIS, puis DUFLOS, déguisé en pauvre.

(D'Arbois entre rapidement par la grille que l'on a ouverte toute grande, et sur le seuil de laquelle la foule s'est rassemblée.)

D'ORVILLIERS.

C'est vous déjà, d'Arbois?

D'ARBOIS, à d'Orvilliers.

Un mot, je vous prie. (D'Arbois, d'Orvilliers, Roland, Amélie, forment un petit groupe séparé à l'avant-scène. Tandis que l'Inspecteur sort de son bureau avec madame de Saint-Pol, et dit quelques mots à l'officier de justice, les soldats ont repris leurs armes et se sont remis en rang. Duflos, suivi de deux affidés déguisés comme lui, paraît en cet instant parmi le peuple, sur le seuil de la grille, au fond.)

D'ARBOIS, très-vivement, et à voix basse.

Un de mes gens a vu Duflos rôder autour de ces lieux.

DUFLOS, à part.

Écoutons et observons.

ROLAND, à d'Arbois.

Est-il vrai?

D'ORVILLIERS, à Amélie.

Nul doute qu'il ne cherche à vous revoir; s'il parvenait jusqu'à vous, jurez-moi de lui cacher vos vrais sentiments; songez que la prudence...

L'INSPECTEUR, à l'officier de justice.

Tout est bien convenu, monsieur. (A Laurent.) Laurent, vous aurez soin que la loge d'Ébérard soit exactement fermée du côté de la seconde cour. Vous n'entrerez chez lui que par cette grille. (Il montre la grille à droite, à l'avant-scène.)

DUFLOS, à part.

C'est là... bien.

L'INSPECTEUR, montrant Amélie.

Vous placerez mademoiselle dans la seconde chambre du rez-de-chaussée, du côté du passage voûté.

DUFLOS, à part.

A merveille! (Il sort.)

L'INSPECTEUR, désignant madame de Saint-Pol.

Quant à madame, je vous indiquerai tout à l'heure la chambre qu'elle doit occuper.

D'ORVILLIERS.

Partons, docteur. (A Amélie.) Je vous reverrai bientôt. (Mouvement de sortie. L'officier de justice, les soldats et les agents sortent par la grille, ainsi que d'Orvilliers et Roland. L'Inspecteur sort par le passage voûté, suivi de d'Arbois, de Dominique, de Thérèse et de quelques gardiens. Amélie est restée à l'avant-scène. Madame de Saint-Pol, accablée de douleur, est tombée sur un banc, près du bureau de l'Inspecteur. Ce banc est à moitié caché par une charmille.)

SCÈNE XI.

AMÉLIE, MADAME DE SAINT-POL, LAURENT, UN GARDIEN, DUFLOS, déguisé, GARÇONS DE RESTAURANT.

LAURENT, à Amélie.

Ma... Ma .. Mademoiselle, il... il faut me suivre; je vais vous... vous conduire à la chambre qui... qui vous... vous est desti... destinée. (On sonne; des garçons de restaurant, portant des paniers, paraissent à la grille. Parmi eux est Duflos, déguisé.)

LAURENT.

Qui... qui sonne donc ainsi?... Ah! c'est le di... dî... dîner de ce diable d'étourdi qui... qui nous met tous sens... sens dessus dessous. Entrez! entrez! (Laurent va à la grille, le concierge l'ouvre. Duflos entre le premier. Pendant que Laurent s'occupe de faire entrer les autres garçons, Duflos va se cacher vivement derrière la grille, à l'avant-scène, à droite; il n'aperçoit point madame de Saint-Pol, qui est assise contre le pavillon, et que lui cache la charmille.)

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Que vais-je devenir?...

DUFLOS, à voix basse.

Amélie!

AMÉLIE, surprise, et jetant un petit cri.

Ah!...

DUFLOS.

Reconnaissez-moi... je suis Duflos.

AMÉLIE.

Du...

DUFLOS.

Silence! Je viens vous arracher à ceux qui veulent votre perte et la mienne.

AMÉLIE, tremblante.

Oserez-vous?...

DUFLOS.

Tout, pour recouvrer les justes droits que j'ai sur vous!

LAURENT, seul, au fond du théâtre, s'adressant au concierge qui se montre près de la grille.

Tho... Thomas, ces gens qui... qui viennent d'entrer vont bientot sor... sortir... tu... tu les lais... laisseras pas... passer. (Le concierge fait un signe d'obéissance, et rentre dans sa loge. A Amélie, sans descendre la scène.) Ve... venez, Ma... Ma... Mademoiselle.

DUFLOS, bas à Amélie.

Vous m'avez entendu?...

AMÉLIE, à part.

O mon Dieu, protége-moi! (Elle sort par le passage voûté, sur les pas de Laurent.)

SCÈNE XII.

DUFLOS, MADAME DE SAINT-POL.

DUFLOS, à lui-même, montrant le bureau de l'Inspecteur.

Songeons d'abord à la porte qui donne sur la ruelle. Assurons-nous ce passage. (Il entre rapidement dans le bureau de l'Inspecteur, et disparaît un moment. Pendant ce temps, madame de Saint-Pol se lève du banc où elle est assise.)

MADAME DE SAINT-POL, à elle-même.

Il est ici des malheureux qui peuvent implorer le secours du ciel, mais moi!... (Elle cache sa figure dans ses mains. On entend le bruit de deux verrous que Duflos vient de tirer dans le bureau de l'Inspecteur. A ce bruit, madame de Saint-Pol relève la tête; Duflos reparaît; madame de Saint-Pol l'aperçoit, l'examine avec surprise, et se met un peu à l'écart.)

DUFLOS, à lui-même, sortant du bureau.

Nul obstacle à craindre de ce côté... (Montrant la grille, à droite, à l'avant-scène.) Occupons-nous maintenant de celui-ci; hâtons-nous! (Duflos s'approche vivement de la grille, et prend la clef.)

MADAME DE SAINT-POL.

Que fait donc là cet homme?... (Elle s'avance vers Duflos.) Je crois reconnaître... (Duflos se retourne, et fait, en voyant madame de Saint-Pol, un mouvement d'effroi.)

DUFLOS.

Ernestine!...

MADAME DE SAINT-POL.

Grand Dieu!... c'est Duflos!...

DUFLOS, lui mettant la main sur la bouche.

Plus bas! Voulez-vous donc me perdre?...

MADAME DE SAINT-POL.

Que venez-vous faire ici?... Comment avez-vous pu y pénétrer?

DUFLOS.

Un hasard heureux m'a servi. J'ai su qu'on avait permis à d'Arbois de faire venir un dîner pour lui et ses amis. Les garçons du restaurant, payés par moi, se sont contentés du premier prétexte que je leur ai donné, et je me suis introduit ici avec eux. Bénissez mon audace; elle assure votre salut. Toutes les parties de ces bâtiments, où les devoirs de mon état m'appelèrent souvent autrefois, me sont parfaitement connues, et je puis...

MADAME DE SAINT-POL.

Imprudent! ne songez qu'à vous-même. Mais que faisiez-vous à cette grille?... On a dit devant moi qu'elle conduisait à la chambre d'Ébérard... Auriez-vous formé quelque coupable projet?

DUFLOS, troublé.

Non, non... Pourquoi cette pensée?

MADAME DE SAINT-POL.

Je vous connais, Duflos. (En ce moment, on voit reparaître, par le passage voûté, les garçons du restaurant : ils marchent vers la grille, en appelant le concierge.)

GARÇONS, au fond.

Holà! hé! M. Thomas!

DUFLOS, à part.

Je voulais aussi pénétrer jusqu'à la chambre d'Amélie... impossible, maintenant. Maudite femme! Partons... (A madame de Saint-Pol.) Adieu!

MADAME DE SAINT-POL.

Un moment, je veux savoir...

DUFLOS.

Adieu! Si l'on t'interroge sur moi, garde le silence, et souviens-toi que ta destinée est enchaînée à la mienne. (Le concierge est sorti de sa loge et a ouvert la grille aux garçons du restaurant. Duflos se hâte de sortir avec eux.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-POL, seule.

Il fuit, il m'échappe! Ah! du moins, puisse-t-il se soustraire à toutes les recherches! Mais, hélas! dans quel abîme suis-je précipitée... malheureuse! (Pendant le monologue de madame de Saint-Pol, Ébérard a descendu l'escalier à droite. Il paraît sur le seuil de la grille.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE SAINT-POL, ÉBÉRARD.

ÉBÉRARD.

Encore un moment de liberté au pauvre Ébérard! (A lui-même, apercevant madame de Saint-Pol.) Une femme!... (Il s'approche doucement de madame de Saint-Pol, et lui frappe sur l'épaule.)

MADAME DE SAINT-POL, se retournant effrayée.

Ébérard!...

ÉBÉRARD.

Je ne suis pas méchant; rassurez-vous, madame. J'aime beaucoup à parler aux dames; cela me rappelle... Oui, des souvenirs chers et dou-

loureux... (Il se couvre le visage de ses mains, puis en riant.) Ah! j'étais aimable autrefois... L'avez-vous connue? une jeune veuve charmante... madame... madame de Saint-Pol, Ernestine de Saint-Pol?... Ernestine, quel doux nom! n'est-ce pas? Je l'adorais... je n'étais pas aimé... Approchez, je vais vous conter tout cela.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Comment le fuir? Ah! que sa présence éveille de remords?

ÉBÉRARD, la prenant par le bras.

Avancez donc. Elle vous ressemblait... non, elle avait plus de gaîté, plus de candeur sur ses traits.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Quel supplice!

ÉBÉRARD.

Elle avait un autre amant. Je ne vous dirai pas son nom; il ne souille plus mes lèvres. (Avec rage.) La perfide!... elle me souriait pour me perdre. Si je la revois, si je les rencontre tous deux, je les immole... Avec quelle joie je verrai leur sang couler!...

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Hélas!

ÉBÉRARD.

Vous soupirez? Vous avez aussi des chagrins?... Vous comprendrez mieux les miens... Je lui avais offert ma main... J'apprends que cet autre amant m'était préféré. Pourquoi? je l'ignore. Elle l'ignorait aussi, sans doute... Un caprice! un caprice! Les femmes en ont souvent, dit-on. Elles jouent, elles rient, elles s'excusent, elles se perdent avec ce mot, sans penser que ce mot donne la mort! (Madame de Saint-Pol frémit.) Écoutez donc... J'arrive chez elle... Elle lisait, elle lisait une lettre de mon rival!... Furieux, je lui arrache cet écrit, et je sors... Qu'ai-je appris!... (Mettant sa main sur sa bouche, puis sur son cœur.) C'est un secret... un terrible secret... Il ne sortira pas de là...

MADAME DE SAINT-POL, à part.

La lettre de Duflos! .. Mon sort en dépend; si je pouvais la lui ravir!...

ÉBÉRARD.

Ce papier, il faut le brûler, n'est-il pas vrai? Si vous saviez... Il renferme la destinée d'une femme que j'ai bien aimée, qui ne mérite que mon mépris; mais n'importe! il vaut mieux rester vertueux... La trahir!... jamais!...

MADAME DE SAINT-POL.

Donnez-moi cet écrit.

ÉBÉRARD.

Regardez... vient-on?...

MADAME DE SAINT-POL.

Non.

ÉBÉRARD.

Quelqu'un?

MADAME DE SAINT-POL.

Personne.

ÉBÉRARD.

Êtes-vous bien sûre! ne voyez-vous pas là un cadavre sanglant?...

MADAME DE SAINT-POL, reculant épouvantée.

Ah! ..

ÉBÉRARD.

Je me suis trompé... Je m'étais évanoui au moment .. et... l'on m'a accusé!... ma tête ensuite... Enfin j'ai été condamné.

MADAME DE SAINT-POL.

Ce papier...

ÉBÉRARD.

Je l'avais oublié... (Avec mystère.) Je l'avais caché dans un coin de ma loge... non, de ma chambre... (Avec amertume.) Oh! elle est bien jolie, ma chambre... Eh bien! ce papier frappe mes yeux... Je l'avais laissé là, depuis le jour... (Il tire le papier de son sein.) Le voici : je vais vous le lire... ou plutôt, lisez-le vous-même... (Lui présentant le papier qui est ouvert, et qu'il tient fortement.) Lisez!...

MADAME DE SAINT-POL.

Je ne puis!

ÉBÉRARD.

Je le veux... je veux l'entendre de la bouche d'une femme!

MADAME DE SAINT-POL, éperdue, lisant.

« Ma chère Ernestine, je suis ruiné; vous n'avez « plus de ressources. Il faut absolument payer les « cinquante mille francs que nous devons, et pour « cela, vous le savez, il n'est qu'un moyen. »

ÉBÉRARD.

Un moyen!... vous comprenez?... Lisez.

MADAME DE SAINT-POL, continuant.

« Votre cousine ne vous a-t-elle pas obstinément « refusé des secours?... (S'arrêtant.) Assez! assez!

ÉBÉRARD.

Chut! continuez... Mais non, j'achèverai moi-même... Écoutez. (Lisant.) « Ne vous a-t-elle pas « privée, en abusant votre oncle, d'un héritage « que vous deviez partager avec elle?... Pourriez- « vous encore hésiter?... »

MADAME DE SAINT-POL, dans le plus grand trouble.

Par pitié...

ÉBÉRARD, la prenant par la main.

Écoutez donc. (Continuant.) « Je n'attendrai pas « votre réponse; demain, je serai à d'Orvilliers; « demain, votre ami vous aura remise en posses- « sion d'un bien qui vous est dû, et aura renversé « tous les obstacles qui le séparaient de vous.

« *Signé :* DUFLOS. »

MADAME DE SAINT-POL.

Donnez-moi cette lettre.

ÉBÉRARD, la cachant dans son sein.

Non, vous ne l'aurez pas... Vous iriez la perdre, la dénoncer... je l'aime encore!... (A l'aspect des personnages qui paraissent, madame de Saint-Pol s'écarte vivement d'Ebérard. A la fin de cette scène, la nuit commence à venir.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, D'ORVILLIERS, ROLAND, L'INSPECTEUR, UN MAGISTRAT, LAURENT, PLUSIEURS GARDIENS.

(D'Orvilliers, Roland et le magistrat entrent par la grille que leur ouvre le concierge. L'inspecteur et Laurent suivis de quelques gardiens, viennent au-devant d'eux en entrant en scène par le passage voûté.)

LE MAGISTRAT, au colonel.

Oui, colonel, grâce à vos sollicitations, on va remettre en liberté cette jeune personne à laquelle vous prenez un si vif intérêt.

D'ORVILLIERS.

Recevez tous mes remercîments.

ROLAND.

Ébérard ici! et madame de Saint-Pol!

L'INSPECTEUR.

Laurent?...

LAURENT.

Je ne sais co... co... comment ça s'est fait. J'a... j'a... j'avais cru lais... laisser ici... un gardien...

ROLAND.

Cet homme se soutient à peine.

D'ORVILLIERS, bas à Roland.

Je parierais que c'est encore quelque folie de d'Arbois.

LAURENT.

Je... je puis ju... ju... rer...

L'INSPECTEUR.

Paix! (A d'autres gardiens) conduisez madame à la chambre qu'on a préparée pour elle.

D'ORVILLIERS.

Un moment, s'il vous plaît. Puisque d'après le rapport du docteur, le souvenir de madame se lie intimement aux souvenirs d'Ébérard, veuillez ordonner, monsieur le magistrat, qu'elle assiste à l'entrevue que j'ai sollicitée de vous. Peut-être sa présence pourra-t-elle nous être utile.

MADAME DE SAINT-POL, au magistrat.

Ah! monsieur, arrachez-moi de ces lieux!

LE MAGISTRAT.

Dissipez vos craintes, madame. (A l'Inspecteur.) Faites approcher Ébérard. (On amène Ébérard au milieu de la scène; il regarde tous ceux qui l'entourent d'un air étonné.)

ROLAND, au magistrat.

Puisque vous avez bien voulu vous rendre au désir du colonel d'Orvilliers et au mien, c'est moi, monsieur, si vous le permettez, qui procéderai à l'interrogatoire d'Ébérard.

LE MAGISTRAT.

N'oubliez pas, messieurs, que vous ne voulez obtenir de cet infortuné qu'un papier qu'il dérobe depuis longtemps à tous les yeux.

ROLAND.

Laissez-moi faire.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Je me soutiens à peine.

ROLAND.

Eh bien! Ébérard, comment vous trouvez-vous ce soir?

ÉBÉRARD.

Charmante dame, que vous êtes aimable de venir embellir ma prison de votre présence! Un seul de vos regards adoucit l'horreur de ma situation.

LAURENT, à mi-voix, à lui-même.

Voi... voi... voilà un inter... interrogatoire qui... qui com... commence bien.

ROLAND.

Mon cher Ébérard? comment! vous ne reconnaissez pas votre médecin?

ÉBÉRARD.

Mon médecin! Est-ce que j'ai besoin de médecin? Je me porte bien, très-bien!

ROLAND, avec douceur.

Oui, mon ami; mais un secret pénible pèse sur votre cœur. (D'un air de confidence.) Vous parlez souvent de madame de Saint-Pol; je la connais; et vous?

ÉBÉRARD.

Oui, oui. Je l'aimais.

ROLAND, jouant la surprise.

Vous l'aimiez?... et moi aussi.

ÉBÉRARD, frappé.

Vous? alors vous avez été trahi!

MADAME DE SAINT-POL, très-vivement au docteur.

Monsieur, ces étranges questions...

ROLAND.

Madame... madame, j'ai mon but où je veux arriver. (A Ébérard.) Madame de Saint-Pol n'avait-elle pas une cousine?

ÉBÉRARD, avec effroi.

Silence! ne parlez pas de sa cousine!

ROLAND.

Pourquoi?

ÉBÉRARD, bas.

Elle n'en a plus (Ici, Ébérard repousse Roland, et parcourt la scène vivement.) Valentin! fouette tes chevaux! plus vite, plus vite! à d'Orvilliers! (S'arrêtant et regardant de tous les côtés.) Ah! que la campagne est belle! Mais que me font toutes les beautés de la nature? Je suis triste... je ne suis point aimé! N'importe... courons, sauvons-la!

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Je frissonne!

ÉBÉRARD.

Jeune fille, à qui est ce château? — A madame d'Orvilliers. — Valentin, arrête... — Bien, retourne à Dijon... — Il s'en va. — Jeune fille, avez-vous vu entrer quelqu'un au château? — Oui. — Entrons-y aussi. (Il s'arrête, fait un mouvement d'horreur, et retombe dans ses pensées mélancoliques.)

ROLAND, après un temps.

Cher Ébérard, quel souvenir vous occupe en ce moment?

ÉBÉRARD.

Toujours elle. Elle m'a trompé, et pourtant son

image est toujours là! (Il met la main sur son cœur.)

ROLAND.

Si je vous la faisais voir?

ÉBÉRARD.

Est-il possible?

ROLAND.

Elle est ici.

ÉBÉRARD.

Ici! Que dites-vous?

ROLAND.

La vérité... Voyez! (Il prend Ébérard par la main, et le conduit en face de madame de Saint-Pol.)

ÉBÉRARD, examinant madame de Saint-Pol.

Vous voulez vous moquer de moi. Je reconnais cette dame; je l'ai vue ce matin. (Changeant tout à coup de ton, et comme sortant d'un rêve.) Ah! bonjour, monsieur l'Inspecteur. (Souriant.) Vous m'aviez promis de l'argent pour acheter du tabac?... J'étais riche autrefois... maintenant, (Avec une sombre mélancolie.) je suis pauvre.

ROLAND.

Vos malheurs finiront, mon ami, et s'il dépend de moi...

ÉBÉRARD, plus calme.

Ah! c'est vous, bon docteur. (Avec sensibilité.) Je suis reconnaissant des soins... (D'un air souffrant.) Mais ne me faites donc plus jeter d'eau sur la tête! (Il regarde d'Orvilliers.)

ROLAND.

Ne reconnaissez-vous pas ce monsieur?

ÉBÉRARD.

Moi? non. Cependant, je me rappelle...

D'ORVILLIERS, s'approchant de lui.

Ébérard, n'embrasserez-vous pas le colonel d'Orvilliers?

ÉBÉRARD, avec un cri terrible.

D'Orvilliers! L'infortuné!... qu'il se hâte de fuir... un poignard est levé sur son sein! Et vous tous aussi, prenez garde! un monstre vomi par l'enfer est près de vous. Il peut vous perdre... il a perdu celle que j'aimais. Sauvez-la! par pitié, sauvez-la! (Ébérard, dans le plus grand désordre, est resté le regard fixe, les bras étendus vers un fantôme, que vient de créer son imagination en délire.)

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Quel spectacle!

LE MAGISTRAT.

Étrange langage!

D'ORVILLIERS, bas au magistrat.

Ne semble-t-il pas confirmer mes soupçons? (Désignant madame de Saint-Pol.) Voyez son trouble.

ÉBÉRARD, s'attendrissant peu à peu.

Ernestine! que t'avais-je fait? Est-ce donc là la récompense de tant d'amour? Qui jamais pourra t'aimer comme moi?... Et tu m'as trahi, abandonné! Eh bien! n'importe, j'oublie tout, je pardonne tout! On dit que tu es malheureuse; viens près de moi... ton ami n'a point changé, lui; il ne demande d'autre bonheur que celui d'essuyer tes larmes! (Les yeux d'Ébérard se sont mouillés de pleurs; les sanglots étouffent sa voix; il s'appuie sur le bras de l'Inspecteur qui est près de lui. Roland s'approche d'Ébérard, en parlant vivement et à voix basse au colonel.)

ROLAND.

Saisissons le papier... (Il a pris la main d'Ébérard. Celui-ci revient à lui et le repousse.)

ÉBÉRARD.

Laissez-moi! laissez-moi! Que me voulez-vous?

ROLAND.

Donnez-moi ce papier que vous m'aviez promis.

ÉBÉRARD, sans tourner la tête vers Roland.

Ce papier?... pourquoi?

ROLAND.

C'est dans votre intérêt que je vous le demande.

ÉBÉRARD, après un temps, avec amertume.

Oui, dans mon intérêt!... (Après un temps.) Mais, vous avez raison peut-être; elle ne m'a pas répondu; elle me méprise... Je dois la mépriser aussi. (Après un temps.) Je vais vous le donner.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

O ciel! (Roland, le Magistrat et d'Orvilliers font un mouvement de joie.)

LE MAGISTRAT, bas à Roland.

Il semble revenir à la raison; profitons de cette lueur passagère.

D'ORVILLIERS.

Que vais-je apprendre?

MADAME DE SAINT-POL, à part.

C'en est donc fait!

ROLAND, à Ébérard, en tendant la main vers lui.

Eh bien!

ÉBÉRARD.

Je ne sais plus où j'en suis... Laissez-moi me recueillir. (Il s'avance de quelques pas et se parle à lui-même, de manière à n'être pas entendu. Les autres personnages ont remonté un peu la scène, et restent les yeux fixés sur lui.)

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Dois-je encore espérer?...

ÉBÉRARD, à lui-même.

Ne dit-on pas que je suis un assassin? moi! Et qui m'accuse? le plus vil des hommes... Et cette femme... son indigne amante... Ce matin, elle m'est apparue, et m'a dit : brûle ce papier... Non!... (Il le tire de son sein.) Tremblez!... le moment est venu. Le nom de ma famille doit être sans tache; obéissons enfin à la voix de l'honneur! (Il se retourne vers les autres personnages.) Juges, nobles magistrats qui m'entourez, je remets entre vos mains...

MADAME DE SAINT-POL, s'élançant vers Ébérard.

Ébérard!

ÉBÉRARD.

Elle m'appelle... Je reconnais sa voix! Ah! c'est elle!

LE MAGISTRAT, D'ORVILLIERS, ROLAND ET L'INSPECTEUR.

Donnez! donnez!

ÉBÉRARD, à madame de Saint-Pol.

Tu es la cause de tous mes maux... Eh bien! voilà comme je me venge! (Il s'élance vers la grille, à droite, la referme sur lui, et présente le papier à la flamme de la lampe qu'un valet de l'hospice a allumée dans le courant de cette scène.)

TOUS.

Arrêtez!

ÉBÉRARD.

Vous n'entrerez pas! (Le papier est consumé. Ébérard monte rapidement l'escalier, et disparaît.)

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Nous sommes sauvés!... Ah! si Duflos était prévenu...

D'ORVILLIERS, accablé de douleur.

Tout espoir est perdu!

ROLAND, à voix basse.

Non, si Duflos est arrêté!...

LE MAGISTRAT, à voix basse, à l'Inspecteur, en lui montrant madame de Saint-Pol.

Veillez sur elle.

D'ORVILLIERS, à Roland.

Ah! du moins délivrons Amélie!

L'INSPECTEUR, à madame de Saint-Pol.

Venez, madame. (Ils sortent tous, excepté Laurent, par le passage voûté.)

SCÈNE XV

LAURENT, seul.

(La nuit est tout à fait venue. Vers le milieu de la scène précédente, le concierge a allumé la lanterne placée à l'entrée du passage voûté, et celle qui est en dehors de la grille du fond.)

Qu'est-ce que tout ça si... signifie? La singulière aventure. Mais ce ne sont pas mes af... af... affaires. Il fait nuit. (Appelant le concierge.) Eh! eh! Tho... Tho... mas! (Le concierge sort de sa loge.) Donne-moi ma lan... lan... lanterne. (Après avoir pris sa lanterne des mains du concierge.) Nous, fai... fai... faisons notre visite accou... accou... tumée, et fer... fer... mons le bu... le bureau de M. l'inspecteur. (Il marche, en chancelant un peu, vers le bureau.) C'est... c'est... singulier, il... il... me semble que tout dans... tout danse autour de moi... c'est... c'est... ce damné cham... cham... champagne que ces étourdis m'ont fait boire... il était bon, le champagne! (Laurent parcourt le théâtre, en examinant tout autour de lui. D'Arbois entre par le passage voûté.)

SCÈNE XVI.

LAURENT, D'ARBOIS.

D'ARBOIS, à lui-même, en entrant gaîment.

Ma foi, il faut avouer que nous avons fait un dîner délicieux!

LAURENT, heurtant d'Arbois.

Qui... qui... va là?...

D'ARBOIS.

C'est moi!

LAURENT.

Qui, vous?

D'ARBOIS.

Ne me reconnais-tu pas?

LAURENT.

Et pourquoi... quoi... donc, vous promenez-vous à cette heure dans... dans... les cours de l'hospice?

D'ARBOIS.

Je cherche un lieu de repos pour la nuit; si tu veux m'en indiquer un où je puisse dormir bien à mon aise...

LAURENT.

Oh! ma foi...

D'ARBOIS, tirant sa bourse.

Cette pièce d'or est à toi.

LAURENT.

Vous... vous... dites...

D'ARBOIS.

A toi.

LAURENT, en riant.

Oh! oh! oh! vous me régal... galez de cham... cham... champagne; maintenant, vous me donnez de... de... l'or... le moyen de vous résister? Te... tenez, entrez dans ce... ce... bu... bureau; il... il y a une seconde pièce où vous... vous serez com... com... comme un prince; mais, te... te... tenez-vous tran... tranquille, et sortez-en de... de... bon... bonne heure.

D'ARBOIS.

Tu es un garçon charmant. (Lui donnant la pièce.) Voici qui est à toi. Bonsoir, Laurent.

LAURENT.

Bon... bonsoir, mon... monsieur; bon... bonsoir. (Au concierge.) Va... va... te cou... te coucher, Tho... mas. Bonsoir! (A lui-même, en sortant.) Il était bon, le champagne!...

SCÈNE XVII.

D'ARBOIS, seul.

Je l'ai fait boire de manière à se montrer peu difficile. Saint-Clair et Sergy sont d'une gaîté folle; mais du diable si je passe la nuit dans le taudis qu'on leur a donné pour asile! En outre, ce Duflos me revient sans cesse à l'esprit, et comme je n'ai nulle envie de dormir, j'aime mieux veiller de ces côtés-ci que là-bas. Cela se rencontre à merveille; d'ici, je pourrai contempler tout à mon aise l'asile qui renferme la charmante Amélie... (Montrant le côté du passage voûté.) Car je crois qu'on l'a logée dans ce corps de bâtiment. (Soupirant et riant tout à la fois.) Allons, d'Arbois, il faut que tu en conviennes; te voilà décidément amoureux. Et un Duflos ose être ton rival!... S'il est vrai qu'il rôde autour de ces lieux, ce ne peut être que pour tenter quelque projet contre Amélie... Je ne suis pas sans inquiétude. (Il fait quelques pas du côté du bureau, et s'arrête.) J'entends marcher, je crois; non, non, je me trompe. (Entrant dans le bu-

reau.) Il fait noir ici comme dans un four. Laurent aurait bien dû me laisser de la lumière. (Un bruit sourd se fait entendre.) Quel bruit entends-je? (Montrant le fond du bureau.) Il semble venir de là; l'on dirait qu'on force une porte. Plus de doutes! Qu'est-ce que cela signifie? Cachons-nous. (D'Arbois sort doucement du bureau. et se met à l'écart.)

SCÈNE XVIII.

D'ARBOIS, DUFLOS, DEUX HOMMES.

(A peine d'Arbois s'est-il caché, que Duflos paraît avec deux hommes.)

DUFLOS, avançant la tête avec précaution.

La seconde porte qui donne sur la cour est ouverte... tant mieux! tout dort... (Aux deux hommes.) Tenez-vous en dehors, je vous appellerai quand il sera temps.

D'ARBOIS, à part.

C'est la voix de Duflos!...

DUFLOS.

Hein?... Attendez, vous dis-je!... (Les deux hommes disparaissent. Duflos s'avance en scène.) Je ne m'étais pas trompé; la porte qui donne sur la ruelle était bien celle du bureau de l'inspecteur. Bientôt Amélie sera en mon pouvoir! (D'une voix plus basse, de manière à ne pas être entendu de d'Arbois.) Mais d'abord, songeons à Ébérard. Il faut lui arracher les preuves de mon crime... Dans tous les cas, son éternel silence est ce qui peut le mieux me convenir.

D'ARBOIS, à part.

Que dit-il?... je ne puis plus l'entendre.

DUFLOS.

Voici la grille... Dépêchons! (Il s'avance doucement vers la grille à droite, et l'ouvre.)

D'ARBOIS, à part.

Cet escalier conduit donc aussi à la chambre d'Amélie? Que faire?

DUFLOS, ayant ouvert la grille et tiré de son sein un poignard.

Allons! (Il monte l'escalier et disparaît.)

D'ARBOIS.

Et ces deux hommes! si l'on pouvait s'emparer d'eux.. Mais il s'agit de la vie d'Ébérard et du salut d'Amélie... Éloignons-les!... Entrant dans le pavillon et appelant à voix basse. St!... st!... st!... (Les deux hommes reparaissent; d'Arbois leur dit à voix basse :) Sortez!...

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi?

D'ARBOIS.

Sortez! allez m'attendre au bout de la ruelle. (Les deux hommes sortent. D'Arbois referme vivement la porte sur eux. Tout à coup, on entend un grand bruit du côté de l'escalier à droite.) Je suis sans armes!... (Tournant les yeux vers la grille, et frappé d'une idée subite.) Ah!... (Il se précipite vers la cloche de la grille et l'ébranle à toute volée, en criant,) Au secours! (Puis il court vers la grille, à l'avant-scène, à droite.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES.

(Aux cris de d'Arbois, tout le monde accourt, peuple, soldats, gardiens; la scène est éclairée par des flambeaux que portent les gens de la maison. D'Orvilliers paraît avec Amélie. Madame de Saint-Pol, elle-même, entre en scène, en repoussant Laurent, qui veut la retenir. D'Arbois est près de franchir l'escalier qui conduit à la loge d'Ébérard; en ce moment, Duflos, dans le plus grand désordre, descend précipitamment. Ébérard, armé du poignard dont Duflos voulait le percer, le poursuit, l'atteint, le renverse : il va le frapper, on l'arrête.)

CRI GÉNÉRAL.

Duflos!... (A ce cri, d'Orvilliers laisse éclater sa joie, ainsi que Roland. Madame de Saint-Pol pousse un cri déchirant.)

TABLEAU.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle basse du château d'Orvilliers. Portes et fenêtres latérales. Dans le fond, une porte à deux battants.

SCÈNE I.

THIBAULT, ANNETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

(Au lever du rideau, tout le monde travaille à divers ouvrages; les uns arrangent des lignes, d'autres font des paniers; les femmes filent, etc.; des enfants jouent entre eux sur le devant de la scène. A gauche du spectateur, Thibault arrange des pots de fleurs. Au milieu du théâtre est assise Annette entourée de plusieurs jeunes filles.)

UNE JEUNE FILLE.

Annette, chante-nous donc la romance de *la pauvre dame du château d'Orvilliers*.

ANNETTE, chantant.

Premier couplet.

C'était un soir; un grand orage
Au loin r'tentissait dans nos bois;
Et dans les champs et dans l' village,
On n'entendait plus un' seul' voix.
Chacun, pâle et l'effroi dans l'âme,
Était rentré dans ses foyers...

Hélas! plaignez la pauvre dame
Du château d'Orvilliers.

THIBAULT, à lui-même.

C'te chanson est un hommage rendu à ma bonne maîtresse; tous les ans, à c' t'époque-ci, on la chante devant moi... hé ben! j' ne pouvons jamais l'entendre sans éprouver un serrement de cœur!...

ANNETTE, chantant.

Deuxième couplet.

Tranquille sous l'œil de sa mère,
L'enfant dormait dans son berceau;
Adèle disait sa prière :
Neuf heures sonnaient au château.
Soudain, pleins d'un projet infâme,
Dans l' parc entrent des meurtriers...
Hélas! plaignez la pauvre dame.
Du château d'Orvilliers.

THIBAULT, seul, d'une voix tremblante, sans chanter.

Oui, oui, plaignez la pauvre dame,
Du château d'Orvilliers.

(Thibault, dont l'émotion s'est accrue, laisse tomber un des pots de fleurs qu'il arrangeait; Annette et les paysans s'empressent autour de lui.)

ANNETTE.

Qu'avez-vous donc, mon bon père?

THIBAULT.

Rien, rien...

ANNETTE.

Vous avez queuque chose, c'est sûr... Vous v'là tout ému, tout tremblant...

THIBAULT.

Qu' veux-tu? c'est c'te chanson...

ANNETTE.

Oh ben! si all' doit vous faire du mal comm' ça, j' ne la chanterons plus. Vous r'venez trop souvent sur ces idées-là; all' vous mettent du noir dans l'esprit... et puis avec ça, qu' c' château est d'un triste!...

THIBAULT.

Comment donc?

ANNETTE.

Pardon, mon bon père... j' ne voulons pas vous offenser... j' sommes contente d'y être avec vous... mais j' voulons seul'ment dire qu' si j'avions de plus avec moi... là... queuqu'un, voyez-vous.. qui m' tint compagnie... qui... Oh! j' m'entendons ben! allez!... la nuit, j'avons peur; et on dit qu'y n'y avons rien de mauvais comme ça pour les jeunes filles... et puis l' jour, quand j' traversons l' petit parc pour vous r'joindre dans le varger; surtout quand j' passons près de c' pavillon qu'on n'ouvre jamais, parc' que c'est là que mame d'Orvilliers...

THIBAULT.

Eh ben? eh ben? l' jour...

ANNETTE.

Eh ben! j'avons encore peur, j'avons toujours peur, et j' voudrions ben que vous trouvissiez queuqu' moyen pour m'en guarir. (On entend du bruit en dehors.) Qu'est-qu' j'entendons là?...

DOMINIQUE, en dehors.

Où est-il? où est-il?

THIBAULT.

Eh! mais, si j' ne me trompons pas, c'est la voix de Dominique?

ANNETTE.

Dominique!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOMINIQUE, QUELQUES PAYSANS.

(Dominique entre brusquement, suivi de paysans.)

DOMINIQUE.

Où est-il?

THIBAULT.

Hé! m' voilà, mon vieux; que diable as-tu donc?

DOMINIQUE.

Embrasse-moi, embrasse-moi!

THIBAULT.

De tout mon cœur. (Ils s'embrassent.)

DOMINIQUE.

Ta fille, ta fille? où est-elle?

THIBAULT, prenant Annette par le bras et la poussant devant Dominique.

Tiens, regarde; n' veux-tu pas l'embrasser aussi?

DOMINIQUE, embrassant Annette.

D'abord un baiser, comme ami de votre père... (L'embrassant encore.) Et un autre pour la bonne, pour l'excellente nouvelle que j'apporte.

THIBAULT.

Une nouvelle!

DOMINIQUE, à Thibault.

Tu ne devines pas? (Lui montrant son habit.) Tiens, vois...

THIBAULT.

Quoi donc?... eh! mais, tu portes la livrée de mon maître, du colonel d'Orvilliers?

DOMINIQUE.

Oui, oui! réjouis-toi, ris, chante, danse... le colonel...

THIBAULT.

O ciel!...

DOMINIQUE.

Est de retour!... Dans un moment il sera ici.

THIBAULT.

Ici!... queu joie! queu bonheur! nous allons le revoir! Eh! gai, gai, vous autres! aujourd'hui est un jour de fête. (Thibault jette son bonnet en l'air, prend sa fille et Dominique par la main, et se met à sauter avec eux. Tous les paysans font éclater leurs transports de joie.)

DOMINIQUE.

Oui, mes amis, vous avez raison de vous réjouir; après une si longue absence, votre bienfaiteur, votre ami vous est rendu. Il est accompagné de quelques personnes, et entre autres d'une jeune demoiselle...

ANNETTE.

D'une jeune demoiselle?

DOMINIQUE.

Je vous raconterai tout cela; plus tard vous saurez aussi comment Duflos a été arrêté ainsi que madame de Saint-Pol.

THIBAULT, ANNETTE.

Madame de Saint-Pol!

DOMINIQUE.

Comment celle-ci, grâce au crédit du colonel, a obtenu d'être mise sous la surveillance de ce digne parent, et, jusqu'à nouvel ordre, de n'avoir point d'autre prison que son château.

THIBAULT.

Queu d'histoires!

DOMINIQUE.

Avant tout, occupons-nous de l'arrivée de notre maître.

THIBAULT.

T'as raison. (Aux paysans.) Allons, vous autres, à vos canardières! y faut recevoir not' colonel avec tous les honneurs militaires. (Aux paysannes.) Eh vite! eh vite! un coup de main. Nettoyez-moi c'te salle; de côté les fuseaux, les rouets, les paniers. Qu' tout soit remis en ordre... à l'ouvrage... à l'ouvrage! (A la voix de Thibault, une partie des paysans sortent vivement. Ses ordres s'exécutent. Dominique et Annette le secondent. Bientôt après, on entend le bruit d'un fouet de poste et plusieurs coups de fusil.)

CRIS EN DEHORS.

Le voilà! le voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, D'ORVILLIERS, AMÉLIE, D'ARBOIS, DOMESTIQUES, PAYSANS, PAYSANNES.

(Les paysans entrent en tumulte, précédant d'Orvilliers, Amélie et d'Arbois.)

CRI GÉNÉRAL.

Vive not' colonel!

D'ORVILLIERS, ému.

Mes amis, mes bons amis!

THIBAULT, s'avançant.

Mon colonel...

D'ORVILLIERS.

C'est toi, mon cher Thibault!

THIBAULT.

Mon colonel, pardonnez... à la joie... du bonheur... que dans ce jour...

D'ARBOIS, en riant.

Que dans ce jour, notre amour...

D'ORVILLIERS, lançant d'abord un regard sévère à d'Arbois.

D'Arbois!... (Tendant la main à Thibault.) Va, donne-moi ta main, mon vieux Thibault; ni toi ni moi n'avons besoin de longs discours pour nous exprimer le bonheur qu'en ce moment nous éprouvons l'un et l'autre.

THIBAULT.

Par ma fine, vous avez raison; j' n' sommes qu'une bête, mon colonel, et parler n'est pas mon fait.

D'ORVILLIERS, montrant Annette.

Quelle est cette jeune fille?

THIBAULT.

C'est la mienne, mon colonel.

D'ORVILLIERS.

Elle est charmante!

ANNETTE, bas, à Dominique.

Vous avez raison; ça a l'air d'un ben bon maître!

D'ORVILLIERS.

Où est donc madame de Saint-Pol?

D'ARBOIS, à voix basse.

Elle s'est fait ouvrir une chambre pour s'y reposer un moment. En entrant dans le château, son émotion était si vive qu'elle pouvait à peine se soutenir.

D'ORVILLIERS, après un court silence, à Dominique.

Dominique, quand madame de Saint-Pol se trouvera mieux, priez-la de venir me parler.

DOMINIQUE.

Oui, monsieur.

D'ORVILLIERS, à tous.

Sans adieu, mes enfants. Je suis revenu parmi vous pour ne plus vous quitter.

ANNETTE, sautant de joie, à part.

J' vas donc avoir à qui parler!... (Annette, Dominique, Thibault et tous les paysans sortent.)

SCÈNE IV.

D'ORVILLIERS, D'ARBOIS, AMÉLIE.

D'ORVILLIERS.

Mon cher d'Arbois, je n'oublierai jamais le service que vous nous avez rendu. Grâce à votre présence d'esprit et à votre courage, Ébérard, sur qui reposent tant d'espérances, a vu conserver ses jours, et notre Amélie, sans vous, retombait au pouvoir de Duflos.

AMÉLIE.

Ah! comment pourrai-je jamais payer un tel bienfait!...

D'ARBOIS.

Ces seuls mots sont déjà ma récompense.

D'ORVILLIERS, à Amélie.

Vous voilà à l'abri de tous les dangers. Aujourd'hui, l'on doit procéder à l'interrogatoire de Duflos; nous avons fait sur lui toutes les déclarations nécessaires. Nous ne retournerons à Dijon que lorsque notre présence y sera indispensable.

D'ARBOIS, examinant tout autour de lui.

Je me reconnais... voici la grand' salle où j'ai joué si souvent dans mon enfance, sous les yeux de la plus aimable...

D'ORVILLIERS.

Déchirants souvenirs!

D'ARBOIS.

Mon ami, je viens de réveiller votre douleur;

laissez-la librement s'exhaler. Je suis un étourdi, c'est vrai; mais je me sens pour vous toute la tendresse d'un fils.

AMÉLIE.

Vous, des chagrins! vous! Qui, jamais, mérita mieux d'être heureux?...

D'ORVILLIERS, essuyant les larmes qui, malgré lui, s'échappent de ses yeux; puis, pressant la main d'Amélie et de d'Arbois.

Pardonnez à ma faiblesse; mais tout, dans ces lieux, me rappelle de si tristes et de si chères images! C'est ici, ici même, que j'embrassai pour la dernière fois ma femme et mon enfant... je ne devais plus les revoir!

D'ARBOIS.

Mon ami! .. (Moment de silence. D'Orvilliers presse la main de d'Arbois; puis il descend la scène.)

D'ORVILLIERS, à Amélie.

Amélie, chère Amélie, vous pouvez plus que jamais parler sans crainte. Répondez : n'avez-vous aucun souvenir de vos premières années?

AMÉLIE.

Hélas! non. Je vous l'ai dit: le temps le plus éloigné dont je me souvienne est celui où j'habitais une simple chaumière: là, j'étais soignée par une bonne villageoise que j'appelais ma mère, et qui devait l'être, si j'en juge par la tendresse qu'elle me témoignait.

D'ORVILLIERS.

Comment l'avez-vous quittée?

AMÉLIE.

Un jour, M. Duflos arriva; j'étais bien jeune encore, et je ne l'avais jamais vu. Celle qui m'avait élevée me dit en pleurant qu'il fallait partir, que c'était pour mon bonheur... et je partis. Depuis ce temps, je ne l'ai pas revue.

D'ORVILLIERS, à part.

Hélas! je ne pourrai donc rien savoir! (Haut.) Duflos n'a-t-il pas quelquefois dit devant vous?...

D'ARBOIS.

On vient... C'est madame de Saint-Pol.

D'ORVILLIERS.

Que tout ce que nous avons dit reste caché entre nous. Éloignez-vous. (D'Arbois et Amélie sortent au moment où madame de Saint-Pol entre avec hésitation.)

SCÈNE V.

D'ORVILLIERS, MADAME DE SAINT-POL.

D'ORVILLIERS, d'un ton froid.

Approchez, madame.

MADAME DE SAINT-POL.

Mon cousin... monsieur... vous avez voulu me parler...

D'ORVILLIERS.

Il est vrai. On m'a dit qu'en arrivant vous vous étiez tout à coup sentie souffrante. Sans doute, l'aspect de ces lieux, la mémoire d'une parente, d'une amie d'enfance qui, tant qu'elle a vécu, vous a donné des preuves de l'attachement le plus sincère, ont été la cause de cette vive et subite émotion?

MADAME DE SAINT-POL, fort troublée.

En effet, je n'ai pu me défendre...

D'ORVILLIERS.

Vous sentez-vous mieux?

MADAME DE SAINT-POL, péniblement.

Beaucoup mieux.

D'ORVILLIERS.

Veuillez m'écouter quelques instants. (Il approche un siége à madame de Saint-Pol et lui fait signe de s'asseoir, en s'asseyant lui-même.) On m'a tout appris, madame. De bonne heure imbue de pernicieux principes, vous vous êtes livrée en aveugle à tous les caprices de la coquetterie, à toutes les illusions de la vanité. Ma femme vous chérissait; vous avez repoussé ses tendres avis; son exemple, loin de vous éclairer, n'excita jamais que votre jalousie, et son amitié pour vous ne fut en secret payée que de votre haine.

MADAME DE SAINT-POL.

O ciel! pouvez-vous croire?...

D'ORVILLIERS.

Je sais tout, vous dis-je; toute dénégation serait vaine. Un homme, jeune, aimable, entouré de l'estime générale, conçut pour vous le plus violent amour. Vous vous êtes fait un jeu cruel d'abreuver son cœur d'amertume; vous l'avez fait passer par tous les tourments de l'enfer; et enfin, en lui donnant pour rival, et pour rival heureux, le plus odieux et le plus méprisable des hommes, vous l'avez conduit jusqu'au dernier degré des misères humaines!

MADAME DE SAINT-POL.

Ah! monsieur!...

D'ORVILLIERS.

Écoutez! Sur les pas de l'infâme Duflos, vous avez été bientôt précipitée dans l'abîme, et je ne suis venu que pour voir ma parente, la cousine de mon Adèle, traînée en prison, et confondue avec ces viles créatures que la société a rejetées de son sein!

MADAME DE SAINT-POL.

Au nom de celle que vous pleurez, prenez pitié de mon désespoir!

D'ORVILLIERS.

Eh! n'est-ce pas en son nom que je n'ai pas voulu vous abandonner au sort que vous vous étiez préparé vous-même? Croyez-vous, si je voulais fouiller plus avant dans votre âme, que je ne pusse en faire jaillir quelque épouvantable secret?...

MADAME DE SAINT-POL, avec un profond sentiment de terreur.

Que voulez-vous dire?... Non, d'Orvilliers, non!

D'ORVILLIERS.

Croyez-vous que ma raison ait pu accepter la vaine accusation portée contre le malheureux Ébérard?... Les mots qui lui sont échappés ne

sont-ils pas profondément gravés dans mon cœur?

MADAME DE SAINT-POL.

Les discours d'un insensé...

D'ORVILLIERS.

C'est vous qui l'avez rendu tel... C'est vous, peut-être... Mais, non, vous n'avez plus rien à craindre; je ne veux point vous interroger; je repousse les pensées que j'avais pu concevoir. Duflos, seul, est livré aux mains des magistrats, et sa nouvelle tentative l'expose seul à leur rigueur. Quant à vous, si je ne suis plus votre ami, je reste votre parent, pour vous protéger, pour vous ramener au bien.

MADAME DE SAINT-POL.

Ah! c'est vous seul, désormais, que je veux écouter.

D'ORVILLIERS.

Je ne vous ai tracé le tableau de vos erreurs passées que pour vous faire comprendre mieux quelle doit être votre conduite nouvelle.

MADAME DE SAINT-POL, voulant se jeter aux pieds du colonel.

Si mon repentir... si mes larmes...

D'ORVILLIERS, relevant madame de Saint-Pol.

Que faites-vous? Ne rendez grâce qu'à cet ange, dont le souvenir est tout-puissant sur mon âme, et qui, si nous le possédions encore, ne voudrait se venger de vous que par des bienfaits.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANNETTE.

(Annette entre précipitamment et d'un air effrayé.)

D'ORVILLIERS.

Qu'est-ce donc?

ANNETTE.

Not' maître, plusieurs voitures viennent d'arriver, les unes par la grande avenue, les autres par la route de la forêt. Des messieurs demandent à vous parler.

D'ORVILLIERS.

C'est bien. Mais qu'avez-vous, Annette? vous paraissez tout effrayée.

ANNETTE.

Ah! not' maître, c'est que... c'est que parmi ces étrangers, il y en a un qui, voirement, nous a fait à tous une peur, une peur!... Il est pâle, défait, et vous regarde avec des yeux!... On dirait un criminel.

D'ORVILLIERS.

Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE SAINT-POL.

Monsieur, veuillez me permettre de me retirer.

D'ORVILLIERS.

Allez, madame, allez. (Madame de Saint-Pol s'incline et sort par la porte latérale à droite, avec Annette. Au même instant paraissent le magistrat et d'Arbois.)

SCÈNE VII.

D'ORVILLIERS, LE MAGISTRAT, D'ARBOIS, DEUX OFFICIERS DE JUSTICE.

(D'Arbois entre le premier, et s'approche de d'Orvilliers. Le magistrat s'arrête un moment dans le fond pour parler aux officiers de justice.)

LE MAGISTRAT, dans le fond.

Que Duflos soit attentivement surveillé sans qu'il s'en doute.

D'ORVILLIERS, à d'Arbois.

Duflos!

D'ARBOIS, à voix basse.

Oui, il est ici.

LE MAGISTRAT, aux deux officiers.

Que personne ne puisse entrer dans la chambre où vous l'avez placé, à moins qu'il n'en ait la permission du docteur Roland, dont vous suivrez exactement les ordres. (Les deux officiers de justice se retirent. Le magistrat descend la scène. D'Orvilliers va au-devant de lui.)

D'ORVILLIERS, au magistrat.

Quel motif important me procure, monsieur, l'honneur de votre visite?

LE MAGISTRAT.

Je vous avouerai, colonel, que, dans cette circonstance, je n'ai fait que céder aux pressantes sollicitations du docteur Roland, qui vient d'arriver ici avec Ébérard, tandis qu'à sa prière je m'y suis rendu de mon côté avec Duflos.

D'ORVILLIERS.

Ébérard en ces lieux!

LE MAGISTRAT.

Le docteur vous expliquera dans quelles intentions il a conduit ici cet infortuné. A peine nous aviez-vous quitté ce matin, qu'il est venu chez moi. « Si l'interrogatoire que Duflos va subir, « m'a-t-il dit, n'amène aucun résultat satisfaisant, « permettez-moi d'exécuter un projet que le ciel « lui-même m'inspire. » Alors il m'a fait connaître ce qu'il attendait de moi, mais en me suppliant de ne pas l'interroger encore sur le dessein qu'il a conçu. Notre estimable docteur est un homme tout mystère; je sais quelle est sa manie. Cependant, entraîné par l'enthousiasme dont il semblait animé, j'ai cru devoir accéder à son désir, d'autant plus que, moi-même, je suis prêt à tout tenter pour arriver à la découverte de la vérité.

D'ORVILLIERS.

Ainsi donc, Duflos...

LE MAGISTRAT.

N'a rien avoué. Cet homme, j'en conviens à regret, se défend avec autant de vigueur que d'adresse.

D'ARBOIS.

Mais comment peut-il justifier l'attentat qu'il a voulu commettre la nuit dernière?

LE MAGISTRAT.

Il prétend qu'il n'avait formé aucun projet cri-

minel contre Ebérard, et ce n'est pas en effet dans ses mains, mais dans celles d'Ebérard, qu'un poignard a été trouvé.

D'ARBOIS.

Que venait-il faire dans sa loge?

LE MAGISTRAT.

Le hasard seul l'y a conduit.

D'ARBOIS, D'ORVILLIERS.

Le hasard!

LE MAGISTRAT.

Il n'avait pénétré dans l'hospice que dans l'espoir de délivrer Amélie, dont il avoue qu'il est passionnément épris.

D'ARBOIS.

Misérable!

D'ORVILLIERS.

Mais quels droits a-t-il sur cette jeune personne?

LE MAGISTRAT.

Ceux d'une tutelle qui, pour ne pas avoir été constatée devant la loi, n'en existe pas moins de fait. Amélie elle-même en convient. Je vous afflige, colonel; ainsi que moi vous supportez avec impatience la justification d'un homme tel que Duflos... mais enfin, je ne puis condamner un homme sans preuves.

D'ORVILLIERS.

Un instinct secret me dit que c'est lui que je dois accuser.

D'ARBOIS.

Espérons encore, mon colonel; c'est peut-être ici même... (D'Arbois est interrompu par un grand bruit qu'on entend au dehors.)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, ÉBÉRARD, ROLAND, LAURENT.

(Les paysans traversent le fond du théâtre en courant; ils fuient devant Ébérard. Celui-ci entre le premier en scène, pâle, les vêtements en désordre, et jetant autour de lui des regards étonnés. Roland paraît immédiatement après lui, suivi de Laurent.)

ROLAND, dans le fond, aux paysans.

Il n'y a rien à craindre, vous dis-je. (Allant vivement au colonel.) Pardon, mille pardons, colonel; je suis à vous dans l'instant. (Il retourne auprès de Laurent.)

ÉBÉRARD, à lui-même.

C'est bien ici! oui, l'on ne m'a pas trompé.

ROLAND, à Laurent.

Dans un quart d'heure, vous irez prévenir M. Duflos que je lui demande un moment d'entretien, et vous le conduirez à l'endroit dont nous sommes convenus.

LAURENT.

C'est en... ten... c'est entendu, monsieur le docteur. (Laurent sort.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, excepté LAURENT.

(Pendant le peu d'instants que Roland a parlé à Laurent, Ébérard a parcouru le théâtre à grands pas, examinant tout autour de lui. Il s'arrête, son front s'éclaircit; il s'avance en riant sur le devant de la scène.)

ROLAND, bas au colonel.

Ma visite vous étonne? vous en saurez la cause et vous l'approuverez. (Au magistrat.) Nous sommes convenus de laisser à Ébérard la plus grande liberté?

LE MAGISTRAT.

Nous nous fions à votre sagesse.

D'ORVILLIERS, à Roland.

Mais, dites-moi...

ROLAND, vivement et bas au colonel, s'apercevant qu'Ébérard va parler.

Chut!

ÉBÉRARD, à lui-même.

Elle vient passer huit jours chez sa cousine; j'en suis ravi. Ce séjour est charmant; comme je vais m'y plaire! Huit jours passés auprès d'elle, à lui parler, à la voir sans cesse!... Huit jours de délices! (Il se promène un moment d'un air joyeux et en se parlant bas.)

ROLAND, bas au colonel et au magistrat.

Il se croit à l'époque où, pour la première fois, il vint dans ce château.

D'ARBOIS.

Qui ne serait ému de sa joie touchante!

ÉBÉRARD, allant à Roland.

Eh! mais, c'est vous, docteur? je vous salue. (Il aperçoit le colonel, d'Arbois et le magistrat, et les salue en silence; puis il prend Roland à l'écart.) Quels sont ces messieurs? Je crois les avoir déjà vus quelque part; ne font-ils pas partie de la société de madame d'Orvilliers?

ROLAND.

Oui, oui...

ÉBÉRARD.

Ah! fort bien... Vous saurez, docteur, que je viens de faire un voyage délicieux... depuis bien longtemps je n'avais goûté un si vif plaisir. Ce ciel sans nuages, cet air pur et léger, le gracieux aspect de ces coteaux chargés de vignes, de ces champs où mûrit la plus riche moisson, le parfum des fleurs, le murmure lointain des eaux, le frais ombrage de ces bosquets de hêtres et de peupliers qui bordent la route de distance en distance, le chant joyeux de nos bons villageois, tout m'a ravi; j'ai joui de tout avec l'avidité d'un enfant, je me suis amusé de tout comme aux plus beaux jours de mon jeune âge.

ROLAND.

Mon ami, mon cher Ébérard, laissez toujours votre cœur s'ouvrir à ces douces émotions.

LE MAGISTRAT, à Ébérard.

Vous êtes donc content d'avoir été amené à d'Orvilliers?

ÉBÉRARD.

Pouvez-vous le demander? n'y est-elle pas? Mais vous, docteur, qui vous a conduit ici? Il n'y a personne de malade, j'espère... Ah! grand Dieu! si Ernestine...

ROLAND.

Non, non.

ÉBÉRARD.

Et madame d'Orvilliers?

ROLAND, d'une voix émue, après un petit temps.

Soyez tranquille.

ÉBÉRARD.

Ah! tant mieux... sa santé nous est si chère à tous! elle mérite si bien d'être aimée! A la ville comme dans ces cantons, chacun la chérit autant qu'il la respecte.

D'ORVILLIERS, à part.

Hélas!

ÉBÉRARD.

Le colonel est le plus heureux des époux... n'est-il pas vrai, messieurs?... Ah! serai-je jamais heureux comme lui!

ROLAND, remarquant l'émotion profonde du colonel et voulant interrompre Ébérard.

Mon cher Ébérard...

ÉBÉRARD, le repoussant doucement.

Faites silence... je crois entendre la voix d'Ernestine... (Montrant la porte à gauche du spectateur.) Elle est, m'a-t-on dit, dans le salon de musique avec sa cousine. (En riant.) Je veux aller les surprendre... ne me suivez pas, messieurs. (Il marche en riant et avec précaution vers la porte à gauche, et disparaît.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté ÉBÉRARD.

D'ORVILLIERS, à Roland.

Il s'éloigne! ne craignez-vous pas?...

ROLAND.

Rien; tout marche à merveille! laissons-le errer librement; on veille sur lui au dehors. (Montrant la porte à gauche.) Où conduit cette porte?

D'ORVILLIERS.

Dans les jardins, près d'une allée de tilleuls qui mène...

ROLAND.

Au pavillon? je sais, je sais... ne suis-je pas venu autrefois dans ce château? J'ai déjà tout vu, tout examiné de nouveau, le pavillon, le jardin. Armé de l'autorisation de Monsieur (montrant le magistrat), j'ai questionné vos gens; votre jardinier a reçu mes ordres; il les exécute en ce moment. Notre digne magistrat m'a donné carte blanche; faites de même, mon cher colonel.

D'ORVILLIERS.

Très-volontiers.

D'ARBOIS.

Moi, je suis prêt à vous obéir aveuglément.

D'ORVILLIERS.

Mais ne puis-je du moins savoir...

ROLAND.

Bientôt vous saurez tout; mais, de grâce, ne me pressez pas de questions; moi-même, en ce moment, je ne suis encore déterminé sur rien... je cherche... j'hésite...

D'ORVILLIERS.

Puis-je espérer d'atteindre l'assassin de ma femme, le ravisseur de ma fille?

ROLAND.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que, si Ébérard recouvrait sa raison, lui seul, alors... mais Dieu tient nos destinées entre ses mains. (Au magistrat.) Dutlos ignore-t-il encore qu'Ébérard ait été amené ici?

LE MAGISTRAT.

J'en suis certain; placé en arrivant dans la partie la plus reculée du château, il ne peut avoir rien appris.

ROLAND, au colonel.

Madame de Saint-Pol vous a suivi à d'Orvilliers?

D'ORVILLIERS.

Oui.

ROLAND, en souriant avec intention.

Je vais donc lui demander un rendez-vous. (Roland tire un agenda de sa poche, en arrache un feuillet, et écrit un billet au crayon. En ce moment, on entend au loin le son des instruments et de joyeuses clameurs.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AMÉLIE, ANNETTE, PAYSANS, PAYSANNES, puis DOMINIQUE.

AMÉLIE, en entrant, aux paysans.

Venez, venez, mes amis. (Au colonel.) Mon généreux protecteur, les paysans du village et des environs arrivent de toutes parts au château pour célébrer votre retour; ils vous demandent la permission d'organiser une petite fête champêtre.

ANNETTE.

Ah! oui, monsieur le colonel... voudriez-vous avoir la bonté?...

D'ORVILLIERS.

Ce serait de tout mon cœur, mes enfants; mais je ne sais si je puis...

ROLAND, il a fini d'écrire son billet, il le plie et s'approche vivement du colonel.

Qu'ils dansent toute la nuit, cela nous est utile.

D'ORVILLIERS, à voix basse à Roland.

Il faut vous obéir. (Haut.) Allez, mes amis, amusez-vous librement. Ce soir, vous souperez tous au château. (Les paysans font éclater leur joie; Dominique paraît; il s'approche de Roland qui a les yeux fixés sur Amélie.)

DOMINIQUE, bas à Roland.

Tout est prêt.

ROLAND.

Bien. (Regardant toujours Amélie, à part, avec un mouvement de joie très-marqué.) Cette jeune fille... Eh! mais, j'y pense... quelle idée!... pourquoi non? (A Amélie.) J'aurai, à mon tour, une prière à vous faire, charmante Amélie.

AMÉLIE.

A moi, monsieur?

ROLAND.

Oui, oui, à vous. Je vous expliquerai cela tout à l'heure. (D'un air vif et joyeux, au colonel et au magistrat, placés ainsi que lui à l'avant-scène.) Venez, l'heure s'avance, il n'y a plus un moment à perdre. (A Annette, en lui donnant le billet qu'il a écrit.) Mon enfant, portez sur-le-champ ce billet à madame de Saint-Pol (A d'Arbois.) Vous, mon cher d'Arbois, courez sur les pas d'Ébérard et dirigez-les du côté du parc. (Au colonel et au magistrat.) L'instant est venu de vous confier mon projet; vous jugerez si j'ai bien fait d'agir avec tant de chaleur, d'énergie et de promptitude. Il ne faut pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître : frappons un grand coup, étourdissons-le, et la victoire est à nous. (Tous sortent par le fond, à l'exception d'Annette, qui va porter à madame de Saint-Pol le billet de Roland et qui sort par la porte à droite, et de d'Arbois qui sort par la porte à gauche pour rejoindre Ébérard.)

SCÈNE XII.

(Le théâtre change et représente un petit bois du château d'Orvilliers. Dans le fond, occupant la moitié du théâtre, un petit pavillon avec une fenêtre et une porte praticables. Dans l'intérieur du pavillon, un canapé près duquel est un berceau; derrière le pavillon, une allée couverte. La fenêtre est fermée. Il fait nuit.)

THIBAULT, LAURENT.

THIBAULT, sortant du pavillon.

V'là tout arrangé dans l'pavillon, comme ça l'était autrefois; maintenant, M. Roland peut venir. (A Laurent.) Il n'a pas changé, c' bon docteur! il vous donne toujours des ordres où c' qu'on n' devinons rien du tout. J' vous d' mandons un peu dans quelle intention y m' avont fait replacer là c' canapé, c' berceau? Est-ce qu'il est comme ça, avec vous autres, à l'hospice?

LAURENT.

Ne m'en pa... pa... parlez pas; c'est pis en... encore. Oh! je le co... connais depuis long... longtemps; car, tel que... que vous me voyez, j'ai été autrefois entre ses mains. Oui, i... il s'était a... avisé de... de... me fai... faire pa... passer pou... pour fou, et, à force d... de remèdes, i... i... il m'a... m'a... m'avait ré... réellement fait perdre l'e... l'e... l'esprit.

THIBAULT.

Pas possible?

LAURENT.

C'est co... co... comme j'ai l'honneur de... de vous le dire.

THIBAULT.

Ah! j' croyons ben qu'à c' t' égard, vous n'avez plus rien à craindre.

LAURENT.

Non, j'ai été ra... ra... radicalement guéri; il ne m'en reste plus qu'un léger dé... défaut de pro... prononciation. Pourtant, le docteur prétend quel.. quelquefois le contraire, par... parce que je suis sou... souvent o... obligé de lui dé... dé... désobéir.

THIBAULT.

Il guarit les fous, mais moi, j' croyons qu'il a lui-même le timbre un peu fêlé.

LAURENT.

Si... si... silence, l'ami; on... on... on vient.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT, D'ORVILLIERS, ROLAND, DEUX OFFICIERS DE JUSTICE, D'ARBOIS.

Roland, le magistrat, d'Orvilliers, etc., s'avancent lentement et avec précaution, comme craignant d'être aperçus.

ROLAND, entr'ouvrant la porte du pavillon, à Thibault.

C'est bien : reste avec nous, Thibault, nous pourrons avoir besoin de toi. (Il parle à l'oreille de Laurent qui sort.)

LE MAGISTRAT.

Je conçois maintenant que ma présence en ces lieux vous ait paru indispensable.

D'ORVILLIERS, à Roland, en lui pressant la main.

Quel que soit le succès, ma reconnaissance n'en sera pas moins éternelle.

D'ARBOIS.

Docteur, votre idée est sublime; elle doit réussir.

ROLAND.

Je n'ose plus m'en flatter; au moment de l'épreuve, mon espoir ne repose plus que sur un coup du ciel. (A d'Arbois.) Vous avez suivi les traces d'Ébérard?

D'ARBOIS.

Oui; il erre maintenant dans le parc.

ROLAND.

Bien! (Remontant la scène, à lui-même.) Tout annonce un orage; singulier rapport!... (A tous.) Retirez-vous sous ces arbres; craignez de vous montrer; moi, je veille autour de ces lieux, et je ne paraîtrai qu'à l'instant favorable. J'entends du bruit... on approche... Allons. (Ils disparaissent tous de divers côtés. Roland entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE SAINT-POL, puis DUFLOS.

(Au moment où les personnages de la scène précédente s'éloignent, au premier plan, à gauche du spectateur, on voit paraître madame de Saint-Pol.)

MADAME DE SAINT-POL.

Voici l'endroit où le docteur Roland m'a priée de me rendre. Il veut avoir avec moi, m'écrit-il, un moment d'entretien... il s'agit des intérêts les plus chers... Que peut-il avoir à me dire?... Toutes

mes craintes renaissent, de noirs pressentiments m'agitent! Reposons-nous un moment... mes genoux se dérobent sous moi. (Elle tombe accablée sur un banc, à droite; Duflos et Laurent paraissent dans le fond.)

DUFLOS, à Laurent, dans le fond.

C'est donc ici le lieu où le docteur Roland veut m'entretenir quelques instants?... Je puis, je crois, l'y attendre sans vous... Vous n'avez pas à craindre que je m'échappe?... laissez-moi. (Laurent se retire. Duflos continue en descendant la scène.) Par quelle idée bizarre Roland m'a-t-il donné rendez-vous ici? N'aurait-il pas pu venir me trouver? Je crois l'apercevoir assis sur ce banc. (Il s'approche de madame de Saint-Pol.) Une femme!

MADAME DE SAINT-POL, apercevant Duflos.

O ciel!

DUFLOS.

Vous ici, Ernestine?

MADAME DE SAINT-POL.

Que me veux-tu?... laisse-moi! Comment as-tu pu t'échapper? Comment as-tu osé pénétrer dans ces lieux? Me poursuivras-tu donc partout?... Va, fuis, laisse-moi, te dis-je!

DUFLOS.

Vous me demandez comment j'ai osé pénétrer dans ces lieux?... On m'y a conduit contre mon gré, je vous assure; et quant à ce que j'y viens faire, si vous pouviez me l'apprendre, vous me rendriez un important service.

MADAME DE SAINT-POL.

Qu'entends-je?... Mais pourquoi vous trouvé-je ici?

DUFLOS.

J'y attends le docteur Roland.

MADAME DE SAINT-POL.

Roland?... Et c'est ici qu'il veut aussi m'entretenir?...

DUFLOS.

Est-il vrai?... (Regardant autour de lui.) Mais où suis-je?... (Jetant les yeux sur le pavillon.) Je crois reconnaître ce pavillon. (Reculant avec effroi.) Oui, je ne me trompe pas... c'est là que jadis madame d'Orvilliers...

MADAME DE SAINT-POL, épouvantée.

Grand Dieu! fuyons!

DUFLOS.

Arrête, Ernestine... songe que la moindre faiblesse de ta part peut nous perdre!...

MADAME DE SAINT-POL.

Ah! puis-je revoir sans frémir...

DUFLOS.

Écoute; Ébérard n'a point encore livré cette lettre fatale?...

MADAME DE SAINT-POL.

Cette lettre?... ignorez-vous donc qu'elle n'existe plus?

DUFLOS.

Que dis-tu?

MADAME DE SAINT-POL.

Oui, cette nuit vous alliez commettre un crime inutile... Le généreux Ébérard, pour ne point me perdre, avait livré aux flammes le papier qui constatait ma honte et votre crime.

DUFLOS, avec un élan de joie.

Je respire!... On médite contre nous quelque sinistre projet, je ne puis en douter... maintenant je les brave!... (Lui entourant la taille d'un bras.) Va, crois-moi, les plaisirs de ce monde nous sont encore promis...

MADAME DE SAINT-POL.

Malheureux! oses-tu bien tenir ce langage dans ces lieux où tout ne parle que de crime et de supplices! Éloigne-toi! je ne puis t'entendre sans frémir... Il n'y a plus rien de commun entre nous. C'est toi qui m'as perdue, c'est à toi que je dois mes malheurs et mon infamie... Penses-tu me tromper encore?... Crois-tu que je n'aie pas lu jusqu'au fond de ton cœur?... Depuis longtemps le fatal amour que je t'avais inspiré est éteint... Après avoir dévoré ma fortune, tu m'as trahie, abandonnée; si tu pouvais assurer ton salut en sacrifiant ma vie, tu n'hésiterais pas...

DUFLOS.

Ernestine!

MADAME DE SAINT-POL.

Je connais ton nouvel amour... il est sans espoir!... Qu'il te rende tous les tourments que tu m'as fait souffrir. Un homme, le plus généreux des hommes a pris pitié de mon repentir... il saura tout...

DUFLOS, furieux.

Malheureuse!

MADAME DE SAINT-POL.

Délivre-moi donc de ta présence, car tu me fais horreur!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ÉBÉRARD.

(Vers la fin de la scène précédente, Ébérard est entré doucement, et s'est approché pas à pas; il vient placer sa tête entre celles de madame de Saint-Pol et de Duflos. Roland est sorti du pavillon, et se tient à l'écart, au fond. On le voit, ainsi que le magistrat, d'Orvilliers, d'Arbois, et ceux qui se sont cachés, se montrer quelquefois à moitié derrière les charmilles.)

ÉBÉRARD, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

MADAME DE SAINT-POL et DUFLOS, reculant épouvantés.

Ébérard!

ÉBÉRARD.

Oui, c'est moi. Allons, continuez; j'aime beaucoup les querelles d'amants. (Duflos fait un mouvement pour fuir. Ébérard l'arrête.) Restez, monsieur, restez.

MADAME DE SAINT-POL, à part.

Tout mon sang s'est glacé!

DUFLOS, à part.

Fatale rencontre! (On entend de nouveau, dans le lointain, le son des instruments.)

ÉBÉRARD.

N'y a-t-il pas une soirée chez madame d'Orvilliers? Je verrai donc sa charmante cousine!

MADAME DE SAINT-POL, à part.

O remords! (On entend en ce moment gronder le tonnerre.)

ÉBÉRARD.

Où suis-je? D'où vient que mes cheveux se dressent sur ma tête? Ces éclairs... l'éclat de cette foudre... oui, c'est l'orage complice du crime!

DUFLOS, à part.

Malgré moi, je frémis...

ÉBÉRARD.

Valentin! mes chevaux! vite! partons! Pourvu que j'arrive à temps... (On entend sonner neuf heures.) Neuf heures! (Saisissant Duflos par le bras.) Entendez-vous! courons!

DUFLOS, à part.

Fuyons ces lieux d'horreur! (Ébérard se retourne. Duflos va fuir. Mais le pavillon est éclairé. La fenêtre est ouverte. Amélie, couverte d'une robe blanche, se place sur le canapé. Ébérard reste immobile. Duflos, frappé de stupeur, ne retrouve plus de force pour fuir.)

MADAME DE SAINT-POL, éperdue.

Qu'ai-je vu?

ÉBÉRARD, au comble de l'agitation, et passant plusieurs fois la main sur son front, comme pour se délivrer d'une douleur importune.

C'est elle!

DUFLOS, à part.

Mes forces m'abandonnent. (En ce moment, on entend un violent coup de tonnerre. La fenêtre du pavillon se referme brusquement. La lumière disparaît. Ébérard pousse un cri terrible.)

ÉBÉRARD, courant vers le pavillon.

Prévenons la victime. (Il entre un moment dans le pavillon.)

MADAME DE SAINT-POL, tombant à genoux.

Grand Dieu! prenez pitié de moi!

ÉBÉRARD, sortant du pavillon, épouvanté.

Ah! il n'est plus temps. (Courant à Duflos et à madame de Saint-Pol.) Qui êtes-vous? que faites-vous ici? Venez voir sa victime. (Il les entraîne, malgré leurs efforts, vers le pavillon.) Tenez, tenez, la voilà pâle, échevelée, sanglante... Vous pâlissez! Pourquoi? Dieu! vos habits sont couverts de sang!

MADAME DE SAINT-POL.

Ébérard!

DUFLOS, anéanti.

Grâce! grâce, Ebérard!... Apaise ta fureur!

ÉBÉRARD.

Ah! je reconnais cette voix! C'est Duflos! c'est l'assassin! Misérable! tu vas recevoir le châtiment de tes crimes!

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES QUI ONT PARU DANS L'ACTE.

(Ébérard a saisi Duflos, et veut le terrasser. Roland, d'Orvilliers, d'Arbois, le magistrat, Thibault, Laurent, les gardiens, des paysans accourus au tumulte, s'élancent vers eux. Il est trop tard. Duflos a tiré un couteau de son sein et l'a levé sur Ébérard, il va le frapper; madame de Saint-Pol s'élance, elle tombe percée d'un coup mortel. Amélie, Annette, Dominique, les paysans, les domestiques, entrent de toutes parts. On arrête Duflos, sur l'ordre du magistrat. Ébérard, en voyant madame de Saint-Pol, s'est précipité à genoux auprès d'elle. Toute sa fureur s'est évanouie.)

ÉBÉRARD, d'une voix déchirante.

Ernestine!

MADAME DE SAINT-POL, avec effort.

Dans le lieu même où fut commis le meurtre, l'assassin a frappé sa complice.

DUFLOS, à lui-même.

Ah! qu'ai-je fait?

MADAME DE SAINT-POL.

D'Orvilliers, j'ai mérité la mort... Toi, renais au bonheur... Amélie... ta fille... est près de toi! (D'Orvilliers, éperdu de joie, presse Amélie dans ses bras. Madame de Saint-Pol continue.) Adieu, Ébérard. Pardonne...

ÉBÉRARD.

Ernestine!

ROLAND, avec force, relevant Ébérard.

Ébérard, oublie à jamais un amour qui fit ta honte et ton malheur.

ÉBÉRARD.

Que me restera-t-il sur la terre?

ROLAND, se jetant dans ses bras.

Des amis! (Ébérard reconnaît d'Orvilliers, et le presse à son tour contre son cœur, ainsi que Roland. D'Arbois est auprès d'Amélie, dont Annette baise la main. Le magistrat donne ordre d'emporter madame de Saint-Pol. Les autres personnages se placent autour de ces groupes principaux.)

FIN DU FOU.

LE FILS DE LOUISON

DRAME EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ
LE 19 DÉCEMBRE 1829

EN COLLABORATION AVEC M. B. ANTIER

PERSONNAGES		ACTEURS
BERVAL, riche et vieux garçon	MM.	Marty.
CYPRIEN, sous le nom de DURMER, son fils naturel		Francisque aîné.
FÉLIX, jeune peintre, amant de Valérie		Léopold.
FRANÇOIS, vieux domestique de Berval		Duménis.
DUFOUR, notaire		Julien.
PATEL, portier		Mercier.
DUCLOS, amis de Cyprien		Thierry.
OSCAR, amis de Cyprien		Chauvin.
THÉODORE, amis de Cyprien		Théodore.
JOBIN, futur de Célestine		Monet.
UN GARÇON TRAITEUR		Fraux, fils.
UN DOMESTIQUE		Fraux, fils.
LOUISON, ancienne cuisinière de Berval	Mmes	Gobert.
ADRIENNE, femme de charge de Berval		Adolphe.
MADAME PATEL		Chéza.
CÉLESTINE, sa fille	Mlles	Zoé.
VALÉRIE, fille adoptive de Berval		Eugénie Sauvage.

Convives de la noce. — Amies de Cyprien. — Domestiques.

La scène se passe à Paris.

LE FILS DE LOUISON

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour. — La porte cochère est à droite de l'acteur, et forme le premier plan. — Au second plan, la loge du portier en saillie. — Une galerie à arcades forme le fond du théâtre; elle tient d'un côté à la loge du portier, et de l'autre à un petit pavillon. — Une terrasse domine la galerie qui forme salle à manger.

SCÈNE I.

PATEL, seul.

(Au lever du rideau, Patel est assis dans la loge, dont la porte est ouverte, et achève des souliers.)

Là! v'là c' que c'est. Il avait peur qu'ses souliers n'soient pas finis, c'pauvre Jobin! et les v'là faits et joliment conditionnés. N'parlait-y pas d'les payer... J't'en fiche... Vous allez voir que j'ne pourrai pas faire un p'tit cadeau à mon gendre l'jour d'ses noces... J'demanderai vingt-cinq ou cinquante centimes de plus sur les raccommodages un peu conséquents qui m'arriv'ront, et les souliers d'noce s'ront bientôt rattrapés. Ous qu'est donc ma cravate blanche? Tiens, ma femme qui l'a mise sus l'panier à charbon... c'te noirceur! Une pointe par-ci, une pointe par-là... A présent, l'habit... y faut d'la tenue l'jour qu'on marie sa fille; et quand j'serai parrain du premier, ça sera ben aut' chose. C'est égal, on a beau dire, ça vous r'pousse joliment. (On frappe.) Ah! v'là ma femme et ma fille, et Jobin, s'carre-t-il avec sa future et sa belle-mère sous chaque bras! on dirait d'un pot à deux anses. (On frappe.) Ah! c'est vrai, tiens, moi, j'les r'garde, et j'leur z'ouvre pas.

SCÈNE II.

CÉLESTINE, JOBIN, PATEL, MADAME PATEL.

MADAME PATEL.

Eh ben! j'ai cru qu'tu nous laisserais à la porte jusqu'à demain. J'voudrais ben savoir c'que tu faisais.

PATEL.

Madame Patel, j'étais en extase devant vos charmes.

MADAME PATEL.

Mes charmes de quarante ans...

PATEL.

C'est égal, madame Patel... parole d'honneur, j'étais en extase, et ma main n'trouvait pas l'cordon.

MADAME PATEL.

C'est bon, c'est bon, farceur, j'te vois venir avec tes gros sabots... et j'suis sûre qu'le jour d'la noce de Célestine te donne des idées...

PATEL.

Mais vous ne m'dites pas... (A Célestine et à Jobin.) Eh ben! mes enfants, M. Berval honore-t-il vot' noce d'sa présence? A propos... (A Jobin.) V'là tes souliers... Aurons-nous le bonheur de l'posséder, c'bon M. Berval?... (A Jobin.) Et r'garde ben la marchandise, c'est du solide... (A madame Patel.) Eh bien! ma femme, qu'est-ce que tu me réponds, voyons, v'là trois fois que j'te demande... viendra-t-il, M. Berval!

MADAME PATEL.

Dam', tu parles, tu parles, on n'peut pas placer un mot... Non, M. Berval ne viendra pas.

PATEL.

Ah! pourquoi?

MADAME PATEL.

Parc' qu'hier il lui a pris un gros accès de fièvre, et qu'il garde la chambre.

PATEL.

Et tu n'as pas proposé d'remettre la noce?

MADAME PATEL.

Pas proposé, par exemple!...

CÉLESTINE.

Ah! mon père!... Mais il n'a jamais voulu... Tout s'passera comme s'il y était, c'est son intention.

MADAME PATEL.

Comme aussi d'monter l'eux p'tit ménage... C'est mademoiselle Valérie qu'il a chargée d'faire les emplettes.

PATEL.

Ah! mademoiselle Valérie, c'te d'moiselle si gracieuse?... C'est-y sa nièce ou sa pipille?

MADAME PATEL.

Non, c'est la fille d'un d'ses vieux camarades de collége, qu'il a prise avec lui. L'père François, l'domestique d'la maison, accompagnera la d'moiselle avec le cadeau... M. Berval l'a bien répété en sortant, pas vrai, Jobin?

JOBIN.

Certainement!

PATEL.

Pauvr' cher homme! c'est d'la pâte du bon

Dieu! queu dommage qu' des bons cœurs comme ça restent célibataires!

MADAME PATEL.

Dam', oui, riche comme il est, ça rendrait une femme ben heureuse!

PATEL.

Faut qu'ça n' soit pas son système, v'là tout. Y fait du bien à son entourage. L'hiver, il envoie du bois, du pain, des habits aux indigents; il fait vivre l' pauvre monde, c'est comme s'il avait des enfants... Ah! mon Dieu! ça me r'vient... Qui est-ce qui gardera la porte pendant qu' nous serons à la mairie?

MADAME PATEL.

Louison.

PATEL.

Louison! qu'est-ce que c'est qu'ça?

MADAME PATEL.

Eh ben! c'te connaissance d'chez la fruitière, c'te nouvelle voisine qui descend tous les matins tailler une bavette avec la femme de l'épicier.

PATEL.

Quien, c'est drôle, j' cherche...

MADAME PATEL.

Qu'a bu z'hier la p'tite goutte avec nous sus l' comptoir.

PATEL.

Ah! oui, une ancienne cuisinière qu'arrive d' province...

MADAME PATEL.

Qu'arrive! c'est-à-dire y a un mois ou deux.

PATEL.

Ben oui! c'est ça... A qui qu' t'as procuré des ménages, enfin?

MADAME PATEL.

Juste...

PATEL.

Ah! elle s'appelle Louison? A n'a pas l'air trop cossu.

MADAME PATEL.

J' crois ben... Dis donc, a n'a pour vivre qu'un' p'tite pension d'un quelqu'un qui la laisse manquer d' tout, d' façon qu'elle est venue à Paris pour lui d'mander queuque chose d' plus, et son monsieur est déménagé... ça fait qu'au lieur que l' voyage lui ait servi, a s' trouve sus l' pavé à manger l' sien, ou à faire des commissions pour attraper queuques sous; c'est comme ça que j'y ai proposé d' rester au cordon, et d' garder la loge.

PATEL, bas.

Es-tu ben sûre de c'te femme-là?

MADAME PATEL.

Si j'en suis sûre! la fruitière en répond, c'est honnête.

PATEL, haut.

Honnête, je n' dis pas l' contraire; quoique, vois-tu, quand on a un peu vécu dans l' monde, comme moi, on sait qu' les personnes du sexe qui touchent des pensions, c'est pas pour des prunes.

MADAME PATEL.

Laisse-nous donc, avec tes pensions et tes principes; d'ailleurs, ça doit être joliment d' l'histoire ancienne, car la bonne femme n'est déjà pas trop mal sur le r'tour... c'est un peu comme nous, not' homme.

PATEL.

Madame Patel, quand on a des yeux comme les vôtres, n'y a jamais de r'tour.

MADAME PATEL.

Est-y galant, aujourd'hui. (On entend frapper à la porte.) Tire donc!

SCÈNE III.

Les Mêmes, LOUISON.

MADAME PATEL.

Tiens, justement la v'là. (A Louison.) Entrez, entrez, mère Louison.

LOUISON.

Mame Patel, et la compagnie, j' suis bien vot' servante.

MADAME PATEL.

La fruitière vous a dit c' que j' voulais?

LOUISON.

Oui, mame Patel, et c'est ben à vot' service.

PATEL.

Oh! ça n'est pas la mer à boire, parc' que tous les locataires sont à la campagne; mais c'est égal, on n' peut pas laisser une maison toute seule.

MADAME PATEL.

Ah çà! mais les témoins et nos invitations n'arrivent pas... Comme ça serait maussade pourtant, si nous étions encore à la mairie quand M. Berval enverra ici mademoiselle Valérie.

LOUISON, à part.

Berval?... (Haut.) Dites-donc, mame Patel, est-ce que c'est l' propriétaire d'la maison?

MADAME PATEL.

C'est mieux qu' ça pour nous, c'est not' Providence.

PATEL.

Ah! mon Dieu, oui... Il y a vingt-six ans qu' nous l'connaissons, c'est pas d'hier. (A sa femme.) T'en avais dix-sept, avec quinze mois d' mariage; et n'y avait pas à dire, nous avions beau nous donner du mal, nous étions dans la misère des misères, quoi!

MADAME PATEL, montrant Célestine.

Et j'étais enceinte d' celle-là.

PATEL.

Ç'a été not' bonheur!... M. Berval cherchait un' nourrice pour un pauvr' p'tit orphelin, qui n'avait ni père ni mère.

LOUISON.

Il y a vingt-six ans?

MADAME PATEL.

Sonnés, à la mi-mars.

LOUISON, à part.

V'là ben l'époque.

PATEL.

On lui indiqua la belle savetière, c'était madame Patel, et ça nous donna un fier coup de collier.

MADAME PATEL.

Avec ça que M. Berval y n' lésine pas... Des dix écus d' mois d' nourrice, sans compter l' suc, l' savon, des couvertures, une commode, des chaises... est-ce que j' sais, moi? Ça pleuvait cheux nous...

LOUISON.

Et c'te enfant, qu'est-il devenu?

PATEL.

Après nous l'avoir laissé pendant sept ans, il l'a r'tiré pour l' mettre à l'école; mais faut pas croire qui nous ait planté là pour ça... « V'nez nous voir, v'nez nous voir, » qui disait... Et nous allions l'voir, nous.

LOUISON.

Ah! y d'meurait par ici?

PATEL.

Tout à côté, rue des Filles-du-Calvaire.

LOUISON, à part.

C'est lui!

PATEL.

Et quand j'y allais, c'était des pièces de cent sous ou ben sa vieille défroque; on n' sort pas d'chez lui les mains vides. V'là encore eun' redingote qui en vient.

MADAME PATEL.

Et comme alors nous étions voisins, ça r'venait souvent.

LOUISON.

Est-ce que maintenant!...

PATEL.

Ah! dame, c'est pus si commode, d'puis qu'il a vendu sa maison; une belle hôtel, pourtant.

MADAME PATEL.

Et ousqu'il était logé comme un dieu.

LOUISON, à part.

Je l' sais ben.

PATEL.

Et d' père en fils... Aussi, tout l' monde s'a demandé qu'est'-ce qu'avait pu l'décider à s' défaire d'un chez-soi comme ça, pour aller s' nicher au fond du faubourg Saint-Germain.

LOUISON, à part.

Ah! j' saurai l'adresse, peut-être.

MADAME PATEL.

C'est qu' c'est une fantaisie qui l'a éloigné d' toutes ses connaissances.

LOUISON.

Oh! oh! ces vieux pécheurs, ils ont quelquefois des idées...

PATEL.

Vieux pécheur! qu'est-ce q' vous dites donc?... Ses idées, c'est toujours d'être utile... C'est encore lui qu'est cause que nous sommes à la porte d'ici, il a répondu d' nous à M. Dufour, son notaire, qui cherchait un concierge; et nous v'là, comme y dit, dans not' sinécure; si ben qu'en vivotant tout doux, nous avons placé, par-ci, par-là, queuques sous à la Caisse d'épargne, et nous avons trouvé, au bout du compte, un magot de six cent vingt-sept francs dix sous, pour la dot d' not' Célestine. (Il prend la main de sa fille et se tourne vers son gendre.) Et si, avec six cent vingt-sept francs dix sous, un ouvrier charron, comme toi, n' faisait pas honneur à ses affaires et à sa famille, je n' t'appellerais pas M. Jobin, mais ben plutôt M. Jobard... Hé! hé! hé! v'là un calembourg! Tu n' t'attendais pas à celui-là, pas vrai, not' femme?

MADAME PATEL.

Oh! te v'là sur ton beau dire; donne donc plutôt tes instructions à c'te femme.

PATEL.

Ah! c'est vrai... T'nez, mère Louison, voyez-vous là, au clou... c'est la clef du locataire de la terrasse; il m'a écrit du Havre que j' mette son appartement à la disposition d'un ami, porteur d' sa lettre; c't'ami s'est présenté c' matin, c'est monsieur... Passe-moi donc la carte qu'il nous a laissée... Tu n'as pas perdu la carte?... V'là encore un calembourg! j'en f'rai joliment à la noce. (Lisant la carte que sa femme lui a remise.) C'est M. Dur... M. Durmer... Eh ben! excepté ce M. Durmer, n'y a personne à qui répondre.

LOUISON.

C'est convenu. (On entend un bruit de voiture.)

PATEL, regardant à la porte.

Ah! v'là nos parents, Jean-Louis et Canivet, avec mademoiselle Spiridion et les dames Couptin.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES CONVIVES DE LA NOCE.

PATEL, à mesure qu'on entre.

Entrez, entrez. (A Jobin.) Comment qu' la mariée s'en va, Jobin?

JOBIN.

En citadine, beau-père, pour vingt-cinq sous la course; ça ne vaut pas la peine de s' crotter.

PATEL.

Qu' t'es bête!... t'aurais dû louer un omnibus pour toute la noce; nous aurions été là-d'dans comme chez nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURMER, UN GARÇON RESTAURATEUR et UN MARCHAND DE VIN, avec un panier de bouteilles.

DURMER, à la porte.

Passez, passez devant. Là-bas, au fond de la cour.

PATEL.

Qu'est-ce que veut?...

DURMER.

La clef, la clef de M. de Saint-Firmin.

PATEL.

Ah! monsieur... Oui, oui; pardon. (Il entre dans sa loge pour prendre la clef.)

DURMER, à part.

Décidément, l'homme ni la femme ne me reconnaissent... Mes moustaches, ma Henri III, l'absence, je puis être tranquille; je le serais davantage, si j'avais vu Adrienne... Je lui ai envoyé mon adresse... pourvu qu'elle vienne promptement.

PATEL, lui présentant sa clef.

Monsieur, voilà.

DURMER.

Ah! dites-moi, j'ai du monde à déjeuner, vous laisserez monter ceux qui me demanderont.

PATEL.

Oui, monsieur... (A Louison.) Vous entendez, mère Louison?

LOUISON.

Certainement. Si même Monsieur avait besoin d'un coup de main pour son r'pas?

MADAME PATEL.

Ah! oui... la mère Louison est un' cuisinière, cordon bleu.

DURMER.

C'est un cordon bleu, ça? merci!

MADAME PATEL.

Dam', à ce que dit la fruitière.

DURMER.

Cela pourra bien être. (Il entre, suivi des porteurs.)

MADAME PATEL, à son mari.

Si ça peut lui faire avoir queuques profits, à c'te femme.

PATEL.

Ah çà! mes enfants, j' crois qu' nous pouvons prendre not' volée?

SCÈNE VI.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

(Tout le monde se prépare à sortir quand François entre.)

MADAME PATEL, à son mari.

Attends donc, attends donc, v'là d' chez M. Berval. Bonjour, père François, quel bon vent vous pousse sitôt cheux nous?

FRANÇOIS.

J' viens savoir à quelle heure mademoiselle Valérie vous trouvera ici?

PATEL.

Nous partons tout d' suite, monsieur François, pour la mairie... Ainsi donc, je pense ben que, dans une heure ou deux, au plus tard, tout s'ra terminé.

FRANÇOIS.

C'est bien, monsieur Patel.

DURMER, de la terrasse, au patronet qui traverse la cour.

Eh! garçon, dis donc...

FRANÇOIS, se retournant.

Quel son de voix!

DURMER, de même.

N'oublie pas les meringues et les biscuits de Reims.

LE PATRONET.

Non, monsieur. (Il sort.)

FRANÇOIS.

Je n' me trompe pas, c'est lui! en France!...

PATEL.

Quoi donc qu' vous avez, monsieur François?

FRANÇOIS.

C' monsieur loge chez vous?

PATEL.

Il y a dix minutes, dans l'appartement d'un d' ses amis.

FRANÇOIS, à part.

Ce Cyprien qui devrait être à l'île Bourbon... (Haut.) Comment l'appelez-vous?

PATEL.

Comment?... Durmer.

FRANÇOIS.

Il a changé d' nom...

PATEL.

Ah! il a changé d' nom. (Madame Patel et Louison se rapprochent par curiosité.)

FRANÇOIS, à Patel.

Vous n' l'avez pas r'connu, vous?

MADAME PATEL.

Nous?

FRANÇOIS, à madame Patel.

C'est l'enfant qu' vous avez nourri.

LOUISON, à part.

Qu'est-ce qui dit?... Ce serait donc?...

MADAME PATEL.

Cyprien!

PATEL.

C' petit Cyprien?... Ah! mon Dieu! je n' m'étonne pas d' son air tout chose en entrant la première fois... y nous avait r'connus, lui, et y craignait qu' nous n' le reconnissions.

MADAME PATEL.

Oh! la, la, la, comme les années vous changent un garçon!

PATEL.

Surtout à l'âge qu'il avait... La dernière fois que j' l'ai vu, c'était l' jour qui sortait du collége... quand j'ai été prendre ses paquets pour les porter chez M. Berval.

LOUISON, à part.

Ils sont toujours plus avancés que moi; car je ne l'avais pas encore vu... Pourtant y paraît qu' dans tout ça...

FRANÇOIS, à part.

Je ne r'viens pas d' ma surprise... (Haut, après avoir bien considéré Durmer sur la terrasse.) Pas un mot à personne, chez M. Berval surtout, ça lui f'rait trop mal; il est si loin de l' croire ici!

PATEL.

Il avait à s'en plaindre, pas vrai? J'ai entendu queuques mots... ça n' m'étonnerait pas, c'est ingrat. Croiriez-vous ben qui n'a jamais r'venu voir sa nourrice, ni son père nourricier, moi qui lui avais donné tant d' taloches et d' morceaux d' pain!

Quoi donc qu'il a fait, père François, que M. Berval lui avait r'tiré ses bontés?

FRANÇOIS.

Ça n' nous r'garde pas.

PATEL.

Au fait, c'est vrai.

LOUISON, à part.

Pourvu qu'il n'aille pas me retirer ma pension.

FRANÇOIS, à part.

J' vais en prév'nir mademoiselle Valérie toujours. (A Patel.) Je r'tourne à la maison. (Il sort.)

PATEL.

Sans adieu, monsieur François. (Aux gens de la noce.) Allons, nous autres, en route la citadine!

MADAME PATEL, à Louison.

Au r'voir, mère Louison. (A part.) V'là une ben extraordinaire aventure!

LOUISON, à part.

Et pour moi donc?...

MADAME PATEL, à Louison.

Ayez ben soin d' la maison, et n'oubliez pas d' faire monter tous ceux qui d'mand'ront M. Durmer. (Elle sort avec Patel et les gens de la noce.)

SCÈNE VII.

LOUISON, en bas; DURMER, sur la terrasse.

LOUISON, dans la cour.

C'est donc mon fils qu'est là-haut, et ce M. Berval qui déménage... Ah! maintenant, j'espère ben m' faire payer cher mon voyage de Lille à Paris. C'est que c' dérang'ment-là et ces trois maudits numéros que j' nourris depuis si longtemps m'ont mise à sec. Quoiqu' j'aurais fait à Lille?... Les six mois qui m'avait avancés étaient mangés... Y faudra ben qu'il m'en donne encore, maintenant surtout qu' j'ai découvert... V'là mon garçon, ça pourra m' servir... C' que c'est qu' l' hasard!

DURMER, sur la terrasse, où il entre en chantant.

Il fait beau, nous serons mieux ici. (Il passe une table et la dresse pendant cette scène.)

LOUISON.

Comme il est bel homme!

DURMER, en rangeant sur la terrasse.

Venez, charmantes bayadères,
Venez, enfants de la gaîté...

LOUISON.

Gai comme pinson! J'étais juste comme ça... Y n' doit pas être fâché que j' lui aie donné la vie; car il la mène joyeuse. J' l'y dirais ben : J' suis vot' mère, quand ça n' s'rait que pour voir comment qui prendrait ça... Mais non, non, y n' me f'rait pas d' pension, lui.

DURMER, continuant.

Commencez vos danses légères,
Image de la volupté.

LOUISON.

J'irai pas me r'tirer les douceurs d' la vie, peut-être, pour un garnement qui m'enverrait promener.

DURMER, du haut de la terrasse.

Eh! madame! madame Chose! je ne sais pas votre nom.

LOUISON.

J' crois qui m' parle.

DURMER.

Oh! hé! la portière!

LOUISON.

C'est moi qu' vous appelez, monsieur?

DURMER.

Qui donc? Il n'y a que vous ici.

LOUISON.

A-t-il un ton décisif!

DURMER.

Eh bien! est-ce que vous êtes clouée dans la cour?

LOUISON.

Dites-moi c' que vous voulez?

DURMER.

Ah! il faut que je m'égosille à causer avec vous du haut en bas... Merci! Vous avez donc perdu l'usage de vos jambes, ma brave femme?

LOUISON.

Non, mais faut que j' reste là pour s'il venait quelqu'un.

DURMER.

Alors, attendez, je vais descendre, lorsque j'aurai fini. (Il disparaît en chantant.)

LOUISON, avançant en scène.

Ça va m' faire un drôle d'effet, quoiqu' ça, quand je m' trouverai devant lui et qui va me commander... J' n'ai jamais eu l' cœur trop tendre; mais un homme si comme y faut, si ben couvert... Si m' demandait que j' l'embrasse, y m' semble que j'aurais la chose d'en être contente.

DURMER, entrant en scène.

Garde à vous, garde à vous!
Avançons en silence;
Amis, de la prudence...
Tra la, la, la, la, la, la, la.
Garde à vous! (*ter.*)

LOUISON.

Le v'là!

DURMER.

Ah çà! ma bonne femme, il nous faudrait du pain; il n'y a que cela que j'ai oublié.

LOUISON, le regardant.

Il est vraiment superbe!

DURMER.

Quand vous me regarderez une heure; est-ce que je n'ai pas le nez au milieu du visage?

LOUISON.

Si, pardienne, mosieur, et ben planté encore.

DURMER.

C'est vrai, elle est là qui me dévisage.

LOUISON.

Sait-il parler aux domestiques!

DURMER.

Tenez, mère Lajoie... (Il lui donne de l'argent.)

LOUISON.

Je m'appelle Louison.

DURMER.

Louison? Merci! Eh bien! Louison, allez me prendre du pain, et ne lambinez pas.

LOUISON.

Vous resterez donc à la loge, si l'on vient?...

DURMER.

Je resterai à la loge, ça sera plaisant. N'allez pas jacasser une heure avec la boulangère. Allons, allons, à droite, pas accéléré, en avant, marche!

LOUISON.

C'est ça, un maître!... faut marcher avec lui! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ADRIENNE, DURMER.

DURMER, d'abord seul.

Maudite Adrienne qui n'arrive pas!... Elle doit sentir pourtant combien je suis impatient d'apprendre d'elle tout ce qui s'est passé chez le bonhomme Berval depuis trois ans... (On frappe.) Le cordon, s'il vous plaît?... Tiens, que je suis bête! (Il tire le cordon.) Justement, la voilà enfin.

ADRIENNE, lui sautant au cou.

Ah! que j' suis contente de t' r'voir.

DURMER.

Depuis trois ans... (Il la prend dans ses bras.) Embrasse-moi donc encore.

ADRIENNE, après l'avoir embrassé.

C'est pourtant vrai, v'là trois ans qu't'es parti.

DURMER.

Et voilà trois quarts d'heure que je t'attends.

ADRIENNE.

Oh! va, c'est pas ma faute, si tu savais combien j'ai fait de mauvais sang!

DURMER.

Et a-t-on été sage pendant mon absence?

ADRIENNE.

Plus que toi, certainement... Mais parlons d'affaires d'abord. Au moment où j'allais v'nir, M. Berval est tombé en faiblesse, et je n' savais plus comment faire, quand François est rentré.

DURMER.

Est-ce qu'il aurait envie d'en finir, M. Berval?

ADRIENNE.

Oh! il n'en est pas encore là; mais c'est une d' ces santés sur lesquelles on n' peut pas compter.

DURMER.

Ah çà! dis-moi : dans quelles dispositions est-il à mon égard?

ADRIENNE.

Ah! plus mauvaises que jamais.

DURMER.

Merci!

ADRIENNE.

C'est ta faute, aussi.

DURMER.

Ma faute!

ADRIENNE.

T'en as tant fait... Y commençait à se r'pentir d' t'avoir fait partir, quand tout à coup le vent a tourné, et y n'y a plus eu moyen de lui dire un mot en ta faveur.

DURMER.

Tant fait! quoi donc? Il me semble qu'il n'a pas de nouvelles sottises à me reprocher.

ADRIENNE.

Non, mais tes anciennes sont venues à sa connaissance... Tu n' m'avais pas dit que t'avais abusé d' sa signature.

DURMER.

Comment! il en aurait parlé?

ADRIENNE.

Oh! non... c'est drôlement que j' l'ai su... Un jour que, plus soucieux et plus souffrant qu'à l'ordinaire, il s'était endormi sur sa chaise longue, j'étais auprès à travailler... tout à coup il murmure entre ses dents : « Encore une fausse lettre « de change! indigne Cyprien! Non, non, je ne « veux plus te revoir. » Il fait un mouvement comme pour quitter la place, et s' réveille tout hors de lui.

DURMER.

Ah! il paraît alors qu'il les a toutes payées... tant mieux pour mes créanciers! Au reste, tu me les reproches, mais la première a justement été donnée pour une petite croix en diamants, et certaines jolies boucles d'oreilles; et puis, l'honnête garçon qui me l'a fait signer buvait du champagne avec moi... C'est vrai, j'ai usé de son nom pour me faire de l'argent, espérant bien le rendre avant l'échéance.

ADRIENNE.

D'puis que l' monde est monde, c'est l' refrain de pareils endosseurs! rendre avant l'échéance... l'échéance arrive, et l'argent n'arrive pas.

DURMER.

Pardieu! il m'a fait partir auparavant.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LOUISON.

LOUISON.

Monsieur, v'là vot' pain.

DURMER.

Eh bien! allez-vous me le mettre sur les bras?... Portez-le dans la salle...

LOUISON, s'éloignant.

A la bonne heure! (A part.) C'est comme un lion, c't'être-là!...

DURMER, amenant Adrienne à l'avant-scène.

Vois-tu, ça s'est fait presque naturellement.

LOUISON, revenant.

V'là vot' monnaie.

DURMER.

Au diable la monnaie, et vous aussi! c'est pour la fille.

LOUISON, à part.

Un' drôle de fille!

DURMER.

Elle ne voit pas qu'elle me dérange.

LOUISON, allant vers la terrasse.

Eh ben! eh ben! n'vous fâchez pas. (A part.) Y n'tient pas à l'argent, toujours. (Elle le met dans sa poche.)

DURMER, se ravisant.

Ah! (Il regarde derrière lui et appelle.) Louison!

LOUISON.

Eh ben!

DURMER.

Pendant que je cause un moment, montez à la terrasse; la table est dressée, vous mettrez le couvert pour six.

LOUISON.

On y va.

DURMER.

Vous tirerez du panier les six bouteilles de vin de Champagne.

LOUISON.

Six pour six, chacun sa chacune; c'est pas mal. (Elle monte sur la terrasse.)

DURMER, qui la regarde partir.

Ainsi, elle ne sera pas sur mes épaules... Ce sont d'anciens camarades de collége qui sont cause de tout... C'étaient bien les meilleurs vivants du monde, mais pas les meilleurs sujets... Tous les jours des fêtes, des femmes, un jeu d'enfer, des déjeuners de garçons, des soupers d'actrices... c'était un désordre plus amusant que la promenade aux Champs-Élysées, et l'éternel boston de M. Berval... Mais aussi ma bourse avait beau être bien garnie, avec les gaillards que je fréquentais, et les princesses que je régalais, ça ne pesait pas deux onces; ça filait, ça filait!.. Et toi-même, friponne, tu dois en savoir quelque chose, car, de ton côté, tu as contribué pour ta bonne part à toutes mes cascades.

ADRIENNE.

J'n'ai pas fait du moins comme vos amis, je n' vous ai pas abandonné dans l' malheur.

DURMER.

C'est vrai, c'est une justice à te rendre; et puis, ma foi, tu étais si gentille alors...

ADRIENNE.

Comment?

DURMER.

Oh! tu l'es toujours, chère amie.

ADRIENNE.

Pardi, on n'a pas encore trente ans.

DURMER.

Eh bien! j'avais pris l'habitude, quand j'étais à sec, d'ouvrir le secrétaire, et de puiser à même... M. Berval me répétait si souvent qu'il me regardait comme un fils, que je ne me faisais pas scrupule de fouiller dans la bourse d'un père... Un jour, après un grand dîner, mon protecteur sort, et me laisse à la maison; la bourse était plate, j'ouvre le bureau; un papier, que je n'y avais pas encore vu, frappe mes yeux .. C'était ce testament, dont je t'ai dit deux mots, qui me déclarait légataire universel de M. Berval...

ADRIENNE.

Tomber à un homme riche, sans parents, qui vous fait son légataire universel... Après une pareille découverte, j'aurais été un p'tit saint, moi.

DURMER.

Loin de là, ce fut ma perte. C'est alors que, certain d'une fortune considérable, je m'abandonnai à tous mes penchants, que je fis des emprunts énormes par avancement d'hoirie; que dans un cas pressant, c'était après une orgie, j'avais du punch et du champagne plein la tête, je mis la signature Berval au dos de mes billets, et, par faute de payement de ma part, il fut obligé de payer pour moi, comme tu viens d'avoir l'honneur de me l'apprendre.

ADRIENNE.

Oui, mais c'est ce qui lui a donné un coup dont il ne s'est jamais bien remis.

DURMER.

Dis donc, si ça lui avait fait changer ses dispositions dernières à mon égard, sais-tu que ça me fait trembler!

ADRIENNE.

Non, je gagerais que rien n'a été fait à ton détriment depuis que je suis dans la maison.

DURMER.

L'excellente idée que j'ai eue là, quand j'ai su qu'il cherchait une ouvrière, de t'envoyer chez lui de la part d'un de ses amis...

ADRIENNE.

Mort la veille.

DURMER.

C'était sauver les informations.

ADRIENNE.

Excellente en effet. Avec le temps, la petite ouvrière est devenue femme de charge, sans cesser d'être fidèle à tes intérêts; je ne le quitte pas un moment, je suis sur son dos, sur ses pas, partout, le jour, la nuit; il ne dit pas un mot, ne fait pas une démarche sans que sa servante en ait connaissance; et je pourrais détailler presque toutes ses journées depuis *pater* jusqu'à *amen*. C'est un fier esclavage, par exemple.

DURMER.

Oui, mais quand il cessera, tu sais que tu pourras vivre joyeusement à ne rien faire.

ADRIENNE.

Ah! oui, croiser les bras quand on veut, n'en prendre qu'à son aise, faire ses volontés, se moquer de celles des autres, c'est bien doux, et cet espoir-là me détermine à tout ce que tu voudras. Le seul danger pour nous, depuis quelques mois particulièrement, c'est l'assiduité de cette petite Valérie auprès du vieillard. Elle fait presque comme moi, elle ne le quitte pas d'une minute; s'il est triste, elle l'égaye par son babil; s'il s'ennuie, elle fait son piquet ou lit son journal. Elle ne veut plus sortir lorsqu'il paraît souffrant. La petite

commère ne ferait pas mieux si elle y mettait de l'intention; mais je la surveille.

DURMER.

Non, non, c'est une bonne fille qui ne voit pas si loin que ton expérience. Ce qui me rassure, c'est que le père Berval me croit toujours aux Iles, et qu'au départ j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour écouter, avec une docilité étonnante, tous ses rabâchages. Il devait m'écrire quand je pourrais revenir; mais ma foi, sa lettre s'est trop fait attendre; et périssant d'ennui aux antipodes, je suis monté sur le premier vaisseau qui mettait à la voile, et suis arrivé sain et sauf au Havre, il y a huit jours, où le hasard m'a fait rencontrer Saint-Firmin, qui m'a cédé son logement pour un mois. Il était important pour moi de me rapprocher d'un homme dont j'ai tant d'intérêt à connaître les actions. Dis-moi donc, parles-tu quelquefois de moi avec la petite? Elle me revenait assez, tout enfant qu'elle était, et s'il fallait, au pis aller, partager avec elle, ma foi, je m'en accommoderais, elle ne me déplairait pas...

ADRIENNE.

C'est bien aimable ce que tu dis là...

DURMER, à part.

Il paraît que j'ai fait une boulette, moi. (Haut.) Elle ne me déplairait pas... pour le mariage, chère amie... Quant au cœur... jamais! toi seule...

ADRIENNE.

Oui, mais il ne faut pas y songer, son choix est fait. (Dans ce moment on frappe.)

DURMER.

Tire le cordon, mon ange.

ADRIENNE.

Tire le cordon. (Durmer va tirer le cordon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FÉLIX.

FÉLIX, entrant.

M. Darcy? (Adrienne, à l'aspect de Félix, tourne brusquement le dos.)

DURMER, se retournant vers Louison, qui range sur la terrasse.

M. Darcy?

LOUISON.

Ah! M. Darcy? Je ne le connais pas.

DURMER, à Félix.

Monsieur, nous ne le connaissons pas.

LOUISON.

La mère Patel ne m'en a pas parlé.

DURMER, à Félix.

Monsieur, la mère Patel ne nous en a pas parlé, mais ce que je sais, c'est que tous les locataires de la maison sont à la campagne.

FÉLIX.

Oui, en effet, j'ai cru m'apercevoir que l'appartement était fermé; c'est désagréable, j'arrive de voyage et je comptais... Monsieur, pardon, est-ce que le concierge?...

DURMER.

Monsieur, il est de noce, le concierge; c'est même ce qui m'a procuré l'avantage de vous tirer le cordon par circonstance...

FÉLIX.

Monsieur, je vous remercie... Pardon... (Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté FÉLIX.

DURMER.

Charmant jeune homme!

ADRIENNE, se retournant.

Connais-tu ce charmant jeune homme?

DURMER.

Non, mais il a bon ton, de jolies manières, j'aime ça, moi.

ADRIENNE.

Eh bien, c'est le choix dont je te parlais tout l'heure.

DURMER.

C'est le... Merci!... C'est drôle!...

ADRIENNE.

Un artiste qui a remporté le premier prix de peinture... On n' parle que d' lui... On l'attendait de Rome... C'est l'amant, et qui tient bien, je t'en préviens; ainsi tu peux renoncer à l'espoir...

DURMER.

Diable! diable! diable! c'est bon à savoir, j'y penserai, à ce cadet-là. Épie toujours tout, et si un événement imprévu me mettait hors de cause, il est bien convenu...

ADRIENNE.

Que je te préviendrai à temps, pour que tu puisses tomber à l'improviste dans le logis et mettre la main sur l'essentiel.

LOUISON, descendue, à Durmer, en prenant une prise de tabac.

Tout est préparé.

DURMER.

C'est bon, merci. (Prenant du tabac à Louison.) Donnez-moi une prise de tabac, et régalez-moi de votre absence.

LOUISON.

Eh ben, monsieur, ça m' fait plaisir de vous être agréable, et plus que vous n' pensez.

DURMER.

Oh! en voilà assez, ma brave femme.

LOUISON, à part.

Est-il poli!

DURMER, à Adrienne, lui donnant une carte.

Va à ton poste. Si tu as besoin de moi, on te donnera, à cette adresse, les indications nécessaires pour me trouver à la minute, quoique j'aie des raisons, que je te dirai plus tard, pour n'y pas rester longtemps.

ADRIENNE.

Ici?

DURMER.

Oui, adieu, ma poule.

ADRIENNE.

Au revoir!

LOUISON, près de la loge.

Y paraît qu' celle-là est privilégiée, v'là une heure qu'elle le tient là... il bavarde avec elle comme un portier. (Pendant cet aparté, Durmer et Adrienne ont causé bas ensemble.)

ADRIENNE.

Le cordon, s'il vous plaît. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

LOUISON, DURMER.

DURMER.

Vous avez tout mis sur la table?

LOUISON.

Tout.

DURMER.

Quand nous aurons fini, vous pourrez venir enlever tout cela; les restes seront pour vous. (Il se dirige vers la terrasse.)

LOUISON, à part.

Les restes à sa mère! y n' se met pas ça dans l'idée. (On frappe. — Louison va tirer le cordon.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUCLOS et AMIS.

DURMER.

Eh! c'est Duclos et Rosalie; vous êtes les premiers.

DUCLOS.

Tu nous attends dans la cour.

DURMER.

Bien mieux, c'est moi qui tirais tout à l'heure le cordon... Bonjour, ma petite Rosalie; entrez vous reposer. (Un autre convive arrive.) Hé! voilà Oscar; sois le bienvenu. (Oscar suit les deux premiers.) Pourvu que Théodore arrive. (Une dame entre.) Mademoiselle Rosa, c'est bien aimable d'être venue... Toute seule!... Quoi! ce vilain Théodore ne vous a pas été prendre? Entrez, je vous prie! (Il lui donne la main jusqu'à la porte du pavillon.) Oscar, conduis... au premier escalier à gauche. Ah! ma foi, voilà Théodore sur vos pas. (Il va au-devant de lui.) Exact aujourd'hui, tu as flairé le champagne... Passe, passe. (Théodore entre.) Ma foi, nous allons jouir de la vie! (Ils montent sur la terrasse.)

SCÈNE XIV.

LOUISON, DURMER et SES AMIS, sur la terrasse.

LOUISON, à l'avant-scène.

J' m' suis retenue quoique ça, mais j'avais une démangeaison de parler!... Eh ben, à quoi qu' ça me servirait? A m' faire du tort peut-être, et à lui aussi, et p't-être bien encore à m' faire avoir par lui des mauvaises raisons. C'est qu'il n'a pas l'air pus gracieux ni pus commode qu'il ne faut. (On frappe.) On y va. (Elle tire le cordon.)

SCÈNE XV.

LOUISON, dans la cour, DURMER ET SES AMIS, sur la terrasse, PATEL, MADAME PATEL, JOBIN, CÉLESTINE, INVITÉS, HOMMES ET FEMMES.

PATEL, à Louison.

N-i-ni, c'est fini; les v'là liés et relieras-tu. Ah çà! voyons, en attendant l' dîner, qu'est-ce que nous allons faire?

MADAME PATEL.

Ce qu'on fait partout : danser, pas vrai?

TOUS.

Oui, oui, dansons.

PATEL.

Eh ben, dansez, pendant qu'on mettra la table pour ceux qu'ont besoin d' s' rafraîchir; il y a de l'eau-de-vie et du vin, et même de la fleur d'orange et de la castonnade pour les dames, et pour les petits-maîtres qu'aiment l'eau et le sucre. Vous, mère Louison, c'est-y du doux qu'il vous faut?

LOUISON.

Non, non, un petit coup d'eau-de-vie, s'il vous plaît. Voyez-vous, dans les villes de garnison...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VALÉRIE, UNE FEMME DE CHAMBRE avec des cartons.

PATEL.

Ah! mon Dieu! quel honneur pour nous, mademoiselle Valérie. Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle. Madame Patel! Célestine! arrivez donc faire vos révérences. Jobin, une chaise. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

VALÉRIE.

Ne vous dérangez pas pour moi, je vous prie. J'aurais assisté à la messe de mariage, c'était mon intention, si je n'avais été obligée de rester avec M. Berval, qui était tout seul. Mais lui-même a désiré que je vous apportasse ce qu'il vous destinait, et c'est un plaisir qu'il m'a procuré. (La femme de chambre a placé sur une chaise le trousseau, que madame Patel, Célestine, Jobin et les invités admirent.)

MADAME PATEL.

Que de bonté!

VALÉRIE, à elle-même, regardant sur la terrasse.

Mon pauvre François, je crois que tes yeux... Depuis qu'il m'a parlé de Cyprien, je tremble... Dieu veuille qu'il se soit trompé. Au reste, je puis demeurer un moment auprès de ces bonnes gens, et m'assurer... (Haut.) Eh bien! êtes-vous contente, Célestine? Mon choix est-il de votre goût?

CÉLESTINE.

Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne!

DURMER, sur la terrasse.

Allons, Duclos, vide donc ton verre en l'honneur de ces dames. Tu n'es pas ce matin comme à ton ordinaire.

VALÉRIE, étonnée.

Voilà le son de sa voix.

DURMER.

Dis à ces dames ta dernière chanson. A table, c'est de circonstance. Eh bien, je vais la chanter moi-même. Fais sauter le bouchon.

VALÉRIE.

Il n'y a plus à en douter. (Elle se rapproche des Patel.)

DURMER.

Le plaisir, c'est la destinée,
Amis, en ces lieux pleins d'attraits,
Enterrons gaîment la journée,
Dussiez-vous m'enterrer après.

Conduire sa vie en vrai sage,
C'est du sort braver le retour;
Et se rire d'un mois d'orage,
Sitôt qu'on attrape un beau jour.

CHŒUR.

Le plaisir, etc.

JOBIN.

Ils commencent plus tôt que nous, ceux-là.

PATEL.

Oui, mais nous finirons plus tard qu'eux. (Il frappe sur l'épaule de Jobin.)

JOBIN.

Je crois pourtant, beau-père, que si vous continuez, ça n'ira pas loin... la tête... et même les jambes. (A la fin du chœur, plusieurs personnes ont encore quitté la table, et deux joueurs de violon frappent à la porte de la rue, et entrent.)

PATEL.

Ohé! ohé! v'là la musique!

DURMER.

Des grandeurs, laissons l'étiquette,
Des savants, le fatras obscur;
Vive l'oisiveté complète,
L'amour sans voile et le vin pur.

CHŒUR.

Le plaisir, etc.

(Tout le monde, pendant ce dernier couplet, est venu en scène. — On écoute la chanson.)

PATEL.

A la bonne heure, c'est gentil; mais ça ne doit pas nous empêcher de danser... Allons, les crincrins, à la besogne... Vous voulez bien permettre, mam'zelle?

VALÉRIE.

Au contraire, j'exige que ma présence ne vous gêne pas.

BALLET.

DURMER, sans quitter la table.

C'est fête partout, tant mieux! (A Duclos.) Un verre de champagne! (Ils versent, trinquent et boivent en riant.)

(Deuxième contredanse, sur un air du comte Ory.)

DURMER, lorsqu'il entend la ritournelle.

C'est l'air du comte Ory; prenons la réplique : avec accompagnement de ces musiciens-là, ce sera drôle! (Pendant les figures, ils chantent en chœur.)

PREMIER COUPLET.

A ta santé, ma chère,
Buvons ce jus divin;
A ta santé si chère,
Buvons jusqu'à demain.

DEUXIÈME COUPLET.

Boire et plaire à sa mie,
Contenter ses désirs;
N'est-ce pas de la vie
Savourer les plaisirs?

(A la fin de la contredanse et de l'air, les convives de la terrasse se sont levés de table. — Les gens d'en bas vont se rafraîchir dans la salle à manger.)

LOUISON, à madame Patel.

Hein! si celui-là engendre la mélancolie...

VALÉRIE, à part.

Quelle conduite! et lorsqu'il est privé de l'affection de son bienfaiteur. (Elle prend la mariée à part, et cause avec elle.)

MADAME PATEL, à son mari, montrant Durmer.

Faut qu'il ait des sonnettes, pour traiter comme ça... Oh! ces enfants de l'amour, c'est né coiffé.

DUCLOS, sur la terrasse.

C'est une noce... Dans une noce, il n'y a pas de ligne de démarcation, tous les rangs sont confondus.

TOUS, sur la terrasse.

Oui! oui! oui!

DUCLOS, à Durmer, qui semble s'opposer.

Je ne reconnais pas Durmer avec ses difficultés... D'ailleurs, rapportons-nous-en à ces dames; que celles qui sont de mon avis se lèvent. (Les deux dames se lèvent.)

DURMER.

Je n'ai rien à répliquer à cela. Descendons. (A part, sur le devant de la terrasse, en passant le dernier.) Au petit bonheur.

SCÈNE XVII.

TOUT LE MONDE DE LA TERRASSE, ET LES AUTRES CONVIVES DE LA NOCE, dans la cour.

DURMER, entrant avec ses amis.

Il faut au moins demander la permission à quelqu'un pour la forme.

DUCLOS.

Oscar s'en charge. Eh! mais, mon cher, regarde donc; comment trouves-tu la petite qui se promène avec la mariée? tout à fait un air de demoiselle.

DURMER, reconnaissant Valérie.

Ah! mon Dieu! ça me dégrise, ça.

DUCLOS.

Qu'est-ce que tu as?

DURMER, à part.

Toutes mes connaissances se sont donné rendez-vous ici.

DUCLOS.

On dirait que ça t'a donné un coup?

DURMER, examinant Valérie.

Peste! quel changement! Comme quelques années vous complètent une jeune fille.

DUCLOS.

Tu la connais donc?

DURMER.

Oui, chut!

DUCLOS.

Quelque infidèle?

DURMER.

Laisse-moi, laisse-moi; je veux l'inviter à danser. (A lui-même.) C'est un moyen de causer. (Il s'approche de Valérie.) Mademoiselle, pourrai-je avoir l'honneur de danser avec vous? (Valérie, à l'aspect de Durmer, a fait un mouvement très-marqué.) Elle m'a reconnu.

VALÉRIE.

Monsieur, je vous remercie; je ne danse pas.

MADAME PATEL.

Tiens, Cyprien qui parle à mam'zelle.

LOUISON, à part.

Ah! il est hardi! il a l'air hardi comme un coq.

DURMER, à Valérie.

Je crois m'apercevoir que vous ne m'avez pas oublié. (Valérie veut s'éloigner.) Je vous prie de m'écouter une minute.

LOUISON.

Les v'là en conversation réglée.

DURMER, arrêtant Valérie.

Si vous parliez un peu en ma faveur à M. Berval; si vous vouliez lui dire que j'ai les meilleures intentions... je suis capable de vous faire dire la vérité. Après les préparations convenables, on verrait si l'on pourrait lui glisser que je suis de retour en France, que c'est vous qui en êtes cause.

VALÉRIE, surprise.

Moi!

DURMER.

Ah! ça serait fièrement adroit, ça... Que vous m'avez inspiré un sentiment...

VALÉRIE.

Monsieur...

DURMER.

Vous le tromperiez un peu sur la date, voilà tout; car, maintenant que je vous ai revue, je sens que pour rien au monde je ne voudrais m'expatrier.

VALÉRIE.

Monsieur, ce n'est pas ainsi que vous devriez... (Elle va vers sa femme de chambre.) Faites avancer la voiture.

DURMER, saisissant la main de Valérie.

Eh quoi! si tôt? vous êtes bien pressée...

VALÉRIE, voulant retirer sa main.

Un malade, monsieur, réclame tous mes soins.

PATEL, un peu en train.

Je crois, Dieu me pardonne! qu'il veut la retenir malgré elle. (S'approchant de Durmer.) Dites donc, monsieur Cypri...

MADAME PATEL.

Veux-tu te taire...

PATEL.

Eh ben, monsieur Durmer, puisque c'est comme ça qu'on l'appelle. Si vous vouliez bien lâcher la main de mademoiselle.

DURMER, voulant écarter Patel.

Qu'est-ce qui m'a bâti un animal de cette espèce?

PATEL.

Animal à deux pieds, sans plumes, comme vous.

DURMER.

Eh bien?...

PATEL.

Eh bien... (Les amis de Durmer le retiennent. — Ceux de Patel le retiennent aussi.)

DURMER.

C'est donc le vin qui lui trouble la cervelle, à cet imbécile?

PATEL.

Imbécile, à présent.

DURMER.

Allons, retire-toi!

VALÉRIE.

Laissez, Patel, laissez.

PATEL.

Il est bien heureux qu'elle dise laissez, parc' que ça s' gâtait. C'est vrai, ça : animal, imbécile, qui m'appelle; un muscadin qui méconnaît les ceux qui l'ont élevé, et qui n'a ni père ni mère.

LOUISON.

Et qu'est-c' qui vous a dit ça, qu'il n'en avait pas?

PATEL.

Quelqu'un qui en sait plus qu' vous là-dessus, la voisine.

LOUISON, à part.

Plus que moi?... C'est une question, ça.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, arrivant.

Mam'zelle Valérie! mam'zelle Valérie!

PATEL.

Mam'zelle Valérie, la v'là.

ADRIENNE, d'un ton très-marqué, regardant Durmer.

Venez, mam'zelle, venez auprès de M. Berval.

VALÉRIE.

Je partais. Qu'y a-t-il donc?

PATEL.

Est-ce qu'il se trouverait plus mal

ADRIENNE.

Un étouffement subit.

VALÉRIE.

Oh! mon Dieu!

MADAME PATEL.

Pauvre cher homme!

DURMER, à part.

Ah! ah!

ADRIENNE.

Des symptômes alarmants.

DURMER, de même.

Est-ce qu'il voudrait déjà faire ma fortune?

ADRIENNE, cherchant Patel.

M. Patel!

LOUISON, à part.

Ah! mon Dieu! c' garçon là va peut-être hériter. Il faut que je lui fasse connaître sa mère, la nature avant tout.

ADRIENNE, d'un ton toujours très-marqué.

Monsieur Patel, si vous étiez assez bon pour avertir le notaire de monsieur.

DURMER, à part.

Son notaire!

MADAME PATEL.

J'irai moi-même, car mon pauvre homme a la tête... Il ne sait plus c' qui dit, ni c' qui fait.

ADRIENNE.

Monsieur voudrait le voir le plus tôt possible.

MADAME PATEL.

J'y cours! j'y cours!

PATEL.

Je t' dis que j'irai.

MADAME PATEL.

Veux-tu rester là.

PATEL, stupéfait et chancelant.

Oh! la mère Rébecca! C'est égal, bonsoir la danse... plus d' fête... C' pauvre M. Berval! y aurait de l'indignité... Prenez vos chapeaux et vos châles, et puis... allez-vous-en, gens de la noce. (Confusion générale, pendant laquelle Adrienne se rapproche sans affectation de Durmer.)

ADRIENNE.

Demain matin, à neuf heures, à la petite porte du jardin; il faut rester à poste fixe.

DURMER.

C'en est à ce point-là.

ADRIENNE.

Viens toujours.

DURMER.

J'y serai. (Tout le monde s'apprête à s'en aller. Louison s'approche de Durmer.)

LOUISON, bas.

Voulez-vous que j' vous fasse connaître votre mère?

DURMER.

Qu'est-ce que ça me fait?... (Par réflexion.) Eh! mais, ça me fera peut-être connaître mon père... Je veux bien.

LOUISON.

Suivez-moi.

DURMER, étonné.

Merci!

(Mouvement général de sortie, pendant lequel le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une bibliothèque ouverte sur les jardins par une grande porte vitrée. — Sur le perron, des fleurs qu'on aperçoit à travers les vitraux. — A droite du spectateur, au second plan, la porte de la chambre de M. Berval. — A gauche, en face, la porte des appartements. — Tout près, une armoire pratiquée dans la bibliothèque.

SCÈNE I.

ADRIENNE, BERVAL, DUFOUR.

(Au lever du rideau, M. Berval est dans un fauteuil à droite; un tabouret est sous ses pieds. — A côté de lui est une table à laquelle est assis le le notaire qui écrit. — Adrienne ouvre doucement la porte des appartements, se glisse sur une chaise qui est à côté de la porte, et se met à travailler.)

ADRIENNE, à part.

Oui, j' serai mieux... S'ils ne disent rien, j' n'entendrai pas grand' chose. (Elle écoute.) Toujours la plume qui va son train. (Ici, le notaire qui écrivait, se lève et met son travail sous les yeux de Berval.) Attention! ils parleront p' t' être!

BERVAL, au notaire, en prenant le papier qu'il lui présente.

Vous devez avoir eu un peu de peine à me lire; ma main était bien fatiguée quand j'ai griffonné ces lignes. (Il lit avec une profonde attention.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DURMER, entr'ouvrant la porte des appartements avec une extrême précaution, et avançant sa tête à l'oreille d'Adrienne.

DURMER.

Eh bien! que fait-on?

ADRIENNE, à voix basse.

Ça m'a tout l'air d'un testament.

DURMER, de même.

Tu vois si j'avais tort de te dire ce matin de précipiter les choses.

ADRIENNE, de même.

Qui t' dit qu'y n' fait pas r' copier seulement celui qu'il a autrefois barbouillé pour toi?

DURMER, de même.

Ce ne serait pas la peine de recommencer... C'en est un nouveau qui détruira le premier. (Un peu plus haut.) Mais nous verrons à présent.

ADRIENNE.

Chut!

BERVAL, qui a entendu du bruit.

Qui est là?

ADRIENNE, après avoir vivement refermé la porte que Durmer tenait entr'ouverte.

Moi, monsieur, Adrienne...

BERVAL.

Je vous avais dit, mon enfant, de vous tenir dans la pièce à côté; retournez-y, je vous sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

ADRIENNE.

J'craignais qu' monsieur...

BERVAL.

Allez!

ADRIENNE.

Oui, monsieur. (A part.) Il est dit que j' n'aurai pas entendu un mot. (Elle sort.)

SCÈNE III.

BERVAL, DUFOUR.

BERVAL, quittant sa lecture.

C'est très-bien. Donnez-moi la plume que je signe. (S'arrêtant tout à coup.) Attendez un peu, je vous prie... Je vous demande pardon, mon ami, mais, si vous voulez bien, nous prendrons un second rendez-vous, aujourd'hui même. Oui, je sens que j'ai besoin de me hâter; et cependant, l'idée que ces dispositions sont les dernières, que, peut-être, je ne pourrai plus y rien changer... J'ai besoin de me recueillir encore... (Après un silence.) Vous aviez bien raison, mon ami, de me répéter, chaque fois que je repoussais un de ces mariages avantageux que vous veniez me proposer, que je m'en repentirais tôt ou tard. C'est à ces refus obstinés que je dois l'isolement où je vis et les chagrins qui abrégent mes jours.

DUFOUR.

Eh! mon cher Berval, il est bien tard pour revenir sur le passé... Sans doute, des enfants, une famille, jetteraient de douces distractions au milieu de cette vie sédentaire à laquelle, aujourd'hui, vous condamnent les infirmités de l'âge. Mais, à défaut de famille, votre fille adoptive, la douce, la bonne Valérie, vous entoure de soins, de caresses, d'affection...

BERVAL.

Oui, c'est avec bien de la joie que je mettrais ma signature au bas de cet écrit qui lui lègue toute ma fortune, si je ne craignais de commettre une injustice irréparable; car, je le sens, je n'ai pas bien longtemps à vivre.

DUFOUR.

Tous les malades en disent autant, et j'en ai vu conduire tout doucement leur carrière jusqu'à leurs quatre-vingts ans passés, tout en répétant ce refrain. Mais que parlez-vous d'injustice? Vous, injuste! envers qui?

BERVAL.

Voilà le secret qui pèse là, qui m'oppresse, que j'ai honte et besoin d'avouer. Oui, oui, il faut que je vous le confie pour sortir d'un état de trouble et d'incertitude que ne peut supporter ma tête affaiblie.

DUFOUR.

Depuis trente-cinq ans que je suis votre notaire et votre ami, je crois vous avoir donné de ma discrétion d'assez fortes preuves pour n'avoir pas besoin de vous tranquilliser touchant les confidences que vous pouvez vouloir me faire. Nous autres, hommes de loi, d'ailleurs, nous sommes comme les médecins et les confesseurs... discrets par principe et par état, et si l'épanchement de quelques peines secrètes peut vous soulager, s'il vous faut les avis d'un homme dévoué, allons, du courage, parlez... c'est un vieil ami qui vous écoute et qui connaît toutes les faiblesses dont est capable notre pauvre humanité.

BERVAL.

J'ai payé cher les miennes! et si mes fautes pouvaient servir de leçon aux autres, j'en donnerais une terrible à ces imprudents qui, dans un moment d'oubli, établissent des relations qu'ils rougiraient d'avouer, et dont souvent les suites funestes...

DUFOUR.

Auriez-vous à vous reprocher?...

BERVAL.

La confusion que vous pouvez lire encore sur mon visage, au moment de cet aveu pénible, vous dit assez pourquoi j'ai tardé si longtemps, et vous expliquera encore pourquoi j'ai profité d'un moment où vos affaires vous appelèrent loin de Paris pour me servir d'un notaire étranger. Tenez, Dufour, ayez la bonté d'ouvrir cette armoire... (Il désigne l'armoire. Dufour s'en approche.) Vous trouverez sur la seconde tablette, dans le carton vert, à gauche, un papier... Mon ami, vous ne m'en voudrez pas de ce que vous auriez le droit d'appeler un manque de confiance: ce n'était que de la faiblesse et de la honte... Avez-vous trouvé?

DUFOUR, montrant un papier.

C'est bien cela?

BERVAL.

Oui, lisez...

DUFOUR.

Un testament! une donation entière de vos biens!

BERVAL.

Je voulais alors réparer, envers l'ingrat, le tort de lui avoir donné pour mère celle qui n'aurait jamais dû être que ma servante.

DUFOUR.

Il sait donc?...

BERVAL.

Non, grâce au ciel! J'avais eu soin qu'il ne vît le jour que dans une maison étrangère. Dès qu'il fut né, je le fis élever comme un orphelin que j'avais recueilli, et j'achetai le silence de la mère en exigeant qu'elle allât vivre, au fond de la province, avec une pension, révocable à la première indiscrétion qui me parviendrait... Mais, depuis mes relations avec cette malheureuse, étrangère à toute idée d'ordre comme à tout sentiment, ma vie fut un enfer. C'était toujours des demandes nouvelles. Elle dissipait en un mois son trimestre, et m'écrivait lettre sur lettre pour avoir de l'argent. Si je tardais à répondre, c'était un volume de plaintes, elle s'ennuyait, elle voulait revenir à Paris, elle voulait savoir ce que son enfant était devenu. Dans mon effroi, j'envoyais à la hâte de nouveaux fonds pour mille dépenses imprévues; car elle ne rougissait pas de mettre tout en ligne de compte, même les pertes à la loterie. Enfin, une fois, au retour de la campagne, je la vis tomber chez moi, la tête montée... Elle avait pris la diligence, osa-t-elle me dire, pour venir me reprocher mon ingratitude. Les raisonnements n'eussent servi de rien, et ce ne fut encore qu'à force d'argent que je la fis taire et repartir. Mais c'est alors aussi que, pour me débarrasser à jamais de pareilles visites, je vendis, contre votre avis, ma maison de la rue des Filles-du-Calvaire, pour venir m'installer rue de Babylone.

DUFOUR.

J'étais loin de soupçonner le véritable motif de votre déplacement.

BERVAL.

Si le fils au moins m'eût dédommagé de la bassesse de sa mère! Décidé d'abord à donner à cet enfant une profession et une somme honnête pour s'établir lorsqu'il aurait l'âge convenable, je me reprochai plus tard de le frustrer des avantages que pouvait lui procurer un jour ma fortune à défaut de mon nom, et à la suite d'une maladie dangereuse je pensai à faire un testament en sa faveur, celui que vous tenez en vos mains.

DUFOUR.

Je comprends tout, mon pauvre ami.

BERVAL.

Vous savez comment mes bonnes intentions ont été récompensées par un ingrat, digne en tout de sa mère... Cependant vous ne connaissez pas, et je n'ai dit à personne tous ses désordres. Vous voyez quel adoucissement à mes peines, quelles preuves toujours renaissantes de tendresse je reçois de cette bonne Valérie, que nul autre lien n'attache à moi que la reconnaissance! Eh bien, au moment de transporter, de celui qui en est si peu digne à celle qui le mérite si bien, toute la fortune que je possède, j'hésite encore, ma main tremble, je n'ose signer la ruine d'un homme qui a travaillé, oui, Dufour, travaillé sans scrupule à la mienne, et j'ai besoin de me raffermir, par vos conseils, contre un reste de je ne sais quel sentiment qui se retrouve encore pour lui dans mon cœur.

DUFOUR.

Vous me voyez aussi surpris qu'embarrassé, mon vieil ami. Certainement, un père justement irrité contre un enfant indigne, peut, sauf les réserves de droit, déshériter cet enfant, fût-il même légitime; la loi est d'accord avec sa sévérité : à plus forte raison si l'enfant, né hors mariage, ignore lui-même le père dont il tient le jour. Mais la nature, et vous en êtes la preuve, ne procède pas comme la coutume : elle murmure contre une décision qui heurte et brise violemment tous les droits, tous les liens d'un homme uni à un autre par la parenté; c'est un véritable cas de conscience, et dans lequel je trouve très-difficile de prononcer. Vous seul, mon cher Berval, d'après vos propres inspirations, pouvez faire pencher la balance.

BERVAL.

Cruel ami! j'attendais plus de vous!

DUFOUR.

Replaçons d'abord le papier. Prenez le temps de réfléchir. (Il réfléchit lui-même assez longtemps, après avoir remis le papier dans le carton.)

BERVAL.

Mon ami! voici le moyen de satisfaire à la fois à la coutume et au besoin de mon cœur. Un égal partage! voilà ce que je m'étonne de n'avoir pas imaginé d'abord. Oui, un partage égal, pourvu que j'aie la certitude qu'une moitié ne doit pas servir à alimenter le vice.

DUFOUR.

Je n'osais vous le proposer, mais je suis bien aise que cette idée vous soit venue; cela concilie tout, et doit ramener la tranquillité dans votre âme.

BERVAL.

Je vais vous charger d'écrire à l'île Bourbon, de prendre des informations précises sur sa conduite présente, et si ce qu'on vous rapportera permet de croire à son entier retour au bien, comme on me l'a écrit déjà, il aura de quoi persévérer; et ma Valérie, avec l'autre part et l'époux que je lui destine, n'en vivra pas moins dans l'aisance et le bonheur... Vous vous rappelez le jeune homme... Félix?

DUFOUR.

Un garçon de mérite... beau talent.

BERVAL.

Élève d'Horace Vernet.... grand prix!... et d'une bonté d'âme... Ce sera le couple le mieux assorti...

SCÈNE IV.

DUFOUR, BERVAL, VALÉRIE.

VALÉRIE, paraît à l'extérieur, du côté du perron, un arrosoir à la main.

François, apportez ces rosiers en boutons, et

placez-les à l'entrée de l'appartement. (Elle arrose les arbustes.)

BERVAL, à Dufour.

Voilà sa plus chère occupation, lorsqu'elle n'est pas auprès de moi ; elle sait combien j'aime les fleurs ! Vous ne croiriez pas que depuis trois jours que je garde la chambre, et plus souvent le lit, c'est elle encore qui va surveiller les ouvriers de la galerie que je fais bâtir au bout du jardin... Ce sera un endroit délicieux, mon cher Dufour; c'est comme une maison tout entière; elle remplacera ma campagne, où je ne compte guère me faire transporter désormais... J'espère bien vous y donner à déjeuner en automne.

DUFOUR, souriant.

A la bonne heure, j'aime à vous entendre parler ainsi.

BERVAL.

Dites plutôt que vous souriez de pitié de voir un pauvre vieillard malade songer à bâtir... et vous renvoyer à six mois pour déjeuner avec lui, lorsque, peut-être, il a déjà un pied dans la tombe.

DUFOUR.

Eh! pourquoi? Vous venez de payer, comme beaucoup d'autres, un tribut au changement de saison... (Valérie entre en scène.) Les beaux jours de mai vous auront bientôt rendu à vos habitudes.

VALÉRIE, s'approchant.

M. Dufour a raison, mon bon ami.

BERVAL, lui tend la main.

Ah ! te voilà !

VALÉRIE, le regardant.

Je trouve déjà un mieux sensible, depuis ce matin.

BERVAL, à Dufour.

Il y a bien quelque agitation dans ce mieux-là, j'ai chaud ; il me semble que je ne serais pas fâché de respirer un peu l'air du jardin ; là, sur le perron, à l'aide de ton bras. (Adrienne entr'ouvre la porte et écoute.)

VALÉRIE.

Oh ! non, je vous défends bien de sortir. Vous connaissez l'ordonnance du docteur : une température égale, du repos, et boire surtout. (A ces mots, Adrienne se montre tout à fait, et semble adresser des yeux une demande à Valérie, qui répond de la tête par un signe affirmatif, et dit à Dufour :) Oh ! sur ce chapitre-là, je vous dirai, monsieur Dufour, que votre amitié devrait gronder bien fort, car nous ne sommes pas du tout raisonnable.

BERVAL.

Dites-moi s'il ne faut pas adorer cette enfant-là? (Adrienne rentre avec un verre de tisane.)

VALÉRIE.

Et lui obéir, surtout. (Elle prend le verre des mains d'Adrienne, et le présente à Berval.)

BERVAL, à Dufour, avant de boire.

Hein ! puis-je lui résister ? (Il boit. — La tête de Dumer se montre à la porte; Adrienne, par un geste très-vif, le fait disparaître.) Elle me fait faire tout ce qu'elle veut. Sa présence est pour moi comme un beau rayon de soleil, qui me ranime.

DUFOUR.

Je vous laisse en meilleure disposition, mon ami ; je crois que notre dernière idée y peut être pour quelque chose; c'est ce qu'il y a de mieux, sauf les renseignements. Si vous avez besoin de moi, vous enverrez votre domestique. (Berval lui tend la main.) A tantôt.

BERVAL.

A tantôt, mon cher Dufour. (Dufour sort.)

SCÈNE V.

VALÉRIE, FRANÇOIS, BERVAL, puis FÉLIX.

FRANÇOIS.

Monsieur, monsieur, il y a là quelqu'un...

BERVAL.

Oh ! je ne veux recevoir personne en ce moment.

FRANÇOIS.

C'est personne non plus.

VALÉRIE, qui a regardé.

C'est Félix !

BERVAL, changeant de ton.

Félix ! Où est-il? que je l'embrasse.

FÉLIX, se précipitant.

Me voilà ! (Il va pour presser dans ses bras Berval, qui retombe sur son fauteuil, fatigué de l'effort qu'il a fait.) Oh ! mon Dieu !

BERVAL, se remettant.

Ce n'est rien... Mes forces qui trahissent mes désirs, voilà tout; et puis ton arrivée comme une bombe... le plaisir... Tout est commotion pour un malade.

FÉLIX, avec intérêt.

Oui, mon ami, j'ai eu tort; François m'avait prévenu, j'aurais dû me présenter moins brusquement; mais le désir, l'impatience... Je serais au désespoir...

BERVAL, souriant.

Que cela ne t'empêche pas d'embrasser cette pauvre Valérie, qui n'ose dire un mot, mais qui te regarde... Ah !

VALÉRIE, lui tendant la main.

J'ai bien pensé à vous, Félix.

FÉLIX, lui pressant les deux mains.

Et moi !... (A Berval.) Mais comme elle est encore embellie !

BERVAL.

Eh bien ! mon cher Félix, il en est de ses bonnes qualités comme de sa figure; chaque jour y ajoute quelque chose de mieux.

VALÉRIE.

Prenez garde, si vous lui faites tant mon éloge, qu'il ne trouve trop à rabattre.

FÉLIX.

C'est impossible.

BERVAL.

C'était pour nous surprendre que tu ne nous avais pas annoncé le jour précis de ton arrivée?... Et ton père?

FÉLIX.

J'ose à peine vous dire que vous êtes le premier...

BERVAL.

Oui, oui, c'est bien pardonnable; n'est-ce pas, Valérie?... D'ailleurs, Paris était sur ta route avant Versailles... Et puis, nous ne lui dirons rien; je crois qu'il est un peu jaloux de ton attachement pour moi. (Avec amertume.) Oh! je le conçois, un père est si heureux d'avoir un bon fils.

VALÉRIE.

N'avez-vous pas une fille?

FÉLIX.

N'aurez-vous pas bientôt deux enfants?

BERVAL.

Vous avez raison, mes bons amis; il y a des rapprochements involontaires... (Plus gaiement.) Il ne faut pas demander si tu as bien employé ton temps là-bas?

FÉLIX.

Je n'ai pas perdu une minute.

BERVAL.

Et nous avons appris que tu avais été distingué au milieu de beaucoup de rivaux habiles.

FÉLIX.

Comment mes travaux n'auraient-ils pas été couronnés de succès!... Il y a cinq ans, lorsque, tout heureux du grand prix de peinture que je venais d'obtenir, je fis hommage de ma couronne à Valérie, sous les yeux de mon père, avant de nous séparer, ne m'aviez-vous pas dit : « Va à « Rome, et quand tu en reviendras, voilà le nou- « veau prix qui t'attend? » Ces paroles auraient suffi pour allumer le feu sacré dans mon âme! Si, dans le silence des belles nuits d'Italie, j'interrogeais les monuments fameux des vieux âges; si j'errais parmi ces débris éloquents dont la vue féconde l'imagination; si je rêvais de grandes et sublimes pages, je voyais, du milieu des ruines de tant de chefs-d'œuvre, le dieu de la peinture m'apparaître, épurer mon goût encore incertain, m'initier aux secrets des maîtres... Ce dieu, c'était Valérie; son image inspiratrice était là devant mes yeux, sous mon pinceau, dans mon cœur... Valérie et la célébrité; je voulais obtenir l'une par l'autre, et je les confondais dans mes désirs ambitieux!

BERVAL, s'animant.

Bien, bien, Félix! avec de tels sentiments, on fait la joie de sa famille et la gloire de son pays.

FÉLIX.

De la gloire! oh! oui, j'en voudrais pour être plus digne de mon père, d'elle et de vous... Déjà mes premiers essais ont attiré l'attention publique! le gouvernement m'a confié des travaux importants; tout m'encourage, tout me sourit.

BERVAL.

Et pour que rien ne manque à ta félicité, Valérie va tenir ma promesse. (Il prend la main de Valérie et la place dans celle de Félix.)

VALÉRIE.

Cher Félix! je serai fière de porter votre nom.

BERVAL.

Mes enfants, voilà un moment de bonheur; le commencement de cette journée ne semblait pas le promettre, mais le bonheur fatigue comme la peine, je le sens à l'affaissement que j'éprouve. Mon cher Félix, va à Versailles embrasser ton père et reviens promptement avec lui. Je compte, avant la première quinzaine de mai, avoir offert moi-même des diamants à la mariée, car, d'ici là, j'espère aller tout à fait bien.

FÉLIX.

Sans adieu, mon second père. Au revoir, ma bien-aimée.

VALÉRIE.

A demain.

FÉLIX.

Au plus tard, et pour ne plus nous séparer. (Il sort.)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, BERVAL, puis DURMER.

VALÉRIE.

Quel plaisir quand, tout à fait rendu à la santé, vous pourrez, entre Félix et moi, jouir à la campagne des beaux sites des environs.

BERVAL, ému.

Tu ne nous sépares jamais dans tes rêves de bonheur!

VALÉRIE.

Oh! jamais! il faudrait que je fusse bien ingrate.

BERVAL.

Chère enfant! (Avec attendrissement.) embrasse-moi. (Tandis que Berval embrasse Valérie, Durmer paraît sur le seuil de la porte des appartements.)

DURMER, à part.

Merci! (Il disparaît. Adrienne entre.)

SCÈNE VII.

ADRIENNE, VALÉRIE, BERVAL.

ADRIENNE.

Monsieur, il vient d' vous v'nir une visite.

BERVAL.

Qui donc?

ADRIENNE.

L' père et la mère de c'te jeune mariée.

BERVAL.

Patel et sa femme?

ADRIENNE.

Oui, monsieur.

BERVAL.

Où sont-ils? Pourquoi ne les faites-vous pas entrer?

ADRIENNE.

J'ai cru qu' monsieur avait été assez fatigué, par ses affaires et ses écritures de ce matin... Je leur ai dit que vous étiez trop mal pour les recevoir, et afin qu'ils n'aient pas tout à fait perdu leurs peines et leurs pas, j' les ai envoyés s' rafraîchir à l'office.

BERVAL.

Vous avez bien fait de les faire commencer par là... mais je veux qu'ils entrent.

VALÉRIE.

Justement, les voilà qui font le tour du jardin. (Elle ouvre la porte vitrée.) Patel!

ADRIENNE, à part.

Pourvu qu'ils ne jasent pas.

VALÉRIE.

Vous aussi, madame Patel, venez... M. Berval ne veut pas que vous partiez sans l'avoir vu. (Adrienne sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME PATEL, PATEL, BERVAL, VALÉRIE.

MADAME PATEL, entrant la première sur la pointe des pieds.

Que de bonté!

PATEL, suivant sa femme.

C'est que, voyez-vous... Bonjour, monsieur Berval, la compagnie... Comment va l'état d' vot' santé?

MADAME PATEL, bas.

Paix donc, Patel, est-c' qu'on parle d' santé d'vant un malade.

BERVAL.

Bonjour, bonjour, mes bons amis. Eh bien! êtes-vous satisfaits du mariage de votre fille?

PATEL.

J' crois ben! elle est contente comme une reine et rougeaude comme une cerise. Alors, nous... (Patel élève toujours la voix, sa femme lui fait signe de parler plus bas. — Il obéit, mais il reprend bientôt son diapason ordinaire. Ce jeu de scène se renouvelle jusqu'à la sortie de Patel.)

BERVAL.

Et que me voulez-vous? voyons...

MADAME PATEL.

C' que nous voulons toutes les fois, monsieur Berval, vous remercier... n'y a qu' ça à faire, vous faites l' reste.

PATEL.

Nous aurions été ben jaloux de venir avec nos mariés, en famille; mais, vous entendez ben qu' la porte... faut quenqu'un... On n' peut pas tous les jours dire aux voisins...

BERVAL.

Plus tôt ou plus tard, vous êtes toujours les bienvenus, parce que vous êtes de braves gens. J'ai été bien fâché de m'être trouvé trop mal portant pour assister à la noce et à la petite fête.

PATEL.

Et nous donc, monsieur Berval... C'est pas l'embarras, par réflexion, nous avons été fièrement contents, allez, parce que vous auriez vu...

BERVAL.

Quoi donc?

MADAME PATEL, bas.

Qu'est-c' que tu vas dire?

PATEL.

Ah! mon Dieu! c'est vrai! J' vous demande pardon, mam'zelle Valérie, je n' pense pas...

BERVAL.

A quoi ne penses-tu pas?

PATEL.

A rien, monsieur Berval, ça n' vous r'garde pas du tout. (A sa femme.) Parle donc, toi, puisque t'avais décidé d' porter la parole.

BERVAL.

Allons, madame Patel, voyons, j'écoute.

MADAME PATEL.

Pour ne pas vous importuner davantage, v'là c' que c'est, monsieur Berval, ainsi que mam'zelle... Comme on disait qu' vous aviez les nuits mauvaises, et qu'on les passait près d' vous, nous v'nions vous demander si ça n' vous s'rait pas agréable qu' nous ayons l'honneur d' vous présenter une garde-malade?

PATEL.

Une connaissance... intime, une brav' femme, et qu'en a besoin; ça n'est pas heureux, mais c'est honnête.

BERVAL.

Eh! mais cela soulagerait ma bonne Valérie et Adrienne; vous avez eu là une bonne idée.

PATEL.

Oh! ma femme, elle est unique pour les bonnes idées.

BERVAL.

Et cette garde, est-elle libre?

MADAME PATEL.

Oh! mon Dieu! tout à fait, car, pour s'occuper, elle vient tirer l' cordon à not' place, quand nous sortons par hasard; mais, aujourd'hui, nous l'avons amenée avec nous : elle est là qui attend.

BERVAL.

Eh bien, madame Patel, il faut lui dire d'entrer, que je la voie; et si ses manières, son ton me conviennent, je la garderai auprès de moi.

MADAME PATEL.

Bien des remercîments de votre bonté, monsieur Berval; nous allons la rendre bien contente.

BERVAL.

Tant mieux; faites-la entrer.

MADAME PATEL, allant au fond.

Par ici, par ici; venez, on veut vous voir. (Louison paraît.) Entrez, que j' vous dis, monsieur Berval le permet.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON.

Bien le bonjour, Monsieur, Madame.

BERVAL, surpris, à part.

Grand Dieu! (Il réprime aussitôt son mouvement.)

VALÉRIE.

Qu'avez-vous?

PATEL.

Queuqu's douleurs, peut-être?

BERVAL.

Rien, rien. Ma bonne Valérie, je désire un peu savoir si cette femme... Emmène tout le monde, et qu'on me laisse avec elle.

VALÉRIE.

Oui, mon ami. (A tous.) Venez...

PATEL.

J' suis ben vot' serviteur, monsieur Berval, ben des pardons... (A Louison.) Allons, n' soyez pas timide, et présentez-vous.

MADAME PATEL.

Avance donc, langue du diable.

PATEL.

Silence, madame Patel; respect à la barbe, c'est pas tous les jours fête. (A Valérie qui les reconduit.) N' venez donc pas plus loin, mademoiselle Valérie. (Ils sortent.)

SCÈNE X.

LOUISON, BERVAL.

LOUISON.

Ah! je vous trouve enfin!

BERVAL.

Comment, malheureuse!

LOUISON.

Malheureuse, j' crois ben, vous m' laissez manquer de tout.

BERVAL.

Allez-vous crier à vous faire entendre de toute la maison?

LOUISON.

Sans les Patel, qui m' font gagner par-ci par-là quelques petites choses, j' s'rais morte de faim sur l' pavé de Paris avant d' vous avoir rencontré.

BERVAL.

Pourquoi y êtes-vous revenue après votre promesse?

LOUISON.

Ça vous est bien aisé à dire, ma promesse, si vous aviez tenu les vôtres.

BERVAL.

Ne vous paye-t-on pas exactement votre pension, sans compter?...

LOUISON.

Une belle affaire que ma pension! quinze cents livres!... J' vous ai dit qu' ça n' me suffisait pas, qu' l'hiver avait été rude, qu' j'avais mangé toute mon année en chauffage, et au lieu d' m'envoyer d' l'argent, vous m'écrivez que j' suis un *panier percé*, qu' vous n' suffisez pas à la dépense que j'vous fais faire...

BERVAL.

Mais parlez donc moins haut, au nom du ciel!

LOUISON.

C'est ça, parlez moins haut. Ça n'empêche pas que si l' hasard n' m'avait pas fait découvrir vot' demeure, qu'aurait fallu que j' tende la main, quoi... une femme qui... Faut qu' vous soyez ben ingrat! Et encore c'te malice de vendre sa maison, et d' s'en aller dans un quartier perdu... Aussi j'ai fait comme vous, j'ai dit j' vas m'introduire chez lui par une frime, parc' que, pour me r'cevoir, ça eût été encore queusi, queumi, queuque... et qu' ça ennuie à la fin.

BERVAL.

Voulez-vous donc me couvrir de honte aux yeux de tout ce qui m'entoure, avec vos éclats de voix?

LOUISON.

C'est ça, v'là comme y sont tous! ils abusent d'une pauvre jeunesse, et puis après y rougissent de son *bonnet rond* et d' son *jupon d'indienne;* ils ont du bien par-dessus les yeux, et ils lui donnent d'quoi manger du pain bien juste, et puis encore y faut qu'all' soit contente... Eh bien, ça m'ennuie, moi d'abord, j' veux d' l'argent, parc' que j'ai des dettes.

BERVAL.

Eh bien! vous en aurez.

LOUISON.

J' veux qu' vous m' preniez pour garde-malade; autant qu' ça soit moi qu'une autre qu'ait les profits.

BERVAL.

Eh bien! je vous les donnerai comme si vous restiez près de moi; mais, vous le voyez, votre présence me fait mal. Allez-vous-en. (Il marche avec peine à son bureau, et lui donne des poignées d'or.) Tenez, prenez toujours ça, je vous en donnerai encore.

LOUISON.

Eh ben, à la bonne heure! Je veux que vous m'assuriez que je s'rai sur vot' testament, si vous v'nez à mourir.

BERVAL, à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Haut.) Vous y êtes; mais partez.

LOUISON, à part.

Voyons c' qui va m' dire. (Haut.) Eh ben, oui; mais j' veux encore que vous m' disiez ce qu'est d'venu not' petit, car enfin, car enfin, vous m'avez toujours dit : on l'élève, il s'ra heureux. Tout ça, c'est bel et bon; mais on est mère ou on ne l'est pas.

BERVAL.

Si vous ne voulez me faire mourir sous vos yeux, laissez-moi.

LOUISON.

Ah! mon Dieu! est-c' qui s' trouverait mal,

c' pauvre cher homme. Allons, allons, r'mettez-vous; j' suis pas méchante au fond... mais dam'! vous liardez avec moi, vous m' laissez sans rien; faut que je m' mette en colère pour tirer d' vous sou à sou, centine à centine; avec ça qu'j'ai du malheur. V'là neuf mois que j' nourris un maudit terne, qui m'a mangé plus d'une année, et qui m' manque toujours d'un numéro. (Berval fait un signe de la main.) Eh ben, eh ben, c'est bon, là, on s'en va. (A part.) J' veux pas lui dire que j'ai vu c't'autre; ça s'rait ben pis, ma foi!

BERVAL.

Reprenez la diligence, je payerai la route; tout ce que vous voudrez, mais partez, partez.

LOUISON.

Eh ben, oui, là, oui; n' faut pas vous époufler comme ça; on s'en va, on ne r'viendra plus. Bien l' bonjour.

BERVAL.

Adieu. (Il sonne. — Louison sort à gauche.)

SCÈNE XI.

FRANÇOIS, BERVAL.

FRANÇOIS.

Monsieur...

BERVAL.

Reconduis cette femme, et qu'elle ne parle à personne.

FRANÇOIS, bas.

Oui, Monsieur; mais j' voudrais bien dire quelque chose à Monsieur.

BERVAL.

Va, va toujours, et reviens.

FRANÇOIS.

Tout de suite, j'y cours. (Il suit Louison.)

SCÈNE XII.

BERVAL, seul.

Ainsi, je ne pourrai pas même mourir tranquille, je serai harcelé jusqu'à la fin; elle va peut-être découvrir aux Patel... Ah! la cruelle chose qu'une faiblesse, et quelles affreuses conséquences elle peut entraîner avec elle.

SCÈNE XIII.

FRANÇOIS, BERVAL.

FRANÇOIS.

Me voici.

BERVAL.

Qu'as-tu à me dire?

FRANÇOIS.

Avant-hier, vous étiez si souffrant, que j'ai gardé le silence, j'aurais craint d'ajouter à votre mal; mais aujourd'hui que, grâce au ciel, vos forces me semblent revenues, si vous voulez me permettre de parler?...

BERVAL.

Je te l'ordonne.

FRANÇOIS.

Vous devez savoir ce qui se passe dans votre propre maison; et le devoir d'un fidèle serviteur est de vous instruire, quoi qu'il puisse en résulter.

BERVAL.

Où tend ce préambule?

FRANÇOIS.

Depuis trois jours que vous êtes enfermé, toutes vos paroles sont entendues, toutes vos actions sont espionnées.

BERVAL.

Et par qui, grand Dieu?

FRANÇOIS.

On vient à la minute encore, on vient de me menacer violemment que si j'ouvrais la bouche... car nous nous sommes retrouvés nez à nez...

BERVAL.

Dis donc avec qui?

FRANÇOIS.

Il est certain que vous ne le devineriez jamais. Vous êtes si loin de penser que quelqu'un que vous croyez à mille lieues de vous soit à Paris, dans votre propre demeure, et cela à votre insu.

BERVAL.

Tu me donnes un tremblement d'impatience; quoi! ce serait...

FRANÇOIS.

M. Cyprien!

BERVAL, à part.

Cyprien... il aurait osé. Il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Je n'y survivrai pas.

FRANÇOIS.

D'abord, il était à la noce de la petite Patel, car je l'ai vu; mais je me serais bien gardé de vous en souffler mot.

BERVAL.

Et tu as eu grand tort. Achève.

FRANÇOIS.

Hier, vous étiez dans votre lit, je l'ai vu rôdant, et, sans préparation, sans paraître le moins du monde déconcerté, sa première question a été : Va-t-il plus mal?

BERVAL, à part.

Et j'hésitais...

FRANÇOIS.

Il a prétendu que si vous étiez hors d'état de donner des ordres, cela ne devait plus regarder que lui, qui en avait donné si longtemps, et qu'il en donnerait encore! Aujourd'hui que vous êtes levé et mieux, il se montre avec plus de précautions, voilà pourquoi je vous avertis. Il se faufile comme une ombre dans les appartements, et tout à l'heure je viens de le surprendre écoutant à cette porte.

BERVAL.

Le malheureux! (Avec force.) Où est-il?

FRANÇOIS.

Mais, Monsieur, ne vous emportez pas.

BERVAL, avec violence.

Où est-il?

FRANÇOIS.

Monsieur, Monsieur, vous vous ferez mal.

BERVAL.

Veux-tu répondre! et me donner ce papier, cette plume... Dans ma maison... en maître... Il me croyait donc déjà mort, et quand même... (Il signe.) La seule maîtresse maintenant, c'est Valérie... voilà ses titres en règle. (Il met les papiers dans un carton placé sur la table.) Et je vais... (A François.) Mène-moi d'abord...

FRANÇOIS.

Je crois l'avoir vu entrer dans le petit salon.

BERVAL.

Ah! l'indignation me rend toutes mes forces! Viens! (Il prend le bras de François, et sort vivement par la droite.)

SCÈNE XIV.

DURMER, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Qu'avait-il donc? Où peut-il aller?

DURMER.

Ah! si le coquin dit un mot... Épie-les, et préviens-moi de leur retour.

ADRIENNE.

Ils entrent dans le salon qui donne sur le jardin. (Elle les suit.)

DURMER.

Profitons de la circonstance. (Il s'élance vers la table, fouille dans le carton, prend les papiers de Berval, jette un coup d'œil rapide sur ce qu'ils contiennent, et va s'emparer du testament fait en faveur de Valérie, quand tout à coup Berval, ramené par François du côté du perron, reparait dans l'appartement.)

SCÈNE XV.

DURMER, BERVAL, FRANÇOIS.

BERVAL.

Ah! malheureux! (A François.) François, laisse-nous. (François fait un mouvement d'hésitation. — Berval lui réitère l'ordre de la main. — François sort. — Berval revient lentement vers son fauteuil, et s'y laisse tomber. — Ses regards n'ont pas cessé de se fixer sur Durmer, qui est passé à l'avant-scène, à gauche.)

SCÈNE XVI.

DURMER, BERVAL.

BERVAL.

Que faites-vous ici?

DURMER.

Je venais...

BERVAL.

Enlever mes papiers.

DURMER.

Ah!

BERVAL.

Je vous ai vu.

DURMER.

Alors...

BERVAL.

Lorsque je vous croyais à Bourbon repentant de vos fautes passées, vous êtes à Paris, vous vous introduisez dans ma maison comme le ferait un malfaiteur.

DURMER.

La comparaison n'est pas flatteuse.

BERVAL.

Vous devez savoir si elle est juste.

DURMER.

Puisque nous voilà face à face, me permettrez-vous de parler?

BERVAL.

Oui, je m'imposerai la douleur de vous entendre.

DURMER.

Je ne vous ferai pas de phrases, moi. J'ai eu des torts, c'est possible, c'est vrai même. Vous m'avez imposé des conditions : pour ne pas perdre vos bonnes grâces, je les ai acceptées et ne les ai pas tenues; c'est mal, très-mal, je m'en accuse; mais dame, l'île Bourbon, je n'ai pas pu y rester. L'air des colonies ne convient point à mon tempérament, puisque je ne peux pas même rester dix minutes dans une chambre où il y a un poêle sans me trouver mal, à plus forte raison sous le coup d'un soleil de trente ou quarante degrés, je ne sais pas au juste. Si j'y étais resté plus longtemps, c'était fini de rire, je n'en serais pas revenu. Ensuite, un peu plus près ou un peu plus loin, pourvu que je travaille à regagner votre estime.

BERVAL.

Misérable!

DURMER.

Permettez...

BERVAL.

Tais-toi, je veux t'épargner encore des mensonges. Tu n'es revenu à Paris que pour renouer tes relations avec les compagnons de ta sorte; et moi j'espérais que, sous un ciel étranger, tu retremperais ton âme... En t'exilant, je n'avais pas oublié le sentiment qui m'avait porté à prendre soin de ta jeunesse; j'ai toujours largement pourvu à tous tes besoins. La somme que je te faisais compter t'aurait plus que suffi si la bassesse et l'exigence de tes inclinations...

DURMER.

Ah! vous avez des mots d'une dureté!... La bassesse de mes inclinations! Et à qui la faute, si le mauvais exemple des gens du peuple, qui m'ont nourri, a gâté mon naturel? C'est vrai, çà, on me laisse végéter, m'abrutir, jusqu'à l'âge de sept ans, chez un misérable savetier, un ivrogne, un insolent, qui me faisait de la morale à coups de tire-pied; et puis après on me demande des sentiments élevés... Merci! C'est près d'eux que j'aurais pu les prendre.

BERVAL.

Ingrat! tu calomnies des gens grossiers mais honnêtes, qui ont l'estime de leurs voisins et la mienne.

DURMER, à part.

J'en suis bien aise.

BERVAL.

Si le germe du vice n'était pas dans ton cœur, la bonne éducation que plus tard tu as reçue n'eût-elle pas suffi pour développer un heureux naturel? Il t'appartient bien de rejeter ton ignominie sur des artisans honnêtes. Est-ce avec eux que tu as appris à trahir la probité? tu ne les voyais pas alors.

DURMER.

Et qui dit que je manque de probité?

BERVAL.

Il faut donc te rappeler ma signature contrefaite.

DURMER.

Ah! oui, oui, votre signature contrefaite. Oh! celle d'un étranger, ce serait tout à fait inexcusable, mais...

BERVAL.

Achève... Celle d'un bienfaiteur...

DURMER.

Il y a une manière d'envisager les choses. Je serais le dernier des hommes, sans doute, d'avoir pu vous tromper, si je devais à votre seule bonté ce que vous avez daigné faire pour moi; mais si vous me trompiez vous-même, si celui qui prit soin de mon enfance n'avait rempli qu'un devoir; si, loin de s'acquitter envers un malheureux, il s'est rendu chaque jour plus coupable envers lui, en le repoussant de sa maison, en le dépossédant d'une fortune à laquelle il avait droit; enfin en poussant l'injustice jusqu'à lui faire un crime de l'opprobre de sa naissance?...

BERVAL, troublé.

Que dis-tu?

DURMER.

Ah! c'est que voilà la question bien changée; je ne suis plus un fils ingrat, c'est vous qui êtes un père dénaturé.

BERVAL.

Et qui t'a dit...

DURMER.

Ma mère.

BERVAL.

Ta mère! (A lui-même.) Cruelle punition de ma faute!

DURMER.

Oui, une circonstance m'a fait la reconnaître; une fois sur la trace, il m'importait trop de tout savoir, pour ne pas finir par arracher à Louison son secret, malgré votre prudence... Prendre une pauvre diablesse de femme par son intérêt; c'était fièrement bien calculé pour me laisser dans l'obscurité. J'en veux sortir de cette obscurité, à laquelle je dois toutes mes fautes; persuadé que je ne tenais à rien, que m'importait une honte qui ne rejaillissait sur personne? des torts qui ne pouvaient nuire qu'à moi? pourquoi donc aurais-je gêné mes goûts, contraint mes penchants, si la tendresse et la satisfaction d'un père ne devaient pas en être la récompense? Isolé sur la terre, c'est à moi seul que j'ai dû songer à plaire; et je n'ai bientôt plus rien voulu me refuser; tandis que si vous eussiez daigné me reconnaître...

BERVAL.

Insensé! lorsque je voulais .. Et si ton propre intérêt, plus que tout le reste m'a retenu? La loi ne t'aurait accordé qu'une faible portion de ma fortune; je voulais te la laisser tout entière.

DURMER.

Eh bien! ce n'est pas moi qui vous en empêche, vous en êtes bien encore le maître.

BERVAL.

Non, je ne le suis plus; tu m'en as toi-même ôté le pouvoir.

DURMER, avec amertume.

Ah! fort bien; et sans doute quelque personne charitable s'est chargée du soin de vous en ôter la volonté.

BERVAL.

Qu'oses-tu dire?

DURMER.

Oh! je m'entends; mais tenez, je vais vous prouver, moi, que je suis bon diable, meilleur enfant qu'on ne croit, et surtout que je ne prends pas de chemin de traverse, je vais droit au but. La fille de vos affections, Valérie, cet ange de douceur, de bonté, de... comme on dit, enfin, mérite sans doute avant moi tout ce que vous pouvez faire pour elle. (Attention très-marquée de Berval, mêlée de surprise.) Vous voyez bien que je m'exécute. Donnez-lui donc tous vos biens, comme vous en aviez l'intention; mais si ma conduite blâmable, indigne de vous, n'a pas éteint dans votre cœur tout sentiment de père... car enfin, vous l'êtes, mon père, vous ne pouvez en disconvenir, employez le seul moyen de me ramener franchement dans la bonne route; donnez, je vous le répète, tous vos biens à l'être bon et vertueux qui mérite la préférence; mais accordez-moi, comme c'est convenable, une situation dans le monde, en unissant son sort au mien, autrement dit : mariez-nous ensemble.

BERVAL.

Elle avec toi? Pauvre Valérie! Et Félix? Désunir deux cœurs pour... Oh! jamais! jamais!

DURMER.

Vous ne voulez pas? eh bien! nous verrons si je n'ai pas quelques droits à faire valoir.

BERVAL.

Des droits?

DURMER.

Non; mais c'est que vous entendez bien qu'il ne suffit pas de jeter un enfant dans la vie, et de lui dire : Mon vieux, te voilà au monde, tire-t'en comme tu pourras. Vous voulez de l'esclandre, nous en ferons.

BERVAL.

Indigne...

DURMER.

Ah! voilà comme vous agissez avec votre famille.

BERVAL.

Retire-toi.

DURMER.

Je vais aller chercher ma mère.

BERVAL.

Sors de ma présence.

DURMER.

Nous verrons si vous la chasserez aussi.

BERVAL.

Ah! c'en est trop... Je ne sais ce que j'éprouve...

DURMER.

Aussi pourquoi vous emporter.

BERVAL.

Réjouis-toi, monstre, tu viens d'achever ton ouvrage; oui, je le sens, c'est toi qui m'as tué.

DURMER.

Moi!

BERVAL.

Ah! que du moins je puisse encore... (Il fait retentir la sonnette posée sur la table, et retombe.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VALÉRIE, FRANÇOIS.

VALÉRIE.

O ciel!

FRANÇOIS.

Monsieur, qu'avez-vous?

VALÉRIE.

Que se passe-t-il? Comme vous êtes pâle et tremblant.

BERVAL, avec égarement.

Emmenez-moi! emmenez-moi! sa vue me fait mourir!

FRANÇOIS.

Pourquoi m'avoir éloigné?

BERVAL.

Emmenez-moi! emmenez-moi! je vous en prie. (En se soulevant, il saisit les papiers qui sont sur la table. — Durmer fait un mouvement, comme pour joindre son secours à celui de François et de Valérie, Berval fait un geste d'horreur.) Oh! qu'il ne m'approche pas!

FRANÇOIS, à Durmer.

Monsieur, veuillez sortir!

DURMER.

Un peu de retenue, monsieur le drôle; respect au fils de la maison.

BERVAL, atterré.

Ah! (François et Valérie font un mouvement, et rentrent avec Berval.)

SCÈNE XVIII.

ADRIENNE, DURMER.

DURMER, à Adrienne qui entre.

Eh vite, vite! comment! tu t'absentais dans un pareil moment?

ADRIENNE.

C'était pour Valérie. Qu'est-il donc arrivé?

DURMER.

Est-ce que je sais, moi? Il lui a pris une crise en causant tranquillement avec moi.

ADRIENNE.

Voyons un peu ça.

VALÉRIE, en dehors.

Adrienne! Adrienne!

ADRIENNE.

Me voilà! me voilà! (Elle entre chez le malade.)

SCÈNE XIX.

DURMER, seul.

Mon Dieu, je ne voudrais pas qu'il mourût, moi; car enfin, c'est mon père, quoiqu'il ne m'aime pas beaucoup; pourtant si cela arrivait, j'ai la certitude que le nouveau testament n'irait pas chez le notaire... Le mien existe... avec un peu d'audace...

SCÈNE XX.

DURMER, VALÉRIE, puis ADRIENNE, FRANÇOIS.

VALÉRIE, rentrant.

O grand Dieu! si bon et tant souffrir.

ADRIENNE, la suivant.

Mademoiselle! mademoiselle! il n'y a pas un moment à perdre.

VALÉRIE.

Ah! vous me faites frémir. (Elle veut rentrer.)

ADRIENNE.

Mademoiselle, éloignez-vous de ce triste spectacle.

VALÉRIE.

Moi, le quitter dans un pareil moment!

BERVAL, d'une voix creuse, en dehors.

Valérie! Valérie!

VALÉRIE.

Il m'appelle! (Elle écarte vivement Adrienne, et s'élance dans la chambre. — On l'entend.) Mon ami... mon bon père... me voilà... Il perd connaissance! (Adrienne a suivi Valérie.)

DURMER, seul.

Serait-ce déjà fait? La petite sanglote; pourvu qu'Adrienne ne la garde pas là.

ADRIENNE, en dedans.

Ce que vous trouverez plus tôt... Des sels, du vinaigre; nous n'en avons plus.

VALÉRIE, traversant le théâtre en courant.

J'y cours. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous!

DURMER.

Ma petite Valérie, dites-moi donc, je vous prie... (Valérie ne l'écoute pas, se précipite vers la table, agite la sonnette, va pour sortir par le jardin, et par réflexion, s'éloigne vivement par la gauche. — En ce moment, François sort de la chambre du malade, avec un papier à la main.)

DURMER, à François,

Mon bon François! dis-moi...

FRANÇOIS.

Eh! laissez-moi donc, monsieur! (Il sort vivement par la gauche — Adrienne paraît à l'entrée de la chambre du malade.)

DURMER, à Adrienne,

Eh bien?

ADRIENNE.

Il s'en va!

DURMER.

Assure-toi des clefs pendant que tu es seule; c'est la première chose.

ADRIENNE, les yeux sur la chambre.

Ah! mon Dieu!

DURMER.

Est-ce que?...

ADRIENNE.

Mais... il ne fait plus un mouvement. (Elle entre dans la chambre.) Monsieur! monsieur! (Cri d'effroi.) Ah!!!

DURMER.

Ah!... Les clefs!... (Il tend la main vers Adrienne. — Valérie accourt, Adrienne lui fait signe que M. Berval n'existe plus; elle s'évanouit dans les bras de François, qui est accouru assez à temps pour la recevoir.)

TABLEAU.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon attenant à la chambre à coucher de M. Berval. — Au fond et au milieu, une grande croisée, cachée par des rideaux entièrement fermés. — De chaque côté, une porte; celle de gauche est la porte de sortie; celle de droite forme l'entrée de la chambre à coucher, dont on aperçoit une partie éclairée. — Près de cette porte, est le grand fauteuil et le tabouret du malade. — Un domestique est couché dessus. — Aux divers plans de gauche, on remarque un canapé, une armoire, un guéridon, sur lequel sont une théière, une bougie allumée. — Çà et là quelques fauteuils. — A droite, un secrétaire, supportant un cartel et deux chandeliers. — Tout, dans cette décoration, doit sentir le désordre.

SCÈNE I.

ADRIENNE, venant par la porte de sortie, PATEL, sortant de la chambre mortuaire.

(Adrienne, en entrant, congédie le domestique qui sommeillait sur le grand fauteuil.)

PATEL.

J'vas voir... Ah! la v'là... Eh ben! la chère demoiselle?

ADRIENNE.

C'est toujours la même chose; elle pleure, elle pleure... Je l'ai r'trouvée ce matin comme je l'avais laissée hier au soir, à la même place, tout habillée... Elle sent bien c' qu'elle perd, la demoiselle. Vot' femme m'a dit qu'il n'avait pas été possible de la faire mettre au lit; elle est là immobile;... j'ai voulu voir si j'obtiendrais davantage, mes prières ont été aussi inutiles.

PATEL.

C'est comme ce pauvre François sans comparaison; y fait un mal, ça fend l' cœur seul'ment de l'entendre.

ADRIENNE.

Comment! il y est encore?

PATEL.

Oh! mon Dieu oui; il est resté toute la nuit à prier auprès du corps.

ADRIENNE.

Je le sais bien.

PATEL.

J' l'ai voulu relever tout à l'heure; car il doit avoir les genoux meurtris. Père François, que j'lui disais, allez vous jeter sur le canapé, dans l'aut' pièce, ça n' fra ni chaud ni froid à c't' heure; je n' le quitterai pas, moi, qu'ai moins fatigué que vous. Après tout ça, quand les vivants se tueraient, ça n' ferait pas r'venir les morts. Il n' m'écoutait seul'ment pas; l' pauvre homme en f'ra une maladie, c'est sûr.

SCÈNE II.

DUFOUR, PATEL, ADRIENNE.

PATEL.

Ah! monsieur Dufour, j'ai ben l'honneur...

DUFOUR.

Où est François?

PATEL.

Il est là... auprès de...

ADRIENNE.

Je vais vous l'envoyer.

PATEL.

Moi, j'y retourne alors.

ADRIENNE.

Pourquoi faire?

PATEL.

C't' air avec lequel elle me dit ça, pourquoi faire? c'est p't-être pour mon plaisir que j'y reste.

ADRIENNE, à part.

Ils ne me laisseront pas seule un instant. (Elle entre dans la chambre avec Patel. — François en sort.

SCÈNE III.

DUFOUR, FRANÇOIS.

DUFOUR, lui serre la main et essuie une larme.

Mon pauvre François, il faut que je cause avec vous des préparatifs...

FRANÇOIS.

J'ai fait exécuter ponctuellement vos ordres. Hier j'ai envoyé partout.

DUFOUR.

On a consulté ma liste pour les adresses... on n'a oublié personne?

FRANÇOIS.

Personne.

DUFOUR.

Et la salle pour recevoir les invités?

FRANÇOIS.

Elle est prête. Mais, monsieur, qui fera les honneurs?

DUFOUR.

Si Félix n'est pas encore arrivé, je m'en charge.

FRANÇOIS.

On l'attendait, quand j'ai été tout courant porter à son logis le paquet que monsieur, une minute avant d'expirer, m'avait donné ordre de lui remettre. Je dis une minute, car à mon retour... C'était la dernière commission que devait me donner mon bon maître, et le dernier envoi qu'il devait faire à ce pauvre M. Félix! Quand il nous a quittés si heureux, si riant, aurait-il pu croire?... Mais on ne partira pas avant son arrivée, n'est-ce pas, monsieur Dufour?

DUFOUR.

Non, non, mon vieux François, je ferai attendre. Et le corps est enseveli?

FRANÇOIS.

Adrienne le voulait absolument cette nuit; je n'ai pu y consentir. Jusqu'au dernier moment, j'ai voulu regarder cette figure vénérable; il me semblait qu'elle allait reprendre de l'expression, qu'un sourire de bonté allait reparaître sur cette bouche entr'ouverte. Oh! je ne peux me faire à l'idée que je ne dois plus entendre sa voix. J'ai mis cent fois ma main sur son cœur, m'imaginant toujours qu'il allait battre, et que mes sanglots allaient le réveiller.

DUFOUR.

Bon François!

FRANÇOIS.

Quand on songe que c'est ce malheureux entretien qui l'a tué; et dire que l'auteur de sa mort est dans la maison! Quand j'ai vu qu'il était décidé à ne pas nous délivrer de sa présence, d'après votre avis, je lui ai fait dresser un lit.

DUFOUR.

Tu as bien fait, plutot que de t'exposer à voir s'élever une rixe indécente. Cet homme paraît décidé à ne ménager rien, et pour la mémoire de mon pauvre ami... Quand on l'aura déposé dans sa dernière demeure, nous verrons.

FRANÇOIS.

J'ai bien pensé cela. Il est venu rôder deux ou trois fois. La présence de Patel et la mienne le gênaient... il voulait parler à Adrienne. Je ne sais ce qu'il y a entre elle et lui... Mais à plusieurs reprises j'ai cru voir, à leur familiarité, que ces gens-là se connaissent de plus loin qu'ils ne veulent le laisser apercevoir.

DUFOUR.

Tu te figures cela.

FRANÇOIS.

Peut-être bien; aussi je ne dis pas tout ce que je pense; mais dès que j'aurai rempli mon dernier et douloureux service, je jure bien de quitter cette demeure, s'il faut qu'elle soit habitée par le successeur qui s'y installe si impudemment.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALÉRIE, MADAME PATEL, puis ADRIENNE et PATEL, sortant de la chambre mortuaire.

VALÉRIE, à madame Patel.

Laissez-moi, laissez-moi.

MADAME PATEL, à Dufour.

Monsieur, faites donc entendre raison à mademoiselle; elle veut absolument aller embrasser le défunt; c'est pour en mourir!

VALÉRIE.

Oh! que la mort ne peut-elle me frapper à sa place!

FRANÇOIS.

Et monsieur Félix, il vous reste au moins.

VALÉRIE.

Quel sera son désespoir!

FRANÇOIS.

Vous pleurerez ensemble, quelqu'un vous entendra.

VALÉRIE.

Monsieur Dufour, permettez que je presse encore sa main paternelle, que je revoie encore mon bienfaiteur!

DUFOUR.

Non, ma chère demoiselle, n'allez pas chercher un spectacle au-dessus de vos forces.

ADRIENNE.

Si elle reste ici plus longtemps, elle va se trouver mal, c'est sûr. Moi-même, je me sens tout émue, il faut la remmener.

VALÉRIE, se jetant dans un fauteuil.

Non, non.

DUFOUR, auprès d'elle.

Cédez aux instances de vos amis, conservez-vous pour honorer sa mémoire, pour faire le bonheur d'un homme qui vous chérit, vous en parlerez ensemble, et plus tard... (Elle sanglote, et reste abîmée dans sa douleur.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISON.

MADAME PATEL, bas à Louison qu'elle voit entrer.

Qu'est-ce que vous voulez donc, est-ce que vous n' savez pas...

LOUISON.

Pardienne si, j' sais bien... c'est pour ça que j' viens... Décidément, maintenant, il n'y a plus tant de cachotteries à faire, on sait que Cyprien est le fils, quoi! et qu' sa mère ne restera peut-être pas à la porte; mais c'est pas encore le quart d'heure d' parler d' ça. On m'a dit à l'étude de M. Dufour qu'il était chez le défunt.

MADAME PATEL, montrant Dufour.

Le v'là, M. Dufour. (A part.) L' défunt!... Dirait-on seul'ment... Oh! la vilaine femme! sèche comme un morceau d' bois!

LOUISON, qui s'est avancée à petits pas près du notaire.

Vot' servante, monsieur. (Dufour laisse Valérie aux mains d'Adrienne et de madame Patel.)

DUFOUR.

Vous ici? (Il l'amène à l'avant-scène.)

LOUISON, toujours à mi-voix.

J' n'ai qu'un petit mot à vous dire, et puis je m'en retourne. (A part.) Pas loin. (Haut.) C'est que, malgré tout, j'étais bien inquiète, voyez-vous, et j'ai pensé que vous pouviez me tranquilliser tout d' suite.

DUFOUR, bas.

Voyons, parlez vite.

LOUISON, mystérieusement.

Dites donc, croyez-vous que l' défunt m'aura retiré ma pension, à cause du bavardage d' mon *bon gobet* d' fils.

DUFOUR, levant les mains au ciel, à part.

Oh! mon Dieu! (Haut.) On ignore quelles dispositions...

LOUISON.

Comme vous êtes son homme d'affaires... C'est que ça serait bien mal à lui, d'avoir fait r'tomber sur moi les raisons qu'il a pu avoir avec l'autre, et d' lui laisser tout son bien, et rien à moi; c'est qu'en donnant au fils, c'est pas la même chose. Ce garçon-là, voyez-vous, c'est un finaud; il est v'nu là me retourner... moi, j'ai pas grand' défense, j'ai dit : c'est ça. Après tout, où est maintenant l' défunt, ça lui est ben égal, au lieu que moi, qu'a encore bon pied, bon œil, ça m' manquerait joliment à mon âge... j'ai besoin plus qu' jamais d'une pension alimentaire.

DUFOUR.

Mais ce n'est ni l'instant, ni le lieu de parler de cela.

LOUISON.

Ah! j' vous demande ben pardon, c'est qu' ça m'a trotté dans la tête toute la nuit, c't' idée qui m'avait...

DUFOUR.

Mais je vous dis...

LOUISON.

Eh ben, eh ben, c'est entendu; j'attendrai qu'ça soit fini, et je reviendrai. (Elle se dirige vers la porte de sortie.)

DUFOUR, à part.

Il serait à souhaiter que bien des gens pussent entendre cette malheureuse avec son horrible sang-froid.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DURMER.

DURMER, voyant sa mère.

Comment... Que venez-vous faire dans cette pièce? est-ce votre place? Si vous aviez le moindre sentiment des convenances...

LOUISON.

C'est pas du tout pour ça que j' viens.

DURMER.

Vous ne deviez, sous aucun prétexte, mettre les pieds aujourd'hui dans cet appartement; comment... à peine ce malheureux est-il... Ah! que vous avez peu d'usage.

LOUISON, à part.

Eh! tu nous ennuies.

DURMER, bas.

Je vous avais dit de passer dans la chambre d'Adrienne sans qu'on vous aperçût, et d'attendre là, dans un petit coin, si l'on avait besoin de vous.

LOUISON, de même.

Eh bien! j' m'en vas; n' fais donc pas tes gros yeux.

DURMER, plus bas.

Partez donc; j'irai moi-même vous chercher quand il en sera temps.

LOUISON, de même.

Eh ben, c'est bon, on attendra. (Haut.) Sans adieu, monsieur Dufour, la compagnie... A revoir, madame Patel. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

DURMER, FRANÇOIS, DUFOUR, VALÉRIE, MADAME PATEL, PATEL, ADRIENNE.

DURMER.

François, il ne fallait pas laisser pénétrer ainsi...

FRANÇOIS.

D'abord, monsieur...

DURMER.

Quoi, monsieur?... Ma présence semble toujours l'étonner celui-là.

FRANÇOIS.

Non, monsieur; aujourd'hui elle ne me surprend plus, seulement elle m'est pénible.

DURMER.

Ah! tu ne m'as jamais aimé, je le sais.

VALÉRIE, étouffant ses sanglots.

Je n'y tiens plus; sortons, sortons.

DURMER, l'arrêtant.

Veuillez me permettre, mademoiselle, de vous dire deux mots (elle fait un mouvement.) en présence de M. Dufour, c'est indispensable! (Ici Adrienne indique furtivement à Durmer que le secrétaire est fermé.) Hein?... Ah! ah!... François... est-ce toi qui as retiré les clefs des meubles?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

DURMER.

Ah! c'est toi... c'est très-prudent... Où sont-elles?

DUFOUR.

Il me les a remises, et j'en resterai le dépositaire jusqu'à ce que tout soit terminé.

DURMER.

Ah! c'est autre chose. (A part.) Au reste, j'en ai d'autres, si c'est nécessaire.

PATEL, à sa femme.

V'là l'heure qui approche, j' vas mettre un crêpe à mon chapeau.

ADRIENNE, à elle-même.

Je vais être libre enfin. (Elle entre dans la chambre.)

DUFOUR, à François.

François, pendant que je suis avec monsieur, veille aux derniers préparatifs.

FRANÇOIS.

J'y vas, monsieur. (Il sort.)

DURMER.

Patel!... Patel!

PATEL.

Eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

DURMER.

Fais-moi le plaisir de t'en aller avec ta femme.

PATEL.

Eh ben, c'est bon; on s'en va... (A sa femme.) Fait-y le fier, hein?... C'est toujours qu'un bâtard. (Il sort, avec sa femme, sur les pas de François.)

SCÈNE VIII.

DURMER, DUFOUR, VALÉRIE.

(Valérie est assise; M. Dufour l'a forcée à se replacer dans le fauteuil, il est auprès d'elle. — Durmer vient à droite.)

DURMER, approchant un fauteuil à Dufour.

Veuillez prendre la peine de vous asseoir. (Approchant un fauteuil pour lui.) Mille pardons, mademoiselle, de choisir ce moment, mais en affaires...

VALÉRIE.

Il n'en est pas de plus pressantes pour moi...

DURMER, s'asseyant.

Je m'en rapporterai à monsieur Dufour; oh! ce ne sera pas long. (Silence.) Un testament de M. Berval...

VALÉRIE.

Eh! monsieur, que m'importe...

DURMER, à Dufour.

Monsieur, obtenez, je vous prie...

DUFOUR.

Écoutons monsieur, ma chère Valérie.

DURMER.

Un testament de M. Berval m'institue son légataire universel; M. Dufour l'a vu, l'a touché, et le double est déposé chez un notaire du faubourg Saint-Germain... mais ce n'est pas la question. M. Berval, par des dispositions plus récentes, voulait vous substituer à moi, ou du moins partager entre nous deux... j'adjure le témoignage de M. Dufour. La crise inattendue qui nous l'a enlevé... (Ici Valérie fond en pleurs, Dufour cherche à la consoler, et regarde Durmer; celui-ci, d'un air hypocrite, passe la main sur ses yeux, comme pour essuyer quelques larmes; Dufour fait un mouvement d'indignation. — Durmer continue :) La crise inattendue qui nous l'a enlevé presque subitement a empêché l'exécution de ses idées nouvelles, et je vais me trouver possesseur unique...

VALÉRIE.

Eh! monsieur, laissez-moi me retirer; je ne vous dispute point...

DURMER.

J'ai fini. Quoi qu'on ait pu penser de moi, mademoiselle, je ne veux pas que des personnes respectables sous tous les rapports... telles que... M. Dufour, par exemple, à l'estime duquel je tiens singulièrement, puissent croire que j'arrive à l'héritage pour insulter aux longues affections et aux dernières volontés de mon p... (Dufour le regarde sévèrement.) de l'homme qui fait mon bien-être... Vous avez déjà témoigné l'intention de quitter cet asile... je vous prie d'y rester avec le vieux François; c'est moi qui le quitterai dès ce soir, après m'être engagé, entre les mains de monsieur, à remplir les vues de votre bienfaiteur... J'espère que c'est agir en garçon loyal et désintéressé. (Il se lève.) Je ne vous demande en retour que la permission d'espérer...

VALÉRIE.

Monsieur, vous ne me forcerez point d'en écouter davantage... Je n'ai jamais souhaité qu'une part dans sa tendresse, je la méritais, et je crois l'avoir eue tout entière; mais n'eussé-je ni premiers engagements, ni souvenirs du passé, je ne consentirais jamais à rien devoir à l'homme que je regarde, par l'effet qu'ont produit sa présence et sa conduite, comme l'assassin de celui que nous pleurons.

DURMER.

Ah!

DUFOUR.

Valérie...

VALÉRIE.

Venez, venez, c'est m'imposer trop longtemps le supplice de le voir et de l'entendre. (Fausse sortie.)

DURMER, à part.

Mettez donc des procédés avec les demoiselles. Est-ce qu'elle se croirait bien sûre d'hériter?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FÉLIX, FRANÇOIS.

(Un bruit se fait entendre au dehors. — Félix entre avec vivacité dans l'appartement, au moment de la sortie de Valérie.)

FÉLIX.

Valérie, est-il bien vrai que dans ces quelques heures mon ami, mon second père ait cessé de vivre? (Ils restent absorbés dans leur douleur.) Grand Dieu! c'est donc bien vrai!... (Il s'approche de la chambre avec Valérie.) O toi qui me vis naître, toi qui ne comptais tes jours que par de bonnes actions, et dont les plus constantes pensées furent pour le bonheur de ta fille adoptive; tu m'as légué ce précieux dépôt, je jure devant Dieu, par tes restes chéris, d'accomplir tes dernières volontés. (Félix, en prononçant ces dernières paroles, a fléchi le genou, Valérie l'imite. — M. Dufour s'assied à l'avant-scène à droite, et ils restent plongés dans un recueillement religieux, pendant le dialogue suivant.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ADRIENNE.

(Adrienne, un moment immobile sur le seuil de la porte de la chambre, hésite, mais profitant du recueillement où elle les voit, elle se glisse doucement, et arrive auprès de Durmer, qui s'est assis sur le canapé.)

ADRIENNE, à voix basse.

Cyprien, j'ai trouvé le testament.

DURMER.

En faveur de Valérie? Donne.

ADRIENNE.

Il l'avait emporté avec lui... Il m'avait bien semblé lui voir mettre quelque chose sous son chevet... j'ai cherché... Tu vas te moquer de moi.

DURMER.

Pourquoi?

ADRIENNE.

Parole d'honneur! je crois l'avoir senti tressaillir... J'ai pris le papier tout d'même.

DURMER.

Tais-toi donc, folle? (Il prend le papier.) Signé!... Valérie seule héritière en épousant Félix. (Il le brûle.) Qu'ils prient, leurs espérances vont s'évanouir comme leurs prières et les paroles qu'ils viennent de prononcer.

ADRIENNE.

Que fais-tu?

DURMER, laissant le papier brûler.

Je m'institue héritier seul et unique.

FÉLIX, à Valérie, en se relevant.

Désormais rien ne peut plus nous désunir. (Durmer a jeté son papier brûlant à terre, Adrienne a marché dessus.)

DURMER.

Arrêtez! Par les protestations d'un amour au moins intempestif, n'insultez pas au deuil de cette maison; songez que vous êtes devant le seul parent du défunt.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, on n'attend plus que vos ordres.

FÉLIX.

Je vais les donner.

DURMER, à Félix.

Qui donc ici, de vous ou de moi, représente le maître de la maison?

FÉLIX.

Ce n'est pas vous.

DURMER.

Vous m'expliquerez...

FÉLIX.

Souffrez que je remplisse mes devoirs. (Il veut se retourner pour donner des ordres.)

DURMER, avec violence.

Répondez! A l'instant même je vous fais chasser d'ici, si vous ne m'apprenez quelle qualité vous donne le droit de commander dans la maison de mon père.

FÉLIX.

Celle d'un exécuteur testamentaire qui ne vous connaît pas.

DURMER, étonné.

Et quel acte vous confère cette qualité?

FÉLIX, donnant un papier à Dufour.

Son testament, que je remets entre les mains de monsieur.

DURMER, vivement.

Il n'en a point fait.

DUFOUR, prenant le papier des mains de Félix, et le présentant ouvert à Durmer.

Le voilà! (Durmer demeure stupéfait. — Félix se retourne vers Valérie.)

FÉLIX.

Venez, venez, abandonnons ce malheureux à la honte de sa conduite, qu'il rougisse d'un éclat inutile, déshonorant; et si tout bon sentiment n'est pas étouffé dans son âme, qu'il tombe à genoux à son tour pour implorer son pardon. (Il sort avec Dufour et Valérie. — Le domestique les suit. — Il ne reste plus en scène que Durmer et Adrienne.)

DURMER, à Adrienne, après avoir réfléchi.

Va, va d'abord chercher ma mère, nous n'avons qu'un moment. (Adrienne sort.)

SCÈNE XI.

DURMER, seul.

Tout m'échapperait!... Les voilà occupés ailleurs pour quelques minutes... ce Félix avec sa Valérie, le notaire avec les invités, je puis... (Il tire une clef de sa poche et fait quelques pas vers le secrétaire.) Malheureuse Valérie! qui force l'enfant déshérité à ressaisir lui-même son bien en cachette dans la maison paternelle. Pourtant, c'est à moi tout cela... car enfin... car enfin je suis son fils.

SCÈNE XII.

DURMER, LOUISON, ADRIENNE.

LOUISON, d'une voix altérée.

Eh ben, qu'est-c' qu'elle dit?... Dieu du ciel, nous v'là sans rien.

DURMER.

Oui, c'est une fille étrangère... une... Enfin c'est pour elle qu'on insulte, qu'on méconnait aujourd'hui l'enfant de la maison.

LOUISON.

Et une pauvre mère... On les dépouille...

DURMER.

On les chasse!

LOUISON.

Homme ingrat!

DURMER.

Père dénaturé! (A Adrienne.) Vois à toutes les portes. J'avais heureusement tout prévu... Tu m'as dit dans le secrétaire?

ADRIENNE.

Cent vingt mille francs de billets; deux jours avant sa mort il les a serrés devant moi, et de l'or dans deux tiroirs.

DURMER, montrant le poing du côté de la chambre.

J'en aurai ma part, de ton héritage; ma part malgré toi, dussé-je n'en jouir qu'un jour. (A Adrienne.) Voici la clef dont je t'ai parlé. (Allant au secrétaire.) C'est dans ce meuble qu'il faut puiser. (Il ouvre, et s'arrête croyant avoir entendu du bruit.) Hein?

ADRIENNE ET LOUISON.

Personne.

DURMER.

Je ne sais pas, mais je crois que je tuerais le premier qui se présenterait. (Il fouille dans le secrétaire.) Voilà le portefeuille... (Il l'ouvre.) Il est plein!... Et l'or... dans vos poches.

LOUISON, tend son tablier, et reçoit les sacs.

Et il passait ça à d'autres, l' vieux pécheur!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VALÉRIE.

VALÉRIE, entrant.

Que vois-je!

ADRIENNE ET LOUISON.

Ah! mon Dieu!

DURMER.

Valérie! (Il s'élance vers elle, et lui met la main sur la bouche.) Silence!... (A Louison, en lui donnant le portefeuille.) Ma mère, prenez le portefeuille, et allez-vous-en.

LOUISON, qui a pris le portefeuille, va vers la porte, s'arrête et s'écrie:

Il y a du monde!

VALÉRIE, d'une voix étouffée.

Malheureux!

ADRIENNE.

Il n'y a pas d'autre issue vers le perron que par la chambre du défunt.

LOUISON.

Eh ben, il faut y passer; il ne nous mangera pas.

VALÉRIE, se dégageant.

Eh quoi! sans respect...

ADRIENNE.

On va l'entendre!

LOUISON.

Ses cris nous perdront!

DURMER, renverse Valérie sur le canapé, et prend un coussin qu'il lui met sur la figure.

Ce coussin les étouffera!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERVAL, DUFOUR, FÉLIX, FRANÇOIS, PATEL, Mme PATEL, DOMESTIQUES.

(Au moment où Adrienne et Louison vont entrer dans la chambre mortuaire, Berval, pâle, défait, chancelant, et à moitié enveloppé dans sa robe de chambre, paraît sur le seuil, comme un fantôme; il saisit un cordon de sonnette qu'il agite avec violence; c'est à cet appel que tout le monde paraît à l'autre porte. — Adrienne et Louison ont laissé échapper l'argent et les effets dont elles étaient chargées, et sont tombées à terre, en cachant leurs figures dans leurs mains, et en poussant un cri d'effroi. — Durmer, effrayé, a lâché Valérie, qui a couru se jeter aux pieds de Berval; et c'est au milieu de la terreur et de la stupéfaction générale, que Berval prononce les paroles suivantes:)

BERVAL.

Misérables!... la mort a trompé votre espoir, elle a lâché sa proie; elle me laisse vivre pour rejeter sur vous seuls tout le poids de votre infamie!

(Tableau d'effroi de la part des trois personnages surpris. — Étonnement et joie de tous les autres.)

FIN DU FILS DE LOUISON.

L'ESPION DU MARI

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS
LE 28 SEPTEMBRE 1831.

EN COLLABORATION AVEC FULGENCE

PERSONNAGES	ACTEURS
MADAME DE MORNAY, sous le nom de Mme DE LUCY.	Mme Moreau-Sainti.
MADAME DELMAR	Mlle Dupont.
VILDOT, oncle de Mme de Mornay.	MM. Guiaud.
M. DE MORNAY.	Bouchet.
DAILLY, son ami.	Colson.
Un Domestique.	Faure.

Justine, femme de chambre de Mme de Mornay, personnage muet.

La scène se passe à Paris, chez Mme de Mornay.

L'ESPION DU MARI

Le théâtre représente un petit salon préparé pour une soirée ; candélabres allumés sur la cheminée à gauche, fauteuil sur le devant à droite, entrée au fond ; à gauche, sur le second plan, porte de la chambre à coucher de madame de Mornay.

SCÈNE I.

MADAME DE LUCY, seule ; elle tient un livre.

Toujours seule, ou, ce qui est plus pénible encore, entourée de personnes qui n'ont ni mes goûts ni mon caractère... Mon oncle Vildot lui-même... Son amitié aurait dû m'offrir quelques consolations; mais il est d'un esprit si positif, si calculateur, qu'il ne se souvient qu'il a des parents que quand la Bourse est fermée et qu'il est l'heure de se mettre à table... Il a cru sans doute me donner une grande preuve d'intérêt en me liant avec madame Delmar. Je conçois leur sympathie... la coquetterie est aussi une spéculation... mais ce n'est certainement pas l'amie dont j'aurais fait choix... Ils sont tous les deux si loin de me comprendre!... Encore s'ils me parlaient de lui... (Moment de silence.) Autrefois, quelle différence!... Il était auprès de moi... J'étais heureuse... tandis qu'aujourd'hui... Et je suis mariée!!!

SCÈNE II.

MADAME DE LUCY, MADAME DELMAR.

MADAME DELMAR.

Bonjour, ma toute belle... Je reviens du bois dans le cabriolet de votre oncle... Il a bien la plus charmante bête!... Quelle légèreté! Avec elle, on ne s'aperçoit pas du chemin que l'on fait ni du danger qu'on peut courir... Dites-moi, quelle toilette faites-vous ce soir? Quelles sont les personnes que vous aurez?

MADAME DE LUCY.

Mais vous devez le savoir, c'est vous qui avez fait toutes les invitations.

MADAME DELMAR.

Toutes?... Est-ce que de votre côté?...

MADAME DE LUCY.

Je ne connais presque personne à Paris... Vous m'avez dit que je ne pouvais pas me dispenser de recevoir vos amis, et malgré mon éloignement pour le monde...

MADAME DELMAR.

Ah! oui, oui, nous savons votre amour de la solitude : j'ai même à ce sujet une querelle sérieuse à vous faire.

MADAME DE LUCY.

A moi?

MADAME DELMAR.

A vous. Comment, ma chère amie, vous avez le bonheur d'être veuve du vivant de votre mari, vous jouissez de tous les avantages attachés à cette qualité, et déjà vous semblez lasse d'être libre...

MADAME DE LUCY.

Que voulez-vous dire?

MADAME DELMAR.

Jouez donc la surprise! Ah! j'en conviens, il y a vraiment beaucoup d'adresse dans le choix du soupirant... âge raisonnable... tournure sans conséquence... c'est une sorte de défi aux interprétations malignes.

MADAME DE LUCY.

Je ne vous comprends pas.

MADAME DELMAR.

A la manière dont vous accueillez M. Dailly, est-il si difficile de s'apercevoir...

MADAME DE LUCY.

De quoi donc?

MADAME DELMAR.

Chaque jour, ne lui permettez-vous pas de vous faire une cour assidue?... Vous l'écoutez avec complaisance... ses habitudes, ses liaisons sont le sujet de tous vos entretiens... Hier encore, ne l'avez-vous pas pressé devant moi de venir vous rendre compte aujourd'hui de sa soirée chez madame Duluc?... Vous conviendrez, ma chère, qu'on ne s'informe pas ainsi des moindres démarches d'une personne indifférente.

MADAME DE LUCY, avec effroi.

Grand Dieu!

MADAME DELMAR.

Vous vous troublez, vous êtes émue... Je n'aurais pas cru que ce fût déjà aussi sérieux...

MADAME DE LUCY.

Arrêtez... Je vois que les démarches les plus louables peuvent être mal interprétées.

MADAME DELMAR.

Eh! mon Dieu! qui vous accuse?... Après la conduite de votre mari, ce n'est certes pas moi... Victimes innocentes et résignées, devons-nous toujours rendre le bien pour le mal?... Le role de

martyr est sans doute fort beau, mais il n'est pas dans les moyens de tout le monde!

MADAME DE LUCY.

Écoutez-moi, je vais tout vous dire. Peut-être me blâmerez-vous davantage après m'avoir entendue, mais du moins je pourrai supporter ce blâme sans rougir. Malgré tous ses torts,... j'aime encore mon mari.

MADAME DELMAR.

Ah! par exemple, je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME DE LUCY.

Après son départ de Bordeaux, je restai seule pendant six mois. J'espérais que ma fierté me donnerait la force de l'oublier; mais je vis bientôt que, loin de lui, je ne pourrais jamais être heureuse.

MADAME DELMAR.

Quel préjugé!

MADAME DE LUCY.

Privée de ses nouvelles, je tombai malade: cette lutte était au-dessus de mes forces. Je ne résistai plus au besoin de me rapprocher de lui... Il était à Paris, je vins m'y établir. Mon oncle se trompa, comme vous, madame, sur le véritable but de ce voyage. Loin de vouloir imiter mon mari, je ne suis venue que pour en entendre parler quelquefois, pour le voir... mais sans en être vue; car pour tout au monde je ne voudrais pas qu'il pût soupçonner...

MADAME DELMAR.

Voilà donc pourquoi madame de Mornay est devenue madame de Lucy...

MADAME DE LUCY.

Il me fallait un moyen de connaître toutes les démarches de mon mari. Je m'informai de ses liaisons, et je rencontrai bientôt dans le monde M. Dailly, son ami intime. Le plaisir d'entendre parler d'Eugène, le bonheur d'avoir de ses nouvelles après un si long temps, me rendit, peut-être à mon insu, moins maussade ce jour-là qu'à l'ordinaire... Je plus sans doute à M. Dailly qui me demanda la permission de se présenter chez moi... Sans songer aux strictes convenances, je ne vis là qu'un moyen assuré de savoir ce qui m'intéressait si vivement, et c'est ainsi que M. Dailly fut admis à me voir.

MADAME DELMAR, riant aux éclats.

Comment! c'est pour cela!... ah! ah! ah!... l'aventure est délicieuse!... Encore un mot, ma chère amie... M. de Mornay devait assister hier à la soirée de madame Duluc, n'est-il pas vrai?

MADAME DE LUCY.

En effet.

MADAME DELMAR.

C'est parfait, c'est impayable!.... se croire l'amant de la femme et n'être que l'*Espion du mari!*... Ah! M. Dailly, j'ai bien peur que le nom ne vous en reste. (A part.) Cela vous apprendra à faire le volage... (Haut.) Croyez-moi, ma bonne amie, ce n'est pas en courant après un mari perfide, qu'on le guérit de son inconstance. A votre place, si j'avais eu le bonheur de rompre sans bruit, sans éclat, je m'y tiendrais. Du vivant de M. Delmar, dont le caractère était si difficile, j'ai eu plusieurs fois envie de me séparer: la crainte seule de l'opinion m'a retenue. Enfin, grâce à Dieu, cela s'est fait tout naturellement.

MADAME DE LUCY, très-froidement.

Permettez-moi de ne pas envier votre bonheur.

MADAME DELMAR.

Vous êtes trop sensible: c'est désespérant! N'en parlons plus. (Riant.) Mais, pour ce bon M. Dailly, j'en rirai longtemps...

DAILLY, dans la coulisse.

C'est inutile, mademoiselle; je me présenterai bien moi-même.

MADAME DELMAR.

Justement, le voici... Ah! ma bonne amie, je vous en prie, point de scrupules... ménagez-le pour nos menus plaisirs.

SCÈNE III.

MADAME DE LUCY, MADAME DELMAR, DAILLY.

DAILLY, à part.

Mademoiselle Justine qui veut toujours me traiter en étranger... cette soubrette-là n'a pas la confiance de sa maîtresse. (Haut, s'avançant vers madame de Lucy.) Belle dame, voulez-vous bien me permettre... (Apercevant madame Delmar, à part.) Madame Delmar, maudite rencontre!... (Haut.) Vous ici, madame, combien je suis enchanté!... (A part, regardant madame de Lucy.) Elle a l'air aussi contrarié que moi, cela me console un peu. (Haut.) Deux jolies femmes à la fois... franchement, je me rends justice... je ne mérite pas tant de bonheur.

MADAME DELMAR, riant.

C'est trop de moitié, n'est-ce pas monsieur Dailly?... toujours modeste...

DAILLY.

Du tout... mais songez donc,... c'est effrayant! Comment la journée finira-t-elle pour moi, si la matinée commence aussi bien?

MADAME DELMAR, riant.

La matinée!!!... Après dîner?

DAILLY.

Ah! c'est juste!... c'est que, voyez-vous, moi, je n'ai pas dîné. Je suis à jeûn, absolument à jeûn... Si ce n'est le souper de ma respectable cousine à cinq heures du matin, hier soir... il est vrai qu'il a duré jusqu'à huit.

MADAME DELMAR.

Trois heures à table! un homme aussi aimable que vous, perdre ainsi son temps!

DAILLY.

Je ne devrais pas en convenir, n'est-ce pas? C'est trop matériel... (Regardant madame de Lucy.)

pour moi surtout, qui suis tout esprit,... tout sentiment... Mais hier, j'ai mangé par exception... Vous savez que madame Duluc m'avait prié de faire les honneurs de chez elle : vous concevez quelle responsabilité pesait sur moi! Veiller à ce que toutes les dames dansent, jusqu'à la quarantaine inclusivement; faire circuler les égards et les petits gâteaux selon le titre et l'appétit de chacun; être en un mot l'âme de la soirée : voilà par quelles épreuves j'ai gagné le souper que vous me reprochiez tout à l'heure. L'amabilité en exercice creuse furieusement l'estomac, je vous en réponds. Du reste, toutes les femmes charmantes... C'est moi qui avais fait les invitations. Si la chère cousine s'en fût mêlée, c'eût été bien différent! Elle se serait arrangée pour être la plus jolie, comme à son avant-dernier bal qui était affreux.

MADAME DELMAR, bas, à madame de Lucy.

Je vais le faire parler de votre mari..... (A Dailly.) Et vous aviez, sans doute, conduit à ce bal plusieurs de vos amis?

DAILLY.

Mes amis!... Ah! je vous en supplie, ne m'en parlez pas... ils finiront par me compromettre... Impossible de les arracher des tables de jeu... Ce qui leur reste de qualités aimables s'engloutira bientôt dans l'abîme de l'écarté avec leur argent... Un seul a résisté à la contagion.

MADAME DELMAR, avec intention.

M. de Mornay, je parie.

DAILLY.

Précisément.

MADAME DE LUCY, vivement.

M. de Mornay!

MADAME DELMAR, bas, à madame de Lucy.

Le voilà lancé.

DAILLY.

Lui-même, madame. (A part.) C'est singulier comme ce nom-là réveille toujours son attention. (Haut.) Cependant, lui aussi, depuis quelque temps m'inquiétait... Il était devenu sombre... son indifférence pour les dames surtout...

MADAME DE LUCY.

Comment, monsieur, son indifférence...

DAILLY.

Oui, madame... mais hier, sa conduite m'a tout à fait rassuré.

MADAME DE LUCY, à part.

Que va-t-il dire?

DAILLY, continuant.

Deux beaux yeux ont suffi pour le convertir.

MADAME DE LUCY, à part.

Le perfide!

MADAME DELMAR, à part.

L'agréable renseignement!

MADAME DE LUCY, très-émue.

Et pensez-vous, monsieur, que votre ami... votre inséparable... persiste dans ce que vous appelez sa conversion?

DAILLY, à part.

Mon inséparable! Pourquoi semble-t-elle piquée?... (Haut.) Mais oui, madame, je le crois... Si vous aviez vu avec quelle chaleur, quel entraînement...

MADAME DE LUCY, l'interrompant vivement.

C'est bon, monsieur, je n'ai pas besoin de tous ces détails.

MADAME DELMAR, bas, à madame de Lucy.

Contenez-vous.

DAILLY, à part.

Diable! elle est bien sévère!... (Haut.) Pardon, madame, mais ce n'est que d'après votre question...

MADAME DE LUCY.

Elle était inutile, je le reconnais... j'aurais dû prévoir la réponse.

DAILLY, à part.

Ma foi, je n'y suis pas du tout... avec ces femmes à principes...

MADAME DE LUCY, avec un dépit concentré.

Je n'ai d'ailleurs aucun motif... et si j'en avais, mon jugement serait bientôt porté. Quand deux amis sont toujours ensemble, la conduite de l'un suffit pour faire apprécier celle de l'autre. (Elle va s'asseoir près de la cheminée.)

MADAME DELMAR, s'asseyant aussi, bas, à madame de Lucy.

Vous allez tout gâter.

DAILLY, à part, sur le devant.

La conduite de l'un... Ah! j'y suis à présent. Je m'explique toutes ces questions sur Mornay... Elle craint pour moi son mauvais exemple... Quelle idée! Et moi qui lui racontais tout bonnement... J'étais bien maladroit... Pauvre petite femme!... Son cœur souffre, dépêchons-nous de la rassurer. (Haut, se retournant vers madame de Lucy.) Quant à moi, sans les fonctions dont la chère cousine m'avait gratifié, mon rôle à son bal se serait réduit à bien peu de chose. Observant tout, n'éprouvant rien... Quand je dis, n'éprouvant rien, je me trompe...

MADAME DE LUCY, avec impatience.

Eh! que m'importe, monsieur... Ai-je jamais été assez indiscrète...

DAILLY, l'examinant, à part.

Du dépit, de l'inquiétude... Cela ne peut pas nuire; c'est un stimulant. Laissons-la dans ces heureuses dispositions. (Haut.) Madame, je vous prie de m'excuser. (Il va prendre son chapeau, qu'il a déposé sur un meuble en entrant.)

MADAME DELMAR, bas, à madame de Lucy.

Il s'éloigne, prenez donc garde : il faut absolument que vous sachiez si votre mari est un monstre. Il y va de votre bonheur. (Haut, avec intention.) J'y pense, ma bonne amie, vous m'avez parlé de votre embarras pour recevoir... Nous ne songions pas à M. Dailly.

MADAME DE LUCY, vivement.

Que dites-vous là?

MADAME DELMAR.

Il fera bien pour vous ce qu'il a fait pour madame Duluc.

DAILLY.

Comment donc, trop heureux!

MADAME DE LUCY.

Je ne puis accepter...

MADAME DELMAR.

Monsieur Dailly, vous êtes agréé.

DAILLY.

Ah! madame, tant de confiance...

MADAME DE LUCY.

Monsieur...

MADAME DELMAR, l'interrompant.

Ce n'est que par votre empressement que vous pourrez la justifier.

DAILLY.

Soyez sûre... (A part.) C'est ma fausse retraite qui me vaut le champ de bataille.

MADAME DELMAR.

Allons, monsieur Dailly, donnez-moi la main jusqu'à la voiture, et ensuite vite à votre poste... Sans adieu, ma chère amie, le temps de faire ma toilette... Je suis ici dans un moment.

DAILLY, allant offrir sa main à madame Delmar, à part.

Cette bonne madame Delmar n'a pas de rancune.

MADAME DELMAR, à part.

Ah! M. Dailly, vous m'abandonnez... Je tiens ma vengeance. (Haut, donnant sa main à Dailly.) Dites encore que les femmes sont méchantes. (Elle sort avec lui par le fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DE LUCY, seule.

Ils s'en vont, et je ne m'oppose pas... Je ne sais que résoudre... Madame Delmar est d'une légèreté!... M'imposer M. Dailly pour faire les honneurs de ma maison, pour y donner des ordres... lorsqu'elle-même, un instant auparavant... Que m'importe après tout l'opinion d'un monde indifférent, si, par M. Dailly, je puis espérer encore... Espérer au moment où une nouvelle inconstance... Mais j'oublie que l'on va venir. (Avec insouciance.) Allons, occupons-nous aussi de notre toilette... (Avec tristesse.) Pour qui, maintenant? (Elle sonne sa femme de chambre.)

SCÈNE V.

MADAME DE LUCY, DAILLY.

DAILLY, accourant.

Me voilà, me voilà...

MADAME DE LUCY, étonnée.

Comment, monsieur, c'est vous...

DAILLY.

Ne faites pas attention, madame... J'ai occupé tous vos domestiques. Il est bien juste que je les remplace. Ainsi, pas de façons, je vous en prie, j'attends vos ordres... Ne suis-je pas depuis longtemps à votre service?

MADAME DE LUCY, à part, apercevant sa femme de chambre.

Ce dernier trait est d'une force... (Haut.) Je vous remercie, monsieur, voici ma femme de chambre. (A Justine.) Suivez-moi, Justine. (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

DAILLY, puis VILDOT.

DAILLY, seul.

Elle est heureuse, cette Justine! Il est vrai que pour le premier jour de mon entrée au service, il ne serait pas juste que je fusse chargé de l'ouvrage le plus agréable... D'ailleurs, je n'ai pas trop à me plaindre... Me voilà pour ainsi dire installé, grâce à cette ingénieuse madame Delmar. C'est généreux de sa part, car enfin, avant madame de Lucy, je lui faisais la cour... Oui, mais quelle différence!... Remplissons toujours mes fonctions de grand maître des cérémonies, en attendant un autre rôle sans étiquette... Ah! mon Dieu! et ce pauvre Mornay qui m'attend chez lui... C'est demain que son billet échoit, et je lui ai promis... Cependant je ne puis, sans tromper la confiance de ces dames... Justement, voici déjà quelqu'un. (A Vildot, qui paraît au fond.) Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

VILDOT, à part.

Quel est ce monsieur qui me reçoit chez ma nièce et que je n'ai jamais vu?

DAILLY.

Si vous voulez permettre, je vais vous conduire au salon.

VILDOT, brusquement.

C'est inutile, je suis bien ici et j'y reste. (Il s'assoit.)

DAILLY, à part.

Eh bien! il est sans façon.

VILDOT.

A qui ai-je l'honneur de parler?

DAILLY, saluant.

Dailly.

VILDOT.

Dailly!... Je ne connais pas.

DAILLY, à part.

Quel ton singulier! (Haut.) Vous aurez le plaisir d'assister à une fête charmante.

VILDOT.

Jouera-t-on?

DAILLY.

A volonté.

VILDOT.

Tant mieux! Je gagne toujours... Du punch, des glaces?...

DAILLY.

A discrétion.

VILDOT.

J'en prends beaucoup...

DAILLY, à part.

J'en prends beaucoup!... Il a une figure de con-

sommateur! (Haut.) Vous verrez que je n'ai rien épargné.

VILDOT.

Comment! est-ce que ce serait vous?... (A part.) Il a une figure de fournisseur.

DAILLY.

Oui, monsieur, moi-même, qui, pour être agréable à madame de Lucy, me suis chargé de tout ordonner.

VILDOT, à part.

Pour être agréable... Sur quel pied est-il donc ici?...

DAILLY.

Je connais si bien ses goûts!... Simplicité et élégance. (D'un air de confidence.) Elle tient singulièrement à conserver dans son veuvage toute la réserve d'une femme mariée.

VILDOT, à part.

Voilà qui est un peu fort!... ma nièce veuve!...

DAILLY, continuant.

C'est assez bien calculé, parce que, nous autres hommes, nous avons beau être mauvais sujets, un air de décence et de modestie...

VILDOT.

Ah! ceci passe les bornes! et je veux sur-le-champ... (Il se dirige vers la chambre de madame de Lucy.)

DAILLY, l'arrêtant.

Où allez-vous donc, monsieur?

VILDOT.

Que vous importe?

DAILLY, vivement.

Vous ne pouvez pas entrer.

VILDOT.

Qui m'en empêchera?

DAILLY, se mettant devant lui.

Moi!

VILDOT.

Vous?

DAILLY.

Oui, moi.

VILDOT, furieux.

J'étouffe de colère... Un étranger... un inconnu...

DAILLY, blessé.

Monsieur...

VILDOT, continuant.

M'empêcher d'entrer chez ma nièce!...

DAILLY, étonné.

Comment, monsieur, vous seriez...

VILDOT.

Eh! oui, parbleu! l'oncle de ma nièce!...

DAILLY, à part.

Maladroit!... (Haut.) Ah! monsieur, que d'excuses... Mais, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, vous ne pouvez pas entrer; madame de Lucy est à sa toilette.

VILDOT, se calmant.

Que ne le disiez-vous plus tôt! (Il va se rasseoir.)

DAILLY, d'un ton patelin.

L'oncle de madame de Lucy, son second père... Combien je m'en veux... Enchanté de faire votre connaissance... (A part.) Eh! mais... pourquoi pas? Excellente idée... (Haut.) Oserais-je vous prier de me remplacer ici pour quelques instants?... Une affaire indispensable, imprévue... (A part.) Courons vite auprès de Mornay... (Haut.) Ainsi donc, c'est convenu, vous ferez les honneurs, n'est-ce pas? Et je vous devrai le pardon d'un moment d'absence. (Vildot se lève.) Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas... Je suis de la maison. (A part, en s'en allant.) Ces oncles arrivent toujours à propos, même quand ils ne viennent pas d'Amérique. (Il sort.)

SCÈNE VII.

VILDOT, puis MADAME DE LUCY.

VILDOT, seul.

Ah! il est de la maison, et ma nièce est veuve! Voici du nouveau... et il faut absolument que je sache...

MADAME DE LUCY, entrant.

Pardon, mon oncle, de vous avoir fait attendre.

VILDOT.

Tu prévoyais sans doute que j'aurais à te gronder.

MADAME DE LUCY.

Me gronder! vous, mon oncle?... De votre part, c'est une preuve d'intérêt, et j'y dois être sensible.

VILDOT.

Oh! c'est que moi, j'ai des principes!... Parce que je suis lancé dans les spéculations, on croit peut-être que ma délicatesse... Écoute, je viens d'apprendre... (A part.) C'est singulier, je suis tout à fait embarrassé pour parler morale : ce que c'est que le manque d'habitude.

MADAME DE LUCY.

Eh bien! mon oncle?

VILDOT, hésitant.

C'est assez difficile... Tu es d'une susceptibilité... Avec toi, il faut des ménagements. (Brusquement.) Pourrais-tu me dire depuis quand tu es veuve?

MADAME DE LUCY, très-sèchement.

Veuve! vous voulez rire, sans doute.

VILDOT, de même.

Ma bonne amie, je ne plaisante jamais sur ce chapitre-là... Un M. Dailly, qui vient de me faire à l'instant les honneurs de chez toi, m'a bien assuré...

MADAME DE LUCY, vivement.

S'il est des gens qui veulent s'imaginer que je suis libre, à eux permis... Il me suffit de n'avoir rien fait pour justifier leur méprise... D'après cela, mon oncle, j'espère que, sans me forcer à entrer dans des explications humiliantes, vous voudrez bien croire que ma conduite...

VILDOT, l'interrompant.

Comment donc! mais certainement, ma chère

amie; dès l'instant que tu me dis... (A part.) Elle a une dignité qui met la mienne en déroute. (Haut.) Au fait, le sentiment de tes devoirs, la noblesse de ton caractère... Je n'entends rien à tout cela... Tiens, parlons d'autre chose... du nouveau billet souscrit par ton mari, par exemple, et qui échoit demain... J'ai pensé que tes intentions étaient de le joindre à celui que tu as déjà acquitté, et je te l'apporte. (Le lui montrant.) Le voici.

MADAME DE LUCY, avec chagrin.

Encore un billet!

VILDOT.

Mais je croyais t'avoir déjà dit que ton mari me devait vingt mille francs.

MADAME DE LUCY.

Vous ne m'en avez pas dit un mot.

VILDOT.

Ah!... (A part.) Je m'en serais bien gardé... il ne fallait pas l'effrayer dès le premier billet.

MADAME DE LUCY.

Ainsi, c'est encore dix mille francs!... (A part.) Quelle conduite!

VILDOT.

Rassure-toi... Tu n'as à reprocher à ce cher Eugène que des étourderies de jeunesse... Au reste, fais bien attention que je ne te presse pas... J'attendrai tant que tu voudras... un mois, s'il le faut... Et, pour te mettre plus à ton aise, les intérêts courront toujours... Il n'y a rien que je ne fasse pour t'obliger... dès l'instant que tu t'engages...

MADAME DE LUCY, vivement.

Du tout,... je ne prends aucun engagement...

VILDOT.

C'est différent, tu es libre... Mais alors, tu me permettras de me mettre en mesure... (Avec intention.) Ce sont des lettres de change que ton mari a souscrites...

MADAME DE LUCY.

Comment, monsieur, vous le feriez conduire...

VILDOT.

A Sainte-Pélagie.

MADAME DE LUCY.

Votre neveu?...

VILDOT.

Tout comme un autre,... si mon neveu ne paye pas... Un mauvais sujet, un joueur... Sa conduite envers toi mériterait seule...

MADAME DE LUCY.

Il y a une minute que vous l'excusiez... Vous m'engagiez à être indulgente...

VILDOT.

Oui, toi... c'est ton mari; mais moi, c'est différent, je ne suis pas sa femme...

MADAME DE LUCY.

Ah! monsieur! un semblable procédé envers moi, envers votre famille!...

VILDOT.

Ah! si tu vas me parler sentiment... N'embrouillons pas les affaires... Certainement, je t'aime beaucoup, et mon intention est de te le prouver... le plus tard possible, en te laissant toute ma fortune. C'est justement pour cela que je tiens à y mettre de l'ordre. Si tu ne la trouvais pas claire et liquide, tu m'en voudrais... Que diable aussi vas-tu me donner de ces idées-là... moi, qui ne pense qu'à bien vivre... A propos, tu as un souper ce soir?... Le petit Durosay est-il des nôtres? J'aime beaucoup à faire son écarté, il ne marque jamais les rois... (Tirant sa montre.) Ah! mon Dieu! neuf heures! et madame Delmar qui m'attend,... c'est-à-dire qui attend ma voiture! Sans adieu, ma bonne amie... Eh bien, te voilà toute triste... Tu penses encore à ton volage... Sois tranquille, je le fixerai. (Il sort par la porte à gauche.)

MADAME DE LUCY, seule.

Et c'est là le frère de ma mère!... Comptez donc sur les parents... Heureusement qu'ils ne sont pas tous dans les affaires... (Regardant au fond.) M. Dailly!... éloignons-nous, car sa présence m'est devenue insupportable. (Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

DAILLY, MORNAY.

DAILLY, à la cantonade.

Allons, entre, mon ami... Prévenez, s'il vous plaît, madame de Lucy que je désire lui parler. (A Mornay, en entrant avec lui.) Es-tu content maintenant?... Tu vas avoir une audience particulière. Ainsi, plus d'inquiétude : ce soir, les plaisirs; demain, les affaires, et compte sur mon amitié... Qui sait même si tu ne trouveras pas ici quelque juif de bonne compagnie qui te tirera d'embarras?...

MORNAY.

Je te remercie de tes bonnes intentions; mais si je n'avais pas craint de te désobliger, je ne t'aurais pas accompagné.

DAILLY.

Parce que tu ne connais pas madame de Lucy!... Que t'importe! présenté par moi, tu seras bientôt de la maison... D'ailleurs, je te dirai franchement que ta présence peut m'être utile.

MORNAY.

Comment cela?

DAILLY.

Je ne suis pas fâché qu'on te connaisse : tu ne peux qu'y gagner,... et moi aussi.

MORNAY.

Enfin, explique-moi...

DAILLY.

Une conversation que j'ai eue et qui ne te regarde que très-indirectement... Tu sauras plus tard... une erreur, une prévention... En un mot, sois aimable, galant, empressé... Et surtout, des principes, beaucoup de principes... en paroles : cela n'engage à rien, et cela mène à tout.

MORNAY.

C'est-à-dire que tu te sers de moi comme d'un argument pour détruire une opinion qui ne t'est pas très-favorable.

DAILLY.

Apprenez, monsieur, que madame de Lucy a en moi la plus grande confiance... Vous savez si j'ai l'habitude de me flatter...

MORNAY, avec malice.

Oui, je le sais.

DAILLY.

Eh bien, mon ami, son cœur est pris... Une rencontre a décidé de son sort et du mien; car je crains bien que cette fois un sentiment sérieux...

MORNAY.

Pour une coquette probablement...

DAILLY.

Non, monsieur, pour une femme modeste et vertueuse... Vous la verrez, et vous jugerez... A propos de femme vertueuse, (Il tire un billet.) mon concierge vient de me remettre un tendre billet que je n'ai pas encore lu. (Il l'ouvre.) C'est de la petite baronne du faubourg Saint-Germain, qui fait de l'aristocratie même en amour. Elle réclame le privilége d'être adorée de tout le monde, et me refuse la liberté d'en aimer une autre... Tu permets, elle semble furieuse...

SCÈNE IX.

DAILLY, MORNAY, MADAME DE LUCY.

(Au commencement de cette scène, Dailly, sur le devant, lit la lettre qu'il a reçue, et ne s'aperçoit pas de l'entrée de madame de Lucy.)

MORNAY, stupéfait, à demi-voix.

Que vois-je?... ma femme!

MADAME DE LUCY, de même.

Ciel! mon mari!

DAILLY, lisant.

Mon inconstance l'étonne...

MADAME DE LUCY, avec noblesse.

Vous ici, monsieur, chez moi!...

MORNAY, à part.

Chez elle!... et ce serait de ma femme que Dailly...

DAILLY, lisant.

La surprise est charmante...

MADAME DE LUCY.

Je ne m'attendais pas...

MORNAY, vivement.

Silence!

DAILLY, lisant toujours.

Comment donc, de la dignité!...

MORNAY, continuant.

Devant M. Dailly, nous sommes étrangers...

MADAME DE LUCY, blessée.

Très-bien, monsieur, c'est une position à laquelle vous m'avez accoutumée.

DAILLY, fermant sa lettre.

Allons, elle m'aime encore, pauvre petite femme!... (Voyant madame de Lucy.) Ah! mon Dieu! mille pardons, madame, de ne m'être pas aperçu... Voulez-vous bien me permettre de vous présenter M. de Mornay, mon meilleur ami... Combien je suis fâché de ma distraction... Quel a dû être votre embarras... deux personnes qui se voient pour la première fois...

MORNAY, avec intention.

D'après la manière dont tu venais de me parler de madame, dès qu'elle a paru j'ai reconnu sur-le-champ (Appuyant.) madame de Lucy... Ce nom était déjà d'un bon augure.

DAILLY, bas, à Mornay.

Charmante, n'est-ce pas?...

MORNAY, froidement.

Je n'aurais pas mieux choisi.

DAILLY, à madame de Lucy.

Mon ami craignait d'être indiscret en se présentant chez vous sans être invité... (A part.) Elle ne le rassure pas... Le premier accueil n'est pas fort aimable... Je m'y attendais... (Haut.) Mais je lui ai parlé de votre indulgence pour moi... et maintenant qu'il vous a vue, je suis persuadé qu'il se félicite... (Bas, à Mornay.) Achève donc... (A part.) Et lui aussi!... il est piqué... au fait!... (A madame de Lucy.) Je tenais à ce qu'il eût l'avantage de vous connaître, pour qu'il ne m'accusât pas d'exagération... Je lui avais fait tant d'éloges de vos manières affables et prévenantes!... (Silence de madame de Lucy. — A part.) Elle n'en démordra pas, ni lui non plus... (Bas, à Mornay.) Sois donc aimable, c'est le moment.

UN DOMESTIQUE, entrant, à Dailly.

Nous attendons les derniers ordres de monsieur.

MORNAY, à part.

Comment, on s'adresse à lui comme au maître de la maison!

LE DOMESTIQUE.

Plusieurs personnes sont déjà dans le salon.

MADAME DE LUCY, allant pour sortir.

J'y vais.

MORNAY, l'arrêtant.

De grâce, madame...

DAILLY, bas, à Mornay.

A la bonne heure... (A madame de Lucy, haut.) Je ne souffrirai pas... laissez-moi jusqu'au bout le plaisir de remplir les fonctions dont vous m'avez chargé... (A part.) Quand ils seront seuls, il faudra bien qu'ils se disent quelque chose. (Bas, à Mornay.) Un tête-à-tête! tu vois quelle est ma confiance en toi. (Il lui montre madame de Lucy, et sort avec le domestique.) Allons, sois aimable.

SCÈNE X.

MADAME DE LUCY, MORNAY.

MORNAY.

Enfin!... vous à Paris, madame!

MADAME DE LUCY.

Vous y êtes bien, monsieur.

MORNAY.

Puis-je savoir depuis quand vous avez quitté Bordeaux?

MADAME DE LUCY.

Depuis que j'ai perdu l'espérance de vous y voir revenir.

MORNAY.

Avant d'entreprendre un pareil voyage, vous auriez dû, ce me semble, attendre ma permission.

MADAME DE LUCY.

Votre permission!... Ainsi, un mari peut quitter sa femme, courir le monde, et personne chez lui ne pourra faire un pas, un geste, un mouvement, sans obtenir sa permission. Si vous vouliez établir l'obéissance passive dans votre ménage, il fallait au moins y rester.

MORNAY.

Il fallait savoir m'y retenir... Mais vous vous empressez de m'accuser pour éviter mes reproches... Comment se fait-il que M. Dailly dirige le choix de vos connaissances et commande chez vous? Que dois-je penser de votre changement de nom?

MADAME DE LUCY.

Ah! monsieur! de pareils soupçons...

MORNAY.

S'il est facile de les détruire, que ne le faites-vous?

MADAME DE LUCY.

Je le pourrais toujours plus aisément que vous ne pourriez justifier votre conduite.

MORNAY.

Ma conduite... ma conduite... J'ai eu des torts, c'est possible; mais les torts d'un mari peuvent s'excuser, ceux d'une femme jamais... et je prétends que vous m'expliquiez...

MADAME DE LUCY.

Non, monsieur, non, je ne vous expliquerai rien. Cette tyrannie me lasse à la fin... Vous seul avez voulu que tout lien fût détruit entre nous : je réclame à mon tour l'exécution d'une condition que vous m'avez imposée.

MORNAY.

C'est-à-dire qu'elle vous est devenue chère!... Eh bien, je la romps, je reste près de vous.

MADAME DE LUCY.

Ainsi, je vais devoir à votre jalousie ce que m'a refusé votre amour!

MORNAY.

Qu'importe le motif!

MADAME DE LUCY.

Mais, monsieur...

MORNAY.

Non, madame, je ne vous quitte plus; et songez bien que si vous faites connaître à M. Dailly ce que je suis pour vous, cette confidence m'en dira plus que tout le reste.

SCÈNE XI.

MADAME DE LUCY, MORNAY, VILDOT.

VILDOT, entrant.

Eh bien, on se querelle ici, je crois... Que vois-je? le mari et la femme!... Ça ne m'étonne plus... Est-ce que pour ménager une surprise à madame de Mornay, madame de Lucy aurait invité monsieur à sa soirée?

MADAME DE LUCY.

Le hasard seul, je vous jure...

MORNAY.

Sans doute, mon mauvais génie!

VILDOT.

Touchante entrevue de deux époux qui se revoient après un an d'absence!... Mariez-vous donc... Ah! çà, monsieur, puisque le hasard ou votre mauvais génie, ce qui est plus juste, vous amène devant moi, je vous rappellerai que c'est demain le 12.

MORNAY, bas, à Vildot.

De grâce, monsieur, parlez plus bas. (A part.) Il va tout découvrir à ma femme.

VILDOT, baissant la voix.

J'espère que vous êtes en mesure...

MORNAY, bas, à Vildot.

Je vous en supplie...

MADAME DE LUCY, à part.

Malgré ses torts, son embarras me fait une peine!...

MORNAY, bas, à Vildot.

Le moment est mal choisi, et vous m'obligeriez...

VILDOT, haussant la voix.

Non, non, je vous ai assez obligé comme cela, et dès demain...

MORNAY, blessé.

Il suffit, monsieur, ma personne vous répond de ma signature!

MADAME DE LUCY, bas, à Vildot.

Mon oncle, veuillez me suivre... Je réponds de tout.

VILDOT, à demi-voix.

En vérité!... tu consentirais... Eh bien, franchement, j'aime mieux ça, parce que, vois-tu, je me connais... je suis faible...

MADAME DE LUCY, de même.

J'accepte toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer... et, dès demain, je retourne à Bordeaux... Mais pas un mot, je vous prie, à mon mari.

VILDOT, de même.

Sois tranquille... je vais arranger la chose. (Bas, à Mornay.) Je vous ai fait peur, n'est-il pas vrai?

MORNAY, bas.

Comment, ce n'était qu'une plaisanterie?...

VILDOT, bas.

J'avais l'air bien naturel, n'est-ce pas?

MORNAY, bas.

Tant de sévérité m'étonnait aussi... Vous aviez été si différent jusqu'à ce jour.

VILDOT, bas.

Eh! mon Dieu! je suis toujours le même... Le tout est de savoir me prendre... Il n'y a qu'une manière.

MADAME DE LUCY, qui est restée un peu à l'écart.

Je vous attends, mon oncle.

VILDOT.

Me voilà!... (Bas, à madame de Lucy.) Ton mari est tout à fait dans l'erreur... Il est enchanté de moi... (Haut.) Adieu, Mornay; adieu, mon ami. (Il sort par la porte à gauche avec madame de Lucy.)

SCÈNE XII.

MORNAY, seul.

Je n'ai pas encore trop à me plaindre de l'oncle... Mais sa nièce!... La voilà donc cette femme autrefois si douce, si modeste!... Oh! non, elle n'a pu me trahir... Je ne le crois pas... Mais cette lettre si pleine d'amour et de regrets, que je lui ai écrite à Bordeaux, et qu'elle m'a renvoyée sans l'ouvrir!... De loin, quel mépris!... et de près, quel accueil dédaigneux!... Ah! sans le respect que je me dois à moi-même... Il faut que je m'éloigne, car je sens que je ne répondrais pas de moi. (Il va pour sortir.) Dailly!... contenons-nous, et tâchons du moins d'éviter le ridicule.

SCÈNE XIII.

MORNAY, DAILLY.

DAILLY.

Eh bien, où vas-tu donc?

MORNAY.

Je pars.

DAILLY.

Un moment... j'ai à te parler. Tu n'es pas satisfait de madame de Lucy?... elle non plus n'est pas satisfaite de toi... Je viens de la voir au salon... Ah çà! quel tour as-tu donc laissé prendre à la conversation?... Tu lui as dit que tu étais marié?...

MORNAY.

Elle le savait.

DAILLY.

Je crois pourtant ne lui en avoir jamais parlé... Il faut que cela me soit échappé dans un moment de distraction... Je n'y conçois rien. Elle, que j'ai toujours vue si bonne, si prévenante!...

MORNAY, sèchement.

Finissons.

DAILLY.

Comme tu voudras.... Mais moi qui n'ai jamais reçu d'elle que le plus aimable accueil, tu ne peux pas empêcher...

MORNAY, de même.

Encore une fois, en voilà assez.

DAILLY.

Écoute donc, la chose est plus importante pour moi que pour toi. Madame de Lucy a des principes d'une sévérité... Enfin, pour te prouver l'importance qu'elle attache au choix de mes connaissances... (Mornay le regarde avec colère, Dailly croit qu'il doute de ce qu'il dit.) Parole d'honneur, c'est exact... elle s'intéresse singulièrement à la moralité de mes amis! Et c'est justement sur toi que ses questions ne tarissent jamais.

MORNAY, vivement.

Sur moi, dis-tu?

DAILLY.

Sans doute. Comme elle sait que nous sommes toujours ensemble, s'informer de tes moindres démarches, c'est m'interroger sur les miennes... C'est délicat, n'est-ce pas?... En un mot, depuis trois mois, tu es le miroir qui lui réfléchit toutes mes actions.

MORNAY, à part.

Depuis trois mois?

DAILLY, continuant.

Et j'avais pensé que, grâce à mes instructions, ta présence me la rendrait tout à fait favorable...

MORNAY, à part.

Depuis trois mois... Mais alors, elle n'a pu recevoir ma lettre... Sa mère seule... Je serais assez heureux...

DAILLY.

Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas?... Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'avant de m'être aperçu de son stratagème et de sa susceptibilité, toutes les fois qu'entraîné par mon goût des aventures galantes, je lui parlais innocemment de tes bonnes fortunes, j'étais sûr de la rendre furieuse...

MORNAY.

Comment, tu aurais osé...

DAILLY.

Oh! sois tranquille, je passais toujours tes revers sous silence : je ne citais que tes succès... Cela ne pouvait pas te compromettre... Sa jalousie, qu'elle cherchait à cacher, était vraiment comique... Elle ne pouvait plus me regarder, ni m'entendre... Je disparaissais tout à fait derrière toi... Enfin, mon ami, c'est au point qu'une personne qui n'aurait pas été au fait t'aurait cru le seul objet de son affection...

MORNAY, à part.

Je n'ai donc pas cessé un moment d'être présent à sa pensée!... et Dailly ne jouerait d'autre rôle...

DAILLY.

A quoi songes-tu donc?

MORNAY, embarrassé.

Je songe à ce que tu viens de me dire, mon ami : et je suis enchanté... pour toi... de tant d'intérêt, de délicatesse...

DAILLY, avec un peu d'humeur.

Enchanté!... enchanté!... chacun a sa manière de voir... Tant que madame de Lucy a cru n'avoir à te reprocher que quelques folies de garçon, je n'ai pas été inquiet du contre-coup; mais à présent qu'elle te regarde comme un mari volage et

perfide, cela devient plus sérieux... Et, certainement, je ne souffrirai pas que tu sortes d'ici avant de t'être complétement justifié... il y va de mon bonheur.

MORNAY, lui prenant la main.

Dis qu'il y va du mien.

DAILLY.

A la bonne heure... voilà le langage de l'amitié... Malheureusement, je ne vois pas trop par quel moyen... (Il cherche.) Il faut convenir aussi que tu es un bien mauvais sujet...

MORNAY.

C'est vrai, mais n'ai-je pas voulu réparer ma faute, ne t'ai-je pas dit que j'avais fait les premiers pas?...

DAILLY, très-vivement.

En effet, je me rappelle une lettre que tu as écrite à ta femme, et qu'on t'a renvoyée cachetée... Mon ami, l'as-tu sur toi?...

MORNAY, sortant un portefeuille de sa poche.

Oui, dans le portefeuille qui renferme, hélas! mon dernier billet de banque;... je tenais à la conserver.

DAILLY.

Ta lettre ne contient rien que ne puisse lire madame de Lucy?...

MORNAY, étonné.

Non, rien.

DAILLY, prenant la lettre que Mornay a tirée de son portefeuille.

En ce cas, donne... et laisse-moi faire.

MORNAY.

A ton aise. (A part.) L'excellent ami!... Vous allez voir qu'il va me réconcilier avec ma femme... et moi qui lui en voulais!

DAILLY.

Je te remercie; tu ne te doutes pas du service que tu me rends. (S'animant.) Ah! madame de Lucy, vous me rendez responsable de la conduite de mes amis! Eh bien! je vais vous prouver leur innocence, et nous verrons après où vous puiserez la force de me résister. (Mornay rit.) Tu ris... Non, mais c'est que je suis piqué au jeu... La manière bizarre dont elle s'est comportée aujourd'hui avec moi, les variations inaccoutumées de son caractère, tout excite au plus haut degré mon désir de triompher; et, plutôt que d'en avoir le démenti, je sens que je serais capable de la dernière extravagance...

MORNAY, gaîment.

Ah! mon Dieu! que ferais-tu donc?

DAILLY, avec force.

Je l'épouserais.

MORNAY.

Pas possible!

DAILLY.

Si, mon ami, très-possible. Il faut bien faire une fin... et je te conseillerais d'en faire autant...

MORNAY, avec intention.

En me réconciliant avec ma femme?

DAILLY.

Précisément.

MORNAY.

J'y pensais.

DAILLY.

Si tu veux, je m'en charge.

MORNAY.

Je compte sur toi. (A part.) Il est charmant!

SCÈNE XIV.

MORNAY, DAILLY, MADAME DELMAR.

MADAME DELMAR.

Où est donc madame de Lucy? On ne l'a vue qu'un instant, tout le monde la désire. Je suis sûre que c'est vous, monsieur Dailly, qui nous en privez?...

DAILLY.

M. Vildot, seul, mérite vos reproches, madame.

MADAME DELMAR.

Je gagerais qu'il lui parle d'argent... Quel homme affreux!... Avec lui, pas de fêtes reconnues... Bourse tous les jours, et partout!... Le moyen d'être gaie avec un oncle comme celui-là! Je ne m'étonne plus que madame de Lucy soit si triste depuis quelque temps.

DAILLY.

Triste!... Vous voulez dire pensive, mélancolique... (Avec suffisance.) Je vous prie de croire que ce n'est pas la même chose.

MORNAY, à part.

Le fat!

DAILLY.

Et qu'est-ce qui pourrait l'attrister?... Jeune, jolie, riche... et veuve!

MADAME DELMAR, avec ironie.

Oh! oui, veuve!... Ce mot-là vous fait plaisir à prononcer, n'est-ce pas?

DAILLY.

Mais, oui.

MORNAY, à part.

Bien obligé!... Il paraît décidément que je suis mort.

MADAME DELMAR.

Je n'ai jamais connu son mari,... mais d'après ce que je sais sur son compte, je suis sûre que c'est... (Se reprenant.) que c'était l'homme le plus détestable...

MORNAY, à part.

C'est cela! Voilà maintenant mon oraison funèbre.

MADAME DELMAR, sans respirer.

Maussade, exigeant, joueur, égoïste, jaloux, volage...

MORNAY, à part.

Si la respiration ne lui avait pas manqué, je ne sais pas ce que j'aurais encore été.

DAILLY, bas, à Mornay.

Tu vois que je n'aurai pas de peine à le faire oublier.

MORNAY, à part.

Si c'est là une amie de ma femme, elle ne le restera pas longtemps.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, MADAME DE LUCY, VILDOT.

MADAME DELMAR, à Vildot.

Ah! vous voilà, monsieur; c'est fort heureux! Vous devriez rougir de votre conduite... Faire quitter le salon à votre nièce pour lui parler d'affaires, au milieu de tant de monde...

VILDOT.

A la Bourse, il y en a bien davantage.

MADAME DELMAR.

Ne pouviez-vous attendre à demain?

VILDOT, vivement.

Demain!... et l'échéance!...

MADAME DE LUCY, bas, à Vildot.

Mon oncle...

VILDOT, de même.

C'est vrai. Je me tais.

MADAME DELMAR.

L'échéance! vous ne savez prononcer que ce mot-là. Dans tous les cas, votre amabilité n'en a pas... de jour d'échéance!...

VILDOT.

Je n'ai pas fait de billet pour ça; je ne dois rien. D'ailleurs, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse là-bas?... Nous venons de traverser le salon avec ma nièce; il n'y a que des pièces de cinq francs sur les tables... C'est glacial.

MADAME DELMAR.

Vous êtes galant!... Vous n'êtes donc venu ici que pour jouer?

VILDOT.

Ma foi, ce n'est pas pour danser toujours.

MADAME DELMAR.

J'entends bien pourtant que vous renonciez ce soir à l'écarté, et que vous nous aidiez à faire les honneurs.

MORNAY, regardant sa femme, à part.

Elle ne lèvera pas les yeux sur moi.

MADAME DELMAR, continuant.

Allons, monsieur, venez.

DAILLY.

Vous ne doutez pas, madame, de l'empressement de monsieur Vildot... C'est à lui tout naturellement...

VILDOT.

Du tout, je suis fatigué. (S'asseyant.) Je reste.

DAILLY, à part, avec impatience.

Encore dans ce fauteuil! Il paraît qu'il aime furieusement à s'asseoir... Nous ne pourrons donc pas rester seuls.

VILDOT.

Je n'entends rien aux cérémonies.

MADAME DELMAR.

On s'en aperçoit.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Il manque dix louis de ce côté.

VILDOT, se levant brusquement.

De l'or... à la bonne heure!... Voilà! voilà! (Il sort en courant.)

MADAME DELMAR.

Par exemple, c'est trop fort, et je saurai bien l'empêcher... (A madame de Lucy, en sortant.) Ma chère amie, vous savez qu'on vous attend.

DAILLY, à part.

Enfin, les voilà partis!... C'est la première fois que l'écarté me fait gagner quelque chose.

SCÈNE XVI.

MADAME DE LUCY, MORNAY, DAILLY.

DAILLY, à madame de Lucy, qui va sortir.

De grâce, madame, daignez nous accorder un moment.

MADAME DE LUCY, très-froidement.

Ma présence est nécessaire ailleurs... Ici, elle serait inutile.

DAILLY.

Vous ne pouvez refuser d'entendre la justification d'un homme d'honneur,... de mon ami.

MADAME DE LUCY.

Eh! que vous importe ce que je puis penser de monsieur.

DAILLY.

Vous me le demandez, madame, lorsqu'un ton sévère a déjà remplacé cette bonne grâce avec laquelle vous m'accueillez ordinairement...

MADAME DE LUCY.

Monsieur...

MORNAY.

Excusez mon ami, madame. Le zèle qu'il met à me servir mérite quelque indulgence. La crainte que m'inspiraient vos préventions, l'idée que je ne vous reverrais plus, tout m'avait décidé à le charger de plaider ma cause auprès de vous. Mais, puisque je suis assez heureux pour vous retrouver encore, permettez-moi de me défendre moi-même.

DAILLY, à part.

Très-bien!

MADAME DE LUCY.

Épargnez-vous cette peine, monsieur.

MORNAY.

Vous tenez donc bien à conserver de moi une opinion défavorable... Indulgente pour tout le monde, ne serez-vous injuste que pour moi seul?

DAILLY, à part.

A merveille!

MADAME DE LUCY, à part.

Quel changement!...

DAILLY, bas, à Mornay.

Elle hésite... continue.

MORNAY.

Si ce mari qui vous paraît si coupable, mais dont le cœur fut toujours rempli du plus tendre amour...

DAILLY, vivement.

Pour sa femme. (A part.) Elle pourrait confondre... (Haut, à madame de Lucy.) Oubliant même tous ses torts envers lui...

MADAME DE LUCY, surprise.

Ses torts!...

MORNAY, vivement.

Que dis-tu?

DAILLY.

Oui, mon ami, ses torts... Tu es trop délicat pour en convenir, mais il faut que madame sache qu'elle en a beaucoup. (S'apercevant du mécontentement de madame de Lucy, à part.) C'est singulier, ça n'a pas l'air de lui faire plaisir. (Haut.) Au reste, je ne veux pas l'accuser, il me suffit de disculper mon ami... Sachez, madame, qu'il a fait les premières démarches pour se rapprocher de sa femme...

MADAME DE LUCY, avec émotion.

Les premières démarches!... et vous en avez la preuve, monsieur.

DAILLY, lui remettant la lettre que lui a donnée Mornay.

La voici... cette lettre, avec la date et le timbre de la poste... Rien n'y manque.

MADAME DE LUCY, à part, prenant la lettre et l'ouvrant.

Et c'est monsieur Dailly!...

DAILLY, bas, à Mornay.

J'ai bien amené cela, n'est-ce pas?

MADAME DE LUCY, à demi-voix.

Que vois-je? Ai-je bien lu?

DAILLY, bas, à Mornay.

Tiens! vois-tu déjà son émotion?

MADAME DE LUCY, lisant à demi-voix.

« Ton absence a été le plus cruel châtiment de « ma faute, et pour renaître au bonheur, je n'im- « plore de toi que ce seul mot : Je t'attends. »

DAILLY, à part, transporté.

Admirable!

MADAME DE LUCY, à Mornay.

Comment, monsieur, il serait vrai... (Dailly s'approche. A part.) La présence de M. Dailly m'est odieuse!

DAILLY.

Mon Dieu, oui, madame. Voilà pourtant cette lettre qu'on nous a renvoyée sans daigner l'ouvrir.

MADAME DE LUCY.

Êtes-vous bien sûr qu'elle soit parvenue à madame de Mornay?

DAILLY.

Aussi sûr que je viens de vous la remettre.

MORNAY, vivement.

Je le croyais, du moins, quand, blessé de son silence, je cherchais vainement dans le monde des plaisirs que le souvenir de mon bonheur passé remplissait d'amertume. C'est alors que ma femme, trompée aussi de son côté, voyait un crime dans les distractions les plus innocentes et faisait épier toutes mes actions. (Mouvement de madame de Lucy.)

DAILLY, à part.

Bien imaginé!...

MORNAY, passant entre madame de Lucy et Dailly, avec chaleur.

Mais quelle que soit son injustice à mon égard, je suis prêt à confirmer tout ce que contient cette lettre, et à jurer devant vous de lui faire oublier les torts de quelques instants par une tendresse qui durera autant que le reste de ma vie.

MADAME DE LUCY, très-émue.

Ah! monsieur, si vous dites la vérité... Mais pourquoi n'êtes-vous pas retourné auprès de votre femme? Aviez-vous besoin qu'elle vous en priât?... Éloignés l'un de l'autre, il est si difficile de s'entendre.

DAILLY, à part, enchanté.

La sensibilité étouffe presque sa voix... Quel trésor je vais avoir là... (Bas, à Mornay.) Maintenant, mon ami, laisse-nous.

MORNAY, à madame de Lucy.

Vous pensez donc que, si elle me voyait, elle serait assez généreuse...

DAILLY, vivement.

Mais, certainement, mon ami... (Bas.) Va-t'en donc.

MADAME DE LUCY.

Je n'oserais pas vous l'affirmer comme monsieur... Un espoir déçu fait tant de mal!

MORNAY.

Ah! je vous en supplie, un seul mot de vous, et je croirai qu'elle me pardonne.

MADAME DE LUCY, entraînée.

Eh bien!... (S'arrêtant à la vue de Dailly, qui écoute.) Eh bien! vous n'attendrez pas longtemps ma réponse. (Elle se dirige vers la porte, à gauche.)

MORNAY, la suivant et lui baisant la main.

Ma chère Hortense!

SCÈNE XVII.

DAILLY, MORNAY.

DAILLY, stupéfait.

Ma chère Hortense!

MORNAY, ivre de joie, revenant à Dailly.

J'éprouve une joie, un transport!... Ah! qu'un pardon de ce qu'on aime est doux à obtenir!... Mon cher Dailly, comprends-tu mon bonheur?... (S'arrêtant à le regarder.) Mon Dieu! quelle figure sinistre et menaçante!... (A part.) Je n'y pensais plus.

DAILLY.

M. de Mornay, croyez-vous que je sois facile à attraper?

MORNAY, gaîment.

C'est selon; pourquoi?

DAILLY.

Avant de venir dans cette maison, vous connaissiez madame de Lucy?

MORNAY, vivement.

Madame de Lucy?... Non, je te le jure.

DAILLY.

Vous osez soutenir que c'est la première fois...

MORNAY.

Je ne dis pas cela.

DAILLY.

Quand on se permet d'appeler une femme : ma chère Hortense!... cela prouve assez clairement...

MORNAY, gaîment.

Qu'elle vous est chère et qu'elle s'appelle Hortense.

DAILLY.

C'est-à-dire que vous la connaissiez avant son mariage.

MORNAY.

Précisément.

DAILLY.

Et que vous avez cessé de la voir quand elle s'est mariée...

MORNAY, gaîment.

Au contraire, notre liaison est devenue beaucoup plus intime.

DAILLY.

Quelle effronterie! Quelle immoralité!

MORNAY.

Que t'importe!... si son mari en était bien aise...

DAILLY, furieux.

Un pareil aveu de votre part...

MORNAY.

Est tout naturel.

DAILLY, continuant.

Est un outrage que votre air d'assurance rend encore plus insupportable. (Très-agité.) Abuser de la confiance d'un ami, se donner la comédie à ses dépens...

MORNAY.

De quoi te plains-tu?... N'est-ce pas toi qui as distribué les rôles?..

DAILLY, vivement.

Est-ce que je pouvais prévoir?...

MORNAY.

Tu as le plaisir de la surprise...

DAILLY, hors de lui.

Monsieur, votre persiflage me lasse à la fin,... et vous me rendrez raison de vos insultes...

MORNAY.

Comme tu voudras.

DAILLY.

Demain.

MORNAY.

Demain, soit.

DAILLY, ému.

Ainsi donc, désormais, rien de commun entre nous.

MORNAY.

Je l'espère bien.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VILDOT, PUIS MADAME DELMAR.

VILDOT, entrant une bourse à la main.

Cinquante louis gagnés de moitié avec madame Delmar! Ça l'a apaisée tout de suite... Elle n'a de bonheur qu'avec moi... Qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres?... Le plaisir vous fait oublier l'heure... les bougies s'éteignent... tout le monde est parti, et je suis presque le dernier. (A Mornay.) M. de Mornay, voici vos billets.

MORNAY, étonné.

Comment, monsieur, vous seriez assez bon...

VILDOT.

Bon comme à l'ordinaire... ils sont acquittés.

MADAME DELMAR, entrant.

Par la nièce de monsieur.

DAILLY, avec éclat.

Par madame de Lucy!

MORNAY, ému.

Il se pourrait!

VILDOT.

Oh! vous n'êtes pas au bout... (Regardant Dailly avec intention.) On ne s'en tient pas là.

MORNAY.

Que dites-vous?

MADAME DELMAR.

Nous autres femmes, nous avons une manière d'obliger... (Se moquant.) N'est-ce pas, monsieur Dailly?

MORNAY.

De grâce...

MADAME DELMAR.

Madame de Lucy est dans sa chambre, et nous sommes chargés de vous dire...

MORNAY.

Achevez!

MADAME DELMAR.

Qu'elle vous attend.

MORNAY.

Hortense! Est-il possible!

VILDOT.

Allez donc vite, mon ami.

DAILLY, qui est resté abasourdi.

Et l'oncle lui-même!... Quel scandale!!!

MORNAY.

Ah! mon cœur pressentait sa réponse!... et c'est à ses pieds...

DAILLY, se plaçant devant la porte à gauche.

Arrêtez!... je ne souffrirai pas...

MORNAY.

Tu veux m'empêcher d'entrer chez ma femme?..

DAILLY, stupéfait.

Sa femme!

VILDOT, à Dailly, appuyant.

Sa femme!

MADAME DELMAR, même jeu, en le faisant retourner vers elle.

Sa femme!... qui est si touchée du zèle que vous avez mis à l'instruire jour par jour de la conduite et des sentiments de son mari, qu'elle regarde un tel service comme au-dessus de toute récompense. N'en attendez donc aucune,... et ne courez plus deux lièvres à la fois. (Elle lui fait une révérence et remonte la scène.)

MORNAY, qui est sorti par la porte de gauche, passant la tête entre les battants de cette porte.

Toujours à demain, mon cher Dailly, si la nuit ne te porte pas conseil. (Il referme la porte.)

MADAME DELMAR, à Vildot.

Eh bien! monsieur, je vous attends.

VILDOT, serrant sa bourse.

Tout à vous, belle dame. (D'un ton moqueur.) M. Dailly, et moi aussi, l'on m'attend... bien le bonsoir. (Il sort en riant avec madame Delmar.)

UN DOMESTIQUE, entrant et présentant son manteau à Dailly.

Monsieur, vous êtes le dernier, voici votre manteau.

DAILLY, le prenant avec humeur.

C'est bon!... (A lui-même.) Sa femme!... Et c'est moi qui les ai réconciliés!!! (Au domestique qui commence à éteindre les bougies.) Un moment, ce n'est que la première nuit que vous passez, et moi, c'est la seconde... et je ne suis pas aussi pressé que vous... (A lui-même.) C'était tout bonnement des nouvelles de son mari qu'elle me demandait!!! Ainsi, ma finesse a été la dupe de sa simplicité... (Au domestique qui continue à éteindre.) Que diable, attendez donc!... (A lui-même.) Ah! M. de Mornay!... fiez-vous donc aux maris... En voilà un qui me souffle sa femme. (A ce moment, le domestique souffle la dernière bougie, la toile tombe.)

FIN DE L'ESPION DU MARI.

L'INCENDIAIRE

OU

LA CURE ET L'ARCHEVÊCHÉ

DRAME EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 24 MARS 1831.

EN COLLABORATION AVEC M. B. ANTIER.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'ARCHEVÊQUE.	MM. PROVOST.
LE CURÉ DE MAUCLERC.	BOCAGE.
GEORGES HOUDART, ouvrier imprimeur.	ADOLPHE.
LE PRÉFET.	WALTER.
LE PROCUREUR DU ROI.	LAISNÉ.
LE COLONEL DE GENDARMERIE..	VISSOT.
PONCELET, valet de chambre de l'archevêque..	HÉRÊT.
UN JEUNE PRÊTRE.	DAVESNE.
UN JEUNE MARIÉ.	MONVAL.
THOMAS, garde-champêtre.	MOESSARD.
TRUMEAU, bedeau.	MARCHAND.
LE MAIRE.	GRANGER.
EUSTACHE, garçon de la mairie.	ERNEST.
LOUISE, ouvrière.	Mmes DORVAL.
MADAME BEAUDIN, sa mère.	OUDRY.
LA COMTESSE DE CHAMPLEIN, nièce de l'archevêque. . .	MÉLANIE.
MADAME CAILLET, loueuse de chaises.	ADOLPHE.
MADAME VARIN, femme de charge de l'archevêque.	CAUMONT.
MANON, servante du curé.	ZÉLIE-PAUL.

DEUX GARDES-CHAMPÊTRES, personnages muets.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe en 182. . .

L'INCENDIAIRE

OU

LA CURE ET L'ARCHEVÊCHÉ

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la salle à manger de l'archevêque.

SCÈNE I.

MADAME VARIN, PONCELET.

Madame Varin assise, un livre à la main; Poncelet entre.

PONCELET.

Eh bien! madame Varin, qu'est-ce que vous faites donc là? vous lisez l'office?

MADAME VARIN.

L'office! ah ben oui! dans *le Cuisinier français*; monseigneur l'archevêque aime mieux que je m'occupe de son estomac que de mon salut.

PONCELET.

Il est clair qu'il se trouve mieux de notre exactitude à le servir que de notre zèle à prier.

MADAME VARIN.

Et puis, il n'est pas exigeant.

PONCELET.

C'est une justice à lui rendre.

MADAME VARIN.

C'est mon bonheur que de voir manger Son Éminence; elle a un estomac si charmant.

PONCELET.

Tout y passe.

MADAME VARIN.

Jusqu'au maigre.

PONCELET.

Je crois bien, un maigre comme des pâtés de saumon aux truffes! On appelle cela s'abstenir.

MADAME VARIN.

Il s'abstient comme un archevêque.

SCÈNE II.

MADAME VARIN, PONCELET, MADAME CAILLET.

MADAME CAILLET.

Vot' servante, madame Varin; bien l' bonjour, M. Poncelet, la compagnie.

PONCELET.

C'est madame Caillet.

MADAME CAILLET.

Comme vous voyez; je viens de remettre à la cuisine une truite saumonée que madame de Tensy envoie à monseigneur... C'est toujours moi qu'elle charge de ses commissions, quand j'ai fini à l'église avec mes chaises. Il a l'air en bien bonne santé, monseigneur?

PONCELET.

Oui, oui, sans doute.

MADAME CAILLET.

Ah! mon doux Jésus, tant mieux; car notre excellent archevêque, c'est pour moi le bon Dieu en personne. J' dis pour moi... et pour les autres, donc. Quand il paraît, tous les yeux sont attachés sur lui avec une attention... un silence... il vient un monde! un monde! c'est pas les fidèles qui manquent, c'est les chaises.

MADAME VARIN.

Ça vous fait de bonnes journées, madame Caillet.

MADAME CAILLET.

Oh! ma chère amie du bon Dieu, je consentirais bien volontiers à donner à monseigneur un beau pot de vin s'il voulait officier tous les jours...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, ensuite TRUMEAU.

GEORGES, s'avance avec hésitation, en ôtant son chapeau, et en regardant autour de la salle, comme pour chercher quelqu'un.

Est-ce qu'il n'y a pas ici...

PONCELET.

Qu'est-ce que vous demandez?

GEORGES.

Je voulais parler à mademoiselle Louise.

MADAME VARIN.

Louise!...

GEORGES.

Oui, l'ouvrière qui travaille ici en journée...

MADAME VARIN.

Elle n'est pas encore arrivée.

GEORGES.

Pas encore?

MADAME VARIN.

Tiens, mais c'est vrai... Il est déjà tard...

GEORGES.

Je vous demande pardon... Je reviendrai tantôt. (Il sort.)

MADAME VARIN.

Je n' sais pas moi, cette jeune fille-là... Des jeunes gens qui viennent déjà la demander...

MADAME CAILLET.

Elle est donc ici décidément?

MADAME VARIN.

Oui, c'est madame de Champlein qui l'y a fait entrer.

MADAME CAILLET.

La nièce de monseigneur... Je ne m'étonne plus de ses simagrées à l'église, c'était pour obtenir la place.

MADAME VARIN.

Quelles simagrées?...

MADAME CAILLET.

Comment!... ça veut faire comme les grandes dames... ça passe des matinées au confessionnal, et ça se met en vue à la porte du chœur, sur les marches, à genoux des heures entières, plutôt que de donner un pauvre sou pour avoir une chaise. Vous savez ce qui est arrivé le jour de Pâques, rapport à elle?

MADAME VARIN.

Non; qu'est-ce donc?

PONCELET.

Contez-nous donc ça.

MADAME CAILLET.

Oui, c'était bien le jour de Pâques, le même jour que la comtesse de Champlein a quêté pour les missionnaires... que le préfet lui donnait la main... Ah Dieu! quel beau pain bénit ce chrétien-là avait envoyé à la fabrique; un vrai gâteau de fonctionnaire public, doré, appétissant à donner envie de mordre à même.

PONCELET.

Mais c'est un moulin à paroles que cette créature-là... Après, après... Voyons le jour de Pâques?

MADAME CAILLET.

Figurez-vous que mademoiselle Louise s'était placée à la grille du chœur, comme à son ordinaire; et qu'elle bouchait le coup d'œil à plusieurs personnes de distinction, groupées derrière elle... Le suisse voulut la renvoyer plus loin, elle s'est mise à sangloter... Monseigneur passait pour monter à l'autel... Il a tourné la tête, et, sur son geste épiscopal, on fut forcé de la laisser où elle était.

MADAME VARIN.

Voyez-vous ça!

MADAME CAILLET.

Oui, mais c'te bonté-là lui a joliment réussi... L'offrande était très-productive, toute la noblesse était là... La quête marchait... mais gentiment... c'était pas des gros sous ni des petites pièces... car nous allions déjà à deux cents et quelques... lorsque mademoiselle s'est avisée de se trouver mal, elle avait trop chaud... Pour faire de l'effet, ça n'a pas manqué.

MADAME VARIN.

Pardine, monseigneur qu'est si bon... et puis il la protége... Oui... oui, ça se voit.

MADAME CAILLET.

Il a dit qu'on la porte à la sacristie, qu'on lui donne tous les soins; je ne sais s'il ne s'en est pas mêlé même après...

MADAME VARIN.

Voyez-vous!

MADAME CAILLET.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous serions allés à cent écus, et que le tumulte a empêché plus de vingt-cinq personnes de donner. Non, je vous dis que si monseigneur n'était pas... ce qu'il est... un digne et vénérable prélat, ça pourrait donner lieu à de drôles de conjectures.

PONCELET.

Comment?...

MADAME CAILLET.

Je commence par vous dire... si ce n'était pas monseigneur... mais, monseigneur, c'est par bonté d'âme, il ne songe même pas qu' ça peut faire jaser... qu'on peut se demander tout bas : mais pourquoi donc c'te protection marquée... car c'est lui qui la confesse... oui, lui... une ouvrière!

MADAME VARIN.

Et avez-vous remarqué, depuis ces derniers temps, comme elle est devenue triste, préoccupée?...

MADAME CAILLET.

Je crois ben, une figure mélancolique... avec des yeux baissés ou levés vers le ciel... ça a quelque chose de si touchant!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN JEUNE PRÊTRE.

L'ABBÉ.

Pourrais-je avoir l'honneur de parler à monseigneur l'archevêque?

PONCELET.

Monseigneur l'archevêque est avec le grand vicaire; mais si monsieur l'abbé veut attendre...

L'ABBÉ.

Oui, j'attendrai; il faut absolument que je parle à Son Éminence.

MADAME VARIN.

Asseyez-vous, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Je vous remercie.

MADAME CAILLET.

Allons, je m'en vas, c'est encore demain grande fête, je vas préparer mes chaises...

PONCELET.

C'est dans les trois sous demain, la petite mère!

MADAME CAILLET.

Par exemple, une messe d'archevêque, et une quête de comtesse; quatre sous, pas à moins, mon beau jeune homme, quatre sous. (Madame Caillet sort.)

MADAME VARIN.

Allons, Poncelet, l'heure s'avance, et nous avons encore à préparer l'argenterie, les cristaux, le linge de table, les liqueurs; c'est à n'en plus finir pour un grand dîner; venez, venez m'aider. (Ils vont pour sortir, Louise entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE.

MADAME VARIN.

Ah! vous voilà enfin, mademoiselle Louise; vous venez bien tard, on a eu besoin de vous.

LOUISE.

J'étais à l'église, madame, et je suis restée plus longtemps que je ne le pensais.

MADAME VARIN.

A l'église! oh! il n'y a rien à dire; mais ce qui est moins édifiant peut-être, c'est qu'un jeune homme est venu vous demander ici.

LOUISE.

Me demander!

MADAME VARIN.

Oui, un jeune homme fort gentil, ma foi... Vous avez bon goût; il ne faut pas rougir pour ça.

LOUISE.

Ce ne peut être que Georges, celui que je dois épouser.

MADAME VARIN.

Oh! je suis persuadée que c'est en tout bien, tout honneur : avec les filles dévotes, il n'y a pas de risques. Chut! voici madame la comtesse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant, suivie d'un domestique portant des paquets.

L'ABBÉ, à part.

La nièce de monseigneur! je ne trouverai jamais une meilleure occasion.

LA COMTESSE.

Ah! bonjour, Louise; vous voilà, j'en suis bien aise; j'ai de l'ouvrage à vous donner... Lebrun, remettez tout cela à madame Varin, et surtout prenez bien garde de rien chiffonner.

L'ABBÉ, à part.

Allons, de la hardiesse! (Il s'approche de la comtesse et la salue.)

LA COMTESSE.

Comment, monsieur était là? et vous ne me disiez pas... Monsieur demande quelqu'un?

L'ABBÉ.

Je suis attaché en qualité de simple prêtre à la cathédrale, et je venais solliciter, auprès de monseigneur, une grâce; le hasard, en me faisant voir madame la comtesse, m'en accorde une bien plus grande que tout ce que je désirais.

LA COMTESSE, à part.

Comment donc! mais il s'exprime fort bien. (A l'abbé.) Vous dites donc que vous désireriez parler à mon oncle. Eh bien! pourquoi n'entrez-vous pas?

PONCELET.

Monseigneur est enfermé avec monsieur le grand vicaire.

LA COMTESSE.

Encore?... Mais ils n'en finiront pas d'aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Si madame daignait appuyer ma demande? Un seul mot de sa bouche, et je suis sûr que les portes du temple s'ouvriraient pour moi, comme, à sa seule vue, mon cœur s'est ouvert à l'espérance.

LA COMTESSE, l'examinant.

Il serait dommage, en effet, de vous laisser sur les derniers degrés de l'église. (A part.) Il a vraiment un air fort distingué. (Haut.) Mais ne restez donc pas ici, monsieur, entrez dans ce salon, vous y serez beaucoup mieux pour attendre. (A madame Varin.) Portez tout cela chez moi, je vous prie. (Au prêtre, en entrant avec lui dans le salon.) Voyons, monsieur l'abbé, expliquez-moi ce dont il s'agit; et si la chose est possible... (Ils disparaissent; madame Varin emporte les étoffes, et Poncelet l'accompagne.)

SCÈNE VII.

LOUISE, seule.

Venir me demander ici, Georges! quelle imprudence! J'ai eu tort de lui faire savoir... Mais je craignais son inquiétude; mécontent des deux jours de retraite que j'ai passés loin de lui... Peut-être il venait pour me quereller... O mon Dieu! comment puis-je aimer avec cette violence un homme qui te comprend si peu!... Ah! sans doute tu l'as permis, afin que je te le ramène un jour... Tu veux que j'y consacre ma vie... et je dois t'obéir.

SCÈNE VIII.

LOUISE, GEORGES.

GEORGES, entrant vivement.

Ah! te voilà enfin!

LOUISE, surprise.

Georges!

GEORGES.

Eh! bien, oui, c'est moi! je viens te chercher, tu vas venir.

LOUISE.

Ah! parle plus bas.

GEORGES.

Qu'est-ce que je dis donc de mal?

LOUISE.

Bien sans doute;... mais dans une maison comme celle-ci... où je travaille.

GEORGES.

C'est ça, travailler... la veille d'un mariage.

LOUISE.

La veille!...

GEORGES.

Se mettre à la tâche, comme une malheureuse! si ça a le sens commun... Mais nous verrons quand tu seras ma femme!... le travail en ville supprimé d'abord; car j'espère bien que je gagnerai pour deux, pour trois, pour quatre, pour tout autant qu'il en arrivera. L'imprimerie ne va pas bien fort en province, dans ce moment; mais c'est égal, bientôt je serai compositeur... ensuite prote... et alors...

LOUISE.

Oui; mais avant...

GEORGES.

Eh! bien, quoi? Tout n'est-il pas convenu? les bans ne sont-ils pas publiés? Que manque-t-il encore?

LOUISE.

Tu sais bien que pour nous marier, il nous faut d'abord obtenir...

GEORGES.

Ah! oui, une dispense... parce qu'on est cousin et cousine; c'est-à-dire parce qu'on a été élevés ensemble... qu'on se connaît davantage... et que, par conséquent, on sait mieux si l'on se convient, il faut une dispense. Eh bien, si tu voulais... c'est nous qui en donnerions une à ces messieurs; nous les dispenserions de nous marier.

LOUISE.

Georges! Y penses-tu?

GEORGES.

Sans doute que j'y pense; n'y a-t-il pas la mairie? Le contrat civil, je ne connais que ça, moi, et puisqu'ils font tant de façons...

LOUISE.

Peux-tu parler ainsi devant moi, quand tu sais que tu m'affliges? Ce n'est point une fantaisie, c'est ma croyance, une conviction profonde, et quoi que tu en penses, tu devrais la respecter.

GEORGES.

Eh parbleu! je la respecte aussi, mais que ça ne nous fasse pas attendre trop longtemps. Voyons, c'est-il aujourd'hui qu'on te signe ça?

LOUISE.

Je l'espère.

GEORGES.

Je l'espère! autant dire je n'en sais rien. Ah! morbleu! si tu m'aimais comme je t'aime...

LOUISE.

Ah! Georges! quelle injustice! quand, par ffection pour toi, j'ai manqué à tous mes devoirs.

GEORGES.

Oh! je sais bien... mais...

LOUISE.

Élevée dans un couvent, à vingt ans passés, l'amour de Dieu était encore le seul qui remplît mon âme; il ne m'était pas même venu l'idée que je pusse me marier un jour. Nous nous rencontrâmes... Tes soins, ta tendresse pour ta vieille mère, l'honnêteté de ton caractère, la bonté de ton cœur, tout m'entraîna vers toi... Je ne pensais qu'au ciel. Le ciel et toi, dès ce moment, vous avez rempli toutes les affections de mon âme. Chose étrange! Et loin que ce partage ait nui à l'un de ces deux sentiments, ils semblent au contraire se prêter de mutuelles forces : je t'aime davantage quand je viens de prier; et c'est quand je viens de te quitter que je m'adresse au ciel avec le plus de ferveur.

GEORGES, s'adoucissant.

Eh! je ne veux pas t'empêcher d'avoir de la religion... Parbleu! moi aussi, j'en ai... Je vais à l'office tous les dimanches, à la messe basse du village où tu allais toi-même autrefois;... mais aujourd'hui, c'est différent, il te faut des cathédrales, des monseigneurs.

LOUISE.

Ah! tais-toi, je t'en supplie.

GEORGES.

Et c'est pour eux que tu as planté là ce pauvre vieux prêtre qui t'aime de si bonne foi!... notre bon curé de Mauclerc.

LOUISE.

Ah! Georges, est-ce à toi de me le reprocher? n'es-tu pas la seule cause?

GEORGES.

Moi!

LOUISE.

Après la faute que nous avions commise... Ah! je n'ai plus osé me présenter devant lui. Non, jamais je n'aurais eu la force de faire un tel aveu... Je serais morte de honte à ses pieds.

GEORGES, avec humeur.

De honte...

LOUISE.

Je suis venue chercher ici un prêtre qui ne me connût pas... Le hasard m'a conduite devant l'archevêque, qui a daigné m'entendre... Enfin, c'est de lui que j'attends l'absolution.

GEORGES.

L'absolution!... ah! voilà le grand mot lâché... tu seras bien plus avancée, va. En pareil cas, la meilleure, c'est le mariage.

LOUISE.

Sous quels auspices, si je n'obtenais pas avant... non, non... jamais...

GEORGES.

Jamais!... Ne prononce pas un mot comme celui-là, vois-tu, parce que tu me ferais te répondre quelque sottise... quand je t'aime tous les jours davantage... quand je ne demande qu'à te rendre heureuse, qu'à tout réparer...

LOUISE.

Oui, je sais bien que tu es un honnête garçon; mais, en t'occupant de tout ce que l'honneur exige aux yeux des hommes, ce n'est pas d'avoir offensé le ciel que tu t'es repenti... Tu ne l'as peut-être pas prié une seule fois depuis... et c'est cette insouciance coupable qui me fait trembler pour toi.

GEORGES.

Pour moi, pour moi... ça me regarde; mais, lorsque tu sens toi-même tout ce qui nous presse, que les bans sont publiés, les parents prévenus... remettre encore la cérémonie... que veux-tu que tout le monde dise?... et ta mère, que pensera-t-elle? que c'est moi qui recule... lorsque je donnerais pour en finir une pinte de mon sang... Demain, pardonnée ou non, tu seras ma femme.

LOUISE.

Mais...

GEORGES.

Je le veux...

LOUISE.

Il faut que monseigneur...

GEORGES.

Eh! bien, allons lui parler tout de suite, tous les deux, et s'il faut de l'argent...

LOUISE.

Ah!

GEORGES.

On en donnera... quoi... Viens.

LOUISE.

Cela ne peut pas se passer ainsi, il faut que je lui parle seule.

GEORGES.

Ah! seule... seule. Tout cela commence à m'ennuyer, je t'en avertis; et ton archevêque...

LOUISE.

Ah! tais-toi, tais-toi, au nom du ciel! Si l'on t'entendait... tu me fais mourir.

GEORGES.

Et moi aussi, d'impatience... Écoute, il n'y a qu'un mot qui serve, il est temps que tu te décides. A huit heures, ce soir, je viendrai t'attendre au bas du grand escalier... de monseigneur; si tu ne me rejoins pas à l'heure dite, bien résolue, bien décidée à m'accompagner dès demain matin à la mairie et de là à l'église, ne compte plus sur moi: tu pourras chercher un autre mari, (Avec ironie.) avec dispense.

LOUISE, courant à Georges.

Georges, Georges!... écoute-moi.

GEORGES.

Non.

LOUISE.

Quelques jours encore...

GEORGES, sortant.

Ce soir, à huit heures... ou jamais! Adieu.

SCÈNE IX.

LOUISE, ensuite L'ARCHEVÊQUE, LE GRAND VICAIRE ET MADAME VARIN.

LOUISE, seule.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! il n'a pas voulu m'entendre. Et si ce soir je n'avais pas obtenu... Il faut absolument que je tâche de parler à monseigneur.... que je le supplie... Mais comment trouver un moment favorable? c'est impossible... Et ce soir... (Elle pleure.) Je n'y survivrai pas. (En ce moment l'archevêque sort de son cabinet, reconduisant le grand vicaire; il traverse la salle à manger.)

LOUISE, se levant rapidement.

Le voilà! ah! c'est le ciel qui me l'envoie.

L'ARCHEVÊQUE.

(Au grand vicaire.) Vous m'avez tenu, monsieur le grand vicaire; je n'ai pas pu vous échapper... Nous avons travaillé... deux grandes heures... Mais j'espère qu'en voilà pour longtemps.

LE GRAND VICAIRE.

Toujours aimable, monseigneur. (Il sort.)

LOUISE, s'avançant vers l'archevêque, et d'une voix à peine intelligible.

Monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE.

Que voulez-vous, mon enfant?

LOUISE.

Ah! monseigneur, que vous daigniez m'accorder ce que je sollicite avec tant de ferveur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne puis encore, le ciel n'est pas satisfait... Il faut mériter...

LOUISE.

Ah! monseigneur, si vous reculez seulement d'un jour... l'homme qui doit m'épouser..... Georges, ne veut plus attendre... Ayez pitié de moi, c'est la vie, l'honneur que je vous demande.

L'ARCHEVÊQUE.

Calmez-vous, ma fille. (A part en l'examinant.) De l'exaltation... bien.

LOUISE.

Par pitié!

L'ARCHEVÊQUE.

Eh! bien, restez; ce soir, peut-être...

LOUISE, se jetant à ses pieds.

Ah! monseigneur!

MADAME VARIN, en dehors.

Louise! Louise!

L'ARCHEVÊQUE.

Que faites-vous? on vient. (Il rentre en faisant un signe mystérieux.)

MADAME VARIN, entrant.

Eh bien! eh bien! est-ce que vous n'entendez pas? Venez, venez... Laissez un peu votre ouvrage, j'ai besoin de vous pour préparer le couvert. (Elle entraîne Louise dont les forces sont prêtes à défaillir.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un salon de l'Archevêché.

SCÈNE I.

MADAME VARIN, PONCELET.

MADAME VARIN, à Poncelet qui arrive de la salle à manger.

Tout s'est bien passé?

PONCELET.

Oh! parfaitement; tout le monde avait un appétit... surtout les grands fonctionnaires du département, ceux-là remplissent à table leurs fonctions... ça fait plaisir à voir.

MADAME VARIN.

Je suis sûre que ce colonel de gendarmerie n'est pas resté en arrière.

PONCELET.

Oh ! ça c'est vrai ! je ne sais pas de quelle force il est comme militaire, mais comme gourmand il est solide... On lui présente de tout à ce gaillard-là... Oh! mon Dieu! il ne se lasse pas, il empoigne toujours... par habitude.

MADAME VARIN.

Et monseigneur, a-t-il été de bonne humeur?

PONCELET.

Je ne l'ai jamais vu si aimable; il a fait des compliments à tout le monde, aux fonctionnaires surtout; il a parlé de leurs talents administratifs, de leur délicatesse, de leur probité...

MADAME VARIN.

Ce n'est pas naturel, il faut qu'il ait besoin d'eux.

PONCELET.

C'est ce que j'ai pensé quand je lui ai entendu vanter la capacité de M. le procureur du roi.

MADAME VARIN.

Oh! par exemple, c'est trop fort.

PONCELET.

Hein! en fait de capacité, en voilà une belle!... C'est comme le préfet, on prétend que c'est sa femme qui fait la correspondance avec le ministre de l'intérieur.

MADAME VARIN.

Il y a de bonnes raisons pour cela... Cette petite femme-là est d'une coquetterie... ne va-t-elle pas jusqu'à faire les yeux doux à monseigneur !

PONCELET.

Est-elle observatrice, cette madame Varin!... Eh! bien, oui, c'est vrai, je l'ai remarqué, et aujourd'hui encore à table... aussi la nièce de monseigneur avait-elle l'air joliment vexé... (En baissant la voix.) Il y a de la jalousie là-dessous.

MADAME VARIN.

Chut!... Poncelet, Poncelet, vous allez trop loin... ces choses-là se pensent, mais ne se disent pas même entre soi.

PONCELET.

Voilà tout le monde qui passe au salon.

MADAME VARIN.

Vite le café... brûlant. (Elle sort.)

SCÈNE II.

L'ARCHEVÊQUE, LA COMTESSE, LE PRÉFET, LE COLONEL DE GENDARMERIE, LE PROCUREUR DU ROI, PLUSIEURS DAMES ET MESSIEURS. (Tous les invités restent debout, distribués par groupes. Poncelet prend le café qu'un domestique apporte, le place sur une table, et sort; la comtesse sert.)

L'ARCHEVÊQUE, à la femme du préfet.

Comment, madame, vous m'avez plaint dimanche à la cathédrale... Il est vrai que le temps était humide, il y faisait un froid insupportable... J'ai remarqué que vous n'avez pu rester jusqu'à la fin. Vous êtes heureuse, vous, madame; vous pouvez vous en aller quand vous voulez.

LA COMTESSE, à l'archevêque.

A votre tour, mon oncle; on ne remplira pas la tasse, n'est-ce pas?

L'ARCHEVÊQUE, vivement.

Si fait, si fait. Aujourd'hui, ma chère nièce, lorsque commence une soirée agréable, (Regardant galamment la femme du préfet.) je ne songe qu'à la prolonger le plus possible... je trouve que l'heure du sommeil arrive toujours trop tôt... (Prenant la tasse et s'avançant en tournant le sucre.) C'est une chose délicieuse que le café.

LE PRÉFET.

Surtout chez vous, monseigneur, c'est du pur nectar... De quel procédé votre Poncelet se sert-il donc pour lui conserver cette saveur... ce parfum

L'ARCHEVÊQUE.

Oh ! mais j'ai la manie de tout perfectionner, et j'y parviens presque toujours, excepté quand il s'agit de notre pauvre humanité. (Débarrassant de sa tasse la femme du préfet.) Permettez donc, madame.

LA COMTESSE, à part.

Il est d'une galanterie pour elle !

L'ARCHEVÊQUE, s'adressant au colonel.

Eh ! bien, colonel, quand ferons-nous une partie de chasse?

LE COLONEL.

Quand vous voudrez, monseigneur; mais je ne suis pas de force avec vous.

LE PRÉFET.

Cela peut être, car on dit que monseigneur est le meilleur chasseur de son diocèse.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous plaisantez; mais si la chasse qui peut être un plaisir était aussi de ma part un calcul de prévoyance... Les temps ne sont pas loin de nous où les princes de l'église étaient forcés d'échanger la mitre contre le casque, et la crosse contre l'arquebuse... Si ces temps revenaient, si nos libéraux nous poussant à bout nous obligeaient

un jour à guerroyer contre eux, si une sainte ligue enfin devenait nécessaire... Cela peut arriver, et je m'exerce par précaution contre les lièvres et les chevreuils.

LE PRÉFET.

En effet, il serait très-possible que les événements...

LA COMTESSE.

Mon oncle, vous causez là, et vous oubliez que ces dames et ces messieurs seraient peut-être bien aises de faire une partie.

L'ARCHEVÊQUE.

Sans doute; faites donc disposer les tables de jeu.

LA COMTESSE.

Dans le grand salon?

L'ARCHEVÊQUE.

C'est inutile, nous resterons ici.

LA COMTESSE.

Et cet entretien que vous deviez avoir avec ces messieurs...

LE PRÉFET.

Comment! avec nous, monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE.

En effet, messieurs, je vous avais réunis croyant avoir à vous faire ce soir une communication importante; mais le message que j'attendais de Paris n'est pas arrivé, et je commence même à m'inquiéter de ce retard.

LA COMTESSE.

Allons, mon oncle, demandez donc votre revanche à monsieur le procureur du roi.

LE PROCUREUR DU ROI.

Je suis à vos ordres, monseigneur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CURÉ, PONCELET.

PONCELET.

Monseigneur, un curé des environs veut absolument parler à Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE.

Je n'y suis pas.

PONCELET.

C'est ce que je lui ai dit, mais il insiste avec tant d'opiniâtreté que j'ai cru devoir... Eh! mon Dieu! le voici...

L'ARCHEVÊQUE.

C'est votre faute : pourquoi laissez-vous entrer?

LE CURÉ, s'arrêtant un moment, puis s'avançant d'un pas ferme vers l'archevêque, qui s'est levé, et lui a lancé un regard de mécontentement.

Oh! il ne faut pas lui en vouloir; ce garçon s'est fort bien conduit, c'est une justice à lui rendre, il voulait presque me mettre à la porte.

PONCELET.

Monseigneur m'avait ordonné... (Sur un signe de l'archevêque, Poncelet sort.)

LE CURÉ.

Monseigneur, je vois du moins avec plaisir que je ne vous dérange pas d'une occupation aussi grave qu'on me l'annonçait.

L'ARCHEVÊQUE.

Voyons, voyons, monsieur... ce n'est pas ici le lieu...

LE CURÉ.

Oh! je ne vous dérangerai pas longtemps... je n'ai qu'un seul mot à dire.

L'ARCHEVÊQUE.

Alors de quoi s'agit-il? finissons. Mais d'abord, qui êtes-vous?

LE CURÉ.

Le vieux curé de Mauclerc, et cela, depuis quarante ans... à travers toutes les restaurations.

L'ARCHEVÊQUE.

Ah! fort bien... je sais...

LE CURÉ.

Ce que vous ne savez pas, monseigneur, c'est qu'on abuse de votre nom pour compromettre la religion et ses ministres... parce qu'un pauvre jeune homme a eu le malheur d'être tué, hier, en duel...

LA COMTESSE, vivement.

Un jeune officier de hussards?...

LE CURÉ.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Oh! quel dommage...

LE CURÉ.

Aucun prêtre de la ville n'a voulu dire pour lui les prières des morts... Alors, comme de coutume, on a pensé à moi, on m'a envoyé chercher.

L'ARCHEVÊQUE, avec ironie.

Et vous êtes venu...

LE CURÉ.

Oui, monseigneur; mais, cette fois, j'ai trouvé sur les lieux monsieur le grand vicaire, qui m'a signifié de me retirer, de par monseigneur l'archevêque... et j'ai voulu savoir ce qui en était... On se plaint... monseigneur, on murmure... Ne souffrez pas qu'on abuse ainsi de votre nom...

L'ARCHEVÊQUE, avec ironie.

J'ai donné l'ordre, monsieur.

LE CURÉ.

C'est précisément cet ordre que je viens vous supplier de révoquer.

L'ARCHEVÊQUE.

Et de quel droit osez-vous régler la conduite de votre supérieur?

LE CURÉ.

De quel droit? et quand je n'y serais pas porté par mon cœur, l'intérêt de notre religion, mon intérêt, comme son ministre, m'y forcerait encore. Vous ne voyez donc pas que si nous continuons à repousser le peuple, il finira par se passer de nous... nous lui aurons appris à oublier le chemin de l'église.

L'ARCHEVÊQUE.

Nous ne devons y admettre que ceux qui viennent chaque jour y chercher nos prières.

LE CURÉ.

Écoutez donc, un soldat ne peut pas être fourré tous les jours dans le confessionnal, comme une bonne femme... il a autre chose à faire; et s'il ne s'est pas confessé avant de mourir, de bonne foi, en a-t-il eu le temps? est-ce sa faute s'il est resté sur le coup? Pourquoi lui refuser nos prières?

L'ARCHEVÊQUE.

Je vois que l'on ne m'avait pas trompé, en vous signalant comme un de ces prêtres philosophes que la soumission envers leurs chefs fatigue. Je ne m'étonne plus de votre refus de laisser planter chez vous une croix de mission.

LE CURÉ.

Que le prêtre, par ses œuvres, fasse entrer la religion dans le cœur du peuple, et vous n'aurez pas besoin d'en élever le simulacre sur la place publique.

L'ARCHEVÊQUE.

Le peuple! le peuple! nous saurons bien le contraindre à suivre la bonne voie.

LE CURÉ.

Vouloir trop l'asservir, c'est lui faire comprendre qu'il peut secouer le joug.

L'ARCHEVÊQUE, furieux.

Oui, l'on pourrait tout redouter, en effet, si l'on souffrait plus longtemps en place des hommes qui, comme vous, prêchent la révolte et cherchent à capter l'esprit de la multitude par une conduite opposée en tout à celle de mon clergé.

LE CURÉ.

Eh! mon Dieu, monseigneur, qu'il fasse comme moi votre clergé, et l'on ne pensera bientôt plus au vieux curé... C'est tout ce que je demande; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, ne refusez pas à ce malheureux un bout de prières sur le bord de sa tombe... si ce n'est pas pour lui, que ce soit au moins pour sa vieille mère... c'est une bonne et digne femme, pieuse, très-pieuse, et vous briserez son cœur. (Se tournant vers l'assemblée.) Et vous tous que j'ai interrompus dans vos plaisirs, faites servir votre présence en ces lieux à l'accomplissement d'une bonne œuvre, Dieu vous en tiendra compte. Allons, joignez-vous à moi pour décider monseigneur... Notre Dieu est un Dieu de miséricorde; qu'il montre qu'il sait le comprendre et l'imiter.

L'ARCHEVÊQUE, avec dédain.

Personne ici n'est venu pour entendre vos sermons... Retournez dans votre village, et surtout n'oubliez pas que ma volonté est immuable.

LE CURÉ.

J'en suis fâché pour vous... Quant à moi, je sais ce qui me reste à faire.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh quoi! vous oseriez...

LE CURÉ.

Dieu et mon devoir avant vous, monseigneur. Je vais prier. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors LE CURÉ.

L'ARCHEVÊQUE.

L'insolent! on me l'avait bien dit. (A la comtesse.) Madame, vous avez un protégé... ce jeune prêtre que vous m'avez présenté ce matin : la cure de Mauclerc est à lui.

LE COLONEL.

C'est cela, monseigneur; traitez-moi militairement ces têtes indisciplinées.

L'ARCHEVÊQUE, agité.

Ce n'est pas le premier grief... monsieur fait le petit apôtre dans son village. Oh! dès demain... fallût-il aller moi-même...

LA COMTESSE.

Allons, calmez-vous... Cela mérite-t-il que vous vous emportiez? cela ne vous vaut rien, le docteur vous l'a dit.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est vrai, je ne suis pas maître... Mille pardons, mes chers amis, d'un incident qui est venu vous troubler si mal à propos; on va se remettre au jeu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PONCELET.

PONCELET.

Monseigneur... une lettre qu'un courrier venant de Paris apporte à l'instant même.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce sont les dépêches que j'attends. A merveille... (A Poncelet.) Ayez soin de ce courrier, et prévenez-le qu'il repartira demain... dans la matinée... (A part.) je l'espère... (Aux dames.) Mille pardons, mesdames, de vous quitter si brusquement.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, nous ne souffrirons pas que vous vous dérangiez... Mesdames, passons au grand salon...

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi?... vous l'exigez.

LA COMTESSE.

Ah çà! messieurs, nous ne vous sacrifions pas tout le reste de la soirée; si vous êtes trop longtemps, nous reviendrons vous en avertir. (Les dames sortent.)

SCÈNE VI.

L'ARCHEVÊQUE, LE PRÉFET, LE PROCUREUR DU ROI, LE COLONEL DE GENDARMERIE.

L'ARCHEVÊQUE.

Prenez place, messieurs, voici la lettre que j'attendais avec tant d'impatience, je vais vous en donner lecture, et je vous expliquerai ensuite l'objet de notre réunion et ce que j'attends de vous. (Il lit.) « Montrouge, le 17 juin... Monsieur « l'archevêque, enfin nous l'emportons, les irréso- « lutions sont fixées, les scrupules en arrière, et le « ministère en mesure. Ne perdez pas un instant

« pour agir conformément à nos dernières in-« structions; vos pouvoirs sont illimités pour « punir et récompenser. Agissez, agissez. » (Leur présentant la lettre.) Vous connaissez la signature?

TOUS.

Oh! parfaitement.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous savez donc maintenant, messieurs, si mes pouvoirs sont suffisants.

LE PRÉFET.

Vous me nommeriez aujourd'hui conseiller d'État, que je croirais l'ordonnance rendue.

L'ARCHEVÊQUE.

Eh bien! soit, conseiller d'État.

LE PRÉFET.

Ah! monseigneur, comment pourrai-je mériter?...

L'ARCHEVÊQUE.

Tout à l'heure, vous le saurez... (Aux deux autres.) Vous aussi, messieurs, vous n'aurez qu'à demander, cherchez ce qui vous convient... Maintenant, venons au fait : le gouvernement a enfin compris qu'il ne pouvait, sans compromettre son existence, tolérer plus longtemps une faction inepte et audacieuse, et l'on veut en finir avec la révolution.

LE PRÉFET.

Bravo! il n'y a que cela, et c'est ce que je me tue de leur dire depuis quinze ans, mais finissez-en donc... Nous les seconderons, monseigneur, n'en doutez pas.

LE PROCUREUR DU ROI.

Nous sommes tout prêts.

LE COLONEL.

Que faut-il faire?

L'ARCHEVÊQUE.

Vous, monsieur le préfet, les élections vont avoir lieu, voici le moment d'agir... Portez l'esprit d'épuration partout, dans toutes les parties de l'administration, depuis le chef de division jusqu'au garçon de bureau; ne souffrez pas dans votre département un maire douteux, un commis d'octroi libéral, ni un bureau de tabac séditieux... ne craignez pas de destituer, les destitutions font des places, et les places font des créatures. Pour peu que les chances de notre candidat vous paraissent douteuses, employez les grands moyens, faites de faux électeurs, faites-en tant que vous pourrez; je mets pour cela à votre disposition : trois cent mille francs, dix bourses dans les colléges royaux et vingt décorations de la Légion d'honneur.

LE PRÉFET.

C'est raisonnable... avec cela on peut aller; mais ce n'est pas trop, je vous assure, je connais le terrain, il y a beaucoup d'opposants, beaucoup de séditieux, et entre autres ce riche propriétaire de biens nationaux, ce M. Dumont, qui depuis dix ans me donne plus de mal à lui seul que tout le département.

L'ARCHEVÊQUE, avec intention.

Oui, je sais... mais celui-là, j'espère que cette fois-ci, il s'occupera de ses affaires, au lieu de s'occuper des nôtres.

LE PRÉFET.

Ce serait une grande victoire; tout est là, c'est le foyer de la sédition.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous, colonel, êtes-vous bien sûr des principes de vos braves gendarmes; en cas d'émeute, répondez-vous qu'ils n'hésiteraient pas à tirer sur la populace?

LE COLONEL.

Pas plus que moi, monseigneur; tout le monde connaît l'esprit des gendarmes; ils ont le culte de la discipline; ils combattront pour défendre l'ordre, n'en doutez pas.

L'ARCHEVÊQUE.

A merveille! Quant à vous, monsieur le procureur du roi, je n'ai qu'une chose, mais une chose fort importante à vous recommander... Si d'ici à demain soir, vous recevez quelques plaintes, ne délivrez aucun mandat, ne faites aucune poursuite avant de m'avoir prévenu.

LE PROCUREUR DU ROI.

Cela suffit, monseigneur: mais si je savais d'avance...

L'ARCHEVÊQUE.

Ceci me regarde; c'est un secret d'une telle nature que je ne puis le confier à personne. Maintenant, messieurs, vous savez quels sont vos devoirs, quel sera le prix de votre dévouement... Ne perdez pas de vue, messieurs, que c'est pour vous une question de vie ou de mort, que c'est la guerre aux places que l'on veut faire, et que, du moment où le peuple serait quelque chose, vous ne seriez plus rien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, paraissant à la porte.

Je viens savoir, messieurs, si vous nous abandonnez tout à fait.

L'ARCHEVÊQUE.

Au contraire, nous nous rendions auprès de vous.

LA COMTESSE.

Ah! à la bonne heure.

LE PRÉFET, offrant la main à la comtesse.

Madame, si vous voulez bien permettre... (Il l'emmène.)

L'ARCHEVÊQUE, faisant passer les fonctionnaires devant lui.

Entrez... entrez toujours, messieurs, je suis à vous dans un moment. (Il ferme la porte sur tout le monde.) Maintenant, ne perdons pas une minute... Louise doit m'attendre avec impatience. (Il traverse le théâtre, entr'ouvre la porte de la salle à manger avec mystère et dit à voix basse :) Louise, Louise.

LOUISE, paraissant.

Monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous ai point oubliée, vous le voyez, et ce soir même...

LOUISE.

Ah! monseigneur, que de bontés!

L'ARCHEVÊQUE, lui donnant une petite clef.

Tenez... dans une heure, à la sacristie... par la petite porte. (Louise reste stupéfaite.)

LA COMTESSE, à la porte du salon.

Eh bien! mon oncle...

L'ARCHEVÊQUE, allant précipitamment à la comtesse.

Me voilà! me voilà!

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la sacristie.

SCÈNE I.

LE JEUNE PRÊTRE ET MADAME CAILLET.

MADAME CAILLET, à part, en entrant.

Comme il reste tard ce soir... ça n'est pas naturel : il y a quelque chose là-dessous.

LE JEUNE PRÊTRE, levant la tête et voyant madame Caillet.

Madame Caillet! encore ici... hâtons-nous de la renvoyer.

MADAME CAILLET.

Bonsoir, monsieur l'abbé, je vous dérange peut-être; mais tout en plaçant mes chaises pour la cérémonie de demain... je vous ai aperçu... et alors...

LE JEUNE PRÊTRE, sèchement.

Et alors, que me voulez-vous?...

MADAME CAILLET.

Monsieur l'abbé, comme j'ai appris que vous alliez bientôt occuper la cure du faubourg...

LE JEUNE PRÊTRE.

Comment, vous savez déjà... (A part.) Et rien n'est fait encore.

MADAME CAILLET.

Certainement, les bonnes nouvelles marchent si vite... Et je venais solliciter près de vous l'entreprise générale de la location des chaises dans votre église.

LE JEUNE PRÊTRE, à part.

Mon église! Puisse-t-elle dire vrai!

MADAME CAILLET.

Vous sentez que je ne pourrai pas exercer par moi-même, puisque j'ai l'honneur de remplir ces fonctions dans la cathédrale; mais j'ai ma nièce... et si c'était un effet de votre bonté, elle pourrait exercer sous mon inspection.

LE JEUNE PRÊTRE.

Nous verrons, madame Caillet, nous verrons; nous parlerons de cela une autre fois.

MADAME CAILLET.

Ce n'est pas parce que c'est la fille de ma sœur, mais c'est un vrai trésor que je vous offre; vous l'avez peut-être remarquée... d'abord, tout le monde la remarque; et puis, ça n'est pas nouveau dans les chaises... Voilà deux mois qu'elle m'aide ici, pour s'apprendre. Et une intelligence! Mais tenez, voilà monsieur le bedeau, qui la connaît de reste, et qui pourra vous donner tous les renseignements subséquents.

SCÈNE II.

LE JEUNE PRÊTRE, MADAME CAILLET, LE BEDEAU.

LE BEDEAU.

Ah! monsieur l'abbé, il est bien heureux que vous soyez encore ici... Voilà quelqu'un qui revient pour un mariage.

LE JEUNE PRÊTRE.

Un mariage! impossible maintenant; qu'on repasse demain.

LE BEDEAU.

Ah! monsieur l'abbé, vous ne renverrez pas, c'est un monsieur qui descend d'un équipage superbe. Et tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE FUTUR.

LE FUTUR.

Je me présente un peu tard, monsieur l'abbé, mais une circonstance imprévue, le départ obligé de mon futur beau-père, me force de fixer à demain la cérémonie qui ne devait avoir lieu que dans quelques jours, et je viens convenir avec vous de l'heure et des petits arrangements.

LE JEUNE PRÊTRE.

Vous êtes le futur, monsieur?

LE FUTUR.

Oui, monsieur.

LE JEUNE PRÊTRE.

Et les bans sont publiés?

LE FUTUR.

Entre Eugène Dérane et mademoiselle Adélaïde Gomard.

LE JEUNE PRÊTRE, regardant le registre.

Ah! oui. Et monsieur a son billet de confession?

LE FUTUR.

D'abord, nous avons l'intention de faire très-bien les choses... La famille de ma femme tient au haut commerce... des négociants honorables. Et nous voulons...

LE JEUNE PRÊTRE.

Une grand'messe à midi, au chœur?

LE FUTUR.

Justement, monsieur.

LE JEUNE PRÊTRE.

Mais vous ne m'avez pas dit si vous aviez...

LE FUTUR.

Nous avons, je vous le répète, monsieur l'abbé, l'intention de faire les choses parfaitement.

LE JEUNE PRÊTRE.

Alors, monsieur, vous voulez la présence du curé, tous les cierges allumés?

LE FUTUR.

C'est cela même.

LE JEUNE PRÊTRE.

Vous connaissez le tarif?

LE FUTUR.

Oui, monsieur.

LE JEUNE PRÊTRE.

C'est fort bien. (Avec douceur.) Mais le billet de confession est indispensable... Et ce serait bien peu de chose, une conversation d'un moment, à deux pas... (Il fait un mouvement pour se lever.)

LE FUTUR.

Ah! j'oubliais, monsieur, nous vous chargeons de l'offrande; cent écus en or; autant à monsieur le curé, pour les pauvres.

LE JEUNE PRÊTRE.

Quant au billet...

LE FUTUR.

Si vous voulez bien me donner le mémoire additionné, je paye comptant.

LE JEUNE PRÊTRE.

C'est tout prêt, je n'ai qu'à ajouter le total. (Il se met à écrire, l'autre tire sa bourse, et étale les pièces sur la table.) Et quant à ce que je vous ai dit : le billet... comme on ne peut pas s'en passer... le voilà.

LE FUTUR.

Monsieur, vous êtes bien bon; je suis bien reconnaissant. Ainsi, demain, à midi.

LE JEUNE PRÊTRE.

Ah! monsieur, tout sera prêt. (Il le reconduit.)

LE FUTUR.

Monsieur l'abbé.

LE JEUNE PRÊTRE, le reconduisant toujours.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.

LE FUTUR.

Ne vous dérangez pas. (Prêt à sortir, à part.) O Molière, tu avais bien raison : Il est avec le ciel... (Il sort. Le bedeau et madame Caillet le reconduisent avec beaucoup de politesse.)

LE JEUNE PRÊTRE, à lui-même.

Maintenant, il s'agit de me hâter. Les ordres de monseigneur sont positifs : attendez-moi dans la sacristie et éloignez tout le monde, m'a-t-il dit: l'heure s'avance, s'il allait arriver... (Le bedeau et madame Caillet rentrent.)

LE BEDEAU.

Il m'a donné ma foi cent sous pour ma peine.

MADAME CAILLET.

Et il ne marchande pas pour les chaises. Voilà comme j'aime les paroissiens!

LE JEUNE PRÊTRE.

C'est bien, c'est bien; mais votre présence ne m'est plus nécessaire, vous pouvez vous retirer... J'ai besoin d'être seul.

LE BEDEAU.

Ça suffit, monsieur l'abbé; mais à quelle heure faut-il revenir pour fermer l'église?

LE JEUNE PRÊTRE.

C'est inutile, je m'en charge, soyez tranquille.

MADAME CAILLET.

Monsieur l'abbé aura-t-il la bonté de se rappeler?...

LE JEUNE PRÊTRE.

Oui, oui, plus tard vous m'en reparlerez.

MADAME CAILLET.

Votre servante, monsieur l'abbé, je serais désolée de vous déranger. (Au bedeau.) Attendez-moi donc, Trumeau. (Bas.) C'est toujours bien singulier qu'il reste comme ça si tard.

SCÈNE IV.

LE JEUNE PRÊTRE, seul.

Maintenant, monseigneur peut venir quand il voudra, ses ordres sont exécutés, me voilà seul; il a songé à moi; cette préférence est de bon augure pour mon avenir .. Quel peut être le projet de monseigneur? que veut-il faire ici le soir? Il n'a pas coutume de quitter ainsi des appartements si chauds et si commodes pour venir, comme un simple prêtre, prendre le froid et s'enrhumer dans une sacristie... Il faut qu'un intérêt bien puissant... Ah! l'on ouvre, c'est lui, et je vais savoir... Il est seul.

SCÈNE V.

LE JEUNE PRÊTRE, L'ARCHEVÊQUE.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous vous êtes conformé à mes intentions monsieur l'abbé.

LE JEUNE PRÊTRE.

Oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

On n'est pas venu me demander?

LE JEUNE PRÊTRE.

Non, monseigneur. (A part.) Ah! il attend quelqu'un.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

A merveille, je craignais d'être en retard. (Haut.)

M. l'abbé, vous pouvez vous retirer... je désire que personne ne sache que je suis venu ici ce soir, vous m'entendez... Quand on veut mériter la protection de ses supérieurs, n'oubliez pas qu'on doit avant tout savoir se taire.

LE JEUNE PRÊTRE.

Je ne l'oublierai pas, monseigneur... (On entend un bruit de clef à la porte de côté.) Mais j'entends, je crois, à cette porte...

L'ARCHEVÊQUE.

Vite, éloignez-vous. (L'abbé sort et Louise entre.) C'est elle!

SCÈNE VI.

L'ARCHEVÊQUE, LOUISE.

L'ARCHEVÊQUE, revenant à Louise après avoir fermé toutes les portes.

Personne ne vous a vue?

LOUISE.

Personne, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Approchez, ma fille... ne tremblez pas... que le mystère qui vous entoure ne jette point l'effroi dans votre âme : recueillez vos esprits, élevez toutes vos pensées vers celui qui s'est offert pour racheter les péchés des hommes, et peut-être vous recevra-t-il aujourd'hui même dans sa miséricorde.

LOUISE, avec exaltation.

Oh! vous qui n'avez pas dédaigné d'ouvrir à une pauvre fille les trésors de notre religion! parlez, que faut-il donc faire pour obtenir grâce devant le Seigneur, et pour mériter l'absolution que vous avez promise à mon repentir?...

L'ARCHEVÊQUE.

Il faut, ma fille, il faut que ce repentir soit sincère.

LOUISE.

Je prends Dieu à témoin que je n'ai pas cessé un seul jour de pleurer sur mes fautes, et de lui en demander pardon à genoux; je n'ai pas cessé d'invoquer sa clémence par les veilles, les privations, les jeûnes les plus austères, et j'attendrais encore avec résignation, sans l'impatience de l'homme qui me presse de satisfaire aux convenances du monde et à son affection, en nous unissant au pied des autels.

L'ARCHEVÊQUE.

Et voilà, ma fille, ce qui retarde l'instant du pardon. Vos vœux n'étaient pas tout à fait dégagés des choses terrestres et de cet intérêt personnel qui atténue le prix des plus grands sacrifices. Le Dieu que nous servons est un Dieu bon et juste; mais, aussi, c'est un Dieu jaloux de sa puissance et qui veut qu'on soit tout à lui; qu'on fasse tout en vue de lui plaire; or, ma fille, descendez dans votre conscience, était-ce uniquement pour paraître sans tache devant le Seigneur, que vous consumiez vo jours et vos nuits dans la pénitence? La crainte des médisances du monde, l'espérance secrète d'être plus tôt unie à l'homme que vous aimez, ne dirigeaient-elles pas, à votre insu, toute votre conduite et toutes vos actions?

LOUISE.

Oh! mon père, j'aime Georges de toute mon âme; ses bonnes qualités m'ont fait souhaiter de passer avec lui ma vie; mais si, malgré mes désirs, Dieu se trouvait offensé de ce mariage, dussé-je en mourir, je n'hésiterais point à le rompre...

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu n'exige pas le sacrifice de vos espérances, de votre vie. Il sait mesurer ses desseins à la faiblesse humaine; il ne vous demande qu'une preuve de votre obéissance pour vous accorder, à l'instant même, et les dispenses et l'absolution que vous attendez depuis si longtemps.

LOUISE.

Tout ce que peut une faible femme, Louise est prête à l'accomplir.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est une personne toute pieuse, toute dévouée qu'il me faut... elle doit avoir la foi... cette foi qui nous jette les yeux fermés à travers les périls... qui nous fait mépriser l'opinion des hommes quand c'est Dieu qui ordonne et qui persuade.

LOUISE, avec enthousiasme.

Ah! monseigneur, pour vous, que je regarde comme son image sur la terre, oui, je sens là que je suis capable de tout entreprendre, heureuse que vos regards aient daigné tomber sur moi! heureuse que vous m'ayez jugée digne d'une si éclatante marque de confiance... (Avec conviction.) La mort, je la supporterais sans effroi pour reconnaître tant de bonté.

L'ARCHEVÊQUE.

Et si Dieu voulait que, surprise, arrêtée, au moment d'atteindre le but proposé à vos efforts, vous vous trouviez environnée tout à coup de la haine et des cris d'un monde pervers... (L'examinant.) Si un danger pressant vous menaçait, si la mort était prête à vous frapper, vous garderiez à Dieu et à ses ministres un secret inviolable!

LOUISE.

Trahir mon Dieu, ses ministres... Ah! jamais, jamais... (Élevant la main.) Quoi qu'ils demandent, quoi que je fasse, nul profane ne l'apprendra. Je le jure par le Christ lui-même et sur son saint Évangile.

L'ARCHEVÊQUE.

Louise, écoutez-donc; des impies, liés en ce moment par des associations coupables, ne rêvent que le bouleversement des empires, la chute des trônes, la ruine de la religion et la mort de ses ministres.

LOUISE.

Quelle horreur!

L'ARCHEVÊQUE.

A la tête de ces hommes capables de tous les crimes, se trouve, dans notre département, le

cultivateur Dumont. Chaque jour, il répand l'or et les calomnies pour enlever un soutien à notre cause sacrée; et demain, au lever du soleil, Dumont, colportant ses listes et ses proclamations séditieuses, va peut-être décider le renversement de l'État, la destruction de nos églises, et notre massacre sur leurs débris. (Louise demeure stupéfaite; il lui prend la main.) L'entremise d'un être faible, la vôtre, avec l'aide du Seigneur, peut tout sauver.

LOUISE.

Tout sauver!

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vous dirai point, en vous armant d'un poignard : *nouvelle Judith*, frappe le sein de l'impie. La vengeance peut-être bien naturelle que nous pourrions exercer contre celui qui veut notre ruine, Dieu nous la défend. Nous voulons seulement retenir le coupable, l'épouvanter par la perte de ses biens, qu'il n'emploie qu'à soudoyer de criminelles trames.

LOUISE, étonnée.

Et comment puis-je vous servir!

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu pourrait, par le feu du ciel, détruire les trésors de l'impie; mais pour les réduire en cendres, il veut la main des hommes, la main d'un être qui l'aime, qui le comprenne... Louise, c'est la vôtre qu'il a choisie.

LOUISE, anéantie.

La mienne!... Le feu!... Moi!

L'ARCHEVÊQUE.

Eh! quoi, ce courage si ferme tout à l'heure, faiblit au premier mot!

LOUISE, de même.

J'ai donc bien compris... C'est l'incendie que vous me demandez!

L'ARCHEVÊQUE.

Tout ce que peut une faible femme, disait-elle à ce Dieu, tout à l'heure, Louise est prête à l'accomplir. Dieu prononce, et son courage tombe, et sa foi s'éteint!

LOUISE.

Dans mon âme, il n'y a plus que de l'épouvante.

L'ARCHEVÊQUE, d'un ton inspiré.

Celui qui tremble à ma voix ne peut me servir, a dit le Seigneur... Femme, retire-toi... Le glaive de l'ange exterminateur est trop pesant pour ton bras; retire-toi d'entre les élus du Seigneur... Tu n'as pas de services pour lui; il n'a pas d'absolution pour toi.

LOUISE.

Mais le feu!

L'ARCHEVÊQUE.

L'absolution!

LOUISE, en désordre.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! Mais un crime... c'est un crime qu'il faut commettre.

L'ARCHEVÊQUE.

Un crime!... La volonté du ciel pourrait-elle être un crime!

LOUISE, vivement.

Non, non, c'est vrai... mais le trouble où je suis... Oh! je ne doute pas... tout ce que vous me dites, je le crois... Organe de Dieu sur la terre, quand vous commandez, c'est Dieu; en vous obéissant, c'est à Dieu que j'obéirai... Ah! parlez, parlez, monseigneur... je suis prête à tout : que faut-il faire? (Elle tombe à genoux.)

L'ARCHEVÊQUE.

Vous irez à la ferme.

LOUISE, abattue.

A la ferme!

L'ARCHEVÊQUE.

Cette nuit même...

LOUISE.

Cette nuit.

L'ARCHEVÊQUE.

Et silence éternel sur tout, et pour tous.

LOUISE.

Silence éternel.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous l'avez juré sur l'Évangile à Dieu, qui vous écoute.

LOUISE.

Je le jure à Dieu, qui m'écoute.

L'ARCHEVÊQUE.

Allez, allez, ma fille; demain les dispenses seront prêtes... et tous vos péchés vous seront remis... Allez, Dieu vous regarde.

QUATRIÈME TABLEAU.

(Tous les meubles simples, mais propres, couverts de différents objets de ménage ou de toilette. Les tiroirs d'une commode ouverte laissent voir des rubans et des barèges qu'on range; une pile de linge neuf est sur un tabouret; une robe blanche et son dessous de taffetas sont jetés sur le dos d'une chaise; un voile et une couronne de fleurs d'oranger sont suspendus au clou enfoncé dans le mur, au-dessus de la commode, pour soutenir une petite image de la Vierge.)

SCÈNE I.

MADAME BEAUDIN, seule, achevant de plier du linge sur une chaise.

Le trousseau est tout prêt... La couturière vient d'apporter la robe de noce. (Refermant la commode.) Tous les petits présents que ce bon Georges a faits hier sont dans les tiroirs. Enfin, j'ai eu le temps de mettre chaque chose à sa place, Dieu merci! car depuis quinze jours, avec les allées, les venues et tous les préparatifs de mariage, la maison était sens dessus dessous. (En parlant, elle établit une espèce d'ordre.)

SCÈNE II.

MADAME BEAUDIN, GEORGES.

MADAME BEAUDIN, à Georges qui entre.
Comment, vous voilà seul? Et Louise?

GEORGES.
Est-ce qu'elle n'est point ici?

MADAME BEAUDIN.
Quand je vous ai dit ce matin où elle était, je pensais bien que vous lui offririez votre bras pour revenir le soir.

GEORGES.
Et vous aviez raison de le penser, c'est ce que j'ai fait, et dès sept heures j'étais à la porte; à huit, las d'attendre, je l'ai fait demander par le concierge; puis j'ai voulu monter moi-même, et certain de ne l'avoir pas vue sortir, quoiqu'on m'eût fait répondre qu'elle n'y était pas, j'aurais été la demander, je crois, à l'archevêque lui-même... Mais, enfin, j'ai réfléchi que peut-être elle était passée sans que je l'eusse vue... Et maintenant... je pense que... je ne sais plus ce que je pense.

MADAME BEAUDIN.
Allons, Georges, allons, mon ami, il ne faut pas se fâcher comme cela... Elle va revenir...

GEORGES.
Non, voyez-vous, madame Beaudin, je vous respecte comme un fils, j'aime votre fille de tout mon cœur, et je veux bien prendre à témoin le ciel que l'épouser était le plus cher de mes désirs; mais enfin, pouvez-vous m'dire où elle est? Revient-elle? Voyons! voilà déjà une heure que... J'gagerais qu'elle n'était pas descendue de l'archevêché.

MADAME BEAUDIN.
Elle aura fait peut-être quelque course... C'est vrai que je ne comprends pas... il est déjà tard...

GEORGES.
Si tard, madame Beaudin, qu'il faut trancher le mot : j'en ai assez de l'attendre. J'avais promesse de Louise que nous reviendrions ensemble, que nous nous marierions demain... Eh ben! voyez-vous, le retour, le mariage, c'est fini, j'en suis fâché;... mais c'est comme ça, je suis violent... je ne sais pas tout ce dont je serais capable, une fois la tête montée... Et puisque, dès avant l'mariage, Louise n'a pas plus d'égards... après... ça pourrait être pire... il vaut mieux ne pas se préparer des regrets... (A Madame Beaudin qui regarde à la fenêtre.) Oh! elle ne viendra pas, allez, r'gardez tant que vous voudrez... et voilà bientôt neuf heures! (Il lui prend la main.) Adieu, madame Beaudin, j' m'en vais désolé, désespéré!...

MADAME BEAUDIN.
Mon ami, mon cher enfant, une minute!...

GEORGES.
J' m'en vas le cœur saignant... mais j' m'en vas... (Elle veut le retenir.) Non, c'est décidé... (La porte s'ouvre; Louise, pâle comme une morte, paraît et reste immobile sur le seuil.)

SCÈNE III.

GEORGES, MADAME BEAUDIN, LOUISE.

MADAME BEAUDIN, se précipitant vers elle.
Ah! la voilà!

GEORGES.
A l'heure qu'il est... Entrez... entrez... mademoiselle, ne craignez rien; je ne vous ferai pas de reproches... Entrez donc... je ne vous demanderai même pas d'où vous venez...

MADAME BEAUDIN, l'amenant.
Ah! mon Dieu! comme elle est pâle!..... Louise!...

LOUISE, étonnée et d'une voix faible.
Ma mère!...

MADAME BEAUDIN.
Eh! bien, voyons, qu'est-ce que tu as?...

LOUISE.
Moi... rien... (A part.) Et cette nuit... il faut...

GEORGES.
Comme elle a l'air chagrin... Ah! je n'y tiens plus, elle me fait trop d' peine... si c'était moi, par mes paroles brutales... (Il s'approche d'elle.) Louise, dites-moi, est-ce que vous avez entendu?... (Louise reste absorbée dans ses réflexions.) (Plus près.) Louise, vous m'en voulez?...

LOUISE.
Moi!... non, non. (A part.) Ah! que je souffre! (Tout en parlant, ils l'ont menée à un siége; elle s'y laisse tomber comme affaissée.)

MADAME BEAUDIN.
Il t'est donc arrivé quelque chose? d'où viens-tu?...

GEORGES.
Où as-tu été, en sortant de l'archevêché?

MADAME BEAUDIN.
Tu t'es donc trouvée mal?...

GEORGES.
J' suis sûr à présent qu'il t'aura refusé encore l'absolution, les dispenses... et que c'est ça qui te tracasse... Eh! bien,... ma Louise!...

LOUISE.
Il ne m'a rien refusé...

MADAME BEAUDIN.
Ah!

GEORGES.
Nous nous marierons demain!...

LOUISE, très-péniblement.
Oui, nous... nous... marions... demain!...

GEORGES, criant de toutes ses forces.
Nous nous marions... ah! ben, vive l'archevêque!...

LOUISE, fait un mouvement involontaire et se lève.

MADAME BEAUDIN.
Prenez donc garde, Georges... la voilà encore toute saisie... ça lui fait mal d'entendre crier comme cela...

LOUISE, encore la main sur la poitrine.
Oui... laissez-moi... laissez-moi... un moment...

(A part.) Je n'en peux plus... (Elle retombe la tête dans ses deux mains.)

MADAME BEAUDIN, à Georges.

C'est votre faute aussi... elle sait comme vous êtes violent!... elle a eu peur... et... si vous n'y prenez garde...

LOUISE, s'efforçant de sourire.

Ne le grondez pas... non... Oh! non... ce n'est pas sa faute.

GEORGES.

Ma bonne Louise... v'là une fière leçon, va... tu me trouveras toujours désormais doux comme un enfant... la bonté, elle est si facile, lorsqu'on est heureux!... oui, je le suis tout à fait... il n'y a plus que de la joie dans mon cœur...

LOUISE, à part.

Et dans le mien!...

GEORGES.

Tu as donc enfin les dispenses?...

LOUISE.

Elles sont toutes prêtes à l'archevêché; demain, nous les aurons à la cérémonie...

GEORGES.

Alors... je pourrai ce soir, chez Thomas, prévenir tous nos amis que c'est décidé?...

LOUISE.

Oui...

GEORGES, aux deux femmes.

Vous n'y viendrez pas?...

MADAME BEAUDIN.

Dans l'état où elle est... certainement, je ne veux pas qu'elle sorte; et moi, je n'irai pas m'amuser pendant qu'elle resterait là toute seule...

GEORGES.

Après ça, moi-même... si vous voulez... je reste toute la soirée...

LOUISE, vivement.

Non... non...

MADAME BEAUDIN.

Pourquoi ça?

LOUISE, de même.

Non, ma mère.

GEORGES.

Si je peux vous être utile... j'pourrai passer la nuit même... là... sur une chaise...

LOUISE.

Je ne veux pas...

GEORGES.

Ça fait que je serai tout porté pour demain!...

LOUISE.

Non, Georges, vous vous en irez... je l'exige... vous... (Prenant un ton plus doux.) Tu t'en iras, Georges, promets-le moi...

GEORGES.

A la bonne heure... ton je ne veux pas m'avait glacé...

LOUISE, se remettant un peu.

Il faut me pardonner ce soir... mon Georges... et surtout ne pas faire trop attention à mon humeur... je suis heureuse... aussi... oui... bien heureuse d'être ta femme;... mais... j'ai besoin d'être tranquille et seule...

MADAME BEAUDIN, riant.

Tu peux lui passer cette volonté... ce sera la dernière... Allons, mes enfants, demain vous serez heureux. Embrassez votre mère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ, entrant.

C'est moi, c'est moi; ne vous dérangez donc pas. Je joins mes bénédictions à celles d'une bonne mère, ça n'y gâtera rien. Bonsoir, madame Beaudin. (Il presse la main de Georges.) (A Louise.) Bonsoir, ma fille; nous en sommes à nos préparatifs; c'est demain le grand jour, à ce que m'a dit votre mère; allons, tant mieux, j'en suis bien aise.

GEORGES.

Moi aussi, par exemple!

LE CURÉ.

Ah! toi, ça ne fait pas question.

MADAME BEAUDIN.

Ni pour vous non plus, monsieur le curé, vous êtes si bon!

LE CURÉ.

Eh bien! Louise, qu'avez-vous donc? nous ne causons pas aujourd'hui, on dirait que je vous gêne.

LOUISE.

Ah! monsieur le curé...

LE CURÉ.

Allons, venez ici que je vous parle. (Louise s'approche.) Eh! là, comme la voilà tremblante!... ordinairement mon vieux visage ne vous fait pas si peur; après tout, c'est celui d'un ami... que vous abandonnez bien un peu depuis quelque temps; mais je ne vous en veux pas, allez... Vous me reviendrez... Eh bien! vous tremblez toujours... Je gage que je sais pourquoi... On m'a mis au fait; votre bonne femme de mère n'est-elle pas venue me faire des excuses de ce que vous ne visitiez plus aussi souvent mon église! vous vous imaginez peut-être aussi que vous m'en devez...

LOUISE, embarrassée.

Certainement, monsieur le curé...

LE CURÉ.

Eh! non, mon enfant; et c'est pour vous le prouver que je suis venu...

LOUISE.

Oh! je ne mérite pas...

LE CURÉ.

Parce que vous préférez une belle cathédrale à la pauvre église de votre village, et les riches chasubles brodées d'or et de soie à la soutane usée de votre vieux curé? Eh! mon Dieu, il est si difficile de ne pas se laisser prendre par les yeux! ça ne m'empêchera pas de célébrer demain la

cérémonie de votre mariage, avec la joie la plus vive.

LOUISE.

Ah! monsieur le curé, croyez...

LE CURÉ, l'interrompant.

Mais une fois dans votre ménage, songez bien que c'est à votre mari que vous vous devrez avant tout; et que si vous le sacrifiiez à quoi que ce soit au monde, il aurait le droit de se plaindre.

GEORGES.

Entends-tu, Louise?

LOUISE.

Comment, mon père, même à la religion?

LE CURÉ.

Oui, ma fille; écoutez donc, on néglige son vieux curé, il n'y a pas grand inconvénient à cela, on n'est pas marié avec lui; mais vous le serez avec Georges, vous aurez juré devant Dieu de faire son bonheur, celui des enfants que vous lui donnerez; rien ne peut vous dispenser de ce devoir; et si votre confesseur, pour une faute semblable, vous refusait l'absolution, vous n'aurez qu'à venir me trouver, je vous la donnerai, moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS.

Salut, mère Beaudin, et la compagnie.. Vous n'êtes pas venue, ce matin, voir baptiser l'enfant d'Étienne : il est gentil comme un cœur... Voyons, viendrez-vous au moins ce soir souper avec nous? c'est moi qui régale. (Se retournant et apercevant le curé.) Tiens, justement voilà le baptiseur... (Il va lui donner une poignée de main.) Je n'ai pas voulu me fier à Georges pour l'invitation, parce que lui, voyez-vous, il est amoureux; et pourvu qu'il soit avec son amoureuse... Suffit!...

MADAME BEAUDIN.

Mon Dieu, Thomas, vous êtes bien honnête; mais Louise, en vérité, ne pourrait pas... D'ailleurs, tous les apprêts d'un mariage...

THOMAS.

Vous refusez... Eh bien! vous avez tort... notre curé vous le dira... et je suis sûr qu'il sera des nôtres, lui!

LE CURÉ.

Certainement.

THOMAS.

Voilà qui est parlé... Vous pouvez vous flatter d'être un curé bon vivant. Je n'en ai connu qu'un autre comme vous, l'aumônier de mon régiment, qui dans sa jeunesse avait été dragon.

LE CURÉ, avec bonhomie.

Ah! oui, les dragons! ce sont de bons enfants.

THOMAS.

Aussi, quand j'entends dire parfois : monsieur le curé ne devrait pas se montrer à la danse; monsieur le curé ne devrait pas boire la goutte à toutes les fêtes de ses paroissiens; ça me fait hausser les épaules, voyez-vous, et pour un peu...

LE CURÉ.

Eh! mon Dieu, mon pauvre Thomas, laisse-les dire... leurs discours ne déchirent pas ma soutane. S'ils ne devinent pas les motifs de ma conduite, s'ils se scandalisent, tant pis pour eux; car vous pensez bien, mes bons amis, que ce n'est pas tout à fait le plaisir que je recherche en me trouvant à toutes vos réunions; j'en conviens, votre joie en est une pour mon cœur; mais si ma présence peut y mettre un peu de modération, si par l'amitié que vous avez tous pour moi, elle vous engage à éviter toute espèce d'excès, vous conviendrez qu'elle n'est jamais déplacée, même au milieu de vos dissipations les plus mondaines. Et toi-même, Thomas, conviens que, sans moi, souvent tu aurais pu... devant quelques flacons de bon vin...

THOMAS.

Oh! dam, monsieur le curé, que voulez-vous? il y a tant d'occasions, dans notre état de garde-champêtre... et puis, par humanité, j'aime encore mieux boire avec les délinquants, que les mener en prison... D'ailleurs... quand on a été tambour battant par tout le monde, quand on a vu l'incendie de Moscou...

LE CURÉ, à Georges.

Voilà encore son incendie de Moscou qui revient.

THOMAS.

A propos, c'est-il vrai, ce qu'on dit, qu'ils veulent réduire toute la France en flammes pour nous convertir?

LOUISE, à part, se levant.

Juste ciel!

LE CURÉ.

Quelques méchants ont pu fonder leurs espérances d'ambition sur ces affreuses manœuvres, mais ils ne réussiront pas.

THOMAS.

Écoutez donc, ça ne va pas déjà trop mal!... et la Normandie même trouve que ça va trop bien.

GEORGES.

Et dire qu'il y a des gens capables d'exécuter de semblables ordres!

LOUISE, à part, retombant sur sa chaise.

Oui... moi!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MANON, entrant.

MANON.

Ah! vous voilà, enfin, c'est bien heureux! car on n'sait jamais où vous êtes fourré.

LE CURÉ, à Thomas et à Georges.

Ah! çà, mes enfants, ne dites pas à Manon où nous allons aller tout à l'heure, car elle ferait un beau train... (Ici Louise sort.)

MANON.

Au lieu d'être, à l'heure qu'il est, tranquillement chez vous, à lire votre bréviaire, comme je pense bien que font les autres curés, il faut faire les trois

quarts du village pour vous dénicher ; avec ça, que je m'ennuie toute seule à la maison ; personne à qui parler, si ce n'est à vot'matou.

LE CURÉ.

Là, là, Manon, si tu ne parles pas à la maison, il me semble que tu t'en dédommages ici.

MANON.

C'est c' qui vous trompe, ça ne me dédommage pas du tout.

LE CURÉ.

C'est juste ; le temps perdu ne se retrouve jamais, n'est-ce pas?

MANON.

C'est ça qu' vous n'en perdez pas, vous; et pour des gens encore qui vous en savent bien du gré, à en juger par la façon dont ils me traitent.

LE CURÉ.

Il ne s'agit pas de mes paroissiens, je viens de la ville.

MANON.

De la ville ! et pourquoi faire?

LE CURÉ.

On m'avait appelé pour un enterrement.

MANON.

Eh bien ! c'est joli d'aller comme ça enlever les pratiques de vos confrères...

LE CURÉ.

Ils avaient tous refusé...

MANON.

Tous refusé ! de mieux en mieux ! C'est qu'apparemment ils avaient leurs raisons, et vous n'aviez rien à y voir. Voilà-t-il pas de belles affaires que vous vous mettez sur les bras ! Vous n'êtes pas déjà si bien noté à l'archevêché; vous verrez qu'il finira par vous arriver malheur; mais j'y mettrai bon ordre. Vous ne sortirez plus sans m'avoir dit ce que vous allez faire, et, en attendant, vous allez me suivre.

LE CURÉ.

Tu me permettras bien de dire d'abord bonsoir à Pérot, le tabletier ; j'ai promis d'aller aujourd'hui, avant de rentrer, demander de ses nouvelles.

MANON.

Il va mieux que vous, car il mange son souper, et le votre sera froid.

LE CURÉ.

Comment sais-tu cela?...

MANON.

Pardine, je sors de chez lui... J'irais vous demander au diable.

LE CURÉ.

Comment ! Manon, tu crois donc que j'irai en enfer...

MANON.

Non, non, non, vous n'irez pas en enfer... mais vous reviendrez avec moi.

GEORGES, riant.

Eh bien, monsieur le curé, c'est à peu près la même chose.

MANON.

Taisez-vous, mauvaise langue.

LE CURÉ.

Allons, ma bonne, allons, laisse-le donc rire un peu, et va toujours devant; tu prépareras mes pantoufles et mon feu, va, je t'en prie.

MANON.

Priez aussi le brouillard d'être moins froid et de ne pas vous enrhumer ; avec ça qu'il fait noir comme dans un four, et que vous vous casserez le cou. Je ne souffrirai pas ça... Vous allez venir, et tout de suite.

LE CURÉ.

Allons, puisque tu le veux absolument.. Vous voyez, mes enfants...

THOMAS.

Est-elle pie-grièche, cette Manon. (Ici Louise rentre.)

LE CURÉ.

Allons, Georges, tu vas me donner ton bras... Adieu, bonsoir, ma bonne madame Beaudin... Sans rancune, ma chère Louise...

GEORGES.

Je serai à votre porte au point du jour, ma bonne mère...

MADAME BEAUDIN.

Vous me trouverez debout, et Louise aussi... allez...

LE CURÉ.

Bonne nuit; adieu, mes enfants. (Il sort avec Georges, Manon et Thomas.)

SCÈNE VII.

MADAME BEAUDIN, LOUISE.

MADAME BEAUDIN.

Ah çà! ma Louise, il se fait tard, allons nous coucher...

LOUISE.

Oui, ma mère.

MADAME BEAUDIN.

Voyons, je vais t'aider.

LOUISE.

C'est inutile.

MADAME BEAUDIN.

Songe que demain il faut nous lever de bonne heure.

LOUISE.

Oh! je vous rejoindrai bientôt; mais je veux avant faire ma prière.

MADAME BEAUDIN.

Allons, je te laisse, ne me fais pas attendre. Bonsoir, Louise.

LOUISE.

Bonsoir, ma mère. (Elle embrasse madame Beaudin qui sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, seule.

Me voilà seule enfin... Il me semblait qu'ils lisaient tous sur mon visage l'ordre que j'ai reçu...

C'est cette nuit... je l'ai juré... (Elle allume sa lanterne.) Il est déjà bien tard!... Et il faut que j'attende que ma mère soit endormie... Vais-je obéir?... Oui, c'est le ciel qui le veut, il me l'a dit.. Je l'entends encore... et pourtant j'hésite... Je frémis, et ne puis arracher de mon esprit cette horrible idée que je vais commettre un crime... Non, non, c'est impossible... Dieu me l'aurait-il ordonné par son ministre?... Seigneur! si c'est un crime, paralysez ma main déjà si tremblante... que votre voix par un miracle vienne m'arrêter.

MADAME BEAUDIN, en dehors.

Louise!

LOUISE.

C'est la voix de ma mère.

MADAME BEAUDIN, en dehors.

Louise, tu ne viens donc pas.

LOUISE.

Tout à l'heure, ma mère... Mon Dieu, cette voix qui s'est élevée lorsque j'implorais la vôtre, si vous l'inspiriez, envoyez-la frapper encore mon oreille, et je croirai qu'il faut rester... Ah! qu'elle se fasse encore entendre... ou si je vais travailler pour votre gloire, ouvrez-moi la route... livrez cette maison au sommeil... (L'heure sonne au loin.) Déjà! (Allant à la chambre de sa mère.) Elle s'est endormie. (Revenant.) Oh! pourtant que la voix de ma mère me ferait du bien!... Vous le voulez, mon Dieu!... vous m'avez donné la confiance, ne me refusez pas la force... Tout est fini... il faut partir;... l'absolution m'attend. (Elle sort.)

MADAME BEAUDIN, en dehors.

Louise!

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE I.

LOUISE, seule.

(Au lever du rideau, on entend dans le cabaret des chants et des rires. Louise arrive d'un pas précipité, d'un air égaré, s'arrête, puis recommence à marcher. Le bruit du cabaret recommence. Elle disparaît.)

SCÈNE II.

GEORGES, THOMAS, AMIS ET VOISINS; ils sortent tous de chez Thomas.

TOUS.

Partons, partons.

GEORGES.

Eh bien, sont-ils pressés donc! encore un moment, que diable! Thomas ne bâtira pas tous les jours une nouvelle maison pour y pendre la crémaillère; il faut profiter de la circonstance.

THOMAS.

Allons, si le cœur vous en dit, il y a encore quelques bouteilles de bon vin.

TOUS.

Non, non.

GEORGES.

Tiens, Claude qui a peur d'être grondé par sa femme, s'il rentre trop tard.

TOUS.

Ah! ah! ah!

THOMAS.

Toi qui parles, prends garde que ta femme ne te fasse aller à confesse

UN VOISIN.

Ce serait bien plus drôle, par exemple.

GEORGES, gaîment.

Voulez-vous vous taire, mauvaise langue, ma Louise me conduira en paradis.

THOMAS.

Oui, en te faisant passer par le purgatoire; mais vois-tu, mon garçon, je te conseille de ne pas souffrir que les prêtres s'emparent comme ça de l'esprit de ta femme. Ce qu'ils ont fait de cette pauvre France? avec leur grande armée de séminaristes...

GEORGES.

Est-il séditieux, ce Thomas! si monsieur le maire t'entendait.

UN VOISIN.

En attendant, bonsoir.

GEORGES.

Eh! non, vous ne partirez pas.

THOMAS.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce Georges? Ah! je devine; la veille d'un mariage on ne dort pas, et il veut que nous lui tenions compagnie.

GEORGES.

Eh bien, oui, là; et si vous êtes de bons enfants...

TOUS.

Du tout, du tout; adieu, Thomas, adieu, Georges. (Ils s'en vont.)

THOMAS.

Adieu, adieu.

GEORGES.

Eh bien, ils sont gentils. (Se retournant vers Thomas.) Du moins, toi, Thomas, tu me restes.

THOMAS, riant.

Moi? du tout! du tout! Oh! je veux faire honneur à ta noce; je vais prendre un peu de repos, et je te conseille d'en faire autant. Ce n'est pas que je te mette à la porte, tu y es, je t'y laisse. Bonsoir, mon garçon. (Il rentre chez lui.)

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Bonsoir... Sont-ils étonnants d'avoir sommeil comme ça. Eh bien, puisqu'ils ne veulent pas me tenir compagnie, je vais me promener toute la

nuit. Ma foi, ils ont bien fait de s'en aller; je pourrai penser à Louise tout à mon aise. C'est donc demain qu'elle sera ma femme. Il n'y aura plus d'empêchement; elle l'a dit, et ma Louise ne ment jamais; les dévotes ont cela de bon. C'est terrible pourtant qu'elle vous ait de la religion plus qu'il n'en faudrait raisonnablement à toute une paroisse. Mais quand elle sera dans son ménage, près de moi, au milieu de ses enfants... tout ça changera .. Elle dort maintenant, ou peut-être elle pense à moi... Allons, commençons notre promenade... Je vais passer sous ses fenêtres, et puis, dans quelques heures, je viendrai la réveiller.

SCÈNE IV.

GEORGES, LOUISE.

GEORGES.

Mais, que vois-je? une femme seule, à l'heure qu'il est? Quelque intrigue d'amour, je parie;... allons, je vais savoir... Cela m'aidera à passer le temps. (Louise entre en scène rapidement, Georges va droit à elle, et l'arrête.)

LOUISE.

Georges!

GEORGES.

Louise!

LOUISE.

Où me cacher?

GEORGES, dans le plus grand étonnement.

Tiens, c'est toi... d'où viens-tu?

LOUISE.

D'où je viens?...

GEORGES.

Oui : je t'ai laissée avec ta mère; vous alliez vous coucher... et tu m'as renvoyé avec une obstination... Tu avais donc des motifs?

LOUISE, regardant toujours du côté par où elle est entrée.

Moi! oh! non.

GEORGES.

Enfin, pourquoi es-tu sortie seule à cette heure? je veux le savoir à l'instant... (Louise fait un mouvement pour s'éloigner, Georges la retient avec force.) Tu ne t'en iras pas!

LOUISE.

Oh! Georges, je t'en prie, laisse-moi, laisse-moi!

GEORGES.

Je veux savoir la vérité... ou dès demain je te fais connaître à ta mère... à tout le monde, et je ne te revois jamais... Voilà donc pourquoi tu me traînais de délai en délai; pourquoi tu me mettais sans cesse ta religion en avant... Je la connais à présent ta religion... c'est celle des hypocrites.

LOUISE.

Plus bas!... on pourrait venir... si l'on me voyait!...

GEORGES.

Eh bien, si l'on te voyait?...

LOUISE, écoutant.

J'entends du bruit : oh! viens, je t'en prie, ne restons pas ici plus longtemps... j'ai peur.

GEORGES.

Peur! et pourquoi?... comme ta main tremble! (Une teinte rougeâtre commence à éclairer les maisons d'alentour. Louise fait quelques pas en entraînant Georges.)

LOUISE, hors d'elle.

Allons-nous-en!... allons-nous-en! (Ici les cris au feu se font entendre.)

GEORGES, stupéfait.

On crie au feu!

LOUISE, anéantie.

Déjà!

GEORGES.

Comment déjà! tu savais donc?...

THOMAS, à sa fenêtre.

Le feu! Il est à la ferme de M. Dumont!

LOUISE.

Viens... viens... ou je suis perdue!

THOMAS.

C'est la voix de Louise.

GEORGES.

Malheureuse! serait-il possible!

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Ne dis rien! ne dis rien!

GEORGES.

Voilà donc les conseils de ton archevêque...

LOUISE.

Sauve-moi! sauve-moi!

THOMAS.

Qui aurait jamais pu croire... (Georges va entraîner Louise; en ce moment les cris redoublent, les paysans arrivent en foule.)

GEORGES, à Louise, la retenant.

Arrête! il n'est plus temps... (Il la ramène vivement sur le devant de la scène, et la cache derrière un buisson. Mouvement, tumulte, le tocsin sonne, on entend les tambours qui appellent les villages voisins.)

LE CURÉ, à la tête d'une troupe de travailleurs.

Par ici! mes enfants, par ici! (Le bruit redouble ainsi que le feu. Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la chambre du curé de Mauclerc.

SCÈNE I.

MANON, puis THOMAS, PAYSANS ET PAYSANNES.

MANON, seule d'abord, tire un guéridon, le couvre d'une serviette et met un petit couvert. Des paysans arrivent.

MANON.

Qu'est-c'que c'est encore?

THOMAS.

Allons, Manon, ne grondez pas, nous venons savoir des nouvelles de monsieur le curé.

MANON.

Il se tuera vot'monsieur l'curé.

THOMAS.

Est-c'qu'il lui est arrivé quelque accident depuis son retour de l'incendie?

MANON.

Par exemple! il ne manquerait plus que ça; vous n'trouvez p't'être pas que c'est assez pour lui d'être revenu mouillé, harassé, fait comme un diable...

THOMAS.

Nous savons ça mieux que vous, puisque nous y étions; mais nous venons savoir s'il a bien r'posé...

MANON.

Lui... r'posé... Ah! ben oui... j'ai eu beau lui dire : mais changez donc, vous attraperez un gros rhume, une fluxion de poitrine, une pleurésie... Ah! ta, ta, c'était tout comme si je chantais *De Profundis* à *Magnificat*... Il est têtu comme un saint de bois, quoi!...

THOMAS.

Qu'est-c'qu'il a donc fait, depuis ce temps-là?

MANON.

C'qu'il a fait? D'abord, il n'a pas trouvé qu'Étienne, blessé dans l'incendie, était bien dans la petite salle du bas, où vous l'aviez amené; il a voulu le placer dans sa chambre, dans son propre lit; ensuite, il a fallu panser sa blessure... car il s'mêle de tout, d'abord, de médecine, comme d'aut'chose; c'est un homme universel... Après ça, il a bien voulu nous faire la grâce de songer un peu à lui... J'mets l'couvert pour qu'il déjeune, après qu'il aura été r'voir son malade...

THOMAS.

Brave homme! Eh! le voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CURÉ.

MANON.

Surtout, ne le tenez pas trop longtemps, que son café ne refroidisse pas...

LE CURÉ.

Ah! ah! bonjour, mes enfants, bonjour; vous venez demander comment je me porte, j'en suis sûr : ça va bien, très-bien. (*A une paysanne.*) Eh! voilà Geneviève! Eh bien! ta maîtresse?...

GENEVIÈVE.

Dame! monsieur le curé, elle s'en va tout doucement : et voilà le sac de mille francs en question, dont elle vous a parlé. C'est le plus clair de son bien. Elle veut absolument, malgré vos refus, qu'ça vous serve à remplacer vot'dessus d'autel et vos ornements, qui s'en vont en pièces. C't'église est si pauvre! Elle dit qu'ça lui fend l'cœur de voir les riches vivre dans l'abondance de tout, tandis que le bon Dieu manque des choses de première nécessité.

LE CURÉ.

Eh! là, je lui ai demandé hier si c'est qu'elle n'a pas de neveux.

GENEVIÈVE.

Si fait, monsieur le curé, mais ce sont des révolutionnaires, qui ne vont aux offices ni les fêtes ni les dimanches; elle veut qu'ils n'aient rien que ce qu'elle ne pourra pas leur ôter.

LE CURÉ.

A l'heure de mourir, il faut pardonner si elle veut que Dieu lui pardonne...

GENEVIÈVE.

Eh! Jésus, mon Dieu, elle ne leur veut pas de mal, elle leur pardonne de bien bon cœur le tort qu'ils se font; mais elle veut que vous preniez le sac et que vous disiez seulement par-ci par-là une petite messe pour eux.

LE CURÉ.

Oh! la vieille folle! comme si l'église n'était pas toujours assez bien comme elle est; et comme si elle n'irait pas mieux en paradis en donnant à ses neveux de quoi avoir deux journaux de terre. (*Prenant le sac.*) Allons, laisse-moi ça, et dis-lui qu'elle aura une grand'messe tous les ans, et que ce ne sera pas aux dépens de ces malheureux. (*Geneviève sort. A Manon.*) Où sont Jérôme et Philippe, ses deux héritiers?

MANON, *aux deux paysans.*

Eh ben, avancez donc; avez-vous pas peur qu'on vous mange?

LE CURÉ.

Tenez, mes enfants, voilà toujours ce que votre tante vous envoie, en attendant mieux.

MANON.

Oui, et si not'archevêque apprend ça, vous arrangerez bien vos affaires.

LE CURÉ, aux paysans qui hésitent.

Laissez-la dire, et prenez toujours, je me charge du reste.

TOUS.

Vive notre bon, notre digne pasteur...

LE CURÉ, se mettant au milieu d'eux.

Pasteur... pasteur... ce n'est pas ça... ce n'est pas ça...

MANON.

Allons, encore! et vot'déjeûner...

LE CURÉ.

Tout à l'heure, Manon, tout à l'heure. (Aux paroissiens.) On nous compare toujours à des bergers, cela est faux, mes enfants. Je ne suis pas le berger, je suis le chien... Que fait un berger? il mène les brebis paître, pour un jour les mener tondre. Il examine les plus belles; il en sait le prix : celles qui sont maladives, il les aime moins que les autres, et s'en débarrasse. Mais le chien! il les garde toutes, grasses ou chétives, il n'y regarde guère. Qu'un loup vienne, il n'ira pas défendre celle qui porte la plus belle laine, mais celle qui est le plus en danger de périr. C'est là le curé, mes enfants; mais il se fait lourd et vieux, il faut le ménager et ne pas vous écarter, afin qu'il vous ramène...

MANON.

Eh bien, est-ce fini? voyons... vous croyez donc être en chaire pour leur faire un sermon à jeun.

LE CURÉ.

Eh! là, sers-moi, voyons... je vais manger...

THOMAS.

Eh ben, tenez, monsieur le curé, nous vous saluons bien, et bon appétit. (Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

MANON, LE CURÉ.

MANON, au curé.

Enfin, vous voilà libre.

LE CURÉ, tout en déjeunant.

A-t-on apporté le *Constitutionnel?*

MANON.

Comme si j'oubliais jamais ça; est-c' que je n' sais pas bien qu'il n'y a pas de bonne digestion pour vous, sans vot' journal. (On frappe.) Allons, encore quelqu'un, ils n' vous laisseront pas manger tranquille. Ma foi, tant pis, j' vas dire que vous n'y êtes pas.

LE CURÉ.

Pourquoi, si c'est quelque chose de pressé? (Manon va ouvrir.)

SCÈNE IV.

MANON, LE CURÉ, LE JEUNE PRÊTRE.

MANON.

Ah! c'est un confrère... il prend bien son temps.

LE CURÉ.

Allons, allons, fais entrer, et donne un siége...

LE JEUNE PRÊTRE, entrant.

Oh! mon Dieu, monsieur le curé, je vous dérange.

LE CURÉ, se levant.

Du tout, du tout. Veuillez vous asseoir et me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite.

LE JEUNE PRÊTRE.

Je vous remercie infiniment, si j'avais su... j'aurais pris une autre heure...

LE CURÉ.

Pourquoi donc?... je suis prêt à vous entendre...

LE JEUNE PRÊTRE, sans s'asseoir, et tirant un papier de sa poche.

Monsieur le curé, j'aurais voulu n'être pas forcé de venir moi-même dans une circonstance... mais l'ordre de mes supérieurs...

MANON.

Là, je m'en doutais, quelque bonne réprimande.

LE JEUNE PRÊTRE.

Cette lettre de monseigneur l'archevêque vous instruira...

MANON.

L'archevêque! je l'avais prédit.

LE CURÉ la prend et brise le cachet : après l'avoir lue.

L'ordre de quitter la commune, et de sortir même du diocèse...

MANON, stupéfaite.

Ah! mon doux Jésus, ayez pitié de nous.

LE CURÉ.

Et de remettre les clefs du presbytère aujourd'hui même dans les mains du porteur de la lettre qui vient prendre possession de la cure, par la volonté de monseigneur.

MANON.

Ah! mon maître, quelle indignité! c'est comme à la révolution, voilà la terreur revenue.

LE CURÉ.

Paix, paix, Manon... vous ne devriez pas être là... laissez-nous.

MANON.

Oui, monsieur le curé, oui, je vous laisse; mais...

LE CURÉ.

Point de bruit.

MANON.

Non, monsieur le curé, non, mais... (Elle sort.)

SCÈNE V.

LE CURÉ, LE JEUNE PRÊTRE.

LE CURÉ.

Ainsi, monsieur l'abbé, sans autre forme de procès, on me met à la porte.

LE JEUNE PRÊTRE.

J'éprouve une véritable confusion de la manière...

LE CURÉ.

Oui, la manière est brusque un peu : condamner les gens sans les entendre...

LE JEUNE PRÊTRE.

J'ignorais le contenu de la missive; sorti depuis peu du séminaire, ne connaissant pas les hommes ni l'art de les conduire, je voulais, au contraire, vous prier de m'aider de vos conseils, de rester avec moi quelque temps...

LE CURÉ.

C'est bien mon intention... je resterai... Au moins, monsieur l'abbé, y mettez-vous plus de formes que vos supérieurs; aussi vous n'êtes encore qu'un simple prêtre. Quant à moi, je vous déclare avec franchise que, dans ma conscience, n'ayant point mérité ma destitution, je ne l'accepte point.

LE JEUNE PRÊTRE.

Mais, monsieur le curé, ne craignez-vous pas le scandale?...

LE CURÉ.

Le scandale sera pour ceux qui l'auront causé.

LE JEUNE PRÊTRE.

Mais, monsieur le curé, quand on reçoit un traitement de l'État, il me semble qu'on devrait...

LE CURÉ.

Oui, monsieur, je reçois un traitement, mais ce sont les indigents qui en profitent. Et par ce moyen, il n'y a qu'un pauvre dans ma commune, et ce pauvre, c'est moi... (Mouvement du jeune prêtre.) Oh! soyez tranquille, l'affection de tous ne me laisse manquer de rien... Je ne comprends pas qu'un prêtre soit encore salarié par l'État comme un garçon de bureau... Non, non, il faut qu'il reste à la charge de ses paroissiens, que son bien-être devienne le prix de sa tolérance, de ses bons conseils et de son amour pour son prochain... Je sais bien que de cette manière les mauvais prêtres courraient risque de mourir de faim; mais ceux-là changeraient de conduite ou de profession, et il n'y aurait pas grand dommage. Ma vie est connue, on la jugera. Mes paroissiens attesteront en ma faveur. Depuis quarante ans que je dessers cette paroisse, je ne l'ai jamais quittée qu'une seule fois, au temps où les prêtres ont été forcés de renon er à leurs fonctions... C'était la révolution qui venait, je m'en fus à la ville avec ma bonne Manon. Après ça, on a rouvert les églises. On voulait me donner une meilleure cure, mais moi, je pensais toujours à mes enfants... et puis ils pensent à moi aussi. Ils sont venus me chercher en triomphe! il ne manquait pas de prêtres cependant... Mais ils ont voulu de leur curé, de leur vieux curé qui les a tous baptisés, tous mariés, et qui s'en ira rejoindre, dans le cimetière du presbytère, tous ceux qu'il y a enterrés, à moins qu'on ne l'en arrache par violence!

LE JEUNE PRÊTRE, stupéfait.

Hélas! monsieur, j'ignorais tout à fait...

LE CURÉ.

Vous ignorez pourquoi ils m'en veulent; eh bien! je vais vous le dire, moi : ils m'en veulent d'aimer mieux que mes paysans dansent et s'amusent que d'aller s'enivrer, se battre au cabaret et ramener dans leur ménage la misère et l'abrutissement; ils m'en veulent de prier chaque jour pour l'homme qui a réédifié le culte, et de ce que mes prières se sont peut-être fait jour à travers les anathèmes des prélats sur qui la piété officielle de Napoléon a fait pleuvoir tant de largesses; ils m'en veulent d'avoir engagé les missionnaires, qui sont venus m'offrir leur aide, à porter plutôt leur zèle dans les contrées idolâtres et privées des ministres de la religion. Oui, ces beaux messieurs, enveloppés de soie et de moire, couchés dans la plume, couronnés d'or et de pourpre, m'envient encore ma portion congrue, ma masure démeublée, mon potager étroit, resserré chaque jour par le cimetière qui s'agrandit à ses dépens. Eh bien! toute cette misérable prébende me donne le moyen d'aider, de secourir, de consoler de plus pauvres que moi, et ces jouissances, ce bonheur, ces habitudes-là, je ne les abandonnerai qu'à la violence, je vous le répète... J'ai besoin de l'amour de ces braves gens comme ils ont besoin de ma sollicitude... et si l'arbitraire parvient à m'arracher à tout cela, j'espère que Dieu me fera la grâce de m'envoyer la mort sur le seuil de mon église... Cette opiniâtreté dans un vieillard vous surprend sans doute, mais elle ne peut avoir pour vous rien de pénible ou d'offensant. La nappe est mise, si vous voulez partager mon modeste repas, prenez place et vous irez ensuite porter ma réponse.

LE JEUNE PRÊTRE.

Je vous remercie, monsieur. Je vais rendre compte à monseigneur du peu de succès de ma mission.

LE CURÉ.

Qu'il en soit ainsi! (Il le reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE VI.

LE CURÉ, MANON.

MANON.

Eh bien! mon bon maître, quand je vous l'avais dit, que vous vous feriez des affaires avec ce maudit archevêque! Vous renvoyer de votre cure, vous si bon, si généreux, si aimé!

LE CURÉ.

Allons, allons, Manon, ce n'est pas une chose faite; nous allons voir.

MANON.

Ah! c'est tout vu... allez... Un si brave homme! la brebis du bon Dieu!

LE CURÉ.

Tu vois bien que le malheur a du bon, voilà la

première fois que tu me parles sans gronder...

MANON.

Je crois que si je tenais ce prélat, je lui arracherais les yeux...

LE CURÉ.

La paix... la paix... attendons... et laisse-moi un peu réfléchir et lire mon journal.

MANON.

Eh ben, je vais profiter de cela pour aller à deux pas... (A part.) Prévenir le village de ce qui arrive. (Elle emporte le petit guéridon, laisse le curé dans le grand fauteuil, son *Constitutionnel* à la main, et sort.)

SCÈNE VII.

LE CURÉ. (Il lit.)

« Sur les incendies. » Jusqu'à ce moment, notre canton avait été exempt de ce cruel fléau... Jusqu'où s'étendra l'embrasement... et des femmes... toujours des femmes... et pas une révélation... Ils disent, mon Dieu, que c'est pour châtier les hommes que tu leur envoies de pareils désastres... Ils te calomnient, ils te prêtent leurs passions haineuses, à toi, plein de clémence et de bonté!

SCÈNE VIII.

LE CURÉ, LOUISE.

LOUISE, entrant en désordre et s'arrêtant à la porte.

Ah!

LE CURÉ, sans se retourner.

Qui est là?

LOUISE, se jetant aux genoux du curé.

C'est moi, Louise, l'enfant que vous avez bénie à sa naissance, la plus malheureuse des femmes!...

LE CURÉ.

Relevez-vous, mon enfant; pourquoi ce désespoir?... qui peut le causer le jour où je dois bénir votre union avec Georges?

LOUISE.

Non, non, mon père... Il n'y a plus de mariage pour moi.

LE CURÉ.

Ma chère enfant, la douleur vous égare...

LOUISE.

Je suis un monstre!...

LE CURÉ.

Comment?

LOUISE.

Il le sait, lui!... Il sait tout...

LE CURÉ.

Que sait-il?

LOUISE.

Oh! mon père, mon digne, mon véritable ami, vous m'aviez élevée dans la vertu, je marchais, sous vos yeux, dans le chemin de la paix... C'est du jour où j'ai cessé de prêter l'oreille à vos conseils paternels qu'a commencé tout mon malheur... J'étais, comme vous me le répétiez hier, la plus heureuse des créatures. Maintenant... O mon père... mon père!... Ayez pitié de moi!...

LE CURÉ.

J'ose à peine réfléchir à vos paroles.. Hier encore vous étiez heureuse... sans remords...

LOUISE.

Oui, mon père... Et si Dieu dans sa bonté m'eût subitement frappée alors, je serais morte dans l'innocence... Aujourd'hui, je suis criminelle...

LE CURÉ.

Que dites-vous, Louise?... Georges aurait-il à se plaindre de vous?... En vous épousant, son honneur, son repos seraient-ils compromis?...

LOUISE.

Non, mon père, c'est un crime plus grand, peut-être...

LE CURÉ.

Un crime... Vous... mon enfant?... Allons, Louise, allons, ma fille, reprenez courage... Quelle que soit la cause du trouble qui vous agite... déposez-la sans crainte dans le sein d'un vieil ami...

LOUISE.

Oui, c'est un poids trop odieux... Je ne puis le supporter seule... Il m'accable et m'écrase... Et cependant j'ai juré sur l'Évangile...

LE CURÉ.

Malheureuse!

LOUISE.

Il l'a voulu!... j'ai juré que jamais cet horrible secret ne sortirait de ma bouche... et cependant, mon père... il me torture comme un supplice... il me déchire. Mourir ainsi... sans consolation... le mal est plus fort que mon serment... Apprenez...

LE CURÉ.

Arrêtez... (Il se lève et ferme la porte.) Maintenant, l'homme a disparu... parlez... Le ministre du Seigneur vous écoute... prosternez-vous... confessez vos fautes... vous êtes au tribunal de la pénitence... Dieu seul vous entendra. (Du geste, il lui ordonne de se mettre à genoux, se place dans un fauteuil, et attend en silence.)

LOUISE.

Eh bien! oui, qu'il m'entende, et qu'il me punisse après... mais qu'il m'entende, et je serai déjà soulagée...

LE CURÉ.

Quelque grand que soit votre crime... il pénètre jusqu'aux plus profonds replis de l'âme... il y découvre l'intention... et la pèse dans sa justice...

LOUISE.

Eh bien!... je ne puis...

LE CURÉ.

Du courage...

LOUISE.

Mon père, vous me maudirez...

LE CURÉ.

Mon ministère est de pardonner... et de consoler...

LOUISE.

Cette nuit!...

LE CURÉ.

Cette nuit?...

LOUISE.

Le feu!... vous frémissez... Je frémissais aussi, et pourtant, c'est moi... ma main...

LE CURÉ.

Louise! toi!... c'est impossible...

LOUISE.

C'est moi!... Louise, qu'ils appelleront désormais Louise l'incendiaire...

LE CURÉ.

Et qui t'a pu pousser à ce forfait exécrable?

LOUISE.

Le ciel!...

LE CURÉ.

Malheureuse! tu blasphèmes...

LOUISE.

On me l'a dit.

LE CURÉ.

Quel affreux démon?

LOUISE.

L'archevêque!

LE CURÉ.

Oh! mon Dieu, fais que ce soit une calomnie...

LOUISE.

Non, non, je ne mentirais pas devant vous, devant Dieu, je vais vous dire la vérité tout entière... Vous savez, mon père, que madame la comtesse de Champlein m'avait donné de l'ouvrage à l'archevêché... Plusieurs fois, je rencontrai monseigneur chez elle... peut-être, mon admiration mêlée de respect le frappa-t-elle, j'en juge ainsi à son sourire bienveillant, lorsque je passais devant lui... j'entendais parler de la pompe des offices de la cathédrale, la comtesse parut étonnée que je ne les connusse pas, je m'y rendis, je fus éblouie... Monseigneur lui-même daigna s'informer une fois pourquoi je n'avais pas un confesseur à la ville; cette question, dans sa bouche, devint un ordre... J'en eus un. Et dès lors, je ne revins plus chez ma mère qu'avec des idées toutes différentes sur mes devoirs, sur la religion... (En baissant les yeux.) sur vous-même...

LE CURÉ.

Les malheureux!

LOUISE.

Enfin, par une veille de grande fête, j'attendais au confessionnal, entourée d'une foule nombreuse, le prêtre chargé de nous absoudre; il n'arrivait point... Un bruit se fit dans l'église, c'était l'archevêque... A l'édification des fidèles, il vint prendre la place de l'ecclésiastique absent... Il m'avait aperçue. Je me confessai à lui... Dès ce moment, les soins du monde et le service de l'église m'apparurent sous un nouveau jour; c'étaient des principes tout autres que ceux que vous m'aviez enseignés... J'étais émue... subjuguée par sa voix... entraînée par son accent persuasif et son regard... Ses paroles furent des arrêts... Tout s'effaçait devant l'espoir de mériter son éloge... Toutes mes affections, ma vie entière se concentraient dans une obéissance, dans une foi aveugle et sans bornes... Ses discours, sa voix, son visage... me suivaient dans mes travaux, dans mes prières, dans mes rêves... Lui, c'était Dieu!... Et quand j'allumai l'incendie, je crus obéir à Dieu même. (Le curé lève les yeux au ciel.) C'est après... Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!... Alors, mon père, j'ai pensé à vous... je me suis rappelé votre bonté, votre charité évangélique... Je vous ai entendu dans mes remords... Mes yeux se sont ouverts, et j'ai compris que Dieu n'était pas un assassin, et je viens vous dire à genoux... Mon Dieu, mon père, frappez, frappez la coupable!... Car il ne peut pas y avoir de place pour elle dans votre miséricorde.

LE CURÉ.

Malheureuse femme! votre crime est affreux, mais Dieu pèsera votre faute et celle de vos instigateurs... Le serment qui vous lie, et la loi de mon ministère, nous ordonnent à tous deux un éternel silence, mais nous prierons ensemble... Je porterai la moitié du fardeau qui vous tue... Votre repentir, nos prières fléchiront la colère divine; il n'y a que ceux qui trompent les hommes, et qui, à couvert du voile sacré de la religion, commettent tous les crimes, qui ne le fléchiront jamais. (Bruit au dehors. Le curé ouvre.) On vient, cachez vos pleurs.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, GEORGES.

GEORGES.

Elle ici... Mais c'est égal, sa présence ne m'empêchera pas... Monsieur le curé, j'ignore pourquoi elle est venue; mais moi j'accours pour vous dire de ne pas vous déranger... Tout est fini... Le mariage entre nous deux est impossible.

LE CURÉ.

Impossible?

GEORGES.

Oui... impossible... et je vais vous dire...

LE CURÉ.

Non, Georges, je ne te demande pas compte de tes pensées; mais... réfléchis bien à ta conduite... Tout le monde sait que votre mariage doit avoir lieu ce matin... Et sans donner de raison à personne, car tu es trop honnête homme pour en donner une qui puisse nuire à la femme que tu avais choisie pour ta compagne, même quand tu pourrais supposer...

GEORGES.

Oh! je ne suppose rien...

LE CURÉ.

Et combien ne nous trompons-nous pas dans la sévérité de nos jugements...

GEORGES, vivement et avec douleur.

Ah! monsieur le curé, si vous saviez...

LE CURÉ.

Je sais que tu es un digne garçon, que Louise comptait sur toi... pour la protéger dans la vie; que, par une rupture, tu l'as privée de son bonheur, de son appui. (Prenant sa main.) Georges, si ton abandon devait la perdre...

GEORGES.

Ah!

LE CURÉ.

Veux-tu t'en rapporter à moi?

GEORGES, hésitant.

Mais, monsieur le curé...

LE CURÉ.

Veux-tu t'en rapporter à moi?

GEORGES.

Eh bien!... Voyons, parlez.

LE CURÉ.

Donne la main à Louise... Allez prendre vos habits de fête... Présentez-vous à l'autel, j'y vais être et je vous bénirai tous deux... Et elle n'aura pas assez d'années pour te donner autant de bonheur qu'en méritera ta conduite... Et tu auras fait une bonne action.

GEORGES.

Vrai, monsieur le curé?

LE CURÉ.

Regarde cette pauvre victime, elle dévore ses larmes... elle attend son sort avec résignation.

GEORGES, devinant.

Monsieur le curé, vous savez tout!... et vous me dites : « Épouse-la. » (S'avançant rapidement vers Louise.) Votre main, Louise.

LOUISE, se jetant dans les bras de Georges.

Ah! tu m'aimes donc encore!... Mais je ne dois pas...

LE CURÉ, avec autorité.

Je vous l'ordonne, ma fille!... Allez, mes enfants, allez; je vous le répète, je vais vous attendre à l'autel.

SEPTIÈME TABLEAU.

(Le théâtre représente une salle de la mairie du village. Trois grandes portes vitrées au fond, à travers lesquelles on voit la rivière, et, au delà, un chemin qui monte au village.)

SCÈNE I.

LE MAIRE ET THOMAS.

(Ils sortent de l'intérieur.)

LE MAIRE.

Vous êtes bien sûr de ce que vous venez de me dire; prenez garde, c'est une accusation bien grave.

THOMAS.

Oui, monsieur le maire, je vous l'affirme, j'ai entendu cette nuit Louise elle-même s'accuser du crime; je m'étais bien promis de garder le silence, mais un malheureux hasard a fait soupçonner mon frère, vous voulez le faire arrêter, et je suis forcé de déclarer la vérité.

LE MAIRE.

Eh bien! réunissez donc les autres gardes champêtres, assurez-vous de la personne de Louise, et amenez-la ici sur-le-champ.

THOMAS.

Sur-le-champ! Mais, monsieur le maire, elle est au moment de se marier, peut-être même est-elle déjà à l'église, et si vous pouviez différer...

LE MAIRE.

Impossible... quand il s'agit de crime, la justice ne connaît point de délais... Quel est ce bruit! (On entend dans la coulisse les cris de : « Vive monseigneur! vive l'archevêque! » Thomas sort.)

SCÈNE II.

LE MAIRE, EUSTACHE, accourant, puis L'ARCHEVÊQUE, PAYSANS.

EUSTACHE.

Monseigneur! monseigneur! monsieur le maire, voici monseigneur l'archevêque qui descend de voiture à la porte de la mairie.

LE MAIRE, vivement ému.

Monseigneur! ah! mon Dieu! (L'archevêque paraît suivi d'une foule de paysans.)

L'ARCHEVÊQUE, aux paysans.

C'est bien! c'est bien! (Les paysans se retirent.) Monsieur le maire, dans ma tournée épiscopale, je ne pouvais manquer de m'arrêter chez vous.

LE MAIRE, saluant constamment l'archevêque.

Ah! monseigneur, combien vous nous comblez de joie par votre présence.

L'ARCHEVÊQUE.

Je suis sensible...

LE MAIRE, s'essuyant les yeux.

Pas tant que moi, monseigneur; tel que vous me voyez, je ne puis approcher d'un prince, soit de la terre, soit de l'Église, sans être vivement ému.

L'ARCHEVÊQUE.

On connaît vos excellents principes, monsieur.

LE MAIRE.

Oh! je suis un des premiers qui abandonnèrent la France à elle-même... En quatre-vingt-dix... vous ne vous rappellerez pas ce temps-là, monseigneur; mais j'ai eu souvent l'honneur de voir monsieur votre père à l'étranger.

L'ARCHEVÊQUE.

J'y suis né.

LE MAIRE.

Et vous n'en êtes que plus digne de tous nos respects.

L'ARCHEVÊQUE.

Votre nom?

LE MAIRE.

De Farboulin, seigneur de onze clochers avant la révolution... maintenant maire de village pour être quelque chose; car, malgré l'ancienneté de ma noblesse, sans cette écharpe, le premier manant se croirait autant que moi...

L'ARCHEVÊQUE.

Cela changera.

LE MAIRE.

Vous êtes peut-être étonné que l'autorité religieuse ne se soit pas jointe à l'autorité civile pour vous recevoir... Mais, depuis longtemps, j'ai eu l'honneur de dénoncer à l'archevêché les opinions du desservant de cette commune, et...

L'ARCHEVÊQUE.

Je les connais... je viens exprès pour vous en délivrer.

LE MAIRE.

Ah! monseigneur, que de bonté!... Un homme qui n'a jamais attaqué la révolution dans son prône, qui ne s'est jamais permis le plus petit mot contre les libéraux, qui a autant d'égards pour le dernier paysan que pour les premières autorités, et qui, cette nuit, n'a pas attendu mes ordres pour arrêter les progrès de l'incendie.

L'ARCHEVÊQUE.

L'incendie!... ah! oui, en effet, j'ai appris ce matin...

LE MAIRE.

Oh! ç'a été terrible... Heureusement que ça ne pouvait mieux tomber... Ce Dumont est bien le plus fameux jacobin... Malheureusement, le vent avait pris une mauvaise direction... les flammèches arrivaient jusque chez moi.

L'ARCHEVÊQUE.

Au milieu d'un pareil désastre, vous n'avez à déplorer sans doute qu'une fatale négligence.

LE MAIRE.

Au contraire, monseigneur, je crains bien... J'ai déjà fait arrêter un homme ce matin.

L'ARCHEVÊQUE.

Un homme? (A part, avec joie.) Les soupçons ne sont pas tombés sur elle.

LE MAIRE.

Mais cela vient de se compliquer; et maintenant, il paraît que c'est une femme.

L'ARCHEVÊQUE, troublé.

Une femme! de ce village?

LE MAIRE.

Oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE.

Son nom?

LE MAIRE.

Louise Beaudin.

L'ARCHEVÊQUE.

Louise!... et a-t-on des preuves?

LE MAIRE.

Oh! de convaincantes. Un témoin l'a surprise sur le lieu du délit, et a entendu l'aveu de son crime de sa propre bouche.

L'ARCHEVÊQUE, troublé.

Ah!... Et quel intérêt lui suppose-t-on?

LE MAIRE.

C'est ce que je me suis dit tout de suite : Quel intérêt?... Cette fille est sage, estimée dans le faubourg; elle remplit scrupuleusement ses devoirs religieux, n'a d'inimitié contre personne; ça ne peut pas venir d'elle... (D'un air de confidence.) Il faut qu'on l'ait poussée. (Mouvement de l'archevêque.) Oh! j'y vois plus clair, dans cette affaire, que certaine personne ne le voudrait... Vous entendez bien, monseigneur, que tous les incendies qui éclatent à chaque instant ne peuvent pas être l'effet d'une simple et obscure malveillance... Évidemment, il y a autre chose... (Mouvement de l'archevêque.) Oui, oui, tout cela tient à un vaste complot... J'ai même des données positives... J'ose dire que mon zèle est à la piste du pouvoir occulte qui préside à cette perfide machination.

L'ARCHEVÊQUE.

Songez-vous bien à l'importance de ce que vous avancez! des hommes seraient capables...

LE MAIRE.

Monseigneur, ces gens-là sont capables de tout.

L'ARCHEVÊQUE, toujours plus troublé.

Et pourriez-vous me les faire connaître?

LE MAIRE, se penchant à son oreille.

Ce sont les libéraux!!... Au reste, je vais interroger la malheureuse... Elle répondra, il faudra qu'elle réponde catégoriquement. Oh! j'en ai fait parler de plus adroites; on va me l'amener, je l'attends.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous l'attendez?

LE MAIRE.

Oui, monseigneur. (Bruit au dehors.) La voici... Je ne puis me dispenser de l'interroger sur-le-champ, mais ce ne sera pas long, et si monseigneur veut, en attendant, passer dans mon appartement...

L'ARCHEVÊQUE.

Non, je suis bien aise de rester... Je rendrai compte à l'autorité supérieure du zèle qui vous anime... (A part.) Elle va venir; oui, ma présence peut empêcher ses aveux et lui rappeler son serment.

(Cris en dehors : « L'incendiaire! l'incendiaire! mort à l'incendiaire! »)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE, MADAME BEAUDIN, GEORGES, THOMAS, PAYSANS, GARDES CHAMPÊTRES.

(Louise entre en courant, épouvantée, poursuivie par les paysans.)

THOMAS, aux paysans qui poursuivent Louise.

Mes amis, mes amis, que voulez-vous faire? arrêtez! vous me tuerez plutôt que de l'arracher de mes mains.

LE MAIRE.

La personne d'un accusé est sacrée; justice sera faite, au nom de la loi, retirez-vous. (On ferme les portes, les paysans restent en dehors. Madame Beaudin, à la vue de l'archevêque, se met à genoux devant lui pour implorer sa protection.)

LOUISE, au mouvement de sa mère, apercevant l'archevêque.

Lui!... ici.

GEORGES.

Ah! Thomas... toi que je regardais comme un ami, suspendre une cérémonie sacrée... Accuser une pauvre femme... L'exposer à la fureur... de tout un village.

THOMAS.

Eh! mon pauvre Georges, j'en suis désolé! mais mon frère était accusé, et je ne pouvais pas...

LOUISE, à Georges.

Oui, Georges, Thomas a raison... Il a fait son devoir, et je ferai le mien. (Au maire.) Monsieur le maire, je suis prête à répondre.

LE MAIRE.

Faites retirer tout le monde.

GEORGES.

Comment! moi aussi, monsieur le maire? vous ne permettrez pas...

LE MAIRE.

Vous serez appelé à votre tour, et l'on vous entendra comme témoin.

LOUISE.

Oui, Georges, comme témoin! Laisse-moi, laisse-moi... ma mère, emmenez-le.

GEORGES, résistant.

Non, non... Louise... ma pauvre Louise... (Il sort avec madame Beaudin. Thomas les conduit.)

SCÈNE IV.

L'ARCHEVÊQUE, LE MAIRE, LOUISE, LE SECRÉTAIRE DE LA MAIRIE, DEUX GARDES CHAMPÊTRES, à la porte de la salle en dedans.

LE MAIRE.

Nous allons procéder. (Au secrétaire.) Placez-vous à cette table et écrivez toutes les réponses de l'accusée.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Si elle allait avouer... je tremble... il n'y a qu'un moyen... (Haut.) Pardon, monsieur le maire, tout ce que je viens de voir et d'entendre excite vivement mon intérêt; avant que vous n'interrogiez cette jeune fille, je voudrais lui parler seul... permettez.

LE MAIRE, s'inclinant.

Comment donc, monseigneur!...

LOUISE, vivement.

Non, c'est à monsieur le maire que je dois répondre... c'est lui qui doit m'interroger... monsieur l'archevêque ne doit pas se mêler de cette affaire.

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Elle refuse. (Haut.) Alors ma présence est inutile. Je me retire...

LOUISE.

Ah! je puis répondre devant vous, monseigneur, je le désire même... (Bas.) Je l'exige...

L'ARCHEVÊQUE, étonné.

Soit... (A part.) Quel est son projet?... oserait-elle?... (Le maire et l'archevêque s'asseyent.)

LE MAIRE, à Louise.

Comment vous nommez-vous?

LOUISE.

Louise Beaudin.

LE MAIRE.

Votre âge?...

LOUISE.

Vingt-deux ans.

LE MAIRE.

Votre demeure?

LOUISE.

Dans ce village.

LE MAIRE.

La voix publique vous accuse d'être l'auteur de l'incendie qui a éclaté cette nuit; qu'alléguez-vous pour vous défendre?

LOUISE.

Rien! (Mouvement de l'archevêque, qui prête la plus vive attention à toutes les réponses de Louise, et indique par sa pantomime l'appréhension de ce qu'elle va dire, et la satisfaction de ce qu'elle dit.)

LE MAIRE.

Vous avouez donc votre crime?

LOUISE.

Oui!

L'ARCHEVÊQUE, à lui-même.

Un aveu!

LE MAIRE.

Le grand nombre de ceux du même genre, qu'on a déjà commis dans les provinces voisines, semble annoncer qu'ils tiennent à un vaste complot; pouvez-vous éclairer la justice à cet égard? (Silence de Louise.)

L'ARCHEVÊQUE, à part.

Que va-t-elle dire?

LE MAIRE.

Parlez.

LOUISE.

Je ne le puis.

LE MAIRE.

Aucune inimitié personnelle n'a dû vous guider.

LOUISE, avec désespoir.

Ah! je suis une misérable! j'ai causé la désolation et la ruine d'un honnête homme qui ne me voulait que du bien.

LE MAIRE.

Mais alors, qui vous a poussé?...

LOUISE, après avoir regardé fixement l'archevêque.

Qui? (L'archevêque baisse les yeux.)

LE MAIRE.

Oui, vous avez donc des complices? quels sont-ils?... Répondez... (Se levant.) qui vous arrête? Vos révélations peuvent vous mériter votre grâce, songez-y!

LOUISE.

Oui, j'y songe.

L'ARCHEVÊQUE, bas.

Elle me fait trembler...

LOUISE.

Mais, dégagée envers les hommes...

LE MAIRE, vivement.

Eh bien?...

LOUISE.

Je ne le suis pas envers Dieu.

L'ARCHEVÊQUE, avec satisfaction.

Ah!...

LE MAIRE.

Qui vous oblige?

LOUISE.

Mon serment.

LE MAIRE.

Un serment! et à qui l'avez-vous prêté?

LOUISE.

Je n'ai rien à répondre.

LE MAIRE.

Louise, prenez garde... Avez-vous bien réfléchi aux terribles conséquences de votre refus. Poussée par un faux mouvement de générosité, renonceriez-vous à tout espoir d'indulgence?

LOUISE.

De l'indulgence!... je n'en attends plus que du ciel!

LE MAIRE, au secrétaire.

Avez-vous terminé? (Il prend le procès-verbal et examine.)

L'ARCHEVÊQUE, bas à Louise, pendant ce mouvement.

Louise, comptez sur ma protection... même sur la dernière marche de l'échafaud, vous n'aurez encore rien à craindre...

LOUISE, l'interrompant.

Je ne vous crois plus, monseigneur. (Tout à coup un mouvement se fait à la porte d'entrée, la foule s'écarte avec respect, le curé paraît.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Monseigneur, un moment d'entretien particulier, s'il vous plaît.

LE MAIRE.

Mais, monsieur le curé, ce n'est pas l'instant.

LE CURÉ.

Au contraire, monsieur, il faut que monseigneur m'écoute à l'instant même.

L'ARCHEVÊQUE, au curé.

Vous êtes bien hardi, monsieur, de vous présenter devant moi. Je sais que vous avez eu l'insolence de résister à mes ordres...

LE CURÉ.

Il ne s'agit pas de cela, monseigneur, nous reviendrons plus tard sur ce chapitre.

L'ARCHEVÊQUE.

A présent ni plus tard, il ne me convient de vous entendre.

LE CURÉ.

Oh! vous m'entendrez.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelle audace!

LE CURÉ, avec fermete, plus bas.

Il y va de votre dignité... de votre honneur... de la vie d'un de vos semblables...

L'ARCHEVÊQUE, inquiet.

De la vie?

LE CURÉ.

Oui... C'est un assassinat, un assassinat juridique... Veuillez faire éloigner tout le monde.

L'ARCHEVÊQUE, au maire.

Laissez-nous.

LE CURÉ.

Surtout que Louise ne soit pas encore emmenée; sa présence peut être nécessaire ici. (Tout le monde sort.)

SCÈNE VI.

L'ARCHEVÊQUE, LE CURÉ.

L'ARCHEVÊQUE, ému.

Voyons, monsieur, expliquez-vous... Parlez... (Il lui fait signe de s'asseoir.) Prenez un siége.

LE CURÉ.

Merci, monseigneur, je prononce mes sermons debout.

L'ARCHEVÊQUE.

Vos sermons?...

LE CURÉ.

Rassurez-vous, je serai court. Une femme est venue me trouver, elle s'est mise à deux genoux devant moi, et dans la profonde affliction de son âme...

L'ARCHEVÊQUE, vivement.

Arrêtez, monsieur, c'est une confession que vous avez reçue, vous ne devez pas la révéler... Vous ne devez pas violer votre serment de prêtre...

LE CURÉ.

Mon serment? Je ne connais pas de loi qui dise au prêtre : tu ne seras pas homme, et tu laisseras périr un innocent; non, Louise n'a pas commis le crime, elle n'en a été que le malheureux instrument.

L'ARCHEVÊQUE, stupéfait.

Et qui donc aurait pu?...

LE CURÉ, froidement.

Et ne pensez-vous pas que le crime doit retomber sur son véritable auteur?...

L'ARCHEVÊQUE.

Arrêtez, monsieur, gardez-vous d'ajouter foi

aux discours d'une femme en démence, et que son intérêt a poussée sans doute...

LE CURÉ.

Vous ne me donnerez pas le change... Cette femme a dit la vérité, le châtiment ne doit pas frapper sa tête. Je vous en avertis... elle sera sauvée par vous ou par moi... choisissez.

L'ARCHEVÊQUE, se levant avec vivacité.

Eh! monsieur, de quel droit m'imposez-vous une pareille nécessité?

LE CURÉ.

Du droit sacré de mon ministère.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'ai-je enfin de commun avec cette femme?

LE CURÉ, froidement, s'asseyant sur le fauteuil que l'archevêque vient de quitter.

Monseigneur, j'ai reçu la confession de Louise, je suis prêt à entendre la vôtre.

L'ARCHEVÊQUE, dans le plus grand trouble.

La mienne... (Reprenant quelque assurance.) Monsieur le curé... j'ignore ce que Louise a pu préparer pour sa défense... Mais je suis placé trop haut...

LE CURÉ.

Les voilà bien comme ils sont tous ces grands de la terre! ils se jouent de l'honneur et de la vie des dupes qu'ils ont pu séduire, et se retranchent ensuite dans leur élévation pour échapper au châtiment. Monseigneur l'archevêque, vous êtes un prince de l'Église, vous avez pour appuis tous ceux que la richesse, les titres et la faveur peuvent procurer; moi, je ne suis qu'un simple curé de campagne, mais la voix du vieux pasteur a bien aussi quelque pouvoir, et j'en userai.

L'ARCHEVÊQUE, toujours plus ému.

Quoi! vous oseriez?...

LE CURÉ, avec force.

Oui, vous accuser. Vous avez bien osé davantage.

L'ARCHEVÊQUE, presque à genoux.

Plus bas, monsieur le curé, plus bas.

LE CURÉ.

Une seule chose peut m'arrêter : vous allez à l'instant, devant moi, aviser un moyen prompt, assuré, décisif pour le salut de Louise; alors... comme alors, je me tairai. Je n'ai pas mission de vous juger, Dieu s'en chargera... Êtes-vous décidé?

L'ARCHEVÊQUE.

Ce que vous exigez n'est pas en mon pouvoir.

LE CURÉ.

L'indulgence à votre voix est déjà descendue sur de plus grands coupables.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais, après son aveu, ce serait déshonorer la religion.

LE CURÉ.

La religion! qu'a-t-elle à voir dans toutes ces infamies! Non, non, monseigneur, chacun pour soi et selon ses œuvres. Écoutez, Louise vient d'être arrêtée, le maire est la seule autorité qui l'ait encore interrogée, un mot de vous, et son procès-verbal sera ce que vous voudrez...

L'ARCHEVÊQUE.

Je n'oserai jamais...

LE CURÉ, avec ironie.

Vous êtes bien timide... soyez sans crainte! depuis longtemps, je connais la profonde servilité de cet homme; sa justice n'est que la volonté des puissants... Il suffira de lui faire connaître la vôtre.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais après?

LE CURÉ.

Après? Louise est entre ses mains, vous l'en retirerez.

L'ARCHEVÊQUE.

Que me proposez-vous?

LE CURÉ.

Vous l'en retirerez, vous dis-je. Faites approcher votre voiture, que Louise y monte, la frontière n'est pas éloignée, la nuit approche, elle y sera déposée demain au point du jour. Là, Georges ira la rejoindre; oui, je sais qu'il ne l'abandonnera pas; mais, privés par vous de leurs parents, de leur patrie, il faut du moins qu'ils soient à jamais à l'abri de la misère, vous assurerez leur existence... (Mouvement de l'archevêque.) Maître d'une immense fortune, qu'elle serve une fois à réparer le mal que vous avez fait. Voilà les conditions de mon silence! et pour vous prouver qu'aucun intérêt personnel ne me fait agir, vous avez désiré que je m'éloignasse de votre diocèse, vous m'avez envoyé ce matin un successeur, j'ai refusé d'obéir... Eh bien, qu'il vienne, je suis prêt à lui céder la place, à quitter mes paroissiens, mes amis, mes enfants! mais sans le leur dire, car ils ne me laisseraient pas partir, je les connais... C'est le sacrifice du bonheur de ma vieillesse que je vous propose; n'importe, je ne vois que Louise... Êtes-vous prêt?

L'ARCHEVÊQUE, dans le dernier abattement.

Je le suis.

LE CURÉ, avec ravissement.

Ah! que ce consentement soit le fruit du remords ou celui de la crainte, n'importe, je l'accepte! Pauvre Louise! tu es sauvée! Vous avez sans doute ici un homme de confiance, je vais l'appeler... (Il fait un mouvement vers le fond.)

L'ARCHEVÊQUE, l'arrêtant.

Permettez. (Il va lui-même entr'ouvrir la porte, et, sur un signe de lui, Poncelet paraît.)

SCÈNE VII.

L'ARCHEVÊQUE, LE CURÉ, LE MAIRE, PONCELET, ensuite LOUISE, GARDES CHAMPÊTRES, PAYSANS, ETC.

LE CURÉ.

Vous allez lui donner vos instructions... Moi... (Il s'avance rapidement vers la porte de l'appartement

où Louise a été conduite par le maire. L'ouvrant et appelant.) Monsieur le maire! (Le maire paraît.) Faites venir Louise, ici, seule, devant monseigneur.

LE MAIRE, interrogeant des yeux l'archevêque.

Devant monseigneur?...

LE CURÉ, avec mépris et impatience.

Il vous l'ordonne.

LE MAIRE, s'inclinant.

Il suffit. (Il rentre.) (En ce moment on aperçoit dans le fond un convoi suivi par tous les habitants du village.)

LE CURÉ, revenant vers l'archevêque.

Regardez, monseigneur; regardez ce convoi qui se rend à l'église, c'est celui d'un vieillard trouvé sous les décombres de l'incendie. (Mouvement de l'archevêque.) Sa mort pèsera éternellement sur vous. (On entend Louise pousser dans l'intérieur un cri déchirant.)

LE CURÉ.

Pourquoi ces cris?

LOUISE, entrant suivie par le maire et Thomas.

Laissez-moi, laissez-moi... (Au curé.) Ah! mon père... Vous l'avez vu!... là... ce vieillard... c'est moi qui ai causé sa mort... Tous les crimes à la fois, l'incendie et le meurtre!... Mon père... priez pour moi... (Elle s'échappe.)

LE CURÉ.

Grand Dieu! que veut-elle faire?

TOUS.

Arrêtez... arrêtez... (Les gardes champêtres et plusieurs habitants courent après elle... Les autres paysans, dans le fond, s'avancent et regardent avec effroi.)

THOMAS.

Ils ne l'atteindront pas... Et tenez, voyez sur le pont...

CRI GÉNÉRAL.

Ah!!

L'ARCHEVÊQUE, avec un sentiment de satisfaction.

Morte!

LE CURÉ.

Morte!.. (A l'archevêque.) Elle s'est punie, monseigneur, mais vous?... (Il lui montre le ciel.)

FIN DE L'INCENDIAIRE.

LES FRÈRES FAUCHER

OU

LES JUMEAUX DE LA RÉOLE

DRAME EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS
LE 22 FÉVRIER 1831

EN COLLABORATION AVEC DE ROUGEMONT

MUSIQUE DE CASIMIR GIDE

PERSONNAGES.		ACTEURS.
CONSTANTIN,	frères jumeaux	MM. VOLNYS.
CÉSAR,		E. THÉNARD.
M. FAUCHER, leur père		THÉNARD.
LE COLONEL SALVERT		
SALMON		MOREL.
CHOQUET, attaché au service des deux frères		PHILIPPE.
UN CAPITAINE.	Membres du Conseil de guerre.	
UN LIEUTENANT.		
UN SOUS-LIEUTENANT.		ARMAND.
UN SERGENT.		
UN CAPORAL.		
UN SOLDAT.		
FLORENT, concierge de la prison de Bordeaux		AUGUSTE.
PIERRE, domestique des deux frères		
UN HOMME DU PEUPLE		MASSON.
EUDOXIE, plus tard Mme DE MARSANGES		Mme THÉODORE.
MADELEINE JARRY		Mlle DÉJAZET.
JEANNETTE, femme de charge chez M. Faucher		Mme FLORVAL.
UN OFFICIER MUNICIPAL.	Personnages muets.	
UN GREFFIER.		
UN GENDARME.		

OFFICIERS, SOLDATS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, DAMES ET ENFANTS, DOMESTIQUES.

La plupart des détails de ce drame sont historiques; les auteurs les tenaient de la famille même des illustres et malheureuses victimes dont ils ont voulu honorer la mémoire.

LES FRÈRES FAUCHER

OU

LES JUMEAUX DE LA RÉOLE

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

La scène se passe à la Réole.

(1780.)

(Le théâtre représente une cour plantée d'arbres, fermée par une grille au fond, avec porte au milieu. A droite et à gauche un pavillon.)

SCÈNE I.

JEANNETTE, CHOQUET.

Au lever du rideau, Jeannette et Choquet ferment deux portemanteaux, et les posent sur une table.

JEANNETTE.

C'est fini?

CHOQUET.

Oui, ma tante. (Il va mettre son portemanteau à côté de celui de sa tante.)

JEANNETTE.

Prends garde, mon garçon, de les mêler.

CHOQUET.

Qu'est-ce que ça fait? puisque les portemanteaux sont semblables. C'est sans comparaison comme les deux frères... on peut bien prendre l'un pour l'autre... C'est là ce qui me tourmente depuis hier... Je me dis comment va-t-on faire au régiment pour s'y reconnaître?... puisque moi, qui ai bien eu le temps de les examiner depuis six semaines que je suis à leur service, je me trompe encore quelquefois... Choquet! Plaît-il, M. César? que je réponds. Pas du tout, c'est M. Constantin qui m'appelle!

JEANNETTE.

C'était bien pis quand ils étaient plus jeunes; mêmes traits, même taille, même son de voix... au point qu'on était obligé de leur faire faire des habits de couleur différente pour les reconnaître... et souvent les espiègles changeaient de costume... Ça déroutait leurs parents...

CHOQUET.

C'est pas comme moi avec mon frère, qui est camard; on nous distingue tout de suite.

JEANNETTE.

Que de fois ils m'ont fait enrager, à cause de leur ressemblance.

CHOQUET.

Ils étaient donc bien malins?

JEANNETTE.

Malins comme des démons... mais un caractère si doux, si bon! Ça ne pouvait guère être autrement avec l'éducation qu'on leur donnait, et les exemples qu'ils avaient sous les yeux... Le père est bien le meilleur homme de la Réole; et la mère, donc... Vive, enjouée, un cœur excellent!... Aussi ces gens-là sont aimés, estimés, respectés.

CHOQUET.

Oh! ça, c'est vrai; tous les domestiques m'ôtent leur chapeau, depuis qu'ils savent que je suis chez monsieur le commissaire des guerres Faucher, chevalier de Saint-Louis, et cordon de Saint-Michel... J'aime assez que les domestiques me respectent. Chut!... v'là M. Constantin.

JEANNETTE.

Eh! non, c'est M. César.

CHOQUET.

Là! encore une fois...

JEANNETTE.

Est-il gentil, avec son habit d'officier!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉSAR, en uniforme de sous-lieutenant des chasseurs d'Alsace.

CÉSAR.

Eh bien! mes amis... nos portemanteaux sont-ils prêts?

CHOQUET.

Oui, monsieur César, les voilà.

CÉSAR.

Bien!

JEANNETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander d'où vous venez?

CÉSAR.

De prendre congé de tous nos amis.

JEANNETTE.

C'est-à-dire, de promener votre bel uniforme par toute la ville, afin de vous faire admirer.

CÉSAR.

Tu crois!...

JEANNETTE.

Allez, il n'y a pas de mal à ça... Quand j'ai eu ma première robe de sirsacas, j'aurais passé la nuit sur la place... à me faire voir... Et puis, ça ne vous va pas trop mal.

CÉSAR.

Oui... Mais Constantin a encore meilleure mine que moi.

CHOQUET.

Ma foi, je crois que le plus fin aurait bien de la peine...

CÉSAR.

Si, si, il est mieux... cela lui donne un air plus grave.

JEANNETTE.

L'habit a dû produire son effet... car vous avez été partout.

CÉSAR.

Partout.

JEANNETTE.

Excepté pourtant une maison.

CÉSAR.

Laquelle?

JEANNETTE.

Celle de M. Salmon.

CÉSAR.

Oui, c'est vrai...

JEANNETTE.

Vous lui en voulez donc bien, que ça dure si longtemps? car ordinairement vous n'avez pas de rancune... Autrefois, dans vos vacances, vous étiez toujours fourré chez les Salmon; depuis que vous êtes sorti du collége, ce n'est plus cela.

CÉSAR.

C'est que c'est justement à la veille d'en sortir... Je ne peux pas lui pardonner... Constantin avait travaillé toute l'année pour obtenir le premier prix, le prix de philosophie... pas du tout... c'est Salmon... Salmon, le plus mauvais écolier de la classe qui l'obtient.

CHOQUET.

Ce n'est peut-être pas sa faute, il ne l'aura pas fait exprès.

JEANNETTE.

Comment cela est-il arrivé?

CÉSAR.

Monsieur s'était tout bonnement approprié la copie de Constantin... qui ne me l'a dit que lorsqu'il n'était plus temps.

CHOQUET.

Eh bien! voilà de jolies dispositions.

CÉSAR.

Encore, si c'eût été à moi qu'il eût joué ce tour-là!

CHOQUET.

Eh! mon Dieu, ça reviendrait au même.

CÉSAR.

Comment cela?

CHOQUET.

C'est M. Constantin qui lui en voudrait.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

A qui donc?... Moi, je n'en veux à personne.

CÉSAR.

Nous parlions de celui dont hier au soir tu prenais encore la défense chez madame Ravez.

CONSTANTIN.

Salmon! que veux-tu? à tout péché miséricorde... Justement, je viens de le rencontrer.

CÉSAR.

Et vous ne vous êtes rien dit, je pense?

CONSTANTIN.

Mais si, au contraire... Sa contenance, chaque fois qu'il se trouvait devant nous, me faisait de la peine... Je lui ai parlé.

CÉSAR.

Il a dû être bien surpris... Et qu'a-t-il répondu?

CONSTANTIN.

Il est fâché de ce qui est arrivé... Il prétend que d'abord il n'avait pas eu l'intention de donner ma copie pour la sienne... que c'est une erreur... un malentendu... que la honte l'a empêché d'avouer au régent du collége... que sais-je? moi... Bref, je n'ai pas pu m'empêcher de lui pardonner, et... il est là!

CÉSAR.

Tu l'as amené?

CONSTANTIN.

Oui... il désire que tu ne quittes pas le pays, fâché contre lui.

CÉSAR.

Eh bien alors, puisque tu ne lui en veux plus, je ne vois pas pourquoi...

CONSTANTIN.

Tu lui en voudrais encore, n'est-ce pas?

CÉSAR.

Qu'il entre.

JEANNETTE, *sortant.*

Si ceux-là ont jamais des ennemis...

CHOQUET, *ouvrant la porte du fond.*

Monsieur Salmon, donnez-vous la peine d'entrer, ces messieurs vous attendent. *(Il fait entrer Salmon, et sort.)*

SCÈNE IV.

CÉSAR, SALMON, CONSTANTIN.

SALMON, *entrant d'un air embarrassé.*

Monsieur César, d'après la bonté de monsieur votre frère...

CÉSAR.

Ah! c'est toi, Salmon... Eh bien! comment cela va-t-il?

SALMON.

Vous êtes bien bon... Soyez sûr que j'ai été très-fâché...

CÉSAR, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon; tu t'es expliqué avec mon frère, tout est dit. (Lui tendant la main.) Touche là!

CONSTANTIN, faisant le même geste de l'autre côté.

Et là!... Que tout soit oublié entre nous! (Ils lui secouent cordialement la main tous les deux.)

SALMON, les mains prises, s'incline avec embarras, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Ah! monsieur Constantin... monsieur César... combien votre accueil... vraiment... si vous saviez comme je m'en veux de vous avoir fait de la peine...

CÉSAR.

Tu devrais venir avec nous.

CONSTANTIN.

Dans notre régiment.

SALMON.

Moi?... Oh! ma famille n'y consentirait jamais... Et puis, je ne pourrais pas être officier comme vous, tout de suite.

CÉSAR.

Nous te protégerions!... Quand on saurait que tu es notre ami...

CONSTANTIN.

Je crois que tu n'as pas beaucoup de goût pour l'état militaire? (Riant.) Au collége, tu n'étais pas dans les tapageurs... Et quand tu avais des querelles, tu étais bien aise de trouver César pour te défendre.

SALMON.

J'étais si faible... et puis... il aime cela, César, à prendre toujours parti pour ceux qui ne sont pas les plus forts!

CONSTANTIN.

Il t'en a sauvé quelques-unes!

SALMON.

Mon oncle sera bien content, quand je vais lui apprendre que nous sommes raccommodés.

CÉSAR.

Si nous avions le temps, nous irions chez lui, mais nous ne pouvons pas... nous sommes trop pressés.

SALMON.

Aussi, je vous quitte... Quand on est au moment de partir, on a une foule de choses... Adieu, César... adieu, Constantin.

CÉSAR.

Adieu, Salmon. Nous nous reverrons quand nous viendrons en semestre.

CONSTANTIN.

Mais, du moins, nous nous quittons amis.

SALMON.

Pour la vie!... Je n'oublierai jamais... Adieu! adieu! (Ils lui pressent de nouveau la main. Salmon sort.)

SCÈNE V.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Tu as bien fait de lui parler... C'était la seule personne avec laquelle nous ne fussions pas bien... ici.

CONSTANTIN.

Maintenant, nous pouvons partir tranquilles; nous n'emporterons que d'heureux souvenirs, nous ne laisserons que des regrets.

CÉSAR.

A propos de regrets... Dis donc, Constantin (Ils se prennent bras dessus, bras dessous.), as-tu passé dans la rue... tu sais bien?

CONSTANTIN.

Est-ce que ça se demande?... Oui, et toi?

CÉSAR.

Moi aussi.

CONSTANTIN.

J'étais bien sûr que tu n'y manquerais pas.

CÉSAR.

J'en viens... S'est-on mis à la fenêtre?

CONSTANTIN.

Oh! tout de suite.

CÉSAR.

Comme pour moi... Mais j'ai une crainte... Elles ont coutume de nous voir en habit de ville... si elles ne nous avaient pas reconnus sous notre nouveau costume?

CONSTANTIN.

Est-ce que tu ne te souviens pas qu'hier soir nous avons annoncé que nous endosserions notre uniforme?

CÉSAR.

Moi, pour en être plus certain, j'ai passé deux fois devant leur maison.

CONSTANTIN.

Vrai?... J'en ai eu l'idée... je ne sais pas ce qui m'en a détourné... C'est triste, cependant, de partir sans avoir osé leur dire que nous les aimions!

CÉSAR.

Il n'y a pas besoin de dire ces choses-là, ça se voit tout de suite... Sois bien sûr qu'elles le savent, et que nous sommes aimés; oui, mon ami, oui... Lorsque j'arrive chez M. Lavial, quelle est la première question de Caroline?... Est-ce que monsieur votre frère ne viendra pas ce soir?... Quelquefois j'hésite à lui répondre, et alors...

CONSTANTIN.

Alors?...

CÉSAR.

Elle rougit et baisse les yeux.

CONSTANTIN.

Comme Esther, quand je lui dis que tu es à Bordeaux et que tu n'en dois revenir qu'au bout

d'une quinzaine... Elles vont être bien malheureuses pendant notre absence!... et ne pas pouvoir leur écrire!... Nous ne l'oserions pas sans l'aveu de leurs parents, et elles-mêmes se refuseraient à une correspondance secrète.

CÉSAR.

Mais aussi comme elles seront contentes quand nous reviendrons!... Nous aurons fait parler de nous au régiment... on n'aura pas pu faire autrement que de nous nommer capitaines. Capitaines de cavalerie! c'est un beau grade!... Nous demandons un congé et nous venons les épouser. Quelle surprise! quelle joie pour elles! quel bonheur pour nous!... Les deux sœurs... cela serait à merveille! Logés dans la même maison, les deux ménages n'en feront qu'un...Nous ne nous quitterons plus... nous vivrons tous les quatre ensemble... Ce sera charmant!

CONSTANTIN.

Voilà qui est bien convenu... nous les épouserons à notre retour.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. FAUCHER, sortant de son cabinet.

FAUCHER.

Eh bien! mes enfants, sommes-nous prêts? avons-nous fait toutes nos courses?

TOUS DEUX.

Oui, mon père.

FAUCHER.

Vous n'avez oublié personne?... car dans nos petites villes on est très-exigeant, et l'on vous fait un crime d'un simple manque d'égards.

CÉSAR.

Nous avons même fait plus que nous ne pensions; car Constantin ayant rencontré Salmon l'a amené, et nous nous sommes réconciliés.

FAUCHER.

Bien... Dans la vie, il n'y a point de petit ennemi... Mes enfants, votre carrière commence... vous avez désiré n'être point séparés dans l'état qui vous serait donné... Vous avez été, tous les deux, nommés sous-lieutenants aux chasseurs d'Alsace, sous les ordres de M. le vicomte de Noailles; vous partez aujourd'hui, dans une heure, pour Neuf-Brisach. Nous allons nous quitter pour longtemps... qui sait?... peut-être pour toujours!

CONSTANTIN.

Mon père, nous revenons l'année prochaine.

CÉSAR.

Nous avons un projet qui exige notre présence...

FAUCHER, souriant.

A la bonne heure... Mais avant de nous séparer, que je reçoive de vous l'assurance que, dans toutes les circonstances de votre vie, vous vous conduirez en hommes d'honneur.

CÉSAR et CONSTANTIN.

Nous vous le jurons!

FAUCHER.

Mes enfants, avant d'entrer dans la diplomatie, j'ai été militaire... Les régiments ne sont pas toujours l'école du bon goût et des bonnes mœurs... Peut-être serez-vous exposés, en arrivant, à une coutume barbare... De mon temps, dans l'infanterie, on tâtait les jeunes officiers...

CÉSAR.

Comment?

FAUCHER.

C'est-à-dire que sur le plus léger prétexte on leur cherchait querelle, pour savoir, disait-on, s'ils avaient du courage.

CÉSAR, avec feu.

Si quelqu'un s'avise d'en douter!...

FAUCHER, ému.

Promettez-moi de m'écrire toutes les semaines... (Il leur serre la main.) tous les deux...

TOUS DEUX.

Oui, mon père.

FAUCHER.

N'allez jamais au-devant d'une provocation; mais n'ayez pas l'air de la craindre, c'est le meilleur moyen de l'éviter. Quand une fois vous aurez montré que l'on ne gagne rien à vous attaquer, les plus grands querelleurs vous laisseront tranquilles.

CONSTANTIN.

Vos fils n'ont pas l'habitude d'offenser; mais on ne les insulterait pas impunément!

FAUCHER.

Ce n'est pas tout. Le jeu est aussi au nombre des dangers qui vous attendent au régiment.

CÉSAR.

Oh! Constantin n'est pas joueur!

CONSTANTIN.

Ni toi non plus.

FAUCHER.

En Angleterre, lorsqu'on se met en voyage, on fait la bourse des voleurs... (Il leur en donne une.) Voici la bourse du jeu.

CÉSAR, à son frère.

Tiens...

CONSTANTIN.

Non, garde...

CÉSAR.

Au surplus, mon père, vous pouvez être certain d'avance que nous ne jouerons pas.

FAUCHER.

Si, mes enfants, il faut jouer... A votre âge, dans votre position, il serait ridicule de faire autrement que tout le monde. Votre conduite aurait tous les inconvénients d'une censure; non-seulement on ne vous la pardonnerait pas, mais encore elle vous exposerait à des dangers plus grands que ceux que vous voudriez éviter.

CÉSAR.

Est-ce qu'on n'est pas libre de faire comme on veut?

FAUCHER.

Non, pas plus au régiment que dans le monde. Lorsque j'entrai dans Agénois, j'étais comme vous, j'avais horreur du jeu... je refusais avec obstination toutes les parties qu'on me proposait... On me surnomma le Caton du régiment... Ce sobriquet valut quelques coups d'épée à ceux qui m'en avaient gratifié... Mais je me lassai bientôt et je finis par où j'aurais dû commencer... je jouai... et je dois vous l'avouer, mes enfants, pour narguer mes adversaires, j'exposai au jeu des sommes considérables...

CONSTANTIN.

Et vous perdîtes?

FAUCHER.

Non, j'eus le malheur de gagner. Notre quartier-maître, excellent jeune homme, voulut mettre un terme à mon bonheur : c'était un de ceux qui m'avaient le plus raillé... Il me proposa de jouer... J'acceptai. Huit jours de suite, le sort me favorisa... Le malheureux, entraîné, avait exposé les fonds de la caisse du régiment!... Un matin, il disparut... on n'a jamais eu de ses nouvelles.

CÉSAR et CONSTANTIN, prenant la main de leur père.

Oh! mon père, nous jouerons! (On entend sonner deux heures.)

FAUCHER.

Deux heures!... Mes enfants, le carrosse de Paris va partir, il ne faut pas vous faire attendre.

CÉSAR ET CONSTANTIN.

Déjà!

FAUCHER.

J'ai pensé qu'un homme de confiance vous serait nécessaire, et j'ai attaché Choquet à votre service... il part avec vous.

CÉSAR.

Oh! mon père, que de bontés!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, CHOQUET, JEANNETTE, DOMESTIQUES.

JEANNETTE, pleurant.

Messieurs... le carrosse... les domestiques...

CONSTANTIN.

Ma pauvre Jeannette!...

JEANNETTE.

Les voilà tous... (César et Constantin vont à tous les domestiques, leur pressent les mains, etc.)

CHOQUET.

Mes officiers, je suis du voyage.

JEANNETTE.

Que je vous embrasse!... Il y a vingt ans que je vous embrassai pour la première fois! (Ils sortent des bras de Jeannette et se jettent dans ceux de leur père.)

CÉSAR et CONSTANTIN.

Mon père!...

FAUCHER.

Allez, allez, mes enfants, embrasser votre sœur... votre mère.... et n'oubliez pas une lettre tous les huit jours, et tous les deux...

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe à Neuf-Brisach.

(1792).

Le théâtre représente une riche antichambre ou petit salon précédant la salle de bal. — On est chez le lieutenant-colonel du régiment.

SCÈNE I.

Le colonel SALVERT, CÉSAR.

LE COLONEL.

Oui, monsieur Faucher, je me plais à vous le répéter, depuis que vous êtes au régiment, vous avez donné l'exemple d'une conduite militaire sans reproche... Le vicomte de Noailles vous a proposé au ministre Servan pour le grade de capitaine, et cette récompense ne saurait se faire attendre. Mais je ne puis vous le dissimuler : depuis quelque temps, et particulièrement depuis la mort de votre père, vous affichez des principes politiques qui pourraient altérer la bonne opinion que j'avais conçue de vous.

CÉSAR, voulant répondre.

Colonel!...

LE COLONEL, l'arrêtant d'un regard.

La compagnie Montozon donne un très-mauvais exemple, monsieur. Vous, votre frère, Gardanne, Richepanse,... vous vous faites les protecteurs de quelques mauvaises têtes qui, sous prétexte d'appartenir à de bonnes familles bourgeoises, d'avoir reçu les premiers éléments d'une éducation... très-inutile parmi nous, s'imaginent se frayer le chemin des grades militaires...

CÉSAR.

Mon colonel... il est vrai. Le décret de l'Assemblée nationale qui permet au mérite d'aspirer aux grades supérieurs a excité l'émulation de nos sous-officiers.

LE COLONEL.

Ces messieurs se voient déjà maréchaux de France, lieutenants généraux...

CÉSAR.

Leur ambition ne va pas jusque-là... mais, colonel, ne pensez-vous pas que Gardanne, que Richepanse, dont vous parliez tout à l'heure, feraient d'excellents mestres de camp? Au surplus, les maréchaux des logis, les brigadiers de la compagnie Montozon, m'ont demandé la permission d'établir parmi eux une école où ils s'occuperaient exclusivement de sciences, d'arts... J'y ai vu d'autant moins d'inconvénients, qu'ayant assisté moi-même à une de leurs séances, j'ai été édifié de leur sagesse et du zèle qu'ils mettent à s'instruire.

LE COLONEL.

Et dans ces réunions-là, on parle politique, on

raisonne sur les événements... on les juge... on ose blâmer la cour... je le sais. On y lit les papiers publics... Si cela était toléré, monsieur, la discipline militaire ne tarderait pas à devenir impossible!

CÉSAR.

Eh! pourquoi donc, colonel?

LE COLONEL.

Quand tout le monde peut aspirer à commander!...

CÉSAR.

Tout le monde trouve glorieux d'obéir.

LE COLONEL.

Voilà comme on pervertit l'esprit du soldat! Je suis bien décidé à ne plus le souffrir; désormais, ceux qui s'aviseront de parler... iront faire de la politique à la salle de police!... En vérité, monsieur, j'ai peine à concevoir comment vous, un homme né, vous défendez de pareilles doctrines!

CÉSAR.

Au moins, colonel, on ne m'accusera pas d'être intéressé dans la question... Du reste, ce reproche-là pourrait encore mieux s'adresser à M. le duc de Liancourt, à M. le marquis de La Fayette, au duc de Choiseul... à mille autres, dont les noms et la conduite font autorité!

LE COLONEL.

On a beau dire, cela ne peut pas durer; c'est trop absurde... Je ne leur donne pas six semaines pour abandonner leur système de liberté, d'égalité... Quel respect peut-on avoir pour les décrets d'une Assemblée nationale qui se permet d'abolir la noblesse... qui, le 5 avril dernier, supprime les couvents d'hommes et de femmes...

CÉSAR.

C'est là un décret dont je ne saurais me plaindre. Sans lui, je n'aurais pas eu le bonheur de présenter mes hommages à mademoiselle votre sœur.

LE COLONEL.

C'est très-galant... Mais cela ne m'empêche pas d'être fort embarrassé d'elle.

CÉSAR.

A la grâce avec laquelle mademoiselle Eudoxie fait les honneurs de votre maison, je croyais au contraire que vous deviez être enchanté de sa présence.

LE COLONEL.

Et un mari à trouver... une dot à donner... vous ne pensez pas à cela... Au couvent, ma sœur était tout établie.

CÉSAR, à part.

Je conçois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Pardon, mon frère, je vous dérange... si j'avais su...

CÉSAR.

Mademoiselle, je me retire.

EUDOXIE.

Oh! ce n'est pas un secret... Je venais, mon frère, vous prier de vouloir bien donner un coup d'œil aux préparatifs de votre soirée... j'ai fait de mon mieux... Mais quand on n'est sortie du couvent que depuis un mois, on n'a pas une grande habitude des usages du monde... et je craindrais que mon ignorance ne vous attirât quelques reproches.

LE COLONEL.

Jusqu'à présent, ma chère Eudoxie, elle ne m'a valu que des éloges.

EUDOXIE.

Mais aujourd'hui... Tenez, je suis embarrassée, je ne connais pas la plupart de ces messieurs, de ces dames... je ne sais comment les placer... à présent qu'il n'y a plus de titres.

LE COLONEL.

Détrompez-vous, ma chère, l'Assemblée nationale les a supprimés... mais nous les avons rétablis.

EUDOXIE.

Ah! mon Dieu, s'il allait en être de même des couvents!

LE COLONEL.

Nous n'avons jamais mis à exécution ce décret-là; en public, à la bonne heure! mais dans notre intérieur, nous avons toujours conservé nos titres, et personne ne s'avise de nous les refuser!

EUDOXIE.

Alors raison de plus, puisque j'ignore ceux de nos invités.

LE COLONEL.

Soyez tranquille, je vais les placer moi-même; avant votre arrivée, j'en avais l'habitude... Restez, restez... Monsieur Faucher, dans votre intérêt, songez à notre entretien.

SCÈNE III.

CÉSAR, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Je vous dois des excuses, monsieur César... Parler d'une fête devant une personne qui ne peut y assister?

CÉSAR.

Mademoiselle, rien de plus simple...

EUDOXIE.

Non, tout à l'heure... là... quand je parlais de plaisirs, je sentais intérieurement que je vous faisais de la peine... ces idées de fêtes réveillaient votre douleur...

CÉSAR.

Elle durera autant que ma vie... La perte d'un si bon père... est une blessure que le temps n'a pas le pouvoir de guérir.

EUDOXIE.

Oh! j'ai entendu l'autre jour M. Constantin en

parler, et je n'ai pas pu retenir mes larmes... Du moins, pour adoucir un malheur si grand, il vous reste une mère.

CÉSAR.

Vous n'avez pas connu la vôtre?

EUDOXIE.

Si... oh! si!... Elle venait me voir au couvent, deux fois par an.

CÉSAR.

Deux fois!

EUDOXIE.

Elle était à la cour... le service des princesses prenait tout son temps... Mais elle ne manquait jamais de venir le 1[er] de l'an et à ma fête... C'étaient deux beaux jours pour moi, je les attendais avec une impatience...

CÉSAR.

Quelle candeur!

EUDOXIE.

Dans le courant de l'année, elle m'envoyait des cadeaux à chaque instant... elle me faisait écrire... Mais quand elle avait du chagrin, elle m'écrivait toujours elle-même... Oh! quand elle avait du chagrin, elle m'aimait beaucoup!

CÉSAR.

Et vous mettre au couvent!

EUDOXIE.

C'était mon père qui l'avait exigé.

CÉSAR.

Vous sacrifier!

EUDOXIE.

Que voulez-vous? je n'avais jamais été dans le monde... je ne le connaissais pas... je ne pouvais pas le regretter.

CÉSAR.

Et à présent?

EUDOXIE.

Oh! je serais bien fâchée de le quitter!

CÉSAR.

Quel dommage que des traits si doux, un caractère si aimable, fussent restés enfouis à l'ombre d'un cloître...

EUDOXIE.

On voit bien que vous êtes les deux frères... Ce sont précisément-là les propres paroles que M. Constantin m'adressait l'autre jour.

CÉSAR, surpris.

Mon frère!

EUDOXIE.

Il est si bon... Comme vous devez l'aimer!... J'entends quelquefois mon frère lui reprocher, comme à vous, trop d'indulgence envers les soldats... Et moi, au contraire, je trouve que cette indulgence l'honore, qu'elle est la preuve d'un esprit élevé, d'un cœur généreux.

CÉSAR, qui l'a bien examinée, à part.

Elle l'aime!

EUDOXIE.

Ces pauvres soldats, ne sont-ils pas assez à plaindre d'être toujours obligés d'obéir... Je connais ce supplice-là!... Au couvent, nous ne pouvions pas avoir une seule volonté... Ceux qui adoucissent le sort de leurs inférieurs sont bien respectables pour moi... Et d'ailleurs, ce ne sont pas là les seules vertus de M. Constantin... Quelle tendresse pour ses parents... quelle amitié, quel attachement pour vous... Je suis sûre qu'il n'y a point de sacrifice qu'il ne s'empressât de faire pour vous!

CÉSAR.

Ah! croyez, mademoiselle, que moi aussi, je sacrifierais tout à son bonheur! (A ce moment, Constantin parait; il a vu son frère près d'Eudoxie. — César fait un mouvement en apercevant son frère.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, à part, réprimant son premier mouvement.

Je ne m'étais pas trompé!

EUDOXIE.

Ah! monsieur Constantin, je regrette bien que vous ne puissiez pas être de la fête. (Elle sort.)

SCÈNE V.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Constantin!

CONSTANTIN.

Mon frère!

CÉSAR.

Qu'as-tu?

CONSTANTIN.

Moi?

CÉSAR.

Oui, toi... Tu as quelque chose qui te contrarie.

CONSTANTIN.

Du tout...

CÉSAR.

Tu sais bien que cela ne peut pas se cacher.

CONSTANTIN.

Eh bien! je suis contrarié pour toi.

CÉSAR.

Pour moi!

CONSTANTIN.

Oui!... Je viens de recevoir des nouvelles de la Réole.

CÉSAR.

Après?

CONSTANTIN.

Je ne pense pas que tu aies conservé un souvenir bien vif... Ces choses-là... au bout de plusieurs années...

CÉSAR.

Parle donc!

CONSTANTIN.

Esther... elle est mariée...

CÉSAR.

Ah! oui, avec un administrateur du district... Et Caroline aussi.

CONSTANTIN.

Tu le savais?

CÉSAR.

Oui. Et tant que j'ai cru que cette nouvelle-là pouvait te causer quelque chagrin, je n'ai pas cru devoir t'en parler; mais maintenant que je suis sûr que ce premier sentiment n'a laissé aucune trace dans ton cœur... qu'un autre amour, plus vrai, plus ardent, lui a succédé...

CONSTANTIN.

Que dis-tu?

CÉSAR.

Tu aimes Eudoxie!

CONSTANTIN.

Moi!

CÉSAR.

L'altération de tes traits... le trouble de ta voix...

CONSTANTIN.

Tu te trompes, César... Le premier nom venu aurait produit sur moi le même effet... Écoute, frère, la preuve que je n'ai pour cette jeune personne qu'un sentiment de respect, dont on ne peut se défendre dès qu'on l'approche... Tu prétends lire dans mes traits, tu crois deviner à ma voix... Regarde-moi bien, écoute avec attention, je vais prononcer devant toi le nom de toutes les jeunes personnes de Neuf-Brisach, que nous connaissons, toutes, sans en excepter une seule. Tu entends bien? et si tu surprends le moindre mouvement dans mes traits, la moindre altération dans ma voix...

CÉSAR.

J'y consens, mais à une condition.

CONSTANTIN.

Laquelle?

CÉSAR.

Pendant que tu parleras, j'aurai la main là, sur ton cœur?

CONSTANTIN, se reculant.

Non! non!

CÉSAR.

Ah! ce refus-là m'en dit plus que tous les aveux du monde.

CONSTANTIN.

César!

CÉSAR.

Oui, tu l'aimes.

CONSTANTIN.

Et quand il serait vrai, que je n'aurais pu la voir sans être attiré vers elle! me crois-tu donc assez fou pour te disputer son cœur?

CÉSAR.

A moi!

CONSTANTIN.

Cet amour que tu lisais sur mon visage, chacune de tes actions en offre une preuve irrécusable : tes visites, plus nombreuses depuis qu'Eudoxie habite l'hôtel de son frère; les soins, les respects dont tu l'entoures, ton assiduité auprès d'elle, une légère teinte de dépit qui perce malgré toi, lorsque tu ne peux trouver place à ses côtés...

CÉSAR.

Constantin, je t'en prie...

CONSTANTIN.

Eudoxie te convient mieux qu'à moi : son caractère s'accorde davantage avec le tien, tu aimes les plaisirs qu'elle recherche, tu as les talents qu'elle cultive...

CÉSAR.

Et si je n'en suis pas aimé?

CONSTANTIN.

Toi!

CÉSAR.

Si là... ici... tout à l'heure, je m'étais convaincu qu'un autre est plus heureux que moi?

CONSTANTIN.

Un autre!

CÉSAR.

Oui... et cet autre, c'est mon frère, c'est toi!

CONSTANTIN.

Moi, César!

CÉSAR.

Tu as fait sur son âme une impression...

CONSTANTIN.

Que le temps, l'absence effaceront.

CÉSAR.

Non, j'ai lu dans son cœur; c'est un sentiment vrai, profond, puissant... Épouse-la, Constantin!

CONSTANTIN.

Moi, l'époux d'une femme aimée par César, par mon frère! jouir d'un bonheur qui pourrait lui coûter un regret, l'apparence d'un regret... Non, César... jamais! jamais! (Ils sont prêts à se jeter dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CHOQUET.

CHOQUET, en dehors.

Où sont mes lieutenants?... il faut que je parle à mes lieutenants!... Ah! les voilà!

CÉSAR.

Qu'est que c'est?

CHOQUET, riant.

Mon lieutenant, c'est du nouveau!

CONSTANTIN.

Du nouveau?

CHOQUET, riant.

A la caserne... ils font un tapage!...

CÉSAR.

Qui?

CHOQUET.

Vos chasseurs.

CÉSAR.

Pourquoi?

CHOQUET.

Vous savez bien leur école, où ils se rassem-

blent; ils ont voulu y aller ce soir... bernique! la porte fermée, défense du lieutenant-colonel de l'ouvrir... Quand ils ont vu ça, ils sont retournés à la caserne, dans la cantine... Là, il y a un trompette qui a monté sur les bancs... Il a fait un discours, c'était superbe à voir!

CONSTANTIN.

Qu'est-ce qu'il disait?

CHOQUET.

Il disait comme les autres... Il faut tous marcher aux frontières, contre l'ennemi!..... Ils criaient: vive la guerre! à bas la discipline! à bas nos officiers!... Des farces, quoi!

CONSTANTIN.

A bas les officiers... Mon frère, allons leur donner l'exemple de la soumission.

SCÈNE VII.

CHOQUET, seul.

Dès qu'ils vont se montrer, ça s'ra fini tout de suite. (On entend un peu de musique de bal.) Eh bien! c'est-il drôle, pendant que les autres sont à s'égosiller, en v'là qui s'amusent; ils ne se doutent pas plus de ce qui se passe... Allez, allez, dansez, balancez... Dieu! avec quel sang-froid ils passent un si sol, un jeté battu... Le colonel est là, tranquille... Eh bien! pourquoi donc que je ne le serais pas aussi, moi qui ne suis pas de la cavalerie... c'est-à-dire, j'en suis de la cavalerie, pour battre les habits de mes maîtres, et pour les servir à table... mais excepté ça... (Il va regarder. — Le bal est commencé. — On entend, dans la salle voisine, l'orchestre jouer une contredanse sur l'air : *Ah! ça ira!*) Si je trouvais une petite bonne à ma portée... justement, en v'là une... Dites donc, petite mère, si le cœur vous en dit?... c'est l'orchestre du régiment, il est pour tout le monde. (Choquet et sa danseuse se mettent en place.)

CHOQUET.

MUSIQUE DE L'AIR : *Ah! ça ira.*

Ah! v'là qu' ça va, v'là qu' ça va, v'là qu' ça va,
Nous dansons aussi not' contredanse.
Ah! v'là qu' ça va, vlà qu' ça va, v'là qu' ça va,
J'en fais bien autant que ces messieurs-là!...
Ont-ils plus de grâce que ça?
Ont-ils plus d' légèr'té que ça?
Cette tournure, cette aisance,
Et surtout cette force-là?

(Il ne peut pas enlever sa danseuse.)

Ah! v'là qu' ça va, v'là qu' ça va, v'là qu' ça va.

(D'abord, Choquet et sa danseuse étaient seuls; maintenant, les domestiques, soldats, bonnes, cuisinières, sont venus se joindre à eux, et la contredanse se trouve composée de huit à douze personnes. — Un grand bruit se fait entendre au dehors. — Tout le monde s'arrête au milieu d'une figure de contredanse. — Tableau presque grotesque.)

TOUS LES GENS, sur le théâtre, à voix basse.

Quel bruit dehors se fait entendre?
Ah! mon Dieu! qu'allons-nous apprendre?

CÉSAR, entrant, suivi de son frère.

Colonel! colonel!

CHOQUET.

Il est là! (Il montre la salle. — Le colonel entre en scène.)

CÉSAR.

Colonel!

LE COLONEL.

Me voilà!

FINAL.

CÉSAR.

Plus de jeux, plus de danse;
On dit que l'étranger
Déclare la guerre à la France,
La patrie est en danger!

(Tout le monde se répète bas, de proche en proche :)

La patrie est en danger!

CÉSAR.

Le régiment vient de s'insurger!

(Les officiers du bal entrent en scène, et chacun se dit, ou ils se disent l'un à l'autre :)

Le régiment vient de s'insurger!
Et la patrie est en danger!

LE COLONEL.

Messieurs, un instant de silence.
On exagère le danger...
Et je suis loin de partager
Vos craintes, vos alarmes!

CHŒUR EN DEHORS.

Pour chasser l'étranger,
Qu'on nous donne des armes.
Aux armes! aux armes!

CHŒUR DE SOLDATS ET DE PEUPLE entrant.

La patrie en danger
Fait naître nos alarmes;
Pour chasser l'étranger,
Qu'on nous donne des armes!

OFFICIERS DU BAL.

La patrie en danger
A causé leurs alarmes;
Pour chasser l'étranger,
Amis, prenons les armes!

LES SOLDATS.

Mon colonel, il faut partir,
Vous vous devez à la patrie!

LE COLONEL.

Seul, je commande ici, vous devez m'obéir.

LES OFFICIERS.

Mon colonel, je vous en prie,
Le danger presse, il faut partir!

LE COLONEL.

Silence,
Messieurs; votre devoir est dans l'obéissance.

CÉSAR ET CONSTANTIN.

Notre devoir est de sauver la France!

Le danger parle, il faut partir!
Sans vous, nous sauverons la France!
Que chaque citoyen s'enrôle,
Et sur-le-champ,
Sur ce contrôle,
Signe son engagement.

TOUT LE MONDE se précipite vers la table.

Moi, je m'enrôle
Sur le contrôle!

(Les femmes, elles-mêmes, poussent les hommes.)

CHŒUR.

La patrie en danger
Fait naître nos alarmes;
Pour chasser l'étranger,
Allez prendre les armes!

UN ABBÉ.

Plus de latin! plus de rabat!
Je signe, me voilà soldat!

TROIS AUTRES.

Abbés, médecins, avocats,
Nous sommes tous soldats!

CÉSAR ET CONSTANTIN.

DUO, pendant la signature.

Le même sein nous a donné la vie,
Le même jour nous vit naître tous deux;
Son existence à la mienne est unie,
De son malheur, je serais malheureux...
Sans son bonheur, je ne puis être heureux!
Ah! que toujours César échappe
Que Constantin toujours échappe
Aux piéges cruels des méchants!
Oh! mon Dieu! si la mort le frappe,
Qu'elle me frappe en même temps!

CHŒUR.

La patrie en danger
Excite nos alarmes;
Pour chasser l'étranger,
Courons prendre les armes!

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

(1794.)

(Le théâtre représente une salle d'auberge.)

SCÈNE I.

MADELEINE, seule.

Je n'y conçois rien à c'te lettre-là!... le dessus est pourtant bien pour moi... A la citoyenne Madeleine Jarry, à l'auberge de la Montagne, à Surgères... Le dedans est bien de l'écriture de cet original de militaire, qui était encore en garnison ici, la décade dernière, et qui est parti duodi sans en rien dire à personne. (Elle lit.) « Rochefort, « sextidi, 26 messidor an III, ci-devant 15 juillet. « Mademoiselle... » (S'interrompant.) Est-il bête!... Mademoiselle. Si on trouvait cette lettre-là, il y aurait de quoi me compromettre aux yeux de toute la commune. Pourquoi qu'il ne met pas citoyenne... je suis citoyenne active comme une autre. (Elle continue de lire.) « Je vous prie... » (S'interrompant.) Encore!... Il ne peut pas me tutoyer? puisque c'est la loi... (Elle lit.) « Je vous « prie, si vous recevez cette lettre après mon arri- « vée, de ne témoigner aucune surprise en me « voyant; et si ma lettre vous parvient avant que « j'arrive, de n'être pas étonnée de voir des choses « qui ne peuvent pas manquer de vous surprendre... « Recevez, mademoiselle, l'assurance des senti- « ments civiques de votre affectionné citoyen Cho- « quet, volontaire sans-culotte du 1er bataillon du Bec d'Ambès. » Dire que j'aime cet être-là, que je ne fais que penser à lui, depuis qu'il n'y est plus, et que je ne comprends rien à sa lettre!

COUPLETS.

Il ne m' sort pas d' la tête,
Mon ouvrag' s'en ressent;
Quelqu'fois ça m' rend si bête,
Que c'en est étonnant.
J'en suis contrariée;
Mais on me dit partout
Qu'une fois marié,
On s'accoutume à tout.

Mon Dieu, s'il fallait suivre
Mon époux aux combats,
Je ne pourrais pas vivre
Au milieu des soldats.
L' métier de vivandière
Ne s'rait pas de mon goût,
Et pourtant, à la guerre,
On s'accoutume à tout.

Si, pour dernière épreuve,
Un d' ces maudits boulets
Allait me rendre veuve,
Je crois que j'en mourrais.
Mourir!... ça s'rait dommage!
Non, j' vivrais jusqu'au bout...
Quand une femme est sage,
Ell' s'accoutume à tout.

(César et Constantin paraissent dans le fond. — Madeleine les aperçoit.)

Qu'est-ce qu'ils veulent donc, ces citoyens qui sont là à regarder... on dirait des conspirateurs.

Entrez, citoyens, entrez; les patriotes sont bien venus à l'auberge de la Montagne!

SCÈNE II.

CÉSAR, CONSTANTIN, MADELEINE.

CÉSAR.

Voilà une petite citoyenne fort gentille.

MADELEINE.

Que veulent les citoyens?

CONSTANTIN.

Une omelette, un doigt de vin de Bordeaux.

MADELEINE.

Dans l'instant, vous allez avoir tout ça!

SCÈNE III.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Nous n'avons point été suivis?

CÉSAR.

Non, depuis Muron je n'ai vu personne.

CONSTANTIN.

Tu es bien sûr qu'à Rochefort on ne soupçonne pas notre fuite?

CÉSAR.

Choquet seul sait que nous nous arrêterons ici quelques instants; s'il y a quelque chose de nouveau, il nous le fera savoir.

CONSTANTIN.

Bien!

CÉSAR.

Voilà donc le prix de notre amour pour la liberté! la récompense de notre sang versé pour la patrie! Notre crime, disent-ils, est d'avoir porté le deuil de Louis XVI, auquel des souvenirs personnels nous attachaient!... Sont-ce des crimes aussi que les vingt-huit blessures reçues par toi en Vendée, pour la défense de la république!... Je ne parle pas des miennes.

CONSTANTIN.

Ni la patrie, ni la liberté ne sont coupables des violences exercées en leur nom; les tyrans qui ont usurpé le pouvoir croient s'y maintenir par la terreur. Danton a fait périr Hébert, Robespierre, à son tour, s'est débarrassé de Danton... Peut-être, à l'instant où je parle, d'autres ambitieux conspirent la perte de Robespierre.

CÉSAR.

En attendant, nous n'en sommes pas moins dénoncés au comité de salut public, poursuivis par Laignelot, qui a décerné contre nous un mandat d'arrêt.

CONSTANTIN.

Il ne nous pardonne point de lui avoir arraché quelques victimes.

CÉSAR.

Surtout la jeune sœur de notre ancien lieutenant-colonel.

CONSTANTIN.

Eudoxie! Quel pouvait être son crime? N'était-ce pas assez que son frère eût payé de sa vie son attachement à des préjugés plus ridicules que coupables... Nous étions à l'armée de Rhin-et-Moselle lorsque nous lûmes dans Prudhomme l'arrêt qui condamnait à mort le pauvre chevalier... Dans ce moment, le nom d'Eudoxie, prononcé en même temps par tous deux, nous convainquit que nous l'aimions encore... Bientôt de nombreuses blessures nous forcèrent à demander un congé; nous partons; nous sommes contraints de nous arrêter à Saint-Maixent. Là, j'apprends qu'une jeune fille, arrêtée la veille, doit le lendemain être traduite au tribunal révolutionnaire... Je la vois, je la reconnais... le ciel m'inspire l'idée de la défendre... J'ai le bonheur d'attendrir ses juges... Eudoxie est rendue à la liberté! Je la remets moi-même aux mains d'une dame de Marsanges, sa parente, et je me dérobe à des remercîments dont la vivacité réveillait en moi des souvenirs... Ah! c'est dans ce moment-là surtout que j'ai senti combien je l'aimais!

CÉSAR.

Et tu as eu le courage de la fuir!... Tu m'as caché cette entrevue...

CONSTANTIN.

Si je t'en avais parlé, tu m'aurais forcé de lui offrir ma main... et peut-être aurais-je été assez faible pour céder.

CÉSAR.

Tu aurais été heureux.

CONSTANTIN.

Mon cher César, à l'instant où un arrêt injuste nous frappe... ma situation ne serait-elle pas mille fois plus horrible? Et n'est-ce pas assez d'avoir à craindre pour mon frère?... Va, mon ami, le ciel, en nous faisant naître le même jour, a voulu que l'amitié fût l'unique sentiment de notre vie.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE.

Citoyens, votre omelette est sur la table... là, dans ce cabinet à droite.

CÉSAR.

Merci, gentille citoyenne.

MADELEINE.

Si vous avez besoin de quelque chose, vous appellerez Madeleine... c'est mon nom.

CÉSAR.

Nous ne l'oublierons pas. (Ils entrent tous deux dans le cabinet à droite.)

SCÈNE V.

MADELEINE, seule.

Non, ce ne sont pas des conspirateurs; ils ont les manières trop polies pour ça... Au reste, j'en ai jamais vu... je ne sais pas comment c'est fait, un conspirateur... Ah! mon Dieu!... je ne me

trompe pas... mon militaire avec un gendarme. Ah! le malheureux, il a déserté!

SCÈNE VI.

MADELEINE, CHOQUET, UN GENDARME.

CHOQUET.

Citoyenne! de quoi rafraîchir le militaire.

MADELEINE.

Comment... citoyen, c'est toi!

CHOQUET.

Ah! mon Dieu... elle me tutoie, elle est devenue plus tendre en mon absence!... Moi-même, qui voyage de compagnie avec ce respectable gendarme...

MADELEINE.

Et voilà pourquoi tu m'écrivais de n'être pas surprise!

CHOQUET.

Encore... devant le monde... Charmante citoyenne, c'était pour ne pas vous étonner.

MADELEINE.

Allons, le voilà encore avec ses vous... Est-ce que c'est comme ça qu'on parle?

CHOQUET.

Je n'oserai jamais!

MADELEINE.

Puisque c'est la loi.

CHOQUET.

La loi!

MADELEINE.

Du 10 brumaire...

CHOQUET.

C'est donc pas par amour?

MADELEINE.

C'est par respect pour la loi.

CHOQUET.

Comment, citoyenne... tu me tutoies... par respect; en voilà bien d'une autre.

MADELEINE.

Est-il possible que tu aies déserté?

CHOQUET.

Une idée!...

MADELEINE.

On demande son congé.

CHOQUET.

C'est trop long, j'avais pas le temps d'attendre... Je me suis dit un beau matin : Choquet, mon garçon, sous le règne de la liberté, chacun doit être libre... tu as assez du service de la république, il faut lui brûler la politesse... Par malheur, il y a des gouvernements qui ont des gendarmes, qui n'entendent rien à la liberté, et je me suis trouvé pincé, au moment où je ne m'y attendais pas...

MADELEINE.

Et comment que tu vas faire, à présent?... Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'arranger cette affaire-là?

CHOQUET.

Si... le camarade est bon enfant... et en buvant chopine... Est-ce qu'on ne peut pas entrer par là... causer un instant?

MADELEINE.

Là dedans?... si... Mais je te préviens qu'il y a déjà deux patriotes.

CHOQUET.

Ce sont eux!

MADELEINE.

Tâche de ne pas te compromettre...

CHOQUET.

Sois tranquille.

MADELEINE.

S'il ne fallait que quelques assignats...

CHOQUET.

Dieu! est-elle aimante la citoyenne Jarry!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Je ne me trompe pas, j'ai reconnu la voix de Choquet...

MADELEINE.

Comment, citoyen, tu le connais?

CHOQUET.

C'est mon capitaine.

MADELEINE.

Son capitaine!... il est perdu!... Citoyen, je t'en prie... ne lui en veux pas... c'est moi qui en suis la cause...

CONSTANTIN.

De quoi?

MADELEINE.

Il a déserté!

CONSTANTIN.

Déserté!... Choquet, cela est-il vrai?

CHOQUET.

Oui, mon capitaine.

CONSTANTIN.

Ah! malheureux!

CHOQUET.

Quand on voit tout ce qui passe autour de nous... quand on poursuit, au nom de la république, ses plus intrépides défenseurs, ses plus vertueux citoyens... cela dégoûte du service... les honnêtes gens ne veulent pas prêter les mains à ces infamies!...

CONSTANTIN.

Déserter est toujours une mauvaise action, et je t'en aurais cru incapable.

CHOQUET.

Citoyenne, le gendarme a soif...

MADELEINE, à Constantin.

Gronde-le beaucoup, mais ne le punis pas. (Au gendarme.) Je suis à toi, gendarme. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANTIN, CHOQUET, LE GENDARME.

CHOQUET.

Et vous avez pu croire!... Ce gendarme, c'est

Pierre, le fils de votre jardinier... Vous êtes dénoncé... L'ordre est donné de vous arrêter partout où l'on vous trouvera... Des gens qui vous ont vu sortir de Rochefort par la porte de Charente ont indiqué la manière dont vous étiez vêtus tous les deux. Pas moyen d'échapper, si vous ne changez de costume. Il y a des moments où je ne suis qu'une bête... mais le désir de vous sauver m'a, je crois, donné de l'esprit. J'ai été trouver Pierre, je lui ai fait part de mon projet... Il a sur-le-champ endossé son habit de gendarme; moi, j'ai pris ma veste, mon hâvre-sac... Un pauvre diable nous a fabriqué une feuille de route avec des signalements qui vous iront mieux qu'à nous, et nous allons profiter du moment où il n'y a personne...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh! vite! et vite! passez là dedans... v'là du monde qui nous arrive...

CHOQUET.

Du monde!

MADELEINE.

Un inspecteur... un commissaire... un citoyen avec une écharpe...

CONSTANTIN.

De la prudence!...

CHOQUET.

Mon capitaine, puisque vous le permettez... Allons, gendarme... (Ils entrent dans le cabinet à droite.)

MADELEINE.

Je crois que ça s'arrange... Pauvre garçon!

SCÈNE X.

MADELEINE, SALMON.

SALMON.

L'aubergiste?...

MADELEINE.

Citoyen, il n'y est pas, il monte la garde à la municipalité.

SALMON.

Sa femme?

MADELEINE.

Il n'en a plus pour le quart d'heure... La citoyenne est défunte depuis le 14 prairial dernier.

SALMON.

Qui la remplace?

MADELEINE.

Moi, citoyen... tu n'as qu'à demander, on te répondra.

SALMON.

En ce cas, parle et souviens-toi de dire la vérité... le salut de la république en dépend.

MADELEINE.

Moi, je peux sauver la république?... Laisse donc, citoyen, on ne donne pas là dedans.

SALMON.

L'autorité est instruite que cette auberge renferme des ennemis de la chose publique, des agents de l'étranger...

MADELEINE.

L'autorité en sait plus que moi. Ça n'est pas étonnant, elle est payée pour ça... cependant l'autorité s'est moquée de toi.

SALMON.

Des gens bien instruits ont vu entrer ici deux hommes...

MADELEINE.

Ah! deux voyageurs, c'est possible.

SALMON.

En pantalon bleu, en carmagnole...

MADELEINE.

Oui, et en chapeau rond.

SALMON.

Et ces gens-là, que sont-ils devenus?

MADELEINE.

Ils déjeunent tranquillement... mais bien sûr ils ne ressemblent pas à ceux que tu cherches.

SALMON.

A merveille!

MADELEINE.

Il y en a un qui est capitaine, et qui a l'air du plus brave homme!...

SALMON.

Citoyenne, au nom de la république une et indivisible...

MADELEINE.

Liberté, égalité ou la mort, on connait ça... Va toujours.

SALMON.

En ma qualité d'agent du tribunal révolutionnaire de Rochefort, je t'ordonne de me déclarer sur-le-champ tout ce que tu sais concernant ces deux conspirateurs...

MADELEINE.

Ça, des conspirateurs?... Citoyen, on t'a induit... ils mangent et boivent tranquillement comme les meilleurs citoyens du monde.

SALMON.

Ils ont été suivis à la piste depuis leur départ de Rochefort. Nul doute que ce ne soit eux.

MADELEINE.

Des conspirateurs comme ça, je les acquitterais sur la mine.

SALMON.

Citoyenne, je t'enjoins, au nom de la patrie en danger, de ne laisser sortir aucun des individus qui se trouvent dans ton auberge.

MADELEINE.

Mais, citoyen, je ne puis pas m'opposer...

SALMON.

Je vais faire garder les issues de ta maison, et je reviens sur-le-champ avec la force armée.

SCÈNE XI.

CHOQUET, MADELEINE.

CHOQUET, paraissant.

Ah! Madeleine, qu'avez-vous fait?

MADELEINE.

J'ai répondu à tout ce qu'il m'a demandé.

CHOQUET.

Pourquoi lui dire qu'ils étaient ici?

MADELEINE.

Quoi! ce sont donc vraiment des conspirateurs?

CHOQUET.

Ce sont les plus braves gens du monde, les fils de mon ancien maître... Je donnerais ma vie pour eux!

MADELEINE.

Ah! mon Dieu!

CHOQUET.

C'est pour eux que j'ai déserté... Madeleine, tu m'aimes?

MADELEINE, pleurant.

Oui, Choquet, je t'aime!

CHOQUET.

Il m'en faut une preuve.

MADELEINE.

Laquelle?

CHOQUET.

Si ces braves gens étaient arrêtés, il n'y aurait plus de Choquet pour toi.

MADELEINE.

Que faut-il faire?

CHOQUET.

Réparer ton imprudence... m'aider à les sauver.

MADELEINE.

Ah! de tout mon cœur... Mais comment?...

CHOQUET.

Cherche...

MADELEINE.

S'ils s'en allaient?...

CHOQUET.

N'as-tu pas entendu que ce misérable Salmon allait faire garder les issues de la maison? et s'il les rencontrait...

MADELEINE.

Il les connaît donc?

CHOQUET.

Sans doute.

MADELEINE.

Si on pouvait les cacher...

CHOQUET.

Ils chercheront partout... Ah! Madeleine, si tu les sauvais, ma vie entière... je t'aimerais, je t'adorerais...

MADELEINE.

Paix! on vient...

CHOQUET.

Et tu n'as rien trouvé?

MADELEINE.

Va-t'en! va-t'en!... Non, écoute... regarde et profite... Oh! mon Dieu! inspirez-moi!

SCÈNE XII.

MADELEINE, SALMON, UN OFFICIER MUNICIPAL, puis LA TROUPE.

SALMON.

La force armée me suit... Citoyenne, où sont ces deux étrangers?

MADELEINE, montrant le cabinet à gauche.

Là... dans la seconde pièce, au fond.

SALMON, au municipal.

Suivez-moi... (Ils entrent à gauche.)

MADELEINE, à Choquet.

Préviens-les, tu n'as qu'un moment... (Choquet rentre à droite.)

UN SOUS-LIEUTENANT, entrant avec des soldats.

Citoyenne... (Madeleine, posant un doigt sur la bouche, lui montre la porte à gauche. — L'officier à un caporal.) Prenez quatre hommes pour empêcher qu'ils ne se sauvent de l'autre côté... (Le caporal et les quatre hommes sortent. — L'officier s'avance, tourne la clef, ferme la porte en disant :) Nous les tenons!... (Au même instant, Constantin, en gendarme, et César, en déserteur, sortent du cabinet à droite. — L'officier à Constantin :) Qu'est-ce? (Mouvement d'inquiétude.)

CONSTANTIN.

Un déserteur...

L'OFFICIER, aux soldats.

Laissez passer... (Ils sortent.)

MADELEINE, bas à Choquet qui s'est glissé près d'elle.

Es-tu content?

CHOQUET, de même.

Embrasse-moi, madame Choquet.

QUATRIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans une place forte, sur la frontière.

(1804.)

Le théâtre représente une espèce de plate-forme. — Maison à droite, guérite. — Dans le fond, on voit la campagne, par-dessus un parapet garni de canons.

SCÈNE I.

CHOQUET, seul.

En voilà pour mes vingt-quatre heures à la porte de mon général... J'aime mieux une semaine de planton qu'un jour de garde, à cause des factions... Dieu! en ai-je fait des factions, quand j'étais dans l'infanterie!... et par toute l'Europe encore! en France, en Italie, en Égypte, en Russie, en Allemagne!... J'ai passé les trois quarts de ma vie en faction.

Air:

Toujours active,
Sur le qui-vive,
Quoi qu'il arrive,
Contente ou non,

L'infanterie
Passe sa vie
En faction.

Lorsque nous fîmes halte
Devant l'île de Malte,
Je fus, sur le ponton,
Le premier de planton;
Et quand l'armée entière
Prit possession du Caire,
On me mit en échec
A la porte d'un scheik.
Dès qu'une place est prise,
Soudain la nappe est mise
Pour tous les officiers,
Et, loin de la gamelle,
On met en sentinelle
Les pauvres fusiliers.

Toujours active, etc.

J'ai gardé des princesses,
J'ai gardé des abbesses,
Et chez les musulmans,
J'ai gardé des imans;
Des ducs en Allemagne,
Des moines en Espagne,
Et, de tous les côtés,
Mille jeunes beautés!
Pour la gloire et pour la tendresse,
Le cœur rempli d'un feu nouveau,
Un soldat garde avec ivresse
Et sa maîtresse et son drapeau!

Toujours active, etc.

SCÈNE II.

CHOQUET, MADELEINE.

MADELEINE, sortant de la maison avec un panier de vivandière.

Tiens, ce pauvre Choquet... est-il bon mari! il garde sa femme!

CHOQUET, d'un ton solennel.

Madeleine, si vous vouliez bien vous garder vous-même, vous m'obligeriez beaucoup.

MADELEINE.

Quant à ce qui est de ça, vois-tu, Choquet, une vivandière est à la garde de Dieu.

CHOQUET.

Laisse-moi donc tranquille... il a bien autre chose à faire que de se mêler de ça!

MADELEINE.

Sais tu que c'est laid, un républicain jaloux?

CHOQUET.

C'est bien pis, une républicaine coquette.

MADELEINE.

Moi, coquette!... Qu'est-ce que tu as à me reprocher depuis douze ans que nous sommes mariés, et que je t'ai suivi partout?... Coquette!... (Elle s'arrange.)

CHOQUET.

Douze ans!... Dieu! comme le temps lui dure!.. Il n'y en a pas seulement dix... Je t'ai épousée à la fin de 1794, quand les MM. Faucher ont été reconnus innocents, et qu'ils ont repris du service, et nous ne sommes qu'au mois de mai 1804. Douze ans!... comme tu y vas!

MADELEINE.

Que veux-tu? la première année m'a paru bien courte; mais les autres... Avec ça, faire le tour de l'Europe à marches forcées...

CHOQUET.

Ça devrait faire passer le temps plus vite... Mais toi, il n'y a qu'une chose qui te plaise... les compliments... tu es là dans ton centre... Encore hier, pendant que tu servais la goutte au capitaine Salmon, tu l'as regardé en coulisse; et, en payant son petit verre, il t'a passé la main sous le menton... Je n'aime pas ça, d'autant plus que c'est un...

MADELEINE.

Belle chose qu'un capitaine!

CHOQUET.

A-t'on jamais vu!... Qu'est-ce qu'il te faut donc?... Est-ce que tu vas t'imaginer que c'est pour tout de bon que les officiers font attention à toi?

MADELEINE.

Pourquoi pas?... Il y a encore mieux que des officiers.

CHOQUET.

Et quoi donc, s'il vous plaît?

MADELEINE.

Des généraux!

CHOQUET.

Des généraux!... C'te vanité de vivandière!

MADELEINE.

Crois-tu que j'ai été te le dire toutes les fois que le général César m'a fait l'honneur de me répéter qu'il me trouvait plus gentille que toutes les grandes dames de la ville?

CHOQUET.

Il t'a dit cela?

MADELEINE.

Plus de vingt fois... Je ne lui en veux pas... chacun a sa manière de voir. Il me le disait encore la veille du jour où son frère a été blessé: « Si tu n'étais pas la femme de Choquet... »

CHOQUET.

Oui; mais tu es ma femme, et voilà ce qui me tranquillise... Mon général est trop brave homme pour... pour chagriner un troupier. En vérité, tu es surprenante! les femmes ordinairement font ce qu'elles peuvent pour endormir leurs maris, et toi, on dirait que c'est ton bonheur de m'ouvrir les yeux.

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça me fait, si tu n'y vois rien?

CHOQUET.

Qu'est-ce que tu dis?

MADELEINE.

Je te dis que tu ne peux rien voir de blâmable à ma conduite.

CHOQUET.

A la bonne heure! Dis donc, madame Choquet, pendant que tu es là, tu n'aurais pas l'humanité de m'offrir quelque chose pour me remettre un peu... avec ça, voilà deux heures que je suis là...

MADELEINE.

Non, non, tu prends toujours à crédit.

CHOQUET.

C'est égal, ça t'étrenne toujours.

MADELEINE.

Tu en auras s'il en reste.

CHOQUET, voulant courir après elle.

Si je t'attrape!...

MADELEINE, de loin.

Une sentinelle ne doit pas quitter son poste. (Au moment où Choquet poursuit sa femme, Constantin entre.)

CHOQUET.

Oh! la! la! mon général!... (Il présente les armes.)

CONSTANTIN.

Sais-tu que ta femme est charmante?

CHOQUET.

Encore un!... (Madeleine sort en riant.)

SCÈNE III.

CHOQUET, CONSTANTIN, un bras en écharpe.

CHOQUET.

Il paraît que mon général est tout à fait rétabli?...

CONSTANTIN.

Oui, cela va bien... Je m'ennuyais de garder la chambre, et j'ai profité d'un moment où César m'a laissé seul pour prendre l'air... Choquet!

CHOQUET.

Mon général!

CONSTANTIN.

Mon secrétaire t'a-t-il remis les états de service que César l'avait chargé de copier?

CHOQUET.

J'oubliais... Oui, mon général, j'aurais été vous les porter... Les voici. (Il les tire de dessous son habit.)

CONSTANTIN.

Il faudrait les collationner pour les envoyer ce matin au ministre de la guerre... Tiens, prends celui de César... voici le mien... ils doivent être à peu près pareils. (Il lit.) « État des services du « général de brigade, Constantin Faucher. »

CHOQUET, lisant.

« État des services du général de brigade, César « Faucher, entré sous-lieutenant de remplacement « aux chasseurs d'Alsace... »

CONSTANTIN.

« Le 15 mars 1780. »

CHOQUET.

« Volontaire au premier bataillon de la Gironde... »

CONSTANTIN.

« Le 10 setembre 1792. »

CHOQUET.

« Capitaine au corps franc, infanterie des en-« fants de la Réole, le 3 germinal, an II... fait « chef de bataillon le 15 vendémiaire, an III... »

CONSTANTIN.

Le 15?... Il y a erreur de date... La bataille de Wattignies est du 24 vendémiaire, et nous avons été faits tous les deux chefs de bataillon le lendemain 25... C'est à corriger.

CHOQUET.

« Général de brigade... »

CONSTANTIN.

Le 3 janvier 1802... Il n'y a qu'un chiffre à changer... Dis à mon secrétaire qu'il fasse cette correction, qu'il mette les deux états sous enveloppe, et les fasse jeter à la poste tout de suite.

CHOQUET.

Mon général, comme il n'y a pas d'indiscrétion, j'irai les porter moi-même. (A part.) Je n'aurai jamais d'états de service comme ça, moi. (Il sort.)

SCÈNE IV.

CONSTANTIN, CÉSAR.

CÉSAR.

Mon ami, je sors de ta chambre, où j'ai été surpris et content de ne pas te trouver... Je t'apporte une lettre!

CONSTANTIN.

De qui?

CÉSAR.

Je n'en sais rien. Elle est à ton adresse : à monsieur le général, commandant la place...

CONSTANTIN.

Pourquoi ne l'as-tu pas ouverte?

CÉSAR.

Je n'y avais pas pensé. (Il l'ouvre.)

CONSTANTIN.

La signature?

CÉSAR.

Le comte de Marsanges.

CONSTANTIN.

De Marsanges?... Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Nous avions au régiment...

CÉSAR.

Un comte de Marsanges... capitaine au 2e, parent du lieutenant-colonel.

CONSTANTIN.

C'est, je crois, à sa mère, que dans le temps je remis cette pauvre Eudoxie.

CÉSAR, souriant.

A laquelle tu ne peux pas t'empêcher de penser... Voyons. (Il lit.) « Monsieur le général, je « m'adresse à vous, pour faire cesser une persé-« cution dont je suis la victime. Il a plu à un « de vos officiers de supposer quelques irrégu-« larités dans mon passe-port et de me faire « conduire au fort, où je suis provisoirement « détenu. Veuillez, je vous prie, donner des ordres « pour que les papiers dont je suis porteur soient « examinés avec la plus scrupuleuse attention : « cet examen vous convaincra de ma loyauté et « du droit que nous avons, ma femme et moi, de « rentrer en France, pour y poursuivre notre « radiation. J'ai l'honneur, etc. »

CONSTANTIN.

Encore un de ces pauvres diables d'émigrés, à qui le premier consul a rouvert le chemin du pays... Quelle a dû être sa joie, en revoyant cette France qu'il avait si légèrement abandonnée!... Tiens, je serais fâché que ses papiers ne fussent pas en règle; j'y vais moi-même.

CÉSAR.

Prends mon bras, nous irons ensemble.

CONSTANTIN.

Puisqu'il revient dans sa patrie, c'est qu'il l'aime encore.

MADELEINE, entrant.

Votre servante, mes généraux.

CÉSAR, lui passant la main sous le menton.

Dieu me pardonne, elle rajeunit tous les jours.

MADELEINE.

Si on ne s'y prenait pas comme ça, on vieillirait trop vite. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

MADELEINE, seule.

Ce pauvre Choquet va-t-il être content! je lui en ai gardé une fameuse goutte... Tiens, mon petit homme. (Elle remplit un verre qu'elle donne au factionnaire, qui a remplacé Choquet.) Eh bien! ce n'est pas lui... là, c'est-y désagréable... Je suis sûre que si ce vilain jaloux voyait ça, il dirait que c'est un fait exprès, et certainement quand on refuse un état-major... (Le factionnaire lui rend son verre.) Merci... en voilà pour longtemps, à ce prix-là!

SCÈNE VI.

MADAME DE MARSANGES, MADELEINE.

MADAME DE MARSANGES.

Pourrais-je vous demander où demeure le général Faucher?

MADELEINE.

Lequel, madame?

MADAME DE MARSANGES.

Celui qui commande ici.

MADELEINE.

M. Constantin!... Il demeure là... mais il vient de sortir avec son frère.

MADAME DE MARSANGES.

M. César...

MADELEINE.

Comme M. Constantin n'est pas encore tout à fait remis de sa blessure, ils ne peuvent pas aller bien loin, et par conséquent ils ne tarderont pas à rentrer.

MADAME DE MARSANGES.

Comment, il est blessé!

MADELEINE.

Oh! n'ayez pas peur, il est habitué à cela, ainsi que son frère... Depuis que je suis de l'armée, voilà le quatorzième coup de sabre qu'ils reçoivent l'un portant l'autre. S'ils ne sont pas morts, ce n'est pas leur faute.

MADAME DE MARSANGES.

Des généraux, s'exposer ainsi...

MADELEINE.

Mais ils ont un bonheur!... A chaque bataille, ils attrapent toujours quelque chose... des blessures et des grades... Ce pauvre Choquet, voilà douze ans qu'il sert... eh bien! il ne peut rien attraper; il n'a pas encore reçu la plus petite égratignure... Il y a des fatalités!

MADAME DE MARSANGES.

Je ne vois là rien de désolant.

MADELEINE.

C'est qu'une blessure... ça vous avance joliment dans le militaire... Il n'y a pas de plus belle protection que ça, auprès du premier consul.

MADAME DE MARSANGES.

Mais quand on est marié... que l'on a des enfants...

MADELEINE.

Je ne suis que mariée.

MADAME DE MARSANGES.

Et le général César?

MADELEINE.

Lui!... Ah! il est toujours garçon... il n'a eu qu'une fois l'envie de se marier... il y a de ça pas mal de temps... mon mari était au service des deux frères. Ils étaient alors en garnison à Neuf-Brisach!

MADAME DE MARSANGES.

A Neuf-Brisach!

MADELEINE.

Vous connaissez l'endroit?... Eh bien! c'est là que ça leur a pris... mais d'une force... Figurez-vous que tous les deux aimaient la même personne... M. César et M. Constantin... Comme de juste, elle ne pouvait en épouser qu'un... Eh bien! celui-là qu'elle préférait n'a pas voulu affliger son frère, et il a mieux aimé lui faire le sacrifice de son bonheur.

MADAME DE MARSANGES.

Généreux Constantin!

MADELEINE.

Tiens, vous saviez cette histoire-là?

MADAME DE MARSANGES.

A cette époque j'étais à Neuf-Brisach.

MADELEINE.

Vous avez peut-être connu la demoiselle?

MADAME DE MARSANGES.

Oui.

MADELEINE.

Elle a dû être joliment contrariée! car enfin elle en aimait un, au moins, n'est-ce pas? Vous me direz, le temps fait bien des choses... Moi, j'ai été comme elle... Mon premier amour, je n'ai pu l'épouser... j'ai manqué d'en mourir; mais le médecin m'a ordonné de la dissipation, et ça s'est passé... Ce pauvre Choquet ne s'en est jamais douté!

MADAME DE MARSANGES.

Elle ne peut oublier le dévouement généreux

de M. Constantin qui, pendant la terreur, a risqué sa liberté, sa vie, pour l'arracher à l'échafaud.

MADELEINE.

Je conçois bien cela... mais c'est peut-être dangereux; car, sans doute, elle n'est pas restée demoiselle... et quand on a un mari, c'est cruel de penser à un autre, parce qu'on ne pense jamais à l'autre que pour le regretter. Quand Choquet me taquine trop fort, je me dis toujours : je serais peut-être plus heureuse si... Mais voilà le général qui vient de ce côté, je vais l'avertir... Quel nom lui dirai-je?

MADAME DE MARSANGES.

Madame de Marsanges.

MADELEINE.

Général, voilà madame de Marsanges qui désire vous parler. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE MARSANGES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Madame, je sors à l'instant... Monsieur votre... Eh! mais, je ne me trompe pas... ces traits...

MADAME DE MARSANGES.

Sont ceux d'une personne qui vous a voué une amitié éternelle.

CONSTANTIN.

Pardon, si après dix ans d'absence je n'ai pu me défendre d'une émotion bien naturelle en retrouvant, dans la femme d'un ancien camarade...

MADAME DE MARSANGES.

Celle que vous arrachâtes à une mort certaine. Ah! monsieur Constantin, mon mari n'ignore aucune des nombreuses obligations que vous a la pauvre Eudoxie... Sa lettre vous a appris son arrestation. A ce moment, j'ignorais, comme lui, le nom de l'officier supérieur qui commandait ici. Je n'ai pas tardé à l'apprendre... un M. Salmon...

CONSTANTIN.

Un capitaine...

MADAME DE MARSANGES.

Celui qui a fait arrêter M. de Marsanges... ce monsieur s'est présenté chez moi, et, tout en déplorant la rigueur de ses devoirs, il m'a donné à entendre qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres de son général.

CONSTANTIN.

C'est une fausseté!

MADAME DE MARSANGES.

Il m'a suffi de votre nom pour en être convaincue. Trompé par mon silence et surtout par l'inquiétude que l'arrestation de M. de Marsanges semblait m'inspirer, M. Salmon m'a dit qu'il y avait des moyens d'adoucir la sévérité de son général, et qu'un nouveau passe-port était une chose facile à obtenir... moyennant douze mille francs, taux ordinaire d'une semblable faveur.

CONSTANTIN.

Le misérable! moi, qui lui ai déjà pardonné...

MADAME DE MARSANGES.

J'avais peine à retenir mon indignation... mais le désir de démasquer un intrigant m'a donné du courage. Je lui ai demandé une heure pour me décider, et il doit revenir à mon hôtel y chercher ma réponse.

CONSTANTIN.

C'est ici, en votre présence, qu'il la recevra.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Mon ami, j'ai fait prévenir le capitaine Salmon... (Il salue.) Madame...

CONSTANTIN.

Tu ne reconnais pas madame?... C'est la femme de M. de Marsanges... mademoiselle de Salvert.

CÉSAR.

Ah! en effet... (A madame de Marsanges.) Je suis sûr qu'il vous a reconnue tout de suite?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SALMON.

SALMON.

Général, je me rends à vos ordres.

CONSTANTIN.

Vous avez fait conduire un émigré à la forteresse?

SALMON.

Oui, général... Ça m'a l'air d'un homme suspect.

CONSTANTIN.

Sur quoi fondez-vous vos soupçons?

SALMON.

Général, vous savez que je suis républicain dans l'âme... Les émigrés ont porté les armes contre la république.

MADAME DE MARSANGES.

Mon mari? jamais!

SALMON, l'apercevant.

Ciel!

CONSTANTIN, froidement.

C'est madame de Marsanges... Continuez.

SALMON.

Ce monsieur s'est troublé quand je l'ai interrogé, le passe-port a plus de huit mois de date, et on n'a pas suivi la route indiquée.

MADAME DE MARSANGES.

Ce que monsieur a pris pour du trouble était le saisissement causé par le bonheur de revoir son pays... Une maladie de M. de Marsanges a retardé notre départ, et nous avons pris la route la plus commode.

CONSTANTIN.

Comment se fait-il que, jugeant si mal le porteur de ce passe-port, vous ayez proposé à madame de lui en procurer un autre?

SALMON.

Moi, général!

CONSTANTIN.

Madame vient de me le déclarer, et l'avantage de la connaître... ne me permet pas de douter de la vérité de ses paroles.

SALMON.

J'ai pu offrir mes services.

CONSTANTIN.

A quel prix les mettiez-vous?

SALMON.

Général... on a mal compris...

CONSTANTIN.

Vous êtes un traître... ou un fripon!

CÉSAR.

Explique-moi donc?...

CONSTANTIN.

Monsieur a offert à madame un nouveau passe-port, moyennant douze mille francs... et ce qu'il y a de plus infâme... il a abusé de notre nom!

CÉSAR.

Capitaine!...

CONSTANTIN.

Si M. de Marsanges vous paraît suspect, lui procurer les moyens de passer en France est une trahison. Si son passe-port, comme je viens de m'en assurer, n'offre rien de répréhensible, votre proposition est une friponnerie!... Après toutes les marques d'intérêt et d'oubli que nous vous avons données, vous mériteriez qu'on mît votre conduite à l'ordre du jour, ou que je vous fisse passer devant un conseil de guerre!

MADAME DE MARSANGES.

Ah! général, je vous en prie...

SALMON.

Général... c'est la première fois...

CONSTANTIN.

Je me bornerai à demander votre changement; je ne veux point garder auprès de moi un officier qui déshonore l'armée.

SALMON, à part.

Quel affront!... Ah! si jamais...

CONSTANTIN.

Allez sur-le-champ mettre en liberté votre prisonnier, et venez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

MADAME DE MARSANGES.

Général, ma reconnaissance et celle de M. de Marsanges...

CONSTANTIN.

C'est moi qui suis aujourd'hui votre obligé; en m'éclairant sur la conduite de monsieur, c'est vous qui nous avez rendu un véritable service... Hâtez-vous! la liberté est un si grand bien... (Madame de Marsanges et Salmon sortent.)

SCÈNE X.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

C'est une aimable femme... Je suis sûr qu'en la revoyant tu as éprouvé quelques regrets?... Quant à moi, je n'ai traité l'amour sérieusement qu'une fois, et je n'ai pas eu de succès... Aussi, depuis ce temps-là, pour ne pas me trouver en rivalité avec mon frère, qui n'adresse ses hommages qu'aux grandes dames... j'offre mes vœux à la classe bourgeoise... Tes passions sont aristocratiques, mes amours sont plébéiennes... j'échappe ainsi au danger de la comparaison.

CONSTANTIN.

Ce Salmon m'a donné de l'humeur.

CÉSAR.

Comment va ta blessure?... Je pourrais dire la mienne, car elle m'appartient de droit; c'est un vol que tu m'as fait.

CONSTANTIN.

Lorsque j'ai vu le sabre de ce misérable Prussien levé sur toi, je l'avoue... je t'ai cru mort, et je n'ai pas voulu te survivre.

CÉSAR.

Tu te rappelais ce que nous disions en 92, ce que nous n'avons cessé de répéter depuis, toutes les fois que le danger a menacé l'un de nous deux... Sur le champ de bataille ou sur les marches de l'échafaud!... Croirais-tu que je me rappelle encore ces jours de 1794 avec plaisir?... Oui, arrêtés dans notre fuite par nos blessures, livrés malgré le dévouement de ce brave Choquet, condamnés, traînés au supplice, j'étais heureux du moins de marcher à la mort en te donnant la main...

CONSTANTIN.

Lorsque le représentant Lequinio s'élance, suspend l'exécution et nous sauve...

CÉSAR.

Va, notre destinée est de mourir comme nous avons vécu, ensemble!

CONSTANTIN.

C'est le premier de mes vœux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SALMON, puis CHOQUET.

SALMON.

Général, vos ordres ont été exécutés; l'émigré est libre.

CONSTANTIN.

Comportez-vous mieux à l'avenir, et songez, monsieur, que si le courage est le premier devoir du soldat, la probité est la première vertu du républicain.

SALMON.

Personne n'est plus dévoué que moi à la république... et au premier consul.

CHOQUET, arrivant.

Mon général, c'est un paquet à votre adresse qui arrive à l'instant de Paris.

CONSTANTIN.

Une dépêche du gouvernement!

SALMON, à part, avec dépit.

Quelques faveurs pour eux!

CONSTANTIN.

Que vois-je?... (A César.) Tiens, lis.

CÉSAR, *lisant.*

« Le tribunat, le corps législatif et le sénat « viennent de proposer à la France de nommer « le premier consul empereur... »

SALMON.

Empereur! (*A part.*) Quel espoir!

CHOQUET.

Encore de l'avancement.

CÉSAR, *lisant.*

« Le peuple et l'armée sont appelés à sanction- « ner ce titre par leurs votes. »

SALMON.

Eh bien! mes généraux, vive l'empereur!...

CONSTANTIN, *le regardant avec sévérité.*

Que la garnison prenne les armes!... et donnez l'ordre aux officiers de se rendre ici.

SALMON.

Oui, mon général. (*Il sort.*)

CHOQUET.

Je vais en faire part à madame Choquet! elle qui aime tant le premier consul, va-t-elle être contente! (*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE XII.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Après quinze années de luttes, de combats pour la liberté, la France se donne un maître!

CÉSAR.

Ainsi nous avons versé notre sang pour servir l'ambition d'un homme... et contribuer à l'esclavage de notre pays.

CONSTANTIN.

Consul! il était si grand.. Mon frère, quelle est ton intention?

CÉSAR.

La tienne... Je t'ai deviné.

CONSTANTIN.

Non, je ne servirai point en esclave!

CÉSAR.

La Réole nous attend!

FINAL.

CHŒUR, *dans l'éloignement.*

Toujours accoutumée
A t'acclamer vainqueur,
Napoléon, l'armée
Te proclame empereur!

CONSTANTIN.

Je rends justice à sa noble vaillance!
Mille combats ont illustré son nom!
Mais que de maux préparent à la France
Et son orgueil et son ambition!

CHŒUR, *plus rapproché.*

Toujours accoutumée, etc.

OFFICIERS, *entrant en scène.*

Vive l'empereur!

SALMON, *aux deux frères.*

Sur ce registre ouvert pour sa grandeur future,
Messieurs, on n'attend plus que votre signature.

CÉSAR et CONSTANTIN.

A ce funeste avénement
Nous refusons notre consentement.

SALMON, *parlé.*

Quoi! général...

CONSTANTIN, *de même.*

Nous ne sommes plus rien!

CÉSAR, *de même.*

Nous ne ramperons point sous un maître!

SALMON.

Moi, je révère sa puissance,
Je le servirai de grand cœur!
Vive à jamais notre empereur!

TOUS.

Vive l'empereur!

CÉSAR et CONSTANTIN.

Que Dieu protége la France!

(*Ils sortent, les officiers s'arrêtent pour les laisser passer.*)

REPRISE DU CHŒUR.

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

(1815.)

(*Même décor qu'au premier acte.*)

SCÈNE I.

JEANNETTE, *seule.*

Allons, son déjeuner sera encore froid aujourd'hui... c'est tous les jours la même chose... on ne peut pas lui faire entendre que cela ne lui vaut rien... Ce pauvre commandant! où est-il maintenant? à apaiser quelques émeutes, à protéger quelques habitants; car il ne fait plus que ça du matin au soir. Depuis cette seconde rentrée du roi, tout est sens dessus dessous, à la Réole comme ailleurs,... on s'observe, on s'inquiète, on se dénonce les uns les autres... Des gens qui se voyaient tous les jours, des voisins, des amis, des parents en sont venus à se détester... si ça a le

sens commun! Que chacun reste donc tranquille à faire son ouvrage, et qu'on envoie la politique à tous les diables!

SCÈNE II.

JEANNETTE, CHOQUET.

JEANNETTE, allant au-devant de lui.

Que fait M. Constantin?

CHOQUET.

Il est à maintenir la paix qu'on voudrait troubler. Il nous est venu des gens, de Saint-Macaire, qui ont des physionomies à faire peur!

JEANNETTE.

Ça finira mal, Choquet, ça finira mal!

CHOQUET.

Pour le moment tout est calme, tout est rentré dans l'ordre à la voix du général Constantin... C'est que c'est encore un gaillard... Il vous impose!... Eh! eh! quel dommage qu'il se soit retiré du service en 1804! voilà de cela onze ans... il serait devenu maréchal d'empire... Quand je dis lui, son frère aussi; car depuis qu'ils sont au monde, ils marchent tous deux en ligne.

JEANNETTE.

Il vaut bien mieux pour eux qu'ils se soient retirés du service. Si tu savais comme leurs blessures les font souffrir de temps en temps!

CHOQUET, passant sa main sur sa jambe.

Ahi!... Oh! je m'en doute...

JEANNETTE.

Quand on a à deux soixante blessures!... Tu n'es de retour que depuis un an...

CHOQUET.

Oui, depuis le premier licenciement de l'armée, 1814.

JEANNETTE.

Tu ne peux pas te faire une idée du bien qu'ils ont fait pendant les dix années que tu n'étais pas avec eux... C'est comme sous la révolution, tout ce blé qu'ils ont fait venir de si loin pour empêcher la disette... Il n'y a pour ainsi dire plus de pauvres dans la Réole... Jusqu'à cet idiot de Cadichon, que ces messieurs ont trouvé le moyen d'occuper, en lui faisant gagner quarante-cinq sous par jour.

CHOQUET.

On peut dire que si ceux-là sont riches, ils méritent bien leur fortune.

JEANNETTE.

Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, ces gens de Saint-Macaire? qu'est-ce qui les demande?

CHOQUET.

Vous savez bien que dans le mauvais temps les corbeaux sortent de leurs trous. Ces garnements-là viennent voir s'ils ne pourraient pas faire un peu les Cosaques... Les Cosaques, voyez-vous, ma tante, à leur premier voyage, en 1814, il en a plus passé par le bout de ma baïonnette que vous ne pourriez embrocher d'alouettes dans vos petites broches de cuisine... Que ceux-ci ne m'y fassent pas mettre .. Dieu merci! je ne suis pas endurant de mon naturel!... Je ne suis pas aussi bon que mon commandant, qui vous ménage tout le monde, et qui s'imagine toujours qu'il vaut mieux prendre les gens par la douceur... Moi, je tape, je ne connais que ça.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Jeannette, j'ai laissé à la petite porte quelques ouvriers qui demandent de l'ouvrage et du pain; faites-les entrer dans le verger, et, en attendant que je leur indique l'espèce de travail auquel nous les occuperons, distribuez-leur du pain, du vin, ce qu'il y aura... il faudra bien qu'ils s'en contentent.

JEANNETTE.

Oui, monsieur. (En sortant.) En amassent-ils des bénédictions!

SCÈNE IV.

CONSTANTIN, CHOQUET.

CONSTANTIN.

Point de lettres de Bordeaux?

CHOQUET.

Non, mon général,

CONSTANTIN.

César ne m'écrit pas! Je ne sais que penser...

CHOQUET.

Il n'y a pas d'inquiétude à avoir... Ils sont plus tranquilles là-bas qu'ici.

CONSTANTIN.

Les habitants de la Réole sont fort sages.

CHOQUET.

Grâce à vous qui maintenez l'équilibre entre les deux partis. Vous êtes encore joliment bon là, mon général!... vous êtes d'une fermeté... On dirait que vous n'avez jamais quitté le service... Que de fois, moi, qui suis resté à l'armée jusqu'en 1814, j'ai regretté que vous ne fussiez pas des nôtres! Pendant ces onze ans, que vous vous êtes reposés, en avez-vous manqué des occasions, et des fameuses encore!

CONSTANTIN.

Oui, nous avons peut-être eu tort de nous retirer si tôt... Ce n'était plus la liberté; mais c'était encore la France!

CHOQUET.

Vous rappelez-vous Marengo?

CONSTANTIN, avec feu.

Si je me le rappelle!...

CHOQUET.

C'était beau, n'est-ce pas? Eh bien! nous avons eu mieux que ça!... Si vous aviez vu Austerlitz! c'était ça une belle bataille!... oh! la belle bataille!... Je ne sais pas combien de canons pris, de généraux tués; mais c'était superbe! C'est là que j'ai reçu mon premier coup de sabre... Oh! la

belle bataille !... Elle a fait, dans le temps, bien de l'honneur à l'empereur.

CONSTANTIN.

Ah ! s'il l'avait voulu !...

CHOQUET.

Après, nous avons eu Iéna... c'était joli... on ne pouvait pas avoir des Austerlitz tous les jours... mais Iéna, c'était encore une belle journée !... Comme le maréchal Murat y allait ! C'est à Iéna que j'ai perdu ma pauvre Madeleine !... Ah ! c'était une bien belle bataille !... Ce coquin de maréchal Davout s'est-il démené ce jour-là ! Vingt-cinq généraux confisqués à lui tout seul !... C'était un fier homme !... Je suis bien sûr que vous auriez été camarades avec lui... Aussi l'empereur l'a-t-il joliment récompensé !... « Mon brave, qu'il lui a dit devant tout le monde, à compter d'aujourd'hui tu es prince. » Et il l'a été, et il l'est encore, et il le sera toujours !

CONSTANTIN.

Davout... j'ai combattu sous ses ordres au passage du Mincio... Brave, du sang-froid, de l'audace, et l'ami du soldat.

CHOQUET.

Si vous aviez été à Essling, à Ratisbonne, à Wagram, donc... Tout cela, ce n'est pas des Austerlitz, on le sait; mais cela marchait encore... c'étaient toujours de fameuses journées !... En est-il tombé des Autrichiens, des Russes, des Prussiens !... et la satisfaction d'aller coucher dans la capitale, et d'entendre dire : « Il n'y a que des « Français pour faire des choses comme cela ! »

CONSTANTIN.

Quel courage ! quel enthousiasme ils ont montré partout ! quelle valeur sur les champs de bataille !

CHOQUET.

On passait six mois à Berlin,
Une semaine en Allemagne ;
On allait se battre en Espagne,
On r'venait danser à Turin.
On aimait une Italienne,
On vidait un'cav' autrichienne,
Et l'on changeait d'vins et d'amours,
Comm'si ça d'vait durer toujours.

Ah ! c'était un temps merveilleux !
Quand pour nous tenir en haleine,
Mon général, chaque semaine,
Nous prenions un royaume ou deux...
Pourtant, après chaque victoire,
On se disait, couvert de gloire :
D'si grands succès, de si beaux jours,
Ça ne doit pas durer toujours.

Bientôt vingt peuples réunis
De cent revers tirent vengeance !
Leurs légions couvrent la France,
L'étranger occupe Paris...
D'l'Europe entière qui la brave,
La France est aujourd'hui l'esclave !
Mais, je l'sens là, d'si mauvais jours
Ne peuvent pas durer toujours!

Je ne vous parle pas de Montmirail, de Champaubert, quoique ça en soit de fameuses !

CONSTANTIN.

C'est au contraire de celles-là qu'il faut me parler. Tant que Napoléon a porté chez l'étranger ses armes victorieuses, j'ai rendu justice à son génie, sans désirer partager une gloire acquise au prix du sang de tant de braves ! Mais quand l'ennemi a foulé le sol de la France, c'est alors que j'ai senti se réveiller en moi l'amour de la patrie !... L'impression a été si forte que mes blessures se sont rouvertes d'elles-mêmes. Ma vie était en danger; César n'a pas voulu me quitter... Va, mon pauvre Choquet, je ne regrette point Austerlitz, Wagram, Friedland, Eckmühl, et tant d'autres combats illustres ! mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas été à Champaubert, à Brienne, à Montereau, partout où le sang français a coulé pour la défense du pays !

CHOQUET.

Que voulez-vous, mon général, c'est un malheur ! mais du moins, cette année, vous n'avez pas manqué à l'appel... Ah ! voici M. César.

SCÈNE V.

CÉSAR, CHOQUET, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Mon frère !

CONSTANTIN.

Mon cher César !... Ah ! combien tu m'as rendu inquiet !

CÉSAR.

Je l'étais aussi de mon côté; car, d'après ce qui se passait à Bordeaux, je craignais beaucoup pour la Réole.

CONSTANTIN.

On n'est donc pas tranquille ?

CÉSAR.

Non, tout est en rumeur, en mouvement, il y a de la fermentation dans les têtes. L'autorité est débordée de toutes parts !

CONSTANTIN.

Pourquoi n'es-tu pas revenu tout de suite ?

CÉSAR.

Parce que quelques jeunes écervelés s'étaient avisés de m'intimer l'ordre de partir, en me menaçant, si je n'obéissais pas, de me faire un mauvais parti... J'ai répondu comme tu l'aurais fait à ma place... Je me suis promené tout le long du jour à Bordeaux.

CONSTANTIN.

Tu avais pris tes précautions ?

CÉSAR.

J'étais armé... J'en avais prévenu le préfet. Pendant deux jours j'ai encore eu quelques altercations, mais légères. Le troisième, j'ai reçu du maire l'invitation de partir; j'ai cru devoir obéir. Le commandant de la garde municipale m'a escorté jusqu'au bateau... Il m'a remi une lettre pour toi.

CONSTANTIN.

Pour moi?

CÉSAR.

C'est l'ordre de cesser tes fonctions de commandant de la Réole.

CONSTANTIN.

Volontiers... sur-le-champ... trop heureux de rentrer dans mon obscurité!

CÉSAR.

En chemin, j'ai encore entendu quelques menaces... Il y a de l'exagération dans certaines classes... La population est mise en mouvement par des agitateurs qui ont besoin de troubles pour se rendre nécessaires... J'ai été tout étonné, en traversant la Réole, d'apercevoir beaucoup de figures étrangères.

CONSTANTIN.

Le pays est fort tranquille... Les opinions y sont très-modérées, par conséquent susceptibles de se comprendre et de se rapprocher... Au surplus, je vais me hâter d'apprendre à notre maire que je n'exerce plus de fonctions politiques, afin qu'il prenne des mesures pour maintenir la tranquillité. (Il entre dans son cabinet à droite pour écrire.)

COUPLETS.

CÉSAR, seul.

O ma patrie! ô belle France!
Que ton destin fut glorieux!
De tes fils la noble vaillance,
A porté ton nom jusqu'aux cieux!
Un sort ennemi vient suspendre
Le cours de tes faits inouïs!
Je donnerais mes jours pour rendre
La gloire à mon pays!

O ma patrie! ô pauvre France!
Que ton sort sera douloureux!
Armés déjà par la vengeance,
Tes enfants se blessent entre eux.
Partout l'étranger fait entendre
Des vœux qui divisent tes fils.
Je donnerais mes jours pour rendre
La paix à mon pays!

(Constantin, après avoir écrit, a sonné.)

PIERRE, paraissant à gauche.

Que veut monsieur?

CÉSAR.

C'est mon frère.

CONSTANTIN, qui est descendu en scène.

Portez cette lettre à monsieur le maire.

PIERRE, sortant.

Oui, monsieur.

CONSTANTIN.

Nous voilà une seconde fois rendus aux douceurs de la vie privée; mais quelle différence! lorsqu'en 1804 nous donnâmes notre démission, la France était grande, paisible, glorieuse, elle commandait à l'Europe!

CÉSAR.

Et maintenant, elle est affaiblie par les partis qui la divisent... les puissances étrangères aident à cette division.

CONSTANTIN.

Parce qu'elles sont bien convaincues qu'elles ne pourraient triompher de la France si elle était unie... César, nous sommes garçons, riches, notre fortune assure après nous une existence honorable à nos neveux... L'amitié est le seul lien qui nous attache à la vie... eh bien! mon ami, mon frère... jurons-nous que, si la France est menacée dans sa tranquillité, dans l'intégrité de son territoire, nous volerons tous deux à sa défense, quel que soit le prince qui la gouverne! C'est notre berceau, c'est notre patrie; nous devons à son bonheur, à sa sécurité, jusqu'au sacrifice de nos opinions personnelles... Nous fîmes une grande faute lorsque, blessés par l'ambition du premier consul, nous cessâmes de servir la France; nous réparerons cette faute, en lui consacrant le peu d'années qui nous restent à vivre... Si le danger l'exigeait, tout général que je suis, je prendrais rang parmi nos soldats, et je ferais le coup de fusil comme un autre.

CÉSAR.

Va pour le coup de fusil.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, accourant.

Ah! mon Dieu!... messieurs... ah! mon Dieu!

CONSTANTIN.

Qu'as-tu donc?

PIERRE.

Comme je sortais de chez monsieur le maire, j'ai vu arriver deux ou trois bandes de gens bien vêtus, ma foi, qui poussaient des cris affreux!

CÉSAR.

De quel côté sont-ils?

PIERRE.

Partout... Ils parcourent les rues, les places publiques, les carrefours... Ils sont répandus dans tout la Réole!

CÉSAR.

Ce sont sans doute les mêmes que j'ai rencontrés tout à l'heure.

PIERRE.

S'ils ne faisaient que crier encore, passe... mais on dit qu'ils ont déjà pillé deux ou trois boutiques, et blessé quelques personnes qui ont voulu s'opposer à leurs violences.

JEANNETTE, entrant effrayée.

Miséricorde! qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage-là qu'on entend? (Les cris commencent à s'entendre.)

CHOQUET, de la coulisse, avec force.

Fermez les portes! fermez les portes! (Jeannette, Pierre et les deux frères vont fermer la grille. — Choquet, arrivant sur le théâtre.) C'est à vous qu'on en veut!

LES DEUX FRÈRES.

A nous!

CHOQUET.

Oh! ce ne sont pas des gens de la Réole... Je ne connais pas une de ces figures-là; elles sont atroces!

CONSTANTIN.

Que demandent-ils?

CHOQUET.

Est-ce qu'on peut le savoir? A travers leurs hurlements, j'ai distingué vos noms... Ils parlent de mort, de vengeance... Tenez, les entendez-vous?... les voilà!... les voilà!...

(On entend un bruit sourd, puis on voit arriver successivement huit ou dix individus, se parlant à voix basse, en montrant la porte et les frères Faucher; ils arrivent à la grille. — A travers la rumeur, on entend ces mots: « Qu'on nous livre les frères Faucher!... A mort, les frères Faucher!... » — Le groupe est plus nombreux. On ébranle la porte grillée, elle résiste.)

UN HOMME.

Attendez! attendez! (Il couche en joue un des frères.)

UN HABITANT.

Misérable!... (Il lui arrache son fusil.) Tu ne feras pas de mal à ces braves gens!

L'HOMME.

Qui m'en empêchera?

L'HABITANT.

Moi!

D'AUTRES.

Nous!

L'HOMME.

Vous autres!

L'HABITANT, qui s'est emparé du fusil, le dirige sur eux.

Allons, allons, au large... et plus vite que ça!

CHOQUET.

On a bien raison de dire qu'il y a des honnêtes gens partout.

L'HABITANT.

Allons donc, vous vous faites prier... (Il les force à s'éloigner.)

L'HOMME.

Nous reviendrons en force! (Les assaillants disparaissent. — Sitôt qu'on ne les voit plus, l'habitant revient.)

L'HABITANT.

Messieurs, messieurs, n'ayez pas peur, je suis un honnête homme... Voici un billet que je suis chargé de vous remettre.

CONSTANTIN.

A moi!

L'HABITANT.

A l'un de vous deux, n'importe lequel.

CONSTANTIN.

De quelle part?

L'HABITANT, avant de sortir.

Vous le verrez. (Il le donne à Choquet qui le remet à César.)

CÉSAR.

Cette écriture! je la reconnais... c'est d'elle...

CONSTANTIN.

Madame de Marsauges?

CÉSAR.

« Depuis quelques jours, mon mari et moi, « nous sommes à Bordeaux... Nous avons beau- « coup entendu parler de vous... on vous en « veut... soyez sur vos gardes... défiez-vous de « tout ce qui vous entoure... fuyez même, s'il est « possible! »

CONSTANTIN.

Fuir! le danger est passé!

CHOQUET.

Passé, mon général!... Est-ce que vous n'avez pas entendu ces drôles-là dire qu'ils allaient revenir?

CÉSAR.

Fuir devant une bande de malfaiteurs.

CONSTANTIN.

Eh bien! préparons-nous à les recevoir et à leur faire perdre l'envie de nous attaquer une troisième fois. Pierre, monte au grenier; Chequet, dans nos deux chambres, tu y prendras de vieux fusils de chasse, des pistolets, des sabres, des épées... enfin toutes les armes que tu y trouveras... Tu rassembleras nos domestiques, nos ouvriers, et tu armeras tous ceux qui voudront faire cause commune avec nous.

CHOQUET.

Mon général, il n'y aura pas assez d'armes pour en donner à tous ceux qui voudront vous défendre. (Il sort en courant.)

CONSTANTIN.

Dans une circonstance aussi difficile, aussi critique, nous nous devons à nous-mêmes d'instruire l'autorité de ce qui se passe, et de la prévenir des moyens que nous sommes obligés d'employer, pour repousser la force par la force... Je vais écrire.

CÉSAR.

A qui?

CONSTANTIN.

Au général en chef.

CÉSAR.

Je crois qu'on l'a remplacé aussi.

CONSTANTIN.

Ma lettre arrivera à son successeur... (Il entre dans le cabinet.)

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu... vous allez donc vous battre?

CÉSAR.

C'est à notre corps défendant... Mais tu n'es pas d'avis que nous nous laissions égorger?

JEANNETTE.

Dieu m'en garde!... Je donnerais ma vie... c'est bien peu de chose à présent, pour que vous fussiez tranquilles.

CÉSAR.

Cette bonne Jeannette!

JEANNETTE.

Je suis venue la première, il est bien juste que je parte avant vous... Mon bon monsieur César, le monde est si méchant, si on allait vous chagriner!

CÉSAR.

Rassure-toi... Rien de plus simple, de plus naturel que notre conduite; les honnêtes gens l'approuveront.

JEANNETTE.

Des honnêtes gens!... en trouverez-vous beaucoup en place aujourd'hui?

CHOQUET revient à la tête d'une douzaine d'hommes diversement armés.

Mon général, voilà déjà un renfort; le reste ne va pas tarder à nous rejoindre.

CÉSAR.

Mes amis, de la prudence.

CHOQUET.

De la prudence!... C'est-à-dire qu'il faut brûler la moustache au premier qui osera porter la main sur nos généraux... c'est bien convenu.

TOUS.

Oui!

CHOQUET.

J'entends du bruit dans l'éloignement; ayez l'œil sur l'ancien, et faites comme lui! (Le bruit recommence et devient plus fort.)

CÉSAR.

Ils ont tenu parole, ils reviennent.

CONSTANTIN, sortant du pavillon.

Encore! (Il met l'épée à la main.)

CHOQUET.

Attention au commandement! (Les assaillants reparaissent.)

LES HOMMES, en dehors.

Ouvrez! ouvrez!... Allons, il faut ouvrir, il faut en finir! (Ils secouent la porte.)

CHOQUET.

Joue! (Tous les domestiques couchent les assaillants en joue.—Jeannette se sauve dans un coin, et se bouche les oreilles.)

CONSTANTIN.

Arrêtez!... Ce sont des Français, peut-être ne sont-ils qu'égarés, et vous vous rendriez coupables...

LES HOMMES.

Ouvrez! ouvrez!

CHOQUET, s'avançant avec un pistolet.

Je coupe la parole au premier braillard!

UN CAPITAINE, avec quatre soldats. — Il écarte la foule, qui lui fait place.

Au nom du roi, messieurs, ouvrez!

CONSTANTIN.

Monsieur, nous n'avons jamais eu l'intention de décliner l'autorité du roi; vous parlez en son nom, nous obéissons... Choquet, allez ouvrir. (Choquet hésite, puis il va en rechignant.)

LE CAPITAINE.

Messieurs, je suis porteur d'un ordre qui vous enjoint de me remettre toutes les armes qui se trouvent dans votre château.

CÉSAR.

Capitaine, ces armes protégent notre existence menacée par des attroupements.

LE CAPITAINE.

Je réponds de vos personnes sur ma tête!... Je vais établir une sentinelle à votre porte.

CONSTANTIN.

Capitaine, nous ne soupçonnerons jamais la loyauté d'un militaire... Vous demandez nos armes? A l'instant même elles vont vous être remises. (Sur un signe, Choquet les prend et les donne.)

CHOQUET.

Pourvu qu'ils ne soient pas dupes de leur bonté; ces armes-là n'auraient pas fait grand mal, mais tout de même elles leur ont joliment fait peur.

LE GÉNÉRAL SALMON, qui jusqu'alors s'était tenu dans l'éloignement, s'avance jusqu'à la grille.

Qu'on arrête ces deux hommes! (Mouvement.)

LE CAPITAINE, vivement.

Mais, mon général... j'ai promis au nom du roi...

SALMON.

Obéissez!

SIXIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans la prison de Bordeaux.

(1815.)

Le théâtre représente une salle très-simple, chaises, tables, etc.

SCÈNE I.

SALMON, FLORENT.

(Salmon entre, Florent le suit et lui parle comme s'il continuait une conversation commencée.)

FLORENT.

Mon général, ils n'ont pas de lits, pas de chaises, pas de bancs : ils demandent une de leurs malles pour s'asseoir...

SALMON.

Impossible... ils pourraient la briser et en employer les débris d'une manière dangereuse...

FLORENT.

Ah!...

SALMON.

Comme nous en sommes convenus, continuez à ne leur donner ni couteaux, ni fourchettes, rien enfin de ce qui pourrait leur servir d'armes pour se défendre ou d'instruments pour s'évader...

FLORENT.

Mon général, ils n'ont qu'un matelas pour eux deux et une mauvaise couverture...

SALMON.

Cela suffit... (Riant.) puisqu'ils ne font qu'un...

FLORENT.

Cependant, en leur faisant promettre de ne pas

briser la malle... leurs blessures les font bien souffrir... on ne peut pas toujours être couché ou debout.

SALMON.

Quand on est fatigué, on se couche; quand on est reposé, on se lève.

FLORENT.

Ils se plaignent du froid... La salle où on les a placés est bien grande, bien humide... des murs de huit pieds d'épaisseur, des fenêtres à barreaux sans fermeture... on y grelotte.

SALMON.

Laissez donc,... au mois de septembre,... vous êtes bien frileux... Ah! Florent, ne cessez pas de leur fournir du papier, des plumes, de l'encre... Ne refusez point de vous charger de leurs lettres, n'importe à qui elles seraient adressées... Vous me les remettrez toutes,... entendez-vous?

FLORENT.

Mon général...

SALMON.

Eh bien!...

FLORENT.

Voici un billet ouvert qu'ils m'ont remis ce matin pour un avocat.

SALMON, le prend et lit.

« Deux de vos anciens amis réclament vos con-
« seils; ils n'ont que peu d'heures pour préparer
« leur défense; venez, ils vous attendent. Si,
« après avoir examiné les charges et les déposi-
« tions, vous avez des doutes sur un seul fait, ils
« ne demanderont point à l'amitié des soins dont
« la conscience ou la délicatesse aurait à souf-
« frir.

« CÉSAR, CONSTANTIN. »

(A Florent.) Vous pouvez faire porter ce billet... celui à qui on l'adresse n'y répondra pas.

FLORENT.

Ah! général, depuis deux ans que je suis ici, je n'ai pas encore vu d'avocat refuser de défendre un accusé... et j'en ai vu beaucoup consentir à prêter leur ministère à de grands coupables.

SALMON.

Les coupables dont vous parlez avaient commis des meurtres, des assassinats qui ne blessaient que des familles particulières... ceux-ci sont des factieux, des rebelles... ils ont servi l'usurpateur.

FLORENT.

Eh! mon général, qui ne l'a pas servi?... Si c'est là tout leur crime!...

SALMON.

Comment donc... ces hommes-là ont déjà eu l'adresse de vous apitoyer sur leur sort?

FLORENT.

Général, si vous les connaissiez comme moi! Il y a quatre ans, j'étais sans place, sans ouvrage... on me conseilla de m'adresser à eux... Ils m'ont donné du pain pendant tout l'hiver, à moi, à ma femme, à mes deux enfants... et depuis quinze jours qu'ils sont ici au secret, ils ont fait semblant de ne pas me reconnaître.

SALMON.

Toujours le même système de séduction pour se créer des partisans...

FLORENT.

Ah! général! à cette époque il n'était question de rien...

SALMON.

Oh! leurs complots datent de loin! Personne ne leur a écrit? .

FLORENT.

Pardon... leur nièce... leurs neveux....

SALMON, prenant les lettres.

Ah! ah! ils prennent soin de les numéroter... Nous verrons si ces lettres-là peuvent leur être remises sans danger.

FLORENT.

Ils sont si heureux, quand par hasard ils peuvent en lire une!...

SALMON.

Est-ce tout?

FLORENT.

En voici encore une autre; mais j'ignore de quelle part.

SALMON, parcourant la lettre.

Ah! le capitaine Monneins, qui s'offre à leur servir de défenseur devant le conseil de guerre!... Nous y mettrons bon ordre... je l'enverrai aux arrêts... Et crient-ils toujours à la persécution, à l'injustice!

FLORENT.

Ils ne disent rien.

SALMON.

C'est le meilleur parti... des plaintes ne feraient qu'aggraver leur position... On m'a rapporté qu'hier, lorsqu'ils sont descendus dans les cours... il y a eu du bruit... des murmures ont éclaté à leur approche.

FLORENT.

Ils ont été réprimés sur-le-champ; c'étaient de mauvais sujets, des vagabonds...

SALMON.

On ne peut pas les empêcher d'exprimer leur opinion.

FLORENT.

Parmi ceux qui criaient le plus, il y avait un petit misérable, repris de justice deux fois, qui ameutait ses camarades et les excitait contre les deux frères, comme s'il avait été payé pour ça... Mais moi, mes deux aides et mon chien Sultan, nous nous sommes jetés au milieu de la bagarre... Sultan a pris à la gorge le plus mutin et vous l'a conduit droit à sa prison... Quand les autres ont vu ça, ils sont rentrés d'eux-mêmes dans le devoir.

SALMON.

Prenez garde, Florent, il ne faut user de la force que dans des cas légitimes.

FLORENT.

C'était parbleu bien légitime... J'aimerais mieux,

je suis encore bien pauvre, mais oui, j'aimerais mieux perdre ma place, que de laisser maltraiter un prévenu sous mes yeux... La justice m'a confié un homme, je dois veiller sur lui pour le rendre tel qu'on me l'a remis... Tant que je serai concierge, on respectera mes prisonniers, ou sinon...

SALMON.

C'est bien, c'est bien... Au surplus, ceux-là ne vous donneront pas longtemps de la tablature; le conseil de guerre va s'assembler, et leur sort sera décidé dans deux heures.

FLORENT, à lui-même.

Non... non, je ne peux pas croire...

SALMON.

Achevez de faire préparer cette chambre.

FLORENT.

Général, elle tiendra bien peu de monde.

SALMON.

C'est plus que suffisant pour un procès de cette nature... En parlant de publicité, la loi n'a pas entendu que les conseils de guerre se tiendraient dans les champs de Mars. (Il sort.)

SCÈNE II.

FLORENT, seul, il range les chaises, etc.

Dans deux heures!... De si braves gens, qui ont fait tant de bien dans le pays! qui ont fait travailler les pauvres! Mais les partis ne respectent rien... Et dire que les plus acharnés contre eux sont des gens qui, autrefois, venaient leur faire la cour!... Oh! les révolutions!... les révolutions!... Ah! si je n'avais pas une femme, des enfants!... Dieu me pardonne, je crois que je leur ouvrirais la porte et que je m'enfuirais avec eux!...

SCÈNE III.

FLORENT, MADAME DE MARSANGES.

FLORENT.

Que désire madame?

MADAME DE MARSANGES.

Voir les deux frères...

FLORENT.

Impossible.

MADAME DE MARSANGES.

Vous êtes monsieur Florent?

FLORENT.

Oui, madame.

MADAME DE MARSANGES.

Lisez...

FLORENT.

Un ordre... du gouverneur!... Oh! mon dieu, est-ce qu'il y aurait de l'espoir?... Madame la comtesse, dans l'instant... je vais les chercher moi-même.

SCÈNE IV.

MADAME DE MARSANGES.

Oh! que cette entrevue est pénible!... Au bout de dix ans!... les revoir, et dans quelle position!... Moi, qu'ils n'ont cessé de servir, de protéger!... Constantin!... Ah! combien ce seul nom réveille de souvenirs!... (Elle est accablée.) Dois-je leur cacher?... Non, la vérité est affreuse... Mais il faut qu'ils la connaissent, qu'ils la connaissent tout entière... Et c'est à moi que le ciel réservait une si douloureuse mission!... J'entends des pas... Ce sont eux...

SCÈNE V.

MADAME DE MARSANGES, FLORENT.

FLORENT.

Madame la comtesse... ils me suivent... Je vous laisse... Je serai là! (En se retirant, il montre aux deux frères la personne qui les demande. Ils font un geste de surprise.)

SCÈNE VI.

MADAME DE MARSANGES, CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Eudoxie!...

CONSTANTIN.

Madame de Marsanges!

MADAME DE MARSANGES.

Je n'ai point oublié mes sauveurs, les amis de toute ma vie.

LES DEUX FRÈRES.

Ah! madame!...

MADAME DE MARSANGES.

Que votre arrestation m'a fait de peine!... Combien j'ai frémi en apprenant avec quelle fureur on vous accuse, on vous poursuit...

CONSTANTIN.

Nous sommes innocents.

MADAME DE MARSANGES.

Et ne l'étiez-vous pas en 94, lorsque l'infâme tribunal révolutionnaire de Rochefort vous condamna?

CONSTANTIN.

Quelle différence!

MADAME DE MARSANGES.

Non, mes amis, toutes les réactions se ressemblent; dans toutes, la politique étouffe la pitié.

CONSTANTIN.

Nous n'en demandons pas... mais nous espérons dans la justice du conseil de guerre devant lequel nous devons être traduits.

MADAME DE MARSANGES.

C'est M. Salmon qui le préside.

CÉSAR.

Salmon!... notre ancien camarade d'étude...

CONSTANTIN.

L'exagération de ses anciennes opinions républicaines serait une garantie pour nous, quand nous ne serions pas rassurés par son dévouement à l'empereur.

MADAME DE MARSANGES.

Que vous connaissez peu les hommes!... C'est

précisément la variation de ses opinions qui doit le rendre redoutable pour vous. Quand un homme abandonne le parti qu'il avait embrassé, servi avec passion, il devient presque toujours le plus cruel ennemi de ceux qui y demeurent fidèles. Rappelez-vous que Salmon vous a déjà poursuivis une fois.

CONSTANTIN.

Il y a si longtemps, et puis il était jeune... Sous la Terreur, on risquait sa tête à désobéir; il pouvait craindre... Tandis qu'aujourd'hui, lieutenant général, baron, décoré de plusieurs ordres, il est devenu un personnage... il n'a rien à redouter.

MADAME DE MARSANGES.

Il n'est ni maréchal, ni pair de France.

CÉSAR.

Qu'importe!...

MADAME DE MARSANGES.

Et s'il veut le devenir!...

TOUS DEUX.

Ah! madame, quelle pensée!

MADAME DE MARSANGES.

Mes pauvres amis, si vous saviez de quels crimes un homme ambitieux peut-être capable!

CONSTANTIN.

C'est impossible... Salmon est de la Réole... Qu'il ait oublié les anciennes relations de nos familles, qu'il soit même aujourd'hui pour nous un ennemi politique, c'est un malheur du temps contre lequel nous ne pouvons rien... mais qu'un général déshonore ses épaulettes par une lâcheté!... c'en serait une plus grande encore pour lui que pour tout autre... car Salmon nous connaît... il sait que jamais une pensée coupable n'est entrée dans notre cœur.

MADAME DE MARSANGES.

Eh bien! les rigueurs dont vous avez été l'objet, c'est lui qui les a ordonnées! les attroupements dont vous avez failli être victimes, c'est lui qui les dirigeait secrètement...

CÉSAR.

Salmon!

MADAME DE MARSANGES.

Vous n'avez pas de plus cruel ennemi!

CONSTANTIN.

Eh! grand Dieu, que lui avons-nous fait?

MADAME DE MARSANGES.

Mon amitié ne peut vous le cacher plus longtemps... vous courez les plus grands dangers... Salmon, pour faire oublier ses extravagances sous la Terreur, sa bassesse sous l'Empire, affiche aujourd'hui un dévouement absolu au roi!... Que les renégats sont dangereux!... Par l'exaltation calculée de son opinion, Salmon s'est emparé de l'esprit et de la confiance du gouverneur, qui ne voit plus que par ses yeux. C'est lui qui est chargé de l'épuration du corps des officiers, qui les conserve ou les destitue à son gré!... Et comme il saisit avec avidité toutes les occasions d'assouvir d'anciennes vengeances, ou de servir ses petites passions... c'est par lui... oui, c'est lui qui nous a appris votre malheur!... et j'ai frémi, rien qu'à la manière dont il a prononcé votre nom!... Mon mari, qui partage toute ma reconnaissance, a sur-le-champ saisi ma pensée; il a couru chez le gouverneur... Prières, menaces, promesses... il a tout employé pour arriver jusqu'à lui... Mais, hélas! ses efforts n'ont obtenu qu'un demi-succès.

TOUS DEUX.

Lequel?

MADAME DE MARSANGES.

Ah! je n'ose vous le dire... un... un seul de vous deux peut être sauvé!

CÉSAR ET CONSTANTIN.

Un!...

MADAME DE MARSANGES.

Oui, écoutez-moi... Celui qui commandait à la Réole pendant les cent jours...

CONSTANTIN.

C'est moi.

MADAME DE MARSANGES, avec chagrin.

Vous?

CÉSAR.

C'est-à-dire, il y était de corps et moi d'esprit. Est-ce que tu peux être quelque part que je n'y sois à l'instant même?

MADAME DE MARSANGES, d'une voix affaiblie.

Celui-là est particulièrement l'objet de la haine de Salmon... et... (Étouffant.) Je ne puis achever.

LES DEUX FRÈRES.

De grâce...

MADAME DE MARSANGES.

Celui-là... est perdu...

CONSTANTIN.

Tout le temps qu'a duré mon commandement, on ne peut me reprocher aucun acte de faiblesse ou de violence. J'ai rempli avec sagesse et loyauté la mission qui m'était confiée; j'ai maintenu la tranquillité dans le pays, protégé toutes les personnes, toutes les propriétés, toutes les opinions; car l'opinion est aussi une propriété de l'homme que l'on doit respecter... Je suis fier de la conduite que j'ai tenue, et je n'en tiendrais pas d'autre, quand même je serais assuré que ma mort deviendrait le prix des services rendus à ma patrie... Du moins, je rends grâce à Salmon; sa haine, en s'appesantissant sur moi seul, remplit mon âme d'une douce joie!... César...

CÉSAR.

Qu'allais-tu dire!...

CONSTANTIN, lui tendant la main.

Tu as raison, il n'est pas en son pouvoir de nous séparer... Nés le même jour, nous avons éprouvé les mêmes plaisirs, partagé les mêmes peines, couru les mêmes dangers; jusqu'à présent, notre vie s'est écoulée côte à côte. Blessés sur les mêmes champs de bataille, nous avons été promus aux mêmes grades ensemble; nous n'avons aimé sérieusement qu'une fois, et c'était la même femme... Nos vœux, nos pensées, nos opinions,

nos espérances, nos malheurs, ont été les mêmes, et Salmon se contenterait d'une seule victime! Non, il lui en faut deux, ou pas une!

MADAME DE MARSANGES.

Ah! si vos ennemis pouvaient vous entendre!...

CÉSAR.

Ils nous entendront!... Il y a des lois, une justice en France... Il y a un barreau, des avocats à Bordeaux... Notre ami, notre parent Ravez...

MADAME DE MARSANGES.

Des avocats!...

CÉSAR.

Qui n'ont jamais refusé le noble appui de leur talent à l'innocence opprimée...

CONSTANTIN.

Qui en 93 ont bravé l'échafaud, pour arracher des victimes à la Terreur...

MADAME DE MARSANGES.

Beaucoup ont déjà quitté Bordeaux... Quelques-uns ont, dit-on, été intimidés, menacés; d'autres, d'une opinion opposée à la vôtre...

CONSTANTIN.

Un avocat n'a point d'opinion quand il s'agit de défendre un accusé!

MADAME DE MARSANGES.

Mais enfin... s'ils n'osaient pas...

CÉSAR.

Auriez-vous appris?...

MADAME DE MARSANGES.

Ne me forcez pas à vous en dire davantage.

CONSTANTIN.

Ils auraient refusé!!! Eh! bien, je défendrai César, et César me défendra!...

FLORENT, entrant.

Madame la comtesse... (Madame de Marsanges les quitte. — Constantin se précipite sur sa main, la baise avec respect. — Elle sort.) Mes généraux!... (Il leur fait signe, ils se retirent. — A voix basse.) C'est moi, qui dans le temps... (Constantin se retourne, et, posant le doigt sur sa bouche, il lui fait signe de se taire; puis il suit son frère, qui a déjà disparu.)

FLORENT, les suivant.

Là! dire qu'ils ne veulent pas me reconnaître. (Il sort, au moment où Salmon entre en scène.)

SCÈNE VII.

SALMON, UN CAPITAINE, UN LIEUTENANT, UN SOUS-LIEUTENANT, UN SERGENT, UN CAPORAL, UN SOLDAT, LE GREFFIER, L'OFFICIER RAPPORTEUR.

SALMON.

Entrez, entrez, messieurs... Entrez donc! (Quand tous sont entrés.) Vous pensez, messieurs, que la composition du conseil n'est point l'effet du hasard? Dans une affaire de cette importance, qui intéresse essentiellement la tranquillité du royaume, j'ai dû m'entourer d'hommes, de serviteurs fidèles, dont les opinions monarchiques fussent une garantie.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Général, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait; mes opinions ne sont un mystère pour personne, mais je vous avoue que je préférerais assister à vingt batailles, plutôt qu'à un seul conseil de guerre.

SALMON.

Vous, vicomte? dont l'ancienne famille?...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Je n'en ferai pas moins mon devoir en homme d'honneur!

SALMON.

Et surtout en homme dévoué! Ne faisons point ici de la politique de sentiment. Nous ne devons pas nous dissimuler que de grands exemples sont nécessaires; ils satisfont les masses, ils imprègnent la terreur, et la terreur réduit les factieux au silence... Il importe au salut de l'État de frapper un grand coup! je compte, messieurs, sur votre participation, sur vos lumières, pour délivrer la France des traîtres qui ont tenté d'organiser parmi nous les désordres de la guerre civile! le roi n'oubliera pas votre zèle. (Tous s'inclinent à leur manière, sans rien dire. — Salmon sonne, Florent paraît.) Florent, ouvrez les portes au public! faites comparaître les prévenus!... Et nous, messieurs, prenons place. (Le conseil entre en séance. — Musique. — Le peuple se précipite, se place. — Dans la foule, on aperçoit la vieille Jeannette et Choquet. — Florent, après avoir ouvert les portes, est allé chercher les prisonniers; il reparait avec eux, et plusieurs gendarmes.)

SCÈNE VIII.

LE CONSEIL DE GUERRE, CÉSAR, CONSTANTIN, JEANNETTE, CHOQUET, PEUPLE, GENDARMES.

SALMON.

Accusés, vos noms?

CÉSAR.

César Faucher!

CONSTANTIN.

Constantin Faucher!

SALMON.

Votre âge?

TOUS DEUX.

Cinquante-six ans!

SALMON.

Votre profession?

TOUS DEUX.

Maréchaux de camp, chevaliers de la Légion-d'honneur!

JEANNETTE, sanglotant.

Mes pauvres maîtres...

SALMON.

Silence!... Vous n'ignorez pas de quelle nature sont les faits qui vous sont imputés?

CONSTANTIN.

Général, ils sont de la nature la plus fausse.

SALMON.

Vous êtes accusés d'avoir comprimé, par la force armée, l'élan de la population de la Réole?

CONSTANTIN.

Il n'y a jamais eu à la Réole, ni un soldat, ni une arme, ni une cartouche.

SALMON.

Vous avez fortifié votre maison, vous vous êtes mis en état de rébellion contre l'autorité légitime!

CONSTANTIN.

Nous avons pris des précautions sages et légitimes, pour n'être pas assassinés dans notre maison.

SALMON.

Vous avez prêché la désobéissance, la révolte!

CHOQUET.

C'est faux!

SALMON.

Qui ose se permettre?...

CHOQUET.

Moi! Jérôme Choquet, qui ne vous crains pas, qui ne crains personne, quand il s'agit de dire la vérité... J'avais demandé à être entendu, on n'a pas voulu... Eh bien!...

SALMON.

Gendarmes, faites sortir cet homme!

CONSTANTIN.

Choquet, je vous en prie...

CHOQUET.

Général, vous l'ordonnez, je me tairai... Mais c'est que cela me révolte...

SALMON.

Vous avez prêché la désobéissance, la révolte!

CONSTANTIN.

Dans quels lieux?

SALMON.

Partout où vous vous êtes trouvés!

CÉSAR.

Partout où nous nous sommes trouvés, nous avons prêché l'obéissance aux lois, la soumission au gouvernement établi... quel qu'il fût, et nous en avons toujours donné l'exemple.

JEANNETTE, suffoquant.

Mon Dieu! mon Dieu!..

SALMON.

Paix donc!... on ne pleure pas à l'audience... On n'a donc laissé entrer ici que des perturbateurs?... Vous avez fait fabriquer, le 5 avril, un drapeau tricolore, et il a été porté en triomphe dans la Réole.

CONSTANTIN.

D'abord, monsieur le président, je vous ferai observer qu'à cette époque, ni mon frère, ni moi, n'étions à la Réole; nous n'avons pas pu y faire fabriquer de drapeau; mais l'eussions-nous fait, je vous rappellerai que le 5 avril 1815 ce drapeau était celui de toute la France... Vous-même, général, si vous n'avez pas abandonné votre pays... vous avez dû parer votre chapeau des couleurs tricolores.

LE SOUS-LIEUTENANT.

C'est vrai.

CHOQUET.

Attrape!

SALMON.

Vous avez toute votre vie affiché des opinions antimonarchiques...

CONSTANTIN.

Je n'ai pas besoin de rappeler à la mémoire de monsieur le baron Salmon, que sous la Terreur, la modération de nos opinions nous valut la persécution du tribunal révolutionnaire de Rochefort. Il se rappellera sans peine qu'un de ses agents fut chargé de nous arrêter à Surgères... Ce sont là de ces souvenirs qui ne s'effacent pas.

SALMON.

Messieurs, point d'allusion; on ne doit pas rechercher le passé.

CONSTANTIN.

Quand l'accusation s'en prévaut, la défense a le droit de s'en emparer.

SALMON.

Un honnête homme peut avoir commis des erreurs.

CONSTANTIN.

Un honnête homme n'en commet qu'une. Quand il passe d'un parti dans un autre, c'est sa conscience qui l'y oblige, et non son intérêt qui l'y engage. Un honnête homme n'abandonne jamais son parti, le jour où il succombe.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Bien! bien!

SALMON.

Vous avouez que l'Usurpateur vous avait confié le commandement militaire de la Réole?

CONSTANTIN.

Oui, général, j'ai exercé cette surveillance administrative, conjointement avec le maire qui, nommé à la même époque que moi, vient cependant d'être confirmé dans ses fonctions.

SALMON.

Vous avez conservé les vôtres, malgré le retour de l'autorité légitime.

CONSTANTIN.

Je les ai cessées à l'instant même où j'en ai reçu l'ordre.

SALMON.

Vous avez comprimé par la force des armes et par la violence l'élan de fidélité des sujets de Sa Majesté.

CÉSAR.

Mon frère a constamment respecté toutes les opinions... et la Réole a joui du plus grand calme uni à la plus grande liberté, jusqu'à l'arrivée des bandes envoyées de Bordeaux...

CHOQUET.

C'est sur l'honneur!

SALMON, impatienté.

Encore!

CHOQUET.

Pourquoi n'a-t-on pas voulu de moi pour témoin?... Ma tête sur l'échafaud, je dirai qu'ils sont innocents.

SALMON, au conseil.

Vous voyez, messieurs, l'influence que ces gens-là exercent sur l'esprit du peuple.

CONSTANTIN.

Général, nous reconnaissons comme vous que nous sommes fort aimés, fort considérés dans notre pays; que nous y avons une grande influence, et nous l'avouons avec orgueil, parce que nous la devons aux vertus de notre père, dont nous nous sommes toujours efforcés d'imiter l'exemple.

SALMON.

Reconnaissez-vous cette lettre?

CONSTANTIN.

C'est celle que j'écrivais au général en chef, lorsque l'on m'a arrêté.

CHOQUET.

Je savais bien qu'on me l'avait prise?

SALMON, à César.

Partagez-vous les opinions émises dans cet écrit?

CÉSAR.

Oui, général.

CONSTANTIN.

Il ne le connaît pas!

CÉSAR.

Depuis cinquante ans, quelle est l'opinion qui ne nous est pas commune?

CONSTANTIN.

Mais si elle t'expose!

CÉSAR, froidement.

Je partage entièrement l'opinion émise par mon frère dans sa lettre.

SALMON.

Vous dites que vous voyez avec douleur la patrie en souffrance. Vous ne nous persuaderez pas que dans votre opinion, la patrie comprenne le roi.

CONSTANTIN.

Et qui vous a livré le secret de notre opinion? De quel droit, vous emparant d'une lettre confidentielle, cherchez-vous à y voir autre chose que ce qu'elle contient?... Est-ce pour justifier cet épouvantable abus de confiance, que vous torturez des expressions innocentes, afin de leur découvrir un sens coupable?... Quelle est la patrie, aux yeux de l'homme le plus simple! est-ce le sol inerte et sourd qui porte indifféremment Ravaillac et Henri IV, Robespierre et Napoléon?... La patrie, objet de notre culte, c'est la France entière, la France libre, glorieuse et riche de toutes ses institutions...

CÉSAR.

Qu'importent au surplus nos opinions? Sommes-nous revenus au temps des suspects, et jugez-vous la pensée? Nous vous abandonnons toute notre vie, et nous vous portons le défi d'y trouver une seule action dont nous puissions avoir à rougir!...

CONSTANTIN.

Quarante ans de services honorables, vingt-huit blessures reçues en défendant cette France qui nous est si chère, voilà nos titres à la haine de ces misérables esclaves de tous les partis, qui spéculent sur les craintes passagères du pouvoir, et demandent aux échafauds des pensions, des titres et des honneurs!

CÉSAR.

Pourquoi a-t-on refusé le témoignage des habitants de la Réole, au milieu desquels nous vivons depuis dix ans? Ceux-là, du moins, vous auraient raconté notre vie, ils vous auraient dit combien d'infortunes mon frère a soulagées, par combien de vertus il s'est acquis l'estime et la vénération de la population entière!

CHOQUET.

Et vous aussi, mon général!

CÉSAR.

Mais on s'est récrié sur le peu de temps... On a négligé d'assigner nos témoins, comme si l'on avait eu peur que leur présence fût un obstacle à notre condamnation!... Nous n'avons pas même d'avocats pour nous défendre, et vous nous jugeriez!...

SALMON.

Ce n'est pas la faute du conseil...

CÉSAR.

L'avenir prononcera...

CONSTANTIN.

Messieurs, dans les temps de trouble, l'innocence ne préserve pas toujours de l'échafaud. Peut-être avons-nous été choisis à l'avance comme des victimes offertes à la vengeance d'un parti. Si l'on nous frappe, on nous frappera debout. On n'entendra de notre bouche aucune parole qui démente nos actions. Dans tout ce que nous avons fait, nous avons agi pour l'honneur et la sécurité du pays. A vous de décider, car si demain les mêmes circonstances se représentaient, notre conduite serait encore la même. (Les deux frères se tendent la main.)

SALMON.

Faites retirer le public... et les accusés.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu, qui m'aurait dit qu'à soixante-dix ans je verrais une chose pareille?

CHOQUET, très-haut.

Laissez-moi donc tranquille... Je vous dis qu'ils ne peuvent pas les condamner, c'est clair comme le jour... (Montrant Salmon.) Dire que celui-là aussi est général!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté CÉSAR, CONSTANTIN. CHOQUET, JEANNETTE, LE PEUPLE.

(On se lève, et l'on forme une espèce de cercle autour du président.)

SALMON.

J'espère, messieurs, que cette défense n'a fait aucune impression sur vos esprits... elle n'est pas de nature à détruire les charges qui, malheureusement, accablent ces deux hommes... Ils ont évidemment conspiré; vous voyez que du reste ils ne montrent pas le moindre repentir de ce qu'ils ont fait.

LE CAPITAINE.

Général, chacun de nous fera son devoir.

SALMON.

Ces gens-là ne peuvent pas se sauver, je le savais d'avance... ils ont retenu de force le commandement... ils ont refusé d'ouvrir leur maison aux gens du roi; ils se sont mis en état de rébellion ouverte!... ils ont armé les citoyens les uns contre les autres... Tout cela est prouvé si clairement!... C'est une affaire décidée. Au surplus il n'entre point dans mes intentions de vous influencer en aucune manière... Chacun est libre de voter suivant sa conscience; moi, dans mon opinion, ils sont coupables... mais ce n'est pas une raison. (Au lieutenant.) Votre avis, capitaine?

LE LIEUTENANT.

Je ne suis que lieutenant.

SALMON.

J'ai votre brevet dans ma poche.

LE LIEUTENANT.

Général, mon opinion est la vôtre.

SALMON, au greffier.

Un... (Au capitaine.) Vous, monsieur!...

LE CAPITAINE.

Général, ça m'a l'air de braves militaires qui ont cru céder à un sentiment d'honneur...

SALMON.

Vous êtes leur partisan... Monsieur, quand on n'est pas dévoué, on donne sa démission.

LE CAPITAINE.

Général, je suis prêt à recevoir la mienne.

SALMON.

Vous, sergent!

LE SERGENT.

Dame... mon général, voulez-vous que je vous dise... Dans un temps comme celui-ci, autant vaut mourir aujourd'hui que demain... C'est absolument comme sur un champ de bataille... Quand on n'est pas le plus fort...

SALMON.

Deux! Vous, soldat?

LE SOLDAT.

Mon général, il est bien sûr que ces gens-là avaient l'intention de se battre... Et, comme vous dites, d'après la loi, ils sont en état de rébellion évident.

SALMON.

Trois! Vous, caporal?

LE CAPORAL.

. Je les crois coupables, mon général.

SALMON.

Quatre! Vous, vicomte?

LE SOUS-LIEUTENANT.

Moi... je ne les crois pas coupables.

SALMON.

Que dites-vous?

LE SOUS-LIEUTENANT.

J'obéis à ma conscience. Vous l'avez dit, les opinions sont libres. Fils d'une victime de la Terreur, la mienne ne saurait être douteuse, et c'est ce qui me donne peut-être en ce moment l'énergie qui manque à quelques-uns de mes camarades. Je suis jeune, je suis riche, je n'ai jamais servi Napoléon... ma famille occupe un rang distingué à la cour... Eh bien, dans cette occasion, je crois donner une grande preuve de la sincérité de mon attachement au roi en me refusant à une condamnation inutile.

SALMON.

Point de phrases!...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Verser du sang, c'est autoriser les représailles, c'est éterniser les vengeances... Qu'avez-vous besoin de celui-ci?... Le pays sera-t-il moins tranquille parce que vous aurez laissé vivre deux hommes qui ne pensent pas comme nous? Mes amis, mes camarades, croirez-vous donc avoir sauvé le trône parce que vous aurez envoyé à la mort deux généraux, deux frères criblés de blessures, qui, pendant vingt ans, ont fait la guerre en braves? Livrerez-vous au glaive de la justice ceux qu'épargna si longtemps le fer de l'ennemi?... Ils ont tenu quelques jours de plus qu'ils n'auraient dû peut-être... ils ont été fidèles à leur empereur détrôné... Croyez-moi, les exemples de fidélité au malheur ne sont pas contagieux!... Général, on ne sert bien le pouvoir qu'en lui donnant l'occasion de se faire aimer; renvoyons ces deux frères... Rappelons-nous que, condamnés à mort en 1794 pour avoir publiquement porté le deuil de Louis XVI, le terrible pouvoir d'alors détourna de leurs têtes le couteau de la guillotine... Qu'on ne puisse pas dire que la restauration est plus cruelle dans ses vengeances que la révolution dans ses terreurs!... général, prononcez leur acquittement...

SALMON.

Pour qu'on me remplace demain...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Eh! qu'importe?... Ah! je ferais volontiers le sacrifice de cette épaulette que j'ai tant désirée pour contribuer à leur délivrance... Une foule d'intrigants obscurs vous obsèdent, ils crient vengeance... Résistez à leurs cris. Le pouvoir mieux éclairé vous saura gré de cet acte de courage, et

les honnêtes gens de toutes les opinions béniront votre humanité.

SALMON.

Il est trop tard... ma voix ne les sauverait pas.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Eh bien! je ne serai pas votre complice; je n'entendrai point prononcer une sentence que je regarde comme une infamie, comme une lâcheté... Une carrière brillante est ouverte devant moi; mais si telle doit être la marche du gouvernement, j'y renonce dès aujourd'hui, et ne veux point d'une fortune qu'il faudrait acheter par le déshonheur. (Il sort.)

SALMON, à Florent.

Rouvrez l'audience. Faites venir les accusés. (Le peuple revient, mais lentement; les deux frères reprennent leur place.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PEUPLE, CHOQUET, CONSTANTIN, CÉSAR, GENDARMES.

SALMON.

Toutes les pièces consultées, l'accusation et la défense entendues, le conseil déclare, à la majorité de cinq voix contre deux, les nommés Constantin Faucher et César Faucher coupables d'avoir retenu, contre la volonté du gouvernement, le commandement qui leur avait été retiré; d'avoir, en réunissant dans leur domicile des gens armés, provoqué à la guerre civile, et d'avoir comprimé, par la violence, l'élan de fidélité des habitants de La Réole; lesquels crimes sont définis par les articles 91 et 93 du Code pénal, et punis de la peine de mort.

LE PEUPLE, stupéfait.

La mort!...

CHOQUET.

La mort!... C'est une infamie! c'est...

SALMON.

Respect à la loi!... Gendarmes, faites votre devoir!...

CHOQUET.

Non, cela n'est pas possible!... Non!... (On le force à sortir avec le peuple, le conseil se retire lentement.)

SCÈNE XI.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Eh bien! César, la vie de l'homme est ordinairement de soixante ans, nous en avons cinquante-six... c'est quatre ans qu'on nous vole.

CÉSAR.

Et voilà la justice des hommes!

CONSTANTIN.

Je ne m'étais pas flatté d'une meilleure issue... La visite de madame de Marsanges avait détruit toutes mes espérances.

CÉSAR.

Ainsi, lorsque tu nous défendais...

CONSTANTIN.

J'avais lu notre arrêt sur le visage de Salmon... son âme n'est pas aussi tranquille que la nôtre.

CÉSAR.

Ah! ce n'est pas sur nous que je pleure... mais notre famille... nos neveux, notre nièce Anaïs, si tendre, si dévouée...

CONSTANTIN.

Hier, pendant ton sommeil, je leur ai fait mes adieux... Voici notre testament... Tout à eux... Écris-leur quelques lignes...

CÉSAR.

Avec la plume qui a tracé notre arrêt. (Écrivant.) « Adieu, mon ami, cette lettre est commune au « bon Gustave et à vous tous. Vous êtes tous les « quatre les objets les plus vifs de nos regrets. « Nous allons recevoir la mort avec la conscience « de n'avoir jamais fait que le bien, d'avoir séché « autant de larmes que nous l'avons pu, et de « n'en avoir jamais fait volontairement répandre. »

CONSTANTIN.

Ajoute: « Dès que la justice reparaîtra en France, « songez à faire réhabiliter notre mémoire. Par- « donnez à nos juges .. leur vieillesse sera bien « pénible!... »

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHOQUET.

CHOQUET, pleurant.

Ah! messieurs!... Ah! ah! je n'en puis pas revenir!...

CONSTANTIN.

Du courage, Choquet, du courage! nous avons déjà vu la mort de près.

CHOQUET.

Oh! les misérables!... Si je tenais ce gueux de Salmon!...

CÉSAR.

Point d'injures!...

CHOQUET.

Vous en appellerez, n'est-ce pas?

CONSTANTIN.

Oui, oui. (Il fait un signe négatif à César.)

CHOQUET.

Il ne peut pas y avoir deux tribunaux comme celui-là... c'est impossible!... il y a encore des braves gens en France!

CONSTANTIN, à gauche.

En attendant, Choquet, tu remettras ce billet et cet anneau...

CHOQUET.

Je sais, mon général, mais il me semble...

CÉSAR, à droite.

Cette lettre à Casimir... et ma croix... Choquet, garde-la, tu me la remettras.

CHOQUET.

A vous?... Oh! oui, mon général... rien qu'à vous... Ah! que je serai heureux ce jour-là!... (Il la baise avec transport. — Florent paraît sur la porte; les deux frères l'aperçoivent.)

CONSTANTIN.

Adieu, digne et bon serviteur! tu vas retourner dans notre famille... console-la... Dis-leur que nous serons toujours avec eux... Adieu, Choquet!

CHOQUET.

Oh! vous y reviendrez, bien sûr!... Ce scélérat!... Non, ce misérable!... Mes chers maîtres, je vais le dire à votre nièce, à vos neveux... Vous allez en appeler, et vous verrez qu'il y a deux justices en France : une bonne et...

SEPTIÈME TABLEAU.

(27 septembre 1815.)

Le théâtre représente un carrefour de Bordeaux. — Une maison, formant l'angle de deux rues, s'avance en pointe sur la scène. — Au fond de la rue, à gauche, on voit la campagne,

SCÈNE I.

(Divers groupes de peuple se forment; ils attendent les deux frères qu'on va conduire à la mort.)

CHŒUR.

PREMIER GROUPE.

Ils vont bientôt passer par là!
Ils vont bientôt passer par là!

DEUXIÈME GROUPE.

Jour de vengeance et de misères!
Qu'ont-ils donc fait, ces pauvres frères?

TROISIÈME GROUPE.

Au roi tout doit être soumis.
Périssent tous ses ennemis!

QUATRIÈME GROUPE.

Et c'est ainsi qu'on sacrifie
Les défenseurs de la patrie!

TOUS, regardant, et se pressant vers la rue à droite.

Les voilà! les voilà!
Les voilà! les voilà!

SCÈNE II.

(Un peloton de vétérans s'avancent; ils écartent et repoussent la foule. — Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants garnissent les différentes parties de la scène. — A gauche, on distingue des dames parées, montées sur des chaises. — Un autre peloton de vétérans paraît; il précède les deux frères qui marchent en se donnant le bras, et en causant comme s'ils étaient à la promenade, pendant que l'orchestre reprend l'air du duo :)

Le même sein nous a donné la vie.

(Lorsqu'ils sont arrivés près des dames placées à gauche, le groupe entier fait entendre le cri répété de : « Vive le roi! » Les dames agitent leurs mouchoirs. — Une d'elles laisse tomber le sien. — César quitte le bras de son frère, ramasse le mouchoir et, le présentant à la dame, lui dit avec une simplicité touchante :)

CÉSAR.

Ah! madame, un peu de pitié! (Les deux frères continuent leur marche. — Le peuple se presse derrière les vétérans qui les suivent, et au moment où ils viennent de disparaître par le fond à droite, lorsque la toile est à moitié baissée, on entend une décharge de mousqueterie.)

FIN DES FRÈRES FAUCHER.

LE SERRURIER

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE
LE 2 AVRIL 1832.

EN COLLABORATION AVEC J.-F. BAYARD ET E. VANDERBURCH

PERSONNAGES	ACTEURS
ROGER, serrurier	M. Gontier.
ADÉLAIDE, sa femme	Mme Grévedon.
ADRIEN, avocat, leur fils	M. Paul.
MODESTE RICART	M. Sylvestre.
PAULINE	Mlle Habeneck.
BASCHET, vieux domestique	M. Klein.
UN NOTAIRE	M. Brienne.

La scène se passe à Paris, dans la maison de feu M. d'Hauterive.

LE SERRURIER

Le théâtre représente un salon. — Porte au fond. — Deux portes latérales aux angles de l'appartement. — A droite de l'acteur une cheminée; auprès, une table, et tout ce qui est nécessaire pour écrire. — A gauche une autre table.

SCÈNE I.

LE NOTAIRE, assis à la table à droite; ADRIEN et ADÉLAIDE, assis auprès de lui, et écoutant la lecture qu'il fait du testament; puis BASCHET et PAULINE.

LE NOTAIRE, achevant de lire.

« Car telle est ma volonté expresse... Révoquant,
« par ces présentes, tout testament antérieur.

« Fait à Paris, le 1er mars 1832.

« Signé : LOUIS D'HAUTERIVE. »

ADRIEN.

Il est bien en règle.

ADÉLAÏDE.

Ce bon M. d'Hauterive!

BASCHET, entrant.

Monsieur, il y a là une jeune demoiselle qui attend... Faut-il?...

ADRIEN.

Sans doute; faites entrer.

BASCHET, faisant entrer Pauline.

Entrez, mademoiselle, entrez.

ADRIEN, courant à elle.

Que vois-je?... vous ici, vous, Pauline?...

PAULINE.

Adrien!...

ADÉLAÏDE.

Que dit-il?

ADRIEN, au notaire.

Pardon, monsieur le notaire, pardon; continuez, de grâce... Je suis à vous. (Le notaire écrit pendant la scène.) Quel bonheur inespéré!... Vous à Paris!... (A Adélaïde, qui s'est approchée.) C'est Pauline, ma mère... Pauline dont je vous ai parlé si souvent!...

PAULINE.

Madame!...

ADÉLAÏDE.

Mademoiselle, que tu croyais à Marseille?

ADRIEN.

En effet... j'ai peine à comprendre encore...

PAULINE.

Vous le savez, M. d'Hauterive est notre ami, notre soutien.. Deux lettres que ma mère a reçues nous annonçaient qu'il était dans le plus grand danger... La dernière, surtout, la pressait de quitter Marseille; et, quoique malade, elle se décida à partir pour Paris... Mais, forcées de nous arrêter souvent en route, nous ne sommes arrivées que ce matin... Ma mère est très-souffrante; elle n'a pu m'accompagner, et je viens, avec une vieille bonne, prévenir notre ami... (A Adrien, qui lui prend la main.) Qu'est-ce donc? vous tremblez! M. d'Hauterive...

ADRIEN.

Ah! mademoiselle, il est trop tard.

BASCHET, qui est debout auprès de la cheminée.

Mon pauvre maître!...

PAULINE.

Que dites-vous? il n'est plus!... Ah! je le connaissais à peine... Mais il était si bon pour nous... Et ma pauvre mère...

ADÉLAÏDE.

Il faut qu'elle vienne ici, mademoiselle... Dans un hôtel garni, on n'est pas comme chez soi... au lieu que près de nous...

PAULINE.

Comment! dans cette maison...

ADRIEN.

C'est la mienne... Par un testament que monsieur vient de nous lire à l'instant, M. d'Hauterive me laisse toute sa fortune.

BASCHET.

A vous, monsieur Adrien?...

ADRIEN, à Pauline.

AIR du vaudeville du *Piége*.

Vous avez perdu votre appui,
Mais pour vous il existe encore;
Je veux mériter aujourd'hui
Sa confiance qui m'honore.
Ce devoir me sera bien doux :
Puisque ses biens sont mon partage,
L'amitié qu'il avait pour vous
Est une part de l'héritage.

BASCHET.

Ah çà! et M. Modeste Ricart, son parent... son héritier collatéral, comme on disait...

ADRIEN.

Il n'a droit qu'à une rente.

BASCHET.

Dieu! lui qui arrive tout exprès de Beaune pour hériter; il se croyait déjà le maître de la maison... Il disait : Ma bibliothèque... mon salon... ma

salle à manger... Et comme il me faisait aller! Mon valet par-ci, mon valet par-là!

ADRIEN.

Heureusement tout est bien en règle... Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce testament...

ADÉLAÏDE.

C'est singulier, tu as toujours dit qu'il en existait un...

ADRIEN.

Oui, en effet... mais non pas celui-ci... Enfin, Pauline, vous le voyez, après tous les soins dont il m'entoura pendant sa vie, excellent homme! il m'a choisi encore pour son héritier, moi, avocat obscur, fils d'un artisan...

BASCHET.

C'est égal... Ah! c'est que monsieur vous aimait, et solidement... Je suis sûr que son plus grand regret a été de partir sans vous embrasser.

ADRIEN.

Oui, il avait un secret à me confier, à moi, à moi seul... et je n'étais pas là pour le recevoir... Je suis arrivé à Paris, trop tard, comme vous... Mais laissons là ces tristes souvenirs pour ne nous occuper que de vous, de votre mère... J'irai la voir, la consoler...

ADÉLAÏDE.

Et moi je veux la décider à venir ici... Nous y serons tous réunis, heureux, en famille...

PAULINE.

Que vous êtes bonne, madame!...

ADÉLAÏDE.

Pas plus qu'elle ne l'a été pour mon Adrien, lorsque, nommé substitut à Marseille, à la demande de M. d'Hauterive, qui, je crois, voulait le rapprocher de vous, il trouva, si loin de moi, les soins, la tendresse d'une mère... L'amitié de madame Gervais pour mon fils, je l'aurai pour vous, mademoiselle!

PAULINE.

Mon dieu! combien je suis confuse d'un pareil accueil! moi qui ne vous suis pas connue.

ADÉLAÏDE.

Pas connue! si fait, mademoiselle; il n'y a pas de jour qu'Adrien ne me fasse votre éloge.

ADRIEN.

Ma mère!

PAULINE, avec embarras.

Pardon!... il faut que je rejoigne ma mère, et que je lui annonce notre malheur, et vos bontés pour moi... Adieu, Adrien!

ADRIEN.

Pauline! mais j'entends quelqu'un... Attendez... c'est mon père peut-être.

BASCHET.

Eh! non, c'est l'héritier qui n'hérite pas. (Il la conduit jusqu'à la porte, pendant l'entrée de Modeste.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MODESTE, vêtu dans le dernier goût, et un peu affecté.

MODESTE, vers le fond.

Mon nom, mon nom, pourquoi faire?... Ils ne me reconnaissent jamais... voilà qui est particulier; il faut que je dise mon nom pour entrer chez moi... (En scène.) Je m'appelle Henri-Modeste Ricart, puisqu'on veut le savoir; ayant mon domicile politique à Beaune, département de la Côte-d'Or, seul propriétaire, seul héritier mâle et direct. Ah! (A Baschet, qui rit.) Oui, mâle et direct... valet!

ADRIEN, avec empressement.

Monsieur Ricart... permettez...

BASCHET.

Il n'a pas seulement encore songé à prendre le deuil.

MODESTE, sans l'écouter.

Ah! voilà le notaire; je le reconnais... J'étais passé chez vous. Voyons, notaire, qu'est-ce que tout cela signifie?

ADRIEN.

Cela signifie, monsieur, qu'il y a un testament.

MODESTE.

Qu'est-ce que c'est qu'un testament? Il ne doit pas y avoir de testament... je n'en veux pas... J'hérite, je prends tout... Arrangez-vous du reste.

ADÉLAÏDE.

Monsieur est parent de M. d'Hauterive? (Elle va s'asseoir auprès de la table à gauche.)

ADRIEN.

Parent éloigné.

MODESTE.

Cousin, bonne femme, cousin issu de germain... C'est neveu à la mode de Bretagne; et un neveu comme ça c'est un fils... et un fils est toujours héritier, n'est-ce pas, notaire?... Le plus curieux, c'est que le testament donne tout à un ouvrier, à un serrurier, je ne sais quoi... à un homme de rien.

ADRIEN.

A moi, monsieur. On vous a dit vrai... Mon père est serrurier; c'est le plus honnête homme que je connaisse, et je suis aussi fier d'être son fils, que si j'étais celui du premier gentilhomme de France.

MODESTE.

Ça se peut... mais c'est drôle!... Ainsi, monsieur, c'est vous qui espérez me dépouiller?

ADRIEN.

Au contraire, je vous paierai exactement le legs que M. d'Hauterive vous a laissé.

MODESTE.

Un legs! Je ne veux pas accepter un legs; je veux accepter tout.

LE NOTAIRE.

Le paragraphe qui vous concerne est précis.

MODESTE, s'approchant du notaire.

Voyons donc, notaire, voyons donc votre paragraphe... précis.

LE NOTAIRE, lisant.

« Attendu que Modeste Ricart, mon seul héritier...

MODESTE.

Seul et unique...

LE NOTAIRE.

« Collatéral...

MODESTE.

Mâle et direct...

LE NOTAIRE.

« A déjà mangé la succession de tous nos parents...

MODESTE.

Six... J'ai mangé six successions.

LE NOTAIRE, continuant.

« Et que je lui ai déjà donné plus que je n'ai « reçu de ma famille, en payant ses dettes plu- « sieurs fois...

MODESTE.

Trois... Il les a payées trois fois.

LE NOTAIRE, continuant.

« Attendu que ce qui me reste est le fruit de « mon travail et de mes économies, que je n'en « dois compte à personne...

MODESTE.

Qu'à moi.

LE NOTAIRE, continuant.

« Et que Modeste Ricart n'attend ce que je lui « laisserai que pour le dissiper...

MODESTE.

C'est possible.

LE NOTAIRE, continuant.

« Je lui lègue, comme un dernier bienfait, la « somme de 50 000 fr....

MODESTE.

Je n'en veux pas.

LE NOTAIRE, continuant.

« Dont il ne touchera que la rente, jusqu'à sa « trentième année. »

MODESTE.

Hein! jusqu'à... Ah çà! c'est une indignité! c'est du délire; c'est du véritable délire... Mais cela ne m'étonne pas... le pauvre cher homme! c'était un original... un pur original.

ADRIEN.

Monsieur, vous devez plus de respect à la mémoire de celui que nous pleurons.

MODESTE.

Eh! parbleu! pleurez, mon cher monsieur, pleurez; vous êtes payé pour ça, et moi je ne suis pas payé pour rire, j'espère... 50 000 fr.! et en rente encore.

ADRIEN.

Vous les refusez?

MODESTE.

Je ne dis pas ça... J'y tiendrai, faute de mieux... Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? Mes créanciers ne s'en contenteront pas... Que diable, monsieur, j'ai de l'ordre et des dettes... et je comptais sur cet héritage... C'était le dernier... C'est dans cette confiance que j'ai mangé les autres!... Mais je le toucherai:

AIR : *Voilà la manière.*

Oui, cet héritage,
Mon dernier espoir,
Sans aucun partage
Je prétends l'avoir.
Malgré nos besoins,
Les oncles vivants nous désolent,
Et c'est bien le moins
Qu'après leur mort ils nous consolent!
S'il faut qu'on nous prenne
Jusqu'aux testaments,
Ce n'est pas la peine
D'avoir des parents!

Mais nous verrons, et s'il y a eu captation...

ADRIEN, très-vivement.

Captation! (Il le prend par le bras.)

ADÉLAÏDE.

Adrien.

LE NOTAIRE.

Messieurs.

ADRIEN, avec un calme forcé.

Monsieur Ricart.

MODESTE.

Modeste Ricart.

ADRIEN.

M. d'Hauterive ne voulait laisser sa fortune et son nom qu'à quelqu'un qui en fût digne... et son choix est un honneur dont je suis fier... Pour vous, par ses premières dispositions, il ne vous avait rien laissé... rien du tout.

MODESTE.

C'était ridicule.

ADRIEN.

Je commence à croire qu'il avait raison... C'est moi, dépositaire de ce premier écrit, qui l'ai supplié de le révoquer... par pitié pour vous.

MODESTE.

Monsieur...

ADRIEN.

Plaît-il?

MODESTE.

Ne me serrez donc pas si fort.

ADRIEN.

Ce que je voulais, il l'a fait... mais vous ne le devez qu'à moi... à moi seul.

MODESTE.

Laissez donc...

ADRIEN.

En voulez-vous la preuve?

MODESTE.

Eh! qu'est-ce que ça me fait? Ce que je veux, c'est l'héritage... et je l'aurai... Justement, je déjeune ce matin avec des amis, des avocats... Ah! mon Dieu! j'oubliais, je les ai tous invités à déjeuner ici... pour faire connaissance avec ma salle à manger.

ADRIEN.

J'ai dit à Baschet d'exécuter vos ordres... Allez, monsieur, faites comme chez vous.

MODESTE.

C'est bien... (Revenant auprès du notaire.) Ah! notaire, pour consulter, j'ai besoin du testament. (Il veut le prendre.)

LE NOTAIRE.

Non pas... mais en voilà une copie que monsieur m'avait demandée.

MODESTE.

Je la prends... Quel coup de foudre! une si belle succession!... (A Baschet, qui se trouve derrière lui, à sa gauche.) Allons, valet, conduis-moi dans ma salle à manger. (Modeste et Baschet entrent dans le salon à gauche. — Adrien conduit le notaire, et le fait entrer dans la chambre à droite.)

ADRIEN, revenant.

Eh mais! qu'avez-vous donc ma mère?

ADÉLAÏDE.

Je ne sais... Les menaces de ce jeune homme... Ah! si ton père eût été ici... lui si vif, si violent...

ADRIEN.

Soyez donc tranquille.

ADÉLAÏDE.

Chut!... c'est lui.

SCÈNE III.

ADRIEN, ROGER, ADÉLAIDE.

ROGER.

Ah! vous voilà, vous autres!... Bonjour, femme! bonjour, garçon. Où en sont les affaires?... J'arrive un peu tard... mais dame! voyez-vous... j'avais promis de poser une grille moi-même en personne... et comme je me suis dit: Parce qu'on a un fils qui hérite, on n'est pas dispensé de tenir ses promesses, et de faire sa besogne, n'est-ce pas donc, mon Adrien?... T'es gentil ce matin...

ADÉLAÏDE.

Heureusement, cela n'a pas empêché les affaires d'avancer... Le notaire est là.

ROGER.

Ah çà, te voilà donc chez toi!... Tout ça t'appartient... tout... les meubles, la maison... belle propriété!... Et comme c'est soigné... (Allant à une porte.) Fameuse serrure, tout de même... c'est pas de la pacotille!... Et les réparations, ça me regarde, je m'en charge... parce que pour toi, je serai toujours serrurier... Ça fera des mémoires de moins... Et moi, vois-tu, ça m'entretiendra la main... Hein! veux-tu me donner ta pratique?

ADRIEN.

N'êtes-vous pas chez vous?

ROGER.

Pas du tout... chacun chez soi... Tu seras riche, et moi je vivrai des épargnes que je te destinais... Me voilà rentier!

ADÉLAÏDE.

Tu es donc décidé à vendre?

ROGER.

AIR de *Préville et Taconnet.*

(A Adrien.)
Il le faut bien... C'est là que j' t'ai vu naître...
(A Adélaïde.)
C'est là qu'vingt ans tu me rendis heureux...
A c' t'atelier où je régnais en maître,
C' matin encore en faisant mes adieux,
J'avais l' cœur gros et des larm' s dans les yeux.
D' puis si longtemps qu' nous travaillons ensemble,
Moi, mon enclum', ma forge, mes outils,
Qui m'ont sout'nu, qui nous ont enrichis,
En les quittant, voyez-vous, il me semble
Que je m' sépare de tous nos vieux amis!

Mais puisque tu le veux et lui aussi... D'ailleurs, quand on est avocat, qu'on a un train de maison et vingt mille livres de rente, on ne se soucie pas...

ADRIEN.

Ah! mon père! y pensez-vous? Moi, rougir de votre état!

ROGER.

Oh! non, je sais que tu es si bon pour nous, que tu nous aimes tant, et si l'un de nous deux a de l'orgueil, c'est moi!... Ce matin encore je m'arrêtais chez tous les voisins, à toutes les boutiques... Il fallait entendre comme ils faisaient ton éloge, comme ils me portaient envie... « Êtes-vous heureux, père Roger, qu'ils me disaient... Êtes-vous « heureux d'avoir un fils si gentil, si avenant pour « tout le monde... Vous lui avez donné de l'édu« cation; ça vous a coûté cher, c'est vrai; mais « aussi, comme ça lui a profité!... De l'esprit, et « pas de vanité, des talents, et ce qui vaut mieux, « du cœur, morbleu!... » Dame! c'est qu'il y a de l'honneur là dedans; c'est dans le sang.

AIR de *Une heure de Mariage.*

C' t' honneur que mon pèr' m'a transmis,
Et qui fut son seul héritage,
J'ai su le transmettre à mon fils...
En rester là, ce s' rait dommage.
A présent, il doit t'arriver
Une femme bonne et gentille...
Et puis... un fils... pour conserver
Tout' s les vertus de la famille.

C'est-à-dire que, pour commencer par le commencement, il faut te marier... Moi d'abord, il me manque quelqu'un... il me semble que nous ne sommes pas au grand complet.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, rassure-toi, nous avons vu tout à l'heure, ici, quelqu'un.

ROGER.

Bah! et qui donc?

ADÉLAÏDE.

Mademoiselle Pauline.

ROGER.

Comment! cette demoiselle de Marseille dont tu nous parlais toujours?

ADRIEN.

Elle est ici avec sa mère... Jugez de mon bonheur.

ROGER.

Et du mien donc...

ADRIEN.

En l'aimant, il me semble que j'obéis encore à mon bienfaiteur... Il avait deviné notre amour; il prenait plaisir à l'encourager.

ROGER.

Brave homme! il pensait à tout... C'était mon avocat, mon conseil... Il venait chez nous en ami... Quand je me rappelle comme il suivait ton éducation, tes progrès! comme il t'aimait! et tu le lui rendais bien!... Ah çà, elle est jolie, n'est-ce pas?... Je m'en rapporte, tu t'y connais... absolument comme moi... et riche?

ADRIEN.

Oh! non, mon père.

ROGER.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait? tu feras comme moi... je n'y ai pas regardé. Lorsqu'à ton âge, déjà soutenu par mon travail, je rencontrai une pauvre jeune orpheline sans appui, sans autre bien qu'une gentillesse, une bonté qui me la faisaient chérir, je ne lui demandai pas : Êtes-vous riche?... mais : Voulez-vous de moi?... Elle y consentit... et ce fut à moi d'être fier.. car elle tenait à une famille qui pouvait l'être... Elle avait reçu de l'éducation... elle avait le ton, les manières d'une belle demoiselle, et je n'étais qu'un ouvrier. Et si j'ai eu de l'ambition dans ma partie, si je suis devenu un mécanicien habile, estimé... c'est à elle que je le dois, à l'orgueil qu'elle m'a donné... Que Pauline te rende heureux comme moi, voilà tout ce que je te souhaite... Toi, de ton coté, sois toujours bon, confiant, pas soupçonneux... pas jaloux surtout... ça fait bien du mal... Je sais ce que c'est.

ADÉLAÏDE.

Oui, ton père a raison... Moi, j'ai connu quelqu'un que ça a rendu malheureux... Un brave homme, un peu vif, un peu colère, et qui n'est pas trop changé.

ROGER, à demi-voix.

Femme!...

ADÉLAÏDE, de même, lui serrant la main.

Sois tranquille, je ne le nommerai pas. (Haut.) Il était jaloux... jaloux!...

ROGER.

C'est vrai; pour un mot, pour un rien, quoi!.. il osait soupçonner la femme la plus douce, la plus... c'est-à-dire, elle était bien un petit brin coquette... et même, il n'y a pas encore bien longtemps...

ADÉLAÏDE, à demi-voix.

Roger!...

ROGER, de même.

Sois tranquille, je ne la nommerai pas.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BASCHET.

BASCHET, entrant vivement.

Monsieur, monsieur.

ROGER.

Qu'est-ce qu'il veut, ce grand escogriffe?

BASCHET.

Ce grand... permettez...

ADRIEN.

Que veux-tu?

BASCHET.

C'est ce papier que le notaire vous envoie.

ADRIEN.

Je sais; la requête au garde des sceaux, pour joindre à mon nom celui de mon bienfaiteur. (Il s'assied pour lire le papier. Baschet passe à la gauche d'Adélaïde.)

ROGER.

Ah! oui; une clause du testament... La drole d'idée... c'est pourtant un joli nom que le mien, Roger... Mais M. Roger d'Hauterive, ça résonne mieux.

ADÉLAÏDE, à Baschet.

Et dites-moi, mon ami, que fait à présent cet héritier, ce collatéral?

BASCHET.

M. Modeste?... il déjeune, et ferme... toujours la bouche pleine... Il a trouvé justement du vin de son pays, et il le fête en compatriote... ce qui ne l'empêche pas de pester contre M. Adrien.

ROGER, avec colère.

Hein! qui est-ce qui se permet?... parler mal de mon Adrien!...

ADÉLAÏDE, le retenant.

Allons, te voilà parti!... toujours mauvaise tête!...

ROGER.

Toujours!... Tiens... parce que mon fils est riche, on l'insultera!... Non, morbleu; je suis là... M. d'Hauterive lui a laissé son bien et son nom... Pourquoi?... Je n'en sais rien... rien du tout... C'est égal, il a bien fait : ça ne pouvait pas mieux tomber... Mais il ne faut pas croire que sans cette fortune mon Adrien aurait manqué... Depuis vingt-trois ans que je travaille, il n'y a pas de jour qui n'ait apporté quelque chose à l'épargne... à son intention!... Ça a grossi, ça a fait la pelote. Aujourd'hui, j'attends ici un confrère, un bon ouvrier, qui m'offre du fonds et de la maison 60000 fr. en bonnes valeurs... Tout ça était pour lui... Mille écus de rente; et morbleu avec mille écus...

BASCHET.

On n'a pas de domestique.

ROGER.

Hein! tu dis...

BASCHET, reculant.

Pardon... (A Adrien.) Le notaire attend.

ADRIEN.

C'est bien... j'y vais... Venez, ma mère, vous avez quelques ordres à donner... et puis il faut continuer l'inventaire.

ROGER.

Tiens, à quoi bon?

ADRIEN.

Que sais-je... tout ici ne m'appartient peut-être pas?

BASCHET, passant à la droite d'Adrien.

C'est juste; monsieur, je vous préviens qu'il y a dans le cabinet de feu monsieur, un petit coffre qu'il a fait mettre de côté, pour une personne... (A demi-voix.) pour une femme, je crois.

ADRIEN.

C'est bien... c'est bien... voilà ce qu'on ne vous demande pas... Venez-vous, ma mère? (A Roger.) Adieu. (Bas à Baschet, en sortant.) Je n'aime pas les bavards... (Il sort par le fond avec Adélaïde.)

SCÈNE V.

ROGER, BASCHET.

BASCHET, à part.

Ça n'est pas habitué à avoir des domestiques, ces gens-là...

ROGER.

Allons, de mieux en mieux! une fortune, un mariage... que de bonheur pour mon Adrien!... et quand je pense qu'au lieu d'un enfant j'en aurai deux... Qu'est-ce que je dis donc?... Et les petits-enfants... Ah! d'abord, c'est qu'il m'en faut, j'y tiens, et j'en aurai... parce que les Roger... enfin, suffit. (A Baschet, qui le regarde.) Eh bien, mon vieux Baschet, qu'est-ce que tu dis?

BASCHET.

Ma foi, monsieur, je dis comme ça que vous gagnez à être connu... Parce qu'au premier abord, on vous croirait un peu brusque, un peu dur.

ROGER.

Dame! mon vieux, quand on a été toute sa vie face à face avec une enclume... Mais patience... je m'habituerai à être riche... Eh! mon Dieu! ça viendra peut-être trop vite. Pourvu que la fumée ne me porte pas à la tête!... Heureusement le serrurier serait toujours là.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Dans ces salons où d'orgueil on suffoque,
J'verrais sourire un voisin délicat,
D'un mot douteux, d'un' parole équivoque,
Qui s'sentirait de mon premier état.
Tant mieux, morbleu! car j'y tiens et pour cause;
A voir le ton de plus d'un enrichi,
On a besoin que d'temps en temps quelqu'chose,
Vienn' vous rapp'ler d'où vous êtes parti.

Mais je prendrai de bonnes... manières. Avec les conseils de mon fils... et de sa mère... elle s'y connaît! Elle peut tenir le salon de son fils!

BASCHET.

C'est ça... On aidera monsieur... Moi, par exemple, qui ai toujours servi des gens comme il faut...

ROGER, un peu piqué.

Toi!...

BASCHET.

Oui, j'ai toujours servi...

ROGER.

J'entends bien... Alors, tu vas me servir... Je n'ai rien pris de la matinée... J'ai le gosier sec... donne-moi un verre de vin, mon vieux.

BASCHET.

Un verre de vin... Ah! fi! un bourgeois!

ROGER.

Comment! est-ce que les bourgeois ne boivent pas, quand ils ont soif?

BASCHET.

Ce n'est pas cela... On demande une bouteille... c'est plus honnête.

ROGER, s'asseyant.

Ah! c'est juste... ça vaut mieux... va pour la bouteille... Une bouteille, s'il vous plaît.

BASCHET.

Très-bien... voilà comme vous pouvez dire : « Baschet, montez du Mâcon... ou bien du Bordeaux. » Enfin ce qui vous fait plaisir... Je suis là pour faire ce que vous ordonnez.

ROGER.

Au fait, c'est très-commode.

BASCHET.

Et supposez que je ne sois pas là... Vous sonnez. (Il lui montre une sonnette.)

ROGER.

Parbleu! je connais ça... J'en ai assez posé.

BASCHET.

C'est juste... J'arrive... Monsieur a appelé?... monsieur désire-t-il du madère et un biscuit?

ROGER.

Non, non... j'aimerais mieux une croûte de pain et du bourgogne.

BASCHET.

Très-bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MODESTE, sortant de l'appartement à gauche.

(Pendant cette scène, Baschet va et vient.)

MODESTE, un papier à la main.

Adieu, vous autres, adieu!... Moi, j'ai de la peine à m'en aller... à quitter cette maison qui devait être à moi... Une maison où l'on déjeune si bien.

ROGER, bas à Baschet.

Qu'est-ce que c'est que ce mirliflore?

BASCHET, de même.

M. Modeste, l'héritier manqué. (Il sort.)

MODESTE.

Cinquante mille francs, c'est quelque chose,

surtout quand on n'a rien !... Mais quand je pense que ce testament est bon... Ils me l'ont prouvé, les amis... Il sera bien difficile de le faire casser.

ROGER.

C'est vexant!

MODESTE.

Qu'est-ce qu'il dit celui-là?

ROGER.

Je dis que c'est vexant.

MODESTE.

Je crois bien... Voir passer toute sa fortune... car c'est ma fortune... à un petit avocat qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam.

ROGER.

Monsieur, apprenez que...

MODESTE.

Allons donc... ça ne vous regarde pas, bonhomme.

ROGER.

Ça ne me regarde pas... c'est-à-dire...

MODESTE.

Et quand on sait le motif d'une pareille conduite...

ROGER.

Le motif!...

MODESTE.

Motif honteux, indécent... D'abord je tiens aux mœurs, je suis pour les mœurs... Ce n'est pas pour moi... oh! mon Dieu! mais pour les autres. (Baschet met un plateau avec une assiette, une bouteille et un verre sur la table, et sort.)

ROGER.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc avec ses mœurs?... Est-ce qu'on en manque?

MODESTE.

Quelquefois, bonhomme!... Vous êtes du peuple, vous... Vous en avez... Le peuple en a toujours, c'est convenu... mais un avocat peut en manquer... Demandez...

ROGER.

Comment! Adrien...

MODESTE.

Eh! je ne parle pas d'Adrien... je parle du cousin d'Hauterive... Je le respecte; certainement, je le respecte beaucoup... mais c'était un homme profondément immoral!... Quand ce ne serait que la cause du testament...

ROGER.

La cause!... C'est vrai que je ne la connais pas... et même je n'ai jamais pu comprendre... mais c'est égal, je suis sûr que c'était un honnête homme...

MODESTE.

Oh! un honnête homme!... vous n'êtes pas du quartier.

ROGER.

Pas tout à fait.

MODESTE.

Ni moi non plus; je suis de Beaune, département de la Côte-d'Or... Mais j'ai interrogé... Eh bien, allez demander des renseignements sur toute cette intrigue.

ROGER.

Une intrigue!... quelle intrigue?

MODESTE.

Parbleu! vous croyez peut-être qu'on va donner sa fortune au premier venu, pour le plaisir de dépouiller un parent... un héritier mâle et direct.

ROGER.

Mais enfin, monsieur, qu'est-ce donc?

MODESTE.

C'est bien simple... On veut avantager un enfant hétérodoxe; on dit c'est un étranger, c'est un simple étranger, parce qu'on ne peut pas dire le mot...

ROGER.

Quel mot?

MODESTE.

Le Code est précis.

AIR de *l'Artist*

La loi défend qu'on donne
A l'enfant naturel,
Les biens qu'elle abandonne
A l'etranger...

ROGER, stupéfait.

O ciel!

MODESTE.

Je vois votre surprise;
Vous pensez, comme moi,
Que c'est une bêtise;
C'est l'esprit de la loi...
Si c'est une bêtise,
C'est l'esprit de la loi.

Et si nous prouvons que cet étranger est un enfant naturel... qu'est-ce que je dis donc?... un enfant adultérin... je pourrais même dire incestu...

ROGER, violemment.

N'achevez pas.

MODESTE.

Cela saute aux yeux tout de suite... Voilà le mystère... Demandez dans tout le quartier...

ROGER.

Dans tout le quartier!... Ils disent...

MODESTE.

Vous êtes donc bouché, brave homme... Ils disent que le cousin d'Hauterive vivait mal avec sa femme... qu'il avait des maîtresses... et que la mère du jeune homme...

ROGER, lui saisissant le bras.

Misérable!... pas un mot de plus...

MODESTE.

Ah çà! ils me casseront les bras aujourd'hui, ces gens-là... Ils ont des mains... Mais...

ROGER.

Pas un mot... Ah! c'est affreux! c'est infâme!... Sors, va-t'en, ou je ne réponds pas de ma fureur. . (Le retenant.) Mais non, écoute... Ce que tu m'as

dit là, si tu oses le répéter... souviens-toi bien que tu ne mourras que de ma main.

MODESTE.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Qu'est-ce qui lui prend?... Permettez...

ROGER.

Sors, te dis-je... Voici l'escalier... dépèche-toi... ou je te fais descendre par la fenêtre.

MODESTE.

Par exemple!

ROGER.

Va-t'en... Mais va-t'en donc. (Modeste sort.)

SCÈNE VII.

ROGER, seul.

Ah! qu'il m'a fait de mal!... quelle sottise! quel mensonge! Car c'est un mensonge!... Mon Adrien!... à qui depuis vingt-trois ans j'ai consacré toutes les années, toutes les heures, tous les moments de ma vie... Lui que je nommais avec orgueil... mon fils! mon sang!... Allons donc, je n'y crois pas; j'ai eu tort de m'emporter... Parbleu! ce jeune homme... il n'hérite pas... il enrage... (Il se verse à boire.) Oui, il enrage!... (Il boit.) Voilà tout... Et le conte qu'il débite... (Se levant.) A la bonne heure, mais ce conte, ce n'est pas lui qui l'a fait... c'est tout le quartier... Il me l'a dit... et si c'était vrai... si Adélaïde... Adélaïde... (Cherchant à se calmer.) Eh bien! quoi? que m'importe?... Si elle a été coupable, je le saurai, je la quitterai... Tout sera fini... Mais, du moins, mon fils me restera pour me consoler... Mon fils... (Devenant rêveur.) Mon fils... Et ce M. d'Hauterive aussi l'appelait son fils... Oui, je me souviens, c'était son fils... son enfant chéri... il ne pouvait le quitter... il était là... toujours là... Et plus tard, comme il jouissait de ses succès, de ses triomphes!... comme il l'aimait! Ah! pas autant que moi... C'est impossible... Moi seul j'avais un cœur de père... Et le cœur ne se trompe pas... Non, non, chassons ces idées... elles sont affreuses. (Il s'assied auprès de la table à gauche.)

SCÈNE VIII.

BASCHET, ROGER.

BASCHET.

Eh bien, monsieur Roger, où en sommes-nous? La bouteille...

ROGER, avec distraction.

La bouteille... Ah! oui.

BASCHET.

Il m'avait semblé entendre...

ROGER.

Quoi donc? j'étais seul... Verse-moi à boire.

BASCHET.

Avec plaisir... C'est du beaune tout pur.

ROGER.

Merci, mon vieux... Belle couleur... (Repoussant son verre.) Ah! je n'ai plus soif...

BASCHET.

C'est singulier... il est excellent... M. d'Hauterive n'en buvait jamais d'autre... Et je crois que c'est ce qui le rajeunissait.

ROGER, le regardant.

Ah! M. d'Hauterive...

BASCHET.

Dame! c'était un joyeux compère qui aimait le bon vin, et les jolies femmes...

ROGER.

Les jolies femmes?

BASCHET.

Il les adorait.

ROGER, s'efforçant de sourire.

Oui, je me souviens, il y a longtemps que tu es à son service.

BASCHET.

Nous avons vieilli ensemble.

ROGER.

Il te parlait souvent de mon fils?

BASCHET.

Oh! toujours... il l'aimait tant.

ROGER.

Oui... il l'aimait.

BASCHET.

Comme son propre enfant... (Mouvement de Roger.) Et c'était bien naturel.

ROGER, se levant.

Comment?

BASCHET.

Son mariage avait été si malheureux..... pas d'enfant! et une femme dont il s'était séparé... Avec ça qu'il n'avait qu'un parent, ce M. Modeste, qui ne venait jamais à Paris que lorsqu'il n'avait pas le sou... Aussi, monsieur, pour se consoler, se cherchait une famille ailleurs... chez vous, par exemple... Votre fils était le sien... ou c'est tout comme... et la preuve, c'est cet héritage.

ROGER, avec inquiétude.

Cet héritage?... Qu'est-ce que tu en penses, toi? Qu'est-ce qu'on t'en a dit?

BASCHET.

Tiens, que monsieur était libre... qu'il pouvait disposer de son bien, et qu'il a eu raison de se choisir pour héritier un brave jeune homme qui fera honneur à sa fortune.

ROGER, avec joie.

C'est vrai... Voilà ce qu'il a pensé... C'était un honnête avocat?... Il en avait le droit, n'est-ce pas? et puis, quand on n'a pas d'enfant à soi...

BASCHET.

Eh! eh! je n'en aurais pas répondu!... et je croyais bien que quelque jour... Écoutez donc, le défunt n'a pas toujours eu cinquante-six ans et la goutte.

ROGER.

En effet, on dit que dans son temps il avait eu quelques intrigues.

BASCHET, d'un air mystérieux.

Beaucoup... beaucoup d'intrigues... Et tenez...

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Souvent dans cett' chambre discrète
Il s'enfermait pour travailler.
Mais l'amour y v'nait en cachette...
(Montrant une petite porte à droite.)
Témoin ce petit escalier.
C'est par là, vous pouvez m'en croire,
Que plus d'une belle, en procès,
A passé... pour payer des frais
Qui n'étaient pas sur le mémoire.

ROGER, se rapprochant.

Oui... il te contait cela à toi?... Il te faisait ses confidences... il te disait...

BASCHET.

Exactement rien... Il était très-cachottier... pas bavard du tout... ce qui m'a toujours étonné, parce qu'un avocat...

ROGER.

A la bonne heure... mais un domestique adroit et intelligent. . finit toujours par apprendre... avec de l'esprit...

BASCHET.

Vous êtes trop bon... Aussi je savais bien à peu près quand ces dames... Il y en avait une surtout, qui datait de mon temps. Il y a près de vingt ans...

ROGER.

Une maîtresse?

BASCHET.

Oui...

ROGER, vivement.

Tu l'as vue?

BASCHET.

Jamais... Mais la vieille Catherine m'a dit que c'était...

ROGER, vivement.

Une grande dame!...

BASCHET.

Non, au contraire.

ROGER.

La femme d'un avocat... C'est tout simple... Entre confrères...

BASCHET.

Du tout, du tout... Une petite bourgeoise...

ROGER.

Bah!

BASCHET.

Il y avait du mystère... Vous concevez... une femme mariée.

ROGER.

Une femme mariée!...

BASCHET.

Charmante... On l'avait sacrifiée...

ROGER, se détournant avec émotion.

Ah!

BASCHET.

Il paraît que c'était un amour... solide, qui a tenu jusqu'à la fin... Et même... comme je vous disais... je n'aurais pas répondu des suites... Parce qu'un jour que monsieur était triste, rêveur... ça lui arrivait souvent... il laissa échapper quelques mots que je n'écoutais pas... mais que j'entendais fort bien... « Un enfant! qu'il disait; « un enfant! et ne pouvoir le reconnaître!... »

ROGER.

Hein!

BASCHET.

« Ne pouvoir lui laisser mon nom. Mais peut-être... »

ROGER, avec impatience.

Peut-être!... Eh bien... parle donc, achève.

BASCHET.

Voilà tout... Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

ROGER, se contraignant.

Moi? rien... Qu'est-ce que j'aurais? que veux-tu que j'aie?... Je n'ai rien... Laisse-moi... (Montrant la table.) Emporte tout cela... (A part.) C'est fini!... Femme, enfant, bonheur... plus rien. (Il fond en larmes.)

BASCHET, l'observant.

C'est étonnant! le voilà tout bouleversé.

SCÈNE IX.

ROGER, ADRIEN, BASCHET.

ADRIEN.

Baschet.

BASCHET.

Monsieur.

ROGER.

C'est lui! (Il se détourne.)

ADRIEN.

Voyez... on a besoin de vous pour quelques renseignements...

BASCHET.

J'y vais, monsieur. (Il sort.)

ADRIEN, venant à son père.

C'est à propos de ce coffret sur lequel il se trouve une carte avec ces mots : « Pour remettre « à sa mère. »

ROGER, se ranimant.

Ah!

ADRIEN.

La mère de qui? Le notaire interroge, nous le saurons. Mais, venez, mon père, il nous faut aussi votre signature.

ROGER.

Ma signature?... Et pourquoi?

ADRIEN.

Eh! oui, sur la requête au garde des sceaux, pour ajouter à mon nom celui de M. d'Hauterive.

ROGER, avec violence.

Son nom!... jamais!

ADRIEN.

Mais les termes du testament...

ROGER.

Jamais!... Ce dernier coup me manquait encore! Maintenant, plus de doute... Ils veulent me faire signer!... à moi, à moi-même... ma honte et

mon déshonneur... Jamais!... ne l'espérez pas.

ADRIEN.

Mais ce nom qui s'ajoute au vôtre est honorable...

ROGER.

Et le mien!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Ce nom dont je suis fier encore,
Rougiriez-vous de le porter?...
Depuis vingt ans ma probité l'honore;
Avec orgueil je l'entends répéter!
Pour m'ennoblir il suffit qu'on me nomme!
Et croyez-moi, l'on a beau le prôner,
L'nom qui s'ajoute au nom d'un honnête homme,
R'çoit plus d'honneur qu'il ne peut en donner...

ADRIEN.

Grand Dieu! qu'avez-vous?... Ce langage... vos traits sont altérés... Vous souffrez?...

ROGER.

Je souffre... Adrien... va-t'en... Laisse-moi; ta vue me fait mal...

ADRIEN.

Qu'est-ce donc? Quel secret me cachez-vous? Est-ce une injure à punir? un malheur à réparer? Parlez... Tout est à vous... mes jours, ma fortune...

ROGER.

Ta fortune! non, non... Elle me fait horreur.

ADRIEN.

Mon père!

ROGER.

Ton père! malheureux! ton père... Si je ne l'étais pas.

ADRIEN, reculant d'effroi.

Ciel!... que dites-vous?

ROGER.

Maintenant ce n'est plus un mystère... C'est tout simple, il t'aimait tant lui... Et ces biens qu'il te laisse... ce nom qu'il t'ordonne de porter.

ADRIEN, se jetant dans ses bras.

Mon père! quelle affreuse pensée! Oh! ne parlez pas ainsi... Croyez-en votre cœur... celui de votre fils.

ROGER.

Mon fils!... Répète encore... mon fils... Ah! je ne puis renoncer à ce nom qui faisait ma gloire et mon bonheur... J'étais fier de le prononcer... Mon fils... (Il l'embrasse.) Oui, tu le seras toujours... Rien ne pourra nous séparer... Quittons ces lieux, où tant de regards me feraient rougir... Viens avec moi, partons!

ADRIEN.

Et ma mère?

ROGER, le repoussant avec colère.

Ta mère... ah! jamais!... qu'elle tremble, au contraire!

ADRIEN.

Grand Dieu!

BASCHET, entrant.

Monsieur. (Il porte un petit coffre.)

ADRIEN.

Que cherchez-vous ici?

BASCHET.

C'est ce petit coffre que le notaire vous envoie, en attendant qu'on le réclame.

ADRIEN.

C'est bien; portez-le dans ma chambre.

ROGER.

Non... là... (A demi-voix.) Ce coffret, c'est pour elle... Je veux savoir ce qu'il contient.

BASCHET, le posant sur la table.

Est-il intéressé!

ADRIEN.

Ce qu'il contient, mon père?...

ROGER.

Je le veux... entends-tu?

ADRIEN.

Mais il est fermé.

ROGER.

Je l'ouvrirai.

ADRIEN.

Y pensez-vous?

BASCHET.

Mon Dieu! c'est bien simple... La garde, qui a tout vu, m'a dit que c'étaient des lettres... un portrait de femme...

ADRIEN.

Taisez-vous...

BASCHET.

Et même que...

ADRIEN.

Taisez-vous donc, ou je vous chasse... Mon père, songez-y bien... c'est contre l'honneur!... Trahir un secret, qui n'est ni le vôtre, ni le mien!... Les derniers vœux d'un mourant sont sacrés.

ROGER.

Je l'ouvrirai, te dis-je... Mes outils sont ici, à deux pas. Je saurai tout... je veux confondre, accabler la coupable... et, la preuve de son crime à la main, lui dire...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ADÉLAÏDE, sortant de la chambre à gauche.

ADÉLAÏDE.

Eh bien... vous ne venez pas?

ROGER, hors de lui.

Enfin, c'est elle; je puis...

ADRIEN, le poussant vers la porte.

Ah! de grâce!...

ROGER.

Non, laisse-moi... Je veux...

ADRIEN.

Un domestique... Mon père... Ah! sortez.

ADÉLAÏDE, avec surprise.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ROGER, toujours poussé par Adrien.

Je reviens... Je saurai tout.

ADRIEN.

Mon père!... (Il a poussé jusqu'à la porte Roger, qui sort dans le plus grand trouble.)

BASCHET, les observant.

Il y a quelque chose... c'est sûr!... (Adrien lui montre la porte de gauche. Il sort.)

SCÈNE XI.

ADÉLAIDE, ADRIEN.

(Adrien regarde sa mère, et se cache la tête dans ses mains.)

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce que cela signifie?... Je ne puis comprendre...

ADRIEN.

Oh! c'est horrible!

ADÉLAÏDE.

Mon ami, apprends-moi donc... Oh! mon Dieu! comme tu es pâle... (Elle lui prend la main.) Tu trembles... Adrien!... Que s'est-il donc passé?... Ton père était ici, avec toi... En sortant, il me jetait des regards menaçants.

ADRIEN.

Ah! oui; il souffre... Il est bien malheureux.

ADÉLAÏDE.

Lui! Où est-il? Je cours le rejoindre.

ADRIEN, la retenant.

Gardez-vous-en bien... Il faut le fuir, au contraire.

ADÉLAÏDE.

Et pourquoi?... Ton père...

ADRIEN.

Vous m'avez dit... car c'est de lui que vous parliez... vous m'avez dit qu'il était violent... aloux.

ADÉLAÏDE.

Jaloux!... Oh! oui... Il l'a été... Il m'a fait verser bien des larmes...

ADRIEN.

Eh bien, ma mère, s'il l'était encore?

ADÉLAÏDE.

Jaloux!... Et de quoi? grand Dieu!

ADRIEN.

Du passé, peut-être.

ADÉLAÏDE.

Que dis-tu?

ADRIEN.

Je ne sais quelles idées perfides on a jetées autour de lui. Mais il accuse...

ADÉLAÏDE.

Qui? moi?... Adrien, tu n'oses lever les yeux... Il m'accuse, et toi aussi.

ADRIEN.

Jamais, jamais... Coupable, vous... Oh! non... je ne le pense pas... Je ne l'ai jamais pensé, ma mère. La conduite de toute votre vie... le respect de tous ceux qui vous connaissent... et en ce moment encore, ce calme... ce regard indigné!... Ah! je verrai mon père... Et cette fortune qui a fait notre malheur... dussé-je y renoncer...

ADÉLAÏDE.

AIR de *Téniers*.

Ciel! que dis-tu? Je ne puis te comprendre...
Cette fortune... Achève donc!

ADRIEN.

Hélas!
Je ne le puis!

ADÉLAÏDE.

Mais pourquoi t'en défendre?
Parle!...

ADRIEN.

Jamais! ne m'interrogez pas!
Non! c'est encor le secret de mon père,
Et ce soupçon... qui vient le déchirer...
Quand il s'agit de l'honneur d'une mère,
Au cœur d'un fils ne peut jamais entrer!

ADÉLAÏDE.

C'en est trop! Je veux tout savoir... je l'exige... Dis-moi...

ADRIEN.

Rien, ma mère... rien.

ADÉLAÏDE.

Adrien.

ADRIEN.

Non... Plutôt mourir... Adieu. (Il va sortir.)

ADÉLAÏDE.

Tu sors.

ADRIEN, se retournant.

Adieu.

ADÉLAÏDE.

Mon fils.

ADRIEN, se jetant dans ses bras.

Ma mère. (Sortant précipitamment.) Oh! non, non, c'est impossible!

SCÈNE XII.

ROGER, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE, seule.

Je ne puis m'expliquer ce trouble, ces larmes... Quoi! Roger, après vingt-quatre ans de bonheur... Ah! c'est lui.

ROGER, entrant dans le plus grand trouble, des outils à la main, sans la voir.

Me voilà!... Je reviens... Je saurai enfin... (Il la voit et s'arrête.) Vous, ici!

ADÉLAÏDE.

Roger.

ROGER.

Que faisiez-vous là... seule, près de ce coffret?... Vous l'avez ouvert? (Il passe à gauche près du coffret.)

ADÉLAÏDE.

Moi? et pourquoi donc?... En ai-je le droit?... Voyez le scellé.

ROGER.

Oui. C'est à moi... à moi seul. Je l'ouvrirai... je saurai.

ADÉLAÏDE.

Roger, mon ami... quels sont ces soupçons, ces chagrins?... Je veux les connaître, les calmer...

ROGER.

Vous!... Laissez-moi, sortez.

ADÉLAÏDE.

Ne puis-je lire dans le cœur de mon mari, de mon fils?... Ne suis-je plus de la famille?

ROGER.

De la famille?... Ah! si fait, vous en êtes... Vous y avez porté le trouble, le désespoir, la honte.

ADÉLAÏDE.

Moi? Oh! tu ne le crois pas... Quels regards! tu me fais peur.

ROGER, avec amertume.

Adélaïde... Vous étiez belle; un air distingué... Quand vous sortiez, tous les regards étaient pour vous...

ADÉLAÏDE.

Je ne m'en apercevais pas.

ROGER.

Oh! je sais bien... Les femmes ne s'en aperçoivent jamais, les maris non plus... ordinairement. On s'attachait à vos pas!...

ADÉLAÏDE.

Pouvais-je l'empêcher?

ROGER, avec colère.

Je l'ai bien empêché, moi!... Et tous ces gens qui venaient chez vous... que vous reteniez... Oh! ils étaient aimables! et moi je n'étais qu'un pauvre ouvrier... toujours au travail pour vous faire vivre... pour payer votre toilette.

ADÉLAÏDE.

Roger!

ROGER.

Un homme sans éducation vous faisait rougir... vous, élevée comme une belle demoiselle.

ADÉLAÏDE.

Ah! mon ami... tais-toi... tais-toi... Pourquoi ces souvenirs? Pourquoi me rappeler que ta jalousie a troublé si souvent notre ménage?

ROGER.

Ma jalousie! J'avais tort, n'est-ce pas? Mais oui, j'avais tort... Ceux que j'accusais, que je détestais... ce n'étaient pas eux; c'était un autre... un autre... Ah! l'infâme!

ADÉLAÏDE.

Je ne te comprends pas.

ROGER.

Je sais tout... J'ai tout découvert; ils m'ont tout dit... Et tout à l'heure, quand je revenais, à travers ce quartier et les gens qui l'habitent, il m'a semblé les voir... Je les ai vus... ils étaient tous sur leurs portes... ils regardaient... Oh! c'était moi... Ils causaient entre eux... En souriant... ils me montraient du doigt... Oh! oui, j'en suis sûr... Ils avaient l'air de dire avec mépris : « Le voilà, « c'est lui, le père de ce jeune homme qui hérite... « C'est-à-dire son père... son père... (Étouffant ses « sanglots.) C'est le prix de sa honte. »

ADÉLAÏDE.

Que dis-tu?... La honte, à toi!

ROGER.

Oui, c'est là mon supplice!... Rougir!... Non pas devant vous!... C'est à vous à rougir devant moi.

ADÉLAÏDE.

Je ne crains rien... Songes-y donc... Ton fils...

ROGER.

Mon fils!... Il ne l'est pas.

ADÉLAÏDE.

Insensé.

ROGER.

Laissez-moi, sortez... Je veux être seul.

ADÉLAÏDE.

Moi, sortir!... Te laisser! lorsque d'injustes, d'horribles soupçons...

ROGER.

Quand je vous dis que je veux être seul... Entendez-vous, seul... A l'instant... Je le veux!

ADÉLAÏDE.

Mon ami!

ROGER, la prenant par le bras.

Sortez.

ADÉLAÏDE.

Roger, vous me faites mal.

ROGER.

Mais sortez donc!

ADÉLAÏDE.

Je m'en vais.... je m'en vais... Ah! vous n'aviez pas encore porté la main sur moi... (Elle va jusqu'à la porte de gauche; elle se retourne d'un air suppliant. Roger lui fait signe impérieusement de sortir. Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ROGER, seul.

Elle pleure; elle est malheureuse! Malheureuse!... Ah! cent fois moins que moi. Et pourtant je ne suis pas coupable... Coupable! Oh! oui, elle l'est... Les preuves sont là. Il faut que je sache... que j'ouvre... (Il s'approche du coffret, ses outils à la main. Il met un instrument dans la serrure.) Comme la main me tremble... Que vais-je faire? trouver là peut-être ce qui doit m'enlever ma dernière espérance... Je devrais plutôt... Mais si j'y renonce, le soupçon en sera-t-il moins là, dans ma poitrine, qu'il brûle, qu'il déchire... Je souffre tant... je perds la raison... Je suis fou! Ah! je ne puis vivre ainsi... prolonger ce supplice, ces tortures!... Non, non... ouvrons... Un coup de couteau, tout de suite, bien dans le milieu du cœur!... Ouvrons!... Et quand je devrais briser cette cassette. (Il cherche à forcer la serrure. Adrien paraît.) Elle résiste... Eh bien!... (Il prend son marteau.)

SCÈNE XIV.

ROGER, ADRIEN.

ADRIEN, s'élançant, et jetant sur la table des papiers qu'il tient à la main.

Grand Dieu! que faites-vous? arrêtez!

ROGER.

Que voulez-vous? va-t'en, va-t'en!

ADRIEN, mettant la main sur le coffret.

Non, je ne le souffrirai pas... Mon père, je vous en supplie.

ROGER.

Va-t'en!... je ne te connais plus! je ne me connais plus moi-même... Laisse... laisse donc...

ADRIEN, arrachant le coffret.

Jamais... Je vous sauve l'honneur... C'est un crime.

ROGER, levant son marteau sur Adrien.

Misérable!

ADRIEN, se précipitant à son cou.

Mon père! (Roger laisse échapper son marteau.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BASCHET.

BASCHET, entrant.

Monsieur.

ADRIEN, se remettant.

Ah!

ROGER, accablé, à part.

Malheureux! quelle pensée j'ai eue là.

ADRIEN.

Qu'est-ce?... que me voulez-vous?

BASCHET, les observant, tout tremblant.

Le notaire vous prie de parapher les papiers qu'il vous a remis... Il les prendra avant de partir... parce qu'il en a besoin pour le testament.

ROGER, vivement.

Le testament!

ADRIEN, lui remettant un papier.

Le voilà, mon père.

ROGER, l'arrachant.

Le testament! Donne, donne... (A demi-voix.) Ah! il m'a déshonoré... vous n'en jouirez pas! non... (Il le déchire.)

BASCHET.

Ah! mon Dieu! comme il y va!... Mais, monsieur, c'est le testament de M. d'Hauterive... le seul et unique... Il n'y a plus de titres.

ROGER, jetant les morceaux au feu.

Non, il n'y en a plus... Et cette fortune qui me faisait rougir... Ah! je suis content!...

ADRIEN, lui prenant la main.

Vous avez bien fait, mon père... Je ne regrette rien, si vous me rendez votre tendresse...

BASCHET.

Oh! les drôles de gens que le peuple. (Pauline paraît à la porte du fond.) Tiens, la demoiselle de ce matin.

ADRIEN.

Pauline!... (Mouvement de Roger.) — (D'un air suppliant.) Ah! mon père! de grâce, calmez-vous.

BASCHET, à part.

Le testament déchiré!... v'là l'héritier qui hérite... Eh! vite, je cours le trouver... (Il sort.)

SCÈNE XVI.

ROGER, ADRIEN, PAULINE.

PAULINE.

Monsieur Adrien, c'est moi... Je reviens en ces lieux... Ma mère, frappée de la triste nouvelle que je lui ai portée, m'a dit aussitôt, en me donnant cette lettre: « Va, mon enfant; cet écrit doit être « remis à son adresse, par toi, par toi-même; et « c'est à vous. »

ADRIEN.

A moi... Qu'est-ce?

PAULINE.

Je l'ignore... Voyez.

ADRIEN, prenant la lettre.

Qu'est-ce donc?... A moi? Oui, à moi... C'est de M. d'Hauterive.

ROGER, avançant la main.

De monsieur...

ADRIEN.

Tenez, mon père.

ROGER, la prenant.

Une lettre... C'est peut-être... (Il va pour l'ouvrir, et s'arrête.) Mais non, non... Elle est pour toi... Lis toi-même.

PAULINE, à Roger.

J'ai tout dit à ma mère... vos offres, vos bontés pour moi... Si vous saviez quelle reconnaissance...

ADRIEN.

Oh! à présent...

ROGER, regardant Adrien.

Eh bien, ces secrets?... Tu trembles.

ADRIEN, ouvrant la lettre.

Moi, non... (Lisant.) « Adrien, mon ami, mon fils... » (Sur l'invitation d'Adrien, Pauline remonte la scène, et va s'asseoir au fond.)

ROGER.

Son... (Adrien le regarde d'un air suppliant.)

ADRIEN, lisant.

« Si je meurs avant d'avoir pu épancher mon « cœur dans le tien,... cette lettre t'apprendra le « secret de toute ma vie, et des vœux dont mon « testament ne t'aura dit que la moitié. »

ROGER.

Ah! continue.

ADRIEN, lisant.

« J'ai un enfant .. un enfant qu'il ne m'est pas « permis de reconnaître... »

ROGER, d'une voix terrible.

Achève donc!

ADRIEN.

Je ne puis, mon père... Je vous en prie.

ROGER, arrachant la lettre.

Donne!... « Un enfant qu'il ne m'est pas permis « de reconnaître, et qui n'a d'espoir qu'en moi.

« Je t'ai choisi, comme l'ami le plus sûr que le « ciel m'ait donné, pour m'aider à tromper une loi « cruelle.... Je te lègue ma fortune... comme un « dépôt sacré que tu remettras à ma fille. » A sa fille !

ADRIEN.

Grand Dieu !

ROGER, d'une voix étouffée par la joie et les sanglots.

« A ma fille, à ma Pauline... Et si j'ai bien lu « dans ton cœur... si vous avez tous les deux « quelque amitié pour moi, cette fortune, vous la « partagerez. Ma Pauline, et... et...» (Laissant échapper la lettre, et comme ivre de bonheur.) Pauline... sa fille... ta femme... Adrien ! mon enfant, mon fils !

ADRIEN, se jetant dans ses bras.

Mon père !...

ROGER, l'embrassant.

Mon fils... Ah ! je n'en puis plus... Le bonheur... il est là... il m'étouffe... il me tue... Mon fils !... (Il tombe dans un fauteuil auprès de la table.)

SCÈNE XVII.

Les Précédents, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE, accourant avec effroi.

Qu'ai-je entendu ? D'où viennent ces cris ?

ROGER.

Adélaïde ! Ah ! pardonne ! j'étais un fou, un insensé !... J'étais si malheureux !

ADÉLAÏDE.

Explique-toi... Ce coffret...

ROGER.

Ce coffret... Si tu savais... Il est pour... (Mouvement d'Adrien.) Mais non, c'est fini ; n'en parlons plus... Ne songeons qu'au bonheur d'être réunis tous... tous en famille... Tiens, femme, voilà ta fille.

PAULINE, avec joie.

Moi !

ROGER.

Ma femme, mon fils, mes enfants, venez, venez... Ne me quittez pas ! (Il les presse dans ses bras.)

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, MODESTE, BASCHET.

MODESTE, entrant d'un air triomphant.

Ah ! me revoilà !

ADRIEN.

Ciel !

MODESTE.

Bien, mon vieux Baschet, bien... Ce soir, j'ai dix personnes à dîner, entendez-vous ; dix personnes... J'hérite, et je veux qu'on fête avec du champagne ma prise de possession.

ROGER, à Modeste, voulant aller à lui.

Comment, c'est encore vous ? (Adrien l'arrête.)

MODESTE, reculant.

Oui, c'est moi qui viens dans ma maison, dans ma salle à manger... Car je suis héritier mâle et direct... Mâle et...

ROGER.

Laissez donc...

MODESTE.

Vous en doutez... C'est pourtant vrai... à moins que le testament... Montrez-moi le testament...

ADRIEN.

Il sait tout.

ROGER.

Le testament... Oui, je me rappelle... Ah ! qu'ai-je fait ?

MODESTE.

C'est donc vous qui avez déchiré ?... Il n'y a pas de mal, brave homme.

ADÉLAÏDE et PAULINE.

Déchiré !...

ROGER.

Il n'est que trop vrai... Déchiré, *brûlé !*... (A Modeste.) Mais si vous aviez l'audace, l'infamie d'abuser...

MODESTE, à Baschet.

Mon domestique, tu ne recevras des ordres que de moi, propriétaire, seul et légitime.

ROGER.

J'ai bien envie de l'assommer.

ADÉLAÏDE, le retenant.

Roger !...

ROGER.

Et quand je pense que c'est moi qui suis cause... Cette jeune fille... sa fortune... son bonheur qui t'était confié... tout est perdu.

ADRIEN.

Tout peut se réparer... (A Modeste.) Monsieur, l'on vous a dit vrai... le testament est déchiré... Mais vous l'avez vu, vous l'avez tenu, vous en avez la copie, vous l'avez consulté ; il était en règle, positif, inattaquable...

MODESTE.

C'est vrai ; rien n'y manquait... Mais il n'existe plus heureusement.

ADRIEN.

Monsieur, pour un honnête homme, pour vous sans doute, il existe encore ; et je vous estime assez pour croire que vous le reconnaîtrez.

ROGER.

Oui, oui, vous le reconnaîtrez !

MODESTE.

Du tout !

ADRIEN.

Si fait !

MODESTE.

Je vous donne ma parole d'honneur que non.

ADRIEN.

Mais enfin... (Se contraignant.) Je vous le demande en grâce !... Ce matin, ce testament pouvait être anéanti... Ce coup n'eût frappé que moi. Je n'en aurais pas murmuré. Mais ce n'est plus de mon bonheur qu'il s'agit,... c'est d'un autre qui m'est plus cher que la vie !...

MODESTE.

Pardon, mon cher, j'ai du monde à dîner...

ROGER.

Allons, c'est trop s'humilier... Viens, mon garçon, viens. Mes torts, c'est à moi de les réparer. On m'offre de la maison et de l'établissement, 60 000 francs... C'est mille écus de rente... Prenez-les, faute de mieux... Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas?

ADRIEN.

Ah! mon père, c'en est trop. (A Modeste.) Monsieur, pour la dernière fois, déclarez au bas de la copie qu'on vous a remise que pour vous l'acte existe... Déclarez-le, et je vous cède, je vous abandonne le quart de la succession.

MODESTE.

Allons donc!

ADRIEN.

La moitié.

MODESTE.

Mon Dieu, monsieur, vous iriez aux trois quarts... Voilà comme je suis. J'ai tout, n'est-ce pas?... eh bien, je prends tout. (Il fait un mouvement pour sortir.) Je garde tout.

ADRIEN.

Eh bien, monsieur, puisque vous m'y forcez, vous n'aurez rien.

MODESTE.

Hein? plaît-il?

ROGER.

Que dit-il?

ADRIEN.

Vous n'aurez rien.. Les premières volontés de M. d'Hauterive... ce testament que j'avais fait révoquer par cet acte qui n'existe plus... c'est à moi qu'il l'avait envoyé... Il est entre mes mains... je le ferai valoir... Le voici... (Il le tire de sa poche, et le montre.)

MODESTE.

Ah çà, monsieur, pas de bêtise.

ADRIEN.

Lisez... Je suis seul légataire... Et à vous, rien... rien.

ROGER.

A la bonne heure.

MODESTE.

Quoi! pas même les 50 000 francs?

ADRIEN.

Cela dépend de vous... de la déclaration que je vous demande... Vous ne voulez pas?... Songez-y... Une fois entre les mains du notaire... (Appelant.) Baschet...

ROGER.

Envoie... envoie.

MODESTE.

Eh! non... que diable... (A Baschet.) Domestique, retire-toi.

ADRIEN.

C'est un service, je l'avoue... Pour le reconnaître, et pour vous prouver que je n'ai jamais eu l'intention de vous dépouiller, je double votre legs.

MODESTE, à part.

Ah! il double... (A Adrien.) Permettez...

ADRIEN.

Ah! vous hésitez... Baschet, remettez au notaire...

MODESTE.

Eh non, j'accepte... (A part.) Est-il entêté!... (Haut, après avoir écrit.) Tenez, la voilà, votre déclaration... Êtes-vous content, égoïste?...

ROGER, s'élançant sur lui.

Hein?... qu'est-ce qu'il a dit?...

ADÉLAÏDE.

Mon ami!

ADRIEN.

Mon père!...

MODESTE.

Son père!... Ce rustre à qui ce matin...

ROGER.

Oui, son père... son père, entendez-vous bien? Ce sont vos confidences, vos mensonges, qui ont mis le trouble parmi nous... Ce que vous venez de faire est bien, très-bien... Je suis content de vous... Mais si vous les répétiez, s'il en transpirait un mot, un seul mot... vous voyez cette main...

MODESTE.

Je la connais.

ROGER.

Suffit... je m'entends... Et comme j'ai eu l'honneur de vous dire... vous ne sortiriez de cette maison que par là. (Il montre la fenêtre.)

MODESTE.

Par la fenêtre... Merci. Mais j'aime autant sortir par... (Il montre la porte, et sort.)

ROGER, revenant entre Adélaïde et Adrien.

Et vous, oubliez le passé... Ma fille, mon Adrien, passons le contrat... Vous ne demandez pas mieux, je le vois... Et moi, qui sais tout ce qu'on souffre à se croire sans famille, il me tarde de voir la mienne s'augmenter.

FIN DU SERRURIER.

UNE BONNE FORTUNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE
LE 1er JUIN 1832.

EN COLLABORATION AVEC J. F. BAYARD

PERSONNAGES	ACTEURS
ÉDOUARD GRANVILLE, capitaine de dragons.	MM. PAUL.
JULES DAVERNY, avocat..	ALLAN.
ÉLISE MILBERT, sa sœur.	Mlle DESPRÉAUX.
MADAME LA MARQUISE DE VERMONT.	Mme JULIENNE.
ÉTIENNE, domestique.	M. KLEIN.

La scène se passe chez madame de Vermont, à sa campagne.

UNE BONNE FORTUNE

Le théâtre représente un salon. — Fenêtre à balcon dans le fond. — A droite de l'acteur, cheminée avec pendule et miniature; auprès de la cheminée, un canapé, chaise à côté, et petit guéridon avec ouvrage de femme. — A gauche, table sur laquelle sont plusieurs livres; fauteuils. — Entrée à gauche et cabinet du même côté. — A droite, porte conduisant dans l'intérieur.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend successivement plusieurs sonnettes.)

ÉTIENNE, seul, il accourt, en achevant de s'habiller.

Allons, c'est bien, on y va... Que diable ça peut-il être? Qui peut venir nous réveiller en sursaut à huit heures?... Nous, que madame la marquise laisse toujours dormir la grasse matinée... Ah! tiens, le cocher à la porte... déjà!... (A la croisée, et parlant à la cantonade.) Pierre... Eh! Pierre! qu'est-ce que c'est donc?... (Il écoute.) Ah! une dame qui arrive de Paris!... C'est ça... des importuns... j'en étais sûr... Quand j'ai vu madame quitter la Normandie, pour venir passer l'été dans cette maison de Billancourt, à deux petites lieues de la capitale, je me suis dit : Là! c'est fini, nous ne serons plus maîtres chez nous!... ça ne manque pas... (A la croisée.) Allons, les chevaux qui se lèvent aussi... pauvres bêtes!... Nous voilà tous sur pied!...

Air de *Sommeiller encore, ma chère.*

J' suis sûr qu'tout l' monde est en colère!
Aussi, troubler notre sommeil!
Des domestiqu's, règle ordinaire,
Il faut égayer le réveil.
Autrement d'un' min' rechignée,
Ils boudent leurs maîtres... Enfin
Ils font payer tout' la journée,
L'humeur qu'on leur donn' le matin.

(On sonne.)

Encore!... On n'a pas le moindre égard... (Il va pour sortir.) Ah! cette dame.

SCÈNE II.

ÉLISE, ÉTIENNE.

ÉLISE.

Mon ami, c'est vous que l'on nomme Étienne?

ÉTIENNE.

Moi-même, madame.

ÉLISE.

Approchez... Madame de Vermont vous met à ma disposition.

ÉTIENNE.

Moi?... (A part.) Par exemple!

ÉLISE.

J'ai un service à vous demander... Vous êtes intelligent, actif...

ÉTIENNE.

Madame est trop bonne... (A part.) C'est pour m'amadouer.

ÉLISE.

Si vous réussissez, quinze louis de récompense... Écoutez-moi.

ÉTIENNE.

J'écoute, madame... je suis à vos ordres.

ÉLISE.

C'est bien... Voici ce que c'est : Vous allez prendre la voiture de votre maîtresse, on met les chevaux... vous irez d'ici, au bois de Boulogne, à la porte d'Auteuil, ce n'est pas loin.

ÉTIENNE.

Un quart d'heure de chemin.

ÉLISE.

Là, vous attendrez qu'il se présente un jeune homme suivi de son domestique... joli cavalier... vingt-quatre ans au plus... petit de taille, blond, frais.

ÉTIENNE.

Le domestique?

ÉLISE.

Eh! non... Vous ne comprenez donc pas?

ÉTIENNE.

Si fait, si fait, parbleu... (A part.) Où diable veut-elle en venir?

ÉLISE.

Le domestique, grand, maigre.

ÉTIENNE.

Comme moi.

ÉLISE.

Et l'air bête.

ÉTIENNE.

Comme... c'est-à-dire...

ÉLISE.

L'un d'eux portera des armes... une boîte de pistolets... peut-être des épées... je ne sais pas... n'importe... Vous descendrez... vous vous approcherez de lui.

ÉTIENNE.

Du maître?

ÉLISE.

Eh! oui... Vous le prierez d'un air mystérieux de vous suivre ici... chez sa maîtresse.

ÉTIENNE.

Chez madame?

ÉLISE.

Sans doute... Il vous demandera son nom.

ÉTIENNE.

Madame de Vermont.

ÉLISE.

Bien... Vous la nommerez... Alors, il vous fera sur elle mille questions... Vous lui direz...

ÉTIENNE.

Que madame a cinquante mille livres de rente... et autant d'années.

ÉLISE.

Mais taisez-vous donc... Vous direz qu'elle est jeune, aimable, jolie et veuve.

ÉTIENNE.

Oh! oh!... veuve, je ne dis pas; mais...

ÉLISE.

Eh! mon Dieu, ne vous inquiétez pas... Écoutez mes ordres; suivez-les, le reste me regarde... Il hésitera peut-être... vous le presserez... vous le ferez monter dans la voiture.

ÉTIENNE.

De force?

ÉLISE.

S'il le faut.

ÉTIENNE.

Et le domestique?

ÉLISE.

Derrière, avec vous... Vous reviendrez ici... La voiture brûlera le pavé... Mais pas un mot de plus que ce que je vous ai dit.

ÉTIENNE.

Mais c'est diablement hardi; car enfin, s'il résiste, c'est un enlèvement... et je ne sais pas si je dois me permettre... sans l'ordre de ma maîtresse...

ÉLISE.

Quand je vous dis qu'il le faut.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DE VERMONT.

MADAME DE VERMONT.

Eh bien, ma chère Élise, la voiture est prête... le cocher est sur son siége...

ÉLISE.

Tout de suite, on va partir... (A Étienne, qui fait des signes à madame de Vermont.) Eh! vite, dépêchez-vous.

MADAME DE VERMONT.

Ah! Étienne en est aussi!

ÉTIENNE.

Oui; c'est moi que madame charge de l'enlèvement de ce jeune homme.

MADAME DE VERMONT.

Comment! un enlèvement?

ÉTIENNE, vivement.

Eh! oui, c'est...

ÉLISE.

Silence... partez; et quinze louis à gagner... je les paye d'avance... les voilà; les voulez-vous?

ÉTIENNE, prenant la bourse.

Je ne demande pas mieux, et je pars... (A part.) Ah! puisque madame sait tout. (Haut.) Je pars, madame. (Il sort par la gauche. — Élise va à la croisée au fond.)

SCÈNE IV.

MADAME DE VERMONT, ÉLISE.

MADAME DE VERMONT.

Ah çà, ma chère Élise, je vous laisse faire ce que vous voulez... Je vous abandonne mes gens, ma maison, mon nom même, à ce qu'il paraît.

ÉLISE, très-agitée, toujours à la croisée.

Enfin, ils sont partis... Je respire.

MADAME DE VERMONT.

Ah! mon Dieu! quel trouble! qu'est-ce donc? Expliquez-vous... Je commence à craindre.

ÉLISE.

Quoi donc?

MADAME DE VERMONT.

Oh! rien... Cependant je vous ai vue quelquefois un peu vive, un peu folle.

ÉLISE.

Aujourd'hui, je suis très-raisonnable.

MADAME DE VERMONT.

Je vous crois; mais vous conviendrez que tout ce qui se passe est assez singulier... D'abord, je vous croyais à Beauvais, chez votre oncle... vous m'aviez annoncé votre départ.

ÉLISE.

Oui; il s'était mis dans la tête de me marier à un jeune homme charmant, du moins on le disait... Mais il paraît que c'est une affaire manquée, et j'en suis presque fâchée; car, sur l'éloge séduisant qu'on m'en faisait...

AIR : vaudeville du *Baiser au Porteur*.

Pour lui de loin, sans le connaître,
Mon cœur, je crois, parlait déjà.

MADAME DE VERMONT.

Fort bien... C'est un amour peut-être
Dont un autre profitera...
Vous aimerez; l'amant seul changera.
C'est d'autant mieux pour une belle,
Que son cœur ainsi transporté
Se donne, sans être infidèle,
Tout le plaisir d'une infidélité.

Est-ce donc pour cela que ce matin, à mon réveil, je vous vois arriver ici, pâle, défaite, hors de vous... la tête exaltée, les yeux en feu?... Vous m'adressez quelques paroles entrecoupées, auxquelles je ne comprends qu'une chose... c'est que je puis vous rendre un service... Il est vrai que je n'en demandais pas davantage... Que pouvais-je vous

refuser, à vous, veuve de ce bon M. Milbert, dont l'éloquence sauva à ma famille l'honneur et la fortune?

ÉLISE.

Il était avocat; il fit son devoir, comme je fais le mien en ce moment.

MADAME DE VERMONT, riant.

Comment! est-ce que vous allez plaider pour quelqu'un?

ÉLISE.

Je vais sauver la vie peut-être à ce que j'ai de plus cher au monde.

MADAME DE VERMONT.

A un amant?...

ÉLISE.

A mon frère.

MADAME DE VERMONT.

A votre frère!... C'est juste, vous avez un frère... Je ne le connais pas; mais vous m'en avez parlé si souvent... et je commence à comprendre... cet enlèvement... ce jeune homme...

ÉLISE.

Quelques mots, et vous saurez tout... Mon frère est un étourdi, un fou, que rien n'effraye, que rien n'arrête, entreprenant comme un officier; il déchire à coups d'éperons sa robe d'avocat... Mais si vous saviez combien nous nous aimons... combien il mérite d'être aimé... Je ne vous parlerai pas de sa grâce, de son esprit... il est charmant... car s'il a des travers, il a des qualités aussi, et beaucoup... Bon, sensible, plein de franchise et d'obligeance, il se ferait tuer pour sa sœur, pour ses amis, et c'est justement ce qui lui arrive.

MADAME DE VERMONT.

Il se fait tuer?

ÉLISE.

Il n'y réussira pas, je l'espère... Ce matin, je monte chez lui, il était sorti... Je trouve son domestique tout pâle, tout effrayé, préparant des pistolets qui tremblaient dans sa main... En me voyant, il veut les cacher... Je l'interroge... il balbutie... j'insiste; et il m'avoue, tout en larmes, que son maître doit se battre aujourd'hui, ce matin, au bois, avec un fou comme lui.

MADAME DE VERMONT.

Ah! grand Dieu!

ÉLISE.

Jugez de mon trouble, de mon effroi!... Il paraît que dans un bal, dans un concert, cet inconnu a parlé très-légèrement d'une jeune dame... d'une veuve, dont Jules a pris la défense... Jules, c'est mon frère... lui d'abord, il défendrait toutes les veuves.

MADAME DE VERMONT.

Ah! c'est le devoir d'un avocat.

ÉLISE.

Oui, quand elles sont jolies... Ces messieurs ont échangé des propos un peu vifs... quelques mots piquants... mon frère surtout, qui paraissait prendre à l'honneur de cette dame un intérêt tout particulier... Enfin, que vous dirai-je? on s'est fâché... un rendez-vous a été pris... et ce matin, à neuf heures, ces deux messieurs doivent se brûler la cervelle.

MADAME DE VERMONT.

Ou déjeuner ensemble.

ÉLISE.

Malheureusement tous les duels ne finissent pas par là... Empêcher le combat, impossible... le retarder, gagner du temps, c'était le meilleur moyen; c'est à celui-là que je me suis arrêtée... Le domestique m'est dévoué... il est convenu qu'il conduira son maître à la porte d'Auteuil... C'est là qu'Étienne va le rencontrer, et il l'amènera, je l'espère... C'est au nom d'une jeune et jolie dame... je connais mon frère... par précaution, j'ai fait remettre à Paris, chez son concierge, un billet qui l'invite au même rendez-vous... Il ne peut manquer de venir.

MADAME DE VERMONT.

Et cette jolie dame?...

ÉLISE.

C'est vous.

MADAME DE VERMONT.

Pauvre jeune homme!

AIR du *Petit Courrier.*

Lorsqu'il brûlera d'arriver
Ici, plein d'espoir et d'ivresse,
Au lieu de cette enchanteresse,
Eh quoi! c'est moi qu'il va trouver?
Lui, votre ami, lui, votre frère,
Puisque vous le traitez ainsi,
Dites-moi donc comment, ma chère,
Vous traiteriez un ennemi?

Mais enfin, ma chère Élise, une fois votre frère ici, que ferez-vous?

ÉLISE.

Ce que je ferai?... je n'en sais rien... mais que le duel n'ait pas lieu aujourd'hui, et nous sommes sauvés... Mon frère quitte Paris cette nuit, par ordre du ministre... Il rejoint notre ambassadeur à Berlin.

MADAME DE VERMONT.

Et pourquoi faire?... un avocat...

ÉLISE.

Justement... tous les avocats demandent des places... ils se jettent sur tous les emplois avec une avidité... et bientot, on en trouvera partout, excepté au Palais... Mon frère a fait comme les autres... le voilà attaché à une ambassade... Il part... et vous concevez qu'un délai de vingt-quatre heures...

MADAME DE VERMONT.

Oui, c'est fort bien calculé... mais avez-vous pensé au danger d'une pareille conduite?... Votre frère est jeune, Élise... le voilà homme public... et vous savez qu'on ne les ménage pas aujourd'hui... Que dirait-on d'un coureur de places qui reculerait devant un duel convenu, et finirait le

débat par une fugue?... Prenez garde, il y va de son honneur peut-être.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu, vous croyez que l'honneur y est pour quelque chose?

MADAME DE VERMONT.

Dame!... puisque ces messieurs le mettent là.

ÉLISE.

Mais c'est affreux! c'est indigne!

AIR de *l'Écu de six francs.*

Quelles mœurs! quelle barbarie!
Contre ces duels détestés
Pas une loi que l'on publie!
Mais que font donc nos députés?

MADAME DE VERMONT,

Je n'en sais rien; mais écoutez :
Quand de la tribune ils descendent,
Ces messieurs, c'est officiel,
Vont souvent se battre en duel,
En attendant qu'ils le défendent.

ÉLISE.

Mais que faire?... quel parti prendre?... Jules ne se battra pas... Des pistolets, lui, il n'y entend rien, j'en suis sûre; au lieu que son adversaire...

MADAME DE VERMONT.

Vous ne le connaissez pas?

ÉLISE.

Non; mais un homme qui dit du mal d'une femme et qui provoque mon frère, ce ne peut être qu'un mauvais sujet... Ainsi ne me tourmentez pas... Laissons venir mon frère, c'est l'essentiel... nous lui parlerons... vous m'aiderez.

MADAME DE VERMONT.

Mais vous allez me compromettre... Écoutez donc, je ne suis pas sa sœur, moi.

ÉLISE.

Vous êtes notre amie... mais je suis maîtresse chez vous... vous me l'avez permis, et je vais donner le mot d'ordre à tout le monde... Adieu, nous arrangerons tout cela sans compromettre son honneur... ni le vôtre. (Elle rentre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

MADAME DE VERMONT, ÉTIENNE.

MADAME DE VERMONT.

Pauvre Élise! elle espère réussir; mais je crains bien...

ÉTIENNE, accourant.

Nous voici... La voiture entre dans la cour.

MADAME DE VERMONT.

Tu as réussi?

ÉTIENNE.

Complétement... Au nom de madame, au portrait qu'il a fallu lui faire, le jeune homme s'est laissé enlever de la meilleure grâce du monde, comme une jeune fille qui vient prendre son mari, ou comme une jeune femme qui laisse là le sien.

MADAME DE VERMONT.

C'est bien... tu vas le retenir ici... Je cours dire à Élise... Obéis à ses ordres... préviens ses désirs...

ÉDOUARD, en dehors.

Eh! oui... conduisez-moi donc.

ÉTIENNE.

Tenez, l'entendez-vous?

MADAME DE VERMONT, regardant.

Ah! c'est lui!... Il est fort bien.

ÉTIENNE.

Pas mal du tout... seulement c'est un blond un peu foncé. (Madame de Vermont rentre au moment où Édouard paraît.)

SCÈNE VI.

ÉTIENNE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, en entrant.

Ah! c'est trop fort... ça m'a l'air d'une mauvaise plaisanterie...

ÉTIENNE.

Qu'est-ce donc, monsieur?... vous qui preniez déjà si bien la chose.

ÉDOUARD.

Trop bien, peut-être... Que diable! je me fâcherai... On veut m'enlever, c'est très-bien... je me laisse faire... ça me paraît original... de la part d'une jeune femme, c'est encore mieux... On m'amène ici ventre à terre... j'en ai perdu la respiration!... C'est égal, j'étais impatient d'arriver... et voici qu'en me voyant tout le monde a l'air de me rire au nez.

ÉTIENNE.

Bah! vous trouvez?... c'est une idée...

ÉDOUARD.

Drôle!... Toi, tout le premier... Mais d'abord, où suis-je?... Me répondras-tu?...

ÉTIENNE.

Dame! monsieur, vous êtes à Billancourt, commune d'Auteuil... pays charmant... (Il va à la croisée.) Une vue superbe... voyez... Saint-Cloud, Bellevue, Montalais; plus près, la rivière.

ÉDOUARD.

Ah çà! te moques-tu de moi?... Est-ce pour que je voie couler la rivière que tu m'as enlevé?... Et cette femme de chambre à qui je demande l'âge de sa maîtresse, et qui me répond : cinquante ans.

ÉTIENNE.

Pas possible...

ÉDOUARD.

Elle a dit : cinquante ans... J'en ai encore le frisson... Ah! pour le coup, tu ne l'échapperas pas... tu m'as dit qu'elle était jeune et jolie... prends garde; si elle est laide, tu ne mourras que de ma main.

ÉTIENNE, à part.

Je suis mort.

ÉDOUARD, tirant sa montre.

J'ai encore un quart d'heure à te donner... Et moi qui voulais déjeuner avant de me battre...

ÉTIENNE.

Vous battre!... c'est un plaisir que je ne peux pas vous procurer... mais pour ce qui est du déjeuner... (Il sonne.)

ÉDOUARD.

Hein!

ÉTIENNE.

Vous n'aviez qu'à parler. (Un domestique paraît.) Le déjeuner de monsieur... (Le domestique sort.)

ÉDOUARD.

Il paraît que la plaisanterie continue sur ce ton-là... Il n'y a pas de mal... Allons, je le vois, je suis chez quelque belle en cheveux blancs... bien ridée, bien fardée... dont l'amour gothique...

ÉTIENNE.

La voilà!

ÉDOUARD.

Grand Dieu! (Il remonte la scène.)

SCÈNE VII.

ÉLISE, ÉTIENNE, ÉDOUARD.

ÉTIENNE, allant à Élise, qui entre.

Madame... c'est le jeune homme!

ÉLISE, à Étienne, sans voir Édouard.

C'est bien... laisse-nous. (Étienne sort.) — (A part.) Ce pauvre Jules! quel désappointement!

ÉDOUARD, qui s'est rapproché.

Qu'elle est jolie!

ÉLISE, se retournant, et à part.

Ce n'est pas lui!...

ÉDOUARD.

Madame... comment expliquer le trouble que ma vue semble vous causer?... De grâce, tournez vers moi ces yeux si doux, cette figure charmante.

ÉLISE, à part.

Ah! quelle faute! (Haut.) Pardon, monsieur... Mais je ne sais comment vous exprimer la confusion... Tout cela doit vous paraître si singulier...

ÉDOUARD.

Je ne m'en plains pas... Ah! je serais bien ingrat...

ÉLISE.

En vérité, monsieur, je dois vous dire... vous apprendre... par quel hasard... quelle méprise...

ÉDOUARD.

Une méprise!... oh! non, ce n'en est pas une.

ÉLISE.

Si fait.

ÉDOUARD.

Non, madame, non... Laissez-moi croire à mon bonheur... Oh! ne me réveillez pas... car c'est un rêve, un conte des *Mille et une Nuits*... J'arrive au bois de Boulogne pour un duel...

ÉLISE, à part.

Pour un duel!

ÉDOUARD.

Au lieu de mon adversaire, je trouve un envoyé mystérieux qui vient de la part de sa maîtresse m'inviter à un rendez-vous... où je ne me suis pas fait attendre... A la joie qui faisait battre mon cœur... qui brillait dans mes yeux... il a pu juger de mon impatience... Aussitôt une voiture s'est avancée; deux chevaux magnifiques m'emportent rapidement vers une fée bienfaisante, que mon imagination parait de mille charmes... Et, ce qui n'est pas le moins extraordinaire de mon aventure, j'étais loin encore de la réalité.

ÉLISE.

Vous alliez vous battre, monsieur?

ÉDOUARD.

Oh! rien... une leçon que je veux donner à un étourdi, à un petit avocat.

ÉLISE, à part.

L'adversaire de Jules!

ÉDOUARD, se rapprochant avec tendresse.

Permettez, madame, avant que j'aille le rejoindre...

ÉLISE, avec effroi.

Vous!

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous donc? Cette émotion... vous tremblez... et pour moi!... Oh! que vous êtes bonne!... Rassurez-vous, je ne crains rien... je vous réponds de mes jours, puisqu'ils vous appartiennent.

ÉLISE.

Et pourtant vous alliez les risquer dans un duel qui pouvait vous être fatal.

ÉDOUARD.

Je n'y pensais pas... moi qui n'ai plus de famille... que rien n'attachait à la vie.

ÉLISE, avec bonté.

Ah! monsieur... mais la mort... vous ne la craignez donc pas?

ÉDOUARD.

Je commence, madame... et au moment de m'éloigner de vous...

ÉLISE.

Partir?... déjà!...

ÉDOUARD.

Déjà!... quel mot vient de vous échapper!... Vous me verriez donc partir avec peine?

ÉLISE.

Oh! plus que vous ne pensez.

ÉDOUARD.

Mais que parliez-vous de hasard, de méprise?... Convenez-en, vous m'attendiez.

ÉLISE.

Moi!... sans doute.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Et quel intérêt si tendre a pu vous faire suivre mes traces?... Où ai-je donc été assez heureux pour vous l'inspirer?

ÉLISE, retirant sa main.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Ah! ne me le direz-vous pas?... ou plutôt ne me le laisserez-vous pas deviner?

ÉLISE.

A quoi bon?. . si vous me quittez... si tôt.

ÉDOUARD.

Ah! ne tremblez donc pas ainsi; je réponds de moi... Mais voilà l'instant du rendez-vous... j'y cours, pour revenir plus vite auprès de vous... Adieu... il y va de mon honneur, et mon honneur à présent doit être le vôtre.

ÉLISE.

C'est égal, j'aime mieux que vous restiez... Ne sortez pas... n'allez pas exposer ce que j'ai de plus cher au monde.

ÉDOUARD.

Madame... en vérité... j'ai peine à croire... (A part.) Un amour si passionné... et cet air de candeur qui impose... je m'y perds.

ÉLISE.

Vous restez... n'est-ce pas?... Vous me promettez de ne pas vous battre?

ÉDOUARD.

Tout, excepté cela.

ÉLISE.

Ah! c'est mal... c'est bien mal.

ÉDOUARD.

Manquer à un rendez-vous d'honneur!... je ne le puis... à mon retour, vous me pardonnerez.

ÉLISE.

Jamais... Songez-y... si vous sortez de ces lieux pour un duel... aujourd'hui, ce matin... vous n'y rentrerez pas... vous m'aurez vue pour la dernière fois.

ÉDOUARD.

Madame, il le faut... (A part, remontant la scène.) Elle est charmante, et partir ainsi!

ÉLISE, le rappelant d'une voix tremblante.)

Monsieur... (Il revient.) ne pouvez-vous le retarder, cet affreux combat?

ÉDOUARD.

Retarder!

ÉLISE.

L'instant qui doit vous séparer de moi!... Il me semble que c'est facile... On est malade, souffrant!... on a une affaire pressée... on remet au lendemain... on ne s'en bat pas moins, et l'honneur n'a rien à dire. Retarder, ce n'est pas reculer.

ÉDOUARD, la regardant.

Au fait... il est des circonstances...

ÉLISE.

Vous consentez?

ÉDOUARD.

Puisque vous le voulez... Je crois que mon petit avocat ne sera pas fâché de ce délai;... je tremble qu'il ne soit au rendez-vous.

ÉLISE.

Il faut lui écrire. (Montrant le cabinet à gauche.) Là, là, monsieur.

ÉDOUARD, hésitant.

C'est la première fois que je me fais attendre.

Air de *la Sentinelle*.

Songez-y donc, loin d'enchaîner leurs pas,
Les chevaliers, par la main de leurs belles,
Armés jadis pour les combats,
Se disputaient un prix donné par elles.
Ah! laissez-moi le gagner.

ÉLISE.

Oui, vraiment.
L'usage est bon, nous y tenons en France.
A nos chevaliers seulement,
Nous ne réservons maintenant
De prix que pour l'obéissance.

ÉDOUARD.

C'est juste, j'obéis... Convenez, madame, qu'il était impossible d'exiger rien de plus... c'est le plus grand sacrifice que puisse vous faire un officier.

ÉLISE.

Monsieur est militaire?

ÉDOUARD, lui baisant la main.

Capitaine de dragons. (Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, seule.

Capitaine de dragons!... Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines! et comme il est rassurant : « Je suis sûr de moi... » S'il croit que j'y tiens, par exemple...

SCÈNE IX.

MADAME DE VERMONT, ÉLISE.

MADAME DE VERMONT.

Eh bien?... Ah! vous êtes seule!

ÉLISE.

Chut!... (Montrant le cabinet à gauche.) Il est là.

MADAME DE VERMONT.

Ah! et moi qui viens de recevoir une lettre par son domestique.

ÉLISE.

De qui?

MADAME DE VERMONT.

De votre frère.

ÉLISE.

De Jules?... Oh! parlez plus bas... plus bas... (Mouvement d'Élise, qui va regarder du côté du cabinet. Revenant.) Et il vous dit...

MADAME DE VERMONT.

Qu'il court au bois de Boulogne, et que de là il vole à mes pieds... Du reste, un billet charmant, qui m'en a rappelé bien d'autres.

ÉLISE.

Je comprends... la lettre remise hier chez son concierge.

MADAME DE VERMONT.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il soit arrivé avant son billet.

ÉLISE.

Mon frère!... non, non, ce n'est pas lui.

MADAME DE VERMONT.

Que dites-vous? ce jeune homme...

ÉLISE.

C'est son adversaire.

MADAME DE VERMONT.

Ah! mon Dieu...

ÉLISE.

Jugez de mon embarras... Grâce à la gaucherie de votre domestique, me voilà avec un capitaine de dragons sur les bras.

MADAME DE VERMONT.

Un capitaine de dragons!

ÉLISE.

Du reste, fort poli, fort aimable... Je suis sûre que mon frère a tous les torts...

MADAME DE VERMONT.

Mais il sait qu'une méprise...

ÉLISE.

Il ne sait rien... J'allais tout lui dire, quand j'ai découvert qu'il devait se battre avec mon pauvre Jules!... Et alors, le moyen de le tirer d'erreur... Au contraire, j'en ai profité pour l'amener à une transaction... et ce n'a pas été sans peine... L'essentiel était de le retenir, de faire manquer ce duel. Il est remis... à demain... mais par lui, par lui-même... Ce n'est pas nous qui le demandons... au contraire, nous nous serions battus, nous ne demandions pas mieux... mais demain, il sera parti pour Berlin... Ce n'est pas sa faute... et son honneur est sauvé.

MADAME DE VERMONT.

Mais savez-vous, ma chère amie, que vous êtes très-forte en politique... Et dites-moi, lorsque le capitaine verra qu'il est mystifié, voilà votre frère et lui ennemis irréconciliables... Et s'ils allaient se rencontrer?...

ÉLISE, regardant la pendule qui est sur la cheminée.

C'est ce qu'il faut empêcher... Je retiendrai le capitaine, il le faut bien... le temps que mon frère ait reçu la lettre et soit venu ici.

MADAME DE VERMONT.

Vingt minutes.

ÉLISE.

Vingt minutes!... Son domestique le guettera, vous me préviendrez... et quand il arrivera par cette porte, nous congédierons l'autre par celle-ci... Silence!... c'est lui... le capitaine de dragons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉDOUARD, sortant du cabinet.

ÉDOUARD, très-vivement.

Madame, je reviens à vous... (Apercevant madame de Vermont.) Ah! pardon...

ÉLISE.

C'est... c'est ma tante.

ÉDOUARD.

Madame, j'ai bien l'honneur... (A part.) Sa tante!... je n'y suis plus du tout.

ÉLISE.

Maintenant, cette lettre, monsieur, il faut l'envoyer.

ÉDOUARD.

Cette lettre... C'est qu'en y réfléchissant, il me semble que je ne puis guère.

ÉLISE.

Ah! vous me l'avez promis... un militaire n'a que sa parole.

ÉDOUARD.

C'est juste, puisque vous l'exigez... Mon domestique m'attend là, avec ma boîte de pistolets... je vais l'envoyer.

ÉLISE, le retenant.

Non, permettez... (A part.) Je tremble qu'il ne m'échappe.

ÉDOUARD.

Madame...

ÉLISE.

Pourquoi si tôt?... pourquoi vous éloigner?... On peut se charger...

MADAME DE VERMONT, passant entre Élise et Édouard.

Sans doute; si monsieur veut me confier cette lettre... son domestique va partir à l'instant.

ÉDOUARD, remettant la lettre.

Volontiers, madame... (A part.) Il paraît que nous voilà inséparables.

MADAME DE VERMONT, bas à Élise.

Il a des moustaches qui me font peur.

ÉLISE, de même.

Et à moi, donc! (Madame de Vermont sort, Édouard la salue.)

SCÈNE XI.

ÉLISE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Vous le voyez, madame, vos ordres sont exécutés... Obéissance passive, c'est notre devise. (Se rapprochant et très-tendrement.) Mais aujourd'hui, le prix que j'en attends...

ÉLISE, reculant.

Donnez-vous la peine de vous asseoir... (Elle va s'asseoir sur le canapé à droite. — Édouard reste debout, près d'un fauteuil à gauche.)

ÉDOUARD.

Madame, vous êtes trop bonne.

ÉLISE.

Vous me permettrez de prendre mon ouvrage... (Montrant la table à gauche.) Voilà des livres.

ÉDOUARD.

Des livres!... (A part.) Ah çà! est-ce que nous allons faire la lecture?

ÉLISE.

Je craindrais que votre complaisance ne fût payée par de l'ennui.

ÉDOUARD, toujours debout.

Oh! moi, madame, je ne le crains pas près de vous.

ÉLISE, saluant.

Ah!... (Édouard salue. — La scène reste un instant muette. — A part.) C'est qu'il est très-difficile de soutenir la conversation.

ÉDOUARD, à part.

Ma foi... (Vivement, et laissant retomber le fauteuil qu'il tient au milieu du théâtre.) Madame...

ÉLISE, effrayée.

Monsieur... (Lui montrant le fauteuil.) De grâce...

ÉDOUARD.

(Il s'assied.) Madame, après la bonté que vous avez eue de me faire enlever, vous allez trouver bien singulier peut-être que je cherche à en savoir la cause... Vous y avez mis une condition... je l'ai remplie... (Après un moment de silence, pendant lequel Élise regarde la pendule.) Il paraît, madame, que j'avais l'honneur d'être connu de vous?

ÉLISE, vivement.

Du tout, monsieur.

ÉDOUARD, se levant.

Comment, madame!...

ÉLISE, embarrassée.

C'est-à-dire avant ce bal, où je vous ai vu... (A part.) Comme l'aiguille est lente!

ÉDOUARD, à part.

Maladroit que je suis!... Ah! c'est dans un bal... (Jouant la surprise.) En effet, oui, je me rappelle à présent... La toilette, les fleurs, les diamants... tout cela change un peu;... mais je me disais bien : voilà des yeux, des traits,... une taille charmante, que j'ai remarqués quelque part... C'était... chez le ministre... (A part.) Au fait, tout Paris y était.

ÉLISE.

Oui, c'est cela, je crois.

ÉDOUARD.

Peut-on vous avoir vue, et ne pas en garder un long souvenir?

ÉLISE, à part.

Oh! qu'il est menteur!

ÉDOUARD, s'asseyant sur la chaise qui est auprès du canapé.

Eh! quoi, madame, j'ai été assez heureux pour attirer votre attention... Et mon aventure de ce matin...

ÉLISE.

Elle a dû vous surprendre, j'en conviens... Et voyons, monsieur, soyez franc... qu'en avez-vous pensé?

ÉDOUARD.

Moi?... c'est délicat ce que vous me demandez, madame;... mais ce qu'on doit penser en pareil cas... Il m'a semblé qu'un officier enlevé par vos ordres ne pouvait pas tomber en des mains ennemies.

ÉLISE.

Prenez garde... c'est assez présomptueux ce que vous me dites là.

ÉDOUARD.

Mais pas trop; car enfin...

AIR de *Céline.*

Si par un trait dont je suis incapable,
D'une femme épiant les pas,
D'un rapt je me rendais coupable,
C'est que mon cœur ne la haïrait pas...
Bien loin de là. Vous me croirez sans peine.
Je ne crois pas, mesdames, à mon tour,
Que chez vous on fasse par haine
Ce que nous faisons par amour.

ÉLISE.

Ainsi, monsieur, à ce compte, je vous aime.

ÉDOUARD.

Je le voudrais bien.

ÉLISE.

Vous le croyez?

ÉDOUARD.

Un peu.

ÉLISE, reculant à l'autre bout du canapé.

Ah! monsieur...

ÉDOUARD.

Vous m'avez dit d'être franc.

ÉLISE.

Au fait, je n'ai pas le droit de me fâcher... Et ma conduite, lorsque vous m'accusez...

ÉDOUARD.

Vous accuser, moi!... non, madame, non... au contraire. Il faut que je l'avoue... En arrivant en ces lieux, je me laissais aller à des idées, à des projets bizarres, que la singularité de nos relations justifiait peut-être... il me semblait que j'étais attendu avec impatience... qu'on allait se précipiter à ma rencontre, au bruit de la voiture qui me ramenait triomphant; et jugez de ma surprise, lorsqu'au lieu de cette légèreté, de cette étourderie que j'espérais, j'ai trouvé en vous une grâce, une retenue qui impose... une dignité qui me plaît dans la femme que j'aime, et qui l'embellit encore à mes yeux.

ÉLISE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Et si vous saviez quel charme ce premier entretien... ce premier rendez-vous a pour moi, qui me croyais seul au monde!

ÉLISE.

En effet, oui, vous m'avez dit que seul, sans famille...

ÉDOUARD.

Une sœur me restait... une sœur adorée... amie toujours tendre, toujours fidèle... compagne de tous mes instants... Je lui avais tout sacrifié... tout!... Vous souriez... vous ne me comprenez pas, madame.

ÉLISE.

Oh! si fait... j'ai un frère aussi.

ÉDOUARD, se rapprochant.

Ah! cela nous rapproche... Pour assurer son bonheur, je l'avais dotée de ma fortune... et pourtant elle ne fut pas heureuse... Échappée aux caprices d'un tyran, revenue près de moi, je jurai de ne jamais la quitter... je l'entourai de mes soins, de mon amitié... Pour elle, je repoussai des

projets d'alliance qui devaient flatter mon orgueil... que mon cœur regrettait peut-être.

ÉLISE.

Ah ! c'est bien... Qu'elle doit vous aimer !

ÉDOUARD.

Elle n'est plus!... Avec elle j'ai tout perdu.

ÉLISE.

Ah!...

ÉDOUARD.

Resté seul, je cherchais autour de moi...

AIR de *Téniers*.

Pour me rattacher à la vie,
Pour me faire croire au bonheur,
Oui, je demandais une amie
Bonne et tendre comme ma sœur,
Un ange qui comprît mon âme,
Et dont l'amour fit des jaloux!
Je le cherchais; et dans ces lieux, madame,
Il m'a semblé que c'était vous.

ÉLISE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Vous êtes émue... Laissez donc tomber sur moi un regard plus doux qui me rassure un peu... moi, si tendre, si timide... (Ils se lèvent.) Mais ne préveniez-vous pas mes vœux en m'attirant près de vous?

ÉLISE.

Eh quoi!.. c'est ainsi que vous expliquez une démarche dont je me repens peut-être... Et si je ne l'avais faite que par pitié...

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

ÉLISE.

Oui, monsieur, pour empêcher ce combat affreux... qui pouvait vous être fatal.

ÉDOUARD.

Eh quoi! madame, tant de bonté...

ÉLISE.

J'ai réussi... j'ai empêché ce duel dont la cause était si futile.

ÉDOUARD.

Une querelle...

ÉLISE.

Oui... une jeune veuve...

ÉDOUARD.

On vous a dit...

ÉLISE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, des propos tenus sur une femme!

ÉDOUARD.

Quoi! vous savez?

ÉLISE.

Sans doute, ses attraits
Vous ont séduit..

ÉDOUARD.

Que dites-vous, madame?
Sur mon honneur, je ne la vis jamais.

ÉLISE.

Quoi! votre cœur ne brûle pas pour elle

ÉDOUARD.

Qui?... moi, l'aimer?... Non, fort heureusement,
Car je crois bien en ce moment
Que je lui serais infidèle.

ÉLISE.

Mais alors, c'est bien généreux à vous de vous être fait le défenseur d'une femme que vous n'aimez pas.

ÉDOUARD.

Son défenseur!... Mais, au contraire, c'est moi qui attaquais... Oui, j'ai refusé sa main, sur quelques renseignements que j'avais reçus de Paris... Et dernièrement, dans un bal où l'on faisait son éloge, j'ai laissé échapper en souriant quelques plaisanteries dont un petit monsieur s'est fâché... le frère de la dame...

ÉLISE.

Son frère!... Vous la nommez...

ÉDOUARD.

Madame Milbert... Élise Milbert... une veuve bien coquette, bien légère... Une de mes cousines qui la connaît me l'a dit... je l'ai répété, parce que je dis tout ce que je pense.

ÉLISE, à part.

C'était pour moi... pauvre frère!

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous, madame?... Vous la connaissez?

ÉLISE.

Je ne la connais pas.

ÉDOUARD.

Oh! non... Une dame de province... sans esprit... beauté très-commune.

ÉLISE, à part.

Ah! c'est indigne!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ÉTIENNE, MADAME DE VERMONT.

ÉTIENNE, entrant par la droite.

Monsieur est servi.

ÉDOUARD.

Hein?

ÉTIENNE.

Le déjeuner que monsieur le capitaine a demandé en arrivant.

ÉDOUARD.

Moi?... je n'ai rien demandé, rien du tout... (A part.) Imbécile... je suis trop bien... (Apercevant madame de Vermont, qui est entrée en même temps qu'Étienne, et qui fait des signes à Élise.) Ah! madame...

MADAME DE VERMONT.

Si monsieur veut passer...

ÉDOUARD.

Mais à moins que madame de Vermont...

MADAME DE VERMONT.

Plaît-il?...

ÉDOUARD, montrant Élise.

A moins que madame de Vermont n'accepte ma main.

MADAME DE VERMONT, à part.

Ah! c'est juste. (Elle fait signe à Élise de le renvoyer.)

ÉLISE, toujours occupée des signes que lui fait madame de Vermont.

Pardon... j'ai quelques ordres à donner... J'allais vous quitter... et vous m'obligeriez...

ÉDOUARD.

Madame... toujours pour vous obéir.

MADAME DE VERMONT.

Conduisez monsieur dans la salle à manger.

ÉDOUARD.

Dans la salle à manger!... Ah! voilà qui n'est plus merveilleux du tout.

AIR : *Petit blanc.*

D'après mon aventure,
J'avais un autre espoir :
Ici, je vous assure,
J'ai cru que j'allais voir,
Oui, d'honneur, j'ai cru voir,
Par quelque trappe ouverte,
Se dresser devant moi,
Une table couverte
D'un déjeuner de roi.

(Il va pour baiser la main d'Élise, qui la retire. — Madame de Vermont fait signe à Étienne de le renfermer. Édouard se retourne ; elle reprend un air composé, et le salue.)

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

J'obéis, je vous quitte,
Sans vous importuner ;
Mais je reviens bien vite,
Pour ne plus m'éloigner.

ÉLISE.

Sa présence m'irrite,
Ne peut-il deviner
Que de ces lieux plus vite
Il devrait s'éloigner.

MADAME DE VERMONT, à part.

Au trouble qui l'agite,
Je crois bien deviner...
Qu'il revienne bien vite
Pour ne plus s'éloigner.

(Édouard sort avec Étienne.)

SCÈNE XIII.

ÉLISE, MADAME DE VERMONT.

MADAME DE VERMONT.

Enfin... il est parti.

ÉLISE, émue.

Heureusement... Mais pourquoi ces signes... cet air effrayé?... Qu'avez-vous à m'apprendre?...

MADAME DE VERMONT.

L'arrivée de votre frère.

ÉLISE, vivement.

Il est ici?

MADAME DE VERMONT.

Au bout de l'avenue... Étienne vient de me l'annoncer... (Souriant.) Mais maintenant...

ÉLISE.

Ce bon frère!... J'étais bien sûre que les torts n'étaient pas de son coté... C'est cet officier qui est un fat, un méchant... un homme sans goût, sans usage.

MADAME DE VERMONT.

Ah! mon Dieu! quand je croyais qu'il allait hériter de cet amour dont vous me parliez ce matin.

ÉLISE.

Mon frère et lui ne se verront pas... S'ils se rencontraient, tout serait perdu; car l'affaire ne s'arrangerait pas... Elle ne peut pas s'arranger, c'est impossible... Vous recevrez Jules... vous le retiendrez.

MADAME DE VERMONT.

Moi... vous voulez...

ÉLISE.

Je vous en prie... Pendant ce temps-là, le capitaine sortira d'ici, pour n'y plus rentrer... Je ne le verrai pas, oh! non... car j'éprouve un trouble bien involontaire... Ce qu'il m'a dit là, tout à l'heure, de moi... sans me connaître... Oh! cela m'est bien égal assurément... Au contraire, je suis contente q e sa franchise m'ait ouvert les yeux... Car je l'écoutais avec complaisance... trop de complaisance, peut-être... Enfin, ma bonne amie, c'est un homme que je déteste... que je ne puis revoir... Mais je vais lui écrire, le congédier... Et du moins, à ma lettre, il ne doutera plus du mépris et de la haine que j'ai pour lui. (Elle sort par la gauche.)

MADAME DE VERMONT, seule.

Qu'est-ce donc? Elle est bien émue... De la haine, du mépris!...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

C'est bien comme de mon temps,
Je reconnais ce langage;
C'est ainsi que d'âge en âge,
Nous traitons tous les amants.
Feindre de l'indifférence,
Signe que l'amour commence ;
Jurer de fuir leur présence,
De céder on est bien près...
Et quand, plus farouche encore,
Je disais : Je vous abhorre,
Je n'en relevais jamais.

SCÈNE XIV.

MADAME DE VERMONT, JULES.

JULES, tenant une boîte de pistolets, à la cantonade.

Eh! oui, que diable!... c'est moi.

MADAME DE VERMONT.

C'est notre étourdi.

JULES, de même.

Quand je vous dis que j'ai ma lettre d'audience... (A madame de Vermont.) Madame de Vermont?

MADAME DE VERMONT.

Monsieur...

JULES.

Madame... (A part.) Cinquante ans... respectable. (Il pose sa boîte sur la table.)

MADAME DE VERMONT, à part.

Ah! j'oubliais... ce n'est pas moi.

JULES.

Vous êtes de la maison... chez madame de Vermont... dame de confiance... de compagnie?

MADAME DE VERMONT.

Ah! vous êtes trop honnête.

JULES.

Gouvernante?

MADAME DE VERMONT.

Femme de chambre.

JULES.

En ce cas, voulez-vous m'annoncer... Jules Daverny.

MADAME DE VERMONT.

C'est que madame en ce moment n'est pas visible.

JULES.

Si fait... elle l'est pour moi... Allez donc... ou plutôt j'entre.

AIR *de Turenne.*

A la porte d'une excellence,
Pour me glisser dans un emploi,
J'attendais avec impatience.
La foule est là... Mais dans ces lieux, je croi,
Je suis seul, on n'attend que moi.
Prenant mon tour, de janvier à décembre,
J'ai fait le guet près du pouvoir;
Mais à la porte d'un boudoir,
Je ne veux pas faire antichambre.

MADAME DE VERMONT.

Mais madame est à sa toilette.

JULES.

Pour moi!... elle est trop bonne... Conduisez-moi toujours... On m'attend, elle doit vous l'avoir dit... Un jeune homme... un avocat qu'elle a invité par un billet mystérieux à se trouver ici... ce matin!... Je suis un peu en retard, c'est possible... Une affaire d'honneur... et l'honneur avant tout.

MADAME DE VERMONT.

Monsieur vient de se battre.

JULES.

Pas tout à fait... on m'a manqué de parole... Un officier... c'est drôle! j'en suis fâché... C'est une première affaire; et j'y tenais pour plusieurs raisons, ne fût-ce que pour me former la main... parce qu'une fois à Berlin, chez nos anciens alliés, on ne sait pas ce qui peut arriver...

MADAME DE VERMONT.

Monsieur est querelleur?

JULES.

Au contraire, je suis l'homme le plus conciliant. Dame! c'est mon nouvel état... je suis diplomate. Mais dites-moi, ma chère...

MADAME DE VERMONT.

Monsieur?... (A part.) Il est familier!...

JULES.

Votre maîtresse... elle est jeune, charmante... un peu vive... un peu coquette... mais d'une sensibilité...

MADAME DE VERMONT.

Vous croyez?

JULES.

J'en suis sûr... on ne donne pas un pareil rendez-vous... Oh! qu'il me tarde de la voir!... de lui dire... de lui jurer... A propos, a-t-elle un mari?

MADAME DE VERMONT.

Mais...

JULES.

Ah! dis... sois franche... ne crains rien... j'ai du courage... Elle est mariée?

MADAME DE VERMONT.

Elle est veuve.

JULES.

Elle est veuve!... Vrai?... Oh! quel bonheur!... C'est-à-dire, non... j'aimerais autant...

MADAME DE VERMONT.

Comment, monsieur?...

JULES.

Et tu ne me dis pas si elle est jolie... Brune ou blonde, ça m'est égal... Voyons, fais-moi un peu son portrait.

MADAME DE VERMONT, lui montrant une miniature qui est sur la cheminée.

Son portrait... tenez, le voilà.

JULES, courant la prendre.

Vrai?... cette miniature... Oh! qu'elle est bien! des yeux ravissants!... Oui, voilà bien tous les charmes que mon imagination prêtait à ta maîtresse.

MADAME DE VERMONT, à part.

C'est flatteur pour le passé.

JULES, chantant.

Portrait charmant! portrait de mon...

(S'interrompant.) C'est mal fait; c'est une croûte!... Je suis sûr qu'elle est cent fois mieux... C'est égal, je l'aimais déjà, sur le billet que j'ai reçu... je l'adore sur son portrait. (Il baise le portrait.)

MADAME DE VERMONT, riant.

Que sera-ce donc?..

JULES, passant son bras autour d'elle.

Oui, n'est-ce pas?... Oh! que tu es aimable!

MADAME DE VERMONT, se dégageant.

Monsieur, monsieur...

JULES.

Sois tranquille... je ne t'embrasserai pas. (Regardant le portrait.) Oh! oui, je l'aimerai, je lui serai fidèle toute ma vie...

MADAME DE VERMONT.

Jusqu'à ce soir... Vous partez cette nuit.

JULES.

Eh bien! raison de plus, pour que tu la préviennes de mon arrivée, sur-le-champ... Cette

pauvre petite femme, qui m'adore incognito!... Je suis sûr que son impatience est égale à la mienne.

MADAME DE VERMONT.

Oui, vous avez raison... J'y vais, mais rendez-moi...

JULES.

Cette miniature?... Oh! non, non.

AIR *de la Ville et du Village.*

Je m'enivre, en attendant mieux,
De ces traits que ma main caresse;
Laisse-nous ensemble tous deux;
Que crains-tu donc pour ta maîtresse?

MADAME DE VERMONT.

Rien... c'est un innocent bonheur
Qu'en ces lieux on peut vous permettre...
Car le modèle, par malheur,
Ne craint plus de se compromettre.

JULES.

Oui, va; répète-lui bien tout ce que je t'ai dit de ma reconnaissance, de mon amour... Tu ris... mais je te jure que je suis sincère.

MADAME DE VERMONT.

Vous êtes diplomate. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

JULES, seul.

Hein?... elle a un air sardonique... la petite!... Certainement, je suis diplomate... Je serai secrétaire d'ambassade, je l'espère bien... Il faut cet espoir-là pour me consoler de quitter la France, que j'aime tant, pour la Prusse, que je n'aime pas du tout... Mais madame de Vermont... une marquise... Qu'est-ce que ce peut être?... Elle est noble, moi, je ne le suis pas... Mais nos grandes dames, malgré leurs principes, ne tiennent pas toujours à l'égalité... D'ailleurs à présent, j'ai un titre... Mais j'y pense.

AIR *des Amazones.*

Dieu! si c'était la compagne anonyme
D'un grand seigneur! Tant mieux; il serait beau
De faire sur l'ancien régime
Une conquête au profit du nouveau!
Comtes, marquis, gens de l'ancien château,
Sont des boudeurs. Leur rancune imprudente
Nous fait la guerre. Attaquons-les aussi.
Bonne place, femme charmante,
Autant de pris sur l'ennemi.
Bonne place, femme charmante,
Oui, c'est autant de pris sur l'ennemi.

SCÈNE XVI.

JULES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ma foi, je reviens sur mes pas... Me renvoyer ainsi, c'est une mystification... et je reste.

JULES.

Eh!

ÉDOUARD.

Pardon.

JULES.

Monsieur Granville!

ÉDOUARD.

Vous ici! et par quel hasard?

JULES.

C'est ce que j'allais vous demander... Vous, monsieur, que j'ai attendu toute la matinée.

ÉDOUARD.

Ma lettre a dû vous apprendre...

JULES.

Je n'ai rien reçu.

ÉDOUARD.

Comment, monsieur!... (A part.) Ah! c'est mal, très-mal. (Haut.) Je vous annonçais qu'une affaire importante me forçait à retarder d'un jour.

JULES.

Il serait trop tard... Demain j'aurai quitté Paris... Vous le saviez.

ÉDOUARD, avec colère d'abord.

Monsieur!... Ah! vous ne le croyez pas... mais je suis à vos ordres.

JULES, vivement.

Comme vous voudrez.

ÉDOUARD.

Aujourd'hui même.

JULES.

Avec plaisir.

ÉDOUARD.

Descendons.

JULES.

Ah! permettez... J'ai aussi une affaire importante qui me retient en ce moment.

ÉDOUARD.

Chez madame de Vermont?

JULES.

Vous la connaissez?

ÉDOUARD.

Que trop pour mon malheur!

JULES.

J'y suis!... elle vous est infidèle... elles n'en font jamais d'autres, ces jolies femmes. (A part.) Ce pauvre capitaine!

ÉDOUARD.

Vous venez ici...

JULES.

Pour la première fois.

ÉDOUARD.

A un rendez-vous?

JULES.

C'est possible.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu! la même aventure que moi, j'en suis sûr... Vous étiez au bois de Boulogne... Une voiture est arrivée... des chevaux gris pommelé, magnifiques... Un domestique vous a annoncé mystérieusement que sa maîtresse...

JULES.

Du tout, du tout.

ÉDOUARD.

Vous êtes discret.

JULES.

Je suis diplomate... mais ce n'est pas une raison. Voici ce que c'est : j'ai trouvé un billet, ce matin, chez moi.

ÉDOUARD.

Eh bien! oui... Au fond, c'est la même chose... Moi, monsieur, on m'a enlevé.

JULES.

Enlevé!... Ah! diable, c'est plus drôle. (Il le prend gaiement par le bras.

AIR d'*une Heure de Mariage.*

Allons, contez-moi tout d'abord,
Ce sont mes premières études;
Des habitants du château fort
Signalez-moi les habitudes.
En fait de guerre, en fait d'amours,
Un bon soldat en embuscade,
En s'éloignant, laisse toujours
La consigne à son camarade.

Vous dites donc qu'elle vous a reçu?

ÉDOUARD.

Très-bien.

JULES.

Elle est aimable?

ÉDOUARD.

Charmante.

JULES.

Vous avez le cœur pris?

ÉDOUARD.

Tout à fait.

JULES.

Et quelle faveur avez-vous obtenue?

ÉDOUARD.

Un déjeuner... Un excellent déjeuner...

JULES.

Tiens... ce n'est pas mal.

ÉDOUARD.

Bordeaux... champagne... mets fins, délicats...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ah! l'on ne fait rien à demi!
Dans ces lieux le bon goût domine;
Vous voyez que notre ennemi
Ne compte pas sur la famine.

JULES.

Ce n'est pas trop mal, entre nous,
Pour le début d'une campagne.
J'aime beaucoup les rendez-vous
Qui commencent par du champagne.

Mais voyons... Après?

ÉDOUARD.

Après... elle m'a congédié par un billet bien sec.

JULES.

C'est charmant.

ÉDOUARD.

Vous trouvez?...

JULES.

Je vois ce que c'est... Madame de Vermont est jolie, partant un peu capricieuse... Elle aura su que nous allions nous brûler la cervelle... Il n'en faut pas davantage pour monter la tête à une femme un peu romanesque... Deux chevaliers qui vont... (Il fait le signe de se battre.) De là cet amour soudain et mystérieux... cette double aventure, ces deux rendez-vous... Elle aura voulu nous connaître, juger par elle-même .. choisir enfin!... Vous êtes arrivé le premier... elle vous a vu, vous a fait causer... et après cela... Ah! ce n'est pas votre faute... C'est un malheur.

ÉDOUARD.

Comment! monsieur?...

JULES.

Écoutez donc... ce congé! Le militaire ne plaît pas à tout le monde... Et si elle préfère le civil... la diplomatie...

ÉDOUARD.

Et moi, monsieur, moi qui aime madame de Vermont, je vous la disputerai au péril de mes jours... Oui, monsieur, oui. Votre explication est une insulte, et je vous en demande raison.

JULES.

Encore un... A la bonne heure! mais plus tard. Chacun son tour... Vous avez eu, pour faire votre cour, un temps que j'espère employer mieux que vous.

ÉDOUARD.

Trêve de plaisanterie... Et si tout cela n'est pas une ruse pour vous épargner un combat...

JULES.

Jamais... Vous savez quelle injure j'ai à venger. Venez, monsieur, sortons.

ÉDOUARD.

A l'instant.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ÉLISE, entrant vivement.

ÉLISE.

Ciel! qu'ai-je appris!.. Ici, tous deux!

JULES.

Ma sœur!

ÉDOUARD.

Sa sœur!

ÉLISE, à Édouard.

Eh quoi! monsieur... lorsque je devais croire à votre départ?...

ÉDOUARD.

Partir si tôt, madame, et partir sans vous voir!... (A part.) Sa sœur!...

JULES.

Hein? qu'est-ce que vous dites-là?... madame de Vermont...

ÉLISE, jetant un coup d'œil à Édouard.

Une de mes amies... Elle est ici.

ÉDOUARD.

Ainsi, cette dame qui m'a reçu ce matin...

ÉLISE.

Attendait mon frère.

ÉDOUARD.

Ah! je comprends.

JULES.

Vous comprenez... Vous êtes bien heureux, car moi, je veux être pendu... (Bas à Édouard.) Pas un mot du duel, entendez-vous. (Il passe à la gauche d'Élise.

ÉLISE, bas à Édouard.

Pas un mot de ma ruse, je vous en supplie.

JULES, bas à Élise.

Mais tu me diras du moins comment il se fait que tu connaisses M. Édouard Granville... (A part.) Quand j'allais me battre pour elle!...

ÉLISE.

Moi, je ne sais... C'est le hasard. (Bas à Édouard, qui va parler.) Ah! monsieur!

ÉDOUARD.

C'est bien simple... A mon arrivée, madame se trouvait chez madame de Vermont (Appuyant.), madame de Vermont, qu'on avait formé le projet de me faire épouser.

JULES.

Singulier projet!

ÉDOUARD.

Ah! je le vois à présent, il eût fait mon bonheur... Il peut le faire encore, s'il est approuvé par madame.

ÉLISE, avec dédain.

Par moi, monsieur?... Jamais.

JULES.

D'ailleurs ma sœur ne peut se mêler... c'est impossible.

ÉDOUARD.

Ah! de grâce... Madame parlera pour vous aussi... Cela m'est égal, je ne suis pas jaloux.

JULES.

Mais non, ce n'est pas cela.

ÉDOUARD.

Je connais tous mes torts; ou plutôt on m'avait trompé... Je ne vous connaissais pas... tant de bonté... un cœur que le mien comprend si bien.

JULES, tirant Édouard par son habit.

Ah çà, on dirait que c'est à Élise.

ÉDOUARD, à Jules.

Eh non! vous n'y êtes pas du tout. (A Élise.) Dites à madame de Vermont, à celle que j'aime, que si j'obtiens mon pardon...

ÉLISE.

Mon frère vous l'a dit, monsieur, c'est impossible... Il est des torts que le cœur d'une femme ne saurait oublier... qu'il ne pardonne jamais.

JULES.

Bien, bien, ferme!...

ÉDOUARD.

Permettez, madame...

ÉLISE.

Vous savez, monsieur, à quelle erreur vous devez votre entrée dans cette maison... Je vous estime assez pour penser que vous n'en abuserez pas pour retarder votre départ.

JULES.

C'est clair... Partez, capitaine. (Bas.) Descendez, attendez-moi, je vous rejoins.

ÉDOUARD.

Pour nous battre?

JULES.

Silence!

ÉLISE.

Grand Dieu!

JULES.

Allez donc, sortez.

ÉDOUARD.

Permettez... A moins que madame ne l'ordonne... (Élise, très-émue, étend la main et lui montre la porte.) J'obéis. (Il sort.)

JULES.

Je suis à vous.

SCÈNE XVIII.

ÉLISE, JULES, ensuite ÉTIENNE.

ÉLISE.

Tu resteras.

JULES.

N'aie pas peur... ce n'est rien... Un mot d'explication, voilà tout.

ÉLISE.

Non, non, votre querelle, votre rendez-vous... J'ai tout appris.

JULES.

Comment, tu sais...

ÉLISE.

Je sais tout!...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Le joli projet que voilà!
Te battre pour moi!

JULES.

Non, ma chère!
De la famille tout entière,
L'intérêt, l'honneur l'exigea;
Tu ne me dois rien pour cela.
Bonne sœur! eh quoi! l'on t'outrage!
Toi, mon mentor, quand je suis là,
Toi, dont l'amitié me guida,
Me rendit raisonnable et sage!

ÉLISE.

Tu ne me dois rien pour cela!

JULES.

Oh! tu as beau dire, je te dois tout... et pour te venger, rien ne peut me retenir... pas même cette dame, ton amie... Il n'y a qu'une femme à laquelle je sacrifierais toutes les autres... et c'est toi... (Il prend ses pistolets.)

ÉLISE.

Ce sacrifice, je ne le demande pas aujourd'hui... je me suis vengée par du mépris... c'est assez... Tu restes... tu me le promets.

JULES.

Certainement,... sois tranquille... (A part.) Je vais m'échapper.

ÉTIENNE, entrant vivement, à Élise.

Il est dehors... vos ordres sont exécutés... tout est fermé.

JULES.

Hein? qu'est-ce que tu dis là?... tout est fermé?...

ÉTIENNE.

Pas moyen de sortir... à moins que madame...

JULES.

Ah! ma petite sœur, je t'en prie, il y va de mon honneur...

ÉLISE.

Du mien... et je me suis vengée.

JULES.

Toi, à la bonne heure... mais, vois-tu, nous autres hommes...

ÉLISE.

Vous êtes des fous... C'est moi, te dis-je, qui suis outragée... J'en ai tiré une vengeance qui m'a coûté beaucoup... plus que tu ne peux penser... mais enfin, je suis contente... mon honneur est satisfait... le tien n'a rien de plus à demander... Et M. Granville n'ajoutera pas un chagrin de plus à ceux qu'il m'a laissés aujourd'hui... (En s'en allant.) Tu ne te battras pas. (Elle rentre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIX.

ÉTIENNE, JULES.

JULES.

Je me battrai.

ÉTIENNE, allant pour sortir.

Il ne se battra pas.

JULES.

A nous deux, grand imbécile... Conduis-moi.

ÉTIENNE.

Vous conduire... où ça, monsieur?

JULES.

Eh! mais... (On entend fermer un verrou à droite.) Comment, on m'enferme par ici?... (Il va vers la porte à gauche, on met le verrou.) Encore!

ÉTIENNE, allant vers la porte et criant.

Mais, écoutez donc... je n'en suis pas...

JULES.

Eh quoi! on emploie la violence... mais nous verrons.. je m'en vengerai sur quelqu'un... sur ce misérable, qui est cause... (Courant à la fenêtre du fond.) Ah!...

ÉTIENNE.

Comme c'est agréable d'être enfermé avec un fou et deux pistolets!

JULES, qui a ouvert la fenêtre.

Impossible... vingt pieds!... Eh! mais, là-bas... l'air triste et rêveur... c'est lui... (Appelant.) Eh! capitaine!... monsieur Granville!... ici!... moi, moi!... Il m'a vu... (Saluant.) Il vient... hein!... vous m'attendez?... Je suis prisonnier... Vous riez?... ma parole d'honneur... On m'a enfermé... mais il faut que je descende... Le moyen... (A Étienne.) Voyons, parle, toi... le moyen?...

ÉTIENNE.

Dame! l'échelle du jardinier...

JULES.

C'est juste... (Courant à la fenêtre.) l'échelle du jardinier... Faites demander... (Revenant.) ou plutôt... ah! mon Dieu!... quelle idée!... Oh!... tiens... pourquoi pas?... c'est délicieux!

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qui lui prend?

JULES, à la fenêtre.

Capitaine, vous avez vos pistolets... j'ai les miens... Me voilà placé, restez où vous êtes... et battons-nous.

ÉTIENNE.

Par la fenêtre!

JULES, riant.

Hein! c'est original, n'est-ce pas?... (A la fenêtre.) Vous dites?... des témoins?... c'est inutile... (Regardant Étienne.) Mais non, j'ai le mien. (Il vient prendre Étienne par le collet, et le traîne à la fenêtre.)

ÉTIENNE.

Monsieur... vous allez me casser...

JULES.

Tenez, voilà mon témoin... Votre domestique est là, il sera le vôtre... en temps de guerre, on prend ce qu'on trouve. (Il prend ses pistolets dans la boîte.)

ÉTIENNE, s'éloignant.

Par exemple... si je reste là...

JULES, le ramenant.

Veux-tu venir, poltron!

ÉTIENNE.

A la fenêtre!... non, monsieur, non... c'est trop malsain... et un coup de maladroit...

JULES.

Plaît-il?... c'est à moi à tirer... c'est juste... (Il arme son pistolet. — A Étienne, qui recule.) Reste, sinon... (Étienne se place derrière le volet de la croisée.)

ÉTIENNE.

Comme ça, monsieur?... derrière la croisée... Je verrai mieux.

JULES.

Quoi! que je sois adroit?... Vous êtes trop bon... (A part.) Ce pauvre capitaine! Il a l'air malheureux... allons... (Il tend le bras vers le bas.) Me voilà... (Il tire sans regarder.)

ÉTIENNE, poussant un cri.

Ah!... je suis blessé... je suis sûr que je suis blessé! (Les portes s'ouvrent; les dames entrent précipitamment.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ÉLISE, MADAME DE VERMONT.

ÉLISE, s'élançant vers Jules.

Mon frère!

MADAME DE VERMONT.

Que s'est-il passé? (Étienne leur fait des signes en tremblant.)

JULES.

Rien, rien... ne faites pas attention... laissez-nous, de grâce.

MADAME DE VERMONT, suivant les signes d'Étienne.

Comment! à la fenêtre?

ÉLISE, qui s'est approchée de la fenêtre, revenant.

Grand Dieu!... le capitaine...

JULES.

Eh bien! oui... Écoute donc, c'est ta faute... tu me renfermes, j'ai un duel... qui ne peut être remis... et alors, voilà...

MADAME DE VERMONT.

Eh quoi! monsieur, dans cette maison, sans témoins...

JULES.

Si fait, ma bonne, j'ai le mien. (Il montre Étienne, qui est tout tremblant.)

ÉLISE.

Tu n'es pas blessé?

JULES.

Eh! non; j'ai tiré sur mon adversaire... Maintenant, c'est à lui... (Allant à la fenêtre, malgré les efforts que fait Élise pour le retenir.) Ne crains rien... il tirera en l'air...

ÉTIENNE.

Raison de plus!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, paraissant au balcon.

ÉDOUARD, en dehors.

Monsieur Jules... est-ce que vous vous trouvez mal?

ÉLISE, poussant un cri.

Ah! monsieur!... mon frère!

JULES.

Rassure-toi.

MADAME DE VERMONT.

N'entrez pas, monsieur. (Édouard est dans l'appartement.)

JULES.

Tu vois bien que monsieur a essuyé mon feu... nous ne pouvons pas en rester là.

ÉLISE, à Édouard.

Ah! sortez, retirez-vous!

JULES.

Je vous suis avec mon témoin.

ÉTIENNE, derrière la table.

Je me cramponne ici.

MADAME DE VERMONT.

C'est affreux!

ÉLISE.

Ah! monsieur, de grâce!...

JULES.

C'est impossible.

ÉDOUARD.

Vous seule pouviez l'empêcher en faisant mon bonheur, et le vôtre peut-être.

JULES.

Le combat est commencé... il faut qu'il s'achève.

ÉLISE.

Jamais.

JULES.

Venez... vous tirerez à votre tour.

ÉLISE.

Jules, mon ami, ne sors pas, je t'en prie.

JULES.

Impossible... je ne reculerais pas devant un rival... non... quand ce serait mon frère.

ÉLISE.

Et s'il l'était?

ÉDOUARD.

Madame... (Élise reste confuse.)

MADAME DE VERMONT.

A la bonne heure.

JULES.

Qu'entends-je! te sacrifier... je ne le souffrirai pas.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je m'oppose à tout, je le doi,
Pour me servir, c'est une ruse.

ÉDOUARD.

S'il en est ainsi, je refuse
Un amour qui n'est pas pour moi,
Je n'accepte rien de l'effroi.

MADAME DE VERMONT.

Mais j'ai reçu sa confidence.
Elle l'aimait.

ÉDOUARD.

Ciel! que dites-vous là?

JULES.

Pour moi seul, elle l'avouera,
Elle pardonne son offense.

ÉLISE, donnant sa main à Édouard.

Tu ne me dois rien pour cela.

JULES.

Comment, c'était ma sœur... Ah çà, et madame de Vermont?

MADAME DE VERMONT, faisant la révérence.

Me voici.

JULES.

Plaît-il... (Il les voit rire.) Madame, j'ai bien l'honneur... Eh! mais, ce portrait?

MADAME DE VERMONT.

Il est plus heureux que moi... il n'a point vieilli.

JULES.

J'entends... J'étais mystifié.

ÉTIENNE.

Il n'y a pas de mal.

JULES.

Hein?... Eh bien! il a raison... il n'y a pas de mal... Mystifié! il faut que je m'y fasse... C'est une habitude à prendre; je suis diplomate.

ÉLISE, au public.

AIR du *Piége*.

C'est un moyen nouveau que d'enlever
Les gens qu'on aime, auxquels on cherche à plaire;
Je voudrais voir le public l'approuver,
Et tous les soirs se laisser faire.
Mais prudemment, dans la crainte qu'aussi
De guerroyer l'ardeur ne vous emporte,
Je vous prierai de vouloir bien ici
Laisser vos armes à la porte.

FIN D'UNE BONNE FORTUNE.

LA NUIT D'AVANT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 23 AVRIL 1832,

ET REPRISE SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 22 JUIN 1833.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC JENNEVAL.	MM. DERVAL.
COQUEVAL, son voisin, ancien chef de bureau à la préfecture de police.	PAUL.
DUPONT, portier.	BOUTIN.
MADAME DUBRAY.	Mmes TOBY.
AUGUSTINE GIBERT.	ESCOUSSE.
AIMÉE, domestique de madame Dubray.	ÉLÉONORE.

La scène se passe chez Frédéric.

LA NUIT D'AVANT

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon fraîchement décoré; la porte du fond, en s'ouvrant, laisse voir une chambre à coucher avec un lit; deux portes à droite et deux à gauche : celle de droite, au premier plan, est la porte d'une chambre de domestique; celle du second plan, du même côté, conduit à une salle à manger. La porte du premier plan, à gauche, mène à la cuisine par un petit escalier; celle du même côté, au second plan, est la porte d'entrée.

SCÈNE I.

MADAME DUBRAY, AIMÉE.

MADAME DUBRAY.

Allons, je ne suis pas mécontente de mon futur gendre.

AIMÉE.

Oh! on voit que monsieur Frédéric a de l'ordre : l'appartement est encore tout frais; combien de temps y a-t-il donc qu'il l'occupe, madame?

MADAME DUBRAY.

Bientôt trois mois. Tu ne te rappelles pas, Aimée? c'est moi-même qui l'ai retenu quand son mariage avec ma fille fut arrêté. Six pièces sur le devant, au troisième, rue Coquenard; c'est vraiment joli, et mon Héloïse sera très-bien.

AIMÉE.

Mais ce pauvre garçon, ça doit fièrement l'ennuyer d'attendre sa femme comme ça depuis trois mois! Il me semble le voir là, face à face avec son alcôve. Mam'zelle Héloïse, par exemple, elle attend avec plus de patience, parce que...

MADAME DUBRAY.

Qu'est-ce à dire, parce que?

AIMÉE.

Dame! parce qu'elle est avec son père et sa mère.

MADAME DUBRAY.

Ah! à la bonne heure!

AIMÉE.

Est-ce que vous croyez que je voulais parler de ce petit peintre romantique qui met tant de temps à faire son portrait? Vous savez bien, madame, celui qui a une si belle barbe.

MADAME DUBRAY.

Qu'est-ce que j'entends là? Aimée, si jamais il t'arrive...

AIMÉE.

Pardon, madame, pardon.

MADAME DUBRAY.

C'est bon. Ah çà! voyons, as-tu bien mis dans l'armoire de la chambre à coucher les camisoles garnies et les bonnets *idem* de ma fille?

AIMÉE.

Oui, madame.

MADAME DUBRAY.

As-tu placé dans le buffet la provision de confitures, les cornichons?

AIMÉE.

Tout y est, madame.

MADAME DUBRAY.

Bien; Héloïse les aime beaucoup.

AIMÉE.

Elle est un peu friande, mademoiselle Héloïse.

MADAME DUBRAY.

Ah çà! Aimée, en cédant à ma fille un sujet aussi distingué que toi...

AIMÉE.

Madame est bien bonne.

MADAME DUBRAY.

Tu comprends que j'ai eu un but. D'abord, j'ai voulu qu'Héloïse ne se trouvât pas tout à coup seule avec de nouveaux visages; et ensuite, j'ai désiré avoir dans la main une personne de confiance qui me fera savoir jour par jour si les choses se passent comme il convient.

AIMÉE.

Oh! soyez tranquille, je vous dirai tout.

MADAME DUBRAY.

Ça suffira. A propos, as-tu dit au portier de monter?

AIMÉE.

Oui, madame, tenez, je l'entends, le voilà.

SCÈNE II.

MADAME DUBRAY, DUPONT, AIMÉE.

DUPONT.

Votre très-humble, madame et la compagnie : pardon si je ne suis pas arrivé plus tôt, mais c'est que mon épouse est sortie, et je ne pouvais pas quitter la loge. Heureusement ma cousine Jérome est venue me dire un petit bonjour, et je l'ai priée de veiller pour moi un instant : me voilà à vos ordres; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

MADAME DUBRAY.

Écoutez, monsieur Dupont; il y a trois mois que monsieur Frédéric Jenneval habite dans la maison.

DUPONT.

Trois mois moins sept jours; par ainsi le terme n'est pas encore échu.

MADAME DUBRAY.

Il ne s'agit pas du terme. Vous savez que les jeunes gens sont plus ou moins dissipés, que leur conduite est plus ou moins régulière.

DUPONT.

Ah! c'est ben vrai, madame. Il y en a d'aucuns qui semblent créés et mis au monde pour le malheur des portiers. Ils rentrent des fois à des heures que ça fait trembler; et ils tapent, ils tapent... Oh! le marteau m'a souvent fait bien des souleurs et causé bien des peines!

MADAME DUBRAY.

Ah çà! monsieur Dupont, écoutez-moi : avant de confier sa fille, une mère est bien aise de savoir...

DUPONT.

J'entends, madame, j'entends, c'est juste. Eh bien! pour ce qui est de monsieur Frédéric, il n'y en a pas deux comme ça dans le deuxième arrondissement. On sait que quelquefois la jeunesse... Dame! c'est naturel; mais lui, pas du tout : sage comme une demoiselle... qui est sage.

MADAME DUBRAY.

Il n'y a donc rien à dire?

DUPONT.

Tous les soirs, rentré à heure fixe; et pas plus de bruit qu'un mulot dans la maison. Pour ce qui est des visites, il n'en a pas reçu une suspecte, foi de Dupont! Quant au sexe masculin, toutes figures d'honnêtes gens. Je n'ai point z'aperçu un seul huissier; quant au féminin, il n'en entre jamais chez lui.

MADAME DUBRAY.

Il suffit, monsieur Dupont; je suis satisfaite : au jour de l'an vous ne serez pas oublié.

DUPONT.

Madame n'a plus rien à me commander?

MADAME DUBRAY.

Non.

DUPONT.

Je retourne vite à mon devoir, car ma cousine Jéromé pourrait s'impatienter. Ah! c'est que ce n'est pas une petite porte que la nôtre! j'en ai quelquefois le poignet fatigué. A revoir, madame, votre serviteur.

SCÈNE III.

MADAME DUBRAY, AIMÉE.

MADAME DUBRAY.

C'est bien; je vais rentrer plus tranquille sur le sort de mon Héloïse.

AIMÉE.

Madame veut que je reste ici ·

MADAME DUBRAY.

Oui, mon enfant, c'est convenu avec mon gendre futur. Depuis deux jours les affaires du banquier dont il a toute la confiance l'ont appelé à cinq lieues de Paris; il est probable qu'il ne reviendra que demain matin, et je désire que quelqu'un garde l'appartement.

AIMÉE.

Dites donc, madame, le mariage est fixé à demain; si monsieur Frédéric allait faire attendre mam'zelle Héloïse... ça ne serait pas agréable.

MADAME DUBRAY.

Oh! il doit arriver de très-bonne heure, et la cérémonie n'aura lieu qu'à midi.

AIMÉE.

C'est ennuyeux de rester comme ça toute seule.

MADAME DUBRAY.

Pour une nuit!

AIMÉE.

Si j'allais avoir peur...

MADAME DUBRAY.

Folle que tu es, allons, bonsoir; demain tu auras de la compagnie. (Elle sort, puis revient sur ses pas.) Ah! Aimée, dès que ton maître reviendra, n'oublie pas de lui dire que je suis très-satisfaite de sa conduite.

SCÈNE IV.

AIMÉE, seule.

C'est drôle comme c't'idée de mariage vous fait de l'effet, surtout quand on est encore fille. Eh! mon Dieu, oui, encore. (Elle soupire.) Et pourtant c'est pas les amoureux qui m'ont manqué; mais c'est comme un fait exprès, tous ceux que je trouve sont pour le célibat : je ne suis pas chanceuse. Allons, je v'as passer la nuit ici : je ne suis pas fâché d'entrer au service de deux jeunes gens, parce que des nouveaux mariés, ça aime à s'amuser, ça va au spectacle, dans les sociétés, et on est moins surveillé. Mais, j'y pense, si, par hasard, mon maître allait revenir ce soir... Coucher ainsi sous le même toit avec un jeune homme! avec ça qu'il ne m'a pas l'air d'être trop amoureux de sa prétendue; ça me semble être un de ces mariages où le futur dit : « Moi, je veux bien; » et où la future répond : « Je ferai ce qu'on voudra. » (On frappe à la porte.) Ah! mon Dieu, j'ai t'y eu peur... Qu'est-ce qui frappe, à c'te heure-ci! (Elle va ouvrir.)

SCÈNE V.

AIMÉE, COQUEVAL, passant sa tête par la porte entr'ouverte.

COQUEVAL. (Il a un bougeoir à la main, et le dépose sur une table en entrant.)

C'est moi, ma petite Aimée, c'est moi.

AIMÉE.

Qui, vous?

COQUEVAL, entrant.

Eh bien! moi, Coqueval; tu ne me reconnais pas?

AIMÉE.

Vous, monsieur Coqueval? et d'où sortez-vous donc?

COQUEVAL.

Parbleu! je sors de mon appartement, ici à côté, sur le même carré.

AIMÉE.

Voilà qui est drôle.

COQUEVAL.

Drôle... pas pour moi, toujours. (Il soupire.

AIMÉE.

Comme vous soupirez! Ah çà! qu'êtes-vous donc devenu? Il y a au moins trois mois que vous n'avez mis les pieds chez madame Dubray.

COQUEVAL.

Et l'on ne m'y reverra jamais!

AIMÉE.

Est-ce que vous n'avez pas été invité à la noce?

COQUEVAL.

La noce! la noce! tu ignores donc que je suis le plus malheureux des hommes?

AIMÉE.

Expliquez-vous, si vous voulez que je comprenne.

COQUEVAL.

Tu ne comprends pas que, moi aussi, je voulais épouser Héloïse?

AIMÉE.

Ah! c'est donc ça que vous étiez si galant; que vous meniez ces dames au spectacle avec des billets donnés; que vous leur achetiez des oranges, des bouquets de violettes, que vous les rameniez en fiacre? Eh bien! je m'en étais douté.

COQUEVAL.

Là! tu t'en étais douté; je pouvais donc me flatter que d'autres auraient autant d'intelligence que toi, et je continuais tranquillement à faire ma cour, attendant pour me déclarer que la sympathie parlât au cœur d'Héloïse : j'espérais qu'à force de soins et de bouquets de violettes, de soupirs et de courses de fiacre, j'arriverais enfin au but.

AIR de *Céline*.

Dans l'élégante Citadine,
Héloïse, plus d'une fois,
Entre mes mains, à la sourdine,
M'a permis de serrer ses doigts :
Ce n'étaient là que de vains simulacres!
Je le vois trop, près d'un cœur inhumain,
L'amour a beau payer des fiacres,
Il n'en fait pas plus de chemin.

Que te dirai-je, Aimée? un beau soir j'étais plein de résolution; j'entre chez madame Dubray, j'ouvre la bouche... c'est elle qui parle : « Vous « ne savez pas, monsieur Coqueval; nous marions « Héloïse à un jeune homme charmant? »

AIMÉE.

Ah! ah!

COQUEVAL.

Aimée, te serait-il quelquefois tombé une cheminée sur la tête?

AIMÉE.

Non, monsieur, Dieu merci.

COQUEVAL.

C'est dommage, parce que tu aurais une idée exacte du coup que je reçus à cette nouvelle. Moi, ex-chef de bureau à la préfecture de police, je n'avais rien découvert.

AIMÉE.

Ça m'étonne, car vous aimez fièrement à tout apprendre; vous savez joliment tirer les vers du nez au monde.

COQUEVAL.

J'ai conservé cela de mes anciennes fonctions. Eh bien! dans cette occasion j'ai été fait au même. Et par qui, encore? par un jeune godelureau, sans doute fort mauvais sujet?

AIMÉE.

Mais pas du tout.

COQUEVAL.

On ne risque rien de le supposer.

AIMÉE.

Je vous plains.

COQUEVAL.

Oh! ce n'est pas tout. Qu'est-ce que j'apprends, en rentrant chez moi? que mon heureux rival a loué un appartement sur mon carré, la porte en face... et j'ai un bail, Aimée, j'ai un bail.

AIMÉE.

Ah! il y a de la fatalité.

COQUEVAL.

Tu l'as dit, de la fatalité. Aussi, pour me venger, j'ai pris un parti désespéré.

AIMÉE.

Qu'est-ce que vous allez faire?

COQUEVAL.

Je vais me marier aussi.

AIMÉE.

Ah!

COQUEVAL.

Oui, tout est arrangé; j'attends ma future demain ou après-demain; c'est la diligence Laffitte et Caillard qui doit m'apporter ma femme.

AIMÉE.

Eh bien! vous n'êtes pas si malheureux.

COQUEVAL.

Laisse donc! une petite fille de province, une arrière-cousine, fort riche à la vérité, mais sans doute bien niaise...

AIMÉE.

Peut-être.

COQUEVAL.

On ne risque rien de le supposer.

AIMÉE.

Pourquoi donc que vous supposez toujours le mal?

COQUEVAL.

C'est pour me tromper le moins possible.

AIMÉE.

Tout ça est très-bien, monsieur; mais dites-moi donc ce que vous venez faire ici?

COQUEVAL.

Comment! ce que je viens faire? Je viens, mon enfant, retourner le poignard dans ma blessure, visiter en détail l'appartement d'Héloïse. Ce sera pour moi une consolation quand je serai là, de l'autre côté du mur, de me dire : en ce moment, elle est dans son salon, sur sa méridienne; ou bien, elle est dans sa salle à manger, (Il va ouvrir la porte et regarde.) avec poêle en faïence et buffet en acajou; (Il va ouvrir la porte du fond.) ou bien, elle se trouve à présent dans sa chambre à coucher... Ah! Aimée, ferme cette porte. Qu'est-ce que c'est que cet escalier-là?

AIMÉE.

Il conduit à ma cuisine.

COQUEVAL.

Et ce petit cabinet?

AIMÉE, le retenant.

Eh bien! où va-t-il donc? Avez-vous bientôt fini votre inspection, monsieur? Si par hasard mon maître rentrait ce soir, et s'il vous voyait ici seul avec moi, à l'heure qu'il est...

COQUEVAL.

Il est joli l'appartement! bien mieux distribué que le mien : par exemple, il y manque une chose.

AIMÉE.

Quoi donc?

COQUEVAL.

Une seconde sortie.

AIMÉE.

Du tout. (Elle ouvre la porte du petit escalier.) On monte par là à ma cuisine qui a une porte sur le carré au-dessus.

COQUEVAL.

Ah! ta cuisine a une porte sur le carré au-dessus? Je suis bien aise de le savoir; je viendrai quelquefois parler d'Héloïse avec toi.

AIMÉE.

Oh! bien oui; comptez là-dessus... Oh! l'on sonne; si c'était mon maître?

COQUEVAL.

Ah! diable... s'il me surprenait ici, il croirait peut-être que je suis venu jeter un sort sur son lit de noces.

AIMÉE.

Montez vite par là dans ma cuisine, vous sortirez par la porte du carré.

COQUEVAL, s'échappant et emportant son bougeoir.

Est-ce heureux qu'il y ait une autre sortie! (Aimée va ouvrir.)

SCÈNE VI.

AIMÉE, FRÉDÉRIC.

AIMÉE.

Ah! c'est vous, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez fait attendre bien longtemps.

AIMÉE.

C'est que je ne comptais plus sur monsieur, et j'allais me coucher.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel événement vient de m'arriver! et que va devenir tout cela? Heureusement on n'a rien vu!... C'est bien l'histoire la plus inconcevable, l'aventure la plus romanesque!...

AIMÉE, qui pendant cet aparté a été chercher le tire-botte, les pantoufles et la robe de chambre de Frédéric.

Monsieur doit être bien fatigué; il faut qu'il se mette tout de suite à son aise.

FRÉDÉRIC, avec impatience.

Non, non, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien; vous pouvez aller vous coucher.

AIMÉE.

Oui, monsieur. (A part.) Je veux pourtant voir si monsieur Coqueval est sorti.

FRÉDÉRIC, qui la voit se diriger vers la porte de la cuisine.

Eh bien! où allez-vous? votre chambre n'est pas là.

AIMÉE.

Ah! c'est que j'ai laissé quelque chose dans ma cuisine.

FRÉDÉRIC, la faisant sortir par la porte du premier plan à droite.

Vous prendrez cela demain; allons, sortez. (Il ferme le verrou sur elle, et court avec empressement à la porte d'entrée.) Maudite bonne! j'ai cru qu'elle ne partirait pas.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, AUGUSTINE.

FRÉDÉRIC, à Augustine en dehors.

Maintenant je suis seul, vous pouvez entrer et vous reposer en toute confiance.

AUGUSTINE, entrant.

Où me conduisez-vous?... O ma mère!... ma mère!

FRÉDÉRIC.

Pourquoi trembler ainsi? c'est me faire injure. Ah! loin de moi la pensée d'abuser de l'hospitalité que je vous donne. (A part, l'examinant.) C'est qu'elle est charmante, en vérité! (Haut, avec douceur et lui prenant la main.) Daignez donc approcher, je vous en conjure.

AUGUSTINE.

Pardon, monsieur, j'ai tort sans doute; car à présent que je vous vois mieux, vous m'avez l'air d'un honnête homme.

FRÉDÉRIC.

Vous ne vous trompez pas. (A part.) La situa-

tion est singulière; la veille d'un mariage!... Ah! si madame Dubray soupçonnait... Au fait, Dieu sait comment je sortirai de l'épreuve.

AUGUSTINE.

Je crois, monsieur, que je n'aurais pas dû vous suivre : seule, chez vous, au milieu de la nuit... O mon Dieu! mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous et songez qu'il n'y avait pas à choisir, puisqu'on a obstinément refusé de vous recevoir dans les différents hôtels où j'ai frappé.

AUGUSTINE.

C'est vrai, il n'y a pas de notre faute.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle dit cela avec une naïveté... Ne me trompe-t-elle pas? (Haut.) Répétez-moi donc, mademoiselle, à quel hasard, heureux pour moi, je dois le plaisir de vous être utile. Au milieu des courses que nous avons faites pour retrouver votre demeure, c'est à peine si j'ai saisi...

AUGUSTINE.

Oh! monsieur, vous allez me trouver bien sotte et bien maladroite... Arrivée ce matin de Limoges avec ma famille, je m'étais couchée en descendant de la diligence et je n'avais donné aucune attention ni au nom de la rue, ni au nom de l'hôtel où mon père nous avait conduites; j'étais si fatiguée du voyage! Nous dormions encore, ma mère et moi, quand mon père est venu nous réveiller pour nous mener à l'Opéra voir *Robert le Diable*. Nous sommes donc partis en fiacre; j'étais encore tout endormie, et je ne sais pas bien même si mon sommeil n'a pas un peu continué pendant la pièce; mais, à la sortie, au milieu de la foule immense qui se pressait et se poussait, j'ai tout à coup été séparée de mes parents, et, malgré mes efforts, il m'a été impossible de les retrouver.

FRÉDÉRIC.

Comme vous avez dû avoir peur!

AUGUSTINE.

Ah! monsieur, jugez de mon désespoir; et ma pauvre mère, quelle ne doit pas être son inquiétude!... Sans vous, sans votre bonté, je serais encore sans asile, à une heure après minuit, au milieu d'une ville inconnue.

FRÉDÉRIC, lui prenant la main qu'elle retire doucement.

Pauvre enfant! (A lui-même, à l'écart, en l'examinant.) Ce récit est-il exact? Plus je l'examine, plus son air de candeur et d'ingénuité me persuade; mais si elle me trompe, comme elle se moquera demain de ma crédulité et de ma retenue!... Voyons, tâchons de savoir...

AUGUSTINE.

Comme vous me regardez, monsieur! A quoi pensez-vous donc?

FRÉDÉRIC.

Mais je pense à ce que je regarde. (Il s'approche d'elle.) Vous ne m'avez pas encore dit votre nom; il doit être bien joli, s'il vous ressemble.

AUGUSTINE, embarrassée.

On me nomme Augustine Gibert.

FRÉDÉRIC, passant son bras autour de sa taille.

Avec des yeux si doux, je serais bien surpris si vous étiez méchante.

AUGUSTINE, se dégageant.

Mais, monsieur, croyez-vous que nous ayons fait toutes les recherches nécessaires?... Peut-être, en essayant encore...

FRÉDÉRIC.

Oh! non pas. Nous n'avons rien à nous reprocher; près de deux heures de marche dans les rues de Paris, c'est bien honnête! D'ailleurs, le portier ne nous rouvrirait pas sans s'informer... et, pour rien au monde, je ne voudrais vous exposer... Non, à demain de nouvelles recherches, je m'y engage sur l'honneur. Mais jusque-là, Augustine, ne m'enviez pas un bonheur qui doit durer si peu; laissez-moi m'enivrer du charme de votre présence!... Cet instant m'appartient! (Il devient pressant; elle s'arrache de ses bras et s'élance vers la porte.)

AUGUSTINE.

Ah! monsieur...

FRÉDÉRIC.

Que faites-vous?

AUGUSTINE.

Je sors.

FRÉDÉRIC.

Et où allez-vous?

AUGUSTINE.

Je ne sais; mais partout je serai mieux qu'ici...

FRÉDÉRIC.

Arrêtez!

AUGUSTINE, pleurant.

Non, monsieur, non!... Oh! comme vous m'avez trompée!

FRÉDÉRIC.

Pardon, mademoiselle! pardon, mille fois!... Oui, j'ai mal agi, j'ai manqué à mes promesses... Mais que voulez-vous? les circonstances de notre rencontre sont tellement singulières que... Ah! je le vois, j'ai eu tort... j'ai osé douter... Daignez revenir... vous n'avez plus rien à craindre. Désormais vous êtes aussi en sûreté ici qu'auprès de votre mère; j'en prends le ciel à témoin!

AIR : *Faisons la paix.*

Pardonnez-moi! (*Bis.*)
Je fus coupable, et je m'accuse;
Mais, si j'ai causé votre effroi,
Tant de charmes sont mon excuse!
Pardonnez-moi! (*Bis.*)

AUGUSTINE.

Je vous crois, je vous pardonne, et pourtant je tremble encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! Augustine, eh bien! un seul mot va vous rassurer tout à fait... Demain, je me marie.

AUGUSTINE, se rapprochant.

Vous vous mariez demain!

FRÉDÉRIC.

Hélas, oui!... Vous le voyez, je vous donne des armes contre moi.

AUGUSTINE.

Et moi aussi, je vais me marier!

FRÉDÉRIC.

Vous!... Ah! c'est dommage... J'espère que vous n'avez plus peur à présent?... Pour me prouver que vous me pardonnez, veuillez vous asseoir près de moi. (Elle s'approche, il la prend doucement par la main et la fait asseoir. On frappe à la porte.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTINE, FRÉDÉRIC, DUPONT, en dehors.

AUGUSTINE, se pressant avec effroi contre Frédéric.

Ah! mon Dieu!... on frappe.

FRÉDÉRIC, avec inquiétude.

A une pareille heure! c'est étrange!... Mais rassurez-vous. (Haut.) Qui est là?

DUPONT, en dehors.

C'est moi, monsieur; Dupont.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est mon portier! Ne tremblez plus... (Élevant la voix.) Que voulez-vous?

DUPONT, en dehors et très-haut.

Je viens savoir si la personne qui est entrée avec monsieur...

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! diable!

AUGUSTINE.

Oh! monsieur, il m'a vue!

DUPONT.

Je viens savoir si elle est encore chez lui, et si nous pouvons fermer la porte cochère.

FRÉDÉRIC.

Et qui vous a dit que je suis rentré avec quelqu'un?

DUPONT.

Personne, monsieur : seulement, il m'a semblé...

FRÉDÉRIC.

Vous vous êtes trompé.

DUPONT.

Ah!... pardon, monsieur, la chose n'est pas impossible; mais si nous ne faisions pas bien attention à ce qui entre et à ce qui sort, le propriétaire ne serait pas content, ni vous non plus.

FRÉDÉRIC.

C'est bon, c'est bon!

AUGUSTINE.

Que je suis malheureuse!

DUPONT.

Nous sommes payés pour ça, monsieur, et la sûreté de la maison...

FRÉDÉRIC.

Avez-vous bientôt fini? Je vous le répète, vous vous êtes trompé, et vous pouvez aller vous coucher...

DUPONT.

Ça suffit, monsieur : du moment qu'il n'y a plus personne à sortir...

AUGUSTINE.

Vous l'entendez? Il m'a vue, monsieur, je suis perdue.

FRÉDÉRIC.

Perdue! vous?... Et qu'avez-vous à craindre?

AUGUSTINE.

Comment, monsieur! Demain ne dira-t-il pas à tout le monde...

FRÉDÉRIC.

Quoi? que dira-t-il? que, la veille de mon mariage, une femme a passé la nuit chez moi; voilà tout! Vous connaît-il? A-t-il vu vos traits? Non, il a vu... une femme; et, quand vous serez partie, tout sera dit!... Mais moi?

AUGUSTINE.

Hélas! il est vrai. Votre bonté pour moi peut compromettre votre avenir. Oh! combien je serais affligée...

FRÉDÉRIC.

Qu'importe? Je vous aurai rendu service, et ce souvenir suffira pour me consoler de tout.

AUGUSTINE.

Et moi, pourrai-je me pardonner, si votre bonheur...

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur!... Depuis que je vous vois, je crains bien qu'il ne dépende plus d'une autre. (Il veut lui prendre la main.)

AUGUSTINE, l'arrêtant.

Songez à vos promesses.

FRÉDÉRIC.

Vous avez bien de la mémoire.

AUGUSTINE.

Pas plus que je n'ai de confiance en vous.

FRÉDÉRIC.

Mais, j'y songe! Après avoir arpenté deux ou trois quartiers, sans que vous ayez pu reconnaître ni votre rue, ni votre hôtel, vous devez avoir faim.

AUGUSTINE, souriant.

Je crois qu'oui.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! si nous soupions?

AUGUSTINE.

Je le veux bien.

FRÉDÉRIC.

Mais peut-être n'ai-je rien à vous offrir : dans un beau mouvement, je me suis avancé là... et j'ignore... Voyons. (Il ouvre la porte du deuxième plan à droite.) Ah! si fait, voilà quelque chose!... Oh! nous sommes riches!... Je m'aperçois que ma future belle-mère a déjà fait la provision d'hiver pour sa fille. Il s'agit maintenant de mettre le couvert.

AUGUSTINE.

Je vais vous aider.

FRÉDÉRIC.

Oh! ce n'est pas la peine. Laissez-moi vous servir. (Frédéric approche une table, place dessus du pain, des confitures, des assiettes, et ils se mettent à table.) Jamais je ne me suis senti si gai, si heureux.

AUGUSTINE.

Que vous êtes bon!

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien vous adresser une question, mais je crains... vous allez me trouver indiscret.

AUGUSTINE.

Parlez.

FRÉDÉRIC.

Êtes-vous bien aise de vous marier?

AUGUSTINE.

Je n'ai jamais vu celui qu'on me destine.

FRÉDÉRIC.

Et vous consentez?

AUGUSTINE.

Ah! monsieur, mes parents le désirent, et ils sont si bons pour moi!

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, AUGUSTINE, AIMÉE,

à travers la porte du premier plan, à droite.

AIMÉE.

Monsieur!

FRÉDÉRIC, étonné.

Hein?... qui m'appelle?

AIMÉE.

Est-ce que vous auriez besoin de quelque chose?

FRÉDÉRIC.

Allons, à l'autre maintenant!

AUGUSTINE, tremblante.

Qu'est-ce que c'est donc que cette voix-là?

FRÉDÉRIC.

C'est la voix de ma bonne. (Haut.) Ah çà! voulez-vous bien me laisser tranquille? je ne vous ai pas appelée.

AIMÉE.

C'est que je vous ai entendu remuer des assiettes : vous avez peut-être faim? Quand on revient de la campagne... l'air y est si vif!

FRÉDÉRIC.

Je vous répète que je n'ai besoin de rien : laissez-moi tranquille... Je n'aime pas les domestiques qui ne dorment pas la nuit.

AIMÉE.

Je m'en vas, monsieur, je m'en vas; du moment que vous n'avez besoin de rien...

FRÉDÉRIC.

Enfin!

AIMÉE.

Monsieur, vous trouverez des confitures dans le buffet.

FRÉDÉRIC.

Aimée, si vous ajoutez un mot, je vous chasse.

AIMÉE.

Adieu, monsieur, bon appétit et bonne nuit.

FRÉDÉRIC.

Grâce à Dieu, nous voilà délivrés.

AUGUSTINE.

Vous aviez déjà retenu une bonne pour votre ménage?

FRÉDÉRIC.

C'est celle de ma future belle-mère qui passe à mon service : c'est demain, Augustine. (Il soupire.)

AUGUSTINE.

Oui, demain; je m'en souviens. Elle doit être bien jolie?

FRÉDÉRIC.

Qui?... ma bonne?

AUGUSTINE.

Non, celle que vous épousez.

FRÉDÉRIC.

Hier encore, je la trouvais telle.

AUGUSTINE.

Les hommes sont bien heureux! ils peuvent disposer de leur sort : elle a sans doute de l'esprit, des talents... Eh bien! vous ne me répondez pas? mes questions vous ennuient peut-être? Pardonnez-moi, votre bonheur m'intéresse.

FRÉDÉRIC.

Que vous êtes bonne! (A part.) Que de charmes et de candeur!... Ah! l'épreuve est trop forte! si elle se prolongeait, je ne répondrais plus de moi. (Haut et se levant.) Augustine, vous êtes fatiguée, le repos vous est nécessaire.

AUGUSTINE.

Mais, monsieur...

FRÉDÉRIC.

Oh! ne craignez rien; une chambre est ici préparée pour vous recevoir. (Il va ouvrir la porte du fond.) Vous le voyez?

AUGUSTINE.

Ah! mon Dieu! mais n'est-ce pas la chambre...

FRÉDÉRIC.

Qu'une autre doit occuper? Oui.

AUGUSTINE.

Oh! jamais, monsieur, je ne consentirai...

FRÉDÉRIC.

Quel enfantillage! je vous en prie. Tenez, moi je vais porter cette causeuse dans le cabinet; ce sera mon lit.

AUGUSTINE.

Que je vous dois de reconnaissance!

FRÉDÉRIC.

Tout pour vous rassurer. (Il s'apprête à emporter la causeuse.)

AIR : *Hâtez-vous, mesdemoiselles.*

Allons donc, l'honneur l'exige;
Il faut m'exiler là-bas.
Combien ce devoir m'afflige!...
Du moins ne nous pressons pas.
L'asile qui vous protége

M'est bien cher ; à l'avenir,
En ces lieux où marcherai-je
Sans trouver un souvenir ?
Allons donc, etc.

(Ils emportent la causeuse dans la salle à manger, Coqueval passe sa tête par un carreau qui s'ouvre au-dessus de la porte du premier plan à gauche.)

SCÈNE X.

COQUEVAL, puis AIMÉE.

COQUEVAL.

Aimée! Aimée!

AIMÉE, passant sa tête à un carreau qui est au-dessus de la porte de droite.

Qui m'appelle? Comment! c'est vous, monsieur? encore ici?

COQUEVAL.

Parbleu! je crois bien: tu ne m'as pas donné la clef de ta porte sur le carré; elle est fermée, et depuis une heure je suis en prison dans ta cuisine, tremblant de tous mes membres.

AIMÉE.

Est-ce bien possible? Ah! mon Dieu! vous avez raison.

COQUEVAL.

Chut! les voilà qui reviennent. (Ils disparaissent.)

SCÈNE XI.

FRÉDERIC, AUGUSTINE.

FRÉDÉRIC.

Oui, je vous le promets, dès le point du jour je me mettrai en course, et j'espère découvrir...

AUGUSTINE.

Que vous êtes bon, monsieur! ma pauvre mère, que doit-elle penser?

FRÉDÉRIC.

Demain, nous la retrouverons. Reposez sans inquiétude, et promettez-moi de prendre possession de cette chambre.

AUGUSTINE.

Oh! monsieur Frédéric, n'insistez pas, je vous en prie.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?

AIR *de Téniers.*

Dans cet asile, entrez, mademoiselle ;
Hélas! pourquoi ce refus obstiné?
En vous voyant si naïve et si belle,
Qui ne croirait qu'on vous l'a destiné?
Douce beauté, que pare l'innocence,
Devait demain embellir ce séjour...
Entrez ce soir, entrez sans défiance ;
Mon avenir s'enrichira d'un jour.

Allons, à demain.

AUGUSTINE.

A demain.

FRÉDÉRIC.

Je vois encore un nuage sur vos jolis traits; écoutez : pour qu'il ne vous reste aucune crainte, emprisonnez-moi dans cette pièce : vous le pouvez, voyez, en poussant ce verrou.

AUGUSTINE.

Oh ! que je vous remercie de tant de délicatesse !

FRÉDÉRIC.

Bonsoir.

AUGUSTINE, baissant les yeux.

Bonsoir.

FRÉDÉRIC, à part.

Sortons. (Il entre précipitamment dans la pièce au deuxième plan de droite.)

SCÈNE XII.

AUGUSTINE, seule.

Allons, je commence à croire que c'est un bien honnête jeune homme. Quel bonheur de l'avoir rencontré! ma bonne mère, comme elle doit se tourmenter! Oh! demain, en la revoyant, comme je lui conterai avec plaisir... Quelle retenue! quelle noblesse dans les sentiments! Il veut que je dispose de cette chambre; certainement je n'y entrerai pas : non, non, je passerai la nuit ici, sur cette bergère. Oh ! je suis bien sûre que je peux dormir tranquille. Ce serait mal à moi d'éprouver la moindre crainte, de concevoir de la défiance. (Tout en parlant elle pousse le verrou, place la bergère contre la porte de la pièce ou est entré Frédéric, et s'assied.) Un si bon jeune homme! (Elle commence à s'endormir.) Comme il est aimable!... Ah! si celui qu'on me destine pouvait lui ressembler!

FRÉDÉRIC, dans la coulisse.

AIR *de Caleb.*

Toi qui, dans cet asile,
Cherchais un défenseur,
Tu le vois, je m'exile :
Bannis toute frayeur.
De te rendre à ta famille
L'honneur m'impose la loi ;
Mais avant que le jour brille
Et te sépare de moi,
Dors sans crainte, jeune fille :
Un frère veille sur toi.

(Elle s'endort; Coqueval, son bougeoir à la main, entr'ouvre doucement la porte du petit escalier; Aimée passe la tête par le carreau, et fait descendre sa clef au bout d'un ruban; ils se font des signes et chantent.)

AIMÉE ET COQUEVAL.

Vraiment, c'est à merveille!
La voilà qui sommeille;
Mais près d'ici je veille,
Et nous verrons demain
S'il conclut son hymen.
A demain!

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte. — Au lever du rideau, la jeune fille est encore endormie dans la bergère.

SCÈNE I.

AUGUSTINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, en dehors, frappant à la porte du cabinet.

Augustine!

AUGUSTINE, s'éveillant et se frottant les yeux.

Me voilà, maman, me voilà. (Regardant autour d'elle.) Oh! mon Dieu! où suis-je donc?

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.

Augustine! ouvrez-moi.

AUGUSTINE.

Cette voix!... je me rappelle maintenant. (Elle court à la porte et tire le verrou; Frédéric entre.) Ah! pardon.

FRÉDÉRIC.

C'est à moi de m'excuser. On n'entre pas ordinairement si matin chez les dames. Avez-vous bien dormi?

AUGUSTINE.

Parfaitement. Et vous, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oh! j'aurais voulu que mon sommeil se prolongeât.

AIR : *Lance en arrêt, casque baissé.*

Pendant la nuit, autour de moi,
Voltigeait votre douce image;
Il me semblait que de ma foi
Vous aviez accueilli l'hommage.
Près de vous, un charme inconnu
Enivrait mon âme ravie;
Je vous avais donné ma vie...
Pourquoi le jour est-il venu?

AUGUSTINE.

Ah! monsieur, que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Hélas! vous avez raison, il faut chasser de si douces pensées. Vous êtes restée ici, je crois?

AUGUSTINE.

Oui, sur cette bergère.

FRÉDÉRIC.

Ah! pourquoi donc! quand vous auriez été si bien... là. (Il désigne la chambre à coucher.) Depuis hier soir, vous me semblez encore embellie. Ah! cela doit être, le grand jour est votre plus belle parure.

AUGUSTINE.

Ne parlez pas ainsi : quelque chose qui me touche bien plus que des compliments, c'est l'hospitalité que vous m'avez donnée avec une bonté, une délicatesse que je n'oublierai jamais.

FRÉDÉRIC, tristement.

Et vous allez en épouser un autre?

AUGUSTINE.

Il le faut bien. Mais vous-même, n'allez-vous pas...

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est juste; près de vous, je ne me souvien plus de rien.

AUGUSTINE.

Ramenez-moi près de ma mère.

FRÉDÉRIC.

Oui, vous avez raison. Il faut que j'achève mon ouvrage, que je vous rende à vos parents; mais d'abord il faut les trouver. Je n'ai pas beaucoup de temps pour cela : il est près de huit heures, et mon mariage est pour une heure; n'importe, je ne perds pas courage, je cours aux messageries; là, peut-être, je saurai où sont descendus les voyageurs arrivés hier.

AUGUSTINE.

Je vais vous accompagner.

FRÉDÉRIC.

Oh! non; il est inutile de recommencer ce matin notre promenade d'hier au soir. En plein jour, dans la position où nous sommes tous deux, elle pourrait avoir encore plus d'inconvénients. Restez; et pour que vous ne soyez ni surprise, ni vue par personne pendant mon absence, entrez ici; c'est un sanctuaire qu'on respectera... quand on le trouvera fermé : précaution que vous allez prendre. (Il la conduit vers la chambre nuptiale, et en ouvre la porte.) N'ouvrez surtout et ne répondez que lorsque vous reconnaîtrez ma voix.

AUGUSTINE.

Oh! ne soyez pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Le moins que je pourrai.

AUGUSTINE.

Ma pauvre mère! comme elle doit souffrir! Je vous en conjure, monsieur, ne négligez rien.

FRÉDÉRIC.

Fiez-vous à mon zèle et prenez patience : vous trouverez là quelques livres.

AUGUSTINE.

Songez que je vais être bien triste, bien inquiète pendant votre absence.

FRÉDÉRIC.

Et moi, je suis bien à plaindre, puisqu'il fau vous quitter.

AUGUSTINE.

A revoir.

FRÉDÉRIC.

A bientôt. (Augustine entre dans la chambre et en

ferme la porte à clef en dedans.) Maintenant délivrons Aimée. (Il va tirer le verrou de la chambre d'Aimée.) Je sens qu'il y a du mérite à être vertueux.

Air : *Je sais attacher des rubans.*

Elle tremblait auprès de moi :
Hélas ! à mes serments fidèle,
Pour calmer son pudique effroi,
Il a fallu m'éloigner d'elle.
Je pense, avec quelque fierté,
Que ma vertu protégea sa faiblesse ;
Mais, quand je songe à sa beauté,
Je ne comprends plus ma sagesse.

Eh bien ! si on surprenait ici cette jeune fille, que ne penserait-on pas ! J'aurais beau protester de mon innocence et de la sienne, qui me croirait?... Pas de réflexions, et achevons ma tâche. (Il sort.)

SCÈNE II.

AIMÉE, entrant avec précaution.

Bien ! le voilà sorti. Il emmène sans doute avec lui la jeune personne. (Elle regarde par la fenêtre.) Non ; il est seul. Eh bien ! où est-elle donc ? qu'est-ce qu'il en a fait ? (Elle ouvre la porte du cabinet.) Personne. (Elle continue à chercher.) Ah çà ! elle s'est donc envolée ? (Elle va à la porte de la chambre du fond et ne trouve pas de clef.) Tiens ; c'est fermé. Est-ce que?... Oh ! non. (Elle regarde par le trou de la serrure.) Mon Dieu ! oui ; la voilà : dans la chambre à coucher de sa femme, c'est très-bien ; ça promet. Ne pas respecter... Et puis ce soir sans honte, sans remords, il... Pauvre mademoiselle Héloïse, va !... Mais combien leur en faut-il donc à ces monstres d'hommes ? (En redescendant sur le devant de la scène, elle aperçoit l'écharpe d'Augustine sur la bergère.) Oh ! oh ! une écharpe !... c'est à elle sans doute. Elle est, ma foi, bien jolie ! Il n'y a que les femmes distinguées qui portent de ça... C'est égal, mon maître n'en est pas moins un bien grand criminel.

COQUEVAL, à travers la porte d'entrée.

Aimée, es-tu là ?

AIMÉE.

Bon ! monsieur Coqueval ! (Elle va ouvrir.)

SCÈNE III.

AIMÉE, COQUEVAL.

COQUEVAL.

Eh bien ! Aimée ?

AIMÉE.

Eh bien ! monsieur, en voilà-t-il une aventure ?

COQUEVAL.

Admirable, Aimée, admirable ! Je n'en ai pas dormi de la nuit ; j'en ai même rêvé.

AIMÉE.

Êtes-vous drôle ?

COQUEVAL.

Je suis comme ça : sentir une jeune beauté là, si près de moi, avec mon voisin, ça me faisait bouillir le sang dans les veines !

AIMÉE.

Mais pourquoi l'a-t-il laissée ici ? qu'en veut-il faire ? S'il l'avait emmenée dès le matin, tout était dit.

COQUEVAL.

Oui, oui ; je t'en souhaite ! Est-ce que dès le point du jour je n'ai pas réuni tous mes témoins, distribué des postes à tout le monde : à la portière, à la crémière en face, à la fruitière, à la marchande d'huîtres ; ah ! elle aurait été bien fine si elle s'était échappée sans être vue. Et le commissionnaire du coin qui devait suivre les coupables, fût-ce au bout du monde !

AIMÉE.

Vous me faites peur.

COQUEVAL.

Avise-toi d'avoir un amoureux, et tu verras.

AIMÉE.

Cependant tous vos espions ne vous ont pas servi à grand' chose ce matin, puisque M. Frédéric est sorti seul.

COQUEVAL.

Ah ! ils ne m'ont pas servi ! ton maître est sorti seul, oui ; mais où est-il allé ?

AIMÉE.

Comment ! vous le savez ?

COQUEVAL.

Si je le sais ! en bonne police on sait tout : monsieur Frédéric est allé aux messageries.

AIMÉE.

Pourquoi faire ?

COQUEVAL.

Préparer un enlèvement.

AIMÉE.

Vous croyez ?

COQUEVAL.

On ne risque rien de le supposer.

AIMÉE.

C'est vraiment admirable une police !

COQUEVAL.

Je le crois bien que c'est admirable !

Air : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Qui pourrait n'être pas surpris
En apprenant à la connaître ?
La police à ses favoris
Semble donner un nouvel être.
On a beau se montrer prudent,
Tout se dévoile à leur approche...
Leur regard perce... et cependant
Ils ont tous un œil dans la poche.

Qu'est-ce que tu tiens donc là, Aimée ?

AIMÉE.

L'écharpe de la dame en question.

COQUEVAL.

Ah ! donne ; tiens, c'est singulier, dans les cadeaux que j'ai envoyés à ma future, il y en avait une toute pareille.

AIMÉE.

Oui-da !

COQUEVAL.

Comment donc! mais absolument pareille; au fait, c'est tout simple, couleur à la mode. Nous avons dans les mains une pièce de conviction. Mais cette jeune fille, il faut que je la contemple; où est-elle?

AIMÉE.

Là! (Il va regarder au trou de la serrure.)

COQUEVAL.

Elle me tourne le dos; elle tient un livre; son bras s'arrondit avec une grâce... (Il revient sur le devant.) Est-il heureux, ce Frédéric!

AIMÉE.

Dites donc que c'est un scélérat.

COQUEVAL.

Ça n'empêche pas d'être heureux.

AIMÉE.

Mademoiselle Héloïse n'est-elle pas jolie aussi?

COQUEVAL.

Oh! oui, elle l'est, et penser qu'elle est perdue pour moi!... Eh bien! qu'est-ce que je dis donc là? Je crois que c'est une bêtise.

AIMÉE.

On ne risque rien de le supposer.

COQUEVAL.

Oui, certainement, c'est une bêtise, car je vais peut-être la retrouver. Oh! oh!

AIMÉE.

Qu'est-ce qui vous prend?

COQUEVAL.

Tu ne devines pas que le scandale de ce qui s'est passé ici cette nuit peut tout rompre, s'il est connu? Eh bien! il faut le faire connaître.

AIMÉE.

C'est juste; mais votre autre mariage?

COQUEVAL.

Ah! diable, tu as raison, je n'y songeais plus; ma future devrait être arrivée, et je m'étonne de n'avoir pas encore reçu un avis de mon beau-père. Ah! ma foi, tant pis, Héloïse est la première en date, et si je peux la rattraper... Il faut, à l'instant même, avertir madame Dubray.

AIMÉE.

Je vais courir à la maison.

COQUEVAL.

C'est cela; va, Aimée: oh! excellente fille; tu seras mon ange tutélaire.

AIMÉE, qui écoute à la porte d'entrée.

Eh! je l'entends.

COQUEVAL.

A merveille; préparons mon rapport circonstancié.

SCÈNE IV.

AIMÉE, COQUEVAL, MADAME DUBRAY, DUPONT; il porte sur son bras une belle robe de chambre à ramages, et tient à la main des pantoufles chinoises.

DUPONT, en entrant et comme achevant un récit.

Et je vous assure, foi de Dupont, que je ne l'ai pas vue sortir.

MADAME DUBRAY.

Quelle trahison! mais aujourd'hui, c'est donc un bois que le mariage?

COQUEVAL, à part.

Il paraît qu'elle sait tout.

MADAME DUBRAY.

Et moi qui, charmée de tout ce qu'on m'avait dit de lui hier, lui apportais une robe de chambre et des pantoufles chinoises... Prends-les, Aimée... Pantoufles, robe de chambre, femme; il n'aura rien! Plus de mariage! plus de gendre! (Apercevant Coqueval.) Ah! c'est vous, monsieur Coqueval? bonjour.

COQUEVAL, s'approchant.

Permettez, madame, vous allez excessivement loin: mademoiselle Héloïse ne sera peut-être pas du tout de votre avis.

MADAME DUBRAY.

Mon Héloïse! quel coup pour elle! si sensible, si naïve! Oh! mon Dieu! mon Dieu! mais puisque M. Dupont n'a pas vu sortir la coupable, où est-elle donc?

COQUEVAL, montrant la chambre.

Ici.

MADAME DUBRAY.

Dans la chambre à coucher de ma fille! quelle horreur! il faut qu'elle en sorte, qu'elle en sorte à l'instant même. Entrons.

COQUEVAL.

D'abord, il faudrait prier la demoiselle d'ouvrir.

MADAME DUBRAY.

Comment, la prier?

COQUEVAL.

Mais oui, attendu que la porte est fermée.

MADAME DUBRAY.

Il faut tout bonnement la jeter bas.

COQUEVAL.

Nous sommes dans notre droit. Vous m'autorisez?

MADAME DUBRAY.

Oui! (Il prend son élan et lève le pied pour frapper.)

DUPONT, le retenant par le pan de son habit.

Un moment! comme représentant du propriétaire, je m'y oppose.

COQUEVAL, la jambe en l'air.

C'est juste, les portiers sont les représentants naturels de la propriété.

MADAME DUBRAY.

Monsieur Dupont, allez chercher un serrurier.

DUPONT.

J'y cours, madame. (Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins DUPONT.

MADAME DUBRAY.

Aimée, reporte cette robe de chambre et ces pantoufles à la maison, et dis de ma part qu'on suspende tous les apprêts du mariage.

AIMÉE.

Mais, madame, je ne verrai donc pas...

MADAME DUBRAY.

Silence, et fais ce que je t'ordonne.

AIMÉE, en sortant, à part.

C'est bien vexant.

SCÈNE VI.

MADAME DUBRAY, COQUEVAL, puis AUGUSTINE.

MADAME DUBRAY.

Mon cher Coqueval, faisons une tentative.

COQUEVAL.

Oui, madame, essayons.

MADAME DUBRAY.

AIR : *Garde à vous!*

Ouvrez-nous! (*bis.*)
C'est moi qui vous appelle;
Venez, mademoiselle :
Pourquoi résistez-vous?
Ouvrez-nous! (*bis.*)

COQUEVAL.

Ouvrez-nous!

MADAME DUBRAY.

On va briser la porte.

COQUEVAL.

Elle gémit!

MADAME DUBRAY.

Qu'importe?
Un serrurier est là.
Ouvrez-nous!

AUGUSTINE, pâle, émue et en désordre.

Me voilà!

COQUEVAL.

La voilà!

AUGUSTINE, s'élançant rapidement vers madame Dubray.

Oh! madame, prenez pitié de moi!

MADAME DUBRAY.

Enfin!

AUGUSTINE.

Ah! pardonnez, madame, si je n'ai pas ouvert d'abord. Monsieur Frédéric m'avait défendu d'ouvrir.

MADAME DUBRAY.

Ah!... il vous avait défendu?... je conçois!

COQUEVAL, à part.

Elle est vraiment charmante!

AUGUSTINE.

Je suis bien malheureuse, madame, car tout ce que j'ai entendu à travers cette porte m'a appris que vous êtes la future belle-mère de M. Frédéric.

COQUEVAL.

C'est cela même.

AUGUSTINE.

Et ma présence ici doit vous donner une bien mauvaise idée de moi... et peut-être de lui?

MADAME DUBRAY.

Ah!... peut-être?... Voilà un peut-être bien placé!

AUGUSTINE.

Eh bien! madame, veuillez m'écouter... je vous en conjure! vous êtes dans l'erreur : le hasard seul, un sentiment généreux, lui ont fait offrir un asile à une pauvre fille séparée de ses parents, et qui ne savait que devenir.

MADAME DUBRAY.

Assez! assez! croyez-vous donc que j'aie le temps d'écouter vos histoires?... Depuis quand êtes-vous la maîtresse de M. Frédéric, répondez?

AUGUSTINE.

Oh! madame, que vous êtes cruelle! (Elle pleure.)

MADAME DUBRAY.

Vraiment? Prenez donc garde de blesser mademoiselle.

COQUEVAL.

Voyons, mon enfant, parlez; expliquez-vous, et peut-être...

AUGUSTINE.

Et que pourrais-je dire? Quelle confiance puis-je espérer? mes juges ne sont-ils pas prévenus? Ne suis-je pas condamnée d'avance?

COQUEVAL.

Allons, jeune fille, racontez-nous par quel concours de circonstances vous vous trouvez ici : et d'abord dites-nous votre nom.

AUGUSTINE, se ranimant et avec force.

Mon nom? vous ne le saurez pas! Je ne me méprends pas sur vos sentiments, et votre injustice me rend toute ma fierté. J'attendrai le seul être au monde dont je puisse en ce moment implorer l'appui; il va sans doute me rendre à ma famille, et du moins vos calomnies ne flétriront pas le nom que je porte : vous l'ignorerez toujours. (Elle va s'asseoir et pleure.)

COQUEVAL, à madame Dubray.

Diable! la petite personne a du caractère.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUPONT.

DUPONT, bas à madame Dubray.

Madame, je n'ai pas osé faire monter le serrurier; voilà M. Frédéric qui rentre, je l'ai aperçu dans la rue.

AUGUSTINE.

Monsieur Frédéric?

COQUEVAL.

Le voisin? Diable, s'il me trouvait ici... Eh! vite, par le petit escalier. (Il disparaît.)

DUPONT.

Tiens, elle est sortie.

MADAME DUBRAY.

Monsieur Dupont, laissez-nous. (A Augustine.) Mademoiselle, il est possible que mes soupçons soient injustes; permettez-moi du moins de m'en assurer.

AUGUSTINE.

Ah! madame, si je pouvais vous convaincre...

MADAME DUBRAY.

Je vous en offre les moyens : entrez dans ce ca-

binet et n'en sortez que quand je vous appellerai.

AUGUSTINE.

Mais, madame...

MADAME DUBRAY.

Si vous êtes innocente, vous devez céder à mon désir.

AUGUSTINE.

Oh! oui, je suis innocente.

MADAME DUBRAY.

Prouvez-le donc en m'obéissant.

AUGUSTINE.

Tout ce que vous voudrez, madame.

MADAME DUBRAY, la poussant dans le cabinet du second plan à droite.

Entrez donc, entrez vite, et n'en sortez pas. (Seule.) Je l'entends qui monte, et il ne se doute pas de ce qu'il va trouver. Je pourrai le confondre. (Elle entre dans la chambre à coucher dont elle referme la porte sur elle.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, entrant.

Impossible de découvrir les parents d'Augustine. J'ai bien vu leur nom sur le registre des messageries, mais personne n'a pu me dire où ils se sont fait conduire. La matinée s'avance; dans deux heures il faut que je me marie : que faire de cette jeune fille? Je ne peux pas la laisser là, car, ce soir, quand je viendrai avec ma femme... En vérité, c'est fort embarrassant. Allons, je vais toujours lui raconter le résultat de mes recherches, et ensuite... la revoir!... Elle est si jolie! (Il va vers la porte de la chambre.) Augustine, ouvrez, c'est moi. Quel bonheur de contempler encore ses traits si gracieux! (Madame Dubray ouvre majestueusement les deux battans de la porte.) Ah! mon Dieu! ma belle-mère!

SCÈNE IX.

MADAME DUBRAY, FRÉDÉRIC.

MADAME DUBRAY.

Oui, monsieur, votre belle-mère, édifiée de la manière dont vous vous préparez à faire le bonheur de sa fille.

FRÉDÉRIC.

C'est une véritable apparition.

MADAME DUBRAY.

N'êtes-vous pas honteux?

FRÉDÉRIC, qui peu à peu est revenu à lui.

Ma chère belle-mère, vous vous imaginez sans doute que votre présence me confond, m'anéantit! eh bien! vous vous trompez; quand on a la conscience pure!... Tenez, je suis même enchanté de votre visite, parce que vous êtes une bonne femme.

MADAME DUBRAY.

Du tout, monsieur, du tout.

FRÉDÉRIC.

Si, si, et je suis sûr que vous m'aiderez à sortir d'embarras lorsque je vous aurai raconté tous les détails.

MADAME DUBRAY.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

FRÉDÉRIC.

Mais au moins permettez-moi de m'expliquer.

MADAME DUBRAY.

C'est inutile, tout est expliqué. Ah! ma pauvre Héloïse! quel mari j'allais te donner là! un monstre, un mauvais sujet, un homme sans mœurs.

FRÉDÉRIC.

Madame...

MADAME DUBRAY.

C'est assez; la veille d'un mariage amener chez vous une jeune fille, l'y tenir renfermée...

FRÉDÉRIC.

Je le devais comme protecteur, comme ami; et les personnes qui refuseront de croire à la pureté de ces deux sentiments...

MADAME DUBRAY.

Ah! en effet, rien n'est plus croyable; mais on n'est pas arrivée à quarante-sept ans sans connaître les hommes; c'est une expérience qui m'a coûté assez cher! Dieu merci, elle servira à ma fille.

FRÉDÉRIC.

Mais, au nom du ciel...

MADAME DUBRAY.

Est-il possible? Pour une grisette! pour une petite fille sans mœurs!...

FRÉDÉRIC.

Assez, madame, assez; vous n'avez pas le droit de calomnier une personne que vous ne connaissez pas... Vous venez de me faire comprendre mon devoir; cette jeune fille mérite si peu vos injurieux soupçons que si je pouvais obtenir l'aveu de sa famille, je m'estimerais heureux de lui offrir ma main.

MADAME DUBRAY, stupéfaite.

Vous l'épouseriez!

FRÉDÉRIC.

Oui, madame; vous voyez que je ne suis pas si immoral que vous le supposez; de cette façon, c'est chez son mari qu'elle aura passé la nuit. Je pense qu'on n'aura plus rien à dire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, sortant du cabinet, à Frédéric.

Ah! monsieur, combien je suis touchée de ce que je viens d'entendre! Mais vous ne devez point, pour moi, renoncer au bonheur que vous vous étiez promis. (A madame Dubray.) Et vous, madame, pouvez-vous être ainsi sans pitié?

FRÉDÉRIC.

Arrêtez, mademoiselle, n'insistez pas davantage. Vous voyez bien que madame est décidée à ne juger que sur des apparences.

MADAME DUBRAY.

Des apparences! quelle effronterie! quand il y a des témoins!...

FRÉDÉRIC.

Des témoins!

MADAME DUBRAY.

Oui, monsieur, des témoins, puisque vous me forcez à le dire; Aimée et votre voisin ont tout vu.

FRÉDÉRIC.

Mon voisin!... Ah! j'aurais été surpris qu'il ne fût pas mêlé à tout ceci!

MADAME DUBRAY.

Oui, monsieur, le ciel a voulu qu'il se trouvât renfermé dans votre appartement.

FRÉDÉRIC.

Renfermé chez moi! Mais c'est donc un véritable espion! Ah! il était chez moi! Eh bien! j'en suis bien aise. Je vais le chercher à l'instant et le prier de répéter devant vous tout ce qu'il a vu. (Il sort vivement.)

AUGUSTINE.

Monsieur Frédéric... Il ne m'écoute pas. Oh! mon Dieu, une querelle maintenant! et tout cela par bonté pour moi. Pourquoi suis-je venue dans cette ville? (Elle tombe en pleurant sur une chaise.)

MADAME DUBRAY, la regardant en haussant les épaules.

C'est bien touchant, en vérité!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, COQUEVAL.

FRÉDÉRIC, en dehors.

AIR : *Au collet! au collet!*

Sur ma foi! *(bis.)*
Je vous ferai bien descendre;
Suivez-moi! *(bis.)*

COQUEVAL, en dehors.

Mais je ne puis vous comprendre
Ah! qui viendra me défendre?

(Ils entrent; Coqueval s'adresse à madame Dubray.)

Retenez donc votre gendre!

FRÉDÉRIC.

Madame va vous entendre;
Venez et répondez-moi!

COQUEVAL.

Lâchez-moi!

Dites donc, voisin, vous m'étranglez! Lâchez un peu, si ça vous est égal. (A part.) Il ferait un excellent sergent de ville.

FRÉDÉRIC.

Puisque vous me faites incognito des visites nocturnes, il me semble que vous pouvez bien m'en dédommager au grand jour.

COQUEVAL.

Vous êtes bien honnête...

FRÉDÉRIC.

Voyons, monsieur, puisque vous étiez ici, que s'est-il passé chez moi?... Répondez.

COQUEVAL, à part.

Répondez!... Absolument comme lorsque j'étais à la police.

FRÉDÉRIC.

N'entendez-vous pas? Qu'avez-vous vu?

COQUEVAL.

Mais qui vous a dit que j'ai pu voir?

FRÉDÉRIC, montrant madame Dubray.

Madame.

COQUEVAL, à part.

Les femmes sont-elles bavardes! (Haut.) Eh bien! monsieur, j'étais venu allumer mon bougeoir... Entre voisins, ça se fait toujours.

FRÉDÉRIC.

Fort bien. Quand il a été allumé, vous avez dû y voir clair... Qu'avez-vous vu?

COQUEVAL.

J'ai vu votre appartement qui est fort joli.

FRÉDÉRIC, en colère.

Après, monsieur, après?

COQUEVAL.

Et j'en étais à la cuisine de mademoiselle Aimée, là, en haut, vous savez bien... Vous êtes rentré, et, n'ayant pas la clef de la cuisine, je me suis trouvé pris. Voilà, monsieur, comment cela est arrivé.

FRÉDÉRIC.

Et que m'importe la manière dont vous m'avez espionné? Je vous prie de dire à madame ce que vous avez vu.

COQUEVAL.

Ah! par le petit carreau, là. (Mouvement d'impatience de Frédéric.) Eh bien! monsieur, je vous ai vu... ainsi que mademoiselle... et personne autre... Voilà tout.

MADAME DUBRAY.

Et c'en est assez, j'espère.

FRÉDÉRIC.

Finirez-vous, monsieur, et direz-vous si je me suis éloigné en rien des égards et des respects que mérite mademoiselle?

COQUEVAL.

Qu'est-ce qui a dit ça? Vous! vous me faisiez approchant l'effet d'un père... d'un tendre père... Vous mangiez des confitures à faire envie.

MADAME DUBRAY.

Des confitures!.. la provision de mon Héloïse!..

COQUEVAL.

C'est vous qui les avez faites, madame?... Il paraît qu'elles sont excellentes.

FRÉDÉRIC, faisant un mouvement pour lui sauter au collet.

Misérable!

MADAME DUBRAY, le retenant.

Des violences ne vous justifieront pas.

COQUEVAL, fuyant et se réfugiant près de madame Dubray.

Est-ce qu'il y a du mal à manger des confitures?

AUGUSTINE, pleurant.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... personne ne me rendra donc justice!

FRÉDÉRIC, allant à elle.

Calmez-vous, ma chère Augustine. (A madame Dubray.) Il est inutile, madame, de prolonger davantage des discussions fâcheuses : vous n'avez voulu rien écouter, je vous rends votre parole et je reprends la mienne.

COQUEVAL.

Je n'ai plus rien à faire ici : je m'éloigne.

FRÉDÉRIC.

Je vous le conseille et vous engage à n'y plus reparaître.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DUPONT.

DUPONT, à Coqueval.

Monsieur, une lettre pour vous; elle est pressée: c'est un commissionnaire qui vient de l'apporter.

COQUEVAL.

Ah!... qu'est-ce que c'est?... lisons. (Il lit bas.) Oh!... qu'ai-je vu?...

MADAME DUBRAY.

Eh bien! quoi donc?

COQUEVAL.

J'ai un voile sur les yeux... un éblouissement... je n'y vois goutte;... Lisez, madame, lisez!... (Il s'assied accablé.)

MADAME DUBRAY, lisant.

« Mon cher Coqueval, je vous écris un mot à la « hâte; venez vite, venez m'aider dans mes dé- « marches pour retrouver votre prétendue : nous « sommes arrivés de Limoges hier, et à la sortie « de l'Opéra elle m'a été enlevée au milieu de la « foule. »

FRÉDÉRIC ET AUGUSTINE.

Qu'entends-je?

MADAME DUBRAY, continuant.

« Ne perdez pas un moment; jusqu'à cette « heure toutes mes recherches ont été inutiles; « mais je compte sur vous! Je vous attends à « l'hôtel de l'Univers, rue Montmartre, n° 110.

« Votre ami GIBERT. »

AUGUSTINE, poussant un cri.

Mon père!...

COQUEVAL, se levant impétueusement.

Hein?...

MADAME DUBRAY.

Son père!...

DUPONT.

Oh! oh!...

AUGUSTINE.

Oui, monsieur, mon père... C'est moi, Augustine Gibert, qui, séparée hier de mes parents, n'ai trouvé de secours que dans la généreuse hospitalité de monsieur Frédéric.

COQUEVAL.

Augustine Gibert!... ma future!

AUGUSTINE.

Votre future?

COQUEVAL.

C'est-à-dire que vous l'étiez hier. Je me nomme Coqueval, mademoiselle; comprenez-vous? je me nomme Coqueval.

AUGUSTINE.

Coqueval!... Et c'est vous?...

COQUEVAL.

Que vous veniez chercher, mais c'est monsieur que vous avez trouvé.

AUGUSTINE, à Frédéric.

Oh! partons, monsieur, partons; conduisez-moi près de mon père.

COQUEVAL.

Il faut avouer que je suis chanceux... Et je me trouvais là, moi, tout exprès, le bougeoir à la main... J'en ferai une maladie, c'est sûr. Madame Dubray, si j'osais m'offrir,... et que mademoiselle Héloïse voulût bien...

MADAME DUBRAY.

Vous, monsieur Coqueval?

COQUEVAL.

Moi-même.

MADAME DUBRAY.

Ah! du moins avec celle-là vous seriez tranquille. Les principes qu'elle a reçus...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, AIMÉE, accourant.

AIMÉE.

Madame, madame...

MADAME DUBRAY.

Eh bien! Aimée, qu'y a-t-il?

AIMÉE, bas, la tirant à part

Mademoiselle Héloïse...

MADAME DUBRAY.

Achève donc.

AIMÉE, bas.

Elle est partie.

MADAME DUBRAY, bas.

Partie!

AIMÉE, bas.

Avec le jeune peintre romantique... vous savez bien.

MADAME DUBRAY, bas.

Ah! mon Dieu! (D'un air gracieux.) Monsieur Coqueval, vos offres me flattent infiniment.

AIMÉE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MADAME DUBRAY.

Vous avez toutes les qualités requises pour être...

COQUEVAL, lui baisant la main.

Le plus heureux des hommes.

AIMÉE, bas à madame Dubray.

Mais, madame, puisque mademoiselle Héloïse...

MADAME DUBRAY, bas à Aimée.

Tais-toi, nous la retrouverons. (Haut.) Mais je ne vous cacherai pas que mon Héloïse a été si indignée en apprenant la conduite de son prétendu qu'elle est partie à l'instant même pour la campagne... Oui, chez sa tante.

COQUEVAL.

Ah! c'est juste.

MADAME DUBRAY.

Dans quelques jours elle reviendra, et nous reparlerons de vos offres.

COQUEVAL.

J'attendrai, madame, j'attendrai. (A Frédéric.) Monsieur, je vous cède tous mes droits sur mademoiselle Gibert. (A part.) Il a déjà pris un fameux à-compte.

AUGUSTINE, à Frédéric.

Oh! venez, de grâce! monsieur, que je présente mon protecteur à ma mère.

FRÉDÉRIC.

Puissé-je bientôt obtenir un titre plus doux!

COQUEVAL.

Il faut convenir que je l'ai échappé belle: mais j'étais destiné à être heureux; Héloïse me reste, et je le serai.

FIN DE LA NUIT D'AVANT.

L'ABOLITION

DE

LA PEINE DE MORT

DRAME EN TROIS ACTES ET HUIT TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 22 FÉVRIER 1832

EN COLLABORATION AVEC MM. B. ANTIER ET BRIENNE.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LÉOPOLD, grand-duc de Toscane.		MM. Constant.
LUDGI, son aide de camp.		Fosse.
ALDINI, son médecin.		Cudot.
MAFFEY, chef du conseil ducal.		Eugène.
LE PRINCE DE CASTEL-FORTE.	Membres du conseil ducal.	Charles.
LE CARDINAL ALBANO.	Membres du conseil ducal.	Hervey.
UN CONSEILLER.	Membres du conseil ducal.	Delasson.
LE DUC DE SANTA-CROCE, neveu du prince de Castel-Forte.		
SARPI, habitant de Florence.		Albert.
FRÉDÉRIC, son ami.		André.
RANDZO, habitant des environs de Florence.		Montigny.
PREMIER COMPAGNON ARMURIER.		Francisque jeune.
SECOND COMPAGNON.		Lamotte.
FRANCESCA, maîtresse de Sarpi.		Mmes Gautier.
MARGUERITE, mère de Francesca.		Élisa Jacobs.
THÉRÉSA, femme de Randzo.		Mlles Martin.
BÉNÉDICTE, sa cousine.		Minar.
UN OFFICIER, de la suite du grand-duc.		
UN CHEF DE POLICE.		

Conseillers, Courtisans, Bourgeois, Soldats, Compagnons armuriers, Paysans, Peuple.

La scène se passe à Florence ou aux environs, vers 1769.

Ce drame a d'abord été représenté en six tableaux. Nous le donnons ici avec les développements introduits depuis par les auteurs.

L'ABOLITION

DE

LA PEINE DE MORT

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une chambre de jeune homme élégamment meublée. — Objets d'arts, bahuts renaissance, grandes chaises sculptées, escabeaux. — Chevalet recouvert d'une toile, à gauche. — Du même côté, sur le second plan, porte de dégagement. — Au fond, porte à droite, et fenêtre au milieu, avec balcon extérieur. — On aperçoit par la fenêtre ouverte la place du Dôme. — Entre la porte et la fenêtre, panoplie au centre de laquelle on distingue une dague à poignée ciselée. — Horloge à droite.

SCÈNE I.

FRANCESCA, seule. Au lever du rideau, elle entre doucement par la porte du fond.

Il n'est pas encore arrivé!... Les affaires de son frère l'occupent bien en ce moment... Pauvre ami, qu'il doit être impatient!... il m'aime tant... Quel dommage! ma bonne mère est sortie de son côté... nous aurions eu deux grandes heures pour mon portrait... où en est-il mon portrait?... (Elle court au chevalet et soulève la toile.) Oh! que c'est bien... que je suis jolie!... de souvenir, avancer ainsi... il faut que mon image soit bien profondément gravée dans son cœur!... Dès qu'il aura pu vaincre l'opposition de son oncle, plus de secret pour ma bonne mère... Nous irons lui demander sa bénédiction, et je deviendrai la femme de mon Sarpi!... sa femme! la femme de celui dont tout Florence vante la générosité, l'esprit, le talent!... comment cela est-il possible?... Je le lui ai demandé quelquefois, et, en souriant, il m'a dit : regarde ton miroir... tu es bien jolie... mais ce qui te rend plus belle que les plus belles, c'est le charme de ton sourire, c'est la bonté qui brille dans tes grands yeux noirs... Et quand il m'a dit cela, je rentre pleine de je ne sais quel orgueil, je m'agenouille auprès de ma mère, et j'embrasse ses cheveux blancs pour la remercier de m'avoir donné tout ce qui plaît à mon Sarpi... (On entend sonner cinq heures à l'horloge.) Déjà cinq heures!... et il ne vient pas!... Je serais trop heureuse s'il venait... Je le suis rien que de me trouver chez lui, dans la pièce qu'il préfère, de regarder ses tableaux, ses armes... Ah! elles me font peur!... il est si vif, si emporté!... Il tient tête à tout le monde... et les jeunes nobles allemands qui commandent les soldats de l'empereur sont jaloux de lui... il s'est déjà fait des ennemis!... Dieu veuille qu'il évite tout mauvais dessein... Il est Florentin dans l'âme d'abord, et, quoique le grand-duc Pierre Léopold soit aimé et respecté, Sarpi en secret soupire pour les anciennes libertés de Florence!... Moi, à toute sa politique, je ne comprends pas grand'chose... Il doit avoir raison... Cependant, la paix pour notre amour, le calme pour Sarpi, voilà à quoi se bornent mes vœux. — La belle soirée!... (Elle s'approche de la fenêtre et l'ouvre entièrement.) Voyons, si je ne l'apercevrai pas de loin, accourant vers moi... (Se retirant vivement.) Ah! mon Dieu! ce seigneur qui me poursuit depuis quelques jours, il est là, en face du balcon... En venant ici, il m'avait semblé une ou deux fois qu'on me suivait... c'était lui!... Mon Dieu, je tremble! il m'a vue, il m'a saluée... s'il osait... (Elle regarde de nouveau à la fenêtre, en se cachant derrière les rideaux.) Non!... plus personne!... je respire... Il s'est éloigné sans doute, satisfait de connaître le but de ma course... Oh! je ne veux plus venir... si Sarpi le rencontrait... J'en frémis... Pour aujourd'hui du moins, ce danger est évité... (Pendant qu'elle dit ces derniers mots, la porte s'est ouverte, un inconnu a pénétré dans l'appartement, s'est assuré que Francesca était seule, et s'est approché d'elle à pas furtifs.)

SCÈNE II.

FRANCESCA, LE DUC DE SANTA-CROCE.

LE DUC, se penchant vers Francesca et l'embrassant.

Bonjour, ma belle enfant!

FRANCESCA, se dégageant et reculant effrayée.

Ah!... lui... toujours lui!

LE DUC.

N'ayez pas peur, ma charmante... Voilà long-

temps que je voulais vous parler... le moyen!... votre pied mignon dévore l'espace... et vos détours défient toute mon habileté...

FRANCESCA.

Monsieur, c'est indigne!... vous introduire ainsi chez...

LE DUC.

Chez ce petit Sarpi, qui ose nous singer... et donner le ton à la mode!... L'audace vous semble grande!...

FRANCESCA.

Oui, je l'avoue, et je tremble.

LE DUC.

Vous êtes bien bonne... mais pour qui tremblez-vous?... pour lui... ou pour moi?...

FRANCESCA, avec dignité.

Pour tous deux!...

LE DUC.

Bien, très-bien!... il vous aime.

FRANCESCA, de même.

Je suis sa fiancée!...

LE DUC.

De mieux en mieux!... il vous aime, mais moi aussi... Voilà huit jours, ma princesse, que je ne pense qu'à vous... J'en rêve, j'en déraisonne... Un peu de pitié, s'il vous plaît... D'ailleurs, soyez tranquille... je ne suis pas très-constant... je vous rendrai à Sarpi... Mais il ne sera pas dit que vos yeux noirs m'auront tourné pour rien la cervelle...

FRANCESCA, avec mépris.

Votre cervelle, que voulez-vous qu'on en fasse?... Que sont donc les femmes qui, après de telles paroles, vous permettent de les aimer?...

LE DUC.

Des femmes délicieuses, ma belle amie, de tout rang et de tout pays... des duchesses, marquises, comtesses, etc., sans compter les célèbres chanteuses, comédiennes ou autres...

FRANCESCA.

Grand merci de la compagnie, monsieur... Elle explique votre erreur... Je suis honnête, j'aime Sarpi, il m'aime... et ce que vous avez de mieux à faire, puisque vous le connaissez, c'est de fuir à l'instant... car il ne peut tarder...

LE DUC.

Fuir... vraiment, pour qui prends-tu donc le duc de Santa-Croce?

FRANCESCA, avec effroi.

Le duc de Santa-Croce!...

LE DUC.

Ah! ah! ce nom te fait réfléchir... Tu sais apparemment que mon oncle, le prince de Castel-Forte, le président du conseil de régence avant l'arrivée du grand-duc, a les bras assez longs pour faire pendre ton Sarpi... à l'arbre le plus élevé du jardin Boboli...

FRANCESCA.

Et vous croyez avec de telles menaces... Ah! vous me faites horreur.

LE DUC.

Voyons, ma mignonne, moins de dédain et plus de raison... Je vous adore... c'est un caprice, une folie, mais c'est ainsi... Être adorée par le plus séduisant seigneur de Florence, l'émule des plus galants séducteurs français, est-ce un sort si cruel?... Vous serez ma reine, ma maîtresse chérie, et tant que votre règne durera, vos volontés seront ma loi... Vous éclipserez toutes les femmes; l'or, les diamants, les voitures, les coursiers de prix, rien ne vous sera refusé... et le jour où mon amour cessera, car encore une fois je ne suis pas plus fait pour m'attacher éternellement que ces mains divines (Il lui prend la main malgré elle, elle la retire aussitôt.) pour travailler toujours!... Le jour où mon amour cessera, mon amitié vous laissera une fortune digne d'envie... qui fermera les yeux de ce petit bourgeois de Sarpi... sur le voyage que nous aurons fait ensemble...

FRANCESCA, s'éloignant vers le fond.

Monsieur le duc, je vous le répète, vous vous trompez sur mon compte... et votre présomption serait trop ridicule si elle n'était en même temps si odieuse... De vous, je ne veux rien... je n'exige rien... que votre départ... Croyez-moi, éloignez-vous, monsieur le duc... il en est temps, quelque chose m'avertit qu'un malheur plane sur vous!...

LE DUC, suivant ses mouvements, et courant pousser le verrou de la porte d'entrée.

Un malheur!... Vous prophétisez mal... car maintenant, vous ne pouvez plus vous enfuir... vous voilà forcée de m'entendre malgré tous les Sarpi du monde... Je devine, c'est lui qui vous fait peur, nous vous en débarrasserons... C'est pour ces drôles que la police a été inventée... (Il s'avance vers elle, qui recule toujours vers la gauche.)

FRANCESCA, levant les mains au ciel avec transport.

Mon Dieu!... mon Dieu!... vous me délivrerez de cet homme...

LE DUC.

Calmez-vous... c'est votre bonheur que je veux... Je ne demande aujourd'hui qu'un sourire et qu'un baiser... demain, vous m'accorderez davantage... (La nuit commence à venir.)

SARPI, en dehors, essayant d'entrer.

Francesca!... Francesca!... est-ce toi qui as fermé la porte?... Ouvre-moi donc!

FRANCESCA, avec joie.

Sarpi!... Sarpi!... à moi...

LE DUC, avec colère.

Sarpi!... il assistera à mon triomphe, ma belle, car je n'en aurai pas le démenti!... (Il marche à elle les bras étendus.)

SARPI, toujours en dehors.

Cette voix m'est inconnue!... Qui donc a osé...

FRANCESCA, au moment où le duc va la saisir.

Sauve-moi, brise cette porte, je t'en supplie!...

SARPI, faisant trembler la porte.

Ah! qui que ce soit, malheur à lui!

LE DUC, avec ironie.

La porte est solide... Francesca, nous avons le temps d'être heureux!... (Il la saisit dans ses bras et l'embrasse.) Sarpi, entre donc, mon ami...

SARPI, avec rage, cessant d'ébranler la porte.

Ah!... je me vengerai.

LE DUC, à Francesca.

Il se lasse, il s'éloigne... c'est ce qu'il a de mieux à faire!... Mais comme vous êtes pâle, ma divine...

FRANCESCA, d'une voix tremblante et se laissant tomber dans un fauteuil à gauche.

Non, non, Sarpi ne m'abandonne pas... Je ne crains rien...

LE DUC.

Elle ne craint rien, et la voilà évanouie... Rien de plus favorable pour brusquer le dénoûment et mériter mon pardon... (Il se jette à ses genoux et saisit ses mains qu'il couvre de baisers.) La nuit vient... si j'avais prévenu mes porteurs, un enlèvement aurait mieux valu... J'en trouverai au coin de la place du Dôme... jusque-là mes bras suffiront... Mais c'est une issue qu'il me faudrait... Sarpi doit m'attendre en bas, le pauvre garçon!... (Apercevant la porte à gauche.) Ah! cette porte... (Il enlève Francesca dans ses bras; au moment où il pousse la petite porte à gauche, Sarpi paraît sur le seuil les bras croisés.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, SARPI.

SARPI, avec menace.

J'arrive à temps!...

LE DUC.

Si tu tiens à ta liberté et à ta vie, livre-moi passage.

SARPI.

Je crois que vous ne sortirez plus d'ici...

LE DUC, déposant Francesca sur une chaise à sa portée.

Sais-tu mon nom?

SARPI.

Que m'importe?

LE DUC, la main sur son épée.

Le duc de Santa-Croce te demande une dernière fois de laisser le passage libre...

SARPI.

Vous seriez l'empereur, que je dirais non!

LE DUC.

A ton aise!... mourir de ma main, sera encore trop d'honneur pour toi ..

SARPI, toujours les bras croisés.

Violenter les femmes sans défense, et frapper les gens désarmés, il paraît que ce sont là vos titres de noblesse!...

FRANCESCA, qui est revenue à elle peu à peu.

J'entends sa voix... il est là... Dieu m'a exaucée!...

SARPI, continuant.

Lâche!...

LE DUC, avec rage, et tirant son épée.

Ah! c'en est trop!... (Il s'élance l'épée haute, Sarpi s'arme d'un escabeau qu'il présente au fer du duc.)

FRANCESCA, qui a entendu le duc tirer son épée.

Ah! par pitié!... (Elle se jette entre les deux adversaires. — Le duc ne l'aperçoit pas assez à temps, et son coup mal dirigé la blesse à la main et au bras. — Francesca, poussant un gémissement et s'appuyant contre un meuble.) Ah!...

SARPI, éclatant.

Ce cri... Francesca, ma Francesca, il t'a blessée, tuée peut-être!... Oh! parle-moi, je t'en supplie.

LE DUC, s'arrêtant.

C'est ton obstination, misérable Sarpi, qui est cause...

SARPI.

Francesca, réponds-moi... pas un mot... Ah! ton silence est son arrêt de mort!... (Profitant de l'obscurité qui s'est accrue, il court à la panoplie, et saisit la dague qui en orne le centre.) A nous deux, monsieur le duc... Défendez-vous maintenant... Je n'ai qu'un poignard contre votre épée... mais Dieu est pour moi...

LE DUC.

Insensé!... tu oserais...

SARPI.

Venger Francesca!... tout votre sang ne pourra pas payer une goutte du sien... (Sarpi et le duc, après s'être cherchés un moment à tâtons, croisent le fer.)

LE DUC, vivement pressé.

Allons! allons!... cela suffit pour t'anoblir!... baisse ton arme, je te pardonne...

SARPI, lui enfonçant sa dague dans la poitrine.

Et moi, je ne te pardonne pas!... (Le duc tombe, moment de silence.)

FRANCESCA, qui durant tout le combat est restée immobile, à voix basse.

Cette chute!... Sarpi!... mon Dieu!... terrible nuit, que me caches-tu?... (Elle allume en tremblant une bougie placée sur le bahut qui est au fond, à gauche de la fenêtre.)

SARPI, apercevant le sang qui couvre la robe blanche de Francesca et courant à elle.

Où es-tu blessée?...

FRANCESCA, se jetant dans ses bras.

Sauvé!... mon Sarpi!...

SARPI.

Souffres-tu?...

FRANCESCA.

Ce n'est rien... là, à la main et au bras!... mais lui, le malheureux, tu l'as tué? (Elle cache son visage dans ses mains.)

SARPI, à voix basse.

J'en ai peur!...

FRANCESCA, s'agenouillant près du duc.

Quelle pâleur!... Ses yeux sont fermés... il respire encore cependant... (Courant à la fenêtre.) Du secours, un médecin... un homme se meurt...

SARPI, la ramenant vivement au milieu du théâtre.

Tu nous perds... Il n'y a plus de sûreté pour nous à Florence... Il faut fuir... non la justice, mais la colère de l'oncle de ce misérable... C'est la première fois que mes mains sont teintes de sang, mais je ne m'en repens pas... (On frappe à la porte du fond. Le premier mouvement de Francesca est d'y courir; Sarpi la retient.) Qui est là?...

UNE VOIX, en dehors.

Le docteur Aldini... On a demandé un médecin...

FRANCESCA, courant ouvrir.

Le médecin du grand-duc Léopold!... C'est Dieu qui l'envoie!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALDINI.

ALDINI, entrant.

Eh bien! où est le malade?...

FRANCESCA, faisant un signe.

Ici, monsieur le docteur; sauvez-le... pour lui-même et pour nous...

ALDINI, prenant la lumière et se penchant vers le duc, à lui-même.

Le duc de Santa-Croce!... Belle fin, digne d'une telle vie!... Ah! ah!... un fameux coup!... hum... cette dague... (Il se relève et regarde fixement Sarpi et Francesca.)

SARPI, vivement.

Cette dague est la mienne... le duc avait son épée... elle est teinte du sang de cette jeune fille... Il est entré ici furtivement... comme un voleur... Il a insulté ma fiancée... Je l'ai frappé en face, dans un combat loyal...

ALDINI, contemplant Francesca.

Je vous crois, jeune homme... bien que je n'approuve pas ces actes de justice sommaire, vous m'intéressez... votre fiancée surtout... Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de quitter Florence pour le moment... Le chef de la police secrète a entendu l'appel de cette jeune fille en même temps que moi, il est allé chercher main-forte; dans deux minutes, il sera ici...

SARPI.

Merci, docteur; Sarpi mérite le service que vous lui rendez... et vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Francesca, appuie-toi sur moi; nous nous arrêterons chez Frédéric à la porte Pinti... on pansera ta blessure, et le soleil de demain ne nous trouvera pas à Florence.

ALDINI, prêtant l'oreille.

Hâtez-vous!... sinon la retraite vous sera coupée...

FRANCESCA, s'approchant d'Aldini.

Docteur, est-ce qu'il n'y a plus d'espoir?...

ALDINI.

Pardonnez au coupable, ma chère enfant, et priez pour lui.

SARPI, vivement, entraînant Francesca.

J'entends des pas... viens!... (Il sort avec Francesca par la porte de gauche, qu'il ferme avec soin.)

FRANCESCA, en sortant.

Mon Dieu, ayez pitié de nous!

ALDINI, se mettant à genoux près du duc.

Sans cette petite porte...

SCÈNE V.

ALDINI, LE DUC étendu à terre, LE CHEF DE POLICE, suivi de DEUX EXEMPTS.

LE CHEF DE POLICE, entrant précipitamment et faisant signe aux deux exempts de garder la porte.

Eh bien! monsieur le docteur?...

ALDINI.

Peu d'espoir!...

LE CHEF DE POLICE, se penchant vers le duc et le reconnaissant.

Le duc de Santa-Croce!... assassiné sans doute!...

ALDINI.

Je crois plutôt à un duel.

LE CHEF DE POLICE.

Aucun indice?...Vous n'avez aperçu personne?... Les coupables sans doute se sont enfuis... et l'appel est venu du duc avant qu'il s'évanouît...

ALDINI, mettant la main sur le cœur du duc.

Chez qui nous trouvons-nous?

LE CHEF DE POLICE.

Chez le jeune Sarpi...

ALDINI.

N'est-ce pas un citoyen honorable?

LE CHEF DE POLICE.

C'est une tête folle, très-capable d'un mauvais coup dans un moment de colère...

ALDINI.

D'un coup... bon ou mauvais... c'est possible, mais de là à un assassinat, il y a loin.

LE CHEF DE POLICE.

La justice appréciera... ne faut-il pas essayer de transporter le duc... et d'arracher cette arme de la blessure?

ALDINI.

Il vit encore... mais le moindre mouvement abrégerait les minutes qui lui restent... Quant à enlever ce poignard de la plaie,... son âme s'enfuira en même temps.

LE CHEF DE POLICE.

Ne vous trompez-vous pas, monsieur le docteur? Voyez, son teint se colore, son œil se rouvre avec effort, il essaye de parler!

LE DUC, d'une voix mourante, et tâchant de se soulever.

Où suis-je?...

LE CHEF DE POLICE.

Monseigneur, nous voici prêts à exécuter vos ordres et à vous secourir... Le médecin du grand-duc est auprès de vous...

LE DUC, de même.

Ah! que je souffre, mon pauvre Aldini!... Si tu me sauves, la moitié de ma fortune est à toi.

LE CHEF DE POLICE.

Quels sont les coupables, monseigneur?... Est-ce Sarpi qui vous a frappé?...

LE DUC, avec rage.

Tu ne dis rien... Aldini... Je suis donc perdu?... Oui, oui, c'est ce misérable Sarpi qui a osé...

ALDINI, se penchant sur lui, avec intention et lentement.

En duel?...

LE DUC, de même, et à voix basse.

En duel?... en duel?... Ah! ma vengeance ne serait pas complète!... (Haut.) Non, non,... tu te trompes, docteur... Qu'on m'entende, qu'on écrive... qu'on dise bien à mon oncle que je meurs victime... (Il s'arrête épuisé.)

ALDINI, avec solennité.

Monsieur le duc, pesez bien vos paroles... ce sont peut-être les dernières que vous prononcerez.

LE DUC, avec rage, se ranimant.

Les dernières!... Alors, écoutez tous!... Je meurs assassiné par Sarpi et Francesca...

LE CHEF DE POLICE, à Aldini.

Vous entendez, monsieur le docteur.

LE DUC.

Maintenant, Aldini, arrache ce poignard!... je puis mourir.

ALDINI, arrachant le poignard.

Que Dieu vous juge!...

LE DUC, se dressant, en portant ses deux mains à sa poitrine, et retombant aussitôt en arrière.

Ah!...

ALDINI, au chef de police.

Tout est fini!...

LE CHEF DE POLICE.

Pour lui... mais non pour les coupables!...

ALDINI.

Coupables ou malheureux!... (A part.) J'aurais dû ouvrir plus tôt la porte à l'âme de ce mécréant!...

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une petite chambre à coucher très-simplement meublée. — Table couverte d'un tapis rouge. — Au fond, à gauche, fenêtre donnant sur la forêt. — A droite, aussi au fond, une alcôve dont les rideaux sont fermés. — Petite porte sur le second plan à gauche. — Porte au fond.

SCÈNE I.

SARPI, FRANCESCA.

Sarpi, à moitié assis sur la table, nettoie des pistolets, dont la boîte est ouverte et qu'il resserre à mesure. Il jette de temps en temps un regard du côté de l'alcôve.

SARPI.

Je n'entends plus rien. (Il écoute, en déposant le pistolet qu'il tient sur la table.) Elle se sera rendormie... (Il va ouvrir le rideau de l'alcôve avec précaution, et aperçoit Francesca à genoux au pied du lit, dans l'attitude d'une personne qui prie.) Tu pries, insensée, tu pries encore!... Crédule enfant, peux-tu bien implorer cette Providence vers laquelle j'ai longtemps, comme toi, élevé mon cœur, et qui ne fait que répandre sur nous le mal à pleines mains.

FRANCESCA, se relevant à demi comme pour lui fermer la bouche.

Ne blasphème pas, je t'en conjure, le nom de ce Dieu qui nous entend.

SARPI.

Et que peux-tu lui demander, à ce Dieu sans pitié?

FRANCESCA.

Je lui demande de consoler ma pauvre mère de mon absence...

SARPI.

Ah! tu as raison; elle doit être bien affligée!...

FRANCESCA, timidement.

Je lui demande aussi de ne pas faire retomber sur nos têtes le sang versé...

SARPI.

Sur nos têtes!... Et ne méritait-il pas son sort, celui que j'ai puni?... N'avait-il pas tiré l'épée contre moi, sans armes... et lorsque tu t'étais jetée entre nous, ne t'avait-il pas frappée?... Je te croyais morte!... Ah!... mon père lui-même, le couvrant de sa poitrine, eût été impuissant à le sauver!...

FRANCESCA.

Tais-toi, par pitié!...

SARPI.

Me taire, lorsque ce souvenir rallume en moi toutes les fureurs!... L'insolent!... dans ma propre demeure!... tu te débattais!... il me raillait, se croyant protégé par une barrière infranchissable!... Évanouie, il t'emportait dans ses bras... et je ne lui ai fait souffrir qu'une mort!...

FRANCESCA.

Laisse en paix son âme... Il a payé de sa vie...

SARPI.

Ah! j'aurais voulu le tuer plus lentement!... et savourer son supplice.

FRANCESCA.

Assez, assez, tu m'épouvantes!...

SARPI, avec douceur et regret.

Pauvre enfant, tu n'avais jamais vu la mort!... Autrefois, j'étais bon... Ah! cet homme, je le hais aussi de m'avoir rendu méchant...

FRANCESCA.

Non, non, tu te calomnies... Mais pourquoi revenir toujours sur cet affreux événement?... Nous sommes ensemble, en sûreté dans cet asile... Nous devons encore remercier ce Dieu que tu accuses...

SARPI.

Le remercier... quand les poursuites de la famille de ce maudit nous ont arrachés à la vie paisible que nous menions, à nos douces espérances!... N'a-t-il pas fallu t'emmener avec moi, te faire partager mon malheureux sort?... N'a-t-il pas fallu déchirer le cœur de ta vieille mère infirme, l'aban-

donner dans les larmes, quand j'aurais voulu l'entourer de soins, de tendresse?...

FRANCESCA.

Ne te reproche rien, car je n'ai pas de remords... Cette situation, je ne l'ai pas faite, ni toi... c'est Dieu qui nous l'a imposée, et je l'accepte... Avec ton amour, je puis tout supporter, parce que je t'aime plus que tout au monde!... (Elle se jette dans les bras de Sarpi.)

SARPI, après l'avoir serrée contre son cœur.

Et voilà celle que leur stupide jugement a voulu flétrir!... Car ils t'ont condamnée!... condamnée à mourir!...

FRANCESCA, passant ses bras autour de son cou, avec amour.

Oui... je le sais, avec toi!...

SARPI.

Que le valet du misérable dise seulement : Je reconnais cette femme!... et l'odieuse sentence sera exécutée sur-le-champ!... (Frappant du pied et s'approchant vivement de la fenêtre.) Mon Dieu! que j'implore maintenant pour elle, montre-toi donc juste une fois, pour que moi aussi j'aie confiance en ta bonté! (S'arrêtant devant Francesca, avec égarement.) Ils t'ont condamnée!... Ils ont osé me charger d'un crime infâme et t'en déclarer complice!... A leurs yeux, ta beauté a été l'appât du piége tendu par nous au noble duc pour le voler et l'égorger!... Nous, les victimes, nous sommes des assassins!... Et il s'est trouvé des témoins pour le jurer, un peuple pour le croire, des juges pour le proclamer!...

FRANCESCA, avec résignation.

Sarpi, les apparences étaient contre nous!... et notre fuite semblait nous dénoncer...

SARPI, avec ironie.

Eh! que sont des apparences auprès de la vie d'un homme!... des preuves suffisent à peine... Quand la vérité ne se révèle pas, éclatante comme le soleil, les juges doivent s'abstenir et laisser à Dieu le soin de prononcer!... Nous avons fui, c'est vrai!... fallait-il attendre la torture?... Ah! j'en frémis!... Ma vie est un supplice, une continuelle agonie... Je ne respire plus... Le pas d'un cheval, un bruit inusité, des voix lointaines, tout me fait trembler, non pour moi, mais pour toi!... Tu ne resteras pas plus longtemps exposée à ces cruelles inquiétudes... tu quitteras ces lieux, tu franchiras la frontière...

FRANCESCA.

Et ma mère?

SARPI.

Elle te suivra.

FRANCESCA.

Et toi?

SARPI.

Je guiderai vos pas.

FRANCESCA.

Ah! c'est tout ce que je demande. (On entend un coup de feu.)

SARPI, à part.

Serions-nous découverts?

FRANCESCA.

Je tremble!... Ce bruit...

SARPI.

Quelque chasseur, sans doute.

FRANCESCA.

Tu parais inquiet... tu veux me tromper...

SARPI.

Ne t'effraye point... Notre unique confident, Gitano, le garde forestier, qui risque en ce moment sa place et sa liberté pour nous donner asile, est convenu de ce signal avec moi pour m'avertir lorsque quelqu'un s'approchera de sa demeure... Mais le hasard seul peut diriger vers nous les pas de celui qu'il m'annonce...

FRANCESCA.

Si l'on venait pour t'arrêter!...

SARPI.

Silence!... (Il prend ses armes et ouvre la petite porte à gauche.) Nous pourrions nous échapper de ce côté et gagner la forêt par le petit chemin creux. (On frappe à la porte du fond.)

UNE VOIX, en dehors.

C'est moi, Gitano.

SARPI, allant ouvrir.

Nous n'avons rien à craindre.

SCÈNE II.

SARPI, FRANCESCA, GITANO.

GITANO.

Voilà ce qui vient de m'arriver...

SARPI.

Parle vite.

GITANO.

J'étais tranquillement devant ma porte à caresser mon chien, quand j'ai aperçu de loin un homme qui se dirigeait par ici, et qui avait l'air d'examiner attentivement la maison. Prudemment, j'ai lâché mon coup de fusil sur un lapin, qui se trouve toujours là tout à point... L'étranger s'est avancé, m'a demandé si je n'avais aucune nouvelle d'Ottavio Sarpi... Il savait que j'étais l'ancien serviteur de la famille... Je pouvais connaître la retraite de mon jeune maître... On avait d'importantes communications à lui faire... Ma foi, quoique cet étranger eût une mine honnête, et qui ne sentait pas la police, j'ai répondu que je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

FRANCESCA.

Ah! vous avez bien fait.

GITANO.

Alors il s'est éloigné lentement après avoir jeté ce billet à mes pieds... Je n'ai pas eu l'air d'y prendre garde... mais voilà le papier.

SARPI, lisant.

Frédéric Tossa!... mon véritable, mon seul ami... Cours, Gitano... c'est son écriture, et c'est de la part de mon frère!... Cours...

GITANO.

Soyez tranquille; je suis sûr de le rattraper.

SARPI.

Ramène-le... Ajoute ce nouveau service à tous ceux que je te dois déjà. (Gitano sort vivement.)

SCÈNE III.

SARPI, FRANCESCA.

SARPI.

Ce n'est pas celui-là qui nous trahira, ma Francesca!... Et peut-être lui devras-tu d'embrasser ta mère un peu plus tôt!...

FRANCESCA.

Ah! s'il était vrai!...

SARPI.

Mais trop de prudence ne peut nuire... Entre dans cette chambre, tu pourras tout entendre et savoir aussitôt que moi-même les nouvelles qu'il vient me donner. (Pendant que Francesca entre dans la chambre à gauche, Sarpi va ouvrir la porte au fond.)

SCÈNE IV.

SARPI, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, courant l'embrasser.

Mon cher Sarpi!

SARPI.

Mon cher Frédéric! que je suis heureux de te voir!... Mais comment as-tu découvert ma retraite?

FRÉDÉRIC.

Ton frère la soupçonnait... Mais comme la police épie toutes ses démarches, il m'a prié de venir à sa place.

SARPI, lui serrant la main.

Que je te remercie!...

FRÉDÉRIC.

J'ai fait mille détours, car certaines figures douteuses, que je trouve depuis quelque temps sur mon passage, me font croire qu'on m'espionne aussi... Il fallait cependant tout risquer pour t'apprendre la mort de ton vieil oncle Paolo... Par suite de ta malheureuse condamnation, ton frère a recueilli toute la succession, mais comme un dépôt, pour t'en offrir le partage aussitôt que tu le désireras.

SARPI.

Ah! Frédéric!... mon ami!... tu m'apportes la liberté, car j'étais décidé à aller braver la misère à l'étranger, plutôt que de rester plus longtemps à charge à toi et à mon frère!... Mon cher oncle! que Dieu le bénisse pour s'être souvenu du pauvre proscrit!... Je vais donc pouvoir faire goûter à ma Francesca des jours plus heureux!... Nous partirons dès ce soir...

FRÉDÉRIC.

J'allais te le conseiller... La famille du duc de Santa-Croce est furieuse du mémoire hardi répandu par toi dans Florence, en réponse à ton injuste condamnation...

SARPI.

J'en suis fier!...

FRÉDÉRIC.

Et pour effacer l'impression produite par cet éloquent plaidoyer, tous les crimes qui ont été commis depuis la mort du duc te sont imputés à la cour... Il n'y a que le médecin du prince, le brave docteur Aldini, qui se moque des courtisans quand ils prétendent que tu es à la tête de la troupe de bandits qui désole nos provinces du côté de la frontière romaine...

SARPI.

Les misérables!...

FRÉDÉRIC.

Grâce aux sollicitations du prince de Castel-Forte, mille florins sont promis à qui te livrera vivant, cinq cents à qui te livrera mort!...

SARPI.

Sois tranquille, on ne m'aura ni vivant ni mort!... Rendu méconnaissable par le malheur, aidé d'un peu d'artifice, je ne suis plus le brillant Sarpi... Et plus d'une fois déjà, j'ai traversé la ville sans attirer le regard d'aucun Argus... Comment voir mon frère?... Je veux, dans tous les cas, l'embrasser avant de partir...

FRÉDÉRIC.

Ton frère a dû se rendre incognito, ce matin même, à sa villa... Si tu peux l'y rejoindre cette nuit, tout sera bientôt réglé entre vous...

SARPI.

A l'instant même... je n'ai que les bois à traverser.

FRÉDÉRIC.

D'ailleurs, pour plus de sûreté, j'ai promis de t'accompagner jusque chez lui.

SARPI.

Toujours le plus dévoué des amis!... Quelques mots à Francesca, et je suis à toi... En descendant, tu apprendras tout à Gitano... Le pauvre homme en pleurera de joie.

FRÉDÉRIC.

Hâte-toi... Je vais t'attendre.

SARPI.

Deux minutes seulement.

SCÈNE V.

SARPI, FRANCESCA.

SARPI.

Eh bien! ma Francesca, tu as tout entendu!... Mon amie, ma femme chérie!... Plus de misère, plus d'inquiétudes, une félicité sans bornes!... Ensemble, libres!...

FRANCESCA, avec émotion.

Je n'ai entendu qu'une chose : c'est que tu vas me quitter!

SARPI.

Te quitter... Ah! pour moins d'un jour.

FRANCESCA.

Pourquoi ne m'emmènes-tu pas avec toi?

SARPI.

Tu supporterais difficilement la fatigue de cette course rapide, et ta présence entraînerait pour nous plus de dangers... Songe d'ailleurs que je serai de retour demain matin.

FRANCESCA.

C'est bien long!... Oh! emmène-moi, je t'en prie...

SARPI.

Cette retraite est plus sûre.

FRANCESCA.

S'ils allaient t'arrêter! Si je ne te voyais pas revenir?... Non,... je ne veux pas que tu partes, je ne le veux pas...

SARPI, suppliant.

Il s'agit d'assurer notre avenir!

FRANCESCA, après un moment d'hésitation, se décidant tout à coup.

Eh bien!... ne perds donc pas de temps.

SARPI.

Tu as raison... pour nous retrouver plus vite.

FRANCESCA, lui donnant son manteau.

Aie soin de gagner les bois par le petit sentier couvert dont tu m'as parlé.

SARPI.

Compte sur ma prudence.

FRANCESCA.

Allons!... (Avec regret.) puisqu'il le faut!... Ce sera la dernière fois, au moins...

SARPI.

Oui... après cette courte séparation...

FRANCESCA.

Plus d'absence?

SARPI.

Jamais!... Ensemble, toujours.

FRANCESCA.

Ah! oui, toujours... Embrasse-moi.

SARPI.

Adieu, chère âme.

FRANCESCA.

Pas adieu, à revoir.

SARPI.

Tu as raison : à revoir! (Il la presse dans ses bras, et sort par la petite porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRANCESCA, puis GITANO, LE CHEF DE POLICE, DEUX SOLDATS.

FRANCESCA, seule, le regardant sortir.

Le voilà parti!... j'ai peur... (Courant à la fenêtre.) Il faut que je le voie encore, que je lui dise encore adieu... Il a eu la même pensée, il se retourne aussi... Comme il est déjà loin... Adieu! adieu! (Elle envoie des baisers à Sarpi.) A bientôt, à toujours! (Elle agite son mouchoir.) Je ne le vois plus... Si... il se retourne encore... Ah! plus rien... (A ce moment, Gitano, qui est monté rapidement, arrive essoufflé dans la chambre par la porte du fond; mais deux soldats qui le suivent l'arrêtent au moment où il va s'écrier, lui mettent la main sur la bouche, et lui font signe qu'ils le tueront s'il laisse échapper un mot. — Ils s'approchent doucement de Francesca, ainsi que le chef de police qui les a suivis, et regardent par-dessus l'épaule de la jeune fille pour voir à qui elle fait des signes. — Francesca, se laissant tomber sur une chaise, avec tristesse.) Seule!...

LE CHEF DE POLICE.

Francesca Galeoti, je vous arrête.

FRANCESCA, le regardant, effrayée.

M'arrêter!... (Tombant à genoux, à elle-même.) O mon Dieu, je te remercie; lui, du moins, il est sauvé!

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

(La cour d'une riche ferme italienne. — Mur de clôture au fond. — Au milieu, grille laissant voir la route. — A gauche, petit pavillon ouvert, avançant sur la scène, et dans lequel on distingue un secrétaire. — Du même côté, en dehors, table et chaises de jardin. — A droite, un autre bâtiment.)

SCÈNE I.

RANDZO, puis THÉRÉSA, BÉNÉDICTE, VALETS.

RANDZO, appelant.

Allons, Paolo, Matteo, dépêchons. (Les valets paraissent.) Qu'on songe à tout préparer pour mon départ. (Il se met à la table placée à gauche et range des papiers.)

THÉRÉSA, arrivant à la sortie des valets.

Bonjour, mon ami.

RANDZO.

Ah! c'est vous? Déjà levée! Pourquoi?

THÉRÉSA.

Vous avez dit hier que vous vous mettriez en route au lever du soleil... Je veux m'assurer que rien ne vous manque...

RANDZO.

Les ordres donnés à nos valets suffisaient pour cela.

THÉRÉSA.

Et vous seriez parti sans me dire un mot?

RANDZO.

Je croyais inutile de troubler votre sommeil.

BÉNÉDICTE, entrant en se frottant les yeux.

Tiens! moi qui devais éveiller tout le monde, je suis la dernière debout. (A Thérésa.) Bonjour, ma cousine. (A Randzo.) Bonjour, mon cousin.

THÉRÉSA ET RANDZO.

Bonjour, Bénédicte. (Un valet apporte un fusil et se retire.)

BÉNÉDICTE, le prenant.

Oh! le joli fusil de chasse.

THÉRÉSA, à Randzo.

Mon ami, vous tâcherez de revenir ce soir, n'est-ce pas? Je serais inquiète si je ne vous voyais pas...

BÉNÉDICTE.

Si mon cousin couchait à la ville, ce serait plus sûr.

RANDZO, avec humeur.

Vous ne savez ce que vous dites.

BÉNÉDICTE.

Mon Dieu! mon cousin, on ne peut pas prononcer une parole sans que vous vous mettiez en colère.

RANDZO.

En colère! ce mot m'y mettrait véritablement... Je sais bien que dans le pays je passe pour un homme brusque, bourru, sauvage; mais, dans ma propre maison...

THÉRÉSA.

Randzo, dans votre maison, tout le monde vous respecte et vous aime... Ceux qui vous jugent sur les apparences ont pu prendre pour de la rudesse la mélancolie habituelle de votre caractère... Elle m'a effrayée moi-même les premiers jours de notre mariage... Souvent elle m'intimide encore.

RANDZO, étonné.

Vous ne m'en avez jamais tant dit.

THÉRÉSA.

Bien des fois, au moment où je voulais parler, votre regard sévère retenait les paroles sur mes lèvres et refoulait ma pensée au fond de mon âme. La confiance, on l'appelle, on la sollicite... Ce n'est point un reproche, oh! non; je n'en ai point à vous faire. Je bénis mon sort, et je serais tout à fait heureuse...

RANDZO, se retournant brusquement.

Vous seriez...

THÉRÉSA.

Si je vous croyais heureux!...

RANDZO, reprenant ses papiers.

Heureux!...

THÉRÉSA.

Mais lorsque je vous vois toujours plus sombre, je me demande quelle peut en être la cause...

RANDZO, avec amertume.

Et vous ne la devinez jamais?

THÉRÉSA.

Aujourd'hui, je comprends que l'issue du procès qu'on va juger vous préoccupe... Il s'agit de la moitié de notre fortune...

RANDZO.

Oh! non, ce n'est pas la perte d'un peu d'or qui me rend soucieux... c'est un autre tourment qui désole ma vie!...

THÉRÉSA.

Et c'est aujourd'hui seulement, à l'instant de votre départ, que vous m'en faites l'aveu... De grâce, expliquez-vous...

SCÈNE II.

LES MÊMES, SARPI.

BÉNÉDICTE, qui n'a fait qu'aller et venir pendant la scène précédente, rentrant suivie de Sarpi.

Tenez, monsieur, voilà les maîtres de la maison, mon cousin et ma cousine.

SARPI, enveloppé d'un manteau, entrant vivement.

Pardon... Monsieur, et vous, madame, je ne vous dérangerai pas longtemps... Le pauvre animal que je montais est tombé là-bas, au coin de la route... mort sur le coup...

THÉRÉSA.

Oh! mon Dieu!...

SARPI.

Il faut à tout prix que je continue ma course... votre maison s'est offerte... j'y suis entré dans l'espoir que vous pourriez me procurer un autre cheval... (Il se laisse tomber sur une chaise.)

RANDZO.

Commencez par vous reposer un moment...

THÉRÉSA, versant du vin dans un verre qu'elle présente à Sarpi.

Prenez, monsieur... ceci réparera vos forces épuisées...

SARPI, buvant.

Madame, à votre bonheur!... Mais ce qu'il me faut, surtout, c'est un autre cheval. (A Randzo.) Peu m'importe le prix... pourvu que je puisse repartir sur-le-champ.

THÉRÉSA.

Fatigué comme vous semblez l'être?

SARPI, à Randzo.

Je vous en supplie... le moindre retard serait une torture pour moi.

RANDZO.

S'il en est ainsi, je vais moi-même donner les ordres nécessaires.... (Randzo sort.)

SARPI.

Croyez à toute ma reconnaissance. (A lui-même, et se promenant avec agitation.) Pauvre Francesca! Je juge de son impatience par la mienne... Tremblante au moindre bruit, elle demande à Dieu mon retour... Cette heure perdue va lui paraître un siècle... Ah! l'attente, c'est l'enfer!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

BÉNÉDICTE, l'apercevant.

Tiens, c'est la bonne Marguerite!...

SARPI, s'arrêtant pour l'examiner.

Marguerite!...

BÉNÉDICTE.

Entrez, entrez... vous voilà bien matin...

MARGUERITE.

J'ai voulu arriver avant la grande chaleur, mon enfant... Je n'ai plus seize ans comme vous.

SARPI, à part.

La mère de Francesca!... Pauvre femme!... Comme le chagrin l'a vieillie!...

MARGUERITE, à Thérésa.

Bonjour, madame, je vous apporte le lin que vous m'avez donné à filer... Est-il à votre gré?

THÉRÉSA.

Oui, ma bonne mère, mais vous avez oublié des fuseaux.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... pardon... depuis mon malheur, je ne sais plus ce que je fais.

THÉRÉSA, avec intérêt.

Aucune nouvelle de votre fille?

MARGUERITE.

Aucune... Oh! elle ne reviendra pas!...

SARPI, à part.

Pauvre mère!... Si je pouvais la détromper.

MARGUERITE.

Les cartes, que je consulte tous les jours, me l'ont dit.

SARPI, vivement.

Les cartes mentent bien souvent...

MARGUERITE, se levant.

Ah! si vous disiez vrai, mon bon seigneur!... (Elle se rassied.) Mais bien d'autres me l'ont assuré comme vous... pour me consoler... Et ils n'ont fait qu'ajouter à mon chagrin... car ma Francesca n'est pas revenue... Si vous l'aviez connue! C'était toute ma joie... Je n'avais pas le temps de désirer... Mon repas, mon travail, elle préparait tout... Étendue dans mon grand fauteuil, je me laissais vivre tout doucement, comme une princesse... occupée à la regarder aller, venir... à l'entendre babiller, chanter comme un oiseau du bon Dieu!... Eh bien! un soir, elle ne rentrait pas, je l'attendais, j'étais inquiète... Au moindre bruit, je disais : la voilà!... J'allais voir, et puis, je revenais consulter mes cartes... Je retournais... C'étaient toujours d'autres jeunes filles qui rentraient. La nuit s'est passée ainsi... et tous les jours suivants... La vieille Marguerite était abandonnée... sans une parole d'adieu, sans un témoignage d'affection... Abandonner sa mère!... (A Thérésa.) Vous ne l'en auriez pas crue capable, n'est-ce pas?... Ni moi!... Oh! il faut qu'on l'ait enlevée, qu'on la retienne contre son gré!... J'irai me jeter aux pieds de notre grand-duc... Il est si bon! Il me la rendra.

SARPI, ému.

Ne vous pressez pas, bonne mère, et surtout, n'accusez jamais votre enfant!... Consultez encore vos cartes, et si elles ne vous prédisent pas que vous l'embrasserez avant trois jours...

MARGUERITE, étonnée et joyeuse.

Avant trois jours!... En vérité?...

SARPI.

Oui, en vérité.

MARGUERITE.

Vous la connaissez donc, vous savez donc...

SARPI.

Ayez confiance... en mes paroles.

THÉRÉSA, bas à Sarpi.

Prenez garde d'abuser de la crédulité d'une pauvre mère.

SARPI, de même.

Ah! je me le reprocherais toute ma vie! (A Randzo, qui reparaît.) Eh bien! mon cher hôte?...

RANDZO.

Vous pourrez repartir avant deux minutes.

SARPI.

Enfin!...

BÉNÉDICTE, naïvement.

Pourquoi donc, monsieur, êtes-vous si pressé?..

RANDZO, avec humeur.

Que vous importe?... maudite curieuse...

SARPI, à Bénédicte.

Mon enfant, quand vous saurez qu'à quelques lieues d'ici, une femme, qui m'est bien chère, compte les heures... les minutes, en m'attendant, vous ne vous étonnerez plus de mon impatience... Je lui porte le bonheur.

BÉNÉDICTE, regardant du côté de la grille.

Voilà votre monture.

SARPI, à Marguerite.

Ma bonne mère, ne pleurez plus, ma prédiction s'accomplira!... Et vous, mes chers hôtes, recevez tous mes remercîments... Puissiez-vous m'offrir bientôt l'occasion de reconnaître votre bon accueil!... Adieu, adieu!

RANDZO.

Allez, monsieur, je ne vous retiens pas... puisque votre présence doit annoncer le bonheur!... (Il sort par la grille avec Sarpi.)

MARGUERITE, à elle-même.

Les paroles de ce voyageur m'ont tout émue!...

THÉRÉSA, à Bénédicte.

Bénédicte, la pauvre femme est fatiguée... Emmène-la, paye lui son fil, donne-lui du lin... Qu'elle déjeune, et qu'elle ne parte qu'après avoir fait sa sieste comme à l'ordinaire...

BÉNÉDICTE, à Marguerite, qui a tiré des cartes de sa poche et s'est mise à les consulter.

Bonne mère, prenez mon bras, vous serez mieux dans ma chambre... et puisque vous tirez les cartes, vous me direz si j'aurai un gentil mari... je ne veux pas qu'il soit jaloux comme mon cousin,

d'abord! (Bénédicte sort en emmenant Marguerite, au moment où Randzo rentre par la grille.)

SCÈNE IV.

RANDZO, THÉRÉSA.

RANDZO, à lui-même.

Ah! les discours de ce voyageur m'ont fait mal: il est aimé!... lui!

THÉRÉSA.

Vous pensez donc qu'on ne vous aime point?...

RANDZO, froidement.

Tout est prêt pour mon départ... adieu.

THÉRÉSA, le retenant.

Vous ne me quitterez pas ainsi... vous me direz, vous allez me dire ce qui trouble votre vie...

RANDZO, avec violence.

Ah! vous y pensez encore!... Eh bien! c'est votre indifférence, votre dissimulation...

THÉRÉSA.

Mais je n'ai rien à vous cacher.

RANDZO, lui prenant la main, avec douceur.

Ne me trompe pas... En t'épousant, je croyais que ton cœur était libre...

THÉRÉSA.

Il l'était aussi.

RANDZO, après un silence.

Et Ludgi?

THÉRÉSA, émue.

Ludgi!...

RANDZO.

Oui... Pourquoi avoir laissé à d'autres le malin plaisir de m'apprendre sans pitié... que vous vous aimiez!...

THÉRÉSA.

Comme deux enfants élevés ensemble...

RANDZO.

Il devait vous épouser...

THÉRÉSA.

Oui... mais dès que mon oncle, plus ambitieux, eut déclaré qu'il avait d'autres vues sur Ludgi, je n'eus pas besoin d'efforts pour ne lui conserver qu'une amitié de sœur.

RANDZO.

Si je pouvais vous croire!

THÉRÉSA, continuant.

Ludgi lui-même, après une action d'éclat, attaché à la personne du grand-duc, m'a sans doute oubliée... Moi, je ne songe qu'à mériter l'affection de l'homme qui s'est chargé de mon sort; et lorsque j'aurai vu sur son visage l'expression du bonheur que je voudrais lui donner, je n'aurai plus rien à désirer...

RANDZO, ému.

Théréssa, vous m'aimez donc?...

THÉRÉSA.

De toute mon âme!

RANDZO.

Grand Dieu! quel chagrin je me serais épargné si j'eusse provoqué plus tôt cette explication... car je t'ai soupçonnée... oui, j'ai épié toutes tes démarches... J'eusse été capable, pour surprendre le secret que je supposais, des actions les plus lâches... Si tu savais ce que j'ai souffert!...

THÉRÉSA, émue.

Mon ami, vous ne souffrez plus?...

RANDZO, avec abandon.

Oh! non, maintenant!... Un mot a tout changé, tu m'aimes! (Il lui prend les mains.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BENÉDICTE.

BÉNÉDICTE, accourant.

Ma cousine! ma cousine! grande nouvelle...

RANDZO, avec humeur.

Eh bien! qu'est-ce encore?...

BÉNÉDICTE.

Notre prince Léopold couche ce soir à son château de l'Ermitage.

THÉRÉSA.

Qui t'a dit cela?

BÉNÉDICTE.

Qui? quelqu'un qui m'a dit bonjour par la fenêtre de la grange, quelqu'un qui vient de recevoir une lettre d'un autre quelqu'un, que tu as certainement bien envie de voir... et que nous verrons bientôt.

RANDZO, à part.

C'est Ludgi!

BÉNÉDICTE, à Thérésa.

Tu ne devines pas?

THÉRÉSA.

Non!

BÉNÉDICTE.

Un beau jeune homme du pays...

RANDZO, à part.

Elle feint de ne pas comprendre!

BÉNÉDICTE.

Tu fais semblant de chercher... mais tu sais bien que c'est notre cousin qui t'aime tant...

THÉRÉSA, troublée.

Ah!... Eh bien! c'est bon...

BÉNÉDICTE.

Voilà comme tu reçois ma nouvelle... Je le lui dirai.

RANDZO, à Thérésa, l'examinant.

Je suis fâché que mon départ se rencontre aussi mal... Vous voudrez bien témoigner tous mes regrets à votre cousin Ludgi, Thérésa... si toutefois, vous le voyez...

BÉNÉDICTE.

Oh! je suis bien sûre que sa première visite sera pour nous.

RANDZO, avec effort.

Entre parents, c'est tout naturel!... Vous m'avez entendu, Thérésa?...

THÉRÉSA, troublée.

Sans doute, mon ami...

RANDZO, à part.

Elle le recevra, elle ne me retient pas!.. (Haut.) Mais je suis en retard...

THÉRÉSA.

Je vais chercher votre manteau...

BÉNÉDICTE.

Et moi, votre poudrière... (Elles sortent toutes deux par la droite.)

SCÈNE VI.

RANDZO, seul.

Elle n'a pas compris... elle n'a pas voulu comprendre que le seul moyen de me prouver sa tendresse, c'était de m'offrir de ne pas voir... ce Ludgi!... Elle n'ignorait point, certes, sa prochaine arrivée!... Elle ne m'a parlé avec tant d'abandon que pour mieux endormir ma jalousie... Il faut que cet odieux soupçon soit éclairci... L'absence d'un mari est commode, mais nous verrons cette fois si c'est le mari qui est dupe... (Il entre dans le pavillon et court au secrétaire.) Prenons toujours mes papiers... (Il cherche à ouvrir un tiroir.) Pourquoi ce tiroir est-il fermé?... (Il le force.) Ah! oui... le tiroir aux bijoux... la parure de noces... qu'elle n'a jamais portée depuis... parce qu'elle venait de moi... Que vois-je?... précieusement enveloppé... un médaillon... des cheveux!... Ceux de son amant, sans doute!... Ah! c'en est trop!... (Il jette à terre le médaillon avec fureur et le foule aux pieds.)

SCÈNE VII.

RANDZO, BÉNÉDICTE, PUIS THÉRÉSA.

BÉNÉDICTE, apercevant de loin Randzo dans le pavillon.

Eh bien! il arrange joliment les bijoux de ma cousine!... Ah!... il a fouillé dans son tiroir... elle le saura, par exemple. (S'avançant vers Randzo, qui sort du pavillon, la figure bouleversée.) Mon cousin, voici votre poudrière...

RANDZO, brusquement.

Merci.

THÉRÉSA, entrant.

Mon ami, voilà votre manteau.

RANDZO, de même.

C'est bien,... adieu!

THÉRÉSA.

Vous ne m'embrassez pas...

RANDZO, repoussant sa femme.

Adieu!... (Il saisit son fusil et s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

THÉRÉSA, BÉNÉDICTE.

THÉRÉSA, à elle-même.

Quel changement!

BÉNÉDICTE, qui a suivi Randzo.

Enfin!... le voilà parti!...

THÉRÉSA, sévèrement.

Que dis-tu, Bénédicte?...

BÉNÉDICTE.

C'est que tu ne sais pas... (Elle ramasse le médaillon.) Tiens, regarde... comme il arrange ce qui t'appartient...

THÉRÉSA, avec chagrin.

Quoi! c'est lui!... Les cheveux de ma pauvre tante, de ma seconde mère... c'est tout ce qui me restait d'elle...

BÉNÉDICTE.

Il était furieux!...

THÉRÉSA.

Pourquoi!

BÉNÉDICTE.

Parce qu'il s'en va et qu'un autre arrive... tout le pays sait qu'il ne peut pas souffrir qu'on lui parle de Ludgi... Aussi, je me repens bien maintenant d'être venue annoncer tout haut son arrivée!...

THÉRÉSA.

Et moi, je vous en aurais voulu sérieusement, si vous aviez songé à en faire mystère...

BÉNÉDICTE.

Pourquoi as-tu rougi, si cela t'est si égal?...

THÉRÉSA, embarrassée.

Moi?...

BÉNÉDICTE.

Je l'ai bien vu peut-être... et ton mari aussi.

THÉRÉSA.

Vous ne savez ce que vous dites... laissez-moi!... A votre âge, être si curieuse et si bavarde, c'est honteux!... (A elle-même.) Que je suis malheureuse!... il s'éloigne au désespoir!... (A ce moment on voit à travers la grille des femmes se réunir et causer, entre elles; des hommes viennent les rejoindre.)

BÉNÉDICTE, regardant.

Ah! cette foule!... Il paraît que c'est bien pour aujourd'hui...

THÉRÉSA.

Quoi donc?

BÉNÉDICTE.

L'exécution de cette jeune femme qu'on a arrêtée à trois lieues d'ici dans la maison du garde... Je ne te l'avais donc pas dit?... Il paraît que le grand-duc ne veut plus que ces affreux spectacles aient lieu dans la ville... on va la conduire sur la montagne...

THÉRÉSA.

La malheureuse!...

BÉNÉDICTE.

Elle a à peine vingt ans... Elle passera sur la route... devant la grille... On dit qu'elle aurait pu sauver sa vie en faisant connaître la retraite de son amant, qui est accusé d'assassinat... elle a mieux aimé mourir!...

THÉRÉSA.

Son dévouement aurait dû toucher les juges!...

BÉNÉDICTE.

N'est-ce pas, ma cousine?... c'est bien mal de

tuer une femme parce qu'elle aime bien... Les hommes sont bien méchants... (Elle se retourne et aperçoit à la grille un jeune homme en brillant uniforme.) Ah ! c'est mon cousin Lugdi !... que je suis contente!... (Elle court au-devant de lui.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUDGI.

LUDGI, courant embrasser Thérésa.

Ma chère Thérésa !...

BÉNÉDICTE, lui présentant sa joue.

Et moi?

LUDGI, l'embrassant aussi.

Ma bonne petite Bénédicte...

BÉNÉDICTE.

Nous ne t'attendions pas si tôt...

LUDGI.

Je me suis hâté... mais qu'as-tu donc, Thérésa?... Tu parais interdite... tu crains peut-être mes reproches... je n'en ai pas à te faire... Si tout espoir de bonheur m'est enlevé, je n'en accuse que mon père... et l'absence peut-être... qui t'a fait douter de mes sentiments...

THÉRÉSA.

Oh! non... mais je n'ai pas voulu être un obstacle à la brillante carrière qui s'ouvrait devant... vous!

LUDGI, avec chagrin.

Vous!...

THÉRÉSA.

Un honnête homme a demandé ma main, j'ai juré de faire son bonheur... et si je pouvais oublier mes serments, c'est vous qui m'aideriez à tenir la foi jurée...

LUDGI, de même.

Toujours vous!... Ah! Thérésa, qu'est devenue l'amitié de notre enfance?...

THÉRÉSA.

Je ne suis pas changée, Ludgi!... un mot vous fera tout comprendre... mon mari est jaloux... et jaloux de vous...

LUDGI.

Jaloux!... ah! ma pauvre Thérésa, que je te plains!...

THÉRÉSA.

Écoutez, Ludgi... mon devoir est de faire tout ce qui dépendra de moi pour le guérir... ne m'en veuillez pas... il ne faut plus venir nous voir...

LUDGI.

Ne plus venir...

THÉRÉSA.

Je vous en supplie!...

LUDGI.

Eh bien! ma bonne cousine, quoi qu'il m'en coûte pour assurer ta tranquillité, je ne reparaitrai plus ici que sur l'invitation de Randzo lui-même...

BÉNÉDICTE, à part.

Alors, il aura le temps d'attendre!

THÉRÉSA, émue.

Ce n'est pas tout...

LUDGI.

Que te faut-il encore?... (A ce moment, Randzo paraît au fond du pavillon, et s'avance en prêtant l'oreille.)

THÉRÉSA.

Si nous nous rencontrons chez votre père ou ailleurs, je vous le demande en grâce, Ludgi... j'en souffrirai moi-même... mais il le faut... ne me tutoyez pas...

LUDGI.

J'obéirai, Thérésa, puisque c'est l'unique preuve que je puisse vous donner de mon affection.

THÉRÉSA, lui tendant la main.

Ah! Ludgi!... la mienne est à vous pour la vie!... (Randzo disparaît avec un geste de colère. On entend dans le lointain un roulement de tambour, et l'on voit les paysans se presser sur la route.)

LUDGI.

Quel est ce bruit?

THÉRÉSA, écoutant.

C'est sans doute le cortége de la malheureuse qu'on va exécuter...

LUDGI.

Une femme!... quel est son crime, grand Dieu?

THÉRÉSA.

Elle n'a pas voulu faire saisir l'auteur d'un assassinat dont on la dit complice.

BÉNÉDICTE, qui est allée regarder à la grille.

Entendez-vous?... entendez-vous?... c'est la condamnée... (Le bruit du tambour se rapproche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANCESCA, TAMBOURS VOILÉS, SOLDATS.

FRANCESCA, s'arrêtant devant la grille, et d'une voix lamentable.

J'ai soif!... (Bénédicte s'empresse de lui porter un verre d'eau.)

THÉRÉSA, allant vers Francesca.

Que vois-je?... Francesca!...

FRANCESCA, surprise.

Vous me connaissez?... en effet, c'est la maison de Randzo, vous êtes la bienfaitrice de ma mère... où est-elle à présent?...

THÉRÉSA.

Silence, pauvre Francesca, elle est ici...

FRANCESCA, avec trouble.

Ma mère ici... oh! que je voudrais l'embrasser!... Mais vous avez raison, il vaut mieux qu'elle ne m'entende pas, qu'elle ne me voie pas... Mon Dieu, je suis coupable, mais envers elle seulement... Je n'ai pas mérité... oh! non, je ne mérite pas la mort... je l'accepte avec courage... elle sauve tout ce que j'aime... Adieu! adieu! vous qui avez eu pitié de moi, consolez ma mère!... (Elle s'éloigne avec les soldats et la foule qui les suit.)

LUDGI, avec chaleur.

Ah! si le grand-duc est arrivé au rendez-vous de chasse, il sauvera cette infortunée...

THÉRÉSA.

Pourrez-vous le rejoindre à temps?...

LUDGI.

Dieu le veuille!... (Il sort vivement par la gauche, Bénédicte le suit.)

SCÈNE XI.

THÉRÉSA, puis BÉNÉDICTE.

THÉRÉSA, s'asseyant, la tête dans ses mains, et pleurant.

Périr par la main du bourreau! une jeune fille que j'ai toujours vue si douce, si bonne!... et sa mère, sa vieille mère endormie là, à deux pas d'elle!... Ce voyageur qui, ce matin, lui promettait... Ah! pauvre mère!...

BÉNÉDICTE, rentrant.

Il est parti... il a lancé son cheval au grand galop... on ne l'aperçoit plus... Mais tu ne sais pas?... ton mari...

THÉRÉSA, relevant la tête.

Eh bien?...

BÉNÉDICTE.

Eh bien! il n'est pas parti.

THÉRÉSA.

Tu es folle.

BÉNÉDICTE.

Folle!... je l'ai vu comme je te vois, caché derrière un arbre, pendant que Ludgi montait à cheval.

THÉRÉSA.

Que peut-il méditer?... je tremble...

BÉNÉDICTE, regardant à la grille.

Ah! Ludgi a probablement rencontré le prince... car voilà des cavaliers qui suivent à bride abattue le chemin de la montagne... Ah! mon Dieu!... ils s'arrêtent à présent... ils n'arriveront pas à temps... Il y en a un qui est tombé de cheval, il fait signe aux autres de continuer... on ne l'écoute pas... on l'amène de ce côté... Ludgi est avec eux... Oh! les beaux uniformes!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉOPOLD, MAFFEY, ALDINI, LUDGI, PLUSIEURS OFFICIERS.

LÉOPOLD, près de la grille.

Ne vous arrêtez pas, messieurs, courez, courez tous... j'attends ici votre retour... Arrachez cette infortunée au supplice... Que la présence du souverain soit un signal de miséricorde!

LUDGI, sortant avec les officiers.

Oui, oui! venez, messieurs.

BÉNÉDICTE, bas à Thérésa, en désignant Léopold.

C'est le grand-duc!... Comme il a l'air bon!...

LÉOPOLD, à Thérésa, en s'asseyant péniblement.

Madame, je vous demande l'hospitalité pour quelques instants.

THÉRÉSA.

Que Votre Altesse dispose de tout dans cette maison.

MAFFEY.

Prince, n'êtes-vous pas blessé?...

ALDINI.

Soyez sans inquiétude... je me suis assuré... quelques contusions seulement...

LÉOPOLD.

Comte, est-ce de moi qu'il faut s'occuper?... quand cette jeune femme expire peut-être...

MAFFEY.

La secousse que Votre Altesse a éprouvée a été si violente!

LÉOPOLD.

Pourquoi cet arrêt de mort ne m'avait-il pas été soumis?...

MAFFEY.

Il a été rendu pendant votre absence... Cette jeune fille ne mérite aucune pitié... c'est la maîtresse du brigand Sarpi!...

LÉOPOLD.

Mais je me souviens que le jugement a eu lieu par contumace... Il fallait attendre, confronter l'accusée...

MAFFEY.

Toutes les preuves rassemblées étaient accablantes...

LÉOPOLD.

Elles ne peuvent paraître telles que lorsque les accusés sont là, en face de leurs juges, et qu'ils ne trouvent rien à alléguer pour leur défense.

ALDINI, à part.

Le comte Maffey n'ajoute pas que le prince de Castel-Forte avait hâte de venger son neveu... à tort ou à raison.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

(Elle sort du bâtiment à droite et s'arrête étonnée sur le seuil de la porte.)

MAFFEY.

Aussitôt que nous serons de retour à Florence, je m'empresserai de soumettre à Votre Altesse toutes les pièces du procès, et le grand-duc jugera si l'arrêt de ses conseillers n'a pas été mûrement réfléchi.

BÉNÉDICTE, à la grille.

Ah! j'aperçois tout là-bas les officiers qui reviennent!

LÉOPOLD.

Déjà! je tremble...

GROUPE D'HOMMES ET DE FEMMES se formant devant la grille.

Il est ici!... Vive Léopold, vive le grand-duc!...

MARGUERITE.

Le grand-duc!... Ah! c'est Dieu qui l'envoie!... (Se précipitant aux genoux de Léopold.) Prince, justice!... justice! on m'a enlevé ma fille bien-aimée.

LÉOPOLD.

Relevez-vous, bonne mère... En ce moment, je ne puis vous écouter... L'inquiétude absorbe toutes mes pensées... (Lui donnant des tablettes.) Tenez, venez me voir à ma villa... Vous n'aurez qu'à présenter ces tablettes à la porte du palais... et je vous promets...

THÉRÉSA, bas, l'interrompant vivement.

Prince! ne promettez rien encore!... Sa fille est l'infortunée...

LÉOPOLD, vivement.

Sa fille!...

MARGUERITE, qui les a écoutés avec anxiété.

Que dites-vous de ma fille?... Est-ce que vous sauriez où elle est?... Oh! dites-le-moi, je vous en prie...

BÉNÉDICTE, toujours à la grille.

Les voilà! les voilà!...

MAFFEY, à part.

J'espère qu'ils sont arrivés trop tard...

LÉOPOLD, se dirigeant avec peine vers la grille, en s'appuyant sur Maffey.

Comte, votre bras... que j'apprenne le premier... qu'elle est sauvée!...

MARGUERITE.

Qui donc sauvée?... ma fille?...

ALDINI, à part.

Elle le sera, quoi qu'il arrive... si Jacopo m'a obéi... (Tout le monde s'élance sur la route, à la suite de Léopold, la toile baisse.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Fourré de bois bien sombre, rochers çà et là, ciel orageux.

SCÈNE I.

SARPI, seul, assis sur un tertre, la tête dans ses mains, insensible à l'orage.

Ils l'ont tuée, les monstres! ils l'ont tuée!... un misérable bourreau, moins misérable encore que ses juges, a posé ses pieds hideux sur les épaules de ma Francesca... et l'âme de ma vie s'est envolée!... Oui, cela s'est passé ainsi, au grand soleil, à la face du ciel, sous l'œil de Dieu!... (Il se lève brusquement.) Je revenais plein d'espoir, créant l'avenir, un avenir de joie et de bonheur!... Je ne sentais rien... Pas un serrement de cœur, pas un frisson d'épouvante n'était venu m'avertir... Et avant que j'atteignisse notre retraite, avant qu'on m'eût dit : ils l'ont prise!... la pauvre enfant était morte!... Et rien ne me reste d'elle, pas même sa dépouille... Je n'ai pas eu la consolation de l'ensevelir moi-même, d'embrasser une dernière fois son cher visage, de laisser tomber mes larmes sur son cœur... Hier, à la nuit tombante, j'ai gravi la funèbre montagne par le chemin qu'elle avait suivi... Arrivé au sommet, j'ai eu le courage de lever les yeux pour apercevoir l'odieux gibet... Je voulais la détacher, la prendre dans mes bras, la porter comme un enfant endormi sur le sein de sa mère, creuser sa triste demeure... l'arracher aux outrages du supplice... Mais, hélas!... tout avait disparu... Je n'ai rien vu qu'un ciel morne... On m'avait volé mon dernier bonheur!... (Avec désordre.) Francesca!... Francesca!... je t'ai abandonnée pour aller chercher de l'or... pardonne-moi... Si j'avais été là, j'aurais tué ceux qui venaient nous saisir, et nous aurions fui!... Combien je suis coupable!... Ah! pour apaiser ma soif de sang, il me faudrait un cœur de juge, un cœur de prince à déchirer!... (Il tombe anéanti, et reprend un moment après plus froidement.) Tous ces gens-là ne savent pas ce que sa perte peut leur coûter! (Se levant avec résolution.) Je les suivrai dans la carrière du meurtre!... ils me l'ont faite large et belle... (S'animant de plus en plus.) Ils l'ont assassinée, la loi à la main!... Périsse leur loi!... et celui qui l'a rendue, et ceux qui l'ont exécutée!... Le sang doit payer le sang, la mort appelle la mort... Francesca, tu seras vengée... Je veux que le coup que je frapperai épouvante toute la Toscane... (Musique de chasse, bruit de cor dans le lointain.) La chasse!... (Avec un éclat de rire convulsif.) Le prince s'amuse! il parcourt encore la forêt... Elle lui appartient... Oh! si c'était lui!... Francesca, tu n'attendrais pas longtemps... (Écoutant.) On vient de ce côté... (Regardant vers la gauche.) Un brillant uniforme... un grand cordon... plus de doute, c'est Léopold, seul, égaré... (Se cachant dans le fourré.) Malheur à lui!...

SCÈNE II.

SARPI, LUDGI.

LUDGI, entrant par la gauche.

Personne au rendez-vous de chasse,... personne pour m'indiquer ma route... (L'orage gronde toujours.) Quel temps affreux!... Je suis d'une inquiétude... où est-il maintenant?... Qu'est-il devenu?...

SARPI, se montrant une carabine à la main, et ajustant Ludgi.

Léopold!... ton heure est arrivée...

LUDGI, se retournant.

Léopold!...

SARPI, pressant la détente.

Tiens!... va rejoindre Francesca et lui faire cortége!...

LUDGI, tombant.

Ah! je meurs!... (Se soulevant à demi, et regardant Sarpi resté immobile.) Quel est cet homme?... Il m'a

pris pour le grand-duc... (Avec effort.) Remercie Dieu, scélérat, tu n'as tué que son ami!... (Il retombe.)

SARPI, s'approchant de Ludgi et le considérant avec effroi.

Ce n'est pas Léopold!... J'ai frappé un innocent!... (Avec désespoir.) Ah! je me fais horreur!... (Se penchant vers Ludgi.) Pauvre jeune homme... Je me punirai, mais avant... au prince! au prince!... (Il s'enfonce dans la forêt.)

SCÈNE III.

LUDGI, blessé.

Au prince, a-t-il dit... Je le sauverai... (Il se relève avec effort et retombe aussitôt en portant la main à sa poitrine.) C'est près du cœur qu'il m'a frappé... Et Léopold!... Mon Dieu, si je pouvais appeler!... (Il pousse un cri étouffé.) Ah!... mes yeux se ferment... mes forces m'abandonnent... Thérésa!... adieu!... (Il reste étendu sans mouvement.)

SCÈNE IV.

LUDGI, sans connaissance, COMPAGNONS ARMURIERS, puis RANDZO.

(Les compagnons, séparés en deux bandes, entrent en scène par la gauche et la traversent en se tenant par le bras et en chantant.)

CHŒUR DE COMPAGNONS.

Des arquebusiers de Florence
Partout on vante la science.
Vous qui partez, mes bons amis,
Sachez garder loin du pays
Nos couleurs et notre vaillance.
Mais ne prolongez pas l'absence :
La vieille mère vous attend,
Et la jeune fille en pleurant,
De l'armurier de Florence
Tout bas regrette la présence.

(Ils disparaissent sur la droite, et l'on continue à entendre un moment leur chant dans le lointain.)

RANDZO, entrant.

Que la foudre les écrase avec leurs chants!... Je ne puis même être seul... Il faut que la joie des autres hommes vienne insulter à mon désespoir... J'ai beau précipiter ma course, essayer de m'étourdir par une fatigue insensée, mille projets sinistres m'obsèdent et me poursuivent toujours... Je veux me tuer et leur laisser le champ libre!... puis, leur image se dresse devant moi et m'invite à la vengeance!... Je les vois se serrer la main, j'entends Thérésa lui jurer une tendresse éternelle... et mon fusil était chargé quand je les ai surpris... pourquoi n'ai-je pas frappé?... Ah! tuer une femme, tuer Thérésa, c'était impossible!... Mais lui, le malheureux... Oh! je le sens... s'il se présentait là, sans défense, je n'hésiterais pas... je le tuerais sans pitié!... (Il heurte en marchant le corps de Ludgi, dont le bras soulevé semble vouloir le saisir.) Un homme!... (Il se penche vers Ludgi.) blessé, sans secours!... Dieu! c'est Ludgi!... Qui donc a exaucé mes vœux?... (Mettant la main sur son cœur.) Son cœur ne bat plus... Ah! je n'avais demandé à personne de me venger... et ce cadavre m'épouvante, comme si j'étais le meurtrier... (On entend dans le lointain le chœur des compagnons, qui reviennent après avoir conduit ceux qui partent.) Encore ces maudits compagnons!... On pourrait croire, on pourrait penser... Ah! fuyons!... ce n'est pas moi, ce n'est pas moi! (Il sort en courant par la gauche.)

SCÈNE V.

LUDGI, toujours sans connaissance, COMPAGNONS ARMURIERS, PAYSANS.

PREMIER COMPAGNON, de loin à Randzo qui disparait.

Hé! camarade!... Il ne se retourne seulement pas... Où diable court-il? Est-ce qu'il nous prend pour des voleurs?... On n'a pas vu le grand-duc?...

DEUXIÈME COMPAGNON.

Non,... on le cherche toujours. (Apercevant Ludgi.) Oh! oh! un homme mort!... ou qui en a tout l'air...

PREMIER COMPAGNON, montrant la gauche.

Et ce vivant là-bas, qui se sauve à notre approche!... Ce doit être le meurtrier. (A ses camarades.) Il faut le poursuivre... (Plusieurs compagnons sortent en tumulte, les autres essayent de secourir Ludgi.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, THÉRÉSA, BÉNÉDICTE, entrant par la droite, puis RANDZO.

BÉNÉDICTE, à Thérésa.

Tu vois bien que ton mari n'est pas dans cette vilaine forêt...

THÉRÉSA.

Voici du monde,... demandons encore.

BÉNÉDICTE.

Nous ne faisons que cela depuis ce matin... Mon cousin n'est pas rentré hier soir comme tu l'espérais... et voilà ta tête partie... C'est amusant d'être en route par le tonnerre et la pluie... A chaque passant, tu cries : Avez-vous vu mon mari? On te répond : Avez-vous vu le prince?... et le plus clair de tout cela, c'est qu'on n'a vu personne.

THÉRÉSA, avec émotion.

On relève un homme... il est couvert de sang!...

BÉNÉDICTE, de même.

Ah! mon Dieu! c'est notre cousin Ludgi...

THÉRÉSA, avec effroi.

Ludgi!... Oh! quelle affreuse pensée!...

PREMIER COMPAGNON, accourant.

Nous tenons le meurtrier... malgré ses bonnes jambes... Il dit qu'il est innocent... La justice décidera... (Randzo entre suivi de plusieurs compagnons; deux d'entre eux le tiennent par le bras.)

THÉRÉSA, reconnaissant Randzo.

Mon mari!... Ah! Randzo, dites-moi que ce n'est pas vous, dites-moi que c'est impossible!

RANDZO.

Que viens-tu faire ici, malheureuse, pourquoi n'es-tu pas restée dans ta maison?... Avais-tu donc un rendez-vous dans cette forêt avec ton Ludgi?

BÉNÉDICTE.

Mais, mon cousin, je suis là aussi, moi!... c'est vous que nous cherchions...

RANDZO, avec ironie.

Vraiment! vous preniez cette peine?... C'est mentir de bonne heure, Bénédicte...

PREMIER COMPAGNON, regardant Ludgi que les paysans ont placé sur un brancard fait de branches d'arbres.

Il me semble qu'il a remué!...

THÉRÉSA, cédant à un premier mouvement, et se précipitant vers Ludgi.

Que Dieu soit béni!...

RANDZO, avec fureur.

Lui, toujours et partout!... Rien que lui!...

THÉRÉSA.

Ah! s'il pouvait parler, vivre pour... ceux qui l'aiment!...

RANDZO, de même.

Tu l'avoues donc enfin!... tu l'aimes, et sans remords tu oses le pleurer devant ton mari...

THÉRÉSA, avec désespoir.

Mon mari!...

RANDZO, de même.

Oui, ton mari, que tu as rendu à jamais misérable!... et qui bientot cessera de t'importuner... Va, va, je mourrai content!... Du moins, tu ne pourras pas oublier dans de nouvelles joies la malédiction que je te laisse comme un dernier adieu. (Il fait un pas vers Thérésa, on le retient.) N'ayez pas peur, je ne prétends lui faire aucun mal, et encore moins me sauver... Je veux seulement jouir de ses larmes!... (A Thérésa.) Pleure, pleure-le bien!... Ne conserve aucun espoir... le coup qui l'a frappé était bien dirigé. (Mouvement d'horreur de Thérésa et de Bénédicte.) Vous tremblez... vous me contemplez avec horreur!... (Élevant la voix.) Eh bien! oui, c'est moi qui l'ai assassiné! (Les paysans enlèvent le brancard et sortent par la gauche; les compagnons armuriers les suivent en entrainant Randzo; Thérésa, appuyée sur Bénédicte, reste anéantie.)

CINQUIÈME TABLEAU.

La salle du conseil dans la villa du prince. — Au milieu, grande table couverte d'un tapis vert et entourée de siéges. — Portes au fond donnant sur la galerie du palais.

SCÈNE I.

LE PRINCE DE CASTEL-FORTE, LE CARDINAL ALBANO.

LE CARDINAL.

Ah! ah! prince... hier à la chasse, aujourd'hui à la maison de plaisance du grand-duc... Vous redevenez courtisan.

CASTEL-FORTE.

Dieu m'en préserve!... mais le jour de la fête du souverain, c'est un devoir pour tout sujet fidèle d'entourer sa personne.

LE CARDINAL.

Vous méfiez-vous de moi, prince, pour me payer ainsi de phrases officielles? Je suis des vôtres, et le comte Maffey n'a pas de secrets pour moi...

CASTEL-FORTE.

J'en suis ravi; mais Votre Éminence aura sans doute la bonté d'ajouter encore un mot...

LE CARDINAL.

Ah! oui, le mot d'ordre... bien inutile, entre nous; car les intérêts semblables amènent fatalement les mêmes désirs... Eh bien! cher prince, *ami du passé!*... c'est bien là le cri de ralliement que nous devons choisir sous un jeune maître de vingt-quatre ans qui se passionne pour tout ce qui est nouveau et qui menace de tout bouleverser en supprimant nos priviléges, si utiles à l'État, j'ose le dire...

CASTEL-FORTE.

Pour moi, puisque je puis parler à cœur ouvert, je ne cacherai devant vous ni mon irritation, ni mon chagrin... J'avais obtenu sans peine du comte Maffey, pendant l'absence du grand-duc, qu'on mît à prix la tête de ce misérable Sarpi, l'assassin de mon pauvre neveu... Eh bien! à son retour, le grand-duc, sans égards pour mon rang, pour ma douleur, a forcé le comte à révoquer sa décision... Entiché de l'affreux petit livre de ce marquis Beccaria de Milan, croiriez-vous que, pour toute réponse aux sollicitations de Maffey, il lui a lu le chapitre où ce transfuge de notre cause traite d'immoral et de barbare l'usage consacré et salutaire de mettre à prix la tête des criminels?...

LE CARDINAL.

Que voulez-vous?... le désir de la célébrité nous tourmente... on en veut à tout prix...

CASTEL-FORTE.

Et en attendant mieux, on fait de la popularité...

LE CARDINAL.

Heureusement que le goût de la popularité passe vite aux princes... Léopold nous reviendra.

CASTEL-FORTE.

Sa mère, la glorieuse Marie-Thérèse, doit peu goûter sa conduite.

LE CARDINAL.

Marie-Thérèse laisse aujourd'hui les rênes de l'État entre les mains de son fils aîné, l'empereur Joseph II, et c'est lui qu'il faut accuser de cette absurde manie de tout réformer... C'est une maladie qu'il a communiquée à son frère, notre jeune souverain... Mais tout ce bel amour de l'humanité engendrera des excès qui feront réfléchir le grand-duc... et quand lui-même se sentira

atteint, il comprendra qu'il faut, entre le trône et la multitude, une noblesse puissante et respectée.

CASTEL-FORTE.

Dieu vous entende!...

LE CARDINAL.

N'en doutez pas, c'est un feu de paille que le moindre vent populaire se chargera d'éteindre... Cependant, il faut y aider... et nous comptons sur votre habileté bien connue.

CASTEL-FORTE.

Je me fais vieux et ne vaux plus grand'chose... mais si mon opposition peut ébranler le prince...

LE CARDINAL.

Il faut le fatiguer de nos doléances, ne lui montrer que des fronts soucieux, ne lui faire entendre que des paroles tristes et inquiètes... Tous les hommes craignent l'ennui... et en assombrissant sa cour, nous obtiendrons plus de la lassitude de Léopold que de sa raison.

CASTEL-FORTE.

Un prince qui ne se plaît qu'au milieu des bourgeois et des ouvriers?... Malheureux temps que ceux où les pilotes sont d'accord avec la tempête!

LE CARDINAL.

Que voulez-vous dire?...

CASTEL-FORTE.

Je veux dire qui si les rois continuent à être séduits par les louanges intéressées et perfides de méprisables écrivassiers, s'ils laissent le pouvoir s'énerver et périr entre leurs mains, le ciel les punira par de terribles révolutions.... Les faits inouïs de notre époque m'épouvantent... Quels sont les correspondants assidus d'un Voltaire?... Frédéric de Prusse, Catherine de Russie!... et pour comble, n'avez-vous pas vu jadis le saint-père accepter la dédicace de Mahomet?... Je vous le répète, Votre Éminence est plus jeune que moi... elle verra de belles choses.

LE CARDINAL.

Bah!... peut-être quelques soulèvements, quelques émeutes... tant mieux! Les rois désabusés comprendront bien vite alors le danger de toucher à des institutions sous lesquelles leurs peuples ont vécu longtemps paisibles... C'est une expérience nécessaire, et nous devons la souhaiter prompte et radicale... Mais voici ce cher comte Maffey.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAFFEY.

MAFFEY, à Castel-Forte.

Prince, je vous remercie d'être venu... Il s'agit d'une si grave mesure, que je n'ai pas craint aujourd'hui de faire violence à votre tristesse et à votre amour de la retraite... (*Se tournant vers le cardinal.*) Je pense que Son Éminence vous a parlé à cœur ouvert... elle est des nôtres, et c'est une recrue dont nous devons tous nous féliciter.

LE CARDINAL.

De quoi s'agit-il donc? Je ne serais pas fâché d'être d'avance au courant.

CASTEL-FORTE.

Je joins mes instances à celles du cardinal, mon cher comte... Mais d'abord ayez la bonté de me donner quelques nouvelles de la vengeance que je poursuis. Puis-je espérer, avant de mourir, que l'assassin de mon neveu sera puni?

MAFFEY.

Déjà sa complice a payé de sa vie le silence qu'elle s'est obstinée à garder sur la retraite de son amant...

CASTEL-FORTE.

Et vous ne m'avez pas prévenu?... Mes prières, mes menaces auraient décidé cette jeune fille à parler.

MAFFEY.

Vous ne connaissez pas nos Italiennes, prince; on voit que toute votre jeunesse s'est écoulée en Autriche... Ce n'est pas à une mort infamante que Francesca a cru marcher, c'est au martyre... Vous n'auriez rien obtenu, et si je n'avais pas un peu brusqué les choses, cette première et juste satisfaction aurait pu vous échapper.

CASTEL-FORTE.

Comment?...

MAFFEY.

Oui, cher prince; en se rendant ici, Léopold passait non loin du lieu de l'exécution. Instruit par son aide de camp Ludgi, il a envoyé l'ordre de tout suspendre. Heureusement on est arrivé trop tard, et force est restée à la loi... Cependant je ne suis pas tranquille, car le grand-duc désespéré... (*Il s'arrête en regardant autour de lui.*)

CASTEL-FORTE, avec impatience.

Eh bien?

MAFFEY.

Parlons bas. Un seul mot surpris pourrait me perdre.

CASTEL-FORTE.

Expliquez-vous sans crainte, personne ne peut nous entendre.

MAFFEY.

Vous savez que le grand-duc a déjà rendu les lois uniformes dans toute la Toscane, qu'il a supprimé, sous prétexte d'économie et d'inutilité, un grand nombre de magistrats de la vieille roche, effroi du crimine!...

CASTEL-FORTE.

Appliquant la torture sans sourciller...

LE CARDINAL.

Et sachant toujours obtenir de précieux aveux...

CASTEL-FORTE.

Nourris dans le respect de la noblesse et de ses prérogatives...

LE CARDINAL.

Dans celui du clergé et de ses immunités...

MAFFEY, continuant.

Non-seulement il a réduit le nombre des juges,

mais encore il les a choisis avec un soin minutieux parmi les novateurs, les philosophes ; en un mot, parmi ces ignorants qui, laissant de côté la logique et la science des anciens jours, demandent au seul bon sens leurs inspirations... Mais cela ne serait rien... Le juge, quand la loi prononce, est obligé d'obéir, de condamner si elle condamne, de frapper si elle frappe ! Lorsque la loi est bonne, peu importe que le juge soit mauvais !...

LE CARDINAL.

Parfaitement raisonné.

MAFFEY, continuant.

Ce qui nous menace donc surtout, et ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est la réforme que le grand-duc veut introduire dans la procédure... Il veut être rangé au nombre des législateurs... Solon et Lycurgue l'empêchent de dormir... il rêve de promulguer un nouveau Code...

CASTEL-FORTE.

Au lieu de nos bonnes vieilles lois éprouvées par les siècles, nous aurions...

LE CARDINAL, souriant.

Le Code Léopold !

MAFFEY, continuant.

Précisément... C'est Vernaccini qui est chargé de le rédiger, et ma police m'assure qu'il a de fréquentes entrevues avec le grand-duc.

CASTEL-FORTE.

Le grand-duc ferait mieux d'en avoir avec une jolie femme...

LE CARDINAL.

Certes... Mais, de ce côté, il n'y a rien à faire ; les mœurs de notre souverain ont été jusqu'ici... d'un rigorisme inusité.

CASTEL-FORTE.

Nous verrons plus tard... Je me défie des sagesses de vingt-cinq ans... Les sages de cet âge deviennent les fous de quarante...

MAFFEY.

Oui, mais d'ici là, si nous n'y mettons bon ordre, le grand-duc aura supprimé nos priviléges, aboli la confiscation, la torture, les procès de haute trahison... les condamnations par contumace... il aura délivré nos paysans de la corvée...

CASTEL-FORTE.

Comment fera-t-il réparer les routes de ses États, alors ?

MAFFEY, continuant.

Il aura fondé des colléges où la jeunesse sera élevée suivant les maximes nouvelles...

LE CARDINAL.

C'est-à-dire empoisonnée !...

MAFFEY.

Enfin, il aura détruit le fondement de toute société, lâché la bride à l'anarchie, encouragé tous les crimes si nous le laissons décréter d'une main téméraire la suppression de la peine de mort.

CASTEL-FORTE.

De la peine de mort !...

LE CARDINAL.

Ce n'est pas possible !...

CASTEL-FORTE, à lui-même.

Sarpi m'échapperait...

LE CARDINAL.

Comte, vous vous abusez, le grand-duc n'a pu penser sans frémir à un tel renversement des lois morales et divines !

MAFFEY.

Il y a si bien pensé... sans frémir, que la convocation qui vous appelle aujourd'hui au palais n'a pas d'autre but que la discussion de cette monstrueuse hérésie pénale.

CASTEL-FORTE.

Comptez sur moi !... Je résisterai jusqu'à la dernière extrémité.

LE CARDINAL.

Nous vous appuierons tous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALDINI, entr'ouvrant la porte du fond.

ALDINI.

Pardon, mes seigneurs... L'illustre comte n'aurait-il pas aperçu le grand-duc ?

MAFFEY.

Entrez donc, mon cher Aldini, la consigne n'est pas pour vous. (Bas à Castel-Forte et au cardinal.) Tâchons de le faire parler. Le grand-duc a la plus grande confiance en lui... et je le soupçonne un peu d'attiser le feu que nous voulons éteindre.

ALDINI, s'avançant.

Je n'ai pu encore rencontrer notre souverain... et ma conscience de médecin s'inquiète...

MAFFEY.

Est-ce que vous auriez quelques craintes ?...

ALDINI, vivement.

Pas la moindre... Il est tout à fait remis de la chute qu'il a faite il y a deux jours. Mais il songe si peu à lui qu'il faut bien que son docteur le surveille de près...

LE CARDINAL.

En effet, il n'y a pas de bourgeois de Florence qui n'ait plus soin de sa santé que Notre Altesse bien-aimée...

MAFFEY.

Avant-hier, cette chute... Hier, sous prétexte d'une chasse, cette visite minutieuse et personnelle du canal commencé... Ce matin, séance solennelle du grand conseil...

ALDINI, avec intention.

Ah ! ah ! une séance solennelle !

MAFFEY, de même.

Et vous ne seriez pas de trop, docteur, car la question qui doit y être discutée rentre tout à fait dans vos attributions.

ALDINI.

Dans mes attributions ?

CASTEL-FORTE, brusquement

Eh! oui, puisqu'il s'agit d'abolir la peine de mort.

LE CARDINAL.

Si le conseil se range à cette opinion, il n'y aura plus que vous, mon cher Esculape, qui aurez le droit de faire mourir méthodiquement les gens dans leur lit...

CASTEL-FORTE.

Oui, maître Nicolas se trouvera détrôné, et ses loyaux services méconnus n'obtiendront pas la survivance pour son fils.

ALDINI, froidement.

L'opinion de Vos Seigneuries est-elle donc déjà fixée?

LE CARDINAL.

Je ne me décide pas si vite... J'attends que le grand-duc ait daigné parler.

MAFFEY.

Moi, je n'ai pas caché à cet égard ma répugnance au grand-duc.

CASTEL-FORTE.

Je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir pris mon parti sur toutes les questions de ce genre... Les misérables qu'on veut ravir à la potence ne valent seulement pas la peine que nous allons prendre tout à l'heure en débattant leur sort.

ALDINI.

Prince, pour qui s'est donné la peine d'étudier cette merveilleuse machine qu'on appelle l'homme, un peu d'hésitation est permise.

CASTEL-FORTE.

Vous m'étonnez, docteur. Ne savez-vous pas que les mauvais penchants ne se combattent guère autrement que les mauvaises humeurs?... Le corps social est comme le corps humain : il succomberait bientôt s'il ne se purgeait de temps en temps... Que fait-on lorsqu'on a du sang corrompu? On présente son bras à votre lancette... Voilà moralement la fonction de l'exécuteur des hautes œuvres... et le plus sûr est de lui laisser continuer en paix le cours de ses exécutions... médicales.

MAFFEY, riant.

Le prince vous donne là un singulier confrère, mon cher Aldini...

ALDINI.

Un confrère que je n'accepte pas, seigneur comte... Je ne prends ma lancette, moi, qu'à la dernière extrémité. Avant d'en venir là, j'essaye de régulariser la mauvaise circulation,... et j'y parviens souvent sans trop affaiblir le malade, et surtout sans le faire disparaître en même temps que la maladie!

CASTEL-FORTE.

Laissez donc, docteur; votre science est vaine... Quand mon seul héritier, mon cher neveu, a eu trois pouces de fer dans la poitrine, avez-vous pu le sauver?... La peine de mort est écrite dans la nature... Sur le dos du mouton que nous dévorons comme sur la poitrine du soldat que nous conduisons au combat... et c'est en faveur des voleurs et des bandits que vous voudriez créer une exception?...

MAFFEY.

Avouez, docteur, que vous avez affaire à forte partie.

ALDINI.

Je pourrais peut-être objecter à l'illustre prince que si l'homme semble nécessairement carnassier, il n'est pas obligé pour cela d'être anthropophage. Je pourrais ajouter que la noble mort des champs de bataille n'a aucun rapport avec la question que nous discutons; mais je ne suis pas capable de répondre dignement à un tel adversaire, et je laisserai ce soin à notre maître en lumières comme en dignité... au grand-duc.

CASTEL-FORTE, à part.

Vil flatteur!

LE CARDINAL.

C'est un plaisir pour nous d'entendre Son Altesse...

MAFFEY.

C'est, en effet, un admirable contraste qu'une raison si mûre et qu'un front si jeune!

ALDINI.

Mais je fais perdre un temps précieux à Vos Seigneuries, et j'oublie moi-même mes devoirs... Je me retire. (A part.) Le comte Maffey a l'air radieux... Nous verrons bien... (En sortant préoccupé par le fond, il se croise avec Marguerite, qui reste timidement sur le seuil.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins ALDINI, MARGUERITE.

MAFFEY, apercevant Marguerite.

Que venez-vous faire ici, bonne femme?... Ce n'est pas jour d'audience, et les gardes du palais seront punis pour vous avoir laissée passer... (A Castel-Forte et au cardinal.) Le grand duc prend plaisir à détruire toute étiquette...

LE CARDINAL.

C'est la tour de Babel!

CASTEL-FORTE.

On n'est pas à la cour, mais sur la place publique.

MARGUERITE, s'avançant lentement vers Maffey et lui montrant les tablettes que lui a données Léopold.

Monseigneur, le grand-duc m'a remis ce talisman pour arriver jusqu'à lui... Je dis talisman, car tous ceux à qui je l'ai montré se sont inclinés et ont montré son chemin à la pauvre vieille avec une bonne parole...

MAFFEY, changeant de ton.

Ah! restez.

LE CARDINAL, à mi-voix.

Comment le grand duc permet-il ainsi au populaire d'approcher de sa personne?

MAFFEY.

Trois jours de la semaine consacrés à entendre les malheureux ne suffisent pas à sa bienfaisance.

CASTEL-FORTE, ironiquement.

Il est comme Titus... il ne veut pas perdre un seul jour!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉOPOLD, MEMBRES DU CONSEIL.

LÉOPOLD, entrant.

Messieurs, je vous salue. (Allant à Marguerite. Ah! c'est vous, bonne mère?

MARGUERITE, lui rendant ses tablettes.

Je me rends aux ordres de Votre Altesse.

LÉOPOLD, à Maffey, d'un ton de reproche.

Eh quoi! comte, cette femme est accablée par les ans et par la douleur, et vous la laissez là, debout, isolée et tremblante... Faisant asseoir Marguerite.) Asseyez-vous, bonne mère.

MARGUERITE, lui baisant la main.

C'est trop de bonté... Mais, mon prince, vous ne me dites rien de ma fille?

LÉOPOLD, appuyé sur le fauteuil où il a conduit Marguerite, à part.

Pauvre femme!... Ah! je n'aurai jamais le courage de lui apprendre... (Haut.) Bonne mère, les consolations que j'ai à vous offrir ne sont pas celles que j'aurais voulu vous donner... De votre fille, je ne puis rien vous apprendre... Levez les yeux vers Dieu... lui seul maintenant peut quelque chose pour vous... L'intendant de mes domaines vous choisira un asile où votre vieillesse s'écoulera à l'abri de la misère... Je vous fais sur ma cassette une pension de soixante écus... En voici la première année. (Il lui met une bourse dans la main.)

MARGUERITE, secouant la tête.

Une année!... Ah! si l'on ne me rend pas ma fille, je n'irai pas jusque-là!

LÉOPOLD.

Du courage, ma mère, nous en avons tous besoin... que Dieu adoucisse vos regrets et les miens... Unissez mon nom à celui de votre enfant dans vos prières.

MARGUERITE.

Que le ciel répande sur vous ses bénédictions.

LÉOPOLD.

Allez, ma mère, je vous reverrai. (Il conduit Marguerite jusqu'à la porte de la galerie et la confie à un huissier.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, moins MARGUERITE.

LÉOPOLD, revenant s'asseoir sur le siège plus élevé, qui, de l'autre côté de la table, fait face au spectateur.

Messieurs, prenez place. (Les conseillers se rangent autour de la table. — Le comte Maffey est à droite de Léopold, le cardinal Albano à gauche. — Le prince de Castel-Forte occupe l'extrémité de droite.)

MAFFEY, se levant, après avoir pris les ordres de Léopold.

Au nom de Son Altesse Impériale et Royale, je dois d'abord faire connaître au conseil le but de cette réunion solennelle. Son Altesse, toujours préoccupée des moyens de rendre son peuple plus heureux, a fortement porté son attention sur le système des lois qui régissent la Toscane. Vous savez que de grands changements ont déjà été opérés, il s'agit d'en décider de plus grands encore. Les peines n'ont pas semblé à Son Altesse en parfaite concordance avec les crimes et les délits prévus. Elle penche vers l'opinion, aujourd'hui si répandue, et dont je n'ai pas en ce moment à discuter la valeur, « que les pays et les siècles où les supplices les plus affreux ont été mis en usage sont aussi ceux qui ont vu les crimes les plus horribles[1]. » Elle croit, en un mot, qu'adoucir les peines, c'est adoucir les âmes... Et comme l'échelle ascendante des châtiments doit être parallèle à celle des crimes, c'est le châtiment le plus élevé qu'il importe surtout de fixer. Son Altesse vient donc proposer aujourd'hui au conseil de remplacer la peine de mort, inscrite au frontispice du droit criminel de tous les pays civilisés, par la peine des travaux forcés à perpétuité. Mais la question est si grave, elle touche à tant d'intérêts précieux, sa solution peut avoir des conséquences si heureuses ou si regrettables, que notre souverain veut qu'on ne se préoccupe nullement de son opinion personnelle dans la discussion qui va s'ouvrir; une parole ferme et libre lui semblera de votre part, messieurs du grand conseil, la meilleure preuve de dévouement, et c'est un exemple que je m'empresserais de vous donner, s'il en était besoin. (Maffey se rassied.)

LÉOPOLD.

Messieurs, je compte sur votre franchise autant que sur vos lumières. Prince de Castel-Forte, vous êtes le doyen du conseil, veuillez exposer votre opinion.

CASTEL-FORTE, se levant.

Votre Altesse excusera la brusquerie d'un vieux soldat. — J'ai trop vécu pour partager des illusions... si généreuses. — L'homme est en même temps lâche et méchant, et la seule crainte peut endormir ses instincts pervers. — Quand je commandais un régiment au service de la glorieuse impératrice Marie-Thérèse, que Dieu conserve! on savait qu'en temps de paix la moindre faute contre la discipline était punie de mort; mais qu'en temps de guerre, après un combat heureux, je lâchais la bride au soldat, en vertu de l'adage : malheur aux vaincus... Eh bien, en temps de paix, mes hommes étaient de vrais agneaux... et ces agneaux se changeaient en loups dévorants dès que nous entrions en campagne!... Un de mes collègues, au contraire, prétendait

[1] Beccaria, des délits et des peines.

traiter doucement le soldat en temps de paix... et l'habitant des villes conquises en temps de guerre... Savez-vous quels résultats il obtenait?... Son autorité, débordée pendant la paix, était méprisée les jours de bataille. Les peuples sont des troupeaux féroces, et leurs bergers, sous peine d'être déchirés, doivent, pour houlettes, porter des verges de fer!... (Castel-Forte se rassied.)

LÉOPOLD.

Il faudrait, prince, rechercher l'influence de la douceur des lois sur celle des mœurs... Jusqu'à présent, on a cru en vain que la cruauté des peines devait mieux prévenir le crime... ne serait-il pas temps de s'appuyer sur des principes plus en rapport avec la dignité humaine?... Les animaux eux-mêmes se montrent sensibles aux bons traitements, et cherchent à se venger de la méchanceté de leurs maîtres!... L'homme serait-il au-dessous de la brute?... Cardinal Albano, la parole est à vous.

LE CARDINAL.

Votre Altesse me pardonnera de ne pas entrer bien avant dans la question... Il me suffit de chercher dans notre sainte religion les motifs qui doivent me guider... Or, la loi de Moïse qui découle directement de l'autorité divine et les textes des livres saints, textes qu'il est inutile de citer au milieu d'une réunion si éclairée, prouvent sans contestation possible qu'au point de vue des croyances religieuses, le seul dont je veuille ici m'occuper, il est permis au souverain de prononcer la peine de mort... C'est pour lui un droit, et j'ajouterai, dans certains cas, un devoir! je verrais donc avec regret l'abolition d'un supplice consacré par Dieu même et qui permet souvent au criminel de se repentir à temps, grâce aux salutaires exhortations que des prêtres dévoués lui apportent dans sa prison avant l'instant fatal!... En le retranchant plus tot du nombre des vivants, on l'envoie souvent grossir la légion des élus!... Quelques années d'une vie misérable sont la rançon de son âme immortelle. (Le cardinal se rassied.)

LÉOPOLD.

Vous le savez mieux que personne, cardinal, je vénère les préceptes de notre sainte religion... Mais j'ose croire que des lois qui pouvaient convenir il y a deux mille ans sont susceptibles aujourd'hui d'être modifiées sans danger... Et je me permets de penser en outre qu'il vaut mieux donner aux coupables la possibilité de se repentir pendant de longues années!... A vous, comte Maffey.

MAFFEY, se levant.

Je répéterai au conseil ce que j'ai déjà dit en particulier à Votre Altesse... Je suis contre l'abolition de la peine de mort; qu'on applique cette peine avec ménagement, avec circonspection; mais qu'on la laisse subsister dans le code. — Qu'y a-t-il à craindre? le droit de grâce n'appartient-il pas au souverain... Pourquoi voudrait-il se priver lui-même de sa plus haute prérogative?... Ce n'est pas lorsque le sceptre de la Toscane est dans les mains de Votre Altesse, qu'on peut trembler pour les jours de ses sujets!... N'y a-t-il pas des criminels endurcis, qui corrompent tout ce qui les approche, que rien, même la clémence, ne ramènera jamais au bien? Qu'ils redeviennent poussière, puisque leur vie n'a été qu'un mal et ne serait qu'une charge injuste pour le duché. Le droit de se débarrasser par la mort de ces ennemis irréconciliables de toute société peut-il faire doute un instant? Le soldat meurt pour son roi, le père pour sauver son enfant, le souverain, s'il le faut, pour assurer la grandeur et le salut de son peuple!... Et le monde entier applaudit... Qu'il applaudisse aussi ou, du moins, qu'il respecte la sentence des juges, lorsque le criminel meurt pour racheter son crime!... Le conseil tout entier admire la bonté de Votre Altesse, il voudrait marcher sur les traces d'une si haute et si humaine vertu. Cependant, la raison d'État doit en ordonner autrement. Que Votre Altesse veuille bien méditer l'observation que je vais déposer à ses pieds. — La peine de mort abolie en Toscane, n'en existera pas moins dans tous les États de l'Europe... Les assassins de tous les royaumes environnants, assurés de l'impunité dans notre beau duché, ne s'y donneront-ils pas rendez-vous?... Que votre main généreuse désarme le bourreau, et je vois nos paisibles campagnes inondées d'assassins, nos villes livrées à la terreur, et nos personnes mêmes sacrifiées!... (Maffey se rassied.)

LÉOPOLD, se levant.

Avant d'aller aux voix, je désire donner au conseil un aperçu des motifs qui m'ont guidé... Ce n'est pas seulement mon cœur que j'ai consulté, c'est surtout ma raison. J'admets le droit si l'on veut... Oui, dans certains cas, la société peut avoir le droit de frapper de mort l'un de ses membres. — Mais l'exercice de ce droit est-il réellement efficace et utile? C'est ce que je vous prie d'examiner avec moi...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE LA MAISON DU GRAND-DUC.

L'OFFICIER, entrant vivement.

Prince, excusez-moi d'interrompre Votre Altesse, mais l'aide de camp Ludgi, dont Votre Altesse avait remarqué l'absence...

LÉOPOLD, se retournant avec émotion.

Eh bien?...

L'OFFICIER.

On l'amène au palais grièvement blessé, privé de sentiment, mort peut-être. (Tous les membres du conseil se lèvent.)

LÉOPOLD.

Grand Dieu!... et sait-on quel accident?...

L'OFFICIER.

Il a été assassiné...

LÉOPOLD, tombant dans un fauteuil.

Mon cher Ludgi, si bon, si dévoué!... (Il reste absorbé dans sa douleur.)

MAFFEY, à l'officier.

Le misérable qui l'a frappé est-il connu?...

L'OFFICIER.

Oui, monsieur le comte, il est arrêté. Des ouvriers, des paysans, affirment l'avoir aperçu un fusil à la main, parcourant la forêt quelques minutes après le crime... Il paraît, du reste, qu'il a tout avoué...

MAFFEY.

Et le motif d'un pareil attentat?...

L'OFFICIER.

Je l'ignore...

MAFFEY.

Qu'on conduise immédiatement le coupable à Florence... Il sera jugé sur-le-champ avec toute la rigueur des lois...

L'OFFICIER.

La femme de ce misérable, qui a recueilli cette nuit le blessé dans sa propre maison, demande à se jeter aux genoux de Son Altesse.

MAFFEY.

Non, non... sa présence ne ferait qu'irriter la douleur du grand-duc.

LÉOPOLD, qui n'a pas entendu les dernières phrases échangées.

Qu'on dépose mon pauvre Ludgi dans l'appartement même de mon médecin ordinaire... Qu'on prévienne Aldini, qu'il fasse appel à toutes les ressources de la science... Dans quelques instants, j'irai le rejoindre... hâtez-vous. (L'officier s'incline et sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins L'OFFICIER.

LÉOPOLD, avec dignité.

Reprenons notre séance... Les intérêts de l'État ne doivent pas souffrir de nos émotions personnelles. (Tous les membres du conseil se rasseyent, le prince reste debout.) J'admets le droit qu'a la société de frapper de mort le coupable; mais pourquoi la loi punit-elle? surtout pour prévenir... Eh bien, qu'est-ce que la peine de mort aux yeux du peuple?... un spectacle émouvant, dramatique, nullement une leçon!... Ce n'en est pas une non plus pour le criminel... J'échapperai longtemps, j'échapperai toujours, se dit-il, et jusqu'à l'instant fatal, je jouirai du moins des fruits de mon adresse et de mon courage... La religion elle-même concourt alors à diminuer l'horreur d'une mort infamante, en promettant le bonheur éternel pour prix d'un repentir facile... Au lieu de cette cruelle représentation de la force, de cet assassinat commis par la main du bourreau pour punir un autre assassinat, qu'on se figure l'esclavage perpétuel des travaux forcés substitué à la peine de mort... L'image du supplice imposé reste pendant de longues années sous les yeux des citoyens; cette image, par sa continuité même, les frappe et les avertit... La loi n'est plus cruelle, elle ne se baigne plus dans le sang : l'hermine des juges reste sans taches!... Ce n'est plus une guerre entre la société et les criminels. La société se défend, elle ne se venge pas... Le tigre féroce qui veut la dévorer, elle l'enchaîne, elle lui ote tout moyen de nuire; elle le rejette de son sein, laissant à Dieu seul le soin d'éteindre à son heure la vie qu'il a donnée... Vous prétendez que la Toscane deviendra l'asile des assassins de tous les pays si je désarme le bourreau, comte Maffey; et je vous réponds que tous les souverains, enhardis par mon exemple, s'empresseront de l'imiter. L'Europe est aujourd'hui comme une vaste salle dont on ne peut éclairer une partie, sans que toutes les autres sortent plus ou moins de l'obscurité... Le bien et le mal y sont solidaires, et une loi sage promulguée en Toscane l'est en réalité dans tout le monde civilisé... Mais à quoi bon tant d'arguments?... un seul suffit... C'est en tremblant que je vous interroge : votre justice n'a-t-elle jamais frappé d'innocents?... Le glaive remis entre vos mains n'a point agrandi votre intelligence; par lui, vous n'êtes pas soustrait aux faiblesses de l'humanité, vous n'êtes pas investi d'un privilége contre l'erreur... Comment, avec une telle pensée, osez-vous prononcer un arrêt de mort? Comment osez-vous choisir l'irrémédiable et fermer sur votre jugement les portes du sépulcre?... Que répondrez-vous à la veuve et aux orphelins qui, les preuves de son innocence à la main, vous redemanderont le chef de la famille?... Comment ne vous écriez-vous pas tous avec moi : que les plus grands coupables traînent dans les fers leurs jours déshonorés, plutôt que de voir protester contre nous devant Dieu le supplice d'un seul innocent! (Léopold se rassied, moment de silence.)

MAFFEY.

C'est nous qui en répondons, et c'est Dieu qui nous juge!...

LE CARDINAL.

Avant de prononcer, nous prions, et Dieu nous éclaire?

CASTEL-FORTE.

Innocent du crime dont on est accusé, on peut être justement condamné pour un autre crime inconnu, et jusqu'alors impuni... La voix du juge, dans ce cas, est celle de Dieu même... et son erreur est providentielle!

LÉOPOLD, se levant vivement.

Vous répondez du sang innocent, comte Maffey, mais, moi souverain, je ne veux pas qu'il retombe sur ma tête... Vous priez, et Dieu vous éclaire, cardinal; mais toutes les prières, nous le savons, ne sont pas exaucées... Prince de Castel-Forte, vous admettez qu'une condamnation injuste doit

toujours correspondre à un crime inconnu. Un tel principe permettrait de justifier les actes les plus odieux, et les magistrats n'auraient qu'à décorer les plus tristes erreurs du beau nom de justice providentielle... Croyez-moi, laissons Dieu dans sa sphère immuable, ne l'abaissons pas à notre taille, et demandons-lui seulement de nous soutenir dans notre lutte contre les préjugés du passé... Prenez les voix, comte Maffey. (Maffey fait le tour de la table en s'inclinant vers chaque conseiller. — Revenu près du grand-duc, il hésite à parler.)

MAFFEY, avec embarras.

Ce n'est pas au moment où les assassins s'attaquent à l'un des plus proches serviteurs du grand-duc, que le conseil voudrait abolir...

LÉOPOLD.

Assez!... je le vois, l'avis du conseil se déclare contre moi... (Aux conseillers.) Je garde mon opinion, messieurs, mais je veux respecter la vôtre cette fois encore... Cependant, songez-y bien. Le jour où il serait prouvé qu'une condamnation capitale a frappé un innocent, ce jour-là vous auriez signé vous-mêmes l'abolition de la peine de mort. Nulles prières, nulle opposition ne m'arrêteraient, je vous en donne ma parole royale... Vous êtes condamnés désormais à être des juges infaillibles!... et que Dieu vous envoie la force de porter dignement le fardeau que je vous impose! (Il sort vivement.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins LÉOPOLD.

MAFFEY, aux conseillers.

Messieurs, la séance est levée. (Les conseillers sortent; Maffey, le cardinal et Castel-Forte, restent les derniers et s'arrêtent un moment sur le devant de la scène.)

CASTEL-FORTE.

Enfin, nous l'emportons.

LE CARDINAL.

Le grand-duc, c'est une justice à lui rendre, il a été éloquent.

MAFFEY.

Il a récité ses auteurs...

LE CARDINAL.

Non pas, non pas... il y avait bien de lui... Réjouissons-nous, comte, mais prenez garde aux menaces de Son Altesse; elles sont sérieuses, je vous assure. Vous ferez bien de recommander aux juges la plus scrupuleuse attention...

CASTEL-FORTE.

Ils n'auront pas grand'peine pour l'assassin de l'aide de camp Ludgi, puisqu'il a tout avoué de lui-même...

MAFFEY.

Et je vais presser sans inquiétude le châtiment de ce misérable.

LE CARDINAL.

Ne vous hâtez pas!... Croyez-moi, le diable est bien fin...

CASTEL-FORTE.

Son Éminence plaisante, Maffey; frappez, mon ami, frappez encore, frappez toujours!... Le grand-duc vous saura gré plus tard de l'énergie avec laquelle vous aurez refusé d'introduire dans le gouvernement l'énervante influence de ses idylles de jeune homme!...

LE CARDINAL et MAFFEY.

Amen!...

ACTE TROISIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Chambre très-simple. — Au fond, porte à droite et petite fenêtre au milieu. — Sur le devant, table chargée d'une corbeille de fruits, d'une carafe et d'un verre. — Portrait voilé suspendu à gauche.

SCÈNE I.

SARPI, écrivant sur la table, FRÉDÉRIC, debout près de lui.

FRÉDÉRIC.

C'est un rêve!... Je te croyais depuis quinze jours parti pour l'Angleterre ou l'Allemagne, et je reçois une lettre de toi, datée de Florence... Je te retrouve sous ce déguisement, logé près de la place du palais, au centre d'une ville où ta condamnation capitale a été annoncée à son de trompe...

SARPI, se levant.

Je suis d'autant plus tranquille qu'on soupçonne moins tant d'audace.

FRÉDÉRIC.

Ouvrier chez l'armurier du grand-duc, toi!

SARPI.

Comment va-t-il, le grand-duc?...

FRÉDÉRIC.

Depuis qu'on a ramené au palais son aide de camp privé de sentiment... et, dit-on, sans qu'il reste aucun espoir de guérison,... il n'a pas reparu en public.

SARPI.

Je le sais.

FRÉDÉRIC.

Ce triste événement paraît avoir été pour lui un coup bien sensible.

SARPI.

Oui, oui, la perte inattendue de ce qu'on aime déchire l'âme. Et quand les princes en ont une, il est bon qu'ils s'aperçoivent qu'elle est vulnérable comme celle des autres hommes... Aussi, je ne plains pas Léopold, mais la victime qui ne méritait pas son sort...

FRÉDÉRIC.

Tout le monde en fait l'éloge.

SARPI, *à lui-même.*

Tout le monde aussi faisait l'éloge d'une jeune fille, d'un ange,... qui a péri bien plus misérablement... Ah! c'est Léopold que j'aurais dû...

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire?

SARPI, *revenant à lui.*

Rien.

FRÉDÉRIC.

Ton meilleur ami ne peut t'inspirer des craintes?...

SARPI.

Je ne crains rien, et je n'aurai bientôt plus d'amis.

FRÉDÉRIC.

Il y a dans tes paroles et sur ton visage quelque chose de funeste. Sarpi, il en est temps encore, ne repousse point un attachement dont je t'ai donné tant de preuves.

SARPI, *lui prenant le bras.*

Tais-toi!... Ne tente pas d'amollir mon cœur, de resserrer des liens qui, peut-être dans quelques jours, demain, ce matin même, seront brisés pour jamais.

FRÉDÉRIC.

Je devine, tu veux mourir?

SARPI.

Je veux rester libre d'accomplir une mission que je me suis imposée. Après... (*Il fait un geste de dédain. Allant à la table.*) Ces papiers t'apprendront ce que j'attends de toi. Je ne pouvais les confier qu'à tes mains fidèles. Ne les ouvre que lorsque la vieille mère de Francesca, la bonne Marguerite, viendra te trouver de ma part... Je compte sur toi.

FRÉDÉRIC.

Tout sera fait comme tu le désires... Mais au nom de notre amitié, Sarpi, tire-moi d'incertitude et ne me laisse pas partir sans m'apprendre...

SARPI, *l'interrompant.*

Frédéric, il est des projets qu'on ne laisse pas pressentir, même à ceux qu'on estime le plus, sous peine de passer pour un lâche à ses propres yeux... Si tu m'aimes, éloigne-toi...

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main.*

Adieu donc, ou plutot, je l'espère, au revoir!...

SARPI, *avec intention.*

Adieu!... (*Frédéric sort.*)

SCÈNE II.

SARPI, *seul.*

Je me croyais désormais insensible, et mon cœur a battu plus vivement lorsque j'ai pressé pour la dernière fois la main d'un ami... Ah! ce retard que j'ai maudit, je le bénis maintenant... j'aurai pu du moins assurer le sort de la pauvre Marguerite... et l'on n'attribuera pas l'action que je médite à un transport de folie, à un accès de rage!... Non, la maladie du grand-duc m'a donné le temps de réfléchir, et je n'accomplis plus une vengeance, mais un acte de justice!... Quand on verra quelles terribles représailles entraine une sentence inique, on y regardera peut-être à deux fois... Pour m'introduire sans danger à Florence, je me suis fait armurier, comme je m'étais fait peintre en des temps plus heureux pour ne devoir qu'à moi seul l'image de Francesca!... (*Découvrant le portrait voilé.*) La voilà!... Voilà ce front si pur, ce regard si doux!... Tout cela vivait pour moi, et la mort a tout détruit. La mort!... (*Il recouvre le portrait et s'approche de la fenêtre.*) Léopold, elle te suit des yeux, elle épie ta convalescence de l'angle de cette lucarne d'où j'espionne ton palais. Parce qu'un frisson, un accès de fièvre t'y ont retenu quelques jours, les églises sont pleines, et la ville en émoi crie : Vive Léopold!... Haine à Léopold!... Il m'a frappé au cœur, c'est aussi là que je le frapperai... Est-ce aujourd'hui que j'en finirai?... (*Il marche vivement.*) Après tout, qu'importe l'instant, pourvu que mon dessein demeure inébranlable... J'ai chaud!... (*Il ouvre tout à fait la fenêtre.*) Ah! que l'air fait du bien, quel beau ciel, et que Francesca aurait été heureuse de descendre l'Arno avec moi... Le vent agite le drapeau qui flotte au-dessus du palais... L'autre semaine, le tonnerre l'a renversé!... Il n'en faudra pas tant pour renverser le maître de la Toscane!... (*Prenant un poignard.*) Cette arme dans une main intrépide, suffira... (*Il replace le poignard dans le tiroir de la table.*) Mais il est temps de prendre quelque nourriture, j'ai besoin de toutes mes forces. (*Il se verse un verre d'eau.*)

SCÈNE III.

SARPI, PLUSIEURS COMPAGNONS ARMURIERS.

PREMIER COMPAGNON, *appelant ses camarades.*

Venez, venez, le hibou n'a pas encore quitté son nid!

SARPI.

Que voulez-vous?...

SECOND COMPAGNON.

Voir un peu ce que fait l'ours dans sa tanière.

SARPI.

Est-ce que je vais vous troubler dans la vôtre?

PREMIER COMPAGNON.

On ne nous trouble jamais... La compagnie nous égaye...

SARPI.

Elle m'ennuie, moi.

SECOND COMPAGNON.

Mais, Ludovic, nous voulions vous prier d'un repas...

SARPI.

Merci!... Je mange comme je travaille, seul...

PREMIER COMPAGNON, regardant la carafe.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il ne boit que de l'eau !

SARPI.

C'est tout ce que j'ai à vous offrir.

PREMIER COMPAGNON.

De l'eau claire! Ah! fi donc, à moins que ce ne soit pour nous laver les mains.

SECOND COMPAGNON.

Oui, le jour qu'il payera sa bienvenue...

PREMIER COMPAGNON.

Bah!... il y a quinze jours qu'il la fait attendre.

SARPI.

J'entends... c'est une leçon que vous venez me donner, soit. Eh bien! je répondrai par une autre, en vous apprenant qu'il vaut mieux employer son argent à soulager un malheureux qu'à s'enivrer au cabaret... Si quelqu'un d'entre vous est dans le besoin, qu'il le dise... en bon camarade je lui offre mes économies... qu'il accepte de même.

PREMIER COMPAGNON, à ses camarades.

Eh bien! nous nous étions joliment trompés sur son compte.

SARPI.

Voyons, si celui qui est dans la gêne n'ose parler, désignez-le.

SECOND COMPAGNON, montrant un de ses camarades.

Dame, le pauvre Anio... Sa femme est en couche du sixième, et souvent il faut qu'il travaille même le dimanche, pour nourrir tout son monde.

SARPI, mettant une poignée de pièces dans la main d'Anio.

Tenez, Anio, voilà de quoi mettre un peu de bien-être dans votre ménage.

ANIO.

Oh! monsieur Ludovic...

SARPI.

Donnez-moi la main et faites-moi grâce du reste. Les remercîments, la reconnaissance... C'est toujours la même chose...

PREMIER COMPAGNON.

C'est égal, si j'entends dire à présent un mot plus haut que l'autre sur votre compte...

SECOND COMPAGNON.

Et moi aussi, soyez tranquille!... Mais voyons, secouez un peu la mélancolie... et venez avec nous, quoique vous n'ayez pas figuré au procès de Randzo...

SARPI.

Qu'est-ce que c'est que Randzo?...

PREMIER COMPAGNON.

Comment, vous ne savez pas?... C'est celui qui a tué l'aide de camp du grand-duc.

SARPI, frappé.

Randzo!... Quoi, on instruit ce procès, et quelqu'un est accusé! et vous êtes mêlés là dedans, vous?...

PREMIER COMPAGNON.

Sans doute, nous... C'est l'indemnité que la nouvelle loi accorde aux témoins qui doit faire les frais de notre repas.

SARPI.

Vous étiez témoins!... à décharge alors!

SECOND COMPAGNON.

A charge au contraire... puisque c'est nous qui avons arrêté Randzo dans le bois, après le crime.

SARPI, indigné.

Et vous avez dit que vous le lui aviez vu commettre?...

PREMIER COMPAGNON.

Non... parce que nous ne sommes arrivés qu'après, comme il prenait la fuite...

SARPI.

Dans ce cas, vos dépositions ne signifient rien... les preuves manquent...

PREMIER COMPAGNON.

Cela n'empêche pas qu'il a été condamné par le tribunal.

SARPI.

Condamné!...

PREMIER COMPAGNON.

Dame, s'il est coupable...

SARPI.

Et s'il ne l'est pas... L'avez-vous pris sur le fait?... Non, vous en convenez vous-même.

SECOND COMPAGNON.

Ma foi, c'était tout comme... D'ailleurs, il a tout avoué... et sans se faire prier...

SARPI.

C'est impossible!

PREMIER COMPAGNON.

C'est vrai, pourtant.

SARPI, après un moment de silence.

Vos dépositions l'auront accablé... et il n'aura pas eu le courage de supporter la torture... dont on l'aura menacé. Ainsi vous avez dit : Puisque cela peut être, cela est... et le sort de votre semblable a été décidé!... Sans examen, sans remords, vous avez livré un malheureux à une justice impitoyable... Eh bien!... si malgré toutes ces apparences, ce Randzo était innocent, quels seraient vos regrets, mes amis!... Croyez-moi, c'est un mauvais oreiller qu'une conscience inquiète! Je souhaite que le sang injustement versé ne retombe pas sur la tête de vos femmes et de vos enfants.

SECOND COMPAGNON.

Ah! Ludovic, vous dites cela d'un air... Vous me faites trembler.

SARPI, entraîné.

Que serait-ce donc si j'ajoutais : Oui, cet

homme est innocent, je l'affirme sur l'honneur.

PREMIER COMPAGNON.

Mais alors, il faut aller trouver les juges, empêcher l'exécution... C'est aujourd'hui qu'elle doit avoir lieu.. Nous n'avons pas une minute à perdre...

TOUS.

Allons, allons!... Venez, Ludovic, vous direz ce que vous savez.

SARPI, les arrêtant et à voix basse.

Mes amis, je me confie à vous; vous êtes de braves cœurs... Si je me présente devant les juges, si je sauve Randzo, je me perds moi-même... Un grand seigneur me poursuit de sa vengeance... parce que... (Avec une expression amère.) parce que j'ai arraché ma fiancée à ses honteuses poursuites... Cependant, prononcez... dites un mot et je me livrerai...

TOUS.

Non! non!...

SECOND COMPAGNON.

Pauvre Ludovic, voilà donc la cause de votre tristesse!...

PREMIER COMPAGNON.

Comment faire alors?

SARPI, toujours à voix basse.

Il faut enlever Randzo.

SECOND COMPAGNON.

De sa prison?... Nous ne sommes pas en force...

SARPI, de même.

Voulez-vous suivre mon conseil?... Les corporations doivent se soutenir... Prévenez tous les compagnons armuriers... Ayez des armes cachées sous vos habits... Ameutez la foule... Quand le cortége sortira de la prison et qu'il se sera engagé dans la rue qui conduit à la place San-Marco, nous nous jetterons sur la voiture, nous placerons Randzo au milieu de nous, et sans danger pour personne, nous l'arracherons au supplice. La chose faite, nous nous disperserons, et la police aura beau chercher, comme le secret restera entre nous...

TOUS.

Oui, oui, c'est cela!... Bravo, Ludovic!...

PREMIER COMPAGNON.

Vous entendez, vous autres, secret inviolable!...

SECOND COMPAGNON.

Convenu!... Une niche à la police, et une bonne action... ça me va!... Et le rendez-vous?...

PREMIER COMPAGNON.

Parbleu, à l'auberge de Naples, sur le chemin du cortége...

TOUS.

A l'auberge de Naples!

SECOND COMPAGNON.

L'exécution n'est que pour onze heures... Nous aurons le temps de prévenir les amis et de déjeuner solidement... Venez-vous, Ludovic?...

SARPI.

J'attends quelqu'un... mais j'espère ne pas tarder à vous rejoindre... Adieu, mes amis; Dieu bénira votre résolution... Quant à moi, c'est entre nous maintenant à la vie à la mort. (Les compagnons sortent; Sarpi serre la main à chacun d'eux.)

SCÈNE IV.

SARPI, puis MARGUERITE.

SARPI, seul.

Tuer un homme pour un crime qui est le mien! Voilà leur justice infaillible! Mon Dieu! tu ne voudras pas que cet odieux assassinat pèse encore sur ma conscience!... Tu feras réussir mes projets!... Tandis que les armuriers sauveront l'innocent, moi je frapperai le coupable... et le tumulte qui suivra mon action, rendra plus facile la fuite du malheureux accusé à ma place... (On frappe.) Ah! voilà Marguerite. (Il court à la porte et l'ouvre.) Entrez, bonne mère.

MARGUERITE.

C'est bien vous, monsieur Ludovic?

SARPI, la conduisant près de la table.

Oui, oui. Asseyez-vous là.

MARGUERITE, assise.

Vous m'avez fait dire de venir vous trouver ce matin sans faute; mais je ne vous connais pas.

SARPI.

Vous m'avez vu quelques minutes seulement... Écoutez-moi, j'ai à vous parler... de votre fille.

MARGUERITE, cachant sa figure dans ses mains.

Ma fille!... ma pauvre fille!... Vous l'avez connue?...

SARPI, d'une voix sombre.

Oui, ma mère...

MARGUERITE.

Et vous savez?... Oh! je vois que vous savez... Elle était innocente, n'est-ce pas?...

SARPI, d'une voix sourde.

Comme les anges!... Nous nous aimions... Encore quelques jours, et nous serions allés vous demander votre bénédiction, vous auriez vécu avec nous... Mais un lâche, un grand seigneur avait vu Francesca... Il l'a insultée, je l'ai tué... On nous a traqués alors comme des bêtes fauves... On l'a prise, elle, et... (Il se jette en pleurant sur les mains de Marguerite, qu'il baise à plusieurs reprises.) Ah! ma mère, ma mère, pardonnez-moi!...

MARGUERITE, lui prenant la tête et le regardant un moment avec attendrissement.

Mon enfant, vous avez dû bien souffrir aussi... et vous êtes bien jeune... vous la pleurerez plus longtemps que moi...

SARPI, à lui-même.

J'espère que non!...

MARGUERITE.

Si du moins il me restait d'elle quelque chose... J'ai demandé ses cheveux, sa croix au bourreau... en lui offrant de payer ce qu'il voudrait... Il m'a juré par la vierge-mère qu'on lui avait dérobé le corps de ma Francesca!...

SARPI, avec violence.

Qui donc a osé?... (Se calmant.) Qu'importe maintenant... (Découvrant le portrait.) Tenez, Marguerite, voilà ce que je vous donne, moi...

MARGUERITE, se levant.

C'est elle... elle me regarde, elle me sourit!... (Tombant à genoux.) Oh! mon Dieu, je vous remercie.

SARPI, après avoir aidé Marguerite à se relever.

J'ai une promesse à réclamer de vous, bonne mère...

MARGUERITE, regardant le portrait de Francesca et répondant avec distraction.

Une promesse...

SARPI.

Oui, je ne veux pas que vous restiez dans l'asile que vous devez à l'insultante pitié de Léopold... La main trempée dans le sang de la fille n'est pas faite pour donner du pain à la vieille mère... (On entend des acclamations au dehors.) Qu'est-ce donc?...

MARGUERITE, toujours distraite.

Ah! oui... il y avait foule sur la place... on disait que le grand-duc devait sortir...

SARPI, vivement.

Sortir... attendez... (Il prend un papier sur la table et le donne à Marguerite.) Écoutez-moi bien... Frédéric, c'est un ami, un véritable ami... Voilà sa demeure... c'est près de lui que vous vous rendrez... Je lui ai confié le soin de réhabiliter la mémoire de Francesca, de défendre la mienne... il prendra soin de vos vieux jours...

MARGUERITE.

Mais, mon enfant...

SARPI.

Embrassez-moi... probablement, nous ne nous reverrons plus dans cette vie... n'est-ce pas, vous me le promettez... vous irez chez Frédéric...

MARGUERITE.

Puisque vous le voulez... cependant, j'aurais mieux aimé ne plus vous quitter... vous, pour qui ma Francesca a quitté sa vieille mère!... (Les acclamations redoublent au dehors, on distingue les cris de : vive Léopold!)

SARPI, s'approchant de la fenêtre.

Oh! mon Dieu, l'on s'empresse!... (Il revient vivement prendre le poignard qu'il a placé dans le tiroir de la table, et le cache dans sa poitrine.) Un peu plus de calme, mon cœur, vous allez être content... (Il boit le verre d'eau placé sur la table.) Je n'ai que le temps... Ma mère, priez pour moi, je vais venger Francesca! (Il s'élance vers la porte et disparaît.)

MARGUERITE, le suivant d'un air stupéfait.

Le chagrin lui a fait perdre la tête... il l'aimait donc encore plus que moi!

SEPTIÈME TABLEAU.

Cabinet de travail chez Aldini. — Porte au fond, — Portes latérales.

SCÈNE I.

ALDINI, UN VALET.

ALDINI, entrant avec Piétro.

Tu dis donc, Piétro, que personne n'est venu me demander cette nuit?

PIÉTRO.

Non, monsieur le docteur, personne.

ALDINI.

A merveille... et notre malade, mon pauvre Ludgi?...

PIÉTRO.

Toujours dans le même état... à ce que pensait la signora, quand j'ai été la relever il y a deux heures!...

ALDINI.

On a bien donné la cuillerée d'élixir?...

PIÉTRO.

C'est la signora elle-même, avant d'aller se reposer.

ALDINI.

Eh bien! mon ami, tu peux maintenant, toi aussi, te jeter sur ton lit... Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai...

PIÉTRO.

Oh! mon cher maître, je ne suis pas fatigué.

ALDINI.

Va toujours... amasse des provisions, pendant que cela est possible... Le secret de la force, c'est de faire des réserves et de ne jamais dépenser mal à propos... (Piétro sort.)

SCÈNE II.

ALDINI, seul, il s'assied dans son grand fauteuil.

Trois lieues pour aller, trois lieues pour revenir, et il est cinq heures du matin, c'est marcher rondement... il est vrai que ce petit cheval avait un feu... Hum! pauvre duchesse, elle a bien souffert!... Je suis heureux qu'on m'ait laissé tranquille cette nuit... il ne faut qu'un soupçon pour perdre une femme... C'est une noble profession que la médecine, mais que de choses tristes nous voyons!... Cette grande dame, le moindre bruit la faisait devenir blanche,... tandis que la mère Jeanne, la main dans celle de son mari, avait l'air d'être à la noce... Diable, les deux enfants ont crié en même temps, je ne savais auquel entendre... La duchesse a pourtant bien embrassé le sien, les entrailles ont parlé!... Plus de crainte, plus de terreurs, des larmes de mère... Mais à quoi vais-je songer?... La mère Jeanne a du lait pour deux... le reste ne me regarde plus... Voyons

l'ami Ludgi, si son état s'est amélioré... (Il entre sur la pointe du pied dans la chambre à droite et en ressort un moment après.) Je ne sais, en vérité, je ne sais... Le pouls est toujours le même, mais le souffle me semble meilleur... La main m'a paru aussi légèrement humide, et un faible tressaillement a répondu à mon étreinte... Illusion peut-être... Je voudrais tant le sauver... Ah! je ne l'espère presque plus! C'est aujourd'hui le vingt et unième jour... et, depuis ce temps, pas un mouvement, pas un regard, immobilité complète... Trois fois sept, vingt et un... Nous voilà à la fin de la troisième période... Si elle s'écoule sans qu'une amélioration se manifeste, adieu, pauvre Ludgi!... C'est du dix-neuvième au vingtième jour ordinairement qu'elle a lieu... (Secouant la tête.) Rien de bon... Dans un instant, hélas! nous entrerons, nous le regarderons... il aura passé du repos au néant, car son âme me semble envolée déjà... Oh! sans ma petite religieuse... improvisée... il ne vivrait plus... Quelle patience, quelle bonté!... Comme elle comprend mes prescriptions, comme elle les exécute!... Voilà une garde-malade... si on avait la chance d'en toujours rencontrer de pareilles, on défierait Mathusalem... Elle couve Ludgi, elle lui insuffle la vie, Dieu me pardonne!... Elle fait pour lui ce que j'ai fait pour elle... quand elle prend sa main, quand elle se penche au-dessus de lui pour épier sa respiration, on dirait que les joues de Ludgi se colorent et que ses paupières tressaillent... C'est un ange, un ange véritable, et mes yeux, secs depuis si longtemps, se mouilleront quand il me faudra la quitter... Jacopo est un honnête bourreau... La corde était serrée juste à point... et grâce à d'énergiques frictions et aux bons poumons que je tiens du ciel, ce chef-d'œuvre de la création a vu le jour pour la seconde fois... O science! je te remercie. Je ne t'avais jamais contemplée si grande que, lorsque agenouillé au pied du lit de cette jeune fille, dans l'obscure chaumière où Jacopo l'avait transportée, le regard de la pauvre victime, encore voilé des mystérieuses ombres de la mort, est venu lentement frapper le mien!... Aider Dieu, rendre la vie, vaincre un Castel-Forte, un Maffey!.. cinquante ans de labeurs sont largement payés par une telle joie!...

SCÈNE III.

ALDINI, FRANCESCA, en religieuse, costume des franciscaines.

FRANCESCA, entrant par la porte à gauche.

Vous voilà revenu!... Que je suis aise de vous revoir... Quand vous êtes là, je suis moins inquiète... Comment avez-vous trouvé notre pauvre malade? Je tremble chaque fois que je vous interroge...

ALDINI.

Hélas! mon enfant... mon seul espoir est fondé sur mon peu de confiance en moi-même; car je condamne Ludgi. Mais vous vous fatiguez trop, ma Francesca... Après avoir veillé une partie de la nuit, déjà debout! Je ne veux pas de cela... vous pâlissez, ma belle rose, vous pâlissez tous les jours... Je ne vous ai pas rendu la vie pour vous la voir perdre ainsi...

FRANCESCA.

Si je pâlis, seigneur, ce n'est pas de fatigue; je suis forte, et autrefois j'en faisais bien davantage pour aider ma vieille mère... mais, je l'avoue, les soucis me dévorent...

ALDINI.

Un peu de patience, mon enfant, laissez-moi choisir l'instant favorable... Le grand-duc est le meilleur prince qu'on ait vu depuis des siècles; je vous promets sa protection... mais vos ennemis sont puissants, et la prudence est une vertu plus nécessaire encore que l'innocence... vous le savez, vous qui n'aviez pas péché, et que la lourde main de Jacopo...

FRANCESCA, tressaillant.

Ah! docteur...

ALDINI.

Ma Francesca, tout danger est éloigné, je l'espère... Si j'attire vos regards vers le passé, c'est pour vous empêcher de douter de l'avenir... Déjà votre mère...

FRANCESCA.

Oui, à cause d'elle, vous m'avez appris à bénir le nom du grand-duc... il a daigné la consoler, la recueillir... mais elle pleure sa fille, et mon Sarpi...

ALDINI.

J'en suis jaloux vraiment de ce mauvais sujet... J'ai quêté partout sur son compte des renseignements à mots couverts, de peur de donner l'éveil, et je n'ai malheureusement rien obtenu... Disparition complète... Ne vous tourmentez pas trop, cependant; c'est surtout pour de si mauvaises situations qu'on a inventé le proverbe : pas de nouvelles, bonnes nouvelles...

FRANCESCA.

Avec son caractère violent, je tremble qu'il ne se porte à quelque terrible extrémité.

ALDINI.

Espérons, mon enfant... Toute la sagesse humaine est dans ce mot... Nous autres médecins, qui sommes si souvent aux prises avec la fragilité de notre espèce, nous nous croiserions les bras la plupart du temps, si nous ne répétions tout bas : espérons!...

FRANCESCA.

Vous avez raison, mon ami, et je suis ingrate de me plaindre... quand je songe à ce que j'étais il y a trois semaines, je me dis qu'un miracle est encore possible... J'aurais voulu embrasser ma mère, cela m'aurait fait du bien...

ALDINI.

Il faut attendre encore... bien des ménagements nous sont ordonnés...

FRANCESCA.

Ah! tenez, grondez-moi, je ne pense qu'à ma propre satisfaction, et j'oublie tous les dangers que vous avez bravés pour une pauvre fille que vous ne connaissiez pas... L'habit que je porte, cependant, devrait m'apprendre la résignation...

ALDINI, souriant.

D'abord, ce n'est qu'un déguisement,... et l'effet doit alors être moins efficace... De plus, je vous assure qu'au couvent des franciscaines, il y a beaucoup de sœurs moins résignées que vous.

FRANCESCA.

C'est peut-être bien mal à moi de me déguiser ainsi... Pour mettre ma conscience en repos, j'ai fait vœu de me retirer aux franciscaines si je perds les deux personnes qui m'attachent à la vie!...

ALDINI.

Et moi, je ne compte donc pas!... (Francesca se précipite sur sa main qu'elle veut baiser, il la repousse doucement.) C'est bon, c'est bon, mon enfant, je plaisantais... mais voilà des folies que je gronderais fort si j'en avais le droit... Vous retirer aux franciscaines, pour un déguisement indispensable... lorsque vous remplissez plus que strictement les obligations qu'impose cet habit en soignant Ludgi nuit et jour...

FRANCESCA, vivement.

Ah! je voudrais tant le sauver!

PIÉTRO, entrant vivement.

Monsieur le docteur, Son Altesse le grand-duc est sur mes pas...

FRANCESCA.

Je vais auprès de notre malade, je ne quitterai pas son chevet d'aujourd'hui, et si ma prière est exaucée...

ALDINI.

La prière qui s'échappe de vos lèvres est sainte; priez pour nous tous, ma Francesca. (Francesca entre dans la chambre à droite; Léopold paraît à la porte du fond, un moment après la sortie de Piétro.)

SCÈNE IV.

ALDINI, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Bonjour, Aldini... Et mon pauvre Ludgi?...

ALDINI, s'inclinant.

Toujours de même... Votre Altesse me comble en daignant me visiter si souvent... J'espère qu'aucun malaise...

LÉOPOLD, s'asseyant.

Non, non, je n'ai pas besoin du docteur, c'est l'ami que je viens voir... J'ai besoin de me retremper près de toi lorsque mon courage et ma volonté faiblissent...

ALDINI, debout près de lui.

Vous vous calomniez, mon prince.

LÉOPOLD.

Je le voudrais... mais c'est la vérité, la terre me manque... Ainsi, hier, ils m'ont forcé à ratifier l'arrêt de mort de ce Randzo...

ALDINI.

Pourquoi ne pas attendre que notre pauvre Ludgi...

LÉOPOLD.

Tu m'avais toi-même donné si peu d'espoir... Ce Randzo avoue son crime avec une sorte d'acharnement... et semble se réjouir de l'état désespéré de sa victime... il est fort peu intéressant...

ALDINI.

Il est jaloux!...

LÉOPOLD.

Maffey m'a fatigué d'un discours en trois points... il a objecté l'exemple nécessaire, le respect des lois, il a fait appel à mon affection pour Ludgi... Je suis toujours seul de mon avis... Randzo lui-même me donne tort... cela finit par rendre timide... Enfin, de guerre lasse, j'ai signé...

ALDINI.

A votre place, j'aurais résisté encore... Et l'exécution?...

LÉOPOLD.

Est pour aujourd'hui, à onze heures,... sur la place San-Marco...

ALDINI.

Comment, dans la ville même...

LÉOPOLD.

Hélas! oui... Je te répète que c'est une persécution... ils m'obsèdent, ils m'irritent, et je laisse tout aller...

ALDINI.

Seigneur, je ne vous reconnais plus.

LÉOPOLD.

Je ne me reconnais plus moi-même... Écoute-moi, ne me gronde pas... il me faut un soutien, un conseiller désintéressé... Il me faut un bon visage, de bonnes paroles... Ah! mon ami, quelle triste chose d'être prince et de vouloir remonter le courant... Il y a des instants, j'ai honte de l'avouer, où Louis XV me semble avoir raison... il court, il vole de plaisirs en plaisirs... et à ceux qui lui montrent un sombre avenir, il répond : après moi, le déluge!

ALDINI.

Un Louis XV peut prononcer de telles paroles; mais Votre Altesse...

LÉOPOLD.

Mon Altesse est faite de chair et d'os, docteur, non de fer et d'acier... Et si mes sujets ne veulent pas que je les rende meilleurs, que je les rende heureux...

ALDINI.

Un instant, seigneur, vos sujets sans doute ne demandent pas mieux... seulement, entre vous et votre peuple, il y a la cour, c'est-à-dire une armée

de privilégiés, qui s'inquiètent fort peu d'améliorations qui ne les concernent pas, qui, ayant tout, ne désirent nullement qu'on donne à autrui... La cour, grand Dieu!... qui pousse toujours le prince du côté où ses vices le font pencher, et qui se dresse comme une hydre contre ses vertus... Vous êtes entré dans une noble voie; mais il est toujours temps de se repentir du bien qu'on veut faire. Retournez en arrière... Vous ne serez pas le régénérateur d'un peuple..... vous serez l'heureux grand-duc de Toscane, doucement endormi dans les jouissances... au lieu des cris d'amour de vos sujets, vous entendrez les éloges du comte Maffey et les murmures approbateurs de vos antichambres...

LÉOPOLD, se levant vivement.

Aldini!...

ALDINI.

Votre Altesse me demande de bonnes paroles... mon amitié, j'oserai dire ma tendresse fervente, n'en a pas d'autres à lui offrir...

LÉOPOLD.

Tu sais, docteur, avec quelle passion je désire le bien, mais je voudrais pouvoir te condamner au trône seulement une semaine... Il est facile de philosopher dans son cabinet; en face des intrigues, et au milieu des fils inextricables de la politique, tu hésiterais... confesse-le : théoriquement, tu triomphes toujours de la maladie, mais au chevet du malade, c'est différent...

ALDINI.

Moquez-vous de ma science, Altesse, j'y consens volontiers, pourvu que vous redeveniez Léopold le Juste, Léopold le Grand!

LÉOPOLD.

Flatteur!...

ALDINI.

Utile flatteur que celui qui veut la gloire de son maître!...

LÉOPOLD, se promenant en réfléchissant.

Oui, oui, tu as raison... Je briserai le cercle où ils m'enferment!...

ALDINI.

Soufflez sur ces ombres, elles disparaîtront.

LÉOPOLD, s'animant.

Je verrai tout par moi-même...

ALDINI.

Vous ne serez plus trompé.

LÉOPOLD.

Je ferai tout par moi-même...

ALDINI.

Seul moyen d'être obéi!

LÉOPOLD.

Ceux qui me feront obstacle, je les écraserai...

ALDINI.

Ah! un peu de pitié... Soyez victorieux, mais soyez clément...

LÉOPOLD.

Leur vie, leur fortune, je n'y toucherai pas... mais leur pouvoir, leur influence... puisqu'ils n'ont pas voulu me seconder, puisqu'ils s'opposent au bonheur de mes sujets... c'est là que je frapperai, sans trêve ni relâche...

ALDINI.

Voilà comme je vous aime, mon prince...

LÉOPOLD.

Tu m'as fait du bien... Il n'y a que toi qui me comprennes... Quand j'ai une bonne pensée, tu ne la flétris pas dans son germe... tu ne me parles pas de la méchanceté des hommes... tu n'essaies pas de me faire peur de mon peuple...

ALDINI.

Il vous adore... (En cet instant, on entend des acclamations au dehors, on distingue les cris de : vive Léopold!...) Entendez-vous ces cris?...

LÉOPOLD.

Qu'est-ce donc?...

ALDINI.

On sait que vous devez ce matin aller visiter le nouvel hôpital... on vous attend, on vous appelle, on vous remercie de vos efforts pour assurer le bien de la Toscane et en faire la première des nations...

LÉOPOLD.

Oh! Aldini...

ALDINI.

Oui, monseigneur, la première... Aux yeux de Dieu, les nations pèsent par leurs institutions et leur ressort moral, non par le nombre des misérables bataillons qu'elles peuvent envoyer à la boucherie...

LÉOPOLD.

Ces acclamations réclament ma présence... Je vais faire mon devoir. Aldini,... veux-tu quelque grâce?...

ALDINI.

Moi, Votre Altesse? fi donc!... Ne transformez pas l'ami en courtisan; je ne veux pas de grâce, (Se jetant à genoux.) mais mon pardon.

LÉOPOLD, voulant le relever.

Ton pardon! Que veux-tu dire?...

ALDINI, toujours à genoux.

Non, je ne me relèverai pas avant de l'avoir obtenu... J'ai commis... presque un crime... ce serait du moins l'opinion du comte Maffey... Une jeune fille innocente allait périr... je l'ai arrachée au bourreau...

LÉOPOLD.

Au bourreau?...

ALDINI.

Cette douce créature est la fiancée du malheureux Sarpi... celle que Votre Altesse voulait sauver!... Plus heureux, j'avais pris les devants et j'ai exercé un droit de grâce qui n'appartient qu'au souverain... c'est là ma faute...

LÉOPOLD, relevant Aldini et le pressant dans ses bras.

Ah! mon ami! jamais je n'oublierai ce service... Depuis le jour fatal, je n'avais pas dormi une nuit sans voir apparaître le fantôme éploré de cette enfant... un remords pesait sur moi... Garde ton

secret, Aldini... mais, s'il venait à être découvert, ma parole royale serait entre toi et ceux qui t'accuseraient... Dieu, en t'inspirant, a béni mes intentions... Adieu, Aldini... Si, contre toute attente, un mieux survenait dans l'état de Ludgi, fais-moi prévenir immédiatement... Nous reparlerons de cette jeune fille... elle m'intéresse plus que je ne puis le dire... Tu me raconteras tout... (En prononçant ces derniers mots, Léopold gagne le fond du théâtre et sort.)

ALDINI, qui le suit en s'inclinant.

Que Votre Altesse soit heureuse comme elle le mérite!

SCÈNE V.

ALDINI, seul.

Voilà l'ange de mon cœur en repos avec la justice du comte Maffey... Je l'ai aimée tout de suite, cette enfant, comme si je l'avais élevée, comme j'aurais aimé ma fille, si le ciel m'en avait donné une!... Ce que c'est qu'une âme exquise, reflétée par un délicieux visage... elle a des yeux... à vous damner... ou plutot à vous faire entrer tout droit au paradis... Mais il ne faut pas s'endormir sur ses lauriers à la cour... Je ne m'étais pas trouvé seul avec le prince depuis huit jours, et ses ministres en le harcelant, avaient déjà fatigué son âme généreuse...

SCÈNE VI.

ALDINI, FRANCESCA.

FRANCESCA, paraissant pâle, tremblante, à la porte de droite.

Ah!...

ALDINI, courant à elle.

Eh bien!...

FRANCESCA, lui montrant le fond de la chambre.

Regardez!...

ALDINI, s'écriant.

Ludgi!... es yeux ouverts... (Ils entrent tous deux dans la chambre.)

ALDINI, ressortant vivement un instant après et courant à la porte du fond.

Piétro, Piétro!... (Piétro paraît.) Cours vite chez Gregori... qu'il te donne immédiatement un flacon de liqueur de Carus... va... des ailes, mon garçon, des ailes... (Piétro sort.) — (Aldini va pour rentrer dans la chambre de Ludgi; Francesca vient à lui et reste sur le seuil de manière à être vue et entendue du public.)

ALDINI.

La crise va avoir lieu... il sera sauvé, sans doute... Mon enfant!... quel miracle!... Qu'est-il arrivé?...

FRANCESCA.

Désespérée, je m'étais agenouillée près de lui, je tenais sa main, je ne sentais plus le pouls... tout à coup, par je ne sais quelle inspiration subite, ma pensée s'est reportée à des jours meilleurs... j'ai approché ma bouche de son oreille et j'ai dit, comme dans un rêve: vous n'aimez donc pas Thérésa, vous voulez donc l'abandonner...

ALDINI.

Alors...

FRANCESCA.

J'ai peut-être dit cette phrase vingt fois... en pleurant... Je pensais à moi-même... Mes larmes coulaient sur ce noble et pâle visage... Ah! ce nom de Thérésa, je le disais si doucement, si tendrement... Elle a été bonne pour ma mère... Une dernière fois, je le murmurais dans un sanglot... J'ai vu le sang remonter, colorer les traits du pauvre malade, ses membres frémir... et ses yeux s'ouvrir une seconde, se refermer comme trop fatigués, puis se rouvrir encore...

ALDINI.

Vous avez réveillé son âme... il vous devra la vie...

PIÉTRO, entrant vivement, un flacon à la main.

Voici, monsieur le docteur.

ALDINI, prenant le flacon.

Ne t'éloigne pas!... (A Francesca.) Venez, je réponds de lui. (Il entre dans la chambre de Ludgi avec Francesca.)

HUITIÈME TABLEAU.

La place Léopoldine. — Au fond, le palais du grand-duc précédé d'une cour intérieure fermée par une grille.

SCÈNE I.

PEUPLE, puis BÉNÉDICTE, LÉOPOLD, MAFFEY, CONSEILLERS, BOURGEOIS, OUVRIERS, PERSONNES AUX FENÊTRES, SARPI tout à la fin.

PREMIER COMPAGNON.

Attendons Sarpi... Tous les compagnons sont prévenus et réunis là-bas...

SECOND COMPAGNON.

Nous aurons le temps de voir le grand-duc... il n'est pas dix heures...

PREMIER COMPAGNON.

On dit qu'il va à la chasse?...

ANIO.

Non, il va visiter le nouvel hospice...

SECOND COMPAGNON.

Eh non! il va à la cathédrale remercier le ciel de sa convalescence. (Tumulte dans la foule.)

PREMIER COMPAGNON.

Est-ce qu'on le voit?...

UNE FEMME.

Pas encore...

SECOND COMPAGNON.

Mais si, j'aperçois l'escorte...

LA FEMME.

Non, ce n'est pas lui.

CRIS.

Vive Léopold!...

UN HOMME.

Ne poussez donc pas comme cela...

UN ENFANT.

Maman, je ne vois rien.

LA FEMME.

Grimpe sur mon dos, nigaud.

BÉNÉDICTE, entrant en scène.

Faut-il que le grand-duc sorte, pendant que ma pauvre cousine est encore à la prison... Dans cette foule, je ne pourrai jamais la retrouver... C'était bien la peine de l'attendre sur la place...

LA FEMME.

Ma foi, c'est trop long, je m'en vas...

PREMIER COMPAGNON.

Pourquoi êtes-vous donc si pressée?

LA FEMME.

On me garde une bonne place pour l'exécution de tantôt... et si je tarde trop, je ne pourrai plus traverser les rues... il y aura trop de monde... (A son enfant.) Viens, Antonio.

SECOND COMPAGNON, regardant au fond.

Pour le coup, voilà le grand-duc...

TOUS.

Le voilà!...

BÉNÉDICTE.

Oh! mon Dieu!... et ma pauvre cousine... si je pouvais la prévenir. (Elle disparaît.)

TOUS.

Vive Léopold!...

CRIS DIVERS.

Prenez donc garde... C'est lui... Il est encore pâle... Il est très-bien... Ah! vous m'écrasez... Joue des coudes, mon homme... (Cortége.)

MAFFEY, qui paraît à côté de Léopold.

Votre Altesse peut être certaine que toutes les formalités ont été remplies sans rigueurs inutiles... Je le répète à mon souverain... il faut un gage à la sécurité publique... La clémence du prince est, dans certains cas, un encouragement à tous les crimes.

LÉOPOLD.

Pourquoi ne pas suspendre encore l'exécution?..

MAFFEY.

Votre Altesse a daigné m'assurer tout à l'heure que le docteur Aldini avait perdu tout espoir... Nous ne pouvons donc recueillir la déposition de la victime, déposition bien inutile d'après les aveux complets de l'assassin... J'oserai, en outre, faire remarquer au grand-duc qu'un nouveau retard ne ferait qu'accroître le supplice du condamné en prolongeant son agonie...

CRIS.

Vive Léopold!... Longue vie au grand-duc!... (Toutes les fenêtres sont occupées, le prince salue en passant et s'éloigne par la gauche, suivi de tout le peuple. — Maffey reste en arrière.)

SARPI, entrant vivement par la droite et restant immobile à la vue du cortége qui disparaît.

Trop tard!... Il m'échappe encore... ce sera la dernière fois... (Il regarde devant lui.)

MAFFEY, à un conseiller de la suite du prince, qu'il a retenu et qu'il amène sur le devant de la scène. A voix basse.

Monsieur le conseiller, rendez-vous sans délai à la prison... On y attend mes derniers ordres... Transmettez-les vous-même et commandez que l'exécution soit avancée d'une heure. (Mouvement du conseiller.) Allez, monsieur; vous m'avez entendu... Précipitez l'expiation... Je prends sur moi toute la responsabilité. (Le conseiller s'incline et sort avec Maffey.)

SCÈNE II.

SARPI, seul.

Va chasser, va prier, que m'importe!... Ton sort est décidé... Je ne quitterai plus la place... (Il se promène.) Avant qu'il franchisse la grille, je m'avancerai... Francesca vengée, je dirai : Randzo est innocent... Ma vie sera remplie, et je n'aurai plus rien à faire ici-bas. (Il s'assied.) Attendons... calme et résolu...

SCÈNE III.

SARPI, BÉNÉDICTE.

BÉNÉDICTE, regardant tout autour d'elle.

Ils prétendent qu'elle a quitté la prison, et je ne l'ai pas rencontrée. Quel chemin a-t-elle donc pris?... (Elle s'approche de Sarpi.) Je vous demande pardon, monsieur, vous n'auriez pas vu une jeune femme, en grand deuil, pâle, très-pâle, traverser la place.

SARPI, brusquement.

Non!

BÉNÉDICTE, le regardant.

Mais, je ne me trompe pas... Non... oui, je vous reconnais...

SARPI.

Moi!...

BÉNÉDICTE.

Oui, vous... Vous êtes entré à la ferme il y a trois semaines, un matin; vous étiez si pressé d'avoir un cheval...

SARPI.

Ah! malédiction sur ce jour affreux!...

BÉNÉDICTE.

Malédiction!... mais vous aviez l'air bien heureux, vous... Est-ce que vous n'êtes pas arrivé à temps?

SARPI.

A temps!...

BÉNÉDICTE.

Nous, tous les malheurs nous ont accablées... On dirait que la pauvre fille de la vieille Marguerite nous a jeté un sort en passant devant la ferme; car, le soir de ce même jour, nous avons vu notre

cousin Ludgi, l'aide de camp du grand duc, assassiné... Et par qui?... Par mon cousin Randzo, dans un accès de jalousie... Il a tout avoué...

SARPI.

Cet homme est fou... Il ment; ce n'est pas lui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THÉRÉSA.

THÉRÉSA, qui a entendu les derniers mots de Sarpi, presque suffoquée, la main sur son cœur et se soutenant à peine.

Ce n'est pas lui!...

BÉNÉDICTE.

Ah! ma cousine, te voilà enfin.

SARPI, à Thérésa.

Non, madame, votre mari vous trompe.

THÉRÉSA.

En êtes-vous bien sûr?

SARPI.

Je connais celui qui a frappé Ludgi.

THÉRÉSA.

Grand Dieu!... Oh! je vous en supplie, nommez-le et sauvez Randzo.

SARPI.

Il se nommera lui-même et n'attendra pas vos instances pour s'y décider.

THÉRÉSA.

Vous me rendez la vie!... Mais vous, monsieur, vous répéterez hautement les paroles que vous venez de prononcer... Vous les répéterez devant le prince?

SARPI.

Je les répéterai.

THÉRÉSA.

Vous m'aiderez à obtenir justice?

SARPI.

Je vous la ferai moi-même.

SCÈNE V.

LES MÊMES, COMPAGNONS ARMURIERS.

PREMIER COMPAGNON, paraissant à gauche.

Ah! Ludovic, enfin. (A Sarpi.) Tous nos compagnons sont à leur poste, et la demie vient de sonner. Hâtons-nous.

SARPI, aux compagnons.

Mes amis, voici la femme du condamné... Sa vue donnera du courage aux plus timides. (A Thérésa.) Voici les sauveurs de Randzo. Mettez-vous à leur tête.

SECOND COMPAGNON.

Nous te répondons d'elle et de lui.

SARPI.

Renversez les gardes, brisez l'échafaud, sauvez l'innocent.

THÉRÉSA, aux compagnons.

Ah! venez, venez.

BÉNÉDICTE.

Je ne te quitte pas.

THÉRÉSA.

C'est ma vie ou ma mort qui va se décider... (Les compagnons sortent rapidement sur ses pas et ceux de Bénédicte. Sarpi les suit un instant; mais, arrivé au fond du théâtre, il s'arrête.)

SCÈNE VI.

SARPI, seul.

(On entend des cris.)

Serait-ce lui?... Déjà!... Comme sa destinée le pousse... J'ai bien fait de rester... Dieu me l'amène.

SCÈNE VII.

SARPI, LÉOPOLD, MAFFEY, GARDES, PEUPLE.

LÉOPOLD, à son cortége, en s'approchant de la grille du palais.

Messieurs, vous êtes libres.

UN GARDE, à Sarpi, qui s'est avancé vivement

On ne passe pas.

SARPI.

Je veux parler à Son Altesse.

LE GARDE.

Allons, au large, ce n'est pas jour d'audience.

SARPI.

Qu'importe...

LÉOPOLD, s'arrêtant au bruit.

Qu'y a-t-il?

SARPI.

Deux mots à Votre Altesse...

LÉOPOLD.

Parlez.

SARPI, s'avançant.

A vous seul, prince.

LÉOPOLD, éloignant de la main ceux qui l'entourent.

Je vous écoute...

SARPI, le regardant en face et balbutiant.

Ah! un homme désarmé...

LÉOPOLD, qui ne l'a pas entendu.

Eh bien! que voulez-vous?

SARPI, se décidant.

Ta mort. (Il appuie sa main gauche sur l'épaule du grand-duc, et le menace de la droite qu'il vient d'armer du poignard caché dans sa poitrine.)

LÉOPOLD, l'arrêtant.

Malheureux!... (A Maffey et aux gardes qui se sont précipités sur Sarpi et l'ont désarmé.) Point de violence surtout, aucun éclat. (Sourd tumulte parmi le peuple après le premier moment de stupeur.)

MAFFEY.

Je conjure Votre Altesse de rentrer.

LÉOPOLD, froidement.

Ceci ne regarde que moi. (A Sarpi.) Réponds franchement... Pourquoi voulais-tu ma mort?

SARPI.

Ah! si je vous avais trouvé devant moi armé et résolu, ma main n'eût pas tremblé... et Francesca

erait vengée... Prenez ma vie, je saurai du moins mourir...

LÉOPOLD.

Francesca!... Tu es donc Sarpi?

SARPI.

Oui... J'avais juré de t'envoyer rejoindre Francesca, cette jeune fille traînée au gibet pour un homicide que ma légitime défense, j'en atteste le ciel, m'a forcé de commettre... Tes juges l'ont condamnée, immolée sans preuves. (Il montre Maffey.)

MAFFEY.

Prince, il faut enchaîner ce furieux.

SARPI.

Tes juges infaillibles... qui ne peuvent se tromper, et qui viennent d'ordonner encore aujourd'hui de traîner au supplice un homme accusé du meurtre de ton capitaine des gardes, quand moi, moi seul, trompé par une ressemblance fatale, l'ai frappé dans la forêt où j'avais été t'attendre!

LÉOPOLD, avec violence.

Comte Maffey, qu'on arrête, qu'on suspende tout!...

MAFFEY, avec effroi.

Ce misérable abuse Votre Altesse... Randzo lui-même n'a-t-il pas avoué son crime?

SARPI.

Parce qu'il voulait rejeter le fardeau d'une vie trop pesante.

LÉOPOLD, lentement.

Ainsi, malgré toutes les preuves, malgré des aveux...

SARPI, brusquement.

Tu n'as atteint que des innocents.

LÉOPOLD, à Maffey, avec amertume.

Entendez-vous, comte? (Cris des armuriers dans le lointain.)

SARPI, prêtant l'oreille.

Mais la justice du peuple vient d'épargner un crime à ta justice royale... Écoute ces cris de joie.. Les armuriers, les citoyens de Florence ont brisé les liens de Randzo... On te l'amène, il est sauvé!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THÉRÉSA, BÉNÉDICTE, COMPAGNONS ARMURIERS, puis ALDINI.

SECOND COMPAGNON, arrivant en scène.

Il est mort!...

TOUS.

Mort!...

THÉRÉSA, accourant en désordre, suivie de Bénédicte.

Vengeance!... vengeance! (Elle se jette aux pieds de Léopold.) On a avancé d'une heure l'exécution! (Elle tombe évanouie.)

SARPI, avec indignation.

Ah!... (Mouvement d'horreur du peuple. On emporte Thérésa.)

LÉOPOLD, se retournant vers Maffey.

Qui a osé donner un pareil ordre? (Maffey, confus, garde le silence.) Vous, comte Maffey!... L'esprit de système vous a conduit jusqu'au meurtre!...

LE PEUPLE.

Mort au juge!...

LÉOPOLD, élevant la voix.

Silence, peuple... Comte Maffey, je vous dégrade... Je confisque une partie de vos biens, au profit de la famille de cet infortuné, et je vous chasse de la Toscane... Suivez le bourreau, désormais sans emploi. (Maffey s'éloigne en courbant la tête.) Range-toi, peuple, le contact des assassins est odieux! (Étonnement et silence du peuple.)

ALDINI, accourant et perçant la foule.

Monseigneur, Ludgi est vivant... Demain, il pourra parler...

LÉOPOLD, tristement.

Il ne sera plus temps, docteur. (Se tournant vers Sarpi.) Quant à toi, qui n'as compris la justice que dans le sang, je veux te prouver...

LE PEUPLE.

Non, non, point de pardon... Mort à l'assassin, mort à l'assassin du grand-duc!... (On se jette sur Sarpi que les gardes tentent vainement de défendre; on déchire ses vêtements. Le peuple ramène le bourreau, lui met la hache à la main et désigne Sarpi renversé comme victime.)

LÉOPOLD, s'élançant et étendant sa main sur la tête de Sarpi.

Arrêtez, citoyens de Florence... La peine de mort est abolie!... (Stupéfaction et silence de la foule. — Les compagnons armuriers transportent le corps de Randzo, couvert d'un voile et couronné de fleurs, et la foule les suit en poussant les cris répétés de : « Vive Léopold! plus d'échafaud, plus de supplice! »)

ALDINI, se penchant à l'oreille de Sarpi, que les gardes ont placé de nouveau au milieu d'eux.

Vous retrouverez votre Francesca...

SARPI.

Dans le ciel.

ALDINI.

Non, sur la terre.

SARPI, se couvrant le visage de ses mains.

Ah! l'assassin de Randzo est indigne...

LÉOPOLD, qui a tourné les yeux vers lui.

Tu vivras pour te repentir! (Nouveaux cris de la foule qui revient : Gloire à Léopold! La peine de mort est abolie!...)

TABLEAU.

FIN DE L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

LOUIS XI EN GOGUETTES

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
LE 29 AOUT 1833.

EN COLLABORATION AVEC FULGENCE

PERSONNAGES	ACTEURS.
LOUIS XI	M. BOUFFÉ.
NICOLE DE BEAUPERTUIS, jeune veuve	Mme GRASSOT.
HENRI DE CASTRES	M. PAUL.
JEANNE, suivante de Nicole	Mme MONVAL.
TRISTAN	M. KLEIN.

La scène se passe en 1466, dans une maison près de Tours.

LOUIS XI EN GOGUETTES

Le théâtre représente une chambre gothique. — Une grande croisée au fond, donnant sur la cour. A côté de la fenêtre, à gauche de l'acteur, une porte conduisant à la cuisine. — A droite, une porte latérale conduisant à l'oratoire de Nicole. — A gauche, la porte d'entrée. — Sur le devant du théâtre, du même côté, une horloge en bois, avec sa longue boîte. Du côté opposé, sur le devant du théâtre, une table.

SCÈNE I.

NICOLE, puis JEANNE.

(Au lever du rideau, Nicole est assise près de la table et lit une lettre.)

NICOLE, cessant de lire.

Cher Henri! comme il m'aime! comme il est désespéré!... Encore une nouvelle mission de Louis XI, qui va l'éloigner avant qu'il ait trouvé l'occasion de me voir... On dirait que le roi est servi par son instinct de finesse, même sans qu'il s'en doute... Il pouvait choisir tout autre envoyé que le comte Henri De Castres... Mais non, c'est justement son rival qu'il fait partir. Mon Dieu, oui, son rival! car, je ne le vois que trop, le roi, non content de retenir entre ses mains tous mes domaines, sous prétexte de les défendre contre les prétentions des héritiers de mon époux défunt, en veut encore au cœur de la pauvre veuve!... Et il faut que je souffre ses soins!

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Je dois cacher qu'Henri pour moi soupire,
D'un roi jaloux je dois subir la cour,
Si d'un seul coup je ne veux pas détruire
Mon avenir de fortune et d'amour :
Car Louis, même en cette conjoncture,
Ne pardonnerait pas, je croi,
Qu'un diplomate osât conclure
Un traité contraire à son roi.

Je conçois encore la sollicitude du roi pour mes intérêts, c'est-à-dire pour les siens... Le plus proche parent de mon époux était le sire de Crèvecœur, favori du duc de Bourgogne.. et le roi Louis n'a pas envie de lui voir prendre pied dans son propre royaume... mais vouloir s'emparer aussi de mes sentiments...

JEANNE, accourant.

Madame, madame Nicole...

NICOLE.

Eh bien! Qu'est-ce?...

JEANNE.

M. Tristan, qui vient vous annoncer que le roi vous demande à souper, ce soir.

NICOLE, à elle même.

Le roi!... C'est comme un fait exprès... toutes les fois que je pense à Henri, c'est le prince qui vient. Et je ne puis refuser! et je dois me montrer très-honorée d'une visite qui m'est insupportable!

JEANNE.

Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir, madame... Ah! je comprends : vous aimeriez autant une autre visite... celle d'un jeune seigneur par exemple.

NICOLE.

Tais-toi, Jeanne, tais-toi... Tu sais qu'il ne faut pas même prononcer son nom... qu'il y va de la vie.

JEANNE.

N'en plus parler, c'est très-bien... mais il vaudrait peut-être mieux encore l'oublier, et faire un peu meilleure mine au roi, qui est si gentil avec vous.

NICOLE.

Jeanne, je vous ai déjà défendu...

JEANNE.

Dame! c'est plus fort que moi, je suis pour les têtes... *encouronnées*, moi... et celle-là, c'en est une fière : il n'y a qu'une chose qui me déplaît dans ce bon monarque, c'est son Tristan... Quel singulier compère il s'est donné là!... Ah! madame, dites-lui donc, je vous en prie, vous, qu'il écoute comme un oracle, de ne plus l'amener avec lui; quand il vient ici... j'en ai une peur... Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est qu'il me fait la cour!... et rien que d'y penser, ça me donne le frisson!... Je n'ose cependant pas trop le maltraiter, de peur qu'il ne s'imagine que j'ai un autre amoureux, ce qui est vrai.

NICOLE.

Ce qui est vrai?...

JEANNE.

Oui, madame... Vous savez bien, ce petit barbier chirurgien dans la garde écossaise... et si M. Tristan venait à s'en douter... Vous direz un mot au roi, n'est-ce pas, madame?

NICOLE.

Non, vraiment; le roi est trop attaché à Tristan pour que je me permette... Allons, fais comme moi... contre fortune bon cœur... Suppose que c'est un tigre qu'on t'a donné à apprivoiser.

JEANNE.

Merci de la commission.

NICOLE.

Quand la maîtresse s'ennuie, il n'est pas juste

que la suivante s'amuse... Mais le roi ne peut tarder... Je vais achever ma toilette. Songe au repas. (Elle rentre dans sa chambre à droite.)

SCÈNE II.

JEANNE, seule.

« Fais comme moi. » Madame en parle bien à son aise... Encore, si c'était un roi qui me fît les yeux doux!... Allons, mettons le couvert... Pendant ce temps-là, du moins, je ne suis pas avec ce monstre d'amoureux. Je ne m'attendais pas, tout de même, en entrant dans cette maison, que je me trouverais, un beau jour, la chambrière d'une quasi reine de France. (Elle dresse la table, place les assiettes.) Voilà qui est fait. Ici, le couvert de madame Nicole... là, celui du roi, tout auprès. Ah dame! c'est qu'il aime notre maîtresse, faut voir!... Si ce n'était M. De Castres, je crois qu'elle finirait par s'y accoutumer aussi; et elle aurait raison, car, moi, je le chéris, mon Louis XI! Les uns disent qu'il est méchant, par-ci... les autres, qu'il est hypocrite, par-là... Ce sont de mauvaises langues; je n'ai jamais vu un seigneur plus réjouissant, quand il est dans ses bonnes!... On ne dira pas qu'il est fier, d'abord... Je ne suis pas plus gênée avec lui que si c'était, sans comparaison, un de nos marchands de bestiaux de la Touraine. C'est qu'il vous dit des drôleries...

AIR de *Lisbeth*.

Sitôt qu'il arrive au logis,
C'est à mon menton qu'il s'adresse;
Son p'tit œil fin me r'garde; et puis,
Avec un aimable souris,
Sa royale main me caresse!...
Près de lui je suis sans effroi;
Comme un tigre, quoiqu' chacun le r' nomme,
Enfin, bien que ce soit un roi,
Il n' me fait (*bis*) que l'effet d'un homme.

Ce n'est pas comme son Tristan...

SCÈNE III.

JEANNE, TRISTAN.

TRISTAN, passant sa tête à la porte de la cuisine.
Mademoiselle Jeanne!

JEANNE.
Oh! mon Dieu! c'est lui.

TRISTAN, entrant et riant niaisement.
Oh! oh! oh! oh! je vous ai fait peur, n'est-ce pas?

JEANNE.
Mais oui, un peu.

TRISTAN.
Je viens vous aider. (S'approchant d'elle, en faisant le geste de lui prendre le cou avec les deux mains.) Ouf! moi qui ai serré tant de nœuds pour de mauvais coquins à qui ça ne faisait pas plaisir... que j'aurais de joie à en former de plus doux avec cette jolie petite scélérate!

JEANNE.
Voulez-vous bien me laisser, avec vos comparaisons!

TRISTAN.
C'est l'amour qui me les inspire.

JEANNE.
L'amour! Est-ce que vous pouvez connaître ça, vous?

TRISTAN, d'une voix douce.
Oh! oui, je le connais... beaucoup même... et je sais bien où j'ai fait sa connaissance... pas loin d'ici.

JEANNE.
Laissez donc... avec le crédit dont vous jouissez auprès du roi, les nombreux travaux dont il vous charge...

TRISTAN.
Il est vrai que je suis passablement occupé, surtout depuis qu'il lui est venu dans l'idée de me nommer, par-dessus le marché, son cuisinier extraordinaire... Ce n'est pas que je sois fort habile; mais quand il ne dîne pas au palais, il craint toujours quelque maladresse de la part des marmitons... leurs sauces peuvent si aisément devenir malfaisantes... Enfin, il prétend qu'il mange de meilleur appétit, depuis que je mets la main à tous les plats... Je conviens que je l'ai assez heureuse.

JEANNE.
Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

TRISTAN.
Il y a des gens si difficiles!... Et cependant, aucun de ceux qui ont eu affaire à moi n'a été s'en plaindre... Mais pour en revenir à mes nouvelles fonctions... chaque fois que je les exerce, il y a une chose qui me fait un mal...

JEANNE.
Quoi donc?

TRISTAN.
C'est la partie de la basse-cour... Oui, lorsqu'il s'agit d'égorger une de ces créatures intéressantes qui, évidemment, n'ont jamais trahi le roi, notre sire, mon cœur saigne!

JEANNE.
Ah! par exemple!

TRISTAN.
Ça ne vous fait donc rien, à vous, de tuer un poulet, cœur de rocher? (En disant ces mots, il veut lui prendre la taille.)

JEANNE, s'échappant.
Laissez-moi donc... Celui que vous avez mis à la broche doit brûler.

TRISTAN.
Moins que mon cœur pour vos appas.

AIR : *Voilà la manière.*

Mon amour honnête
Autant qu'ingénu,
Présente requête
A votre vertu.

Le feu de vos traits
Me brûle, me ronge et me damne ..
Et tôt je voudrais,
Puisque Lucifer m'y condamne...
De mam'selle Jeanne,
Si ça vous convient,
Faire dame Jeanne,
Vous m'entendez bien...

Afin de réunir sous la même dénomination tout ce que j'aime le mieux. (Il veut encore la cajoler.)

JEANNE.

Finissez donc. On ne peut jamais causer avec vous. Monsieur Tristan... pourquoi donc le roi nous a-t-il fait quitter Tours, pour nous établir comme ça, dans cette maison, toutes seules, hors de la ville?

TRISTAN.

C'est qu'il connaît le proverbe : « Moins il y a de voisins, moins il y a de venin. »

JEANNE.

Mais c'est ennuyeux de ne voir personne.

TRISTAN.

Vous nous comptez donc pour rien, ma bergère? et ces deux aimables bouledogues dont il a garni votre basse-cour?

JEANNE.

Ah! oui, que vous lâchez sitôt qu'il est arrivé? Parlez-moi de ça, ils sont gentils! Je vous demande un peu, à quoi ça lui sert?

TRISTAN.

C'est pour ménager sa garde écossaise; il ne compte que sur eux... et sur elle.. mon bijou!

JEANNE.

Et de quoi donc a-t-il peur? Un roi!

TRISTAN.

Il a peur, d'avoir peur, mon agneau... Oh! oh! oh!

JEANNE.

Silence... c'est madame!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NICOLE, habillée.

NICOLE.

Jeanne, je viens d'apercevoir quelqu'un dans le lointain qui se dirige vers la maison; ce doit être le roi.

TRISTAN.

Le roi! Venez tôt, mademoiselle Jeanne, achever nos ragoûts royaux... Sa Majesté n'aime pas à attendre, vu qu'elle a bon pied, bon œil et bon estomac.

JEANNE.

Par la grâce de Dieu. (Ils sortent.

SCÈNE V.

NICOLE, puis DE CASTRES.

NICOLE, seule d'abord.

Je crois que cette toilette ne me va pas mal... Quel dommage que ce ne soit pas pour lui... (On frappe à la porte d'entrée.) Tiens... on frappe! .. c'est singulier... ce n'est pas la coutume du roi... (On frappe une seconde fois.) Ouvrons.

DE CASTRES, entrant vivement et l'embrassant.

Ma chère Nicole!...

NICOLE.

Henri! vous ici? à cette heure?...

DE CASTRES.

La meilleure est celle où je vous vois; mais embrassez-moi donc encore... je crois, vrai Dieu! que vous êtes embellie! Si c'est là l'effet que vous produit l'absence?...

NICOLE.

Chut!... parlez bas, je ne suis pas seule ici.

DE CASTRES.

Qui avez-vous donc?

NICOLE.

Tristan... et quand je suis allée vous ouvrir, j'ai cru que c'était le roi... je l'attends.

DE CASTRES.

Il vous poursuivra donc toujours de sa tendresse... il faudra donc toujours nous cacher comme des criminels, quand lui seul est coupable de se placer entre deux cœurs qui s'aiment.

NICOLE.

Oh! oui.

DE CASTRES.

Dans le monde entier, il n'y a qu'un homme à qui je ne puisse pas dire : « Vous aimez madame « Nicole de Beaupertuis : je l'aime aussi... Voici « deux épées, voyons quel en sera le plus digne! » Et il faut que le sort me le donne pour rival.

NICOLE.

Qu'importe!... si je n'aime que vous... si vous savez que l'intérêt de votre fortune, et peut-être de votre vie, me force seul à supporter les poursuites du roi.

DE CASTRES.

Oui : il n'aime pas les rivalités, je le sais; et quand il est le plus fort...

NICOLE.

Quelque plaisir que j'aie à vous voir, mon ami, ne restez donc pas plus longtemps... j'ai trop peur... s'il vous surprenait...

DE CASTRES.

N'importe, je vous vois... et il y a si longtemps que je n'ai eu ce bonheur!... forcé de partir, je n'avais qu'une heure, j'ai voulu en profiter, advienne que pourra.

NICOLE.

Méchant!... si nous avions plus de temps, je vous ferais bien une querelle.

DE CASTRES, riant.

Afin d'avoir le plaisir du raccommodement.

NICOLE.

Non... c'est très-sérieux!... vous ne chômez pas autant que vous voulez bien le dire. J'ai appris des vôtres... vos assiduités auprès de votre belle cousine.

DE CASTRES.

Mais n'est-ce pas votre faute aussi?... pourquoi m'empêcher de déclarer hautement à ma famille que ce mariage arrêté, quand je n'étais encore qu'un enfant, ne peut plus me convenir?... Pourquoi vouloir que je continue à feindre pour une autre ce que mon cœur ne ressent que pour vous?

NICOLE.

Pourquoi?... mon Dieu! Henri, vous le savez bien... faut-il vous redire que si vous rompiez tout à fait ce mariage, le roi se douterait de la cause de cette rupture, et qu'alors ce ne serait plus pour quelques richesses que j'aurais à trembler; mais bien pour ce que j'ai de plus cher au monde!... Cependant si je vous conseille, par prudence, quelques égards en public, pour votre cousine, il ne s'ensuit pas que vous deviez l'accabler en particulier de vos galanteries.

DE CASTRES, lui donnant plusieurs lettres.

Ah! rassurez-vous. Voyez ce qu'elle m'écrit...

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

De quelle erreur votre âme est-elle atteinte?
Est-ce bien vous qui doutez de ma foi?
Ah! sous vos yeux je puis mettre sans crainte
Tous ces billets... ils répondront pour moi.
Oui, ces billets répondront de ma foi.
Lisez; et bientôt, je l'espère,
Vous rougirez de vos transports jaloux
Ici, chaque mot de colère
Est un serment d'amour pour vous.

NICOLE, après avoir lu.

Elle compte, sans doute, sur ma position vis-à-vis du roi, pour m'enlever votre cœur.

DE CASTRES.

Ah! vous pouvez l'en défier... d'ailleurs, n'auriez-vous pas les mêmes armes contre elle?

NICOLE.

Comment?

DE CASTRES.

Louis le onzième, notre révéré sire, ne s'est-il pas avisé de lui faire la cour aussi?... sans doute d'après son principe favori, qu'il faut avoir deux cordes à son arc... mais par une bizarrerie assez singulière, les deux sujettes sur lesquelles il tiendrait le plus à exercer un empire sans limites, sont justement celles qui ne veulent reconnaître pour souverain que son très-humble et très-indigne serviteur... c'est pour moi, du moins, une sorte de dédommagement des ennuis qu'il me cause, de savoir que de l'autre côté il ne sera pas plus heureux qu'ici... oui, je suis fier que, grâce à moi, un roi très-chrétien reste ainsi entre deux belles... sur son trône.

NICOLE.

Henri, je donnerais ma vie pour rester quelques moments de plus avec vous; mais pour rien au monde, je ne voudrais exposer la vôtre... partez.. Tristan peut vous entendre... le roi va venir... je souffre trop.

DE CASTRES.

Allons, puisque vous le voulez... je vous ai vue, du moins... à bientôt, (Il l'embrasse.) à toujours.

NICOLE.

Dieu! quelqu'un!

SCÈNE VI.

NICOLE, DE CASTRES, JEANNE.

JEANNE, étonnée.

Messire De Castres!... et d'où sort-il, mon doux Jésus!

NICOLE.

Ah! c'est Jeanne... elle m'a fait une peur!...

JEANNE, à De Castres.

Moi qui croyais que le roi... un peu plus, j'allais vous traiter de sire, vous l'avez échappé belle.

NICOLE.

Qu'as-tu fait de Tristan?

JEANNE.

Il vient de descendre dans la cour... il va sans doute au-devant de son maître; il le flaire d'une lieue, d'abord.

NICOLE, à De Castres.

Partez vite, profitez du moment.

JEANNE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Ah! mon Dieu, madame, voilà Tristan qui détache les chiens.

NICOLE.

Nous sommes perdus, plus moyen de fuir.

DE CASTRES.

Vrai Dieu, si nous n'avons pas d'autre obstacle, rassurez-vous! (Montrant son épée.) Voilà qui m'a débarrassé d'ennemis plus redoutables.

NICOLE, à la croisée.

Arrêtez, voici le roi lui-même!

DE CASTRES, regardant.

Oui, c'est bien lui, le voilà qui flatte ses chiens, il a l'air de leur donner le mot d'ordre.

NICOLE.

Pouvez-vous plaisanter ainsi, quand il y va peut-être de votre vie. Il faut vous cacher; mais où? dans mon oratoire?... il pense toujours à prier Dieu.

DE CASTRES, vivement.

Eh! mais, dans votre chambre!... au milieu des plus douces illusions.

NICOLE.

Oh! non pas... c'est pour le coup, s'il vous surprenait dans un pareil lieu, que vous n'auriez pas de grâce à espérer... ah! mon Dieu! que faire?

DE CASTRES.

C'est que je ne vois point d'issue. (On entend sonner l'heure à l'horloge.) Excellente idée... là!... (Il ouvre la boîte, et y entre.) C'est parfait... on dirait qu'on m'a pris mesure.

NICOLE.

Comme vous allez souffrir... vous ennuyer ?...

DE CASTRES.

Impossible... le temps n'est-il pas à ma disposition? et Louis, au contraire, n'en est-il pas l'esclave, malgré sa couronne? Vous voyez bien que d'ici je puis commander à mon seigneur et maître.

NICOLE.

Il plaisante toujours! et vite, voici le roi. (De Castres referme sur lui la porte de la boîte. Son chapeau reste sur le fauteuil où il l'a déposé en entrant.)

JEANNE.

Il était temps.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUIS XI, puis TRISTAN.

JEANNE.

Vot'servante, Sire.

LOUIS.

Eh! voilà Jeanneton! (Lui passant la main sous le menton.) Bonjour, bonjour petite. (S'approchant de Nicole et lui prenant la main qu'il baise avec galanterie.) Et vous, ma reine, bonjour... (Jeanne et Tristan s'empressent de sortir, et pendant cette scène, ne font qu'aller et venir pour le service de la table.) Mais qu'est-ce donc, mon amoureuse? vous avez l'air tout dolent, et vous voilà toute pâlotte!

NICOLE.

Moi, sire?

LOUIS.

Mais oui, allons mignonne, quittez donc cette mine inquiète, et montrez un peu de joie de ma visite. Il me semble que vous ne devriez pas trembler ainsi devant moi, le plus soumis de vos serviteurs... vous savez tout l'intérêt que vous m'inspirez, tout ce que je fais pour vous... personne ne touchera à vos riches domaines, tant qu'ils seront entre mes mains... il n'est pas un de vos vœux, une de vos prières que je ne sois prêt à exaucer, vous le savez; et vous n'avez voulu encore m'en témoigner aucune reconnaissance... c'est mal... voyons, ma colombe, peut-être voudriez-vous que je fusse plus aux petits soins pour vous... que je vinsse vous voir plus souvent?... je tâcherai.

NICOLE.

Moi, sire, vous détourner de vos glorieux travaux!

LOUIS.

Je vous dis que je tâcherai... tenez, aujourd'hui, j'ai tout quitté pour vous.

JEANNE.

Sire, vous êtes servi.

LOUIS.

C'est bien dit; car j'arrive toujours ici avec tous les appétits du monde. (En disant ces mots, il pose son chapeau sur un fauteuil en face de celui de De Castres.) Allons... allons... Venez, mon ange. (Il prend Nicole par la main.) Quelques gouttes du vin de mes bons et fidèles Champenois vont vous remettre à l'unisson de ma gaîté. Je ne sais pourquoi, jamais mes affaires n'ont été plus embrouillées, et cependant jamais je ne me suis senti plus disposé aux terrestres délassements et consolations. Ce que c'est que d'avoir confiance dans la protection de notre bonne Dame la Vierge... dans vos jolis yeux... (A part.) et dans la mission dont j'ai chargé messire De Castres. (Le Roi et Nicole se mettent à table. Désignant Tristan qui apporte un plat.) Que dites-vous, mignonne, du nouveau maître-queux que je me suis donné? (Donnant un petit coup de la main sur la joue de Tristan.) C'est vraiment une justice à lui rendre, il réussit à tout ce qu'il entreprend, ce petit.

TRISTAN.

Pour votre service, sire. Mais puisque vous en êtes à me flatter, vous me direz ce que vous pensez de ce salmis de lièvre, dont j'ai trouvé la recette dans la poche du dernier Normand que j'ai pendu.

LOUIS, vivement.

Un Normand! tu pends mes bons Normands, toi? un digne habitant de cette province, qui était la plus féconde et la plus riche de mon royaume... quand elle en faisait partie... avant que ce damné duc de Bourgogne ne m'ait forcé d'en engraisser monsieur mon frère de Berry!... Mais tu ne sais donc pas que je les porte tous dans mon cœur, les Normands... et la Normandie aussi, que j'espère bien, à la première occasion, reprendre, enlever, dérober... légitimement... Et qu'avait-il donc fait, ce Normand?

TRISTAN.

Sire, il avait aussi *dérobé* les fruits du verger de Votre Majesté.

LOUIS.

Ah! c'est mal... et tu as bien fait.

DE CASTRES, entr'ouvrant la boîte, à part.

J'étouffe! Comme c'est agréable pour moi d'être témoin des joyeusetés de mon gracieux souverain... et que les heures doivent être longues là dedans!

LOUIS.

Goûtons un peu de ton salmis.

DE CASTRES, à part.

Ma foi, puisque c'est moi qui les règle... Et d'une de passée. (Il lève les poids. L'aiguille marche, l'heure sonne.)

LOUIS, se levant vivement de table, et jetant les yeux sur l'horloge, que De Castres vient de refermer sur lui.

Trois heures!... Seigneur Dieu! déjà trois heures! l'instant fixé pour l'acquit de la pénitence que je dois accomplir aujourd'hui!... et, pour tout au monde, je ne voudrais pas y manquer.

Air de *Renaud de Montauban*.

Avec le ciel pour me mettre d'accord,
En entonnant quelque psaume efficace

Faible chrétien, moi, qui croyais encor
D'une heure entière avoir au moins l'espace!
Auprès de vous, plus facile à pécher,
Mon cœur est sourd, même à la pénitence.
Le temps s'enfuit, à grands pas, il s'élance.

DE CASTRES, à part

Quand c'est moi qui le fais marcher...
Lorsque c'est moi qui l'oblige à marcher.

NICOLE, à part.

Quelle idée! (Au roi.) Sire, si vous entriez dans mon oratoire? (A part.) Henri pourra peut-être profiter du moment.

LOUIS.

Eh quoi! ne m'accompagnez-vous pas?

NICOLE, embarrassée.

Sire... j'ai dit toutes mes prières.

LOUIS.

Qu'est-ce que cela fait, on recommence!... venez, venez, on ne saurait trop se mettre en état de grâce. Et toi, Tristan?

TRISTAN.

Sire, je vais arroser le rôti.

LOUIS.

C'est bien, que chacun se rende agréable au ciel à sa manière. (Le roi entre dans l'oratoire avec Nicole. Tristan va à la cuisine. Jeanne reste.)

SCÈNE VIII.

JEANNE, DE CASTRES, puis TRISTAN.

(Aussitôt que le roi et Nicole sont entrés dans l'oratoire, De Castres ouvre la boîte, et se dispose à en sortir.)

JEANNE, l'arrêtant.

Eh non! restez... voilà Tristan... Qu'est-ce donc qui le ramène si tôt? (De Castres referme la boîte.)

TRISTAN, à part, rentrant, et examinant une chaîne qu'il a entre les mains.

Je ne me trompe pas, cette chaîne que je viens de trouver dans l'escalier est bien celle du comte Henri De Castres... Oui, voilà bien la relique, sa sainte Thérèse!...

JEANNE.

A quoi pensez-vous donc, Tristan, d'abandonner comme ça la cuisine à elle-même?

TRISTAN, cachant la chaîne.

Je pense à vous, ma petite chouette.

JEANNE.

Eh bien, mon hibou, venez; vous y penserez encore mieux en me voyant. Je crains que vos vilains chiens ne se soient déjà établis en marmitons dans la cuisine. Allons, venez.

TRISTAN.

Je marche sur vos talons, mon cœur. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

TRISTAN, DE CASTRES, caché.

TRISTAN, pesant la chaîne.

Comme elle est lourde! il doit être bien coupable! Ah! monsieur le comte, vous trouvez mauvais que le roi m'appelle son compère, et vous osez venir chasser jusque dans ses domaines particuliers!

DE CASTRES, entr'ouvrant la boîte.

Ah çà! est-ce que ce maudit singe ne s'en ira pas?

TRISTAN, tenté de garder la chaîne.

Non!... il vaut mieux prendre ma revanche. Une petite dénonciation glissée, en forme de poulet, sous la serviette du roi. . (Il rit.) oh! oh! oh! avec les pièces à l'appui, (il montre la chaîne.) fera l'affaire. (Écrivant.) « Non content de vous rivaliser dans vos amours pour la demoiselle, sa « cousine, messire Henri De Castres vient vous « enlever la dame veuve de céans... Sire, je suis « là. Signé, votre compère. » Entendez-vous, monsieur De Castres?

DE CASTRES, à part.

Ah çà, est-ce qu'il y voit par derrière? (Il se cache.)

TRISTAN, achevant, et appuyant avec intention.

Le compère du roi. (Il met le billet et la chaîne sous la serviette — Henri passe la tête hors de la boîte et voit ce que fait Tristan.)

JEANNE, en dehors.

Monsieur Tristan, monsieur Tristan! au secours! au secours! venez vite chasser les chiens.

TRISTAN.

On y va, on y va, ma sirène. (A lui-même.) La politique est satisfaite, en avant les amours! (Il sort.)

SCÈNE X.

DE CASTRES, seul. — Il sort de sa cachette, après avoir suivi Tristan des yeux.

Commençons par intercepter la correspondance de maître Pierre. (Il va droit à la serviette du roi, de dessous laquelle il retire le billet de Tristan.) Que vois-je! une chaîne! (Il regarde sur lui.) Dieu me damne! c'est la mienne! Elle se sera détachée dans la précipitation que j'ai mise à franchir l'escalier... Allons, à côté de la dénonciation, la preuve du délit... Rien n'y manque. Bravo, compère Tristan... Toujours aussi plaisant qu'à son ordinaire; aussi empressé de nous recommander à la bonté du roi... Par Notre-Dame! si je puis un jour m'en montrer reconnaissant!... Le roi est là... tout près... D'un moment à l'autre, il va revenir... et moi, malgré le respect que je dois à mon seigneur et maître, je n'ai guère envie de lui céder la place... D'ailleurs, quand je le voudrais, Tristan et ses maudits limiers me le permettraient-ils?... (Il va regarder par le trou de la serrure.) Encore en prière, Nicole à ses côtés. Mais je le connais... après le sacré viendra le profane... Par quel moyen l'éloigner? (Il réfléchit.) J'ai beau chercher.. Eh! mais... quelle idée!... Si je profitais du penchant qu'il a pour ma noble cousine!... Malgré le peu de succès de ses instances, il espère toujours.. un roi, est-ce que ça désespère jamais!... Ce billet

qu'elle m'a écrit avant mon départ, et que je viens de montrer à Nicole... Il est sans date... mon nom et mon adresse n'étaient que sur l'enveloppe... Si je le mettais à la place... C'est bien hardi... mais aussi, ma position est critique; et, dans les grandes occasions, témérité c'est prudence... L'essentiel est d'avoir le champ libre. (Il court mettre le billet de sa cousine sous la serviette du roi.)

AIR *d'Yelva.*

Lorsque employant un pareil stratagème,
J'ose du prince encourager les vœux,
De ma cousine, en ce péril extrême,
J'attends, sans crainte, un pardon généreux...
Sans rien risquer, elle me rend service,
Car, me conduire ainsi que je le fais :
A ses vertus, c'est rendre la justice
Que notre roi ne rend qu'à ses attraits.

(Il regarde encore par le trou de la serrure.)

Ah! voilà le roi qui se lève... Quel air de jubilation... Le fourbe s'imagine sans doute que Dieu est aussi sa dupe... Il se dirige de ce côté... Vite, à notre poste. (Il se renferme dans la boîte.)

SCÈNE XI.

DE CASTRES, caché, LOUIS, NICOLE.

LOUIS, donnant le bras à Nicole.

Ah! je me sens beaucoup mieux, à présent... Et puisque me voilà bien avec Dieu, occupons-nous un peu des choses de ce bas-monde.

AIR : *Ma grand'mère, un jour, à sa fête.*

Naguère encor, je le confesse,
Je craignais le ciel irrité;
Car, plus d'une tendre faiblesse
Pesait sur mon cœur agité.
Tout pour la prière
Vient de s'effacer...
Je suis prêt, ma chère,
A recommencer.
Des fautes que nous pourrons faire,
Au ciel, j'ai demandé pardon,
Il est facile à satisfaire :
Il n'en coûte qu'une oraison.

(Il veut prendre la taille à Nicole, elle le repousse.)

Pourquoi donc, ma chère,
Tant me repousser,
Lorsque la prière
Peut tout effacer?

NICOLE.

Sire, le ciel est plus sévère pour une pauvre femme que pour un grand roi... Les vœux que je lui adresse sont si rarement exaucés, que je vois bien qu'il garde toute son indulgence pour vous.

LOUIS, avec un peu d'humeur.

Pâques Dieu! la belle, vous oubliez que vous avez aussi besoin de la mienne!... vous n'êtes pas si craintive avec certains de ces insolents seigneurs qui en veulent toujours à ce que je possède ou désire, et qui finiront par mettre à une trop rude épreuve ma tolérance chrétienne.

DE CASTRES, à part.

Oui, fiez-vous à sa tolérance.

NICOLE, embarrassée.

Je ne sais de quels seigneurs Votre Majesté veut parler.

LOUIS.

Voulez-vous bien vous taire, avec Votre Majesté, comme s'il y avait quelque chose de majestueux dans la manière dont je viens passer ici mon temps... mais puisque vous tenez à connaître ces seigneurs, je vais vous en nommer un... De Castres, par exemple, n'est-il jamais venu rôder par ici?

NICOLE, troublée.

Le comte De Castres!... (A part.) Se douterait-il?... je tremble.

LOUIS.

Eh bien! vous voilà déjà tout interdite, il paraît que j'ai mis le doigt sur la plaie.

NICOLE.

Comment, Sire, vous pourriez penser?...

LOUIS.

Allons, calmez-vous... Notre-Dame la Vierge ne vient-elle pas de nous absoudre tous les deux du passé? ne datons plus que d'aujourd'hui... Prévenez seulement notre féal que s'il vient encore se jouer dans mes eaux, il finira par choir dans les filets du roi.

DE CASTRES, à part.

C'est-à-dire dans la cage de fer.

LOUIS.

Et La Balue lui dira si le poisson s'y trouve à son aise.

NICOLE, à part.

Grand Dieu!

DE CASTRES, à part.

C'est bien cela, l'agréable perspective!

LOUIS, se tournant du côté de l'horloge; effroi de Nicole et de De Castres qui referme vivement la boîte sur lui.

Mais j'oublie que cette aiguille marche aussi vite que si on la poussait; et je perds le temps à parler en souverain, quand toute mon ambition auprès de toi est de me souvenir que je suis le plus fervent de tes serviteurs. (Caressant Nicole.) Et sur ce chapitre-là, ma reine, ma mémoire n'est que trop complaisante. (Gaîment.) Arrière donc les soucis; remettons-nous à table, et fêtons les amours. (Ils se mettent à table.)

DE CASTRES, à part.

Vive Dieu! ma position se complique!

NICOLE, à part.

Quel supplice.

LOUIS, prenant la serviette et apercevant le billet.

Qu'est-ce là? et qui m'écrit ainsi, en fraude des droits de la poste que j'ai établie et inventée? (A part, avec joie.) Pâques Dieu! un poulet de mademoiselle d'Armagnac. (En disant ces mots, il se lève et vient sur le devant de la scène.

NICOLE.

Qu'avez-vous donc, Sire, serait-ce quelque mauvaise nouvelle?

LOUIS, toujours lisant et se promenant.

Mauvaise!... non pas précisément. (A lui-même.) Enfin la tigresse s'humanise... je me disais aussi: bon oiseleur a deux filets... où passe la linote, se prend la grive. (Il passe à droite du théâtre.)

NICOLE.

La chose serait-elle importante?

LOUIS.

Mais oui... assez!...

NICOLE, à part.

Je ne l'ai jamais vu si agité! Si ce billet le prévenait que De Castres est ici... nous serions perdus.

DE CASTRES, entr'ouvrant sa boîte, très-vivement à Nicole.

Nous sommes sauvés.

NICOLE, à part.

Ah!... que veut-il dire? il m'a fait une peur...

LOUIS, toujours se promenant, et relisant son billet.

Mais qui peut avoir ainsi tout à coup changé son caquet mutin en si douce écriture?

NICOLE, à part.

Il faut absolument que je sache... (Allant à lui.) Sire, ce que vous faites là n'est pas galant... tout ce qui se passe dans mon logis doit être de ma compétence... ici, je suis tout votre conseil; et vous allez me faire voir...

LOUIS.

Non pas, mignonne... ceci fait exception... (A part.) Et pour cause.

NICOLE, d'un ton câlin.

Si je vous en priais...

LOUIS, à part.

Allons, voilà-t-il pas qu'elle aussi devient douce comme miel?... (Haut.) J'ai hâte de connaître le messager... (Appelant.) Holà, Tristan!... Tristan!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TRISTAN.

LOUIS.

Est-ce toi qui viens de mettre ce papier sous ma serviette?...

TRISTAN.

Moi-même.

DE CASTRES, à part.

Il en a menti par sa gorge.

TRISTAN.

Pour vous être agréable.

LOUIS, à part.

Il ne sait peut-être pas si bien dire.

TRISTAN, à part.

Comme sa figure s'épanouit... notre amoureux n'a qu'à bien se tenir!...

LOUIS.

Mais remettre un billet doux dans ces mains-là. . mieux vaudrait une viole d'amour entre les pattes d'un ours. (De Castres fait sonner quatre heures.) Quelle heure sonne-là?

TRISTAN.

Sire, c'est quatre heures.

LOUIS.

Je n'ai pas une minute à perdre... la duchesse doit être au Plessis.

NICOLE.

Cet écrit parait vous intéresser beaucoup.

LOUIS.

Mais oui, ma douce amie, puisqu'il m'oblige à te quitter si tôt.

NICOLE.

Me quitter? (A part.) Ah! quel bonheur!

DE CASTRES, à Nicole.

Faites comme si vous vouliez le retenir.

NICOLE.

A peine arrivé!...

LOUIS.

Que veux-tu? il est décidé que nous ne souperons pas ensemble aujourd'hui.

NICOLE.

Ah! cela n'est pas bien.

LOUIS, à part.

On dirait qu'elle le fait exprès... ce que c'est que l'instinct de la contradiction chez les femmes! (Haut.) J'ai regret de partir si vite; mais l'avis est important, et je dois...

NICOLE, le retenant toujours.

N'importe, je ne souffrirai pas...

LOUIS.

Mais si je te disais qu'il y va de l'honneur de ma couronne.

NICOLE.

Grand Dieu!

TRISTAN, à part.

Ou plutôt du front qui la porte.

NICOLE, vivement.

En ce cas, partez, Sire, partez vite. (Avec grâce.) C'est moi maintenant qui veux vous mettre dehors.

LOUIS.

Quel attachement! (A part.) Elle est plus simple que je ne croyais. (Haut.) Bonne Nicole!

NICOLE.

Cher prince!

TRISTAN, à part.

Ils sont aussi francs l'un que l'autre.

LOUIS, stupéfait, à part.

Cher prince!... allons-nous-en, car je resterais si j'en entendais davantage... à mon retour, pauvre petite chatte, foi de monarque, je t'en dédommagerai.

TRISTAN, à part.

Oui, à sa manière.

LOUIS.

Amuse-toi, pendant mon absence, à chanter les psaumes de la pénitence.

TRISTAN, à part.

C'est ça, recommande ton âme à Dieu.

LOUIS.

A ton intention d'abord...

TRISTAN, à part.

Charité bien ordonnée...

LOUIS.

Ensuite à celle des personnes qui te sont chères. (Il lui baise la main.)

TRISTAN, à part.

Messire De Castres, par exemple.

LOUIS.

Suis-moi, compère.

TRISTAN.

Présent, Sire. (Louis se trompe de côté, prend le chapeau de De Castres, au lieu du sien, et sort suivi de Tristan.)

SCÈNE XIII.

DE CASTRES, NICOLE.

NICOLE, ouvrant l'horloge.

Eh! vite, maintenant, sauvez-vous.

DE CASTRES, sortant de la boite.

Me sauver... non, non... ah! ce n'est pas pour si peu de chose, que je me serai servi d'une ruse aussi audacieuse.

NICOLE.

Une ruse?

DE CASTRES.

Sans doute... n'est-ce pas moi, qui, pendant que notre roi très-chrétien était en prière avec vous, ai glissé sous sa serviette, à la place de la dénonciation de Tristan, le billet qui vient de le faire partir si vite, et qui n'est autre que la lettre de ma cousine, que je vous ai montrée tantôt?

NICOLE.

Oh! l'excellente idée!... comment! c'est à une bonne fortune qu'il croit courir?

DE CASTRES.

Et il laisse sa proie pour l'ombre. Ah! seigneur Louis XI, vous qui vous croyez le plus fin de votre royaume, vous qui entourez votre résidence de trappes et d'embûches,... vous vous laissez prendre au piége!

NICOLE, avec malice.

Voyez, pourtant, Henri, où conduit une infidélité?

DE CASTRES, avec amour.

Tout ce que je veux savoir, c'est où me conduira un sentiment contraire?

NICOLE.

Mais vous ne voulez donc pas réfléchir...

DE CASTRES.

Je réfléchis que, tout à l'heure, à vos côtés, assis à cette table, il était heureux... et que, maintenant, c'est à mon tour... c'est moi qui vais prendre sa place.

NICOLE, comme frappée d'une pensée soudaine.

Grand Dieu! s'il allait revenir... s'il s'apercevait qu'on l'a trompé.

DE CASTRES, devenant de plus en plus pressant.

Raison de plus pour profiter des instants qui nous appartiennent encore.

NICOLE, effrayée.

Comment échapper alors à sa fureur?... Je frémis d'épouvante.

AIR : *Faisons la paix.* (Maison du faubourg.)

Il reviendra. *Bis.*
Ma frayeur, c'est mon amour même!
Je ne trouve que ce mot-là
Pour te dire combien je t'aime!
Il reviendra, *Bis.*
Oui, pour nous perdre, il reviendra.

(Pendant le couplet précédent, une porte secrète s'ouvre sans bruit. Le roi paraît dans le fond du théâtre et se place derrière les deux amants, qui ne l'aperçoivent pas. De Castres a forcé Nicole à s'asseoir près de lui.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, à table, LOUIS.

LOUIS, apercevant de Castres, à part.

Ah! ah! voici la tête de mon chapeau.

DE CASTRES, devenant plus pressant.

MÊME AIR.

Il n'est pas là *Bis.*
Pour condamner la douce ivresse
Des plaisirs qu'il ignorera,
Rends-moi caresse pour caresse.
Il n'est pas là. *Bis.*

LOUIS, à part.

Il est trop tard, car je suis là.

Vive Dieu! j'ai été bien inspiré quand j'ai fait faire cette petite porte secrète, ignorée même de la maîtresse du logis.

DE CASTRES.

Nicole, je t'en supplie...

NICOLE.

Mais vous n'avez donc pas entendu le rapprochement que le roi a fait ici, du sort qu'il vous réserve avec celui du cardinal La Balue?

DE CASTRES.

La Balue! quelle différence! C'est un traître qui l'a toujours trompé, en ne s'occupant que de ses propres intérêts; et moi, au contraire, je l'ai toujours servi fidèlement; je n'ai jamais travaillé que pour lui.

LOUIS, à part.

Oui, en ce moment encore; j'en suis témoin.

DE CASTRES.

D'ailleurs, ce La Balue, avec toute son astuce, n'est qu'un sot, par la grâce de Dieu et de la cour de Rome... Il s'est laissé convaincre comme un enfant sous son chapeau de cardinal... Mais moi! c'est autre chose! Le roi peut bien soupçonner mon amour pour toi, mais être certain de mes témérités, les voir de ses propres yeux! allons donc, jamais! Oh! je suis trop sur mes gardes!

LOUIS, à part.

Et moi aussi.

DE CASTRES.

Ainsi, rassure-toi, mon amour, je conserverai ma liberté malgré la cage de fer, et ma tête en dépit du compère Tristan, quoique je n'aie pas de chapeau qui la protége. (A ces derniers mots, Louis pose son chapeau sur la tête de De Castres, et descend sur le devant de la scène avec le plus grand sang-froid. — De Castres, se levant.) Le roi! nous sommes perdus...

NICOLE.

Grand Dieu !...

LOUIS, prenant son chapeau, qu'il vient de retrouver à la place où il l'avait mis.

Il faut rendre à César ce qui est à César. (Moment de silence, pendant lequel Louis, le regard fixé sur De Castres et Nicole, jouit de leur stupeur et de leur effroi.)

ENSEMBLE.

LOUIS.

AIR de la *Maison de plaisance.*

Quel air pâle et défait!
Comme ils tremblent d'avance!
De ma juste vengeance
Ils redoutent l'arrêt.

DE CASTRES ET NICOLE.

Ah! de nous c'en est fait!
Quel regard il nous lance!
Le courroux, la vengeance
Vont dicter notre arrêt.

LOUIS, à part.

En fait de ruse et de finesse,
Ils osent lutter avec moi!
Mais ils vont voir, au jeu d'adresse,
Tout ce que vaut le coup du roi.
(Haut.)
Quand le plaisir tous les deux vous enivre,
Pourquoi donc ces fronts mécontents?
Allons, profitez des instants...
(Avec intention.)
On a si peu de temps à vivre!

(Mouvement de terreur de De Castres et de Nicole.)

ENSEMBLE.

LOUIS.

Quel air pâle et défait! etc.

DE CASTRES ET NICOLE.

Ah! de nous c'en est fait! etc.

LOUIS, avec une ironie sanglante.

Remettez-vous donc, je vous prie, ne vous dérangez pas pour moi. (De Castres est passé à la gauche de Louis. — A Nicole.) Pâques-Dieu, la belle, quand je vous priais tantôt de ne pas me traiter comme une majesté, je ne m'attendais pas à tant de déférence de votre part. (A De Castres.) Et vous, monsieur le diplomate, il paraît que vous n'avez pas épuisé toute votre éloquence à mon service, et que vous avez gardé pour vous les arguments les plus persuasifs. Ce succès vous fait honneur; quant au profit, je m'en charge. (Il appelle. Tristan! Tristan!

NICOLE, suppliante.

Ah! grâce, grâce!... par pitié!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TRISTAN.

TRISTAN, qui se tient un peu à l'écart, entre le roi et De Castres.

Sire, vous m'avez appelé?

LOUIS.

Approche, fidèle dispensateur de nos royales largesses. Tu sais toute l'affection que je porte à messire De Castres?

TRISTAN.

Oui, sire.

LOUIS.

Tu sais aussi la dernière preuve de respect qu'il vient de donner à ma personne, quand il a osé...

TRISTAN.

Oui, sire.

LOUIS.

Je veux l'en récompenser.

TRISTAN.

C'est juste, sire.

LOUIS.

Je t'ordonne de verser sur lui la plus haute des grâces que tu es chargé de répandre en mon nom.

TRISTAN.

La plus haute... Je comprends.

NICOLE.

Moi seule je suis coupable, ne punissez que moi.

DE CASTRES, à part.

Allons, c'est une partie perdue!... (Au roi. Sire...

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

A Montlhéry, vous ne l'ignorez pas,
Tout à mon prince, et tout à ma patrie,
Courant sans crainte au-devant du trépas,
Soldat français, j'ai méprisé la vie.
Dès qu'il vous plaisait d'ordonner,
Pour vous servir et vous défendre,
J'étais prêt à l'abandonner;
J'eusse aimé mieux vous la donner..
Mais, sire, vous pouvez la prendre.

LOUIS.

Tristan! (Tristan s'approche pour emmener De Castres; Nicole le retient par un geste.)

NICOLE.

Sire, encore un mot!

LOUIS.

Un seul, soit; mais que pourra-t-il me dire qui me fasse oublier qu'il a été assez audacieux pour se jouer de son roi?

DE CASTRES.

De mon roi! Jamais, sire... mais de mon rival.

Vos démarches auprès de ma cousine, dont vous saviez que la main m'était promise, m'autorisaient à ne plus voir en vous qu'un adversaire en amour; et c'est, entraîné sans doute par l'ascendant de cette fatale rivalité, que j'ai eu le malheur de me présenter en même temps que vous chez madame... J'ai senti alors que l'un de nous était de trop... et...

LOUIS.

Et tu as jugé tout de suite que c'était moi.

DE CASTRES.

Mais comment vous faire renoncer à un bien dont la possession devait vous être si douce?

LOUIS, dont la réflexion commence à être excitée par ces derniers mots.

En effet, c'était assez difficile, et je suis curieux de savoir comment tu t'y es pris.

DE CASTRES.

Sire, un diplomate formé à votre école ne peut rester court dans les grandes occasions...

LOUIS.

Oui-da! poursuis.

DE CASTRES.

J'ai pensé qu'en appelant vers un autre but toute l'ardeur de vos désirs...

LOUIS, avec colère.

Alors, c'est donc toi qui as mis sous ma serviette le damné billet?...

DE CASTRES.

Oui, sire.

TRISTAN.

Sire, c'est u...

LOUIS, vivement.

Paix! (Se radoucissant.) Pas si mal... pas si mal... allons, j'en conviens, la ruse est ingénieuse... (A part.) et j'y pense, digne peut-être d'un plus grand objet... (Il reste à réfléchir profondément.)

DE CASTRES.

Je suis coupable, je le sens; mais, du moins, si la victoire m'est restée en luttant de finesse avec vous, cela vous prouve mieux encore que je ne combattais que l'amant, et non pas le plus adroit et le plus clairvoyant des monarques.

TRISTAN.

Sire, est-ce son dernier mot?

LOUIS.

Silence!

NICOLE, bas à De Castres.

Il se consulte.

LOUIS, s'éloignant un peu et se parlant à lui-même.

Nicole entre nous deux!... La Normandie entre moi et monsieur mon frère Charles de Berry... n'est-ce pas même chose? Belle province que la Normandie! et dont j'ai grande envie... mais monsieur mon frère la tient en son pouvoir, sous la protection de notre cousin de Bourgogne... et pour la lui faire lâcher, il faudrait, comme a fait cet impertinent, appeler vers un autre but l'ardeur de ses désirs!... c'est-à-dire lui abandonner une autre province... J'en sais une qui lui conviendrait; mais c'est qu'il me convient aussi de la garder... Diable, ici cesse tout à fait la ressemblance, car le coquin (Montrant De Castres.) ne m'a rien abandonné du tout... Un moment! (Se rapprochant de De Castres. — Haut.) Cet objet, pour lequel tu excitais ainsi ma convoitise, tu consentais donc à le perdre?

DE CASTRES, tranquillement.

Non, sire.

LOUIS.

Tu me procurais au moins l'occasion de m'en emparer?

DE CASTRES, de même.

Non, sire.

LOUIS.

Alors, tu es un sot.

DE CASTRES, de même.

Non, sire; je connaissais l'attachement de ma cousine; et, quelque peu digne que je fusse de son amour, j'étais sûr qu'elle se révolterait contre vos prétentions plutôt que de m'oublier. Je gagnais d'un côté sans rien perdre de l'autre.

LOUIS, vivement.

Assez... (Il s'éloigne et se parle de nouveau à lui-même.) Ah! il était sûr qu'elle se révolterait... Voilà la ressemblance qui revient... La Champagne est la plus fidèle et la plus dévouée de mes provinces. Je troque mes bons Champenois contre mes riches Normands; la révolte me rend les uns, je ne rends pas les autres, et je garde tout... comme lui... Ruse d'enfer... admirable combinaison, et il a trouvé cela tout de suite, à l'instant même où il en a eu besoin... moi qui le cherche depuis si longtemps... Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de politique en amour! (Il fait signe, en souriant, à De Castres d'approcher.)

NICOLE, à part.

Comme sa figure s'est radoucie!

TRISTAN.

Sire, il se fait tard, et Votre Majesté tient à ce que sa justice s'exécute en plein jour.

LOUIS, brusquement.

Silence donc, ou je t'ordonne de te pendre toi-même.

TRISTAN.

C'est juste, sire, il fera jour demain.

LOUIS, à de Castres qui s'est approché, et lui passant la main sous le menton.

Tu as raison, tu n'es pas un sot... non, parbleu! Bien au contraire!... J'aime les gens d'esprit. Ils sont trop rares pour en diminuer le nombre... Je te pardonne.

NICOLE.

Qu'entends-je?

TRISTAN, stupéfait.

Il lui pardonne!

DE CASTRES.

Ah! sire, comment reconnaître...

TRISTAN.

C'est une horreur.

LOUIS.

Un instant... je pardonne, mais à une condition... que je vais t'expliquer. C'est que tu réussiras dans la mission dont je te chargerai demain auprès de monsieur mon frère.

DE CASTRES.

Ah! sire, voudriez-vous faire dépendre mon sort d'une chose qu'il ne sera peut-être pas en mon pouvoir d'obtenir?

LOUIS.

J'y tiens... et c'est ma condition expresse... mais tu ne te rends pas justice... emploie seulement pour moi, contre monsieur mon frère, le savoir-faire dont tu viens de donner preuve, et je réponds de ton succès... Mais, j'y pense... où donc étais-tu quand tu as surpris la dénonciation de Tristan?

DE CASTRES.

Sire...

LOUIS.

Allons, parle... je veux savoir...

DE CASTRES, montrant l'horloge.

Dans la boîte de cette horloge.

LOUIS.

Ah! ah!... je comprends maintenant pourquoi les heures marchaient si vite. Allons, je suis vaincu dans toutes les règles. A toi le champ de bataille avec ce joli trophée de la victoire. Mais, crois-moi, laisse à présent le temps marcher tout seul, ces yeux-là le pousseront encore plus vite que ne le faisaient tes mains... A ton retour, je signerai ton contrat de mariage...

DE CASTRES ET NICOLE.

Sire! que de bonté!...

LOUIS.

Lorsque mon frère aura signé le traité que tu vas lui porter... Quant au débat des intérêts de cette belle veuve, nous en parlerons plus tard... l'amour entend mal les affaires... après la lune de miel... fasse la bonne Vierge qu'elle dure toujours... Suis-moi, Tristan.

JEANNE, qui était entrée depuis quelques instants.

Bien obligée, sire.

LOUIS.

Et qu'ai-je donc fait pour toi, mon enfant?

JEANNE.

Vous n'avez pas fait, sire; vous faites.

LOUIS.

Quoi donc?

JEANNE.

Vous emmenez M. Tristan, qui m'effrayait de son amour.

LOUIS.

Tristan, amoureux! lui! Allons, tout le monde s'en mêle, avec cette différence que si l'amour en rend quelques-uns plus adroits, il en rend beaucoup d'autres plus sots.

TRISTAN.

Toujours jovial, sire.

LOUIS, à Jeanne.

Eh bien! est-ce que tu n'aimes pas cette figure-là, toi? (Il montre Tristan.)

JEANNE.

Pas du tout, sire.

LOUIS.

Il est vrai que, pour le moment, il fait un peu la grimace. (A Tristan, en lui frappant sur l'épaule.) Tu m'en veux, n'est-ce pas, mon compère, de ce que mon indulgence vient de t'enlever une nouvelle occasion de me prouver ton zèle?... Patience.. pour un de perdu...

TRISTAN.

Sire, je m'en rapporte à vous et au proverbe.

LOUIS, le regardant.

Il est tout surpris de me voir prendre mon parti aussi facilement. (A part, sur le devant du théâtre.) Mais si les amants trompés trouvaient comme moi, dans la perte d'une maîtresse, l'espoir de regagner une province, je suis sûr qu'on les verrait tous d'assez bonne composition.

FINAL.

AIR du *Final de la Perle des maris.*

LOUIS, à De Castres.

Songe à partir.

DE CASTRES.

Sire, à l'instant.

LOUIS.

Que ce doux prix double ton zèle.

DE CASTRES.

Tout pour mon prince.

LOUIS, montrant Nicole.

Oui... tout pour elle.

Mais réussis, je suis content.

ENSEMBLE.

LOUIS.

Songe à partir dans un instant.
Que ce doux prix double ton zèle,
Agis pour moi comme pour elle,
Et réussis, je suis content.

DE CASTRES.

Je vais partir dans un instant.
Que ce doux prix double mon zèle,
Soyons pour lui, soyons près d'elle,
Fin diplomate, heureux amant.

NICOLE et JEANNE.

Il va partir. Ah! quel tourment!
Si le destin trompait son zèle!...
Fin diplomate, amant fidèle,
Songe qu'ici l'amour t'attend.

TRISTAN.

Il va partir dans un instant.
Ah! si le ciel trompait son zèle;
Consolateur toujours fidèle,
Je serais là, foi de Tristan.

(Le roi sort; Tristan le suit en menaçant Jeanne. De Castres donne la main à Nicole, et tous deux s'inclinent devant le roi. — Tableau.)

FIN DE LOUIS XI EN GOGUETTES.

LES

SUITES D'UNE SÉPARATION

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE
LE 7 DÉCEMBRE 1833.

EN COLLABORATION AVEC M. P. DUPORT.

PERSONNAGES	ACTEURS
GRANGER, ancien général de l'empire.	MM. Bouffé.
LUCIEN, son fils.	Welsch.
ALFRED DE CÉRIGNY.	Rozevil.
UN DOMESTIQUE.	Bordier.
MADAME DE NEUVILLE.	Mme Julienne.
DELPHINE, sa fille.	Mlle Habeneck.

La scène se passe en 1829, dans l'hôtel de madame de Neuville, à Paris.

LES
SUITES D'UNE SÉPARATION

Le théâtre représente un salon. — A droite du public, la porte d'un cabinet. — A gauche, une porte qui mène dans l'intérieur. — Porte au fond.

SCÈNE I.

MADAME DE NEUVILLE, UN DOMESTIQUE.

MADAME DE NEUVILLE, entrant par la porte de l'intérieur.

Comment, Baptiste, rien encore ce matin à la Grande-Poste?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame... Mais j'ai prévenu que, s'il arrivait une lettre à l'adresse de madame Jacques-Granger, poste restante, on l'envoyât, sans retard, à l'hôtel Neuville, rue Saint-Dominique, mais sous enveloppe, à mon nom, suivant les ordres de madame.

MADAME DE NEUVILLE.

Il suffit... soyez discret... (Le domestique sort par le fond.) Rien encore, et voilà quinze jours que j'ai écrit... Heureusement le futur de ma fille est resté dans sa province plus longtemps qu'il ne croyait... et d'ici à son retour...

SCÈNE II.

DELPHINE, MADAME DE NEUVILLE.

DELPHINE, accourant.

Maman .. c'est lui!... je viens de le voir par une fenêtre... il entrait dans la cour.

MADAME DE NEUVILLE.

Qui donc?

DELPHINE.

Vous ne devinez pas à ma joie? Alfred!

MADAME DE NEUVILLE.

Si tôt!

DELPHINE.

Comment!... Est-ce que le retour de mon futur vous contrarie?...

MADAME DE NEUVILLE.

Moi!... (A part.) Je me trouve dans un embarras!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, entrant par le fond.

Ah! madame... chère Delphine!... encore embellie...

DELPHINE.

De plaisir... car votre retour en cause tant à ma mère.

ALFRED.

Elle a dû me plaindre... parti pour quinze jours, et retenu près d'un mois... c'est la faute de mon père!... tout fier d'avoir un fils inscrit sur le tableau des avocats, il a profité d'une occasion pour me forcer à plaider là-bas... du reste, cause superbe... que j'ai gagnée, et si quelque chose pouvait me consoler de mon absence, c'est que je reviens moins indigne de vous.

DELPHINE.

Maman!... il a plaidé!... Oh! que j'aurais voulu être là!...

ALFRED.

Alors, vous serez indulgente pour mon amour-propre... Les avocats n'en sont pas exempts... ce sont presque des auteurs... et ce mémoire imprimé .. qui a eu quelque succès, s'il n'était pas trop ridicule de vous l'offrir...

DELPHINE.

Donnez...

ALFRED.

Vous voyez... c'est un peu le médecin de Molière, qui fait la cour avec une thèse...

DELPHINE, lisant le titre.

Procès en séparation... Ah! mon Dieu! maman, pourrai-je le lire?

ALFRED, à madame de Neuville.

Oh! rien que de très-moral.

MADAME DE NEUVILLE.

Dès que vous m'en répondez... Ah! mon cher Alfred, vous plaidiez pour une séparation?

ALFRED.

Du tout... madame, je plaidais contre...

MADAME DE NEUVILLE.

Contre?... (Vivement à Delphine.) Mademoiselle, donnez-moi ce mémoire... (A Alfred.) Comment, monsieur, employer votre talent pour interdire à deux époux le seul refuge que la loi leur laisse, quand ils sont désunis par l'incompatibilité d'humeur, la différence d'éducation, d'habitudes... Que sais-je?... un pareil ménage devient un enfer... et vous ne voulez pas qu'on en sorte?

ALFRED.

Permettez, madame... Il y avait de jeunes enfants... et cet exemple sous leurs yeux...

MADAME DE NEUVILLE, s'échauffant.

Raison de plus... les querelles... les discussions... les scènes de discorde, sans cesse renaissantes dans une union mal assortie, n'est-ce donc pas là pour des enfants le plus dangereux de tous les exemples, celui dont il faut les préserver à tout prix?

ALFRED.

Mais un frère... une sœur, qui auraient été élevés loin l'un de l'autre... le fils privé des soins, des conseils maternels, la fille de la protection de son père...

MADAME DE NEUVILLE, avec plus de chaleur encore.

Eh! monsieur, pensez-vous que ce soit à leurs pères que les jeunes personnes du monde doivent les talents, les grâces qu'on admire en elles, et surtout ces vertus, cette délicatesse de sentiments qui les entourent de respect? et quant à un jeune homme, en voyant sa mère, sans influence, sans autorité dans sa maison, sera-t-il docile à ses plus tendres conseils? ne les repoussera-t-il pas pour se ranger contre elle du parti de son père?... contre sa mère!... un fils!... Ah! mieux vaut qu'il ne la connaisse jamais!...

ALFRED.

Madame...

MADAME DE NEUVILLE, avec la plus grande vivacité.

Oui, monsieur, oui, je le répète... il est des circonstances où une séparation, quoique affreuse, est un remède nécessaire, indispensable pour prévenir des maux plus affreux encore... où l'intérêt des enfants l'autorise, l'ordonne même; et, en pareil cas, s'y opposer, mais, c'est presque une mauvaise action...

DELPHINE.

Mon Dieu! maman, comme vous vous animez...

ALFRED, à part.

Cette sortie... je n'y comprends rien... (Haut.) En vérité, madame, vous me feriez regretter d'avoir gagné ma cause... ne m'en veuillez pas, je vous prie.

MADAME DE NEUVILLE, se remettant.

Vous en vouloir... Quel enfantillage... Du tout.

ALFRED, passant à la droite de Delphine.

Prouvez-le-moi donc en fixant le jour de notre mariage.

MADAME DE NEUVILLE.

Sans monsieur votre père, à qui je dois tant d'égards, et dont les lettres charmantes ont fait l'admiration de tous mes amis...

ALFRED.

Il est ici, madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Ici!...

ALFRED.

Arrivé ce matin avec moi... et j'espère que rien ne s'opposera plus à l'union pour laquelle j'ai été l'enlever de sa province.

MADAME DE NEUVILLE.

Pourtant s'il survenait un retard?

ALFRED.

Mon Dieu! et pourquoi?

MADAME DE NEUVILLE.

Une réponse que j'attends, et jusqu'à ce que je l'aie reçue...

ALFRED.

Vous m'effrayez, madame... au nom du ciel, ne me cachez rien.

MADAME DE NEUVILLE.

Mais si une raison qui m'est personnelle...

ALFRED.

Aucune... mademoiselle ne dépend que de vous... vous êtes veuve, et...

MADAME DE NEUVILLE, hésitant.

Et si je ne l'étais pas!...

DELPHINE, vivement et avec émotion.

Qu'entends-je?... mon père!... il vivrait!... Ah! maman, où est-il? quand le verrai-je? parlez, parlez, de grâce... pourquoi m'avoir caché que j'avais mon père?

MADAME DE NEUVILLE.

Voilà ce que je voulais éviter... Vous me forcez, Alfred, à mettre ma fille dans une confidence que je réservais pour les grands parents.

ALFRED.

Pardon... madame... je devine, vous aussi... une séparation...

DELPHINE, avec douleur.

Ciel!...

MADAME DE NEUVILLE, fièrement.

Monsieur, dans les familles comme la mienne, on ne se sépare jamais!...

DELPHINE, avec joie.

Ah!...

MADAME DE NEUVILLE.

Seulement, mon mari et moi, nous sommes convenus à l'amiable de vivre toujours à cent lieues l'un de l'autre; aussi, est-ce comme formalité indispensable devant la loi que j'ai écrit pour avoir son consentement.

DELPHINE.

Qu'il nous apportera!

MADAME DE NEUVILLE, avec colère.

S'il l'osait!...

DELPHINE.

Comment!... mon père ne sera pas à mon mariage?

MADAME DE NEUVILLE.

A votre mariage... je le romprais plutôt.

DELPHINE.

Ah! mon Dieu!...

ALFRED, bas à Delphine.

N'insistez pas, plus tard je vous le mènerai voir.

MADAME DE NEUVILLE.

Et pourtant, ma fille, ne supposez pas que votre père... certainement, sous le rapport de l'honneur, de la probité... D'ailleurs, brave général...

DELPHINE.

Général!... quoi! mon père?

MADAME DE NEUVILLE.

Il l'était... sous Bonaparte! qui, pour payer ses services par une illustre alliance, força ma famille... car, Alfred, (Passant au milieu.) j'en voulais prévenir votre père... du côté du sien, ma fille n'est pas noble.

ALFRED.

Et qu'importe, madame, pourvu que mon amour obtienne l'aveu de M. de Neuville?

MADAME DE NEUVILLE, s'emportant.

M. de Neuville!... ce n'est pas le nom de mon mari... c'est le mien...

ALFRED.

Comment?

MADAME DE NEUVILLE.

Oui : le titre d'une terre que j'ai acquise depuis... je l'ai pris pour n'avoir rien de commun avec un homme...

Air : *Ah! si madame me voyait.*

(A part.)
Mais calmons-nous!... sa fille est là!...
(Haut.)
Un homme qui sur mon estime
A le droit le plus légitime,
Mais qui jamais chez moi ne rentrera.

DELPHINE.

Jamais, ô ciel! Votre cœur changera.

MADAME DE NEUVILLE.

Non; goût, esprit, mœurs, en nous tout diffère.
Mais c'est assez... Je n'ai, malgré cela,
Sur mon mari, pas une plainte à faire.
(Parlant à part en soupirant.) Ah!
Si sa fille n'était pas là!

ALFRED.

Je vous remercie, madame... cette explication m'a fait un plaisir...

DELPHINE.

Eh bien! monsieur!...

ALFRED.

C'est-à-dire... plaisir... en me rassurant.

DELPHINE.

Vous rassurer... et sur quoi?

ALFRED.

Que sais-je?... quand on aime, on a toujours peur... et moi qui aime infiniment... Oh! pardon... des idées folles!... Mais, à propos, je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de Lucien... est-il toujours aussi gai, aussi aimable?... car c'est bien le plus charmant jeune homme...

MADAME DE NEUVILLE.

Oui, n'est-ce pas?... ce bon Lucien.

ALFRED.

A coup sûr, il mérite tout l'accueil que vous lui faites, l'intérêt qu'il vous inspire.

DELPHINE.

Intérêt dont il vient de recevoir une nouvelle preuve... car ce pauvre jeune homme, la semaine dernière .. une indisposition... un rien... Eh bien! ma mère n'en dormait pas, elle envoyait dix fois par jour chez lui, et enfin, oh! oui... maman... Oui... je dirai tout... vous y êtes allée vous-même, au point que j'en étais presque jalouse... Je disais : « En vérité, ma mère l'aime autant que « moi. »

ALFRED, vivement.

Eh bien!... s'il faut en convenir, voilà justement ce qui m'effraye... parce qu'un étranger qu'on aime autant que sa fille... on n'a qu'à vouloir en faire son gendre...

MADAME DE NEUVILLE, vivement, sans réfléchir.

Ah! quelle idée!

DELPHINE.

Là! juste ce que ma mère répondait l'autre jour à une dame qui me demandait si Lucien était mon futur, et elle a raison... Dès que j'ai accepté votre main, il serait bien mal...

MADAME DE NEUVILLE, appuyant.

Oui, oui, c'est pour ce motif-là... (Avec un sourire.) Rassurez-vous, Alfred; et si Lucien est le seul objet de vos craintes...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LUCIEN.

LUCIEN, avant de paraître.

Bien... si ces dames sont visibles...

MADAME DE NEUVILLE, avec joie.

C'est lui.

LUCIEN.

Mesdames, je viens de bonne heure prendre vos ordres pour la journée... (Voyant Alfred.) Que vois-je?... Cérigny.

ALFRED.

Moi-même... arrivé ce matin.

LUCIEN.

Là! voyez si dans ce temps-ci on peut avoir un emploi sans être destitué... tout de suite... et par ses amis encore.

ALFRED.

Destitué!

LUCIEN.

Sans doute, Alfred.

ALFRED.

Ah! vous étiez le cavalier de ces dames!

LUCIEN.

En titre, et sans partage... hier encore, cette fête brillante, ce bal à la campagne, chez madame de Valery, où madame de Neuville a eu la bonté de me conduire...

MADAME DE NEUVILLE.

Ah! oui, cette fête... cela me rappelle, Lucien,

que j'ai un mot à vous dire... (Avec embarras.) Alfred... j'ai du monde à dîner, ce soir... ne laissez pas monsieur votre père s'engager ailleurs que chez moi.

ALFRED.

Madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Delphine, allez donner des ordres.

DELPHINE.

Oui, ma mère... Sans adieu, Alfred. (Delphine rentre dans l'intérieur, Alfred sort par le fond.)

SCÈNE V.

LUCIEN, MADAME DE NEUVILLE.

MADAME DE NEUVILLE.

Lucien, que s'est-il donc passé hier au soir entre vous et monsieur de Lauzan?

LUCIEN.

Quoi! madame... vous qui étiez à l'autre bout du salon, vous avez remarqué...

MADAME DE NEUVILLE.

Ah! c'est que j'ai un coup d'œil...

LUCIEN.

D'observatrice.

MADAME DE NEUVILLE.

Mieux encore.

LUCIEN.

Sans doute : puisqu'une bagatelle... car ce n'était pas autre chose... la nièce du ministre de la guerre, cette jolie mademoiselle de Valery que j'avais invitée pour une contredanse, lorsque M. de Lauzan, le chef du personnel ..

MADAME DE NEUVILLE.

Eh bien?

LUCIEN.

Eh bien!... un ambitieux qui fait la cour à la nièce pour se pousser auprès de l'oncle... Heureusement, dans les salons, il y a souvent plus de justice que dans les ministères... mademoiselle de Valery a maintenu mes droits... et monsieur de Lauzan s'est éloigné d'un air de dépit... voilà tout.

MADAME DE NEUVILLE.

Sans rendez-vous?... sans querelle?

LUCIEN.

Hélas! oui... je n'aurais pas été fâché... Mais c'est un sournois qui tâchera plutôt de me nuire en dessous...

MADAME DE NEUVILLE.

Quant à cela, on peut y mettre ordre... dès que vous avez mon appui... Mais hier j'étais d'une inquiétude... Voilà pourquoi j'ai quitté le bal si brusquement... sans compter qu'à cause de votre convalescence je tenais à vous savoir rentré chez vous de bonne heure.

LUCIEN.

Merci... c'était bien mon intention.

MADAME DE NEUVILLE.

Vous y auriez manqué?

LUCIEN.

Pas moi positivement; mais des amis... des jeunes gens que j'ai rencontrés en vous quittant, qui m'ont entraîné de force... une partie, du punch, des glaces, jusqu'à cinq heures du matin.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Là, justement tout ce qui lui est contraire! (Haut.) C'est affreux!... Il faut avoir bien peu d'empire sur soi.

LUCIEN.

Le fait est que je n'en ai pas du tout... ce n'est pas étonnant.

Air du *Partage de la richesse*.

Oui, mon père, la bonté même,
Ancien soldat, presque né dans les camps,
En m'élevant prit pour système
De me livrer sans gêne à mes penchants.
Par ses conseils, je n'avais d'autre étude
Que d'écouter mon caprice et mon goût;
Et quand très-jeune on en prend l'habitude,
Ça ne coûte plus rien du tout.

MADAME DE NEUVILLE.

Sans doute; mais à présent que je me suis chargée de diriger votre conduite et que vous paraissez dans le monde, sous mes auspices, je tiens à ce que vous me fassiez honneur... Au reste, j'ai songé à un moyen encore plus sûr de vous corriger, de mûrir votre raison... c'est de négocier pour vous un mariage.

LUCIEN.

Un mariage?

MADAME DE NEUVILLE.

Avec mademoiselle de Valery, celle que vous aimez.

LUCIEN.

Elle!... si aimable! si jolie!... Ah! madame, que vous êtes bonne! que je vous aime!...

MADAME DE NEUVILLE.

Votre joie me touche à un point...

LUCIEN.

Et celle de mon père donc,... quand je vais lui dire...

MADAME DE NEUVILLE.

Lui écrire.

LUCIEN.

Non, non... Ah! c'est que vous ne savez pas... je suis si distrait... j'oubliais de vous apprendre... il est ici.

MADAME DE NEUVILLE.

Ici! (A part.) Ah! mon Dieu!

LUCIEN.

De ce matin. Tombé à Paris, chez moi, comme une bombe... et tous les bonheurs à la fois!... En ce moment, il vient de courir ici près, chez le ministre de la guerre, pour réclamer contre un passe-droit qu'on me fait, un grade qu'il s'impatientait de me voir attendre trop longtemps, faute de protection.

MADAME DE NEUVILLE.

Ce grade... mais que ne m'en parliez-vous?...

au lieu de faire quitter à votre père sa province pour ce motif-là.

LUCIEN.

Ce n'est pas le seul... Encore un autre qu'il ne m'a pas voulu dire; mais moi, je lui ai raconté qu'une dame m'avait montré la bienveillance, l'amitié la plus généreuse; il veut lui en faire ses remercîments, et je venais vous demander la permission de vous le présenter ce matin même.

MADAME DE NEUVILLE.

Me le présenter... à moi?

LUCIEN.

Il doit me rejoindre ici pour cela... car, connaissant votre bonté, j'ai pris sur moi...

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Ciel!... (Haut.) Mon cher Lucien, écoutez... certainement, je serais très-flattée... mais...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Jacques Granger.

MADAME DE NEUVILLE.

Déjà...

LUCIEN.

C'est lui! je jouis de son bonheur!... Arrivez, arrivez donc, mon père, madame vous attend.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Ah! je suis prête à me trouver mal.

SCÈNE VI.

LUCIEN, GRANGER, MADAME DE NEUVILLE.

GRANGER.

Vite, mon garçon, je sors de chez le ministre, je lui ai parlé comme il faut... Va-t'en sur-le-champ dans les bureaux de la guerre.

LUCIEN.

Tout à l'heure.

GRANGER.

Tout de suite.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Rien que le son de sa voix m'irrite les nerfs.

LUCIEN.

Mais, mon père, laissez-moi d'abord vous présenter ici.

GRANGER.

Puisque m'y voilà!... Pourtant, si tu y tiens, allons, présente...

LUCIEN.

Madame... c'est mon père que j'ai l'honneur...

MADAME DE NEUVILLE, avec embarras.

Monsieur...

GRANGER.

Oui, madame. On dit que vous êtes une brave femme, et ça me va. Ainsi, sans façon. (A part.) Ah! diable!... mais non... si fait!... En voilà une sévère.

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Silence!...

GRANGER.

C'est juste... (A Lucien.) Te voilà encore ici?

LUCIEN.

Mon père!...

GRANGER.

Je t'ai dit : en route! allons, marche, et de la discipline! (Lucien sort en regardant son père et madame de Neuville, et en montrant sa surprise de leur embarras.)

SCÈNE VII.

MADAME DE NEUVILLE, GRANGER.

MADAME DE NEUVILLE, après un silence.

Eh bien! monsieur?

GRANGER.

Eh bien! madame?

MADAME DE NEUVILLE.

Vous me dispenserez, j'espère, de vous rappeler nos conventions.

GRANGER.

Croyez que si j'y manque, c'est bien sans le vouloir.

AIR du *Ménage de garçon.*

Si mon erreur mérite un blâme,
Faites-le tomber sur Lucien;
Le drôl' me parlait d'une femme,
A laquelle il ne manquait rien,
Dont on n' pouvait dir' que du bien...
Oui, de la bonté la plus grande,
Du caractère le plus doux...
Le moyen, je vous le demande,
De me douter que c'était vous?

MADAME DE NEUVILLE.

Oh! en revanche, je ne puis méconnaître votre ancienne galanterie.

GRANGER.

Oui, de la galanterie, des fadaises... voilà ce qu'il vous aurait fallu... Ça aurait bien été à une vieille moustache comme moi!... au général Granger, qui a reçu trente-deux blessures sur les champs de bataille, et qui n'a fait qu'une campagne malheureuse... celle du mariage! Encore est-ce la faute de l'empereur, qui, après m'avoir nommé à tous mes grades, me nomma encore votre mari, par compensation, sans doute, le jour où il me donna ma croix.

MADAME DE NEUVILLE.

Ce qui fait que j'ai aussi porté la mienne.

GRANGER.

Laissez donc... vous n'en étiez pas fâchée dans les commencements, lorsque mon nom, que vous portiez, vous donnait le pas sur tous ces princes qui balayaient les antichambres des Tuileries... On ne se plaignait pas de moi, alors.

MADAME DE NEUVILLE.

Parce que je vous connaissais à peine... que vous étiez toujours à l'armée.

GRANGER.

Un peu, je m'en flatte.

MADAME DE NEUVILLE.

Mais depuis qu'en 1814 la paix et un nouvel

ordre de choses vous eurent ramené à Paris, réduit à une existence civile...

GRANGER.

Ah dame! chacun son état, comme dit c't'autre... on ne peut pas en même temps être civil et militaire.

MADAME DE NEUVILLE.

Je l'ai bien vu. Dans mon salon, rendez-vous de la meilleure compagnie...

GRANGER.

Vos bégueules de douairières...

MADAME DE NEUVILLE.

Monsieur fumait, jurait, contait des aventures de garnison.

GRANGER.

Tiens, il y en avait de drôles.

MADAME DE NEUVILLE.

Peut-être... dans la bouche d'un militaire de l'ancien régime.

GRANGER.

Oui... vos muscadins de colonels qui faisaient de la tapisserie; mais ce n'est plus notre genre; nous ne brodons pas, nous, madame.

MADAME DE NEUVILLE.

Le vôtre, c'est d'être insupportable.

GRANGER.

Et vous! avec vos prétentions de me former au jargon du faubourg Saint-Germain...

MADAME DE NEUVILLE.

Il ne valait pas peut-être celui des danseuses de l'Opéra dont monsieur faisait sa société?

GRANGER.

Vous y pensez encore? Eh bien! vrai, moi, je les ai oubliées... Dame! j'étais jeune; et puis, c'était votre faute.

MADAME DE NEUVILLE.

Ma faute!

GRANGER.

Ou celle de votre famille, qui dans son orgueil avait l'air de me traiter comme un intrus... et, ma foi... j'allais chercher des distractions ailleurs.

MADAME DE NEUVILLE.

Distractions bien honorables!... quand je me rappelle ce duel!... ce scandale de coulisses.

GRANGER.

Oh! ça, j'ai eu tort... il ne faut jamais ébruiter... Aussi, lorsque votre vieux ci-devant d'oncle est venu me dire que je vous rendais malheureuse, et que vous ne vouliez plus me revoir... j'ai répondu : Ça suffit. Je l'ai laissé maître des conditions, et une fois ma parole donnée, une parole de soldat, je me suis cantonné dans ma province, sans souffler le mot, et malgré mes regrets.

MADAME DE NEUVILLE.

Vos regrets! pour vos distractions d'Opéra.

GRANGER.

Pas du tout.

MADAME DE NEUVILLE.

Vous voudriez peut-être me faire croire que c'était pour moi?

GRANGER.

Encore moins... Pour ma fille... cette gentille petite créature que je vois encore avec ses beaux cheveux bouclés... M'être privé, pendant quatorze ans, de la faire sauter sur mes genoux... de la manger de caresses!

MADAME DE NEUVILLE.

Et de lui apprendre à bégayer vos gros mots...

GRANGER.

Rien que les petits... C'était si drôle, en passant par cette jolie bouche rose... Tenez... j'en pleure encore de souvenir... Qu'est-ce que ce sera donc quand je vais la revoir?...

MADAME DE NEUVILLE.

La revoir! vous!...

GRANGER.

Je me gênerai, peut-être...

MADAME DE NEUVILLE.

Et vos promesses?...

GRANGER.

Sont sacrées... Vous n'auriez pas même eu besoin, en me demandant mon consentement poste restante, de me cacher votre adresse et votre nom postiche, avec une méfiance...

MADAME DE NEUVILLE.

Que vous justifiez.

GRANGER.

Non, vous dis-je... D'abord, en venant à Paris, je voulais seulement savoir le jour du mariage... me rendre en secret à l'église; et là, sans être vu, tâcher d'entrevoir de loin la pauvre enfant.

Air : *Sans murmurer.*

A tout hasard,
J'aurais fait sentinelle;
Et quoiqu' je m' vant' de n' pas être un cafard,
Pour que l' bonheur lui fût toujours fidèle,
J' crois que c' jour-là j'aurais prié pour elle,
A tout hasard.

MADAME DE NEUVILLE.

A la bonne heure... dès que vous tenez nos conventions.

GRANGER.

Ah! nos conventions... ça vous va bien d'en parler... Comment les avez-vous tenues vous-même?... Mon fils, qui devait n'être qu'à moi, à moi seul, et qui pourtant vient chez vous, puisqu'il m'y amène...

MADAME DE NEUVILLE.

Il ignore que je suis sa mère... je me suis bornée à le lui prouver, sans le lui dire.

GRANGER.

A le lui prouver... Comment?

MADAME DE NEUVILLE.

Pauvre Lucien!... quand je me rappelle ce qu'il était, il y a six mois, la première fois que je le rencontrai dans le monde... un ton hardi, soldatesque...

GRANGER.

Un troupier comme moi.

MADAME DE NEUVILLE.

Des opinions détestables.

GRANGER.

Un bon Français, comme moi encore.

MADAME DE NEUVILLE.

Et des propos d'un leste...

GRANGER.

Un peu farceur, toujours comme moi.

MADAME DE NEUVILLE.

Mais maintenant, grâce à l'empire que j'ai pris sur lui, je suis tranquille, ce n'est plus comme vous.

GRANGER.

C'est donc ça que ce matin il me semblait... tout changé... un militaire à la fleur d'orange... Elle m'a gâté mon fils... mais je me vengerai... en rentrant dans mes droits sur ma fille...

MADAME DE NEUVILLE.

Vos droits!

GRANGER.

Quand ce ne serait que celui de la marier à ma fantaisie.

MADAME DE NEUVILLE.

Vous oseriez contrarier mes projets pour Delphine?

GRANGER.

Pourquoi non?... tant que vous vous mêlerez de Lucien.

MADAME DE NEUVILLE.

Quel égoïsme! Eh bien! monsieur, s'il le faut, soit... j'en reviens à nos premiers arrangements...

GRANGER.

Vous prétendez...

MADAME DE NEUVILLE.

Oh! je l'exige...

GRANGER.

Mais cependant...

MADAME DE NEUVILLE.

J'ai votre parole.

GRANGER.

Tyran!... va!

MADAME DE NEUVILLE.

Du moins, je vous prouverai que Delphine peut être heureuse sans votre secours.

GRANGER.

Et moi, que Lucien se passera très-bien de vous pour faire son chemin dans le monde.

MADAME DE NEUVILLE.

A cet égard-là, j'ai fait l'essentiel.

GRANGER.

L'essentiel!... c'est ce qui vous trompe... et dans ce moment même,... son brevet de chef d'escadron, à qui le devra-t-il? A ma seule présence... à mon énergie... parce que je voudrais bien voir qu'on osât faire un passe-droit au fils du général Granger.

SCÈNE VIII.

MADAME DE NEUVILLE, GRANGER, LUCIEN.

LUCIEN, *à Granger.*

Ah! mon père... je vous retrouve ici...

GRANGER, *bas à madame de Neuville.*

Vous allez voir, madame... (*Haut.*) Tes affaires vont bien, n'est-ce pas?

LUCIEN.

C'est-à-dire qu'elles vont on ne peut pas plus mal.

GRANGER.

Par exemple...

MADAME DE NEUVILLE, *bas.*

Vous voyez, monsieur...

GRANGER.

Qu'est-ce que ça signifie?...

LUCIEN.

Dans les bureaux, on avait l'air de me fuir, et c'est à peine si quelques demi-mots m'ont fait deviner... Ah! mon père, qu'est-ce que vous avez dit au ministre?...

GRANGER.

Moi!... eh! je ne lui ai rien dit, à ton ministre! au contraire, c'est lui qui me disait du mal de toi, des rapports qu'il prétend avoir reçus contre ta moralité.

LUCIEN.

Qu'entends-je! et lesquels?... d'où viennent-ils?

GRANGER.

Que sais-je? Mais je ne me suis pas amusé à lui demander d'explications... j'étais si en colère... cependant je ne suis pas sorti des convenances.

LUCIEN.

Pas sorti des convenances!... et vous l'avez appelé en duel.

MADAME DE NEUVILLE.

Un duel au ministre!

GRANGER.

Pourquoi pas?... C'est comme ça qu'entre généraux, sous l'Empereur, nous nous mettions d'accord... aussi, moi, je croyais tout arrangé.

LUCIEN.

Tout est perdu, au contraire; encore, si je n'avais à regretter que mon état, mon avancement...

MADAME DE NEUVILLE, *à part.*

Il me fait une peine...

GRANGER, *se montant.*

Attends, attends... j'y retourne. (*Il va prendre son chapeau.*)

LUCIEN, *l'arrêtant.*

Du tout, je vous en prie; car j'ai à craindre pour d'autres espérances, bien plus chères, bien plus précieuses... (*A madame de Neuville.*) Madame, au nom du ciel!...

MADAME DE NEUVILLE.

Monsieur... sans doute... je voudrais... mais je ne dois pas me mêler... monsieur votre père seul...

GRANGER, à part.

A-t-elle mauvais cœur !

LUCIEN.

Je ne vous demande que de me conduire chez mademoiselle de Valery.

GRANGER.

Mademoiselle de Valery!...

MADAME DE NEUVILLE.

Impossible... une affaire sérieuse... qui m'oblige à écrire sur-le-champ...

LUCIEN.

Ah ! ce refus...

GRANGER, allant à lui.

Laisse faire. Mademoiselle de Valery! quelque passion... je t'y conduirai, moi, et s'il ne faut que te donner tout ce que je possède...

LUCIEN.

Mon bon père!...

MADAME DE NEUVILLE, bas à Lucien.

Allez-y seul.

LUCIEN, étonné.

Madame... (Elle lui fait signe de se taire.)

GRANGER, qui est déjà près de la porte du fond.

Viens.

LUCIEN, regardant toujours madame de Neuville.

Non, non, pas en ce moment. (Nouveaux gestes de madame de Neuville.) Veuillez m'attendre ici... (Elle lui fait signe d'insister.) et promettez-moi de ne pas sortir jusqu'à mon retour.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

C'est plus sûr.

GRANGER.

Ah çà! c'est donc à dire que je ne suis bon à rien?

LUCIEN.

Au contraire... je vous réserve pour les grandes occasions.

GRANGER.

Soit.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Et moi... écrivons au ministre pour tâcher de réparer... (Faisant une révérence à Granger. Haut et passant au milieu.) Désespérée, monsieur...

GRANGER.

Comment donc, madame... (A part.) Que le diable l'emporte!

AIR : *Chut, c'est convenu.* (Du Moulin de Javelle.)

MADAME DE NEUVILLE, bas à Lucien.

Vite, allez sans lui,
Il faut agir en silence,
De la prudence,
Car sa violence,
Bientôt je pense,
Vous aurait nui.
(Bas à Granger.)
Vous êtes content,
Pour mon fils je ne veux rien faire;
Sachez, en bon père,
Pour votre fils en faire autant.

(Madame de Neuville rentre en faisant des signes d'intelligence à Lucien, qui lui répond de même. Granger se retourne. Lucien sort par le fond.)

SCÈNE IX.

GRANGER, seul.

Pas un mot, pas un conseil à son fils qui se désole... C'est dur, ces femmes!... ça n'a pas la sensibilité des militaires. Oh! Dieu... moi, à sa place, j'aurais envoyé le père à tous les diables! et si ma fille était là, devant moi, en larmes... Si on allait la sacrifier à un mari qui ferait son malheur, il n'y a promesse qui tienne, je serais un homme sans foi, sans honneur, tout ce qu'on voudrait... mais ma fille serait heureuse... Ma fille! elle ne doit pas être mal... Je gage que je la reconnaîtrais!

DELPHINE, dans la coulisse de gauche.

Vite, Julie, ma mère attend après vous.

GRANGER, regardant de ce côté.

Cette voix!... Une jeune personne qui vient par ici... quelle tournure! quelle grâce!... Oh! si c'était... Oui, je l'espère, elle est trop gentille pour ne pas être mon enfant.

SCÈNE X.

DELPHINE, GRANGER.

GRANGER.

Ma belle demoiselle, un mot. Est-ce vous la demoiselle de la maison?

DELPHINE.

Oui, monsieur.

GRANGER, à part.

J'en étais sûr.

DELPHINE.

Et vous, le père de M. Lucien.

GRANGER.

Vous savez ça?

DELPHINE.

De ma mère, qui m'envoie vous tenir compagnie.

GRANGER.

Quoi!... votre mère?... c'est elle?... (A part.) Ça m'étonne de sa part; n'importe, elle se fie à moi, faut en être digne.

DELPHINE.

Vous ne vous asseyez pas, monsieur?

GRANGER

Non, non, ne vous dérangez pas; vous êtes si bien comme ça. (A part, la regardant.) C'est vrai qu'elle est... Ah! dire que cette grande et belle femme que j'ai là en face de moi, c'est ma fille, c'est mon enfant; celle qui, dans le temps, sur mes genoux... Ah! je ne sais ce que j'éprouve... un battement de cœur, un plaisir... comme autrefois, le matin d'une bataille, en face des Prussiens.

DELPHINE.

Eh! mais, comme vous me regardez!

GRANGER.

Si j'osais, je ferais mieux encore.

DELPHINE.

Comment?

GRANGER.

Vous ne devinez pas?

DELPHINE.

Mon Dieu, non...

GRANGER, à part.

Elle ne devine pas! (Haut, brusquement.) Mais, je vous embrasserais!

DELPHINE, reculant.

Monsieur!

GRANGER.

Faut pas que ça vous effraye... je sais bien qu'un étranger, un inconnu... mais à cause de mon âge, voyez-vous, moi... je serais deux fois votre père.

DELPHINE.

Ah! si vous l'étiez...

GRANGER.

Vous m'embrasseriez?

DELPHINE.

De tout mon cœur.

GRANGER, à part.

Est-elle bonne!... (Haut.) Eh bien!... faites comme pour lui.

DELPHINE.

Est-ce que vous l'avez connu?

GRANGER.

Beaucoup...

DELPHINE.

Vous avez connu mon père!... Et en effet, j'y songe, vous aussi, vous êtes général, peut-être son ami, son frère d'armes?

GRANGER.

Justement! nous nous sommes trouvés aux mêmes batailles, et c'est en son nom que je vous demande...

DELPHINE.

Oh! bien volontiers! (Elle fait un pas vers lui.)

GRANGER, l'embrassant.

Merci! (A part.) On aurait envie d'appuyer... (Après l'avoir embrassée sur l'autre joue.) C'est égal, ça fait joliment du bien.

DELPHINE.

Oh! je ne vous tiens pas quitte.

GRANGER.

Vrai, vous voulez encore... (Il va pour l'embrasser de nouveau.)

DELPHINE.

Vous questionner.

GRANGER.

Sur votre père?

DELPHINE.

Oui. Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes trouvés ensemble?

GRANGER.

Moi, avec lui... mais non, il n'y a pas longtemps...

DELPHINE.

Alors, je vous en prie, parlez-moi de lui; donnez-moi une idée de son air, de ses traits, de ses habitudes... que je croie au moins le voir quand je penserai à lui.

GRANGER.

Vous y penserez donc?

DELPHINE.

Toujours.

GRANGER, à part.

Et ne pas recommencer à... (Faisant le geste d'embrasser.) Quel dommage!

DELPHINE.

Eh bien?...

GRANGER.

Eh bien! (A part.) Diable! c'est embarrassant!.. (Haut.) Voyons, comment vous le figurez-vous? je vous dirai si c'est à peu près ça.

DELPHINE.

Dame! pour le caractère, il me semble qu'il doit être vif, décidé, même un peu brusque.

GRANGER.

Oui, un peu...

DELPHINE.

Mais, pas méchant...

GRANGER.

Pas trop...

DELPHINE.

Au contraire. L'habitude du commandement dans les grandes choses rend plus facile sur les petites, et j'ai idée que, moi, je ferais de lui tout ce que je voudrais.

GRANGER.

Ah! vous avez cette idée-là? (A part.) Moi aussi.

DELPHINE.

Quant à ses traits, c'est plus difficile.

AIR de *Céline*.

On doit lire une noble audace
Dans ses regards étincelants;
Et son front doit porter la trace
Et des fatigues et du temps.
Quelque cicatrice honorable,
Et pourtant l'abord simple et doux,
Un air franc, naturel, aimable,
Enfin, à peu près comme vous.

GRANGER, à part.

Dieu! entendre ça, et se taire.... j'étouffe.

DELPHINE, s'approchant de lui avec gentillesse.

Est-ce bien cela?

GRANGER.

Mais oui, oui, nous nous ressemblons... A l'armée, on nous prenait l'un pour l'autre; deux petits généraux du même calibre, et qui ne boudaient pas. (A part.) Je puis bien lui dire ça.

DELPHINE.

Vraiment! Oh! alors, à mon tour, laissez-moi vous regarder.

GRANGER.

A votre aise, mon enfant... (Se reprenant.) Pardon, mademoiselle.

DELPHINE.

Oh! non, non, dès que vous ressemblez à mon père, appelez-moi votre enfant, votre fille... ça me fera illusion!

GRANGER, avec chaleur.

Oui, ma fille! voilà ce que vous serez pour moi! et dès à présent, parlez-moi sans feinte, comme à un père; formez-vous un vœu, un désir?... manque-t-il quelque chose à votre bonheur?... je suis là! On veut vous marier, est-ce contre votre gré, votre inclination? Soyez tranquille; dites un mot, un seul, le mariage ne se fera pas.

DELPHINE, vivement.

Au contraire! qu'il se fasse, monsieur, qu'il se fasse tout de suite!

GRANGER, souriant.

C'est différent... il parait que celui qu'on vous destine...

DELPHINE.

Est de mon choix! cet excellent Alfred, si instruit, si généreux, et puis, il m'aime tant... il a refusé pour moi la fille d'un grand seigneur en faveur à la cour.

GRANGER.

A la bonne heure... il n'est donc pas dans les courtisans?...

DELPHINE.

Lui!... (A demi-voix.) Ne le répétez pas à ma mère, il adore Napoléon.

GRANGER.

Napoléon et vous!... il est de bon goût, ce garçon-là!

DELPHINE.

Et puisque vous êtes l'ami de mon père, tâchez que son consentement ne se fasse pas attendre...

GRANGER.

Vous êtes donc bien impatiente?...

DELPHINE.

Sans doute... une fois la femme d'Alfred, il m'a promis de me conduire auprès de mon père, et ne fût-ce que pour le voir plus tôt...

GRANGER.

Vous tenez à être mariée plus vite... c'est d'une bonne fille... (A part.) Ça vous a de petites raisons...

DELPHINE.

Ainsi, quand vous lui écrirez...

GRANGER.

On y aura égard.

DELPHINE.

Bientôt...

GRANGER.

Dès aujourd'hui...

DELPHINE.

Oh!... je ne vous presse pas... il y a là, dans ce cabinet, tout ce qu'il faut pour écrire...

GRANGER.

Oui, vous me dites ça seulement... (A part.) Une malice du diable... Cher ange, va.

SCÈNE XI.

ALFRED, DELPHINE, GRANGER.

ALFRED.

Ah! Mademoiselle, il faut que je vous parle... il faut... (Apercevant Granger.) Vous n'êtes pas seule?

DELPHINE.

Monsieur est un ami de mon père. (Bas à Granger.) Mon prétendu.

GRANGER, le toisant.

Ça?

DELPHINE, à demi-voix.

Comment le trouvez-vous?

GRANGER, de même.

Il n'a pas servi?

DELPHINE, de même.

Non, il est au barreau.

GRANGER, de même.

Je m'en doutais... (A part.) Pékin.

DELPHINE, à Alfred.

Vous vouliez me dire?... Qu'avez-vous donc... cet air contraint... inquiet...

ALFRED, avec embarras.

Pardon, c'est que je venais... je voulais...

GRANGER.

Causer avec votre future et non avec moi.

ALFRED.

Monsieur...

GRANGER.

C'est trop juste, je vous laisse.

AIR : *Vaudeville des chemins de fer.*

(A part.)

Le drol' de gendre, il me fait rire
Par son air triste et langoureux;
Quell' différenc', quand sous l'empire
Nous avions l' temps d'être amoureux!
Nous savions, à la baïonnette,
Enl'ver les cœurs .. mais ce n'est pas
Un fameux régim' de conquête
Que le régim' des avocats.

(A Delphine.) Sans adieu, je vais écrire.

DELPHINE.

Dites surtout à mon père combien sa fille l'aime.

GRANGER, avec expression.

C'est comme s'il le savait déjà. (Granger entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XII.

ALFRED, DELPHINE.

ALFRED, à part.

Moi, renoncer à elle! non, c'est impossible.

DELPHINE, sautant de joie.

Que je suis heureuse! Alfred, plus d'obstacle... je vais avoir le consentement de mon père!...

ALFRED.

Et moi... je n'ai plus celui du mien.

DELPHINE.

Qu'entends-je?... quel motif?

ALFRED.

Oh ! si je le savais... si je pouvais deviner l'auteur d'une indigne calomnie !...

DELPHINE.

Une calomnie !... contre moi ?

ALFRED.

Oui... voilà tout ce que j'ai pu saisir dans les demi-mots qui échappaient à mon père... Vainement, par mes questions, je réclamais les moyens de vous défendre et de vous venger ; sourd à mes prières, il ne m'a répondu qu'en m'interdisant de vous revoir.

DELPHINE.

O ciel ! m'accuser !... et de quoi ? Je dois le savoir pour me justifier.

ALFRED.

En me quittant, mon père m'a dit qu'il allait l'écrire à madame de Neuville...

DELPHINE.

A ma mère !... Ah ! je tremble !.. un tel coup !.. Il l'accablerait !.. et que pourrait-elle pour moi ?.. Non, non, c'est mon père qui doit tout apprendre... c'est mon père qu'il me faut, c'est son appui, sa protection... une fille n'a rien à craindre auprès de son père.

ALFRED.

Votre père !...

DELPHINE.

Il viendra, n'en doutez pas ; mais jusque-là... que faire ?... Alfred... ah ! je vous en conjure, retournez près du vôtre, qu'il attende... quelques jours encore... que son silence épargne à ma mère une épreuve trop douloureuse. Cette lettre, au nom du ciel, qu'il ne l'envoie qu'à moi, à moi seule !

ALFRED.

Chère Delphine, je cours...

MADAME DE NEUVILLE, dans la coulisse.

Voyez donc si ma voiture est prête.

DELPHINE.

La voilà !...

SCÈNE XIII.

ALFRED, DELPHINE, MADAME DE NEUVILLE.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Le ministre m'a fait dire qu'il me recevrait sur-le-champ, et j'espère... (Haut.) C'est vous, Alfred : justement je venais charger Delphine de m'excuser près de M. de Cérigny. Une circonstance imprévue m'oblige à sortir sur-le-champ, et s'il arrivait avant mon retour...

ALFRED.

Vous êtes trop bonne, madame, mon père n'aurait pu se rendre aujourd'hui chez vous.

MADAME DE NEUVILLE.

Et pourquoi ?

ALFRED, toujours l'œil sur Delphine qui est agitée.

Une indisposition...

DELPHINE.

Qui le retiendra peut-être quelques jours.

MADAME DE NEUVILLE.

C'est donc sérieux ?

ALFRED.

Non, non... rien que la fatigue du voyage.

MADAME DE NEUVILLE.

Vous me rassurez... quelques jours de repos.. et de mon côté... d'ici là, j'espère être en mesure...

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de madame.

DELPHINE, à part.

Je respire.

ALFRED, bas à Delphine.

Elle part... j'aurai le temps de revoir mon père.

LE DOMESTIQUE.

Voici une lettre pour madame, qu'on vient d'apporter de la part de M. de Cérigny.

ALFRED, à part.

La lettre de mon père !...

DELPHINE, à part.

Tout est perdu !

MADAME DE NEUVILLE, qui a pris la lettre.

Comment !... votre père... malade !... et m'écrire !... encore une lettre charmante, j'en suis sûre !... Ah ! c'est une attention !... Je lirai dans ma voiture...

DELPHINE, ne pouvant plus se contenir.

Ah ! ma mère...

MADAME DE NEUVILLE.

Quoi donc ?

DELPHINE.

Si vous saviez !...

ALFRED.

Madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Que signifie ?... (A part.) Ciel ! est-ce que mon mari ?... Il en est capable...

SCÈNE XIV.

ALFRED, DELPHINE, MADAME DE NEUVILLE, GRANGER.

GRANGER, sortant du cabinet, un papier à la main.

Ma fille sera contente .. et voilà... (Apercevant madame de Neuville.) Encore ma femme !

MADAME DE NEUVILLE, s'approchant de lui, bas.

Monsieur, qu'avez-vous dit à ma fille ?

GRANGER, bas.

Rien.

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Vous lui avez laissé ignorer ?...

GRANGER, bas.

Tout.

MADAME DE NEUVILLE, bas.

A la bonne heure. .

GRANGER, bas.

Et ce n'est pas sans peine... en la voyant si aimable...

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Ah! vous en convenez.

GRANGER, bas.

Parbleu!...

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Et ce bonheur que je lui ai préparé... vous voudriez m'empêcher de l'achever seule?

GRANGER, bas.

Voilà ma réponse. (Il lui présente le papier.)

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Votre consentement!.. ah! c'est bien! c'est très-bien... moi qui craignais... Puisqu'il en est ainsi, confiance pour confiance; afin de vous faire connaître l'esprit, l'excellent ton du futur beau-père de Delphine, tenez, monsieur, cette lettre que je reçois à l'instant, lisez-la.

DELPHINE, qui de loin a suivi des yeux tous les mouvements de sa mère.

La lettre... ah! Dieu soit loué!

GRANGER, bas.

Une lettre à votre adresse.

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Oui. Vous me la rendrez, car nous nous reverrons encore. (Haut, à Alfred.) Alfred, votre main. (Madame de Neuville sort. Alfred lui donne la main.)

SCÈNE XV.

GRANGER, DELPHINE.

GRANGER, à part.

Cette lettre!... c'est encore pour m'humilier!

DELPHINE, qui a suivi des yeux sa mère.

Elle est partie!... du courage! (Allant à Granger, les mains jointes.) Monsieur...

GRANGER.

Mon enfant... que faites-vous là?

DELPHINE, tombant à genoux.

Je vous implore.

GRANGER.

Par exemple!... et pourquoi? Relevez-vous.

DELPHINE.

Non... jusqu'à ce que vous m'ayez promis...

GRANGER.

Tout... mais relevez-vous, morbleu!... (A part.) Elle, à genoux!... ah!... (Haut.) Parlez... parlez vite!

DELPHINE.

Vous m'avez dit que vous saviez où est mon père.

GRANGER.

Après.

DELPHINE.

Cette lettre... que ma mère ne la revoie pas... vous direz que vous l'avez égarée, perdue... c'est à mon père qu'il faut l'envoyer!

GRANGER.

A votre père... (A part.) ça se trouve bien!

DELPHINE.

Il sera mon juge, je lui écrirai aussi, j'emploierai les plus tendres prières. N'est-ce pas qu'il ne voudra pas m'abandonner encore...

GRANGER.

Vous abandonner! lui!

DELPHINE.

Ah! s'il ne l'avait pas fait jusqu'à ce jour, si l'on m'avait toujours vue près de lui, sous sa sauvegarde.

GRANGER.

Ce reproche... Vous pleurez!... (A part.) Ma fille qui pleure à présent!... (Haut.) Eh bien! oui, il a eu des torts.

DELPHINE.

Ah! je ne l'accuse pas; mais qu'il vienne!... Que peuvent deux femmes isolées, sans défense? Qu'il vienne! je n'ai d'espoir qu'en lui.

GRANGER.

Vous ne l'attendrez pas longtemps, je vous en réponds... Mais, expliquez-vous... est-ce que le mariage?...

DELPHINE.

Ah! il s'agit bien de mon mariage... de mon bonheur... quand on attaque ma réputation.

GRANGER.

Par exemple! qui l'oserait?

DELPHINE.

Il saura tout par cette lettre.

GRANGER.

Cette lettre!... comment?... (A part, en l'ouvrant.) Gare à celui qui l'a écrite!

DELPHINE.

Que faites-vous?

GRANGER.

Ce que m'a dit votre mère.

DELPHINE.

Ah! monsieur... elle ne se doutait pas...

GRANGER, lisant.

C'est bon, c'est bon... Que vois-je? quoi!... c'est à cause de Lucien?...

DELPHINE.

Votre fils?...

GRANGER, lisant toujours.

Rien, rien... (Entre ses dents.) Son assiduité ici... des soupçons!... (A part.) Il est donc imbécile, celui qui a écrit ça.

DELPHINE.

Quoi, monsieur?...

GRANGER.

Rien, vous dis-je. (A part.) C'est un imbécile!... (Continuant de lire.) « Oui, madame, avant tout, « j'avais un devoir à remplir envers mon fils, en « apprenant de pareils bruits... mais, persuadé de « leur imposture, je me suis cru un autre devoir « envers vous: c'était d'éclairer une mère... (S'interrompant.) Au fait, ce n'est pas un imbécile, ce n'est qu'un honnête homme. (Lisant.) « De lui donner les moyens de confondre la calomnie en lui « en découvrant l'auteur, M. de Lauzan... » (Avec rage.) L'infâme!... (Parcourant des yeux.) Ces renseignements... Bien, bien... il ne m'en faut pas davantage!

DELPHINE, qui l'a toujours regardé pendant qu'il lisait bas.

Eh bien, monsieur?

GRANGER, affectant un air gai.

Eh bien, mon enfant, une misère, une bagatelle qui sera bientôt réparée.

DELPHINE.

Mais si mon père est loin d'ici...

GRANGER, avec entraînement.

Loin d'ici... Ah! chère enfant!... (A part.) Mais non, ce n'est pas le moment d'ajouter à ses émotions.

DELPHINE.

Vous ne répondez pas.

GRANGER.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Bientôt lui-même il aura répondu,
En remplissant tous les devoirs d'un père;
Jusqu'à ce jour il a trop méconnu
Ce qu'un tel nom lui commandait de faire.
Il se priva du bonheur le plus grand,
Celui de voir tant de grâce, de charmes....
Mais il n'était qu'à plaindre; et maintenant
Il est coupable d'être absent,
Quand sa fille verse des larmes.

(Brusquement.) Adieu.

DELPHINE.

Croyez que ma reconnaissance...

GRANGER.

Adieu, vous dis-je... Il ne s'agit pas de faire des phrases.

SCÈNE XVI.

LUCIEN, GRANGER, DELPHINE.

LUCIEN, au fond du théâtre.

Ah! mon père! je suis au désespoir... mademoiselle de Valery...

GRANGER, près de la porte pendant toute la scène.

Que m'importe?... Au diable elle et vous!

LUCIEN.

Comment!

GRANGER.

Plus tard... nous nous reverrons, monsieur.

LUCIEN.

Je l'espère bien.

GRANGER.

Et s'il était vrai que le moindre propos de ta part... quoique je ne te croie point capable... oh! non, tu ne l'es pas, autrement... malheureux!

LUCIEN.

Expliquez-vous.

GRANGER.

Je n'ai pas le temps... adieu. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

LUCIEN, DELPHINE.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'il a donc? (A Delphine.) Ah! mademoiselle... vous étiez avec mon père : savez-vous pourquoi il me quitte ainsi?

DELPHINE.

Oui, monsieur Lucien : un service qu'il va rendre... et avec un empressement!... car il est si bon, si généreux!

LUCIEN.

Oui, c'est le meilleur des hommes; mais il vient de me faire bien mauvaise mine. Au reste, ce n'est pas lui plus que tout le monde. Ce matin, dans les bureaux du ministre, je trouve un accueil glacé; tout à l'heure, chez mademoiselle de Valery, on m'éconduit avec les épigrammes les plus amères... Pourquoi? Je l'ignore... Quelque histoire qu'on lui aura débitée sur mon compte... M. de Lauzan, peut-être, par jalousie et pour me perdre auprès d'elle... Oh! si j'en étais sûr... Enfin, une journée malheureuse pour moi... Il semble que chacun se soit donné le mot à mes dépens; aussi, je reviens près de vous pour me reposer de mes chagrins par l'image de votre bonheur.

DELPHINE.

Mon bonheur... ah! monsieur Lucien... Mais, parlons du votre. Mademoiselle de Valery est mon amie... depuis longtemps vous l'aimiez; je m'en étais aperçue; je me plaisais à lui dire du bien de vous.

LUCIEN.

Quoi! mademoiselle...

DELPHINE.

Et aujourd'hui je la verrai; je saurai ce qui a pu vous nuire auprès d'elle; je lui reparlerai en votre faveur... fiez-vous à moi.

LUCIEN.

Vous daigneriez!... une sœur n'agirait pas mieux. Eh bien! ça ne m'étonne pas; car moi, du moment que je vous ai connue, j'ai eu pour vous tous les sentiments d'un frère.

DELPHINE.

Je le sais bien.

LUCIEN.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est l'ardeur, c'est l'enthousiasme que je mettais à vous citer comme le modèle de tous les talents, de toutes les qualités.

DELPHINE.

Vous!... faire mon éloge!

LUCIEN.

En revanche... vous faisiez bien le mien. Seulement, j'avais sur vous l'avantage de la vérité; aussi, ils disaient tous que j'étais amoureux de vous.

DELPHINE, à part, avec effroi.

Ah! je devine... c'est lui qui m'aura compromise.

LUCIEN.

Et ils seront bien étonnés en me voyant danser de si bon cœur à votre noce. Ils verront que ce n'était que de l'amitié.

DELPHINE, vivement.

Eh bien! si cette amitié est sincère, je n'en demande qu'une preuve.

LUCIEN.

Laquelle?

DELPHINE.

C'est que vous ne prononciez plus mon nom... que vous ne me parliez plus jamais, devant personne.

LUCIEN.

Par exemple!...

DELPHINE.

Que vous veniez ici plus rarement, et rien que pour ma mère... aux heures que je passe à l'étude, où elle est seule.

LUCIEN.

Que signifie?

MADAME DE NEUVILLE, en dehors.

Lucien est ici?

DELPHINE.

C'est ma mère... Adieu, ne lui parlez de rien. (Elle rentre dans l'intérieur.)

LUCIEN.

Si j'y comprends un mot!... Tout le monde me fuit... je suis un vrai paria!... Madame de Neuville m'expliquera peut-être... elle est si bonne pour moi!

SCÈNE XVIII.

MADAME DE NEUVILLE, LUCIEN.

MADAME DE NEUVILLE, entrant, à part.

Le voilà!... Ah! Lucien, si ce que j'ai su du ministre est véritable, tu es indigne de ma tendresse. (A Lucien.) Ah! je vous retrouve, monsieur... restez.

LUCIEN.

Madame, j'allais...

MADAME DE NEUVILLE, très-sévèrement.

Restez, monsieur, vous dis-je... il le faut.

LUCIEN, à part.

Ah! mon Dieu! j'aimais presque mieux le ton de la fille en me priant de ne plus revenir, que celui de la mère en me disant de rester.

MADAME DE NEUVILLE.

Je ne vous arrêterai pas longtemps; car, cette fois, c'est bien contre mon gré. Je conçois, d'ailleurs, que ma conversation vous gêne; il vous en faut de plus libres... mais aujourd'hui, du moins, vous n'aurez pas sujet de faire trophée de votre présence dans ma maison.

LUCIEN, à part.

Allons!... c'est une énigme... Je n'y tiens plus... (Haut.) Madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Veuillez d'abord m'écouter; vous répondrez ensuite à mes questions.

LUCIEN, à part.

C'est ça, un interrogatoire! Il ne manque plus que de me faire asseoir comme un criminel devant mon juge.

MADAME DE NEUVILLE, s'asseyant.

Asseyez-vous.

LUCIEN, à part.

Sur la sellette... il ne manque plus rien. (Il s'assied auprès de madame de Neuville.)

MADAME DE NEUVILLE.

Monsieur, il y a six mois, quand je vous ai invité, accueilli, vous m'avez dit que votre première jeunesse s'était passée auprès de votre père...

LUCIEN.

Oui, madame.

MADAME DE NEUVILLE.

Qui, sans doute, comme tous les militaires, se complaisait à vous raconter ses nombreuses campagnes?

LUCIEN.

Pour m'instruire.

MADAME DE NEUVILLE.

Et qui se vantait à vous, je suppose, de ses exploits d'un autre genre: les aventures de garnison, les bonnes fortunes... pour vous instruire aussi.

LUCIEN.

Madame...

MADAME DE NEUVILLE.

D'où il suit que tout cela vous aura semblé le cortége, l'accessoire indispensable de la bravoure, que vous y aurez vu autant d'exemples à imiter...

LUCIEN.

Madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Et qu'à votre tour, vous aurez fait sonner bien haut les bonnes fortunes que vous aviez, ou que vous n'aviez pas...

LUCIEN.

Mais, madame...

MADAME DE NEUVILLE.

Répondez, et sans détour; est-ce vrai?

LUCIEN.

Eh bien! j'ignore votre but... mais, dût mon aveu vous donner des armes contre moi, je serai sincère; oui, c'est vrai.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Ah! Lucien... (Haut.) Ainsi, monsieur, vous avez pu vous jouer sans remords du repos, de la considération des familles.

LUCIEN.

Est-ce que je pensais à cela dans le moment? Je ne voyais là dedans qu'un badinage; et ensuite, au pis aller, un coup d'épée.

MADAME DE NEUVILLE, se levant.

Un coup d'épée! malheureux... et votre mère?

LUCIEN, se levant.

Ma mère!...

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Ah! qu'ai-je dit?

LUCIEN.

Que n'en avais-je une! ou plutôt, pourquoi m'a-t-elle abandonné?

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Ciel!

LUCIEN.

Oui, madame; j'ai promis de ne vous rien taire... Une séparation... je n'ai jamais bien su... mais enfin, si elle avait présidé à mon éducation, mon père se serait contenu devant moi, par égard, par respect pour elle... ou du moins elle aurait sans peine effacé des impressions dangereuses.

AIR d'*Yelva*.

Grâce aux efforts d'une active tendresse,
Elle aurait su, par degrés, dans mon cœur
Développer cette délicatesse
Qui va plus loin peut-être que l'honneur;
La bienséance aimable et familière;
Que sais-je? enfin... ces sentiments exquis
Que le ciel met dans le cœur d'une mère
Comme un dépôt qu'elle doit à son fils.

MADAME DE NEUVILLE.

Ainsi, c'est d'elle que vous vous plaignez?

LUCIEN.

Ah! madame!

MADAME DE NEUVILLE.

Vous lui croyez du moins tous les torts?

LUCIEN.

Un seul, peut-être: celui de m'avoir privé du bonheur de la connaître, de la chérir, tenez, encore plus que je ne vous chéris, madame.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Je n'ai plus la force de l'accuser.

LUCIEN.

Si elle eût fait pour moi, moi, son fils, ce que vous avez daigné faire pour un inconnu, un étranger, jugez de son empire par le vôtre... car enfin, grâce à vos leçons, aux habitudes que j'ai contractées près de vous, je puis encore être étourdi, frivole, dans tout ce qui ne touche qu'à moi; mais quand il s'agit d'un intérêt sérieux pour tout autre, d'un devoir sacré, je sais y réfléchir, le comprendre, et plutot que d'y manquer...

MADAME DE NEUVILLE.

Est-ce bien vrai?... me répondez-vous que depuis six mois vous n'avez fait gloire d'aucune prétendue séduction?...

LUCIEN.

Je le jure.

MADAME DE NEUVILLE.

Je vous crois; et, au fait, il y a des êtres si faux, si perfides...

LUCIEN.

Qui donc?... Je voudrais bien voir qu'on m'accusât.

MADAME DE NEUVILLE, vivement.

Non, non, personne... au contraire, je vous dois une preuve de mon estime et de mon attachement. (Lui présentant un papier.) La voilà!

LUCIEN, prenant le papier.

Me trompé-je!... non... ce brevet... Ah! madame. (Il lui baise la main avec transport.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE NEUVILLE, GRANGER, LUCIEN.

GRANGER, dans la coulisse.

Oui, jeune homme, cherchez votre prétendue, votre Delphine... rassurez-la; qu'elle vienne.

LUCIEN, courant à lui.

Mon père... ah! vous arrivez à propos...

GRANGER.

Mon fils, je t'avais soupçonné à tort.

LUCIEN.

De quoi?

GRANGER.

Ça ne te regarde pas. (Lui serrant la main.) Mais je sais que tu es un brave garçon.

LUCIEN.

Encore une énigme... N'importe! voilà que tout me réussit, à cette heure. Courez, mon père, courez, comme moi, baiser la main qui me remet ce brevet de chef d'escadron.

GRANGER.

Pas possible!

LUCIEN.

Si fait... allez donc. (A madame de Neuville.) Vous permettez, n'est-ce pas? à mon père (Il fait passer son père en lui présentant la main de madame de Neuville.)

GRANGER, qui a pris avec contrainte la main que madame de Neuville lui laisse à regret, à voix basse.

Que signifie?...

MADAME DE NEUVILLE, bas.

J'ai réparé vos inconséquences.

GRANGER, bas.

Ainsi, c'est par votre crédit que mon fils?...

MADAME DE NEUVILLE, bas.

M'en voulez-vous?

GRANGER, à part.

Elle vaut mieux que je ne croyais.

SCÈNE XX.

DELPHINE, MADAME DE NEUVILLE, ALFRED, GRANGER, LUCIEN.

DELPHINE, à Granger.

Quoi, monsieur, dois-je en croire Alfred? vous avez forcé monsieur de Lauzan à vous suivre chez monsieur de Cérigny et à rétracter hautement des paroles mensongères?

TOUS, excepté GRANGER et ALFRED.

Monsieur de Lauzan!

ALFRED.

Oui, l'ennemi secret de Lucien, qu'il calomniait en compromettant Delphine. Mais ce que vous ignorez encore, c'est à quel prix a été obtenu cet acte de justice. (Montrant le poignet de Granger, enveloppé d'un taffetas noir.) Voyez! (Il passe à la droite de Delphine.)

DELPHINE.

Ciel!

LUCIEN.

Une blessure!

GRANGER.

Dame!... quinze ans de paix, ça rouille la main. Il a été plus heureux que moi; c'est un malheur.

MADAME DE NEUVILLE, bas, à Granger.

Quoi! vous avez défendu ma fille?

GRANGER, bas.

M'en voulez-vous?

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Je ne m'en sens plus la force.

DELPHINE, à Granger.

Ah! monsieur, comment reconnaître ce service?

GRANGER, passant près de Delphine.

En m'en demandant d'autres?

DELPHINE.

Eh bien! oui.

GRANGER.

De quoi s'agit-il?

DELPHINE.

Après un tel bienfait, ma mère n'a rien à vous refuser. Vous êtes l'ami de mon père : tâchez de les réconcilier... de les réunir... rien ne manquera plus à mon bonheur.

MADAME DE NEUVILLE, à part.

Que dit-elle?

GRANGER, à part, avec hésitation.

Diable, diable!... Drôle d'idée qui lui vient là!

LUCIEN, à madame de Neuville.

Quoi! vous aussi! séparée! (A part.) Quel soupçon!

DELPHINE, à Granger.

Vous ne dites rien.

GRANGER, après un peu d'hésitation.

Si fait, si fait! (A part.) Allons, pour ma fille. (Bas, se rapprochant de madame de Neuville.) Madame... (Lucien, Delphine, Alfred se sont rapprochés; il leur fait signe de s'éloigner.) Laissez-moi un peu, vous autres. (Ils s'éloignent d'un air inquiet et curieux. — Avec hésitation.) Vous avez entendu... Qu'en pensez-vous?

MADAME DE NEUVILLE, bas.

Qu'après ce qui s'est passé, nous nous devons à nous-mêmes...

GRANGER.

Et surtout à nos enfants...

MADAME DE NEUVILLE.

Oui... pour eux.

AIR du *Piége*.

Aux dangers semés sous ses pas
Pour qu'une fille arrive à se soustraire,
Je le vois trop, d'un homme il faut le bras
Dirigé par le cœur d'un père.

GRANGER.

Comme pour bien lancer un fils
Rien n'égale, je le proclame,

(A part.)

Les sentiments d'une mère... conduits
Par la malice d'une femme.

(A madame de Neuville.) C'est donc convenu?

MADAME DE NEUVILLE.

Oui.

GRANGER.

Bien... et sans rancune... (Aux jeunes gens.) Ici, mes enfants... écoutez... (Ils se rapprochent tous vivement.)

UN DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

Madame est servie; les personnes qu'elle attendait sont au salon.

MADAME DE NEUVILLE, vivement, bas à Granger.

Ah! c'est vrai... un dîner... du monde... Monsieur... l'émotion de ces enfants... point d'éclat... Remettons à ce soir.

GRANGER, bas.

Soit.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Cérigny.

ALFRED, à madame de Neuville.

Mon père, qui vient s'excuser près de vous.

MADAME DE NEUVILLE.

Je cours le recevoir... Alfred, votre main... Delphine, suivez-moi, que je vous présente à lui.

DELPHINE.

Oui, ma mère... (Pendant que madame de Neuville sort par la gauche avec Alfred, vivement à Granger.) Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GRANGER, très-vivement.

C'est arrangé... votre père sera près de vous.

DELPHINE.

Ici?

GRANGER.

Oui.

DELPHINE.

Bientôt?

GRANGER.

Ce soir...

DELPHINE, étonnée.

Ce soir!...

LUCIEN, qui écoute avidement.

Je devine!

MADAME DE NEUVILLE, reparaissant à la porte à gauche.

Delphine.

GRANGER, prenant le bras de Delphine.

Venez, venez...

LUCIEN, de l'autre côté, serrant la main de Delphine.

Ma sœur!...

DELPHINE, stupéfaite.

Ah!

GRANGER, lui mettant sa main sur la bouche.

Chut!...

FIN DES SUITES D'UNE SÉPARATION.

MADAME D'EGMONT

OU

SONT-ELLES DEUX

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANTS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 25 AVRIL 1833.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

PERSONNAGES	ACTEURS
LE DUC DE RICHELIEU	MM. CAZOT.
LE MARQUIS DE TAVANNES	DAUDEL.
ANTOINE RENAUD, commis-marchand	VERNET. / BRESSANT.
LEDRU. *idem.*	HYACINTHE.
UN MÉDECIN	ALEXIS.
UN GARDIEN de la maison des fous	CHARLET.
UN FOU	GEORGES.
LA COMTESSE D'EGMONT	Mmes JENNY-COLON.
LA DUCHESSE DE BRIONNE	JOLIVET.
PREMIER PAGE	Mlles CLARA-STÉPHANY.
DEUXIÈME PAGE	DUPONT.

DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, BOURGEOIS ET BOURGEOISES, HUISSIERS, VALETS DE PIED, ETC.

MADAME D'EGMONT

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin du Palais-Royal, tel qu'il était en 1770, avec ses grands arbres, ses charmilles, etc. Un bosquet à droite et un autre à gauche, avec tables, chaises, etc.

SCÈNE I.

LA COMTESSE D'EGMONT, puis TAVANNES et RICHELIEU.

Une foule de promeneurs traversent le théâtre. Le jour est sur son déclin. Madame d'Egmont arrive à son tour; elle est vêtue en grisette de l'époque; le capuchon d'une mante cache sa figure. Elle se retourne à plusieurs reprises, regarde derrière elle, comme une personne qui craint d'être suivie. Elle passe devant Tavannes, qui entre par l'autre côté, et s'arrête en la suivant des yeux. Elle disparaît dans la coulisse.

TAVANNES, l'examinant de loin.

C'est singulier!... Plus j'examine cette tournure-là, et plus il me semble... ces bruits de sorties mystérieuses... de déguisements... seraient donc réels?... Oh! mais c'est tout à fait sa taille et sa démarche... Je suis trompé, ou ce simple costume de petite ouvrière cache une haute et puissante dame... Qu'est-ce que cela signifie? Où va-t-elle? Depuis huit jours, je me présente vainement à l'hôtel d'Egmont; toujours personne... Est-ce une manière d'augmenter mon amour?... ou un autre sentiment exclusif aurait-il déjà succédé à celui que j'avais fait naître, et qu'on me jurait devoir durer toujours? Par vos jolis yeux! ce serait un peu trop tôt, belle dame; et, chez moi, le mot *toujours* va plus loin que la semaine.

SCÈNE II.

RICHELIEU, TAVANNES.

Richelieu entre essoufflé, et frappe sur l'épaule de Tavannes.)

RICHELIEU.

Bonjour, Tavannes.

TAVANNES, s'inclinant.

Monsieur le maréchal...

RICHELIEU.

Dites-moi, l'avez-vous vue?

TAVANNES.

Qui donc?

RICHELIEU.

Une petite femme que je poursuis depuis un quart d'heure : la tournure la plus agaçante...

TAVANNES, à part.

Serait-ce?...

RICHELIEU.

Robe de grisette et mantille noire... tout ce qu'il y a de plus simple...

TAVANNES, à part.

Plus de doute...

RICHELIEU.

Si elle était passée par ici, vous l'auriez remarquée. J'ai couru aussi vite que j'ai pu : mais bah! légère comme un papillon... impossible de la suivre; je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

TAVANNES, à part.

Et ce serait sa fille. (Haut.) J'ai vu, en effet, passer la personne que vous venez de me dépeindre.

RICHELIEU, avec vivacité.

Vraiment?

TAVANNES.

Oui; mais vous ne pourriez plus la rejoindre.

RICHELIEU.

Ah! diable, tant pis, car je vous dirai que ma curiosité avait un double motif. La démarche, d'abord, m'a donné envie de voir la figure; puis, la tournure m'a fait penser que ce pourrait bien être quelqu'une de nos marquises ou duchesses allant en bonne fortune roturière.

TAVANNES.

Quoi! vous supposeriez...

RICHELIEU, l'interrompant.

Qu'elles savent distinguer un joli garçon sous l'habit d'un petit bourgeois, comme sous celui d'un duc; mais il ne faut que des yeux pour cela, mon cher ami; et ces dames en ont d'excellents.

TAVANNES, à part.

Tout ce qu'il dit augmente mon désir d'éclaircir mes soupçons.

RICHELIEU.

Mais vous, qui faites semblant d'être étranger à tout ce que je vous dis, n'avez-vous jamais fait la cour à quelque beauté de comptoir?

TAVANNES, avec suffisance.

Oh! monsieur le duc, il faut bien que jeunesse se passe.

RICHELIEU.

Vous voyez bien alors que, ne fût-ce que par esprit de justice, nos femmes doivent rendre de

temps en temps à la bourgeoisie ce que nous lui avons si souvent enlevé... et c'est ce qu'elles font.

TAVANNES.

Oui, ces dames s'amusent quelquefois à nous donner de singuliers rivaux.

RICHELIEU.

Qui souvent nous valent bien, mon cher.

AIR : *Vaudeville des Limites.*

Vers des beautés de tous états
Si nous avons porté nos flammes,
Pourquoi n'accorderions-nous pas
Même privilége à ces dames ?
Pouvons-nous enchaîner leurs âmes ?
Mon ami, souvenez-vous-en,
Trop de scrupule nous fourvoie ;
On trouve sous le bouracan
Ce qu'on cherche en vain sous la soie.

TAVANNES, sortant de ses réflexions.

Monsieur de Richelieu, avez-vous aimé véritablement?

RICHELIEU.

Vingt fois.

TAVANNES.

Vous a-t-on trahi?

RICHELIEU.

Souvent...

TAVANNES.

Vous êtes-vous vengé?

RICHELIEU.

Jamais. Seulement, je tâchais que ce ne fût qu'une revanche, et je m'arrangeais pour gagner la belle...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RENAUD, LEDRU.

(Richelieu et Tavannes se promènent en causant. Renaud et Ledru entrent vivement en scène.)

RENAUD, à Ledru.

Me voilà arrivé. (Regardant.) Elle n'y est pas encore... Cependant, c'est bien l'heure qu'elle m'a indiquée. Je craignais d'être en retard.

LEDRU.

Laisse donc, quand on est amoureux, on avance toujours. Je crois que tu commences à avoir peur de perdre ton pari...

RENAUD, sans l'écouter.

C'est bien ici l'endroit... près des bosquets, sous les grands marronniers. (A Ledru.) Ah çà! tu t'en iras, sitôt que j'apercevrai seulement le bout de sa robe... car si elle me voyait avec quelqu'un, ça pourrait l'effaroucher.

LEDRU.

L'effaroucher... Sois donc tranquille... Si tout ce que tu m'as conté est vrai, car enfin, c'est elle qui est venue te chercher, qui t'a fait des avances : ce que c'est que le bonheur!...

RENAUD.

Ah! mon Dieu, si elle allait ne pas venir.

LEDRU.

Alors, je gagnerais un beau louis tout neuf.

RENAUD.

Je voudrais t'en donner deux, et qu'elle me tînt parole.

LEDRU.

Ce pauvre garçon, est-il amoureux!... On voit bien que c'est sa première. (Se retournant, et apercevant Richelieu, qui se promène en causant avec Tavannes. — Il pousse le coude à Renaud.) Renaud! Renaud!... regarde donc...

RENAUD.

Hein?... Est-ce que c'est elle?

LEDRU.

Non. Tu vois ce seigneur? eh bien, c'est celui qui a fait donner au magasin la fourniture de la Comédie-Française; le duc de Richelieu.

RENAUD.

Le vieux?...

LEDRU.

Oui; un brave homme, va, qui est cause que je vais porter des étoffes chez les actrices.

RENAUD.

Tiens, je connais l'autre : c'est mon protecteur.

LEDRU.

Le marquis de Tavannes? le seigneur de ton village, et qui t'a placé en boutique à Paris.

RENAUD.

Lui-même.

TAVANNES, apercevant Renaud.

C'est toi, Renaud?

RICHELIEU, apercevant Ledru.

C'est toi, Ledru?

RENAUD ET LEDRU, ensemble, s'inclinant profondément, l'un à Richelieu, l'autre à Tavannes.

Monseigneur...

RICHELIEU, à Ledru.

Et que viens-tu faire ici, à cette heure? La boutique n'est pas encore fermée?

LEDRU, d'un air de confidence.

Ce n'est pas moi, monsieur le duc, qui y ai affaire.

TAVANNES.

Ah! ah! c'est donc toi, Renaud?

RENAUD, embarrassé.

Monsieur le marquis...

RICHELIEU.

Quelle est cette affaire?

LEDRU, à mi-voix.

Une affaire de cœur.

RENAUD, le tirant par son habit.

Bavard!...

LEDRU.

Et bien extraordinaire, allez.

RICHELIEU.

En vérité!... Le genre de l'affaire m'intéressait déjà... Les circonstances vont ajouter à ma curiosité.

LEDRU.

Vous saurez donc...

RENAUD, même jeu.

Veux-tu te taire! Qui est-ce qui te prie...

LEDRU.

Laisse donc, puisque ça amuse monsieur le duc.

RICHELIEU.

Oh! nous sommes gens discrets.

LEDRU.

Vous saurez donc...

RENAUD, l'interrompant, et se plaçant entre lui et Tavannes.

Tais-toi! S'il s'agit de conter, je m'en tirerai peut-être aussi bien que toi, puisque c'est à moi que la chose est arrivée. (A Tavannes.) C'est à moi que la chose est arrivée.

TAVANNES.

Oui, oui, Renaud, raconte : cela nous divertira.

RENAUD.

Mais, monsieur le marquis...

RICHELIEU.

Qu'as-tu à craindre avec nous? Et, que sait-on? peut-être te donnerons-nous de bons conseils.

RENAUD.

Puisque vous l'ordonnez, monsieur le duc, vous saurez que, me trouvant à auner tranquillement du satin broché dans la boutique, rue Saint-Martin, je vis entrer, encore tout émue, une jeune femme qu'un cabriolet avait serrée contre notre devanture. Elle était en simple robe, avec une mantille noire.

TAVANNES, à part.

Quel rapport!... (Il prête une attention beaucoup plus vive à la suite du récit de Renaud.)

RENAUD.

Mais, là-dessous, si jolie et si fraîche, que, dès qu'elle fut entrée, mes yeux ne virent plus qu'elle, et que j'aunais tout de travers... Bref, elle aussi, me regarda bientôt avec un air qui me fit plaisir, mais qui dut me faire paraître bien imbécile, car je sentis le rouge qui me montait à la figure... d'une force... Cependant, je la regardais toujours.. et quand elle partit, c'est moi qu'elle désigna pour lui apporter ce qu'elle venait d'acheter.

RICHELIEU.

Voyez-vous ça. Il paraît que la friponne considérait le commis comme une partie de l'emplette.

TAVANNES, avec émotion.

Et c'est sans doute dans un riche hôtel, dans de magnifiques appartements, que tu retrouvas la jeune femme à la simple mantille?

LEDRU.

Du tout, du tout.

RENAUD.

Je la retrouvai rue Tiquetonne, au troisième.

RICHELIEU, riant.

Quelle chute!

RENAUD.

Elle n'avait plus sa grande capote ni sa mantille. Mais malgré la simplicité de sa toilette, jamais je n'avais vu de personne aussi avenante! Elle avait un très-joli diamant au doigt.

RICHELIEU, bas à Tavannes.

Ah! ah! voilà que ça se relève, et la maison de la rue Tiquetonne me semble avoir un furieux rapport avec ce que nous appelons nos petites maisons.

TAVANNES, à Renaud.

Poursuis, poursuis.

RENAUD.

Je me trouvai comme ébloui, et je reçus un second coup de soleil encore plus solide que le premier. Cependant, elle me souriait; mais il y avait dans toute sa personne un certain air, une dignité, qui m'inspirait le respect.

RICHELIEU.

L'imbécile!

RENAUD.

Et quand elle me fit signe de m'asseoir, il me sembla d'une princesse qui donne un ordre.

RICHELIEU.

Fort bien, fort bien. Mais la princesse s'humanisa; monsieur Renaud reprit courage, et...

RENAUD.

Et, tout épouvanté d'avoir osé lui baiser la main, je tombai à ses pieds, lui demandai pardon, et me sauvai sans avoir rien obtenu.

RICHELIEU.

Ah! ah! ah! pauvre garçon.

TAVANNES.

Et voilà tout?

LEDRU.

Non pas. Elle revint le lendemain.

RICHELIEU, riant.

Aïe! aïe! ce que c'est qu'une volonté ferme.

LEDRU.

Renaud porta la nouvelle emplette.

RICHELIEU.

Et il obtint enfin?...

RENAUD, transporté.

Un rendez-vous!

RICHELIEU.

Rien que ça.

RENAUD.

Mais donné avec tant de grâce, de gentillesse, que j'étais fou d'amour.

RICHELIEU.

Drole de fou, qui reste sage.

RENAUD.

Elle l'ordonnait.

RICHELIEU.

Belle raison! à ton âge... (Bas à Tavannes.) Mais il paraît que c'est un privilége de la noblesse... Tant mieux, s'ils le respectent encore.

RENAUD.

Oh! ce ne sera pas toujours comme ça... et je suis bien décidé à avoir le courage d'être heureux.

TAVANNES, préoccupé.

Voilà donc ce qui t'amène?... Et c'est ce soir? ici?

LEDRU.

Oui, monsieur le marquis.

RICHELIEU, à part.

Tavannes prend des indications bien précises. Est-ce qu'il aurait envie de souffler la belle à ce nigaud?

LEDRU.

Mais j'ai gagé qu'il avait manqué la bonne occasion.

TAVANNES, à part.

Je l'espère. (Haut.) Sans adieu, Renaud; bonne chance.

RICHELIEU, à part.

Comme il est pressé de s'en aller. Plus de doute, il a des projets.

RENAUD.

Vous ne direz rien de tout cela, monsieur le marquis.

TAVANNES.

Sois tranquille.

RICHELIEU, à part.

Et si moi, vieux renard, je la soufflais à tous les deux? ce serait plus piquant encore. Nous verrons. (Haut.) Ah! Ledru, tu n'oublies pas que, pour régler tes fournitures à la Comédie-Française, il faut que tu viennes à Versailles : je t'enverrai un laisser-passer.

LEDRU.

Je suis bien reconnaissant, monsieur le duc, et je n'y manquerai pas. Ce sera une occasion de voir le château, et peut-être la cour.

RICHELIEU.

Au revoir, mes amis... bien du succès. (En sortant avec Tavannes.) Eh bien, Tavannes, n'est-ce pas le cas de dire : Aux innocents les mains pleines.

SCÈNE IV.

RENAUD, LEDRU.

RENAUD.

Tu avais bien besoin de me forcer à leur conter ça.

LEDRU.

Qu'est-ce que ça fait?

RENAUD.

M. de Tavannes n'a qu'à écrire à mon père que je me dérange, moi, qu'on citait jusqu'à présent, dans la rue Saint-Martin, pour la pureté de mes mœurs.

LEDRU.

Est-il encore de son village, celui-là!

RENAUD.

Ah! Ledru, il n'y a pas de mœurs qui tiennent, vis-à-vis d'une créature céleste comme celle-là.

LEDRU.

Oui, mais je crains bien, pour toi, que ta créature céleste ne soit remontée au ciel... Elle ne viendra pas.

RENAUD, se retournant.

Ah! regarde!... c'est elle.

AIR *de la Maison de plaisance.*

La voilà! *Bis.*
Que mon âme est ravie!
Va-t'en, je t'en supplie!
Seul, je dois rester là!

MADAME D'EGMONT, entrant.

Le voilà! *Bis.*
Oh! la bonne folie!
Il tremble, je parie,
En m'apercevant là.

LEDRU.

Adieu, Renaud, j'ai perdu ma gageure.

RENAUD, le poussant dans la coulisse de droite.

Je te tiens quitte, sors d'ici!

(Ledru sort.)

SCÈNE V.

RENAUD, MADAME D'EGMONT.

RENAUD.

Remettons-nous! En pareille aventure,
Il ne faut pas trembler ainsi!

MADAME D'EGMONT, à part.

On voit qu'il manque d'habitude;
Son effroi naïf est charmant;
Mais. s'il n'est pas entreprenant,
Il se pique d'exactitude.
Le voilà! etc.

RENAUD.

La voilà! *Bis.*
Que mon âme est ravie!
Près de femme jolie,
Quel trouble je sens là!

(Madame d'Egmont s'approche, il va au-devant d'elle.)

Vous arrivez enfin. Ah! que je suis heureux... car c'est bien vous? il n'y a pas d'erreur? (Elle lève son capuchon.) Non, il n'y en a pas... J'avais une fière peur, allez... Les femmes, ça promet; mais quelquefois, ça ne tient pas.

MADAME D'EGMONT.

Qui vous a donné de pareilles idées?

RENAUD, timidement.

C'est au magasin.

MADAME D'EGMONT.

On n'a pas le sens commun, au magasin... Les femmes tiennent toujours parole quand ça leur plaît... Tout est là... Plaisez, messieurs... Vous voyez bien que je suis venue.

RENAUD.

Ça vous plaît donc de me rendre si joyeux... si heureux... si amoureux?...

MADAME D'EGMONT.

Mais, apparemment...

RENAUD.

Apparemment... Vous dites apparemment... Ah! prenez garde d'abord, des mots comme ça... ça encourage, voyez-vous, et je ne répondrais plus d'être aussi sage que l'autre jour...

MADAME D'EGMONT.

Et si je veux vous rendre fou?

RENAUD.

Vraiment!... Eh bien! c'est une bonne idée

que vous avez là... car si vous ne me rendez pas fou, je sens que je serai bête...

MADAME D'EGMONT, riant.

Oh! soyez tranquille, nous vous donnerons de l'esprit. Mais approchez-vous donc... on ne peut pas converser de si loin... Est-ce que par hasard vous seriez timide comme ça avec toutes les femmes?

RENAUD.

Oh! que non pas... Mais avec vous... c'est bien différent... il y a quelque chose qui me retient... qui m'impose...

MADAME D'EGMONT.

Qui vous impose?... Pour qui me prenez-vous donc

RENAUD.

Dame! pour ce que vous êtes!... Ils l'ont deviné tout de suite au magasin.

MADAME D'EGMONT, à part.

Un moment... ceci ne m'arrangerait pas... (A Renaud.) Ah! ah! ah! je vous impose, moi?... Pauvre garçon, je comprends!... Par vanité, monsieur Renaud se sera figuré avoir fait la conquête d'une princesse, ou d'une marquise tout au moins. Ah! ah! ah! il paraît que vous êtes pour les contes de fées, et sans doute vous vous attendez à me voir venir un beau jour vous chercher au magasin, dans un équipage à quatre chevaux, n'est-ce pas?... pour vous conduire dans mon palais où je vous ferai partager ma fortune et ma puissance, après avoir obtenu pour vous, du roi Louis XV, des lettres de noblesse?

RENAUD, boudant.

C'est ça... allez, allez... moquez-vous de moi... En attendant, il est aisé de voir que vous ne ressemblez pas à nos filles de boutique...

MADAME D'EGMONT.

Je l'espère bien... et il y a encore une certaine différence entre une fille de boutique et la femme de chambre d'une marquise.

RENAUD.

Femme de chambre!... vrai?... vous ne me trompez pas?... Vous n'êtes qu'une femme de chambre?...

MADAME D'EGMONT.

Mon Dieu, oui!... Ça vous fâche-t-il?

RENAUD.

Au contraire... C'est donc ça que vous prenez quelquefois de grands airs... vous copiez votre maîtresse...

MADAME D'EGMONT.

Voilà!... je copie sans le vouloir... tout naturellement.

RENAUD.

Et moi, qui croyais que ma tournure, mon encolure avaient fait du ravage dans le grand monde; que j'avais conquis une grande dame.. Ah! ah! ah! Eh bien! non, c'est une jolie femme... et je commence à croire que ça vaut mieux. Il fallait donc me dire ça plus tot... vous m'auriez joliment soulagé!... Moi, qui me tenais à quatre... moi, qui n'osais pas... je pourrai maintenant vous dire tout ce que je pense et comme ça me viendra... Je pourrai vous donner une tape (Il la lui donne.) et vous me la rendrez. Oh! il faut me la rendre d'abord. (Il lui en donne une seconde.)

MADAME D'EGMONT.

AIR : *Si ça t'arrive encore.* (Marraine.)

Monsieur, voulez-vous bien finir?

RENAUD.

Entre nous deux plus de distance!
Une tape, ça fait plaisir;
C'est par là que l'amour commence!
Oui, maintenant que je te connais mieux,
Ne pense pas que tu m'échappes!...

MADAME D'EGMONT.

Je voudrais rester, à vos yeux,
Grande dame pour les tapes.

RENAUD.

Ah! vraiment?

MADAME D'EGMONT.

Oui, si ça vous est égal.

RENAUD.

A la bonne heure!

MADAME D'EGMONT.

Mais que je vous examine. Comment donc... vous êtes superbe! Est-ce pour moi que vous avez fait toilette? voilà un habit qui vous va tout à fait bien.

RENAUD.

C'est mon habit des dimanches.

MADAME D'EGMONT.

Oh!... alors, tournez-vous donc un peu pour voir. Vous êtes tout à fait gentil comme ça.

RENAUD.

Je crois bien. J'ai mis tantôt deux heures à m'arranger pour vous plaire.

MADAME D'EGMONT.

Parce que vous pensiez que j'étais une grande dame?

RENAUD.

Ne parlez donc plus de ça. Je n'en serais drôlement tiré avec une marquise, moi qui suis à peine assez fort pour une femme de chambre, pour mon Henriette. C'est Henriette que vous vous appelez?

MADAME D'EGMONT.

Oui.

RENAUD.

Et moi, Antoine. Tiens, nos deux noms sont gentils... Mais j'y pense : vous êtes peut-être venue vite, et moi qui ne vous offre pas quelques rafraîchissements... à souper.

MADAME D'EGMONT.

A souper? je veux bien; mais où donc?

RENAUD, indiquant le bosquet à la gauche de l'acteur.

Dans ce bosquet.

MADAME D'EGMONT, à part.

Ah! si nous en sommes déjà aux bosquets... (Haut.) Comment! en plein air? au milieu d'un

jardin public? (A part.) Au fait, le jour baisse, et qui, sous ce déguisement, irait jamais reconnaître la comtesse d'Egmont.

RENAUD.

Vous aimeriez peut-être mieux descendre au Caveau des enfants d'Apollon ?

MADAME D'EGMONT.

Non, non, ici : vous avez raison, ce sera plus amusant. (A part.) Et la folie sera complète.

RENAUD.

C'est ça, ici... Garçon ! garçon ! (Un garçon paraît.

MADAME D'EGMONT, à part.

Après tout, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la fille d'un Richelieu soupe dans le jardin d'un d'Orléans.

RENAUD, au garçon.

Tout ce que vous aurez de plus délicat, mon ami, et du champagne.

MADAME D'EGMONT, riant.

Il va se ruiner pour moi.

RENAUD.

Aimez-vous le champagne? Vous devez connaître ça, habituée à vivre dans une grande maison.

MADAME D'EGMONT.

Oui, oui, j'en ai bu quelquefois.

RENAUD, confidentiellement.

Moi, jamais... On dit que ça fait un effet... que ça vous rend d'une gaîté... d'une amabilité... (Galamment.) Et je ne puis choisir une meilleure occasion d'en faire l'épreuve.

MADAME D'EGMONT.

Comment donc... mais il paraît que vous n'en avez pas besoin.

RENAUD.

C'est qu'il y a autre chose encore que le champagne qui porte à la tête.

MADAME D'EGMONT.

Quoi donc?

RENAUD.

Des yeux comme les vôtres... le son de votre voix... cette taille charmante...

MADAME D'EGMONT, riant.

De plus fort en plus fort. (A part.) Comme il me regarde... Ses yeux ne sont vraiment pas mal.

RENAUD, l'attirant.

Venez donc vous asseoir ici près de moi... m'apprendre à être aimable. Oh! j'ai toutes sortes de bonnes dispositions, d'abord. (Il lui prend un baiser; ils se sont placés sous le bosquet; le garçon a servi et s'est retiré.)

MADAME D'EGMONT.

Je m'en aperçois. (A part.) Ce que c'est que de rapprocher les distances... Allons, je me suis donnée pour une grisette, il faut bien en subir les conséquences.

RENAUD.

Quel bonheur d'être là, tête à tête, d'oublier l'univers! Que le Palais-Royal est un endroit délicieux!

MADAME D'EGMONT.

Vous avez raison.

AIR *nouveau de M. Héquet.*

Oui, c'est le seul palais qui s'ouvre
Aux jeux du peuple, aux gais ébats;
L'ennui qui veille dans le Louvre,
De ses murs ne s'approche pas.

Heureux séjour, où règne la folie,
Où le bonheur suit toujours le désir,
A ton aspect, le malheureux oublie,
Sous chaque pas, il voit naître un plaisir!
Tra, la, la, la, tra, la, etc.

Là, près de l'amour solitaire,
En vain mille flambeaux ont lui;
Il trouve silence et mystère,
Quand tout s'agite autour de lui!

Heureux séjour, etc.

RENAUD, l'attirant vers lui.

Comme vous chantez bien !

MADAME D'EGMONT, entraînée.

Monsieur Renaud... première leçon : sagesse et obéissance.

RENAUD.

Oui, oui... sagesse et obéissance. (Il l'embrasse encore.)

MADAME D'EGMONT, à part.

Il paraît qu'il entend les leçons comme on les donne. (Haut.) Et si vous continuez à être sage, je vous dirai comment on devient un cavalier parfait.

RENAUD.

Vrai? Oh! alors, les filles du carré Saint-Martin n'ont qu'à bien se tenir...

MADAME D'EGMONT.

Oh! je suis jalouse, d'abord, et je ne veux pas que vous vous exposiez... car enfin, beau garçon comme vous l'êtes...

RENAUD, ravi.

Vous trouvez?

MADAME D'EGMONT.

Vous avez peut-être déjà fait beaucoup de victimes?

RENAUD.

Non, parole d'honneur ; vous êtes la première...

MADAME D'EGMONT, riant.

Ah ! je suis la première.

RENAUD, s'animant.

Aussi, ce n'est rien de dire comme je vous aime. Ah ! c'est que vous êtes si belle, qu'il n'y a pas une marchande du faubourg à vous comparer.

MADAME D'EGMONT.

Oh ! vous me flattez.

RENAUD.

Du tout, du tout.

MADAME D'EGMONT, à part.

Un duc ne m'aurait pas fait ce compliment. (Haut, minaudant.) Je vous plais donc un peu?

RENAUD.

Me plaire... c'est-à-dire que c'est un délire, un

ravissement... Je suis en extase devant toute votre personne.

MADAME D'EGMONT.

Comment donc? mais voilà de la galanterie!... tout ce qu'il y a de plus délicat, de plus passionné!... Je suis sûre que ma maîtresse ne s'est jamais entendu dire de si jolies choses; et si vous continuez ainsi, je n'aurai bientôt plus rien à vous apprendre.

RENAUD.

Oh! que si fait.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Je sais que vos traits sont charmants,
Que vous avez tout en partage,
Doux regards, propos séduisants,
Esprit malin, gentil corsage!...
Je sais tout cela!

MADAME D'EGMONT.

C'est beaucoup déjà!

RENAUD, s'animant.

J'en voudrais savoir davantage.

MADAME D'EGMONT.

Même air.

Je sais, moi, qu'il est dangereux
D'écouter un si doux langage,
Et qu'à nos pieds, un amoureux,
Nous promet en vain d'être sage!...
Je sais tout cela!

RENAUD.

Si vous restez là,
Vous en saurez bien davantage!

MADAME D'EGMONT, souriant.

Doucement! Pour vous punir, vous allez demeurer ici, à genoux.

RENAUD, lui baisant la main.

Toute ma vie... (Tristement.) Ah! ben oui! toute ma vie... vous êtes en maison, nous ne pourrons pas nous voir souvent.

MADAME D'EGMONT.

Oh! rassurez-vous... mon service me laisse libre... quand je veux.

RENAUD.

C'est joliment commode... Alors, nous irons ensemble à la danse, à la promenade, au spectacle, où les rois épousent des bergères, et où les bergers...

MADAME D'EGMONT.

Gardent leurs troupeaux.

RENAUD, riant.

Et leurs sabots... Je veux aussi vous aller voir à l'hôtel.

MADAME D'EGMONT.

Oh! non pas... il ne faut pas qu'on sache... Le bonheur en amour, c'est le mystère.

RENAUD.

Oh! oui... le mystère, c'est charmant, c'est délicieux; mais c'est quelquefois bien embêtant... Oh! mon Dieu... une idée...

MADAME D'EGMONT.

Qu'avez-vous donc?

RENAUD.

Quel bonheur! quelle félicité!... Il n'y aura plus besoin de mystère.

MADAME D'EGMONT, vivement.

Je vous jure que si.

RENAUD.

Et moi, je vous dis que non... Vous vous appelez mademoiselle Henriette?

MADAME D'EGMONT.

Sans doute.

RENAUD, toujours à genoux.

Alors, vous n'êtes ni femme, ni veuve, ni... Vous êtes demoiselle, et je puis vous épouser.

MADAME D'EGMONT, éclatant de rire.

M'épouser... Oh! la drôle d'idée... Moi! madame Renaud.

RENAUD.

Ça vous fait rire?

MADAME D'EGMONT.

Je crois bien... Mais vous ne savez pas si ma position, si ma fortune conviendront à vos parents.

RENAUD, exalté.

Je ne sais rien, je ne veux rien savoir. Mon père dira ce qu'il voudra, ma mère aussi... je m'en moque... Je ne vois que vous, je ne veux que vous... Il faut que vous soyez ma femme, mon idolâtrée, ma divinisée; et moi, le plus fortuné des époux.

MADAME D'EGMONT, à part.

Il paraît qu'il y tient. (Haut.) Allons, allons; calmez-vous. (Le faisant asseoir auprès d'elle.) Mettez-vous là; et puisque c'est votre désir, convenons des articles du contrat. (Ils continuent à causer bas.)

SCÈNE VI.

TAVANNES, MADAME D'EGMONT et RENAUD, dans le bosquet.

TAVANNES.

La nuit est venue, et je crains bien... J'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de ce diable de Maréchal... Il m'a emmené jusque chez M. de Guéménée, m'a forcé de me mettre à une table de jeu, et ne m'a quitté que lorsqu'il m'a cru bien engagé... On aurait dit qu'il était tout à fait dans les intérêts de Renaud. (Ici, Renaud pousse un éclat de rire.) Ah! ah! il y a du monde dans ce bosquet. (Il s'approche et regarde.) C'est Renaud et sa belle. Je vais donc pouvoir m'assurer... (Il regarde avec attention, en écartant le feuillage. — Avec colère.) Impossible de distinguer... et ils parlent bas encore... (Se promenant avec agitation.) Oh! belle dame, si c'est vous qui vous jouez de moi; si c'est au fils de mon fermier que vous me sacrifiez, à un courtaud de boutique... cela ne se passera pas ainsi... je me vengerai... oui, je me vengerai... (Il retourne au bosquet et regarde.) C'est en vain que je regarde, je ne vois rien... Mais il me reste un moyen... excellente idée!... Si tel est votre goût,

madame, vous me permettrez bien d'en faire part à mes amis et connaissances; et pour qu'il ne leur reste aucun doute, ainsi qu'à moi, je vais à l'instant les réunir et vous les amener ici avec des flambeaux. (Il lâche le feuillage avec bruit.)

MADAME D'EGMONT, inquiète.

Oh! mon Dieu... il y a quelqu'un là, en dehors... Voyez donc!

RENAUD, sortant, et voyant Tavannes qui s'éloigne.

Ne vous effrayez pas... Je le connais... C'est le marquis de Tavannes.

MADAME D'EGMONT, à part.

Tavannes... s'il m'avait reconnue...

RENAUD.

Est-ce que vous le connaissez?

MADAME D'EGMONT.

Oui, il vient quelquefois chez ma maîtresse... Vous ne le voyez plus?...

RENAUD.

Oh! non.. il est déjà bien loin...

MADAME D'EGMONT.

Eh bien! mon ami, courez vite faire avancer une voiture de place...

RENAUD, transporté.

Nous partons?...

MADAME D'EGMONT, préoccupée.

Oui, oui... il faut partir... et bien vite... courez!... je vous attends.

RENAUD.

Ici?...

MADAME D'EGMONT.

Non pas... dans le bosquet en face... Hâtez-vous!... (Renaud sort.)

SCÈNE VII.

MADAME D'EGMONT, seule.

Tavannes!... Il me poursuit partout... Ils sont singuliers, ces hommes!... parce qu'on a eu quelques bontés pour eux, ne semble-t-il pas que cela doive durer toujours?

AIR : *Je sais attacher les rubans.*

Tavannes l'a-t-il oublié?
De cet amour qui nous rassemble
Le but, un jour, doit être l'amitié;
Heureux, quand on arrive ensemble!
Il me poursuit, il m'accuse!... et pourquoi?
Chacun de nous marche sans qu'il s'en doute;
Je suis au but!... est-ce ma faute à moi
Si Tavanne est encore en route?...

Mais s'il soupçonne quel rival je lui ai donné, il doit être d'une fureur... et cependant, si les titres se mesuraient au mérite véritable, c'est Renaud qui serait marquis... Passons toujours dans l'autre bosquet... (Elle remet sa mantille. Richelieu arrive.)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, MADAME D'EGMONT.

RICHELIEU.

Tavannes a bien vite oublié la fillette au rendez-vous, pour une partie de trente et quarante... Ces jeunes gens, ça n'a aucune tenue dans les idées... Moi, je marche droit au but, et sans m'inquiéter de M. Renaud... (En ce moment, la comtesse sort du bosquet de gauche, et vient se heurter contre son père.)

MADAME D'EGMONT.

Ah!...

RICHELIEU, à part.

Une capote!... une mantille!... c'est elle... (Haut.) Que d'excuses à vous faire...

MADAME D'EGMONT, à part, avec effroi.

Mon père!... (Elle se couvre de son capuchon.)

RICHELIEU.

Mais après, vous me permettrez de me féliciter d'une rencontre...

MADAME D'EGMONT, à part.

Comment sortir d'un pareil embarras?...

RICHELIEU.

Vous ne répondez pas... (Lui prenant la main.) Votre main tremble... Ah! c'est la première fois que j'aurais fait peur à une femme. (Confidentiellement.) Vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître... je l'ai deviné tout de suite...

MADAME D'EGMONT, à part.

Ciel!...

RICHELIEU.

Non, non... Vous êtes de la cour, mais rassurez-vous... je n'ai jamais trahi un secret... Cependant, faut-il au moins que vous me demandiez le silence...

MADAME D'EGMONT, à part.

Je suis au supplice... (Haut et contrefaisant sa voix.) Monsieur, je vous supplie... (Elle veut retirer sa main.)

RICHELIEU.

Vous déguisez votre voix... vous ne voulez pas être reconnue... c'est juste, et je vous promets de ne chercher à soulever votre incognito que lorsque vous me l'aurez permis... Oh! je suis accommodant... je ne fais que ce qui plaît aux dames; vous voyez que nous nous entendrons...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TAVANNES accompagné de plusieurs ROUÉS, puis RENAUD.

(Des domestiques précèdent Tavannes avec des torches.)

MADAME D'EGMONT, apercevant Tavannes.

M. de Tavannes! je suis perdue!

RICHELIEU.

Ah! vous le connaissez... C'est lui qui vous fait peur, n'est-ce pas?... et non pas moi?... (Mouvement de la comtesse.)

TAVANNES, à ses amis qui ne paraissent point encore.

Par ici, messieurs, par ici...

RICHELIEU, à la comtesse.

Rassurez-vous, vous êtes sous la protection de Richelieu, et votre incognito ainsi que votre personne seront respectés de tout le monde.

TAVANNES, arrivant avec ses amis et apercevant le duc.

Monsieur de Richelieu!

RICHELIEU.

Oui, messieurs, à qui, je pense, vous voudrez bien livrer passage, ainsi qu'à celle qu'il accompagne, et cela sans bruit, sans éclat... (Les gentilshommes s'écartent avec respect.)

RENAUD, arrivant dans le bosquet de droite.

Oh! mon Dieu... mon Henriette, au milieu de tant de monde!... et c'est M. de Richelieu qui lui donne la main... Voilà mon rendez-vous flambé.

RICHELIEU, bas à madame d'Egmont.

Où voulez-vous être conduite? (Par un geste timide, elle désigne le bosquet de droite.) Il suffit.

TAVANNES, à part, avec hésitation.

Pourtant, si c'était son père?

RICHELIEU, traversant la scène d'un pas grave, en lui donnant la main.

Air de *Fra Diavolo*.

A vos désirs il faut se rendre,
Venez, madame, et suivez-moi!
Je suis ici pour vous défendre;
Marchons et calmez votre effroi

MADAME D'EGMONT, arrivant au bosquet, et apercevant Renaud.

Ah! c'est lui! quel danger! grâce au ciel, je l'évite!

RICHELIEU, retenant sa main.

Arrêtez un moment! est-ce ainsi qu'on se quitte?

MADAME D'EGMONT, déguisant sa voix.

Vous recevrez demain
Un billet de ma main.

RICHELIEU.

Oh! quel heureux destin.
Adieu donc! à demain!

(Il lâche sa main; elle entre dans le bosquet.)

RENAUD.

Oh! le bon seigneur qui me la rend!

MADAME D'EGMONT, l'entraînant.

Partons! (Ils s'éloignent par la coulisse de droite.)

RICHELIEU, aux gentilshommes.

Maintenant, messieurs, ne m'accompagnez-vous pas au château?

TAVANNES, montrant à Richelieu la comtesse qui passe dans le fond avec Renaud.

Regardez, monsieur le maréchal.

RICHELIEU.

Ah!... je suis mystifié!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle du château de Versailles. — Portes latérales. — Une galerie dans le fond.

SCÈNE I.

TAVANNES, debout; MADAME D'EGMONT, MADAME DE BRIONNE, assises; RICHELIEU, debout; DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, groupés dans le salon, les uns assis, les autres debout.

MADAME DE BRIONNE, à Tavannes.

Mais, en vérité, monsieur le marquis, l'histoire que vous nous racontez là est-elle croyable? vous, mystifié par une grisette...

RICHELIEU.

Eh! mon Dieu oui, madame; et le plus plaisant de l'aventure, c'est qu'en aidant à la mystification de Tavannes, moi, je l'ai partagée...

MADAME DE BRIONNE.

C'est vous, monsieur le duc, qui l'avez rendue à son amant?

RICHELIEU.

Avec une loyauté digne des temps chevaleresques.

MADAME DE BRIONNE.

Et je gage qu'elle ne vous en a su aucun gré: comme elle a dû rire de tous deux!

RICHELIEU.

C'est probable.

TAVANNES.

Qu'en pense madame d'Egmont?

MADAME D'EGMONT.

Moi, monsieur, je pense que c'est bien fait; vous allez chercher des grisettes pour vous tromper.

TAVANNES.

Les femmes de la cour devraient nous suffire, n'est-il pas vrai? Mais, si celle dont il s'agit n'était qu'une grisette de contrebande...

MADAME D'EGMONT.

Vous croyez?

RICHELIEU.

Je l'ai pensé comme lui; en me parlant, elle déguisait sa voix.

MADAME D'EGMONT.

C'est qu'apparemment elle avait ses raisons pour n'être pas reconnue.

TAVANNES.

Sans doute; mais dans le jardin du Palais-Royal l'obscurité n'est pas telle qu'avec de bons yeux...

MADAME D'EGMONT.

Ah! vous savez son nom?

TAVANNES.

Peut-être.

MADAME D'EGMONT.

Pourquoi ne le dites-vous pas?

TAVANNES.

Grâce à M. le duc, je n'ai pas de preuves.

MADAME D'EGMONT.

C'est dommage; cela nous divertirait.

TAVANNES.

En êtes-vous bien sûre?

MADAME D'EGMONT.

Je l'imagine.

TAVANNES, d'un ton piqué.

Eh bien, madame, je tâcherai d'en avoir.

MADAME D'EGMONT, se levant ainsi que madame de Brionne, et passant près de Richelieu.

Eh bien, monsieur, vous me ferez plaisir.

TAVANNES, à part.

Quelle audace!

MADAME DE BRIONNE, à part.

Est-ce que ce serait elle?

RICHELIEU.

Ah! je me repens bien maintenant d'avoir contribué à la dérober aux regards; une femme de la cour en intrigue avec un commis marchand!... Cette histoire aurait fait les délices de Versailles.

MADAME D'EGMONT.

Comment, mon père, vous vous repentez de n'avoir pas livré une femme aux railleries, aux sarcasmes, à la honte?

TAVANNES.

Nous sommes si souvent leurs dupes, qu'il est doux quelquefois de payer ses dettes.

MADAME D'EGMONT.

Quand vous voudrez mettre cette maxime en pratique, commencez par vos créanciers.

MADAME DE BRIONNE.

Il ne faut pas que tout ceci nous fasse oublier la grande affaire du jour: voici bientôt l'heure où la comtesse Du Barry va être présentée à la dauphine.

RICHELIEU.

Nous avons tout lieu d'espérer qu'elle sera mal reçue.

MADAME D'EGMONT.

Cependant, puisque madame la dauphine a consenti à la voir.

RICHELIEU.

Le roi a ordonné; il a bien fallu obéir!... Mais c'est un jour d'humiliation pour la favorite.

MADAME D'EGMONT.

Et par conséquent, un jour de bonheur pour nous.

MADAME DE BRIONNE.

Vous ne cesserez donc pas de la haïr, ma chère?

MADAME D'EGMONT.

Tant que le roi ne cessera pas de l'aimer.

RICHELIEU.

Haïssez-la, j'y consens; mais ne le dites pas si haut: une trêve est signée entre nous: c'est moi qui dois lui donner la main aujourd'hui, et je vais voir là dedans si tout se dispose. M'accompagnez-vous, monsieur de Tavannes?

TAVANNES.

Très-volontiers, monsieur le duc. (A part.) Si je pouvais être sûr et la confondre. (Ils sortent par la porte de gauche. — Les autres s'éloignent de divers côtés.)

SCÈNE II.

MADAME DE BRIONNE, MADAME D'EGMONT.

MADAME D'EGMONT.

Cet impertinent Tavannes qui croyait m'intimider.

MADAME DE BRIONNE.

Il est piqué au vif, et, si mes soupçons ne me trompent pas, il y a de quoi.

MADAME D'EGMONT.

Vous soupçonnez donc?...

MADAME DE BRIONNE.

Que la grisette en question n'est autre que la comtesse d'Egmont.

MADAME D'EGMONT.

Vous l'avez dit.

MADAME DE BRIONNE.

Il fallait bien qu'il y eût quelque chose comme cela: depuis quinze jours vous rudoyez ce pauvre Tavannes.

MADAME D'EGMONT.

Il m'a ennuyée pendant six mois: nous ne sommes pas encore quittes.

MADAME DE BRIONNE.

Et vous le remplacez par qui?...

MADAME D'EGMONT.

Par un homme jeune, aimant, naïf, dont l'âme simple et candide m'a révélé un bonheur que sans lui je n'aurais jamais imaginé. Je n'ai point de secrets pour vous, ma chère amie.

AIR: *Je conçois que pour le séduire.* (Espionne.)

Cet amour si vrai que j'inspire,
Je l'avouerai, charme mon cœur;
C'est pour moi seule qu'il respire,
En moi seule est tout son bonheur!
Une ivresse toujours nouvelle
A mes genoux l'amène à chaque instant,
Il se tuerait si j'étais infidèle...
Vos amants de Versaille en feraient-ils autant?
Ceux de Versaille en feraient-ils autant?

MADAME DE BRIONNE.

Non, Dieu merci... Versailles serait dépeuplé!

MADAME D'EGMONT.

Je n'ai vu d'abord, je l'avouerai, qu'une plaisanterie dans cette intrigue roturière; mais mon amoureux plébéien semblait si heureux de la plus légère faveur; il est si doux de se sentir aimée pour soi-même, que je n'ai pu me défendre d'un intérêt qui s'est accru de jour en jour!... Il y a tant de vérité dans l'expression de ce qu'il éprou-

ve; tant de vivacité dans ses transports!.. Ah! ma chère, on parle beaucoup de nos priviléges, mais les grisettes en ont, je vous assure, que nous pourrions leur envier.

MADAME DE BRIONNE.

Tout cela est à merveille; mais si cette intrigue se découvrait, tout le monde vous blâmerait, vous deviendriez la fable de la cour.

MADAME D'EGMONT.

Et comment se découvrirait-elle? Renaud... (il s'appelle Renaud) est à cent lieues de soupçonner mon rang; il ne voit en moi qu'une femme de chambre de bonne maison. Comme il doit être triste! Depuis quatre jours retenue à Versailles, il m'a été impossible de le voir; il a pour toute consolation un petit billet que je lui ai écrit avant-hier; je gage qu'il l'a placé sur son cœur, couvert de baisers, mouillé peut-être de ses larmes. Ah! ah! ah!

MADAME DE BRIONNE.

Songez que M. de Tavannes est blessé dans son amour comme dans son orgueil; qu'il a déjà failli vous surprendre, et que la vengeance est douce au cœur d'un amant délaissé. Veillez bien sur vos moindres démarches.

MADAME D'EGMONT.

Craindre l'avenir, c'est gâter le présent!... La vie est si courte.

MADAME DE BRIONNE.

Et le plaisir si rare.

MADAME D'EGMONT.

Il faut le saisir quand il arrive.

MADAME DE BRIONNE.

Et le remplacer quand il s'en va.

MADAME D'EGMONT.

Voilà la vraie philosophie.

MADAME DE BRIONNE.

Silence. Ces messieurs viennent.

MADAME D'EGMONT.

Gardez bien mon secret.

MADAME DE BRIONNE.

Ne savez-vous pas tous les miens?

SCÈNE III.

MADAME DE BRIONNE, MADAME D'EGMONT, RICHELIEU, TAVANNES, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

RICHELIEU.

L'instant est arrivé, mesdames, le roi vient d'entrer chez la dauphine : si vous voyiez quels regards il lance sur elle!... on dirait en vérité que c'est lui qui est le nouveau marié.

MADAME D'EGMONT.

La beauté a sur lui tant d'empire.

TAVANNES.

Et la dauphine est si belle!

RICHELIEU, regardant vers la coulisse.

Au mouvement que j'aperçois, madame Du Barry sort sans doute de ses appartements; c'est ici que je dois l'attendre. Ah! la voici.

MADAME D'EGMONT.

Sous ces riches parures, on voit toujours la fille de rien.

RICHELIEU.

Tâchez de ne voir que la favorite.

MADAME D'EGMONT.

Être obligée de saluer Jeanne Vaubernier.

RICHELIEU.

Je suis bien forcé de lui donner la main.

MADAME D'EGMONT.

Quand donc pourrons-nous la punir?

RICHELIEU.

Quand elle ne pourra plus se venger.

MADAME D'EGMONT.

En attendant, puissions-nous la voir humiliée!

RICHELIEU.

C'est ce que j'espère. (Madame Du Barry entre; elle est accompagnée de plusieurs dames; il se fait un mouvement dans le salon; Richelieu va au-devant d'elle.) Combien je suis heureux, madame, de l'honneur qui m'est accordé aujourd'hui!... C'est une faveur que je ne céderais pour rien au monde. (Il lui donne la main; tout le monde s'incline, elle entre à gauche avec Richelieu, on les suit; deux pages qui précédaient le cortége se sont placés à la porte de gauche, par où tout le monde sort.)

PREMIER PAGE, placé à gauche.

D'Harcourt, la comtesse est toujours bien jolie!

DEUXIÈME PAGE.

Voici un grand jour pour elle.

PREMIER PAGE.

Comment sera-t-elle reçue?

DEUXIÈME PAGE.

Tiens, la voici qui entre.

PREMIER PAGE.

Oh! oh!... la dauphine l'accueille à merveille.

DEUXIÈME PAGE.

Vois-tu s'allonger les visages de ces dames?

PREMIER PAGE.

Oui; mais le dépit a bientot disparu : tout le monde à cette heure sourit à la favorite.

DEUXIÈME PAGE.

Comme le roi a l'air content!

PREMIER PAGE.

Allons, la voilà plus puissante que jamais.

SCÈNE IV.

LEDRU, RENAUD, UN HUISSIER de la cour dans le fond; LES DEUX PAGES sur le devant.

LEDRU, à l'huissier.

Je vous dis, monsieur, que j'ai un rendez-vous avec M. le duc de Richelieu; mon bourgeois est fournisseur de la Comédie-Française, et il m'a envoyé ici avec un laisser-passer de M. le maréchal.

L'HUISSIER.

Mais vous ne deviez pas entrer dans ce salon, et vous ne pouvez pas y rester.

PREMIER PAGE.

Regarde donc, d'Harcourt, les bonnes figures! Il faut nous amuser un moment. (A l'huissier.) Laissez ces messieurs, nous allons leur faire entendre raison. (L'huissier sort.)

RENAUD.

Ah! voilà des jeunes gens qui paraissent bien aimables.

PREMIER PAGE.

Vous dites donc que M. le maréchal vous a mandés à Versailles.

LEDRU.

Oui, monsieur le page, pour acquitter des mémoires que j'apporte. J'ai été charmé de cela, parce que je n'avais jamais vu la cour, et j'ai fait profiter un ami de ma bonne fortune.

LE PAGE.

Le roi sera charmé de vous voir.

RENAUD.

Vous croyez!

LE PAGE.

J'en suis certain.

LEDRU.

Il en a vu de plus laids, monsieur.

LE PAGE, riant.

Pas beaucoup!

LEDRU.

Si vous nous permettez de rester ici, vous me ferez plaisir ainsi qu'à mon camarade; ça le distraira de ses peines de cœur.

LE PAGE.

Comment!... Est-ce que la maîtresse de monsieur serait infidèle?

LEDRU.

J'en ai peur pour lui.

RENAUD.

Tu te trompes; on m'aime toujours, j'en ai la preuve.

LE PAGE.

En effet, trahir monsieur!... ce serait surprenant. Mais, j'en suis bien fâché, il faudra vous distraire ailleurs.

LEDRU.

Comment!

LE PAGE.

Le roi sera désolé sans doute; mais je vous engage à vous en aller, et le plus vite possible... Toute la cour va traverser ce salon.

RENAUD.

Ce serait si beau à regarder!

LE PAGE.

Allons, en route, et dépêchons-nous.

RENAUD.

Que diable! vous êtes bien pressé... Il était si poli tout à l'heure.

LE PAGE.

Prenez donc garde de blesser ces messieurs qui veulent voir la cour!... Ah! ah! ils sont ma foi plaisants.

RENAUD.

Et pourtant il y a des moments où ils ne plaisantent pas.

LE PAGE.

Oh! oh! monsieur l'amant trompé se fâche.

RENAUD.

Ça lui arrive quelquefois.

LEDRU, tirant Renaud par son habit.

Sauvons-nous, Renaud, sauvons-nous!

RENAUD.

Vous ne seriez pas les plus forts, mes petits messieurs.

LE PAGE.

Vrai Dieu, ils ont envie de se faire chasser par les épaules.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TAVANNES, entrant par la porte de gauche.

TAVANNES.

Eh bien, quel est donc tout ce bruit, messieurs les pages?

LE PAGE.

Ce sont ces vilains qui veulent rester là malgré nous.

RENAUD.

Des vilains!... oh! la main me démange.

TAVANNES, reconnaissant Renaud.

Eh! mais... je ne me trompe pas... c'est lui!

RENAUD.

M. le marquis de Tavannes!... ah! il va nous faire justice... Apprenez, monsieur le marquis...

TAVANNES.

C'est bon, c'est bon. (Aux pages.) A votre poste, messieurs, et laissez ces braves gens tranquilles, je me charge d'eux. (Les pages vont se placer de chaque côté de la porte.)

LEDRU.

L'honnête seigneur!

RENAUD.

Ils sont vexés.

TAVANNES.

Demeurez, mes amis, et dites-moi ce qui vous amène.

RENAUD.

Mon camarade apporte des mémoires à M. le duc de Richelieu. Il m'a entraîné avec lui, et nous désirions rester dans un petit coin pour jouir du coup d'œil; voilà tout, monsieur le marquis.

TAVANNES, à part.

C'est le ciel qui me l'envoie!... Ah! madame d'Egmont, je pourrai donc éclaircir mes doutes! (Haut.) Eh bien! c'est un désir tout naturel, et je veux le satisfaire. Madame Du Barry, suivie de toute la cour, va passer par ici; vous allez vous ranger de ce côté, et vous verrez tout à votre aise.

LEDRU.

Que vous êtes bon, monsieur le marquis!

RENAUD.

Enfoncés les pages!

TAVANNES.

Ah çà, Renaud, dis-moi, depuis huit jours que je t'ai rencontré au Palais-Royal, comment vont tes amours?

RENAUD.

Ça va à merveille, monsieur le marquis.

TAVANNES.

Ah! ce soir-là tu as été content?

RENAUD.

Ravi, enchanté!

TAVANNES.

Ton amour a obtenu sa récompense?

RENAUD.

Vous ne vous figurez pas combien j'ai été heureux!

TAVANNES, à part.

Pardieu, je ne me le figure que trop! (Haut.) Tu as cessé d'être timide?

RENAUD.

Pour devenir le plus fortuné des hommes.

TAVANNES, à part.

Comme c'est agréable à entendre!

RENAUD.

C'est qu'elle m'aime, monsieur le marquis, comme elle n'a jamais aimé.

TAVANNES.

En vérité?

RENAUD.

Elle me l'a dit.

TAVANNES, à part.

Oh! si c'est elle, je me vengerai! (Haut.) Mais il me semble, Renaud, que depuis huit jours, tu t'es terriblement dégourdi?

LEDRU.

Vous savez, monsieur le marquis, comment on dit que l'esprit vient aux filles.

TAVANNES.

Il paraît que la recette est aussi à l'usage des garçons. Et tu as revu ta belle?

RENAUD.

Pas depuis quatre jours... mais je sais qu'elle ne m'oublie pas.

LEDRU, qui de temps en temps regarde dans la coulisse.

Ah! ah! on vient de ce côté.

TAVANNES.

C'est bon... Placez-vous là, ne bougez pas, et ouvrez bien les yeux.

SCÈNE VI.

RENAUD, LEDRU, RICHELIEU, MADAME DU BARRY, MADAME DE BRIONNE, MADAME D'EGMONT, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, TAVANNES, à gauche, sur le devant.

(La foule sort par la porte latérale où sont les pages; Richelieu donne la main à madame Du Barry, madame d'Egmont parle bas à madame de Brionne; on traverse le théâtre et on passe dans la galerie.)

TAVANNES, à part, sur le devant.

Si je ne me suis pas trompé, la reconnaissance va avoir lieu; tâchons qu'elle soit touchante.

LEDRU.

Regarde donc, Renaud, comme ce cortége est magnifique! quels beaux habits!

RENAUD.

Et les femmes! vois donc que de diamants!

LEDRU.

J'en suis tout ébloui.

RENAUD, reconnaissant madame d'Egmont.

Ah! mon Dieu!...

LEDRU.

Qu'as-tu donc?

RENAUD, traversant le théâtre et passant à gauche.

Mais, oui... non... si fait... c'est elle!

LEDRU, le suivant.

Elle... qui?...

RENAUD.

Suis-je bien éveillé?

TAVANNES.

Eh bien?...

RENAUD, à Tavannes, qui observe tout avec intérêt.

Monsieur le marquis! monsieur le marquis!... le nom, s'il vous plaît, de cette dame qui vient de passer.

TAVANNES.

Laquelle?

RENAUD.

Tenez, celle-là... qu'on voit encore... là... en robe bleue... (La foule est entrée dans la coulisse à droite.)

TAVANNES.

C'est la comtesse d'Egmont, la fille de M. le duc de Richelieu.

RENAUD.

La comtesse d'Egmont... la fille... ah!... les jambes me manquent!

TAVANNES.

Est-ce que tu la connais?

RENAUD, avec transport.

Si je la connais?

LEDRU.

A-t-il perdu la raison?

RENAUD.

La comtesse d'Egmont!... la comtesse!... je suis aimé d'une comtesse!

LEDRU.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

TAVANNES.

Comment? ce serait-elle qui?...

RENAUD.

Oui, monsieur, oui, c'est elle qui... oh! il me semblait bien aussi que ces manières si nobles, ce langage si élégant... Comment ai-je pu m'y tromper?... J'en perdrai la tête!... Une comtesse! la fille d'un maréchal!... Ah! ah! messieurs les pa-

ges, venez encore me rudoyer!... Je suis aimé d'une comtesse! (Il arpente le théâtre avec orgueil.)

TAVANNES, à part.

Allons, me voilà sûr de mon affaire. (Haut.) Pardieu, Renaud, c'est une merveilleuse aventure.

RENAUD.

Aimé d'une comtesse!...

TAVANNES.

C'est la fortune qui se présente.

RENAUD.

C'est mieux que cela, c'est le bonheur!

TAVANNES.

Il ne faut pas le laisser échapper: madame d'Egmont sera charmée de te voir.

RENAUD.

Vous croyez, monsieur le marquis?

TAVANNES.

Je n'en doute pas.

RENAUD.

Mais, pourquoi donc m'a-t-elle fait un mystère de son rang?

TAVANNES.

Le plaisir d'être aimée pour elle-même, l'envie de t'éprouver; oh! madame d'Egmont est très-romanesque.

RENAUD.

En effet, elle m'a dit plus d'une fois que l'amour pouvait tout faire oublier.

TAVANNES.

Ah! elle t'a dit cela?

RENAUD.

Et elle me l'a prouvé.

TAVANNES.

Il est donc bien clair que ta présence lui fera plaisir? reste là; on conduit madame Du Barry jusque dans ses appartements, et on va revenir dans ce salon, je te présenterai.

RENAUD.

Je serai si heureux de la revoir!

TAVANNES.

Laisse-moi faire. Tiens, on s'avance, agis comme je te le dirai, et surtout pas de sotte timidité.

SCÈNE VII.

RICHELIEU, MADAME DE BRIONNE, MADAME D'EGMONT, TAVANNES, RENAUD, LEDRU, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

RICHELIEU, entrant.

Il faut en prendre son parti, mesdames; le pouvoir de la favorite vient de se raffermir; j'irai ce soir lui faire ma cour : vous y viendrez?

MADAME D'EGMONT.

Le moyen de faire autrement.

RICHELIEU.

Eh bien! mon cher Tavannes, vous n'avez pas suivi madame Du Barry avec nous; est-ce que vous protestez?

TAVANNES.

Non, vraiment, monsieur le duc, je suis toujours du parti de la beauté.

RICHELIEU.

Et vous avez raison.

TAVANNES.

Je suis resté ici pour rendre service à un brave jeune homme qu'on voulait chasser, et qui pourtant ne devrait pas manquer d'appuis à la cour.

RENAUD, à part, dans un coin.

Qu'elle est belle!

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est?

TAVANNES.

Madame la comtesse me saura gré, je l'espère, de la protection que je lui ai accordée.

MADAME D'EGMONT.

Moi, monsieur?...

TAVANNES.

Oui, madame, vous-même!... Le pauvre garçon, un peu timide, avait besoin d'un patronage; j'ai été heureux de lui offrir le mien; permettez donc que j'aie l'honneur de vous le présenter. (Il prend Renaud par la main et l'amène devant la comtesse.)

MADAME D'EGMONT, à part.

Ciel!

MADAME DE BRIONNE, bas.

Qu'y a-t-il?

MADAME D'EGMONT, bas.

C'est lui.

MADAME DE BRIONNE, à part.

Il est joli garçon.

TAVANNES, à part.

Mon protégé fait de l'effet.

RICHELIEU.

Si je ne me trompe, c'est le jeune commis du Palais-Royal.

TAVANNES.

Cet excellent jeune homme a été si heureux de trouver madame la comtesse!... il est si fier des preuves de bonté qu'il a reçues d'elle.

MADAME D'EGMONT, qui s'est remise et a composé son visage.

De moi?...

RICHELIEU.

Des preuves de bonté... comment l'entendez-vous?

RENAUD, s'avançant avec une certaine confiance.

J'avoue que je n'ai pas été maître...

RICHELIEU.

Qu'est-ce à dire?

MADAME D'EGMONT, à part.

L'imbécile, qui me reconnaît!

RENAUD.

Madame la comtesse me pardonnera-t-elle?

MADAME D'EGMONT.

Quoi donc, monsieur? qu'ai-je à vous pardonner?

RENAUD, étonné.

Mais... madame... je pensais... je croyais...

MADAME D'EGMONT.

Vous pensiez?... quoi?...

RENAUD, avec embarras.

D'après ce que vous m'avez dit...

MADAME D'EGMONT.

Ce que je vous ai dit?... Et où m'avez-vous vue, s'il vous plaît?

RENAUD, abasourdi.

Où je vous ai vue?...

LEDRU, bas, à Renaud.

Dis donc, Renaud, ta comtesse n'a pas l'air de te reconnaître.

RENAUD.

Ah! mon Dieu!... est-ce que je me tromperais?

MADAME D'EGMONT.

Eh bien, monsieur?...

RENAUD, à part.

Quand le diable y serait, c'est elle!

TAVANNES.

Les protégés de madame sont nombreux; elle a si bon cœur! Peut-être, en ce moment, ses souvenirs sont-ils un peu confus: allons, Renaud, il faut aider la mémoire de madame la comtesse, lui rappeler quelque circonstance...

MADAME D'EGMONT.

Et quelle circonstance voulez-vous qu'il rappelle?

TAVANNES.

C'est ce qu'il va nous apprendre.

MADAME D'EGMONT.

Si ce jeune homme a quelque requête à m'adresser, qu'il parle; sinon qu'il n'arrête pas plus longtemps une femme qui ne le connaît pas, et qu'il voit pour la première fois.

RENAUD, suffoqué.

Pour la première fois!... Ah!... voilà qui est fort!

MADAME DE BRIONNE, à part.

Quel admirable sang-froid!

RICHELIEU, qui a passé à gauche de Renaud.

En effet, je me demande quels rapports ont pu jamais exister entre un commis marchand et la comtesse d'Egmont.

RENAUD, à part.

Je crois que j'ai fait une bêtise.

MADAME D'EGMONT, à part.

Le maladroit me comprendra-t-il?

AIR d'Hérold, *final du premier acte de* la Maîtresse.

RICHELIEU, à Renaud.

Vous allez achever, je pense?

RENAUD, à part.

Dans quel guêpier me suis-je fourré là?

RICHELIEU, prenant Renaud par une oreille.

De Richelieu, vous savez la puissance?

TAVANNES, le prenant par l'autre oreille.

Monsieur de moi croit-il qu'on se jouera?

RICHELIEU.

Allons, il faut qu'on obéisse;
Parlez donc!

MADAME D'EGMONT, à part.

Je suis au supplice.

RENAUD, à part.

Elle souffre! (*Haut.*) Oui, messieurs, je le confesse,
En regardant madame la comtesse,
J'avais cru voir...

MADAME D'EGMONT, à part.

S'il osait achever?...

RENAUD.

La joie avait rempli mon âme,
J'étais dans cette cour heureux de retrouver
Une aimable et charmante femme
Qui m'avait promis qu'à jamais
Elle répondrait à ma flamme!...

RICHELIEU.

Eh bien?

MADAME D'EGMONT, à part.

Grand Dieu!...

RENAUD, avec effort.

Je me trompais!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel est donc ce mystère?
Est-il de bonne foi?
Croit-il que de se taire
L'honneur lui fait la loi?

MADAME DE BRIONNE, à la comtesse.

Tout est fini, j'espère,
Bannissez votre effroi;
Il sent que de se taire
L'honneur lui fait la loi.

MADAME D'EGMONT.

Allons, plus de colère!
Bannissons mon effroi!
Il sent que de se taire
L'honneur lui fait la loi.

TAVANNES.

J'étouffe de colère!
Car, cédant à l'effroi,
S'il persiste à se taire,
Elle rira de moi!

RENAUD.

Apaisons sa colère!
C'est bien elle, je croi;
Mais ici de me taire
L'honneur me fait la loi.

RICHELIEU.

J'entrevois du mystère;
Il nous trompe, je croi,
Mais du moins de se taire
La peur lui fait la loi.

LEDRU.

La chose est singulière!
Il a cru, sur ma foi,
Trouver une ouvrière
Dans le palais du roi!

RICHELIEU.

Vous mériteriez, monsieur l'impertinent...

MADAME D'EGMONT, souriant.

Il faut lui pardonner: un cœur bien épris croit trouver partout l'objet aimé, et je suis fière de ressembler à la dame des pensées de monsieur... monsieur...

RENAUD.

Renaud, madame.

MADAME D'EGMONT.

Eh bien! monsieur Renaud, je vous engage à regarder de plus près une autre fois, et vous, monsieur de Tavannes, à mieux choisir vos auxiliaires.

RICHELIEU.

Mais qui a pu amener ici ces deux hommes? car en voilà un autre qui se cache là-bas.

LEDRI.

Je venais, monsieur le duc, avec un laisser-passer de Votre Excellence pour des fournitures...

RICHELIEU.

Ah! je sais ce que c'est; vous allez me suivre.

MADAME D'EGMONT.

Et nous, mesdames, allons au cercle de madame la Dauphine; voici l'heure. Nous nous reverrons, monsieur de Tavannes.

TAVANNES.

Je l'espère bien, madame la comtesse.

MADAME D'EGMONT, bas, à madame de Brionne.

Pour un bourgeois, il ne s'en est pas mal tiré.

MADAME DE BRIONNE, bas.

Vous l'avez échappé belle!...

TAVANNES, à demi-voix.

Demeure ici, Renaud, il faut que je te parle. (Tout le monde sort, excepté Renaud et Tavannes; madame d'Egmont a l'air triomphant et jette, en passant, à Tavannes un regard de pitié. — A part.) Elle triomphe!... mais, pardieu, les derniers mots n'en sont pas dits!

SCÈNE VIII.

TAVANNES, RENAUD.

TAVANNES, à part.

Le malotru qui a tout fait manquer! qui a eu peur!

RENAUD, à part.

Qu'est-ce que je vais devenir à présent?

TAVANNES.

Eh bien, Renaud?

RENAUD.

Eh bien, monsieur le marquis?

TAVANNES.

Sais-tu que j'ai lieu d'être fort mécontent?

RENAUD.

Et moi donc?

TAVANNES.

Tu viens de te conduire comme un imbécile.

RENAUD.

Dame!... il y a de quoi le devenir.

TAVANNES.

Parle franchement, voyons : étais-tu dans l'erreur, ou bien as-tu cédé à quelque mouvement de crainte? Est-ce ou n'est-ce pas la comtesse qui t'aime?

RENAUD.

Est-ce que je peux le savoir maintenant?

TAVANNES.

Tu ne peux pourtant pas rester dans cette incertitude.

RENAUD.

Oh! non, elle est trop pénible!... Si c'est elle que j'ai eu le bonheur d'intéresser, moi, pauvre et obscur, elle est sans doute irritée contre moi à cette heure; je ne la reverrai plus! J'ai perdu toute la joie de ma vie!...

TAVANNES.

Écoute, mon pauvre Renaud : j'ai pitié de toi, et je veux te servir; mais, pour t'être utile, tu comprends qu'il est indispensable que je sois sûr de mon fait.

RENAUD.

Sans doute, et je ne le suis pas moi-même.

TAVANNES.

Il y aurait bien un moyen.

RENAUD.

Lequel?

TAVANNES.

Si, par hasard, tu avais reçu de ta belle quelque lettre, quelque billet; moi, qui connais l'écriture de la comtesse, je te dirais tout de suite...

RENAUD.

Oh! monsieur le marquis, j'en ai un!... Depuis deux jours, c'est ma seule consolation; je le porte sur mon cœur, je le relis à chaque instant!...

TAVANNES.

Voyons...

RENAUD, lui montrant le billet.

Tenez, regardez comme il est tendre!... N'est-ce pas qu'on n'écrit ainsi qu'aux gens qu'on aime?

TAVANNES.

Oui, vraiment, et tu es un heureux mortel; car ce billet est de la comtesse d'Egmont. (A part.) La perfide!

RENAUD.

Ah! mon cœur me le disait bien que c'était elle. (Il porte le billet à ses lèvres avec passion.)

TAVANNES.

Maintenant, il faut songer à faire ta paix.

RENAUD.

Pourrai-je approcher d'elle, à présent?

TAVANNES.

Toi, non!... Mais moi, je peux la voir, lui peindre ton repentir et la disposer à te pardonner une indiscrétion bien excusable.

RENAUD.

N'est-il pas vrai qu'elle est excusable? Oh! voyez-la, monsieur le marquis, soyez mon sauveur!

TAVANNES.

Très-bien, très-bien; mais il me faudrait un moyen de la forcer à m'écouter.

RENAUD.

C'est juste!... Que faire?

TAVANNES.

Une chose toute simple : remets-moi le billet qu'elle t'a écrit.

RENAUD.

Mais...

TAVANNES.

Te défies-tu de moi ?

RENAUD.

Dieu m'en garde!... Cependant...

TAVANNES.

Tu hésites?... Fais donc comme tu l'entendras; résigne-toi à ne plus la revoir.

RENAUD.

Ne plus la revoir!

TAVANNES.

Sans doute! Voyons, prends ton parti, et dépêche-toi; car tu me fais perdre mon temps.

RENAUD.

Vous êtes donc bien sûr de l'apaiser?

TAVANNES.

Faut-il te le répéter cent fois?

RENAUD.

Vous me rendrez ce billet si précieux?

TAVANNES.

En peux-tu douter?

RENAUD.

Et vous lui direz bien...

TAVANNES.

Tout ce qui devra te rendre le bonheur que tu as perdu.

RENAUD.

Allons, monsieur le marquis, je m'en rapporte à vous : vous n'avez pas intérêt à me tromper.

TAVANNES.

Pardieu!... (Il lui enlève le billet de la main.)

RENAUD.

Le bonheur de ma vie est dans vos mains.

TAVANNES.

Je t'en rendrai bon compte. Va te promener dans cette galerie; regarde les tableaux, tâche de te distraire, je vais m'occuper de toi.

RENAUD.

Et moi, penser à elle. (Il sort.)

SCÈNE IX.

TAVANNES, seul.

A nous deux, maintenant, madame la comtesse!... Ah! je vous tiens enfin!... Je vous apprendrai qu'on ne trahit pas impunément le marquis de Tavannes.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Vous qui croyez toujours fuir ma vengeance,
Vous qui riez de mes jaloux transports,
Il est passé le temps de l'indulgence,
Le moment vient d'expier tous vos torts!
Votre inconstance avait blessé mon âme,
Mais dans ma chaîne il faudra revenir;
Pour châtiment il faut m'aimer, madame!...
Ah! que j'aurai de joie à la punir!

Ma foi, le hasard me sert : la voici qui sort de chez la Dauphine.

SCÈNE X.

TAVANNES, MADAME D'EGMONT.

MADAME D'EGMONT.

Ah! c'est vous, monsieur de Tavannes?... Toujours plongé dans vos réflexions!

TAVANNES.

Ici, du moins, madame, les sujets ne me manquent pas.

MADAME D'EGMONT.

On s'est beaucoup occupé de vous chez madame la Dauphine.

TAVANNES.

On a eu bien de la bonté.

MADAME D'EGMONT.

Oh! ce n'est pas précisément le mot; car je ne vous cache pas qu'on s'est permis de rire un peu à vos dépens.

TAVANNES.

Mais vous, madame, vous m'avez défendu?

MADAME D'EGMONT.

Vous me croyez donc bien généreuse?

TAVANNES.

Presque autant que je vous crois fidèle.

MADAME D'EGMONT, riant.

Et cela vous rassure?

TAVANNES.

Pensez-vous que cela doive m'effrayer?

MADAME D'EGMONT.

Mais vous-même, qu'en pensez-vous?

TAVANNES.

D'après ce qui s'est passé, je n'ai plus de raisons de croire à votre inconstance.

MADAME D'EGMONT.

Mais moi, j'en ai de croire à votre méchanceté.

TAVANNES.

L'amour véritable rend soupçonneux.

MADAME D'EGMONT.

Et le dépit rend ridicule.

TAVANNES.

On s'est donc bien moqué de moi?

MADAME D'EGMONT.

La comédie que vous avez imaginée était si absurde!

TAVANNES.

Vous trouvez?

MADAME D'EGMONT.

Et vous avez si mal joué votre rôle!

TAVANNES.

Je rencontrerai peut-être l'occasion de prendre ma revanche.

MADAME D'EGMONT.

J'en doute.

TAVANNES.

Que sait-on? J'ai remarqué dans les comédies un moyen qui manque rarement son effet.

MADAME D'EGMONT.

Lequel?

TAVANNES.

Au moment où l'action est bien embrouillée, où

le personnage principal se croit sûr de son triomphe, une lettre arrive qui change la position de tout le monde.

MADAME D'EGMONT.

Une lettre!

TAVANNES.

Oui!... C'est un moyen usé, j'en conviens; mais il est toujours bon.

MADAME D'EGMONT.

Que voulez-vous dire?

TAVANNES.

Ne comprenez-vous pas tout ce que dix lignes d'écriture peuvent amener de combinaisons nouvelles, de résolutions imprévues?

MADAME D'EGMONT.

Expliquez-vous, monsieur.

TAVANNES.

Un peu de patience!... Tenez, j'ai là un papier sur lequel je compte beaucoup.

MADAME D'EGMONT.

Voyons!

TAVANNES, montrant la lettre.

Regardez, madame.

MADAME D'EGMONT, à part.

Dieu!... ma lettre!... L'imbécile!...

TAVANNES.

Ce n'est pas bien long, mais cela doit produire de l'effet; qu'en dites-vous?

MADAME D'EGMONT.

Et quel usage prétendez-vous faire de ce papier?

TAVANNES.

Cela dépend de la tournure que prendra la scène.

MADAME D'EGMONT.

Un homme qui se dit amoureux trouverait-il du plaisir à compromettre la femme qu'il aime?

TAVANNES.

Mais ne trouverait-il pas du bonheur à reconquérir ce qu'on lui a ravi?

MADAME D'EGMONT.

Une plaisanterie sans conséquence est-elle donc un crime?

TAVANNES.

Non!... quand ce n'est qu'une plaisanterie sans conséquence.

MADAME D'EGMONT.

Cela ne peut pas être autre chose.

TAVANNES.

Voilà un billet qui prouve le contraire.

MADAME D'EGMONT.

Songez-y, monsieur! la vengeance d'une femme est chose dangereuse.

TAVANNES.

Perdre son amour est chose cruelle.

MADAME D'EGMONT, minaudant.

Et vous êtes sûr de l'avoir perdu?

TAVANNES.

Cela y ressemble.

MADAME D'EGMONT.

Sans espoir de retour?

TAVANNES.

Je le crains.

MADAME D'EGMONT.

Vous êtes modeste.

TAVANNES.

Il ne tiendrait qu'à elle que je redevinsse orgueilleux.

MADAME D'EGMONT.

Mais si elle était disposée à la paix...

TAVANNES.

Ce n'est pas moi qui ai commencé la guerre.

MADAME D'EGMONT.

Obtiendrait-elle une garantie de vos intentions pacifiques?

TAVANNES.

Obtiendrais-je un gage de son retour vers moi?

MADAME D'EGMONT.

AIR: *Faisons la paix* (Maison du faubourg.)

Si vous vouliez
Reconquérir votre puissance,
D'abord, monsieur, vous tâcheriez
D'obtenir sa reconnaissance!...
Si vous vouliez.

TAVANNES.

Que faudrait-il faire?

MADAME D'EGMONT.

Vous ne devinez pas?

TAVANNES.

Aidez-moi un peu.

MADAME D'EGMONT.

Ce billet...

TAVANNES.

Eh bien?

MADAME D'EGMONT.

Il faudrait le lui remettre.

TAVANNES.

Ah! je comprends!... Mais, à mon tour, je vous dirai :

Même air.

Si vous vouliez
Que l'amour entre eux pût renaître,
De le ramener à vos pieds
Vous trouveriez moyen peut-être,
Si vous vouliez.

MADAME D'EGMONT.

Que faudrait-il faire?

TAVANNES.

Vous ne devinez pas?

MADAME D'EGMONT.

Aidez-moi un peu.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RENAUD.

RENAUD, entrant, et dans le fond, à part.

Ah! le marquis est auprès d'elle!... Écoutons.

TAVANNES.

Dans le temps où elle m'aimait, elle ne se fût pas tenue si loin de moi.

MADAME D'EGMONT, se rapprochant.

Dans le temps où son bonheur vous était cher, vous auriez déjà avancé la main.

TAVANNES, avançant la main.

Elle aurait permis qu'un baiser bien tendre scellât notre réconciliation.

MADAME D'EGMONT.

Vous vous seriez hâté de lui accorder ce qu'elle désire.

TAVANNES, lui présentant la lettre, et s'avançant pour l'embrasser.

Elle ne m'aurait pas refusé ce que je demande.

RENAUD, dans le fond.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc?

MADAME D'EGMONT.

A moi ce billet?

TAVANNES.

A moi ce baiser?

MADAME D'EGMONT.

Marché conclu! (Tavannes l'embrasse, elle prend le billet.)

RENAUD, avec explosion.

Ah! mon Dieu...

MADAME D'EGMONT.

Qu'entends-je?

RENAUD, arrivant en scène entre eux.

C'est moi, madame, ne vous dérangez pas!

TAVANNES, riant.

Il était là!... Le pauvre garçon!

MADAME D'EGMONT.

Que voulez-vous?

RENAUD.

Ce que je veux?... Voilà donc le prix de l'amour le plus tendre, du dévouement le plus absolu!... Ah! je suis bien malheureux!

MADAME D'EGMONT, à part.

Est-ce encore un tour de Tavannes?

TAVANNES, à part.

Voici les amours roturières dérangées!

RENAUD.

Mais cela ne se passera pas ainsi!... Pensez-vous donc que je me laisserai tromper, trahir sans me plaindre? Non! Je parlerai, je le dirai à toute la cour, à tout le monde, au roi s'il le faut! Je crierai sur les toits que la comtesse d'Egmont avait donné son cœur à Antoine Renaud, commis-marchand, rue Saint-Martin, n° 315; qu'elle l'aimait, qu'elle lui jurait une tendresse à toute épreuve, et qu'au même moment elle en jurait autant à un marquis.

MADAME D'EGMONT.

Monsieur!...

RENAUD.

Ah!... n'espérez plus me tromper!... La jalousie m'éclaire! C'est vous, oui, madame, c'est bien vous!... Oh! je suis bien à plaindre! Je ne vous cherchais pas, moi! J'étais heureux, tranquille. Pourquoi êtes-vous venue, avec votre regard perfide, troubler mon existence obscure? Vous avez pris plaisir à éveiller dans mon cœur un sentiment auquel j'aurais tout sacrifié, et qui fera le malheur de ma vie! Vous m'avez enivré d'amour, et c'était pour vous jouer de moi, de mon avenir!.. C'est un agréable passe-temps, n'est-il pas vrai, madame la comtesse?... Eh bien, je serai vengé!

MADAME D'EGMONT, à part.

Comme cela sait aimer!

TAVANNES, à part.

Tudieu! que ces petites gens sont passionnées!

RENAUD.

Parce que je n'ai ni un rang, ni un nom, croyez-vous donc que je n'ai pas un cœur, que je n'ai pas une âme? Ah! je vous prouverai que sous ces simples habits il y en a plus que sous vos broderies et vos dorures.

MADAME D'EGMONT.

Monsieur, je ne souffrirai pas plus longtemps...

TAVANNES, à part.

Elle est assez punie. (Haut.) Monsieur Renaud, je vous conseille de vous taire!

RENAUD.

Me taire!... Et de quel droit m'imposerez-vous silence?... Ah! s'il était possible... Mais non, il y a un marquisat entre nous!... Me taire!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RICHELIEU, MADAME DE BRIONNE, LEDRU, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

RICHELIEU.

Qui se permet d'élever ainsi la voix? D'où vient tout ce tapage?... C'est encore vous!...

RENAUD.

Oui, monsieur le maréchal, c'est moi qui ne connais plus rien, que la jalousie rend furieux.

RICHELIEU.

Malheureux! qu'osez-vous dire?

RENAUD.

Que m'importe votre colère?... Je n'écoute rien, et vous ne m'empêcherez pas de déclarer ici que j'ai été trahi par madame la comtesse d'Egmont.

TOUT LE MONDE.

Oh! oh!...

LEDRU, à part.

Ça finira mal.

MADAME DE BRIONNE, bas, à madame d'Egmont.

Du sang-froid, ou vous êtes perdue!

RICHELIEU.

Vous expliquerez-vous ceci, madame la comtesse?

MADAME D'EGMONT, à part.

Il n'y a pas à balancer. (Haut.) Eh! mon Dieu, puis-je faire taire un fou? Suis-je responsable de ses extravagances?

RENAUD.

Un fou!...

TAVANNES, à part.

Venons à son secours. (Haut.) En effet, quelles preuves a-t-il de ce qu'il ose avancer?

RENAUD.

Des preuves!... Ah! vous savez bien, vous, que je n'en ai plus.

MADAME D'EGMONT.

Qu'on renvoie cet insensé; je veux bien lui pardonner, mais qu'il ne nous trouble pas plus longtemps.

RICHELIEU.

Cela ne suffit pas : une pareille action mérite un châtiment : on va conduire M. Renaud dans un lieu qui nous répondra de lui; et c'est à votre requête, madame, qu'il y entrera.

MADAME D'EGMONT.

A ma requête!...

RICHELIEU.

Hésiteriez-vous?

MADAME DE BRIONNE, bas, à madame d'Egmont.

On a les yeux sur vous : ne balancez pas.

RENAUD, à part.

Osera-t-elle en donner l'ordre?

MADAME D'EGMONT, à part.

Pauvre Renaud!...

LEDRU, à part.

Le voilà bien!... Pourvu qu'on ne songe pas à moi : je tremble de tous mes membres.

RICHELIEU.

Eh bien?

MADAME D'EGMONT, s'adressant à des huissiers.

Qu'on arrête cet homme!

RENAUD.

Merci, madame la comtesse. (On s'empare de Renaud.)

TAVANNES, à part, s'avançant vers madame d'Egmont.

Me voilà débarrassé de mon rival.

MADAME D'EGMONT, à demi-voix.

M. de Tavannes, je ne vous reparlerai de ma vie.

TAVANNES, stupéfait.

Ah!...

LEDRU, à part.

Aimez donc des grandes dames!... Oh! je m'en tiendrai aux couturières.

AIR *final du premier acte de* Madame Du Barry.

RICHELIEU.

A ce scandale il faut un terme;
Qu'il soit entraîné loin d'ici,
Et que pour jamais on l'enferme,
Car madame l'ordonne ainsi.

RENAUD.

Voir celle qui m'était si chère
Donner cet ordre!

RICHELIEU.

Finissons!

MADAME D'EGMONT, à part.

Il m'afflige, mais comment faire?
Mon rang commande, obéissons!

ENSEMBLE.

RICHELIEU, TAVANNES, MADAME DE BRIONNE, CHŒUR.

A ce scandale il faut un terme;
Qu'il soit entraîné loin d'ici,
Et que pour jamais on l'enferme,
Car madame l'ordonne ainsi.

LEDRU.

A ce scandale il faut un terme,
Mais par la peur je suis transi :
Ah! puisse-t-on, quand on l'enferme,
Ne me pas enfermer aussi!

RENAUD.

De mon bonheur voilà le terme!
Que suis-je venu faire ici?
Eh quoi! pour jamais on m'enferme,
C'est elle qui l'ordonne ainsi?

MADAME D'EGMONT, à part.

A ce scandale il faut un terme;
Mais qu'est-il venu faire ici?
Lorsque j'ordonne qu'on l'enferme,
Hélas! je souffre autant que lui!

(On emmène Renaud. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la cour d'une maison de fous : une grille fixée dans un mur à hauteur d'appui occupe tout le fond de la scène; elle laisse voir un jardin. — Une autre grille, qui va rejoindre le mur du fond, règne tout le long du côté droit du théâtre ; elle s'ouvre sur la scène : la porte d'entrée est vis-à-vis de cette grille. — A gauche est un pavillon sur le premier plan. — Au lever du rideau, Renaud est assis sur un banc à droite ; le médecin est debout près de lui, et lui tâte le pouls.

SCÈNE I.

RENAUD, LE MÉDECIN.

RENAUD.

Ah çà, monsieur, faites-moi la grâce de me dire si vous avez bientôt fini; voilà une demi-heure que vous me parlez, et je veux être pendu si j'ai compris un mot de tout ce que vous m'avez dit!

LE MÉDECIN.

C'est pourtant bien clair, et tous les symptômes...

RENAUD.

Allez-vous recommencer? Ce qui me paraît clair, c'est que pour avoir trop parlé me voilà entre quatre murailles, et que Dieu sait quand j'en sortirai.

LE MÉDECIN.

Vous sortirez quand vous serez guéri, je vous prie de le croire.

RENAUD.

Comment! guéri?... Est-ce que je suis malade?

LE MÉDECIN.

Physiquement; non... mais au moral, oui... Je vous prie de le croire.

RENAUD.

Au moral? Ah!... vous avez raison!... je suis blessé au cœur! Faire enfermer l'homme à qui l'on jurait amour et constance... c'est une abomination! n'est-il pas vrai, monsieur?

LE MÉDECIN.

Allons!... encore!... je vois bien qu'il en faudra venir aux douches.

RENAUD, se levant vivement.

Des douches!.. qu'est-ce que vous dites donc là?

LE MÉDECIN.

Si vous persistez dans votre folie.

RENAUD.

Dans ma folie!... Ah! mon Dieu!... pour qui donc me prend-on ici? où suis-je?

LE MÉDECIN.

Dans une maison où tous les soins vous seront prodigués; vous m'intéressez beaucoup, je me charge de votre guérison; soyez tranquille... oh! ce sera une belle cure!

RENAUD.

Que le diable vous emporte!

LE MÉDECIN.

Mais il ne faut pas être furieux; parce que nous avons la camisole!...

RENAUD.

La camisole! des douches! une maison de fous!.. sarpedié, je ne resterai pas ici... je veux m'en aller!...

LE MÉDECIN.

Du calme, mon ami, du calme!... ou je me verrai forcé de vous saigner.

RENAUD.

Ah!... il ne manquerait plus que ça.

LE MÉDECIN.

On vous a rangé parmi les pauvres gens dont la folie est douce et sans danger; ne nous contraignez pas à vous traiter autrement; cela m'affligerait, je vous prie de le croire.

RENAUD.

Je vous prie de croire, moi, que je n'ai jamais été fou.

LE MÉDECIN.

C'est bon! c'est bon! nous savons à quoi nous en tenir là-dessus.

RENAUD.

Vous savez à quoi vous en tenir?

LE MÉDECIN.

Sans doute! et, vous voyant dans un moment lucide, j'espérais tirer de vous quelques éclaircissements sur les accès qui ont précédé celui-ci.

RENAUD.

Quels accès?

LE MÉDECIN.

Ceux dont parle cette attestation signée de votre famille et de vos amis.

RENAUD.

Ils attestent que j'ai été fou!

LE MÉDECIN.

Je vous prie de le croire! Il lui montre un papier.)

RENAUD, lisant.

Est-il possible? Mon oncle Langlumeau, ma tante Chaponel, mon cousin Gignoux!... Et Ledru, mon ami Ledru!... Ils ont signé cela!... Ayez donc une famille!...

LE MÉDECIN.

Soyez doux, paisible, et nous vous rendrons la raison.

RENAUD.

Dites donc que vous me la ferez perdre.

LE MÉDECIN.

Il est hors d'ici des personnes qui prennent à vous un vif intérêt, et, si vous promettiez d'être bien sage, je vous remettrais quelque chose...

RENAUD.

Encore une attestation?...

LE MÉDECIN.

Non, une lettre d'une jolie fille qui vous aime et à qui votre état cause bien du chagrin.

RENAUD.

Mon état!... Oh! s'il n'y a pas de quoi devenir fou vingt fois!

LE MÉDECIN.

Tenez, la règle de la maison nous oblige à prendre connaissance de tout ce qui arrive pour nos pensionnaires; mais j'espère que cette lettre produira un bon effet sur votre esprit, et je consens à vous la donner.

RENAUD.

Ah!... c'est d'elle!... la perfide!... Je ne veux pas lire!... Si fait, pourtant!... Donnez!... (Il lit.)

« Mon ami!... » Son ami! Elle les traite joliment ses amis! « Vous n'êtes pas venu au rendez-« vous que je vous avais indiqué, et je vous en « voudrais, si je n'avais pas appris par M. Ledru « l'accident qui vous est arrivé à Versailles. J'es-« père que cela n'aura pas de suites fâcheuses, et « que la raison vous reviendra : je vais solliciter « un permis, j'espère l'obtenir, et j'irai vous « voir. » Signé : « HENRIETTE. »

LE MÉDECIN.

Eh bien?

RENAUD.

Eh bien, eh bien, je n'y comprends rien! je ne sais pas si je rêve ou si je veille!... Je suis fou, stupide, imbécile, tout ce qu'on voudra.

LE MÉDECIN.

Allons, allons, vous devenez raisonnable : continuez, tout ira bien!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEDRU, dans la coulisse à droite, et arrivant derrière la grille poursuivi par des fous.

LEDRU, dans la coulisse.

AIR : *Au collet.*

Laissez-moi !
Comment! on me déshabille!
Sur ma foi!
De fous la maison fourmille;
Voyez comme leur œil brille!
Chacun ici me tortille;
Monsieur, ouvrez-moi la grille!
Ah! monsieur, délivrez-moi!
Ouvrez-moi!

CHŒUR DE FOUS.

Sur ma foi!
Il faut qu'on le déshabille!
C'est à moi
De prendre cette guenille!
Voyez comme son œil brille!
C'est en vain qu'il se tortille;
Tirons-lui sa souquenille!
C'est pour moi!

RENAUD.

C'est Ledru!...

LE MÉDECIN, allant ouvrir et chassant les fous.

(Aux fous.) Hors d'ici, hors d'ici!... ou sinon!... (Les fous s'éloignent en faisant des contorsions.) — (A Ledru.) Entrez, entrez. Mais où diable vous étiez-vous donc aventuré par là?

LEDRU.

Je venais avec un permis pour voir mon pauvre ami Renaud; il paraît que je me suis trompé de cour, je me suis trouvé au milieu d'une société de gens qui ont voulu me déshabiller.

LE MÉDECIN.

Ils ne vous ont fait aucun mal?

LEDRU.

Non, ils n'en voulaient qu'à mes vêtements; l'un a pris mon chapeau, un autre me tirait par une manche, un autre tirait ma basque; j'ai vu le moment où j'allais être tout nu, si vous n'étiez arrivé à mon secours.

LE MÉDECIN.

Ils sont là trois ou quatre dont c'est la manie.

LEDRU.

Est-ce que ce sont des tailleurs?

LE MÉDECIN.

Ce sont des fous.

LEDRU.

Ils ont joliment arrangé mon habit neuf; et je n'ai pas pu ravoir mon chapeau.

LE MÉDECIN.

On vous le rendra. Je vous laisse avec votre ami, il est dans un assez bon moment; tâchez de le distraire.

LEDRU.

Pauvre garçon!

LE MÉDECIN.

Au revoir, Renaud: on va bientôt venir vous chercher pour vous conduire dans votre pavillon. Causez avec votre camarade, et soyez calme, si vous voulez être bien traité. (Il sort par la grille de droite.)

LEDRU.

Eh bien, Renaud, tu t'attendais à me voir, n'est-ce pas?

RENAUD.

Ah!... maintenant que nous voilà seuls, à nous deux!...

LEDRU.

Qu'est-ce que tu as donc?

RENAUD, s'avançant pour le prendre au collet.

J'ai... j'ai... que nous allons avoir ensemble un bout d'explication.

LEDRU.

Vas-tu finir?... Est-ce que ça se gagne? Tu veux m'enlever mon habit?

RENAUD.

Non, mais j'ai une fière envie de le brosser à coups de poing!

LEDRU.

Ah çà, es-tu fou?

RENAUD.

Eh! malheureux, ne l'as-tu pas signé que je le suis?

LEDRU.

Dame! il me semble que je n'ai pas eu si grand tort?

RENAUD.

Eh bien, je vas te payer ta signature.

LEDRU, se sauvant.

Un moment!... si tu es furieux, j'appelle au secours, et je te fais griller.

RENAUD.

Ah!... Il a raison, la colère ne m'avancera à rien.

LEDRU, de loin.

Es-tu calme?

RENAUD.

Oui, voyons, approche, et explique-moi comment tu as osé attester que je suis fou.

LEDRU.

Que veux-tu? Tes parents l'avaient signé, on m'a dit qu'il fallait mon nom, je l'ai donné, moi.

RENAUD.

Mais tu sais bien que ça n'est pas vrai!

LEDRU.

Écoute donc! ton algarade de Versailles ne prouve pas trop de bon sens. Tu vas attaquer une comtesse...

RENAUD.

Puisque je l'ai reconnue!

LEDRU.

Laisse donc!... Ton marquis de Tavannes t'a tourné la tête et l'orgueil a brouillé ta cervelle.

RENAUD.

Et lui aussi qui ne veut pas croire!... Est-ce que je me serais trompé?

UN GARDIEN, entrant, à Renaud.

Allons, mon brave homme, voilà le moment de rentrer pour prendre votre repas.

LEDRU.

Son repas? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de lui tenir compagnie?

LE GARDIEN.

Si fait, le médecin l'a autorisé : entrez avec lui par là. (Il indique le pavillon à gauche.

RENAUD.

Et si quelqu'un demande à me voir?

LE GARDIEN.

On vous avertira. Oh! vous avez des protections, on a recommandé de vous bien traiter.

RENAUD, lui donnant une pièce d'argent.

Tenez, ne manquez pas de me prévenir. (A part.) Elle viendra me voir, dit-elle!... Je m'y perds!.. (Le gardien les fait entrer dans le pavillon de gauche.)

LE GARDIEN, seul.

C'est dommage que l'amour lui ait brouillé la tête, car c'est un bon enfant!... Une pièce de vingt-quatre sous, ma foi! (On sonne.) Ah!... Voilà des visites qui nous arrivent. Allons ouvrir.

SCÈNE III.

LE GARDIEN, MADAME D'EGMONT, sous le costume d'Henriette.

MADAME D'EGMONT.

Voici mon permis, monsieur, je viens pour voir M. Renaud.

LE GARDIEN.

Pardine, il ne fait que d'entrer là dedans, et vous ne pourrez le voir qu'après le repas.

MADAME D'EGMONT.

Le plus tôt possible, je vous en prie.

LE GARDIEN.

Soyez tranquille. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME D'EGMONT, seule.

Ici!... enfermé!... avec des fous!... (Elle soupire et s'assied.) C'est moi! moi qui suis folle!... quelle inquiétude depuis hier!... quelle nuit!... point de sommeil!... ah! ce n'est pas pour moi seule que je tremblais! lui, il souffre!... en vérité, je ne me reconnais plus! pauvre Renaud!... que j'ai été cruelle! il le fallait, ou nous étions perdus tous deux!

AIR *du Bouquet* de madame Duchambge

Dans cette cour où m'environne
L'éclat du faste et des grandeurs,
Aux regrets mon cœur s'abandonne,
Et j'ai senti couler mes pleurs;
L'orgueil m'a dit : « Sois inflexible,
« Oublie un amour impossible! »
Mais l'orgueil en vain parla;
Son image était toujours là!

Malheureuse, hier, et parée,
Je m'accusais de ses chagrins;
Je marchais de jeux entourée,
Et j'entendais de gais refrains!
Le plaisir, d'une voix frivole,
En riant, m'a dit : « Je console! »
Le plaisir en vain parla;
Son image était toujours là!

SCÈNE V.

MADAME DE BRIONNE, MADAME D'EGMONT.

MADAME DE BRIONNE, à l'homme qui l'introduit.

La voilà!... c'est bien!... laissez-nous.

MADAME D'EGMONT.

Que vois-je?... c'est vous, mon amie!

MADAME DE BRIONNE.

Vous deviez m'attendre, car ici des dangers vous menacent. J'ai couru sur vos pas pour vous arracher de ces lieux.

MADAME D'EGMONT.

Oui, quand je l'aurai vu.

MADAME DE BRIONNE.

A l'instant même.

MADAME D'EGMONT.

Oh non!

MADAME DE BRIONNE.

Voulez-vous mettre le comble à vos imprudences?

MADAME D'EGMONT.

Je veux réparer une partie de mes torts.

MADAME DE BRIONNE.

Suivez-moi donc, ou vous les aggravez.

MADAME D'EGMONT.

Comme il a dû souffrir!

MADAME DE BRIONNE.

Qui donc? cet homme qui a failli vous perdre! Après l'effroi qu'il vous a causé, après un tel péril, est-il possible que je vous retrouve ici sous ce fatal costume?... vous qui disiez avoir compris vos torts!

MADAME D'EGMONT.

Si vous saviez ce qui se passe là depuis hier, vous verriez que je commence à les comprendre.

MADAME DE BRIONNE.

Je n'ai jamais pu concevoir que vous ayez eu même un léger caprice pour cet homme... un homme de rien!... tout à fait peuple!... c'est incroyable!

MADAME D'EGMONT, avec ironie.

Oui, vous avez raison!... un duc, un marquis, un prince, eût-il l'âme avilie, l'esprit borné, le cœur bas et méchant, m'eût fait honneur si ma vanité l'avait choisi; et je serais perdue, déshonorée, si l'on savait que de bons et nobles sentiments, un cœur pur et dévoué m'ont charmée dans un homme obscur!... mais si pourtant, étonnée de rencontrer des pensées honnêtes, naïves et vraies, j'avais éprouvé, à l'aspect de cette nouveauté, des sentiments nouveaux aussi?

MADAME DE BRIONNE.

Qu'entends-je?

MADAME D'EGMONT.

Vous voilà bien surprise!... mais si l'imposture et la fatuité n'inspirent que des goûts pervertis comme elles, ne serait-il pas possible que ce qui est simple et naturel fît naître un attachement vrai, et que ce qu'on veut bien appeler un dernier caprice fût peut-être une première passion ?

MADAME DE BRIONNE.

Vous êtes folle!... mais je vous aime avec vos folies et je veux vous arracher d'ici. M. de Tavannes vous a fait épier, il veut à tout prix vous surprendre, et il est sur vos traces.

MADAME D'EGMONT.

M. de Tavannes!... Ah! ce nom m'a rendue à ma position, à mes ennuis, à la vanité de mon rang!... Non, il ne sera pas dit qu'il l'emportera sur moi!... un jour, mon amie, une heure seulement, et je redeviens pour jamais madame d'Egmont.

MADAME DE BRIONNE.

Eh! pourquoi vous donner tant de soucis? votre père a obtenu, moitié par crainte, moitié par séduction, une attestation signée de la famille de Renaud, qui constate sa folie : on va sans doute le transporter dans quelque maison éloignée; oubliez-le et qu'il reste à jamais enfermé!

MADAME D'EGMONT.

Et que jusqu'à son dernier jour les plaintes d'un homme... qui n'est point coupable frappent les murs d'une prison!... et que j'en sois cause!... oh! non...

MADAME DE BRIONNE.

Mais cet homme peut vous perdre.

MADAME D'EGMONT.

Je veux le sauver.

MADAME DE BRIONNE.

Pour qu'il vous compromette encore?

MADAME D'EGMONT.

Et si je parviens à le convaincre qu'il s'est trompé, que madame d'Egmont n'est point son Henriette? alors il n'y a plus de péril, je puis le rendre à la liberté.

MADAME DE BRIONNE.

Mais le convaincrez-vous?

MADAME D'EGMONT.

Il le faut!... c'est le seul moyen d'assurer mon repos et sa délivrance.

MADAME DE BRIONNE.

Puissiez-vous y parvenir!... On vient.

MADAME D'EGMONT.

Éloignez-vous!... S'il vous reste quelque amitié pour moi, veillez à ma sûreté.

MADAME DE BRIONNE.

Pauvre comtesse!...

MADAME D'EGMONT.

Ici je ne suis plus comtesse!... c'est Henriette, Henriette seule qui peut sauver Renaud!... elle seule va le voir, lui parler!... appelons encore une fois à mon aide l'art de tromper : sachons cacher la femme du monde, sous la naïveté de la fille du peuple!... Il y va du repos de la grande dame.

MADAME DE BRIONNE.

Ne l'oubliez pas! je vous ferai prévenir de l'arrivée du marquis. (Elle sort par la porte d'entrée à gauche.)

MADAME D'EGMONT, seule.

Comme mon cœur bat!... jamais il ne fut si troublé!

SCÈNE VI.

MADAME D'EGMONT, RENAUD.

RENAUD, sortant du pavillon.

Henriette!... c'est elle!...

MADAME D'EGMONT, changeant tout à fait de ton, de gestes et de manières.

Oui, monsieur! Henriette, bien fâchée contre son ami! c'est joli vraiment!.. aller à Versailles!.. y aller sans moi qui n'ai jamais vu la cour, et qui certes ne vous aurais pas fait honte avec ma robe neuve!... et, pis que tout cela, faire des folies incroyables à ce qu'on dit!... au point qu'on vous croit insensé tout à fait!... oh! comme vous mériteriez d'être grondé!...

RENAUD, pendant qu'elle parlait, l'a regardée des pieds à la tête, et l'a écoutée comme un homme abasourdi.

Henriette!... est-ce toi?... Madame!... est-ce vous?

MADAME D'EGMONT, très-calme et d'un ton affectueux.

Qu'as-tu donc, mon ami?

RENAUD.

Ah!... c'est bien mon Henriette, à moi... n'est-il pas vrai? (Il la regarde et recule.) Pourtant... oh! Madame, par pitié, n'abusez pas de la bonne foi d'un pauvre garçon!

MADAME D'EGMONT, tristement.

Renaud!...

RENAUD.

Je ne sais où j'en suis; mes souvenirs, mes idées se confondent... oh! parlez.

MADAME D'EGMONT.

Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé? tu ne me reconnais pas, moi, ton Henriette!

AIR *de Céline.*

Mon ami, serait-il possible?
Depuis ce voyage fatal,
Près de moi rester insensible,
Me méconnaître!... oh! c'est bien mal!
Que t'ont-ils fait? D'où vient cette folie?
Raison, amour, à la fois t'ont quitté!..

RENAUD.

Ah! si la raison est partie,
Je sens que l'amour est resté.

MADAME D'EGMONT, s'approchant et d'un ton caressant.

Alors, tout n'est pas désespéré.

RENAUD, à lui-même.

Ce regard... ce langage... mais, non, ce ne peut pas être là une comtesse.

MADAME D'EGMONT.

Dis-moi donc tout ce qui s'est passé, je t'en prie!... nous trouverons peut-être la vérité. Quelque chose t'inquiète, je le vois bien; tu n'es pas avec moi comme tu étais... On assure que tu as offensé une grande dame?

RENAUD.

Offensé!... J'ai cru que c'était toi.

MADAME D'EGMONT.

Moi, ta pauvre Henriette... tu sais bien que je ne suis qu'une femme de chambre : tu es même au-dessus de moi, toi qui es commis-marchand; aussi, je te savais gré de m'aimer.

RENAUD.

C'est vrai, tu me l'as dit plus d'une fois, et cependant... Mais, non... Tiens, je crois en effet qu'hier j'étais fou, car enfin c'est toi qui, en venant acheter au magasin, m'as lancé un de ces doux regards... comme à présent... oui.

AIR de *Caleb.*

C'est bien cela! Je retrouve
Tes beaux yeux qui cherchaient les miens;
Comme au Palais-Royal, j'éprouve
Ces transports dont tu te souviens!...
Vers moi, de celle que j'adore,
L'amour guidait les pas;
Mais pourquoi donc, quand je t'implore,
Retirer ta main?

MADAME D'EGMONT, lui donnant sa main.

Moi? non pas!
(A part.)
Si je lui résiste encore,
Il ne me croira pas!

RENAUD.

Mon cœur qui t'appelle encore
Ne te reconnaît pas.

ENSEMBLE.

RENAUD.

De l'homme qui t'adore,
C'est la voix qui t'implore;
Je suis heureux encore,
Je te vois dans mes bras,
Et te redis tout bas :
Ne me résiste pas!

MADAME D'EGMONT.

De l'homme qui m'adore,
C'est la voix qui m'implore;
Soyons grisette encore
Pour sortir d'embarras;
Car si j'hésite, hélas!
Il ne me croira pas.

RENAUD.

Quand je te regarde, à présent, il me semble que je me trompais à Versailles.

MADAME D'EGMONT.

Quelle drôle de folie! (Elle va s'asseoir sur le banc à droite.)

RENAUD.

Oui!... car enfin, j'allais te voir dans ce petit logement si modeste; tu t'asseyais près de moi... tiens, comme te voilà ici! et moi, là, à tes côtés.

Même air.

De ma gentille maîtresse
L'amour alors comblait mes vœux;
Je m'approchais avec tendresse,
Un baiser me rendait heureux!
Mais tu sembles, toi que j'adore,
Me refuser, hélas!
Ce doux baiser qu'ici j'implore?
Tu t'éloignes?

MADAME D'EGMONT, à part.

Quel embarras!
Si je lui résiste encore,
Il ne me croira pas!

RENAUD.

Mon cœur qui t'appelle encore
Ne te reconnaît pas!

ENSEMBLE.

RENAUD.

De l'homme qui t'adore, etc.

MADAME D'EGMONT.

De l'homme qui m'adore, etc.

RENAUD, après avoir pris le baiser.

Ah! c'est mon Henriette!... j'étais insensé... qui aurait pu décider une grande dame à venir me chercher, moi, pauvre garçon? et pourquoi? Pour se moquer de moi?... Mais c'est elle qui y aurait été prise!... car enfin... (Il rit.) N'est-ce pas, Henriette? la belle dame en aurait fait les frais! Ça aurait été drôle... Tu ne ris pas?

MADAME D'EGMONT, embarrassée.

Si fait...

RENAUD.

C'est ce M. de Tavannes qui m'avait persuadé...

MADAME D'EGMONT.

Pour se venger sans doute de quelque grande dame dont il avait à se plaindre?

RENAUD.

C'est cela! il m'a mis en avant et m'a sacrifié ensuite... Fiez-vous donc aux grands seigneurs!... lui qui m'assurait de sa protection.

MADAME D'EGMONT.

C'est un bien méchant homme.

RENAUD.

Si tu savais tout ce qu'il m'a dit de cette madame d'Egmont?

MADAME D'EGMONT, se levant brusquement.

Comment?

RENAUD, se levant aussi.

Oui! il prétend qu'elle a des amours de tous côtés.

MADAME D'EGMONT.

Ah!...

RENAUD.

Tu ne peux pas croire une si vilaine chose, toi, si bonne et si sincère!... Eh bien! imagine qu'il m'a conté qu'un pauvre jeune homme comme moi avait excité sa coquetterie; qu'elle s'était amusée à l'ensorceler; qu'il l'adorait, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, enfin, comme moi près de toi, Hen-

riette... et il ne se doutait pas que c'était une grande dame... Il y a pourtant une différence... Les mains sont douces, mignonnes... (Il touche ses mains.) Eh! mais les tiennes le sont aussi... Les femmes de la cour n'ont pas ces couleurs fraîches et brillantes... Tiens... J'y songe... Comme tu es pâle, Henriette!... (Il recule effaré.) Ah! madame, mon Dieu! si c'était vrai?

MADAME D'EGMONT.

Eh bien! est-ce que ton accès va te reprendre?

RENAUD.

Oh! non, non! je ne sais quelle idée... vois donc... je suis tout tremblant... j'ai eu peur... mais c'est passé.

MADAME D'EGMONT.

Pauvre jeune homme.

RENAUD.

Ah! oui, celui dont je te parlais!... Il doit être bien malheureux, n'est-ce pas? Penser qu'il était près d'une femme jeune et jolie, qu'il la voyait lui sourire... comme toi! qu'il la pressait ainsi contre son cœur, et qu'elle, fausse et perfide, n'éprouvait rien! que le mensonge était sur ses lèvres, le mépris dans son âme! et qu'elle se jouait de tout l'avenir d'un honnête homme pour amuser quelques minutes de ses inutiles journées... Ah! c'est odieux!

MADAME D'EGMONT, émue.

Mais cela n'est pas!...

RENAUD.

Et pourtant, M. de Tavannes l'assurait... Et quand je l'ai vue, cette dame si semblable à toi... Laisse-moi donc te regarder encore.

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Oui, ce sont bien les mêmes yeux,
C'est toujours le même sourire;
La taille, les traits gracieux,
Enfin, tout ce qui doit séduire.
Mon trouble était bien naturel;
Il faut pardonner mes folies!
Comment soupçonner que le ciel
En a créé deux si jolies?

MADAME D'EGMONT.

Bon Renaud!

RENAUD.

Enfin, le même son de voix... mais le tien doux et tendre... le sien sec et méchant.

MADAME D'EGMONT.

Ainsi, tu n'as plus de doutes maintenant?

RENAUD.

Je n'ai plus que de l'amour.

MADAME D'EGMONT.

Tu ne me confonds plus avec cette grande dame?

RENAUD.

Oh! non... tu es bien mieux qu'elle... Je n'y veux plus penser.

MADAME D'EGMONT.

Si tu la rencontrais encore?

RENAUD.

Je songerais à toi, je me rappellerais tes douces paroles, ton amour si tendre et si dévoué; et elle... je ne la regarderais seulement pas.

MADAME D'EGMONT, à part.

Allons, il n'y a plus de danger. (Haut.) Renaud, il faut sortir de cette maison dès aujourd'hui...

RENAUD.

Je ne demande pas mieux.

MADAME D'EGMONT.

Cette famille orgueilleuse que tu as irritée a pris des précautions pour que bientôt personne ne puisse plus pénétrer jusqu'à toi; M. de Tavannes s'est ligué avec M. de Richelieu.

RENAUD.

Quelle perfidie!

MADAME D'EGMONT.

Je sais qu'on doit t'emmener bien loin... Et moi-même, je ne pourrais te revoir... Il faut sortir, mais par la ruse... t'échapper sans qu'on s'en doute.

RENAUD.

Comment faire?

MADAME D'EGMONT.

J'en vais chercher le moyen, et une fois hors de cette maison, tu partiras pour la province. Pendant quelque temps tu changeras de nom; j'ai fait tout préparer; une chaise de poste t'emmènera dans le Dauphiné, tu y trouveras des moyens de vivre dans l'aisance; un de mes parents m'a promis pour toi une place.

RENAUD, étonné.

Une place... une chaise de poste... Henriette... Une femme de chambre peut-elle disposer de tout cela?... Ah!... si ce n'était pas elle! (Il recule avec effroi.)

MADAME D'EGMONT, riant.

Allons... te voilà encore... Tu ne sais donc pas ce que peut l'amour? Ah! Renaud, comme il change le cœur! comme il rend capable de mille choses difficiles... Tout ce que je possède, tout ce que je tiens de la générosité de ma maîtresse, je le donne de bon cœur pour te tirer d'ici... Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais combien je me reproche...

RENAUD.

Quoi donc? de m'avoir aimé? de m'avoir rendu heureux?...

MADAME D'EGMONT.

Si je n'avais causé que ton bonheur!...

RENAUD.

Écoute... Te souviens-tu de ce que je t'ai dit dans le Palais-Royal?... Henriette, tu seras ma femme.

MADAME D'EGMONT.

Ta femme!...

RENAUD.

Est-ce que tu refuserais?

MADAME D'EGMONT.

Non! mais ce qui presse le plus, c'est ta fuite!... Tu ne songeras plus à cette dame d'Egmont, tu partiras, tu feras tout ce que je te dirai.

LE GARDIEN, entrant.

On m'envoie vous avertir que M. le marquis de Tavannes arrive.

RENAUD.

Qu'est-ce qu'il me veut encore?

MADAME D'EGMONT, au gardien.

C'est bien, allez, mon ami; vous le ferez entrer dans un moment. (Le gardien sort. — A Renaud.) Qu'est-ce que je te disais! Il est envoyé par M. de Richelieu; je ne veux pas le voir.

RENAUD.

Et pourquoi donc?

MADAME D'EGMONT, vivement.

Mais tu ne comprends pas? ce M. de Tavannes, il s'est réconcilié avec cette dame d'Egmont; il veut nous séparer, on t'enlèvera et je ne pourrai pas te sauver!... Il faut le tromper à ton tour, l'empêcher de te nuire, te venger... Tu hésites, Renaud?

RENAUD.

Non! c'est décidé!... je me fie à toi... je t'obéis en aveugle... ordonne... commande!...

MADAME D'EGMONT.

Il faut me cacher.

RENAUD.

Tiens, entre ici, tu trouveras Ledru. (Il lui indique le pavillon.)

MADAME D'EGMONT.

Ah!... c'est bon!... J'entends le marquis: sois sur tes gardes!...

RENAUD.

Ne crains rien.

MADAME D'EGMONT.

Appelle-moi dès qu'il sera parti. (Madame d'Egmont entre dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

TAVANNES, RENAUD.

RENAUD, seul.

Elle a raison!... il faut me venger!... sortir d'ici avec elle... Ah! M. de Tavannes, vous me faites enfermer avec des fous...

TAVANNES, à part, en entrant.

Elle est ici, j'en suis sûr... tâchons qu'elle ne m'échappe pas. (Haut, à Renaud.) Eh bien! mon pauvre Renaud, tu vois que je ne t'abandonne pas.

RENAUD.

Oui, monsieur le marquis, je sais que vous vous occupez de moi; mais je ne serai plus votre dupe... Riez bien de ma sottise avec votre madame d'Egmont... mon Henriette me reste et me consolera.

TAVANNES.

Ah!... c'est bien Henriette que tu as revue?

RENAUD.

Et qui donc?... Espérez-vous encore me faire prendre le change?

TAVANNES.

Pas du tout!... je commence à croire que nous avons tous commis une grande erreur, et je ne demande pas mieux que de m'en assurer.

RENAUD, à part.

Nous y voilà.

TAVANNES.

Permets que je la voie, cette jeune fille dont la figure a causé tant de scandale, et quand je serai certain de l'erreur, tout s'arrangera.

RENAUD, à part.

Ils sont capables de la faire enfermer aussi.

TAVANNES.

Tu ne réponds pas?

RENAUD.

Oh! pardon, c'est avec plaisir; tenez, monsieur, elle est entrée par ici. (Il lui indique la grille des fous, à droite.)

TAVANNES.

Par ici?

RENAUD.

Oui, M. l'inspecteur l'a fait demander. Si vous voulez la voir, vous pouvez entrer.

TAVANNES, à part.

Ah! madame d'Egmont, cette fois je vous tiens.

RENAUD.

Vous verrez qu'elle est bien plus jolie que votre grande dame.

TAVANNES.

Je n'en doute pas. Au revoir, Renaud.

RENAUD.

Au revoir, monsieur le marquis!... Là, allez tout au fond. (Tavannes entre par la grille; Renaud en retire la clef.) A présent, nous voilà quittes! (Il appelle par la porte du pavillon.) Henriette! Henriette! Ledru!

SCÈNE VIII.

RENAUD, MADAME D'EGMONT, LEDRU.

MADAME D'EGMONT.

Il est sorti? Qu'en as-tu fait?

RENAUD.

Je l'ai envoyé te chercher là.

LEDRU.

Avec les fous?

RENAUD.

Chacun son tour.

MADAME D'EGMONT.

A merveille.

LEDRU.

S'ils l'arrangent comme ils voulaient m'arranger...

MADAME D'EGMONT.

Mais il ne peut tarder à revenir; le temps presse, il faut partir. Écoutez, Ledru, vous êtes l'ami de Renaud, vous pouvez faciliter sa fuite.

LEDRU.

Comment cela?

MADAME D'EGMONT.

Changez d'habits avec lui.

LEDRU.

Moi!... Ah çà! tout le monde en veut à mon habit aujourd'hui.

MADAME D'EGMONT.

Dès qu'on reconnaîtra la méprise, on vous rendra la liberté.

LEDRU.

Oui, à moins qu'on ne me garde ici jusqu'à ce qu'on le retrouve... pas de ça, s'il vous plaît.

MADAME D'EGMONT.

Quoi!... vous refusez?

LEDRU.

Parfaitement.

MADAME D'EGMONT.

Que faire?... Quel parti prendre?

SCÈNE IX.

MADAME DE BRIONNE, entrant précédée du gardien, RENAUD, MADAME D'EGMONT, LEDRU.

LE GARDIEN.

Une dame qui désire parler à monsieur Renaud. (Il sort.)

RENAUD, examinant madame de Brionne.

Une grande dame!... ici!... Que me voulez-vous? (Il regarde avec étonnement et inquiétude Henriette et madame de Brionne.)

MADAME DE BRIONNE.

Je vous ai vu à Versailles, je prends intérêt à votre sort. On vient d'apporter l'ordre de vous transférer dans un lieu d'où vous ne sortirez plus, et je viens vous avertir.

RENAUD, avec incertitude.

Henriette...

MADAME D'EGMONT, passant entre Renaud et madame de Brionne.

Ah! madame, je ne vous connais pas, mais combien je vous remercie de votre protection... Il faut le sauver...

MADAME DE BRIONNE.

Je le veux bien, mon enfant... Si nous pouvons l'emmener hors d'ici, je vous prêterai ma voiture. (A Renaud.) Monsieur Renaud, je vous fais mon compliment, cette jeune fille est fort jolie.

RENAUD, à part.

Allons... elles ne se connaissaient pas...

MADAME D'EGMONT.

Mais quel moyen employer?... Quel est ce bruit? (Des fous faisant toutes sortes de contorsions paraissent derrière la grille; l'un d'eux tient à la main l'habit et le chapeau de Tavannes.)

LE FOU.

Habits, vieux galons... habits à vendre...

LEDRU.

Ah!... ils ont déshabillé le marquis.

MADAME D'EGMONT.

Quelle idée... la folie vient à notre aide. (Elle s'approche de la grille.) Mon ami, combien tout cela?

LE FOU.

Six livres... habits, vieux galons...

MADAME D'EGMONT, lui donnant de l'argent.

Tenez, prenez...

MADAME DE BRIONNE.

Que faites-vous?

MADAME D'EGMONT.

Nous sommes sauvés.

LE FOU, prenant l'argent.

Oh! oh!... à vous l'habit... à vous le chapeau... Oh! oh!... voulez-vous sa chemise?... Je vais acheter du tabac... Oh! oh!... (Les fous s'éloignent en dansant et en sautant; l'habit et le chapeau de Tavannes ont été jetés par-dessus la grille.)

FINAL.

MADAME D'EGMONT, à Renaud.

Vite, cet habit, ce chapeau!

RENAUD, endossant l'habit.

En marquis, moi! Bravo, bravo!

LEDRU.

Bravo! bravo!

MADAME DE BRIONNE.

Le tour est parfait, sur mon âme!

MADAME D'EGMONT.

Ledru, donnez-moi votre bras;
Toi, Renaud, la main à madame.

MADAME DE BRIONNE.

La mascarade, sur mon âme,
Est bouffonne!

MADAME D'EGMONT.

Suivez mes pas!

Partons!

(Ledru, qui a aidé Renaud à se déguiser, a jeté sa défroque dans le pavillon.)

LE GARDIEN, entrant.

Le fou Renaud!

(Renaud se cache le plus possible derrière madame de Brionne.)

MADAME D'EGMONT, à part.

Grand Dieu!... quel embarras!

LE GARDIEN.

Il faut que d'ici je l'emmène,
Il va quitter cette maison.

MADAME D'EGMONT, indiquant le pavillon.

Il est dans la chambre prochaine;
Ouvrez-nous vite, mon garçon!...
(A Renaud.)
Monsieur le marquis, passez donc!
Passez donc!

(Au moment où le gardien ouvre la porte d'entrée, de grands cris se font entendre derrière la grille à droite; Tavannes, sans habit et en désordre, paraît poursuivi par une troupe de fous. — La musique continue à l'orchestre.)

MADAME D'EGMONT, au gardien.

Quel est ce bruit?... Ah! ouvrez-nous, ouvrez-nous!...

TAVANNES, derrière la grille.

Arrêtez, arrêtez!... Au secours!... Je suis le marquis de Tavannes...

MADAME D'EGMONT, au gardien.

Veillez bien sur ces furieux...

TAVANNES, tourmenté par les fous.

Arrêtez!... arrêtez!... Ouvrez-moi!... (Renaud, madame de Brionne et Ledru passent la porte.)

MADAME D'EGMONT, les suivant.

Il est sauvé... (Elle sort. — Au moment où le gardien vient de refermer la porte, Tavannes a réussi à ouvrir la grille, et il arrive sur le théâtre poursuivi par les fous qui le saisissent et l'amènent sur un banc; là ils lui mettent une couronne, en faisant toutes sortes de contorsions; le gardien sort par la grille et va chercher le médecin.)

CHŒUR DE FOUS.

Courage! (*bis*)
Il faut rhabiller notre roi!

TAVANNES.

J'enrage! (*bis*)
Qui donc prendra pitié de moi?

CHŒUR.

Courage! (*bis*)
C'est lui qui sera notre roi!

(Le médecin arrive, parvient à débarrasser Tavannes. On voit passer à travers la grille du fond Renaud, madame d'Egmont, madame de Brionne et Ledru. — La toile tombe.)

FIN DE MADAME D'EGMONT.

LA CONSIGNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS
LE 10 JUIN 1833.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉTIENNE LORRAIN, ex-dragon.	MM. Legrand.
CLOCHARD, compagnon charpentier.	Hyacinthe.
DIBELOT, maître charpentier, ancien dragon.	Alexis.
ROSALIE, femme de Dibelot.	Mmes Pauline. .
FLORETTE, sa nièce.	Clara-Stephany.

La scène se passe dans un bourg en Picardie.

LA CONSIGNE

Le théâtre représente une salle de la maison de Dibelot. — Porte au fond, ouvrant sur un jardin ; une grande fenêtre basse à côté de la porte du fond. — Portes de chaque côté. Un buffet à droite, une table à gauche.

SCÈNE I.

ÉTIENNE, ROSALIE, FLORETTE, CLOCHARD, un moment.

(Au lever du rideau, Rosalie et Florette sont assises à gauche et travaillent ; Étienne est assis de l'autre côté, les mains jointes, regardant en l'air et faisant tourner ses pouces.)

AIR : *Invitation à la valse.* (Amédée de Beauplan.)

ENSEMBLE.

ROSALIE.

Quel ennui ! *(bis)*
Le voir là sans cesse !
Quel ennui ! *(bis)*
M'accable auprès de lui !

FLORETTE.

Quel ennui ! *(bis)*
J'avais sa tendresse !
Quel ennui ! *(bis)*
Il m'oublie aujourd'hui !

ÉTIENNE, tournant ses pouces.

Quel ennui ! *(bis)*
L'observer sans cesse !
Quel ennui ! *(bis.)*
Quel métier fais-je ici !

ROSALIE, à part.

Pour échapper, en vain j'use d'adresse ;
De l'éviter je ne suis pas maîtresse !
Il faudra bien cependant qu'il me laisse,
Car je prétends être libre aujourd'hui !

ENSEMBLE.

Quel ennui ! etc.

ROSALIE, à demi-voix, à Florette, en désignant Étienne.

Mais regarde-le donc !... vois à quoi il s'occupe.

CLOCHARD, poussant du dehors la fenêtre où sont fixés des demi-rideaux blancs.

Allons ! le dragon est encore là !... est-il assez embêtant ?... il faudra repasser plus tard. Il disparaît et referme la fenêtre.

ROSALIE, à Florette.

Comme c'est amusant d'avoir toujours devant soi ou sur ses talons un grand nigaud qui ne vous dit pas quatre paroles !... Et ça a été dragon, ça ?

FLORETTE.

Mais oui, ma tante, il a même fait ses huit ans.

ROSALIE.

On voit bien que c'est en temps de paix. (Elle appelle.) Monsieur Étienne.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot.

ROSALIE.

Approchez-vous donc, on ne peut pas causer de si loin.

ÉTIENNE.

Oh ! j'entends parfaitement d'ici.

ROSALIE, à Florette.

Hein ! comme il est aimable !... je le déteste cet homme-là.

FLORETTE.

C'est peut-être parce qu'il s'en doute qu'il est comme ça.

ROSALIE.

Conçoit-on l'idée de mon mari, au moment de son départ pour un voyage de huit jours, d'aller chercher et d'établir dans sa maison comme un autre lui-même ce dragon manqué ? et pourquoi ? je vous le demande !

FLORETTE, à part.

Oh ! pourquoi ?... Je le sais bien, moi !

ROSALIE.

Monsieur Étienne.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot.

ROSALIE.

Votre maman doit trouver bien singulier qu'après si peu de temps que vous êtes revenu dans votre bourg vous ne logiez déjà plus chez elle ?

ÉTIENNE.

Oh ! oui, madame Dibelot, elle a trouvé cela bien singulier.

ROSALIE.

Si vous étiez charpentier, ça se comprendrait : vous pourriez remplacer mon mari dans ses travaux.

ÉTIENNE.

Il n'y a pas de doute ; mais je suis tisserand de mon état.

ROSALIE.

Ça n'a pas de rapport.

ÉTIENNE.

Oh ! pas du tout.

ROSALIE.

Si la maison était isolée, sans hommes pour la garder, je concevrais encore !... mais nous avons Clochard, premier compagnon de Dibelot, et deux ouvriers.

ÉTIENNE.

C'est juste!... il n'y a pas le moindre danger pour la maison.

ROSALIE.

Alors, il y a donc un autre motif?

ÉTIENNE.

Apparemment.

ROSALIE.

Ah!... mais vous même, depuis trois jours que vous êtes ici, et que je ne vous ai pas vu faire autre chose que tourner vos pouces, vous devez vous ennuyer un peu?

ÉTIENNE.

Oh! beaucoup.

ROSALIE, à part.

Eh bien, il est naïf!

ÉTIENNE.

Mais j'ai de trop grandes obligations à Dibelot, à mon ancien, pour lui refuser.

ROSALIE.

Quoi donc, monsieur Étienne?

ÉTIENNE.

Rien, madame Dibelot.

ROSALIE.

Ah!... du mystère?... Vous étiez dans le même régiment?

ÉTIENNE.

Oh! oui; et quand j'y suis arrivé, c'est Dibelot qui m'a servi de parrain, qui m'a protégé, défendu en qualité de compatriote et de voisin.

ROSALIE.

N'est-ce pas aussi pour vous qu'il a reçu?...

ÉTIENNE.

Oui, oui, un coup de sabre.

ROSALIE.

Qui, par parenthèse, ne lui va pas du tout, et qu'il aurait bien dû laisser aller à son adresse.

ÉTIENNE, se levant.

Oh! madame Dibelot, c'est une belle action!

AIR : *T'en souviens-tu?*

Au régiment, il a pris ma défense;
Un pareil trait ne saurait s'oublier!
Son sang coula pour venger mon offense;
D'un nœud plus saint pouvait-il me lier?
Ce coup de sabre, honorable blessure,
A le servir engage mon honneur!...
Il l'a reçu pour moi sur la figure,
Mais l'amitié l'a gravé dans mon cœur.

ROSALIE.

C'est moins visible à l'œil... Mais, pourquoi donc s'est-il battu pour vous?

ÉTIENNE.

C'est la suite d'une aventure effrayante qui m'est arrivée au régiment, et que je ne peux pas vous raconter.

ROSALIE.

Vraiment?

ÉTIENNE.

Oh!... c'est que je ne suis pas aussi calme que j'en ai l'air... Quand la passion m'emporte, voyez-vous...

ROSALIE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Qu'il vous suffise de savoir qu'en mon absence on s'est moqué de moi; Dibelot a pris mon parti, on s'est battu; il n'a pas été assez prompt à la parade, et voilà... Moi, je n'ai su que j'en étais cause que longtemps après.

ROSALIE.

Et ce sont là les motifs qui vous ont décidé?

ÉTIENNE.

Avec ça qu'il était mon brigadier.

ROSALIE.

Oui... et lorsqu'il vous a dit : mon cher Étienne, il faut que...

ÉTIENNE.

J'ai répondu : présent!

ROSALIE, à part.

Allons, il ne dira rien.

FLORETTE, à part.

Il paraît qu'il est discret.

ROSALIE, à part.

Si ça continue, il me donnera des attaques de nerfs. (Haut.) Il fait bien beau temps, aujourd'hui; un soleil superbe!

ÉTIENNE, allant regarder par la fenêtre.

Comme en Alger, tout à fait.

ROSALIE.

Monsieur Étienne, est-ce que vous ne vous promenez jamais?

ÉTIENNE, revenant s'asseoir.

Oh! pardonnez-moi : souvent... J'aime beaucoup la promenade.

ROSALIE.

Eh bien! il y paraît. (A part.) Quel supplice!

CLOCHARD, en dehors.

Étienne! Étienne!

ROSALIE, à part.

Ah! grâce à Dieu!... (A Étienne qui ne bouge pas.) Mais, on vous appelle.

ÉTIENNE.

J'entends bien.

ROSALIE.

Et vous ne bougez pas?

ÉTIENNE.

Dame!...

CLOCHARD, en dehors.

Venez donc, Étienne; on a besoin de vous; on vous demande.

ÉTIENNE, à part.

Elle est seule avec sa nièce... il n'y a pas de danger. (Il sort.)

SCÈNE II.

ROSALIE, FLORETTE.

ROSALIE, se levant.

C'est bien heureux!... Enfin nous en voilà dé-

barrassées; et pour qu'il ne revienne plus, je m'en vais fermer la porte.

FLORETTE, se levant.

Oh! comme vous avez pris en grippe ce pauvre garçon, ma tante!

ROSALIE.

Il n'y a pas de quoi, peut-être?

FLORETTE.

Mais, ma tante, si ça n'était pas de sa faute.

ROSALIE.

Et qui est-ce qui peut le forcer à m'ennuyer de la sorte, ce sournois-là?

FLORETTE.

Sournois... ce pauvre Étienne!... Je voudrais bien vous y voir, si vous aviez une consigne!...

ROSALIE, vivement.

Une consigne... Qui est-ce qui a une consigne?

FLORETTE, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut.) Une consigne... Est-ce que j'ai parlé de ça?

ROSALIE.

Certainement!... et tu vas m'expliquer...

FLORETTE.

Mais, ma tante, je vous assure... Vrai, ça ne vaut pas la peine... J'ai si peu écouté.

ROSALIE.

Écouté!... Vous avez donc entendu quelque chose? vous savez donc quelque chose? Allons, mademoiselle, contez-moi tout, ou, dès demain, je vous renvoie à votre mère.

FLORETTE.

Eh bien, ma tante, pourvu que vous me promettiez de ne pas en vouloir à Étienne, je vous dirai...

ROSALIE.

Parle donc!

FLORETTE.

D'abord, lorsque vous voyez Étienne sans cesse sur vos talons, suivre tous vos mouvements, il ne faut pas que ça vous gêne, que ça vous effarouche; figurez-vous que ce n'est pas lui...

ROSALIE.

Comment! ce n'est pas lui?

FLORETTE.

Non, ma tante; c'est comme qui dirait mon oncle Dibelot.

ROSALIE.

Ton oncle!

FLORETTE.

Tout de même, puisque ce n'est que pour que votre mari soit encore ici pendant qu'il est là-bas, que ce pauvre garçon se donne tant de mal.

ROSALIE.

Ah çà! quelle bêtise viens-tu me conter là? Ici... là-bas... si j'y comprends quelque chose...

FLORETTE.

Oh! j'ai bien compris, moi; ce n'était pas difficile. Au départ de mon oncle, j'étais là, dans le coin, à ranger quelque chose: c'était le soir; on ne me voyait pas, et j'ai entendu mon oncle Dibelot qui disait: « Étienne, voilà ta consigne: il ne « faut pas que tu perdes ma femme un seul in« stant de vue; je ne me fie qu'à toi, et tu me « réponds sur ta tête de sa vertu! »

ROSALIE.

Ah! ah! mon mari disait cela?

FLORETTE.

Oui, ma tante, et d'un ton!...

ROSALIE, riant.

Ah! ah! ah!... et qu'a répondu l'autre?

FLORETTE.

Il a porté sa main à son bonnet, comme ça, et il a dit: « Oui, mon ancien, je vous en réponds. »

ROSALIE.

Le nigaud!

FLORETTE.

Vous voyez bien, ma tante, que vous n'avez pas à vous plaindre, et que c'est lui, plutôt...

ROSALIE.

Lui!

FLORETTE.

Sans doute; croyez-vous que ça l'amuse de ne plus songer qu'à vous surveiller, tandis qu'il pourrait s'occuper ici...

ROSALIE.

A quoi donc?

FLORETTE.

Dame, ma tante!...

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Il est garçon, il songe au mariage,
Et près de nous il venait tous les jours;
De ses regards j'ai compris le langage,
Car c'était moi qu'il regardait toujours.
Son ennui certe égale au moins le vôtre;
Ne doit-il pas trouver dur aujourd'hui
De garder le bonheur d'un autre,
Quand il pourrait en demander pour lui?

ROSALIE, souriant.

Allons, allons, prends patience... ça finira... Et puis, n'y a-t-il pas ici M. Clochard? Celui-là n'a pas de consigne.

FLORETTE.

Oui, un joli amoureux que votre Clochard! Un homme qui s'est mis dans la tête de rester célibataire; qui répète toute la journée que les jeunes filles sont des niaises, et qui ne trouve d'esprit qu'aux femmes mariées!... Ah çà! je vais ouvrir la porte, n'est-ce pas, ma tante? Vous ne voudriez pas empêcher Étienne de tenir sa promesse?

ROSALIE.

Non, certainement! Va ouvrir. (A elle-même. Ah! monsieur Étienne, nous allons voir!... A Florette qui revient d'ouvrir la porte. Écoute donc, Florette, il ne faut pas que les singulières idées de ces messieurs nous fassent oublier l'heure du déjeuner: va tout préparer, puis tu viendras mettre le couvert, sans négliger celui de M. Étienne.

FLORETTE.

Oui, ma tante. (A part, en sortant par la porte de gauche.) Tiens! elle n'a plus l'air d'aussi mauvaise humeur... J'ai bien fait de tout lui dire. (Elle sort.)

SCÈNE III.

ROSALIE, seule.

Ah! monsieur mon mari, vous vous défiez de moi; vous me faites espionner!... Vous mériteriez bien, pour vous apprendre... Et cet Étienne, qui va se charger d'une pareille commission... Je ris à présent quand je pense à son air... il monte la garde, il fait sa faction comme au régiment... il ne lui manque qu'une guérite... Oh! je lui ferai sentir le danger de sa position; et vous, monsieur Dibelot, vous comprendrez toute l'impertinence de vos préservatifs.

Air nouveau de M. Héquet.

La vengeance a pour moi des charmes;
O vous, qui m'osez attaquer,
L'ennemi se tient sous les armes,
Et de vous il va se moquer!...
Je sais jouer de la prunelle;
Mes regards deviendront si doux,
Qu'ils troubleront votre cervelle;
Vous tomberez à mes genoux!...
Sentinelle,
Prenez garde à vous!

Contre le danger qui s'apprête,
Dans son poste mal affermi,
Le pauvre soldat perd la tête,
Il va passer à l'ennemi:
De rester au devoir fidèle
En vain il s'est montré jaloux,
Je vois sa vertu qui chancelle,
Il cède!... le poste est à nous!...
Sentinelle,
Prenez garde à vous!...

Oui, c'est cela! la vengeance sera double, et la mystification complète... Ah! monsieur Étienne, vous voulez garder ma vertu?... Je vous conseille de veiller sur la vôtre.

SCÈNE IV.

ROSALIE, FLORETTE, puis ÉTIENNE.

FLORETTE, apportant le couvert par la porte de gauche.

Voici le déjeuner, ma tante.

ROSALIE.

Bien, mon enfant... Je vais t'aider à dresser la table. As-tu prévenu Étienne?

FLORETTE.

Oh! il viendra bien sans cela!... dès l'instant qu'il sait l'heure.

ROSALIE.

C'est égal!... Il serait plus honnête de l'avertir. (A part.) Maintenant, il me tarde de le revoir.

FLORETTE, à part.

Comme elle est changée!... Elle grillait tout à l'heure de le voir partir, et à cette heure elle l'envoie chercher!

ROSALIE, qui a mis le couvert avec Florette.

A présent que tout est prêt, tu vas l'appeler, n'est-ce pas, ma petite?... Que tu es donc gentille de m'avoir tout conté!... Je t'aime de tout mon cœur... (Elle lui donne un baiser sur le front.) Va, mon enfant, va. (Florette sort un instant par le fond.)

ÉTIENNE, paraissant à la porte de gauche, à part.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

ROSALIE, à part.

Le voilà!

ÉTIENNE, à part.

Oh! c'en était un, j'en suis sûr.

ROSALIE.

Monsieur Étienne, on vous attend.

ÉTIENNE.

Vous êtes bien honnête, madame. (A part.) Ça ressemblait à un baiser d'homme... Où s'est-il donc fourré, le particulier? (Il cherche partout.) C'est étonnant!... Je ne vois personne.

FLORETTE, rentrant par la porte de gauche.

Eh bien! moi qui allais le chercher!...

ÉTIENNE.

Je suis là, mamzelle Florette.

FLORETTE.

Allons, à table!... (Étienne va pour s'asseoir près de Florette, loin de Rosalie.)

ROSALIE.

Non pas, non pas!... Un étranger se place toujours près de la maîtresse de la maison.

FLORETTE, bas.

Mais, ma tante, il va vous ennuyer.

ROSALIE, bas.

Que veux-tu? Ici, il me gardera mieux. (A Étienne.) Mettez-vous donc là.

ÉTIENNE, regardant partout, à part.

J'en ai pourtant entendu un.

FLORETTE.

Est-ce que vous avez perdu quelque chose?

ÉTIENNE.

Oh! rien, ça se retrouvera plus tard.

ROSALIE.

Allons, asseyez-vous!

ÉTIENNE, à part, en s'asseyant entre elles deux.

Être obligé d'avoir toujours les yeux sur elle!... c'est qu'elle est jolie comme un ange!... (Il se tourne vers Florette.)

ROSALIE, le faisant retourner de son côté.

Monsieur Étienne, vous offrirai-je de ceci?

ÉTIENNE, tendant son assiette et baissant les yeux.

Quel charmant regard!... (Rosalie lui fait les yeux doux, il se retourne vivement vers Florette.) Voulez-vous, mamzelle Florette que je vous serve à mon tour?

FLORETTE.

Volontiers, monsieur Étienne.

ROSALIE, le faisant retourner vers elle.

Clochard vous a appelé tout à l'heure; pourquoi?

ÉTIENNE.

Ah! pourquoi?... C'est ma mère qui m'envoyait trois chemises et deux bonnets de coton.

ROSALIE, riant.

Ah! ah! ah! comme du temps où vous étiez en garnison.

FLORETTE.

Monsieur Étienne?...

ÉTIENNE.

Mamzelle Florette?... (Il se retourne vers elle.

ROSALIE, le faisant retourner.

Je suis sûre que vous aimez mieux la garnison d'aujourd'hui, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Certainement. (A part.) Ah çà! mais comme elle est devenue gracieuse!

FLORETTE, à part.

Est-ce que ma tante ne me laissera pas lui dire un mot? (Haut, à Étienne.) On dit que la fête de dimanche sera superbe : vous y viendrez?

ROSALIE.

Ça se demande-t-il? Je le retiens pour la première contredanse?

ÉTIENNE, à part.

Voyez-vous!... elle m'invite!...

FLORETTE, à part.

Comme c'est agréable!... moi qui comptais sur lui!

ROSALIE.

Allons, monsieur Étienne, une petite chanson!... Mais surtout qu'elle soit bien sentimentale, s'il vous plait.

ÉTIENNE.

Une chanson?... Je veux bien.

AIR : *En avant.*

PREMIER COUPLET.

On a célébré la gloire
Du lancier et du housard;
Mais le dragon, j'aime à l' croire,
En mérite aussi sa part!
Pour défoncer un' feuillette,
Pour enfoncer un Prussien,
Pour s' faire aimer d'un' fillette
Housard, le dragon t' vaut bien!...
Les dragons (*bis*)
Ont toujours été bons lurons!

ROSALIE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que cette chanson-là?

ÉTIENNE.

Même air

DEUXIÈME COUPLET.

Des housards, troupe légère,
Mesdam's, il faut vous méfier,
Les gros talons, au contraire,
Sont solid's; c'est leur métier!
Toujours prêts à la riposte,
En amour comme aux combats,
On les trouv' cloués au poste:
Les gross's bottes n' voltigent pas
Les dragons, etc.

ROSALIE.

Ah çà! êtes-vous fou? Je vous demande une chanson d'amour.

ÉTIENNE.

Ah! pardon, excuse!... En fait de chanson d'amour, je ne connais que celle-là, voyez-vous. (Il entonne le premier vers d'un troisième couplet. Chantant:)
Quand on bross' le poulet d'Inde...

ROSALIE, lui mettant la main sur la bouche.

Assez! assez!...

ÉTIENNE, à part.

Ah! mon Dieu!... Je crois qu'elle m'a pressé les lèvres!

ROSALIE.

Tenez... voilà une poire pour vous rafraîchir le gosier.

ÉTIENNE.

Merci, madame Dibelot. (Il regarde Rosalie en coupant sa poire.)

FLORETTE.

Eh bien! vous vous êtes coupé!...

ROSALIE.

Votre main saigne...

ÉTIENNE.

C'est cette poire qui est si dure!... mais ce ne sera rien.

ROSALIE.

Pauvre garçon!... Je vais chercher du taffetas d'Angleterre.

FLORETTE.

Et moi, du linge. (Elles sortent toutes deux, en courant, chacune d'un côté.)

SCÈNE V.

ÉTIENNE, seul et se levant.

En vérité, je ne me comprends plus!... Il me semblait pourtant bien, avant cette maudite commission, que j'étais amoureux de la petite Florette... mais depuis que l'ancien m'a forcé de toujours regarder sa femme, je ne sais pas... Ah! Étienne, Étienne, fi donc!... Qu'est-ce que c'est que ces idées-là? Et l'honneur, et la vertu, et ta consigne?... C'est que, par-dessus le marché, madame Dibelot me regarde à cette heure avec des yeux.... Tant qu'elle m'a fait la moue, ça allait encore... ça me tenait en bride!... Mais si elle continue comme à présent... Je me connais, je n'ai pas du tout de défense contre les femmes... je suis flambé!... Et l'ancien?... Oh! quelle situation!.. J'aimerais autant avoir pris la citadelle d'Anvers à moi tout seul.

SCÈNE VI.

ROSALIE, ÉTIENNE, FLORETTE, puis CLOCHARD.

ROSALIE, accourant.

Donnez-moi votre main.

FLORETTE, accourant.

Donnez votre doigt.

ROSALIE.

Laissez-moi donc faire, mademoiselle... Vous n'y entendez rien.

CLOCHARD, sur la porte du fond.

Toujours ce damné dragon!

ROSALIE.

Voilà qui est fini, monsieur Étienne... Il paraît que vous vous servez mieux d'un sabre que d'un couteau. Une autre fois, faites attention. (Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.)

CLOCHARD, à part.

Diable!... Ils en sont déjà aux soufflets!... J'arrive un peu tard. (Il s'approche.)

ROSALIE.

Ah! Clochard, c'est vous? Il fallait venir plus tôt, mon garçon.

CLOCHARD.

Oui, not' bourgeoise, c'est ce que je me disais.

ROSALIE.

Vous auriez déjeuné avec nous. (Elle retourne vers Étienne.)

CLOCHARD, à part.

C'est ça! elle aurait voulu quelqu'un pour causer avec sa nièce, afin d'être libre avec le dragon. Je devine la couleur.

ROSALIE.

Florette, va donc offrir à Clochard de se rafraîchir.

CLOCHARD, à part.

Qu'est-ce que je disais?... Elle me détache la petite!... Un moment!... (Haut.) Ne bougez pas pour moi, mamzelle... je suis suffisamment imbu ce matin. (Il prend le verre que lui a rempli Florette, et boit.)

ROSALIE.

Alors, nous allons enlever la table.

FLORETTE.

Tout de suite, ma tante. (A part.) Pendant ce temps-là, elle le laissera tranquille. (Elle s'avance pour prendre la table.)

ROSALIE.

Laisse donc cela, mon enfant, c'est trop lourd pour toi!... M. Étienne va m'aider.

CLOCHARD, s'avançant.

A votre service, not' bourgeoise.

ROSALIE.

Non, non!... M. Étienne, M. Étienne.

CLOCHARD, à part.

Voyez-vous ça!

ÉTIENNE.

Me voilà, madame Dibelot. (Il prend la table par un bout, Rosalie la prend de l'autre.)

ROSALIE.

AIR : premier chœur de *la Fiancée*.

Venez donc! allons ensemble!
C'est vous que j'ai dû choisir :
Chaque instant qui nous rassemble
Est un instant de plaisir.

ENSEMBLE.

ÉTIENNE.

J'y consens!... allons ensemble!...
(A part.)
Comment ça va-t-il finir?
O mon brigadier, je tremble!...
Tu devrais bien revenir!

ROSALIE.

Venez donc! allons ensemble!
C'est vous que j'ai dû choisir :
Chaque instant qui nous rassemble
Est un instant de plaisir.

CLOCHARD, à part.

On les voit toujours ensemble,
Comment ça va-t-il finir?
O mon pauv' bourgeois, je tremble!
Tu devrais bien revenir.

FLORETTE, à part.

Ils seront toujours ensemble!
Comment ça va-t-il finir?
Ah! pour mes amours, je tremble!
Mon oncl' devrait bien r'venir.

(Rosalie et Étienne emportent la table dans une pièce à côté, par la porte de gauche.)

SCÈNE VII.

FLORETTE, CLOCHARD.

CLOCHARD, les regardant sortir, à part.

Ça chauffe! ça chauffe!

FLORETTE, les regardant sortir, à part.

Elle qui le trouvait si ennuyeux ce matin!... Voyez donc à présent qu'elle sait la chose!... Est-ce étonnant!

CLOCHARD, à part.

Moi qui suis depuis si longtemps amoureux de la bourgeoise, et qui comptais sur l'absence du patron!... Diable de bottes fortes, va!

FLORETTE, à part.

Et cet Étienne?... Il regardait ma tante par devoir; mais, à présent, ça a l'air d'être par plaisir!... Ça n'est pourtant pas dans sa consigne.

CLOCHARD, à part.

Elle ne revient pas!...

FLORETTE, à part.

Étienne ne s'occupe plus de moi!... Il faut que je m'en venge... tout de suite. (Haut.) Monsieur Clochard.

CLOCHARD.

Mamzelle Florette.

FLORETTE.

Vous ne me dites rien, ce matin.

CLOCHARD, à part.

C'est-il bête, ces petites filles, avec leurs remarques! (Haut.) Pardon, mamzelle Florette, c'est que je pense.

FLORETTE.

Et à quoi pensez-vous?

CLOCHARD.

Oh!... à beaucoup de choses.

FLORETTE.

Savez-vous que ce n'est pas galant de rester près d'une jeune personne sans lui rien dire.

CLOCHARD, à part.

Oui, c'est ça, une jeune personne qui cherche un mari! .. merci!... (Haut.) Je ne me pique pas beaucoup de galanterie.

FLORETTE.

Oh! que si fait!... Je vous ai vu auprès de la mercière d'à côté, et avec ma tante donc!...

CLOCHARD, à part.

Je crois bien!... on n'est pas forcé de les épouser, celles-là.

FLORETTE.

Je sais que vous êtes très-aimable.

CLOCHARD.

C'est un effet de votre part. (A part.) Est-ce qu'elle aurait envie de m'agacer?

FLORETTE, remontant le théâtre, et regardant par la serrure de la porte de gauche.

Qu'est-ce qu'ils font donc?

CLOCHARD, à lui-même, sur le devant.

La commère voudrait jeter le grappin sur moi!... mais pas de ça!... on a des principes... Respect à toute la nation des femmes à marier! On y est pris tôt ou tard : au lieu que la femme du voisin... Quand la petite aura un époux, je ne dis pas... Elle est gentille!

FLORETTE, revenant en scène.

Ma tante ne reparaît pas.

CLOCHARD.

Ils ont donc porté la table bien loin?

FLORETTE.

Mais non, ici, à côté.

CLOCHARD, allant entr'ouvrir la porte.

Il n'y a personne.

FLORETTE, allant regarder.

Tiens!...

CLOCHARD.

Où est-ce qu'ils sont allés?

FLORETTE, à part.

Il faut absolument que je sache où est ma tante.

CLOCHARD, à part.

Il faut absolument que je retrouve la piste du dragon. (Haut, et sortant à gauche.) Bonjour, mamzelle Florette.

FLORETTE, sortant par la porte de droite.

Votre servante, monsieur Clochard.

SCÈNE VIII.

ROSALIE, puis ÉTIENNE.

(A peine sont-ils sortis que Rosalie paraît à la porte du fond.)

ROSALIE.

Le brave garçon! Comme il a peur de manquer à son devoir!... Il en perd la respiration... Ces dragons, ça ne sait courir qu'à cheval... A peine entrée dans le jardin, j'ai pris ma volée, fait un détour, et me voilà. Mes agaceries le mettent dans un grand embarras; mais il n'est pas au bout.

ÉTIENNE, arrivant.

Ouf!...

ROSALIE, à part.

Ah!... il m'a retrouvée.

ÉTIENNE, dans le fond.

« Ne pas la perdre de vue... l'observer minute « par minute! » m'a dit l'ancien... Quand elle est tranquille, ça va encore; mais quand elle court comme un écureuil... autant vaudrait surveiller un régiment de cosaques. (Il s'avance.)

ROSALIE, feignant la surprise.

Ah!... vous voilà encore!... Vous me poursuivrez donc partout?

ÉTIENNE.

Est-ce que je vous poursuis?

ROSALIE.

Cette question!...

ÉTIENNE.

Eh bien! c'est drôle, il faut que ça se trouve comme ça... machinalement.

ROSALIE.

Étienne, Étienne!... vous ne dites pas la vérité. J'ai bien voulu fermer les yeux jusqu'à présent, parce que je me disais... Mais ça devient trop clair!

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qui devient clair?

ROSALIE.

A quoi sert de dissimuler? Est-il possible que je m'y trompe?...

ÉTIENNE, à part.

Est-ce qu'elle aurait deviné?...

ROSALIE.

C'est fâcheux, sans doute; mais enfin ce n'est pas votre faute.

ÉTIENNE.

Oh! non, bien sûr, ce n'est pas ma faute.

ROSALIE.

On ne peut guère commander à son cœur, et quand une fois l'amour est venu...

ÉTIENNE.

Hein? comment?... L'amour?...

ROSALIE.

Seriez-vous sans cesse sur mes pas, épiant mes moindres actions, prêtant l'oreille à mes moindres discours, si vous n'étiez pas amoureux de moi?

ÉTIENNE.

Moi! amoureux!...

ROSALIE.

Comme un fou.

ÉTIENNE.

Vous croyez?

ROSALIE.

J'en suis sûre.

ÉTIENNE, à part.

Ah! mon Dieu! si c'était vrai?

ROSALIE.

Vous ne répondez pas?

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Étienne, cela n'est pas bien;
Avec moi, pourquoi ce mystère?
Croyez que je n'ignore rien;
Que servirait donc de vous taire?
Dans vos regards, j'ai lu votre embarras,
Il m'est aisé de vous entendre!...
Ce que la bouche ne dit pas,
Les yeux le font comprendre.

ÉTIENNE, à part.

Je ne suis pas bien sûr qu'elle n'ait pas raison!... (Haut.) Il est certain, madame Dibelot, qu'auprès de vous il est bien naturel... parce qu'avec des yeux comme les vôtres... (A part.) C'est vrai qu'ils sont jolis, ses yeux.

ROSALIE.

Bon Étienne!...

ÉTIENNE.

Et puis une voix si douce, un sourire... (A part.) C'est qu'il est charmant, son sourire! (Haut.) Vous comprenez que, quand il n'y aurait pas d'autre motif...

ROSALIE.

D'autre motif? Lequel, s'il vous plaît?

ÉTIENNE.

Lequel?... oh! rien, rien!... Il n'y en a pas! (A part.) Imbécile!... j'allais donner le mot d'ordre à l'ennemi.

ROSALIE.

J'avais lu dans votre cœur : une autre, à ma place, se mettrait en colère, vous chasserait de sa présence!...

ÉTIENNE.

Mais je ne pourrais pas m'en aller!...

ROSALIE.

Vous m'aimez donc bien?... Rassurez-vous, mon ami, je n'aurais pas le courage de vous renvoyer.

ÉTIENNE.

Madame Dibelot!...

ROSALIE.

Je vous connais, Étienne, vous êtes bon, aimable, complaisant. Ah! qu'une femme serait heureuse avec vous!...

ÉTIENNE.

Madame Dibelot!...

ROSALIE.

Oui, vous seriez près d'elle attentif, gracieux... Et puis, vous avez de si excellentes qualités!... Vous êtes si estimé dans le pays!... Elle serait fière d'avoir été choisie par vous!

ÉTIENNE.

Madame Dibelot!...

ROSALIE.

Ah! pourquoi êtes-vous resté si longtemps au régiment? Pourquoi n'avez-vous pas été libre avant mon mari?

ÉTIENNE.

Comment?.. Est-ce que...

ROSALIE.

Que sait-on? Peut-être à cette heure, c'est vous qui le seriez.

ÉTIENNE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends là?... et qu'est-ce que j'éprouve?

ROSALIE.

Êtes-vous fâché de ma franchise, de ma confiance?

ÉTIENNE.

Fâché! oh! bien oui!... je suis... je ne sais plus ce que je suis... (A part.) Oh! mon ancien, mon ancien!

ROSALIE.

Allons, donnez-moi mon ouvrage et venez vous asseoir là, près de moi. (Elle s'assied.)

ÉTIENNE.

Près de vous?... (A part.) Oh! c'est trop dangereux. (Il s'assied de l'autre côté du théâtre.)

ROSALIE.

Eh bien! venez donc ici!... Êtes-vous fou?

ÉTIENNE, à part.

Il y a de quoi le devenir. (Il se rapproche un peu.)

ROSALIE.

Plus près, donc!... là!... Et causons comme une paire d'amis.

ÉTIENNE, se rapprochant presque malgré lui.

Une paire d'amis!

ROSALIE, le regardant tendrement.

Mais, oui!... n'êtes-vous pas le mien?

ÉTIENNE, reculant vivement, à part.

Elle est encore plus jolie qu'à l'ordinaire!... et elle a un bonnet qui lui va mieux!...

ROSALIE, se rapprochant de lui avec sa chaise.

Vous allez me conter comment vous êtes devenu amoureux de moi.

ÉTIENNE, reculant la sienne.

Amoureux!... Mais je n'ai pas dit ça... je n'en ai pas soufflé le mot!... Je ne suis pas amoureux!... Je suis un honnête homme.

ROSALIE, s'approchant toujours.

Vous ne l'avez pas dit, mais je l'ai vu; c'est la même chose.

ÉTIENNE, reculant.

Vous croyez que c'est la même chose?

ROSALIE.

Sans doute!... Et comment trouvez-vous M. Dibelot, qui vous établit dans sa maison, près de moi, sous le même toit?...

ÉTIENNE.

Ah! oui...

ROSALIE.

Est-il donc aveugle? ou pense-t-il que je n'y vois goutte?

ÉTIENNE.

Dame!.. c'est possible! il croit que vous n'y voyez goutte.

ROSALIE.

Il n'a pas compris que, sans cesse avec vous, je finirais par apprécier toutes les qualités qui vous distinguent.

ÉTIENNE.

C'est vrai, le pauvre cher homme, il n'a pas pensé aux qualités qui me distinguent.

ROSALIE.

Mais ces maris, ils sont tous les mêmes!... Ah! monsieur Étienne, c'est une cruelle position que celle d'une femme placée entre son devoir et un sentiment de préférence qu'elle doit combattre.

ÉTIENNE, à part, et reculant.

Est-il possible?... Oh! si je ne me bouche pas les oreilles...

ROSALIE, se rapprochant.

Car enfin, si je faisais des comparaisons, jeune, joli garçon, aimable comme vous êtes...

ÉTIENNE, à part.

Qui est-ce qui lui demande ça?

ROSALIE.

Vous n'êtes pas bourru, grondeur, vous!...

ÉTIENNE, à part, reculant.

Résistez donc à de pareils propos!

ROSALIE, s'approchant.

Vos yeux peignent toute la bonté de votre cœur.

ÉTIENNE, à part.

La! voilà qu'elle parle de mes yeux à présent. Il faut que je me sauve ou que je sois un scélérat : il n'y a pas de milieu.

ROSALIE.

Savez-vous qu'il faudrait être tout à fait insensible pour ne pas être touchée...

ÉTIENNE.

Ah! vous avez raison!... Il faudrait avoir une pierre à fusil en guise de cœur.

ROSALIE, s'approchant.

N'est-ce pas, mon cher Étienne?

ÉTIENNE, à part, reculant.

Son cher Étienne!... Je suis perdu!...

ROSALIE.

Vous ne me dites rien?

ÉTIENNE, hors de lui et se levant.

Madame!... Rosalie!...

ROSALIE.

Qu'avez-vous, mon ami?

ÉTIENNE, à part.

Oh! ma vertu!... ma vertu!...

ROSALIE.

Eh bien?

ÉTIENNE, mettant la main sur ses yeux.

Eh bien?... Rien du tout!... Sauve qui peut!... (Il sort en courant par le fond.)

SCÈNE IX.

ROSALIE, seule.

Ah! ah! ah!... voici la sentinelle en déroute!... Ce pauvre Étienne!... il ne sait plus comment faire... Mais cela ne suffit pas : il faut que je lui fasse perdre la tête, que je l'amène à mes genoux, pour rire ensuite de lui tout à mon aise!... Encore une attaque, et il est à moi!... Après tout, il n'est pas si coupable! La subordination, le respect, la reconnaissance... Oh! c'est à mon mari que j'en veux... C'est qu'en vérité Étienne n'est pas mal du tout!... Je n'avais pas encore fait attention à lui!...

AIR : *Du partage de la richesse.*

Pendant dix ans je l'aurais vu peut-être,
Sans y songer, sans regarder ses traits;
Un sentiment tout nouveau pourrait naître
En l'examinant de plus près!
Il est toujours sous mes yeux, il me garde;
Que dirait-on pourtant s'il m'avait plu?
Il faut pourtant bien que je le regarde,
C'est mon mari qui l'a voulu!

Tiens!... le voilà en observation dans le jardin. (On voit, par la fenêtre qui est ouverte, Étienne dans le jardin, une longue-vue à la main.) Il n'ose plus approcher de moi... Dieu me pardonne, il me regarde avec une longue-vue!... Oh! mais de si loin ça n'est pas si drôle!... Je saurai bien le forcer à revenir. (Elle va à la porte de gauche et appelle.) Clochard! Clochard!

SCÈNE X.

ROSALIE, CLOCHARD, puis ÉTIENNE.

CLOCHARD, entrant.

La bourgeoise m'a appelé?

ROSALIE.

Oui, mon ami, il faut que je vous parle.

CLOCHARD, à part.

Bon!... cette fois, pas de dragon... (Haut.) Me voilà à vos ordres, bourgeoise, et vous savez bien que je suis toujours à vos ordres.

ROSALIE.

Je vous remercie. L'autre jour, vous m'avez dit que vous aviez un secret à me confier.

CLOCHARD.

C'est vrai, et un secret qui m'étouffe depuis longtemps.

ROSALIE.

Je m'en voudrais de vous laisser étouffer, et comme je n'ai rien de mieux à faire en ce moment, je vous écoute. Parlez.

CLOCHARD.

Il faut que je parle?

ROSALIE.

Sans doute, si vous voulez que je sache ce que c'est.

CLOCHARD.

Dame!... je croyais que vous aviez deviné.

ROSALIE.

Quoi donc?

CLOCHARD.

Que je vous idolâtre, bourgeoise.

ROSALIE, à part, regardant de loin à travers la fenêtre.

Bon!... Étienne a vu Clochard. (Haut.) Comment dites-vous ça?

CLOCHARD.

Je dis, bourgeoise, que je vous idolâtre.

ROSALIE, jetant les yeux vers la fenêtre.

Oh! comme il a l'air contrarié!... Il frappe du pied... ah!... le voilà qui se rapproche. (Haut, et d'un air distrait.) Vous disiez donc, Clochard?

CLOCHARD, à part.

Ah çà! est-ce qu'elle est sourde? (Haut.) Il est facile de comprendre, bourgeoise, que vous voyant sans cesse fraîche et jolie comme une rose, moi, sensible et tendre comme... un papil...

ROSALIE, regardant toujours par la fenêtre.

Eh bien!... le voilà qui s'arrête...

CLOCHARD.

Je n'ai pu me défendre...

ROSALIE, à part.

Ah! nous allons voir. (Elle va pousser la fenêtre. — A part.) Il faudra bien qu'il vienne, s'il veut en savoir davantage.

CLOCHARD.

Vous ne me répondez pas, bourgeoise? Qu'est-ce que vous pensez?...

ROSALIE.

Répétez-moi ce que vous m'avez dit. (En ce moment, Étienne pousse la fenêtre, et saute à pieds joints dans l'appartement.) Ah! mon Dieu!...

CLOCHARD.

Allons!... Une charge de grosse cavalerie à cette heure!... On ne peut pas être une minute tranquille.

ROSALIE, à Étienne.

Comme vous m'avez fait peur!

ÉTIENNE.

Vraiment?

ROSALIE.

Est-ce qu'on entre ainsi?

ÉTIENNE.

Oui, c'est vrai, je suis entré singulièrement: me trouvant là, près de la fenêtre, une idée m'a passé par la tête, et crac... j'ai sauté.

CLOCHARD, à part.

S'il avait pu se casser le nez.

ÉTIENNE.

Je ne vous dérange pas?

ROSALIE, qui a été se rasseoir et a pris son ouvrage.

Non, vraiment, au contraire; vous arrivez juste pour me rendre un petit service.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que c'est, madame Dibelot?

ROSALIE.

Je m'aperçois que j'ai laissé mes ciseaux dans la chambre à côté; vous allez me les chercher, n'est-ce pas?

ÉTIENNE, à part.

C'est ça... elle veut rester seule avec lui.

ROSALIE.

Eh bien, allez donc, Étienne.

ÉTIENNE, à part.

Plus souvent!... (Haut.) Pardon, madame Dibelot; mais, en sautant, il me semble que je me suis foulé le pied; je ne peux plus bouger.

ROSALIE.

Ah! quelle histoire!... (A part.) Commencerait-il à être jaloux pour son propre compte? (Haut.) Allons, c'est Clochard qui me fera ce plaisir.

ÉTIENNE, à part.

Ahi! ahi!... Être encore seul avec elle! c'est encore pis.

CLOCHARD, à part.

La laisser seule avec le dragon; pas si bête!

ROSALIE, à Clochard, en passant au milieu, entre eux.

Est-ce que vous avez le pied foulé aussi, vous?

CLOCHARD.

Oh! le pied irait encore... mais...

ROSALIE.

Vous refusez tous les deux?... Vous êtes aimables!... Je vais donc y aller moi-même. (Elle sort en courant par la porte de droite.)

SCÈNE XI.

ÉTIENNE, CLOCHARD, puis FLORETTE.

ÉTIENNE, à part.

Qu'est-ce que je vas devenir? Oh! la chienne de consigne!

CLOCHARD, à part.

Les Bédouins auraient bien dû empaler le dragon.

FLORETTE, entrant.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc là à vous regarder?

CLOCHARD.

Votre tante va revenir, mamzelle Florette?

FLORETTE.

Ma tante?... elle est dans la boutique à causer avec un monsieur.

ÉTIENNE ET CLOCHARD, ensemble et à part.

Un monsieur!...

ÉTIENNE, à part.

Et moi qui m'amuse à surveiller Clochard!

CLOCHARD, à part.

Et moi qui reste là comme un imbécile! (Ils tournent tous deux sur le talon, et sortent vivement chacun d'un côté.)

SCÈNE XII.

FLORETTE, seule.

Ah!... ils sont gentils, vraiment!... Partis tous deux! et sans doute pour courir après ma tante!.. (En ce moment, ils passent en dehors en se croisant devant la fenêtre et en répétant : « Avec un monsieur! ») Tout ce qui se passe ici est bien extraordinaire... Mon oncle avait bien besoin de s'en aller!... Étienne, Clochard, toujours sur ses pas; et pas

plus d'attention à moi à présent que si je n'avais jamais existé... Oh! ça n'est pas bien de tout prendre comme ça pour soi, et de ne rien laisser aux autres!... Les accaparements devraient être défendus.

AIR *de l'Artiste.*

J' vois un galant cortége
Qui, lui parlant d'amour,
La poursuit et l'assiége
A chaque instant du jour:
Trois amours pour ma tante!...
Quel est donc son pouvoir?
Moi, d'un seul je m' contente
Et je n' peux pas l'avoir!

SCÈNE XIII.

FLORETTE, ÉTIENNE.

FLORETTE.

Vous voilà, monsieur.... vous vous êtes donc décidé à quitter ma tante?

ÉTIENNE.

Oui, c'était une pratique qui était avec elle; un bourgeois qui venait choisir des bois de charpente. Clochard l'a conduit au magasin: votre tante est seule, à présent.

FLORETTE.

Je m'étonne que vous ne soyez pas resté à son côté.

ÉTIENNE.

Dame! je l'aurais dû, peut-être; mais...

FLORETTE.

Vous semblez si heureux de la regarder.

ÉTIENNE.

C'est mon devoir.

FLORETTE.

Dites que c'est un plaisir : ma tante est jolie.

ÉTIENNE.

Je ne dis pas non.

FLORETTE.

Elle n'a pas l'air fâché de se trouver avec vous.

ÉTIENNE.

C'est vrai.

FLORETTE.

Savez-vous, monsieur Étienne, que vous êtes un fier mauvais sujet?

ÉTIENNE.

Moi?... je suis au moment de devenir le plus grand scélérat de la terre.

FLORETTE.

Oh! oh!

ÉTIENNE.

Oui, un scélérat fini; et il ne tient qu'à vous de l'empêcher.

FLORETTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

ÉTIENNE.

Mamzelle Florette, vous n'avez jamais été soldat?

FLORETTE.

Cette bêtise!...

ÉTIENNE.

Oh! pardon, c'est juste!... Alors vous ne savez pas ce que c'est qu'une consigne?

FLORETTE.

Oh, que si fait!

ÉTIENNE.

Oui?... eh bien, c'est heureux; car je vais vous en donner une.

FLORETTE.

A moi?

ÉTIENNE.

A vous-même!... Me promettez-vous de l'observer?

FLORETTE.

C'est selon... Voyons.

ÉTIENNE.

Écoutez... Il faut me surveiller minute par minute; ne pas me perdre de vue.

FLORETTE, *à part.*

Tiens!... juste la consigne de mon oncle.

ÉTIENNE.

Vous resterez toujours près de moi, comme mon ombre.

FLORETTE.

Même quand ma tante sera là?

ÉTIENNE.

Justement!... surtout quand elle sera là.

FLORETTE.

Allons... je le veux bien!

ÉTIENNE.

Ah!... vous me rendez un fier service!

FLORETTE.

Mais, écoutez donc!... Il pourrait bien y avoir du danger à cela.

ÉTIENNE.

Quel danger?

FLORETTE.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Vous serez là, toujours en ma présence;
Vous êtes jeune, aimable et beau garçon,
Et l'amour vient sans qu'on y pense,
J'ai vu ça dans une chanson.
Un tel danger me rend craintive;
Vous m'effrayez, je dois en convenir!
Car, enfin, si l'amour arrive...

ÉTIENNE.

Il faudra le laisser venir.

FLORETTE.

Vraiment?

ÉTIENNE.

Sans doute! il n'y a pas d'inconvénient.

FLORETTE.

Vous croyez?

ÉTIENNE.

Pas le moindre inconvénient... au contraire!... ça pourrait tout arranger, parce que vous êtes libre, vous.

FLORETTE.

Ah çà! vous m'aimez donc un peu?

ÉTIENNE.

Certainement, que je vous aime!... Je suis bien sûr que c'est vous que j'aime; mais l'homme est si faible, et le diable est si fin...

FLORETTE, à part.

Allons! en voilà un de retrouvé, toujours, et celui que j'aime le mieux, encore.

SCÈNE XIV.

FLORETTE, ÉTIENNE, ROSALIE, entrant par le fond.

ROSALIE, à part, en entrant.

Ah! ah!... seul avec Florette.

ÉTIENNE, bas à Florette.

C'est votre tante... restez là.

FLORETTE, bas.

Soyez tranquille!...

ROSALIE.

Florette, Clochard est sorti; va veiller sur la boutique, mon enfant.

ÉTIENNE, bas à Florette.

N'allez pas me quitter.

FLORETTE.

Ma tante!...

ROSALIE.

Eh bien, est-ce que tu ne me comprends pas?

FLORETTE.

Mais, le second compagnon est là, ma tante.

ROSALIE.

Qu'importe?

FLORETTE.

Et puis, ne faut-il pas que j'achève de tout ranger ici?

ROSALIE.

Tu rangeras plus tard.

ÉTIENNE.

Pourquoi donc renvoyer Florette, madame Dibelot?

ROSALIE, à part.

Ah!... il veut qu'elle reste.

FLORETTE.

Oh! monsieur Étienne! ma tante n'a pas de raisons pour me renvoyer; au contraire, elle m'a dit qu'elle s'ennuie quand je ne suis pas là.

ÉTIENNE, bas.

Très-bien! très-bien!... restez à votre poste.

ROSALIE, à part.

La petite sotte!... Oh! je la ferai bien partir!

FLORETTE, à part.

Ma tante a l'air vexé...

ÉTIENNE, à part.

Comme ça, ma vertu est à l'abri...

ROSALIE.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que j'éprouve?

ÉTIENNE.

Qu'y a-t-il?

FLORETTE.

Qu'est-ce que c'est?

ROSALIE.

Je ne sais... Un étourdissement... ma vue se trouble... le cœur me manque... (Elle s'assied.)

ÉTIENNE.

Elle se trouve mal!...

FLORETTE.

Ses yeux se ferment!... Ma tante, ma tante!...

ÉTIENNE, lui frappant dans la main.

Madame Dibelot!...

FLORETTE.

Elle ne revient pas!... Il faudrait du secours.

ÉTIENNE.

Des sels!... un flacon!...

FLORETTE.

Il y en a un dans sa chambre.

ÉTIENNE.

Allez le chercher, mamzelle Florette.

FLORETTE.

Je vas y aller, mais...

ÉTIENNE.

Allez donc!... moi, je ne le trouverais pas!... Pauvre madame Dibelot!...

FLORETTE, en sortant par la porte de droite.

Tant qu'elle est évanouie, il n'y a pas de danger.

SCÈNE XV.

ÉTIENNE, ROSALIE, assise.

ÉTIENNE.

La pauvre femme!... Si elle allait mourir!

ROSALIE, rouvrant les yeux.

Étienne!... Ah! c'est vous?

ÉTIENNE.

Oui, madame Dibelot, bien désolé de l'accident qui vous arrive.

ROSALIE.

Oh! ce ne sera rien!... Je suis bien pâle, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Oui, mais cette pâleur vous sied à ravir.

ROSALIE.

Que vous êtes bon de me donner des soins... Florette est donc sortie?

ÉTIENNE.

Elle est allée chercher un flacon.

ROSALIE.

Ah!... vous l'avez renvoyée... pour rester seul avec moi.

ÉTIENNE, embarrassé et s'éloignant.

Madame Dibelot...

ROSALIE.

Je vous comprends, mon ami, et je devine tout ce qui se passe dans votre cœur.

ÉTIENNE, à part.

Elle est plus avancée que moi.

ROSALIE.

Depuis que j'ai découvert votre amour, je suis bien malheureuse.

ÉTIENNE.

Malheureuse à cause de moi!

ROSALIE.

Je vous rends justice, Étienne...

ÉTIENNE.

Et moi aussi, je vous rends justice, allez !

ROSALIE.

C'est à cette lutte perpétuelle, à ces combats de tous les instants qu'il faut attribuer le malaise que j'éprouve.

ÉTIENNE.

Vrai, madame Dibelot ?

ROSALIE, à part.

Il se rapproche... (Haut.) Eh ! mon ami, quelle femme ne serait touchée de tant de soins, d'attentions... Ah ! si vous saviez comme mon cœur bat !...

ÉTIENNE.

Croyez-vous que le mien soit tranquille, Rosalie ? Vous imaginez-vous, par hasard...

ROSALIE.

Non, non, je vois qu'il est troublé... et je vous plains.

ÉTIENNE.

Oh ! vous avez raison !...

ROSALIE.

Mais je ne vous accuse pas !... Cet amour, qui fait le bonheur et le tourment de la vie, il est si naturel !...

ÉTIENNE, s'animant.

Ah ! c'est vrai !...

ROSALIE.

N'est-ce pas, Étienne, qu'il est des circonstances telles que les résolutions les plus sages doivent céder. (Elle lui prend la main.)

ÉTIENNE.

Ah ! oui !...

ROSALIE.

Qui résisterait à ces émotions si douces, à ces impressions soudaines ?

ÉTIENNE.

C'est impossible !...

ROSALIE, à part.

Il est à moi !... (Haut.) Vous semblez souffrir, Étienne, mais moi aussi, je souffre !...

ÉTIENNE.

Vous souffrez, madame Dibelot ? Chère madame Dibelot !... (Reculant et à part.) Oh ! mon ancien !... qu'allais-je faire ?

ROSALIE, étonnée.

Qu'y a-t-il donc ?

ÉTIENNE.

Il y a... il y a... que la tête n'y est plus ; que si ça continue, je deviendrai fou !...

ROSALIE, se levant.

N'est-ce que cela ?

ÉTIENNE, à part.

Non !... je triompherai !... Il faut que je triomphe !...

ROSALIE.

Qu'avez-vous donc ?

ÉTIENNE, à part.

Oh ! quelle idée !

ROSALIE.

Comment !... vous me fuyez ?... Pourquoi cela ?... Comme votre œil brille !...

ÉTIENNE.

Vous ne savez donc pas ?... On ne vous l'a donc pas dit ?...

ROSALIE.

Quoi ?

ÉTIENNE.

Quand l'amour me trouble le cerveau, je ne me connais plus !...

ROSALIE, souriant.

En vérité ?...

ÉTIENNE.

Ça tient à mon organisation ; je ne suis pas maître de ça !...

ROSALIE.

Qu'est-ce que c'est ?

ÉTIENNE.

Une chose épouvantable !

ROSALIE, inquiète.

Achevez !

ÉTIENNE.

Vous courez le plus grand danger.

ROSALIE.

Moi ?

ÉTIENNE.

Vous-même.

ROSALIE.

Parlez donc !

ÉTIENNE.

Au régiment, la femme du maréchal des logis, elle m'aimait... cette femme... J'étais fou d'amour... et, sans le vouloir, sans m'en douter...

ROSALIE.

Eh bien ?

ÉTIENNE, à demi-voix.

Je l'ai étranglée !

ROSALIE, se levant vivement.

Ah ! mon Dieu !...

ÉTIENNE.

J'ai eu le désagrément de l'étrangler.

ROSALIE.

Est-il possible ?... Est-ce que ce serait là cette aventure effrayante dont vous m'avez parlé ?

ÉTIENNE.

Justement !... (A part.) Elle donne dedans.

ROSALIE.

C'est pour ça que mon mari a reçu un coup de sabre ?

ÉTIENNE.

Vous y êtes.

ROSALIE.

Ne m'approchez pas !...

ÉTIENNE.

Je sens que ça me prend !... J'ai peur !...

ROSALIE.

Et moi donc ?... Au secours !... Au secours !...

FLORETTE, arrivant.

Me voilà, ma tante, me voilà !... Et le flacon...

ROSALIE, se sauvant par la droite.

C'est à lui qu'il faut le donner.

SCÈNE XVI.

FLORETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, parcourant le théâtre.

Ah!... je savais bien, moi, que je triompherais!... je savais bien que j'échapperais!... je savais bien!... je savais bien!...

FLORETTE, ébahie.

A qui en a-t-il donc?

ÉTIENNE, marchant toujours.

Elle a joliment décampé tout de même!... Elle n'a pas demandé son reste!... En déroute, la tentatrice!

FLORETTE.

Ah çà! de quoi parlez-vous, tout seul?

ÉTIENNE.

J'ai vaincu, j'ai triomphé!... Réjouissez-vous, Florette?...

FLORETTE.

Êtes-vous devenu fou? Faut-il vous faire respirer ce flacon?

ÉTIENNE.

Je respire la satisfaction de la vertu... ça me suffit!.... et à vous aussi, Florette!... Oh! quelle bataille!... mais que ça m'a coûté cher!

FLORETTE.

Je n'y comprends rien.

ÉTIENNE.

Je vais vous faire comprendre.

AIR de *Joseph*.

Certain Hébreu qu'on vante dans la Bible,
Sentant un jour qu'il allait succomber,
Près de femme un peu trop sensible,
Au piége sut se dérober!
Il triompha d'une faiblesse;
Mais aujourd'hui mon triomphe est plus beau!
Ainsi que lui j'ai gardé ma sagesse,
Et n'ai pas perdu mon manteau.

Avec ça que je n'en avais pas.

FLORETTE.

Qu'est-ce que vous dites de votre manteau?

ÉTIENNE.

Rien, rien... je suis content, je suis satisfait!... (A lui-même.) Ah! mon Dieu! si elle allait se douter de la frime et revenir?... Je suis au bout de mes munitions de vertu, d'abord!... Florette, il faut nous en aller.

FLORETTE.

Où donc?

ÉTIENNE.

Je ne sais pas!... ici, à côté!... qu'importe?... (A lui-même.) Mais si, pendant ce temps-là, un autre... Et ma consigne!...

FLORETTE.

Vous vous parlez là tout seul!... Savez-vous que vous me faites peur?

ÉTIENNE.

Oh! une invention!... Auriez-vous une corde? (Elle va prendre une corde dans un tiroir et la lui donne. Étienne l'attache de chaque côté de la porte du fond à un pied de terre.)

FLORETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça!

ÉTIENNE.

Laissez faire!... (A part.) Si quelqu'un entre, je serai averti par la clameur particulière. (Haut.) Venez-vous-en, Florette!... (Il sort par la porte de gauche.)

DIBELOT, dans la coulisse.

Étienne!... Étienne!... Rosalie!...

FLORETTE, près d'entrer à gauche en suivant Étienne.

Tiens!... c'est la voix de mon oncle!... (Elle court vers la porte du fond au moment où Dibelot, qui l'a ouverte, se prend les pieds dans la corde et va tomber; elle le retient. Étienne arrive en scène.)

SCÈNE XVII.

FLORETTE, DIBELOT, ÉTIENNE, puis CLOCHARD, puis ROSALIE.

DIBELOT.

Mille carabines!... qu'est-ce que cela signifie?

ÉTIENNE, revenant par la porte de gauche.

Ah! c'est vous, mon ancien... Soyez le bienvenu!

DIBELOT.

Le bienvenu! Est-ce qu'on avait envie de me casser le cou, ici?

ÉTIENNE.

Pardon!... excuse... ce n'était pas pour vous! C'était une façon de chevaux de frise pour l'ennemi.

CLOCHARD, arrivant, et se jetant par terre.

Not' bourgeois!. . not' bourgeois!...

ÉTIENNE, à Dibelot.

Tenez, voyez-vous?... C'était excellent pour avertir... Il en viendrait dix comme ça, ce serait toujours de même.

CLOCHARD, qui s'est relevé et s'est placé à gauche.

Encore un tour du dragon!

ROSALIE, sortant de sa chambre à droite.

Qu'ai-je entendu?... Ah!... c'est mon mari.

FLORETTE.

Oui, ma tante, c'est mon oncle Dibelot qui arrive.

ROSALIE.

Mon ami, nous ne t'attendions pas si tôt.

DIBELOT.

Oui, j'ai fini mes affaires plus vite que je ne croyais; bonjour, Rosalie, approche donc.

ROSALIE, montrant Étienne avec crainte.

Mais c'est qu'Étienne...

DIBELOT.

Eh bien! quoi, Étienne?... Il ne te mangera pas.

ROSALIE.

Prenez garde!...

DIBELOT, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc? (Bas à Étienne.) Ah çà! dis-moi, je te retrouve loin de Rosalie : et ta consigne?

ÉTIENNE, bas.

Dame, père Dibelot, j'ai fait de mon mieux.

DIBELOT, à demi-voix.

Je t'avais dit de ne pas la quitter.

ÉTIENNE.

Je sais bien... Cependant, voyez-vous...

DIBELOT.

Il n'y a pas de cependant!...

ÉTIENNE.

C'est qu'on se trouve dans des circonstances...

DIBELOT.

Il n'y a pas de circonstances! Il fallait aller jusqu'au bout.

ÉTIENNE, à part.

Il paraît qu'il y tenait!... Pauvre cher homme!

CLOCHARD, à part.

Il faut que j' démolisse mon rival dans l'esprit du bourgeois. J' vas le démolir.

FLORETTE, à Rosalie.

Qu'est-ce que vous avez donc, ma tante?

ROSALIE.

Es-tu sûre qu'il est calme à présent?

CLOCHARD, tirant Dibelot à part.

Père Dibelot, je vous conseille de vous méfier du dragon : pendant votre absence, il n'a pas quitté votre femme une minute.

DIBELOT.

En vérité?

CLOCHARD.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

DIBELOT.

Ah! ça me rassure.

CLOCHARD, surpris.

Ça le rassure?...

DIBELOT, à Étienne.

Et tout s'est bien passé ici, depuis mon départ?

ÉTIENNE.

Parfaitement, mon ancien! parfaitement. L'honneur est sauf!

DIBELOT.

Allons, touche là!... Je suis content, et je te dois une récompense.

ROSALIE.

De quoi donc?

DIBELOT.

Ça ne vous regarde pas. Approche, Florette. (Florette passe entre Dibelot et Étienne.) Tiens, mon camarade, voilà ta femme, avec mille écus de dot.

ÉTIENNE.

Merci, brigadier.

ROSALIE, passant près de Dibelot.

Comment, monsieur, vous donnez votre nièce à Étienne!... Je m'y oppose!

DIBELOT.

Pourquoi donc?... Je sais qu'il l'aime depuis longtemps.

ROSALIE.

Il l'aime! Eh! mon Dieu, tant pis! C'est là ce qui est effrayant!...

FLORETTE.

Mais pas du tout, ma tante.

ROSALIE, à Dibelot.

Vous n'y songez pas!... C'est impossible.

FLORETTE.

Pourquoi ça?

DIBELOT.

Expliquez-vous.

ROSALIE.

Et les accès de folie furieuse qui lui prennen chaque fois que...

DIBELOT.

De folie furieuse?

ÉTIENNE, à part.

Aïe, aïe, aïe!

ROSALIE.

Mais vous le savez bien!... au régiment...

DIBELOT.

Au régiment?

ROSALIE.

Eh! oui, la femme du maréchal des logis qu'il a étranglée...

DIBELOT.

Étranglée?... Quelle diable d'histoire nous fais-tu là?

FLORETTE, à Étienne.

Étranglée!... monsieur Étienne!...

ÉTIENNE, bas à Florette.

N'ayez pas peur.

DIBELOT, à Rosalie.

Est-ce que tu te moques de nous?

ROSALIE.

N'est-ce pas à cause de cette aventure que vous avez reçu pour lui un coup de sabre?... Il nous l'a dit!...

DIBELOT.

Ce n'est pas ça du tout; et cette histoire-là n'a pas le moindre rapport...

ROSALIE, à Étienne.

Comment! ce ne serait pas vrai, monsieur Étienne?

ÉTIENNE, avec embarras.

Non, madame Dibelot, c'était une plaisanterie.

ROSALIE, piquée.

Ah!...

DIBELOT, à Étienne.

Et pourquoi as-tu fait ce conte-là à ma femme?

ÉTIENNE.

Dame! voyez-vous, mon ancien...

AIR de *Turenne*.

A la consigne il faut rester fidèle,
Je n'voulais pas l'être à demi!
Lorsqu'à la guerre un'sentinelle
Est exposée au feu de l'ennemi,
Elle cherche à s' mettre à l'abri!
Se ménager une retraite,
Est le talent du bon soldat;

Il n'faut pas risquer le combat,
Quand on est sûr de la défaite.

ROSALIE, à part.

Je suis jouée !

DIBELOT.

Je commence à comprendre. (A part.) Oh! oh! il me paraît que pour une pareille consigne il ne faut pas prendre de trop jeunes sentinelles! (Haut.) Allons, c'est bon! tu épouseras Florette, et le plus tôt possible.

ÉTIENNE.

Tout de suite, brigadier.

CLOCHARD, à part.

Bon! Une de plus à qui on pourra faire la cour.

DIBELOT, regardant Étienne.

Oh! le brave garçon!

ROSALIE, à part.

Oh! l'imbécile!...

TOUS.

AIR du *Hussard de Felsheim.*

Allons, que le passé s'oublie!
A la raison Étienne reviendra;
Si l'amour causa sa folie,
Le mariage le guérira.

ROSALIE, au public.

AIR : Vaudeville de *l'Apothicaire.*

On dit qu'ici, je n'en crois rien,
Il est des places qu'on assigne
Aux gens qui de trouver tout bien
D'avance ont reçu la consigne :
Mais vous, messieurs, si nos travaux
Vous plaisent, faites-nous un signe!...
Nous tenons surtout aux bravos
Des gens qui n'ont pas de consigne.

TOUS.

Allons, que le passé s'oublie! etc.

FIN DE LA CONSIGNE.

SALVOISY

OU

L'AMOUREUX DE LA REINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
LE 18 AVRIL 1834.

EN COLLABORATION AVEC SCRIBE ET DE ROUGEMONT.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA REINE.	Mmes LÉONTINE-VOLNYS. GRASSOT.
LA PRINCESSE.	Mlle DAVID.
GEORGES DE SALVOISY.	MM. SAINT-AUBIN.
LAUZUN.	ROZENIL.
DE VASSAN, capitaine des levrettes. . . .	NUMA.
LOUISE, orpheline.	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
BOURDILLAT, médecin.	M. KLEIN.
FEMMES DE LA REINE.	
UN HUISSIER.	M. BORDIER.
GARDES DU CORPS.	

La scène, au premier acte, est à Trianon, en 1787; au second acte, l'action se passe en 1791, aux environs d'Épernay, dans un château appartenant à M. de Salvoisy.

SALVOISY

OU

L'AMOUREUX DE LA REINE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de la reine. — Sur le devant, à gauche de l'acteur, une riche toilette.

SCÈNE I.

DE VASSAN, LAUZUN.

VASSAN.

Pourrai-je avoir l'honneur de dire deux mots à monsieur le duc?

LAUZUN.

Eh! c'est le capitaine des levrettes de la chambre du roi! ce cher monsieur de Vassan... parlez, mon ami, parlez.

VASSAN.

Ah! monsieur le duc, vous voyez un homme au désespoir, qui n'a plus une goutte de sang dans les veines; je viens d'apprendre qu'il a été question de supprimer mes fonctions; et cela, chez la reine.

LAUZUN.

Eh! mais, ce ne serait peut-être pas une trop mauvaise idée; nous vous ferons entrer dans la bouche ou dans la garde-robe.

VASSAN.

C'est fort honorable, sans doute; mais tout le monde y entre, tandis que ne commande pas qui veut aux levrettes de Sa Majesté.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, les piqueurs les plus habiles
Ne pourraient leur donner des lois;
Tandis que pour moi seul dociles,
Elles accourent à ma voix.
Grâce à mes talents qui les dressent,
Ces quadrupèdes complaisans,
Quand on les frappe vous caressent...

LAUZUN, souriant.

On croirait voir des courtisans.

VASSAN.

C'est pour cela que leur suppression nous intéresse tous; car si on laisse faire notre jeune souveraine, elle aura bientôt tout changé, tout bouleversé.

LAUZUN, à part.

Je l'espère bien.

VASSAN.

C'est une idée fixe, une folie; elle ne respecte rien. Déjà les paniers, qui avaient pour eux les premières familles du royaume... eh bien! elle les a renversés!

LAUZUN, riant.

Que vous importe? puisque vos pensions restent debout.

VASSAN.

Des modes, elle passera à l'étiquette; il faut voir déjà le cas qu'elle en fait; c'est au point qu'une reine pourra bientôt boire, manger, se promener et s'amuser comme une autre femme.

LAUZUN.

Ah! cela ne serait pas tolérable!

VASSAN.

Enfin, croiriez-vous bien qu'il y a quelques jours elle s'est mise à courir les champs, dès cinq heures du matin, sous prétexte de voir lever le soleil.

LAUZUN.

Il a dû être un peu surpris de la rencontre.

VASSAN.

Qui donc?

LAUZUN.

Eh parbleu! le soleil!

VASSAN.

Et sur la terrasse du grand Trianon, au milieu de la nuit, ces concerts, dont tous les bons habitants de Versailles peuvent prendre leur part; où Sa Majesté se montre comme une petite bourgeoise, en simple déshabillé blanc, sans aucune suite...

LAUZUN.

Eh bien! où est le mal?

VASSAN.

Le mal!... c'est qu'il lui est arrivé de causer

quelquefois avec des gens de rien, des bourgeois qui sont venus, sans respect, s'asseoir auprès d'elle.

LAUZUN.

Tout cela vous étonne? Mais vous ne voulez donc pas comprendre, vous autres vieux courtisans, qu'élevée dans toute la simplicité des mœurs allemandes, la reine ne peut pas se conformer à vos sots et ennuyeux usages.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Et cependant, quoique étrangère,
Par ses attraits et par son goût exquis,
Par son esprit et sa grâce légère,
Elle appartient à notre beau pays.
Sans nul effort son sourire commande
Le dévouement, l'amour et les respects;
Et si sa tête est *allemande*,
Moi, je suis sûr que son cœur est *français*.

Aussi fait-elle perdre l'esprit à tout le monde... et, ce matin encore, j'ai été obligé de donner un coup d'épée, en son honneur, à un jeune étourdi, un jeune fou...

VASSAN.

Comment! monsieur le duc, un duel?

LAUZUN.

Mon Dieu, oui! je parlais un peu haut à la vérité, puisque ce jeune homme m'a entendu, de l'amitié dont la reine m'honore, de la bonté toute particulière avec laquelle Sa Majesté veut bien m'accueillir depuis mon retour de Russie. Je citais quelques petites circonstances, du reste, assez connues : la plume de héron et certain ruban; j'allais même jusqu'à le montrer, lorsque ce jeune homme a eu l'audace de s'élancer sur moi, et de me l'arracher... Évidemment c'est un rival, mais pour son nom il n'a pas voulu le dire.

UN HUISSIER, entrant par le fond, à droite de l'acteur.

Quelqu'un qui veut visiter le grand Trianon, et qui se réclame de monsieur le marquis de Vassan, m'a chargé de lui remettre ce billet.

VASSAN.

Donnez... vous permettez, monsieur le duc. (Lisant.) « Mon cher oncle. »

LAUZUN.

C'est un parent à vous?

VASSAN.

Ah! parbleu! des parents! on n'en manque pas quand on est à la cour; toutes les semaines, il m'en tombe des nues. (Lisant.) « J'arrive du pays « et meurs d'envie d'admirer Trianon et d'em« brasser un oncle que je n'ai pas vu depuis dix « ans. » C'est mon Silvestre de Varnicourt, dont on m'annonçait l'arrivée... un beau blondin...

L'HUISSIER.

Non, monsieur, il est brun.

VASSAN.

Petit?

L'HUISSIER.

Non, monsieur, il est grand.

VASSAN.

Que m'écrivait donc sa mère?... Il ne peut pas cependant, depuis quelques heures qu'il est à Versailles...

LAUZUN.

Bah! on change si vite à la cour!...

L'HUISSIER.

Du reste, il a une impatience d'entrer au château...

VASSAN, montrant la lettre.

Je crois bien! ces provinciaux qui n'ont jamais vu de près des grands seigneurs tels que nous...

LAUZUN, jetant les yeux sur le billet que Vassan tient à la main.

Comment! c'est là l'écriture de votre neveu?

VASSAN.

Mais apparemment...

LAUZUN.

C'est aussi celle du gentilhomme avec lequel je me suis battu ce matin.

VASSAN.

Quoi! monsieur le duc, il se pourrait! Ah! que je suis désolé... il ne vous a pas blessé?

LAUZUN.

Au contraire, c'est moi...

VASSAN.

Ah! que c'est heureux!... mais c'est donc une mauvaise tête; s'attaquer à vous, concevez-vous une pareille chose? moi qui fais profession du plus entier dévouement. Ah! mais je vais aller tout à l'heure lui laver la tête, soyez tranquille, vous obtiendrez toute satisfaction.

LAUZUN, souriant.

Eh! ne l'ai-je pas déjà obtenue!

L'HUISSIER, à de Vassan.

Que dois-je répondre?

VASSAN.

Eh parbleu! qu'il attende! je suis d'une colère... Voilà la reine, et mon devoir est de prendre ses ordres... Qu'il attende! (L'huissier sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE, LA PRINCESSE, LES FEMMES DE LA REINE.

LA REINE, entrant par la droite.

Déjà ici, messieurs? Est-ce que par hasard vous faisiez la cour... à ma toilette? (Elle s'assied auprès de la toilette; ses femmes se tiennent derrière son fauteuil.)

VASSAN.

Madame, on pourrait s'adresser plus mal; n'est-elle pas chargée de reproduire les grâces de Votre Majesté?

LA REINE, souriant.

Je suis sûre, monsieur de Lauzun, que vous n'auriez pas pensé celui-là.

LAUZUN.

Pire encore, madame; mais le respect du moins m'empêcherait de le dire...

LA REINE.

Vous êtes des flatteurs. (Elle s'assied à sa toilette, entourée de ses femmes. Les unes arrangent sa coiffure, les autres attachent, à une robe blanche, une garniture de fleurs naturelles.)

LA PRINCESSE.

Votre Majesté ne met pas de rouge ce matin?

LA REINE.

Non, ce soir seulement; on est si pâle aux bougies... (A Lauzun.) Dites-moi donc, monsieur de Lauzun, ce que vous devenez... (Bas.) Hier soir, chez la princesse, je mourais d'envie de jouer gros jeu. Vous savez que je ne le puis qu'en cachette et par procuration... car si le roi le savait... et justement vous ne paraissez pas.

LAUZUN, de même.

Désespéré de n'avoir pas pressenti le désir de Votre Majesté. Toutefois, qu'elle se console, car ailleurs j'ai beaucoup perdu.

LA REINE, de même.

Vous auriez gagné pour moi. (Haut.) Eh bien! messieurs, vous avez vu notre comédie? Mais, n'est-ce pas que nous ne sommes pas si détestables... pour des amateurs; quoi qu'en ait dit certain mauvais plaisant, que c'était « royalement mal jouer! »

LAUZUN, qui est passé entre de Vassan et la princesse.

Oh! quelle injustice! il est impossible d'être plus séduisante que Votre Majesté dans Colette.

LA PRINCESSE.

Aurons-nous demain une seconde représentation?

LA REINE.

Non, nous aurons demain soir un concert sur la terrasse de Trianon.

VASSAN.

Effet magique, enivrant! Ces instruments à vent placés derrière ces massifs d'arbres, au milieu de la nuit... c'est à vous rendre sylphe!

LAUZUN.

Et puis tout ce qu'on y entend est si délicieux!

LA REINE.

Pas toujours. (A la princesse.) Témoin, notre dernière rencontre où nous avons entendu quelques petites vérités... assez piquantes.

VASSAN.

L'on aurait osé... pendant ce concert ravissant?

LA REINE.

Eh! mon Dieu, oui... et je vous réponds que les paroles valaient encore mieux que la musique.

LAUZUN.

Eh! qui se serait permis?...

LA REINE.

Un jeune homme qui était venu s'asseoir sur le banc où je m'étais placée avec la princesse.

VASSAN.

Et vous ne lui avez pas ordonné de se retirer?

LA REINE.

Pourquoi?... Il nous regardait beaucoup, mais ne nous connaissait pas; son action n'avait rien d'inconvenant. D'ailleurs le piquant de la situation m'amusait; on a si peu l'habitude d'attaquer la reine devant moi!... et je ris de la surprise de ce jeune homme, si jamais il me reconnait.

VASSAN.

Il se croira perdu!

LA REINE.

Je ne le pense pas.

LA PRINCESSE.

Ou plutôt de votre ennemi qu'il était, il deviendra votre partisan, votre admirateur.

LAUZUN.

Eh! mais, peut-être est-ce déjà fait; car M. le lieutenant de police me parlait hier d'un original qui, depuis quelque temps, se trouve toujours sur le passage de Votre Majesté, et fait tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle; efforts jusqu'à présent inutiles.

LA REINE.

A coup sûr; car c'est la première nouvelle. Eh bien?

LAUZUN.

Eh bien, madame, les singulières démonstrations de ce personnage, le langage passionné avec lequel il exprime son admiration pour Votre Majesté, l'ont fait remarquer de tout le monde.

LA REINE.

En vérité?

LAUZUN.

Au point que chacun ne le désigne plus que sous le titre de : *l'amoureux de la reine.*

LA REINE.

L'amoureux de la reine!

LAUZUN.

Oui, madame; et je ne sais pourquoi, car c'est un titre que nous réclamons tous.

LA REINE.

Et vous dites qu'il me suit partout?

LAUZUN.

Partout où il peut pénétrer; à l'Opéra, à la messe, dans les galeries.

LA REINE.

C'est étonnant que je ne l'aie pas remarqué!

LAUZUN.

Hier, toujours à ce que m'a dit M. le lieutenant de police, il est resté trois heures à la grille, par une pluie affreuse!

LA REINE, avec compassion.

Quelle folie! et sait-on qui il est, d'où il vient?

LAUZUN.

Communicatif sur un seul point, il est muet sur tous les autres.

LA PRINCESSE.

Je suis de l'avis de monsieur le duc : je croirais assez que c'est l'homme de la terrasse.

LA REINE.

Quelle idée! et comment imaginer que des sentiments aussi hostiles que les siens aient été changés par un quart d'heure de conversation?

LAUZUN.

Un quart d'heure! mais il vous a souvent suffi d'un coup d'œil; et d'après tout ce qu'on m'a raconté de son assiduité et de sa persévérance silencieuse, c'est une cour dans toutes les règles.

LA REINE.

Monsieur de Lauzun...

LAUZUN.

Oui, madame, il faut dire les choses comme elles sont, et Votre Majesté le rencontrera quelque jour errant dans les bosquets de Versailles dont il ne peut s'éloigner.

LA REINE, se levant.

En vérité, messieurs, il faut bien peu de chose pour donner carrière à votre imagination. Un gentilhomme de province, si toutefois c'est celui que nous croyons, car tout le monde en parle et personne ne l'a vu, pas même moi; ce pauvre jeune homme, qui ne connaissait peut-être rien de plus beau, avant de venir ici, que les tours de son gothique château, ne pourra pas se rassasier tout à son aise des spectacles, des cérémonies et des merveilles de Versailles, sans que son admiration pour la cour ne soit transformée aussitôt en amour pour sa souveraine. Et les gens qui m'approchent, qui m'entourent, accueillent et répètent de pareils bruits!

LAUZUN.

Je suis désolé d'avoir blessé Votre Majesté.

LA REINE.

Me blesser! et en quoi? Pensez-vous que je fasse attention à de pareilles folies?

LAUZUN.

C'est justement pour cela que je me suis permis une plaisanterie...

LA REINE.

Dont je ne veux plus entendre parler. C'est bien, qu'il n'en soit plus question. (A la princesse) Qu'y a-t-il ce matin? Avez-vous quelque demande, quelque pétition qui me soit adressée?

LA PRINCESSE.

Non, madame.

LA REINE.

Tant pis! j'aurais voulu rendre service à quelqu'un... cela m'aurait rendu ma bonne humeur.

LA PRINCESSE.

N'est-ce que cela! que Votre Majesté se rassure, je crois que j'ai ce qu'elle désire...

LA REINE.

Parlez vite!...

LA PRINCESSE.

Une pauvre jeune fille... que les concierges du château ont beau congédier et qui revient tous les matins en disant : *Je veux parler à la reine.* Je l'ai aperçue aujourd'hui dans la cour, assise sur une borne, et pleurant; je lui ai demandé ce qu'elle voulait : *Je veux parler à la reine;* je n'ai pu en tirer d'autre réponse, et j'attendais que Votre Majesté fût seule pour lui recommander ma protégée...

LA REINE.

Que je la voie.... Qu'on me l'amène sur-le-champ... (Un huissier paraît.) Sur-le-champ!

LAUZUN.

Si Votre Majesté me le permet... je cours la chercher...

LA REINE.

Ah! je conçois! dès qu'il s'agit d'une jeune fille... Est-elle jolie?

LA PRINCESSE.

Charmante!

LA REINE.

Monsieur de Lauzun l'avait deviné; et son empressement...

LAUZUN.

Prouve le désir de plaire à Votre Majesté.

LA REINE.

Désir intéressé, dont il faudra vous savoir gré... n'importe... j'y consens. (M. de Lauzun sort, la reine se retourne vers l'huissier.) Eh bien! que voulez-vous encore et que faites-vous là?

L'HUISSIER.

Mille pardons, madame, je voulais parler à monsieur le marquis de Vassan.

LA REINE.

Est-ce un secret?

VASSAN.

Non vraiment... dis tout haut.

L'HUISSIER.

C'est monsieur votre neveu qui vous attend, qui s'impatiente, qu'on ne peut pas retenir et qui menace de parcourir tout le château sans vous, si vous tardez davantage.

VASSAN.

Sans moi... (A part.) Diable... diable... j'y cours. (Haut à la reine.) Un provincial qui n'a jamais vu Trianon et à qui je veux procurer ce plaisir... Sa Majesté n'a pas d'ordre à me donner?... (Signe négatif de la reine. Il sort vivement par la droite, suivi de l'huissier. Au même moment entrent par le fond M. de Lauzun et Louise.)

SCÈNE III.

Les Précédents, M. DE LAUZUN et LOUISE.

LAUZUN.

Voici, madame, la charmante fille que je me suis chargé de vous présenter.

LA REINE.

Approchez, mon enfant... que voulez-vous?

LOUISE.

Je veux parler à la reine.

LA PRINCESSE, à Louise.

Vous êtes devant elle.

LOUISE.

C'est-y possible!... ah! je croyais que ce serait bien plus effrayant.

LA REINE.

Je vous semblais donc bien terrible?

LOUISE.

Dame! rien qu'à la peine que j'ai eue pour arriver, je me disais : Qu'est-ce que ça s'ra donc quand j'y serai... eh bien! pas du tout, ce que vous m'avez dit m'a déjà rassurée et donné bon espoir.

LA REINE.

Je ne vous ai encore rien dit.

LOUISE.

C'est vrai... mais vous m'avez regardée d'un air qui voulait dire : Courage, mon enfant; et je me suis dit : celle-là, du moins, n'est pas fière et dédaigneuse... elle est avenante, elle est charitable... excusez, madame, si je me suis trompée.

LA PRINCESSE, à demi-voix.

Prenez donc garde!

LOUISE.

Mais je serais si heureuse si je pouvais obtenir de votre bonté...

LA PRINCESSE.

Vous voulez dire de Votre Majesté.

LA REINE.

Non... non, laissez-la parler... C'est à ma bonté, n'est-ce pas, que vous vous adressez; cela vaut beaucoup mieux... répondez, d'où venez-vous?

LOUISE.

De par delà Clermont-en-Argonne... d'où je suis venue à pied à Versailles... pour parler à la reine...

LA REINE.

Nous le savons déjà... mais que vouliez-vous lui dire à la reine?...

LOUISE.

Ça s'ra un peu long à vous raconter... et je suis bien fatiguée... (Elle prend le fauteuil qui est devant la toilette et s'assied.)

LA PRINCESSE.

Que faites-vous?... on ne s'assied pas devant la reine.

LOUISE, restant toujours assise.

C'est-y vrai, madame?... c'est que depuis deux jours que je ne me suis pas seulement reposée un instant, je me sens des faiblesses dans les jambes...

LA REINE, lui appuyant la main sur l'épaule.

Restez... restez... de grâce!

LOUISE.

Merci, madame, je l'aime autant... (Se retournant vers la reine qui est debout appuyée sur le dos du fauteuil.) Eh bien! je vous disais donc qu'on me nomme Louise... Louise tout court... je n'ai pas d'autre nom... je suis orpheline.

LA REINE.

Et dans le besoin?...

LOUISE.

Oh! non, vraiment... Il y avait au pays une grande dame... si bonne, si généreuse... qu'on aurait cru que vous y étiez... je ne manquais de rien; madame la marquise m'avait prise auprès d'elle.

LA REINE.

Quelle marquise?...

LOUISE.

Eh bien! la marquise... tout le monde connaît ça; la dame du château de Clermont-en-Argonne... Madame de Salvoisy... qui n'a qu'un fils... un si beau jeune homme... un sourire si aimable... et de grands yeux noirs... Vous ne l'avez jamais vu?

LA REINE.

Non, vraiment.

LOUISE.

Tout le monde l'adore au château... c'est tout naturel, il y fait tant de bien!... et il n'y a pas un de ses vassaux qui ne donnât sa vie pour lui...

LAUZUN, souriant.

À commencer par mademoiselle Louise.

LOUISE.

Oh! Dieu! je ne serai pas assez heureuse pour ça. Par exemple, il avait un défaut, à ce que disait sa mère, car moi je ne lui en ai jamais trouvé; c'est que depuis quelque temps il parlait politique, ce qui désolait madame la marquise; il trouvait que tout allait de travers à la cour.

LAUZUN, sévèrement.

Eh bien! par exemple...

LOUISE, naïvement.

Oui, monsieur; il était comme ça; il parlait de gloire, de liberté, d'idées nouvelles; je n'y entendais rien, mais j'étais de son avis; il déclamait avec tant de chaleur contre tous les abus, contre les courtisans, contre le roi, contre la reine. Ah! pour la reine il avait tort, je le vois maintenant.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

En vérité!

LOUISE.

C'est tout simple, il ne vous connaissait pas, il ne vous avait pas vue; et c'est dans ces dispositions-là qu'il est venu faire un voyage à Paris, où madame a appris qu'il parlait en tous lieux aussi librement que dans son château, et puis tout à coup elle n'en a plus reçu de nouvelles; on n'a plus su ce qu'il était devenu; son cousin même, M. de Salvoisy, qui est employé à Versailles, a écrit qu'il avait disparu, et qu'il craignait que la police, la Bastille, les lettres de cachet... que sais-je? Depuis ce moment, madame ne vivait plus, ni moi non plus, et voyant ma bienfaitrice dans les craintes et dans les larmes... (Elle se lève.) Ah! ça va mieux. (Elle continue.) Il m'est venu une idée dont je n'ai parlé à elle ni à personne, parce qu'on m'en aurait empêchée. Je suis partie à pied de Clermont-en-Argonne, sans savoir le chemin; mais je disais à tous ceux que je rencontrais : Je vais à Versailles pour parler à la reine, et ils m'indiquaient ma route.

LA REINE.

Pauvre enfant!

LOUISE.

Dès le second jour, je n'avais plus d'argent; je n'y avais pas pensé, et j'étais tombée de besoin au pied d'un arbre, lorsque passa un vieux militaire qui me dit : « Jeune fille, que fais-tu là? — Je « viens de Clermont et je vais à Versailles parler « à la reine. » Alors il me donna un louis... Vous le lui rendrez, madame, n'est-il pas vrai? Je le lui ai promis.., et voilà comment je suis arrivée à Versailles, comment j'ai parlé à la reine, pour lui demander la grâce et la liberté de mon jeune maître.

AIR *nouveau de M. Hormille.*

Comment sans lui retourner au pays?

LA REINE.

Quoi! mon enfant, vous voulez que la reine
Vienne au secours d'un de ses ennemis?

LOUISE.

Raison de plus.

LA REINE.

Pour augmenter sa haine.

LOUISE.

N'en croyez rien, madame... ce sera
Un cœur de plus qui vous appartiendra.

LA REINE.

Il faut se rendre aux accents généreux
De cette voix qui presse et qui supplie;
Mais, dites-moi, si je cède à vos vœux,
Puis-je espérer, mon ancienne ennemie,
Que votre cœur un jour m'appartiendra?

LOUISE.

Oh! non, vraiment... car vous l'avez déjà.

LA REINE, souriant.

Voyons, vous dites que votre jeune maître est monsieur de...

LOUISE.

Salvoisy!

LA REINE, cherchant.

Salvoisy!... (Souriant.) Non-seulement je ne l'ai pas fait arrêter, mais je n'ai pas même entendu ce nom-là parmi ceux... Je vais faire parler à M. Lenoir.

LOUISE.

C'est celui qui met au cachot? Ah! que vous êtes bonne...

LAUZUN.

Puisque ce M. de Salvoisy a un cousin à Versailles, on pourrait d'abord savoir par lui... (A Louise.) Lui avez-vous parlé?

LOUISE.

Non, monsieur, je ne sais pas même où il demeure, et puis je ne voulais parler qu'à la reine.

LA REINE, à la princesse.

Princesse, vous vous informerez, vous ferez écrire à ce cousin... je le verrai... je veux le voir dès aujourd'hui. (A Louise.) Soyez tranquille, mon enfant, nous saurons ce qu'est devenue la personne qui vous intéresse si vivement. On n'inspire pas un dévouement comme le vôtre sans le mériter. Tenez, vous voyez bien ce monsieur en habit brun, au fond de cette galerie? c'est M. de Vassan. Priez-le de ma part de vous conduire dans le salon de musique; dans deux heures vous aurez une réponse. (Se retournant vers ses femmes.) Maintenant, mesdames, chez le roi. (A Lauzun.) M. de Lauzun!... (Lauzun, qui regardait Louise, s'approche vivement de la reine qui adresse à Louise un geste de protection.) Adieu, mon enfant. (En souriant.) Adieu, ma nouvelle alliée. (A la princesse.) Ah! je vous remercie, princesse, voilà une bonne matinée. (Elle sort par le fond entourée de toutes ses femmes, et causant avec Lauzun.)

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Ah! que je suis contente!... et que diront maintenant tous ceux qui se moquaient de moi... toi!.. parler à la reine... une petite fille de rien!... une paysanne! Oui... oui... je lui parlerai. Et je lui ai parlé et pas trop mal encore, puisqu'on m'accorde ce que je demande, puisque je vais rendre la liberté à notre jeune maître et la vie à sa mère!... et c'est sûr, la reine me l'a promis, la reine me l'a dit... il faut qu'elle soit bonne pour écouter ainsi tout le monde, car elle doit avoir bien des embarras avec un aussi grand ménage que le sien!...

SCÈNE V.

VASSAN, LOUISE.

VASSAN, entrant par la droite et regardant autour de lui.

Pas ici non plus!... où diable peut-il être fourré?... je suis d'une inquiétude... (Apercevant Louise.) Ah! une jeune personne... Ne l'auriez-vous pas vu par hasard?

LOUISE, étonnée.

Qui donc, monsieur?

VASSAN.

Mon neveu.

LOUISE.

Je ne le connais pas.

VASSAN.

C'est juste... Et m'échapper ainsi!... A peine ai-je eu le temps de lui demander des nouvelles de la famille, sur laquelle il m'a répondu tout de travers. Au diable les gens de province! on devrait bien les supprimer.

LOUISE.

Eh bien! par exemple! moi qui suis de la province de Champagne!

VASSAN.

Je dis ça pour mon neveu, qu'en oncle complaisant je m'étais chargé de promener dans le château. C'étaient à chaque pas des admirations... des extases!... j'avais toutes les peines du monde à le faire avancer.

LOUISE.

Dame!... ça a l'air si beau!

VASSAN.

Plus il voyait, plus il voulait voir; j'avais beau lui dire : Si tu t'y prends comme ça, nous en aurons bien pour six semaines... Je lui avais montré de loin les appartements de la reine, et j'allais ouvrir la salle des gardes, lorsqu'en me retournant... plus personne!... mon gentilhomme avait disparu... évanoui... évaporé!...

LOUISE.

Ah! que c'est drôle! et où peut-il donc être allé?

VASSAN.

Est-ce que je sais, moi?... C'est justement ce qui m'effraye; ignorant des usages et de l'étiquette, il est capable de pénétrer jusque dans le conseil du roi!... et jugez un peu ce qui m'en arriverait; car enfin c'est par moi qu'il est ici, c'est sur moi que pèse la responsabilité... et s'il commettait quelque inconvenance... (En ce moment Salvoisy entre avec précaution par la droite, et, à la vue de Vassan, disparaît par le fond à gauche. — Continuant.) Quelle tache pour le nom des Vassan!...

LOUISE, *étonnée.*

Comment! l'on vous nomme...

VASSAN.

Jean-Claude, marquis de Vassan, pour vous servir.

LOUISE.

C'est justement à vous que la reine m'a dit de m'adresser pour me faire conduire dans le salon de musique.

VASSAN, *se frappant la tête.*

Dans le salon de musique?... Ah! j'y pense, nous avons passé devant, il y sera peut-être entré. (Ils sortent ensemble par le fond, du côté droit.)

SCÈNE VI.

SALVOISY, *seul.*

(Il rentre avec précaution en les voyant s'éloigner.)

Il n'est plus là... il s'est éloigné!... Me voilà seul... seul dans l'appartement de la reine! Je sais à quoi je m'expose si l'on m'y surprend... Que m'importe? pourvu que je la revoie une fois encore; non plus confondu dans la foule, non plus posté pendant des heures entières près du portique ou du perron où elle doit monter en voiture, et où mes yeux, pendant qu'elle s'élance, la voient passer comme une apparition; mais seule, là! devant moi!... Ses regards s'arrêteront sur les miens, je l'entendrai... j'entendrai le son de cette voix qui m'a perdu, qui a changé ma vie, bouleversé toutes mes idées, qui m'a entraîné jusqu'ici... Moi dont le cœur battait d'indignation au seul nom de la cour, qui aurais rougi de détourner la tête pour voir passer une reine; maintenant ma vie entière, comme celle de ces vils courtisans, se passera peut-être à épier un regard.... Ah! je les hais de toute la haine que je ne puis plus avoir pour elle. (Écoutant.) Ne vient-on pas?... Serait-ce encore ce M. de Vassan?... Non, je suis débarrassé de lui... et je peux rendre à son neveu le nom que je lui ai emprunté! Ce matin, devant moi, à mon hôtel, il se vantait de son oncle le marquis, dont la protection devait l'introduire dans le château; je l'ai devancé, je suis venu chercher à sa place! quoi? Un indigne affront, un juste châtiment!... la Bastille peut-être! car à ma vue. à la vue d'un homme au milieu de son appartement, elle aura peur; ses paroles n'exprimeront que la colère et l'indignation; elle ne daignera plus, bonne et indulgente, comme sur le banc de la terrasse, écouter mes discours, y répondre comme mon égale... non, elle sera reine... reine irritée... Eh bien! j'aurai vécu un jour... (S'arrêtant.) Et ma mère, ma pauvre vieille mère! d'autres encore qui m'aimaient tant et que je ne reverrai plus. Ah! sans cette fièvre qui me dévore... sans ce délire... oui... oui... c'est du délire... je suis fou... je ne me reconnais plus, et quand je reviens à moi, je me dis : Retournons près de ma mère, fuyons ces lieux... (Regardant autour de lui et avec exaltation.) Mais ces lieux... ce sont ceux qu'elle habite... (Allant à la fenêtre.) Oui, je ne me trompais pas, c'est sur cette croisée que mes yeux sont attachés chaque jour... Oui, d'après la description exacte que je m'en suis fait donner, ce doit être ici, en sortant de ses petits appartements, qu'elle reçoit à sa toilette les hommages de la foule indifférente des courtisans... Un duc de Lauzun, pour la remercier de quelque faveur nouvelle, pourra tomber à ses genoux et lui baiser la main, tandis que moi, qui ne demande rien, qui ne veux rien que m'enivrer de sa vue... (Regardant vers la droite du théâtre et poussant un cri.) Ah! son portrait!... Ah! oui, le seul, le seul encore qui l'ait reproduite à mes yeux comme je l'ai vue... comme elle est en réalité... (Avec transport.) Ma fortune! ma fortune tout entière pour cette image!...

SCÈNE VII.

SALVOISY, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *à l'huissier qui entre avec elle par le fond à gauche.*

C'est bien, c'est bien.

SALVOISY, *se retournant.*

Quelqu'un... et ce n'est pas elle! ah! je suis perdu!

LA PRINCESSE, *à l'huissier.*

Je mettrai ces demandes sous les yeux de Sa Majesté... On laissera entrer M. de Salvoisy sitôt qu'il se présentera.

SALVOISY.

Que dit-elle?

LA PRINCESSE.

C'est l'ordre de la reine.

SALVOISY.

De la reine!... (S'avançant vivement vers la princesse.) Salvoisy! c'est moi, madame.

LA PRINCESSE, l'examinant.

Vous, monsieur?

SALVOISY.

Oui, madame, moi-même.

LA PRINCESSE.

Je venais d'envoyer chez vous; la reine veut vous voir.

SALVOISY.

Me voir!... Elle sait donc qui je suis? elle a donc voulu le savoir?

LA PRINCESSE.

Mais apparemment. (A part.) Quel singulier homme! (Haut.) Elle veut vous parler d'une chose qui vous intéresse.

SALVOISY.

Me parler? A moi? Salvoisy?

LA PRINCESSE, continuant.

N'avez-vous pas des parents à Clermont-en-Argonne?

SALVOISY, de même.

Oui, madame... (A part.) Ah! ma tête se perd!

LA PRINCESSE.

C'est donc bien à vous. Encore quelques instants; Sa Majesté ne tardera pas à paraître... (Elle sort en lui faisant une révérence et en lui faisant signe d'attendre.)

SCÈNE VIII.

SALVOISY, puis LAUZUN.

SALVOISY.

Ce n'est pas vrai! c'est impossible! Ah! si je pouvais le croire!!! Elle sait donc par combien de repentir et d'adoration j'ai expié mes discours de la terrasse, les lâches calomnies auxquelles j'avais pu croire!... Une reine ne peut-elle pas tout savoir!... Oh! oui, elle sait tout... elle a eu pitié de moi... elle veut me consoler, me dire qu'elle me pardonne... Je vais donc la voir! et de son consentement! et par son ordre!... Oh! mon Dieu!... (Il se laisse tomber dans un fauteuil sur le devant, à droite, et reste plongé dans ses réflexions.)

LAUZUN, entrant par la gauche.

L'occasion est favorable... et avant que la reine ne rentre chez elle... (Montrant un papier.) Là, sur sa toilette... cette allusion à notre dernier entretien... ces deux lignes, dont elle seule pourra comprendre le sens... Voilà trop longtemps que j'hésite... la manière dont elle m'accueille... les distinctions dont elle m'accable, tout me dit qu'il faut me déclarer... que c'est le moment... Elle s'y attend, j'en suis sûr, et l'on ne doit pas faire attendre une reine de France. (Il place le billet sur la toilette. Salvoisy se lève à ce bruit. Lauzun se retourne brusquement.) Qui est là? Que vois-je?... Encore cet homme!

SALVOISY.

Encore ce duc!

LAUZUN.

Que voulez-vous? Que demandez-vous?

SALVOISY.

La reine.

LAUZUN.

Et croyez-vous qu'il suffise d'un désir pour pénétrer jusqu'à elle? Qui vous a conduit ici?

SALVOISY.

Que vous importe?

LAUZUN.

Vous me direz au moins à quel titre?...

SALVOISY.

Pas davantage.

LAUZUN.

Un ordre écrit peut seul vous donner le droit...

SALVOISY.

Montrez-moi le vôtre.

LAUZUN.

Mon nom, mon rang, les charges que j'occupe...

SALVOISY.

Ah! j'entends! vous êtes de la cour, vous! on vous y admet, on vous y accueille, pour que vous alliez ensuite répandre au dehors le venin de vos calomnies...

LAUZUN.

Monsieur!

SALVOISY.

Ne vous ai-je pas entendu? Les malheureux! ils approchent une jeune femme sans expérience, prompte à céder à tous les mouvements de son âme, légère dans ses goûts peut-être, mais jeune, mais indulgente. Ils la provoquent, ils l'encouragent, et puis après ils l'injurient...

AIR de : *Renaud de Montauban.*

Trompé par eux, le peuple la maudit,
Persuadé d'un crime imaginaire;
Ils n'ont pas craint, par un infâme bruit,
De soulever contre elle sa colère.
Puis à la cour, les mots qu'ils ont dictés
Sont répétés par leur bouche coupable...
Pour rendre ainsi le peuple responsable
Des crimes qu'ils ont inventés.

LAUZUN.

D'aussi graves injures seraient déjà punies, si je ne pardonnais à l'exaltation d'un homme que le sort des armes a déjà rendu malheureux contre moi.

SALVOISY.

Oh! qu'à cela ne tienne, je suis prêt encore...

LAUZUN.

Eh! monsieur, attendez donc que vous soyez remis de votre première blessure!... Pensez-vous, d'ailleurs, que je n'aie rien autre chose à faire qu'à mettre l'épée à la main contre vous, que je ne connais pas?

SALVOISY.

La reine non plus ne vous connaît pas et je viens lui dire...

LAUZUN.

Monsieur!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VASSAN.

VASSAN, apercevant Salvoisy, et courant à lui sans voir Lauzun.

Ah! le voilà... (Se retournant et apercevant Lauzun.) Dieu! monsieur le duc!

LAUZUN.

Lui-même! qui, sans votre arrivée, allait donner une nouvelle leçon à votre neveu.

VASSAN.

Mon neveu!... encore lui!... Ah çà! c'est donc un diable!... il est partout... on vient de me dire qu'il me demandait en bas à la grille... un petit blond... et à moins qu'il ne soit double...

LAUZUN.

Ou que l'un des deux ne soit un imposteur...

VASSAN.

C'est possible... En tous cas, ce ne peut être que celui-ci... Se glisser dans cet appartement sans ma permission!... oser tirer l'épée contre monsieur le duc!... Je le renie pour mon neveu.

LAUZUN.

Comme il vous plaira... mais qu'il s'éloigne.

SALVOISY.

M'éloigner!

LAUZUN.

Dans son intérêt et dans le vôtre.

VASSAN, bas à Salvoisy.

Vous l'entendez... Sortez, de grâce!

SALVOISY, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Je reste, car je suis ici par l'ordre d'une personne plus puissante que vous tous.

LAUZUN.

Vraiment!... Eh! qui donc?...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, entrant par le côté à gauche.

La reine, messieurs... (Apercevant Salvoisy.) Sa Majesté, que je précède, sera charmée de vous voir.

VASSAN et LAUZUN.

Que dites-vous?

LA PRINCESSE.

Que la reine désire parler à monsieur. (Montrant Salvoisy.)

VASSAN, avec orgueil.

A mon neveu!... une audience particulière à mon neveu!... à mon vrai et véritable neveu... car l'autre est un intrigant et un chevalier d'industrie que je vais faire arrêter... Dieu! la reine!...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE.

LA PRINCESSE, allant au-devant de la reine, lui dit à demi-voix.

Voici la personne à qui Votre Majesté désirait parler.

LA REINE.

Je vous remercie... (S'avançant et le regardant. — A part.) O ciel!... (A demi-voix.) Comment, princesse, vous ne le reconnaissez pas?...

LA PRINCESSE, de même.

Non, vraiment!

LA REINE, de même.

C'est le jeune homme qui, au concert de la terrasse...

LA PRINCESSE, de même.

Vous croyez! je n'en répondrais pas.

LA REINE, de même.

Et moi, j'en suis sûre... Pas un mot devant M. de Lauzun, et avertissez cette jeune fille, mademoiselle Louise, qu'elle vienne.

LA PRINCESSE, sortant.

Oui, madame.

LA REINE, s'avançant vers Salvoisy.

On vous a fait beaucoup attendre, monsieur; j'en suis désolée...

SALVOISY, à part, avec émotion.

C'est sa voix!... et c'est à moi, c'est à moi qu'elle parle...

LA REINE, toujours à Salvoisy.

Approchez-vous!... j'aurais quelques renseignements à vous demander sur un de vos parents... (Regardant sa main qui est enveloppée d'un taffetas noir.) O ciel! vous êtes blessé!...

SALVOISY.

Oui, madame.

LA REINE.

Et comment cela?

VASSAN.

Par monsieur le duc, qui lui a fait cet honneur.

LA REINE.

Monsieur de Lauzun?... et pour quelle cause?

LAUZUN.

Je ne puis le dire, même à Votre Majesté, et j'espère que monsieur aura la même discrétion.

SALVOISY, avec fierté.

Je ne promets rien, monsieur. (Geste de colère de Lauzun.)

LA REINE.

Il suffit! monsieur de Lauzun, monsieur de Vassan... (Sur un signe de la reine, Lauzun et de Vassan s'inclinent et sortent ensemble du même côté.)

VASSAN, à part.

Seul! avec la reine! quel honneur pour la famille!...

SCÈNE XII.

LA REINE, SALVOISY.

LA REINE, s'asseyant près de la toilette, et après un moment de silence.

Un duel avec M. de Lauzun! voilà qui est grave... car il est puissant... il a un grand crédit... le savez-vous?

SALVOISY.

Oui, madame.

LA REINE.

Il fallait donc des motifs bien forts?...

SALVOISY.

Jugez-en vous-même, madame; il outrageait devant moi, par une indigne calomnie, la vertu la plus noble et la plus pure...

LA REINE.

Je comprends... une grande dame dont vous étiez le chevalier...

SALVOISY.

Non, madame; tant d'honneur ne m'appartient pas, et cependant je donnerais ma vie pour elle, car cette personne-là, c'est Votre Majesté...

LA REINE.

Moi! que dites-vous?... calomniée par monsieur de Lauzun... Oh! non... non... vous vous êtes trompé, vous avez mal entendu... ce n'est pas possible... (Étendant la main vers la toilette, et prenant le papier qu'elle y voit.) Son dévouement pour moi... son respect me sont trop bien connus... (Jetant les yeux sur le papier.) Dieu! qu'ai-je vu?... (Froissant le papier avec indignation et se levant.) L'insolent! oser m'adresser de pareils vœux!... à moi!...

SALVOISY, timidement.

Votre Majesté refuse de me croire...

LA REINE, vivement.

Non, monsieur, non; je crois tout maintenant... Des outrages, des calomnies, voilà ce que je dois attendre de mes amis... Quel sort me réservent donc les autres?...

SALVOISY.

Ah! si vos ennemis vous connaissaient tous, ils seraient comme moi (S'inclinant.), ils se prosterneraient devant vous, ils vous demanderaient grâce, comme je le fais en ce moment, pour ces paroles indiscrètes, injurieuses, que, sur des bruits mensongers, je n'ai pas craint de vous adresser, sans vous connaître...

LA REINE, souriant.

Oui, le soir... sur la terrasse de Trianon... Ah! vous vous rappelez notre conversation... vous avez meilleure mémoire que moi... je l'ai tout à fait oubliée...

SALVOISY, fléchissant le genou.

Ah! madame, c'est trop de générosité.

LA REINE.

Relevez-vous, monsieur; quoique je ne pense pas mériter tous les reproches qu'on m'adresse, je ne me crois pas non plus une divinité...

SALVOISY, se relevant.

Daignez me dire, au moins, que vous ne me croyez plus au nombre de vos ennemis.

LA REINE, avec bonté.

J'en suis persuadée.

SALVOISY.

Ah! que je suis heureux! car mes torts pesaient là, sur mon cœur, comme un crime!... Et pour les racheter, pour les expier tout à fait, que ne puis-je répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

LA REINE, à part.

Pauvre homme! (Regardant sa main.) il a déjà commencé! (Haut.) Je vous ordonne, monsieur, de ne plus vous exposer ainsi; nos défenseurs sont trop rares pour que nous ne devions pas les ménager, et nous attendons de vous, en ce moment, un service qui vous coûtera moins cher...

SALVOISY.

Que Votre Majesté daigne commander.

LA REINE.

Une de vos parentes, la marquise de Salvoisy, qui demeure à Clermont-en-Argonne, a un fils qui a disparu!

SALVOISY, à part et troublé.

O ciel!...

LA REINE.

Savez-vous ce qu'il est devenu, et quel est son sort?

SALVOISY, hésitant.

Oui, madame.

LA REINE.

Dites-le-moi donc, car je m'y intéresse beaucoup, et j'ai promis de le rendre à sa mère.

SALVOISY.

Votre Majesté ne le pourra pas, car il est impossible qu'il s'éloigne maintenant de Versailles...

LA REINE, vivement.

Il y est donc?

SALVOISY.

Oui, madame; le jour, errant dans ces jardins, sous ces portiques; la nuit, couché sous le marbre de vos balcons, ou les yeux fixés sur vos fenêtres.

LA REINE.

Que me dites-vous là! Serait-ce ce jeune homme dont on me parlait ce matin, qui suit partout mes pas, et qu'on ne désigne ici que sous le nom d'Amoureux de la Reine?

SALVOISY.

Oui, madame.

LA REINE.

C'est là votre parent, et vous n'avez pas essayé de le rendre à la raison; de lui représenter qu'il exposait ainsi à la poursuite d'une vaine chimère son repos, son bonheur et ses jours, peut-être.

SALVOISY.

Il le sait, madame, mais il aime mieux mourir que de ne plus voir Votre Majesté; c'est sa vie, c'est son être; il n'existe que par votre présence.

LA REINE.

En vérité! c'est de la folie, et je m'étonne que, faisant profession d'un pareil dévouement, il n'ait pas été arrêté un instant par la crainte de me compromettre ou de me déplaire.

SALVOISY.

Vous déplaire, vous compromettre!... Et comment? est-ce votre faute, si l'on vous aime? est-ce la sienne, s'il n'a pu se défendre d'un pareil amour? Et jugez vous-même, madame, s'il est si coupable. Dans ces jardins de Versailles, dans ce parc magnifique, ouvert à tout le monde, une femme se trouve assise près de vous, vous êtes frappé du charme de sa personne; vous lui parlez, elle répond! le son de sa voix vibre jusqu'au fond de votre âme, vous vous laissez aller sans méfiance à l'entraînement de ses discours; et quand une passion vous est bien entrée jusqu'au fond du cœur, il se trouve que cette femme est une reine! une reine!... Ah! que n'est-elle votre égale! on l'adorerait sans crime, on pourrait l'avouer, le lui dire à elle-même, et, pâle, tremblant, les yeux baissés vers la terre, on ne rougirait pas devant elle de honte et de crainte, comme je le fais en ce moment.

LA REINE.

O ciel! que dites-vous?

SALVOISY.

Que je suis cet insensé, ou plutôt ce coupable.

LA REINE, avec dignité et faisant un pas pour sortir.

Monsieur!...

SALVOISY.

Ah! ne me punissez pas, ne prononcez pas mon arrêt; je ne crains pas la prison, je ne crains pas la mort, mais je crains de ne plus vous voir. Grâce, madame! grâce et pitié...

LA REINE, à part.

Mon Dieu!... si j'appelle, il est perdu!...

SALVOISY, avec chaleur.

Je ne veux rien... je ne demande rien... que vous voir, vous voir encore... les jours où tout le monde est admis à ce bonheur... et si dans la foule indifférente qui souvent se presse autour de vous, il est un homme qui vous aime... pourquoi sa vue vous irriterait-elle?... son silence et ses tourments seraient-ils une offense?... (La reine fait encore quelques pas pour sortir.) Oh! non... non, cela n'est pas possible; et peut-être émue d'un attachement si pur et si vrai, vous vous direz : « Pauvre homme!... il m'aime tant! » et vous me souffrirez...

LA REINE.

Monsieur!... (A part.) Que lui répondre?... le malheureux me fait de la peine... et cependant souffrir de pareilles choses est impossible... Allons... allons, qu'il s'éloigne du moins... (Haut.) Monsieur, je vous prie... (A part.) Là! ne le voilà-t-il pas immobile devant moi... (Haut.) Monsieur, retirez-vous... la reine ne saura rien de tout ce qui s'est passé... allez... allez... mais surtout, plus d'éclat, plus de querelles! ce serait encore une manière de me calomnier... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?...

SALVOISY.

Si, madame... vous venez de me répondre sans colère... avec bonté... je vous reconnais... oui, oui, vous voilà bien, telle que je vous ai vue la première fois... Un mot... un mot encore, de cette voix que peut-être je n'entendrai plus... qu'avant de mourir vous ayez eu une fois pitié de moi, et, quel que soit le châtiment qui m'est réservé, (Se jetant à ses pieds.) que je puisse au moins toucher cette main qui me pardonne...

LA REINE, avec dignité et dégageant sa main que Salvoisy vient de saisir.

Malheureux!... je vous ordonne de sortir. (En ce moment, le duc de Lauzun, M. de Vassan et quelques personnes de la cour paraissent au fond.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC DE LAUZUN, VASSAN.

LA REINE, aux personnes qui entrent et montrant Salvoisy.

Messieurs, faites sortir cet homme!

LAUZUN.

Le misérable... aux pieds de Votre Majesté...

VASSAN.

Quelle insolence! il n'est plus mon neveu... et sa ruse est découverte... (Aux gardes du corps qui sont près de la porte.) Qu'on le saisisse... qu'on l'entraîne. (Au moment où les gardes font un mouvement pour arrêter Salvoisy, Louise paraît.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE, LOUISE.

LOUISE, entrant vivement et poussant un cri en apercevant Salvoisy.

Ah!... le voilà!... grâce, madame, grâce pour lui, vous me l'avez promis!...

LA REINE.

Oui... qu'on ne lui fasse aucun mal... qu'il s'éloigne seulement; cet homme n'a point de mauvais desseins... qu'on le laisse libre... il est privé de sa raison, ce n'est qu'un pauvre insensé...

LOUISE.

Lui!...

SALVOISY, poussant un cri déchirant.

Ah! ce n'était que du mépris, pas même de la pitié!...

LAUZUN, à la reine.

Quoi! madame, vous laisseriez impunis de pareils outrages...

LA REINE.

Ne vous en plaignez pas, monsieur, et remerciez le ciel de mon indulgence. (Bas, lui remettant son billet.) Tenez, et désormais ne reparaissez jamais devant moi... (Elle va s'asseoir près de la toilette.)

LOUISE, qui pendant ce temps s'est approchée de Salvoisy.

Eh! mais, qu'a-t-il donc?... comme il me regarde d'un air effrayant... Mon maître... mon maître...

est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... (Musique qui dure jusqu'à la fin de l'acte.)

SALVOISY, avec égarement.

Sortez!... a-t-elle dit... qu'on le chasse... chassé comme un valet...

LOUISE, se jetant aux pieds de la reine.

Madame... il a perdu la raison...

SALVOISY, à Louise qu'il relève.

Que faites-vous donc? à genoux devant elle... Prenez garde... vous allez vous faire chasser... ceux qui l'aiment sont renvoyés de ce palais... elle ne souffre auprès d'elle que ses ennemis... Vous voyez bien que je ne peux pas y rester... venez... venez... (Il veut entraîner Louise et traverse avec elle le théâtre de gauche à droite, mais il chancelle et tombe sans connaissance dans un fauteuil que la reine vient de quitter.)

LA REINE, gagnant le fond à droite.

Princesse... monsieur de Vassan... voyez... ordonnez... qu'on lui prodigue tous les soins... privé de la raison... (Le regardant.) Ah! le malheureux... que lui reste-t-il?...

LOUISE, auprès de Salvoisy.

Moi, madame... moi qui ne le quitterai jamais... (Elle s'agenouille près de Salvoisy. La reine s'éloigne en jetant sur lui un dernier regard. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon du château de Salvoisy sur la route d'Épernay. — Porte au fond et portes latérales. — Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, et de plus une guitare.

SCÈNE I.

BOURDILLAT seul, assis près de la table, lisant le journal.

Comme ça marche!... comme ça marche!... chaque jour un nouvel événement... et les notables, et l'assemblée nationale... et le jeu de paume... et les titres qui s'en vont... et les assignats qui arrivent... l'abolition de la noblesse... il n'y aura plus de nobles... l'abolition des noirs... il n'y aura plus de noirs... tout cela va d'un train... et aujourd'hui, (Il prend un journal.) qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal de M. de Salvoisy? (Il lit.) CHRONIQUE DE PARIS! 19 juin 1791. « Décret qui enjoint aux princes de revenir en France, sous peine de confiscation de leurs biens, etc. » Dame! qu'ils y prennent garde!... S'ils s'en vont tous comme ça, cela fait de la place aux autres! et nous finirons par être les premiers... Moi! par exemple! moi Bourdillat, simple chirurgien, pour ne pas dire *frater*, à Épernay, me voilà déjà administrateur du district... et tous mes collègues s'amusent à faire du désintéressement, moi je ne demande qu'à monter... il ne faut pour cela que saisir au passage... une bonne occasion... et il en passe tous les jours... Ah! c'est mademoiselle Louise!... (Il se lève.)

SCÈNE II.

LOUISE, BOURDILLAT.

LOUISE.

Vous voilà, M. Bourdillat...

BOURDILLAT.

Oui, mademoiselle, fidèle à mon devoir... tous les matins je viens au château de M. de Salvoisy déjeuner et lire les journaux... et voir notre jeune et intéressant malade. Comment va-t-il, ce matin?...

LOUISE.

Je ne trouve pas de changement.

BOURDILLAT.

C'est étonnant!... ça n'est pas faute de visites! trois cent soixante-cinq par an... je reviendrai demain... car c'est mon meilleur malade.

LOUISE.

Je crois bien... toujours si bon! si aimable!... ne se plaignant jamais!

BOURDILLAT.

Il n'en a pas le temps. Vous êtes toujours là... à veiller sur lui, à prévenir tous ses désirs, et cela depuis quatre ans, sans vous décourager ni vous ralentir un moment... savez-vous que c'est très-beau?

LOUISE.

Et en quoi donc?... est-ce qu'il me serait possible de le quitter?... de l'abandonner?... depuis que sa mère est morte, il n'a plus que moi pour l'aimer!...

BOURDILLAT.

Et vous l'aimez tant!

LOUISE.

Madame la marquise me l'avait ordonné; et je ne lui ai jamais désobéi. « Louise, m'a-t-elle dit... je lègue mon fils à tes soins... à ton zèle!... tous ses parents ont fui sur une terre étrangère, et moi aussi je vais le quitter pour jamais... »

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

D'une mourante entends le dernier vœu :
Sois de mon fils la compagne assidue;
Que l'amitié puisse lui tenir lieu

De la raison, qu'hélas! il a perdue.
Veille ici-bas sur lui, ma fille; et moi,
Du haut des cieux je veillerai sur toi!

BOURDILLAT.

Ah! elle vous a dit cela?

LOUISE.

Oui, monsieur... et si elle me regarde quelquefois comme elle me l'a promis .. elle doit être contente!

BOURDILLAT.

Vous avez raison... elle doit être contente de nous!... vous d'abord, vous faites tout ce qu'il veut... et moi je ne le contrarie jamais... je ne lui ordonne jamais rien... je le laisse bien tranquille, c'est le moyen de le guérir tout à fait.

LOUISE.

Vous croyez?

BOURDILLAT.

Foi de docteur, je n'en connais pas d'autre et je vous réponds qu'il y a du mieux... Le mois dernier, ce jour où il refusait de me recevoir, il avait toute sa raison.

LOUISE.

Oh! oui... je sais bien, ces jours-là...

BOURDILLAT.

Toute la semaine dernière, il a parlé presque aussi raisonnablement que moi, et hier et avant-hier en apercevant M. le duc, je ne sais lequel, qui se rendait à la frontière... il l'a très-bien reconnu; et en général tout ce qu'il a vu à Versailles, tout ce qui vient de ce pays-là produit sur lui une émotion, une commotion qui pourrait amener sa guérison.

LOUISE.

Vous croyez?... ça serait bien heureux. Au fait, il y a des moments où il raisonne; il reconnaît ceux qui lui parlent, il leur répond avec justesse... mais moi, je suis bien malheureuse; c'est comme un sort qu'on m'aurait jeté; j'ai beau être toute la journée à côté de lui, il ne me reconnaît jamais, il me prend toujours pour la reine, il me parle de son amour; et cela a l'air de le rendre si heureux que je le laisse dire, quoique ce soit là le plus pénible, voyez-vous.

BOURDILLAT.

Et en quoi?

LOUISE.

Je ne sais... mais il me semble que de recevoir des amitiés qui ne sont pas pour vous, il y a là dedans quelque chose de... enfin, ça n'est pas à moi... ça ne m'appartient pas, et quand on est honnête fille, on ne veut rien dérober à personne.

BOURDILLAT.

Vous êtes folle!

LOUISE.

C'est possible... l'habitude de vivre avec lui.

BOURDILLAT.

Si cela arrivait, nous vous soignerions aussi; car moi, j'ai une affection pour tout ce qui tient à ce château... pour le château lui-même. Tout à l'heure, le commandant militaire, M. Biron, qui vient inspecter en passant le département de la Marne, nous demandait un logement pour lui et son état-major... Eh bien! moi, je lui ai désigné ce château, comme le lieu le plus digne de le recevoir.

LOUISE.

On les logera dans l'aile droite du château... mais ce n'est pas trop amusant; parce que des militaires...

BOURDILLAT.

N'ayez pas peur... quoique fort jeune encore, le commandant Biron est un de ces anciens seigneurs si éminemment aimables... Je vous présenterai à lui... et grâce à ma protection... tenez, tenez, le voici déjà qui vient s'établir et prendre possession de son quartier général.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BIRON.

BIRON, au fond, à des cavaliers.

Surtout, messieurs, beaucoup d'égards et de politesse pour les habitants de ce château... des militaires français doivent l'exemple de l'ordre et de la discipline... (Voyant Bourdillat.) Eh! c'est maître Bourdillat... ce magistrat irréprochable et ce docteur qui ne l'est peut-être pas autant...

BOURDILLAT.

Vous êtes trop bon, commandant... du reste, c'est moi-même... qui prends la liberté de recommander à votre protection cette jeune fille... (Bas à Louise.) Avancez donc...

LOUISE, levant les yeux.

O ciel! M. de Lauzun!...

BIRON, la regardant.

Eh! mais... autant que je me rappelle... cette jolie fille...

BOURDILLAT.

Vous la connaissez?

BIRON, allant à elle.

Toutes les jolies filles sont de ma connaissance...

LOUISE.

Il y a cinq ans... à Trianon, vous m'avez présentée à la reine.

BIRON, avec embarras.

La reine!... il y a cinq ans... oui, oui, je me rappelle parfaitement... depuis, les temps ont changé.

BOURDILLAT.

Et nous avons fait comme eux.

BIRON.

Moi, du moins... car vous, ma belle enfant, toujours aussi jolie... si toutefois cela n'a pas augmenté... Et votre jeune maître... ce cerveau brûlé... simple gentilhomme à qui il fallait de royales amours?

LOUISE.

Vous êtes ici chez lui.

BIRON.

Pardon!... pardon... mille fois... et sa tête?

LOUISE.

Elle n'est jamais bien revenue.

BOURDILLAT.

C'est moi qui le traite.

BIRON, lui frappant sur l'épaule.

Ça ne m'étonne pas... vous en êtes bien capable!

BOURDILLAT, s'inclinant.

Trop de bontés... ces ex-grands seigneurs sont d'une politesse... on reconnaît tout de suite les manières de l'ancienne cour.

BIRON.

La cour!... je n'en suis plus, monsieur... je suis de la nation.

BOURDILLAT, avec satisfaction.

Oh! nous savons bien que M. le duc de Lauzun...

BIRON.

Il n'y a plus de duc de Lauzun. Un des premiers, j'ai abdiqué toutes ces distinctions et priviléges, dont une seule nuit a suffi pour renverser l'échafaudage. Je suis le commandant Biron... ce titre vaut bien l'autre. Je ne devais le premier qu'au hasard... c'est à la confiance de mes concitoyens que je dois celui-ci, et quoique jeune je tâcherai d'y faire honneur.

BOURDILLAT.

Vous n'aurez pas de peine.

BIRON.

Que chacun fasse son devoir et tienne ses engagements comme moi, avec une foi ferme et sincère, et les temps s'amélioreront.

BOURDILLAT.

Ils sont déjà améliorés! autrefois je n'étais rien... aujourd'hui, je suis quelque chose... et encore la plupart de mes collègues prétendent que je n'entends rien à ce qui se passe, que je suis un brouillon, un imbécile... expression de l'ancien régime.

BIRON.

Style de tous les temps.

BOURDILLAT.

Que j'aie un jour l'occasion de déployer mes talents... ils verront si j'en ai... A propos de ça, monsieur le commandant, on disait ce matin au district que la cour et toute la noblesse veulent abandonner le royaume?

BIRON, sans l'écouter.

Oui, oui... (Rompant la conversation, et s'adressant à Louise.) Eh bien! ma chère enfant...

LOUISE.

Si monsieur le commandant veut prendre possession de ses appartements, il y trouvera tout ce qui peut lui être utile... et plus tard, si vous désirez quelque chose...

BIRON.

L'avantage de vous offrir mes services, le plaisir d'être admis à vous présenter mes hommages.

BOURDILLAT.

Galanterie de l'ancienne cour.

BIRON, s'éloignant de Louise.

C'est vrai, ce n'est plus de mode; mais quand on y a été élevé...

LOUISE.

Taisez-vous... taisez-vous... je crois entendre mon maître.

BIRON.

Pauvre jeune homme! (A Bourdillat.) Ah! sa vue me ferait mal. Venez, venez, Bourdillat, conduisez-moi à l'appartement que mademoiselle Louise veut bien me destiner. (Lauzun et Bourdillat sortent par le fond. Louise sort après eux.)

SCÈNE IV.

SALVOISY, puis LOUISE.

(Il entre par la porte latérale, à droite; il marche lentement, s'arrête, et a l'air de regarder d'un air étonné; il salue à droite, à gauche, comme s'il voyait beaucoup de monde : donnant une poignée de main, à droite, à gauche.)

SALVOISY.

AIR *de la Folle*, musique de M. Grisar.

Que de monde aujourd'hui! quels courtisans nombreux!
Pour contempler la reine ils viennent en ces lieux...
Ils l'admirent tout haut... moi je l'aime tout bas;
Mon âme est tout entière attachée à ses pas;
Mais je la cherche en vain et je ne la vois pas!
Pour moi plus de bonheur quand je ne la vois pas!

(Apercevant Louise qui rentre par la porte du fond.) La voilà, c'est la reine, elle sort de son appartement. (Il la salue et se tient dans une attitude respectueuse.)

LOUISE, à part.

Je n'ose l'approcher. (Haut.) Monsieur...

SALVOISY.

Votre Majesté daigne donc accorder un instant d'entretien à son fidèle serviteur.

LOUISE.

Toujours elle! et jamais moi!

SALVOISY.

Quelle différence! depuis ce jour où vous avez dit : « Sortez, qu'on le chasse! » Ah! je me le rappelle, vous l'avez dit... et alors je ne sais ce qui s'est passé en moi... l'humiliation... la rage... la haine!... Oh! oui, je vous haïssais plus que jamais...

LOUISE, avec joie.

Serait-il vrai?

SALVOISY.

Puis tout à coup... un changement... ah! un changement bien grand... dédaigneuse et hautaine... vous êtes devenue si bonne, si aimable, vos yeux me regardaient avec une expression si douce... tenez, comme en ce moment.

LOUISE.

Vous croyez?

SALVOISY.

Oh! que je vous trouve ainsi et plus touchante et plus belle!... et ces riches habits de soie, ces

perles dans vos cheveux, vous les avez ôtés; vous avez bien fait, vous n'en avez pas besoin; je vous aime bien mieux comme cela.

LOUISE, avec joie.

Vraiment?

SALVOISY.

Sans comparaison!... Ah! si vous pouviez rester toujours comme vous êtes, ne plus être reine.

LOUISE.

Je ne demande pas mieux.

SALVOISY.

Vous n'y tenez donc pas?

LOUISE.

Du tout, du tout; Versailles, la cour et les majestés, si vous pouviez comme moi oublier tout cela...

SALVOISY, avec force.

Vous oublier... Oh! non, je ne le peux pas!... Vous êtes tout pour moi!

LOUISE, cherchant à le calmer.

On m'avait parlé d'une amie de votre enfance.

SALVOISY.

Attendez... Ah! oui, la reine.

LOUISE.

Eh! non... Une jeune fille qui vous était si attachée...

SALVOISY.

Attendez... oui... Louise...

LOUISE.

Il sait encore mon nom.

SALVOISY, tristement.

Pauvre enfant!... elle est morte...

LOUISE.

Eh bien! par exemple, qui vous a dit cela?

SALVOISY.

Ah! elle est morte... elle ne vient plus... plus du tout... et si elle vivait... (Il la prend par la main et la conduit dans un coin du théâtre, à droite. — A demi-voix.) Vous ne savez pas... ce fut mon premier amour... Oui, je l'aimais avant d'aller à la cour.

LOUISE.

La!... ce que c'est que de venir à la cour... Voyez comme tout s'y perd!

SALVOISY.

Mais ma mère n'aurait jamais voulu. (Il va s'asseoir auprès de la table.) Ah! elle était bien jolie. (Louise s'approche. — La regardant.) Moins que vous cependant... bien moins que Votre Majesté.

LOUISE.

C'est fini, il est dit qu'il n'y aura que moi qu'il ne reconnaîtra jamais.

SALVOISY, prenant la guitare qui est sur la table et jouant pendant la ritournelle.

AIR du *Castillan à Paris*, d'Édouard Bruguières.

Sans vous, hélas! ma vie était si triste!
Votre aspect seul la charme et l'embellit;
Par votre aspect je respire et j'existe...

LOUISE, à part, avec joie.

Ah! pour le coup, c'est de moi qu'il s'agit!

SALVOISY.

Oui, sans l'éclat du diadème,
Tout céderait à votre loi...

LOUISE.

Ah! qu' c'est cruel!... mêm' quand il m'aime;
(Pleurant.)
Cet amour-là... ah! ah! n'est pas pour moi!

DEUXIÈME COUPLET.

SALVOISY, se levant et allant à Louise.

En vous voyant, se glisse dans mes veines
Un feu brûlant et rapide et soudain...
Et cette main que je presse en les miennes...

LOUISE, à part, avec joie.

Oh! cette fois, c'est bien moi! c'est ma main!

SALVOISY, avec passion.

Reine chérie!... ah! tant de grâce
Fait oublier qu'on n'est pas roi...
(Il l'embrasse.)

LOUISE, à part et pleurant.

Et même, hélas! quand il m'embrasse,
Ces baisers-là, ah! ah! n' sont pas pour moi!
(Elle le repousse.)

SALVOISY.

Ah! vous êtes fâchée!

LOUISE.

Il n'y a peut-être pas de quoi!

SALVOISY.

Je vous ai offensée?

LOUISE.

Ce n'est pas tant la chose, mais les idées qu'on y attache. (Salvoisy la salue respectueusement.) Allons, des respects maintenant. (Il fait un second salut respectueux, la regarde, puis sort brusquement par la porte latérale à droite.)

LOUISE, le regardant.

AIR : *Pour le trouver je cours en Allemagne*, d'Yelva.

Toujours la reine!.. hélas! quelle est ma peine,
Que notre sort est étrange aujourd'hui!
Il est trop loin de moi quand je suis reine,
Et paysann', je suis trop loin de lui!
Il guérirait du délir' qui l'égare,
Que tous mes vœux seraient encor déçus;
La folie, hélas! nous sépare,
Et la raison nous sépare encor plus!

SCÈNE V.

LOUISE, BOURDILLAT.

BOURDILLAT.

C'est encore moi, mademoiselle Louise. Voici ce que c'est... Un monsieur, une dame et un enfant demandent l'hospitalité; une indisposition du petit bonhomme les oblige de s'arrêter; il leur fallait un asile et un médecin pour une demi-heure. Je me suis trouvé là, votre château aussi; je les ai assurés de mes bons soins, de votre bon accueil, et je vous les amène.

LOUISE.

Vous avez bien fait.

BOURDILLAT.

J'ai déjà examiné l'enfant; ce ne sera rien du

tout. (Il se met à la table et écrit une légère prescription.)

LOUISE.

Je cours à la pharmacie du château.

BOURDILLAT.

C'est cela; ils pourront après se remettre en route. (Louise sort par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, BOURDILLAT.

LA REINE, dans le fond, à Vassan qui l'accompagne et qui est resté en dehors.

Surtout ne le quittez pas. (Entrant vivement et s'adressant à Bourdillat.) Eh bien! monsieur, mon fils?...

BOURDILLAT.

Soyez sans inquiétude, madame, on prépare ce qui est nécessaire pour lui; dans quelques instants, il sera tout à fait bien.

LA REINE.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!... Ainsi, dans une demi-heure, nous pourrons nous remettre en chemin.

BOURDILLAT.

Oui, madame.

LA REINE, à part.

Quel voyage!... Il me semble que nous n'aurons jamais atteint la frontière.

BOURDILLAT.

Vous venez de Paris à ce que je présume?

LA REINE.

De Paris?... Non, monsieur.

BOURDILLAT.

Tant pis, vous auriez pu me donner des détails ..

LA REINE.

Sur quoi donc, monsieur?

BOURDILLAT.

Il circule depuis hier une foule de bruits plus alarmants les uns que les autres.

LA REINE.

Vous m'effrayez.

BOURDILLAT.

On prétend que le roi a l'intention d'abandonner la partie. On va même jusqu'à indiquer (mais cela se dit à l'oreille) jusqu'à indiquer le jour de son départ.

LA REINE, à part.

Grand Dieu!... On aurait su à l'avance...

BOURDILLAT.

En tous cas, je ne lui conseillerais pas de prendre cette route-ci.

LA REINE, à part.

Quel supplice!

BOURDILLAT.

Le pays est prononcé, excessivement prononcé.

LA REINE, inquiète et voulant cacher son inquiétude.

Mon Dieu! monsieur, cette potion que l'on prépare pour mon fils?...

BOURDILLAT.

Je l'attends, madame, je l'attends.

LA REINE, avec impatience.

Ayez, je vous prie, la bonté de voir si vos ordres ont été ponctuellement exécutés.

BOURDILLAT.

Des ordres... je n'en ai point à donner à la personne qui a bien voulu se charger... Mais ne vous impatientez pas, madame, je l'entends.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, remettant une petite bouteille à Bourdillat.

Tenez, regardez; est-ce bien cela que vous m'avez demandé? (Pendant que Bourdillat examine la potion, elle aperçoit la reine.) Grand Dieu! (Elle fait un mouvement pour aller à la reine, qui lui fait signe de garder le silence.)

BOURDILLAT, à Louise, après avoir examiné la potion.

Le meilleur pharmacien n'aurait pas mieux préparé cette potion, et quoique on ait besoin de moi au district, je cours près de l'enfant; l'État peut bien attendre, tandis qu'un malade...

LA REINE.

Que je vous remercie!

BOURDILLAT.

Je suis comme ça; je suis médecin avant d'être fonctionnaire, d'autant que les fonctions publiques sont gratuites, tandis que les autres...

LA REINE.

Croyez que je saurai reconnaître...

BOURDILLAT.

Ce n'est pas pour cela que je le dis. (A Louise, lui montrant la reine.) C'est la dame que vous voulez bien accueillir et que je vous recommande... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

LA REINE, LOUISE.

LOUISE, regardant sortir Bourdillat et venant se jeter aux pieds de la reine.

Ah! madame... il est donc vrai, et Votre Majesté...

LA REINE.

Imprudente!... Que faites-vous?

LOUISE.

Me voilà, comme autrefois, à vos pieds, dans ce palais où j'implorais vos bontés, où vous daigniez me protéger.

LA REINE.

Nous avons changé de rôle, mon enfant, car c'est moi, aujourd'hui, qui ai besoin de protection.

LOUISE.

La reine de France!...

LA REINE.

Je ne le suis plus; errante et fugitive, je suis forcée de chercher un asile sur la terre étrangère.

LOUISE.

Grand Dieu!

LA REINE, avec douleur.

Il le faut. (Avec résignation.) Mais... épouse et mère, je sais quels devoirs ces titres m'imposent et je les remplirai.

LOUISE.

Ah! parlez, disposez de moi!

LA REINE.

Partie de Paris secrètement hier au soir avec le roi, j'ai été obligée de le quitter sur la route pour faire soigner mon enfant malade. Si je ne m'arrête qu'un instant, je puis, j'espère encore, le rejoindre avant la ville prochaine.

SCÈNE IX.

VASSAN, LA REINE, LOUISE.

VASSAN, accourant.

Ah! madame! ah! reine. (Il s'arrête en voyant Louise.)

LA REINE.

Oh! vous pouvez parler, monsieur de Vassan; c'est une amie. Eh bien! mon fils?...

VASSAN.

Va beaucoup mieux, infiniment mieux. Nous pourrons repartir dans un quart d'heure, ce qui est essentiel; car il est perdu, et vous aussi, madame, si nous tardons à nous remettre en route.

LA REINE.

Expliquez-vous.

VASSAN.

Le médecin qui nous a introduits dans ce château, qui nous y a installés avec tant de grâce, est une des autorités du pays.

LA REINE.

Il serait vrai!

LOUISE.

Hélas! oui, madame.

VASSAN.

Il a sans doute des ordres, des instructions secrètes; c'est peut-être un piége qu'il nous a tendu en nous conduisant ici, chez un de vos anciens ennemis.

LOUISE.

Ah! madame, ne le croyez pas.

LA REINE.

Et chez qui suis-je donc?

VASSAN.

Chez M. de Salvoisy, ce jeune homme qui, jadis, osa pénétrer dans les appartements de Trianon, et dont l'audace fut punie par la perte de sa raison.

LA REINE, avec un peu de douleur.

Ah! oui, je me rappelle. (A Louise.) Est-ce que le malheureux?...

LOUISE.

Ah! mon Dieu, madame, toujours; il ne pense qu'à la reine.

LA REINE.

Pauvre jeune homme!

VASSAN.

Jugez alors du danger que court Votre Majesté. Aussi, quand tout à l'heure je l'ai rencontré face à face et que je l'ai vu fixer sur moi ses yeux avec une expression tout à fait extraordinaire, je ne me suis pas amusé à lui demander de ses nouvelles, j'ai doublé le pas pour lui échapper.

LA REINE.

L'infortuné! malgré lui peut-être, s'il me voit, il me nommera... me trahira.

LOUISE.

Il vous aime tant!

VASSAN.

Et une amitié comme celle-là vous dénoncerait pour vous sauver.

LA REINE.

Il faut donc se hâter. Monsieur de Vassan, voyez à presser notre départ.

VASSAN.

Oui, madame. (Il sort par le fond.)

LA REINE.

Et vous, ma chère enfant, tâchez d'ici là que M. de Salvoisy ne m'aperçoive pas.

LOUISE.

Il doit être rentré dans son appartement, je vais l'y enfermer. Vous, madame, restez dans ce salon. On n'y viendra pas, vous n'y courez aucun danger, et dans quelques instants j'espère vous apporter de bonnes nouvelles. (Elle sort par la porte latérale à droite, après avoir baisé la main de la reine, et on l'entend en dehors fermer la porte à droite.)

SCÈNE X.

LA REINE, seule. Elle s'assied à droite du théâtre.

Oh! quel voyage! quel voyage!... A chaque instant de nouvelles craintes, de nouveaux périls; un cocher qui, à peine sur son siége, s'égare dans les rues de Paris et perd une heure avant d'arriver à la barrière!... Une heure, dans une fuite comme la nôtre!... Et la fatalité, quand nous avons besoin de l'obscurité la plus profonde, qui nous force à choisir la nuit la plus courte de l'année. Ce n'est rien encore; tout devait tendre à ne point éveiller la curiosité, les soupçons. Eh bien! deux voitures, des chevaux sans nombre, des gardes, des coureurs; tout l'attirail d'un souverain qui visite son empire. Ah! je n'accuse pas mes amis; mais que souvent leur zèle est maladroit! et mon fils qui tombe malade! et le hasard qui me fait entrer dans ce château, où m'attend un danger, le moins prévu de tous. (Elle écoute.) Du bruit!... Qui peut venir? (Elle se lève.) Ah! courons vers mon fils... Ciel! M. de Salvoisy!

SCÈNE XI.

LA REINE, SALVOISY.

SALVOISY, entrant par la porte du fond, qu'il referme précipitamment à double tour, et retirant la clef qu'il met dans sa poche.

Vassan, Vassan! le marquis de Vassan! Oh! je l'ai reconnu, je les reconnais tous; c'est devant

lui, c'est devant eux qu'elle m'a dit : « Sortez, « sortez; c'est un fou! c'est un fou! »

LA REINE.

Et aucun moyen de lui échapper! (Elle cherche à se sauver, mais à chaque instant elle s'arrête dans la peur d'être vue.)

SALVOISY, riant.

Ah! je suis fou!

LA REINE, voyant toutes les portes fermées.

Impossible de sortir!

SALVOISY, l'apercevant.

Une femme! une femme ici! (Il s'approche.) Qui est-elle? (Il va à elle brusquement; la reine cherche à l'éviter, mais il l'arrête.) Que voulez-vous, madame? (La reine le regarde avec dignité.) Ah! (Il jette un cri affreux et reste la bouche béante.)

LA REINE.

Monsieur de Salvoisy...

SALVOISY, après un instant de silence.

Cette voix! la reine... (Il la regarde avec admiration, puis fait un mouvement pour s'avancer vers elle. La reine, d'un geste imposant, lui fait signe de s'arrêter. Il reste immobile.) Et cependant ces traits si fiers, si imposants... ce ne sont plus ces regards de bonté et de tendresse qui me consolaient : ce n'est pas la reine que j'aimais; c'en est une autre dont la vue m'impose et me rend tremblant.

LA REINE, s'approchant.

Oh! je n'ai plus peur... pauvre insensé!

SALVOISY.

Insensé!... non... il y avait un poids affreux (Montrant son cœur.) Là!... (Portant la main à sa tête.) Là, surtout... c'était la nuit... et voici le jour.

LA REINE.

Monsieur de Salvoisy!...

SALVOISY.

Oui, c'est moi... c'est mon nom... Vous êtes la reine... rien que la reine, voilà tout... Mais il y a quelque chose qui me manque, et que je ne puis comprendre... quelque chose que je ne puis dire... et que je cherche... (Apercevant Louise qui entre par la porte latérale à droite.) Ah! le voilà!

SCÈNE XII.

Les Précédents, LOUISE.

LOUISE.

Madame... madame... il n'était pas dans sa chambre... il s'était échappé.

LA REINE.

C'est lui!... tais-toi.

SALVOISY.

Non, non, parlez encore... voilà la voix que j'attendais... c'est elle... elles étaient deux.

LA REINE, à Louise.

Mais il m'a reconnue... il dit qu'il n'est pas fou.

LOUISE.

Mon pauvre maître!

LA REINE.

Il prétend que ma vue lui a rendu toute sa raison.

LOUISE.

Elle la lui ferait perdre au contraire... et je vais l'emmener.

SALVOISY, qui pendant ce temps a cherché son nom.

Louise!

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Il me reconnaît!... pas pour longtemps peut-être!... mais c'est égal... je n'ai jamais été plus heureuse!... et si ce n'était les dangers de Votre Majesté...

SALVOISY, vivement.

Des dangers!... La reine est en danger?

LOUISE, effrayée.

Ah! mon Dieu! ça le reprend déjà... (Apercevant quelqu'un qui entre.) Bourdillat!

LA REINE.

C'est fait de nous.

SALVOISY.

Bourdillat!

LOUISE, restant près de lui.

Un ennemi de la reine!... silence!

SCÈNE XIII.

Les Précédents, BOURDILLAT, puis VASSAN.

BOURDILLAT.

Madame, j'ai l'avantage de vous annoncer que le petit jeune homme, monsieur votre fils, est tout à fait rétabli. Cette fois, la maladie a eu peur du médecin... Ordinairement, c'est le malade!...

LA REINE.

Nous pouvons donc partir?

VASSAN.

Oui, madame, je venais vous l'annoncer.

BOURDILLAT.

Et moi, je ne vous conseille pas de vous mettre en route en ce moment, car je viens d'apprendre au district que les circonstances sont graves.

TOUS LES AUTRES.

Qu'est-ce donc?

BOURDILLAT.

J'ajouterai même, de mon chef, excessivement graves.

LA REINE.

Quoi! monsieur, vous avez des nouvelles de Paris?

BOURDILLAT.

Des nouvelles extraordinaires; toute la famille royale est décidément partie.

SALVOISY, brusquement et s'avançant auprès de Bourdillat.

Partie!... et la reine?

BOURDILLAT.

La reine! nous y voilà... à ce mot seul, la tête déménage.

SALVOISY, lui secouant rudement la main.

Eh! non, morbleu, non... je vous répète que je vous entends, que je vous reconnais... je vous reconnais tous... j'ai ma raison.

BOURDILLAT.

C'est ce qu'ils disent toujours.

SALVOISY.

Ils ne voudront pas me croire, à présent.

LOUISE.

Eh! si, vraiment... l'on vous croit... l'on en est persuadé... (A Bourdillat.) Pourquoi, aussi, allez-vous le contrarier?

BOURDILLAT.

Cela ne m'arrivera plus.

SALVOISY.

Eh bien! donc, répondez... Pourquoi la reine a-t-elle quitté Versailles, et sa cour... et le trône?

BOURDILLAT.

Parce qu'il n'y a plus de Versailles, plus de trône... tout est bouleversé, renversé...

SALVOISY.

Bourdillat est fou...

BOURDILLAT.

Moi!... par exemple, cela lui va bien.

SALVOISY.

Et je vous demande...

LA REINE, regardant Salvoisy, et avec intention.

Non!... monsieur Bourdillat a raison... La reine cherche en ce moment à gagner la frontière... et elle serait perdue si on la reconnaissait... (Moment de silence et signes d'intelligence entre la reine, Vassan, Salvoisy et Louise.)

BOURDILLAT, qui pendant ce temps a pris une prise de tabac.

Ce qui ne manquera pas d'arriver, si elle passe par ici.

LOUISE.

Comment cela?

BOURDILLAT.

Je me charge de l'arrêter... ce qui ne sera pas difficile; car voilà son signalement qui vient d'arriver, et que je m'en vais vous lire. (Il décachette le papier.)

LA REINE ET VASSAN, à part.

O ciel!

LOUISE, à part.

Tout est perdu!

SALVOISY, arrachant le papier des mains de Bourdillat.

Une lettre de la reine!...

BOURDILLAT.

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait, ce maudit fou?

SALVOISY, allant à l'extrémité du théâtre, à gauche.

Elle restera là, sur mon cœur...

BOURDILLAT, allant à lui.

Mais, monsieur le vicomte... (A Louise.) Mademoiselle Louise, aidez-moi donc à le lui reprendre.

SALVOISY.

Non, non... je ne souffrirai pas qu'on la lise... que personne la voie... et pour en être plus sûr... (Il la déchire en morceaux.)

LA REINE, à part.

Ah! je respire!

VASSAN, de même.

Et moi aussi...

BOURDILLAT.

Mais c'est le signalement que vous avez mis en morceaux... Impossible maintenant d'arrêter la reine...

SALVOISY, avec chaleur.

L'arrêter!... (Courant à Bourdillat.) Savez-vous que je m'y oppose... que je la défends... que je lui suis dévoué... et qu'à tout prix je la sauverai?...

BOURDILLAT.

Eh bien! oui, oui, mon ami!... Oui, vous la sauverez... (Bas à Vassan.) Il faut dire comme lui pour empêcher un accès... (A Salvoisy.) Nous la sauverons... nous la sauverons tous, n'est-il pas vrai?... (Entre ses dents, à la reine et à Vassan.) En attendant, l'ordre est donné sur toute la route; et si elle n'a pas un passe-port signé par les autorités...

LA REINE, avec effroi.

Un passe-port!

LOUISE, remarquant le trouble de la reine.

Elle n'en a pas!...

SALVOISY. (Instant de silence.)

(A Bourdillat.) Un passe-port!... qu'est-ce que c'est que cela?

BOURDILLAT.

Je vais vous en montrer... (En tirant un de sa poche.) Tenez, tenez, mon bon ami; ce sont des papiers imprimés, sans lesquels on ne peut, grâce au ciel, ni voyager dans le pays, ni passer la frontière... Tout le monde en a.

SALVOISY.

Pourquoi alors n'en ai-je pas?

BOURDILLAT.

Puisque vous restez ici...

SALVOISY.

Et si je veux sortir, si je veux voyager...

BOURDILLAT.

Une autre idée, à présent.

SALVOISY.

Et je veux voyager... à l'instant même... ou seul, ou avec vous... non... avec Louise... je l'aime mieux.

BOURDILLAT.

Et moi aussi.

SALVOISY, le prenant par la main et le faisant asseoir sur le fauteuil devant la table.

Là, là... mettez-vous là, et faites-moi un passe-port (Montrant Louise qui est près de la table.) pour elle et pour moi...

BOURDILLAT.

Mais mon cher, ci-devant monsieur le vicomte...

SALVOISY, avec fureur.

Je vous l'ordonne, morbleu!... ou sinon...

LOUISE.

Ah! mon Dieu! c'est plus fort que jamais... le voilà furieux à présent.

BOURDILLAT.

Ne vous fâchez pas, je vais vous l'écrire... (A Louise.) Et si, grâce à ce passe-port, il veut passer dans sa chambre, un bon tour de clef, et qu'il ne sorte pas de la journée... (Pendant ce temps, Salvoisy va ouvrir la porte du fond. Bourdillat écrit et répète en écrivant :) Laissez librement circuler, etc., etc., monsieur de Salvoisy, etc., etc., et mademoiselle Louise, native de cette commune, etc., etc... (A Salvoisy.) Quant au signalement, vous n'y tenez pas...

SALVOISY.

J'y tiens.

BOURDILLAT.

A la bonne heure! ce ne sera pas long... Louise... (Regardant Louise qui est devant lui.) Yeux bleus...

SALVOISY.

Non... noirs.

BOURDILLAT.

Bleus.

SALVOISY.

Noirs.

BOURDILLAT.

Comment! noirs?... la voilà... regardez plutôt.

SALVOISY.

Je veux qu'elle ait les yeux noirs.

BOURDILLAT.

Je veux... je veux... Mon cher ami, vous ne pouvez pas faire que ce qui est bleu soit noir.

SALVOISY.

Quand je vous dis que je le veux... (Regardant la reine.) C'est comme cela que je la vois.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! ne le contrariez pas... la couleur n'y fait rien.

BOURDILLAT.

Au fait, cela m'est bien égal. (Écrivant.) Yeux noirs, (Regardant Louise.) sourcils châtains...

SALVOISY.

Noirs...

BOURDILLAT.

C'est juste, noirs... Quant à vous... (Regardant Salvoisy.) Visage long, cheveux bruns.

SALVOISY.

Du tout, je n'en veux pas. (Regardant Vassan.) Nez court, visage rond, cheveux blancs.

BOURDILLAT, impatienté.

Cheveux blancs, c'est trop fort.

SALVOISY.

Est-ce que je ne suis pas le maître d'être comme je veux... je suis le seigneur du pays.

BOURDILLAT, se levant.

C'est-à-dire vous l'étiez... (Salvoisy, furieux, le saisit à la gorge.) Non, non, vous l'êtes encore... tout ce qu'il vous plaira... Si celui-là n'est pas fou, il a aujourd'hui dix degrés de plus... (Il finit d'écrire le passe-port.) Voilà qui est bien en ordre, (Le remettant à Salvoisy.) Vous pouvez partir. (A Louise.) Hâtez-vous de l'enfermer... moi, je cours au district prévenir mes collègues du signalement qu'il a déchiré... (En sortant.) et réparer, s'il se peut, la sottise que je lui ai laissé faire. (Il sort par le fond, Louise sort avec lui.)

SCÈNE XIV.

VASSAN, LA REINE, SALVOISY.

SALVOISY va jusqu'à la porte pour s'assurer que Bourdillat est parti, puis il revient auprès de la reine, et lui présente respectueusement le passe-port.

AIR *de Colalto*.

Que cet écrit rachète mon pardon,
Fuyez.

LA REINE.

Je reste confondue.
Est-il possible?... eh quoi! votre raison...

SALVOISY.

Qui me l'avait ôtée ici me l'a rendue.
Mais les tourments qu'on m'a fait éprouver
Ont à mon cœur fourni ce stratagème;
Et j'ai voulu qu'hélas! mon malheur même
Servît encor à vous sauver.

LA REINE, hésitant à prendre le passe-port.

Mais je ne sais si je dois... car enfin, c'est vous exposer.

LOUISE, qui est entrée à la fin du couplet.

Oui, madame, partez vite... (Elle prend le passe-port que tenait encore Salvoisy. Au même instant paraît Biron.) Dieu! M. de Lauzun.

LA REINE.

Je suis perdue.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BIRON.

BIRON, à Louise.

Eh bien! où allez-vous donc ainsi, ma belle enfant?... et quel est ce papier que vous tenez?

LOUISE.

Un passe-port que M. Bourdillat a délivré à moi et à M. de Salvoisy, qui veut visiter son château de Clermont-en-Argonne.

BIRON.

Mais ce passe-port n'est pas valable, s'il n'est pas visé par l'autorité militaire du pays... par moi.

LA REINE ET VASSAN.

Grand Dieu!

LOUISE.

Eh bien! si vous vouliez, monsieur, tout de suite... tout de suite... car je suis bien pressée.

BIRON, s'approchant de la table et lisant le passe-port.

Me préserve le ciel de jamais faire attendre une jolie femme... (Lisant.) Yeux noirs, cheveux blancs. (Il la regarde, et regarde en même temps Salvoisy.) Eh! mais.. ce signalement n'est ni le vôtre, ni celui de votre maître.

LOUISE.

Qu'importe?

BIRON.

Ce qu'il importe?... mais c'est très-nécessaire, dans ce moment surtout où quelque événement sans doute se prépare... car j'ai rencontré un collègue de Bourdillat qui courait au poste voisin requérir la force armée...

LOUISE.

Et pourquoi donc?

BIRON.

Pour une arrestation à faire, disait-il, ici, dans ce château.

LA REINE.

Fuyons. (Elle fait quelques pas vers la porte du fond.)

BIRON, qui est remonté aussi, la voit et la reconnaît.

Que vois-je!... la reine?

LA REINE.

Oui, monsieur le duc... la reine que vous avez calomniée, trahie... et qui n'a plus qu'à être livrée par vous à ses ennemis.

BIRON, après un instant de silence, signant le passe-port et le remettant à Louise.

Tenez, Louise... Biron n'a rien vu. (Louise prend le passe-port. Vassan sort par la porte à gauche.)

AIR *du vaudeville des Frères de lait.*

(A la reine.)
Partez, madame, et que la Providence
A votre fuite accorde son secours;
Pour le salut de la reine de France
Lauzun encor sacrifierait ses jours.

SALVOISY.

D'un honnête homme, ah! voilà le discours:
Sous des couleurs anciennes ou nouvelles,
L'opinion nous a tous désunis;
Mais à l'honneur restons toujours fidèles:
L'honneur est de tous les partis.

(Musique jusqu'à la fin. Final du troisième acte de *Gustave.*)

VASSAN, rentrant.

(A la reine.) Partons, madame, la voiture est en bas. (Il donne la main à la reine, Louise les accompagne; au moment de sortir la reine s'arrête un instant; Salvoisy se met à genoux devant elle, et lui baise la main. La reine sort en témoignant sa reconnaissance à Louise et à Salvoisy. Biron passe à droite du théâtre.)

LOUISE.

On monte par cet escalier! (Montrant la droite, elle va regarder.) C'est Bourdillat et son collègue.

SALVOISY, à la reine et à Vassan.

Hâtez-vous... (A part.) Je saurai bien l'arrêter le temps nécessaire pour protéger sa fuite, quand pour cela je devrais encore redevenir fou. (Courant à Bourdillat qui paraît sur la première porte à droite, et le saisissant au collet.) Halte-là... on n'entre pas.

BOURDILLAT, effrayé, à ceux qui le suivent.

Encore ce fou!... N'avancez pas, vous autres... (Salvoisy tient de la main gauche au collet Bourdillat qui n'ose avancer, et de la droite il fait signe à Louise de ne pas avoir peur.)

FIN DE SALVOISY.

LE DERNIER DE LA FAMILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 7 MAI 1834.

EN COLLABORATION AVEC ANCELOT.

PERSONNAGES	ACTEURS
LE COMTE D'ARGILLAC, ancien député de la noblesse, aux États-Généraux	MM. FONTENAY.
PAUL DE CHAUNY	É. TAIGNY.
ROUSSELET, précepteur de Paul	LEPEINTRE AÎNÉ.
MARGUERITE D'ANDELOT, cousine de Paul	Mlle C. STEPHANY.
BENOITE, femme de confiance de M. d'Argillac	Mme GUILLEMIN.
UN DOMESTIQUE	M. BALLARD.

La scène se passe au château de Chauny, département de la Haute-Garonne, en 1827.

LE

DERNIER DE LA FAMILLE

Le théâtre représente un salon un peu gothique; porte au fond; portes à droite et à gauche; divan près de la porte de gauche. Une table à droite, une psyché près de la table.

SCÈNE I.

D'ARGILLAC, BENOITE.

(Au lever du rideau, d'Argillac est assis à une table et écrit sur un registre.)

D'ARGILLAC, seul un instant.

Clos et arrêté le 20 février 1827. Allons, mes comptes de tutelle sont parfaitement en règle, et rien ne s'opposera au mariage de nos jeunes gens.

BENOITE, entrant par le fond.

On ne se figure pas une pareille folie!... me proposer, à moi, Benoîte... (Apercevant d'Argillac.) Ah! c'est vous, monsieur!

D'ARGILLAC, se levant.

Oui, c'est moi: eh bien! qu'y a-t-il? Paul de Chauny, mon pupille, vient-il d'arriver?

BENOITE.

Non, monsieur le comte; c'est mademoiselle Marguerite d'Andelot qui prétend que mon chignon n'est plus de mode, et qui veut absolument me coiffer à la chinoise: elle assure qu'il ne me manque plus que ça. Me voyez-vous en Chinoise, monsieur?

D'ARGILLAC.

Bah! laisse-la dire.

BENOITE.

La laisser dire, oui; mais la laisser faire, non.

D'ARGILLAC.

C'est une petite folle!... Que veux-tu, Benoîte? il faut passer ce temps d'épreuves: une fois mon pupille arrivé, ce qui ne peut tarder, puisque je l'attends depuis huit jours, mes devoirs de tuteur et d'ancien allié de la famille de Chauny seront remplis, et nous retournerons dans mon château d'Argillac, où dame Benoîte sait que depuis longtemps elle est reine et maîtresse.

BENOITE.

Ah! vous voulez parler d'autrefois.

D'ARGILLAC.

Chut!... Ici il s'agit de parer à un grave inconvénient; de prévenir l'extinction de la noble race des Chauny. Plus de Chauny dans notre province!... Tudieu! c'est comme s'il n'y avait plus d'étoiles dans le ciel!

BENOITE.

Mais que pouvez-vous faire pour ces étoiles?

D'ARGILLAC.

Ce que je peux faire?... je vais te le dire. Tu sais que l'aîné des Chauny, beau cavalier, hardi chasseur, s'est tué comme un nigaud en courant après un sanglier, au moment où il venait d'hériter des biens de son père, à l'exclusion de son cadet, destiné à l'Église, ainsi que nous en avons conservé la sage coutume, malgré les idées du siècle et le code Napoléon, dans nos glorieuses familles de la vieille Gascogne.

BENOITE.

Je sais cela.

D'ARGILLAC.

Tu sais aussi qu'il était sur le point d'épouser la gentille Marguerite d'Andelot, héritière fort riche, mais encore plus espiègle, et qui te fait tant enrager?

BENOITE.

Très-bien, très-bien!... Mais maintenant que le futur est mort, il n'est plus question de mariage.

D'ARGILLAC.

C'est ce qui te trompe.

BENOITE.

Allons donc!

D'ARGILLAC.

Rien n'est changé aux dispositions: il faut que les Chauny se perpétuent, voilà l'important. Seulement, c'est le cadet Paul, au lieu de l'aîné Guillaume, qui épousera Marguerite.

BENOITE.

Vous arrangez cela bien à votre aise: qui épousera... si elle veut!... car la jeune personne a une tête...

D'ARGILLAC.

Que tu accuses parce qu'elle a voulu changer la tienne; mais ne crains rien. Marguerite ne sait pas un mot de nos premiers arrangements: elle ne peut donc avoir de regrets. D'ailleurs, s'il y avait quelques difficultés, nous autres, qui avons fait partie d'assemblées délibérantes, nous en avons rapporté un ascendant sur tout ce qui nous approche, une force de persuasion...

BENOITE.

Laissez donc! vous n'en avez rapporté rien du tout.

D'ARGILLAC.

Je te réponds, Benoîte, que la Constituante, où j'avais l'honneur de représenter la noblesse de la province, m'a beaucoup formé.

BENOITE.

Vous n'y avez pas prononcé une seule parole à votre Assemblée constituante.

D'ARGILLAC.

Qu'en sais-tu? tu n'y étais pas, peut-être?... Je te dis que je m'y suis montré foudroyant... une fois.

BENOITE.

Bah! je lisais le *Moniteur* tous les jours pour y trouver votre nom.

D'ARGILLAC.

Il y est!... non pas à toutes les colonnes, comme les noms de ces bavards d'aujourd'hui, à la Chambre des députés, qui parlent sans rien dire.

BENOITE.

Et qui prennent sans compter.

D'ARGILLAC.

L'important n'est pas de parler beaucoup et sur tout : un seul mot lancé à propos fait souvent plus d'effet qu'un long discours; et quand on a eu l'honneur, comme moi, d'interloquer Mirabeau lui-même...

BENOITE.

Que lui avez-vous donc dit?

D'ARGILLAC.

Au milieu d'une de ses plus furibondes harangues, j'ai saisi le moment où il se mouchait, et d'une voix de tonnerre j'ai crié : La clôture!... Tu ne te fais pas une idée de l'effet que produisit cette phrase énergique!... Au même instant tous les visages furent tournés vers moi avec stupéfaction, et toutes les bouches s'ouvrant à la fois, la plus violente tempête éclata dans l'assemblée.

BENOITE.

Contre M. de Mirabeau?

D'ARGILLAC.

Je ne sais pas au juste; car, dans un tel vacarme, il me fut impossible d'entendre autre chose que quelques mots sans suite, tels que : A l'ordre!... A bas!... A la porte!...

BENOITE.

Et la parole fut retirée à M. de Mirabeau?

D'ARGILLAC.

Pas précisément!... seulement il remit son mouchoir dans sa poche, et continua tranquillement son discours; mais il fut bien vexé, car, l'ayant rencontré quelques jours après : « Mon-« siour, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, « vous avez une bien belle voix! »

BENOITE.

Ah! ah!

D'ARGILLAC.

Après avoir obtenu un tel succès avec une seule parole, juge s'il sera difficile à mon éloquence de faire consentir Marguerite à tout ce que je voudrai.

BENOITE.

Et lui avez-vous parlé?

D'ARGILLAC.

Pas encore; mais il n'y a pas de temps de perdu, puisqu'elle n'est arrivée que d'hier.

BENOITE.

C'est vrai, et dès aujourd'hui tout est sens dessus dessous dans le château.

D'ARGILLAC.

Y compris ton chignon... Au reste, ça la regarde : c'est le château de son futur.

BENOITE.

Oui; mais c'est ma tête, à moi!... Cette petite fille ne respecte rien, en vérité!... Et tenez, la voilà qui vient par ici!... Ah! mon Dieu! elle a fait enlever tous les vases de fleurs de la serre. L'entendez-vous? du bruit, du désordre!... c'est ainsi qu'elle s'annonce... Je m'en vais.

D'ARGILLAC.

Pour éviter une nouvelle attaque?

BENOITE.

Pour éviter de me mettre en colère. Allons, monsieur, parlez-lui, mariez-la vite, et retournons chez vous.

SCÈNE II.

D'ARGILLAC, puis MARGUERITE.

D'ARGILLAC, regardant au fond.

Oui, la voilà!... Benoîte a beau dire, cette petite fille est charmante, et, rien qu'à voir sa mine enjouée et spirituelle, on oublie aisément toutes ses malices.

MARGUERITE, entrant vivement, suivie de deux domestiques chargés de pots de fleurs.

Aux domestiques.

Dépêchez-vous, prenez garde de rien gâter. (Les domestiques sortent.)

D'ARGILLAC.

Où ma jolie Marguerite fait-elle donc porter tout cela?

MARGUERITE.

Où?... eh! mais, dans ma chambre.

D'ARGILLAC.

Il paraît que vous voulez y établir un jardin?

MARGUERITE.

Oh! elle est assez grande pour cela. Croyez-vous donc que je puisse rester tranquillement dans une vieille pièce où l'on respire pour tout parfum une odeur de moisi qui date peut-être de cent cinquante ans? J'aurais mieux aimé faire dresser une tente en plein air... Oh! le vilain château!

D'ARGILLAC.

Depuis que vous l'habitez, il me semble bien changé à son avantage.

MARGUERITE.

Tiens! quoique j'aie été bien aise de vous y trouver, ça ne m'a pas produit le même effet. Mais, puisque vous voilà, parlons un peu sérieu-

sement, je vous en prie : d'abord, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

D'ARGILLAC.

Et moi aussi.

MARGUERITE.

A la bonne heure ; mais c'est moi qui commence.

D'ARGILLAC.

J'écoute.

MARGUERITE.

Vous m'avez fait sortir de mon couvent, je ne vous en veux pas pour cela, au contraire, car je n'aime pas du tout les couvents ; mon opinion là-dessus est bien arrêtée.

D'ARGILLAC.

Vous avez donc des opinions?

MARGUERITE.

Très-prononcées. Ensuite, comme en traversant Paris on m'y a laissée quinze jours, j'ai cru que vous aviez jugé qu'il était temps de me produire dans le monde ; et, si c'était votre intention, les amis auxquels vous m'aviez confiée l'ont parfaitement remplie : ils m'ont menée partout, aux bals, aux promenades, aux spectacles, ce qui me paraissait fort sage, quand tout à coup, et à l'instant où je commençais à profiter, il a fallu partir et vous rejoindre ici, dans ce vieux et laid château.

D'ARGILLAC.

Vous vous y accoutumerez.

MARGUERITE.

Jamais!... D'abord, il ressemble à mon couvent ; et encore, j'y perdrais : car enfin, j'avais des compagnes, des jeunes filles comme moi, avec lesquelles on pouvait de temps en temps s'amuser et rire en cachette, tandis qu'ici il n'y a personne. On n'y voit que de vieilles figures... celle de Benoîte... la vôtre...

D'ARGILLAC.

Hein?

MARGUERITE.

Oh ! pardon, je ne fais nulle comparaison : Benoîte est méchante et grondeuse, tandis que vous, vous êtes bon, aimable... presque comme un jeune homme.

D'ARGILLAC.

Oh ! quelques restes d'autrefois !... Oui, je me rappelle qu'à l'Assemblée constituante la tribune de gauche était toujours assez bien garnie de jolies femmes ; je siégeais en face, au côté droit.

MARGUERITE.

Eh bien ! moi, à Paris, de tous côtés, j'étais toujours entourée de jeunes gens plus charmants les uns que les autres ; et si vous m'y aviez laissée quinze jours de plus, je gage qu'il se serait présenté plus de dix partis pour moi.

D'ARGILLAC.

L'aimable Marguerite d'Andelot serait donc bien aise de se marier?

MARGUERITE.

Sans doute !... Puisqu'il faut toujours finir par là, autant vaut s'en débarrasser tout de suite.

D'ARGILLAC.

Si ce n'est que cela que vous regrettez, vous trouverez un mari ici aussi bien qu'à Paris.

MARGUERITE.

Vraiment?... vous m'en avez peut-être préparé un ?

D'ARGILLAC, à part.

Ses naïvetés m'enchantent... Ah ! s'il n'était pas si urgent de perpétuer les Chauny !...

MARGUERITE.

Répondez donc !... Il est jeune, n'est-ce pas? vif, empressé, galant ! Oh ! mon Dieu ! pourvu qu'il ressemble aux jeunes gens que je voyais à Paris, c'est tout ce qu'il me faut.

D'ARGILLAC, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Écoutez donc, Marguerite, tout le monde ne peut pas être taillé sur le même modèle ; mais cela n'empêche pas d'être aimable.

MARGUERITE.

Oh ! là-dessus, voyez-vous, on ne pourra me tromper : je m'y connais à présent, et je vous avertis que je serai très-difficile.

D'ARGILLAC.

En vérité?

MARGUERITE.

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Quinze jours passés à Paris
Développent l'intelligence ;
Et je sais qu'en fait de maris
On n'a jamais trop d'exigence.
Souvent, dit-on, l'on est trompé ;
On court une chance terrible...
Et s'il faut qu'on soit attrapé,
Je veux l'être le moins possible.

D'ARGILLAC.

Mais enfin, si ce n'était pas un étranger pour vous ; si, sans l'avoir vu, vous le connaissiez? si c'était...

MARGUERITE.

Achevez donc !

D'ARGILLAC.

Paul de Chauny, votre cousin.

MARGUERITE, reculant.

Êtes-vous fou?... Un abbé !... Un jeune homme élevé à Saint-Acheul !

D'ARGILLAC.

Il en est sorti.

MARGUERITE.

Il peut y retourner... D'ailleurs, est-ce que c'est possible? est-ce qu'on épouse un abbé?

D'ARGILLAC.

Il ne l'était pas encore, et il renonce à l'état ecclésiastique.

MARGUERITE.

Pour moi?... il a bien tort, je ne veux pas de lui.

D'ARGILLAC.

Ne vous prononcez pas avant de l'avoir vu, ma chère Marguerite, Paul est très-gentil garçon.

MARGUERITE.

Gentil garçon! en robe noire!

D'ARGILLAC.

Et s'il devient amoureux de vous?

MARGUERITE.

Il perdra son temps... un quasi abbé!... Oh! quand je vois un de ces messieurs, ma figure s'allonge, s'allonge... j'en deviens presque laide.

AIR de *Céline*.

Avec lui, même après la fête,
Vous me verriez tremblante encor;
A chaque instant je serais prête
A dire mon *Confiteor*.
Oui, je croirais, songeant à sa tonsure,
Qu'il faut lui faire une confession.

D'ARGILLAC.

Et vous ne seriez pas bien sûre
D'obtenir l'absolution?

MARGUERITE.

Qui sait?... Se confesser à son mari!... Voyez-vous comme ce serait amusant pour moi!

D'ARGILLAC.

Ça pourrait bien ne pas l'être pour lui.

MARGUERITE.

Je ne veux pas m'exposer à ce danger-là.

D'ARGILLAC.

Mais s'il allait être aimable?

MARGUERITE.

Est-ce que c'est possible? Le pauvre garçon! ce n'est pas sa faute : il a étudié pour plaire au ciel, et non pour plaire à une femme. On ne peut savoir que ce qu'on a appris.

D'ARGILLAC.

Eh bien! Marguerite, c'est de vous qu'il apprendra.

MARGUERITE.

Et si je ne sais pas moi-même, nous serons bien avancés tous les deux! J'ai compté sur mon mari, voyez-vous; et s'il venait à me faire faute, nous ferions mauvais ménage, c'est sûr.

D'ARGILLAC.

J'avais pensé, cependant...

MARGUERITE.

Vous avez eu tort : avant de songer à marier les gens, on consulte leurs goûts, leurs caractères; à moi, qui aime à rire, à danser, à courir, vous allez choisir un abbé!... je vous aimerais mieux, vous, tout vieux que vous êtes.

D'ARGILLAC, à part.

Que dit-elle? Eh! mais...

MARGUERITE.

Si vous ne riez plus guère, si vous ne dansez plus, on voit du moins que vous avez ri, que vous avez dansé... autrefois, enfin que vous avez vécu à Paris.

D'ARGILLAC, se redressant.

La charmante Marguerite s'en aperçoit donc?

MARGUERITE, riant.

J'ai de bons yeux, n'est-ce pas?

D'ARGILLAC, à part.

Elle est adorable!...

MARGUERITE.

Et puis, vous ne m'intimidez pas; au contraire.

D'ARGILLAC, à part.

Ma foi, je n'y tiens plus! ce serait un meurtre en effet de livrer à un tel nigaud une pauvre petite qui fait preuve de tant de goût.

MARGUERITE.

Ah çà! vous dites donc que mon cousin est gentil garçon?

D'ARGILLAC.

Oh!... gentil...

MARGUERITE.

Si fait, si fait, vous l'avez dit!... Eh bien! écoutez : pour ne pas vous faire de la peine, je consens à ne me décider qu'après l'avoir vu.

D'ARGILLAC.

C'est juste, mon enfant, c'est juste!... à Dieu ne plaise que je veuille contrarier votre cœur!... (A part.) Oh! quelle heureuse idée!... (Haut.) Vous pourrez choisir votre époux.

MARGUERITE.

Choisir!... Mais si l'on ne m'en présente qu'un?

D'ARGILLAC.

Il y en aura un autre.

MARGUERITE.

Un autre? ah! c'est déjà mieux. Quand paraîtra-t-il?

D'ARGILLAC.

Ce soir.

MARGUERITE.

Ce soir? bon!

D'ARGILLAC.

Je ne vous aurais point parlé de lui si vous n'aviez pas hésité à épouser votre cousin, car il a conçu un étrange projet.

MARGUERITE.

Lequel?

D'ARGILLAC.

C'est dans l'obscurité qu'il veut que le premier entretien ait lieu.

MARGUERITE.

Par exemple!...

D'ARGILLAC.

Oh! ne craignez rien!... Je veillerai sur vous!... mais il désire se faire entendre avant de se laisser voir.

MARGUERITE.

Bah! il est donc bien laid?

D'ARGILLAC.

Laid! non pas, vraiment.

MARGUERITE.

Eh bien! pourquoi a-t-il peur de se montrer?

D'ARGILLAC.

Que vous dirai-je? original comme tous les hommes distingués, il veut arriver au cœur par la route de l'esprit, et non par le chemin des yeux!... c'est un homme très-éloquent!

MARGUERITE.

En vérité?

D'ARGILLAC.

La jolie Marguerite l'entendra, et si ses discours lui conviennent mieux que ceux de son cousin Paul, il ne tiendra qu'à elle de devenir sa femme.

MARGUERITE.

A la bonne heure; j'aime les choses bizarres! et puis l'important était d'avoir du choix, parce que après le mariage il ne serait plus temps de me dédire. Mon cousin peut arriver maintenant. Au revoir, monsieur le comte... Je vais, en attendant, faire un jardin dans ma chambre.

SCÈNE III.

D'ARGILLAC, *seul.*

Elle est ravissante! C'est qu'en vérité elle m'a tout ragaillardi! et si, comme je n'en doute pas, mes discours, mon langage séduisant trouvent le chemin de son cœur, ma foi, les Chauny se perpétueront plus tard.

SCÈNE IV.

D'ARGILLAC, UN DOMESTIQUE, *puis* PAUL DE CHAUNY *et* ROUSSELET.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte, un jeune abbé et son précepteur descendent de voiture dans la cour du château.

D'ARGILLAC.

Ah! ah! c'est mon pupille! Faites entrer. (*Le domestique sort.*) Déjà!... ce matin encore il me tardait de le voir arrivé, et maintenant, grâce aux nouvelles idées qui me sont venues, sa présence me contrarie. (*Paul de Chauny et Rousselet entrent, introduits par le domestique, qui se retire ensuite.*) Approchez donc! et d'abord, mon cher pupille, embrasse-moi. (*A part.*) Oh! comme il a l'air nigaud!... cela me rassure un peu. (*Haut.*) Savez-vous bien que vous devriez être ici depuis huit jours? Qui diable a pu vous retenir?

ROUSSELET.

Monsieur le comte, ce n'est point le diable, ce sont au contraire de pieux devoirs, une neuvaine à saint Polycarpe.

D'ARGILLAC.

Polycarpe est un grand saint, monsieur Rousselet, je n'en doute pas, et c'est fort bien de le prier; mais il est ici certaine personne que votre élève doit tâcher aussi de se rendre favorable.

PAUL, *vivement.*

Est-ce qu'elle est arrivée?

D'ARGILLAC.

Sans doute.

PAUL.

Et elle m'attend?

D'ARGILLAC.

Avec impatience.

ROUSSELET, *à part.*

O mes sages leçons concernant un sexe dangereux, qu'allez-vous devenir?

D'ARGILLAC.

Ah çà! monsieur Rousselet, je compte sur vous pour apprendre à votre élève...

ROUSSELET.

Quoi donc, monsieur?

D'ARGILLAC.

Parbleu! à se conformer aux usages du monde dans lequel il va vivre désormais. Vous vous êtes engagé à l'aider de vos conseils jusqu'au bout; il en a besoin; seulement, songez qu'ils doivent changer un peu de nature. Vous savez quelle récompense vous attend le jour où l'état de votre élève sera fixé.

ROUSSELET.

J'obéirai, monsieur le comte. (*A part.*) Reste à savoir comment je m'y prendrai pour obéir.

D'ARGILLAC.

D'abord vous auriez dû faire changer son costume.

PAUL.

Nous ignorions quelle était la dernière mode.

D'ARGILLAC.

Ah! ah! tu sais ce que c'est qu'une mode!

PAUL.

Non, mais je voudrais le savoir.

D'ARGILLAC.

Eh bien, j'y ai pourvu; tu trouveras ici une garde-robe toute montée, et je vais t'envoyer une personne qui procédera incontinent à ta toilette. (*A part.*) Sous ses nouveaux habits, il paraîtra plus ridicule encore. (*A Paul qui fait un mouvement pour le suivre.*) Demeure, demeure. (*Paul le salue. A part.*) Quelle tournure et quelle gaucherie! Allons, allons, il déplaira! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

ROUSSELET, PAUL.

PAUL.

Mon cher précepteur, nous voilà seuls!... vous avez entendu mon tuteur? Elle est arrivée!... Enseignez-moi vite, avant qu'elle vienne, ce qu'il faudra que je dise à ma prétendue.

ROUSSELET, *à part.*

Moi qui n'ai jamais parlé à une femme que pour la prier de raccommoder mon linge!

PAUL.

Eh bien?

ROUSSELET.

Dame... vous lui direz... tout ce que vous voudrez.

PAUL.

Oh! d'abord, je voudrais lui dire beaucoup de choses; mais par quoi faudra-t-il commencer?

ROUSSELET.

Dame!... par ce que vous voudrez.

PAUL.

Vous répondez toujours la même chose.

ROUSSELET.

De cette façon, du moins, on est sûr de ne dire qu'une sottise.

PAUL.

Oui, mais ce n'est pas à cela que vous vous êtes engagé.

ROUSSELET.

Qu'entends-je? Croyez-vous par hasard qu'il entre dans mes devoirs de vous formuler à l'avance toutes les phrases anacréontiques qu'il vous plaira de lui débiter?

PAUL.

N'êtes-vous pas mon précepteur?

ROUSSELET.

Oui, monsieur, et je m'en fais gloire! Je vous ai enseigné le grec, le latin, la théologie, la vertu; mais, jusqu'à ce jour, il n'était venu à l'esprit de personne de faire de moi un précepteur d'amoureux langage.

PAUL.

Il fallait donc le dire à mon tuteur : il m'en aurait trouvé tout de suite un autre.

ROUSSELET.

Un autre! il paraît que vous êtes pressé?

PAUL.

Certainement. Ne m'a-t-on pas écrit, ne m'avez-vous pas répété sans cesse, depuis quelques mois, que j'étais devenu le chef d'une illustre maison, le dernier des Chauny; qu'il fallait me mettre en route pour venir me marier, que sans cela la famille des Chauny allait périr?... Et quand je me dévoue, quand je vous demande les moyens de la faire vivre, cette famille, vous me refusez votre secours!

ROUSSELET.

Mon secours... mon secours... (A part.) Qu'est-ce qu'il en fera, de mon secours?

PAUL.

D'abord, monsieur, ma famille ne peut pas attendre! Ainsi, voyez, réfléchissez!... Si ça ne vous convient pas, je vais demander un autre précepteur.

ROUSSELET.

Un moment, un moment!... (A part.) Et ma pension de quinze cents francs qui ne me sera due que lorsque l'état de mon élève sera fixé?

PAUL.

Eh bien?

ROUSSELET.

Je ne refuse pas... certainement...

PAUL.

Mais si ça vous contrarie...

ROUSSELET.

Me contrarier? Cher enfant, ma vie ne vous est-elle pas consacrée?...

PAUL.

A la bonne heure... je me disais aussi. .

ROUSSELET.

Seulement, mettez-vous un peu à ma place : on a passé dix années à pousser un jeune homme dans une direction, et tout à coup il faut le guider dans une autre, partir avec lui pour des régions nouvelles.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

A mon âge, il est fâcheux, certes,
De se dire : « J'entreprendrai
« Un voyage de découvertes,
« Sans savoir où j'arriverai!
Ferais-je, hélas! comme défunt Moïse,
Qui, malgré des efforts constans,
A marché pendant quarante ans,
Sans trouver la terre promise?

PAUL.

J'espère bien que ça ne sera pas si long.

ROUSSELET.

Songez donc que je vais commencer une nouvelle besogne plus difficile que la première... beaucoup plus difficile!

PAUL.

Du tout, du tout, vous verrez!... oh! j'aurai bien plus de dispositions cette fois!... dites seulement, et ça ira tout seul.

ROUSSELET, se grattant l'oreille.

Vous croyez? Eh bien! voyons, que voulez-vous que je vous dise?

PAUL.

D'abord, comment faudra-t-il aborder ma cousine?

ROUSSELET.

Aborder votre cousine!...

PAUL.

Oui.

ROUSSELET.

Eh! mais... comme vous voudrez!

PAUL.

Encore la même réponse!

ROUSSELET.

Il me semble qu'elle est assez accommodante. (Benoîte entre, suivie d'un domestique qui porte un habit, un gilet et une cravate blanche.)

PAUL.

Oh! mon Dieu! une femme!... Bien sûr, ce n'est pas ma cousine.

SCÈNE VI.

ROUSSELET, PAUL, BENOITE.

BENOITE, prenant les vêtements des mains du domestique, qui sort.

Messieurs, je vous souhaite le bonjour. M. d'Argillac envoie ces vêtements à son pupille.

PAUL, allant vivement vers elle.

Un habit! est-il bien fait?

BENOITE, à part, le regardant.

Eh! mais, il est joli garçon.

PAUL, prenant l'habit et le montrant à Rousselet.

Oh! l'agréable couleur! Regardez donc, monsieur Rousselet.

ROUSSELET.

Charmante! Mais n'auriez-vous pas mieux aimé... robe de capucin?

PAUL.

Fi donc!... comme ça réjouit la vue! quelle joie de ne plus porter ce deuil perpétuel de tous les plaisirs, de tous les bonheurs de ce monde!

BENOITE, s'approchant.

Si monsieur veut essayer cet habit; je suis sûre qu'il sera là-dessous gentil comme un amour.

PAUL, à demi-voix à Rousselet, en regardant Benoîte d'un air étonné.

Monsieur Rousselet, pourquoi donc cette femme me dit-elle des choses comme ça?

ROUSSELET.

Dame! apparemment parce que c'est l'usage du monde.

PAUL.

Pourquoi donc n'est-ce pas à vous qu'elle dit cela?

ROUSSELET.

Elle a sans doute ses raisons. (A part.) Il me met au supplice avec ses questions.

BENOITE.

M. d'Argillac m'a chargée de présider à votre toilette, et si vous voulez bien permettre...

PAUL.

Comment? est-ce que vous allez rester?

BENOITE.

Je vais vous aider à passer votre habit : votre tuteur me l'a recommandé.

PAUL.

Mais moi, je ne veux pas.

ROUSSELET.

Cependant, si c'est l'usage du monde... (Il passe à gauche de l'acteur.)

BENOITE.

Oui; pour le moment, c'est moi qui remplace votre cousine. (Benoîte lui ôte son gilet et son habit, et l'aide à passer les nouveaux.)

PAUL.

Ma cousine!... vous l'avez vue?... elle est bien jolie?

BENOITE.

Oh!... vous jugerez!

PAUL.

Brune? les yeux noirs?

BENOITE.

Ah! c'est comme cela que vous les aimez?

PAUL.

Je ne sais pas comment je les aime; mais il me semble que des yeux noirs...

BENOITE, à part.

La petite a du bonheur!

PAUL, qui a mis le gilet et l'habit, et se regarde dans une glace.

Oh! comme cet habit me va bien!... Voyez donc, monsieur Rousselet!

ROUSSELET.

Très-bien, très-bien! mais j'en suis toujours pour ce que j'ai dit de la robe de capucin.

SCÈNE VII.

PAUL, BENOITE, MARGUERITE, ROUSSELET.

MARGUERITE, s'arrêtant au fond.

Ah! quel bonheur! (A part.) Mon futur est enfin arrivé; je voudrais bien le voir avant qu'il m'aperçût.. Où est-il donc? je ne vois pas d'abbé ici.

PAUL, se regardant toujours dans la glace.

Comme ça me change!... je ne me reconnais plus moi-même.

BENOITE.

Approchez donc. Vous n'allez pas, je pense, garder ce vilain col noir?

MARGUERITE, à part, dans le fond.

Est-ce que ce serait là mon cousin? Oh! mais il a une jolie tournure!

BENOITE.

Laissez-moi nouer cette cravate blanche.

MARGUERITE, à part, dans le fond.

Eh bien! Benoîte ne va-t-elle pas le laisser tranquille?

BENOITE, après avoir attaché la cravate de Paul, lui prenant le menton.

Là, maintenant vous êtes gentil à croquer.

MARGUERITE, à part.

C'est insupportable de la voir le tourmenter comme cela. (Haut, et s'avançant vivement.) Benoîte, allez donc, M. d'Argillac vous demande.

PAUL, bas à Benoîte.

Oh! la jolie petite femme!

BENOITE.

On y va, mademoiselle; il fallait bien le temps d'exécuter les ordres de mon maître.

PAUL, bas à Benoîte.

C'est ma cousine, n'est-ce pas?

BENOITE, sortant.

C'est... c'est... une jeune personne bien volontaire et bien désagréable.

ROUSSELET, à part.

Ma foi, je m'en vais aussi, il voudrait encore m'interroger. Qu'il s'en tire comme il pourra; moi, je suis au bout de mon latin.

PAUL, le retenant par son habit avec un sentiment de crainte.

Eh bien! eh bien! où allez-vous donc?

ROUSSELET.

Je reviens, je reviens dans un instant. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

PAUL, MARGUERITE.

PAUL, à part.

Le voilà qui me laisse seul avec ma cousine.

MARGUERITE, à part.

En vérité, je ne me faisais pas cette idée-là de mon cousin.

PAUL, à part.

Je vais faire ou dire quelque bêtise, c'est sûr ; elle me prendra en grippe, et mon mariage sera manqué ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MARGUERITE, à part.

Eh bien ! est-ce qu'il va rester là-bas ?

PAUL, à part.

C'est que c'est effrayant comme elle me plaît. Plus je la trouve à mon gré, et moins j'ose... et mon précepteur qui ne revient pas !

MARGUERITE, à part.

J'ai peur qu'il ne soit un peu bête ; il reste immobile... Voyons, puisqu'il ne commence pas, il faut bien que ce soit moi... (Haut, et s'approchant.) Monsieur mon cousin...

PAUL, à part.

La voilà qui me parle... « Monsieur mon cousin. » Quelle jolie phrase ! il faudrait répondre quelque chose d'aussi aimable, et je ne trouve rien.

MARGUERITE.

Est-ce que vous ne m'entendez pas ? c'est à vous que je m'adresse.

PAUL.

Oh ! je m'en doute bien, mademoiselle ma cousine.

MARGUERITE, à part.

Enfin, il a parlé ! (Haut.) Puisque vous vous en doutez, tournez-vous un peu de mon côté... là, c'est bien... Dites donc, il paraît que nous devons nous épouser.

PAUL.

Oui... il paraît.

MARGUERITE.

Je ne sais pas si cela vous convient.

PAUL.

Oh !

MARGUERITE.

Quant à moi, je ne sais pas non plus si cela me conviendra.

PAUL, vivement.

Pourquoi donc ?

MARGUERITE.

Pourquoi ?... Est-il drôle ! parce que je ne vous connais pas encore.

PAUL.

Ah ! c'est juste.

MARGUERITE.

Avant de se marier il faut se connaître.

PAUL.

Vous croyez ?

MARGUERITE.

Sans doute... Eh bien, écoutez, il me vient une idée.

PAUL.

Vous êtes bien heureuse.

MARGUERITE.

Pour aller plus vite, et pendant que nous sommes seuls, j'ai envie de vous faire subir un petit examen.

PAUL.

Oh ! ma conscience ne me reproche rien ; et, si vous le désirez, je suis prêt à vous faire à l'instant même la confession...

MARGUERITE.

De toutes vos fautes ?... Ah ! ah ! ah ! pauvre garçon, ce n'est pas cela.

PAUL.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Il s'agit de juger si vous possédez l'esprit, les talents... enfin tous les avantages qui doivent distinguer un jeune homme qui se marie.

PAUL, avec inquiétude.

Ah ! tous les avantages ?

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc ? comme vous baissez les yeux ! comme vous tremblez ! Je crois, Dieu me pardonne, que je vous fais peur.

PAUL.

Pardon, mademoiselle... c'est que...

MARGUERITE.

Quoi ?

PAUL.

L'habitude de ne parler qu'à des personnes imposantes...

MARGUERITE.

Qui donc ?

PAUL.

Mais... au bon Dieu... et à ses saints.

MARGUERITE, riant.

Ah ! ah ! ah ! mais je suis une femme, moi.

PAUL.

C'est justement cela.

MARGUERITE.

Je ne comprends pas le rapport...

PAUL.

Oh ! il y en a un grand.

MARGUERITE.

Lequel ?

PAUL, timidement.

On les adore.

MARGUERITE.

Ah ! ah ! Qui vous a appris cela ?

PAUL.

On ne me l'a pas appris, je commence à le soupçonner.

MARGUERITE.

Vraiment ! Allons, voilà déjà un point sur lequel je suis assez contente ! il faut à présent juger du reste. D'abord, que savez-vous faire ?

PAUL.

Ce que je sais ?

MARGUERITE.

Oui.

PAUL.

Pardon, c'est que je ne m'attendais pas à cette question.

MARGUERITE.

Elle est pourtant bien simple.

PAUL.

Dame! je sais lire, écrire.

MARGUERITE, riant.

Et compter, n'est-ce pas? Est-il savant! Tout le monde sait cela, monsieur; mais, en fait de choses qui puissent plaire à une femme?

PAUL, fort troublé.

A une femme... (A part.) Nous y voilà! et ce scélérat de Rousselet qui m'abandonne!

MARGUERITE.

Savez-vous danser?

PAUL.

Je crois que non.

MARGUERITE.

C'est égal, je vous apprendrai... Et chanter?

PAUL, avec joie.

Oh! chanter, je suis de première force.

MARGUERITE.

Vous avez de la voix.

PAUL, triomphant.

Je crois bien.

MARGUERITE.

Voyons.

PAUL.

A Saint-Acheul, c'était toujours moi qui faisais les *solos*.

MARGUERITE.

Faites-moi juger de votre talent.

PAUL.

Tenez, je vais vous chanter le morceau où j'ai produit le plus d'effet.

MARGUERITE.

Volontiers, j'écoute.

PAUL.

M'y voici.

AIR *d'une hymne*. (M. Doche.)

Salvete Flores martyrum,
In lucis ipso limine,
Quos sævus ensis messuit,
Conturbo nascentes rosas.

MARGUERITE, se bouchant les oreilles.

Ah! mon Dieu! mais c'est au lutrin que vous chantiez cela.

PAUL.

Ça fait bien plus d'effet avec accompagnement de serpent. C'est dommage qu'il n'y en ait pas un ici, vous verriez.

MARGUERITE.

Merci, merci!

PAUL.

Vous ne voulez pas entendre la reprise?

MARGUERITE.

Non, non; ne sauriez-vous pas quelque chose d'un peu plus gai, et qu'on pourrait chanter moins fort, une romance, par exemple?

PAUL.

Une romance?

MARGUERITE.

Oui.

PAUL, à part.

Je ne sais pas ce que c'est qu'une romance.... (Haut.) Ah! attendez: en passant par Toulouse, pendant que mon précepteur s'était éloigné, j'ai entendu dans une auberge un jeune homme qui paraît bien au courant de ce qui peut plaire à une femme, il chantait... c'est sans doute cela qu'on nomme une romance; il y a des mots que je n'ai pas compris, mais il paraît que c'est fort gai, car ses camarades riaient beaucoup; j'ai retenu deux couplets, je vais vous les chanter.

MARGUERITE.

Je le veux bien.

PAUL.

AIR: *En avant.*

Dans les jardins de Cythère,
L'autre jour, en m'égarant,
Je vis la propriétaire
Vers moi venir en pleurant.
« De Cupidon, me dit-elle,
« Je déplore l'abandon! »
N'est-ce que cela, ma belle?
Lui dis-je alors sans façon:
Venez donc! (*bis.*)
Nous retrouverons Cupidon.

Dans un bosquet je l'emmène,
Et là, pour sécher ses pleurs..

MARGUERITE, l'arrêtant.

Assez, assez! Qu'est-ce que cela veut dire?

PAUL.

Je l'ignore. Savez-vous ce que c'est que Cupidon, ma cousine?

MARGUERITE.

Je sais que, bien certainement, ce n'est pas là une romance; j'aime encore mieux l'autre.

PAUL.

C'est singulier, elle a pourtant eu bien du succès dans l'auberge.

MARGUERITE.

Il paraît que voilà à peu près tous vos talents d'agrément?

PAUL.

Mais... oui.

MARGUERITE.

Alors, passons aux qualités solides. (Lui indiquant la table.) Tenez, placez-vous là, et écrivez-moi une déclaration d'amour.

PAUL.

Une déclaration?

MARGUERITE.

C'est bien le moins que vous m'en fassiez une avant de m'épouser. D'ailleurs, je n'en ai pas encore reçu, et je veux voir ce que c'est.

PAUL, à part.

Et moi, je voudrais bien le savoir.

MARGUERITE.

Allons, dépêchez-vous! quand on aime les gens, ça ne doit pas être difficile: et je suppose que vous m'aimez.

PAUL, se levant et joignant les mains.

Oh!

MARGUERITE, le faisant rasseoir.

Ça peut commencer comme ça: écrivez! écrivez!

PAUL, à part, avec désespoir.

Une déclaration!... c'est qu'on ne m'en a pas fait faire une seule pendant toutes mes classes! Ces maitres, ça ne sait rien apprendre d'utile aux jeunes gens.

MARGUERITE, à part.

Il a l'air bien embarrassé.

PAUL, à part.

Ma foi, tant pis!... je me risque! (Il écrit vivement.)

MARGUERITE, à part, sur le devant.

Décidément, il ne sait pas grand'chose... je crois même qu'il ne sait rien du tout. (A Paul.) Avez-vous bientôt fini?

PAUL, se levant et lui présentant le papier.

Voilà.

MARGUERITE.

Ah! il paraît que je vous inspire. (Elle lit.) « Mademoiselle ma cousine, je vous déclare que je « vous aime par-dessus toutes les femmes : il est « vrai que je n'ai vu jusqu'à présent que la lingère de Saint-Acheul, qui est vieille et borgne, « et deux servantes d'auberge, dont l'une était « rousse et l'autre boiteuse... » Merci de la préférence.

PAUL.

Il n'y a pas de quoi, ma cousine.

MARGUERITE, lisant.

« Mais il en serait autrement, que ce serait « absolument la même chose, tant je vous trouve « de mon goût!... Et moi, suis-je du vôtre?

« Votre cousin, PAUL DE CHAUNY. »

PAUL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Comment! c'est là une déclaration?

PAUL.

Vous voyez bien... il y a : Je déclare.

MARGUERITE.

On disait que c'était si gentil, si agréable à recevoir! que ça faisait quelquefois tant d'effet!

PAUL.

Ça ne vous en fait donc pas?

MARGUERITE.

Mais non, pas du tout.

PAUL, à part.

Voyez-vous cela!... ce misérable Rousselet, s'il était ici, il m'aurait soufflé.

MARGUERITE.

Écoutez: de l'examen que vous venez de subir, il résulte que vous ne savez pas danser, que vous chantez fort mal, et je soupçonne que votre déclaration n'a pas le sens commun.

PAUL.

Oh! mon Dieu, que je suis malheureux!

MARGUERITE.

Laissez-moi donc finir. Maintenant, voilà ce qu'il y a en votre faveur : je vous trouve assez gentil.

PAUL.

Ah! que je suis content!

MARGUERITE.

Mais ça ne suffit pas pour plaire; que de choses, mon cher ami, il vous reste à connaître pour valoir seulement le moins aimable des messieurs que j'ai vus à Paris!

PAUL.

Je m'en doutais bien.

AIR : *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

Tous ces beaux messieurs de Paris
Ont reçu des leçons, sans doute:
Hélas! on ne m'a rien appris;
Instruisez-moi!... je vous écoute!
Puisqu'ils vous plaisent, vous pourrez
Dire comment je dois m'y prendre. (*bis.*)

MARGUERITE.

Je vois bien que vous ignorez;
Mais je ne peux rien vous apprendre.

PAUL.

Comme c'est dommage!... Et, d'après cela, vous ne voulez pas de moi?

MARGUERITE.

Je ne dis pas cela.

PAUL.

Vous en voulez donc?

MARGUERITE.

Je ne dis pas cela non plus. Je verrai, je réfléchirai; je ne puis me prononcer que ce soir.

PAUL.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

Parce que, ce soir, j'en verrai un autre.

PAUL.

Un autre mari?

MARGUERITE.

Un autre prétendu.

PAUL.

Est-il possible?

MARGUERITE.

Je suis franche, moi : oui, un autre mari se présente; M. d'Argillac a promis de me l'amener ce soir, et vous sentez qu'il ne serait pas raisonnable à moi de choisir l'un sans connaître l'autre. D'ailleurs, il faut bien que vous ayez le mérite de l'emporter au moins sur un rival. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier M. d'Argillac de le faire venir le plus tôt possible, et j'y cours. Adieu, mon cousin.

PAUL.

Adieu, ma cousine.

MARGUERITE.

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Rassurez-vous, je vous en prie,
Et n'allez pas vous dépiter!

Quand on veut gagner la partie,
Il faut au moins la disputer.

PAUL.

Je vais perdre toute espérance;
Vous voyez déjà mon effroi!
Mais j'obtiendrais la préférence,
Si vous vouliez ne voir que moi.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Rassurez-vous, je vous en prie, etc.

PAUL.

Renvoyez-le, je vous en prie;
Sur lui pourrai-je l'emporter?
Je voudrais gagner la partie,
Et ne sais pas la disputer.

SCÈNE IX.

PAUL, seul.

Allons! elle verra l'autre!... c'est fini, je suis perdu!... Eh non! moi aussi, je le verrai; je le tuerai ou il me tuera... Oh! mon Dieu, qu'est-ce que je dis? un meurtre! Et puis, s'il me tue, en serai-je plus avancé?... Qui m'empêche plutôt de devenir aimable, d'acquérir tout ce qui me manque d'ici à ce soir?... Il y va de mon honneur, de l'avenir de ma famille; car je ne veux pas d'autre femme que Marguerite, et, on me le répète tous les jours, si je ne me marie pas, c'en est fait des Chauny!

SCÈNE X.

BENOITE, PAUL.

BENOITE, entrant.

Cette petite fille qui me dit que M. d'Argillac me demande, et il est à sa toilette.

PAUL, sur le devant.

Ce M. Rousselet qui m'expose à subir un examen sans que je sache le premier mot de la science sur laquelle on va m'interroger!... (Apercevant Benoite.) Ah! c'est la vieille qui m'a noué ma cravate; si je lui demandais... C'est que j'ai encore plus peur de celle-là que de ma cousine!

BENOITE, l'examinant, à part.

Je suis toujours pour ce que j'en ai dit; la petite est bien heureuse.

PAUL, à part.

Oui, je crois que c'est une bonne idée; ma foi, essayons. (Haut.) Madame...

BENOITE, s'approchant.

Que désirez-vous, monsieur Paul?

PAUL.

Madame, vous pouvez me rendre un grand service.

BENOITE.

Est ce qu'il y aurait quelque chose de dérangé dans votre toilette?

PAUL, reculant.

Non, non, ce n'est pas cela; il s'agit d'une chose de la dernière importance.

BENOITE.

Ah! parlez.

PAUL.

Je désirerais beaucoup... vous seriez bien charitable si vous m'appreniez...

BENOITE.

Tout ce que vous voudrez, mon enfant.

D'ARGILLAC, en dehors.

Benoîte...

PAUL, s'éloignant de Benoîte.

Bon! mon tuteur, à présent!... Je ne pourrai rien savoir.

SCÈNE XI.

BENOITE, D'ARGILLAC, PAUL.

D'ARGILLAC, entrant.

Ah! vous êtes ici, Benoîte? Qu'avez-vous fait de mon eau de Portugal et de mon épingle en camée?

BENOITE.

Eh! monsieur, dans le tiroir de la commode, à gauche.

D'ARGILLAC, apercevant Paul.

Ah! mon pupille dans son nouveau costume!... (A part.) Diable! il n'est pas si mal que j'aurais cru. (Il se regarde dans la glace.) Oui, mais pourtant quelle différence entre les jeunes gens d'aujourd'hui et les hommes d'autrefois!

PAUL, à part.

Il ne s'en ira pas.

D'ARGILLAC, revenant vers Benoîte.

Vous dites donc dans le tiroir, à gauche?

BENOITE.

Eh! oui, sans doute, monsieur.

D'ARGILLAC.

C'est bien, c'est bien! (A part, en sortant.) Marguerite m'entendra d'abord; mais comme elle me verra ensuite, un peu de toilette ne peut pas nuire.

BENOITE, à Paul.

Enfin, il est parti, et vous pouvez achever. Vous disiez donc?...

PAUL.

Je disais que je suis bien en peine, allez!... et que si vous n'avez pas la bonté de... (Rousselet éternue très-fort en dehors.) Allons, mon précepteur, maintenant!

BENOITE.

Ce pauvre jeune homme ne pourra donc pas s'expliquer.

SCÈNE XII.

BENOITE, ROUSSELET, PAUL.

ROUSSELET, à part, en entrant.

J'ai bien réfléchi... je perdrais ma pension.

PAUL.

Mais je ne vous ai pas appelé.

ROUSSELET, de même.

Ma foi, je lui enseignerai tout ce qu'il voudra, dussé-je lui enseigner des crimes.

PAUL.

Que me voulez-vous, monsieur Rousselet?

ROUSSELET.

Mais n'avez-vous pas besoin de moi?

PAUL.

Non, non, pas pour l'instant.

ROUSSELET.

En vérité?

PAUL.

Mon cher monsieur Rousselet, vous reviendrez plus tard.

ROUSSELET.

Oh! à votre aise... seulement je vous ferai observer que c'est vous qui repoussez mon aide; que je ne refuse pas de vous instruire; que je suis en règle enfin.

PAUL, le poussant dehors.

Oui, oui, allez.

ROUSSELET, à part, en sortant.

Je ne demande pas mieux.

PAUL, à Benoîte.

Eh! vite, vite! comme je tremble qu'on ne vienne encore nous interrompre, je vous dirai, dame Benoîte, qu'il faut absolument que je parvienne à plaire à ma cousine, et que je ne sais pas du tout plaire aux femmes.

BENOITE.

Vous?... laissez donc!... A votre âge, et quand on vous ressemble, on leur plaît toujours.

PAUL.

Hélas! non... il faut encore ne pas être un ignorant, un pauvre garçon timide, embarrassé, interdit... On doit être charmant auprès d'une femme.

BENOITE.

Eh bien?...

PAUL.

Eh bien! c'est là le difficile... Quand on ne sait pas; quand on a appris, au contraire, à baisser les yeux devant elles, à croire que le seul contact de leurs mains ou de leurs vêtements peut faire évanouir un pauvre jeune homme...

BENOITE.

En vérité?

PAUL.

S'il faut tout vous dire, moi, j'ai toujours pensé que ça n'était pas vrai.

BENOITE.

Mais où voulez-vous en venir?

PAUL.

Où j'en veux venir? le voici : on a été aimable avec vous, dame Benoîte, n'est-ce pas?

BENOITE.

C'est possible.

PAUL.

On a réussi à vous plaire?

BENOITE.

C'est possible.

PAUL.

Comment s'y est-on pris? Quels moyens a-t-on employés?

BENOITE.

Dame! cette question...

PAUL.

Oh! je vous en supplie, dites-le-moi... si vous vous en souvenez.

BENOITE.

Si je m'en souviens!...

PAUL.

Oui, cherchez dans votre mémoire.

BENOITE, un peu piquée.

Je n'ai pas besoin de remonter bien haut pour cela.

PAUL.

Vraiment?... ah! tant mieux! ça ira plus vite.

BENOITE.

Bon jeune homme! c'est à moi que vous vous adressez.

PAUL.

Est-ce que cela vous fâche?

BENOITE.

Non.

PAUL.

Vous ne refusez pas de me rendre cet important service?

BENOITE.

La charité n'est-elle pas une vertu?

PAUL.

Vous consentez?... quel bonheur!

BENOITE.

Écoutez bien!... D'abord, quand on est auprès d'une femme aimable, et qu'on veut lui faire la cour, on commence par lui prendre la main. (Elle lui tend sa main.)

PAUL.

Oui, j'entends.

BENOITE, tendant toujours sa main.

Eh bien! prenez donc ma main.

PAUL, hésitant.

Ah!... il faut que...

BENOITE.

Sans doute; mais ne vous évanouissez pas.

PAUL.

Oh! non. (A part.) Voilà que je frissonne!... Allons, il faut souffrir pour s'instruire. (Haut.) Après?

BENOITE.

Après, on lui dit...

MARGUERITE, dans la coulisse.

Où est-il? où est-il?

BENOITE.

Ah!...

PAUL.

Encore quelqu'un!... c'est impatientant!

BENOITE.

Cette fois, je vous laisse.

PAUL.

Comment! sans continuer la leçon!... Et que voulez-vous que je devienne?

BENOITE.

J'ai quelques devoirs à remplir dans la pièce à côté d'ici.

PAUL.

Oh! permettez que j'aille vous y retrouver dans un quart d'heure.

BENOITE, entrant dans la pièce à droite.

Il est vraiment très intéressant!

PAUL, seul un instant.

Vous m'attendrez, n'est-ce pas?... Je vais me délivrer bien vite des importuns! Que je suis heureux qu'elle ait consenti! je suis sûr qu'elle est bien au fait!

SCÈNE XIII.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah! vous êtes ici, monsieur Paul?

PAUL, à part.

La!... c'est ma cousine!... et je ne sais presque rien encore!...

MARGUERITE.

Je vous cherchais pour vous dire que M. d'Argillac ne veut pas avancer le moment où mon autre prétendu se présentera.

PAUL.

Ah!... (A part.) Tant mieux! d'ici là j'aurai peut-être le temps de m'instruire.

MARGUERITE.

Mais ne vous effrayez pas; il y a bien des chances pour vous! j'ai réfléchi depuis tantôt.

PAUL.

Oui-da?

MARGUERITE.

Et je crois que si vous aviez un peu d'habitude...

PAUL.

Oh! certainement, car j'ai bien de la bonne volonté, je vous assure!... Si vous saviez!

MARGUERITE.

Quoi donc?

PAUL, à part.

Puisqu'elle est là, je vais toujours commencer par prendre sa main; c'est tout ce que dame Benoîte m'a appris. (Haut, en prenant la main de Marguerite.) Ma cousine!...

MARGUERITE.

Eh bien?

PAUL.

Vous n'êtes pas fâchée que je prenne votre main?

MARGUERITE.

Pas du tout.

PAUL, à part.

Qu'est-ce que je vais faire à présent? quand je garderais sa main pendant deux heures...

MARGUERITE.

Qu'aviez-vous à me dire?...

PAUL, à part.

Ah!... il faut peut-être prendre l'autre aussi? (Il prend l'autre main de Marguerite et la regarde fixement.)

MARGUERITE.

Ah! ah! vous ne me regardez plus en dessous comme tantôt!

PAUL.

C'est que j'ai du plaisir à vous voir.

MARGUERITE.

Eh bien! c'est déjà mieux.

PAUL.

Oh! s'il ne s'agissait que de vous regarder, ce n'est pas là le difficile.

MARGUERITE.

Vous me trouvez donc bien à votre gré?

PAUL.

Oh! oui.

MARGUERITE.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Parlez donc, puisque je vous plais!

PAUL, à part.

Que lui dire?... Oh! c'est bien dommage
Qu'elle arrive lorsque j'allais
Commencer mon apprentissage!
Quel malheur, hélas!
Que l'autre n'ait pas
Pu m'en enseigner davantage!
Que n'en ai-je appris davantage!

(On entend sonner huit heures.)

Ah! huit heures!... et l'autre qui m'attend! et le prétendu qui va arriver; je n'ai pas une minute à perdre. Ah! il faut que je la prie gentiment de s'en aller. (Haut.) Ma cousine, allez-vous-en.

MARGUERITE.

Comment! que je m'en aille?

PAUL.

Oui, par intérêt pour moi et pour vous-même.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas.

PAUL.

Vous comprendrez plus tard; mais allez-vous-en, je vous en supplie! faites-moi ce plaisir-là.

MARGUERITE.

Voilà qui est joli, monsieur!... Est-ce ainsi que vous vous formez?

PAUL.

C'est pour que je me forme que je vous prie de vous en aller.

MARGUERITE, piquée.

Cela suffit, monsieur! je m'en vais.

PAUL.

Oh! ne m'en veuillez pas!

MARGUERITE.

Ne pas vous en vouloir?... Laissez-moi, je ne veux plus entendre parler de vous.

PAUL.

Oh! ma cousine!

MARGUERITE.

Air : *L'invitation à la valse.* (Amédée de Beauplan.)

C'est affreux ! (*bis.*)
Comme il me renvoie !
C'est affreux ! (*bis.*)
Recevez mes adieux.

PAUL.

Vous plaire, hélas! me comblerait de joie;
Si vous saviez le moyen que j'emploie!...
Pardonnez-moi, lorsque je vous renvoie.
Dans un moment je serai plus heureux!

ENSEMBLE.

PAUL.

C'est affreux ! (*bis.*)
C'est moi qui la renvoie!
Mais je veux,
Oui, je veux
Devenir plus heureux.

MARGUERITE.

C'est affreux ! (*bis.*)
C'est lui qui me renvoie !
C'est affreux ! (*bis.*)
Recevez mes adieux.

(A partir de cette scène, la nuit vient graduellement.)

SCÈNE XIV.

PAUL, puis ROUSSELET.

PAUL, seul un instant.

Allons, la voilà qui s'en va en colère! C'est égal, il faut aller vite prendre ma leçon!... Comme Marguerite sera étonnée quand elle me trouvera aimable, charmant, digne d'elle!... Ah! j'entends dame Benoîte qui tousse!... C'est singulier!... voilà la peur qui me prend! Que faire, mon Dieu ! que faire?... Allons donc, du courage!... (Il va vers la chambre et ouvre la porte.) Oh! comme c'est obscur!... je n'oserai jamais!

ROUSSELET, passant la tête à la porte du fond.

Mon cher élève, vous plairait-il de souper?

PAUL.

Mon précepteur! ah! quelle idée! je suis sauvé! (Il court vers la porte du fond et amène Rousselet.) Venez ici, monsieur.

ROUSSELET.

Je vous demande s'il vous plairait...

PAUL.

Il s'agit bien de cela! Écoutez, monsieur: tantôt, vous m'avez laissé dans l'embarras; vous êtes cause que j'ai passé pour un imbécile.

ROUSSELET.

Moi?

PAUL.

Oui, sans doute; mais non, ça n'était pas moi qui étais un imbécile...

ROUSSELET.

Doucement, doucement!... je crois que vous manquez de respect à votre maître.

PAUL.

Un maître? vous qui ne m'avez rien enseigné

ROUSSELET.

Rien enseigné?

PAUL.

Qu'avez-vous à dire pour vous excuser?

ROUSSELET.

J'ai à dire... j'ai à dire...

PAUL.

Parlez donc, je suis pressé!

ROUSSELET.

Eh bien,... si je ne sais pas ce que vous voulez que je vous enseigne.

PAUL.

Ah! vous ne savez pas! vous en convenez donc enfin?... Alors, monsieur, vous allez apprendre tout de suite! moi, voyez-vous, je veux savoir, et j'ai fait un coup de ma tête; j'ai demandé un rendez-vous à une femme qui a promis de m'instruire, et il faut que vous y alliez à ma place.

ROUSSELET.

A un rendez-vous? à votre place?... *Bone Deus!*

PAUL.

Oui, ici, à côté... on m'attend déjà... Vous recevrez la leçon, vous retiendrez bien ce qu'on vous dira, vous me le répéterez mot pour mot, et de la sorte tout ira à merveille.

ROUSSELET.

Ah çà! vous êtes fou, monsieur.

PAUL.

Songez-y bien, si vous me refusez, je vous fais renvoyer, je ne vous revois de ma vie, et alors plus de pension.

ROUSSELET, à part.

Plus de pension!... Il le ferait comme il le dit.

PAUL.

Eh bien! le temps passe, monsieur.

ROUSSELET.

Moi qui ai toujours été contre l'enseignement mutuel.

PAUL.

Voyons, vous décidez-vous?

ROUSSELET, à part.

Plus de pension!... (Haut.) Je me résigne.

PAUL, lui sautant au cou.

Ah! vous êtes charmant! taisez-vous surtout, pour qu'elle croie toujours que c'est moi... Ah! mon Dieu! j'entends quelqu'un! je vous laisse; gardez-vous bien de rien oublier. (Il entre dans une chambre à gauche.)

ROUSSELET.

Eh bien! eh bien! il me laisse seul, et je n'y vois plus goutte!... Quelle corvée, grand Dieu !

SCÈNE XV.

ROUSSELET, D'ARGILLAC.

D'ARGILLAC, entrant.

Bien! mes ordres ont été exécutés; cette pièce est sans lumière... Marguerite ne peut tarder à venir.

ROUSSELET, à part.

Encore, si c'était une femme de mon âge, mais je parie que c'est sa malicieuse cousine.

D'ARGILLAC, écoutant.

Quelqu'un, c'est elle!... Hum! hum!

ROUSSELET.

Quelqu'un! la voilà!... que va-t-elle me demander? et que vais-je lui répondre?

D'ARGILLAC, approchant.

Voici le moment; renaissez, beaux jours de mon éloquence!

ROUSSELET.

J'ai bien envie de m'échapper!

D'ARGILLAC, va vers lui et le prend par la taille, en adoucissant sa voix.

Est-ce que vous me fuyez, jeune beauté?

ROUSSELET.

Oh! la la! je suis pris!

D'ARGILLAC, le repoussant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROUSSELET.

Une voix d'homme, je respire!

D'ARGILLAC.

Eh! mais c'est maître Rousselet! Que diable faites-vous donc là?

ROUSSELET, à part.

C'est mon bon ange qui l'envoie... (Haut.) Vous me demandez ce que je fais là, monsieur le comte?

D'ARGILLAC.

Sans doute.

ROUSSELET.

Je suis à un rendez-vous.

D'ARGILLAC.

Un rendez-vous?

ROUSSELET.

Oui.

D'ARGILLAC.

Donné par une femme?

ROUSSELET.

Hélas! oui.

D'ARGILLAC.

Qu'est-ce à dire?

ROUSSELET.

C'est-à-dire que vous pouvez me tirer d'une grande peine.

D'ARGILLAC.

Comment cela?

ROUSSELET.

Figurez-vous que ce n'est pas précisément à moi que le rendez-vous a été donné.

D'ARGILLAC.

Achevez donc!

ROUSSELET.

C'est à mon élève qui, au moment fatal, a perdu courage, et m'a lancé comme un ballon d'essai.

D'ARGILLAC.

Ah! oui-da! et je gage que c'est Marguerite qu'il devait trouver ici.

ROUSSELET.

J'ai tout lieu de le croire; et il m'a mis à sa place.

D'ARGILLAC.

Eh bien! soyez tranquille, je la prends.

ROUSSELET.

Dieu vous assiste, comme vous m'assistez en ce moment. (Il sort.)

SCÈNE XVI

D'ARGILLAC, puis BENOITE.

D'ARGILLAC, seul un instant.

Ah! la petite n'a pas de patience, elle donne un rendez-vous à son cousin dans l'obscurité! mais c'est moi qu'elle trouvera, c'est moi qui profiterai de l'occasion, et, ma foi, que les Chauny s'arrangent! (Benoite sort de la chambre.) Cette fois je ne me trompe pas, c'est bien elle! j'entends le frôlement d'une robe; attention, et déguisons ma voix.

BENOITE, à part, entrant par la porte de droite.

Ce pauvre garçon qui devait venir me rejoindre, il n'aura pas osé.

D'ARGILLAC, s'approchant, et d'une voix douce.

Vous voyez que je suis exact.

BENOITE, à part.

Comment! ce n'est pas le jeune homme?

D'ARGILLAC.

Que vous êtes bonne de vous être décidée en ma faveur.

BENOITE, à part.

Eh mais!... c'est la voix de mon maître.

D'ARGILLAC.

Mon rival cependant pouvait être un homme distingué.

BENOITE, à part.

A qui croit-il donc parler?

D'ARGILLAC.

Au reste, le Paul ici présent tâchera de se rendre digne de Marguerite.

BENOITE, à part.

Paul, Marguerite, je comprends! les jeunes gens s'étaient donné rendez-vous, et ce sont les vieux qui s'y trouvent.

D'ARGILLAC.

Pourquoi ce silence obstiné?... Je vous en prie, venez ici, sur ce divan, nous causerons mieux. (Il l'attire doucement.)

BENOITE, à part.

Ah! monsieur d'Argillac, il vous faut des jeunes filles... (Elle s'assied près de d'Argillac, qui continue à lui parler bas.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis PAUL.

MARGUERITE, entrant par le fond.

J'ai beau faire, je ne peux pas oublier la façon dont il m'a renvoyée... et pourquoi? oh! il faut que je le sache!

PAUL, sortant de la chambre à gauche.

M. Rousselet n'en finit pas.

MARGUERITE, à part.

Ah! j'ai cru l'entendre, mais il n'est pas seul... écoutons.

PAUL, à part, placé derrière le divan.

Oh! ils sont ici!... écoutons.

D'ARGILLAC, à Benoîte.

Si vous saviez avec quelle violence l'amour est entré dans mon cœur!

MARGUERITE, à part.

L'amour! Il parle à une femme!

PAUL, à part.

Très-bien, très-bien! il a du courage, lui, mon précepteur! parlez-moi de ça.

BENOITE, à part.

Voilà plus de vingt ans qu'il ne m'a rien dit de pareil.

MARGUERITE, à part.

Quelle infamie! pas une parole avec moi, et près d'une autre... Ah! je suis bien malheureuse!

D'ARGILLAC, à part.

C'est étrange comme elle est timorée. (A Benoîte.) Ne me répondrez-vous pas un seul mot?

PAUL, à part.

Eh mais! (Il va vers Marguerite.) Encore une femme... Marguerite!

MARGUERITE.

Laissez-moi, monsieur... Retournez près de celle avec qui vous êtes si aimable.

PAUL.

Moi! je sors de ma chambre.

MARGUERITE.

Bien vrai?

D'ARGILLAC, près de Benoîte, sur le divan.

Le premier pas est fait, je triomphe!... ce que c'est que d'être éloquent!

MARGUERITE, retirant sa main que Paul couvre de baisers.

Eh bien, que faites-vous? vous qui étiez si timide tantôt!

PAUL.

J'ai vu tes larmes, et le courage vient vite quand il faut consoler celle qu'on aime. (Se mettant à genoux.) Je t'aime, Marguerite.

MARGUERITE.

Encore... Bien vrai?

D'ARGILLAC, aux pieds de Benoîte.

Acceptez pour époux l'heureux mortel qui jure à vos pieds de vous consacrer ses jours.

BENOITE, à part.

Pauvre cher homme... s'il voyait clair!

PAUL, à Marguerite.

Et toi, Marguerite, m'aimes-tu?

MARGUERITE.

Dame! il paraît que oui.

PAUL, se relevant, et avec joie.

Ah! je sais donc plaire enfin.

D'ARGILLAC, se relevant aussi au moment où il allait embrasser Benoîte.

Nous ne sommes pas seuls ici!

PAUL.

La voix de mon tuteur... Ah! c'était lui qui étudiait pour moi.

D'ARGILLAC.

Quel est l'impertinent?...

SCÈNE XVIII.

ROUSSELET, MARGUERITE, PAUL, D'ARGILLAC, BENOITE.

ROUSSELET, un flambeau à la main, et ouvrant la porte du fond.

Est-ce moi qu'on appelle?

D'ARGILLAC.

Paul et Marguerite!... Avec qui donc suis-je ici?

BENOITE.

Avec moi, monsieur le comte.

D'ARGILLAC.

Benoîte...

BENOITE.

Eh! mais, il me semble que, pour un ci-devant jeune homme, il suffit bien d'une ci-devant jeune fille.

MARGUERITE, passant entre Paul et d'Argillac.

C'était donc vous, monsieur le comte, qui tout à l'heure disiez à Benoîte de si jolies choses?

D'ARGILLAC, à part.

Il faut convenir que je suis un fier animal!

PAUL, à Rousselet.

Ah çà! monsieur Rousselet, ce n'était donc pas vous?

ROUSSELET.

Hélas! non... mon éducation reste encore à faire.

MARGUERITE, à d'Argillac.

Seriez-vous aussi ce deuxième prétendu?

D'ARGILLAC.

Le prétendu? Non, non, il a versé en route.

MARGUERITE.

Il a aussi bien fait, car voilà celui que j'aurais toujours choisi. (Arrêtant Paul qui s'avance vers elle.) A une condition pourtant... c'est que vous ne renverrez plus votre petite femme.

PAUL.

Oh!

MARGUERITE.

Si vous recommenciez, je vous préviens que je pleurerais.

PAUL.

Et moi, je te consolerais. (Il l'embrasse.)

D'ARGILLAC.

Il paraît qu'il connaît maintenant la recette... Allons, les Chauny ne s'éteindront pas.

(Au public.)

AIR : *Vaudeville des Frères de lait*

PAUL.

Mes descendants me demandent à vivre ;
Vous le savez, sans moi tout est fini.

MARGUERITE.

Son ignorance à vos conseils se livre ;
Encouragez le dernier des Chauny...

PAUL.

Et que par vous mon hymen soit béni.
Pour que ma race ici se perpétue,
Nous avons fait tout ce que nous pouvions.

MARGUERITE.

Mais, songez-y, messieurs, un mot la tue :
Pour qu'elle vive, il faut que nous vivions.

(La toile baisse.)

FIN DU DERNIER DE LA FAMILLE.

LE CAPITAINE DE VAISSEAU

OU

LA SALAMANDRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PRÉCÉDÉE DE

LA CAROTTE D'OR

PROLOGUE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE
LE 24 JUILLET 1834.

EN COLLABORATION AVEC MM. MÉLESVILLE ET ANTIER.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FROMONT, débitant de tabac	M. Bouffé.
ALICE, orpheline	Mme Grassot.
CÉLESTE, servante de Fromont	Mme Monval.
PIERRE LOUET, lieutenant de frégate	M. Ferville.
PAUL, son fils, aspirant	Mlle Habeneck.
GARNIER, chirurgien de vaisseau	MM. Monval.
BIDOT, lieutenant en second	Gabriel.
CABILLOT, agent comptable	Dupuis.
MELVAL, enseigne	Mlle Maria.
PROVENÇAL. } Matelots	MM. Bordier.
BOUQUIN. } Matelots	Grassot.
GIROMONT. } Matelots	Milet.

Marins de tout grade, Peuple.

La scène est à Paris pendant le prologue, et à bord de *la Salamandre* pendant le premier et le deuxième acte. L'action se passe vers la fin de 1814.

LE

CAPITAINE DE VAISSEAU

LA CAROTTE D'OR

PROLOGUE

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un débit de tabac. — Portes latérales qui conduisent à l'appartement de Fromont et à la cuisine. — Au fond, une grande porte vitrée, qui laisse voir la boutique, le comptoir, les pots de tabac, les cigares, et, plus loin, la porte de la rue.

SCÈNE I.

CÉLESTE, seule, mettant le couvert sur une petite table placée sur le théâtre à droite de l'acteur; puis FROMONT.

CÉLESTE.

Là! le sucre, le petit pain de beurre... et sa flûte de deux sous!... les rôties sont au feu... Va-t-il se régaler!... Tiens, c'est bien le moins... pauvre cher homme! un si bon maître!... qui est occupé toute la sainte journée à peser son tabac et à faire des cornets... c'est bien le moins qu'il se repose la tête et se donne un peu de bon temps.

FROMONT, entr'ouvrant la porte de la boutique.

Eh bien! Céleste?

CÉLESTE.

Monsieur?...

FROMONT, de même.

Mon déjeuner, ma fille... Allons donc... Allons donc!

CÉLESTE, sortant par une porte latérale.

Tout de suite, not' maître.

FROMONT, causant avec deux pratiques qui s'en vont.

Au revoir, M. Millocheau... Soyez tranquille, j'arrangerai votre mélange, comme d'ordinaire.. trois quarts de Régie... et un quart de la Ferme!... Mes hommages à madame. (A l'autre.) M. Bonichon, vous pouvez allumer votre cigare, en dehors, près de la porte... là! Cadet, veille à la boutique. (Il entre en scène.) Me voilà libre. Allons donc, Céleste, ce déjeuner?

CÉLESTE, en dehors.

Voilà, not' maître.

FROMONT, se frottant les mains.

C'est drôle, quand ma femme, ma divine Angélique n'y est pas... j'ai toujours faim de meilleure heure!... Je suis si heureux alors!... Mon débit de tabac... cette bonne grosse Céleste qui me dorlote... du calme... et mes carottes... que me faut-il de plus?

CÉLESTE, rentrant et posant le déjeuner.

V'là vot' déjeuner, monsieur.

FROMONT, assis et lui faisant des agaceries pendant qu'elle lui attache sa serviette.

Merci, ma bonne Céleste... tu n'as pas oublié mes rôties?

CÉLESTE.

Pardi!... à quoi que j' penserais, si ce n'est à ce que vous aimez... vous, qui êtes la crème des hommes.

FROMONT.

Donne m'en encore un peu... de la crème.

CÉLESTE, lui versant de la crème.

AIR : *Papa et maman.*

Vous êtes pour moi,
Si bon que je doi...
Le r' connaître,
Et pour vous, not' maître,
J' me mettrais au feu!...

FROMONT, souriant.

Ce n'est point un jeu,
Car tu t'y mets souvent, morbleu!...

CÉLESTE, l'arrêtant.

Allons donc! n' mangez pas si vite.

FROMONT, souriant.

Mais elle a raison...
J'ai l'air d'un glouton.
(La regardant.)
Comment faire?... quand tout m'excite!
Auprès d'un festin
Délicat et fin,...
C'est bien souvent
Difficil', vraiment,..
De ne pas être un peu gourmand!...

(Il lui baise la main.)

TOUS DEUX.

Jamais un gourmet
N'y résisterait !...
A ces charmes
L'on rend les armes!
Un moka parfait,
Petit pain mollet,
D'honneur! le régal est complet !...

CÉLESTE, prenant une chaise et regardant par la porte du fond.

Tenez, monsieur,... j'crois que c'est madame...

FROMONT, se levant tout effrayé.

Hein?

CÉLESTE.

Oui, c'est madame, avec ses tracasseries, qui redouble mon attachement pour vous.

FROMONT, se rasseyant.

Ah !... j'ai cru que c'était ma femme qui revenait!... Prends donc garde; il y a de quoi me donner des indigestions : c'est que ma divine Angélique a bien le caractère le plus désagréable...

CÉLESTE, s'asseyant auprès de Fromont.

Bah!... elle est partie pour trois jours... Où c' qu'elle a donc été, not' maître?

FROMONT, déjeunant.

Solliciter...

CÉLESTE.

Tiens!...

FROMONT.

C'est une maladie... (Mordant dans sa rôtie.) Elle est dévorée d'ambition!... elle ne rêve que grandeurs et richesses!... la fille d'un petit frangier-drapier de la rue aux Ours!... mais depuis qu'elle a découvert que j'étais noble...

CÉLESTE, qui s'était assise près de lui, se levant.

Noble!... vous, not' maître?

FROMONT, la faisant rasseoir.

Reste donc,... je n'en suis pas plus fier!... Oui, vraiment, tel que tu me vois... on ne s'en douterait jamais... mon père était marquis...

CÉLESTE.

Marquis!... comme celui qui a une perruque et qui jette des chansons?

FROMONT.

Du tout... un vrai marquis... qui avait servi comme marin...

CÉLESTE.

Comme marin... sur mer?

FROMONT, haussant les épaules.

Non! dans un régiment de cavalerie... Vraiment, ma pauvre Céleste, tu fais quelquefois des questions...

CÉLESTE.

Est-ce que je sais?... Et vous, monsieur, avez-vous été aussi dans la mer!...

FROMONT.

Je ne la connais pas même de vue!... J'ai émigré à l'âge de trois ans... il paraît que j'avais des opinions très-exaltées... mon éducation s'en est un peu ressentie... Quand j'ai perdu mon père, je savais à peine lire... si bien qu'en rentrant en France,... M. le marquis s'est trouvé trop heureux d'obtenir un débit de tabac.

CÉLESTE.

Un marquis marchand de tabac!... ce qu' c'est que d' nous!...

FROMONT.

Je ne m'en plains pas .. je suis philosophe... Il est excellent ton chocolat... Que m'importe un rang que je n'ai pas connu, pour lequel je n'ai pas été élevé!... toute mon existence se renferme dans mes cruches et dans mes cigares de la Havane!... Je suis et je ne veux être toute ma vie... que Jean-Sosthène-Innocent Fromont... négociant obscur... *A la carotte d'or!...* Mais, ma divine Angélique!... oh! c'est différent!... c'est un diable; elle court, elle sollicite; je ne sais pas comment elle s'arrange; elle a des parents dans tous les gouvernements. Sous le Consulat, c'était un beau-frère; un oncle sous l'Empire; et maintenant, sous nos princes légitimes, l'an de grâce 1814, c'est un cousin, un chambellan de Bonaparte, qui se trouve aujourd'hui tout naturellement gentilhomme de la chambre du roi!

CÉLESTE.

Et qu'est-ce qu'elle veut que vous soyez?

FROMONT.

Je n'en sais rien... Quand je l'interroge là-dessus, elle me dit toujours que je serai bien surpris... ça ne laisse pas que de m'inquiéter...

AIR : *Vaudeville de la Petite Sœur.*

Ma femme encor, comme autrefois,
Fraîche, aimable, vive et légère,
Brille de sa grâce première...
Et je tremble quand je la vois
Fréquenter chaque ministère!...
On sait que ces donneurs d'emplois,
Parents ou non, si bien s'entendent...
Qu'en les protégeant, les sournois,
Accordent aux femmes parfois...
Plus que les maris ne demandent!

Après ça... (Faisant claquer ses doigts.) si ça devait me donner la paix et la tranquillité, ah! mon Dieu... (A Céleste d'un air câlin.) Dis donc, ma bonne Céleste... aujourd'hui que je me trouve le maître... est-ce que je n'aurai pas encore quelques friandises pour mon dessert?...

CÉLESTE, se levant.

Ah! ben !... si madame savait que vous faites de pareilles dépenses!

FROMONT, d'un air résolu.

Qu'est-ce que ça me fait?...

CÉLESTE, se moquant.

Oh!... vous en avez peur...

FROMONT.

Céleste!...

CÉLESTE.

Vous en avez peur!... quand elle est là, vous êtes poule mouillée... et comme elle compte tous les jours...

FROMONT.

Que tu es bête!... Est-ce que je n'ai pas ma petite bourse secrète... dans une certaine cachette... Sans cela, comment te donnerais-je un fichu à la Sainte-Ursule... une croix d'or à la Saint-Claude... hum?...

CÉLESTE.

Ah!... c'est différent... je vas vous chercher une brioche...

FROMONT, l'agaçant.

Toute chaude!... ce n'est bon que quand ça vous étouffe... (Céleste sort par le fond.)

SCÈNE II.

FROMONT, seul.

On croirait que je suis gourmand!.. Eh bien! oui... j'aime mes aises... ce bien-être intérieur... ce calme... et quand je pense que ma femme voudrait me priver de tout cela, pour me lancer dans les places, les honneurs!... Oh!... elle ne réussira pas!... Après tout, ils font de si drôles de nominations, depuis qu'ils sont revenus... Je vous demande un peu quelle figure j'aurais en préfet, ou en colonel de mousquetaires!... je n'y entends rien!... Tandis qu'ici... c'est si facile!... quand une pratique demande du Virginie, il suffit de ne pas lui donner du Saint-Vincent... ça n'exige pas une intelligence supérieure... du tact... On est entouré de ses cruches, au milieu de ses pots; on dit : Ici, *Saint-Vincent!...* ici, *Virginie!...* On fait sa petite affaire, le nez suffit pour cela... le nez est pour beaucoup dans les tabacs... un peu de nez... voilà tout... Et quand ma divine Angélique n'y est pas surtout... quelle tranquillité... on entendrait une mouche... (Grand bruit, dans la rue, de contrevents et de carreaux brisés; des cris.) Qu'est-ce que c'est que ça?... quelque malheur? (Nouveaux cris. Il va à la porte et regarde dans la rue.) Ah! mon Dieu! quelle foule! un cabriolet renversé!... une jeune personne évanouie!... (Aux gens qui entourent la boutique.) Eh! tenez, tenez... entrez ici... chez moi...

SCÈNE III.

FROMONT, PAUL, ALICE, CÉLESTE, VOISINS ET PASSANTS qui se pressent dans la boutique.

CHŒUR.

AIR : *Barons, barons!...* (Comte Ory.)

O ciel!... ô ciel!... maudit cabriolet!...

(Un homme porte Alice dans ses bras, et la dépose sur un fauteuil.)

PAUL, à la foule.

Rangez-vous, s'il vous plaît

CÉLESTE, de même.

Laissez-nous donc au moins
Lui prodiguer nos soins.

PAUL, repoussant la foule.

Que le ciel les confonde!...

(A Fromont.)

Pardon, monsieur, pardon...
Éloignez tout ce monde...

FROMONT, aux curieux.

Messieurs, laissez-nous donc!...

CHŒUR, en s'éloignant.

Allons, que tout le monde
Écoute la raison...
Allons, que tout le monde
Sorte de la maison...

(Ils sortent. Céleste ferme la porte vitrée.)

CÉLESTE, s'empressant.

Pauvre demoiselle!... elle est morte!...

PAUL.

Eh non! elle n'est qu'évanouie!... elle a eu peur... Ce cheval fougueux... ce cabriolet qui s'élançait... mais je l'avais enlevée dans mes bras avant qu'il ait pu l'atteindre.

FROMONT.

Otons-lui d'abord son chapeau...

PAUL, la regardant.

Oh!... comme elle est jolie!... Elle ne revient pas... des sels!... de l'eau de Cologne!...

CÉLESTE.

De l'eau de mélisse...

FROMONT.

Eh non!... ne voyez-vous pas qu'elle étouffe... il faut la délacer... (A Paul qui s'avance.) Permettez, permettez, jeune homme, cela ne vous regarde pas!... Céleste, dans la chambre de ma femme, tu trouveras tout ce qu'il te faut...

CÉLESTE, soutenant Alice qui a repris connaissance.

Oui, monsieur. Venez, venez, ma chère demoiselle... (Elles entrent dans la chambre à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IV.

PAUL, FROMONT.

PAUL, regardant Alice s'éloigner.

Ah!... je donnerais ma vie...

FROMONT.

C'est votre sœur?

PAUL, distrait et regardant la porte.

Non, monsieur...

FROMONT, prenant une prise de tabac.

Votre parente?

PAUL.

Non, monsieur...

FROMONT, souriant.

J'entends; c'est mieux que cela?...

PAUL, le regardant.

Non, monsieur, vous vous trompez; je la vois aujourd'hui pour la première fois; mais je sens que désormais mon sort, mon bonheur, mon existence ne dépendront que d'elle seule.

FROMONT, souriant.

Amoureux... à la première vue?...

PAUL.

Dans notre état, nous n'avons pas de temps à perdre...

FROMONT, regardant son uniforme.

Au fait!... un militaire... car vous êtes militaire?

PAUL.

Je suis dans la marine... aspirant de première classe.

FROMONT, avec un peu d'ironie.

Joli grade!... Eh bien! qui vous empêche d'épouser votre belle inconnue?...

PAUL, étourdiment.

Je suis tout prêt! (S'arrêtant.) Mais...

FROMONT.

Vous ne savez pas son nom?...

PAUL.

Ce n'est pas cela qui m'arrêterait...

FROMONT.

Vous ignorez si sa famille...

PAUL.

Qu'est-ce que cela me fait, sa famille? il n'y a qu'une difficulté... c'est que dans une demi-heure il faut que je sois parti pour Toulon... ma place est retenue à la diligence, ici près...

FROMONT, riant.

Je conçois!... ça serait un peu court pour publier les bans. (A part.) Drôle de petit bonhomme!...

PAUL.

Ou plutôt... Oh! non, non!... je ne partirai pas... (Se frappant le front.) car je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

FROMONT, effrayé.

Qu'est-ce que c'est? vous plaisantez, j'espère?...

PAUL.

Du tout!...

FROMONT.

Parce que vous êtes amoureux?

PAUL.

Si ce n'était que cela; mais parce que je... suis perdu... déshonoré...

FROMONT.

Vous?...

PAUL.

Je n'y survivrai pas!

FROMONT.

Ah! mon Dieu!... Pauvre enfant!... il m'intéresse... Voyons, jeune homme, qu'y a-t-il donc?... que vous est-il arrivé?... Vous avez commis quelque faute?...

PAUL.

La plus impardonnable... Mon père, lieutenant de corvette, et notre commandant *par intérim*, m'avait envoyé ici avec une mission particulière près du ministre; je venais de recevoir les ordres cachetés que je devais porter à Toulon, lorsque, pour mon malheur, en sortant du ministère, je rencontre des jeunes gens, d'anciens camarades, un surtout, qui m'entraînent à un dîner d'adieu.

FROMONT.

Je comprends... le champagne a fait des siennes...

PAUL.

On s'est mis à jouer.

FROMONT.

Ah! pauvre petit!

PAUL.

Et j'ai perdu non-seulement ce que j'avais, mais sur parole un argent que je n'avais pas, que je ne pouvais pas donner... Comme un fripon... (Avec un mouvement.) il le croira du moins... je lui ai donné rendez-vous aux diligences... j'espérais avant mon départ pouvoir lui rendre. (Avec agitation.) Et rien!... rien!... et ces ordres qui n'arriveront pas!... et mon père, mon pauvre père, qui n'a plus que moi au monde...

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Son espérance, hélas! sera trompée!...
Lui qui n'avait, dans son malheur,
De fortune que son épée,
Un nom sans tache et son honneur...
Mais cet honneur, je crois déjà l'entendre :
Quoi! dira-t-il, mon fils, mon fils chéri...
C'est toi qui devais le défendre;
Et c'est toi qui me l'as ravi...

Vous voyez bien que je n'ai plus qu'à me tuer...

FROMONT, essuyant une larme.

Fi donc! à votre âge! avec un si bel avenir! (Lui serrant la main.) Car vous êtes un brave jeune homme, j'en suis sûr; vous m'avez tout ému... et puis ce pauvre père... qui est seul!... Combien avez-vous perdu sur parole?...

PAUL, tristement.

Cent écus!...

FROMONT, avec joie.

Ah!... que c'est heureux!... si vous m'aviez demandé un sou de plus... je n'aurais pas pu!... c'est juste le montant de mon petit boursicot... je vais vous les chercher.

PAUL.

Quoi! vous voulez?...

FROMONT.

Pardi! vous empêcher de vous brûler la cervelle.

PAUL.

Sans me connaître?... sans savoir si je ne vous ai pas trompé?...

FROMONT.

Laissez donc... (Montrant son uniforme.) avec cet habit-là... on ne ment jamais!... D'ailleurs, je rends un fils à son père, un jeune homme à ses devoirs... je me fais un ami... ma femme n'en saura rien... tout cela pour cent écus... vous voyez bien que c'est un marché d'or. (A son oreille.) Restez là. (En riant.) Il faut que je descende à la cave; c'est caché dans un pot de Macouba... (Il sort de côté, à droite de l'acteur.)

SCÈNE V.

PAUL, seul, attendri.

Ah! le digne homme! le brave homme!... Com-

ment jamais reconnaître?... Si du moins mon père et moi nous pouvions nous faire tuer pour lui!... mais un débitant de tabac... il n'y a pas d'apparence! (Apercevant Alice qui revient.) Voici mon inconnue... qu'elle est bien... Oh! maintenant que je suis tranquille de l'autre côté, je puis redevenir amoureux tout à mon aise!...

SCÈNE VI.

PAUL, ALICE, conduite par CÉLESTE.

CÉLESTE, à Alice, lui montrant Paul.

Oui, mamzelle, c'est lui qui vous a sauvé la vie.

ALICE, avec embarras.

Ah! monsieur... je viens d'apprendre tout ce que je vous dois... et il me tardait...

PAUL, de même.

Moi aussi, mademoiselle... il me tardait...

ALICE, balbutiant.

Vous ne devez pas... douter...

PAUL, de même.

Ni vous non plus... assurément!... (Ils restent un moment interdits.)

CÉLESTE, les regardant.

Eh bien!... qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'osent plus se dire un mot... eux qui étaient si impatients!... (Bas à Paul.) Hein?... quels beaux yeux!...

PAUL, bas.

A qui le dis-tu?

CÉLESTE, bas à Paul.

Elle s'appelle Alice!... (Bas à Alice.) Un joli garçon!

ALICE, baissant les yeux.

Je ne l'ai pas bien regardé...

CÉLESTE.

Laissez donc, vous ne faites que cela... (Bas.) Mais parlez-lui donc... quand on vous sauve la vie, c'est bien le moins qu'on dise : *En vous remerciant!* (Elle fait passer Alice auprès de Paul.)

ALICE, timidement.

Et puis-je savoir, monsieur, à qui je suis redevable?...

PAUL.

Paul Louet, aspirant de première classe.

CÉLESTE, à elle-même.

Qui peut aspirer à bien des choses!

PAUL.

Sur la corvette... *la Salamandre*, que je vais rejoindre à l'instant...

ALICE.

Croyez, monsieur Paul... que ma reconnaissance...

PAUL, vivement.

De la reconnaissance!... ah!... vous ne m'en devez aucune... du premier moment que je vous ai vue, il m'a semblé que je retrouvais quelqu'un qui m'était bien cher!... quelqu'un que j'aimais depuis longtemps!...

CÉLESTE.

A la bonne heure!... voilà qu'il s'y met celui-là...

PAUL.

Et quand je vous ai sentie là... sur mon cœur!... dans mes bras... pâle, inanimée... oh! alors, je priais le ciel comme pour une sœur, pour un ami, pour mon père, pour ce que j'aime le plus au monde...

CÉLESTE, attendrie.

Est-il gentil!... Ah! que les aspirants de première classe sont aimables!...

PAUL, voyant qu'Alice garde le silence.

Vous aurais-je offensée?..

ALICE.

Oh! non, mais... vous partez!... nous ne nous reverrons peut-être... jamais...

PAUL.

Jamais?...

ALICE.

Et je ne puis vous offrir un gage... de mon amitié... car je n'ai rien... je ne possède rien... (Apercevant sa petite croix à son cou.) Ah! cette croix de ma bonne mère!... c'est tout ce qui me reste... (Elle la détache.)

AIR de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* (d'Amédée de Beauplan).

Oui, c'est d'une mère chérie,
Qu'elle me vient... ainsi que cet anneau!...
Cette croix me sauva la vie,
Dès le berceau! (*bis.*)
Quand le mal fermait ma paupière,
(Montrant sa croix.)
Devant elle... et pâle d'effroi...
Souvent, la nuit, ma bonne mère
Priait pour moi! (*bis.*)
Le ciel, touché de sa souffrance,...
De la mort suspendait les coups...
Qu'il daigne encor, dans sa puissance,
Veiller sur vous... (*bis.*)
Au milieu des flots, d'un orage,
Gardez toujours ce présent... d'une sœur!...
D'amitié le plus simple gage
Porte bonheur! (*bis.*)
Dieu veillera sur vous, j'espère;
(Hésitant.
Il lit dans mon cœur, et je croi...
Qu'en le priant pour vous,... ma mère
(Baissant les yeux.)
Priera pour moi!... (*bis.*)

PAUL, prenant la croix et la couvrant de baisers.

Elle ne me quittera plus... et vous ne m'oublierez pas?

ALICE.

Oh! jamais!...

CÉLESTE, s'essuyant les yeux.

Je crois bien; je ne vous oublierai pas non plus, moi, à qui vous n'avez rien sauvé. (Bas à Alice.) Quel dommage que nous ne demeurions pas ensemble... je vous en parlerais à chaque minute. (Haut.) D'abord, je lirai le journal tous les matins pour avoir de vos nouvelles. On y met les officiers, dans le journal, n'est-ce pas?

PAUL, souriant.

Oui, lorsqu'ils sont morts en combattant.

ALICE.

O ciel!

CÉLESTE.

Eh bien! je n'y regarderai pas.

UN ACHETEUR, dans la boutique.

Ohé! la boutique!

CÉLESTE.

Allons, au moment le plus intéressant, v'là qu'on demande une once de tabac... si ce n'est pas insupportable!

L'ACHETEUR, avec impatience.

Ohé! la boutique!

CÉLESTE.

On y va... (Aux jeunes gens.) Je reviens dans la minute. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

PAUL, ALICE.

ALICE, voulant suivre Céleste.

Comment! elle nous laisse seuls?

PAUL, la retenant.

Ah! ne m'enviez pas ce court instant de bonheur!... je vais m'éloigner de vous pour longtemps; et vous ne m'avez pas dit si vous me permettiez d'espérer... de chercher un jour... à vous mériter...

ALICE, baissant les yeux.

Mais, je ne croyais plus... avoir besoin... de vous rien dire.

PAUL.

Il serait possible!

ALICE, l'interrompant.

Mais à quoi bon des promesses, des serments dont le souvenir sera bientot perdu pour vous?... Un jeune homme... un marin... (Avec tendresse.) Moi, du moins, je n'aurai plus d'autre pensée, et, seule, loin de vous, je sens que mon cœur ne sera jamais qu'à celui à qui je dois la vie.

PAUL, vivement.

Ah! ce mot décide de mon sort!... Oui, toujours votre image... (La main sur son cœur.) toujours là jusqu'à la mort.

SCÈNE VIII.

PAUL, FROMONT, ALICE.

FROMONT, qui l'a entendu.

Jusqu'à la mort!... c'est-à-dire jusqu'à la diligence qui vous attend.

PAUL, à Alice.

Ah! mon Dieu! vous quitter déjà?

FROMONT.

On vient de sonner la cloche; vous n'avez plus que cinq minutes. (Bas, et lui donnant une bourse.) Tenez, mon jeune ami.

PAUL, bas, et l'embrassant.

Ah! mon sauveur!

FROMONT.

C'est bien, c'est bien... (Bas.) Allez payer votre créancier. (Haut.) Et puis, fouette cocher! jusqu'à Toulon.

ALICE, à part, avec un soupir.

A Toulon!

FROMONT.

Bien des choses à monsieur votre père que je ne connais pas... que je ne connaîtrai jamais sans doute... et portez-vous bien.

PAUL, l'embrassant, et jetant un regard sur Alice.

Adieu! adieu!

FROMONT, à Alice.

Quant à vous, ma belle demoiselle, je vois que vous êtes tout à fait remise.

ALICE.

Oui, monsieur, grâce aux soins que j'ai reçus.

FROMONT.

Je suis trop heureux!... Mais on doit être inquiet chez vous, et, si vous le permettez, je vais vous reconduire à vos chers parents.

ALICE, tristement.

Hélas! monsieur, je n'en ai pas.

PAUL, s'arrêtant au fond.

Qu'entends-je?

FROMONT.

Vous seriez...

ALICE.

Orpheline!...

PAUL, revenant.

Orpheline?

FROMONT, le voyant.

Eh bien! vous n'êtes pas encore parti, vous? Que diable, mon cher ami, vous ne pouvez pas lui servir de père.

PAUL.

Vous voulez que je la laisse... quand elle manque de tout...

FROMONT.

Ce n'est pas une raison pour manquer la diligence.

PAUL, à Alice.

Quoi! vous n'avez d'autre soutien?...

ALICE.

Que mon piano et mes leçons.

FROMONT.

Pauvre petite!

ALICE.

Mais je ne m'en plains pas, cela me vaudra peut-être plus de bonheur qu'on ne pense; dans ce moment, une dame me fait offrir deux places à choisir pour surveiller l'éducation de jeunes personnes; l'une à Versailles, l'autre dans les environs de Toulon... et (Baissant les yeux.) je crois que je choisirai les environs de Toulon...

FROMONT, d'un grand sérieux.

Au fait, c'est plus près... avec les petites voitures... on y est tout de suite...

PAUL, vivement.

Oh! oui!... vous avez raison... c'est celle-là qu'il faut prendre...

FROMONT, le poussant.

Mais partez donc, jeune homme!.... (Paul fait une fausse sortie, puis revient auprès d'Alice, lui baise la main à plusieurs reprises, serre celle de Fromont et se sauve en courant.)

SCÈNE IX.

FROMONT, ALICE, puis CÉLESTE.

FROMONT.

Charmant, vif, impétueux, comme j'étais à son âge... Allons, ma chère enfant, je vais toujours vous accompagner chez cette dame... de peur de nouveaux accidents. (Appelant.) Céleste!

CÉLESTE, répondant du fond.

Monsieur!

FROMONT.

Ma canne et mon chapeau.

CÉLESTE, paraissant.

Voilà!... (A Alice.) Eh bien! il est donc parti?... il vient de m'embrasser. C'est un bien aimable jeune homme!

FROMONT.

Allons donc, Céleste!

CÉLESTE, lui donnant une lettre.

Oui, monsieur. Ah! une lettre que j'oubliais... (Elle va chercher le chapeau.)

FROMONT, regardant l'écriture.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est de ma femme! (Il va auprès de la table.)

CÉLESTE, laissant tomber le chapeau.

De madame?... Est-ce qu'elle revient?

FROMONT, abattu.

J'en ai peur!

CÉLESTE.

Voyez donc vite, monsieur, c'est peut-être une fausse alerte.

FROMONT, ouvrant la lettre.

Je ne suis pas assez heureux pour ça... Voilà déjà la sueur froide qui me prend. (A Alice.) Vous permettez?... (Lisant.) « Monsieur le marquis » (A part.) Est-elle folle? (Lisant.) « je vous embrasserai dans quelques instants. » (D'un air piteux.) Chère amie!... ça me fera bien plaisir! (Lisant.) « Mais au reçu de la présente, vous commencerez par mettre mademoiselle Céleste à la porte. »

CÉLESTE.

Moi!

FROMONT, en colère.

Par exemple! je ne souffrirai pas!... N'aie pas peur, Céleste! Qu'est-ce que c'est donc que ça? une fille qui m'est dévouée. (Lisant.) « Je m'étais « aperçue depuis longtemps de certaines choses « qui ne conviennent pas... vous me comprenez; « et vous vous empresserez d'obéir... » (A Céleste.) Ah! diable!... de quoi s'est-elle donc aperçue?

CÉLESTE, baissant les yeux.

Dame! monsieur... je n' sais pas.

FROMONT, à demi-voix.

Est-ce que?... oh! non! ça ne peut pas être ça...

CÉLESTE.

Enfin, monsieur, vous me soutiendrez, j'espère!

FROMONT.

Si je te soutiendrai... parbleu!... je ne suis pas un zéro dans la maison!... Quelle femme! elle ne peut pas souffrir les gens qui m'aiment. (Hésitant.) Mais, vois-tu, Céleste, si ma femme l'a mis dans sa tête, comme il faudra que tu finisses toujours par t'en aller, peut-être vaudrait-il mieux... ce serait peut-être plus adroit de se résigner tout de suite.

CÉLESTE, pleurant.

La! j'en étais sûre! vous n'avez pas plus de cœur qu'un hanneton!

FROMONT, la calmant.

Céleste!

CÉLESTE.

AIR : *Plus qu'un millionnaire* (de l'Artiste).

Me v' là ben... la bell' chose!
M' laiss' rez-vous aujourd'hui
Chasser sans aucun' cause?...
Mais c'est toujours ainsi.
Les hommes sont d'un' faiblesse!
Nous perdons, tout's, hélas!
Not' temps... et not' jeunesse
A n' fair' que des ingrats.

FROMONT.

Céleste, prenez garde... il y a un tiers.

CÉLESTE, sanglotant.

C'est une horreur! une infamie! et ne pas me donner les huit jours!

FROMONT, bas.

Tu les auras... je t'en donnerai quinze... en argent.

CÉLESTE.

Où vais-je aller, maintenant?

ALICE, avec bonté.

Avec moi... si vous consentez à partager ma mauvaise fortune.

CÉLESTE.

Que dites-vous, mamzelle?

ALICE.

Que l'on m'autorise à me faire accompagner par quelqu'un dans ce long voyage... et, je ne sais,... mais j'ai idée que nous nous conviendrons... (A mi-voix.) Vous m'avez promis de me parler de lui...

CÉLESTE, bas.

Oh! tant que vous voudrez... je cause très-volontiers, d'abord...

FROMONT.

Eh bien! cela s'arrange à merveille; te voilà replacée, ma pauvre Céleste!

CÉLESTE, faisant quelques pas pour sortir.

Et je m'en vais tout de suite!

FROMONT.

Oui, tu vas accompagner mademoiselle...

CÉLESTE, revenant.

Quoique ça, not' maître, je vous regrette bien, allez...

FROMONT, ému.

Va, va, mon enfant!

CÉLESTE.

Je reviendrai pour mon paquet et pour vous dire adieu.

FROMONT, à mi-voix.

Oui, le matin... avant que ma femme ne soit levée.

CÉLESTE, le cœur gros.

Car je vous aime toujours... quoique vous ayez la chose de m' chasser.

FROMONT, lui serrant la main à la dérobée.

Observez-vous, Céleste!

CÉLESTE.

Oui, monsieur!... Ah! (Fondant en larmes et se jetant à son cou.) Adieu, not' maître!...

FROMONT, regardant Alice.

Elle est très-attachée!

CÉLESTE.

AIR: *Il faut partir, ô peine extrême!* (du Tableau parlant).

Il faut partir!... ô peine extrême!...

FROMONT.

J'en suis ému comme toi-même.

ENSEMBLE.

ALICE, à part.

Déjà l'espoir brille à mes yeux!...

CÉLESTE.

Les pleurs s'échappent de mes yeux!

FROMONT.

Non, plus d'alarmes,
Sèche tes larmes,
Console-toi, sèche tes larmes!
Nous nous reverrons tous les deux!

CÉLESTE.

Il me faut quitter ces lieux...
Allons, recevez mes adieux!

ALICE.

Déjà l'espoir brille à mes yeux!
Nous nous reverrons tous les deux!

(Alice et Céleste sortent par le fond.)

SCÈNE X.

FROMONT, seul et les suivant des yeux.

Adieu, Céleste!... adieu!... (Essuyant une larme.) Pauvre fille!... que c'est bête d'être sensible comme ça... C'est ridicule de la renvoyer... il faudra que j'en prenne une autre, et je ne trouverai jamais aussi bien, certainement! (Voyant la lettre qu'il a jetée sur la table.) Tiens, je n'ai pas fini la lettre de ma divine Angélique!... Voyons donc si elle m'a réservé encore quelque surprise agréable... (La reprenant et la parcourant.) Hein? qu'est-ce que je vois là?... (Lisant.) « Vous pouvez reprendre votre « titre. » — Ça serait du propre, monsieur le marquis de la Civette!... (Lisant.) « Grâce à mes « nobles protecteurs, vous êtes enfin reconnu pour « le digne héritier de vos aïeux... » (A lui-même.) Pardi, je n'avais pas besoin d'eux pour savoir que j'étais le fils de mon père!... (Lisant.) « Nos ex- « cellents princes veulent que chacun reprenne sa « position. Votre père était un marin distingué, « vous lui succédez tout naturellement; le temps « que vous avez passé à l'émigration et dans le « commerce vous est compté comme service effec- « tif... » (A lui-même.) Pour une pension... j'accepte!... (Lisant.) « Et vous êtes nommé capitaine « de frégate. » (Étourdi.) Capitaine! moi! quelle est cette mauvaise plaisanterie?... (Lisant.) « De plus... « on vous accorde le commandement d'une cor- « nette. » — Hein? d'une cornette... ils se trompent... c'est pour ma femme!... (Relisant.) Ah! « d'une corvette... » (S'interrompant avec colère.) Commandant d'une corvette! s'il est possible!... on ne le croira pas!... on ne croira jamais... que ces malheureux... aient été assez simples... moi, qui n'ai jamais vu la mer, qui tremble quand il faut aller à Saint-Cloud... par le coche d'Auxerre!... (Lisant.) « Voici le moment de reprendre le rang « que j'ambitionnais depuis si longtemps... de « l'audace... du courage!... » (A lui-même.) Oui, du courage! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines!... (Lisant.) « Je vous attends au ministère, « où vous recevrez vos dernières instructions... « Vous partez demain... » (A lui-même et furieux.) Par exemple!... c'est trop fort!... me prend-elle pour une girouette... un tonton... que l'on fait tourner à tout vent?... Je n'irai pas... je ne partirai pas... au diable le marquisat... au diable la corvette, au diable ma femme! je ne quitte pas mon débit de tabac... je m'y cramponne!... je mourrai au milieu de mes carottes... Ah! ah! si elle croit... Mon débit me suffit! (Lisant.) « Quant « à votre débit de tabac... pour qu'il ne soit pas « perdu... je viens de le faire donner à un de mes « cousins... » (Laissant tomber la lettre.) La!... c'est donc une furie! une mégère!... une Tisiphone... déchaînée contre mon repos et mon existence! m'enlever mes tabacs!... me mettre sur le pavé... sans ressources... comme un enfant Jésus!... Ça ne se passera pas ainsi... Puisqu'on me fait sortir de mon caractère, je m'insurge!... je cours dans les bureaux... je verrai le ministre... je verrai le roi... je raurai mon débit, ou je renverse le gouvernement.

AIR : *Fragment de Gustave.*

Non, non, non,
Je tiendrai bon.
C'est en vain que l'on espère,
A son désir,
En martyr,
Me faire enfin consentir!
N'allons pas,
Changer, hélas!...
De soleil et d'hémisphère...
J'aurai du mal,

C'est égal...
Qu'un autre soit... amiral!...
D'ici j'entends déjà ma femme;
Elle criera,
S'emportera,
Mais, ma foi, l'on s'en moquera!

(Faisant comme s'il se disputait avec elle.)

— Comment, monsieur? — Non, non, madame!
— Quel homme affreux!
— Ah! de nous deux,
Je suis le maître... et je le veux!

(Geste expressif comme pour lui imposer silence. Il continue en souriant.)

Le beau plaisir
D'aller courir...
Au bout des Antipodes,
Pour voir comment
Est, en passant,
Le colosse de Rhodes!..
Chez les Chinois,
Les Iroquois,
J'irais sous l'autre zone!
Au lieu, morbleu!
Du cordon bleu,
J'irais gagner la fièvre jaune!...

(Avec force.)

Non, non, morbleu!
Non, ventrebleu!

(D'une voix attendrie.)

Mon paradis,
C'est Paris...
Doucement je veux y vivre...
Des ouragans,
Des autans,
Les pauvres gens sont exempts...
Grâce aux destins,
Les chagrins
Ne viennent point m'y poursuivre :
Point de micmac...
Mon hamac,
C'est mon débit de tabac!...

(Il va pour sortir et s'aperçoit qu'il pleut à verse; s'arrêtant et parlant.)

La!... une pluie battante!... vite, mon riflard... Comme c'est joli un capitaine de vaisseau qui a peur de l'eau!... Allons donc!...

Reprise.

Mon paradis, etc.

Il ouvre son parapluie et se dispose à fermer la boutique. — La toile tombe.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la chambre du conseil, à bord de *la Salamandre.* — Table, chaises, cartes marines suspendues à la boiserie. — Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une porte au-dessus de deux petites marches. — A droite, à l'angle du fond, une autre porte, et du même côté sur le premier plan une porte basse. — Le fond est occupé par trois croisées donnant sur la mer.

SCÈNE I

PIERRE LOUET, écrivant à la table; PAUL, avec une longue-vue, regardant de temps en temps par la fenêtre du milieu; PROVENÇAL, GIROMONT, BOUQUIN, MATELOTS, épongeant la boiserie et rangeant les pavillons.

CHŒUR.

AIR *Napolitain.*

Nargue des vents et de l'orage,
C'est le refrain
Du vrai marin :
Laissons sur le rivage
L'amour et le chagrin.

PAUL, seul.

Du matelot qui fuit loin de sa belle
L'espoir, hélas! est le jouet des vents;
Sur le tillac quand la lune étincelle,
Au bruit des flots il chante ses tourments,
Et dit tout bas : « Quand je lui suis fidèle,
« Se souvient-elle encor de nos serments? »

CHŒUR.

Nargue des vents et de l'orage, etc

PAUL.

Comme la vague et rapide et légère,
Le matelot s'abandonne à son sort :
Joyeuse vie alors qu'il est à terre;
Puis, quand la mer vient engloutir son bord,
Le matelot à son heure dernière
S'endort gaîment, en répétant encor :

CHŒUR, très-doux.

Nargue des vents et de l'orage,
C'est le refrain
Du vrai marin :
A son dernier voyage,
C'est le chant du marin.

(Quelques matelots sortent par la droite et par la gauche.)

PAUL, regardant avec la lunette, à lui-même.

Rien... Depuis deux mois que je suis de retour, et que nous n'avons pas bougé du port, point de nouvelles... M'aurait-elle oublié?... Tout à l'heure, j'avais cru reconnaître, au milieu de ce bois d'orangers... je me serai trompé.

GIROMONT, frottant.

Notre pauvre *Salamandre!*... la voilà donc remise à flot... Dis donc, Provençal!

PROVENÇAL, avec un accent fortement prononcé.

Qu'ès aco?

GIROMONT.

Sais-tu le nom du nouveau capitaine qui nous arrive?... (Cherchant.) Le marquis de...

PROVENÇAL, brusquement.

Caspi!... peu m'importe... un baron... un marquis, un troun de l'air de leur nouvelle boutique... Mon système, c'est qu'il aurait fallu nous donner tout platement, pour capitaine, le lieutenant Pierre Louet, qui est un *rudus, ruda, rudum*... pour la chose du service; mais qui est le père du matelot, et bienfaisant dans toutes sortes de subsistances.

BOUQUIN.

Il ne nous laisse pas aller à terre souvent... mais il a raison; nous en revenons toujours le gosier trop humide et le gousset trop sèche.

GIROMONT.

Le nouveau capitaine sera peut-être fier, hautain.

BOUQUIN.

Une antiquaille, qui ne nous pardonnera pas de nous être battus pour l'autre.

PROVENÇAL.

Tandis que le lieutenant...

BOUQUIN.

Oh! dame! c'est celui-là qui a fait ses preuves!

GIROMONT.

Brave comme un boulet de trente-six!

BOUQUIN.

Et tendre pour l'ennemi comme une ancre de miséricorde... et bariolé de blessures... dans toutes les dimensions... C'est qu'il n'y a pas à dire... il a été partout, celui-là... à Aboukir, à Trafalgar... partout où il y avait quelque chose à recevoir... il était toujours là... jamais il n'a dit : Assez, je n'en veux plus!... et c'est des gens comme ça qu'on victime!... Hum! brave homme!

PROVENÇAL.

Et son petit galopin d'aspirant!... ça vous a déjà une poigne!...

PAUL, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien! Provençal?

PROVENÇAL, aux matelots.

Qu'est-ce que je vous disais...

PAUL.

Nous dormons?

PROVENÇAL.

Ah! ben oui, mon aspirant... c'est qu'on souffle un peu, pour dire qu'on se repose. (Ils se remettent à rouler les pavillons qu'ils serrent dans les coffres.)

PIERRE, écrivant.

Paul... l'adresse?... M. Fromont...

PAUL, s'approchant.

Débitant de tabac, rue du Mail... Qu'est-ce que tu lui dis, père?

PIERRE.

Oh! pas de phrases! ce n'est pas mon habitude... je lui rends grâces de ce qu'il a fait pour mon mauvais sujet de fils... je lui répète qu'il peut me demander ma vie... qu'elle lui appartient... et je m'excuse de ne lui envoyer que le tiers de la somme... qu'il faut que je prélève tous les mois sur mes appointements...

PAUL, ému.

Et pourquoi ne pas prendre sur les miens?

PIERRE.

Non, monsieur... il faut que vous soyez puni... en voyant les privations que votre père s'impose... cela vous corrigera peut-être!...

PAUL, lui serrant la main.

Ah!... père...

PIERRE, plus doucement.

Allons, Paul... ne me donne plus de chagrin.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

Depuis que le sort, m'accablant,
M'enleva ta mère chérie...
C'est dans toi seul que j'ai mis, mon enfant,
Le bonheur... l'espoir de ma vie!...
Mais... j'ai deux tâches à remplir :
Je suis ton chef, mais je suis père :
Il me faut souvent te punir!...
Puis pardonner... te gâter... te chérir...
Pour remplacer ta pauvre mère!...

(Il l'embrasse tendrement.)

PROVENÇAL.

V'là qu'est fait, mon lieutenant!...

PIERRE.

C'est bien!... tous les hommes sur le pont!... le cambusier montera double ration d'eau-de-vie!

PROVENÇAL.

Que l'on boira à votre santé.

BOUQUIN.

Double ration!... hum! brave homme!... Ah! je n'aimerai pas le nouveau capitaine.

PROVENÇAL.

Vive le lieutenant!

Reprise du chœur.

Nargue des vents et de l'orage, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

PIERRE, PAUL, puis GARNIER.

PIERRE.

Maintenant, arrive ce marquis de Longetour quand il voudra.. (Apercevant Garnier.) Eh! Dieu me pardonne! c'est notre vieux Garnier, notre chirurgien-major.

GARNIER.

Lui-même, mon cher ami... Bonjour, lieutenant... Bonjour, mon petit Paul.

PAUL, lui secouant la main.

Salut, docteur!

PIERRE.

Nous t'avons cru mort!...

GARNIER.

Parbleu!... je l'ai cru aussi...

PAUL, riant.

Et il s'y connaît!...

PIERRE.

Trois mois à terre!... un médecin qui est malade si longtemps!...

PAUL.

C'est qu'il se traitait lui-même!

GARNIER, le menaçant en riant.

Espiègle... prends garde de tomber entre mes mains!... (A Pierre.) Le fait est que j'ai cru couler bas!... mais, Dieu merci! le vent a changé; et me voilà!...

PIERRE.

Et tu reviens pour recevoir notre nouveau capitaine?...

GARNIER.

Ce qui me vexe énormément!

PAUL.

Bah!...

PIERRE.

Pourquoi donc?...

GARNIER, hésitant.

Ah!... parce que.... vous allez me rire au nez... mais il faut que la bombe éclate!... Parce que je suis amoureux!...

PIERRE, riant.

Toi!...

PAUL, riant aux éclats.

Vraiment?

GARNIER.

Qu'est-ce que je disais... les voilà partis!...

PIERRE.

Et tu veux te marier?

GARNIER.

Tout de suite...

PAUL.

Est-il pressé!...

GARNIER.

Comme quand il faut se faire couper une jambe...

PIERRE.

Il ne faut pas s'amuser à réfléchir.

PAUL, riant.

C'est par amour pour la science!... Il veut laisser, en partant, quelque petit étudiant en médecine.

GARNIER.

Du tout, monsieur le goguenard... je veux laisser mon nom... et le peu que je possède... à un ange... à qui je dois peut-être les jours que j'ai encore à vivre! Si vous saviez quels soins!... Pendant ma convalescence, elle habitait avec cette excellente famille qui m'avait recueilli chez elle; et il se trouve qu'elle était la fille de mon plus ancien camarade de collége, un pauvre diable... mort dans mes bras!... ça m'attachait doublement à elle.

AIR : *Léger comme le papillon*

La famille voyait cela
Et chacun me disait sans cesse :
« Allons, mon cher, épousez-la...
« Donnez un guide à sa jeunesse!...
« Chacun l'aime pour sa douceur,
« Pour sa sagesse, on la révère :
« Elle fera votre bonheur... »
(En souriant.)
Ma foi, je vais la laisser faire!
Elle doit faire mon bonheur,
Ma foi, je vais la laisser faire.

PIERRE.

Et elle t'adore?...

GARNIER.

Oh!... elle ne me l'a pas dit précisément!... mais...

PIERRE, gaiement.

Vieux fat!...

PAUL.

Ah çà!... je serai le premier garçon de noce?...

GARNIER.

C'est convenu!... Est-ce que le nouveau capitaine arrive ce matin?...

PIERRE.

Sans doute...

GARNIER.

Tant pis!...

PIERRE.

Pourquoi?...

GARNIER.

C'est que ma future meurt d'envie de voir un bâtiment armé en guerre; je l'avais engagée à venir aujourd'hui visiter notre corvette.

PIERRE.

Laisse-la venir; les dames sont toujours bien reçues.

PAUL, à part, regardant toujours par la fenêtre.

Encore cette robe blanche! Oh! pour le coup...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOUQUIN, accourant.

BOUQUIN.

Lieutenant!... lieutenant!... on signale un canot, pavillon attaché.

PIERRE.

C'est le capitaine!

GARNIER.

Nous allons enfin le connaître...

PIERRE.

Tout le monde à son poste! (Il sort avec Garnier et Bouquin.)

SCÈNE IV.

PAUL, seul.

Et moi, pendant ce temps, je puis m'échapper! Oh! je n'y tiens plus!... Si c'était Alice que j'ai entrevue tout à l'heure!... (Regardant par la fenêtre.) Mais comment faire?... pas un canot... Eh bien! morbleu! à la nage... mon habit, mon chapeau sur une planche, et vogue la galère!... Je me moque des dangers, des arrêts... je me moque de tout... (Il ôte son habit et l'attache en chantant.)

AIR : *Dans les palais.* (Barcarollo de Troupenas.)

L'onde mugit; mais qu'importe un naufrage?
De m'arrêter rien n'aurait le pouvoir.
Mon cœur me crie : Alice est au rivage;
Elle m'appelle et je vais la revoir!
Le vent s'élève, il me secondera;
Oui, sur les flots l'amour me guidera.
Ah! ah! ah! ah!
La, la, la,
Ah! ah! ah!
La, la, la.
(Il se dispose à passer par la fenêtre.)

SCÈNE V.

PAUL, PIERRE.

(Il est rentré pour prendre une lunette et aperçoit Paul, une jambe déjà hors de la fenêtre.)

PIERRE, courant à Paul.

Qu'est-ce que c'est?...

PAUL.

Ciel!... mon père!...

PIERRE, vivement.

Qu'alliez-vous faire, monsieur?... quitter le bord!... déserter votre poste!... (A part.) et risquer de se noyer...

PAUL, s'approchant pour prendre la main de son père.

Père!...

PIERRE, le repoussant.

Il s'agit du service... Appelez-moi lieutenant, monsieur, et éloignez-vous...

PAUL, avec fermeté.

Eh bien! lieutenant, c'est vrai... j'allais m'absenter... j'ai tort... qu'on me punisse...

PIERRE.

Oui, sans doute, monsieur... (Appelant.) Maître Bouquin!

BOUQUIN, entrant.

Lieutenant, qu'est-ce que c'est?

PIERRE s'arrête en regardant son fils, puis donne à Bouquin une longue-vue qu'il a à la main.

Portez cela au capitaine, et priez le lieutenant Bidot de me remplacer un moment. (Bouquin disparaît. — S'approchant vivement de son fils.) Où alliez-vous, monsieur?... où alliez-vous? je veux le savoir!...

PAUL, fièrement.

Lieutenant, ma vie militaire vous appartient... ma vie privée ne regarde que mon père...

PIERRE, s'adoucissant.

Eh bien! Paul... eh bien! mon fils?...

PAUL.

Ah! c'est différent : je vais tout te dire, à toi seul... à toi... (Câlinant.) Vois-tu, père... je suis amoureux!...

PIERRE.

Amoureux!... toi aussi!...

PAUL.

Oh! mais... tout de bon!...

PIERRE.

Comme notre chirurgien-major; ça va gagner tout l'équipage... Et encore cette jeune fille de la rue du Mail, n'est-ce pas? cette Alice, dont vous me rompez la tête?...

PAUL.

Eh bien! oui... j'allais la voir.

PIERRE.

Rue du Mail?

PAUL.

Du tout : elle est ici.

PIERRE.

Ici?

PAUL.

Je l'espère, du moins... là-bas, du côté de ce bois d'orangers, j'ai cru reconnaître... et j'allais m'assurer...

PIERRE.

Une lieue à la nage, pour entrevoir une jeune fille!... qui est bien tranquille à Paris, et qui ne songe pas à lui... Vous n'irez point à terre, monsieur!...

PAUL.

Comment?

PIERRE, appuyant.

Vous n'irez point à terre!...

PAUL, entre ses dents.

Quel despotisme! J'en suis fâché, mais j'irai...

PIERRE.

Hum!... Vous oseriez...

PAUL.

J'en ai peur.

PIERRE, s'emportant.

Malgré l'ordre de vos supérieurs?...

PAUL.

Malgré l'ordre de mes supérieurs!

PIERRE.

Celui de votre père?

PAUL, hésitant.

Mais!...

PIERRE, réprimant un mouvement de fureur.

Morbleu!... (Froidement.) C'est bien; vous garderez les arrêts forcés dans ma chambre, monsieur. Allez-y sur-le-champ, et songez que je suis encore le seul commandant du bord... Voici le capitaine... Sortez!

PAUL, en sortant.

Chien de métier! Oh! je trouverai quelque moyen de manger la consigne. (Il sort par la droite, tandis que les officiers entrent par la gauche, et se rangent des deux côtés pour recevoir le capitaine.)

SCÈNE VI.

PIERRE, GARNIER, BIDOT, CABILLOT, ASPIRANTS, OFFICIERS, MATELOTS, puis FROMONT.

CHŒUR.

AIR : *Fragment de Fra Diavolo.*

Au bruit de la vague écumante,
Aux cris de nos marins joyeux,
Après une si longue attente,

Paraît notre chef glorieux !
Sans redouter l'orage,
Affrontant le carnage !
Votre brave équipage,
En tous lieux,
Par son fier courage,
Saura remplir vos vœux.
Au bruit de la vague écumante, etc.

(A la fin de ce chœur, Fromont, en uniforme, roide, boutonné et le chapeau sur les yeux, paraît à la porte à gauche, descend l'escalier, glisse à la dernière marche, et s'accroche au câble qui sert de rampe.)

TOUS, le voyant trebucher.

Capitaine!...

FROMONT.

Ne faites pas attention, messieurs. (A part.) Si je commence par me casser le cou, ça ne sera pas long... (Il regarde autour de lui. L'état-major est en demi-cercle, et se tient à une distance respectueuse du capitaine. — A part, et poussant un gros soupir.) Me voilà dedans!... Ma diable de femme n'en a pas eu le démenti.

GARNIER, bas aux officiers.

Il observe la tenue...

FROMONT, à part.

J'ai tant crié, cependant, qu'elle m'a bien juré qu'elle me ferait entrer dans une partie plus à ma portée; l'octroi ou les droits réunis : c'est en terre ferme au moins. Mais jusqu'à ce qu'il y ait une vacance, il faut faire mon temps de galère!... Enfin, puisque nous avons la paix, et qu'on ne se bat plus... (Voyant qu'on l'observe.) Hum!... (Haut et regardant la chambre.) C'est fort gentiment arrangé tout ça; on a parfaitement tiré parti des localités.

PIERRE.

Capitaine, je vais vous présenter vos officiers.

FROMONT.

Oui, oui, présentez-moi mes officiers... ça me fera plaisir. (A part.) J'ai une peur de faire quelque bêtise... Heureusement... (Tirant un livre de sa poche.) j'ai trouvé dans les papiers de mon père un almanach de marine de 1730 : ça me guidera; il ne doit pas y avoir eu de grands changements.

PIERRE, lui présentant Bidot.

M. Bidot, lieutenant en second.

FROMONT, saluant.

Monsieur Bidot! certainement... il porte bien ça sur sa figure.

PIERRE, présentant un jeune homme.

M. Melval, enseigne.

FROMONT.

Enseigne! (A part, regardant son livre.) Allons, je n'ai pas pris mes lunettes, me voilà bien avancé. Qu'est-ce que c'est qu'enseigne? (S'approchant de Melval.) Enseigne!... diable! jeune homme, je suis bien sûr qu'à votre âge je ne l'étais pas, moi.

PIERRE, présentant Garnier.

M. Garnier, chirurgien-major de *la Salamandre*.

FROMONT, lui secouant la main.

Ah! ah! docteur... enchanté. J'espère que nous ne ferons pas connaissance avec vos petits ustensiles.

GARNIER, riant.

Ma foi, commandant, j'ai cru tout à l'heure que nous allions commencer par là.

FROMONT, riant et regardant l'échelle au fond.

Le fait est que j'ai débuté par une drôle de glissade.

GARNIER, riant plus fort.

Si drôle... que, sans le respect... j'en aurais ri...

FROMONT, riant plus fort.

Comme un bossu... Ne vous gênez pas, docteur, riez, j'aime qu'on soit gai... (Lui frappant sur le ventre.) Ah! ah! ah!... gros papa...

GARNIER, aux officiers.

C'est un bon enfant.

PIERRE, en presentant un autre.

M. Cabillot, agent comptable.

FROMONT, à part.

Agent comptable... c'est celui qui paye. (Haut, allant à lui.) Monsieur Cabillot... enchanté... (Lui présentant sa tabatière.) Prenez donc, c'est du bon : je le fais moi-même... (Mouvement de surprise de Cabillot. — Fromont se reprenant.) C'est-à-dire, je l'arrange moi-même... (Haut, et se tournant vers les officiers.) Eh bien! messieurs, je suis très-satisfait, je vois que nous nous entendrons parfaitement; moi, d'abord, je suis disposé à vous regarder tous comme mes enfants; je n'en ai jamais eu, ainsi ça se trouve bien; vous m'aiderez de vos conseils...

TOUS.

Ah! capitaine...

FROMONT.

Non, non, messieurs, je ne suis pas de ces gens qui viennent : ta, ta, ta, ta, (Faisant de grands bras.) qui croient tout savoir... Ce que je sais le mieux, moi, comme disait un grand homme... je ne sais pas lequel, c'est que je ne sais rien... Ainsi, vivons en paix, en bons amis, en bons camarades, ne soyons pas trop exigeants les uns pour les autres, et fermons les yeux sur bien des petites choses...

TOUS.

Bravo, capitaine!...

FROMONT, à part, enchanté.

Ça marche tout seul!... et je crois, au fait, que je m'en tirerai.

PIERRE.

Capitaine, l'équipage espère que vous voudrez bien commander les manœuvres.

FROMONT.

Hein? que je commande les manœuvres... (A part.) Ah! bien non, je ne m'en tirerai pas.

PIERRE.

Si vous voulez monter sur le pont?

FROMONT, à part.

Voilà le diable... je me doutais bien que je n'irais pas loin.

PIERRE, à l'état-major.

Allons, messieurs!

FROMONT.

Un moment! un moment!... (A part.) Si je m'en mêle, ils vont me voir barboter comme un canard.

PIERRE.

Nous attendons, capitaine...

FROMONT, avec humeur.

Pardi, moi aussi j'attends!... (A part.) J'attends qu'il me vienne une idée!... Ma foi, j'aime mieux jouer mon sort à croix ou pile et me confier... (Regardant Pierre.) Celui-ci a l'air d'un brave homme. (Haut.) Lieutenant, je désire vous parler en particulier.

PIERRE.

A vos ordres, commandant, aussitôt après la manœuvre.

FROMONT.

Non, avant la manœuvre!... j'ai mes raisons!

PIERRE.

Mais permettez... l'usage...

FROMONT, avec autorité.

L'usage, monsieur, est que l'on obéisse à son capitaine. (Otant son chapeau.) Suis-je votre capitaine, oui ou non?

PIERRE.

Ah! pardon! (Il fait signe de s'éloigner.)

GARNIER, bas aux autres.

Tudieu! un compère qui a du toupet! il faudra marcher droit! (Ils sortent tous par la porte à gauche de l'acteur.)

SCÈNE VII.

FROMONT, PIERRE.

FROMONT.

Je vous demande pardon, lieutenant, de vous avoir parlé un peu durement.

PIERRE.

Il n'y a pas de mal, capitaine.

FROMONT, lui prenant la main.

Si fait! et je veux que vous me donniez la main en ami; j'ai bien un autre chapelet à vous défiler: et d'abord, je vous demanderai la permission de déboutonner ce diable d'uniforme qui m'étouffe, et que je n'aurais jamais dû mettre.

PIERRE, étonné.

Que voulez-vous dire?

FROMONT, avec un gros soupir.

Que je ne suis pas plus marin que les tours de Notre-Dame, puisqu'il faut lâcher le grand mot!... que je n'y entends rien, et que c'est une horreur de m'avoir envoyé ici!

PIERRE.

Comment! vous n'êtes pas le capitaine que nous attendons?

FROMONT.

Si fait!

PIERRE.

Marquis de Longetour?

FROMONT.

Mon Dieu, oui, marquis et marchand de tabac.

PIERRE, étonné.

Marchand de tabac!

FROMONT.

Je puis dire le plus infortuné des marquis, et le plus déplorable des marchands de tabac.

PIERRE.

Si je comprends...

FROMONT.

Pardi!... je n'y comprends rien moi-même!... Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon père et mon grand-père étaient capitaines de vaisseau de toute éternité, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture!... Dans le boulvari, je m'étais jeté dans les tabacs, qui m'avaient reçu à bras ouverts!... mais voilà que les autres, rentrant dans le bien de leurs pères,... on a dit : Il faut que tout le monde y rentre! Ainsi, une supposition... votre père était colonel... voilà votre régiment; votre père était grand maître de la garde-robe... voilà votre garde-robe; capitaine de vaisseau... voilà votre vaisseau, et ainsi de suite.

PIERRE, sévèrement.

Quoi, monsieur, sans être capable de conduire de braves gens, vous avez demandé...

FROMONT.

Mais du tout... vous ne comprenez pas que c'est ma femme, ma divine Angélique, un démon, qui a sollicité, intrigué, qui m'a empêché d'arriver jusqu'au ministre, qui a vendu mon débit de tabac; de manière que je ne sais plus où reposer ma tête, et que si je n'avais pas voulu partir, elle m'aurait fait conduire en pleine mer par la gendarmerie.

PIERRE.

Tudieu! quelle commère!

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

Mais, entre nous, il me paraît,
Au doux récit que vous m'en faites...
Que votre femme porterait
Bien mieux que vous les épaulettes.

FROMONT.

Oui, j'en conviens, en toute humilité,
Car voyez-vous, malgré ses papillotes,
C'est, je vous dois la vérité,
Elle, dans la communauté,
Qui porte déjà les culottes!

PIERRE, vivement.

Mais enfin, que voulez-vous?

FROMONT.

Que vous me gardiez le secret jusqu'à ce que j'aie une autre place.

PIERRE.

Y pensez-vous, monsieur? jouer la vie et l'honneur d'un équipage... Savez-vous bien que, pour

un marin, son navire, son pavillon, c'est sa vie, son existence, et qu'il meurt plutot que d'y souffrir une seule tache.

FROMONT, désolé.

Et que voulez-vous que je devienne?

PIERRE.

Retournez à Paris.

FROMONT.

Auprès de ma femme?... j'aime mieux me jeter à l'eau.

PIERRE, élevant la voix.

Comment?

FROMONT, élevant la voix.

Arrangez-vous!... je m'en lave les mains! Mais si vous me refusez, je me jette à l'eau... ça vous regarde, d'abord!

SCÈNE VIII.

PAUL, FROMONT, PIERRE.

PAUL, accourant au bruit.

Qu'y a-t-il donc, père?

FROMONT, le reconnaissant.

Tiens! le petit aspirant!

PAUL.

Que vois-je! M. Fromont! est-il possible? (Il court dans ses bras.)

PIERRE.

M. Fromont! comment, celui qui t'a sauvé l'honneur? qui t'a prêté...

PAUL.

Lui-même.

FROMONT.

Quelle rencontre!

PIERRE, lui sautant au cou.

Quoi! monsieur, c'est vous qui avez sauvé l'honneur à mon fils!

FROMONT.

Votre fils! c'est donc vous qui êtes le père? Mais, sans doute, je l'ai fait avec plaisir... c'est un joli garçon, et c'eût été dommage qu'il se fût brûlé la cervelle... Mais voyons, mon bon lieutenant, puisque nous sommes en pays de connaissance... service pour service, je vous ai rendu votre fils, que diable! ne me rendez pas ma femme.

PIERRE, lui serrant la main.

Monsieur, je vous écrivais, il n'y a qu'un instant, que ma vie était à vous; je ne m'en dédis pas! Je me tairai, vous resterez jusqu'à ce que vous ayez un autre emploi.

FROMONT.

Ah! voilà parler.

PIERRE.

Mais vous allez écrire au ministre aujourd'hui même; vous avouerez tout!... vous solliciterez un changement qu'il serait fâcheux de laisser provoquer par un scandale : jusque-là, point de danger... Je pense que nous ne sortirons point du port, et je redoublerai de soins et d'efforts pour que personne ne puisse soupçonner la vérité. (A lui-même et à mi-voix.) Car, après tout, le ridicule retomberait sur nous-mêmes... des marins de la vieille garde commandés par un marchand de tabac. (Haut.) C'est mon premier mensonge, au moins, mais n'importe!

PAUL, étonné.

Comment, c'est monsieur qui est notre capitaine?

PIERRE.

Paul, sur ta tête! pas un mot de tout cela. (A Fromont.) Vous, monsieur, ne me contrariez jamais.

FROMONT, d'un air soumis.

Non, mon lieutenant.

PAUL.

C'est indispensable.

PIERRE.

Quand vous serez embarrassé, faites semblant de me dire deux mots à l'oreille; j'aurai l'air de faire exécuter vos ordres.

FROMONT.

Oui, mon lieutenant, je vous commanderai tout ce que vous m'ordonnerez.

PIERRE.

Pour commencer, et selon l'usage, vous allez donner un punch pour votre bienvenue.

PAUL.

C'est indispensable.

FROMONT, à part.

Deux, si vous voulez, mon aspirant.

PIERRE.

A onze heures, je me rendrai dans votre chambre.

FROMONT, tranquillement.

C'est inutile, je me couche tous les soirs à dix heures précises; je vais même montrer à faire ma couverture, parce qu'il faut que j'aie la tête très-haute.

PIERRE, souriant.

Pas aujourd'hui; vous ne dormirez pas!...

FROMONT, se récriant.

Je ne dormirai pas?...

PAUL.

C'est indispensable!

PIERRE.

Vous passerez la nuit à me répéter les différents commandements que je vous montrerai...

FROMONT.

Mais je dormirai tout debout!

PIERRE.

Je vous en empêcherai bien.

FROMONT.

Je serai malade!

PIERRE.

Le docteur est ici...

FROMONT.

Mais...

PIERRE, d'un ton ferme.

Ah! pas d'observation! je suis un peu dur,

même pour mes amis; je vous en préviens, il faut m'obéir, capitaine.

FROMONT, d'un air piteux.

Oui, mon lieutenant!... (A part.) Ah çà! c'est une autre Angélique que je vais avoir là à mes cotés...

PIERRE.

Quelqu'un! Silence!... (Il prend une attitude respectueuse près de Fromont.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GARNIER.

GARNIER.

Pardon, capitaine, je vous dérange peut-être.

FROMONT, consultant Pierre des yeux et suivant ses signes.

Moi?... Dame!... demandez au lieutenant.

GARNIER.

C'est que j'avais engagé des dames...

FROMONT, souriant.

Ah! des dames!... (Il reprend son sérieux sur un signe de Pierre.)

GARNIER.

A visiter le bâtiment; elles sont arrivées; elles ont déjà vu le cabestan, le pont, les batteries; si vous le permettez, je leur montrerai la chambre du conseil... l'entre-pont...

FROMONT, suivant le signe de Pierre.

Montrez-leur tout ce que vous voudrez, docteur, pourvu que vous me montriez ma chambre.

PIERRE, lui indiquant la porte au fond à droite du théâtre.

Par là, capitaine.

FROMONT.

Que je puisse respirer et me dessangler un peu... Ouf!... (A part.) Je suis en eau... (Entrant dans sa chambre.) Mais en voilà une fière de passée.

GARNIER, le regardant sortir.

J'en suis toujours pour ce que j'ai dit... le commandant a une drôle de tournure. (Il remonte l'escalier comme pour offrir la main aux dames.) Par ici, mesdames!

SCÈNE X.

PAUL, PIERRE.

PIERRE.

Ah çà! Paul, nous allons avoir de l'occupation: tu sens qu'il n'est plus question d'arrêts; mais promets-moi de ne pas aller à terre.

PAUL, hésitant.

Te promettre!

PIERRE.

Comment, monsieur, vous ne pouvez pas me donner votre parole?

PAUL, à part et apercevant Alice qui descend l'escalier.

Que vois-je?... Alice!... (A son père, et lui serrant la main.) Je te le promets, père, je ne quitterai pas mon bord!

PIERRE, satisfait.

Allons donc! (A part.) On en fait tout ce qu'on veut!

SCÈNE XI.

PIERRE, PAUL, ALICE, CÉLESTE, GARNIER donnant la main à Alice.

GARNIER, à Alice.

N'ayez pas peur, mon enfant!...

PAUL, à part.

C'est bien elle!

CÉLESTE, reconnaissant Paul.

Oh! par exemple!

ALICE.

Quoi donc?...

GARNIER, inquiet.

Qu'est-ce que c'est?

CÉLESTE, interdite.

Rien! c'est que je m'ai heurtée... c'est comme des portes d'poulailler, ici!...

ALICE, voyant Paul, qui de loin lui montre sa petite croix qu'il tire de son sein.

C'est lui! Oh! comme le cœur me bat!

GARNIER, à Pierre, en faisant passer Alice auprès de lui.

Cher ami, je te présente mademoiselle Alice de Blène, ma future...

PAUL, frappé.

Sa future!

PIERRE, de même.

Alice!... (Il voit qu'elle baisse les yeux. A part, en regardant son fils.) Ah!... ah!... je comprends maintenant... pourquoi on m'obéissait si facilement!

PAUL, à part.

Elle l'épouse! elle a pu consentir!... Quelle indignité!...

GARNIER.

Elle avait une impatience de te connaître! elle me parlait si souvent de toi, de ton fils...

ALICE, émue.

Monsieur!

PIERRE, avec ironie.

Ah!... de mon fils aussi?

GARNIER.

C'est tout simple, elle sait que vous êtes mes meilleurs amis...

PIERRE, à part.

Pauvre docteur!... et c'est lui qui l'amène! (Bas à Paul.) Je devine tout, monsieur; mais Garnier est un homme estimable, et je ne souffrirai pas qu'il devienne le jouet de personne. Je vous défends de remettre le pied dans cette chambre tant que ces dames y seront...

PAUL, voulant sortir.

Oh! soyez tranquille, je n'ai pas envie d'y revenir!...

GARNIER, l'arrêtant.

Eh bien! où vas-tu donc?...

PIERRE.

Je lui ai donné un ordre!...

GARNIER.

Un moment... il n'a pas dit un mot à ma prétendue... lui qui doit être mon premier garçon de noce. (Poussant Paul près d'Alice.) Allons donc, mon petit Paul, il ne faut pas être timide avec les dames.

PIERRE, à part.

Et c'est lui qui le pousse... c'est toujours comme ça.

PAUL, avec dépit.

Certainement; je vous fais mon compliment, docteur, ainsi qu'à mademoiselle qui me paraît bien digne, par ses qualités, sa constance Frappant du pied.), de faire le bonheur... Et je puis dire que je partage votre satisfaction... votre joie.

CÉLESTE, à part.

C'est ça que la joie l'étouffe.

ALICE, à part.

Et ne pouvoir lui expliquer... Ah! mon Dieu! que je souffre!

UNE VOIX, en dehors.

L'état-major sur le pont.

BOUQUIN, répétant en dehors.

L'état-major sur le pont.

GARNIER.

C'est pour l'inspection. Attendez-moi ici, mon enfant. Eh! parbleu! mon petit Paul, fais-moi l'amitié de tenir compagnie à ma femme.

PAUL.

Sa femme!

PIERRE, vivement et prenant son fils par la main.

Non pas, non pas; j'ai besoin de lui là-haut. (Pierre, Paul et Garnier sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE XII.

CÉLESTE, ALICE.

CÉLESTE.

Ah bien! quels yeux il nous fait le petit aspirant! au lieu de nous sauter au cou.

ALICE, allant à la porte par où Paul est sorti et le regardant s'éloigner.

J'en étais sûre... c'est qu'il me croit coupable; et je n'ai pu lui dire un mot... le désabuser... Après tout, devrais-je en avoir besoin? s'il m'aimait réellement, son cœur n'aurait-il pas dû me défendre... me justifier?...

CÉLESTE.

Oh! pardi! ces hommes... ils sont d'une injustice... ils ne vous voient pas plus tôt mariées à un autre... qu'ils s'imaginent tout de suite... Ça me rappelle ce pauvre M. Fromont... rue du Mail...

ALICE, avec dépit.

Eh bien! je l'oublierai à mon tour; j'épouserai le docteur. (Essuyant une larme.) Je serai très-heureuse.

CÉLESTE.

Oui, et vous mourrez de consomption.

ALICE.

Tu vois bien qu'il ne cherche pas même une explication; qu'il me fuit, qu'il m'évite... et je pourrais encore l'aimer!... (Ici, on voit Paul qui se laisse glisser le long du câble qui flotte à l'arrière du navire au niveau de la croisée.)

CÉLESTE, l'apercevant.

Ah!...

ALICE.

Qu'est-ce donc?

CÉLESTE, bas.

Le v'là!... le v'là, mamzelle!... ne faites semblant de rien... Oh! le petit sapajou, est-il adroit!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL en dehors et suspendu au câble.

ALICE, effrayée.

Mon Dieu!... il va tomber!...

CÉLESTE.

Bah! les amoureux, ça ne tombe jamais!... (A Paul.) Vous v'là enfin, monsieur; vous osez nous regarder en face...

PAUL, froidement.

Moi? du tout; je visite l'extérieur du bâtiment, comme c'est mon devoir...

CÉLESTE, allant à Alice.

Oh! que c'est fin!

PAUL, à part.

C'est égal, j'ai renvoyé leur canot... les voilà obligées de rester ici toute la journée, et il faudra bien qu'elle me parle...

CÉLESTE, à Paul.

Allons! entrez donc, mauvaise tête!...

PAUL.

Non... j'ai promis à mon père de ne pas mettre le pied dans cette chambre; d'ailleurs, je n'ai rien à y faire...

ALICE, à part.

Quel air dédaigneux!...

CÉLESTE, à Alice.

Dites-lui donc un petit mot...

ALICE, offensée.

Jamais!...

CÉLESTE, à Paul.

C'est que vous ne savez pas que mamzelle...

PAUL.

Je n'écoute rien...

CÉLESTE, à elle-même.

Bon moyen de s'entendre. (A Paul.) Mais moi, qui ne vous ai pas trahi...

PAUL, vivement.

Oh! toi, Céleste... c'est différent, je t'aime beaucoup, je t'écoute!

CÉLESTE.

Vous êtes bien bon! Pour lors, voilà l'événement : vous croyez que nous allons épouser le chirurgien, parce que nous sommes des jeunes personnes bien élevées qui ne pouvons pas dire à un homme en face : monsieur, vous êtes bien gentil, mais vous nous êtes insupportable...

PAUL.

Il fallait le détromper.

ALICE, à Céleste, sans s'adresser à Paul.

Un ancien ami de mon père!... n'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu?...

CÉLESTE, à Paul.

C'est vrai! ces vieux ont l'oreille dure, ils ne veulent rien comprendre; mais la preuve que nous sommes innocentes, c'est que nous lui avons écrit une belle lettre de refus... qu'il trouvera en retournant à terre.

PAUL.

Est-il possible?... quoi! chère Alice!

ALICE, essuyant une larme.

Que m'importe, monsieur; j'espère bien qu'il ne la recevra pas cette lettre, que j'arriverai à temps pour la reprendre; car maintenant je l'aime, je l'aime beaucoup! Oui, monsieur.

PAUL, vivement.

Ah! pardon! pardon! c'est moi seul qui suis coupable; j'ai pu soupçonner... (Tendant le bras vers elle.) Alice, votre main...

CÉLESTE, la faisant passer de son côté.

Allons, donnez-lui votre main.

ALICE.

Moi! après une pareille injustice... j'aimerais mieux mourir... (Elle voit Paul qui lâche le câble d'une main, comme s'il allait tomber.) Ah!... (Elle se précipite pour le retenir, en lui tendant la main qu'il saisit et couvre de baisers.)

PAUL.

Alice!

CÉLESTE.

Allons donc... on a bien de la peine... Sont-ils heureux... ça me rappelle ce pauvre M. Fromont, rue du Mail. (Elle va regarder à la porte de droite comme pour faire sentinelle.) Mais prenons garde qu'on ne les surprenne. (Elle entre un moment dans la chambre à droite.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FROMONT, descendant le petit escalier.

FROMONT, à lui-même.

Je voulais demander au lieutenant... (Il aperçoit Paul assis sur la croisée et causant avec Alice.) Oh! oh! notre jeune aspirant qui fait un cours de navigation... (Il s'approche tout doucement et reconnaît Alice.) Ouf! la jeune personne de Paris!... si elle me reconnaissait!... ne nous montrons pas... (Il s'éloigne et se trouve à deux pas de Céleste, qui sort de la chambre à droite.) Et Céleste! il ne manquait plus que ça... Tâchons de nous esquiver adroitement. (En se sauvant à pas de loup, il rencontre Céleste au moment où elle se retourne pour redescendre en scène; il se cache la figure, la fait pirouetter sur elle-même et rentre chez lui.)

CÉLESTE, tournant.

Eh bien! eh bien!

ALICE et PAUL.

Qu'as-tu donc?

CÉLESTE, troublée.

Un homme qui nous épiait...

ALICE.

Un homme!...

PAUL.

Par où est-il entré?

CÉLESTE.

Je n'en sais rien...

PAUL.

Par où est-il sorti?

CÉLESTE.

Par ici... mais la porte est fermée.

ALICE, très-émue.

Ah! sans doute, M. Garnier!... c'est fait de moi...

CÉLESTE, la soutenant.

Allons!.. elle s'évanouit... Mamzelle!

PAUL, s'élançant et entrant en scène.

O ciel! (Courant à elle.) Alice!

CÉLESTE.

Non... non... ce n'est rien... Vite une chaise... soutenez-la... Ah! mon Dieu! si quelqu'un venait! (On frappe; ils restent immobiles.) Chut!

GARNIER, en dehors, frappant à la porte à droite.

Eh bien! cette porte est fermée?

TOUS, à mi-voix.

Le docteur!

CÉLESTE, bas.

N'ayez pas peur, j'ai mis le verrou.

ALICE.

Quelle imprudence! (On frappe plus fort.)

PAUL, bas.

Eh vite! dans la soute aux biscuits! je vous ferai sortir dès qu'il n'y sera plus. (Elles se cachent toutes deux dans le cabinet, dont la porte basse est sur le premier plan à droite du théâtre.)

SCÈNE XV.

PAUL, GARNIER, ALICE et CÉLESTE cachées.

(Paul va ouvrir la porte, retourne à la table et se met à travailler sur une carte marine.)

GARNIER.

Comment!.. tu es seul?

PAUL.

Oui, j'étais là... à mesurer mes distances... (Il pique sa carte.)

GARNIER.

Pourquoi t'enfermer?

PAUL.

Pour ne pas être dérangé.

GARNIER.

Et ces dames, où sont-elles?

PAUL, tranquillement.

Ces dames? elles sont parties.

GARNIER.

Parties!...

PAUL.

Oh! il y a longtemps...

GARNIER.

Ce n'est pas possible! je venais justement les chercher, parce que le capitaine a donné l'ordre de renvoyer à terre tous les étrangers!

PAUL.

Il faut qu'elles aient deviné cela... (Lui montrant la fenêtre.) Tenez! voyez-vous leur chaloupe... là-bas... dans la vapeur?...

GARNIER, regardant.

Hein?... En effet... je crois voir... (Ici, Alice et Céleste entr'ouvrent la porte.) C'est-à-dire, c'est si loin, que je ne peux pas distinguer.

PAUL.

Eh bien!... c'est ça.

GARNIER.

C'est un tour indigne que me joue le capitaine...

PAUL.

Un tour infâme!

GARNIER.

J'irai les rejoindre!...

PAUL, vivement, et faisant signe à Céleste de refermer la porte.

Je vous le conseille.

GARNIER.

Je ne peux pas... il faut d'abord que j'assiste au punch qu'il donne à tout l'état-major...

PAUL.

Un punch!...

GARNIER.

Ici, dans la chambre du conseil... nous sommes tous invités... Eh parbleu! voici déjà nos officiers. (Il va au-devant d'eux.)

PAUL, à part.

Ah mon Dieu!... les voilà bloquées...

ALICE, paraissant à la petite porte.

Qu'allons-nous devenir?...

PAUL, repoussant la porte.

Ne vous montrez pas...

CÉLESTE, rouvrant la porte et se montrant.

Est-ce que nous allons rester là jusqu'à demain?...

PAUL, la repoussant encore.

Silence!... (Il se tient toujours contre cette porte pendant la scène suivante.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, OFFICIERS, ASPIRANTS, MATELOTS portant des bols de punch allumé, puis FROMONT en robe de chambre et en casquette.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *du Pré-aux-Clercs.*

Au rendez-vous que notre chef nous donne,
Jamais d'absent; dès que le signal sonne,
Avec ardeur on nous voit accourir
Pour le combat ou bien pour le plaisir!...

LES OFFICIERS ET LES ASPIRANTS.

Loin du pays, loin de sa belle,
Avec le punch point de chagrin!
Quand sa flamme bleue étincelle,
Le cœur est gai jusqu'au matin...

(On emplit les verres.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Au rendez-vous que notre chef nous donne, etc.

(Fromont entre; tout le monde, en le voyant, s'écrie: « Ah! voilà notre capitaine. »)

FROMONT, avec gaieté.

Me voilà!... me voilà!... Ah çà! on se met à son aise, n'est-ce pas, messieurs... entre camarades?... (A part, et regardant de tous côtés.) Elles sont parties... à merveille!

GARNIER, bas aux officiers.

A-t-on jamais vu!... un capitaine en pet-en-l'air!...

BIDOT, présentant un verre plein à Fromont.

Allons, capitaine, à la santé du commandant!...

TOUS, élevant leurs verres.

A la santé du commandant!...

FROMONT, armé d'un verre.

C'est ça! mes amis... Allons! docteur... allons mon petit aspirant... (Le menaçant du doigt.) Ah! ah! drôle, je sais de vos nouvelles... (Il boit.)

PAUL, intrigué.

Quoi donc, capitaine?...

FROMONT.

Rien, rien... suffit... je suis discret... Le punch est délicieux!... Et le lieutenant, où est-il donc?.. Encore un verre... (On le lui verse. — A part.) Eh bien! après tout, d'être capitaine de vaisseau, ce n'est pas la mer à boire. (Il avale son second verre.) Ah çà! docteur, nous n'allons pas.

GARNIER, souriant.

Quand on est à la veille de se marier, capitaine, il faut prendre garde...

FROMONT, un peu échauffé par le punch.

Oui, oui... il faut prendre garde... parce que... (Regardant Paul.) Il y a des gaillards!... C'est tout simple, on est jeune... (Il boit.) On rencontre un joli minois... dans un cabriolet... c'est-à-dire... non!... c'est le cheval qui prend le mors aux dents... et puis on se retrouve... en pleine mer!..

PAUL, à part.

Que le diable l'emporte!

GARNIER.

Qu'est-ce qu'il a donc?.. un cabriolet... en pleine mer!...

PROVENÇAL, à ses camarades.

Je crois que le commandant commence à battre la breloque.

FROMONT, s'échauffant et buvant.

Ah çà!... débauche complète!... nous passons la nuit ici!...

PAUL, à part.

Ici!...

CÉLESTE, entr'ouvrant la porte.

Ah bien! dites donc?...

PAUL, la cachant.

Chut!...

CÉLESTE, à mi-voix.

C'est que nous mourons de faim, et vos biscuits sont durs comme des pierres.

PAUL.

Tenez, tenez... (Il lui passe du punch et des gâteaux.)

FROMONT, s'animant.

Il faut dire des bêtises, des gaudrioles... Bah! entre hommes!...

TOUS.

Ça va!...

PAUL, à part.

Miséricorde!... qu'est-ce qu'elles vont entendre... (Haut.) Pardon, capitaine... ça peut faire de la peine au docteur, qui va se marier.

GARNIER.

Moi!... du tout... puisqu'il n'y a pas de femme.

CÉLESTE, à part.

C'est ça... il n'y a pas de femmes!.. pour qui nous prend-il donc?

FROMONT, buvant.

Je vais vous conter une petite gaillardise.

PROVENÇAL, à ses camarades.

Fameux luron, le capitaine!

FROMONT.

Figurez-vous... Il y avait une petite Bourguignote... qui était folle de moi... Un jour, elle s'était cachée dans un cabinet, comme qui dirait là... (Montrant la porte où sont cachées les deux femmes.)

PAUL, effrayé.

Ah! mon Dieu!...

FROMONT.

Parce qu'il y avait un rival... qui était présent, et qui ne se doutait pas... Vous allez voir... vous allez rire...

AIR : *Bien courte est la vie.*

Ma tendre bergère,
En petit corset,
En robe légère,
En simple bonnet...
Dans cette chambrette,
A minuit sonnant,
Venait en cachette,
Me dire souvent :
Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon,
Et petit pied mignon,
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CHŒUR.

Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts,
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon,
Et petit pied mignon,
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CÉLESTE, à la porte.

Il a une bien belle voix, le capitaine. Ça me rappelle ce pauvre M. Fromont, rue du Mail.

TOUS.

La suite, capitaine, la suite...

FROMONT.

Oui, oui, soyez tranquilles : il y a dix-neuf couplets.

Mon cœur plein d'ivresse,
Soudain prend l'essor;
Sa main que je presse
Me repousse encor;
Puis la tourterelle
Me dit en tremblant :
« Seras-tu fidèle
« A ce doux serment? »

Si je serai fidèle?... m'écriai-je en couvrant sa main d'un déluge de baisers de feu... Ah! crois-moi :

Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon
Et petit pied mignon
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Sans le plaisir, les amours, etc.

(Ils boivent tous et dansent sur la ritournelle.)

TOUS.

La suite, capitaine, la suite.

FROMONT.

M'y voici... Pas du tout... le rival arrive... il s'approche du cabinet... Vous allez voir, vous allez rire...

PAUL, inquiet.

Que va-t-il faire?

FROMONT, s'approchant doucement de la porte du cabinet en chantant.

Le pied lui glisse... (Un mouvement brusque et violent du navire fait chanceler tout le monde : Fromont tombe à terre.)

TOUS, jetant un cri de surprise.

Ah!

FROMONT, à terre.

Il est tombé quelque chose là-haut!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIERRE.

FROMONT.

Qu'est-ce donc, lieutenant?

PIERRE, froidement.

Moins que rien... le navire qui vient de prendre le vent...

FROMONT, se relevant.

Il ne pouvait pas prévenir... Ah! il a pris le vent?

PIERRE, aux officiers.

Oui, messieurs... le capitaine a voulu vous surprendre... il avait donné ses ordres... il y a une heure que nous sommes sortis du port... et nous voilà déjà à trois lieues en mer...

FROMONT, étonné.

A trois lieues... ah!... et c'est moi!...

ALICE, bas à la porte.

Comment, nous sommes parties!...

CÉLESTE, de même.

Je ne veux pas... dites-leur d'arrêter... je veux descendre... (Voulant élever la voix.) Cocher, je veux descendre...

PAUL, les masquant.

Au nom du ciel... taisez-vous!...

TOUS, avec joie.

Vivat!... en mer!...

GARNIER.

Parbleu!... le capitaine est charmant avec ses surprises!... moi qui allais me marier!... Que dira ma future? Et où allons-nous?...

FROMONT, s'oubliant.

Ah!... oui... où allons-nous?.... (Pierre lui pince le bras.) Oh!...

PIERRE.

Aux États-Unis!...

PAUL, stupéfait.

Aux États-Unis!....

FROMONT.

Diable!... Il y a une bonne trotte...

ALICE, bas à Paul.

Ah! mon Dieu!... aux États-Unis!...

CÉLESTE, de même.

Et je n'ai emporté avec moi qu'un mouchoir de poche!...

FROMONT, bas à Pierre.

Vous m'aviez dit que nous ne sortirions pas du port?...

PIERRE, bas.

Je l'espérais!... mais il est arrivé un ordre du ministre par le télégraphe. (Haut.) Au surplus, messieurs, le capitaine vous réserve un autre plaisir... nous sommes chargés, chemin faisant, de châtier un corsaire barbaresque qui a insulté le pavillon français... Le capitaine a donné ordre de tirer un coup de canon si on l'aperçoit... et... (On entend un coup de canon.) Justement... nous lui donnons la chasse!... Sur le pont, messieurs!...

TOUS, avec joie.

Sur le pont...

FROMONT, s'excitant.

Oui... tout le monde sur le pont!... Eh bien! tant mieux... je ne serai pas fâché de voir un combat, c'est-à-dire de revoir!.... Ce scélérat de punch vous tape... (Pendant ce temps tous les officiers, les aspirants et les matelots se rassemblent.)

CHOEUR.

AIR : *La trompette guerrière.*

Au combat qui s'apprête,
Marchons, marchons soudain...
Ah! pour nous quelle fête!
Et quel heureux destin!

ALICE, à part.

Juste ciel!...

CÉLESTE, à part.

J'en mourrai...

PAUL, bas.

Calmez votre frayeur
Pour vous défendre ici, comptez sur ma valeur.

FROMONT.

Vous me verrez toujours au chemin de l'honneur

CHOEUR.

Au combat, qu'on s'apprête, etc.

(Pierre entraîne Fromont. Paul masque toujours la porte et fait signe aux deux femmes de ne pas se montrer.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le pont de *la Salamandre*, près de l'arrière. — Au milieu, une partie du grand mât, avec les premiers huniers; les cordages, les vergues, les voiles. — Des deux côtés, les haubans, les batteries. — Près du grand mât, l'escalier qui descend dans l'entre-pont; la rampe est censée couper le navire en deux. — Rideau d'horizon, pleine mer, clair de lune.

SCÈNE I.

CÉLESTE, PAUL, ALICE, sur le devant. Au fond, PROVENÇAL, BOUQUIN, GIROMONT, endormis près des batteries et sur les cordages.

(Au lever du rideau, Paul et Alice sont de côté à gauche du théâtre, appuyés sur des cordages roulés. Céleste est près du grand mât, où Paul a laissé son manteau. La fin de l'entr'acte peint un orage qui se calme; l'orchestre continue en sourdine, et imite le mouvement des flots.)

PAUL, ALICE ET CÉLESTE.

AIR : *Silence, silence!* (Nocturne de Carcassi.)

Silence, silence!
Ah! parlons plus bas;
Que la prudence
Protége nos pas.

PAUL, à Alice.

Toi que j'adore,

Bannis tout effroi,
Un moment encore
Reste auprès de moi.

TOUS TROIS.

Silence, silence! etc.

CÉLESTE, regardant du côté de la mer pendant que Paul et Alice causent bas ensemble.

Dieu merci! la nuit et la tempête nous ont fait perdre de vue ce maudit corsaire... On ne s'est pas battu, et nous avons pu sortir de notre cachette... (Regardant Paul et Alice qui causent à voix basse.) Si on se douterait que c'est le petit aspirant qui est de quart, comme il dit... Ah! mon Dieu! on prendrait le vaisseau et moi à l'abordage qu'il ne s'en apercevrait pas. (L'appelant.) Monsieur Paul, monsieur Paul!

PAUL, sans se déranger.

Que veux-tu?

CÉLESTE.

Sommes-nous encore loin des États-Unis?

PAUL.

Ah! nous avons à peine marché depuis hier... le vent est contraire.

CÉLESTE.

Ah! mon Dieu! moi qui ai commencé un savonnage... je ne serai jamais revenue... et puis avec ça (se frottant le bras) que voilà le froid qui commence à me pincer.

PAUL.

Enveloppe-toi de mon manteau, et mets ma casquette.

CÉLESTE, s'en affublant.

Ce n'est pas de refus.

ALICE, se levant.

Non, non... nous ferons mieux de rentrer.

PAUL, la retenant.

Déjà!

ALICE.

Le jour va bientôt paraître; et si l'on nous surprenait... si ces matelots s'éveillaient... Tenez, il me semble que j'entends marcher.

PAUL.

C'est la voile que le vent agite, ou la vague qui se brise.

ALICE, prêtant l'oreille.

Mais non, vous dis-je... quelqu'un vient... écoutez...

PAUL.

En effet.

ALICE, bas.

Qu'est-ce que vous je disais!

PAUL.

Ne bougez pas. (A Céleste.) Ni toi non plus.

CÉLESTE, s'enveloppant du manteau, et baissant la casquette.

Allons, me v'là en sentinelle à présent. (Paul et Alice disparaissent un moment et se glissent du côté gauche du vaisseau.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FROMONT.

(Il montre d'abord sa tête, et arrive par une écoutille.)

FROMONT, se croyant seul.

Impossible de fermer l'œil... dans cette diable de petite boîte qu'ils appellent un lit... ça vous dandine... ça vous dandine... en haut, en bas... dans tous les sens... et puis des sauts de carpe. On se fait des bosses à la tête!... O mes paisibles nuits de la rue du Mail, qu'êtes-vous devenues? Là, du moins, jamais de tempête, point de vent coulis; et ici, il en vient de tous les côtés. Là, avec un bon oreiller sous sa tête, un bon édredon sur ses pieds, on se dorlote, on s'étend... et le matin, quand, l'œil encore demi-clos, on entend ce roulement des voitures, ces différents cris... (Avec attendrissement.) Il y a des gens qui trouveraient ça puéril... de pareils souvenirs... Mais tout ce qui me rappelle mon pauvre Paris m'attendrit malgré moi; et... (S'essuyant les yeux.) Enfin, pourvu que l'on n'aperçoive plus ce diable de corsaire!... c'est qu'hier soir il me semblait que je l'aurais avalé comme un verre de punch!... et à présent... l'idée d'un boulet dans l'estomac me paraît d'une bêtise amère. (S'approchant du mât, et apercevant Céleste qui est immobile.) Oh!... un aspirant qui est de garde!...

CÉLESTE, à part.

C'est l'officier qui fait sa ronde.

FROMONT, à part.

Pourvu qu'il n'aille pas me parler marine. (Il fait un pas pour s'éloigner.)

CÉLESTE, à part.

S'il allait me demander le mot d'ordre...

FROMONT, s'arrêtant.

Il m'a vu... et le capitaine ne peut pas se dispenser... il faut lui dire quelque chose.

CÉLESTE, à part.

Dieu! il s'approche... Il va me parler!

FROMONT.

Hum! Hom!... Camarade, d'où vient le vent?

CÉLESTE, troublée.

Dame! regardez-y.

FROMONT, à part.

C'est juste!... je dois le savoir!... Il se moque de moi...

CÉLESTE, le voyant venir à elle.

J'ai dit une bêtise! J' crois qu'il se met en colère. (Le jour a commencé à paraître.)

FROMONT, d'un air amical.

Ah çà! mon jeune ami... il ne faut pas s'imaginer que j'ignore...

CÉLESTE, laissant tomber le manteau et la casquette.

Oui, oui... monsieur l'officier, c'était pour rire... ne vous fâchez pas.

FROMONT, la reconnaissant.

Que vois-je?

CÉLESTE, le regardant.

Est-ce que j'ai la berlue?... M. Fromont!...

FROMONT.

Comment, ma pauvre... (A part et s'arrêtant.) Oh! qu'est-ce que j'allais faire? (Les matelots commencent à s'éveiller, et se lèvent.)

CÉLESTE.

Est-il possible, not' maître...

FROMONT, bas.

Tais-toi!...

CÉLESTE, sans l'écouter.

J' suis si contente de vous revoir... embrassez-moi donc. (Provençal, Bouquin et Giromont se sont approchés aux éclats de rire de Céleste.)

PROVENÇAL.

Eh bien!... eh bien!... qu'ès aco? une femme?

TOUS, avec surprise.

Une femme!

BOUQUIN.

Ah bien! voilà une nouvelle manière de lester un navire.

TOUS, l'entourant.

Tiens, la petite mère!

FROMONT, froidement et regardant autour de lui.

Silence!... Qui est-ce qui a amené ici cette folle?

CÉLESTE, étourdie.

Cette folle!... Comment, not' maître... vous n' me remettez pas... Félicité-Céleste?...

FROMONT, avec dignité.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que vous voulez?... je ne vous connais pas? ma bonne...

CÉLESTE, hors d'elle.

Ah!... si on peut dire!... (Apercevant Alice qui veut s'esquiver derrière les matelots. Mamzelle Alice!..

FROMONT, à part.

A l'autre, à présent.

PROVENÇAL et les autres matelots.

Encore une... Ah çà! il en pleut donc des femmes?

SCÈNE III.

Les Mêmes, PIERRE, GARNIER, Plusieurs Officiers et Aspirants.

PIERRE.

Mais! eh mais! quel vacarme! que vois-je?

GARNIER.

Alice!

PIERRE.

Ces dames!

FROMONT, d'un air étonné.

Qu'est-ce que cela signifie, lieutenant, qu'est-ce que cela veut dire, messieurs? des femmes sur mon bord? Qui est-ce qui a osé se permettre?...

CÉLESTE, le regardant.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce ne serait pas lui?...

PAUL, à Alice.

Au nom du ciel... pas un mot.

PIERRE, d'un air respectueux.

Pardon, capitaine, je crois deviner... cela ne mérite pas un châtiment bien sévère... (Regardant son fils.) et je soupçonne que l'amour seul a pu décider...

GARNIER, s'avançant.

L'amour!... Comment, vous croyez que c'est pour me suivre... Pauvre petite!... Ah bien! ma foi... je ne croyais pas être aimé à ce point-là.

ALICE, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc?

CÉLESTE, à part.

Il croit que c'est pour lui.

FROMONT, à part.

Est-il bon enfant, le chirurgien!

PAUL, bas à Alice.

Mais détrompez-le donc.

ALICE, tremblante.

Je n'oserai jamais.

GARNIER, la figure épanouie.

Pardon, capitaine... mais, ma foi, je n'y tiens plus... tant de dévouement, de courage, mérite une récompense... et puisque nous avons un aumônier à bord... je veux qu'on nous marie sur-le-champ!...

TOUS.

Bravo!...

PAUL, bas à Alice.

Dites donc que vous ne voulez pas...

ALICE, bas.

Je n'oserai jamais...

PAUL, à part.

Je n'oserai jamais... je n'oserai jamais... C'est comme ça... qu'on laisse faire un malheur!...

GARNIER, prenant la main d'Alice.

Venez, chère Alice!...

UNE VOIX, dans les hunes.

Navire! (Tout le monde reste immobile.)

TOUS.

Navire!

FROMONT, étonné.

Qu'est-ce qu'ils demandent là-haut?

PIERRE, à Fromont.

Chut! c'est la vigie... (Haut.) Où est le navire?

BOUQUIN, demandant.

Au bossoir de bâbord?

LA VOIX.

Non, par le bossoir de tribord.

BOUQUIN, courant regarder le long des bastingages.

A la hauteur des mâts, et à l'envergure, ce doit être notre homme d'hier.

PROVENÇAL, sautant de joie en regardant.

C'est le corsaire! (Les dames et Paul passent à la droite du vaisseau.)

TOUS, passant à la gauche du vaisseau et regardant.

C'est le corsaire.

PIERRE, à part.

Très-bien... il arrive à propos... (Haut.) Prévenez les officiers, et qu'on se tienne prêt au premier signal... c'est l'ordre du capitaine. (Les matelots se mettent en mouvement.

FROMONT, bas à Pierre.

Hein?... dites donc... est-ce qu'il y a quelque difficulté?

PIERRE.

Non, c'est ce corsaire d'hier soir, à qui nous allons donner une leçon de politesse. (Le regardant.) Eh bien, .. qu'avez-vous donc, capitaine?... vous pâlissez?

FROMONT.

Non, non... je sais ce que c'est... ça me prend très-souvent! quand je suis à jeun.

PIERRE, bas.

Rappelez-vous bien qu'avant de donner les ordres, je dirai toujours : « Oui, commandant! » comme si je ne faisais que transmettre les vôtres...

FROMONT, inquiet.

Mais permettez, je crois qu'il y a une manœuvre toute simple! Si le corsaire est sur notre droite... il me semble qu'en prenant à main gauche...

PIERRE, élevant la voix.

Oui, commandant... (A un officier.) Augmentez votre voilure... l'intention du capitaine est que nous en finissions au plus vite avec cet écumeur de mer.

TOUS.

Vive le capitaine!

FROMONT, à lui-même.

Bien! si c'est comme ça que les ministres expriment les sentiments de celui qui gouverne... ça fait du joli!

GARNIER, à Alice.

Ma chère Alice, il va faire chaud ici... descendez vite à fond de cale, vous pourrez nous être utile, vous ferez de la charpie.

FROMONT, à part.

De la charpie?... Ah çà! nous allons donc nous déchirer comme des bêtes féroces?

TOUS.

AIR *des Chevau-Légers* (du Pré-aux-Clercs).

Allons, amis, vive la joie!
C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui, c'est lui!

PIERRE, regardant.

Son pavillon qui se déploie
A nos regards brille aujourd'hui!

ALICE, tristement et regardant Paul.

Perdrai-je, hélas! mon seul appui?

CHOEUR, sur les haubans.

C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui!

PAUL et ALICE, bas entre eux.

Séparons-nous, le sort l'ordonne,
Mais sur mon { bras / cœur } comptez toujours!
Pour protéger ici / Que le ciel veille sur } vos jours!...

CHOEUR, regardant le corsaire

Voyez la peur qui le talonne,
A tous les saints il a recours;
Il appelle en vain sa patronne
A son secours!

ALICE, CÉLESTE.

Moment fatal! je tremble, hélas!
Et n'ose pas
Faire un seul pas!

PAUL.

Ne tremblez pas.

CHOEUR.

Allons, amis, vive la joie!
C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui, c'est lui!
Son pavillon qui se déploie
A nos regards brille aujourd'hui!

(Alice et Céleste disparaissent.)

SCÈNE IV.

FROMONT, PIERRE, PAUL, GARNIER, PROVENÇAL, BOUQUIN, GIROMONT, OFFICIERS, ASPIRANTS, MATELOTS, ETC.

FROMONT, à Pierre.

Ah çà! je voulais dire... (Bas.) Dieu du ciel! nous allons verser!

PIERRE, très-haut.

Oui, commandant. (A un officier.) Le capitaine trouve que nous allons trop doucement; envoyez larguer les cacatois.

BOUQUIN, répétant et s'adressant au gabier.

Gabier, largue les cacatois!

FROMONT.

Allons, les cacatois. (A Pierre.) Mais du tout.

PIERRE, plus haut.

Oui, commandant, nous ne gagnons pas assez; hors les bonnettes.

FROMONT.

Scélérat d'homme!

BOUQUIN, très-haut.

Est-on paré?

PIERRE, très-haut.

Borde, et hisse les cacatois. (Manœuvre pour hisser les voiles.)

MATELOTS.

Oh! hisse, oh! hisse, oh! hisse. (Tous les marins tirent les manœuvres ensemble sur un cri prolongé.) Oh! oh! hisse, oh! hisse, hisse!

FROMONT, les regardant.

Qu'est-ce qu'ils disent? (Sur un mouvement de Pierre, il se remet.)

PROVENÇAL, regardant Fromont.

En fait-il de la toile, ce vieux loup de mer!

BOUQUIN, de même.

Le lieutenant va bien... mais c'est un mousse auprès de lui.

PIERRE, donnant des ordres.

Pilotin, dites au maître canonnier de faire disposer la soute aux poudres. (A d'autres officiers.) Et vous, messieurs, allez visiter les batteries.

FROMONT, l'arrêtant.

Vous allez faire ouvrir la?...

PIERRE, bas.

Oui, avez-vous quelques effets dessus?

FROMONT.

C'est donc près de ma chambre?

PIERRE.

Le panneau est sous votre lit.

FROMONT.

Sous mon lit? je couche sur la poudre?

PIERRE.

C'est la place d'honneur...

FROMONT.

Elle est jolie!

PIERRE.

Afin que, si la chance tourne, le capitaine puisse se faire sauter avec le vaisseau.

FROMONT, épouvanté.

Se faire sauter... ils ne savent de quoi s'aviser. Et vous croyez que je serai assez borné...

PIERRE.

Silence, monsieur. (Bas et l'amenant à droite sur le bord du théâtre. Tenez, commandant, j'ai une inquiétude, maintenant...

FROMONT.

Laquelle?

PIERRE.

C'est que vous ne soyez un poltron.

FROMONT, s'efforçant de prendre un air assuré.

Moi?

PIERRE, avec force et lui serrant la main.

Prenez-y garde au moins!... vous portez notre uniforme! vous êtes capitaine de la *Salamandre*, et malgré ce que vous avez fait pour mon fils, si je vous voyais hésiter un moment, prêt à commettre une lâcheté... je suis trop votre ami pour le souffrir, et avant que l'on pût s'en apercevoir...

FROMONT, inquiet.

Eh bien?...

PIERRE, d'une voix étouffée.

Je vous tuerais! (Mouvement de Fromont.) Oui, monsieur, je vous tuerais; ce serait jouer ma vie... car nos lois sont inflexibles, mais je sauverais du moins votre honneur et le nôtre.

FROMONT, hors de lui et à part.

C'est là ce qu'il appelle un service d'ami; c'est une abomination, une indignité!

PIERRE, le retenant.

Vous m'avez compris?

FROMONT, tremblant.

Mais alors, si je restais dans ma chambre pendant l'événement?

PIERRE, avec noblesse et lui montrant le grand mât.

Votre place est là, monsieur; allez prendre votre uniforme. Quand nous serons à portée de canon, vous regarderez la mâture, puis vous me direz à haute voix : « Lieutenant, commandez la manœuvre, et Dieu fasse que nos canons trouvent à qui parler. » C'est le sens : les paroles à votre choix. Alors vous vous placerez sur votre banc de quart, d'où vous ne bougerez plus que le feu ne soit terminé.

FROMONT.

Comment! vous voulez que je reste là!... pendant que les boulets...

PIERRE, bas.

Pas d'observation, allez vite.

FROMONT, à lui-même.

Mais c'est un cannibale, un anthropophage. Miséricorde! me voilà bien, et aucun moyen de s'échapper! pas une petite porte de derrière. Que diable allais-je faire dans cette galère!... Je vais m'habiller. (Il descend par l'escalier.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté FROMONT.

PROVENÇAL, le regardant descendre et le suivant des yeux.

Voilà le vieux caïman qui va se mettre en tenue de bal!... ça chauffe! troun de l'air! nous ne tarderons pas à entrer en danse!

PIERRE, à Paul qui revient.

Paul, c'est vous qui êtes cause que ces femmes sont restées à bord?

PAUL.

Père!

PIERRE.

Nous nous expliquerons quand nous aurons battu l'ennemi.

PAUL, voulant lui prendre la main.

Tu es fâché, père?

PIERRE, sévèrement et retirant sa main.

J'en ai sujet, monsieur... (S'arrêtant et avec émotion.) Et cependant, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, (Lui tendant les bras.) embrasse-moi. (Paul se jette dans ses bras.) Mon fils! mon pauvre enfant! que Dieu!... Et maintenant faisons notre devoir.

PROVENÇAL, sur sa pièce.

Nous v'là presque à portée, lieutenant.

PIERRE, à un mousse.

Prévenez le capitaine... Branle-bas de combat. (Le tambour bat dans la batterie, puis sur le pont; les matelots se rassemblent; plusieurs d'entre eux placent au pied du grand mât des sabres, des pistolets et des haches d'abordage.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FROMONT.

Fromont est en grande tenue; tout l'équipage est à son poste, les canonniers à leurs pièces, la mèche allumée. Fromont, sur un signe de Pierre, regarde la mâture, puis hésite comme quelqu'un qui cherche à se rappeler sa leçon.)

FROMONT, toussant.

Lieutenant! faites-moi l'amitié... d'être assez bon... pour avoir la complaisance de commander... la chose!... et fassent... le bon Dieu et la Sainte-Vierge... que nos canons trouvent avec qui causer! (Sur un signe de Pierre, il va se placer près du grand mât; le lieutenant prend le porte-voix.)

PROVENÇAL, à ses camarades.

Il est aussi mal ficelé en grand uniforme qu'en houppelande; mais c'est un chrétien qui ne craint pas que le feu le brûle.

FROMONT, à part.

Si je pouvais me fourrer dans un petit coin!

PIERRE, à Bouquin.

Ta pièce est-elle pointée?

BOUQUIN.

Oui, lieutenant.

PIERRE, hélant avec le porte-voix.

Oh! le brick! oh! mettez en panne.

BOUQUIN.

Il fait la sourde oreille.

PIERRE, avec le porte-voix.

Envoyez une embarcation à bord.

BOUQUIN.

Il ne bouge pas.

PIERRE, dans le porte-voix.

Amenez votre pavillon, ou je vous coule. (Le corsaire répond par un coup de canon.)

FROMONT, tressaillant et faisant la grimace.

Ouf!

PIERRE, à Fromont.

Ne bougez pas.

PROVENÇAL, bas aux autres.

Il rit dans sa barbe, le vieux gueux.

PIERRE.

Ah! ils nous ont prévenus... (A Bouquin.) Feu! (Le coup part.)

FROMONT, faisant un saut.

Oh! là, là!

PROVENÇAL, aux autres.

Le voilà qui saute de joie!... Aime-t-il les boulets, ce vieux sapajou!

FROMONT, se remuant.

Ça m'a répondu là... là... là... c'est abominable; il y a de la férocité à obliger un pauvre bourgeois... (Un autre coup part et le fait se jeter de l'autre côté.)

PIERRE, criant dans le porte-voix.

Amenez pavillon; amenez pavillon!

FROMONT.

Mon Dieu! apportez-lui donc son pavillon... et que ça finisse... je vais aller le chercher... (Le feu s'engage de part et d'autre.) Qu'est-ce que c'est? je n'ai plus de jambes; ils ont emporté mes jambes!... (Cris confus; coups de canon.)

PIERRE.

Feu dans les hunes...

PROVENÇAL.

Nous le touchons!...

TOUS.

Hourra!

PIERRE.

Jetez les grappins... (Se tournant vers l'arrière.) Mettez de la barre au vent; à l'abordage!

TOUS.

Hourra!.. (Feu plus vif.)

CHŒUR.

Fragment de Guillaume Tell.

Pour nous quel bonheur!
Qu'une noble ardeur
Enflamme ton cœur,
Marin plein d'ardeur!
C'est au champ d'honneur
Que, plein de valeur,
Notre chef sans peur,
Veut être vainqueur.

(Ils courent tous à l'abordage.)

FROMONT, cherchant à se sauver.

Oh! pour le coup!

PIERRE, l'arrêtant.

Où allez-vous?

FROMONT, bas.

Parbleu... je me sauve...

PIERRE, bas et avec fureur.

Monsieur!...

FROMONT.

Voulez-vous bien me lâcher; je suis votre commandant... obéissez!...

PIERRE.

Mais, malheureux!... un capitaine fût-il expirant, il doit rester là...

FROMONT.

Eh bien! je suis mort; je donne ma démission... (A ce moment un morceau du mât tombe avec fracas. Fromont jette un cri.) Ah! sauve qui peut!...

PIERRE, exaspéré et tirant son poignard.

Infâme!... un pareil cri!...

TOUS, voyant ce mouvement.

Lieutenant! (Quelques matelots se précipitent entre eux et arrêtent Pierre.)

BIDOT.

Ah! lieutenant, qu'avez-vous fait?

FROMONT, perdant la tête.

A moi!... mes amis!...

PAUL, s'élançant au fond avec les aspirants, etc.

A l'abordage! (Fromont, qui s'est sauvé en courant sur le haut-bord du navire, rencontre des câbles qui le font glisser. Il tombe dans la mer.)

GARNIER.

Dieu! le capitaine qui est tombé! Vite, un canot à la mer.

PROVENÇAL.

Quelle intrépidité!... il voulait s'élancer le premier à l'abordage! (Mouvement. Plusieurs matelots descendent dans le canot. On hisse Fromont avec un câble; il est presque évanoui. Pendant ce temps, le combat à bord a continué sur le corsaire.)

VOIX, en dehors.

Victoire!... victoire!

PAUL, accourant la hache à la main.

L'ennemi vient d'amener son pavillon... le corsaire est à nous!

PIERRE, d'un air contraint.

Monsieur Melval et vous, Paul, allez remorquer la prise et la visiter...

PAUL.

Père!...

PIERRE, sévèrement.

Obéissez! (A part.) Il faut l'éloigner. (Haut.) Vi-

rons de bord, pour rentrer à Toulon et prendre des ordres. (A Garnier.) Toi, mon vieil ami, va rassurer ces dames. (Ils sortent tous les deux. Pendant ce temps, on a déposé Fromont sur un petit banc auprès du grand mât. Il est tout étourdi.

FROMONT.

Ah! ça me bourdonne dans les oreilles!... et les yeux qui me cuisent... Oh! les yeux!

PROVENÇAL.

Courage, capitaine... c'est à vous que nous devons la victoire!

FROMONT, ouvrant de grands yeux.

A moi?

BOUQUIN.

Chacun a voulu suivre votre exemple... imiter votre impétuosité... et le corsaire est à nous!

FROMONT.

Comment, c'est moi! (A part.) Vous verrez que je finirai par avoir la croix d'honneur. (Se retournant et apercevant Pierre près de lui.) Oh! mes amis! retenez-le, c'est un enragé...

BIDOT.

Ne craignez rien, commandant; nous avons vu... Mais comment le lieutenant a-t-il pu s'oublier?

FROMONT.

Eh parbleu! parce que...

PIERRE, l'interrompant.

Parce que... parce que le capitaine voulait que Paul guidât les matelots à l'abordage... j'ai tremblé de le perdre... mon amour pour mon fils m'a aveuglé, et dans mon transport...

FROMONT, se levant.

Comment! mais ce n'est pas!...

PIERRE.

Je sais ce que vous allez me dire, capitaine; ce n'est pas bien, j'ai manqué au premier de mes devoirs... Aussi, je n'essaye pas de me défendre, et je me résigne à mon sort. (Il lui tend son poignard.)

FROMONT.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça? (A part.) Que diable me chante-t-il?

PIERRE, aux officiers qui l'entourent et qui ont pris son épée et son poignard.

Mes amis, je sais ce qui m'attend, mais je vous demande de me laisser seul un moment avec le capitaine. (A Fromont.) Il n'y a rien à craindre... je suis sans armes. (Les officiers s'inclinent et s'éloignent en silence; les matelots font de même.

PROVENÇAL, à Bouquin.

Hum! mauvaise affaire pour le lieutenant!... il vaudrait mieux pour lui qu'un boulet eût emporté son bras et son poignard. (Ils sortent tous.

SCÈNE VII.

FROMONT, PIERRE.

FROMONT, à part.

Ah çà! qu'est-ce qu'il me veut encore?

PIERRE, sérieusement et avec un soupir.

Je ne vous fais pas de reproches, monsieur; mais vous voyez ce que j'avais prévu : ma complaisance, ma faiblesse pour vous auront des suites dont vous gémirez vous-même...

FROMONT.

Bah! je n'y pense déjà plus... j'ai bu un petit coup d'eau qui n'était pas filtrée... voilà tout... Qui est-ce qui n'a pas ses moments de vivacité? Donnez-moi la main, lieutenant, et n'en parlons plus.

PIERRE.

Oh! je vous pardonne du fond de l'âme, monsieur.

FROMONT, lui serrant la main.

Et moi aussi, lieutenant... ainsi!

PIERRE.

Malheureusement tout n'est pas fini là!

FROMONT.

Comment?

PIERRE.

Jetez les yeux sur ce livret... (Il lui présente un livret.)

FROMONT.

Qu'est-ce que c'est que ça?... (Lisant.) « Tout « officier qui portera l'épée ou la main sur son « supérieur... pendant le service, sera puni... (S'arrêtant.) O mon Dieu!

PIERRE, appuyant.

« Sera puni de mort. » (Après un silence.) J'ai levé le poignard sur vous...

FROMONT, tremblant d'émotion.

Ça n'est pas possible!... La mort!... la mort à un si brave homme!...

PIERRE.

La loi est formelle...

FROMONT.

Mais je ne me plains pas... je ne vous accuse pas...

PIERRE.

L'équipage se chargera de ce soin... les officiers ont toujours les yeux sur leurs chefs... je suis sûr que l'état-major se rassemble déjà.

FROMONT, tout ému.

Et vous croyez que je le souffrirai!... quand c'est moi seul qui suis coupable!... Je ne suis pas brave, c'est vrai... je ne suis fait ni au feu, ni à l'eau... mais je suis un honnête homme... et il faudrait que je fusse le dernier des misérables pour laisser fusiller un brave marin, un père de famille... Jamais... jamais!... j'aimerais mieux être encore au fond de la mer... (Il se jette en sanglotant dans les bras de Pierre.)

PIERRE, ému.

Remettez-vous!... vous êtes bon, sensible, monsieur; et dans toute autre position... mais que voulez-vous!... à tort ou à raison, vous êtes capitaine de la *Salamandre*, vous êtes mon capitaine... la loi a parlé... et vous ne pouvez pas la changer.

FROMONT, vivement.

Oui... mais je puis dire pourquoi vous avez voulu me frapper... parce que j'ai eu peur... parce que j'ai crié : « Sauve qui peut!... »

PIERRE, vivement et lui mettant la main sur la bouche.

Ah! gardez-vous-en bien!...

AIR de *Téniers*.

Ce mot affreux!... ce cri funeste!
Sur notre bord jamais ne s'entendra!...
Il ne peut aller, je l'atteste,
(Montrant les épaulettes de Fromont.)
Avec cet uniforme-là!...
De l'avouer, vous n'êtes plus le maître.
« Sauve qui peut!... » ce cri ne fut jamais
Que celui d'un lâche ou d'un traître...
Vous voyez qu'il n'est pas français!...

D'ailleurs, personne ne vous croirait...

FROMONT, se désolant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu... que faire alors?

PIERRE.

Se taire... et se soumettre!... tout ce que je vous demande, capitaine... c'est d'éloigner mon fils et... Chut!... on vient!... (Garnier paraît, il est pâle.)

SCÈNE VIII.

GARNIER, FROMONT, PIERRE.

GARNIER, ému.

Capitaine... le conseil d'enquête vous attend.

FROMONT, frappé.

Déjà!... ils n'ont pas perdu de temps...

GARNIER, regardant Pierre et Fromont.

Mais je ne puis croire, comme on le dit, que ce soit pour le lieutenant.

FROMONT, hors de lui.

Ne m'en parlez pas... je ne sais plus où donner de la tête...

PIERRE, bas et lui serrant la main.

Allons... du courage... vous avez sauvé mon fils; j'ai sauvé votre honneur... nous sommes quittes...

FROMONT, sanglotant.

Quittes!... ah! bien oui... qu'est-ce que mon honneur... auprès des jours d'un si brave homme!...

BOUQUIN, paraissant près de l'échelle.

Capitaine, on vous attend.

FROMONT.

On y va. (Embrassant Pierre.) Oh! mon Dieu!... et dire que c'est encore ma femme qui est cause... Ah! je la déteste plus que jamais!...

BOUQUIN, de même.

Capitaine!...

FROMONT.

Voilà! Mon Dieu, sont-ils pressés! et dire que je n'ai aucun moyen... personne pour me conseiller, pour me guider; et j'aurais à me reprocher toute ma vie... Maudit vaisseau! maudites épaulettes! Malheureux que je suis! pourquoi ai-je accepté? pourquoi ai-je eu la faiblesse!... Ah! j'en mourrai de chagrin!... (Il se jette encore dans les bras de Pierre, et descend par l'écoutille.)

SCÈNE IX.

GARNIER, PIERRE.

GARNIER, interdit.

Il serait possible!... c'est pour toi?...

PIERRE.

Oui, mon pauvre Garnier...

GARNIER.

Et qu'as-tu fait? toi, l'officier le plus distingué...

PIERRE.

Ne m'interroge pas; une fatalité... Tu connais la rigueur de nos lois... Mais j'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir jusqu'au dernier moment.

GARNIER, avec feu.

Ah! je n'en doute pas...

PIERRE.

Cela me suffit... Mais écoute-moi, mon bon Garnier : il y a vingt ans que nous nous aimons comme frères; le conseil aura bientôt prononcé!... mon affaire est faite, je le sais, et je subirai mon arrêt sans me plaindre... (D'une voix attendrie.) Mais j'ai un fils, Garnier, un pauvre enfant, que je vais laisser seul, et qui est ton filleul!...

GARNIER, ému.

S'il ne faut que lui rendre la tendresse d'un père, sois tranquille, Pierre, elle ne lui manquera pas...

PIERRE.

Ce n'est pas assez, Garnier : mon pauvre Paul va recevoir un coup affreux; je voudrais qu'il trouvât sur-le-champ des motifs de consolation; en un mot, je ne voudrais pas partir sans avoir assuré son bonheur!...

GARNIER.

C'est tout naturel... Eh bien?

PIERRE.

Eh bien! il aime quelqu'un, et je crois qu'il est aimé!...

GARNIER.

Alors, cela va tout seul, il faut le marier!...

PIERRE.

C'est ton avis!

GARNIER.

Dès que nous serons à terre, je ferai les démarches.

PIERRE.

Tu n'auras pas besoin d'attendre, mon ami, et c'est moi qui fais en ce moment la seule démarche nécessaire.

GARNIER.

Comment?

PIERRE.

Celle qu'il aime, c'est ta future!

GARNIER.

Alice!... comment? il serait possible...

PIERRE.

Il me l'a avoué...

GARNIER.

Ah, diable! c'est malheureux!...

PIERRE.

Elle ne t'aime pas...

GARNIER, levant le nez et plus étonné.

Tu crois?...

PIERRE.

Il la connaissait avant toi; c'est lui qu'elle venait chercher ici. (Garnier fait un mouvement. Pierre le prend dans ses bras.) Mon bon Garnier, si, pour me sauver la vie, je te demandais de céder ta future à mon fils... tu n'hésiterais pas... je le sais .. Eh bien! je t'en prie, pour adoucir ce dernier moment...

GARNIER, ému.

N'ajoute pas un mot...

PIERRE, l'embrassant.

Tu consens!... Ah! mon ami!... mon bon Garnier!

GARNIER.

Silence! le conseil de guerre a levé la séance.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FROMONT, précédé de tout L'ÉTAT MAJOR qui se range de côté en silence, BIDOT, PROVENÇAL.

FROMONT, d'un ton grave.

Messieurs, je viens de présider le conseil de guerre!... C'est gentil un conseil de guerre, ça va vite... ça ne laisse pas aux juges le temps de s'endormir! M. Bidot, qui remplissait les fonctions de rapporteur, nous a dit de très-belles choses... sur la discipline et sur les inconvénients de... je ne sais plus quoi... ce qui m'a paru parfaitement juste; car cela a entraîné tout le monde... et j'ai bien été obligé de signer ma déposition comme les autres...

PAUL, à Pierre.

Que veut dire?... (Pierre d'un signe lui impose silence.)

GARNIER, à part.

Il est perdu! (Alice et Céleste sont entrées après les officiers, et se tiennent derrière eux à droite.)

FROMONT.

Mais avant d'entendre l'accusé, j'ai pensé qu'il était utile de transporter le conseil sur les lieux, parce que... quelquefois, la plus petite circonstance... la plus simple omission...

PIERRE.

A quoi bon, capitaine?... je ne conteste point le fait.

BIDOT.

Et les déclarations sont unanimes... tout le monde a vu Pierre Louet lever son poignard sur le capitaine.

PAUL et ALICE.

Il serait possible!

BIDOT.

Le journal du bord en fait foi .

FROMONT.

Eh bien, il n'y aurait pas de mal à relire les dépositions.

PIERRE.

C'est inutile.

FROMONT.

Pardon! l'accusé n'a pas la parole, et j'insiste.

BIDOT, ouvrant le registre.

Soit. (Lisant.) « L'an 1814, etc., etc., le conseil « de guerre, à bord de la *Salamandre*, etc. »

FROMONT.

Et cætera, et cætera... jusqu'à présent ça ne dit pas grand' chose!

BIDOT.

Sont comparus Jacques Bidot, lieutenant en second, André Melval, Louis Provençal; ils déposent tous dans les mêmes termes. Et plus bas, commandant, de votre main... (Lisant.) « En foi de « quoi, nous, capitaine de la *Salamandre*, avons « déclaré qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans « les faits ci-dessus. »

TOUS.

Qu'entends-je?

FROMONT, à Bidot.

Eh bien... allez donc! ce ne sont pas des et cætera, ça! vous n'allez plus, je vais lire moi-même. (Prenant le registre dans les mains de Bidot et lisant.) « Avons déclaré... »

PIERRE.

Capitaine...

FROMONT.

Silence, accusé! (Lisant.) « Avons déclaré que ce « n'est pas pour épargner les jours de son fils que « le lieutenant a levé le poignard sur moi, mais « bien pour sauver l'honneur du bord, pour m'empêcher, moi, capitaine, de déserter mon poste, « de me conduire en lâche, de crier [1] *sauve qui* « *peut!* »

PIERRE.

Mes amis!...

FROMONT.

C'est écrit, c'est signé!

TOUS.

Comment!...

FROMONT, avec chaleur.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oui, voilà bien la vérité!

PIERRE, vivement.

Ah! plutôt, que chacun se taise!
Oser écrire un trait de lâcheté
Sur un journal de marine française!
Monsieur, monsieur, ce journal, quelque jour,
Peut devenir de l'histoire.

FROMONT.

J'y songe!
Et pourquoi, s'il peut à son tour,
Devenir de l'histoire un jour,
Y consigniez-vous un mensonge?

1 Pendant toute cette lecture, Pierre veut interrompre Fromont par ces mots qu'il prononce à chaque phrase : *Monsieur... arrêtez... mais... ce n'est pas...* Fromont ne l'écoute pas et lit toujours.

PIERRE, bas.

C'est qu'il en est qui tuent, mais qui ne flétrissent pas.

FROMONT.

Ta, ta, ta, ta : « *Rien n'est beau que le vrai !* » D'ailleurs, j'avais envoyé ma démission, hier soir, au ministre... donc je n'étais plus capitaine, donc il n'a fait que son devoir, donc il n'est pas coupable, donc vous ne savez ce que vous dites!

PIERRE, PAUL, GARNIER, l'embrassant et le serrant dans leurs bras.

Ah! monsieur! digne ami!

PIERRE.

Ah! jamais je n'oublierai... vous accuser, vous dévouer, pour me sauver la vie!...

BIDOT.

Je n'en reviens pas : mais cependant, capitaine, nous avons admiré votre sang-froid?

PROVENÇAL.

Tout l'équipage a été témoin de votre intrépidité.

FROMONT.

Eh bien! tout l'équipage avait la berlue.

AIR : *Bonjour mon ami Vincent.*

Le résumé des hauts faits,
Qu'en mon honneur on recueille...
Le voilà! je me bornais,
A trembler comme une feuille!
Quand j'aurais voulu, tout haut je le dis,
Me cacher au fond d'un trou de souris!
On met les manœuvres
Au rang de mes œuvres;
On dit que j'ai bien commandé surtout!
Eh! bien, voyez-vous,
La chose, entre nous...
C'est que je n'ai rien commandé du tout!

Que je ne suis pas plus marin qu'un marchand d'allumettes, ou plutôt, qu'un marchand de tabac; car voilà mon état... à la *Carotte d'Or*, comme disait Céleste... Cette pauvre Céleste, où est-elle donc?

CÉLESTE, courant à lui.

Ah mon Dieu! c'est donc vous... là, quand j' vous soutenais... (Lui sautant au cou.) Comment qu' vous vous portez, not' maître?

FROMONT.

Merci, mon enfant; un peu sens dessus dessous! à cause des hauts et des bas. (Aux marins.) Oui, messieurs, un marchand de tabac, qui a du cœur à sa manière... Mais celui qui en a, et plein sa poitrine, c'est votre digne lieutenant, qui sera votre capitaine, j'en réponds, car j'ai donné ma démission en sa faveur.

TOUS.

Il a raison... vive le lieutenant!

FROMONT.

Quant à moi, tout ce que je vous demande quand nous serons à terre, c'est de ne rien dire à ma femme, ma divine Angélique; laissez-lui croire que j'ai été avalé par quelque requin... comme cela, nous ne nous reverrons plus, et nous vivrons en bonne intelligence.

PAUL.

C'est avec nous que vous vivrez.

ALICE.

Vous ne nous quitterez plus.

PIERRE.

Qui vous empêche de vous fixer près d'eux, à Toulon?

FROMONT.

Au fait! je puis y établir un petit débit de tabac!... Céleste, viendras-tu avec moi?

CÉLESTE.

Toujours, not' maître.

FROMONT, à Garnier et à Pierre.

C'est dit.

UNE VOIX, dans les hunes.

Terre!

TOUS, ensemble.

France! (Musique douce, pendant laquelle tout l'équipage se porte à la droite du vaisseau, les yeux fixés du côté de la terre ; les mousses et quelques matelots sont sur les haubans et dans les hunes.)

PIERRE.

Mes amis, Toulon!

FROMONT.

Ah! le plancher des vaches, c'est ce qu'il me faut.

AIR : *Hardi coureur* (du Lorgnon).

Des bords chéris
De son pays
Quand il revoit l'heureux rivage,
Brave marin
Redit soudain
Du chant natal le doux refrain.

(Au public.)

Vous le savez, je crains les ouragans!
Tâchez, messieurs, de conjurer l'orage...
Tâchez surtout d'enchaîner tous les vents,
Et près du port empêchez un naufrage!

CHŒUR.

Des bords chéris
De son pays, etc.

(Tous les matelots sont sur les cordages, le chapeau en l'air. — Le canon tire. — On voit dans l'éloignement la ville de Toulon et le port couvert de peuple.)

FIN DU CAPITAINE DE VAISSEAU.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

FIN DU PREMIER VOLUME

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

